BIRDSALL & SON NORTHAMPTON

RDSALL & SON NOR

Benedictines of our Lady of Angels.
Princethorpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME QUATRIÈME

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

AVIS IMPORTANT

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la Vie de Saint Jean Chrysostome, par l'abbé Martin; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

LOUIS GUÉRIN & Cie,

ÉDITEURS.

Chrysostomus, Joannes, Saint, patriarch of Constantinople

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, préfet des études au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TROISIÈME ÉDITION

TOME QUATRIÈME

Homélies sur divers textes du Nouveau Testament. —

Discours prononcés ou écrits à l'occasion des troubles de Constantinople. — Lettres.

— Homélies sur David et Saül

BAR-LE-DUC. — TYPOGRAPHIE DES CELESTINS

ANCIENNE MAISON L. GUÉRIN, ÉDITEUR

36, RUE DE LA BANQUE, 36

1874

CBPAC

86836

BR
65
C5
1864
V.4

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest04unse

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU DÉBITEUR DES DIX MILLE TALENTS

Inhumanité de ce débiteur qui, ayant obtenu de son créancier la remise totale de sa dette, exigea impitoyablement de son compagnon le payement d'une dette de cent deniers ; et que le ressentiment des injures est pire que tout péché. (Matth. XIII, 23 et suiv.)

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Deux circonstances marquées par l'orateur dans cette homélie permettent d'en fixer l'époque d'une manière précise : 1° Pendant tout le carême précédent, saint Chrysostome avait parlé contre les jurements et les serments; or, dans toutes les exhortations des 21 homélies sur les statues, prononcées dans le carême de 387, l'orateur s'attaque à cette mauvaise habitude. — 2° L'homélie sur le débiteur des dix mille talents est la première qu'il prononça après une maladie dont il parle encore dans l'homélie faite aux paysans le dimanche avant l'Ascension. L'homélie sur la parabole des dix mille talents fut donc prononcée entre Pâques et l'Ascension de l'année 387 ; et même entre la maladie que saint Chrysostome fit après Pâques de l'année 387 et l'Ascension de la même année ; et comme cette maladie paraît avoir été assez longue, *après une longue absence*, dit l'orateur, il s'ensuit que l'époque à laquelle appartient l'homélie suivante, se trouve fixée à quelques jours près.

1° Saint Chrysostome se réjouit de revoir son cher auditoire après une longue maladie. — 2° Après avoir employé tout le carême à déraciner la mauvaise habitude des jurements, il convient de passer à un autre vice, et d'attaquer la passion de la colère et le ressentiment des injures; c'est ce que l'orateur va faire par l'explication de la parabole du serviteur qui devait dix mille talents. — 3° Jésus-Christ voulait, par cette parabole, apprendre à ses disciples à retenir les saillies de la colère; c'est ce que prouve la question que saint Pierre adresse à ce sujet au Sauveur. Il faut pardonner, non pas soixante-dix-sept fois, comme l'interprètent quelques-uns, mais quatre cent quatre-vingt-dix fois, c'est-à-dire un nombre infini de fois. — 4° Le compte que ce Roi demandera sera rigoureux pour tous les âges, les sexes et les conditions. — 5° Ce que signifient ces paroles : *Il n'avait pas de quoi payer*. — 6° Comment le serviteur, sur le point d'être condamné, obtient la remise de sa dette par *la prière*. — 7° Dieu, qui avait pardonné les offenses commises contre lui-même, ne pardonna pas celle dont le serviteur se rendit coupable envers son compagnon. Dieu ne hait rien tant que le ressentiment.

1. Ce que j'éprouverais en vous revoyant enfin après un long voyage, je l'éprouve aujourd'hui. Pour des hommes qui aiment, s'ils ne peuvent se trouver au milieu de ceux qu'ils aiment, que leur sert de n'en être pas éloignés ? Aussi, bien que présent dans la ville, je n'étais pas moins triste qu'un exilé, moi qui, depuis quelque temps, ne pouvais plus vous adresser mes instructions ; mais pardonnez-le moi : la faiblesse, non la paresse, était la cause de ce silence. Vous vous réjouissez donc de ce que la santé m'est revenue ; pour moi, je me réjouis parce que je vous ai retrouvés, vous, mes bien-aimés. Car, pendant ma maladie, ce qui m'affligeait plus que le mal lui-même, c'était de ne pouvoir participer à cette chère assemblée ; et maintenant que la convalescence me rend peu à peu mes forces, ce m'est un plus grand bien que la santé de pouvoir jouir en toute sécurité de l'amour de ceux que je chéris. La

fièvre en effet allume dans le corps un feu moins violent que ne fait dans l'âme la séparation d'avec ceux que nous aimons; et si les fiévreux recherchent les boissons, les liqueurs, les eaux froides, c'est avec autant d'ardeur que les amis séparés recherchent la vue de ceux qu'ils ont perdus. Ceux qui savent aimer comprennent bien ce que je dis.

Courage donc ! puisque la maladie m'a quitté, rassasions-nous les uns des autres, s'il est possible de nous rassasier jamais ; car l'amour ne connaît point la satiété, et plus il jouit de ceux qu'il aime, plus il s'allume et s'enflamme. L'élève de la charité , saint Paul, le savait bien, lui qui disait : *Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer mutuellement.* (Rom. XIII, 8.) C'est là en effet la seule dette que l'on contracte sans cesse, que l'on n'acquitte jamais. Il est beau et louable de devoir toujours de ce côté. S'agit-il des biens matériels, nous louons ceux qui ne doivent rien; s'agit-il de l'amour, nous approuvons et nous admirons ceux qui doivent toujours. Si c'est d'une part de l'injustice, c'est de l'autre la marque d'une belle âme de ne jamais acquitter entièrement la dette de l'amour. Recevez avec bienveillance, malgré sa longueur, l'instruction que je vais vous adresser; car je veux vous apprendre à jouer admirablement de la lyre, non pas d'une lyre morte, mais d'une lyre qui a pour cordes les récits de l'Ecriture et les commandements de Dieu. Les maîtres de lyre prenant les doigts de leurs disciples, les conduisent lentement sur les cordes, leur apprennent à les toucher avec art et à faire sortir d'instruments muets les sons les plus agréables et les plus doux; je veux les imiter, me servant de votre âme comme de doigts, je l'approcherai des commandements de Dieu, et lui apprendrai à ne les toucher qu'avec art, et cela pour exciter la joie, non d'une assemblée d'hommes, mais du peuple des anges. Il ne suffit pas d'étudier les divins oracles; il faut encore les pratiquer et les représenter dans sa conduite, l'accomplir par des actes. Les cordes d'une lyre, l'artiste les touche, l'ignorant les touche aussi; mais tandis que celui-ci ne fait que choquer l'auditeur, celui-là l'enlève et l'inonde de délices, et pourtant ce sont les mêmes doigts, les mêmes cordes, l'art seul diffère; de même pour les divines Ecritures; beaucoup les parcourent, mais le profit, mais le fruit, tous ne le retirent pas, et la cause en est que tous n'approfondissent pas cette parole, qu'ils ne touchent pas cette lyre avec art; en effet, ce qu'est l'art à la citharodie, la pratique l'est à la loi de Dieu. Nous n'avons touché qu'une seule corde pendant tout le carême; je ne vous ai développé que la loi du serment, et, par la grâce de Dieu, beaucoup de mes auditeurs ont compris combien il était beau de l'observer; aussi, quittant une habitude détestable, au lieu de jurer par le Seigneur, on n'entend plus sortir de leur bouche en toute conversation, que *oui*, *non*, *croyez-moi;* et quand même mille affaires pressantes viendraient les accabler, ils n'oseraient aller plus loin.

2. Mais comme il ne suffit pas pour le salut de n'observer qu'un précepte, je veux aujourd'hui vous en enseigner un second; car bien que tous n'observent pas encore la loi dont j'ai parlé en premier lieu, et que quelques-uns soient en retard, ils voudront néanmoins, à mesure que le temps s'avancera, atteindre ceux qui les ont devancés. J'ai en effet remarqué que le zèle pour ce précepte est aujourd'hui si grand que tous, dans les occupations domestiques comme dans les repas, hommes et femmes, libres et esclaves, luttent à qui l'observera mieux; et je ne puis m'empêcher de féliciter ceux qui se conduisent ainsi pendant leurs repas. Car quoi de plus saint qu'une table d'où l'ivresse , la gourmandise et la débauche, quelle qu'elle soit, sont bannies pour faire place à une admirable rivalité touchant l'observation des lois de Dieu, où l'époux observe son épouse et l'épouse son époux, de peur que l'un d'eux ne tombe dans l'abîme du parjure où une peine sévère est établie contre l'infracteur, où le maître ne rougit pas, soit d'être repris par ses esclaves, soit de reprendre lui-même ceux qui habitent sa maison? Serait-ce se tromper que d'appeler cette maison l'église de Dieu? Car là où règne une telle sagesse, que même à table, dans le moment qui semble autoriser la licence, on se préoccupe de la loi de Dieu et où tous luttent et rivalisent à l'envi à qui l'observera mieux, il est évident que le démon, que l'esprit mauvais ne s'y trouve plus, et que le Christ y règne, félicitant ses serviteurs de leur sainte émulation et leur distribuant toute faveur. Je laisserai donc un précepte dont l'observance, grâce à Dieu, et grâce à vous qui avez si chaudement entrepris et déjà si résolu-

ment commencé à le suivre, ne tardera pas à se répandre dans toute la ville, et je passerai à un autre, je veux dire à la colère qu'il faut savoir mépriser et dompter.

Car de même que sur une lyre une seule corde ne peut produire de mélodie, mais qu'il faut les parcourir toutes avec le rythme convenable; de même, quant à la vertu que doit posséder notre âme, il ne suffit pas pour le salut de n'observer qu'une loi, ce que j'ai déjà dit, mais il faut les garder toutes avec exactitude, si nous voulons produire une harmonie plus suave et plus utile que toute harmonie. Votre bouche a appris à ne plus jurer, votre langue à ne dire, en toute circonstance, que *oui* et *non*; apprenez de plus à éviter toute parole injurieuse et à apporter à l'observation de ce commandement d'autant plus d'ardeur qu'elle requiert plus de travail. Pour le serment, il ne s'agissait que de vaincre une habitude; pour la colère, il faut de plus grands efforts. C'est une passion tyrannique qui entraîne ceux mêmes qui sont en garde contre elle et les précipite dans le gouffre de la perdition. Sachez donc supporter la longueur de mon discours. Ce serait de la déraison, pour nous qui sommes blessés chaque jour sur la place publique, dans nos maisons, par nos amis, par nos proches, par nos ennemis, par nos voisins, par nos serviteurs, par nos épouses, par nos tout petits enfants, par nos propres pensées, de ne pas vouloir nous occuper, même une fois la semaine, de guérir ces blessures, sachant surtout que le traitement ne nous coûtera ni argent ni souffrance. Car, voyez, je ne tiens pas de fer à la main; je ne me sers que d'un discours, mais plus tranchant que le fer, qui enlèvera toute la corruption et qui ne causera aucune douleur à quiconque subira cette opération. Je ne tiens pas de feu à la main; mais j'ai une doctrine plus forte que le feu, une doctrine qui ne vous brûlera point, mais qui empêchera les ravages de l'iniquité et qui, au lieu de douleur, ne causera que de la joie à celui qui sera délivré du mal.

Il n'est pas besoin ici de temps, pas besoin de travail, pas besoin d'argent; il suffit de vouloir, et ce qu'exige la vertu est accompli; et si vous réfléchissez à la majesté du Dieu qui ordonne et qui a porté cette loi, ne sera-ce pas assez pour vous éclairer et vous déterminer? Car ce ne sont pas mes propres pensées que je vous expose, je ne veux que tous vous conduire au grand législateur. Suivez-moi donc et écoutez la loi de Dieu. Où est-il question de la colère et du désir de la vengeance? Dans des passages nombreux et divers, mais particulièrement dans cette parabole que Jésus adressa à ses disciples en leur disant : *C'est pour cela que le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Et lorsqu'il eut commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Et comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, pour acquitter la dette. Mais, se jetant à ses pieds, le serviteur le suppliait en disant : Ayez patience à mon égard, et je vous rendrai tout. Alors le maître ayant pitié de ce serviteur le renvoya et lui remit sa dette. Mais ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers; et l'ayant saisi il l'étouffait, disant : Rends-moi ce que tu me dois. Et se jetant à ses pieds, son compagnon le suppliait, disant : Aie patience à mon égard, et je te rendrai tout. Mais lui ne voulut pas, et il s'en alla et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Les autres serviteurs le voyant, furent indignés; ils vinrent et racontèrent à leur maître ce qui s'était passé. Alors le maître l'appela et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis ta dette parce que tu m'en as prié. Ne fallait-il pas que tu eusses pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi? Et il le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur.* (Matth. XVIII.)

3. Voilà la parabole; or il faut dire pourquoi il la proposa, en en indiquant la cause; car il ne dit pas simplement : *Le royaume des cieux est semblable*, mais bien *c'est pour cela que* le royaume des cieux est semblable. Pourquoi donc la cause s'y trouve-t-elle? Il parlait à ses disciples de la patience, il leur apprenait à maîtriser leur colère, à ne faire pas grande attention aux injustices qu'ils pouvaient éprouver de la part des autres, et il leur disait : *Si votre frère a péché contre vous, allez et reprenez-le entre vous et lui seul; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère.* (Matth. XVIII, 15.)

Pendant que le Christ disait ces choses et autres semblables à ses disciples et leur enseignait à régler leur vie Pierre, le premier

du collége apostolique, la bouche des disciples, la colonne de l'Eglise, le pilier de la foi, celui avec lequel tous doivent penser, dans les filets duquel tous doivent se jeter, qui de l'abîme de l'erreur nous a ramenés vers le ciel, qu'on retrouve partout rempli de charité et de liberté, mais plus encore de charité que de liberté, Pierre, dis-je, tous les autres se taisant, s'avance vers le Maître et lui dit : *Combien de fois, mon frère péchant contre moi, lui pardonnerai-je ?* (Matth. XVIII, 21.) Il interroge et déjà il fait voir qu'il est prêt à tout ; il ne connaît pas encore la loi, et il se montre plein d'ardeur à l'accomplir. Car sachant bien que la pensée de son Maître penche plutôt vers la clémence, et que celui-là lui sera le plus agréable qui se montrera le plus facile à pardonner au prochain et qui ne recherchera pas avec aigreur les fautes des autres, voulant plaire au Législateur, il lui dit : *Pardonnerai-je jusqu'à sept fois ?* Mais ensuite, pour apprendre ce que c'est que l'homme et ce que c'est que Dieu et comment la bonté de l'homme, comparée aux infinies richesses de la miséricorde de Dieu, est au-dessous de l'extrême pauvreté, et que ce qu'est une goutte d'eau à la mer immense, notre charité l'est auprès de l'indicible charité de Dieu, pendant que Pierre demande s'il faut pardonner *jusqu'à sept fois?* et qu'il pense se montrer ainsi très-large et très-libéral, écoutez ce que le Seigneur lui répond : *Je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.* Quelques-uns prétendent que cela veut dire septante fois et sept fois; mais il n'en est pas ainsi et il faut entendre près de cinq cents fois : car sept fois septante font quatre cent quatre-vingt-dix. Et ne pensez pas, mes chers auditeurs, que ce précepte soit difficile à observer. Car si vous pardonnez à celui qui pèche contre vous une, deux ou trois fois par jour, quand même il aurait un cœur de pierre, quand même il serait plus cruel que tous les démons, il ne sera certainement pas insensible au point de retomber toujours dans les mêmes fautes, mais touché de ce pardon si fréquemment accordé, il en deviendra meilleur et moins intraitable ; et vous de votre côté, si vous êtes disposés à pardonner tant de fois les injustices que vous éprouverez, quand vous aurez fait grâce une, deux ou trois fois, ce vous sera une habitude et vous n'aurez aucune peine à persévérer dans cette conduite, parce qu'ayant pardonné si souvent vous ne serez plus touchés des injustices des autres.

Pierre entendant cela demeura stupéfait, pensant non-seulement à lui, mais à tous ceux qui devaient lui être confiés ; et de peur qu'il ne fît ce qu'il avait coutume de faire pour les autres commandements, Notre-Seigneur prévint toute interrogation. Que faisait Pierre en effet quand il s'agissait d'un précepte ? Quand Notre-Seigneur avait imposé une loi qui paraissait offrir quelque difficulté, Pierre, s'avançant, lui posait des questions, demandait des explications sur cette loi. Par exemple, lorsque le riche interrogea le Maître sur la vie éternelle, et qu'après avoir appris ce qui le conduirait à la perfection, il s'en alla triste parce qu'il avait de grandes richesses, Notre-Seigneur ayant ajouté qu'il était plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, alors Pierre, bien qu'il se fût dépouillé de tout, qu'il n'eût pas même gardé son hameçon, qu'il eût abandonné sa profession et son bateau, s'avança et dit au Christ : *Et qui peut donc être sauvé?* (Marc, X, 26.) Et ici remarquez la conduite louable du disciple et son zèle. D'un côté, il ne dit pas : vous commandez l'impossible, ce précepte est violent, cette loi est dure ; de l'autre côté, il ne garde pas non plus le silence, mais il montre l'intérêt qu'il porte à tous et rend à Notre-Seigneur l'honneur qu'un disciple doit à son Maître, en lui disant : *Et qui peut donc être sauvé ?* Lui qui n'était pas encore pasteur avait déjà le zèle du pasteur, lui qui n'était pas encore établi chef montrait déjà la sollicitude du chef et pensait à toute la terre. S'il avait été riche, possesseur d'une grande fortune, on aurait peut-être dit que c'était non en considération des autres, mais dans son propre intérêt et pour lui-même qu'il faisait cette question; mais sa pauvreté écarte ce soupçon et fait voir que la sollicitude qu'il éprouvait pour le salut des autres était la seule cause de ses soucis, de son anxiété, et le portait seule à demander au Maître la route du salut. Aussi Notre-Seigneur lui inspirant de la confiance, lui dit : *Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.* Ne pensez pas, veut-il dire, que vous resterez seuls et abandonnés : je mettrai avec vous la main à cette œuvre, moi, par qui les choses difficiles deviennent aisées et faciles. De même quand Notre-Seigneur, parlant du mariage et de la femme, disait que *quiconque renvoie sa*

femme hors le cas d'adultère, la rend adultère, et donnait ainsi à entendre que les époux doivent supporter toutes les fautes de leurs épouses, hors le cas d'adultère, Pierre, tous les autres se taisant, s'avance et dit au Christ : *Si telle est la condition de l'homme à l'égard de sa femme, il n'est donc pas avantageux de se marier.* (Matth. XIX, 9, 10.) Remarquez comment, en cette circonstance encore, il garde envers son Maître le respect qu'il lui doit et ne laisse pas que de se préoccuper du salut des autres, sans faire aucun retour sur ses propres intérêts. C'est donc pour prévenir quelque observation de ce genre, c'est pour couper court à toute réplique, que Jésus propose la parabole. Voilà pourquoi l'évangéliste dit : *c'est pour cela que le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs*, nous montrant par là que cette parabole a pour but de nous apprendre que, quand même nous aurions pardonné soixante-dix fois sept fois par jour à notre frère nous n'aurions encore rien fait de très-grand, nous serions encore bien loin de la clémence de notre Dieu, et nous n'aurions pas encore donné autant que nous avons reçu.

4. Voyons donc cette parabole : car, bien qu'elle paraisse assez claire en elle-même, elle renferme cependant tout un trésor, trésor caché et ineffable, de pensées précieuses à recueillir. *Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs.* Ne passez pas légèrement sur cette parole ; représentez-vous ce tribunal et, descendant dans votre conscience, rendez-vous compte de ce que vous avez fait pendant toute votre vie : figurez-vous que les serviteurs soumis à cette reddition de compte, ce sont et les rois et les généraux et les éparques, et les riches et les pauvres, et les esclaves et les personnes libres; car *tous nous devons comparaître devant le tribunal du Christ.* (II Cor. v, 10.) Si vous êtes riche, pensez que l'on vous demandera compte de la manière dont vous aurez employé vos richesses pour entretenir des courtisanes ou pour subvenir aux besoins des pauvres, pour nourrir des parasites et des flatteurs ou pour secourir des indigents, au libertinage ou à la charité, à la débauche, à la prodigalité, à l'ivresse, ou à secourir ceux qui étaient dans la tribulation. On vous demandera compte encore de la manière dont vous aurez acquis votre bien, si vous le devez à des travaux honnêtes, ou à la rapine et à la fraude; si vous l'avez reçu de votre père en héritage, ou si vous ne le possédez qu'aux dépens des orphelins dont vous avez ruiné les maisons, aux dépens des veuves dont vous avez pillé la fortune. Et de même que nous, nous faisons rendre compte à nos serviteurs, non-seulement de leurs dépenses, mais encore de leurs recettes, et que nous leur demandons d'où ils ont reçu tel bien, de qui, comment, en quelle quantité, Dieu aussi voudra savoir non-seulement comment nous aurons employé notre fortune, mais encore comment nous l'aurons acquise. Et si le riche rend compte de ses richesses, le pauvre rendra compte de sa pauvreté, s'il l'a supportée avec courage et sans répugnance, sans murmure, sans impatience, s'il n'a pas accusé la divine Providence, en voyant tant d'autres hommes plongés dans les délices et les prodigalités, tandis qu'il est, lui, accablé par le besoin. Le riche rendra compte de sa miséricorde et le pauvre de sa patience, et non-seulement de sa patience, mais encore de sa miséricorde : car l'indigence n'empêche pas de faire l'aumône, témoin cette veuve qui jeta dans le tronc deux petites pièces, et à qui sa faible aumône valut plus de mérites qu'aux autres leurs riches offrandes. Et ce ne seront pas seulement les riches et les pauvres, mais encore les dépositaires du pouvoir et de la justice, dont la conduite sera scrutée avec rigueur, et à qui l'on demandera s'ils n'ont pas corrompu la justice, si ce n'est pas la bienveillance ou la haine de l'homme privé qui a guidé l'homme public dans ses décisions, s'ils n'ont pas, pour gagner les bonnes grâces de quelqu'un, donné leur suffrage contre le droit, s'ils n'ont pas, par esprit de vengeance, sévi contre des innocents.

Et, avec le pouvoir séculier, ce sera aussi le pouvoir ecclésiastique qui rendra compte de sa gestion, et c'est ce dernier surtout qui sera soumis à un examen sévère et terrible. Pour celui qui a reçu le ministère de la parole, on examinera rigoureusement si, par paresse ou par haine, il n'a pas passé sous silence une chose qu'il fallait dire, si par ses œuvres il n'a pas démenti sa parole, s'il n'a rien caché de ce qui était utile. Quant à l'évêque, plus sa charge est élevée, plus on lui demandera un compte sévère et sur l'instruction qu'il aura donnée à son peuple et sur la protection qu'il aura ac-

cordée aux pauvres, et surtout sur l'examen de ceux qu'il aura promus aux ordres et sur mille autres choses. C'est pour cela que saint Paul écrivait à Timothée (I Tim. v, 22) : *N'imposez légèrement les mains à personne et ne participez en rien aux péchés des autres.* Et aux Hébreux, en parlant de leurs chefs spirituels, il écrivait ces paroles effrayantes : *Obéissez à vos préposés et soyez-leur soumis; car ce sont eux qui veillent sur vos âmes comme devant en rendre compte.* (Hébr. 13, 17.) Et, après nos actions, il faudra rendre compte de nos paroles. Car de même que quand nous avons confié de l'argent à nos esclaves, nous voulons connaître l'emploi qu'ils en ont fait, ainsi Dieu qui nous a confié la parole nous demandera comment nous l'aurons employée. Il examinera, par des informations sévères, si nous n'avons pas dépensé ce talent inutilement et en vain : l'argent qui passe en folles dépenses est moins nuisible que des paroles vaines, inutiles et sans but : car l'argent inutilement employé porte préjudice le plus souvent, il est vrai, à la fortune; mais une parole irréfléchie renverse des maisons entières, perd et paralyse les âmes; et d'ailleurs la perte de la fortune peut se réparer; une parole une fois lancée vous ne pouvez la rappeler.

Oui, nous rendrons compte de nos paroles; écoutez ce que déclare le Seigneur : *Je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront prononcée sur cette terre, ils en rendront compte au jour du jugement : car c'est par vos paroles que vous serez justifiés, et par vos paroles que vous serez condamnés.* (Matth. XII, 36-37.) Nous rendrons compte et de ce que nous aurons dit et de ce que nous aurons entendu; par exemple, si nous avons écouté, sans nous y opposer, une calomnie dirigée contre notre prochain : car, dit l'Ecriture, *n'acceptez point les paroles du menteur.* (Exod. XXIII, 1.) Et si ceux qui acceptent ces paroles ne doivent pas trouver grâce, quelles causes allégueront les médisants et les calomniateurs?

5. Et, que dis-je, ce que nous aurons dit et entendu? Bien plus, nous rendrons compte même de nos pensées. C'est ce que saint Paul nous montre par ces paroles : *C'est pourquoi ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur qui éclairera ce qui est caché dans les ténèbres et manifestera les pensées secrètes des cœurs* (I Cor. IV, 5); et le Psalmiste par celles-ci : *La pensée même de l'homme servira à votre gloire.* (Ps. LXXV, 11.) Que veut-il dire par ces mots : la pensée même de l'homme servira à votre gloire? Oui, elle y servira si vous n'adressez à votre frère que des paroles feintes et pleines de malignité, si votre bouche et votre langue le louent, tandis que, au fond de votre cœur, vous ne pensez de lui que du mal et ne lui portez que de la haine. Le Christ, voulant nous faire entendre que nous rendrons compte de nos actions, et aussi de nos pensées, nous dit : *Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur.* (Matth. v, 28.) Son péché n'a pas passé jusqu'à l'acte; il n'est encore que dans la pensée et cependant celui-là même n'est pas sans faute, qui considère la beauté d'une femme, afin que le désir de l'impureté s'allume en lui. Aussi lorsque vous entendez dire que le Maître veut faire rendre compte à ses serviteurs, ne passez pas légèrement sur cette parole, mais pensez qu'elle embrasse toute dignité, tout âge, tout sexe, et les hommes et les femmes : songez quel sera ce tribunal, et repassez dans votre esprit toutes les fautes que vous avez commises. Car, si vous les avez oubliées, Dieu ne les oubliera pas; mais il vous les remettra toutes devant les yeux, si, devançant ce terrible moment, vous ne les anéantissez par la pénitence, la confession et le pardon des torts qui vous sont faits. Mais pourquoi le Maître se fait-il rendre compte? Ce n'est pas qu'il ignore nos œuvres, lui qui connaît toutes choses avant même qu'elles arrivent; il veut montrer à ses esclaves que leurs dettes sont des dettes véritables et justes; il veut le leur faire reconnaître et aussi leur apprendre à s'acquitter. C'est dans ce but qu'il envoyait le Prophète rappeler aux Juifs leurs iniquités : *Va redire ses iniquités à la maison de Jacob et ses péchés à la maison d'Israël* (Is. LVIII, 1), non-seulement pour qu'ils les entendent, mais pour qu'ils s'en corrigent.

Quand il eut commencé à se faire rendre compte, on lui amena un serviteur qui lui devait dix mille talents. Quelle somme confiée! quelle somme dissipée! Quelle énorme dette! Combien n'en avait-il pas reçu, lui qui en a tant dépensé! Il est lourd, le poids des dettes ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce serviteur fut conduit à son maître le premier. Car si beaucoup

de débiteurs capables de payer l'avaient précédé, il n'eût pas été trop étonnant que le roi ne se fût pas fâché : la solvabilité des premiers aurait dû le disposer à la bienveillance pour ceux qui ensuite n'auraient pu payer. Mais que le premier soit insolvable, et pour une dette si importante, et qu'il n'en éprouve pas moins la clémence de son maître, voilà qui est bien étonnant et extraordinaire. Les hommes, en effet, quand ils ont découvert un débiteur, non moins que s'ils avaient trouvé une proie, se réjouissent et s'agitent de toute manière pour lui faire payer sa dette entière; et si la pauvreté des débiteurs ne le permet pas, ils font retomber leur colère sur le corps des pauvres malheureux, les tourmentant, les frappant, leur infligeant mille maux. Dieu au contraire met tout en œuvre et en mouvement pour délivrer ses débiteurs de leurs dettes. L'homme s'enrichit à exiger son dû, et Dieu à le remettre. Quand nous avons reçu ce qu'on nous devait, nous sommes dans une abondance plus grande : Dieu, au contraire, plus il remet les dettes contractées envers lui, plus il s'enrichit. Car la richesse pour Dieu, c'est le salut des hommes, comme le dit saint Paul : *Riche pour tous ceux qui l'invoquent.* (Rom. x, 12.) Mais, me direz-vous, si le maître veut pardonner au serviteur et lui remettre sa dette, pourquoi ordonne-t-il qu'on le vende ? C'est là précisément ce qui montre le mieux sa charité. Toutefois, ne nous pressons pas et suivons avec ordre le narré de la parabole :

Comme il n'avait pas de quoi payer, dit l'Evangéliste. Qu'est-ce que cela veut dire : *Comme il n'avait pas de quoi payer?* Voici qui aggrave l'iniquité. Dire *qu'il n'avait pas de quoi payer*, c'est dire qu'il était vide de bonnes œuvres, qu'il n'avait fait aucun bien qui pût lui être compté pour le pardon de ses fautes. Car nos bonnes œuvres nous sont comptées, oh! oui, elles nous sont comptées pour la rémission de nos péchés, comme la foi pour la justification. *A celui qui ne fait pas les œuvres, mais qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi est imputée à justice.* (Rom. v, 5.) Et pourquoi parler seulement de la foi et des bonnes œuvres, puisque les afflictions mêmes nous sont comptées pour le pardon de nos fautes? C'est ce que le Sauveur nous montre par la parabole de Lazare, où il nous représente Abraham disant au riche que Lazare n'a reçu sur cette terre que des maux, et que c'est pour cela qu'il est consolé dans l'autre vie. C'est ce que nous montre aussi saint Paul, écrivant aux Corinthiens (I Cor. v, 5) au sujet du fornicateur, en leur disant : *Livrez cet homme à Satan pour que sa chair soit châtiée et son esprit sauvé.* Et, en consolant d'autres pécheurs, il leur adresse ces mots : *C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de languissants et que beaucoup s'endorment. Que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés; et lorsque nous sommes jugés, c'est par le Seigneur que nous sommes repris, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde* (I Cor. xi, 30-32.) Mais si les afflictions, les maladies, la mauvaise santé, les maux que notre corps peut éprouver, toutes choses que nous ne supportons que malgré nous et que nous sommes loin de nous procurer, nous sont comptées pour la rémission de nos fautes, à combien plus forte raison les bonnes œuvres auxquelles nous nous portons de nous-mêmes et avec zèle! Ce serviteur au contraire n'avait rien de bon; il n'avait qu'un poids accablant de péchés! C'est pourquoi l'Evangéliste dit : *Comme il n'avait pas de quoi payer, son maître ordonna qu'il fût vendu.* (Matth. xviii, 25.) C'est là le trait qui nous peint le mieux la clémence du Maître, de lui avoir fait rendre compte et d'avoir ordonné de le vendre : car, en faisant ces deux choses, il ne voulait qu'empêcher qu'il fût vendu. — Qu'est-ce qui le prouve? — La fin de la parabole : car, s'il avait voulu le faire vendre, qui s'y serait opposé? qui l'aurait empêché?

6. Pourquoi donc l'a-t-il ordonné, s'il n'avait pas l'intention de le faire? — Pour imprimer à l'esclave plus de crainte : et il lui voulait, au moyen de sa menace, imprimer plus de crainte, afin de l'amener à supplier, et il voulait l'amener à supplier, afin d'en prendre occasion de pardonner. Il pouvait, même avant toute supplication, lui pardonner, et c'est pour ne pas le rendre pire qu'il ne l'a pas fait. Il aurait pu lui pardonner avant toute reddition de comptes; mais alors, l'esclave, ignorant la grandeur de sa dette, n'en eût été que plus inhumain et plus cruel envers ses frères : c'est pourquoi le roi lui fait connaître d'abord la grandeur de sa dette et ensuite la lui remet tout entière. C'est après la reddition des comptes où on lui avait fait voir quelle était sa dette, c'est après qu'on l'a menacé et qu'on lui a montré la peine qu'il était juste de lui infliger, c'est

alors, dis-je, qu'il se montre si impitoyable et si inhumain pour son compagnon. Si ces précautions n'avaient pas été prises, à quel degré de cruauté ne serait-il pas descendu ? Dieu en tout cela n'a eu d'autre but que d'adoucir ce caractère si emporté, et si rien n'a servi, ce n'est pas sur le maître, mais sur cet incorrigible que retombe la faute. Voyons cependant comment il traite cette maladie : *S'étant donc jeté à ses pieds, le serviteur le conjurait en disant : Ayez patience, et je vous rendrai tout.* Il ne dit pas qu'il n'avait pas de quoi rendre ; mais les débiteurs promettent toujours, quand même ils n'ont rien à donner, afin d'échapper aux dangers présents.

Apprenons, nous qui avons si peu d'ardeur pour la prière, quelle est la force des supplications. Ce serviteur n'avait à présenter ni jeûnes, ni pauvreté volontaire, ni rien de semblable : mais lui qui n'avait aucune vertu se met à conjurer son maître, et sa prière a tant de force qu'elle l'entraîne à la clémence. Ne désespérons donc jamais dans nos prières. Car peut-il se trouver un plus grand pécheur que celui qui, accablé sous le poids de tant de crimes, n'avait à présenter aucune bonne œuvre, ni grande, ni petite ? Et cependant il ne se dit pas à lui-même : Je n'oserais parler, je suis rempli de honte : comment pourrais-je approcher de mon maître ? Comment pourrais-je le supplier ? Et c'est pourtant ce que disent beaucoup de pécheurs, poussés par la honte que le démon leur inspire. Vous n'osez parler ? C'est précisément pour cela qu'il vous faut approcher, pour que votre confiance s'augmente. Celui qui va vous pardonner est-il donc un homme, pour que vous rougissiez, accablé par la honte ? Non, c'est Dieu, Dieu qui désire vous pardonner plus que vous ne désirez être pardonné. Vous ne désirez pas votre bonheur comme il désire votre salut ; et c'est ce qu'il nous a fait voir par bien des exemples. Vous n'avez pas de confiance ? Et c'est là précisément ce qui doit vous en donner : car c'est un grand sujet de confiance que de croire n'y avoir pas droit, comme aussi c'est un grand sujet de honte que d'oser se justifier en face du Seigneur. C'est se rendre criminel, quand même on serait d'ailleurs le plus saint des hommes, comme aussi celui-là est justifié qui se croit le dernier de tous, témoin le pharisien et le publicain. Donc, quand nous avons péché, ne perdons ni l'espoir, ni la confiance, mais approchons-nous de Dieu, prosternons-nous devant lui, conjurons-le, comme a fait ce serviteur qui, en cela du moins, était inspiré d'un bon sentiment. Ne pas désespérer, ne pas perdre confiance, confesser ses péchés, demander quelque délai, quelque retard, tout cela est beau, tout cela est d'une âme contrite et d'un esprit humilié. Mais ce qui va suivre est loin de ressembler à ce qui a précédé : ce que ses supplications lui ont fait gagner, la colère où il va entrer contre son compagnon le lui fera bientôt perdre. Voyons, en attendant, comment il obtient son pardon : voyons comment son maître le renvoie libre et ce qui l'a porté à cette détermination : *Le Roi ému de pitié*, dit l'Evangéliste, *le renvoya et lui remit sa dette.* L'esclave avait demandé un délai, le maître lui accorde son pardon, de sorte qu'il obtient plus qu'il n'avait demandé. Aussi saint Paul nous dit que *Dieu est assez puissant pour tout faire au delà de ce que nous demandons ou concevons.* (Eph. III, 20.) Car vous ne pourrez jamais imaginer tout ce qu'il a résolu de vous donner. Donc pas de défiance, pas de honte : ou plutôt rougissez de vos iniquités, mais ne désespérez pas, n'abandonnez pas la prière : allez, quoique vous ayez péché, apaiser votre Maître, et lui donner occasion d'exercer sa clémence en vous pardonnant vos fautes : car, si vous n'osez pas approcher, vous mettez obstacle à sa bonté et vous l'empêchez, autant qu'il est en vous, de montrer combien son cœur est généreux. Ainsi, pas de découragement, pas de langueur dans nos prières. Quand nous serions tombés dans le gouffre du vice, il peut nous en retirer bien vite. Personne n'a autant péché que le mauvais serviteur : il avait épuisé toutes les formes du vice ; c'est ce que montrent les dix mille talents : personne ne peut être plus vide de bonnes œuvres que lui : aussi nous dit-on qu'il ne pouvait rien payer. Et cependant ce criminel que tout conspirait à accuser, la prière est si puissante qu'elle l'a délivré. La prière est-elle donc si efficace qu'elle puisse soustraire à la punition et au châtiment celui qui, par ses actions et ses œuvres mauvaises, s'est rendu coupable envers le Maître ? Oui, elle le peut, ô homme. Elle n'est pas seule en effet dans son entreprise : elle a l'aide et le soutien le plus fort, la miséricorde de ce Dieu à qui s'adresse la prière : c'est la miséricorde qui fait tout et qui donne à la prière sa puissance. C'est pour faire entendre cette vérité que

l'Evangéliste dit : *Son maître, ému de compassion, le renvoya et lui remit sa dette;* nous faisant voir qu'avec la prière et avant la prière, c'est la miséricorde du Maître qui a tout fait. *Ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers; et l'ayant saisi, il l'étouffait, disant : Rends-moi ce que tu me dois.* Mais que peut-il y avoir de plus infâme? La parole du pardon retentissait encore à ses oreilles, et déjà il a oublié la miséricorde de son Maître.

7. Voyez-vous comme il est bon de se souvenir de ses péchés? Si celui-là se les était toujours rappelés, il n'aurait pas été si cruel et si inhumain. Aussi je vous le répète continuellement et je ne cesserai de vous redire qu'il est très-utile, qu'il est nécessaire que nous nous souvenions sans cesse de toutes nos iniquités : rien ne rend l'âme si sage, si douce, si indulgente que le souvenir continuel de ses fautes. Aussi saint Paul se souvenait non-seulement des péchés qui avaient suivi, mais encore de ceux qui avaient précédé son baptême, bien qu'ils fussent tout à fait effacés. Et si cet apôtre se souvenait même des péchés commis avant le baptême, combien plus ne devons-nous pas nous souvenir de ceux qui ont suivi notre régénération. Car, non-seulement leur souvenir nous portera à en faire une plus grande pénitence, mais encore il nous donnera plus de douceur à l'égard du prochain, nous inspirera pour Dieu notre maître plus de reconnaissance, en nous remettant sans cesse devant les yeux son indicible miséricorde. C'est ce que ne fit pas ce mauvais serviteur; mais, loin de là, oubliant la grandeur de sa dette, il oublia aussi la grandeur du bienfait; oubliant le bienfait, il agit méchamment envers son compagnon, et cette mauvaise action lui fit perdre tout ce que lui avait accordé la miséricorde de Dieu. L'ayant saisi, il l'étouffait, disant: *Rends-moi ce que tu me dois.* Il ne dit pas : Rends-moi cent deniers (il aurait rougi de la futilité de cette dette), mais bien : *Rends-moi ce que tu me dois. Et celui-ci se jetant à ses pieds le conjurait, disant : prends patience et je te rendrai tout.* Se servant des paroles mêmes qui avaient valu au méchant serviteur son pardon, il espérait bien être sauvé. Mais ce cruel, emporté par son inhumanité, restait insensible à ces paroles et ne pensait plus qu'elles l'avaient sauvé. Et pour lui cependant, pardonner, ce n'était plus de la clémence, mais une dette et une obligation. Car si ç'eût été avant la reddition des comptes, avant sa condamnation, avant cette grâce extraordinaire, qu'il eût pardonné, ç'eût été un effet de sa propre générosité. Mais après avoir reçu un si grand bienfait et le pardon de tant de fautes, c'était pour lui une nécessité, c'était s'acquitter d'une dette que d'avoir pitié de son compagnon. Et pourtant il fut loin de le faire et de considérer quelle différence il y avait entre la grâce qu'il venait d'obtenir et celle qu'il aurait dû accorder à son compagnon. Cette différence ressort et de la somme due des deux parts, et de la position respective des personnages et aussi de la manière dont la chose se passe. D'un côté, c'étaient dix mille talents, et de l'autre cent deniers; d'un côté, c'est un esclave qui agit envers son maître d'une manière outrageante, de l'autre c'est un compagnon de servitude qui a contracté une dette envers un compagnon de servitude. Traité si généreusement, le serviteur devait à son tour faire grâce; le maître, au contraire, remit toute la dette, quoique le débiteur ne l'eût mérité par aucune bonne œuvre, grande ou petite. Mais sans réfléchir à rien de tout cela, entièrement aveuglé par sa colère, il saisit son débiteur à la gorge et le jette en prison. A cette vue les autres esclaves, ajoute l'Evangéliste, s'indignent, et avant même que le maître ait rien prononcé, ils le condamnent : preuve nouvelle de la bonté du roi. Son maître l'ayant appris le fait appeler, le soumet à un nouveau jugement, et, même en ce moment, il ne le condamne pas sans formes, mais il lui fait voir que la conduite qu'il va tenir est justifiée par le droit; aussi que dit-il? *Méchant serviteur, je t'avais remis toute ta dette.*

Quoi de meilleur que ce maître? Lorsque son esclave lui devait dix mille talents, il ne lui adresse pas une parole de reproche, ne l'appelle pas même méchant, mais ordonne seulement de le vendre; et cela, pour avoir occasion de lui remettre sa dette. Quand ensuite cet esclave tient envers son compagnon une conduite indigne, alors le maître se fâche et s'emporte pour nous apprendre qu'il pardonne plus facilement les péchés qui l'atteignent lui-même que ceux qui atteignent le prochain. Et ce n'est pas seulement en cette occasion qu'il tient cette conduite, c'est encore en d'autres circonstances : *Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que*

votre frère a quelque chose contre vous, allez, réconciliez-vous d'abord avec votre frère, et alors revenant, vous offrirez votre don. (Matth. v, 23, 24.) Voyez-vous comme partout il place nos intérêts avant les siens et comme il ne met rien au-dessus de la paix et de la charité envers le prochain? En un autre endroit, il dit encore : *Quiconque renvoie sa femme, hors le cas d'adultère, la rend adultère.* (Ibid. 32.) Mais voici la loi qu'il établissait par l'organe de saint Paul : *Si un homme a une femme infidèle, et qu'elle consente à demeurer avec lui, qu'il ne se sépare point d'elle.* (I Cor. vii, 12.) Si elle s'est rendue adultère, dit-il, chassez-la ; si elle est infidèle, ne la chassez pas ; si elle pèche contre vous, renvoyez-la; si elle pèche contre moi, gardez-la. De même en cette circonstance, des péchés graves ont été commis contre le Maître, et ce bon Maître pardonne ; mais dès qu'il s'agit des fautes commises contre un frère, quoique plus légères et moins fréquentes que celles par lesquelles le Maître a été offensé, alors le Maître ne pardonne plus, au contraire, il sévit : il appelle le coupable méchant, tandis que dans le premier cas il ne lui a pas même adressé une parole de reproche. C'est encore pour faire mieux ressortir cette leçon que l'Evangéliste ajoute qu'il fut livré aux bourreaux. Lorsqu'il lui demanda compte des dix mille talents, il ne fit rien de tel. Nous apprenons ainsi que la première sentence n'était pas une sentence de colère, mais de miséricorde, et d'une miséricorde qui cherchait une occasion de pardonner. Au contraire, la dernière action l'a irrité. Qu'y a-t-il donc de plus mauvais que le désir de la vengeance, puisqu'il force Dieu à révoquer les effets de sa clémence et que ce que les péchés n'ont pu le contraindre de faire, le ressentiment contre le prochain le force à le faire? Certes il est écrit que *les dons de Dieu sont sans repentance.* (Rom. xi, 29.) Pourquoi donc, après avoir accordé un tel bienfait, montré une telle clémence, Dieu a-t-il ici révoqué son propre jugement? Parce que le serviteur a voulu se venger. Aussi ce n'est pas se tromper que de regarder ce péché comme le plus grave de tous les péchés ; tous les autres ont pu trouver grâce ; pour celui-là seul il n'y a pas de pardon, et bien plus, il fait revivre ceux même qui sont effacés.

Le désir de la vengeance est donc un double mal, parce qu'il est inexcusable auprès de Dieu et parce que, par ce péché, les autres fautes, même pardonnées, revivent et se représentent devant nous, comme il est arrivé en cette circonstance. Car il n'y a rien, rien, dis-je, qui offense et irrite Dieu comme de voir un homme animé de l'esprit de vengeance et de ressentiment. C'est ce que nous apprennent le passage que je viens de commenter et la prière dans laquelle le Christ nous a ordonné de dire : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Matth. vi, 12.) Sachant toutes ces choses, gravant dans notre cœur la parabole que nous avons méditée, lorsque nous penserons à ce que nos frères nous ont fait souffrir, pensons à ce que nous avons fait contre Dieu et la crainte de nos propres fautes aura bientôt réprimé la colère que les offenses reçues ont pu nous inspirer ; s'il y a des péchés dont nous devions nous souvenir, ce sont les nôtres seulement; si nous nous souvenons des nôtres, nous aurons bientôt oublié ceux d'autrui, et si, au contraire, nous oublions les nôtres, ceux d'autrui se présenteront bientôt à notre pensée. Si ce mauvais serviteur avait songé aux dix mille talents qu'il devait, il aurait oublié les cent deniers ; mais, ayant oublié sa dette, il exigea de son compagnon ce qui lui était dû, et voulant recouvrer une petite somme, non-seulement il ne l'obtint pas, mais il attira sur sa tête le poids des dix mille talents. Aussi vous dirai-je sans crainte que l'esprit d'inhumanité et de vengeance est le plus grave de tous les péchés, ou plutôt ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est le Christ, en se servant de la parabole que j'ai développée. Car si ce crime n'était pas plus grave que les dix mille talents, c'est-à-dire que des péchés innombrables, il n'aurait pas fait revivre les fautes déjà pardonnées. Aussi que notre principale étude soit de réprimer en nous tout sentiment de colère et de nous réconcilier avec nos ennemis, certains que ni prière, ni jeûne, ni aumône, ni participation aux mystères, aucun acte de piété, en un mot, ne pourra, si nous gardons quelque rancune, nous être utile au grand jour des révélations, tandis qu'au contraire, si nous nous dépouillons entièrement de ce vice, fussions-nous mille fois pécheurs, nous pourrons obtenir quelque pitié. Et ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est le Dieu qui viendra nous juger. Voyez la parabole que je viens d'expliquer : *C'est ainsi que vous traitera mon Père si chacun de vous ne par-*

donne du fond de son cœur; et en un autre endroit : *Si vous remettez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous remettra les vôtres.* (Matth. VI, 14.) Afin donc de mener ici-bas une vie douce et tranquille et d'obtenir là-haut pardon et miséricorde, il faut mettre tous nos soins, tous nos efforts à nous réconcilier avec les ennemis que nous pouvons avoir; par là, notre Maître, l'eussions-nous mille fois outragé, sentira sa colère désarmée et nous obtiendrons les récompenses éternelles; puissions-nous en être tous jugés dignes par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

Sur ce texte de s. Matthieu :

MON PÈRE, S'IL EST POSSIBLE, QUE CE CALICE PASSE LOIN DE MOI :

TOUTEFOIS, NON MA VOLONTÉ, MAIS LA VOTRE (XXVI 39).

Contre les Marcionites et les Manichéens ; — qu'il ne faut pas s'exposer au danger, mais préférer la bonté de Dieu à tout le reste

—

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

L'homélie suivante ne nous fournit aucun indice d'où l'on puisse connaître en quel lieu et en quel temps elle a été prêchée. Il paraît seulement, qu'outre les Marcionites et les Manichéens, saint Chrysostome y combat les Anoméens ; ce qu'il a fait plusieurs fois en leur présence, n'étant que prêtre à Antioche.

1° Puisque les prophètes n'ont pas ignoré les circonstances de la passion de Jésus-Christ, à plus forte raison ne les a-t-il pas ignorées lui-même. — 2° Il n'est pas permis non plus de dire que Jésus-Christ ait refusé de se soumettre à sa passion ; voyez, en effet, la sévère réprimande qu'il fait à saint Pierre qui voulait l'en détourner. Un moment avant d'être crucifié ne disait-il pas à son Père : *L'heure est venue, glorifiez votre Fils*, comme si de la croix devait sortir toute sa gloire. Merveilles opérées par la croix.— 3° C'est à tort que les Anoméens et les Ariens se servent de ce texte : *Mon Père, s'il est possible*, etc., pour soutenir leurs erreurs. Les demandes que Jésus-Christ faisait à son Père, il les faisait comme homme et non comme Dieu. Le Père et le Fils n'ont qu'une seule et même volonté. — Enseignement sur l'Incarnation. — Comme ce mystère est au-dessus de la portée de l'esprit humain, Dieu, pour le rendre croyable, l'a fait annoncer par ses prophètes. Il a paru lui-même dans le monde, et afin qu'on ne le prît pas pour un fantôme, il a prouvé qu'il était vraiment homme, en souffrant toutes les vicissitudes et toutes les incommodités attachées à la nature humaine, en subissant enfin le supplice de la croix. — 4° Si tous ces signes n'ont pu empêcher Marcion, Valentin, Manès et tant d'autres hérésiarques, de révoquer en doute le mystère de l'Incarnation, que serait-il arrivé si Jésus-Christ eût été affranchi des infirmités humaines ? N'aurions-nous pas vu de plus grands excès encore ?

1. Si nous avons naguère traité durement ces hommes cupides qui ravissent le bien d'autrui et ne se lassent pas d'entasser vol sur vol, ce n'est pas pour les blesser, mais pour les guérir ; ce ne sont pas les personnes que nous haïssons, mais les vices. Le médecin, lui aussi, ouvre la plaie, non pour nuire au corps malade, mais au contraire, pour le défendre contre le mal, contre le fléau. Aujourd'hui toutefois donnons-leur un peu de repos, afin qu'ils puissent respirer et de peur qu'un traitement trop énergique et trop continu ne les empêche de rechercher nos soins. C'est ce que font aussi les médecins ; sur la plaie qu'ils ont ouverte, ils appliquent des préparations médicales et laissent passer quelques jours pendant lesquels ils s'efforcent d'apaiser la douleur. Pour les imiter, recherchons comment nous pourrons rendre cette instruction utile aux pécheurs dont nous nous occupions, et ne traitant que le dogme, suivons la lecture de ce jour. Car beaucoup, je pense, se demandent avec étonnement comment le Christ a pu parler ainsi. Les hérétiques, ici présents, pourraient aussi s'emparer de ces paroles pour dresser un piége aux plus faibles d'entre nos frères. Pour repousser leurs attaques et délivrer les fidèles de toute agitation, de toute inquiétude, je veux étudier ces paroles, les exposer longuement et descendre au fond des choses. Car de quoi servirait la lecture sans l'intelligence de ce qu'on lit ? L'eunuque de la reine Candace aussi lisait, mais jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelqu'un pour lui expliquer ce qu'il avait lu, il n'en avait point retiré grand

profit. (Act. VIII, 27.) Afin qu'il n'en soit pas de même de vous, appliquez-vous à ce que je vais vous dire, prêtez-moi un esprit attentif et désireux de s'instruire, employez toute la pénétration, réunissez toutes les forces de votre intelligence ; que votre âme se détache de tout ce qui touche à la terre, afin que *la parole ne tombe ni au milieu des épines, ni sur la pierre, ni le long de la route, mais que, rencontrant une terre fertile et cultivée profondément, elle produise une moisson abondante.* (Luc, VIII, 5, 8.) Si ma parole vous trouve dans ces dispositions, vous allégerez ma tâche et vous faciliterez vos propres recherches.

Qu'est-ce donc qu'on a lu ? *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ; toutefois non ma volonté, mais la vôtre.* (Matth. XXVI, 39.) Que veut dire par là notre Sauveur ? Car c'est une interprétation exacte qui nous donnera la solution. Il dit : Mon Père, si c'est possible, éloignez de moi la croix. Quoi donc ! ignore-t-il si cela est possible on non? qui l'oserait dire ? Et pourtant ses paroles ont la forme du doute ; l'emploi du mot *si* semble indiquer le doute. Mais, comme je l'ai déjà dit, il faut s'attacher, non aux paroles, mais aux pensées, voir le but que Jésus se proposait, la cause, le temps, et après avoir recueilli toutes ces circonstances, rechercher la pensée que ces paroles contiennent. La sagesse ineffable, ce Fils qui connaît le Père comme le Père connaît le Fils, a-t-il pu ignorer cela ? Après tout, la connaissance de sa passion n'est pas quelque chose de plus grand que la connaissance de cette nature divine que seul il connaît exactement : *Comme mon Père me connaît*, dit-il, *moi-même je connais mon Père.* (Jean, X, 15.) Non le Fils unique de Dieu n'a pas ignoré qu'il devait souffrir, que dis-je, les prophètes eux-mêmes non plus ne l'ont pas ignoré ; ils en ont eu une connaissance complète, ils ont annoncé et surabondamment affirmé que cela arriverait et qu'il en serait ainsi infailliblement. Voyez comme tous, quoique de diverses manières, ont annoncé la croix ? Le premier, le patriarche Jacob, en s'adressant au Christ s'écrie : *C'est d'un bourgeon, mon Fils, que vous êtes sorti*, entendant par ce bourgeon la Vierge, la pure Marie. Puis désignant la croix : *Vous vous êtes couché et vous avez dormi comme le lion et comme le petit du lion ; qui le réveillera ?* (Gen. XLIX, 9.) Il parle de sa mort comme d'un repos, comme d'un sommeil, et à cette mort il joint la résurrection lorsqu'il ajoute : *Qui le réveillera ?* Personne ; il se ressuscitera lui-même. C'est pourquoi le Christ dit : *J'ai le pouvoir de déposer ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre* (Jean, X, 18) ; et encore : *Détruisez ce temple, et, en trois jours, je le relèverai.* (Id. II, 19.) Que veut dire le patriarche par ces mots : *Vous vous êtes couché, et vous avez dormi comme un lion ?* C'est que de même que le lion est terrible, non-seulement quand il est éveillé, mais encore quand il dort, de même Notre-Seigneur, et avant sa passion, et sur sa croix, et jusque dans la mort, a été terrible et a opéré de grandes merveilles, puisque le soleil recula, que les rochers se fendirent, que la terre trembla, que le voile se déchira, que la femme de Pilate fut saisie de frayeur et Judas déchiré de remords. Car c'est alors qu'il dit : *J'ai péché en livrant un sang innocent.* (Matth. XXVII, 4.) Et la femme de Pilate envoyait dire à ce proconsul : *Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car j'ai beaucoup souffert dans un songe à cause de lui.* (Ibid. 29.) Alors les ténèbres se répandirent sur toute la terre et la nuit se fit au milieu du jour ; alors la mort fut vaincue et son joug brisé, car beaucoup de justes, morts depuis quelque temps, ressuscitèrent. C'est là ce que le patriarche voyait de loin, et, c'est pour montrer que, même sur la croix, le Christ sera terrible, qu'il dit : *Vous vous êtes couché et vous avez dormi comme un lion.* Et il ne dit pas : *Vous vous coucherez*, mais : *Vous vous êtes couché*, pour faire voir la certitude de la prophétie. Car souvent les prophètes parlent de l'avenir comme s'il était déjà passé. S'il n'est pas possible que ce qui est passé n'ait pas existé, il n'est pas possible non plus que ce qui est prédit n'existe pas un jour. Aussi les prophètes annoncent le futur sous la forme du passé, pour marquer que les événements prédits arriveront nécessairement et infailliblement. C'est ainsi que David disait en parlant de la croix : *Ils ont percé mes pieds et mes mains* (Ps. XXI, 17) ; non pas : *Ils perceront*, mais : *Ils ont percé. Ils ont compté tous mes os.* Et outre cela, il prédit encore ce que feront les soldats : *Ils se sont partagé mes vêtements, et, sur ma robe, ils ont jeté le sort.* Et il annonce encore qu'ils le nourriront de fiel et l'abreuveront de vinaigre : *Ils m'ont donné*, dit-il, *pour ma nourriture, du fiel, et, pour apaiser ma soif, ils m'ont présenté du vinaigre.* (Ps. LXVIII, 22.) Un autre parlant du coup de lance : *Ils porteront*

leurs regards, dit-il, *sur celui qu'ils ont transpercé.* (Zach. XII, 10.) Isaïe, parlant aussi de la croix, dit : *Comme une brebis, il a été mené à la boucherie, et, comme un agneau sans voix devant celui qui le tond, il n'ouvre pas la bouche. Il est resté humilié pendant qu'on le jugeait.* (Is. LIII, 7, 8.)

2. Remarquez avec moi que chacun de ces prophètes parle de ces événements comme de choses passées, et montre par la forme même du langage qu'ils arriveront certainement, infailliblement. David aussi décrivant le jugement, disait : *Pourquoi les nations ont-elles frémi? et les peuples médité des choses vaines? Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ.* (Ps. II, 1-2.) Outre le jugement, la croix, ce qui se passa sur la croix, il annonce encore que le traître qui livrera le Christ vivait avec lui et mangeait à la même table : *Celui qui mangeait mon pain s'est élevé orgueilleusement contre moi* (Ps. LX, 10.) Il prédit même la parole que le Christ prononcera sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Ps. XXI, 2.) Il parle aussi de son sépulcre : *Ils m'ont placé au fond d'un tombeau, dans les ténèbres, dans les ombres de la mort* (Ps. VII, 6); de sa résurrection : *Vous ne me laisserez point dans les enfers et vous ne permettrez point que votre Saint voie la corruption* (Ps. XV, 10); de son ascension : *Dieu s'est élevé aux acclamations de joie : le Seigneur est monté au son de la trompette.* (Ps. XLVI, 6.) Il siégera à la droite de son Père : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.* (Ps. CIX, 1.) Isaïe nous donne la cause de ses souffrances, en disant : *C'est pour les péchés de mon peuple qu'il est conduit à la mort.* (Is. LIII, 8.) *C'est parce que tous se sont égarés comme des brebis errantes qu'il a été immolé.* Et voici le bien qui en résulte : *Sa blessure nous a guéris.* (Ibid. 5.) Et encore : *Il a expié les péchés de tous.* Ainsi les prophètes ont connu d'avance la passion, sa cause, les biens qui en découleraient pour nous, la sépulture, la résurrection, l'ascension, la trahison, le jugement, et ils ont fait de tout une description exacte; et celui qui les a envoyés, qui leur a fait annoncer ces choses, les aurait lui-même ignorées! Quel homme sensé pourrait le dire? Vous voyez qu'il ne faut pas s'attacher simplement aux paroles.

Mais ce n'est pas la seule chose difficile à expliquer; ce qui suit ne l'est pas moins. Car que dit-il ? *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi.* Vous voyez non-seulement qu'il ignore, mais encore qu'il refuse le crucifiement : car voici ce qu'il dit : S'il est possible, que je ne sois pas crucifié, que je ne sois pas mis à mort : et cependant lorsque Pierre, le chef des apôtres, dit : *A Dieu ne plaise, Seigneur! cela ne vous arrivera point*, il le reprit si fortement qu'il lui dit : *Retire-toi de moi, Satan : tu es un scandale pour moi, parce que tu ne goûtes pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes* (Matth. XVI, 29); et cela, bien qu'un peu auparavant il l'eût appelé bienheureux. Ainsi il lui paraissait si extraordinaire de n'être pas crucifié, qu'à celui qui avait reçu du Père une révélation spéciale, à celui qui avait été proclamé bienheureux, à celui qui avait pris en main les clefs des cieux, il donne le nom de satan, de pierre de scandale, et le réprimande comme ne goûtant pas les choses de Dieu, pour lui avoir dit : *A Dieu ne plaise, Seigneur! il ne vous arrivera pas* d'être crucifié. Eh bien! après avoir ainsi repris son disciple, après s'être ainsi indigné contre lui jusqu'à l'appeler satan malgré les éloges qu'il venait de lui donner, et tout cela pour lui avoir dit : *Vous ne serez pas crucifié*, comment en arrive-t-il lui-même à ne vouloir plus être crucifié? Comment, en outre, faisant le portrait du bon pasteur, dit-il que la plus grande preuve de sa vertu c'est de s'immoler pour ses brebis? Car voici ses paroles : *Moi, je suis le bon pasteur : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Et il ne s'en tient pas là; il ajoute : *Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, voyant le loup venir, laisse là les brebis et s'enfuit.* (Jean, X, 11.) S'il est d'un bon pasteur d'endurer même la mort, et d'un mercenaire de ne pas vouloir s'y exposer, comment, tout en disant qu'il est le bon pasteur, demande-t-il à n'être pas immolé? Comment peut-il dire : *Je donne ma vie de moi-même?* (Ibid. 18.) Si c'est de vous-même que vous la donnez, pourquoi demandez-vous à un autre de ne pas la donner ? Comment saint Paul trouve-t-il en cela matière à le louer? disant : *Qui étant en la forme de Dieu, n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de se faire égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes et reconnu*

pour homme par les dehors. Il s'est humilié lui-même, s'étant abaissé jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. (Philip. II, 6-8.) Et c'est de Jésus-Christ lui-même que viennent ces autres paroles : *Et si mon Père m'aime, c'est parce que je quitte ma vie pour la reprendre.* (Jean, X, 17.) Mais si, loin de suivre en cela sa propre volonté, il demande le contraire à son Père, comment son Père peut-il l'aimer précisément à cause de cela? Car nous n'aimons que ce qui est conforme à nos désirs. Comment donc saint Paul peut-il dire encore : *Aimez-vous les uns les autres, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous?* (Ephés. V, 2.) Et le Christ lui-même, sur le point d'être crucifié, disait : *Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils* (Jean, XVII, 1), appelant gloire sa croix. Et pourquoi tantôt la rejette-t-il, tantôt la demande-t-il? Que la croix soit une gloire, il suffit pour vous en convaincre d'écouter l'Evangéliste : *L'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.* (Ibid. XVII, 39.)

Ce qu'il veut dire par là, le voici : La grâce n'avait pas encore été donnée, parce que la haine de Dieu n'était pas encore dissipée, la croix n'ayant pas encore été dressée. Car la croix a mis fin à la colère de Dieu contre les hommes, elle a réconcilié le Créateur avec la créature, fait de la terre un ciel, élevé les hommes au rang des anges, détruit l'empire de la mort, énervé la puissance du démon, brisé la tyrannie du péché, délivré la terre de toute erreur, ramené la vérité, chassé les démons, renversé les temples, anéanti les autels, fait évanouir la fumée des sacrifices, propagé le règne de la vertu et enraciné l'Eglise. La croix, c'est la volonté du Père, la gloire du Fils, la joie du Saint-Esprit; c'est en la croix que saint Paul se glorifiait : *Pour moi*, disait-il, *à Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Gal. VI, 14.) La croix, elle est plus brillante que le soleil, plus éclatante que ses rayons. Lorsque le soleil s'obscurcit elle brille, et s'il est obscurci, ce n'est pas qu'il soit anéanti, mais sa splendeur est effacée par celle de la croix. La croix a déchiré la cédule de notre dette, elle a rendu inutile la prison de la mort, elle nous a montré jusqu'où allait l'amour divin : *Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point.* (Jean, III, 16.) Et de nouveau saint Paul : *Nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils.* (Rom. V, 10.) La croix, c'est un rempart inexpugnable, une armure invincible, la sûreté des riches, la richesse des pauvres, une protection contre les embûches, un bouclier contre les ennemis, la destruction des passions, la possession de la vertu, le miracle étonnant et singulier entre tous : *Cette génération demande un miracle, et il ne lui sera donné d'autre miracle que celui du prophète Jonas* (Matth. XII, 39); et encore saint Paul : *Car les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse; et nous, nous prêchons le Christ crucifié.* (I Cor. I, 22.) La croix a ouvert le paradis, y a introduit le bon larron et conduit vers le ciel le genre humain qui allait périr certainement et qui n'était même plus digne de la terre. Eh quoi! tant de biens ont découlé et découlent encore de la croix, et Jésus-Christ ne veut pas être crucifié, croyez-vous? Mais qui pourrait parler ainsi? S'il ne l'avait pas voulu, qui l'aurait forcé? qui l'aurait contraint? Comment aurait-il envoyé des prophètes pour annoncer son crucifiement, s'il ne devait pas être crucifié et ne le voulait pas? Pourquoi appelle-t-il la croix un calice, si ce n'est parce qu'il doit être crucifié? Ce mot ne peut qu'indiquer quel était son désir. Ceux qui ont soif se réjouissent quand ils pensent qu'ils sont sur le point de boire, et lui se réjouit en pensant que le moment approche où il sera crucifié. C'est pourquoi il dit : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous.* (Luc, XXII, 15.) Ce n'est pas sans intention qu'il parle ainsi, mais parce que le lendemain la croix l'attendait.

3. Mais comment, après avoir appelé gloire sa passion, après s'être fâché contre le disciple qui voulait le détourner de la croix, après avoir proclamé que le caractère distinctif d'un bon pasteur c'était de se faire immoler pour ses brebis, après avoir dit qu'il désirait sa passion d'un grand désir et avoir couru vers elle de lui-même, comment, dis-je, peut-il demander qu'elle n'arrive pas? S'il ne le voulait pas, était-ce difficile à lui d'empêcher ceux qui venaient le prendre? Voyez plutôt comme il vole au-devant de son supplice. Lorsqu'ils furent arrivés à lui, il leur dit : *Qui cherchez-vous?* Et ils répondirent : *Jésus.* Il leur dit alors : *C'est moi, et ils furent renversés, et ils tombèrent par terre.* (Jean, XVIII, 6.) Après les avoir aveuglés et leur avoir montré qu'il aurait pu s'enfuir, il se livra à eux pour nous

apprendre que ce n'est ni la nécessité, ni la force, ni la violence des ennemis qui l'a réduit en cet état, mais qu'il a tout supporté parce qu'il l'a voulu, qu'il l'a choisi, et que depuis longtemps il l'avait ainsi réglé. C'est pour cela que les prophètes l'avaient précédé, que les patriarches avaient prophétisé, et que tant de prédictions en paroles et en figures avaient annoncé la croix. Le sacrifice d'Isaac nous avait figuré la croix; aussi Jésus-Christ a dit : *Abraham, votre père, a tressailli pour voir ma gloire; il l'a vue et il s'est réjoui.* (Jean, VIII, 56.) Ainsi le patriarche se serait réjoui en voyant l'image de la croix, et Jésus voudrait éloigner cette croix! Si Moïse vainquit Amalec, c'est parce qu'il préfigura la croix; parcourez l'Ancien Testament et vous verrez la croix annoncée de mille manières. Comment en eût-il été ainsi, si Celui qui devait être crucifié ne l'avait pas voulu? Mais ce qui suit est encore plus difficile à expliquer. Après avoir dit : *Que ce calice passe loin de moi*, il ajoute : *Non ma volonté, mais la vôtre.* (Matth. XXVI, 39.) Ces mots, à les prendre littéralement, nous indiquent deux volontés opposées entre elles, le Père voulant que le Fils soit crucifié, et le Fils ne le voulant pas. Partout cependant nous voyons le Fils préférant et voulant les mêmes choses que son Père. En effet, lorsqu'il dit : *Faites-leur cette grâce que, comme vous et moi nous sommes uns, ils soient aussi une seule chose en nous* (Jean, XVII, 11), il fait entendre clairement que le Père et le Fils n'ont qu'un même vouloir. Et dans cet autre passage : *Les paroles que je vous dis, ce n'est pas moi qui les dis; mais mon Père qui demeure en moi fait lui-même ce que je fais* (Jean, XIV, 10), c'est la même vérité qui ressort. Et lorsqu'il dit : *Je ne suis point venu de moi-même* (Ibid. VII, 28), ou encore : *Je ne puis rien faire de moi-même* (Ibid. V, 30), il ne veut pas faire entendre qu'il soit privé du pouvoir ou de parler ou d'agir, loin de là, mais il veut montrer combien leurs volontés sont en harmonie, combien dans les paroles, dans les actions, partout enfin, la volonté du Père est la même que celle du Fils, ce que du reste j'ai déjà montré bien des fois. Ces mots : *Je ne parle pas de moi-même*, montrent non pas l'impuissance, mais le parfait accord. Comment donc expliquer ce passage : *Non ma volonté, mais la vôtre?*

Nous sommes arrivés à une grande difficulté; mais attention! j'ai été long, sans doute, mais je sais que votre zèle ne se lasse pas, et je me hâte d'arriver à la solution. Pourquoi ces paroles? Appliquez-vous de toutes vos forces. Ce dogme de l'Incarnation est bien difficile à croire. Cet amour immense, ces abaissements incompréhensibles nous remplissent d'étonnement, et pour les admettre, nous avons besoin de nous y préparer longtemps. Voyez donc ce que c'est que d'entendre et que d'apprendre que Dieu, l'Ineffable, l'Incorruptible, l'Incompréhensible, l'Invincible, *Celui qui tient dans ses mains la terre entière* (Ps. XCXIV. 4), *qui regarde la terre et elle tremble*, *qui touche les montagnes et elles s'embrasent* (Ps. CIII, 32), dont la majesté, lors même qu'elle se tempère, accable les chérubins qui se couvrent de leurs ailes à sa vue, Celui qui surpasse toute intelligence, qui défie toute pensée, qui s'élève bien au-dessus des anges, des archanges, de toutes les puissances célestes, que Celui-là, dis-je, ait consenti à se faire homme, à se revêtir de cette chair formée de terre et de boue, à descendre dans le sein d'une vierge, à y demeurer captif pendant neuf mois, à se nourrir de lait, en un mot, à agir en tout comme les hommes. Or comme cette chose était si extraordinaire que, même après l'événement, beaucoup refusent de la croire, il a envoyé d'abord des prophètes pour l'annoncer. C'est ce que prédisait le Patriarche quand il s'écriait : *C'est d'un bourgeon, mon Fils, que vous êtes sorti. Vous vous êtes couché et vous avez dormi comme le lion.* (Gen. XLIX, 9.) *Voici que la vierge*, dit Isaïe, *concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel.* (Is. VII. 12.) Et en un autre endroit : *Nous l'avons vu comme un enfant, comme une racine dans une terre desséchée.* (Is. LIII, 2.) La terre desséchée, c'est le sein de la Vierge qui n'avait rien reçu de l'homme, mais qui avait enfanté son fils en dehors des lois de la nature. *Un enfant*, ajoute-t-il, *nous est né, un fils nous a été donné.* (Is. IX, 6.) Et encore : *Il sortira une tige de la racine de Jessé et une fleur s'élèvera sur cette tige.* (Is. XI, 1.) Et Baruch, dans Jérémie : *C'est notre Dieu; tout autre disparaîtra auprès de lui; il a trouvé la véritable vie, la véritable science, et il l'a communiquée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Ensuite il a apparu sur cette terre et il a conversé avec les hommes.* (Bar. III, 36-38.) David prédisait aussi qu'il viendrait revêtu de notre chair : *Il viendra comme la rosée sur la toison, comme une goutte d'eau*

tombant sur la terre, pour marquer qu'il est descendu sans bruit et sans agitation dans le sein d'une vierge.

4. Cela toutefois ne lui a pas suffi : descendu parmi nous, de peur qu'on ne croie à une illusion, non-seulement il se fait voir, mais il se fait voir longtemps et passe par toutes les vicissitudes que subissent les hommes. Ce n'est pas tout d'un coup qu'il arrive à l'état d'homme complet et parfait, mais il descend dans le sein d'une vierge, il est porté dans ses chastes entrailles, il est mis au monde, nourri de lait, il grandit afin que la longueur de l'épreuve et les changements successifs que le temps a amenés nous soient un témoignage irrécusable : bien plus, il ne se contente pas même de cette preuve; mais revêtu de notre chair, il permet que son humanité ne soit pas étrangère aux faiblesses de notre nature, à la faim, à la soif, au sommeil, à la fatigue; enfin, il la laisse à mesure qu'il avance vers la croix, éprouver ce qu'éprouvent les autres hommes. De là cette sueur qui découle de tout son corps, cet ange qui vient le fortifier, cette anxiété, cette affliction. Car avant de prononcer les paroles qui nous occupent, il avait dit : *Mon âme est troublée, et elle est triste jusqu'à la mort.* (Matt. XXVI, 38.) Si donc, après tout cela, l'esprit exécrable de Satan, par l'organe de Marcion du Pont, de Valentin, de Manichée le Perse et de tant d'autres hérétiques, a voulu nier la vérité de l'Incarnation et a fait retentir cette parole infernale que Jésus ne s'était pas incarné, qu'il n'avait pas revêtu notre chair, que tous ces dires n'avaient pas de base solide, que ce n'était qu'illusion et apparence, et cela malgré le témoignage éclatant que rendaient la vie de Jésus, ses souffrances, sa mort, son tombeau, sa faim, que serait-ce si ce témoignage avait manqué et combien le démon n'aurait-il pas répandu avec plus de succès ces détestables blasphèmes de l'impiété? C'est pourquoi, de même qu'il a été soumis et à la faim, et au sommeil, et à la fatigue, et à la soif, de même quand il voit la mort, se présenter, Jésus demande qu'elle s'éloigne, montrant par là qu'il a pris l'humanité, et avec elle les faiblesses de notre nature, qui ne peut sans douleur souffrir la destruction de la vie présente. Si Jésus n'avait pas prononcé les paroles que j'essaye de vous expliquer, c'est alors que le démon aurait pu dire : s'il était homme, il aurait dû éprouver ce qu'éprouvent les hommes, c'est-à-dire, à la vue de la croix être saisi de crainte et de terreur, ne pas rester sans gémir en se voyant arracher à la vie de ce monde : car l'amour des choses présentes est naturel en nous. Aussi voulant nous assurer qu'il avait pris notre chair, et confirmer la réalité de son incarnation, il met dans la plus grande évidence les douleurs qu'il souffre.

Voilà ma première réponse ; en voici une autre qui n'est pas moins forte. Ecoutez : Le Christ, descendu parmi nous, voulait nous enseigner toute vertu; mais tout maître enseigne aussi bien par ses actions que par sa parole : c'est même là le meilleur moyen d'instruire. Le pilote fait asseoir son élève auprès de lui, lui montre comment il faut tenir le gouvernail et joint la parole à l'exemple, il ne se contente point de parler, il ne se contente point d'agir uniquement. Le maçon qui veut enseigner à un apprenti comment on bâtit un mur, l'instruit par la parole, l'instruit par l'action. Il en est de même du tisserand, du tapissier, de l'orfèvre, de tout art en un mot: partout on enseigne et par la parole et par l'action. Donc, comme Jésus était venu pour nous apprendre toute vertu, non content de nous dire ce qu'il faut faire, il le fait lui-même. *Celui qui fera et enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux.* (Matth. V, 19.) Voyez ! il nous a ordonné d'être humbles et doux; il nous l'a enseigné par ses paroles, remarquez comme il nous l'enseigne aussi par ses actions. C'est en disant: *Bienheureux les simples d'esprit*, *bienheureux ceux qui sont doux* (Matth. V, 3, 4), qu'il nous en a donné le précepte. Comment l'a-t-il pratiqué? Ayant pris un linge il s'en ceignit et lava les pieds de ses disciples. (Jean, XIII, 4, 5.) Que pourra-t-on trouver de comparable à cette humilité? Ce n'est donc pas seulement par la parole qu'il enseigne cette vertu, c'est encore par l'action. Il nous montre aussi par ses actions qu'il faut être doux et ne point garder de rancune. Comment cela? Ayant reçu un soufflet d'un des esclaves du grand prêtre, il se contente de lui dire : *Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?* (Jean, XVIII, 23.) Il nous a commandé de prier pour nos ennemis; il nous l'enseigne aussi par ses actes ; élevé sur la croix, il dit : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XVIII, 34.)

C'est parce qu'il nous a ordonné de prier pour nos ennemis qu'il prie lui-même pour eux, bien qu'il pût leur pardonner de son propre chef. Il nous a encore commandé de faire du bien à ceux qui nous haïssent et nous affligent (Matth. v, 44) ; il l'a fait lui-même en maintes circonstances ; il délivrait du démon les Juifs, les Juifs qui l'appelaient possédé du démon ; il faisait du bien à ses persécuteurs, il nourrissait ceux qui lui dressaient des embûches, et à ceux qui voulaient le crucifier il ouvrait son royaume. Il disait à ses disciples : *Ne possédez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures* (Matth. x, 9), et les exhortait par là à la pauvreté ; il nous enseigne ce précepte aussi par ses actions : *Les renards*, disait-il, *ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (Matth. viii, 20.) Il n'avait ni table, ni maison, ni rien de semblable, non qu'il ne pût s'en procurer, mais parce qu'il voulait nous apprendre à suivre cette voie. C'est de la même manière qu'il nous a appris à prier. Les apôtres lui disaient : *Enseignez-nous à prier.* (Luc, xi, 1.) Et il prie pour qu'ils apprennent à prier. Mais il fallait leur enseigner, outre la nécessité de prier, la manière de le faire. Aussi leur donna-t-il une prière ainsi conçue : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez point en tentation* (Luc, xi, 2, 4), c'est-à-dire, en péril, en embûches. Comme donc il leur avait enseigné cette prière, *ne nous induisez point en tentation*, il la leur enseigne encore par son exemple, quand il dit : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ;* et il leur montre que les saints ne provoquent pas les dangers, qu'ils ne s'y précipitent pas ; que, quand les dangers arrivent, ils restent fermes, à la vérité, et déploient tout leur courage, mais qu'ils ne s'y jettent pas et ne les affrontent pas d'eux-mêmes. Quoi encore ? il veut nous enseigner l'humilité et nous délivrer de la présomption. C'est pour cela qu'il est dit au même endroit : *S'étant avancé, il pria*, et qu'après sa prière il dit à ses disciples : *Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez afin que vous n'entriez point en tentation.* Vous le voyez, il ne se contente pas de prier, il exhorte encore : *car*, dit-il, *l'esprit est prompt*, *mais la chair est faible.* (Matth. xxvi, 39, 41.) Il le fait pour chasser de leur âme l'orgueil et la vanité, pour les rendre humbles et modestes. Donc, la prière qu'il voulait leur enseigner, lui-même la pratiqua, humainement sans doute et non comme Dieu (la Divinité étant impassible et immuable), mais seulement comme homme. Il pria pour nous apprendre à prier et à demander toujours que les dangers s'éloignent de nous, et, si cela ne nous est pas donné, à nous soumettre avec amour au bon plaisir de Dieu. C'est pour cela qu'il dit : *Non ma volonté*, *mais la vôtre*, non que sa volonté diffère de celle de son Père, mais pour apprendre aux hommes que, dans leurs appréhensions, leurs craintes, au milieu du danger, et même quand ils se voient arracher à la vie présente, ils doivent toujours préférer à leur propre volonté la volonté de Dieu. Saint Paul, voulant nous apprendre les mêmes choses, nous en donna l'exemple par ses actions ; d'abord il demande que les dangers s'éloignent de lui : *C'est pour cela*, dit-il, *que j'ai prié trois fois le Seigneur* (II Cor. x, 2) ; et comme Dieu ne voulut pas le délivrer, il ajoute : *Je me glorifierai encore plus dans mes faiblesses*, *dans les outrages*, *dans les persécutions.* Ce que j'ai dit est-il obscur ? je vais le rendre plus clair. Saint Paul était environné de dangers et il demandait à en être délivré. Il avait entendu le Christ lui dire : *Ma grâce te suffit ; car ma puissance se fait mieux sentir dans la faiblesse.* Lorqu'il vit que telle était la volonté de Dieu, il lui sacrifia sa volonté propre. Il nous apprit donc par sa prière ces deux choses : d'abord à ne pas courir au-devant du danger, et à demander d'en être délivré, ensuite, s'il arrive, à le supporter avec courage et à préférer à sa propre volonté la volonté de Dieu. Nous qui connaissons toutes ces choses, prions donc pour ne jamais entrer en tentation, et, si nous y entrons, supplions notre Dieu de nous donner patience et courage, et préférons toujours la volonté de Dieu à notre volonté. Par là nous achèverons dans la tranquillité notre vie terrestre et nous posséderons un jour les biens éternels ; puissions-nous tous en jouir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, soient gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA NÉCESSITÉ DE RÉGLER SA VIE SELON DIEU

SUR LE TEXTE : LA PORTE EST ÉTROITE.

Explication de l'Oraison Dominicale.

—

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

1° et 2° Dans cette homélie, l'orateur, après avoir montré combien les fidèles doivent être attentifs aux oracles de l'Evangile; après avoir fait voir, en citant ces passages : *La porte de la vie est étroite..... La porte de la perdition est large.....*, combien peu de chrétiens sont occupés de leur âme et des objets célestes, combien au contraire sont livrés aux soins du corps et aux objets terrestres; l'orateur, dis-je, après ces réflexions préliminaires, passe à la prière, comme au sujet qu'il veut traiter. Il reproche à la plupart des hommes de demander à Dieu des biens fragiles et périssables, la beauté, les richesses, les honneurs, et de ne pas s'en rapporter à lui pour les biens qui leur sont vraiment utiles; il s'élève contre ces âmes vindicatives qui prétendent intéresser dans leur vengeance, le Ciel même qui condamne la vengeance. — 3°, 4° et 5° Jésus-Christ nous apprend comment nous devons prier. Un éloge de l'Oraison Dominicale est suivi de l'explication de cette excellente prière, dont tous les articles sont expliqués et enchaînés avec beaucoup d'art et de naturel.

On ne peut pas fixer la date de cette homélie. Quelques savants doutent qu'elle soit de saint Jean Chrysostome. L'éditeur bénédictin pense le contraire; il juge avec raison qu'elle est vraiment digne de cet orateur, soit pour le fond des choses, soit pour la beauté du style.

1. La lecture de l'Ecriture sainte est toujours pour ceux qui la font avec attention une leçon de vertu; mais les Evangiles surtout renferment, dans leur texte vénéré, la doctrine la plus sublime; les paroles qu'ils contiennent sont les oracles mêmes du grand Roi. Aussi menace-t-il d'un châtiment terrible ceux qui ne mettent pas tous leurs soins à garder ses commandements. Si, pour enfreindre les ordres d'un prince de la terre, on encourt une punition inévitable, combien plus des tourments intolérables accableront-ils celui qui aura violé les ordres du Maître des cieux! Puis donc que la négligence nous expose à de tels dangers, appliquons-nous avec plus de soin que jamais à comprendre les paroles qui viennent d'être lues, paroles tirées de l'Evangile. Or, quelles sont-elles? *Combien est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent!* et encore : *Large est la porte et spacieuse la voie qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui la suivent.* (Matth. VII, 14.) Pour moi qui entends fréquemment ces paroles et qui vois combien les hommes s'empressent à des soins inutiles, la vérité de ces sentences me jette dans la stupéfaction. Tous marchent dans la voie spacieuse, tous courent après les choses présentes sans s'occuper le moins du monde des choses futures; ils se plongent sans cesse dans les jouissances de la chair et pour leurs âmes ils les laissent s'abîmer dans la fange; ils reçoivent chaque jour mille blessures et n'ont même pas le sentiment des maux qui les dévorent : leur corps est-il blessé, ils font en toute hâte chercher le médecin, l'appellent chez eux, lui donnent un salaire aussi grand qu'ils le peuvent, supportent tout avec patience, se soumettent à un difficile

traitement pour procurer au corps sa santé ; et pour leur âme qui languit, ils n'éprouveront nul souci, ils ne feront rien pour recouvrer une santé si précieuse, quoiqu'ils sachent bien que le corps doit mourir et disparaître, qu'il est passager comme les fleurs du printemps, que comme elles il se fane, se flétrit, se corrompt ; que l'âme au contraire est immortelle, qu'elle a été faite à l'image de Dieu, et que c'est elle qui a mission de gouverner ce corps animal. Ce qu'est le cocher au char, le pilote au navire, le musicien à l'instrument, le Créateur a voulu que l'âme le fût à ce corps de boue. C'est elle qui tient les rênes, qui dirige le gouvernail, qui touche les cordes, et lorsqu'elle s'acquitte bien de sa fonction, il en résulte comme un harmonieux concert de vertu ; lorsqu'au contraire elle fait vibrer les cordes ou trop faiblement ou plus fort qu'il ne faut, art et harmonie, tout disparaît. Voilà cette âme que négligent la plupart des hommes, qu'ils ne jugent pas digne d'un moment d'attention, tandis que toute leur vie sera employée à s'occuper du corps ; les uns embrassent la carrière maritime, ils vont combattre contre les flots et les tempêtes, portant partout avec eux la vie et la mort, confiant à un fragile bois toutes les espérances de leur salut ; d'autres se vouent au pénible soin de cultiver la terre, tantôt la remuant profondément avec la charrue, tantôt l'ensemençant puis moissonnant, tantôt plantant puis recueillant, et leur vie se passe tout entière dans ces accablants travaux. Celui-ci se livre au commerce ; aussi voyagera-t-il et sur terre et sur mer ; à son pays il préférera les pays étrangers, il quittera patrie, famille, amis, parents, enfants même, pour aller chercher un peu d'argent sur une terre inhospitalière. Et pourquoi énumérer les professions nombreuses que les hommes n'ont inventées que pour les besoins de leur corps, dans lesquelles ils s'emploient et le jour et la nuit pour soigner ce qu'il y a en eux de moins noble, tandis que, pour leur âme, ils la laissent abandonnée à la faim, à la soif, à la misère la plus sordide et la plus repoussante, en proie à mille maux divers ? Et après ces travaux, après toutes ces peines, ils n'auront pas rendu supérieur à la mort leur corps mortel, mais ils auront précipité dans des supplices sans fin et le corps mortel et l'âme immortelle.

2. Aussi, déplorant l'aveuglement qui s'est emparé de ces hommes, je voudrais, pour dissiper les ténèbres épaisses qui les entourent, m'élever en un lieu d'où j'apercevrais toutes les générations des hommes, je voudrais être doué d'une voix qui pénétrât jusqu'aux extrémités de la terre, d'une voix qui se fît entendre de tous, pour proclamer et faire retentir partout cette parole de David : *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité, recherchez-vous le mensonge* (Ps. IV. 3), et préférez-vous aux choses célestes les choses qui passent ? Jusques à quand aurez-vous les yeux fermés et les oreilles closes pour ne pas entendre cette voix qui vous crie chaque jour : *Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert ; car quiconque demande reçoit ; et qui cherche trouve, et à qui frappe il sera ouvert ?* (Matt. VII, 7, 8.) Mais comme il y en a qui mènent une vie imparfaite, se précipitent vers les choses du temps, se plaisent dans les pensées de la chair, ne savent pas prier convenablement, notre commun Maître a voulu enseigner la manière de prier, disant : *Quand vous prierez, ne parlez pas beaucoup comme les païens ; ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés.* (Matth. VI, 7.) Il veut empêcher cette abondance qui se répand en paroles et qui ne sert à rien.

Par ce flux d'inutiles paroles qu'il défend, le Seigneur nous donne à entendre que dans la prière il ne faut pas demander les choses passagères et périssables. Ne demandez donc pas la beauté du corps que le temps flétrit, que la maladie enlève, que la mort fait disparaître : car telle est la beauté du corps. C'est une fleur éphémère, qui paraît dans le printemps de la jeunesse et qui bientôt se fane sous l'action du temps. Et si vous voulez voir ce qui la soutient, vous aurez bientôt appris à la mépriser : C'est l'humeur, le sang, le suc de la nourriture que nous avons prise : voilà ce qui circule dans les yeux, les joues, le nez, le front, les lèvres, en un mot dans le corps tout entier, et si cette circulation disparaît, la beauté du visage disparaît aussi. Ne demandez pas l'abondance des richesses, des richesses qui, comme les eaux d'un fleuve, s'écoulent et s'enfuient, qui passent tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, qui échappent à leurs possesseurs, qui ne peuvent rester à ceux qui les aiment, qui amènent avec elles des envieux, des vo-

leurs, des calomniateurs, toute sorte de maux, incendies, naufrages, attaques, séditions, infidélités même dans notre maison, vols de créances, faux en écritures, et tous ces accidents auxquels ceux qui aiment les richesses sont exposés par leur fortune même. Ne demandez pas les dignités : car elles aussi amènent mille maux, soucis redoutables, insomnies continuelles, piéges de la part des envieux, machinations perfides de la part des ennemis, sophismes des rhéteurs qui sous leurs beaux discours déguisent la vérité et la rendent presque insaisissable, grave péril pour les juges. Il en est dont les prières se répandent en paroles nombreuses et inutiles pour demander au Dieu tout-puissant ces choses et autres semblables, tandis qu'ils n'attachent aux biens réels aucun intérêt. Ce n'est pas le malade qui apprend au médecin l'utilité de tel ou tel remède ; il n'a qu'à se soumettre à ceux qu'on lui donne, quelque pénible que doive être le traitement. Ce ne sont pas les passagers qui disent au pilote comment il faut tenir le gouvernail et diriger le navire ; mais, restant sur le pont, ils se fient à son expérience, non-seulement quand la navigation est heureuse, mais encore quand ils se voient exposés à des dangers extrêmes. C'est seulement lorsqu'ils ont affaire à Dieu, qui sait pourtant ce qu'il leur faut pour leur bonheur, que les hommes ont l'esprit assez mal fait pour ne pas s'en rapporter entièrement à lui ; mais ils demandent comme utile ce qui leur serait nuisible, semblables à un malade qui prierait le médecin de lui donner non ce qui peut faire disparaître la maladie, mais ce qui en entretiendrait et en nourrirait la cause. Le médecin se garderait d'écouter la demande du malade, même quand il le verrait pleurer et gémir ; il ne suivrait que sa science, et cette insensibilité, nous l'appellerions non cruauté, mais humanité ; s'il obéissait au malade et lui fournissait ce qu'il demande, il agirait envers lui comme un ennemi : mais en lui résistant et combattant ses désirs, il ne montre pour lui que de la bienveillance et de la charité : de même le médecin de nos âmes ne saurait écouter des demandes qui tourneraient au détriment de ceux qui les font. Les pères qui aiment leurs enfants ne leur fournissent, quand ils sont encore jeunes, ni épées ni charbons de feu ; ils savent bien que ce leur serait un funeste présent. Et il y en a cependant qui sont assez insensés pour demander à Dieu non-seulement la beauté corporelle, la richesse, la puissance, mais encore la malédiction et des châtiments terribles pour leurs ennemis, et ce Dieu dont ils recherchent la faveur et les bonnes grâces, ils appellent ses colères et ses sévérités sur leurs ennemis. Le Seigneur les blâmant par avance nous ordonne de ne pas parler longtemps dans nos prières ; il nous enseigne ce qu'il y faut dire, et en peu de paroles il nous instruit de toutes les vertus : ces paroles ne nous apprennent pas seulement à bien prier, mais elles suffisent pour régler toute notre vie.

3. Quelles sont-elles et quel en est le sens ? voilà ce qu'il nous faut rechercher avec soin, pour les observer fidèlement comme des lois divines. *Notre Père qui êtes aux cieux.* (Matth. VI, 9 et suiv.) Quel excès de charité ! Quelle sublime élévation ! Par quelles paroles dignement remercier Celui qui nous a comblés de tant de biens ! Considérez, mes chers auditeurs, la bassesse de notre commune nature, examinez notre origine et vous n'y trouverez rien que boue, que cendre, que poussière ; formés de terre, nous retournerons en terre après notre mort. Puis, admirez l'insondable abîme de la bonté de Dieu qui veut que nous lui donnions le nom de Père, nous terrestres à lui qui habite le ciel, nous mortels à lui immortel, nous corruptibles à lui incorruptible, nous qui passons à lui qui demeure, nous qui ne faisons que de sortir de la boue à lui qui est Dieu de toute éternité. Toutefois, s'il vous permet de prononcer ce nom, il ne veut pas que ce soit en vain, mais bien afin que, respectant le nom de Père que lui donne votre bouche, vous imitiez sa bonté, comme il dit en un autre endroit : *Devenez semblables à votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes comme sur les injustes.* (Matth. V, 45.) Vous ne pouvez appeler votre Père le Dieu de toute bonté, si vous gardez un cœur cruel et inhumain ; car, dans ce cas, vous n'avez plus en vous la marque de la bonté du Père céleste ; mais vous êtes descendus au rang des bêtes féroces, vous êtes déchus de votre noblesse divine, vous êtes dégénérés selon cette parole de David : *L'homme n'a pas compris la gloire à laquelle il était élevé ; il est devenu comparable aux animaux privés de raison, et il s'est fait semblable à eux* (Ps. IV, VIII, 21.) Quoi ! cet homme s'élance comme le taureau, frappe

du pied comme l'âne, garde rancune comme le chameau, s'emplit le ventre comme l'ours, dérobe comme le loup, pince comme le scorpion, est rusé comme le renard, hennit après les femmes comme le cheval après les cavales, et il pourrait faire entendre la parole des enfants et appeler Dieu du nom de Père! Mais comment faudrait-il l'appeler lui-même? Bête féroce? Mais de tous les vices que je viens d'énumérer les animaux n'en ont qu'un, et celui-ci les réunit tous et il a moins de raison que les animaux mêmes. Que dis-je, bête féroce? Mais il est pire que les animaux. Ceux-ci, quoique féroces par nature, peuvent, par le soin de l'homme, s'apprivoiser. Mais celui qui est homme, et qui change la férocité naturelle des animaux en une douceur qui ne leur est pas naturelle, quelle excuse aura-t-il donc, lui qui change la douceur qui lui est naturelle en une férocité qui ne lui est pas naturelle, lui qui peut rendre doux ce qui est cruel par nature et qui se rend cruel lorsque, par nature, il est doux, lui qui apprivoise le lion et le rend docile, et qui change son propre cœur en un cœur plus cruel que celui du lion! Il y a deux obstacles à vaincre chez le lion, puisqu'il est privé de raison et qu'il est le plus féroce des animaux; et pourtant la sagesse que Dieu nous a donnée dompte cette nature rebelle. Et celui qui triomphe de la nature des animaux va perdre l'avantage que la nature lui a donné! le lion, il le fait homme, et il lui est indifférent de faire de lui-même un lion! Au lion il donne ce qui est au-dessus de sa nature, et à lui-même il refuse ce qui est de sa nature! Comment donc pourrait-il appeler Dieu son Père? Un homme plein de bonté et de charité pour son prochain, un homme qui, loin de se venger des injures reçues, ne rend que le bien pour le mal, celui-là seul peut sans crainte appeler Dieu son Père. Voyez maintenant et saisissez toute la force de ces paroles : elles nous font une loi de nous aimer les uns les autres, elles nous resserrent tous dans le lien d'une charité mutuelle. Le Seigneur ne nous a pas commandé de dire, mon Père qui êtes aux cieux, mais bien *notre Père qui êtes aux cieux,* afin que, sachant que nous avons un Père commun, nous éprouvions les uns pour les autres un amour fraternel. Ensuite pour nous apprendre à nous détacher de la terre et des choses de la terre, à ne pas nous courber sans cesse vers elle, mais à saisir les ailes de la foi, à prendre notre essor, à traverser les airs, à passer au delà des régions éthérées, à chercher celui que nous appelons notre Père, il nous a ordonné de dire : *Notre Père qui êtes aux cieux,* non que Dieu ne se trouve que dans les cieux, mais pour que nous qui sommes actuellement attachés à la terre, nous levions les yeux au ciel, et qu'admirant la beauté des biens qui nous y attendent, nous aspirions vers eux de tout notre cœur.

4. Telle est la première parole; écoutez maintenant la seconde : *Que votre nom soit sanctifié.* Ce serait une folie de croire qu'il demande pour Dieu un accroissement de sainteté, par ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié*, car il est saint, tout à fait saint, saint par excellence. Et les séraphins, dans des chants continuels, lui adressent cet hymne : *Saint*, *saint*, *saint est le Seigneur Dieu des armées; le ciel et la terre sont remplis de sa gloire.* Comme ceux qui, acclamant les monarques, les appellent rois et empereurs, n'ajoutent rien à leurs prérogatives, mais ne font que proclamer celles qu'ils possèdent; de même nous ne donnons pas à Dieu une sainteté qu'il n'aurait pas, lorsque nous lui disons : *Que votre nom soit sanctifié ;* nous proclamons seulement celle qu'il a : car, l'expression *qu'il soit sanctifié*, se dit au lieu de : qu'il soit glorifié. Cette parole nous apprend à diriger notre vie dans le chemin de la vertu, afin qu'en nous voyant, les hommes glorifient notre Père céleste, selon ce qui est dit en un autre endroit de l'Evangile : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth. v, 16.) Puis Jésus-Christ nous enseigne à dire : *que votre règne arrive.* Tyrannisés par les concupiscences charnelles, assaillis de mille tentations, nous avons besoin du règne de Dieu, de peur que le péché ne règne dans ce corps mortel et ne le rende esclave des passions, de peur encore que nos membres ne deviennent des instruments d'iniquité pour le péché, mais afin qu'ils soient des instruments de justice aux mains de Dieu et que nous nous rangions dans l'armée du Roi des siècles. Cette parole nous apprend encore à ne pas trop nous attacher à cette vie mortelle, mais à fouler aux pieds les choses présentes, à désirer les choses futures comme étant seules stables, à rechercher le royaume du ciel et de l'éternité, à ne pas mettre notre

bonheur dans les choses qui peuvent nous plaire ici-bas, ni dans la beauté des corps, ni dans l'abondance des richesses, ni dans les grandes possessions, ni dans le luxe des pierreries, ni dans la magnificence des maisons, ni dans les dignités et les honneurs, ni dans la pourpre et le diadème, ni dans les festins, dans les mets exquis, dans les plaisirs quels qu'ils soient, mais à répudier avec mépris ces faux biens, pour tendre de tous nos efforts vers le seul règne de Dieu. Après nous avoir enseigné le détachement du monde, le Seigneur ajoute : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ;* il nous a inspiré l'amour des biens à venir, il nous les a fait désirer avec ardeur, et quand il a jeté cette flamme dans notre cœur, il dit : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, comme s'il disait : O vous, notre Roi, accordez-nous de vivre comme ceux qui sont au ciel, afin que ce que vous voulez nous le voulions aussi. Secourez notre volonté qui faiblit, qui voudrait accomplir vos préceptes, mais qui en est empêchée par la fragilité du corps. Tendez-nous une main secourable, à nous qui voudrions courir et qui ne pouvons que nous traîner. Notre âme a des ailes, mais alourdies par la chair ; elle s'élance vers le ciel, mais la chair la fait retomber lourdement sur la terre ; avec votre secours tout lui deviendra possible, même ce qui est impossible. *Que votre volonté* donc *soit faite sur la terre comme au ciel.*

5. Comme il vient de nommer la terre, et qu'à des créatures, sorties de la terre, vivant sur la terre, portant un corps formé de la terre, il faut un aliment conforme à leur nature, Jésus-Christ devait nécessairement ajouter : *Donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance.* Il veut que nous demandions le pain nécessaire à notre subsistance, non le superflu, mais le nécessaire, ce qui suffit à réparer les pertes que le corps subit sans cesse et à l'empêcher de mourir de faim, non des tables voluptueuses, non des mets variés, non des festins préparés avec une savante industrie, non des pâtisseries délicates, non des vins aux parfums de fleurs, et tous ces autres raffinements qui flattent le palais, mais qui accablent l'estomac, qui appesantissent l'esprit, qui font que le corps se révolte contre l'esprit, semblable à un cheval rebelle au frein comme à la voix de son cavalier. Ce n'est pas là ce que la parole de Dieu nous enseigne à demander, mais *le pain nécessaire à notre subsistance*, c'est-à-dire qui s'assimile au corps et le fortifie. Et ce pain, il ne nous ordonne pas de le demander pour un grand nombre d'années, mais seulement pour le jour présent. *Ne soyez pas inquiets*, nous dit-il, *pour le lendemain.* (Matth. VI, 34.) Pourquoi vous inquiéteriez-vous du lendemain, vous qui ne verrez pas le lendemain, qui travaillerez sans recueillir les fruits de votre travail ? Confiance en ce Dieu *qui donne à toute chair sa nourriture !* (Ps. CXXXV, 25.) Celui qui vous a donné votre corps, qui d'un souffle de sa bouche a créé votre âme, qui vous a doué de raison, qui, même avant votre création, vous avait préparé tant de biens, vous abandonnera-t-il après votre création, lui *qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et pleuvoir sur les justes et sur les injustes ?* (Matth. V, 45.) Placez donc en lui votre confiance, ne lui demandez que la nourriture du jour présent, lui laissant le soin du lendemain, comme disait le bienheureux David : *Abandonne au Seigneur le soin de ta personne et il te nourrira.* (Ps. LIV, 23.)

Après nous avoir enseigné dans les paroles précédentes la plus sublime philosophie, sachant qu'il est impossible qu'étant hommes et revêtus d'un corps mortel nous ne tombions pas, il nous a appris à dire : *Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Cette demande renferme trois préceptes salutaires : à ceux qui sont parvenus à un haut degré de vertu Jésus-Christ apprend qu'ils ne doivent pas cesser d'être humbles, ni se confier en ce qu'ils ont fait de bien, mais craindre et trembler et se souvenir de leurs iniquités passées, comme le faisait le grand Paul qui, après tant de bonnes œuvres, disait : *Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier* (I Tim. I, 15) : il ne dit pas j'étais, mais *je suis*, montrant par là que le souvenir du passé lui était sans cesse présent. A ceux donc qui sont arrivés à la perfection, Notre-Seigneur par ces paroles indique que l'humilité doit être leur sauvegarde. A ceux qui sont tombés après la grâce du saint baptême, loin de les laisser désespérer de leur salut, il apprend à demander au médecin des âmes le pardon qui les guérira. En outre il nous donne à tous une leçon de charité. Il veut que nous soyons indulgents pour les coupables, sans ressentiment contre ceux qui nous ont of-

fensés : si nous pardonnons, on nous pardonnera, et c'est nous qui fournissons la mesure du pardon qui nous sera accordé. Car nous demandons d'obtenir autant que nous aurons accordé, nous demandons une indulgence proportionnée à celle que nous aurons eue nous-mêmes. Après cela, Jésus-Christ nous ordonne de dire : *Et ne nous induisez pas en tentation ; mais délivrez-nous du mal.* Il nous arrive bien des maux causés par les démons, bien des maux causés par les hommes, soit qu'ils nous tourmentent ouvertement, soit qu'ils nous tendent des piéges cachés. Le corps, s'il se soulève contre l'âme, nous cause un grave dommage ; s'il tombe dans les innombrables maladies qui nous assiégent, il ne nous amène que douleurs et afflictions. Puis donc que de toutes parts nous sommes exposés à des maux si nombreux et si divers, Notre-Seigneur nous apprend à demander au Dieu tout-puissant d'en être délivrés. Car devant celui qu'il protége, la tempête s'apaise, les flots redeviennent tranquilles, le démon s'enfuit confus, comme autrefois quand, se retirant des hommes, il entra dans le corps des pourceaux ; ce que même il n'osa pas faire sans permission. S'il n'a pas même de pouvoir sur des pourceaux, en aura-t-il sur des hommes vigilants et humbles, gardés par le Dieu qu'ils adorent comme leur maître et leur roi ? Aussi à la fin de cette prière nous montre-t-il qu'à Dieu appartiennent la royauté, la puissance et la gloire, en disant : *A vous sont la royauté, la puissance et la gloire pour toute l'éternité* [1] : *Ainsi soit-il.* Comme s'il disait : je vous demande tout cela parce que je vous reconnais comme le Maître universel de toutes choses, comme ayant une puissance qui ne finira jamais, pouvant tout ce que vous voulez, possédant une gloire qu'on ne peut vous ravir. Pour tous ces motifs, rendons grâces à Celui qui a daigné nous accorder tant de biens, et proclamons qu'à Lui convient toute gloire, tout honneur et toute puissance ; à Lui, dis-je, Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cette conclusion de l'oraison dominicale se trouve dans les bibles grecques, mais non dans la Vulgate.

HOMÉLIE SUR LE PARALYTIQUE

DESCENDU PAR LE TOIT.

Qu'il est différent de celui dont parle saint Jean, et de l'égalité du Père et du Fils.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Dans l'exorde de cette homélie, saint Chrysostome dit qu'il avait fait depuis peu un discours sur le *paralytique de trente-huit ans ;* ce qui désigne, sans aucun doute, la douzième homélie *contre les Anoméens* (voyez tome II), dans laquelle il prouve, par la guérison miraculeuse de ce paralytique, que le Fils est égal au Père en puissance. Il fit, comme l'on croit, cette homélie en 398, étant déjà évêque de Constantinople ; ainsi il faut rapporter vers le même temps l'homélie *sur le paralytique descendu par le toit.*

1° Nature des richesses spirituelles, elles ne s'épuisent jamais. L'histoire du paralytique nous apprend à supporter les épreuves de la vie. — 2° Dieu est toujours père et médecin soit qu'il use de sévérité, soit qu'il use d'indulgence. Le secours de la grâce divine est nécessaire. — 3° L'orateur passe au second paralytique. Les Evangélistes ne se contredisent pas. — 4° Différences des deux paralytiques. — 5° Grande foi du paralytique. — 6° Le Christ démontre sa divinité. — 7° La rémission des péchés. 8° Exhortation à la patience dans les peines.

1. Quand nous avons dernièrement parlé du paralytique qui gisait dans son lit auprès de la piscine, nous avons trouvé un grand et magnifique trésor, non en creusant la terre, mais en examinant les sentiments de ce malade ; nous avons trouvé un trésor, non d'or, d'argent et de pierres précieuses, mais de force, de sagesse, de patience, d'espoir en Dieu : ce qui vaut mieux que l'or et la richesse. La richesse matérielle vous expose aux embûches des voleurs, à la langue des calomniateurs, aux attaques des brigands, aux crimes de vos propres esclaves, et si vous évitez tout cela, elle ne vous en causera pas moins les plus grands malheurs en attirant sur vous les regards de l'envie et vous suscitant mille tempêtes. La richesse spirituelle échappe à tous ces périls ; nul accident ne peut l'atteindre dans la haute région où elle est placée, elle se rit des voleurs, des brigands, des envieux, des calomniateurs, et même de la mort. La mort ne la sépare pas de celui qui la possède ; au contraire, c'est après la mort surtout qu'elle lui est assurée, qu'elle le suit, qu'elle habite avec lui dans la vie future, qu'elle plaide puissamment en sa faveur et lui rend le juge propice.

Nous avons trouvé ces richesses cachées en abondance dans l'âme du paralytique. Je vous en atteste, vous qui avez mis toute votre ardeur à creuser cette mine, sans l'épuiser toutefois. Car telle est la nature de la richesse spirituelle ; elle est comme l'eau qui coule sans tarir, elle est plus abondante encore : car elle croît à mesure qu'augmente le nombre de ceux qui viennent puiser à ses sources. Elle entre dans l'âme de chacun et se communique sans se diviser ni s'amoindrir, elle se donne tout entière, et elle reste tout entière sans pouvoir être jamais épuisée, sans pouvoir jamais manquer : c'est ce qui est arrivé en cette circonstance. Vous vous êtes jetés en foule sur ce trésor, chacun de vous y a puisé largement selon ses forces ; et que parlé-je de vous, c'est depuis Notre-Seigneur que des milliers et des milliers d'hommes s'y enrichissent, et néanmoins il de-

meure dans son intégrité. Ne nous lassons donc pas de puiser à cette source intarissable de richesses spirituelles; venons encore aujourd'hui y remplir nos âmes; contemplons la charité du Maître et la patience de l'esclave. Affligé depuis trente-huit ans d'une maladie incurable, tourmenté continuellement, il ne se plaignit pas, il ne fit pas entendre une parole répréhensible, il n'accusa pas Celui qui l'avait ainsi traité, mais il supporta ce malheur avec courage et patience. — Et comment le savez-vous? me dira-t-on; la sainte Ecriture ne nous a rien appris de sa vie antérieure; elle nous a dit seulement que sa maladie durait depuis trente-huit ans; mais qu'il n'y ait eu chez lui ni plainte, ni emportement, ni colère, elle ne l'a pas ajouté. — C'est cependant ce qu'elle vous montrera avec évidence, si vous voulez lire avec une attention sérieuse et non superficielle et momentanée. En le voyant en présence du Christ qui vient le trouver, qui ne lui est pas connu, qu'il ne croit encore être qu'un homme, en le voyant, dis-je, si réservé dans son langage, n'en pouvez-vous pas conclure quelle a été sa conduite antérieure? Car, à cette question : *Voulez-vous être guéri?* il ne répond pas comme on aurait pu s'y attendre : Vous me voyez gisant ici paralytique depuis tant d'années, et vous me demandez si je veux être guéri? Vous êtes donc venu insulter à mes souffrances, vous en moquer et rire de mon malheur? Il ne dit rien de semblable; mais avec une parfaite tranquillité d'âme : *Oui, Seigneur*, répond-il. Mais si après trente-huit ans il était si calme, si paisible, alors que toute force d'âme devait être brisée chez lui, figurez-vous quelle devait être sa patience au commencement de sa maladie. Car, tout le monde sait que les malades ne sont pas aussi moroses au début de leurs maladies que lorsqu'il y a déjà longtemps qu'ils souffrent : ils deviennent très-difficiles, lorsque leur maladie traîne en longueur; ils deviennent parfois insupportables. Celui-ci donc qui après tant d'années se montre si calme et répond avec tant de patience, a dû évidemment supporter antérieurement avec reconnaissance ce mal qui lui était envoyé de Dieu.

Stimulés par cet exemple, imitons la patience de notre frère; sa paralysie sera pour nos âmes un principe de force; quel homme sera si indolent, si lâche, qu'à la vue de ce malheur, il ne se sente disposé à supporter avec courage même les choses les plus intolérables? Ce n'est pas son état de santé, c'est sa maladie qui nous est d'une grande utilité; car sa guérison a fait, il est vrai, louer le Seigneur par ceux qui l'ont entendu raconter; mais sa maladie et son infirmité nous sont une leçon de patience, nous provoquent à l'imiter et nous fournissent une nouvelle preuve de la charité de Dieu pour nous. Lui avoir envoyé une maladie et si grave et si longue, c'est déjà une preuve d'amour. L'orfèvre jette l'or dans le creuset et l'y laisse éprouver par le feu, jusqu'à ce qu'il soit devenu plus pur : de même pour les âmes des hommes, Dieu les laisse éprouver par le malheur, jusqu'à ce qu'elles soient devenues pures et brillantes, jusqu'à ce qu'elles aient retiré de cet état de grands avantages : ainsi cette infirmité était un premier bienfait de Dieu.

2. Donc pas de trouble, pas de désespoir quand il nous arrive des épreuves. Si l'orfèvre sait après combien de temps il faut retirer du feu l'or qu'il y a mis et ne le laisse pas brûler et se consumer, Dieu le sait bien mieux encore, et quand il nous verra devenus plus purs, il saura bien faire disparaître les épreuves, de peur qu'accablés par des maux trop nombreux nous ne chancelions et ne tombions. Pas de découragement, pas de défaillance, si nous sommes surpris par quelque malheur; mais laissons Dieu qui s'y entend, laissons-le, dis-je, purifier notre âme; il n'agit que dans l'intérêt et pour le plus grand avantage de ceux qu'il éprouve. Aussi un auteur sage nous adresse-t-il cet avis : *Mon fils, lorsque vous entrerez au service du Seigneur, préparez votre âme à l'épreuve; que votre cœur soit plein de droiture et de force, et ne vous hâtez pas dans le temps de la tentation.* (Eccl. II, 1, 2.)

Laissez-le, nous veut-il dire, entièrement maître; il sait bien le moment où il faudra nous retirer de ces maux qui sont comme la fournaise où nous sommes purifiés. Il faut le laisser faire partout, lui rendre grâces de tout, témoigner notre reconnaissance pour tout, soit qu'il nous comble de biens, soit même qu'il nous frappe : car c'est là aussi un bienfait. Le médecin n'est pas médecin seulement quand il fait prendre des bains, ordonne une nourriture substantielle et veut que le malade se promène dans des jardins fleuris, mais aussi quand il brûle et qu'il coupe; le père n'est pas

père seulement quand il caresse son fils, mais aussi quand il le chasse de la maison, qu'il le réprimande, qu'il le châtie ; il n'est pas moins père alors que quand il récompense. Aussi sachant que Dieu nous aime mieux que tous les médecins, ne vous inquiétez pas, ne lui demandez pas compte des moyens qu'il emploie; mais qu'il veuille user d'indulgence ou de sévérité, abandonnons-nous à lui; par l'un comme par l'autre de ces moyens, c'est toujours pour nous sauver, pour nous unir à lui qu'il agit; il sait ce dont chacun a besoin, ce qui est utile à chacun, comment et de quelle manière chacun se sauvera et c'est dans cette route qu'il nous conduit. Marchons donc où il veut nous mener, marchons sans hésitation, que la route soit douce et facile ou bien rude et âpre, tout comme a fait ce paralytique. Le premier bienfait que Dieu lui accorda, ce fut de purifier par une si longue maladie son âme qu'il jetait en quelque sorte dans un creuset où le feu des tentations devait la dépouiller de toute souillure. Un second, non moindre que celui-là, ce fut de lui être présent dans ses épreuves et de lui procurer de vives consolations. C'est lui qui le soutenait et le dirigeait, qui lui tendait une main secourable sans jamais le laisser tomber. Et en entendant dire que Dieu lui venait ainsi en aide, n'allez pas retirer votre admiration ni à ce paralytique ni à tout autre qui dans l'épreuve montre de la force. Car fussions-nous mille fois parfaits, fussions-nous plus forts et plus puissants que tous les hommes, si le bras de Dieu nous abandonne, nous ne pourrons plus résister à la première tentation venue. Et que parlé-je de nous, faibles et pauvres? Quand ce serait un autre Pierre, un autre Paul, un autre Jacques, un autre Jean, si Dieu ne vient à son secours, il est facile de l'attaquer, de l'ébranler, de le terrasser. Et à ce propos, je vous rappellerai une parole du Christ; il dit à Pierre : *Voici que Satan a demandé de vous cribler comme le froment; et j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point.* (Luc, XXII, 31-32.)

Qu'est-ce à dire, vous cribler? C'est vous entraîner, vous agiter, vous précipiter, vous tourmenter, vous frapper, vous torturer, comme ce qui passe au crible; mais, ajoute-t-il, je l'ai empêché : je savais que vous n'auriez pu supporter cette épreuve : car dire *pour que ta foi ne défaille point*, c'est montrer que, s'il l'avait permis, sa foi aurait défailli. Mais si Pierre qui a tant aimé le Christ, qui a exposé mille fois sa vie pour lui, qui était toujours plus ardent que les autres apôtres, qui a été appelé bienheureux par le Maître et surnommé Pierre, parce qu'il avait une foi inébranlable et invincible, eût succombé et renié la foi, en supposant que le Christ eût permis au démon de le tenter autant qu'il le voulait, quel autre pourra résister sans le secours du ciel? Aussi saint Paul dit : *Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais il vous fera tirer profit de la tentation même afin que vous puissiez persévérer.* (I Cor. X, 13.) Non-seulement il ne permettra pas, dit-il, que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, mais même quand la tentation est proportionnée à nos forces, il est près de nous, nous soutenant, combattant avec nous, pourvu que nous apportions à la lutte ce qui dépend de nous, comme le zèle, l'espérance en lui, la reconnaissance, la force, la patience. Car ce n'est pas seulement dans les périls qui excèdent nos forces, mais encore dans celles qui ne les dépassent pas que nous avons besoin du secours d'en-haut, si nous voulons résister avec courage. Ailleurs le même apôtre dit : *Comme les souffrances du Christ abondent en nous, c'est aussi par le Christ que notre consolation abonde, afin que nous puissions nous-mêmes, par l'encouragement que Dieu nous donne, consoler aussi ceux qui sont sous le poids de toute sorte de maux.* (II Cor. IV, 5.) En sorte que celui qui a consolé le paralytique, c'est celui-là même qui avait permis qu'il fût éprouvé. Mais voyez, après la guérison, quelle sollicitude il lui montre. Il ne le renvoie pas pour ne plus s'en occuper, mais le rencontrant dans le temple il lui dit : *Voilà que vous êtes guéri, ne péchez plus de peur qu'il ne vous arrive encore pis.* (Jean, V, 14.) Si c'eût été par haine qu'il eût permis la tentation, il ne l'aurait pas délivré, il ne l'aurait pas prémuni pour l'avenir; car lui dire *de peur qu'il ne vous arrive encore pis*, c'est vouloir prévenir les maux futurs. Il a mis fin à la maladie, mais non au combat; il a chassé l'infirmité, mais non banni la crainte, afin que le bienfait ne fût pas oublié. Il est d'un médecin soigneux de ne pas seulement guérir les maux présents, mais de prémunir contre les maux à venir; c'est ce que fait le Christ, en fortifiant l'âme du paralytique par le souvenir du passé. Car, comme d'ordinaire nos maux

disparaissent de notre mémoire presque aussitôt qu'ils nous ont quittés, c'est pour perpétuer ce souvenir, que le Christ dit : *Ne péchez plus , de peur qu'il ne vous arrive encore pis.*

3. La sollicitude et la douceur du Seigneur ne se montrent pas moins dans l'espèce de reproche qu'il adresse au paralytique, que dans la précaution qu'il prend de l'avertir. Car il ne divulgue pas ses péchés, il lui dit seulement que ce qu'il souffre, il le souffre à cause de ses péchés; quels sont ces péchés, il ne l'a pas dit; il n'a pas dit : tu as commis telle et telle faute, telle et telle iniquité, mais après l'avoir indiqué par ce simple mot : *Ne péchez plus*, et lui avoir dit une parole dont le souvenir le rendrait plus circonspect, il nous montre sa patience, son courage, sa vertu, en le mettant dans la nécessité de dévoiler tout son malheur et de parler de sa constance : *car*, dit-il, *tandis que je viens, un autre descend avant moi ;* mais quant à ses péchés, Jésus-Christ ne les découvre pas. Si nous voulons cacher nos iniquités, Dieu le désire bien plus encore que nous : la guérison, c'est en public qu'il l'opère; l'exhortation et le conseil, c'est en particulier qu'il les donne; jamais il ne découvre nos fautes, à moins que quelquefois il ne nous y voie insensibles. Car lorsqu'il dit : *Vous avez vu que j'avais faim et vous ne m'avez point donné à manger, que j'avais soif et vous ne m'avez point donné à boire* (Matth. xxv, 42), il le dit dans le temps présent pour que nous n'ayons pas à l'entendre dans le temps futur. Il menace, il démasque aujourd'hui afin de n'avoir rien à dévoiler au jugement, comme il a menacé de ruine la ville de Ninive précisément afin de prévenir cette ruine. S'il voulait publier nos péchés, il n'aurait pas annoncé qu'il les publierait; mais s'il l'annonce, c'est pour que la crainte de la manifestation, sinon celle de la punition, nous ramenant à de sages sentiments, nous les effacions tous. C'est ce qui arrive au baptême; il admet l'homme à ce bain salutaire sans faire connaître ses iniquités à personne, il ne rend public que le pardon, et quant aux péchés, personne ne les connaît que lui et celui à qui ils sont remis. C'est ce qui est arrivé en cette circonstance : il blâme le paralytique quand il n'y a pas de témoin; ou plutôt ce n'est pas un blâme, c'est presque une apologie; pour lui donner la raison de cette longue affliction, lui dire et lui montrer que ce n'est pas en vain qu'il a voulu le faire si longtemps souffrir, il le fait souvenir de ses fautes et lui dit la cause de sa maladie : *L'ayant trouvé dans le temple*, dit l'Evangéliste, *Jésus lui dit : Ne péchez plus de peur qu'il ne vous arrive encore pis.*

Puisque nous avons retiré tant de profit de l'histoire de ce premier paralytique, allons nous instruire auprès de l'autre, celui dont parle saint Matthieu. (Matth. IX.) Car, dans les mines, c'est aux endroits où l'on a déjà trouvé de l'or qu'on va plutôt fouiller de nouveau. Je sais que plusieurs de ceux qui lisent sans beaucoup réfléchir, pensent qu'il ne s'agit dans les quatre évangélistes que d'un seul et même paralytique, mais cela n'est pas. Renouvelez ici votre attention. Ce n'est pas ici une recherche inutile ; une solution convenable nous sera une arme de plus contre les Gentils, contre les Juifs et contre la plupart des hérétiques. Car tous reprochent aux évangélistes de n'être pas d'accord entre eux. Mais grâce à Dieu, ce reproche est entièrement faux ; si les auteurs sont différents, la grâce du Saint-Esprit est une, cette grâce qui a dirigé les évangélistes : or là où est la grâce du Saint-Esprit, là est l'amour, la charité, la paix, et non la guerre, la discorde, la lutte et le combat. Comment montrerons-nous que ce n'est pas du même paralytique qu'il s'agit? Par bien des arguments tirés du lieu, du temps, des circonstances, du jour, enfin de la manière dont la guérison s'est opérée, dont le médecin est arrivé, dont le malade gisait abandonné. — A quoi bon cette démonstration, me dira-t-on? N'y a-t-il pas beaucoup de miracles qui sont rapportés différemment par les divers évangélistes ? — Sans doute, mais autre chose est de parler d'une manière différente, autre chose de parler d'une manière contradictoire; des différences ne sont pas des démentis : au contraire, dans ce que nous examinons, il n'y a que contradictions, si l'on n'admet pas que le paralytique de saint Matthieu n'est pas celui dont ont parlé les trois autres évangélistes. Et afin que vous compreniez mieux que parler d'une manière différente n'est pas parler d'une manière contraire, citons des exemples. Un évangéliste dit que Jésus porta sa croix, un autre que ce fut Simon le Cyrénéen, et il n'y a pas là de désaccord, pas d'opposition.—Mais ne sont-ce pas deux choses évidemment contraires que porter et ne pas porter? — Non; l'une a eu lieu aussi bien que l'autre. Quand on sortit du pré-

toire, Jésus portait sa croix; plus loin, Simon la lui prit et la porta. De même pour les larrons, celui-ci dit que tous deux blasphémèrent contre Jésus, celui-là que l'un blâma les injures que vomissait l'autre. Et cependant il n'y a là rien de contradictoire. Pourquoi? Parce que ces deux choses eurent lieu: au commencement tous deux insultaient Jésus; mais quand il s'opéra de grandes merveilles, que la terre trembla, que les rochers se fendirent, que le soleil s'obscurcit, l'un des larrons se convertit, il devint meilleur, reconnut le Crucifié et confessa qu'il était Roi. Et afin de ne pas nous laisser croire que c'est par une nécessité, par une force intérieure qu'il agit ainsi, afin de ne pas laisser place au doute, l'Evangile nous le montre conservant jusque sur la croix sa méchanceté première, pour nous faire reconnaître que c'est de lui-même et de son propre mouvement qu'il change et que c'est la grâce de Dieu qui le rend meilleur.

4. Il y a, dans les évangiles, bien de ces passages qui paraissent opposés sans l'être en effet; les faits rapportés par l'un se sont passés aussi bien que ceux qui sont racontés par l'autre; seulement ils ne parlent pas du même moment: l'un dit ce qui a eu lieu d'abord, l'autre ce qui a eu lieu ensuite. Mais ici rien de semblable, et le grand nombre de circonstances rapportées ne permet pas même après l'examen le plus superficiel de douter que ces deux paralytiques ne soient différents. Ce serait un rude travail que de montrer, dans l'hypothèse opposée, l'accord complet des évangélistes entre eux; s'il n'y a qu'un malade, tout est contradictoire: si vous en admettez deux, tout se concilie facilement.

Exposons donc les motifs qui nous font dire qu'il y a deux paralytiques différents. Quels sont-ils? C'est à Jérusalem que l'un est guéri, l'autre à Capharnaüm: l'un près de la piscine, l'autre dans une petite maison, voilà pour le lieu; le premier en un jour de fête, voilà le moment précisé; l'un était malade depuis trente-huit ans, de l'autre il n'est rien dit de semblable, voilà pour le temps; l'un en un jour de sabbat, voilà pour le jour; et si le second avait été guéri un jour de sabbat, saint Matthieu n'aurait pas manqué de le dire, ni les Juifs présents d'en faire la remarque: car si déjà ils s'indignèrent d'une guérison qui cependant n'avait pas été faite un jour de sabbat, que n'eussent-ils pas dit s'ils avaient pu saisir ce prétexte pour accuser Notre-Seigneur? Le dernier est apporté à Jésus-Christ, le premier c'est Jésus-Christ qui va le trouver, et il n'avait personne pour le secourir: *Seigneur,* dit-il, *je n'ai personne* (Jean, v, 7), tandis que le second avait beaucoup de parents qui le descendirent même par le toit. Pour le premier, Jésus-Christ guérit son corps avant son âme: car c'est après l'avoir délivré de sa paralysie qu'il lui dit: *Voici que vous êtes guéri, ne péchez plus.* Pour le second, il n'en est pas de même: il guérit d'abord son âme, car il lui dit: *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis* (Matth. IX, 2), et ensuite il le délivre de sa paralysie.

Maintenant que nous voyons avec évidence qu'il y en a deux, il nous reste à reprendre la narration tout entière, à voir comment s'est opérée la guérison de l'un, comment celle de l'autre, pourquoi toutes deux d'une manière différente, l'une le jour du sabbat, l'autre un autre jour, pourquoi Jésus vient vers l'un, tandis qu'il se laisse apporter l'autre, pourquoi dans un cas c'est le corps, dans l'autre l'âme qu'il guérit d'abord. Ce n'est pas sans motif qu'il agit ainsi, lui qui sait et prévoit tout. Attention donc et voyons d'abord quel est le médecin! Si, lorsque les médecins doivent se servir du fer ou du feu pour quelque opération difficile, lorsqu'ils ont à pratiquer une incision ou une amputation sur un membre blessé ou infirme, si, dis-je, en pareil cas l'on s'empresse avec un intérêt curieux autour de l'opérateur et du patient, combien plus devons-nous le faire ici, puisque le médecin est plus grand, le mal plus grave, et que ce n'est pas l'art des hommes, mais la grâce de Dieu qui opère la guérison? Là vous voyez la peau coupée, le pus qui coule, la pourriture qui sort; quelle répulsion n'inspire pas un tel spectacle! quelle peine et quelle douleur cause non-seulement la vue des blessures, mais la vue des souffrances des personnes ainsi traitées! (Car qui serait assez insensible pour qu'en présence de pareils maux et au milieu de tant de gémissements, il ne fût pas ému, n'éprouvât pas de compassion et ne sentît pas son âme attristée?) et cependant la curiosité nous fait supporter ce spectacle. Ici rien de semblable; on ne voit ni fer, ni feu, ni sang qui coule, ni malade qui souffre et gémisse; la seule chose qu'il y ait, c'est la sagesse du médecin qui n'a pas besoin de ces secours extérieurs et qui se

suffit à elle-même. Elle se contente de commander et tout danger disparaît.

Et si vous trouvez admirable que la guérison s'opère avec tant de facilité, il est plus étonnant encore qu'elle se fasse sans douleur, sans que les malades éprouvent aucune souffrance. Puis donc que le miracle est plus grand, la guérison plus entière et le plaisir des spectateurs exempt de toute tristesse, examinons de près, nous aussi, le Christ opérant cette guérison : *Jésus étant monté dans une barque*, *traversa la mer et vint dans sa ville. Et voilà que des gens lui présentaient un paralytique gisant sur un lit*, *et Jésus voyant leur foi, dit à ce paralytique : Mon fils ayez confiance*, *vos péchés vous sont remis.* (Matth. IX, 1, 2.) Leur foi le cède à celle du centurion, mais l'emporte sur celle du paralytique de la piscine. Le centurion n'attira pas le médecin chez lui, il ne lui amena pas non plus le malade, mais s'adressant à lui comme à Dieu, il lui dit : *Prononcez seulement une parole et mon serviteur sera guéri.* (Luc VII, 75.) Les gens du paralytique de Capharnaüm n'attirèrent pas non plus le médecin chez eux, et en cela ils sont égaux au centurion ; mais ils amenèrent le malade au médecin, et en cela ils lui furent inférieurs, parce qu'ils ne dirent point : *Prononcez seulement une parole.* Toutefois ils l'emportent encore sur le paralytique de Jérusalem ; celui-ci dit en effet : *Seigneur*, *je n'ai personne qui*, *lorsque l'eau est agitée*, *me jette dans la piscine.* (Jean, V, 7.) Quant aux premiers, ils savaient que le Christ n'a nullement besoin d'eau, de piscine ou d'autre chose semblable. Et cependant le Christ rendit la santé non-seulement au serviteur du centurion, mais encore aux deux derniers, et il ne leur dit point : Quoique vous ayez montré moins de foi, vous n'en serez pas moins guéris ; seulement, il comble celui qui en a montré plus de louanges et de félicitations en disant : *Je n'ai point trouvé en Israël même une telle foi.* (Luc, VII, 9.) Pour celui qui en montra moins, il se contenta de ne pas le louer, et ne refusa pas de le guérir, ni lui ni même celui qui ne montra aucune foi. Mais de même que les médecins, pour avoir guéri la même maladie, reçoivent des uns cent pièces d'or, des autres cinquante, de ceux-ci moins encore, de ceux-là rien ; de même le divin médecin reçut, pour ses honoraires, du centurion une foi grande et qu'on ne peut trop louer, du paralytique de Capharnaüm une foi moindre, de l'autre malade nulle foi, et ils n'en furent pas moins guéris tous trois. Pourquoi Jésus accorda-t-il ce bienfait à celui qui n'avait rien donné ? Parce que ce n'est point la négligence, ni l'indifférence, mais l'ignorance où il était à l'égard du Christ dont il n'avait entendu raconter aucune action ni grande, ni petite, qui lui fit montrer si peu de foi. Voilà pourquoi il n'en reçut pas moins un grand bienfait. C'est ce que l'Evangéliste nous indique par ces mots : *Il ne savait pas qui il était* (Jean, V, 13), il ne le reconnut à la vue seule, que quand il le rencontra pour la seconde fois.

5. Quelques-uns disent qu'il fut guéri, bien que ceux qui l'apportèrent eussent seuls la foi, mais il n'en est pas ainsi : *Voyant leur foi,* dit l'Evangile, tant de ceux qui l'apportèrent que de celui qui fut apporté. — Mais la foi de l'un ne peut-elle pas obtenir la guérison de l'autre, me direz-vous ? — Je ne le crois pas, à moins qu'un âge très-avancé ou une faiblesse extrême n'empêche de croire. — Comment donc, dans l'histoire de la Chananéenne, voyons-nous la mère qui croit et la fille qui est guérie, et dans celle du centurion le serviteur privé de la foi, guéri et sauvé par la foi de son Maître? — Parceque les malades ne pouvaient avoir la foi. Ecoutez les paroles de la Chananéenne : *Ma fille est cruellement tourmentée par le démon, tantôt elle tombe dans le feu, tantôt dans l'eau.* (Matth. XV, 22.) Comment une fille qui était sous l'empire des ténèbres et du démon, qui ne s'appartenait pas, qui n'avait pas même la santé du corps, comment, dis-je, aurait-elle pu avoir la foi ?

Ce qui était arrivé à la Chananéenne arriva au centurion : son serviteur était couché dans sa maison ; ne connaissant pas le Christ, ne sachant pas qui il était, comment aurait-il pu croire à celui qu'il ne connaissait pas, de l'existence duquel il n'avait jamais eu le moindre soupçon ? Mais ici on ne peut pas dire la même chose, car le paralytique crut. — Et qu'est-ce qui le prouve ? — Ce fait seul, qu'il fut amené à Jésus. Ne vous contentez pas de savoir qu'il fut descendu par le toit ; mais pensez au sacrifice d'un malade qui consent à cela. Car vous savez combien les malades sont difficiles et chagrins, jusqu'à refuser les soins qu'on leur donne même sur leurs lits, jusqu'à préférer endurer toujours les douleurs de la maladie plutôt que de supporter les douleurs d'un mo-

ment que les remèdes entraînent après eux. Mais pour ce paralytique, il consentit à sortir de sa maison, à se laisser porter en public, à se montrer à une foule de spectateurs. On voit des malades qui aiment mieux mourir que de découvrir leurs maux. Il n'en est pas ainsi de ce malade; il voit la foule rassemblée, les entrées inabordables; eh bien! il se laissera descendre par le toit. Tant l'amour est habile, tant la charité est féconde en expédients! Celui qui cherche trouve, et à qui frappe on ouvrira. Il ne dit pas à ses proches : Qu'est-ce donc? Pourquoi cette agitation, cet empressement? Attendons que la maison soit vide, que la foule se soit écoulée. Rassemblés maintenant, ces hommes se disperseront tout à l'heure, nous pourrons voir en secret le prophète et le consulter sur cette maladie. Faut-il aux yeux de tous étaler mon malheur, me descendre par le toit malgré les souffrances que cela me causera? Il ne fait aucune de ces réflexions, ni en lui-même, ni à ceux qui le portent, mais il regarde comme une gloire d'avoir tant de témoins de sa guérison. Et si cela nous montre sa foi, les paroles du Christ nous la montreront aussi. Quand il fut descendu du toit et introduit dans la maison, le Christ lui dit : *Confiance, mon fils; vos péchés vous sont remis.* En entendant ces mots, il ne se fâche point, ne s'irrite point, ne dit pas à son médecin : Que me dites-vous? Ne venais-je pas chercher une autre guérison que celle que vous m'offrez? Mensonge que tout cela, dissimulation! ce n'est qu'un prétexte pour déguiser votre impuissance. Vous remettez les péchés, parce que c'est chose qu'on ne voit pas. Sans rien dire, sans rien penser de tout cela, il reste, permettant ainsi à son médecin de le guérir par le moyen qu'il voudrait employer. Et si le Christ ne l'alla pas trouver, mais le laissa venir à lui, c'était encore afin de montrer son courage et l'ardeur de sa foi. De même qu'il alla trouver celui qui était paralytique depuis trente-huit ans, parce qu'il n'avait personne pour le secourir, de même il attendit que le paralytique de Capharnaüm, parce qu'il avait beaucoup de parents, vînt le trouver, voulant, par cette conduite différente, manifester la foi de celui qui fut apporté et l'abandon de celui qu'il alla trouver, le courage de l'un et la patience de l'autre, et il en agit ainsi surtout pour les spectateurs. Car les Juifs ne voyaient qu'avec peine et jalousie les bienfaits que recevait leur prochain, et ils blâmaient ces miracles tantôt à cause du jour de sabbat où ils étaient opérés, tantôt à cause de la vie des personnes qui en étaient l'objet. *Si celui-ci était prophète, il saurait bien quelle est la femme qui le touche* (Luc, VII, 39); ils parlaient ainsi, ne sachant pas que c'est le devoir du médecin de rechercher les malades et de les approcher, sans jamais les fuir ni les abandonner. C'est le reproche que Jésus leur adresse : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecins, mais les malades.* (Matth. IX, 12.) Pour leur ôter tout prétexte, il commence par montrer combien sont dignes de guérison ceux qui viennent le trouver, à cause de la foi qu'ils manifestent. C'est par ce motif qu'il fait voir de l'un la résignation, de l'autre la foi bouillante et l'ardeur; c'est pour cela encore qu'il guérit l'un un jour de sabbat, l'autre un autre jour, afin que voyant les Juifs accuser et blâmer le Christ sans avoir ce prétexte du sabbat, nous apprenions que ce n'était pas le zèle pour la loi qui les faisait parler, mais l'excès de leur haine. Mais pourquoi, sans commencer par guérir le paralytique, lui dit-il : *Confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis?* Admirez sa sagesse. Les médecins ne commencent pas par traiter la maladie elle-même, mais par en enlever la cause. Si par exemple les yeux sont remplis d'humeur et de pus, le médecin, laissant là la pupille, s'occupe de la tête où est l'origine, la source du mal; le Christ en agit de même et enlève d'abord la racine du mal. L'origine, la raison, la source du mal, c'est le péché. C'est le péché qui paralyse les corps, c'est le péché qui amène les maladies; aussi Jésus-Christ dit en cette circonstance : *Confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis;* et en une autre occasion : *Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive encore pis*, montrant ainsi que c'est le péché qui enfante les maladies. Au commencement, à l'origine de la création, c'est par suite du péché que la maladie se saisit du corps de Caïn. Car, après son fratricide, après ce grand crime, la paralysie s'empara de son corps : qu'était-ce que le tremblement qu'il éprouvait si ce n'est la paralysie? Quand en effet la force qui réside dans le corps est devenue trop faible et ne peut plus soutenir tous les membres, elle les abandonne, et les membres tremblent et sont agités.

6. Saint Paul aussi nous enseigne cette vérité. Après avoir parlé aux Corinthiens d'un

certain péché, il dit : *c'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de languissants.* Ainsi le Christ fait d'abord disparaître la cause des maux, et par ces mots : *Confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*, il relève le malade et réveille son âme engourdie : car sa parole est suivie d'effet ; elle pénètre jusqu'à la conscience, atteint l'âme, et lui rend une parfaite tranquillité. Car rien ne cause tant de joie, ne rend tant de confiance que de n'éprouver aucun remords. *Confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis.* Là où les péchés sont pardonnés, il n'y a plus que des enfants d'adoption. C'est ainsi que nous ne pouvions pas appeler Dieu notre Père, avant que l'eau régénératrice n'eût lavé nos souillures, et quand nous avons reparu après l'immersion, ayant déposé ce fardeau, alors nous avons dit : *Notre Père qui êtes aux cieux.* Mais pourquoi, à l'égard de l'autre paralytique, n'en a-t-il pas agi de même et a-t-il commencé par guérir son corps ? Parce que la longue durée de sa maladie avait expié ses péchés : une grande épreuve peut nous délivrer du fardeau de nos iniquités : de Lazare il est dit qu'il a reçu les maux ici-bas et que dans le sein d'Abraham il est dans la joie ; et ailleurs nous lisons : *Consolez mon peuple, parlez au cœur de Jérusalem, lui disant qu'elle a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés.* (Isaïe, XL, 1-2.) Et le Prophète dit encore : *Seigneur, donnez-nous la paix ; car vous n'avez rien laissé impuni* (Isaïe, XXVI, 12), montrant par là que les punitions et les châtiments nous obtiennent le pardon de nos péchés, vérité que bien des preuves nous démontrent.

Pour le paralytique de la piscine, Jésus-Christ ne lui a pas remis ses péchés, il l'a seulement prémuni pour l'avenir, parce que, ce me semble, ses péchés avaient déjà été pardonnés en considération de sa longue maladie ; ou, si ce n'est pas là le vrai motif, au moins dirai-je que, comme il n'avait pas une foi bien grande au Christ, Jésus commença par un prodige moindre, mais éclatant et visible, c'est-à-dire par lui rendre la santé du corps. Avec l'autre malade il n'agit pas de même ; mais comme il avait une foi plus grande, une âme plus élevée, il lui parle d'abord d'une maladie plus grave, pour les motifs que j'ai indiqués et en outre pour se déclarer l'égal du Père en dignité. De même qu'il ne guérit à Jérusalem un jour de sabbat que pour détourner les spectateurs de l'observance judaïque et afin que les accusations des Juifs lui fournissent l'occasion de se montrer égal à son Père, de même prévoyant en la circonstance présente ce qu'ils allaient dire, il parla comme il le fit pour en prendre occasion de montrer que sa dignité est égale à celle du Père. C'est une tout autre chose de tenir ce langage de lui-même sans que personne le blâme ni ne l'accuse, ou bien de le faire pour se défendre, quand les autres lui en fournissent le prétexte. La première manière eût choqué les auditeurs, la seconde excitait moins de haine, s'admettait plus facilement et c'est ainsi du reste que nous le voyons agir toutes les fois que, par ses paroles ou par ses œuvres, il se déclare l'égal de son Père. C'est ce que nous indique l'Evangéliste (Jean, V, 16) en nous disant que les Juifs le blâmèrent non-seulement de ce qu'il avait violé le sabbat, mais encore de ce qu'il appelait Dieu son Père, se faisant égal à Dieu, ce qui était bien plus grave : c'est ce qu'il montrait moins par ses paroles que par ses œuvres. Pourquoi donc ces méchants, remplis de haine et d'envie, cherchent-ils partout l'occasion de le confondre ? *Celui-ci blasphème*, se disent-ils ? *Personne ne peut remettre les péchés que Dieu seul.* (Marc, II, 7.) Là, ils le blâment d'avoir violé le sabbat, et leurs accusations lui donnant occasion, pour se défendre, de se déclarer égal à son Père, il leur dit : *Ce que mon Père fait, je le fais aussi.* De même ici, leurs critiques lui sont un sujet de se montrer égal à son Père. Car que disent-ils ? *Personne ne peut remettre les péchés que Dieu seul.* Ils ont eux-mêmes tracé cette limite, assigné cette règle, dicté cette loi ; il va les convaincre par leurs propres paroles. Vous avez dit que c'était le propre de Dieu de remettre les péchés : vous proclamez ainsi manifestement l'égalité du Christ avec Dieu. Ils ne sont pas du reste les seuls qui l'aient proclamé ; déjà le Prophète avait dit : *Qui est Dieu comme vous ?* puis il montre ce qui est propre à Dieu, en disant : *Vous effacez les iniquités et faites disparaître les injustices.* (Mich. VII, 18.) Si donc vous voyez quelqu'un qui fait la même chose, il est Dieu, Dieu comme le premier.

Mais voyons comme le Christ les confond, avec quelle douceur, quelle modestie, quelle charité ! *Et voici que quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes : celui-ci blasphème.* (Matth. IX, 3.) Ils n'avaient pas prononcé une parole, pas dit un mot, mais leur critique était encore cachée au fond de leur âme. Que fait le Christ ?

Il révèle publiquement leurs pensées secrètes; avant de se montrer Dieu par la guérison du paralytique, il veut par un autre moyen leur faire voir la puissance de sa divinité. Dieu seul en effet peut révéler les pensées secrètes: *Vous seul*, dit le Prophète, *connaissez les cœurs*. Et voulez-vous voir que ce mot *seul* n'exclut pas le Fils? Si le Père seul connaît les cœurs, comment le Fils pourrait-il pénétrer le secret des pensées? *Or il est dit qu'il savait par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme* (Jean, II, 25); et saint Paul, pour montrer que c'est le propre de Dieu de connaître les choses cachées au fond de la pensée, dit: *Celui qui scrute les cœurs* (Rom. VIII, 27), montrant que c'est la même chose que de scruter les cœurs ou de s'appeler Dieu. Quand je dis *Celui qui fait pleuvoir*, je ne désigne que Dieu, et cela par une de ses œuvres; quand je dis *Celui qui fait lever le soleil*, sans ajouter le mot Dieu, je n'en désigne pas moins Dieu par son œuvre : de même quand saint Paul dit *Celui qui scrute les cœurs*, il montre que ce ne peut être l'œuvre que de Dieu seul. Car si cette périphrase n'avait pas pour nous désigner Dieu la même force que le mot propre, il ne l'eût pas employée seule. Si cet attribut lui était commun avec la créature, nous ne saurions pas qui il a voulu désigner; la confusion aurait régné dans l'esprit des auditeurs. Afin donc de montrer que ce qui est propre au Père, appartient aussi au Fils, et que par conséquent tous deux sont égaux, le Seigneur dit : *Pourquoi pensez-vous mal en vos cœurs? Lequel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez?* (Matth. IX, 4, 5.)

7. Voici qu'il donne une seconde preuve que les péchés sont remis. Il est bien plus grand de remettre les péchés que de guérir les corps, d'autant plus grand que l'âme est au-dessus du corps : si la paralysie est une maladie du corps, le péché est une maladie de l'âme; mais si le premier miracle est plus grand, il n'est pas visible ; le second est plus petit, mais il se voit. Jésus va se servir du plus petit pour faire croire au plus grand, et afin de montrer que c'est par condescendance pour leur faiblesse qu'il en agit ainsi, il dit : *Lequel est le plus facile de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez?* Pourquoi, Seigneur, passez-vous d'un plus grand miracle à un plus petit? Parce qu'un miracle visible leur sera une démonstration plus claire qu'un miracle invisible. Aussi ne guérit-il pas le malade avant de leur avoir dit : *Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés: Levez-vous, dit-il alors au paralytique, et marchez* (Matth. IX, 6); comme s'il disait : Pardonner les péchés est une merveille plus grande, mais à cause de vous j'en ajoute une moindre, puisque vous regardez celle-ci comme preuve de celle-là. Dans une autre circonstance, il loua ces paroles du centurion : *Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri; car je dis à celui-ci: va, et il va, et à celui-là: viens, et il vient* (Matth. VIII, 8, 9.) Il le rassura par ses éloges; dans une autre circonstance encore, il reprit les Juifs qui le critiquaient à propos du sabbat, lui reprochant de le violer, et il leur montra qu'il avait le pouvoir de changer les lois; de même en cette occasion, lorsque les Juifs eurent dit : il se fait égal à Dieu, il s'attribue ce qui n'appartient qu'au Père, il les blâme, les réprimande, leur montre par ses œuvres qu'il ne blasphème point, et ainsi il nous fournit une preuve irrécusable qu'il a la même puissance que son Père. Mais remarquez comment il veut établir ce point fondamental que ce qui appartient au Père seul lui appartient aussi, à lui. Il ne se contente pas de guérir le paralytique, il dit en même temps : *Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés;* tant il met de soin et d'attention à montrer qu'il a la même puissance que son Père.

8. Tous ces enseignements, ceux que nous avons reçus hier et avant-hier, retenons-les avec soin, prions pour qu'ils se gravent inaltérables dans nos âmes, apportons-y tous nos efforts et attachons-nous sans cesse à ces leçons. C'est ainsi que nous garderons ce que nous avons acquis déjà et que nous acquerrons plus encore; et si quelque chose nous échappe par la suite, une instruction assidue nous le fera recouvrer. Et non-seulement notre intelligence ne sera nourrie que de doctrines saines et pures, mais nous surveillerons nos actions avec plus de soin et nous pourrons achever la vie présente dans la joie et la paix. Car toutes les souffrances qui agitent notre âme se calmeront facilement puisque le Christ est là et que celui qui l'approche avec foi obtient sans peine sa guérison. Souffrez-vous d'une faim continuelle, êtes-vous privé du nécessaire, êtes-vous

quelquefois forcé de prendre votre repos avant d'avoir apaisé votre faim? Venez ici, entendez saint Paul, nous disant qu'il a vécu dans la faim, la soif, la nudité, non un jour, ni deux, ni trois, mais toute sa vie (c'est en effet ce que signifient ces paroles : *Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité*). (I Cor. IV, 11.) Vous vous sentirez assez consolé en voyant dans mes instructions que, si Dieu vous laisse souffrir de la faim, ce n'est pas qu'il vous haïsse ou qu'il vous abandonne. Si c'était un effet de sa haine il ne l'aurait pas fait supporter à saint Paul, celui des hommes qu'il chérit le plus : il n'agit ainsi que par intérêt, par bienveillance, pour nous porter à une perfection plus grande. Votre corps est-il assiégé par la maladie et par mille autres maux, vous serez consolé en voyant ces deux paralytiques, et avec eux le grand, le noble disciple de saint Paul, qui vécut dans de continuelles infirmités, à qui la maladie ne laissa pas un instant de relâche, comme saint Paul nous l'apprend par ces paroles : *Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes infirmités* (I Cor. IV, 11), fréquentes, nous dit-il. Votre honneur est-il attaqué publiquement par la calomnie, et ses attaques sont-elles assez vives pour agiter et tourmenter votre âme, venez et écoutez : *Vous êtes heureux, lorsque les hommes vous maudissent et disent faussement toute sorte de mal de vous; réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux* (Matth. V, 11, 12); et alors votre tristesse disparaîtra et vous serez comblés de joie : *Réjouissez-vous et tressaillez, lorsqu'ils vous injurieront.* (Luc, VI, 22, 23.) Voilà comme il console ceux qui sont calomniés et voici comme il effraye les calomniateurs : *Toute parole oiseuse que les hommes auront prononcée, ils en rendront compte* (Matth. XII, 36), qu'elle soit bonne ou mauvaise. Avez-vous perdu votre épouse, votre fils, un de vos parents, entendez saint Paul gémissant sur la vie présente, appelant de tous ses vœux la vie future, affligé de se voir retenu ici-bas, et vous sentirez votre peine adoucie par ces mots : *Je ne veux pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font tous les autres qui n'ont pas d'espérance.* (I Thess. IV, 12.) Il ne dit pas *touchant ceux qui sont morts*, mais *ceux qui dorment*, pour montrer que la mort n'est qu'un sommeil. Lorsque nous voyons quelqu'un dormir, nous restons sans trouble, sans abattement, parce que nous savons qu'il se réveillera; de même, lorsque nous voyons quelqu'un mort, nous n'éprouvons pas de trouble, pas d'abattement; ce sommeil, pour être long, n'en est pas moins réellement un sommeil. Par ce mot de sommeil, il console les fidèles affligés et répond aux accusations des infidèles. Si vous pleurez d'une douleur inconsolable celui qui vous a quitté, vous ressemblez à cet infidèle qui ne croit pas à la résurrection. C'est avec raison qu'il pleure puisqu'il ne trouve dans l'avenir rien qui le rassure; mais pour vous que tant de preuves ont dû convaincre de la réalité d'une vie future, pourquoi tomber dans le même découragement? C'est pour cela qu'il dit : *Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font les autres qui n'ont pas d'espérance.*

Ce n'est pas seulement le Nouveau, c'est encore l'Ancien Testament qui nous présentera de douces consolations. En voyant Job après la ruine de sa fortune, la perte de ses troupeaux, la mort, non d'un, ni de deux, ni de trois de ses enfants, mais de tous, enlevés à la fleur de l'âge, en le voyant, dis-je, montrer tant de courage, fussiez-vous le plus pusillanime des hommes, il vous sera facile de maîtriser votre douleur et de la supporter. Car, vous, vous avez assisté à la dernière maladie de votre enfant, vous l'avez vu reposant sur son lit, vous avez entendu ses dernières paroles, recueilli son dernier soupir, fermé ses yeux et sa bouche. Et ce patriarche ne vit pas l'agonie de ses enfants, n'assista pas à leurs derniers instants; tous ils n'eurent qu'un même tombeau, leur propre maison, et sur la même table ce fut un mélange informe de têtes brisées, de sang répandu, de poutres, d'argile, de poussière, de chairs broyées. Et pourtant après une si grande épreuve, il ne se laisse aller ni aux gémissements, ni au désespoir; mais que dit-il? *Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté, la volonté du Seigneur s'est accomplie : que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles!* (Job, I, 21.) Que ces paroles soient les nôtres en toute circonstance; quelque malheur qui nous arrive, perte de biens, maladies, épreuves, calomnies, affliction quelle qu'elle soit, disons toujours : *Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté, la volonté du Seigneur s'est accomplie; que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles!* Si telle est notre sa-

gesse, nous ne souffrirons aucun mal, quand même nous endurerions mille tourments; mais le gain nous sera plus grand que la perte, les biens que les maux; par ces paroles nous nous rendrons Dieu propice et nous éloignerons notre ennemi : car, aussitôt que ces paroles sont prononcées, le démon s'enfuit, et, quand il s'enfuit, tout nuage de tristesse se dissipe, et en même temps toutes les pensées qui vous affligent s'évanouissent, et, en outre, vous vous assurez et les biens de la terre et ceux du ciel, témoin Job, témoins les apôtres qui, ayant méprisé pour Dieu les maux d'ici-bas, jouissent des biens éternels. Résignation donc! en tout événement réjouissons-nous, rendons grâce à la bonté de Dieu, afin que nous passions dans la paix la vie présente et que nous obtenions les biens futurs, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire, honneur, puissance à jamais, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR L'INSCRIPTION DES ACTES.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

A ceux qui ont déserté l'assemblée sainte; — qu'il ne faut pas passer légèrement sur les titres des Saintes Ecritures; — sur l'inscription de l'autel; — Aux nouveaux baptisés.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Saint Chrysostome prononça cinq homélies sur ce sujet; la première traite du titre du livre, la seconde de l'auteur, la troisième du commencement du livre et de la différence entre un acte et un miracle, la quatrième, de l'utilité de la lecture des saintes Ecritures; la cinquième de la raison pour laquelle on lit les Actes des Apôtres à la Pentecôte. La seconde ne nous est parvenue que défigurée d'interpolations indignes de notre grand orateur; c'est pourquoi l'éditeur bénédictin l'a renvoyée à la fin de son troisième volume.

Dans la trente-troisième homélie sur la Genèse, saint Chrysostome reprenant, après une assez longue interruption, ce commentaire qu'il avait poursuivi durant tout le carême précédent et expliquant à ses auditeurs quels sujets l'avaient obligé d'interrompre le cours de ses homélies sur la Genèse, s'exprime ainsi : *Sur cette table de la doctrine, il fallait servir des mets appropriés aux temps; et c'est pourquoi, quand est venu le jour de la Trahison et de la Passion, interrompant la série de nos instructions, et nous accommodant aux nécessités du moment, nous avons tiré le glaive de la parole contre le Traître; ensuite nous avons dit quelques mots sur la croix; puis l'aurore du jour de la résurrection est venue nous avertir d'entretenir votre charité de la résurrection du Seigneur; les jours suivants il convenait de démontrer la vérité de la résurrection par les miracles qui ont eu lieu après; enfin nous avons pris les Actes des Apôtres et nous en avons tiré plusieurs repas spirituels pour vos âmes; en même temps nous avons donné plusieurs avertissements aux nouveaux baptisés.*

Vous voyez là, dit l'éditeur bénédictin, une longue série d'homélies; cependant, chose étonnante, on ne trouve pas dans toutes ces homélies un seul mot qui permette de calculer exactement l'année à laquelle elles appartiennent. Stilting les rapporte à l'année 388. Observons encore que les homélies sur les *Actes des Apôtres* dont il est question dans le passage précédent sont bien nos cinq homélies sur le commencement des Actes, qu'il n'y a pas moyen de les confondre avec le long commentaire sur tout le livre des Actes, commentaire qui fut fait à Constantinople, tandis que les homélies que l'on va lire ont été prononcées à Antioche lorsque le saint Docteur n'était encore que prêtre, ainsi que toute la série annuelle dont elles font partie.

1° L'orateur se plaint de ce que l'église, toute remplie le dimanche précédent, était déjà presque déserte, et surtout de ce qu'on y voyait peu de personnes riches. Il préfère le petit nombre de pauvres qui assistaient ce jour-là à son sermon. Sortie contre les spectacles. — 2° L'abus des richesses est condamnable, et non les richesses elles-mêmes. Ceux qui manquent aux offices de l'Eglise sont pires que les Juifs. — 3° Il ne faut pas négliger les titres mêmes de l'Ecriture, puisque saint Paul, étant à Athènes, se servit si avantageusement de l'inscription d'un autel profane. Pourquoi donc ce titre : *Les Actes des Apôtres?* — 4° Saint Paul a combattu le paganisme de la même manière que David a combattu le géant philistin. — 5° Quel est le vrai néophyte.

1. Eh quoi! plus nous avançons dans la série des fêtes, moins nos réunions sont fréquentées! Oh! ne nous relâchons pas, nous du moins qui sommes venus; si l'Eglise a moins de monde aujourd'hui, elle n'a rien perdu quant au zèle : inférieurs par le nombre, nous sommes supérieurs par la charité; nous sommes moins nombreux, mais on verra quels sont les chrétiens éprouvés, nous saurons ceux qui n'assistent à nos fêtes annuelles que par habitude et ceux au contraire qui y sont attirés par le désir d'entendre la parole de Dieu, de

recevoir des leçons de vertu. Dimanche dernier, toute la ville était ici, les galeries étaient remplies de monde et ressemblaient aux flots ondulants de la mer ; mais, pour moi, ces flots me font moins de plaisir que le calme actuel, je préfère au bruit et au tumulte la tranquillité d'aujourd'hui. C'étaient des corps que nous comptions alors, aujourd'hui ce sont des âmes remplies de piété. Si on voulait peser dans la balance ces deux assemblées, l'une peu nombreuse et presque entièrement composée de pauvres, l'autre nombreuse et presque entièrement composée de riches, peut-être trouverait-on que la vôtre l'emporte. Inférieurs en nombre, vous l'emportez en vertu ; la même chose se reproduit du reste quand on pèse des objets matériels. Mettez dans un des plateaux d'une balance dix statères d'or et dans l'autre cent statères d'airain, ceux-ci entraîneront la balance avec eux, et cependant les dix statères d'or l'emportent par leur matière bien plus précieuse; ils ont plus de poids et de valeur, si vous tenez compte de la substance. Ainsi, quoique inférieurs par le nombre, nous pouvons être plus précieux et plus utiles que de grandes multitudes. Mais pourquoi emprunter des comparaisons aux usages ordinaires de la vie, lorsque je puis apporter le témoignage même de Dieu ? Voyons ce qu'il dit : *Un seul juste qui accomplit la volonté de Dieu vaut mieux que mille prévaricateurs.* (Eccl. XVI, 3.) Il y a, oh! oui, il y a bien des hommes qui valent mieux que mille autres, et que dis-je ? mieux que mille autres; je devrais dire mieux que la terre entière ; car ils sont plus précieux et plus nécessaires. J'en atteste saint Paul et je produis son témoignage. Parlant d'hommes misérables, traqués partout, tourmentés, persécutés, voici ce qu'il dit : *Ils ont couru çà et là revêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dans le besoin, dans l'angoisse, dans l'affliction, eux dont le monde n'était pas digne.* (Hébr. XI, 37, 38.) Eh quoi ! ces hommes accablés par le besoin, l'angoisse, l'affliction, ces hommes qui n'avaient plus de patrie, le monde n'en était pas digne? Mais voyez ce que vous comparez ! je le vois, dit-il, et c'est pourquoi je dis que le monde n'en est pas digne ; car je connais fort bien la valeur de ces pièces de monnaie. Prenez la terre, la mer, les rois, les éparques, en un mot tous les hommes, et mettez-les en face de deux ou trois de ces pauvres, je dirai sans crainte que ces pauvres l'emportent. S'ils étaient bannis de leur patrie, ils avaient pour patrie la Jérusalem d'en-haut. Ils ont vécu dans la pauvreté? mais leur vertu les faisait riches. Les hommes les haïssaient? mais Dieu les aimait. Qui sont-ils? Elie, Elisée et ceux qui les ont imités. Ce qu'il faut considérer, c'est non pas qu'ils manquèrent des aliments nécessaires, mais que la bouche d'Elie ferma et ouvrit le ciel, et que son manteau arrêta le cours du Jourdain.

Quand je pense à toutes ces choses, je me réjouis et je m'afflige. Je me réjouis à cause de vous qui êtes présents, je m'afflige à cause de ceux qui sont absents ; oh ! oui, je m'afflige, je suis plongé dans la douleur, j'ai le cœur brisé. Qui serait assez insensible pour ne pas souffrir en voyant que l'on met plus de zèle au service du démon qu'au service de Dieu ? Pour y apporter un zèle égal, on est déjà indigne de pardon et d'indulgence : mais lorsque nous en mettons plus, comment pourrons-nous nous défendre? Les théâtres nous appellent chaque jour, et pour eux on ne connaît plus ni paresse ni lenteur, on ne prétexte plus la multitude des affaires ; mais tous y courent comme affranchis et délivrés de tout souci ; le vieillard ne pense plus à ses cheveux blancs, le jeune homme à la fougue de son âge et de ses passions, le riche au respect qu'il doit à son élévation ; mais faut-il venir à l'église, alors, comme s'il fallait descendre d'une haute position, d'une sublime dignité, on ne ressent que répugnance et torpeur, et on s'en fait ensuite un mérite, comme si l'on avait rendu service à Dieu ; et quand il faut courir au théâtre, entendre des paroles impures et voir des spectacles lascifs, on ne pense pas à la honte dont on couvre et sa personne et ses richesses et sa noblesse. Je voudrais savoir où sont maintenant ceux qui étaient venus nous troubler dimanche dernier, car n'était-ce pas une cause de trouble que leur seule présence ? je voudrais savoir ce qu'ils font, quelle occupation plus utile que la nôtre les retient. Ce ne sont pas les affaires, c'est l'orgueil qui les retient. Qu'y a-t-il de plus insensé que cette conduite ? Pourquoi, ô homme, t'enorgueillis-tu? pourquoi pensestu nous faire une grâce quand tu viens ici et que tu écoutes les vérités qui pourraient sauver ton âme ? Dis-moi donc pourquoi tu es si fier? A cause de tes richesses, peut-être de tes habits de soie? Mais ne sont-ce pas des vers qui les ont filés et des barbares

qui les ont apportés? Et ceux qui s'en servent, ne sont-ce pas des courtisanes, des débauchés, des effracteurs de tombeaux, des brigands? Apprécie tes richesses à leur juste valeur et quitte ces pensées aussi vaines que superbes; vois la bassesse de ta nature. Tu n'es que terre et poussière, une cendre, une fumée, une ombre, un brin d'herbe, une fleur de ce brin d'herbe. Et c'est là ce qui t'enivre d'orgueil, dis-moi? Et quoi de plus ridicule! Tu commandes à un grand nombre d'hommes? Et quel avantage de commander à des hommes et d'être le sujet et l'esclave de tes passions? Ne ressembles-tu pas à cet homme qui, dans sa maison, aurait reçu de ses esclaves des coups et des blessures et qui, en public, n'en serait pas moins fier de commander aux autres? La vaine gloire te blesse, la luxure te frappe, tu es l'esclave de tes passions et tu te vantes de dominer sur tes semblables! Plût au ciel que tu domptasses les unes et que tu fusses de même rang que les autres!

2. Ce n'est pas contre les riches que je parle, mais contre ceux qui usent mal de leurs richesses. Ce n'est pas un mal que la richesse, pourvu que nous nous en servions pour le bien; le mal, c'est la vanité, c'est l'arrogance. Si les richesses étaient un mal, nous ne désirerions pas nous reposer dans le sein d'Abraham, d'Abraham qui eut trois cent dix-huit esclaves nés dans sa maison. Les richesses ne sont donc pas un mal; le mal, c'est leur usage illégitime. De même qu'en parlant dernièrement de l'ivresse, je n'ai pas parlé contre le vin, puisque tout ce que Dieu a créé est bon, que, loin de rien rejeter, nous devons tout recevoir avec reconnaissance, de même aujourd'hui je ne parle pas contre les biens, contre les richesses, mais contre leur mauvais emploi, contre les richesses dépensées pour notre perte. Nous les appelons biens, χρήματα, parce que nous devons nous servir d'elles, χρῆσθαι, et non elles de nous; nous les appelons possessions, non afin qu'elles nous possèdent, mais afin que nous les possédions. Pourquoi faire de l'esclave le maître? Pourquoi renverser l'ordre des choses?

Mais je voudrais savoir ce que font ceux qui ont abandonné nos assemblées et à quoi ils s'occupent. Ils jouent ou ils sont tout entiers aux choses de la vie, choses qui n'amènent après elles que le trouble. Ici, ô homme, tu serais dans le calme du port; un intendant ne viendrait pas te troubler, un fermier t'interpeller, un esclave t'embarrasser de soins terrestres, un autre te mécontenter; tu goûterais en paix la parole divine. Ici, point d'agitations, point de tempêtes, rien que bénédiction, que prières, que leçons de la vie spirituelle, qu'aspirations vers le ciel, et tu ne sortirais d'ici qu'après avoir reçu le gage de ta royauté céleste. Pourquoi donc, délaissant cette riche table, cours-tu vers une table funeste? Pourquoi échanges-tu la tranquillité du port contre le tumulte de la tempête? Que des pauvres qui étaient venus dimanche dernier soient absents aujourd'hui, cela m'effraye; mais qu'il n'y ait pas de riches, cela m'effraye plus encore. Pourquoi? parce que les pauvres ont des occupations nécessaires, le souci du travail quotidien et de la nourriture qui ne leur peut venir que de là; ils pensent à la nourriture de leurs enfants, de leurs femmes; s'ils ne travaillent, ils ne peuvent vivre. Ce n'est pas que je les excuse, mais je veux montrer que les riches sont plus coupables. Moins ils ont de souci, plus leur châtiment sera terrible; ils n'ont rien qui les retienne.

Voyez-vous les Juifs, ces hommes rebelles contre Dieu, ces hommes qui résistent au Saint-Esprit, ces hommes intraitables? Eh bien! ceux qui n'assistent pas à nos assemblées sont pires qu'eux. Les Juifs, si leurs prêtres leur ordonnaient de cesser tout travail pendant sept, dix, vingt, trente jours, obéiraient sans résistance; et pourtant qu'y a-t-il de plus gênant que leur repos? Ils ferment leur porte, n'allument pas de feu, ne transportent pas d'eau, s'abstiennent de toutes les occupations ordinaires de la vie; ce repos est une véritable captivité, et ils s'y soumettent sans murmure. Et moi, je ne vous dis pas: cessez tout travail pendant sept jours, dix jours; mais donnez-moi deux heures de ce jour et gardez le reste, et vous ne m'accordez pas même cette faible part! Ou plutôt, ce n'est pas pour moi que je demande ces deux heures, c'est pour vous, afin que vous veniez vous consoler en récitant ces prières que vos pères ont récitées avant vous, afin que vous ne vous retiriez que comblés de bénédictions, afin que vous sortiez d'ici l'âme en paix, afin que revêtus des armes spirituelles, vous deveniez invincibles et indomptables à l'enfer. Qu'y a-t-il de plus doux, dites-moi, que de rester ici? S'il fallait y passer les jours entiers,

quoi de plus beau? Quoi de plus sûr que ce lieu où sont déjà tant de nos frères, où est le Saint-Esprit, où se trouve Jésus et son Père? Où trouverez-vous une semblable société, un semblable conseil, une pareille assemblée? Quoi! tant de délices à la sainte Table, dans les bénédictions, dans les prières, dans la seule réunion de tant de frères, et vous cherchez d'autres occupations! Quelle indulgence méritez-vous? Ce n'est pas pour vous que je dis ces choses; vous n'avez pas besoin de remèdes, vous qui par vos actes prouvez votre santé, vous dont l'obéissance et la charité nous sont si connues; mais c'est à vous que je parle afin que les absents entendent par vous. Ne dites pas seulement que j'ai blâmé les absents, mais rapportez-leur tout mon discours depuis le commencement. Rappelez-leur les Juifs, rappelez-leur ce que sont les choses de la vie; dites-leur combien il est doux de faire partie de nos réunions, combien ils sont zélés pour les choses périssables, combien l'assiduité aux réunions de l'église assure de belles récompenses. Si vous dites seulement que j'ai blâmé, vous excitez la colère, vous ouvrez une blessure sans y porter le baume; mais si vous leur apprenez que j'ai accusé non comme un ennemi, mais comme un ami dans la douleur, si vous leur faites comprendre que *les blessures des amis sont préférables aux baisers spontanés des ennemis* (Prov. XXVII, 6), ils écouteront sans peine mon accusation; ils regarderont, non à mes paroles, mais à mon intention.

C'est ainsi que vous guérirez vos frères; je rendrai compte de votre salut, vous qui êtes présents, et vous, du salut des absents. Je ne puis leur parler par moi-même, je leur parlerai par vous, par votre charité éclairée : que votre zèle me soit comme un pont pour arriver jusqu'à eux; que par votre bouche mes paroles parviennent jusqu'à leurs oreilles. Peut-être ce que j'ai dit suffira-t-il et ne faudra-t-il rien ajouter; j'en pourrais dire plus; mais afin de ne pas employer tout le temps à blâmer, ce qui vous est inutile à vous qui êtes présents, je vais vous apporter comme une nourriture nouvelle et étrangère; nouvelle et étrangère, non pas quant à la doctrine en elle-même, mais nouvelle encore pour vos oreilles.

3. J'ai expliqué, les jours précédents, quelques paroles des apôtres et des évangélistes, en vous parlant de Judas, quelques-unes aussi des prophètes : aujourd'hui je veux parler des Actes des Apôtres. C'est pourquoi j'ai dit *une nourriture nouvelle.* Elle n'est pas nouvelle cependant. Elle n'est pas nouvelle puisque c'est la suite des saintes Ecritures; elle est nouvelle, parce que vous n'y êtes pas accoutumés : car beaucoup ne connaissent pas même ce livre, et beaucoup le méprisent parce qu'ils le trouvent trop simple : ainsi les uns le négligent parce qu'ils le connaissent, les autres parce qu'ils ne le connaissent pas. Aussi pour apprendre, et à ceux qui ne le connaissent pas et à ceux qui croient le connaître, qu'il renferme bien des pensées profondes, il nous faut attaquer aujourd'hui leur négligence. Il faut d'abord leur apprendre quel est l'auteur de ce livre. C'est là une méthode excellente de voir d'abord qui a écrit le livre, si c'est un homme ou si c'est Dieu. Si c'est un homme nous rejetterons son œuvre : *N'appelez personne votre maître sur la terre* (Matth. XXIII, 8); si c'est Dieu, nous le recevrons; c'est d'en-haut que vient notre doctrine : telle est en effet notre dignité, que nous ne recevons rien des hommes, mais tout de Dieu par le moyen des hommes.

Recherchons donc qui a écrit ce livre, à quelle époque, sur quelle matière et pourquoi il nous a été ordonné de le lire en cette fête, la seule fois peut-être que vous l'entendiez lire de toute l'année; cette question a aussi son importance; nous rechercherons ensuite pourquoi il est intitulé : *Actes des Apôtres.* Car il ne nous faut pas passer légèrement sur les titres, ni nous jeter de suite sur le commencement du livre, mais en examiner l'inscription. De même qu'en nous la tête fait connaître mieux le reste du corps et que la vue de la partie supérieure le manifeste davantage, ainsi le titre placé à la tête d'un livre, avant le texte, rend plus clair tout ce qui suit. Ne voyez-vous pas que dans les tableaux qui représentent les rois, à la partie supérieure se trouve le portrait du monarque avec son nom, et plus bas ses trophées, ses victoires, ses belles actions? Il en est de même des Ecritures. Le portrait du roi se trouve en haut, et plus bas vous voyez ses trophées, ses victoires, ses belles actions. Nous faisons de même lorsque nous recevons une lettre; avant de dénouer l'attache et de lire le contenu, nous parcourons la suscription qui se trouve au dehors pour savoir de suite qui a écrit et qui doit recevoir la lettre. Et ne serait-ce pas une inconséquence que d'en user ainsi dans les choses ordinaires de la vie, de faire

chaque chose en son temps, sans s'agiter, sans se troubler, et au contraire, quand il s'agit des Ecritures, de se jeter de suite sur le commencement? Voulez-vous savoir quelle est l'utilité d'un titre, sa valeur, sa force, surtout dans la sainte Ecriture? Ecoutez et apprenez à ne pas rejeter dédaigneusement le titre des saints Livres. Un jour saint Paul entra à Athènes (c'est le livre même dont nous commençons l'explication qui rapporte ce fait) : il trouva dans la ville non un livre divin, mais un autel d'idoles, avec cette inscription : *Au Dieu inconnu ;* et loin de rejeter ce titre, il s'en servit pour renverser l'autel. Paul le saint, Paul rempli de la grâce du Saint-Esprit, ne méprisa pas l'inscription de l'autel, et vous, vous regardez avec indifférence le titre des Livres divins! Paul s'empare de ce qu'avaient écrit les Athéniens idolâtres, et vous, vous ne regardez pas comme nécessaire ce qu'a écrit l'Esprit-Saint! Mais quelle excuse trouverez-vous? Voyons quel avantage il a su tirer de cette inscription, et quand vous aurez vu tout ce qu'elle renfermait, vous apprendrez à estimer bien plus les titres des saints Livres. Saint Paul entra dans la ville, il y trouva un autel qui avait pour inscription : *Au Dieu inconnu.* Que faire? Tous étaient païens, tous impies. Que faire? S'appuyer dans son discours sur l'Evangile! Mais ils s'en seraient moqués. Sur les prophètes et les commandements de la loi? Mais ils n'y auraient pas cru. Que fait-il alors? Il a recours à l'autel et va chercher parmi les ennemis des armes contre eux-mêmes. C'est bien là ce qu'il dit : *Je me suis fait tout à tous, je me suis fait comme Juif avec les Juifs, avec ceux qui étaient sans loi comme si j'eusse été sans loi.* (I Cor. IX, 21.) Il vit l'autel, il vit l'inscription, il se leva sous l'inspiration du Saint-Esprit. Car telle est la grâce du Saint-Esprit : pour ceux qui l'ont reçue, tout devient une occasion de gain; telles sont nos armes spirituelles : *Réduisant en servitude*, dit-il, *toute intelligence sous l'obéissance du Christ.* (II Cor. X, 5.) Il voit l'autel et, loin de craindre, il s'en empare : ou plutôt il laisse là l'inscription matérielle et en saisit le sens. Si, dans une bataille, un général voyant dans l'armée ennemie un vaillant soldat, le prenait par la tête, l'attirait dans ses rangs et le faisait combattre pour lui, il agirait comme saint Paul; voyant en effet que cette inscription était, pour ainsi dire, dans les rangs ennemis, il l'attira à lui de sorte qu'elle fut du côté de saint Paul contre les Athéniens, et non du côté des Athéniens contre saint Paul. C'était un glaive pour les Athéniens, une épée pour les ennemis que cette inscription; mais le glaive même des ennemis servit à leur trancher la tête. Il eût été moins étonnant qu'il les eût abattus avec ses propres armes, parce que ainsi se passent ordinairement les choses. Ce qu'il y a d'étrange et d'insolite, c'est qu'il tourne contre les ennemis les armes dont ils se servaient; qu'il les blesse à mort avec l'épée qu'ils portaient contre nous.

4. Telle est la puissance du Saint-Esprit; c'est ainsi que David fit autrefois; il sortit sans armes, afin que la grâce du Saint-Esprit parût tout entière : car, dit-il, qu'il n'y ait rien d'humain là où Dieu combat pour nous. Il marcha donc sans armes et il abattit ce géant. Puis, comme il n'avait pas d'armes, il courut, saisit l'épée de Goliath et coupa la tête du barbare. Saint Paul fit de même avec l'inscription de l'autel. Et pour que vous sachiez bien comment a été remportée cette victoire, je vous montrerai la puissance de cette inscription Saint Paul trouva donc à Athènes un autel où il était écrit *Au Dieu inconnu.* Quel était ce Dieu inconnu, sinon le Christ? Voyez-vous comment il s'empare de cette inscription, non pour la ruine de ceux qui l'avaient écrite, mais pour leur bien et leur salut? Quoi donc! les Athéniens avaient mis cette inscription pour le Christ! — S'ils l'avaient mise pour le Christ il n'y aurait ici rien d'étonnant, ce qui m'étonne, c'est qu'ils l'ont écrite pour une fin et que saint Paul a pu la faire servir à une autre. Il me faut d'abord dire pourquoi les Athéniens avaient écrit : *Au Dieu inconnu.* Pourquoi l'avaient-ils écrit? Ils avaient beaucoup de dieux, ou plutôt de démons : car *tous les dieux des nations sont des démons.* (Ps. XCV, 5.) Ils en avaient d'indigènes et d'étrangers. Vous voyez quelle dérision! Si c'est un dieu, il n'est pas étranger, car il est maître de la terre tout entière. Les uns, ils les avaient reçus de leurs pères, les autres des nations voisines, des Scythes, des Thraces, des Egyptiens. Si vous étiez instruits de la science profane, je pourrais vous raconter toutes ces histoires. Mais comme loin d'exister tous dès le principe, ces dieux n'avaient été introduits que peu à peu, ceux-ci dans l'antiquité, ceux-là tout récemment, les Athéniens se rassemblèrent et se dirent les uns aux autres : En voici que nous ignorions

d'abord, que nous n'avons appris que bien tard à connaître et à adorer. Mais il y en a un autre que nous ignorons, qui est vraiment Dieu, mais que nous ne connaissons pas ; cette ignorance est cause que nous le négligeons et que nous ne l'adorons pas. Que faire pour lui rendre nos devoirs? Alors ils lui élevèrent un autel et y placèrent pour inscription : *Au Dieu inconnu*, afin que, s'il y a un Dieu, dirent-ils, que nous ne connaissions pas encore, nous le servions cependant. Voyez quel excès de superstition! Aussi saint Paul leur dit dès l'abord : *Athéniens, je vous vois, en toutes choses, religieux, mais jusqu'à l'excès*. (Act. XVII, 22.) Vous honorez non-seulement les dieux que vous connaissez, mais même ceux que vous ne connaissez pas encore. Voilà pour quelle raison ils avaient écrit *au Dieu inconnu*, et saint Paul l'interprète autrement. Ils l'avaient écrit des autres faux dieux, saint Paul l'interprète du Christ, s'emparant de leur pensée et la tournant contre eux : *Celui que vous adorez sans le connaître, je vous l'annonce* (Act. XVII, 23), dit-il, car ce Dieu inconnu n'est autre que le Christ. Et voyez la prudence de l'Apôtre! Il n'ignorait pas que les Athéniens l'accuseraient de leur faire entendre des dogmes étrangers, de leur apporter des nouveautés, de leur présenter un Dieu qu'ils ne connaissaient pas. Pour réfuter d'avance cette accusation de nouveauté et montrer que, loin de prêcher un Dieu étranger, il annonce Celui qu'ils ont prévenu de leurs honneurs, il poursuit et il dit : *Celui que vous adorez sans le connaître, moi je vous l'annonce :* vous m'avez devancé, leur dit-il; vos adorations ont prévenu ma prédication. Ne dites donc pas que j'apporte un nouveau dieu; j'annonce Celui que, sans le connaître, vous honoriez déjà, non d'une manière digne de lui, il est vrai, mais enfin que vous honoriez. Au Christ, ce n'est pas cet autel qu'il faut dresser, mais un autel vivant et spirituel : de celui-là cependant je puis vous conduire à celui-ci. Autrefois les Juifs servaient Dieu comme vous; mais ils ont abandonné le culte du corps pour passer à celui de l'âme, ceux du moins qui se sont convertis. Voyez-vous la sagesse de Paul, sa prudence? Voyez-vous comment il les confond, non pas en s'appuyant sur l'Evangile, ni sur les prophètes, mais sur leur inscription? Ainsi, mes chers frères, ne passez pas légèrement sur le titre des Livres divins. Pour peu que vous soyez attentifs et appliqués, vous trouverez hors du texte sacré bien des choses utiles. Celui qui sait amasser trouve toujours à gagner; celui qui ne le sait pas, trouvât-il un trésor, n'aura jamais rien.

Voulez-vous un autre exemple d'une parole prononcée pour une fin, mais dont l'Evangéliste s'est servi pour une fin bien différente? Ecoutez avec attention, et vous verrez que lui aussi a réduit toute intelligence sous l'obéissance du Christ (II Cor. x, 5), et que si nous pouvons ainsi réduire en captivité ce qui est en dehors de nous, à plus forte raison pouvons-nous le faire, et plus complètement encore, pour ce qui est en nous. Caïphe était le grand prêtre de cette année-là. C'était là une coutume introduite par la corruption des Juifs ; ils déshonoraient jusqu'au sacerdoce et rendaient vénale la dignité de grand prêtre. Autrefois, il n'en était pas ainsi : la mort seule mettait un terme au souverain pontificat; mais en ces temps plus modernes, ils étaient privés de leur charge, même pendant leur vie. Caïphe donc, grand prêtre pour cette année-là, excitait les Juifs contre le Christ et leur disait : Il faut qu'il meure, et pourtant il n'avait rien à lui reprocher; seulement l'envie le rongeait. Voilà le caractère de cette passion, voilà comme elle récompense les bienfaits. Aussi quel prétexte pouvait-il donner à ses accusations? *Il est avantageux qu'un seul homme meure et que toute la nation ne périsse pas*. (Jean, II, 50.) Et voyez comment toute la force de cette parole tourne à notre avantage! Cette parole qui sortait de la bouche du grand prêtre était susceptible d'un sens spirituel qu'il ne comprenait pas. *Il est avantageux qu'un seul homme meure, et que toute la nation ne périsse pas. Or il ne dit pas cela de lui-même*, ajoute saint Jean, *mais, pontife de cette année-là, il prophétisa* que le Christ devait mourir, non-seulement pour les Juifs, mais pour toute la nation, c'est-à-dire pour toute la race des hommes; c'est pour cela qu'il dit : *Il est avantageux qu'un seul homme meure et que la nation ne périsse pas tout entière*. Voyez-vous la puissance de Dieu, et comme il force la langue de ses ennemis à rendre témoignage à la vérité?

5. Vous ne devez donc pas négliger les titres des divines Ecritures; ce que j'ai dit suffira si vous le gravez dans vos mémoires. J'aurais voulu vous faire voir encore qui a composé ce livre, quand et pourquoi il l'a été; mais bornons-nous à la question que nous avons traitée

et remettons le reste à l'instruction prochaine, si Dieu le permet. Car je désire m'adresser maintenant aux néophytes. J'appelle néophytes, ceux qui ont été baptisés, non-seulement il y a deux, trois, dix jours, mais ceux qui l'ont été il y a un an ou plus, ce nom leur doit convenir encore s'ils montrent un grand soin de leur âme; ils peuvent, après dix ans, s'appeler néophytes s'ils gardent la fleur de jeunesse que leur a donnée le baptême. Qu'est-ce qui fait le néophyte? Ce n'est pas le temps, mais la pureté des mœurs. Celui qui n'y donne pas ses soins peut, au bout de deux jours, perdre son nom et sa dignité. Je vous montrerai, par un exemple, comment un néophyte perd, au bout de deux jours, la grâce et l'honneur qu'il a reçus. Je vous en donne un exemple pour que, voyant la chute d'un autre, vous vous affermissiez dans le salut. Car si la vue de ceux qui restent fermes nous est un encouragement, la vue de ceux qui tombent doit aussi nous préserver de toute chute, de tout mal. Simon le Magicien s'était converti et, après avoir reçu le baptême, il s'était attaché à Philippe dont il voyait les miracles; mais peu de jours s'étaient écoulés qu'il retombait dans ses vices, voulant acheter à prix d'argent la grâce de Dieu. Aussi que dit saint Pierre à ce néophyte? *Je vois que tu es dans un fiel d'amertume et dans des liens d'iniquité; aussi prie Dieu, et peut-être que ce péché te sera pardonné.* (Act. VIII, 23.) Il n'a pas encore combattu et déjà il est tombé dans une faute impardonnable. Or de même qu'on peut au bout de deux jours tomber et perdre le nom de néophyte avec la grâce reçue, de même on peut conserver dix ans, vingt ans et jusqu'au dernier jour de la vie, ce nom et cette dignité si illustres, si vénérables; témoin l'apôtre saint Paul dont la vieillesse surtout fut glorieuse. Car cette jeunesse, ce n'est pas la nature qui nous la donne; mais le choix est en nos mains de vieillir ou de garder notre jeunesse. Pour le corps, quand vous emploieriez toutes les sollicitudes, que vous dépenseriez tous vos soins, que, de peur de le briser, vous resteriez toujours dans l'intérieur de vos appartements, que vous lui épargneriez et les travaux et les occupations continuelles, il subira la loi de la nature, la vieillesse l'atteindra. De l'âme, il n'en est pas ainsi; si vous ne la brisez pas, que vous ne la plongiez pas dans les sollicitudes terrestres et les préoccupations mondaines, elle gardera intacte sa jeunesse. Voyez-vous ces astres suspendus aux cieux? Ils brillent depuis six mille ans déjà, et aucun d'eux n'a vu diminuer son éclat. Si la nature est assez puissante pour conserver la lumière sans altération, la volonté ne pourra-t-elle pas à plus forte raison la faire subsister dans toute son intégrité et telle qu'elle a brillé dès le commencement? Ou plutôt, non-seulement, si nous voulons, elle gardera son premier éclat, mais elle deviendra de plus en plus brillante jusqu'à rivaliser avec les rayons du soleil. Voulez-vous savoir comment on peut, après bien des années, être encore néophyte? Ecoutez saint Paul s'adressant à des chrétiens, baptisés depuis longtemps : *Vous brillez comme des astres dans le monde, gardant la parole de vie pour ma gloire.* (Philip. II, 15, 16.) Vous avez dépouillé le vêtement antique et lacéré, vous avez été parfumés d'un parfum spirituel, tous, vous êtes devenus libres; que personne ne retombe dans la servitude d'autrefois : c'est pour l'éviter qu'il faut la guerre et le combat.

Aucun esclave n'est admis à combattre, aucun n'est soldat; si on en découvre un dans l'armée, on le châtie et on le raye de la liste des combattants. Ce n'est pas seulement dans notre milice qu'il en est ainsi, mais même aux jeux d'Olympie. Car après avoir passé dans cette ville trente jours, on vous conduit aux portes, et là, quand les spectateurs sont assis, le héraut crie : S'élève-t-il quelque grief contre ce lutteur? et, quand tout soupçon sur sa liberté est ainsi dissipé, alors on le conduit dans l'arène. Mais si le démon n'admet pas d'esclaves pour ses combats, oserez-vous, esclave du péché, combattre les combats du Christ? A Olympie, le héraut crie : S'élève-t-il quelque grief contre ce lutteur? ici le Christ ne parle pas de même. Quand tous s'élèveraient contre vous avant votre baptême, ils ne l'empêcheront pas de dire : Je le recevrai pour mon disciple, je le délivrerai de la servitude, et après l'avoir rendu libre, je l'admettrai à combattre. Voyez quelle est sa charité! Sans rechercher ce qui s'était passé auparavant, il ne demande compte que de ce qui a suivi. Lorsque vous étiez esclaves, vous aviez mille accusateurs, votre conscience, le péché, tous les démons. Rien de tout cela, dit-il, ne m'a irrité contre vous, je ne vous ai pas regardé comme indigne d'entrer dans les rangs de mes soldats; je vous ai choisi pour combattre mes combats, non par votre

mérite, mais par ma grâce. Restez donc et luttez, soit à la course, soit au pugilat, soit au pancrace, sans crainte, sans témérité, du mieux que vous pouvez. Ecoutez ce qu'a fait saint Paul. A peine sortait-il de l'eau régénératrice, aussitôt après son baptême, il se met à combattre, il annonce que Jésus est le Fils de Dieu; dès le premier jour, il confond les Juifs. Vous ne pouvez pas prêcher, vous n'avez pas la parole de la doctrine! Mais vous pouvez enseigner par vos œuvres, par votre conduite, par vos belles actions : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth. IV, 5, 6.) Vous ne pouvez pas confondre les Juifs par votre parole? Confondez-les par votre conduite; que les Gentils même soient frappés de cette conversion. Lorsqu'ils vous verront, vous, autrefois impies, méchants, paresseux, corrompus; lorsqu'ils vous verront, dis-je, convertis à la foi, convertis aux bonnes mœurs, ne seront-ils pas confondus et ne se diront-ils pas, comme autrefois les Juifs à propos de l'aveugle-né : *C'est lui, ce n'est pas lui, c'est lui-même.* (Jean, IX, 8, 9.) Ce sont là les paroles de gens confondus; ils ne sont plus sûrs de ce qu'ils connaissent, ils se partagent d'avis, ils n'en croient plus ni leur esprit ni leurs yeux. Ce Juif venait d'être guéri de la cécité du corps, vous de la cécité de l'âme; il pouvait regarder ce soleil matériel, vous, le soleil de justice. Vous avez reconnu votre Maître : que vos œuvres répondent à cette connaissance, afin que le royaume des cieux soit votre partage, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit au Père gloire, honneur, puissance, ainsi qu'à l'Esprit saint et vivificateur, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Prononcée dans la vieille église où il n'y avait pas eu de réunion depuis longtemps; — que la vie vertueuse vaut mieux que les miracles & les prodiges; — sur la différence qu'il y a entre la bonne vie et les miracles.

—

ANALYSE.

1° *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Tel est le rempart de l'Eglise contre lequel sont venus se briser tous les efforts de la gentilité et de l'hérésie. — 2° L'Eglise a été bâtie par les mains des apôtres sur le fondement des prophètes. Pourquoi ce titre : *Actes des Apôtres*, plutôt que tout autre? — 3° Différence entre les actes et les miracles. Les actes viennent de la volonté et de la grâce; les miracles de la grâce seulement; ce sont les actes et non les miracles qui ouvrent le ciel. — 4° Ce qui fait les apôtres c'est la charité et non les miracles. — 5° L'orateur poursuit sa thèse tout en commentant le miracle du boiteux guéri par saint Pierre à la porte du temple. — 6° Résumé et exhortations.

1. Nous voici donc rassemblés de nouveau dans cette église notre mère, cette église si chère à nos cœurs, cette église notre mère et mère de toutes les églises. Mère, non pas seulement parce qu'elle a été bâtie il y a longtemps, mais parce qu'elle a été fondée par les mains des apôtres. C'est pour cela que, renversée souvent en haine du nom du Christ, elle a toujours été relevée par la puissance du Christ. Et ce ne sont pas seulement les mains des apôtres qui l'ont fondée, mais le Maître des apôtres l'a édifiée d'une manière nouvelle et inouïe. Il n'a pas rassemblé, pour la bâtir, du bois et des pierres, ni creusé un fossé pour en marquer l'enceinte, ni enfoncé des pieux, ni élevé des tours; il n'a prononcé que deux paroles et elles lui ont tenu lieu de rempart, de tour, de fossé et de tout autre moyen de défense. Et quelles sont les paroles qui ont produit un si grand effet? *Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (Matth. XVI, 18.) Voilà le rempart, le mur d'enceinte, la défense, le port, le refuge. Jugez combien ce mur est inexpugnable. Jésus-Christ n'a pas dit seulement que les ruses des hommes ne prévaudraient pas contre elle, mais même les machinations de l'enfer : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Il n'a pas dit : « ne l'attaqueront pas, » mais *ne prévaudront pas contre elle;* elles l'attaqueront, mais ne la vaincront pas. Et qu'est-ce donc que *les portes de l'enfer?* Car peut-être le sens de ce mot ne vous est pas bien connu. Voyons ce que c'est que la porte d'une ville et nous saurons ce que c'est que la porte de l'enfer. La porte d'une ville, c'est l'entrée qui y conduit : donc, la porte de l'enfer, c'est le danger

qui y mène. Voici donc en d'autres termes ce que dit Notre-Seigneur : Quand même mon Eglise serait attaquée, assiégée par des épreuves capables de la précipiter en enfer, elle n'en restera pas moins immobile. Il pouvait ne pas permettre qu'elle fût exposée au danger : pourquoi donc l'a-t-il permis? Parce que c'est la marque d'une bien plus grande puissance de permettre que les épreuves vous assiégent sans pouvoir vous vaincre que de les empêcher de vous assiéger. Aussi a-t-il permis que son Eglise fût soumise à toutes les épreuves afin qu'elle en devînt plus illustre. *La tribulation produit la patience; la patience, l'épreuve.* (Rom. v, 3-4). Et pour montrer sa force avec plus d'évidence encore, il retire son Eglise des portes mêmes de la mort. C'est pour cela qu'il permet la tempête et qu'il ne permet pas que la barque soit submergée : car nous admirons un pilote, non pas lorsque, naviguant par un temps favorable ou le vent en proue, il conduit son vaisseau sain et sauf; mais lorsque, la mer étant orageuse, les flots irrités, la tempête déchaînée, il oppose son art à l'impétuosité du vent et sauve son vaisseau du milieu des périls. Ainsi fait le Christ. En plaçant, comme un navire sur la mer, son Eglise sur la terre, il n'a pas enchaîné la tempête, mais a sauvé l'Eglise de la tempête; il n'a pas empêché la mer de s'irriter, mais il a assuré le salut du navire. Les peuples s'élèveront de toutes parts comme les flots en fureur, les esprits mauvais l'attaqueront comme des tempêtes déchaînées, l'envelopperont comme un ouragan, le Christ veille à la conservation de l'Eglise. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que la tempête non-seulement n'a pas été maîtresse du vaisseau, mais encore a été vaincue par le vaisseau. Les persécutions continues, loin de vaincre l'Eglise, ont été vaincues par elle. — Comment, d'où, de quelle manière? — Parce que ces paroles se sont réalisées : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.*

Que n'ont pas fait les Gentils pour donner à cette parole un démenti, pour rendre cette promesse impuissante! et ils n'y sont point parvenus : car c'était la parole de Dieu. Voyez cette tour bâtie de blocs de granit, solidement revêtue de fer : les ennemis, l'attaquant de tous côtés, n'en ébranlent pas la structure, n'en désorganisent pas l'arrangement, mais se retirent la laissant intacte, sans aucun dommage, n'ayant ruiné que leurs propres forces : de même cette parole, comme une tour inexpugnable, bâtie avec solidité au milieu de la terre, a été de tous côtés attaquée par les Gentils, mais ils n'ont abouti qu'à rendre sa force plus évidente, qu'à briser leur puissance, et ils sont morts! Quelles trames n'ont-ils pas ourdies contre cette promesse? Ils ont levé des troupes, saisi leurs armes, les rois se sont préparés à la guerre, les peuples se sont levés, les villes se sont agitées, les juges se sont irrités et ont employé tous les genres de supplices; aucune espèce de peine n'a été omise : feu, fer, dents des bêtes féroces, précipices, submersions, gouffres, bois, croix, fournaises ardentes, tous les tourments imaginables, tout a été employé; ils ont employé des menaces incroyables, d'incroyables promesses pour effrayer les uns, pour séduire et attirer les autres. Ruse et violence, tout a été tenté. Les pères ont livré leurs enfants, les enfants ont renié leurs pères, les mères oubliaient ceux qu'elles avaient portés dans leurs entrailles, les lois de la nature étaient méconnues. Et pourtant ces assauts n'ont pas ébranlé les remparts de l'Eglise, et ses propres enfants ont levé l'étendard de la révolte, sans que la guerre ait porté aucune atteinte à la solidité de ses murs, à cause de cette parole : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Songez que ce n'était pas une parole quelconque, mais la parole de Dieu. D'une parole Dieu fonda le ciel, d'une parole il affermit la terre sur les eaux (Ps. CIII, 5), il fit soutenir cet élément solide et pesant par un élément léger et fluide; et cette mer à la violence irrésistible, aux flots gigantesques, la parole de Dieu lui a donné pour rempart un fragile grain de sable. Mais si d'une parole Dieu a fondé le ciel, affermi les fondements de la terre, donné des bornes à la mer, vous étonnerez-vous que par une parole il ait entouré comme d'un rempart inexpugnable son Eglise bien plus noble que le ciel, la terre et la mer?

2. Mais l'édifice étant si solide, le rempart si inexpugnable, voyons comment les apôtres en ont jeté les fondements, à quelle profondeur ils ont creusé pour élever une construction aussi inébranlable. Ils n'ont pas eu besoin de creuser profondément, de se livrer à un grand travail. Pourquoi? C'est qu'ils ont trouvé un premier fondement déjà ancien, celui des prophètes. Un homme qui, sur le point de bâtir

une grande maison, trouverait un ancien fondement ferme et solide, se garderait bien de le bouleverser, d'en remuer les pierres, mais le laissant tel qu'il le trouverait, il élèverait là-dessus son nouvel édifice; de même les apôtres, pour bâtir ce grand édifice de l'Eglise qui embrasse la terre entière, n'ont pas creusé profondément; mais, ayant trouvé un fondement ancien, celui des prophètes, ils ne l'ont pas bouleversé, n'ont pas renversé cette construction, cette doctrine, mais la laissant intacte, ils ont élevé par-dessus leur propre doctrine et la foi nouvelle de l'Eglise. Et si vous voulez être bien certains qu'ils n'ont pas renversé le fondement premier, mais qu'ils ont bâti dessus, écoutez saint Paul, ce sage architecte, nous rendant un compte exact de cette construction; c'est le sage architecte qui dit lui-même : *J'ai*, *comme un sage architecte*, *posé le fondement*. (I Cor. III, 10.) Voyons comment il l'a posé. Sur un autre fondement plus ancien, celui des prophètes. D'où le savez-vous? *Vous n'êtes plus des hôtes et des etrangers*, dit-il, *mais les concitoyens des saints*, *bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes*. (Ephés. II, 19, 20.) Vous voyez deux fondements, celui des prophètes, et au-dessus celui des apôtres. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les apôtres ne suivirent pas immédiatement les prophètes et qu'il y eut entre eux un grand intervalle. Pour quelle raison? C'est ainsi que font les meilleurs architectes; après avoir posé le fondement, ils n'élèvent pas de suite l'édifice de peur qu'étant trop peu solide et trop récent, il ne puisse porter le poids des murs. Ils laissent au contraire les pierres s'affermir par le temps, et quand ils les voient solidement reliées entre elles, ils construisent les murs. Le Christ a fait de même; il a laissé le fondement des prophètes s'affermir dans l'esprit des auditeurs, leur doctrine s'y solidifier, et quand cette première construction fut devenue inébranlable, que ces saints enseignements eurent pénétré assez profondément pour pouvoir supporter la loi nouvelle, alors il envoya les apôtres pour élever sur le fondement des prophètes les murs de l'Eglise. Mais voyons comment ils furent bâtis.

Qui nous l'apprendra? Qui, sinon le livre des Actes dont je vous ai parlé, les jours précédents? Et peut-être ai-je par suite de cela contracté à votre égard une dette que je veux acquitter aujourd'hui. Quelle dette? Efforçons-nous d'expliquer le titre du livre. Car il n'est pas aussi simple, aussi clair que beaucoup le croient; il réclame notre sagacité. Quel est le titre de ce livre? — *Actes des Apôtres*. — N'est-ce pas clair, évident, à la portée de tous?— Oui; mais si vous examinez ce qui est rapporté dans le livre, vous verrez combien ce titre est profond. Pourquoi ne pas dire : Merveilles opérées par les apôtres? Pourquoi ne pas dire Miracles des apôtres ou encore Puissance et prodiges des apôtres? Pourquoi préférer Actes des apôtres? Ce n'est pas la même chose de dire Actes ou Miracles, Actes ou prodiges, Actes ou Puissance : il y a entre ces termes une grande différence. Un acte c'est le produit de notre propre volonté, un miracle c'est un don de la grâce divine. Voyez-vous la différence de l'acte et du miracle? Un acte, c'est l'effet du travail de l'homme, un miracle, de la libéralité divine; un acte a pour principe notre propre volonté, un miracle la grâce de Dieu; l'un vient du secours d'en-haut, l'autre d'une volonté d'ici-bas. Un acte se compose de deux éléments, de notre activité et de la grâce divine; un miracle ne montre que la grâce divine et ne requiert pas notre coopération. C'est un acte que d'être honnête, sage, modeste, que de dompter la colère, de combattre ses passions, d'exercer sa vertu; c'est un acte, un travail. C'est un miracle au contraire que de chasser les démons, de rendre la vue aux aveugles, de purifier le corps des lépreux, de rendre la vigueur aux membres paralysés, de ressusciter les morts et le reste. Voyez quelle différence entre les actes et les miracles, la sage conduite et les prodiges, notre activité et la grâce de Dieu!

3. Voulez-vous que je vous montre une autre différence? car je n'ai d'autre but dans cette instruction que de vous apprendre ce qu'est le miracle, le prodige. Le miracle est par lui-même quelque chose de grand, d'étonnant, quelque chose qui surpasse notre nature. L'action, la sage conduite est moins remarquable que le miracle, mais elle nous est plus avantageuse et plus utile : c'est le fruit de nos travaux et de nos sueurs. Et pour vous donner une preuve que l'action est plus avantageuse et plus utile que le prodige, sachez qu'une bonne action, même sans miracles, conduira au ciel celui qui l'a faite, tandis que les prodiges et les miracles sans les bonnes œuvres ne peuvent conduire à ce royal séjour. Comment

cela? Je vais vous le montrer. Voyez comme les actions sont placées en première ligne quand il s'agit de récompenser; comme les prodiges, seuls et par eux-mêmes, sont impuissants à sauver ceux qui les font; comme au contraire l'action seule et par elle-même, sans avoir besoin d'autre chose, procure le salut à ceux qui l'ont opérée. *Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ?* Voilà un prodige, un miracle. *En votre nom n'avons-nous pas chassé les démons et opéré bien des merveilles ?* (Matth. VII, 22.) Vous ne voyez partout que des prodiges et des miracles, et aucune bonne œuvre. Mais comme les miracles sont seuls et qu'il n'y a pas de bonnes œuvres, *Retirez-vous de moi*, dira le Seigneur, *je ne vous connais pas, vous qui opérez l'iniquité !* (Matth. VII, 22-23.) Si vous ne les connaissez pas, comment savez-vous qu'ils opèrent l'iniquité? C'est que cette parole, *je ne vous connais pas*, ce n'est pas l'ignorance qui la fait prononcer, mais la haine et l'aversion. *Je ne vous connais pas;* et pourquoi donc, dites-moi? *En votre nom n'avons-nous pas chassé les démons?* C'est précisément pourquoi je vous hais et vous déteste; car mes dons ne vous ont pas rendus meilleurs, et revêtus de tant d'honneur vous avez pu rester dans vos iniquités. *Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas!*

Quoi donc! ils en étaient indignes, ceux qui anciennement recevaient ces faveurs! Ces thaumaturges menaient une vie corrompue, et enrichis des dons de Dieu, ils ne s'occupaient pas de rendre leur vie parfaite! S'ils étaient enrichis, cela leur venait de l'amour de Dieu, non de leur propre mérite. Il fallait que partout se répandît la doctrine du salut, puisque c'était le commencement et comme le premier âge de la religion nouvelle. Lorsqu'un habile cultivateur vient de confier à la terre un arbre encore frêle, il lui prodigue au commencement des soins empressés, le protége de toutes parts, l'entoure et de pierres et d'épines, afin qu'il ne soit ni renversé par le vent, ni maltraité par les bestiaux, qu'il ne soit, en un mot, exposé à aucune injure; mais quand il est devenu fort et qu'il commence à s'élancer, il enlève toutes ces défenses : car l'arbre peut par lui-même se suffire; il en fut ainsi de la religion. Lorsqu'elle ne faisait que de naître, qu'elle était encore tendre, qu'elle jetait ses premières racines dans les cœurs des hommes, elle exigeait de grands soins; mais quand elle fut profondément enracinée et qu'elle eut pris tout son développement, lorsqu'elle eut rempli toute la terre, le Christ enleva tout ce qui l'entourait et la protégeait. Voilà pourquoi au commencement ces faveurs furent accordées même à des indignes: pour que la foi s'établît, elle avait besoin de ces secours; aujourd'hui des hommes, même qui en sont dignes, ne reçoivent plus ces grâces: la foi est assez forte pour s'en passer. Et afin que vous sachiez que ces hommes dont parle l'Evangile ne mentaient pas, mais qu'ils opéraient réellement des miracles, que ce don avait été accordé à des indignes, et aussi pour que ces mêmes hommes, ne se bornant pas aux miracles, perfectionnassent leur vie et que, respectant la grâce de Dieu, ils rejetassent leurs iniquités, Dieu permit que Judas, l'un des douze, opérât, de l'aveu de tous, des prodiges, chassât des démons, ressuscitât des morts, purifiât des lépreux, lui qui cependant perdit le royaume du ciel. Ses miracles ne purent le sauver parce que c'était un scélérat, un voleur, et qu'il trahit le Maître.

Ainsi les miracles ne peuvent sauver s'ils ne sont accompagnés d'une conduite parfaite, d'une vie pure et sans tache; je viens d'en donner les preuves. Oui, une bonne conduite qui n'est pas soutenue de ces faveurs extraordinaires, qui n'est point aidée par ce don des miracles, mais qui est livrée à elle-même, peut se présenter avec confiance au royaume des cieux; écoutez ces paroles du Christ : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la création du monde.* (Matth. XXV, 34.) Et pourquoi? Parce qu'ils ont ressuscité des morts, purifié des lépreux, chassé des démons? Non; mais pourquoi donc? « Vous m'avez vu épuisé par la faim, dit-il, et vous m'avez nourri; par la soif, et vous m'avez donné à boire; privé de vêtements, et vous m'en avez fourni; d'asile, et vous m'avez recueilli. » Vous ne voyez pas de miracles, rien que de bonnes actions. D'un côté il n'y a que des miracles, et la punition n'est pas moins terrible parce qu'il n'y a pas de bonnes œuvres; de l'autre côté, il n'y a que des bonnes œuvres, pas de miracles, et néanmoins le salut est accordé; ce qui montre que par elle seule une conduite parfaite procure le salut. Voilà pourquoi le saint, l'illustre, l'admirable Luc intitula son livre *Actes des Apôtres* et non Miracles des apôtres, bien que les apôtres aient fait des miracles. Mais ceux-ci

ont duré un moment et ils sont passés; ceux-là devront être pratiqués pendant tous les siècles par ceux qui veulent se sauver. Et c'est parce que nous devons imiter non les miracles, mais les actes des apôtres qu'il a donné ce titre à son livre. Et afin que vous ne disiez pas ou plutôt afin que les lâches ne disent pas, quand nous leur proposons l'imitation des apôtres, quand nous leur répétons : Imitez Pierre, faites comme Paul, agissez comme Jean, suivez Jacques; afin, dis-je, qu'ils ne nous objectent pas: Mais nous ne pouvons, ils ont ressuscité des morts, purifié des lépreux, Luc rejette cette excuse impudente et leur dit : Silence, taisez-vous : ce ne sont pas les miracles, mais les actes qui conduisent au ciel.

Imitez donc la conduite des apôtres et vous n'obtiendrez pas moins qu'eux. Ce qui les a faits apôtres, ce ne sont pas les miracles, mais la sainteté de leur vie. C'est là le signe qui distingue les apôtres et qui caractérise les disciples : écoutez à ce sujet la parole du Christ. Lorsqu'il veut tracer le portrait de ses disciples et montrer quelle est la marque distinctive des apôtres, il dit : *C'est à ce signe que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples.* (Jean, XIII, 35.) *A ce signe*, à quoi? A faire des miracles, à ressusciter des morts? Non ; à quoi donc? *C'est à ce signe que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* L'amour n'est pas un miracle, mais une œuvre : *L'amour, c'est la plénitude de la loi.* Voyez-vous quelle est la marque des disciples, le signe des apôtres, leur forme, leur type? Ne cherchez rien de plus; le Maître nous a révélé que la charité doit être le caractère propre de ses disciples. Si donc vous avez la charité, vous êtes apôtre et le premier des apôtres.

4. Voulez-vous retirer d'un autre passage le même enseignement? s'adressant à Pierre, le Christ dit : *Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* (Jean, XXI, 17.) Il n'y a rien qui nous fasse obtenir le royaume du ciel comme d'aimer le Christ autant qu'il le faut. Et lui-même a dit quelle était la marque de cet amour. Quelle est-elle? Que ferons-nous pour l'aimer plus que les apôtres? Sera-ce en ressuscitant des morts ou en faisant quelque autre miracle? Non ; que ferons-nous donc? Ecoutons le Christ, celui-là même que nous devons aimer: *Si vous m'aimez*, dit-il, *plus que ceux-ci, paissez mes brebis.* Vous le voyez, c'est la conduite qui paraît ici encore. Car le zèle, la compassion, le soin, tout cela ce sont des actes, non des miracles ni des prodiges. Mais, direz-vous, s'ils sont devenus tels, c'est à cause de leurs miracles. Ce n'est pas à cause de leurs miracles, mais à cause de leurs actes, et ceux-ci les ont rendus bien plus illustres. C'est pourqui il leur dit : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient*, non vos miracles, mais *vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth. V, 16.) Ne voyez-vous pas partout qu'il n'y a de louange que pour la conduite vertueuse et la vie sainte? Voulez-vous que je vous montre Pierre lui-même, Pierre, le chef des apôtres, qui mena une vie si parfaite et qui opéra des merveilles si grandes qu'elles dépassent tout pouvoir humain? voulez-vous, dis-je, que je vous montre et les miracles et les actes comparés ensemble, et Pierre retirant plus d'honneur de ses actes que de ses miracles?

Ecoutez ce récit : *Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure.* (Act. III, 1.) Ne passez pas trop légèrement sur ce récit; mais arrêtez-vous dès le commencement et voyez quelle était leur affection, leur union, leur accord, combien tout était commun entre eux, comme ils étaient liés en tout par le lien de la charité divine, comment on les trouvait ensemble soit pendant les repas, soit pendant la prière, soit pendant les voyages, soit en toute autre circonstance. Mais si ces colonnes, ces tours de l'Eglise, ces hommes qui avaient auprès de Dieu un si libre accès, avaient besoin du secours l'un de l'autre, et retiraient un grand avantage de cette assistance mutuelle, combien plus nous, si faibles, si malheureux, si vils, n'avons-nous pas besoin d'être aidés les uns par les autres? *Le frère qui est soutenu par son frère est comme une ville fortifiée* (Prov. XVIII, 19); et en un autre endroit : *N'est-il pas bien beau et bien agréable pour des frères d'habiter ensemble?* (Ps. CXXXII, 1.) Pierre et Jean étaient ensemble et ils avaient Jésus au milieu d'eux : *Là où deux ou trois*, dit-il, *sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.* (Matth. XVIII, 20.) Voyez comme il est beau d'être réunis! Mais ils n'étaient pas seulement réunis; nous aussi nous sommes tous réunis maintenant; mais il faut être unis par le lien de la charité, par une affection volontaire. Mais de même que nos corps sont près les uns des autres et se tiennent mutuellement, il faut

aussi que nos cœurs se tiennent les uns les autres : *Pierre et Jean montaient au temple.* Le voile est déchiré, le saint des saints désert, on adore Dieu bien ailleurs que dans le temple de Jérusalem, saint Paul crie : *En tout lieu levez des mains pures*, pourquoi courent-ils donc au temple pour prier ? Retournaient-ils donc au vain culte des Juifs ? Non, non ! Mais ils condescendaient à leur faiblesse et accomplissaient la parole de saint Paul qui disait : *Je me suis fait comme juif avec les juifs.* (I Cor. IX, 20.) Ils ont de la condescendance pour les faibles afin que cette faiblesse disparaisse.

D'ailleurs toute la ville se portait encore là ; et de même que les pêcheurs les plus habiles recherchent les endroits des fleuves où tous les poissons se rassemblent, afin de réussir mieux et plus facilement dans leurs travaux ; de même les apôtres, ces pêcheurs spirituels, se rendaient à cet endroit où toute la ville se réunissait, afin d'y tendre le filet de l'Evangile et de faire une pêche plus abondante. En cela ils imitaient leur Maître. Car le Christ dit : *Tous les jours j'étais assis au milieu de vous dans le temple* (Matth. XXVI, 55.) Pourquoi dans le temple ? Pour attirer ceux qui s'y trouvaient. De même les apôtres s'y rendaient pour prier, et surtout pour y répandre leur doctrine : *Dans le temple, pour prier, à la prière de la neuvième heure.* Ce n'est pas sans motif qu'ils ont choisi ce temps : car je vous ai souvent parlé de cette heure, et je vous ai dit qu'à ce moment le paradis avait été ouvert, que le bon larron y était entré, que la malédiction avait cessé, que la victime du genre humain avait été immolée, que les ténèbres avaient disparu, que la lumière avait brillé, aussi bien la lumière sensible que la lumière spirituelle. *De la neuvième heure* : Ainsi au moment où tant d'autres, quittant le manger et le boire vont se livrer, à un sommeil profond, ceux-ci, à jeun, éveillés, animés par le zèle, courent se livrer à la prière. Mais s'ils avaient besoin de la prière, d'une prière si continue, d'une prière si parfaite, eux qui avaient tant de motifs d'être complétement rassurés, eux qui n'avaient rien à se reprocher, que ferons-nous, nous couverts de mille blessures, et qui n'y appliquons pas le baume de la prière ? C'est une armure solide que la prière. Voulez-vous savoir combien c'est une armure solide ? Les apôtres abandonnaient le soin des pauvres pour se livrer complétement à la prière : *Choisissez*, dit saint Pierre, *parmi vous sept hommes de bon témoignage ; pour nous, nous nous appliquerons à la prière et au ministère de la parole.* (Act. VI, 3.)

5. Mais, comme je le disais (car il ne faut pas nous éloigner de notre sujet, savoir que saint Pierre accomplit des actes de vertu, qu'il fit aussi des miracles, et que ses actes lui attirent plus de gloire), il alla au temple pour y prier, et voilà qu'on apportait à la porte du temple un homme boiteux dès le sein de sa mère. C'est dès le sein de sa mère que sa constitution était défectueuse et l'art de la médecine ne pouvait rien sur cette maladie, afin que la grâce de Dieu parût dans un plus grand éclat. Ce boiteux était placé à la porte du temple, et voyant ces hommes qui entraient, il se tourna vers eux, leur demandant l'aumône, et Pierre lui dit : *Regarde-nous.* A le voir, on pouvait juger de sa pauvreté ; il n'est pas besoin ni de discours, ni de démonstration, ni de réponse, ni de preuve ; son habit seul nous fait voir en lui un pauvre. L'œuvre apostolique par excellence c'est de parler au pauvre, de ne pas le délivrer de sa pauvreté seulement, de lui dire : Tu verras une richesse autre et plus grande que celle de ce monde : *De l'argent*, dit-il, *et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche !* (Act. III, 6.) Voyez-vous la pénurie et la richesse, pénurie d'argent, richesse de grâces ? Il n'a pas fait disparaître la pénurie d'argent, mais bien le défaut de la nature.

Voyez l'affabilité de saint Pierre : *Regarde-nous.* Il ne lui adresse ni injures, ni insultes, ce que nous faisons bien souvent aux personnes qui viennent nous supplier, leur reprochant leur oisiveté. Avez-vous reçu cette mission, dites-moi ? Dieu ne vous a pas commandé de reprocher à votre frère pauvre sa paresse, mais de soulager sa détresse ; il a voulu que vous fussiez non l'accusateur de ses vices, mais le médecin de ses infirmités ; non que vous lui reprochiez sa lâcheté, mais que vous lui présentiez une main secourable ; non que vous blâmiez ses mœurs, mais que vous soulagiez sa faim. Et nous, nous faisons tout le contraire ; au lieu de consoler par nos dons ceux qui viennent nous supplier, nous irritons leurs blessures par nos reproches intempestifs. Mais saint Pierre s'excuse auprès du pauvre et lui parle avec modestie : *Prêtez sans peine votre oreille à la demande du pauvre et répondez-lui avec douceur et miséricorde.* (Eccl. IV, 8) : *De l'argent et de*

l'or, je n'en ai pas; mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche! Il y a là un acte et un miracle. Un acte : *De l'argent et de l'or, je n'en ai pas.* C'est une vertu que de fouler aux pieds les choses de la terre, de rejeter ce que l'on possède, de mépriser la vanité présente. C'est un miracle que de guérir le boiteux, que de redresser ses membres affligés. Voilà donc un acte et un miracle. Voyons de quoi saint Pierre se glorifie. Qu'a-t-il dit? Qu'il a fait des miracles? Et pourtant il en avait fait; mais il ne dit pas cela : que dit-il donc? *Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre.* (Matth. XIX, 27.) Voyez-vous qu'à côté du miracle, la vertu seule est couronnée? Que fit le Christ? Il l'exalta et le loua : Je vous dis que vous qui avez quitté vos maisons, etc. Il ne dit pas, qui avez ressuscité des morts, mais *vous qui avez abandonné vos biens*, *vous serez assis sur douze trônes* (Matth. XIX, 29), et quiconque abandonne tout ce qu'il possède jouira de la même gloire. Vous ne pouvez redresser un boiteux, comme l'a fait saint Pierre? Vous pouvez du moins dire comme lui : *De l'argent et de l'or, je n'en ai pas.* Si vous le dites, vous voilà l'égal de saint Pierre, ou plutôt non pas si vous le dites, mais si vous le faites. Vous ne pouvez guérir une main paralysée? Mais vous pouvez faire que votre main paralysée par inhumanité s'étende par charité : *Que votre main ne soit pas ouverte pour prendre et fermée pour donner.* (Eccl. IV, 36.) Vous le voyez, ce n'est pas la paralysie, mais l'inhumanité qui resserre votre main. Etendez-la pour la charité et l'aumône Vous ne pouvez chasser les démons? Mais chassez le péché et votre récompense sera bien plus grande. Voyez-vous comme partout la conduite vertueuse et les bonnes œuvres obtiennent plus de louanges et une plus belle récompense que les miracles ? Si vous voulez, examinons un autre passage d'où nous recueillerons la même doctrine : *Les soixante-dix disciples revinrent vers leur Maître avec joie et lui dirent : Seigneur, en votre nom les démons même nous sont soumis. Et il leur dit : Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.* (Luc, X, 17, 20.) Voyez-vous partout la vertu louée et admirée ?

6. Mais reprenons ce que nous avons dit ci-dessus : *C'est en ceci que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns pour les autres.* Ce sont les vertus, et non les miracles qui seront, dit-il, le signe distinctif de ses disciples : *Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? Paissez mes brebis.* Voilà un second signe, et c'est encore la vertu qui le fournit. En voici un troisième : *Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.* C'est encore là un acte de vertu. Voulez-vous voir une quatrième preuve? *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* Là encore on ne voit que des actes. Et quand il dit : *Quiconque a quitté ou maison ou frères ou sœurs à cause de moi, recevra le centuple et aura pour héritage la vie éternelle.* Ce sont les actes qu'il loue et la perfection de la vie. Vous voyez que la marque des disciples, c'est de s'aimer les uns les autres : que celui des apôtres qui aime le Christ plus que les autres montre son amour en ce qu'il paît ses frères; que l'on doit se réjouir non de ce que l'on chasse les démons, mais de ce qu'on a son nom écrit dans les cieux; que ceux qui veulent glorifier Dieu doivent le faire par l'éclat de leurs œuvres; que ceux qui ont pour héritage la vie éternelle et qui sont récompensés au centuple sont ainsi traités pour avoir méprisé tous les biens présents. Imitez-les tous et vous pourrez être disciples, vous pourrez être comptés au nombre des amis de Dieu, glorifier Dieu et jouir de la vie éternelle; ce ne vous sera pas un empêchement pour jouir de tous les biens que de ne pas faire de miracles, si vous avez une conduite parfaite. Si cet apôtre lui-même fut appelé Pierre, ce ne fut pas à cause de ses miracles et de ses prodiges, mais à cause de son amour et de sa remarquable charité. Ce n'est pas après avoir ressuscité des morts ni après avoir guéri un boiteux qu'il reçut ce nom, mais c'est après avoir énergiquement confessé sa foi : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.* (Matth. XVI, 18.) Pourquoi? Parce qu'il le reçut non pour avoir fait des miracles, mais pour avoir dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Vous voyez que s'il est appelé Pierre, cela vient non de ses miracles, mais de son ardente charité. Mais en parlant de Pierre, il me vient en pensée un autre Pierre [1], notre père, notre maître commun qui, héritier de sa vertu, a aussi hérité

[1] L'évêque Flavien.

de son siége. Car c'est là le plus beau titre de gloire de notre cité d'avoir eu pour maître dès l'origine le prince même des apôtres. Il convenait que la ville qui avant tout le reste de la terre, mit sur son front comme un diadème le nom de *chrétien*, eût pour pasteur le premier des apôtres. Mais après l'avoir eu pour maître, nous ne l'avons pas gardé jusqu'à la fin, nous l'avons cédé à la ville reine du monde, à Rome; ou plutôt nous le gardons jusqu'à la fin; le corps de Pierre, nous ne l'avons pas, mais la foi de Pierre, nous la gardons comme si c'était Pierre; et ayant la foi de Pierre, nous avons Pierre lui-même. Aussi en voyant l'héritier de son esprit, nous croyons le voir en personne; le Christ a donné à Jean le nom d'Elie, non que Jean fût Elie, mais parce qu'il avait l'esprit et la vertu d'Elie. De même donc que Jean, parce qu'il avait l'esprit et la vertu d'Elie, était appelé Jean, de même ce prélat, parce qu'il est en communauté de foi avec Pierre, semble mériter ce nom. La similitude de vie produit la similitude des noms. Demandons tous pour qu'il arrive à un âge aussi avancé que Pierre; car l'Apôtre parvint à la vieillesse avant de voir la mort : *Quand tu seras vieux*, dit le Christ, *on te ceindra et on te conduira où tu ne voudras pas*. (Jean, XXI, 18.) Demandons pour notre chef une longue vie; car plus sa vieillesse sera de longue durée, plus elle vivifiera, plus elle fera fleurir notre jeunesse spirituelle : puissions-nous la garder cette jeunesse, grâce aux prières de notre père, aux prières de Pierre, grâce surtout à l'amour et à la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire et puissance, avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE

Qu'il est utile de lire la sainte Ecriture; — qu'elle délivre de la servitude et rend invincible à toutes les tribulations celui qui les lit attentivement; — que le nom d'apôtre résume en lui plusieurs titres de gloire; — que les Apôtres sont plus grands que les rois; — aux nouveaux baptisés.

ANALYSE.

1° Exorde d'un caractère poétique dans lequel l'orateur loue ses auditeurs de leur zèle à entendre la parole de Dieu, et compare la sainte Ecriture à une prairie délicieuse et à une source intarissable. — 2° L'homme qui lit tous les jours l'Ecriture *est comme un arbre planté au bord d'une eau courante*. Je vous explique lentement la sainte Ecriture, dit l'orateur, afin que tombant sur vos âmes comme une douce pluie elle les pénètre mieux. — 3° Résumé des homélies précédentes et sujet du présent discours : ce que c'est qu'un Apôtre. — 4° La grâce de l'apostolat comprend en soi la plénitude des grâces. Un Apôtre, c'est un conseil de l'ordre spirituel. — 5° Comparaison entre l'Apôtre et le magistrat. — 6° Exhortation aux nouveaux baptisés.

1. Quand je considère mon peu de génie, je me sens comme anéanti et je n'ose m'adresser à tout un peuple assemblé pour m'entendre; mais quand je vous vois si remplis d'ardeur, si insatiables d'instructions, la confiance et le courage me reviennent, et je me prépare à entrer généreusement dans cette carrière, dans ce ministère de la parole; à votre vue une âme de pierre deviendrait plus légère que l'oiseau, tant vous apportez, à écouter, de zèle et d'ardeur. De même que les animaux qui vivent dans des tanières ont coutume, après être restés blottis tout l'hiver au fond de leurs cavernes, de quitter ces retraites quand le printemps paraît, pour se mêler aux autres animaux et prendre leurs ébats avec eux; ainsi mon âme

retirée dans la conscience de sa faiblesse comme dans une caverne, ne peut pas, en voyant l'ardeur de votre charité, ne pas quitter sa retraite, se mêler à vous et parcourir joyeusement avec vous la sainte Ecriture, cette prairie spirituelle et divine, ce paradis des saints Livres. C'est une prairie spirituelle, c'est un jardin de délices que la lecture des divines Ecritures, un paradis de délices bien supérieur au paradis terrestre. Dieu a placé ce paradis non sur la terre, mais dans les âmes des fidèles; non dans l'Eden ni vers le couchant, le resserrant dans une seule contrée, mais il l'a étendu par toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde habité. Oui, il l'a étendu sur toute la terre; écoutez à ce sujet le Prophète: *Leur voix a retenti par toute la terre, et leurs paroles ont été jusqu'aux extrémités du monde habité.* (Ps. XVIII, 5; Rom. X, 18.) Que vous alliez dans l'Inde, chez ces peuples que le soleil à son lever visite les premiers, ou vers l'Océan jusqu'aux Iles Britanniques, ou vers le Pont-Euxin, ou dans les contrées septentrionales, partout vous entendrez les hommes répétant les sages maximes de l'Ecriture, avec un accent étranger sans doute, mais avec une même foi, dans une langue différente, mais avec une même pensée. Le son des paroles change, mais la religion ne change pas; barbares par la langue, ces hommes sont sages par la pensée, et les solécismes de leur bouche n'empêchent pas la pureté de leur vie.

Voyez-vous la grandeur de ce paradis étendu jusqu'aux extrémités de la terre? Là il n'y a pas de serpents, les bêtes féroces ne s'y trouvent pas, et la grâce du Saint-Esprit protége cette heureuse région. Dans ce paradis comme dans l'autre se trouve une source, une source d'où sortent des milliers de fleuves, et non quatre seulement. Ce n'est pas au Tigre, à l'Euphrate, au Nil, au Gange, mais à des milliers de fleuves que cette source donne naissance. Qui le dit? Dieu lui-même qui, dans sa bonté, nous a donné ces fleuves: *Celui qui croit en moi*, dit l'Ecriture, *des fleuves d'eau vive couleront de son sein.* (Jean, VII, 38.) Voyez-vous qu'il sort de cette source, non quatre fleuves, mais des fleuves innombrables? Et ce n'est pas l'abondance seulement, mais aussi la nature des eaux qui rend cette source admirable; car ce ne sont pas des eaux qui coulent, mais les grâces du Saint-Esprit. Cette source se communique à chaque âme fidèle et se partage entre elles sans jamais s'amoindrir, se partage sans jamais tarir, se divise sans diminuer; elle est tout entière en toutes et tout entière en chacune. Car telle est la grâce du Saint-Esprit. Voulez-vous savoir combien ces eaux sont abondantes? Voulez-vous connaître la nature de ces eaux et apprendre qu'elles ne ressemblent pas aux nôtres, qu'elles sont bien supérieures, bien plus admirables? Ecoutez les paroles de Jésus à la Samaritaine, pour comprendre combien cette source est abondante: *L'eau que je donnerai*, dit-il, *au fidèle*, *deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante dans la vie éternelle.* (Jean, IV, 14.) Il n'a pas dit *sortante*, il n'a pas dit *coulante*, mais *jaillissante*, pour marquer qu'elle est inépuisable. Ces eaux qui jaillissent d'une fontaine et se répandent de tous côtés sont celles que la fontaine ne peut plus contenir dans son sein, mais qu'un courant continu force à jaillir. Aussi pour marquer l'abondance de ces eaux, il a dit: non pas qu'elles *sortent*, mais qu'elles *jaillissent.*

Voulez-vous savoir quelle est la nature de cette eau? Voyez à quoi elle sert. Elle est utile non pour la vie présente, mais pour la vie éternelle. Restons dans ce jardin, asseyons-nous près de la source, ne faisons pas comme Adam pour ne pas être comme lui chassés de ce lieu. Ne nous laissons pas entraîner par de funestes suggestions, par les mensonges de Satan; restons dans le paradis, nous y trouverons la sûreté; continuons de nous adonner à la lecture des Ecritures. Ceux qui sont assis à côté d'une fontaine, qui jouissent de la fraîcheur qu'elle procure, qui, pour se protéger contre la chaleur, baignent souvent leur visage dans les eaux, se guérissent facilement de la soif, s'ils viennent à l'éprouver, par ce qu'ils trouvent le remède dans la source: ainsi celui qui est assis auprès de la fontaine des saintes Ecritures, s'il est tourmenté par l'ardeur d'une passion insensée, s'en délivre facilement en baignant son âme dans ces eaux; si la colère s'allume en lui et fait bouillonner son cœur comme la chaleur fait bouillonner un vase, qu'il y jette un peu de cette eau spirituelle et cette passion impudente sera bientôt comprimée. En un mot, la lecture des Livres saints nous délivre de toute pensée mauvaise, comme de flammes dévastatrices.

2. C'est pourquoi David, ce grand prophète qui connaissait l'utilité de la lecture des saints Livres, compare celui qui s'applique aux Ecri-

tures et qui passe sa vie avec elles, le compare, dis-je, à un arbre toujours verdoyant, planté sur le bord d'une rivière : *Heureux l'homme qui n'a pas été dans l'assemblée des impies, qui ne s'est point arrêté dans la route des pécheurs, qui ne s'est point assis dans la chaire de pestilence, mais qui place ses affections dans la loi du Seigneur et la médite jour et nuit, il sera comme un arbre planté près d'un cours d'eau.* (Ps. I, 1-3.) L'arbre planté près d'un cours d'eau, croissant au bord même d'une rivière, jouit sans cesse d'une humidité convenable et brave impunément toutes les intempéries de l'air ; il ne craint pas les ardeurs desséchantes du soleil, ni l'air enflammé ; ayant en lui-même une sève abondante, il se défend contre la chaleur extérieure et la repousse : de même une âme qui se tient près des eaux de la sainte Ecriture, qui s'en abreuve continuellement, qui recueille en elle-même cette rosée rafraîchissante de l'Esprit-Saint, devient supérieure à toutes les attaques des choses humaines, que ce soit la maladie, la médisance, la calomnie, l'insulte, la raillerie ou tout autre mal ; oui, quand toutes les calamités de la terre fondraient sur cette âme, elle se défend facilement contre toutes ces attaques, parce que la lecture de l'Ecriture sainte lui fournit des consolations suffisantes. Ni la gloire au loin répandue, ni la puissance bien établie, ni l'assistance d'amis nombreux, aucune chose humaine enfin, ne peut consoler un homme affligé, comme la lecture de la sainte Ecriture. Pourquoi donc ? Parce que ces choses-là sont périssables et corruptibles, et que les consolations qu'elles donnent périssent aussi ; la lecture de l'Ecriture sainte, c'est un entretien avec Dieu, et quand Dieu console un affligé, qui pourra le rejeter dans l'affliction ?

Appliquons-nous donc à cette lecture, non pas seulement pendant ces deux heures (cela ne suffirait pas pour nous sauver), mais toujours ; que chacun rentré chez soi prenne en main les Livres divins et qu'il réfléchisse sur les pensées qu'ils renferment, s'il veut retirer de l'Ecriture sainte un secours continuel et suffisant. Cet arbre planté sur le bord de l'eau n'y reste pas seulement deux ou trois heures, mais tout le jour, mais toute la nuit. Aussi ses feuilles sont abondantes, ses fruits nombreux, et cependant nul homme ne l'arrose ; mais placé près d'une rivière, ses racines attirent l'humidité et la communiquent comme par certains canaux à tout le tronc qui en profite : de même, pour celui qui lit continuellement la sainte Ecriture et qui se tient auprès de ces eaux, n'eût-il aucun commentateur, la lecture seule, comme une espèce de racine, lui en fait retirer une très-grande utilité. Ah ! je sais vos soucis, vos occupations, vos nombreux travaux : aussi ce n'est que doucement et peu à peu que je vous amène à réfléchir sur l'Ecriture, et la lenteur de mon interprétation en rendra le souvenir plus durable. Un orage tombant par torrents impétueux n'agit que sur la surface de la terre et reste inutile pour les couches inférieures ; mais une pluie qui tombe doucement et peu à peu, comme de l'huile, pénètre plus profondément au moyen de certains vaisseaux, de certains canaux, remplit d'eau les cavités qu'elle rencontre et rend la terre bien propre à porter des fruits. Et nous aussi, nous faisons tomber doucement cette pluie spirituelle dans vos âmes. L'Ecriture, c'est un nuage spirituel, ses paroles et ses pensées c'est une pluie bien supérieure à la pluie matérielle ; et cette pluie spirituelle, nous la faisons tomber lentement sur vos âmes, afin que nos paroles pénètrent jusqu'au fond. Aussi depuis quatre jours que cette interprétation est commencée, nous n'avons encore pu aller plus loin que le titre ; nous en sommes encore occupés. Il vaut bien mieux ne travailler qu'un petit champ, le remuer profondément et y trouver en abondance les choses nécessaires que de travailler superficiellement de grandes étendues de terrain et de n'aboutir qu'à se fatiguer en vain, sans profit, sans résultat. Je sais que cette lenteur déplaît à beaucoup ; mais ce n'est pas de leurs blâmes, c'est de votre utilité que je me soucie. Que ceux qui peuvent aller plus vite attendent leurs frères plus lents ; ils peuvent bien les attendre, mais leurs frères plus faibles ne sauraient les atteindre. Aussi saint Paul nous recommande, à nous, de ne pas presser inoportunément les faibles qui ne peuvent arriver à la perfection des forts, et aux forts de supporter l'impuissance des faibles. (I Cor. VIII, 9.) C'est de votre utilité que je me soucie, non du vain renom d'éloquence ; c'est pourquoi les mêmes pensées me retiennent si longtemps.

3. Le premier jour j'ai dit qu'il ne fallait pas passer sur les titres sans s'y arrêter, et c'est alors que je vous ai lu l'inscription de l'autel et que je vous ai montré la sagesse de saint Paul qui,

prenant pour ainsi dire un soldat étranger du milieu des ennemis, l'a fait passer dans sa propre armée. A cela s'est bornée notre instruction du premier jour; ensuite, le deuxième jour, nous avons recherché quel était l'auteur du livre et nous avons trouvé par la grâce de Dieu que c'était Luc l'évangéliste; nous avons établi ce point par bien des preuves qui demandaient, les unes plus, les autres moins de sagacité. Je sais que beaucoup de mes auditeurs n'ont pas suivi mes dernières déductions: ce qui ne m'empêchera pas de rechercher encore ces preuves plus difficiles à saisir. Les pensées qui frappent au premier abord serviront aux faibles, celles qui sont plus profondes plairont et seront utiles à ceux qui ont de la pénétration. Il faut que nous servions un repas varié et multiple, car les convives ont des goûts variés et multiples. Nous avons donc traité le premier jour du titre, le second de l'auteur, le troisième, c'est-à-dire hier, du commencement du livre et nous avons montré (nos auditeurs le savent bien) ce que c'est qu'un acte, ce que c'est qu'un miracle, ce que c'est que la bonne conduite, ce que c'est qu'un prodige, qu'un signe, qu'une puissance, quelle différence il y a entre eux, comment l'un est plus grand, l'autre plus utile, comment l'acte vertueux conduit par lui seul au royaume des cieux, comment le miracle séparé de l'acte vertueux est banni du paradis. Aujourd'hui il nous faut achever l'interprétation du titre et montrer ce que c'est que ce nom d'apôtres. Car ce n'est pas un nom sans signification; c'est le nom d'une autorité, de l'autorité la plus grande, de l'autorité la plus spirituelle, de l'autorité céleste. Attention donc. Dans le siècle, il y a bien des autorités de rangs divers, les unes sont plus hautes, les autres moins : par exemple, pour commencer par les dignités inférieures, il y a le procureur de la ville, au-dessus de lui le gouverneur de la province, après celui-ci une autorité plus grande encore; dans la hiérarchie militaire, il y a le maître des soldats, puis le préfet, plus haut encore la dignité de consul. Ce sont là autant d'autorités, mais de degrés différents: il en est de même dans l'ordre spirituel, on y remarque aussi beaucoup de dignités de divers degrés; mais la plus élevée de toutes, c'est la dignité d'apôtres.

Je me sers de cette comparaison pour vous faire passer des choses visibles aux choses invisibles. C'est ainsi que fait le Christ; pour parler du Saint-Esprit, il emprunte des figures à l'eau : *Quiconque boit de cette eau aura encore soif*, dit-il, *au contraire qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif*. (Jean, IV, 13.) Voyez-vous comme des choses visibles il conduit aux invisibles? C'est ainsi que nous faisons et nous marchons de bas en haut, afin que notre parole en soit plus claire. Parlant d'autorités, nous avons indiqué des autorités non spirituelles, mais temporelles, pour vous conduire des unes aux autres. Avez-vous entendu combien j'ai énuméré d'autorités visibles, les unes plus grandes, les autres moins, et combien la dignité de consul est au-dessus de toutes comme la tête et le sommet? Voyons quelles sont les dignités spirituelles. C'est une dignité spirituelle que celle de prophète; en voici d'autres, celles d'évangéliste, de pasteur, de docteur; les uns ont le don des miracles, les autres des guérisons, d'autres encore de l'interprétation des langues. Ces noms sont des noms de grâces, mais ces grâces ont donné naissance dans l'Eglise à des fonctions, à des dignités. Le prophète est un dignitaire; l'exorciste un dignitaire; chez nous, le pasteur et le docteur sont des dignitaires spirituels; mais par dessus toutes ces dignités se trouve la dignité d'apôtre. Et comment le voyez-vous? C'est qu'un apôtre est avant tous ceux-là, et ce qu'est le consul dans les dignités de ce monde, l'apôtre l'est dans les dignités spirituelles : il y tient le premier rang. Ecoutez saint Paul énumérant ces dignités et plaçant au degré le plus élevé celle d'apôtres. Que dit-il donc? *Dieu a établi dans l'Eglise, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs et des pasteurs, ensuite le don des guérisons.*

Voyez-vous quelle est la charge la plus sublime? Voyez-vous l'apôtre assis au premier rang, n'ayant personne au-dessus de lui, plus élevé que lui? Saint Paul place au premier lieu les apôtres, au second les prophètes, au troisième les docteurs et les pasteurs, ensuite ceux qui possèdent la grâce des guérisons, ceux qui soignent les malades, les directeurs, ceux qui ont le don des langues. Mais la dignité d'apôtre n'est pas seulement la tête des autres dignités, elle en est encore la base et la racine. La tête, placée au-dessus du corps, n'en est pas seulement la maîtresse et la dominatrice, mais encore, si j'ose le dire, la racine : car les nerfs qui pénètrent dans toutes les parties

du corps sortent d'elle, du cerveau, et recevant d'elle les esprits animent tout le corps; de même la dignité d'apôtre, maîtresse et dominatrice des autres, non-seulement les surpasse, mais contient en elle-même la racine de toutes les autres. Le prophète peut ne pas être apôtre et prophète; mais l'apôtre est nécessairement prophète, il a le don des guérisons, des langues et de l'interprétation; ainsi cette dignité est la source et la racine des autres.

4. Oui, il en est ainsi, j'en atteste saint Paul. Mais disons d'abord ce que c'est que le don des langues Qu'est-ce donc que le don des langues? Autrefois celui qui avait été baptisé et qui croyait parlait diverses langues quand le Saint-Esprit était descendu sur lui. Comme les chrétiens d'alors étaient encore faibles et qu'ils ne pouvaient voir des yeux du corps les grâces spirituelles, il leur était accordé une grâce sensible pour que ce qui était spirituel leur devînt évident, et le baptisé se mettait à parler notre langue, celle des Perses, celle des Indiens, celle des Scythes pour apprendre aux infidèles qu'il avait reçu l'Esprit-Saint. C'était là un miracle sensible, je veux dire ce don des langues; c'était un des sens du corps qui le percevait; quant à la grâce du Saint-Esprit, grâce spirituelle et invisible, ce signe sensible la rendait manifeste. Voilà en quoi consistait le don des langues. Cet homme qui naturellement ne connaissait qu'une langue, en parlait plusieurs que lui avait enseignées la grâce; on voyait un homme un par le nombre, mais multiple par la grâce, ayant plusieurs bouches et plusieurs langues. Voyons comment l'Apôtre posséda ce don ainsi que tous les autres. De celui-ci il dit: *Je parle plus de langues que vous tous.* (I Cor. XIV, 18.) Vous voyez comme on retrouve en lui cette diversité des langues; et non-seulement on l'y retrouve, mais avec plus de variété que dans tout autre fidèle, car il ne dit pas seulement: Je puis parler vos langues, mais *je parle plus de langues que vous tous*. Quant au don de prophétie qu'il avait, voici comme il le manifeste: *l'Esprit dit clairement que dans les derniers jours viendront des temps périlleux.* (I Tim. IV, 1.) Que ce soit une prophétie que d'annoncer ce qui arrivera à la fin des siècles, tout le monde le voit. Et en un autre endroit: *Or sachez qu'à la fin des jours viendront des temps périlleux* (II Tim. III, 31); et en un autre encore: *Je vous affirme, sur la parole du Seigneur, que nous qui vivons et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne préviendrons pas ceux qui se sont déjà endormis.* (I Thess. IV, 14.) C'est là encore une prophétie. Voyez-vous qu'il a le don des langues et celui de prophétie? Voulez-vous voir qu'il a la grâce de guérir? Mais les preuves ne sont-elles pas inutiles ici, puisque nous voyons ce don de guérison appartenir, non-seulement aux apôtres, mais encore à leurs vêtements? Qu'il ait été le docteur des nations, il le dit partout, et il ajoute qu'il embrassa dans sa sollicitude la terre entière et qu'il gouverna les Eglises. Ainsi quand vous entendez énumérer les diverses dignités et dire: premièrement les apôtres, secondement les prophètes, troisièmement les pasteurs et les docteurs, ensuite ceux qui possèdent le don de guérison, d'assistance, de direction, le don des langues, sachez que la réunion de tous ces dons se trouve dans la dignité d'apôtre comme dans la tête. Pensiez-vous que le nom d'apôtre fût sans signification? Vous savez maintenant tout ce qu'il renferme de grandeurs. Et si nous avons traité cette matière ce n'est pas pour faire parade de notre science, car ces paroles sont moins les nôtres que les paroles de l'Esprit-Saint dont la grâce excite les plus négligents et ne leur laisse rien omettre.

Ce ne serait pas sans raison que nous appellerions un apôtre consul dans l'ordre spirituel. Les apôtres, ce sont des magistrats choisis par Dieu, magistrats non préposés à telle nation, à telle ville, mais désignés pour prendre tous ensemble soin de toute la terre. Oui, ce sont des magistrats spirituels, et je vais essayer de vous le montrer, afin qu'après cette démonstration vous sachiez que les apôtres sont aussi élevés au-dessus des magistrats de l'ordre temporel que ceux-ci le sont au-dessus d'enfants qui se livrent aux jeux de leur âge. La magistrature spirituelle est bien plus grande que la magistrature temporelle et plus nécessaire à notre vie: quand elle disparaît, tout tombe et se dissout. Quel est le caractère distinctif du magistrat? Qui faut-il regarder comme revêtu de cette dignité? Celui qui est maître de la prison, qui peut enchaîner les uns, relâcher les autres, renvoyer ceux-ci, enfermer ceux-là, ou encore remettre les dettes, acquitter certains débiteurs et en forcer d'autres à payer, envoyer à la mort et rappeler de la mort: ou plutôt ce n'est pas là le pouvoir d'un magistrat, mais d'un roi, et encore ce pouvoir n'appar-

tient-il pas tout entier même aux rois. Car ils ne peuvent rappeler de la mort celui qui a quitté la vie, mais celui seulement qu'on conduit à la mort; ils peuvent annuler une sentence, mais rappeler proprement de la mort, ils ne le peuvent; le pouvoir qu'ils ont est bien petit et le pouvoir le plus grand, ils en sont privés. De plus, nous reconnaissons un magistrat à sa ceinture, à la voix du héraut, aux licteurs qui l'accompagnent, à son chariot, à son épée : car ce sont là les marques du pouvoir. Voyons si la dignité d'apôtre a les mêmes insignes; non, ce ne sont pas les mêmes, mais des insignes bien supérieurs. Comparons-les, pour vous montrer que d'un côté il n'y a que des noms, et que de l'autre sont les réalités; pour vous montrer que la différence qu'il y a entre les magistrats civils et les apôtres est la même à peu près qu'entre les enfants qui jouent aux magistratures et les hommes qui exercent ces magistratures, et, si vous le voulez, commençons par le pouvoir de dispenser de la prison. Nous avons dit que le magistrat peut relâcher ou enchaîner. Voyez si les apôtres n'ont pas le même pouvoir : *Tous ceux que vous lierez sur la terre seront liés dans les cieux, et tous ceux que vous délierez sur la terre seront déliés dans les cieux.* (Matth. XVIII, 18.) Vous voyez des deux côtés autorité sur la prison; le nom est le même, mais que la chose est différente! Il y a liens et liens, mais les uns sur la terre, les autres dans le ciel : car c'est le ciel qui est la prison sur laquelle les apôtres ont puissance. Voyez donc combien leur pouvoir est grand : habitant notre terre, ils portent leur sentence, et cette sentence est assez puissante pour pénétrer dans les cieux. Des rois assemblés en une même ville portent des décrets et des lois, qui se font respecter par toute la terre : de même les Apôtres assemblés en un seul lieu portèrent des lois, et telle a été l'efficacité de ces lois qu'elle s'est fait sentir non-seulement par toute la terre, mais qu'elle a pénétré jusqu'au plus haut des cieux. Vous voyez deux prisons, l'une sur la terre, l'autre dans le ciel; l'une pour les corps, l'autre pour les âmes, ou plutôt à la fois pour les âmes et pour les corps; leurs liens n'étreignent pas seulement les corps, mais aussi les âmes.

5. Voulez-vous voir comment ils avaient la puissance de remettre les dettes? Ici encore vous apercevrez une grande différence; ils remettaient, non l'argent, mais les péchés : *Ceux à qui vous remettrez les péchés*, dit Jésus-Christ, *ils leur seront remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* (Jean, XX, 23.) Est-il besoin de vous montrer après cela qu'ils envoyaient à la mort et qu'ils rappelaient de la mort, non-seulement après la sentence, non-seulement au moment du supplice, mais qu'ils ressuscitaient ceux qui étaient déjà morts et corrompus? Mais où ont-ils condamné à mort? Où ont-ils délivré de la mort? Ananie et Saphire furent convaincus de sacrilége; quoiqu'ils n'eussent caché qu'un argent qui était le leur, ce n'en était pas moins un attentat sacrilége : cette somme, après la promesse qu'ils avaient faite, ne leur appartenait plus. Que fit donc l'apôtre? Ecoutez et vous verrez que, assis en quelque sorte sur un tribunal, il cite le sacrilége, interroge comme fait le juge et ensuite prononce la sentence. Un interrogatoire en effet précéda la condamnation. Le crime, il est vrai, était patent; mais pour faire voir à ceux qui n'étaient pas présents la justice de sa sentence, il interroge en ces termes : *Pourquoi Satan s'est-il emparé de ton cœur jusqu'à te faire mentir à l'Esprit-Saint et frauder sur le prix de ton champ? Restant entre tes mains, ne demeurait-il pas à toi? Et vendu n'était-il pas encore en ta puissance? Ce n'est pas aux hommes que tu as menti, mais à Dieu.* (Act. V, 3, 4.) Et quel effet produisirent ces paroles sur Ananie? Il tomba et il expira. Voyez-vous que les apôtres ont le pouvoir du glaive? Quand vous entendez dire à saint Paul : *Prenez en toutes circonstances le glaive de l'Esprit qui est la parole de Dieu* (Eph. VI, 17), souvenez-vous de cette sentence, souvenez-vous que frappé non par l'épée, mais par la parole, le sacrilége est tombé. Voyez-vous ce glaive aiguisé, ce glaive nu? Il n'y a pas de lame, pas de poignée, pas de mains; mais, au lieu de mains, c'est la langue, au lieu d'une lame, ce sont des paroles qui ont mis à mort le coupable Ananie.

Après lui vint sa femme; l'Apôtre voulait lui présenter une occasion de se mettre hors de cause, de se rendre digne de pardon, et pour cela il lui demanda encore : *Dites-moi si vous avez vendu le champ ce prix-là.* Il savait bien qu'on ne l'avait pas vendu ce prix-là; mais c'était pour l'amener à résipiscence par son interrogation, pour lui faire reconnaître sa faute, pour lui accorder son pardon, qu'il lui parlait ainsi; et cette femme persista dans son

impudence : aussi partagea-t-elle le châtiment de son mari. Voyez-vous le pouvoir de disposer de la prison? Voyez-vous comme les apôtres peuvent envoyer à la mort? Mais voyons un pouvoir plus grand encore, celui de rappeler de la mort. Tabithe, une chrétienne célèbre par ses nombreuses aumônes, était morte, et on avait couru aussitôt vers les apôtres; car on savait qu'ils avaient pouvoir de vie et de mort; on savait que ce pouvoir était venu du ciel sur la terre. Que fit Pierre lorsqu'il fut arrivé? *Tabithe, levez-vous* (Act. IX, 40), dit-il. Il ne lui fallut ni grands apprêts, ni serviteurs, ni ministres; il lui suffit d'une parole pour la ressusciter; la mort entendit cette voix et elle ne put retenir sa victime. Voyez-vous combien est puissante la voix de ces juges? Celles de nos juges sont bien faibles : qu'ils commandent et s'il n'y a pas de serviteur pour leur obéir, rien ne s'exécute; mais là il n'est pas besoin de ministres; l'apôtre parle et aussitôt la chose se fait. Vous avez vu la prison dont ils disposent et qui est le signe caractéristique de leur puissance; vous les avez vus remettre les péchés, chasser la mort, rappeler à la vie. Voulez-vous voir quelle est leur ceinture? Le Christ les a envoyés ceints, non de cuir, mais de vérité; ceinture vénérable et spirituelle; aussi dit-il : *Ceignant vos reins de la vérité.* (Ephés. VI, 14.) Leur autorité est spirituelle et elle n'a besoin de rien de sensible : *Toute la gloire de la fille du roi est à l'intérieur.* (Ps. XLIV, 14.)

Mais quoi! voulez-vous voir leurs bourreaux? Les bourreaux sont ceux qui châtient les coupables, les suspendent au gibet, leur déchirent les flancs, les tourmentent, les punissent. Voulez-vous les voir? Ce ne sont pas des hommes que les apôtres ont pour bourreaux, mais le diable lui-même et ses démons; oui, quoique revêtus de chair et d'un corps, les apôtres avaient pour les servir des puissances spirituelles. Entendez avec quelle autorité saint Paul leur donnait ses ordres : écrivant au sujet du fornicateur, il dit : *Livrez-le à Satan pour la mort de sa chair.* (I Cor. V, 5.) Au sujet de quelques blasphémateurs il en usa de même : *Je les ai livrés*, dit-il, *à Satan*, *pour qu'ils apprennent à ne point blasphémer.* (I Tim. I, 20.) Que me reste-t-il à vous montrer? Qu'ils ont des chars? Je puis vous montrer même cela. Comme Philippe, après avoir baptisé l'eunuque et l'avoir initié aux saints mystères, avait besoin de s'en retourner, l'Esprit l'enleva et il se trouva transporté du désert à Azot. (Act. VIII, 39, 40.) Voyez-vous ce char rapide, cet attelage plus prompt que le vent? L'apôtre devait monter jusque dans le paradis, quelle distance! quel intervalle! Enlevé tout à coup, il y fut transporté sans aucun effort et en un instant. (II Cor. XII, 2.) Voilà le char des apôtres; la voix de leur héraut est digne de leur autorité. Ce n'est pas un homme qui, marchant devant eux, élevait la voix, mais la grâce de l'Esprit-Saint, l'éclat des miracles qui a une voix plus retentissante que la trompette; voilà comme l'Esprit-Saint leur ouvrait la route. Si les chefs des peuples paraissent dans un tel éclat que leurs sujets n'osent facilement les aborder, il en fut de même des apôtres. *Parmi les autres aucun n'osait se joindre à eux; mais le peuple les exaltait.* (Act. V, 13.) Vous voyez qu'ils peuvent jeter en prison, remettre les dettes, qu'ils ont le glaive, qu'ils portent une ceinture, qu'ils voyagent sur un char, qu'une voix plus retentissante que la trompette les devance, qu'ils se montrent environnés d'un grand éclat.

6. Il faut maintenant vous montrer toutes leurs belles actions, vous faire voir combien ils ont été utiles à la terre : car les chefs ne sont pas seulement chefs pour recevoir des honneurs, mais surtout pour déployer en faveur de leurs sujets une grande sollicitude, une grande affection. Toutefois, comme mon discours est déjà plus long qu'il ne faut, renvoyant ce sujet à une autre réunion, j'essayerai de m'adresser maintenant aux néophytes. Et ne regardez pas cette pensée comme hors de saison. J'ai déjà dit que l'on peut encore être appelé néophyte non pas dix et vingt jours, mais dix et vingt ans après avoir reçu le baptême, pourvu que l'on soit vigilant et sage. Quelle est la meilleure exhortation que je puisse leur adresser? Ce sera de leur rappeler leur naissance, la première et la seconde, celle du corps et celle de l'âme, et de leur montrer la différence entre les deux. Ou plutôt ce n'est pas de nous qu'ils doivent apprendre cela, le fils du tonnerre leur parlera lui-même, le disciple bien-aimé du Christ, saint Jean. Que dit-il? *A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu* (Jean, II, 12); puis leur rappelant leur première naissance, et par cette comparaison leur montrant la grandeur de la grâce qu'ils avaient reçue, il dit : *Qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.* (Jean, I, 13.) Une seule

parole suffit pour leur faire voir leur noblesse. O chaste enfantement! ô naissance spirituelle! ô nouvelle vie! Conception et pas d'entrailles, naissance et pas de sein, enfantement en dehors de toute œuvre de la chair, enfantement par la grâce et la charité de Dieu, enfantement où il n'y a que joie et allégresse! Le premier ne ressemble pas à celui-ci, il commence par les gémissements. L'enfant sortant du sein de sa mère fait entendre un premier cri mêlé de larmes, comme le dit un auteur : *Son premier cri, comme celui de tous les autres, fut un cri de douleur.* (Sag. VII, 3.) Gémissements à l'entrée de la vie, larmes au début de la carrière, c'est ainsi que la nature nous présage dès le commencement un avenir douloureux. Pourquoi l'enfant pleure-t-il en naissant à la lumière? Le voici : avant le péché, Dieu dit : *Croissez et multipliez* (Gen. I, 28), c'était une bénédiction : mais : *tu enfanteras dans la douleur* (Gen. III, 16), dit-il après le péché : Voilà le châtiment. Et à notre naissance, il n'y a pas seulement des larmes, mais aussi des langes et des liens, des larmes à la naissance, des larmes à la mort, des langes à la naissance, des langes à la mort, pour que vous compreniez que la vie finit par la mort et trouve là son terme. Mais il n'en est pas de même de cette seconde naissance. Pas de larmes, pas de langes; en naissant on est affranchi et déjà prêt au combat; les mains et les pieds sont libres pour courir et lutter; là, pas de gémissements, pas de larmes : il n'y a que des embrassements, des caresses, des témoignages d'amitié de frères qui reconnaissent un de leurs propres membres, qui retrouvent un frère revenant d'un lointain voyage. Car, avant le baptême, le néophyte était l'ennemi; après le baptême il est devenu l'ami de notre commun Maître; aussi nous nous réjouissons tous; c'est pourquoi le baiser s'appelle *paix* pour nous apprendre que Dieu a mis fin à la guerre et que nous sommes rentrés en grâce avec lui. Gardons-la toujours, cette paix, conservons-la, faisons durer cette amitié, afin de mériter les tabernacles éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient au Père, gloire, honneur, puissance, ainsi qu'à l'Esprit saint et vivificateur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Qu'il n'est pas sans péril de taire ce qu'on entend à l'église. — Pourquoi les Actes des Apôtres se lisent à la Pentecôte? — Pourquoi le Christ ne s'est-il pas montré à tous les hommes après sa résurrection? — Que les miracles opérés par les Apôtres donnèrent une démonstration plus claire de sa résurrection que n'aurait fait sa vie elle-même.

ANALYSE.

1°, 2°, 3° Long exorde dans lequel l'orateur insiste sur le devoir que ceux qui entendent la parole sainte à l'Eglise ont de la répandre au dehors. Tout chrétien peut et doit être docteur au moins dans sa maison. — 4° Admirable condescendance des Apôtres et en particulier de saint Paul *se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.* — 5° Les Apôtres n'ont commencé à prêcher et à faire des miracles qu'après la Pentecôte, pourquoi ne pas attendre ce temps pour faire lecture du livre des *Actes*. — 6° On lit les *Actes des Apôtres* immédiatement après la résurrection parce que les miracles opérés par les Apôtres au nom de Jésus-Christ sont la meilleure preuve de la résurrection. — 7°, 8°, 9° Oui, les miracles opérés par les Apôtres sont une preuve irréfragable de la résurrection de leur Maître; démonstration étendue et éloquente.

1. La plus grande partie de la dette que m'avait fait contracter ce titre d'Actes des apôtres, je l'ai acquittée les jours précédents; et le peu qui vous reste dû je viens le payer aujourd'hui. Conservez-vous avec soin les leçons que vous avez entendues et mettez-vous votre zèle à les garder? Interrogez-vous sur ce point, vous qui avez reçu une somme d'argent et

qui devrez en rendre compte au Maître en ce jour où ceux à qui on aura confié des talents seront appelés pour rendre leurs comptes, où le Christ redemandera à ces banquiers le capital et les intérêts. *Il te fallait*, dit-il, *remettre mon argent aux banquiers, et de retour je l'aurais redemandé avec les intérêts*. (Matth. xxv, 27.) O grande et indicible charité de notre Maître! Il défend aux hommes de prêter à usure et il prête lui-même à usure. Pourquoi? Parce que la première usure est mauvaise et digne de blâme, tandis que la seconde est bonne et digne d'éloges. La première usure, je veux dire celle de l'argent, ruine et celui qui prête et celui qui emprunte; elle perd l'âme de celui qui reçoit l'usure et écrase la pauvreté de celui qui la donne. Quoi de plus triste que de voir un homme spéculer sur la pauvreté de son prochain et faire commerce du malheur de ses frères! Il porte une figure humaine et n'a rien que d'inhumain dans sa conduite; il devrait tendre la main à son frère et il précipite dans l'abîme celui qui a besoin de secours. Que fais-tu, ô homme? Le pauvre ne va pas chez toi pour que tu augmentes sa pauvreté, mais pour que tu la soulages, et ta conduite ne diffère pas de celle des empoisonneurs. Ceux-ci cachent leurs embûches secrètes dans les mets habituels de leurs victimes, et ceux-là, cachant sous un air d'humanité leur usure fatale ne laissent pas apercevoir le mal à ceux qui doivent prendre ce breuvage mortel. Aussi il est bon de rappeler ce qui a été dit du péché, et à ceux qui prêtent à usure, et à ceux qui empruntent ainsi. Or, qu'a-t-il été dit du péché? *Pour un peu de temps, il plaît au palais; mais ensuite il est plus amer que le fiel et plus pénétrant qu'une épée à deux tranchants*. (Prov. v, 3, 4.) Voilà ce qu'éprouvent les emprunteurs; dans votre détresse vous prenez l'argent qu'on vous prête, vous vous procurez ainsi une consolation, mais bien petite et de courte durée; et ensuite lorsque les intérêts s'accumulent et que le fardeau dépasse vos forces, cette douceur qui flattait le palais devient plus amère que le fiel, plus perçante qu'une épée à deux tranchants, et vous êtes forcés d'abandonner en toute hâte le bien de vos pères.

2. Mais des choses sensibles passons aux choses de l'esprit: *Il fallait*, dit-il, *remettre mon argent aux banquiers*, et par les banquiers chargés de le faire valoir c'est vous qu'il entend, vous, à qui s'adressent ces paroles. Et pourquoi Dieu vous appelle-t-il banquiers? Pour vous apprendre à peser toutes paroles avec le même soin que les banquiers mettent à l'examen et à l'admission des monnaies. De même que les banquiers refusent une pièce de monnaie altérée ou mal frappée, tandis qu'ils reçoivent celle qui est bonne et sans défaut; de même, suivant cet exemple, n'acceptez pas toute parole, rejetez celle qui est impure et corrompue, mais admettez dans votre souvenir celle qui est bonne et salutaire. Oui, oui, vous avez des plateaux, vous avez une balance non d'airain ni de fer, mais de sainteté et de foi: or, c'est avec cette balance que vous devez peser toute parole. C'est pourquoi on vous dit: soyez d'excellents banquiers, non pour que, vous établissant sur une place publique vous comptiez de l'argent, mais pour que vous soumettiez les paroles à une épreuve rigoureuse; c'est pourquoi saint Paul dit: *Eprouvez tout, ne retenez que ce qui est bon*. (I Thess. v, 21.) De plus, ce nom de banquiers nous fait entendre qu'il faut non-seulement que nous éprouvions, mais encore que nous distribuions les richesses. Si les banquiers, se contentant de recevoir l'argent, l'enfermaient chez eux sans le mettre en circulation, leur gain serait nul: il en est tout à fait de même des auditeurs de la parole divine. Si, vous contentant d'entendre une instruction, vous la gardez en vous sans la communiquer aux autres, tous vos soins n'aboutiront à rien. Dans les maisons de banque nous voyons sans cesse entrer et sortir: qu'il en soit de même pour nos instructions. Chez les banquiers, vous voyez les uns peser l'argent, les autres, le prendre et l'emporter aussitôt, et cela dure tout le jour. Aussi, bien qu'ils n'aient rien en propre, néanmoins comme ils se servent des richesses d'autrui pour des choses nécessaires, elles leur rapportent un grand profit. Faites de même. Ce ne sont pas, il est vrai, vos paroles, mais celles de l'Esprit-Saint: toutefois, si vous les employez pour un bon usage, vous en retirerez un grand profit spirituel: voilà pourquoi Dieu vous appelle banquiers.

Et pourquoi donne-t-il à la parole le nom d'argent? Le voici: de même que l'argent doit porter comme signe distinctif l'effigie du roi sans laquelle la monnaie, loin d'être valable, est regardée comme fausse, de même la doctrine de la foi doit être marquée au coin parfait du Verbe. En outre, l'usage de l'argent

c'est, pour ainsi dire, notre vie, l'argent est la condition de tous les contrats ; achats ou ventes, c'est par lui que tout se fait. Il en est de même de la doctrine de la foi ; cette monnaie spirituelle est la condition et la base de tous les contrats spirituels : par exemple, si nous voulons acheter quelque chose à Dieu, nous employons comme monnaie le langage de la prière et nous obtenons ce que nous demandons. Si nous voyons notre frère plongé dans l'indifférence et le vice, nous gagnerons son salut, nous achèterons sa vie, en employant comme monnaie la parole doctrinale.

Aussi devons-nous mettre tous nos soins à garder et à retenir les enseignements de la chaire pour en faire part aux autres : car on nous redemandera les intérêts de cet argent. Appliquons-nous à recevoir cette monnaie afin de pouvoir la communiquer aux autres : car chacun, s'il le veut, peut enseigner. Vous ne pouvez adresser des reproches à une grande assemblée ; mais vous pouvez donner un avis à votre femme. Vous ne pouvez parler à une si grande foule ; mais vous pouvez adresser à votre fils des paroles sages. Vous ne pouvez enseigner à cette multitude la doctrine du salut; mais vous pouvez rendre meilleur votre serviteur. Cette réunion de disciples ne dépasse pas vos forces ; cette manière d'enseigner ne dépasse pas votre intelligence ; bien plus, il vous est plus facile qu'à moi de travailler à l'amendement de ces personnes. Pour moi, je ne me trouve avec vous le plus souvent qu'une ou deux fois la semaine, et vous, vous avez continuellement dans votre propre maison les disciples dont je vous parle, votre femme, vos enfants, vos serviteurs, au foyer, à la table : aussi vous pouvez à tout instant du jour les reprendre. Et, d'un autre côté, les soins à donner vous sont plus faciles : pour moi, qui m'adresse à une foule aussi nombreuse, je ne sais pas quelle est la passion qui trouble votre âme, et à chaque réunion je suis forcé d'indiquer tous les remèdes; pour vous, vous pouvez agir tout autrement et avec bien moins de peine opérer la guérison : car vous connaissez parfaitement les fautes de ceux qui habitent sous le même toit que vous : aussi vous pouvez y apporter un remède plus prompt.

3. Donc, mes chers Frères, ne soyons pas insouciants du salut de ceux qui habitent avec nous : *Si quelqu'un*, dit saint Paul, *n'a pas soin des siens et surtout de ceux de sa maison, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle.* (I Tim. v, 8.) Vous voyez comment saint Paul traite ceux qui négligent les gens de leur maison ; et c'est avec raison : car celui qui ne prend pas soin des siens, dit-il, comment s'occupera-t-il des étrangers? Cette exhortation, direz-vous, n'est pas nouvelle dans ma bouche, c'est vrai, néanmoins je ne cesserai pas de vous la répéter, bien que je sois innocent désormais de la négligence des autres : *Il te fallait*, dit le Seigneur, *remettre mon argent aux banquiers*, et c'est la seule chose qu'il demande. Pour moi j'ai remis l'argent et je n'ai plus de compte à rendre; cependant, bien que ma responsabilité soit dégagée, et que je n'aie pas de châtiment à redouter, j'agis comme si j'étais encore responsable et exposé à la punition, tant je crains et je tremble pour votre salut.

Que personne donc n'apporte à écouter ces instructions de l'insouciance, de la négligence ; ce n'est pas en vain, ce n'est pas sans motif que je fais de si longs exordes ; c'est pour que vous preniez plus de soin de ce dépôt de la parole que je vous confie, et empêcher que vous ne retourniez chez vous sans profit, n'étant venus à l'église que pour vous dissiper et nous donner de vains applaudissements. Ce ne sont pas vos louanges que je recherche, mais votre salut. Ceux qui luttent au théâtre attendent et reçoivent du peuple cette récompense ; nous, ce n'est pas pour cela que nous combattons, mais bien pour obtenir du Maître la récompense qu'il a promise. Aussi je reviens souvent sur ces pensées, afin que répétées fréquemment elles descendent jusqu'au fond de votre âme. Les arbres qui ont jeté de profondes racines sont inébranlables aux assauts des tempêtes : de même les pensées qui ont pénétré profondément dans l'âme résistent plus facilement à la dissipation qu'apportent les affaires. Dites-moi, mon cher auditeur, si vous voyiez votre enfant mourir de faim, pourriez-vous rester insensible à sa détresse et ne vous exposeriez-vous pas à tout pour apaiser sa faim ? Eh bien ! vous feriez cela pour un enfant qui manque de pain, et pour celui qui manque de la doctrine du salut vous seriez insensible ! Seriez-vous encore digne d'être appelé père ? Et pourtant cette faim est d'autant plus funeste que l'autre, qu'elle conduit à une mort bien plus triste : aussi demande-t-elle de notre part une pitié plus grande : *Nourrissez vos enfants*, est-il dit, *dans la discipline et la correction du Sei-*

gneur. (Ephés. VI, 4.) C'est là la plus belle occupation des pères, le plus noble souci des parents. Car voici le signe auquel je reconnais un naturel noble, c'est à voir donner plus de soin aux choses spirituelles qu'aux temporelles. Mais en voilà assez pour l'exorde; il faut maintenant payer notre dette; si je vous ai adressé cette longue exhortation, c'est pour que vous recueilliez avec soin ce que je vais vous payer. Quelle est la dette que j'ai contractée envers vous, il y a quelques jours? L'avez-vous si vite oubliée? Il faut donc que je vous la rappelle et d'abord que je vous relise ce titre sur lequel j'ai déjà versé un premier à-compte, que je vous redise ce que je vous ai payé et que nous voyons enfin ce qui nous reste. Qu'ai-je donc payé en premier lieu? J'ai dit qui avait écrit le livre des Actes, qui en avait été le père ou plutôt le ministre; ce n'est pas saint Luc qui a fait les actes qu'il raconte, il n'a été que le ministre de la parole.

Au sujet des Actes eux-mêmes, j'ai dit ce que signifie ce nom; j'ai parlé aussi de cette appellation d'apôtre. Il faut dire maintenant pourquoi nos pères ont réglé que ce livre des Actes serait lu au jour de la Pentecôte. Peut-être vous souvenez-vous que j'avais aussi promis d'en donner la raison. Ce n'est pas sans motif et sans cause que nos pères ont fixé ces temps; ils ont agi en cela guidés par de sages raisons, non dans le dessein de soumettre notre liberté à la loi des temps, mais par condescendance pour les pauvres et les faibles, et afin de les enrichir des fruits de la science et de les fortifier par l'aliment de la sagesse. Et pour vous persuader que, s'ils ont observé les temps, ce ne fut point pour s'assujétir à une observance rigoureuse, mais par condescendance pour les faibles, écoutez ce que dit saint Paul : *Vous observez certains jours, certains mois, certains temps, certaines années. Je crains d'avoir travaillé en vain parmi vous.* (Gal. IV, 10, 11.) Et vous, grand Apôtre, est-ce que vous n'observez pas certains jours, certains temps, certaines années? Eh quoi! Mais, à voir celui qui défend d'observer les jours, les mois, les temps, les années ; à le voir, dis-je, les observer lui-même, que penserons-nous, dites-moi? Qu'il est en contradiction, en lutte avec lui-même ? Non, certes, mais que voulant aider la faiblesse de ceux qui observaient les temps, il s'est soumis pour eux à cette observance. Les médecins font de même, lorsqu'ils goûtent les premiers les mets préparés pour leurs malades, non qu'ils en aient besoin, mais par condescendance pour ces infirmes. C'est ainsi que fit saint Paul; sans avoir besoin d'observer les temps, il les a observés pour délivrer ceux qui les observaient de cette vaine pratique. Et quand est-ce que saint Paul a observé les temps? Attention, je vous prie : *Le lendemain, nous arrivâmes par mer à Milet. Car Paul s'était proposé de passer Ephèse sans y prendre terre, de peur d'éprouver quelque retard en Asie; il se hâtait afin d'être, s'il lui eût éte possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem.* (Act. XX, 15, 16.) Vous voyez que celui qui avait dit : *N'observez ni les jours, ni les mois, ni les temps*, observe lui-même le jour de la Pentecôte.

4. Et il n'observe pas seulement le jour, mais le lieu; il ne se hâtait pas seulement pour passer le jour de la Pentecôte, mais pour le passer à Jérusalem. Que faites-vous, ô bienheureux Paul? Jérusalem est détruite, la malédiction divine a rendu désert le saint des saints, la religion d'autrefois est abolie; vous-même vous criez aux Galates : *Vous qui espérez d'être justifiés par la loi, vous êtes déchus de la grâce* (Gal. V, 4), et pourquoi nous ramenez-vous de nouveau sous le joug de la loi? Cette question n'est pas légère, de savoir si saint Paul se contredit lui-même. Ce ne sont pas seulement les jours que saint Paul observe, mais encore les autres préceptes de la loi, et c'est lui qui crie aux Galates : *Voici que moi, Paul, je vous dis que, si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien.* (Gal. V, 2.)

Ce Paul qui disait : *Si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien* (Act. XVI, 1-3), a circoncis lui-même Timothée. Paul, dit l'Ecriture, ayant trouvé à Lystre un jeune homme, fils d'une femme juive fidèle et d'un père gentil, le circoncit. Ils ne voulait pas confier la mission d'enseigner à un incirconcis. Pourquoi en agissez-vous ainsi, ô bienheureux Paul? Par vos paroles vous détruisez la circoncision et par vos actes vous la ramenez? — Non, répond-il, je ne la ramène pas, je la détruis, au contraire, par mes actes. Car Timothée était fils d'une femme juive fidèle, mais d'un père infidèle : il était donc d'une race incirconcise. Mais comme saint Paul allait l'envoyer pour servir de maître aux Juifs, il ne voulut pas leur envoyer un incirconcis de peur qu'ils ne refusassent d'entendre sa parole. C'est donc pour préluder à la destruction de la circonci-

sion et ouvrir la route à l'enseignement de Timothée qu'il le circoncit, afin de détruire la circoncision. Aussi dit-il : *Je me suis fait comme juif avec les juifs.* (I Cor. IX, 20.) Ce n'est pas pour devenir juif que saint Paul parle ainsi, mais pour amener à renoncer au judaïsme ceux qui étaient restés juifs ; c'est pour le même motif qu'il circoncit Timothée, c'est-à-dire pour détruire la circoncision. Il se servait donc de la circoncision contre la circoncision. Timothée reçut la circoncision pour avoir accès auprès des Juifs et les éloigner peu à peu de cette pratique. Voyez-vous pourquoi Paul observa et la circoncision et la Pentecôte ? Voulez-vous que je vous le montre observant d'autres points de la loi? Faites attention. Il monta un jour à Jérusalem, et les Apôtres le voyant lui dirent : *Tu vois, frère, combien de milliers de juifs ont cru. Or, ils ont ouï dire que tu portes par tes enseignements à abandonner la loi. Que faire donc ? Fais ce que nous te disons. Nous avons ici des hommes liés par un vœu ; prends-les avec toi, purifie-toi avec eux, fais-leur raser la tête, afin que tous sachent que ce qu'ils ont entendu dire de toi est faux, mais que toi aussi tu observes la loi de Moïse.* (Act. XXI, 20-24.) Voyez-vous cette condescendance admirable ? Il observe les temps pour faire disparaître l'observance des temps ; il emploie la circoncision pour abolir la circoncision ; il offre un sacrifice pour détruire les sacrifices. C'est bien pour cela qu'il l'a fait ; écoutez ses paroles : *Je me suis conduit avec ceux qui sont sous la loi comme si j'eusse été sous la loi ; pour gagner ceux qui étaient sous la loi, et bien que je fusse libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous.* (I Cor. IX, 21.) Et en agissant de la sorte saint Paul imitait son Maître. *Etant dans la forme de Dieu, il n'a pas cru que ce fût une usurpation de se faire égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même prenant la forme d'esclave* (Philip. II, 6-7), et bien qu'il fût libre, il se fit esclave. De même saint Paul, lorsqu'il était libre à l'égard de tous, se fit néanmoins l'esclave de tous pour les gagner tous. Notre Maître prenant notre nature se fit esclave afin de nous affranchir. *Il a incliné les cieux et il est descendu* (Ps. XVII, 10), afin de conduire au ciel les hommes d'ici-bas. *Il a incliné les cieux ;* il ne dit pas : il a quitté les cieux et il est descendu, mais *il a incliné*, afin de vous rendre plus facile la route du ciel. Saint Paul l'imita autant qu'il le put ; c'est pour cela qu'il dit : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ.* (I Cor. IV, 16.)

Et comment, bienheureux Paul, êtes-vous devenu l'imitateur du Christ ? Comment ? En ne recherchant jamais ma propre utilité, mais celle du grand nombre afin qu'ils soient sauvés, en me faisant, bien que libre à l'égard de tous, l'esclave de tous les autres. Il n'y a donc rien de meilleur que cette servitude, puisqu'elle devient pour les autres la cause de leur liberté. Saint Paul était un pêcheur spirituel : *Je vous ferai*, dit Jésus-Christ, *pêcheurs d'hommes.* (Matth. IV, 19.) Là est toute la raison de sa conduite. Les pêcheurs, quand ils voient un poisson avaler l'hameçon, se gardent bien de le tirer aussitôt, mais ils le laissent aller longtemps et le suivent attendant que l'hameçon soit bien fixé, afin de pouvoir amener leur prise en toute sûreté. Les Apôtres en agissaient de même ; ils jetaient l'hameçon de la doctrine dans l'âme des Juifs ; ceux-ci se rejetaient en arrière et se rattachaient à la circoncision, aux fêtes, à l'observance des temps ; au sacrifice, aux pratiques nazaréennes et autres choses semblables ; les apôtres les suivaient partout sans résister : vous cherchez, disait Paul, la circoncision, je ne m'y oppose pas, je vous suis ; vous demandez un sacrifice, je sacrifie ; vous voulez que je me rase, moi qui ai abandonné votre culte, je fais ce que vous ordonnez ; vous me commandez d'observer la Pentecôte, je ne dispute pas ; partout où vous me mènerez, je vous suivrai, et en restant près de vous je laisserai l'hameçon de la parole pénétrer plus profondément, afin qu'ensuite je puisse avec sûreté retirer toute votre nation de votre culte et de votre religion première. Voilà pourquoi je suis venu d'Ephèse à Jérusalem. Voyez-vous avec quelle obséquiosité saint Paul pêchant des poissons pour le Christ savait faire céder la parole ? Voyez-vous comment l'observance des temps, de la circoncision, des sacrifices avait pour but, non de ramener à l'ancienne religion, mais d'attirer à la vérité ceux qui étaient encore attachés aux figures ? Celui qui est assis sur une hauteur ne peut pas, s'il y reste toujours, faire monter ceux qui sont en bas ; il faut qu'il s'abaisse lui-même pour élever les autres jusqu'à lui. C'est ainsi que les apôtres descendirent des hauteurs de la religion évangélique pour y attirer ceux qui étaient encore dans les basses régions du judaïsme.

5. Cette observance des temps, cette condes-

cendance aux rites extérieurs, tout cela a été utile et avantageux, vous venez de le voir : recherchons maintenant pourquoi ce livre des *Actes des Apôtres* est lu au temps de la Pentecôte. En toutes ces recherches, nous n'avons voulu qu'une chose, vous montrer qu'en voyant les apôtres observer les temps vous ne devez pas croire qu'ils regrettent la religion judaïque ; mais accordez-moi, je vous prie, une grande attention ; c'est une question difficile que je vais vous exposer. Au jour de la croix nous avons lu ce qui regardait la croix ; au grand samedi, la trahison, le crucifiement de Notre-Seigneur, sa mort selon la chair, sa sépulture : pourquoi donc ne pas lire après la Pentecôte les Actes des Apôtres, puisque c'est alors qu'ils eurent lieu, qu'ils commencèrent ? Je sais que beaucoup l'ignorent : il est donc nécessaire de leur montrer d'après le livre même des Actes que les Actes des Apôtres commencent non à la Pentecôte, mais dans les jours qui suivent cette fête. Aussi ce serait avec raison qu'on rechercherait pourquoi il nous est ordonné de lire ce qui regarde la croix au jour de la Croix et de la Passion, tandis que pour la lecture des Actes des Apôtres nous n'attendons pas les jours, le temps où ils ont eu lieu, mais que nous les devançons. Ce ne fut pas immédiatement après la résurrection que les Apôtres firent des miracles ; Jésus resta sur la terre avec eux pendant quarante jours. Pourquoi passa-t-il avec eux quarante jours sur la terre ? je le montrerai une autre fois ; pour aujourd'hui, marchons toujours vers le but que nous nous sommes proposé, et montrons que le Christ n'est pas monté aux cieux aussitôt après sa résurrection, mais qu'il passa sur la terre quarante jours avec ses disciples, qu'il les passa en se trouvant au milieu d'eux, en partageant leur nourriture, en conversant avec eux ; qu'après ces quarante jours il monta vers son Père dans les cieux ; que pendant tout ce temps les Apôtres n'opérèrent aucun prodige, que quand dix jours se furent encore passés, et que les jours de la Pentecôte furent accomplis, le Saint-Esprit fut envoyé, qu'ils reçurent des langues de feu et qu'ils commencèrent à faire des miracles. Tous ces faits, mes chers frères, nous sont certifiés par les Ecritures, par exemple, que Jésus resta quarante jours avec ses disciples, que quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, le Saint-Esprit descendit, qu'alors les Apôtres reçurent des langues de feu et qu'à partir de ce moment ils commencèrent à opérer des miracles.

Qui rapporte tout cela ? Le disciple de Paul, l'illustre et vénérable Luc, en commençant ainsi son livre : *J'ai fait mon premier récit, ô Théophile, sur tout ce que Jésus-Christ a fait et enseigné depuis le commencement jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel, après avoir donné, par l'Esprit-Saint, ses commandements aux Apôtres qu'il avait choisis et auxquels, après sa passion, il se montra vivant par beaucoup de preuves, leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu. Ensuite, se trouvant avec eux, il leur commanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem.* (Act. I, 1-4.) Voyez-vous qu'après sa résurrection le Seigneur resta sur la terre quarante jours, parlant du royaume de Dieu et se trouvant au milieu de ses Apôtres ? Voyez-vous qu'il partageait leur repas ? *Et il leur commanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, que vous avez,* dit-il, *ouïe de ma bouche : car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint, sous peu de jours.* (Act. I, 4, 5.) Voilà ce que disait le Sauveur pendant ces quarante jours. *Ceux donc qui se trouvaient là assemblés l'interrogeaient, disant : Seigneur, est-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? Et il leur répondit : Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a réservés en sa puissance ; mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui viendra sur vous, et vous serez témoins pour moi, à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Et quand il eut dit ces choses, en leur présence, il s'éleva et une nuée le déroba à leurs yeux.* (Act. I, 6-9.) Vous voyez que pendant quarante jours le Christ demeura avec eux sur la terre. et qu'après ces quarante jours il fut enlevé au ciel. Voyons maintenant si au jour de la Pentecôte l'Esprit-Saint fut envoyé. *Et quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, il se fit soudain un bruit venant du ciel comme celui d'un vent impétueux qui arrive : alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu se reposa sur chacun d'eux.* (Act. II, 1-3.) Vous le voyez, n'est-il pas bien prouvé que pendant quarante jours le Christ resta sur la terre et que les Apôtres ne firent aucun miracle ? Comment auraient-ils fait des miracles, eux qui n'avaient pas encore reçu la grâce de l'Esprit saint et vivificateur.

Ne voyez-vous pas qu'au bout de quarante jours Jésus fut enlevé au ciel ? Ne voyez-vous pas encore que dix jours après les Apôtres firent des miracles ? Car lorsque les jours de la Pentecôte furent accomplis le Saint-Esprit fut envoyé. Il nous reste donc à chercher pourquoi c'est au jour de la Pentecôte que nous lisons les Actes des Apôtres. Si les Apôtres commencèrent alors à opérer des prodiges, alors, je veux dire à la résurrection du Seigneur, c'est alors aussi qu'il fallait lire ce livre. De même que nous lisons ce qui regarde la Croix au jour de la Croix, ce qui regarde la résurrection, ce qui regarde chaque fête au jour commémoratif de ces événements, on devrait lire les miracles des Apôtres au jour de ces miracles.

6. Si vous voulez savoir pourquoi nous ne les lisons pas alors, mais immédiatement après la Passion et la Résurrection, écoutez-en toute la raison. Après la Passion nous annonçons de suite la Résurrection du Christ, mais la preuve de la Résurrection du Christ ce sont les miracles des Apôtres et c'est le livre des Actes qui nous rapporte ces miracles. Ce récit qui, mieux que tout le reste, confirme la résurrection de notre Maître, c'est immédiatement après la passion et la résurrection vivificatrice que nos pères ont ordonné de le lire. Voilà pourquoi, mes chers frères, aussitôt après la passion et la résurrection nous lisons les miracles des apôtres ; c'est afin d'avoir de cette résurrection une preuve évidente et péremptoire. Vous ne le voyez pas ressuscité des yeux du corps, mais vous le voyez ressuscité des yeux de la foi. Ce n'est pas de ces yeux matériels que vous le voyez ressuscité, mais grâce à ces miracles vous le voyez ressuscité : car la vue de ces miracles vous conduit à la foi. Aussi le voir ressuscité est de sa résurrection une preuve moins grande et moins évidente que de voir des miracles se faire en son nom. Voulez-vous voir comment ces miracles confirment mieux sa résurrection que s'il eût apparu visible à tous les hommes ? Ecoutez bien ; car beaucoup font cette demande : Pourquoi ressuscité n'apparut-il pas aux Juifs ? Parole vaine et inutile. Si cela avait dû les amener à la foi, il n'aurait pas demandé mieux que de leur apparaître à tous après sa résurrection ; mais ce prodige ne les eût pas amenés à la foi ; c'est ce qu'il nous montre en Lazare. Il ressuscita cet homme mort depuis quatre jours, sentant déjà, déjà corrompu, il le fit sortir malgré les bandelettes qui le liaient, et cela, sous les yeux de tous, et ce prodige, loin de les attirer à la foi, ne fit qu'exciter leur colère : car ils résolurent de le faire périr à cause de cela. (Jean, XII, 10.) Si la résurrection d'un autre ne les amena pas à la foi, sa propre résurrection, s'il leur était apparu, ne les eût-elle pas encore irrités contre lui ? Bien que leurs efforts dussent rester impuissants, ils n'en auraient pas été moins exécrables.

Aussi voulant apaiser cette colère inutile, il se cacha ; il les eût rendus plus inexcusables et plus dignes de châtiment, en leur apparaissant après sa passion. Ainsi c'est dans leur intérêt qu'il dérobe sa personne à leurs regards, mais il se montre par des miracles. Le voir ressuscité, est-ce donc une chose plus grande que d'entendre dire à saint Pierre : *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche* ? (Act. III, 6.) Oui, c'est là la plus belle preuve de sa résurrection, une preuve plus persuasive qu'une apparition ; les hommes devaient se sentir plus attirés à la foi en voyant des miracles faits en son nom qu'en le voyant ressuscité, et voici ce qui le prouve. Le Christ ressuscité se montra à ses disciples ; et cependant il se trouva, même parmi eux, un incrédule, Thomas appelé Didyme, qui eut besoin de porter sa main aux endroits des clous ; qui eut besoin de sonder la plaie du côté. (Jean, XX, 24.) Et si ce disciple qui avait passé trois ans avec le Maître, partagé sa table, vu ses prodiges et ses miracles, entendu sa parole, si, dis-je, ce disciple le voyant ressuscité refusa de croire jusqu'à ce qu'il eût vu la place des clous et la blessure faite par la lance, comment toute la terre aurait-elle cru, dites-moi, en voyant Jésus ressuscité ? Qui oserait le dire ? Mais ce n'est pas ce fait seulement, il y en a encore d'autres qui prouvent que les miracles ont plus amené d'hommes à la foi que n'eût fait la vue de Jésus ressuscité. Quand la foule entendit saint Pierre dire au boiteux, *au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche*, trois mille hommes, puis cinq mille crurent en Jésus-Christ ; et quand un disciple le voit ressuscité, il refuse de croire. Voyez-vous que les miracles sont une meilleure preuve de la résurrection que les apparitions ? Celles-ci ne purent convaincre même un disciple ; ceux-là amenèrent à la foi même les ennemis qui les virent : tant cette seconde preuve l'emporta

sur la première pour attirer et amener à la foi de la résurrection ! Et pourquoi parler de Thomas ? Les autres disciples ne crurent pas non plus à la première apparition, sachez-le bien. Mais n'allez pas les accuser, mes chers auditeurs ; si le Christ ne les accusa pas, ne les accusons pas non plus : c'était un spectacle nouveau et bien étrange pour les disciples que de voir le premier-né d'entre les morts ressuscité ; or ces grands spectacles surprennent au premier abord, jusqu'à ce que par le temps ils s'affermissent dans les âmes de ceux qui y croient : voilà ce qui arriva aux disciples en cette circonstance. En effet lorsque le Christ ressuscité d'entre les morts leur dit : *Paix à vous ! troublés et épouvantés, ils croyaient voir un esprit, et Jésus leur dit : pourquoi êtes-vous troublés ?* Ensuite il leur montra ses mains et ses pieds, et *comme, transportés d'admiration et de joie, les Apôtres ne croyaient pas encore, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger* (Luc, XXIV, 36, 38, 41)? voulant par là les convaincre de sa résurrection. Mon côté, semble-t-il dire, et mes blessures ne vous persuadent pas ; en me voyant prendre de la nourriture, vous serez persuadés.

7. Et pour que vous sachiez bien qu'en disant : *Avez-vous ici quelque chose à manger ?* il leur voulait persuader que ce n'était ni une vision, ni un esprit, ni un fantôme, mais un homme véritablement et réellement ressuscité, écoutez comme saint Pierre se sert de tous ces faits pour confirmer la croyance en la résurrection. Lorsqu'il dit : *Dieu l'a ressuscité et lui a donné de se manifester aux témoins préordonnés de Dieu, à nous*, il ajoute la preuve de la résurrection, *à nous, qui avons mangé et bu avec lui.* (Act. X, 40, 41.) C'est une preuve dont le Christ usa lui-même lorsque, ayant ressuscité la jeune fille, il voulut convaincre les assistants de la vérité de cette résurrection, et il dit : *Donnez-lui à manger.* (Marc, V, 43.) Aussi, quand vous entendez dire qu'il se montra vivant pendant quarante jours leur apparaissant et restant au milieu d'eux, sachez pourquoi il prend aussi de la nourriture ; ce n'est pas par besoin qu'il mange, mais parce qu'il veut raffermir la faiblesse des disciples : d'où il est évident que les prodiges et les miracles des Apôtres sont la grande preuve de la résurrection ; aussi le Christ lui-même dit-il : *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi, lui, les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes encore.* (Jean, XIV, 12.) Car, comme la croix avait été pour la plupart une cause de scandale, il fallait après cela des miracles plus grands. Mais si le Christ étant mort fût resté dans la mort et le tombeau, comme le disent les Juifs, et ne fût pas monté aux cieux, non-seulement les miracles n'auraient pas été plus grands après qu'avant la passion, mais ils auraient même complétement disparu. Ecoutez-moi maintenant avec beaucoup d'attention ; c'est une preuve que la résurrection est indubitable que je viens de donner : aussi je veux la répéter.

Avant sa passion, le Christ fit des miracles, ressuscita des morts, purifia des lépreux, chassa les démons ; puis il fut crucifié, et, à ce que prétendent les Juifs impies, il n'est pas ressuscité d'entre les morts. Que leur répondrons-nous ? Nous leur demanderons comment, s'il n'est pas ressuscité, il se fait en son nom de plus grands miracles. Aucun homme ne fait de plus grands miracles après sa mort que pendant sa vie : or ici il y eut des miracles plus grands et en eux-mêmes et par la manière dont ils se faisaient. En eux-mêmes : car jamais l'ombre du Christ n'a ressuscité les morts, et l'ombre des Apôtres a opéré bien des prodiges semblables. Par la manière dont ils se faisaient, les miracles des Apôtres étaient aussi plus grands ; le Christ faisait ses miracles en commandant ; après sa passion, ses serviteurs, en employant seulement son nom vénérable et saint, en faisaient de plus grands et de plus remarquables, de manière que sa puissance brillait d'un éclat plus vif et plus surprenant : car que le Christ commande et opère des miracles, c'est là une chose bien moins étonnante que de faire des miracles semblables aux siens en se servant seulement de son nom. Voyez-vous, mes chers auditeurs, que les miracles des Apôtres étaient plus grands après la résurrection du Christ en eux-mêmes et par la manière dont ils se faisaient ? C'est donc là une preuve irréfutable de la résurrection : car, comme je le disais et comme je le dirai encore, si le Christ mis à mort n'était pas ressuscité, tous les miracles auraient dû cesser et disparaître ; mais, loin de disparaître, ils ont été ensuite plus éclatants et plus glorieux. Si le Christ n'était ressuscité, jamais d'autres n'eussent fait de telles œuvres en son nom. C'était la même puissance qui agissait et avant et après la passion, avant par le Christ lui-même, après

par ses disciples ; et afin que la preuve de la résurrection devînt plus évidente et plus frappante, les miracles devinrent après la passion plus grands et plus remarquables. Mais, dira l'infidèle, quelle est la preuve que des miracles se firent alors? Quelle est la preuve que le Christ fut crucifié? Les divines Ecritures, répondrons-nous. Oui, des miracles se firent alors et le Christ fut crucifié, les saintes Ecritures nous l'attestent ; elles rapportent l'une et l'autre chose. Si notre adversaire nie que les Apôtres aient fait des miracles, il exalte d'autant plus leur puissance et la grâce divine, puisque sans miracles ils auraient converti la terre entière a la vraie religion : car c'est le plus grand des miracles et le plus étonnant des prodiges que des hommes pauvres, mendiants, méprisables, illettrés, bornés, abjects, aient, au nombre de douze, attiré à eux, sans le secours des miracles, tant de villes, de nations, de peuples, les empereurs, les rois, les philosophes, les rhéteurs et la terre presque tout entière. Voulez-vous voir maintenant les miracles qui ont eu lieu? Je vous en montrerai un plus grand que tous ceux qui ont précédé, non pas un mort ressuscité, non pas un aveugle guéri, mais le monde sortant des ténèbres de l'erreur, non pas un lépreux purifié, mais tant de nations qui dépouillent la lèpre du péché et que purifie le bain de la régénération. Quel prodige plus grand que ces prodiges me demandez-vous, ô homme, vous qui voyez sur la terre un si grand et si rapide changement.

8. Voulez-vous savoir comment le Christ a rendu la vue à tout le genre humain? Autrefois les hommes croyaient que le bois, que la pierre n'étaient pas du bois, de la pierre; ils appelaient dieux des choses insensibles, tellement ils étaient aveuglés! Aujourd'hui ils voient ce qui est bois, ce qui est pierre, ils croient ce qui est Dieu. C'est par la foi seule qu'on peut contempler cette nature immortelle et bienheureuse. Voulez-vous une autre preuve de la résurrection? Le changement de la disposition d'esprit des disciples est un des plus grands miracles qui aient eu lieu après la résurrection. Tous reconnaissent et avouent qu'un homme bienveillant pour un autre pendant sa vie ne s'en souviendra pas après sa mort; mais un homme qui se montre ingrat envers un autre et le quitte pendant sa vie, l'oubliera à bien plus forte raison après sa mort. Aussi aucun homme, après avoir abandonné et délaissé son ami, son maître pendant sa vie, n'en fera grand cas après sa mort, surtout s'il voit que cette estime l'expose à mille dangers. Mais voici que ce qui n'est arrivé à personne est arrivé au Christ et à ses Apôtres, et ceux-ci, après avoir renié leur maître pendant sa vie, après l'avoir abandonné, l'avoir laissé aux mains de ses ennemis, s'être enfuis, sont tout à coup pénétrés d'un si grand amour pour celui qu'ils ont vu en butte à tant d'outrages et expirant sur une croix qu'ils ne craignent pas d'exposer leur vie pour l'annoncer et croire en lui. Si le Christ, une fois mis à mort, n'était pas ressuscité, pourrait-on expliquer que ceux qui pendant sa vie l'abandonnaient parce qu'ils le voyaient en danger, tout à coup, après sa mort, s'exposent pour lui à mille périls? Tous les autres s'étaient enfuis, Pierre l'avait renié avec serment par trois fois, et celui qui renia Jésus avec serment par trois fois et qui tremblait à la voix d'une vile servante, voulant, quand Jésus est mort, nous persuader par les faits mêmes qu'il l'a vu ressuscité, éprouve une conversion si prompte qu'il se rit du peuple entier, qu'il se précipite au milieu des Juifs assemblés et leur dit que ce Jésus crucifié et enseveli est ressuscité des morts le troisième jour, qu'il est monté aux cieux et qu'il est à l'abri de tout danger. D'où lui vient tant de hardiesse? Et d'où lui viendrait-elle sinon de l'entière conviction que la résurrection est vraie? Il l'avait vu, lui avait parlé; il avait écouté ses révélations sur l'avenir, et c'est pourquoi il s'exposait, comme pour un homme vivant, à tous les dangers; c'est là qu'il avait puisé la force et la hardiesse de marcher à la mort pour lui et de se laisser crucifier la tête en bas.

Lors donc que vous voyez des miracles plus grands, les disciples remplis d'amour pour celui qu'ils avaient abandonné, montrant plus de hardiesse, lorsque vous voyez un changement si éclatant en toutes choses, tout replacé dans un état meilleur et plus sûr, apprenez par les faits mêmes que la mort n'a pas anéanti Jésus, mais qu'il est ressuscité, qu'il vit et que ce Dieu crucifié reste continuellement immuable. Car s'il n'était pas ressuscité, s'il ne vivait pas, ses disciples n'eussent pas fait après sa mort de plus grands miracles qu'avant sa passion. Alors ses disciples l'abandonnaient, aujourd'hui toute la terre court à lui, et ce n'est pas seulement Pierre, mais encore des milliers d'autres,

après Pierre, lesquels sans avoir vu le Christ ont donné leur vie pour lui, se sont laissé trancher la tête, ont souffert d'indicibles tourments, pour mourir en le confessant avec une foi pure et entière. Comment donc un homme mort et dans le tombeau, comme tu le dis, ô Juif, a-t-il montré dans tous ceux qui sont venus après les apôtres tant de puissance et de force qu'il leur a persuadé de l'adorer seul, et de tout supporter et de tout souffrir plutôt que de perdre la foi en lui? Vois-tu en tout une preuve manifeste de sa résurrection, dans les miracles d'alors, dans ceux d'aujourd'hui, dans l'amour de ses disciples d'alors et de ceux d'aujourd'hui, dans les dangers que coururent toujours les fidèles? Veux-tu voir ses ennemis même redoutant sa force et sa puissance et redoublant leurs efforts après sa passion? Ecoute ce qui est écrit sur ces choses : *Voyant la constance de Pierre et de Jean, et ayant appris que c'étaient des gens sans lettres et du commun, les Juifs s'étonnaient* (Act. IV, 13), et ils craignaient, non parce que ces hommes étaient illettrés, mais parce que, bien qu'illettrés, ils surpassaient tous les sages et que *voyant près d'eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à dire à l'encontre,* et cependant avant cela ils contredisaient, malgré les miracles qu'ils voyaient. Comment se fait-il donc qu'en cette circonstance ils ne contredisent pas? C'est que la puissance invisible du crucifié a enchaîné leur langue, c'est lui qui leur a fermé la bouche, qui a arrêté leur audace; aussi ne trouvaient-ils rien à opposer. Et lorsqu'ils parlent, voyez comme ils avouent leur crainte : *Voulez-vous*, disent-ils, *rejeter sur nous le sang de cet homme?* (Act. IV, 28.) Et cependant, si ce n'est qu'un homme, pourquoi craignez-vous son sang? Combien n'avez-vous pas tué de prophètes, égorgé de justes, ô Juifs, et il n'y en a pas un dont vous craigniez le sang? Pourquoi donc ici craignez-vous? Oh! c'est que le crucifié a remué leur conscience et ne pouvant cacher leurs combats intérieurs, ils confessent malgré eux leur faiblesse à leurs ennemis. Lorsqu'ils le crucifièrent ils criaient : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* (Matth. XXVII, 25.) C'est ainsi qu'ils témoignaient leur mépris pour ce sang. Mais après le crucifiement, voyant briller sa puissance, ils craignent, sont tourmentés et disent: *Voulez-vous donc rejeter sur nous le sang de cet homme?* Si c'était un séducteur et un ennemi de Dieu, comme vous le dites, Juifs impies, pourquoi donc craignez-vous son sang? Mais au contraire ce supplice vous est un titre d'honneur, si le supplicié était tel. C'est donc parce qu'il n'était pas tel que ses meurtriers tremblent.

9. Voyez-vous de toutes parts ses ennemis tourmentés et tremblants? Voyez-vous leur trouble? Apprenez de là quelle est la clémence du crucifié. Ils disaient, ces Juifs : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ;* mais le Christ ne l'a pas voulu ainsi; il a supplié son Père en disant : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34.) Si son sang était retombé sur eux et sur leurs enfants, ce n'est pas parmi leurs enfants qu'il se fût trouvé des Apôtres; on n'y aurait pas converti d'un coup trois mille hommes, puis cinq mille. Voyez-vous comment ces hommes cruels et inhumains pour leurs enfants ont méconnu les lois de la nature, comment au contraire Dieu s'est montré plus clément que tous les pères, plus aimant que toutes les mères? Son sang est retombé sur eux et sur leurs enfants, non pas sur tous, mais sur ceux-là seulement qui ont imité l'impiété et l'iniquité de leurs pères, sur ceux qui se sont montrés leurs fils, non quant à la nature, mais quant à la volonté perverse, ceux-ci ont seuls supporté le châtiment.

Mais voyez une autre preuve de la bonté et de la charité de Dieu. Ce n'est pas immédiatement qu'il envoie sur eux la punition et le châtiment, mais il attend quarante ans et plus après le crucifiement. Car le Sauveur fut crucifié sous Tibère, et la ville ne fut prise que sous Vespasien et Titus. Pourquoi donc attendre si longtemps après la faute? Il voulait leur donner le temps de se repentir, afin qu'ils dépouillassent leurs iniquités et rejetassent leurs crimes. Mais quand laissant passer le temps du repentir, ils montrèrent qu'ils étaient incorribles, alors Dieu leur envoya la punition et le châtiment, et détruisant leur ville, il les en fit sortir, les dispersa sur toute la terre, agissant encore en cela par clémence. Car s'il les dispersa, c'est pour qu'ils vissent adoré par toute la terre ce Christ qu'ils avaient crucifié, et que, en le voyant adoré par tous et en apprenant sa puissance, ils reconnussent l'excès de leur propre impiété et qu'ensuite ils retournassent à la vérité. Ainsi leur captivité leur devenait une leçon et leur punition un avertissement; car s'ils étaient restés

en Judée, ils n'auraient pu constater la vérité des prophéties. Qu'avaient dit en effet les prophètes? *Demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour votre possession la terre jusqu'à ses dernières limites.* (Ps. II, 8.) Il leur fallait donc aller jusqu'aux limites de la terre, pour voir que la terre entière appartient au Christ. Un autre prophète dit encore : *Et ils l'adoreront, chacun de son endroit.* (Soph. II, 11.) Il leur fallait donc se disperser dans tous les endroits de la terre afin qu'ils vissent de leurs propres yeux chacun adorer de son endroit le Christ. Un autre a dit encore : *La terre sera remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer de l'abondance des eaux.* (Héb. II, 14.) Il leur fallait donc s'en aller par toute la terre pour la voir remplie de la connaissance du Seigneur et vers les mers, c'est-à-dire vers ces Eglises spirituelles remplies des œuvres de la piété. Voilà pourquoi Dieu les dispersa sur toute la terre ; car s'ils étaient restés en Judée, ils auraient ignoré tout cela. Il veut les convaincre par leurs propres yeux de la vérité des prophéties et de la grandeur de sa puissance, afin que, s'ils sont bien disposés, ce spectacle les conduise à la vérité, et que, s'ils restent dans leur impiété, ils ne puissent apporter aucune excuse au jour terrible du jugement. Il les a dispersés sur toute la terre pour nous aussi, pour que nous retirions quelque profit de cette situation : car voyant accomplies les prophéties qui concernaient leur dispersion, la prise de Jérusalem (Mal. I, 10), événements que prédit Daniel, en parlant de l'abomination et de la désolation (Dan. IX, 27), Malachie en disant : *Vos portes seront fermées*, David, Isaïe et d'autres encore, voyant, dis-je, ceux qui maltraitèrent notre Maître ainsi châtiés, privés de la liberté que leur avaient léguée leurs pères, de leurs lois propres et des traditions de leurs ancêtres, nous apprendrons combien il est puissant, celui qui a annoncé toutes ces choses et qui les a réalisées, et ses ennemis, contemplant notre prospérité, verront combien il est fort; pour nous, que ce châtiment des Juifs nous apprenne la clémence indicible et la puissance de Dieu, vivons en le louant toujours, afin que nous obtenions les biens éternels et ineffables, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui ainsi qu'au Père et à l'Esprit-Saint et vivificateur soient honneur et puissance, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS.

PREMIÈRE HOMÉLIE

Prononcée après la lecture du texte : « Saul respirant la menace et le meurtre, » conformément aux désirs des auditeurs qui s'attendaient à une instruction sur le commencement du IXe chapitre des Actes. — La vocation de saint Paul est une preuve de la resurrection.

AVERTISSEMENT.

Dans l'homélie sur ce texte, *Saul respirant la menace et le meurtre*, on lit, n. 3, ces paroles : *Toute ma dette concernant le titre des Actes des Apôtres est maintenant soldée ; je devrais, suivant l'ordre naturel, entamer le commencement de ce livre et vous expliquer ce que veulent dire ces paroles :* Nous avons composé un premier discours sur les choses que Jésus a dites et faites. *Mais saint Paul ne permet pas que nous suivions cet ordre naturel ; sa personne et ses vertus réclament toute notre éloquence. Je brûle de le voir faire son entrée à Damas, lié non par une chaîne de fer, mais par la voix du Seigneur.* Ce texte indique clairement la place et le sujet de la première homélie sur les changements de noms. Elle fut donc prononcée immédiatement après la dernière homélie sur le commencement des Actes, avant la fin du temps pascal.

Vers la fin de l'homélie sur ce texte : *Saul respirant la menace*, etc., saint Chrysostome se pose cette question : pourquoi les changements de noms, dans les apôtres Pierre et Paul et dans plusieurs personnages de l'Ancien Testament ? Cette question fut par lui traitée le lendemain dans l'homélie intitulée proprement *des changements de noms.*

L'homélie sur les changements de noms fut suivie du neuvième discours sur la Genèse, où l'orateur traite la même question par rapport au nom d'Abraham et à d'autres noms propres de l'Ancien Testament. L'exorde de ce neuvième discours ayant été long, le peuple d'Antioche s'en plaignit et blâma saint Chrysostome de la prolixité de ses exordes. C'est ce qui donna lieu à la troisième homélie sur les changements de noms dont le titre particulier est *qu'il faut savoir supporter les plaintes.* Elle eut lieu quelques jours après.

La question des changements de noms est encore traitée dans l'homélie sur le texte : *Paulus vocatus*, etc. (I Cor. I, 1) ; elle vint quelque temps après les trois dont nous venons de parler comme le prouve ce texte : *Vous vous souvenez que ce nom de Paul m'a occupé durant trois jours*, etc.

ANALYSE.

1° Si les prophètes refusent le nom d'hommes à ceux qui étant présents négligent d'entendre la parole de Dieu, que dire de ceux qui ne franchissent pas même le seuil de l'église ? — 2° Vous qui venez ici vous rassasier du pain de la parole, ne gardez pas tout pour vous, portez-en à vos frères absents, et donnez-leur ainsi le désir de venir eux-mêmes une autre fois s'asseoir à ce banquet. — 3°-4° Il est impossible que la présente instruction ne roule pas sur la conversion de saint Paul, dont on vient de lire le récit. Curieuse allégorie dans laquelle saint Paul est un poisson, le Christ un pêcheur, et la parole, *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* un hameçon. L'orateur explique prolixement pourquoi il saute du commencement au milieu du livre des Actes. — 5° C'est un grand miracle de ressusciter un mort, mais c'en est encore un plus grand de changer une volonté libre. Pour peu qu'on réfléchisse à la conversion de saint Paul, on se convainc facilement qu'on ne saurait imagi-

ner une preuve plus évidente, plus saisissante de la résurrection de Jésus-Christ. — 6° Conversion de saint Paul dégagée de tout motif humain. Pourquoi l'Apôtre s'est-il appelé Saul, puis Paul? pourquoi ce changement de nom dont on trouve d'autres exemples, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament? Telle est la question qui sera traitée dans les discours suivants.

1. Est-ce supportable? est-ce tolérable? De jour en jour nos réunions deviennent moins nombreuses; la ville est remplie d'hommes et l'église en est vide. Il y a foule sur la place publique, aux théâtres, dans les portiques, et la solitude règne dans la maison de Dieu; mais plutôt, s'il faut dire la vérité, la ville est vide d'hommes et l'église est remplie d'hommes. Ce nom d'hommes, il ne faut pas le donner à ceux qui remplissent la place publique, mais à vous qui êtes dans l'église; non à ceux qui s'abandonnent à leur indolence, mais à vous que le zèle dévore; non à ceux que la vue des biens terrestres jette dans une extase stupide, mais à vous qui mettez les choses spirituelles au-dessus des temporelles. Ce n'est pas assez d'avoir le corps et la voix d'un homme pour être homme, mais il en faut encore l'âme et le caractère. Or le signe par excellence d'une âme virile, c'est l'amour de la divine parole, comme il n'y a pas de signe plus grand d'une âme animale et stupide que le mépris de la parole divine. Voulez-vous avoir une preuve que les contempteurs de la parole de Dieu ont, par ce mépris, perdu leur dignité d'homme et sont déchus de leur noblesse? Ce n'est pas ma parole que vous allez entendre, mais celle du Prophète, parole qui confirme bien ma pensée et vous montrera que ceux qui n'aiment pas les enseignements spirituels ne sont pas des hommes, et que notre ville est vide d'hommes. Isaïe, ce prophète à la grande voix, aux visions admirables, celui qui, revêtu encore de la chair, fut jugé digne de voir les séraphins et d'entendre cette harmonie des cieux, Isaïe, dis-je, étant entré dans la capitale si peuplée des Juifs, dans Jérusalem, se tint un jour sur la place publique pendant que tout le peuple l'entourait et voulant montrer que celui qui n'écoute pas la parole des prophètes n'est pas un homme, s'écria: *Je suis venu, et il n'y avait pas d'homme; j'ai appelé et il n'y avait personne pour m'entendre.* (Isaïe, L, 2.) Ce n'est pas l'absence, mais l'indolence des auditeurs qu'il signale, et c'est pour cela qu'il dit: *Je suis venu et il n'y avait pas d'homme; j'ai crié et il n'y avait personne pour m'entendre.* Ils étaient là et on les regardait comme n'y étant pas, parce qu'ils n'écoutaient pas le Prophète: aussi, comme il était venu et qu'il n'y avait pas d'homme, qu'il avait appelé et qu'il n'y avait personne pour l'entendre, il s'adresse aux éléments et dit: *Ecoute, ciel, et toi, terre, prête l'oreille.* (Id. I, 2.) J'ai été, veut-il dire, envoyé vers des hommes, vers des hommes doués d'intelligence; mais comme ceux-ci n'ont ni esprit ni sentiment, je m'adresse aux éléments, à des êtres inanimés, pour la honte de ceux qui ont été honorés d'une âme intelligente et sensible et qui n'ont pas compris cet honneur.

C'est encore ce que dit un autre prophète, Jérémie. Car celui-ci aussi, au milieu de la foule des Juifs, au sein même de la ville, s'écrie, comme s'il n'y avait personne: *A qui parlerai-je, qui prendrai-je pour témoin?* (Jérém. VI, 10.) Que dites-vous? Vous avez sous les yeux une si grande foule, et vous demandez à qui vous parlerez! Oui, car c'est une foule de corps, mais non d'hommes; c'est une foule de corps, mais qui n'entendent point. Aussi ajoute-t-il: *Leurs oreilles sont incirconcises et ils ne peuvent entendre.* Mais si les prophètes, en s'adressant à des personnes présentes qui ne les écoutaient pas avec soin, leur reprochaient de n'être pas hommes, que dirons-nous de ceux qui non-seulement ne nous écoutent pas, mais qui n'ont pas même le courage de venir dans cet édifice sacré, qui se séparent de cette assemblée sainte, qui se tiennent loin de cette maison, de leur maison maternelle, au coin des rues et dans les carrefours, comme des enfants indisciplinés et paresseux? Ceux-ci quittent la maison paternelle, se réunissent loin d'elle et passent des jours entiers à se livrer à des jeux puériles; aussi souvent perdent-ils et leur liberté et leur vie. Car lorsqu'ils tombent entre les mains de marchands d'esclaves ou de voleurs, ils expient souvent par la mort leur paresse; ces brigands les saisissent, et, après leur avoir enlevé leurs ornements d'or, ou bien ils les submergent sous les eaux, ou bien, s'ils veulent les traiter moins inhumainement, ils les entraînent sur une terre étrangère et vendent leur liberté! Voilà aussi le sort des déserteurs de nos assemblées. Après avoir quitté la maison paternelle et ce temple où ils devraient vivre, ils rencontrent des bouches hérétiques et des langues

ennemies de la vérité; et ces misérables, comme des marchands d'esclaves, les entraînent, leur enlèvent leurs ornements d'or, je veux dire, leur foi, et les étouffent aussitôt, non pas dans les fleuves, mais dans la fange de leurs fétides erreurs.

2. C'est à vous de prendre soin du salut de vos frères, de les amener vers nous, malgré leur résistance, malgré leur opiniâtreté, malgré leurs cris, malgré leurs larmes : il n'y a que de l'enfantillage dans cette conduite rebelle et indolente. C'est à vous de corriger les imperfections de ces âmes; c'est à vous à leur persuader de devenir des hommes. Car de même que nous ne considérerions pas comme un homme celui qui rejetterait la nourriture des hommes pour manger avec les animaux, des ronces et de l'herbe, de même nous ne pouvons pas appeler homme celui qui mépriserait la seule nourriture vraie et convenable de l'âme humaine, celle que lui fournit la parole divine, pour aller passer son temps dans les cercles du monde, dans ces assemblées qui font rougir, et se nourrir de conversations impies. Nous regardons comme un homme non pas celui qui se nourrit seulement de pain, mais celui qui, avant même cette nourriture matérielle, se nourrit de la parole de Dieu, de la parole de l'âme. Voilà ce qu'est un homme; car écoutez la parole du Christ. *L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (Matth. IV, 4.) De sorte que notre nourriture est double, l'une inférieure, l'autre supérieure; et c'est celle-ci surtout qu'il faut rechercher pour pouvoir nourrir notre âme et ne pas la laisser périr d'inanition.

C'est à vous de faire que notre ville soit remplie d'hommes. Puisque, si grande et si peuplée, elle est cependant vide d'hommes, il serait digne de vous de rendre ce service à votre patrie et d'attirer ici vos frères en leur racontant ce que vous y entendez. Pour attirer à un festin, ce n'est pas assez d'en faire l'éloge, il faut encore en emporter quelques mets pour les distribuer à ceux qui ne s'y trouvaient pas. Eh bien! faites de même aujourd'hui, et de deux choses l'une : ou bien persuadez-leur de venir à nous; ou bien, s'ils persistent dans leur opiniâtreté, qu'ils reçoivent de votre bouche la nourriture, ou plutôt ils reviendront à nous. Car ils aimeront mieux, au lieu de recevoir leur nourriture par grâce, venir participer, selon leur droit, au banquet paternel. Ce que je vous conseille, vous l'avez déjà fait, vous le faites encore, et vous le ferez à l'avenir, j'en ai la pleine confiance et l'entière conviction : ce qui me le garantit, c'est la continuité de mes exhortations sur ce sujet, et la science et le zèle dont vous êtes assez remplis pour instruire vos frères.

Mais il est temps de dresser notre table, bien chétive sans doute, bien maigre et bien pauvre, mais assez pourvue néanmoins de l'assaisonnement le meilleur, la bonne disposition d'auditeurs affamés de la nourriture spirituelle. Ce qui fait l'agrément d'un festin, ce n'est pas seulement la richesse des mets, mais aussi l'appétit des conviés; une table magnifique paraît chétive quand les convives s'en approchent sans faim; une table chétive paraît magnifique, quand elle reçoit des convives affamés. C'est en considérant que ce n'est pas la nature des mets, mais la disposition des convives qui fait la bonté d'un festin, qu'un auteur dit : *L'homme rassasié dédaigne le rayon de miel, et l'homme pressé par la faim trouve doux ce qui est amer;* (Prov. XXVII, 7.) non que la nature des mets change, mais parce que la disposition des convives les trompe. Mais si la disposition des conviés leur fait trouver doux ce qui est amer, à plus forte raison ce qui est ordinaire leur paraîtra-t-il exquis. Aussi, bien que réduits à la dernière misère, nous imitons les hôtes les plus magnifiques, et, à chaque réunion, nous vous convoquons à notre banquet. Et nous le faisons, en nous confiant, non dans nos richesses, mais dans votre désir d'entendre.

3. Toute ma dette concernant le titre des Actes des Apôtres vous est maintenant payée.

Pour continuer, il resterait à m'occuper du commencement de ce livre et à vous expliquer ces paroles : *J'ai fait mon premier récit, ô Théophile, sur tout ce que Jésus commença à faire et à enseiguer.* (Act. I, 1.) Mais Paul ne me permet pas de suivre cet ordre naturel; c'est vers sa personne et ses actions qu'il appelle mon discours. J'ai hâte de le voir entré déjà à Damas et enchaîné, non d'une chaîne de fer, mais par la parole du Maître; j'ai hâte de le voir pris, ce poisson énorme, qui trouble toute la mer, qui a déjà soulevé contre l'Eglise mille tempêtes, j'ai hâte de le voir pris, non par l'hameçon, mais par la parole du Maître. De même qu'un pêcheur assis sur une roche élevée, lance sa ligne et laisse tomber l'hameçon dans la mer, de même notre Maître, Celui qui

nous a enseigné la pêche spirituelle, assis en quelque sorte sur le roc élevé des cieux, a laissé tomber d'en-haut sa parole comme un hameçon et c'est par ces mots *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* (Act. IX, 4) qu'il a pris ce grand poisson. Et il est arrivé à ce poisson la même chose qu'à celui que Pierre prit sur l'ordre du Maître. En effet, il avait aussi dans la bouche un statère, mais de mauvais aloi, puisqu'il avait le zèle, mais non un zèle selon la science. Aussi Dieu n'eut qu'à donner la science pour avoir une pièce de monnaie excellente. Ce qu'éprouvent les poissons ordinaires quand on les prend, le nôtre l'éprouva aussi. Ceux-là à peine sortis de la mer, perdent la vue ; celui-ci saisi et entraîné par l'hameçon, perdit aussi la vue ; mais sa cécité rendit la vue à tout l'univers. Voilà toutes les choses que je désire considérer. Supposez que les barbares viennent nous déclarer la guerre, que leur armée, rangée en bataille, nous accable de maux, et que tout à coup le chef des ennemis, celui qui dirige contre nous des machines de guerre, qui bouleverse toute notre cité, qui remplit tout de bruit et de tumulte, qui menace de renverser la ville elle-même, de la livrer aux flammes et de faire de nous des esclaves ; supposez, dis-je, qu'il tombe tout à coup entre les mains de notre empereur, et que lié, et enchaîné, il soit amené dans la ville, tous ne courront-ils pas à ce spectacle avec leurs femmes et leurs enfants? Mais maintenant que la guerre s'est élevée, que les Juifs troublent et bouleversent tout, qu'ils dirigent des machines nombreuses contre l'Eglise, et que le chef des ennemis c'est Paul, Paul qui parle et qui agit plus que tous les autres, Paul qui trouble et bouleverse tout ; maintenant, dis-je, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Roi, l'a pris, et qu'il amène enchaîné ce dévastateur, ne sortirons-nous pas tous pour voir ce spectacle et ce prisonnier ? Les anges eux-mêmes, du haut des cieux, en le voyant lié et conduit comme un prisonnier, tressaillaient de joie, non parce qu'ils le voyaient enchaîné, mais en pensant à la multitude de ceux dont il ferait tomber les liens ; non parce qu'ils le voyaient conduit comme un prisonnier, mais en songeant au grand nombre de ceux qu'il conduirait de la terre au ciel ; ils se réjouissaient, non de ce qu'ils le voyaient aveuglé, mais en pensant à ceux qu'il ferait sortir des ténèbres. Marche, lui dit le Seigneur, vers les nations, délivre-les des ténèbres, et fais-les passer dans le royaume de la charité du Christ. Voilà pourquoi je laisse le commencement du livre, et je me hâte d'arriver au milieu. C'est Paul et mon amour pour Paul qui me fait passer si loin. Paul et mon amour pour Paul. Pardonnez-moi ou plutôt ne me pardonnez pas, mais imitez cet amour. Celui qui parle d'un amour impur a raison de demander pardon ; mais quiconque parle d'un amour semblable à celui-ci doit s'en glorifier, chercher à faire partager sa passion et se donner le plus qu'il pourra de rivaux. Si, tout en avançant avec méthode, tout en suivant l'ordre naturel des choses, j'avais pu à la fois parler des faits précédents et arriver en peu de temps au milieu, je n'aurais eu garde de laisser le commencement et d'arriver tout de suite au milieu ; mais comme d'après l'institution de nos pères, il nous faut après, la Pentecôte déposer ce livre et que la fin de cette solennité marque aussi la fin de la lecture des Actes, j'ai craint, si je donnais trop de temp sà l'explication du commencement, d'être devancé par la marche de l'histoire et la succession des faits, en un mot de ne pas arriver à temps pour parler de saint Paul. Voilà pourquoi j'ai passé sans m'arrêter du début jusqu'au milieu du livre. Mais je n'ai pas pour cela laissé échapper de ma main ce livre que j'ai pour ainsi dire saisi par la tête ; et si je vous arrête au début du voyage commencé, c'est avec la ferme intention de revenir vous prendre où je vous ai laissés, pour vous conduire ensuite jusqu'au bout. Puisque j'ai déjà mis la main sur le début du livre, je pourrai en toute confiance y revenir et le continuer même après la fête, et personne ne pourra m'accuser d'inopportunité, puisque la nécessité de poursuivre une chose commencée suffira pour repousser ce blâme : voilà pourquoi j'ai abandonné le début pour me hâter d'arriver au milieu. Je ne pouvais, en suivant la route, atteindre Paul, le livre dans la lecture qu'on en fait à l'Eglise, aurait marché plus vite que moi dans mon explication, et arrivant le premier, il n'aurait pas manqué de me fermer la porte : je vais vous le montrer en consultant seulement le commencement du livre, bien que la chose soit déjà parfaitement claire.

4. Puisque la lecture et l'explication du titre seul nous a occupés pendant la moitié de la solennité, que serait-ce si nous nous étions lancés dans la carrière immense que nous

ouvrait ce livre ? combien de temps se serait écoulé avant que nous fussions arrivés à ce qu'on rapporte de saint Paul ? Je vais vous en donner une idée en vous récitant le commencement. *J'ai fait mon premier discours, ô Théophile, sur tout, etc.* Combien croyez-vous que ces mots renferment de questions ? Premièrement, pourquoi saint Luc rappelle le livre qu'il avait écrit d'abord ? Deuxièmement pourquoi il l'appelle *discours* et non Evangile, puisque Paul l'appelle *Evangile ?* il dit en effet en parlant de Luc : *Dont l'éloge, à cause de l'Evangile, est dans toutes les Eglises.* (II Cor, VIII, 18.) Troisièmement, pourquoi il dit : *sur tout ce que Jésus a fait?* Car si Jean, le bien-aimé du Christ, celui qui jouissait de son intimité, qui eut l'honneur de reposer sa tête sur sa poitrine sacrée, qui puisa là l'abondance de l'Esprit-Saint, n'a pas osé parler ainsi, mais a eu recours à cette formule toute de précaution : *Si les choses que Jésus a faites étaient écrites en détail, je ne pense pas que le monde lui-même pût contenir les livres qu'il faudrait écrire ;* si, dis-je, il en est ainsi, comment Luc a-t-il osé dire : *J'ai fait mon premier discours, ô Théophile, sur tout ce que Jésus a fait ?* Pensez-vous que ce soit là une petite question ? Il y a dans l'Evangile *excellent Théophile*, et le nom de la personne y est accompagné de son éloge; mais les saints ne parlent pas ainsi sans motif. Et peut-être avons-nous déjà quelque peu démontré qu'il n'y a pas dans l'Ecriture un iota, pas un point qui n'ait sa raison d'être. Si donc le début nous offre tant de questions, combien n'aurions-nous pas employé de temps à suivre l'ordre du récit ? Voilà ce qui m'a forcé à passer au milieu et à arriver tout de suite à Paul.

Et pourquoi avons-nous indiqué ces questions sans en donner la solution ? Pour vous accoutumer à ne pas toujours recevoir la nourriture toute préparée; à chercher souvent par vous-mêmes à résoudre ces problèmes. Nous faisons comme les colombes : elles donnent la becquée à leurs petits, tant qu'ils restent dans le nid ; mais quand elles peuvent les en faire sortir, et qu'elles voient leurs ailes affermies, elles changent de méthode, elles apportent dans leur bec un grain qu'elles leur montrent, et quand les petits s'approchent pour le recevoir, les mères le laissent tomber sur le sol et le leur font ramasser; et nous, nous faisons de même : nous prenons à la bouche la nourriture spirituelle, et nous vous appelons comme pour vous donner, selon notre habitude, la solution des questions; mais quand, réunis de toutes parts, vous attendez cette solution, nous la laissons tomber, afin que vous vous accoutumiez à penser par vous-mêmes. Aussi laissant là le commencement du livre, nous courons au chapitre où l'on parle de Paul; et nous dirons, non pas seulement tous les services qu'il a rendus à l'Eglise, mais encore tous les maux qu'il lui a causés; car il nous est nécessaire de les rappeler. Nous dirons comment il a attaqué la parole évangélique, comment il a combattu le Christ, comment il a poursuivi les apôtres, quel mépris il a fait de ses ennemis, comment il a suscité à l'Eglise plus de persécutions que tous les autres. Mais que personne ne regrette d'entendre ainsi parler de Paul ; car ces choses, loin d'être des accusations, fourniront matière à ses louanges. Ce n'est pas un crime que d'être mauvais d'abord et de devenir bon par la suite, mais bien d'être d'abord vertueux et de s'abandonner ensuite au vice : car c'est par la fin que l'on juge les choses. Que des pilotes aient fait souvent naufrage, si, lorsqu'ils sont sur le point d'entrer au port, ils ramènent enfin leurs navires remplis de marchandises, nous ne dirons pas qu'ils sont maladroits, parce que la fin fait oublier le reste ; que des athlètes, souvent vaincus, l'emportent enfin dans la lutte décisive et obtiennent la couronne, nous n'irons pas, à cause de leurs échecs précédents, les priver de nos éloges. Nous en userons de même à l'égard de Paul. Lui aussi a fait mille fois naufrage; mais lorsqu'il fut sur le point d'entrer au port, il y amena un navire plein de marchandises. De même qu'il ne servit de rien à Judas d'avoir été d'abord disciple, parce qu'il fut traître ensuite, de même saint Paul n'a souffert aucun préjudice pour avoir été d'abord persécuteur, parce qu'il fut ensuite prédicateur de l'Evangile. C'est là la grandeur de Paul, non d'avoir renversé l'Eglise, mais de l'avoir ensuite édifiée; non d'avoir attaqué la parole de Dieu, mais de l'avoir répandue après l'avoir attaquée; non d'avoir combattu les apôtres, non d'avoir dispersé le troupeau, mais de l'avoir rassemblé après l'avoir d'abord dispersé.

5. Quoi de plus étrange ! Le loup est devenu pasteur ; celui qui avait bu le sang des brebis n'a pas cessé de verser son sang pour le salut des brebis. Voulez-vous voir qu'il a bu le sang

des brebis, que sa langue était sanglante ? *Paul respirant encore meurtres et menaces contre les disciples du Seigneur*. (Act. IX, 1.) Mais écoutez comment cet homme qui respirait menaces et meurtres, qui versait le sang des saints, versa lui-même son sang pour les saints : *Que me sert, humainement parlant, d'avoir combattu contre les bêtes à Ephèse ;* (I Cor. XV, 32) et encore : *chaque jour je meurs*, (Ibid.); et encore : *on nous regarde comme des brebis de boucherie*. (Rom. VIII, 36.) Voilà le langage de celui qui était présent, lorsqu'on versait le sang d'Etienne, et qui consentait à sa mort. Voyez-vous que le loup est devenu pasteur ? Vous rougissiez peut-être en entendant dire qu'il était auparavant persécuteur, blasphémateur et impie ? Mais voyez comme ses crimes précédents rehaussent précisément sa gloire ! Ne vous disais-je pas à la dernière réunion que les miracles qui ont suivi la Passion étaient plus grands que ceux qui l'ont précédée ? Ne vous en ai-je pas donné pour preuves les miracles eux-mêmes, le changement de disposition des disciples, la manière dont les morts ressuscitaient au commandement du Christ, tandis que l'ombre seule de ses serviteurs opérait les mêmes prodiges ? N'ai-je pas ajouté comment le Christ faisait ses miracles en commandant, tandis que plus tard ses serviteurs en opérèrent de plus grands en se servant de son nom ? Ne vous ai-je pas dit comment il remua la conscience de ses ennemis, comment il conquit toute la terre, comment les prodiges qui suivirent la Passion furent plus grands que ceux qui la précédèrent ?

Mon discours d'aujourd'hui se rapproche de celui-là. Quel plus grand miracle que celui dont Paul fut le sujet ? Pierre renia le Christ de son vivant, et Paul le confessa après sa mort. Ressusciter les morts, en les couvrant de son ombre, était un miracle bien moins grand que d'entraîner et d'attirer à soi l'âme de Paul. Là, la nature obéissait sans contredire celui qui lui commandait, ici il y avait à vaincre une volonté libre de prendre l'un ou l'autre parti : ce qui montre combien la puissance qui l'entraîna fut grande. Il est bien plus beau de convertir la volonté que de changer la nature ; donc voici un miracle qui surpasse tous les autres, Paul s'attachant au Christ, au Christ crucifié et enseveli. Le Christ le laissa montrer toute sa haine, pour donner une preuve irréfutable de sa résurrection et de la vérité de sa doctrine. Car Pierre en parlant de Jésus eût pu être soupçonné : du moins, quelque impudent eût peut-être trouvé quelque chose à dire; je dis quelque impudent : car de ce côté aussi la preuve est évidente : cet apôtre aussi renia d'abord son Maître, le renia avec serment, et cependant il le confessa plus tard et donna sa vie pour lui. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, celui qui le renia pendant qu'il vivait, n'eût pas été disposé, pour ne pas le renier après sa mort, à mourir mille fois : ainsi du côté de Pierre même, la preuve de la résurrection est évidente. Cependant quelque impudent pourrait dire que c'est parce qu'il a été son disciple, parce qu'il a partagé sa table, parce qu'il l'a accompagné pendant trois ans, parce qu'il a reçu son enseignement, et qu'il a été induit en erreur par ses flatteries, qu'il annonce sa résurrection ; mais quand vous voyez Paul, Paul qui ne le connaissait pas, qui ne l'avait pas entendu, qui n'avait pas reçu sa doctrine, qui après la Passion lui a déclaré la guerre, qui a puni ceux qui croyaient en lui, qui bouleversait tout dans l'Eglise naissante, quand vous le voyez converti, se livrant aux travaux de la prédication plus que tous les amis du Christ, quelle excuse, dites-moi, aura encore votre impudence, si vous refusez de croire à la résurrection ? Si le Christ n'était pas ressuscité, qui donc aurait entraîné et attiré vers lui un ennemi aussi cruel, aussi féroce, aussi exaspéré ?

Dis-moi, ô juif, qui aurait persuadé à Paul de se faire disciple du Christ ? Pierre, ou Jacques, ou Jean ? Mais tous, ils le craignaient et le redoutaient, non-seulement avant sa conversion, mais encore quand il fut devenu leur ami ; quand Barnabé, l'ayant pris par la main l'introduisit à Jérusalem, les fidèles craignaient encore de l'approcher : la guerre était finie et pourtant la crainte restait aux apôtres. Ceux donc qui le redoutaient encore après sa conversion, auraient-ils osé lui parler, quand il était encore leur irréconciliable ennemi ? Auraient-ils osé l'aborder, se tenir devant lui, ouvrir la bouche. ou seulement se montrer ? Non, non, il n'est pas ainsi ; ce n'est pas là l'œuvre d'un homme, mais de la grâce de Dieu. Si le Christ était mort, comme vous dites, et que ses disciples eussent été le dérober, comment eût-il fait de plus grands miracles après sa Passion, et montré une puissance plus merveilleuse ? Il ne s'est pas seulement réconcilié son ennemi et le

chef de votre armée ; s'il n'avait fait que cela, c'eût été déjà le signe d'une bien grande puissance que d'enchaîner son ennemi, son adversaire ; mais il a fait une chose bien plus grande. Non-seulement il s'est réconcilié son ennemi, mais il se l'est rendu tellement familier, tellement bienveillant, qu'il a pu lui confier toutes les affaires de son Eglise : *Cet homme*, dit-il, *m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois* (Act. IX, 15), et qu'il lui a fait supporter plus de travaux qu'aux autres apôtres dans l'intérêt de cette Eglise qu'il avait d'abord combattue.

6. Voulez-vous avoir la preuve qu'il se l'est réconcilié, qu'il se l'est rendu familier, qu'il l'a aimé, qu'il l'a mis au nombre de ses premiers amis ? C'est qu'il n'a révélé à personne autant de secrets qu'à Paul. Et qu'est-ce qui le prouve ? *J'ai entendu*, dit-il, *des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de redire.* (II Cor. XII, 4.) Voyez-vous quelle faveur obtient celui qui fut un ennemi, un adversaire? Aussi faut-il rappeler sa vie antérieure ; cela nous montrera la charité de Dieu et sa puissance ; sa charité, puisqu'il a voulu sauver et attirer à lui celui qui lui avait fait tant de mal ; sa puissance, puisqu'il a pu ce qu'il a voulu. Cela nous montre aussi le caractère de Paul, qui n'agissait pas par ambition, ni pour la gloire humaine, comme les autres juifs, mais par zèle, quoique ce zèle fût mal dirigé ; c'est ce qu'il nous dit en ces termes : *J'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai agi par ignorance, dans l'incrédulité* (I Tim. I, 13) ; et dans son admiration pour la charité de Dieu, il s'écrie : *Afin qu'en moi, le premier, le Christ montrât toute sa patience, en sorte que je servisse d'exemple à ceux qui croiront en lui pour la vie éternelle* (Ibid. I, 16) ; et en un autre endroit encore : *Il a montré quelle est la grandeur de sa puissance en nous qui croyons.* (Ephés. I, 19.) Voyez-vous comme la vie antérieure de Paul montre la charité de Dieu et sa puissance, ainsi que la vigueur d'âme de l'Apôtre ? Que sa conversion ait été pure de tout motif humain, et due uniquement à l'opération de la grâce, il le montre encore dans l'Epître aux Galates : *Si je plaisais aux hommes*, dit-il, *je ne serais plus le serviteur du Christ.* (Gal. I, 10.) Mais qu'est-ce qui nous prouve encore que ce n'est pas pour plaire aux hommes que vous vous êtes mis à prêcher l'Evangile ? *Vous avez ouï dire que j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, qu'à toute outrance j'ai persécuté l'Eglise de Dieu et l'ai ravagée.* (Gal. I, 13.) Donc, s'il avait voulu plaire aux hommes, il n'aurait pas passé du côté des fidèles. Pourquoi? Parce qu'il était honoré chez les juifs, qu'il y jouissait d'une grande tranquillité et de grands honneurs ; il n'aurait donc pas embrassé par un motif humain la vie des apôtres, si pleine de périls, si méprisée, si malheureuse. Oui, ce changement et cette conversion, cet abandon des honneurs dont il jouissait chez les juifs et de la vie calme qu'il y menait pour embrasser la vie des apôtres, exposée à mille dangers, est la plus grande preuve que toute considération humaine fut étrangère à la détermination de Paul.

C'est pour cela que nous avons voulu exposer sa vie antérieure, montrer l'ardeur qui le dévorait contre l'Eglise, afin qu'en voyant son zèle pour elle, vous admiriez Dieu qui fait et transforme tout. C'est pour cela aussi que le disciple de Paul a raconté les événements antérieurs avec exactitude et clarté : *Saul*, dit-il, *respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur.* Je voudrais bien, moi aussi, entreprendre ce début dès aujourd'hui, je voudrais me jeter sur le commencement de la narration ; mais je vois dans ce seul nom toute une mer de pensées. Voyez quelle question nous amène de suite ce seul mot, *Saul !* Car nous trouvons dans les épîtres un autre nom : *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat.* (Rom. I, 1.) *Paul et Sosthènes :* Paul, *apôtre par vocation divine.* (I Cor. I, 1.) *Voici que moi Paul je vous dis.* (Gal. V, 2.) Ici il est appelé Paul, partout on trouve le même nom, et nulle part Saul. Pourquoi avant sa conversion fut-il appelé Saul, et Paul après ? Ce n'est pas une petite question ; car aussitôt se présente le nom de Pierre : d'abord il s'appelait Simon et il fut ensuite appelé Pierre ; les fils de Zébédée, Jacques et Jean, furent surnommés fils du tonnerre. Mais s'il en est ainsi dans le Nouveau Testament, nous trouvons aussi Abraham appelé d'abord Abram, puis Abraham ; Jacob, d'abord Jacob, puis Israël ; Sarra, d'abord Sara, puis Sarra ; et ces changements de nom donnent matière à des recherches étendues, et je crains que si je laisse échapper ce fleuve, je ne submerge sous ses flots toute instruction. De même que, dans un pays humide, partout où l'on creuse, des fontaines jaillissent ; de même, dans les divines Ecritures, partout où l'on ap-

profondit, des fleuves sortent en abondance, et ce n'est pas sans crainte que je les lâcherais aujourd'hui. Aussi j'arrête mon ruisseau et je renvoie votre charité à la fontaine sacrée de ces prélats, de ces maîtres, fontaine pure, agréable et douce, source qui coule de la pierre spirituelle. Préparons donc notre âme à recevoir la doctrine, à puiser ces eaux spirituelles, afin qu'il y ait en nous une fontaine d'eau jaillissant jusque dans la vie éternelle : puissiez-vous avoir ce bonheur, par l'amour et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient au Père gloire, honneur, puissance, ainsi qu'à l'Esprit saint et vivificateur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

A ceux qui blâmaient la longueur des instructions, et à ceux qui n'aimaient pas qu'elles fussent courtes ; — sur les noms de Saul et de Paul ; — pour le nom d'Adam donné au premier homme ; — aux nouveaux baptisés.

ANALYSE.

1° Les uns aiment les longues instructions, les autres les courtes ; comment contenter à la fois des goûts si différents ? L'orateur se déclare esclave de son auditoire, et il est plus glorieux de son esclavage que l'empereur de sa pourpre. — 2° Les changements de noms dans les Ecritures ont une importance et une signification sur lesquelles il ne faut pas passer légèrement. L'Apôtre s'est encore appelé Saul après sa conversion. — 3° La première fois que le nom de Paul paraît dans les Actes, c'est à l'occasion de la conversion du proconsul Sergius Paulus. Sur ces changements de noms deux questions s'offrent à traiter, premièrement, pourquoi Dieu a-t-il nommé quelques saints, et pourquoi pas tous ? deuxièmement, pourquoi, parmi ceux qu'il a daigné nommer, a-t-il nommé ceux-ci dans le cours de leur vie, ceux-là dès avant leur naissance ? Dieu nomma le premier homme Adam, d'Eden, qui veut dire *terre vierge*. Cette terre vierge de laquelle sortit Adam était la figure de la Vierge Marie, mère du second Adam. — 4° Ce nom d'Adam terrestre avertissait sans cesse le premier homme d'être humble, et le prémunissait contre l'orgueilleuse pensée de se croire égal à Dieu. Le premier qui après Adam ait reçu de Dieu son nom est Isaac, et ce nom signifie *ris*. Enfant de la grâce, Isaac est la figure des chrétiens.

1. Quel parti prendre aujourd'hui ? En vous voyant si nombreux je crains de donner trop d'étendue à cet entretien. En effet, lorsque l'instruction se prolonge en ces conditions, je vous vois serrés, pressés, manquant de place, et la gêne que vous éprouvez vous empêche beaucoup d'écouter avec fruit ; un auditeur qui n'est pas à l'aise ne saurait prêter une sérieuse attention à l'orateur. En voyant donc cette foule si nombreuse, je crains, je le répète, de donner à mon discours trop d'étendue ; mais d'un autre côté, quand je considère votre désir de la parole sainte, je voudrais bien ne pas resserrer mon instruction. Celui que la soif consume, aime que la coupe qu'on lui présente soit pleine, autrement c'est sans plaisir qu'il l'approche de ses lèvres. Quand même il ne la pourrait boire tout entière, néanmoins il la veut voir entièrement pleine. Vous me voyez donc dans la perplexité. Je voudrais par ma brièveté prévenir de votre part toute fatigue, et par la plénitude de mon instruction remplir votre désir. Mais souvent j'ai fait ces deux choses, et jamais je n'ai évité la critique. Bien souvent, pour vous ménager, j'ai abrégé mon discours, et j'étais accusé par ceux dont l'âme n'était pas encore rassasiée, par ceux qui s'abreuvent continuellement aux sources sacrées, et n'en ont pourtant jamais assez, par ces *bienheureux qui ont faim et soif de la justice* : (Matth. v, 6) aussi redoutant leurs reproches, j'ai cru pouvoir allonger mes homélies, et c'est précisé-

ment pour cela que je me suis vu en butte à d'autres critiques. Ceux qui aiment la brièveté venaient me trouver et me priaient d'avoir pitié de leur faiblesse, et de resserrer des discours trop longs. Quand je vous vois pressés dans un étroit espace, j'ai envie de me taire; mais quand je vois que, malgré cette gêne, vous ne vous retirez pas; que toujours suspendus à nos lèvres vous êtes tous disposés à nous suivre encore plus loin, je me sens le désir de laisser courir ma parole. *Je ne vois que difficultés de toutes parts.* (Dan. XIII, 22.) Que faire? Celui qui ne sert qu'un maître, qui n'obéit qu'à une seule volonté, peut facilement plaire à son maître et ne pas se tromper; mais moi j'ai bien des maîtres, et je suis forcé d'obéir à tout ce peuple, si partagé de sentiments. Si j'ai parlé ainsi, ce n'est pas que je supporte avec impatience mon esclavage, loin de là, ni que je veuille me soustraire à votre domination. Rien ne m'est plus honorable que cette servitude. Il n'y a pas de roi qui s'enorgueillisse de son diadème et de sa pourpre comme je me glorifie d'être l'esclave de votre charité. Cette première royauté périra par la mort; mais mon esclavage, s'il est bien supporté, sera couronné par la royauté des cieux. *Bienheureux le serviteur fidèle et prudent que le maître a établi sur tous ses compagnons pour leur distribuer leur mesure de froment. Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous les biens qu'il possède.* (Luc, XII, 42.) Voyez-vous quelle est la récompense de cet esclavage, quand il est bien supporté? Ce serviteur est établi sur tous les biens du maître. Je ne fuis pas cette servitude, car je la partage avec Paul. Il dit en effet que *nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous déclarant vos serviteurs à cause de Jésus.* (II Cor. IV, 5.) Et que dis-je, Paul? si Celui qui était dans la forme de Dieu, s'est anéanti lui-même prenant la forme d'esclave dans l'intérêt des esclaves (Ph. II, 6, 7), qu'y a-t-il d'étonnant à ce que moi, esclave, je me fasse esclave de mes compagnons d'esclavage dans mon intérêt propre? Ce n'est donc pas pour fuir votre domination que j'ai parlé de la sorte, mais pour obtenir grâce si la table que je vais dresser ne convient pas à tous. Ou plutôt faites ce que je vais vous dire. Vous qui ne pouvez jamais vous rassasier, mais qui avez faim et soif de la justice, qui désirez de longues instructions, prenez pitié de la faiblesse de vos frères et souffrez que je retranche un peu à la mesure habituelle de mes discours. Et vous qui désirez la brièveté parce que vous êtes plus faibles, considérez le désir de vos frères qui demandent une nourriture plus abondante, et pour eux, endurez une fatigue légère, portant les fardeaux les uns des autres et accomplissant la loi du Christ.

Ne voyez-vous pas qu'aux jeux olympiques les athlètes restant au milieu de l'arène, en plein midi, comme dans une fournaise ardente, reçoivent sur leur corps nu les rayons du soleil, comme s'ils étaient des statues d'airain, et luttent contre le soleil, contre la poussière, contre la chaleur, pour ceindre de lauriers une tête qui aura tant souffert? Et pour vous, ce n'est pas une couronne de lauriers, mais une couronne de justice qui sera la récompense de votre docilité; et encore, loin de vous retenir jusqu'en plein midi, votre faiblesse nous forcera à vous renvoyer presque dès le commencement du jour, quand l'air est encore assez frais, que les rayons du soleil ne l'ont pas encore échauffé; et nous ne vous exposons pas tête nue aux ardeurs du soleil, mais nous vous rassemblons sous cette voûte admirable, nous vous prodiguons tous les secours imaginables, afin que vous puissiez écouter plus longtemps. Ne soyons pas plus délicats que nos enfants quand ils vont à l'école; ils n'oseraient rentrer à la maison avant midi; mais à peine sevrés, à peine séparés du sein de leur mère, avant même l'âge de cinq ans, ils supportent tout dans un corps tendre et jeune encore; quelque chaleur, quelque soif, quelqu'incommodité qu'ils ressentent, ils restent assis dans l'école, supportant tout avec courage et patience. A défaut d'autres, imitons au moins nos enfants, nous hommes, nous parvenus à l'âge viril. Si nous n'avons pas le courage d'écouter parler de la vertu, qui pourra nous faire croire que nous supporterons au besoin les travaux qu'elle exige? Si nous éprouvons tant de peine quand il s'agit d'écouter, qui nous montrera que nous serons plus vaillants pour agir? Si nous abandonnons le devoir le plus facile, comment supporterons-nous le plus difficile? Mais le lieu est resserré! on y est gêné! Ecoutez: *On n'emporte le royaume des cieux qu'avec violence.* (Matth. XI, 12.) *Elle est étroite et resserrée la voie qui conduit à la vie.* (Matth. VII, 14.) Comment éviter d'être serrés et à l'étroit, quand on doit marcher par une voie étroite et resserrée? Pour qui se met au large et à l'aise, une telle voix n'est pas

facile à parcourir : on ne peut guère y passer qu'en se faisant petit, en se resserrant, en se gênant beaucoup.

2. Ce n'est pas une chose oiseuse qui nous occupe, mais une question qui, commencée hier, n'a pu recevoir une solution définitive, tant sont nombreux les points à examiner! Quelle est-elle? C'est la question des noms que Dieu a donnés aux saints. Chose qu'on jugera bien simple, à n'écouter que cet exposé, mais bien féconde, si on l'étudie avec soin. Les terrains aurifères que l'on rencontre dans les mines ne présentent aux hommes inexpérimentés et inattentifs qu'une apparence tout ordinaire, et entièrement semblable à celle des autres terrains; mais ceux dont les regards sont exercés, reconnaissent la qualité de cette terre, et la faisant passer par le feu ils en montrent tout le prix. Il en est de même pour les saintes Ecritures : si on ne fait qu'en parcourir les mots, on n'y verra que des mots ordinaires et semblables aux autres; mais si on les parcourt avec les regards de la foi, avec des yeux exercés, si on les fait passer par le feu du Saint-Esprit, on en découvrira facilement toute la richesse.

Quelle est l'origine première de cette question? car ce n'est pas sans motif que nous avons entrepris cet examen, et l'on ne saurait nous accuser de pure curiosité. Nous avions hâte de raconter les grandes actions de Paul; déjà nous touchions au commencement de son histoire, et nous trouvions que la narration commençait ainsi : *Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur*. (Act. IX, 1.) Dès l'abord, nous fûmes troublés de ce changement de nom, car, dans toutes ses épîtres et dans leurs formules initiales il s'appelle non Saul, mais Paul; et ce n'est pas à lui seul, mais à bien d'autres encore que la même chose est arrivée. Par exemple, Simon s'appelait d'abord Pierre; les fils de Zébédée, Jacques et Jean, reçurent assez tard le nom de *Fils du tonnerre;* dans l'Ancien Testament, nous trouvons aussi les noms de quelques personnages changés : ainsi Abraham s'était d'abord nommé Abram, Sarra s'était d'abord nommée Sara, Jacob fut surnommé Israël. Or, il nous a semblé qu'il eût été contraire à la raison de parcourir un champ si fertile sans le creuser. Ne se passe-t-il pas quelque chose d'analogue pour les princes séculiers? Ceux-ci aussi prennent un double nom; voyez plutôt : *Félix eut pour successeur Porcius Festus;* et encore : *Quelqu'un se trouvait avec le proconsul Sergius Paulus*, et celui qui livra Jésus aux Juifs s'appelait Ponce-Pilate. Mais outre les chefs, les soldats aussi et beaucoup de ceux qui sont restés dans la vie privée ont reçu, en certaines occasions, par suite de certains faits, un double nom. Pour eux, il ne nous sera pas utile de rechercher ce qui leur a fait donner ces noms; mais quand c'est Dieu qui les donne, il nous faut de tous nos efforts en rechercher la cause.

Car Dieu ne dit ni ne fait rien en vain et sans motif; il agit en tout avec la sagesse qui lui convient. Pourquoi donc saint Paul était-il appelé Saul, lorsqu'il était persécuteur, et fut-il appelé Paul, lorsqu'il eut reçu la foi? Quelques-uns disent que lorsqu'il troublait, agitait, bouleversait tout et persécutait l'Eglise, il était appelé Saul précisément parce qu'il persécutait l'Eglise, et que c'est de là qu'il tirait son nom. Quand, au contraire, cette fureur eut cessé, que ce trouble se fut apaisé, que cette guerre eut été terminée, que la persécution eut trouvé sa fin, il fut appelé Paul du mot grec qui veut dire cesser (παύομαι). Mais cette explication est frivole et fausse, et je ne l'ai rapportée qu'afin que vous ne vous laissiez pas prendre à ces dires qui ne sont fondés sur rien. D'ailleurs, s'il était appelé Saul parce qu'il persécutait l'Eglise, il fallait qu'il changeât de nom aussitôt qu'il cessa de persécuter; or, nous voyons qu'il avait cessé de persécuter l'Eglise, sans qu'il eût pour cela changé son nom, puisqu'il continuait à s'appeler Saul. Et pour que vous ne croyez pas que ce soit pour vous embarrasser que je parle ainsi, je reprendrai la chose de plus haut : *Ils entraînèrent Etienne*, dit l'Ecriture, *hors de la ville et ils le lapidèrent, et les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul* (Act. VII, 57); et encore : *Saul consentait à sa mort;* et ailleurs : *Saul ravageait l'Eglise, entrant dans les maisons et entraînant les hommes et les femmes;* et encore : *Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur;* et encore : *Il entendit une voix qui lui disait : Saul! Saul! pourquoi me persécutes-tu?* Il aurait donc dû quitter ce nom de Saul, aussitôt qu'il eut cessé de persécuter. Et pourtant, l'a-t-il quitté de suite? Non; c'est ce que nous montre la suite; voyez plutôt : *Saul se leva de terre, et les yeux ouverts, il ne voyait personne;* et encore : *Le Seigneur dit à Ananie :*

Va dans la rue qu'on appelle Droite; tu trouveras dans la maison de Juda un nommé Saul; et encore : *Ananie entra dans la maison et dit : Saul, mon frère, le Seigneur qui t'a apparu sur la route, m'a envoyé pour que tu voies.* Ensuite il commença à enseigner et il confondait les Juifs, et il n'avait pas encore quitté son nom, il continuait de s'appeler Saul. Car *les trames des Juifs,* est-il dit, *furent connues de Saul.* Est-ce tout? Non; mais *il y eut une famine*, est-il dit encore, *et les disciples résolurent d'envoyer à Jérusalem pour assister les saints; or ils envoyèrent leurs aumônes par les mains de Barnabé et de Saul.* (Act. XI, 29, 30.) Voyez : il assiste déjà les saints et il est encore appelé Saul. Puis Barnabé entre à Antioche et, voyant la grâce de Dieu et que la foule était grande, il va à Tarse chercher Saul. Déjà il convertit beaucoup de monde, et il continue d'être appelé Saul; et encore : *Il y avait dans l'Eglise d'Antioche des prophètes et des docteurs, parmi lesquels Siméon qui s'appelait le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul.* Le voilà docteur et prophète, et il est encore appelé Saul. Et encore : *Pendant qu'ils offraient au Seigneur les saints mystères et qu'ils jeûnaient, l'Esprit-Saint leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé.* (Act. XIII, 1, 2.)[1]

3. Voici que le Saint-Esprit le prend à part et il garde toujours son nom. Mais suivons-le à Salamine; il rencontre un magicien, alors écoutons saint Luc : *Saul, aussi nommé Paul, étant rempli du Saint-Esprit, dit* (Act. XIII, 9). C'est la première fois qu'il est question d'un changement de nom. Discutons, sans nous rebuter, la raison des noms. Connaître les noms a son importance même dans les affaires de ce monde. Que de reconnaissances opérées, que de parentés, longtemps ignorées, tout à coup mises au jour par la découverte d'un nom! Que de litiges jugés devant les tribunaux, que de querelles vidées, que de dissensions éteintes, que de réconciliations amenées par le même moyen! Grande dans les affaires de cette vie, la vérité des noms l'est encore davantage dans la sphère des choses spirituelles. Il est donc nécessaire que les questions qui s'élèvent soient résolues avec exactitude.

La première question que l'on fait est celle-ci : pourquoi parmi les saints, Dieu a-t-il nommé les uns et non pas les autres? Car il n'a pas donné leurs noms à tous les saints ni de l'Ancien, ni du Nouveau Testament. Observons déjà que cette parité de conduite et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament prouve que les deux Testaments émanent d'un seul et même Seigneur. Dans le Nouveau Testament, le Christ a donné à Simon le nom de Pierre, et aux fils de Zébédée, Jacques et Jean, le surnom de fils du tonnerre. Voilà les seuls dont il ait changé lui-même les noms; pour ce qui est des autres, il leur a laissé les noms qu'ils avaient, dès le principe, reçu de leurs parents. Dans l'Ancien Testament, Dieu changea le nom d'Abraham et celui de Jacob; mais ceux de Joseph, de Samuel, de David, d'Elie, d'Elisée et des autres prophètes, il ne les changea pas, il laissa ces grands saints avec les noms qu'ils avaient toujours portés. Ainsi donc, première question : pourquoi, parmi les saints, les uns ont-ils changé de nom, et les autres non? Deuxième question : pourquoi le Seigneur nomme-t-il ceux-ci dans un âge avancé, ceux-là dès leur naissance et parfois même avant? Pierre, Jacques et Jean, c'est dans un âge avancé qu'ils reçoivent de Jésus-Christ un nouveau nom, et Jean-Baptiste est nommé avant qu'il ait vu le jour : *Un ange du Seigneur vint et dit : ne crains pas, Zacharie, voici que ta femme Elisabeth enfantera un fils à qui tu donneras le nom de Jean.* (Luc, I, 13.) Vous le voyez, il n'est pas encore né, et déjà il est nommé. La même chose arrive dans l'Ancien Testament, la ressemblance est entière : dans le Nouveau, Pierre, Jacques et Jean reçoivent leurs surnoms lorsqu'ils sont déjà dans l'âge viril, Jean-Baptiste reçoit son nom avant de naître : dans l'Ancien, Abraham et Jacob changent de nom au milieu de leur vie; l'un s'appelait d'abord Abram, et il s'appela Abraham; l'autre se nommait d'abord Jacob et il se nomma Israël; Isaac, au contraire, reçoit son nom dès le sein de sa mère. Dans le Nouveau Testament, l'ange dit à Zacharie : *Ta femme concevra dans son sein et enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean;* et dans l'Ancien, Dieu dit à Abraham : *Sara, ta femme, enfantera un fils, et tu lui donneras le nom d'Isaac.*

Donc, encore une fois, première question. Pourquoi des noms donnés à ceux-ci et pas à ceux-là? et deuxième question : Pourquoi ceux qui reçoivent de Dieu un nom, le reçoivent-ils

[1] Traduit depuis le commencement du volume jusqu'ici par M. l'abbé Fanien. La fin de cette homélie et les deux suivantes ont été traduites par M. Jeannin.

les uns dans le cours de leur âge, les autres avant leur naissance, et cela dans l'un et l'autre Testament? La seconde question sera traitée tout d'abord ; de la solution que nous en donnerons sortira une lumière qui éclairera la première. Voyons donc ceux qui ont reçu de Dieu leurs noms dès le principe ; remontons jusqu'à l'homme qui, le premier, fut nommé de Dieu. Ainsi ramenées à leur origine, nos questions recevront une solution radicale.

Qui donc a, le premier, reçu de Dieu son nom? Quel autre, sinon celui qui fut le premier formé par la main divine? Il n'y avait pas d'homme en effet qui pût nommer le premier homme. Comment donc Dieu nomma-t-il le premier homme? Adam, nom hébreu, nom étranger à la langue hellénique, et qui signifie : *de terre*. Le mot Eden aussi veut dire : terre vierge ; tel était le lieu dans lequel Dieu planta le Paradis. *Dieu*, dit la Genèse, *planta le Paradis dans l'Eden, vers l'Orient* (Gen. II, 8) : ce qui nous montre que le Paradis n'était pas l'œuvre de la main de l'homme. C'était une terre vierge que la charrue n'avait pas touchée, ni ouverte en sillon ; une terre qui ne connaissait pas la main du laboureur, mais qui avait produit des arbres, fécondée uniquement par l'ordre de Dieu. De là le nom d'Eden, c'est-à-dire terre vierge, que Dieu lui donna. Mais cette terre vierge était la figure de la Vierge par excellence. De même, en effet, que la terre d'Eden, sans recevoir aucun germe, vit sortir de son sein le Paradis, asile du premier homme, de même la Vierge Marie, sans recevoir la semence de l'homme, a enfanté le Christ, Sauveur du genre humain. Lors donc que le juif vous dira : Comment une vierge a-t-elle pu enfanter? répondez-lui : Comment une terre vierge a-t-elle produit ces arbres miraculeux du Paradis? Car, je le répète, le mot Eden signifie en langue hébraïque terre vierge ; si mon assertion laisse un doute à quelqu'un, qu'il interroge ceux qui savent la langue des Hébreux, et il s'assurera que j'interprète comme il faut le mot Eden. Je ne cherche pas à profiter de votre ignorance pour faire passer de faux raisonnements ; non, je tiens à vous munir d'un argument sans réplique, et je raisonne aussi rigoureusement que je ferais en face d'adversaires instruits. L'homme ayant donc été formé de la terre d'*Eden*, c'est-à-dire *vierge*, s'appela Adam, du nom de sa mère. Ainsi font les hommes, ils donnent souvent aux enfants les noms de leurs mères. Dieu donc ayant tiré l'homme de la terre, le nomma Adam, du nom de sa mère. Elle se nommait *Eden*, lui se nomma *Adam*.

4. Mais quelle utile conclusion tirer de là? Chez les hommes, lorsqu'on donne aux enfants les noms de leurs mères, c'est pour faire honneur à celles-ci. Mais Dieu, dans quelle vue donna-t-il au premier homme le nom de sa mère? quel était son dessein? Grand ou petit, il en avait un ; car il ne fait rien sans motifs, rien au hasard : en tout il agit avec une raison et une sagesse profondes, *puisque sa prudence est sans mesure*.

Eden veut dire la terre, et Adam, le terrestre, créature sortie de la poussière, née du limon de la terre. Pourquoi donc ce nom-là? Pour rappeler à l'homme la bassesse de sa nature. Dieu, par cette appellation, avait comme gravé sur l'airain l'humilité de notre nature, afin que ce nom, qui est à lui seul toute une leçon d'humilité, apprît à l'homme à ne pas concevoir de lui-même une trop haute estime. Que nous soyons terre, nous le savons parfaitement, nous, à qui l'expérience l'enseigne tous les jours ; mais Adam n'avait vu mourir personne, et jamais le spectacle d'un cadavre retombant en poussière n'avait frappé sa vue ; son corps était d'une merveilleuse beauté ; il brillait tel qu'une statue d'or sortant du moule. Craignant donc que, ébloui de tant d'éclat il ne s'enflât d'orgueil, il lui donna comme contre-poids à ses brillants avantages, un nom qui serait pour lui une leçon permanente d'humilité. D'ailleurs le diable ne devait pas tarder de l'exciter à l'orgueil, il allait bientôt lui dire : *Vous serez comme des dieux*. (Gen. III, 5.) Ce nom, qui apprend au premier homme qu'il était terre, Dieu le lui imposait pour éloigner de son esprit l'idée qu'il fût semblable à Dieu ; par ce nom, Dieu prémunissait la conscience de l'homme ; au moyen de cette appellation, il le mettait en garde contre les futurs piéges de l'esprit malin. En effet, faire en sorte que l'homme se souvînt de sa parenté avec la terre, lui donner ainsi la juste mesure de sa noblesse, c'était presque lui dire en propres termes : Si quelqu'un vient te dire : tu seras comme Dieu, souviens-toi seulement de ton nom, il t'avertira suffisamment de repousser une semblable pensée. Souviens-toi de ta mère, que ton origine te rappelle le peu que tu es. On ne veut pas t'humilier, mais

on redoute pour toi l'entraînement de l'orgueil.

Saint Paul dit aussi : *Le premier homme fut Adam, tiré de la terre et terrestre;* c'est comme interprétation du mot Adam qu'il ajoute : *tiré de la terre et terrestre. Le second homme est le Seigneur descendu du ciel.* O hérétique, tu entends l'Apôtre dire que le Seigneur est le *second homme*, et tu prétends qu'il n'a point pris de chair! Se peut-il une impudence semblable ? Est-il homme celui qui n'a pas de chair? Si l'Apôtre appelle le Seigneur *homme* et même *second homme*, le définissant par la nature et par le nombre, c'est afin de te montrer doublement sa parenté avec nous. Quel est donc le second homme? *Le Seigneur qui est du ciel.* Mais, dit l'hérétique, voilà précisément ce qui me scandalise, c'est cette parole *qui est du ciel.* — Mais lorsque tu entends dire que le premier homme est terrestre, tirant son origine de la terre, est-ce que tu infères de là qu'il est tout entier terrestre, qu'il n'y a en lui nulle puissance incorporelle? nies-tu son âme et la spiritualité de son âme? Qui oserait le dire? Si donc, lorsqu'on te dit qu'Adam était terrestre, tu ne vas pas t'imaginer pour cela qu'il n'était que corps, qu'il n'avait pas d'âme; de même, en entendant ces paroles : *Le Seigneur qui est du ciel*, ne t'avises pas de supprimer le mystère de l'Incarnation à cause de ces mots *qui est du ciel.*

Voilà le premier nom suffisamment justifié. Adam fut ainsi appelé du nom de sa mère, pour qu'il ne portât point ses prétentions plus haut que son pouvoir, et qu'il ne donnât pas prise à son artificieux ennemi, qui viendrait le tenter en lui disant *vous serez comme des dieux.* Passons maintenant à quelqu'autre qui ait reçu de Dieu son nom avant sa naissance, et terminons ce discours. Quel est donc le premier après Adam qui ait reçu de Dieu son nom dès le sein de sa mère ? C'est Isaac. *Voici,* dit le Seigneur à Abraham *que Sarra ta femme concevra dans son sein et enfantera un fils, et tu le nommeras Isaac. Or, après qu'elle l'eut mis au monde, elle le nomma Isaac, en disant: Dieu m'a fait un sujet de ris.* Pourquoi ? *Car qui croirait qu'on dût jamais dire à Abraham que sa femme allaiterait un fils?* (Gen. XVIII, 19 et XXI, 3, 67.) Soyez attentifs, il y a ici un mystère. L'Ecriture ne dit pas : enfanterait, mais *allaiterait;* il ne fallait pas que l'on pût soupçonner le petit enfant d'être supposé. Or, le lait garantissait la vérité de l'enfantement, en sorte qu'Isaac, lui aussi, n'avait qu'à se souvenir de son nom, pour trouver dans le miracle de sa naissance une parfaite instruction. Elle dit : *Dieu m'a fait un sujet de ris*, parce que c'était une merveille de voir une femme dans un âge avancé et avec des cheveux blancs, allaiter et tenir un enfant à la mamelle. Mais le nom d'Isaac, c'est-à-dire ris, était un souvenir permanent de la grâce de Dieu, et l'allaitement confirmait le prodige de la naissance. La nature n'était pour rien dans cette naissance, la grâce avait tout fait. C'est pourquoi saint Paul dit : *comme Isaac nous sommes des enfants de promission.* (Gal. IV, 28.) La naissance d'Isaac est la figure de celle du chrétien; d'un côté comme de l'autre, c'est la grâce qui opère; d'un côté comme de l'autre, le nouveau-né sort d'un sein refroidi et stérile : Isaac du sein d'une femme âgée, le chrétien du sein des eaux. L'analogie est visible entre l'une et l'autre naissance, entre l'une et l'autre grâce. Partout la nature est inerte, partout c'est la grâce de Dieu qui opère. Voilà le sens de cette parole : *comme Isaac nous sommes des enfants de promission.* Reste encore néanmoins un point à éclaircir pour que la comparaison soit complète.

Saint Jean dit (I, 13) que les chrétiens *ne naissent pas du sang, ni de la volonté de la chair* : en est-il de même d'Isaac ? Oui, car l'Ecriture dit : *Ce qui arrive d'ordinaire aux femmes avait cessé chez Sarra* (Gen. XVIII, 11.) Les sources du sang étaient taries, la matière de la génération disparue, l'énergie de la nature anéantie, et c'est alors que Dieu fait paraître sa vertu. Voilà que nous avons tiré de ce nom d'Isaac toute l'instruction qu'il renferme. Il nous reste à parler d'Abraham, des fils de Zébédée et de Pierre; mais pour ne pas vous fatiguer par ma longueur, remettant ces objets à une autre entretien, je finirai ici mon discours, en vous exhortant, vous qui êtes nés à la manière d'Isaac, à imiter la douceur d'Isaac, sa modestie et toute sa conduite, afin que, aidés des prières de ce juste et de celles de ces prélats, vous puissiez tous parvenir dans le sein d'Abraham, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui, soient au Père, gloire, honneur et puissance, ainsi qu'à l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE

A ceux qui critiquaient la longueur de ses exordes; — Qu'il est utile de supporter patiemment les réprimandes; — Pourquoi le nom de saint Paul ne fut pas changé tout de suite après sa conversion; — Que ce changement ne se fit pas de nécessité mais en conséquence d'une libre volonté, et sur ce mot : « Saul! Saul! pourquoi me persécutes-tu? » (Act. IX, 4.)

—

ANALYSE.

1°-2° On avait reproché à saint Chrysostome, et non sans raison peut-être, de faire de trop longs exordes. Ce reproche devient ici l'occasion d'un exorde encore beaucoup plus long que les autres, dans lequel le facile et brillant orateur développe ces pensées : que les blessures que font les amis sont moins dangereuses que les baisers empressés des ennemis ; que les remontrances sont avantageuses à ceux qui les reçoivent comme à ceux qui les font, et qu'il est beau de savoir les accueillir ; chemin faisant et pour prouver ce qu'il avance, il nous donne un admirable, quoiqu'un peu verbeux commentaire de ce passage de l'exorde où Moïse, averti par Jéthro, son beau-père, choisit des hommes sages et éclairés pour l'aider à juger tous les différends du peuple d'Israël. — 3° L'orateur donne plusieurs raisons de la longueur de ses exordes. Il résume sa précédente instruction. Pourquoi le nom de l'apôtre saint Paul fut-il changé? pourquoi ne le fut-il pas sur-le-champ après sa conversion? — 4° Commentaire de ces paroles : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? etc.*, jusqu'à : *Je suis Jésus que tu persécutes.* — 5°-6° La conversion de saint Paul fut libre.

1. Le reproche nous a été adressé, par quelques-uns de nos bien-aimés frères, d'être long dans nos exordes. Si ce reproche est mérité ou non, vous en déciderez après nous avoir entendu à notre tour; c'est à votre impartiale sentence que je remets le jugement de cette affaire. Avant que je me justifie, je dois dire à ceux qui font ces critiques que je leur en sais gré, car elles leur sont inspirées par un intérêt bienveillant, et nullement par la malignité. Et celui qui m'aime, ce n'est pas seulement lorsqu'il me loue, mais aussi lorsqu'il me critique pour me corriger, que je tiens à lui exprimer réciproquement mon amitié. Louer indistinctement et ce qui est bien et ce qui est mal, ce n'est pas le fait d'un ami, mais d'un trompeur et d'un moqueur; louer ce qui est convenable et blâmer ce qui ne l'est pas, c'est faire l'office d'un ami, d'un homme qui nous porte intérêt. Et, pour preuve que les louanges et les compliments prodigués à tort et à travers ne sont pas le signe d'une sincère amitié, mais bien de la fourberie, je vous citerai cette parole d'Isaïe: *Mon peuple, ceux qui vous félicitent vous séduisent, et ils rompent le chemin par où vous devez marcher.* (Is. III, 12.) Je repousse donc les louanges mêmes d'un ennemi; mais le blâme d'un ami, j'en ferai toujours le plus grand cas. Les baisers de l'un me sont déplaisants, les blessures de l'autre me font plaisir; je me défie de celui-là lorsqu'il me baise, et je sens l'intérêt que me porte celui-ci jusque dans les blessures qu'il me fait. *Oui*, dit le Sage, *il y a plus à se fier aux blessures d'un ami qu'aux baisers empressés d'un ennemi.* (Prov. XXVII, 6.) Que dites-vous, homme sage? Des blessures meilleures que des baisers! Oui, dit-il, car je fais attention non à la nature des actes, mais à l'intention de ceux qui les font.

Voulez-vous que je vous montre que les blessures d'un ami sont moins à craindre que les baisers empressés d'un ennemi? Judas baisa le Seigneur, mais son baiser était plein de trahison : il y avait du venin dans sa bouche, sa langue était remplie de malice; Paul, au contraire, frappa l'incestueux de Corinthe, et il le guérit. Et comment le frappa-t-il? en le livrant à Satan : *Livrez*, dit-il, *cet homme à Satan pour la mort de sa chair.* Pourquoi? *Afin que son esprit soit sauf au jour du Seigneur Jésus.*

Voilà des blessures qui sauvent et voilà des baisers qui trahissent. Ainsi, rien de plus vrai, *il y a plus à se fier aux blessures d'un ami qu'aux baisers empressés d'un ennemi.* Des hommes, passons à Dieu et au démon pour la vérification de cette même maxime. Dieu est notre ami, le démon notre ennemi; l'un est un sauveur et un protecteur, l'autre un fourbe qui s'acharne à nous perdre. Or, celui-ci nous a baisés autrefois, et celui-là nous a frappés. Comment celui-ci nous a-t-il baisés et celui-là frappés? Le voici : le démon a dit : *Vous serez comme des dieux,* et Dieu a dit : *Tu es terre et tu retourneras en terre.* (Gen. III, 5 et 19.) Lequel des deux nous a mieux servis, de celui qui a dit : *Vous serez comme des dieux,* ou de celui qui a dit : *Tu es terre et tu retourneras en terre?* Dieu menaça de mort nos premiers parents, le démon leur promit l'immortalité. Or, celui qui leur avait promis l'immortalité les fit chasser même du paradis, et celui qui les avait menacés de mort les a reçus dans le ciel, eux et leurs descendants. Nouvelle preuve qu'*il y a plus à se fier aux blessures d'un ami qu'aux baisers empressés d'un ennemi.* Donc, je le répète, je sais gré à ceux qui me blâment de leurs critiques; car, fondés ou non fondés, leurs reproches sont faits dans l'intention non d'injurier, mais de corriger; mais les blâmes même justes des ennemis tendent non pas à corriger, mais à décrier. Les uns, lorsqu'ils louent, encouragent à mieux faire; les louanges des autres sont des piéges où ils veulent faire tomber ceux qui en sont l'objet.

Au reste, de quelque manière que se présente le blâme, c'est toujours un grand bien de le supporter sans s'irriter. *Celui,* dit l'Ecriture, *qui hait la réprimande est un insensé.* (Prov. XII, 1.) L'auteur ne dit pas telle ou telle réprimande, il dit simplement la réprimande. Un ami vous fait un reproche juste, corrigez votre défaut; le blâme tombe-t-il à faux, louez du moins votre ami de sa bonne intention, voyez le but et reconnaissez un soin amical : la bienveillance a produit le blâme. Ne nous irritons pas lorsqu'on nous reprend. Quel avantage ce serait pour notre vie si, recevant des représentations de tous nos amis sans nous piquer, nous leur rendions nous-mêmes charitablement le service de les avertir de leurs défauts! Les représentations sont aux défauts ce que les remèdes sont aux plaies, et l'on n'est pas moins déraisonnable de repousser les unes que les autres. Mais, la plupart du temps, l'on s'indigne d'être repris, on se dit à soi-même : Quoi! avec ma capacité et mon savoir, je me laisserais faire la leçon par cet homme! On tient ce langage, sans songer qu'on donne ainsi une grande preuve de folie. *Car,* dit le Sage, *espérez mieux de l'insensé que de l'homme qui se croit sage.* (Prov. XXVI, 12.) Saint Paul dit de même : *Ne soyez pas sages à vos propres yeux.* (Rom. XII, 16.)

Soit, votre sagesse, votre perspicacité est admirable; malgré tout vous êtes homme, et vous avez besoin de conseils. Dieu seul ne manque de rien; seul il n'a pas besoin qu'on le conseille, lui de qui il est écrit : *Qui connaît la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller?* (Rom. XI, 34.) Mais nous autres hommes, si sages que nous soyons, nous méritons souvent qu'on nous reprenne, et nous laissons souvent voir la faiblesse de notre nature. *Car tout ne peut pas se trouver dans les hommes,* dit l'Ecclésiastique (XVII, 29), *par la raison,* ajoute-t-il, *que le fils de l'homme n'est pas immortel.* Quoi de plus lumineux que le soleil? et néanmoins il s'éclipse. Or, de même que l'obscurité vient parfois surprendre, au milieu de ses plus vives splendeurs, cet astre si brillant et lui dérober tous ses rayons; ainsi, pendant que notre intelligence resplendit comme à son zénith, revêtue de toutes ses clartés, souvent il lui survient une défaillance de pensée qui la laisse tout à coup sans lumière. Alors le sage n'aperçoit plus le devoir, tandis que parfois un moins sage le distingue d'une vue beaucoup plus pénétrante et plus sûre. Et cela arrive afin que le sage ne s'exalte pas et que le simple ne se décourage pas.

C'est un grand avantage de savoir souffrir les remontrances; pouvoir en présenter est aussi un grand avantage en même temps qu'une marque certaine de l'intérêt qu'on porte au prochain. Voyons-nous quelqu'un porter de travers et mal liée sa tunique ou quelque autre partie de son vêtement, aussitôt nous l'avertissons; mais si c'est sa vie qui est dissolue, nous ne prenons pas la peine de lui adresser une parole. Nous voyons une vie qui n'est pas selon les convenances et nous passons. Et cependant les travers dans le vêtement, on en est quitte pour quelques rires essuyés; mais les fautes de l'âme, c'est aux plus graves périls qu'elles exposent, c'est par les plus sévères châtiments qu'on les expie. Quoi ! vous voyez votre frère qui se jette

dans un précipice, qui ne fait nul effort pour sauver sa vie, qui ne voit pas le péril, et vous ne lui tendez pas la main, et vous ne le relevez pas de sa chute! et vous n'avez à lui offrir ni avertissement ni remontrance! Vous l'empêchez de tomber dans le ridicule, de manquer aux bienséances, et quand il y va de son salut, vous ne vous en inquiétez nullement! Quelle justification, quelle excuse aurez-vous à présenter au tribunal de Dieu? Ne savez-vous pas l'ordre donné de Dieu aux Israélites de ne pas négliger la bête égarée d'un ennemi, et lorsqu'elle tombe en un précipice de ne pas passer à côté sans la relever? (Exod. XXIII, 4, 5; Deut. XXII, 1.) Voilà les Israélites à qui il est prescrit de ne pas négliger la bête de somme d'un ennemi, et nous, nous verrons avec indifférence l'âme de notre frère tomber chaque jour dans les piéges du démon! Quelle barbarie, quelle inhumanité de s'intéresser moins à des hommes qu'ils ne s'intéressent à des bêtes! Oui, ce qui perd tout, ce qui confond tout dans notre vie, c'est que nous ne souffrons pas qu'on nous reprenne, et que nous ne nous soucions pas de reprendre les autres. Nos remontrances ne sont trouvées désagréables que parce que nous repoussons avec colère celles qu'on nous présente. Si votre frère vous savait disposé à bien accueillir ses observations et à l'en remercier, lui-même, lorsque vous l'avertiriez, vous rendrait certainement la pareille.

2. Voulez-vous vous convaincre que, même lorsque vous êtes un homme instruit, parfait, parvenu au faîte le plus élevé de la vertu, vous avez encore besoin de conseil, de correction, de remontrance? Ecoutez une antique histoire. Rien n'était égal à Moïse. *Il était*, dit l'Ecriture, *le plus doux des hommes* (Nom. XII, 3), ami de Dieu, éclairé des lumières de l'Esprit divin, il possédait en outre toute la sagesse humaine. *Moïse*, dit encore l'Ecriture, *fut instruit de toute la sagesse des Egyptiens.* Vous voyez bien que c'était un homme d'une science accomplie. *Et il était puissant en parole et en vertu.* Ecoutez encore un autre témoignage: Dieu a conversé avec beaucoup de prophètes, mais il n'a conversé avec aucun autre comme il l'a fait avec Moïse. (Deut. XXXIV, 10.) Quelle plus grande preuve de sa vertu voulez-vous que celle que Dieu donne en s'entretenant avec son serviteur comme avec un ami? Sagesse étrangère, sagesse domestique, il réunissait tout. Il était puissant en parole et en œuvre. Il commandait à la création, ami qu'il était du Maître de la création. Il emmena d'Egypte tout un grand peuple. Il sépara les eaux de la mer et les réunit, et il parut alors un prodige que le soleil voyait pour la première fois, une mer traversée non en vaisseau, mais à pied, battue non par la rame et l'aviron, mais par les pieds des chevaux. (Exod. XXXIII, 11.)

Eh bien! ce sage, ce puissant en parole et en œuvre, cet ami de Dieu, cet homme qui commandait à la création, cet auteur de tant de prodiges, ne remarqua pas une chose si simple que tous les hommes la pouvaient comprendre. Ce fut son beau-père, un barbare, un homme simple qui la remarqua et la proposa; et ce grand homme ne l'avait pas trouvée. Mais, quelle était cette chose? Ecoutez, et vous saurez que chacun a besoin de conseil, fût-ce un autre Moïse, et que ce qui échappe aux plus grands, aux plus intelligents des hommes, se découvre souvent aux petits et aux simples. Lorsque Moïse fut sorti de l'Egypte avec le peuple de Dieu, et qu'il était dans le désert, tous les Israélites, au nombre de six cent mille, venaient devant lui pour lui faire juger leurs différends. Témoin de ce fait, son beau-père, Jéthro, un homme simple, qui passait sa vie dans le désert, qui n'avait aucune habitude des lois et du gouvernement, et, ce qui prouve encore mieux son ignorance, qui adorait les faux dieux, quoi de plus grossier! toutefois ce barbare, ce gentil, cet ignorant s'aperçut que Moïse s'y prenait mal, et il en reprit ce sage, cet esprit éclairé, cet ami de Dieu. Il lui demanda pourquoi tous ces hommes venaient à lui, et en ayant appris le motif, il lui dit: *Tu ne fais pas bien.* (Exod. XVIII, 14, 17.) Et à la réprimande il joignit le conseil, et loin de s'en fâcher, Moïse accueillit l'une et l'autre; Moïse le sage, l'esprit éclairé, l'ami de Dieu, le chef d'un si grand peuple. Ce n'était cependant pas peu de chose de recevoir une leçon d'un barbare, d'un ignorant. Les étonnants miracles qu'il faisait, la grandeur du pouvoir qu'il exerçait ne l'enflèrent point, il ne rougit point d'être repris en présence de ses subordonnés. Il comprit que ses grands prodiges ne l'empêchaient pas d'être toujours homme, par conséquent d'ignorer beaucoup de choses, et il reçut avec douceur le conseil qu'on lui donnait. Or, combien n'en voit-on pas qui, pour ne pas paraître avoir besoin de conseil, aiment mieux trahir l'intérêt de la cause qu'ils servent que de corriger leur tort

en profitant d'un bon avis? Ils préfèrent ignorer plutôt que de s'instruire, ne sachant pas que l'on est blâmable non de s'instruire, mais d'ignorer; non d'apprendre, mais de persister dans son ignorance; non d'être repris, mais de s'opiniâtrer à mal faire.

Oui, je le répète, l'homme le plus ordinaire et le plus simple trouve souvent ce qui échappe aux grands génies. Moïse le comprit, et il écouta avec douceur le conseil que lui donna son beau-père, disant : *Etablis des chefs de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes, ils te rapporteront les causes difficiles, et jugeront eux-mêmes les plus faciles.* (Exod. XVIII, 21, 22.) Oui, Moïse écouta ce conseil sans que son amour-propre en fût blessé, sans rougir, sans être embarrassé de la présence de ses subordonnés; il ne se dit pas à lui-même : Je vais me faire mépriser de ceux qui m'obéissent, si, étant chef, je me laisse enseigner mes devoirs par un autre. Il reçut l'avis et le mit en pratique, il n'eut honte ni des contemporains, ni de la postérité; bien plus, comme s'il eût voulu tirer vanité de la remontrance de son beau-père, il l'a, par ses écrits, portée à la connaissance des hommes, non-seulement de son temps, mais encore de tous ceux qui sont venus après jusqu'à ce jour, et de tous ceux qui fouleront encore la terre jusqu'à l'avènement du Fils de Dieu; il n'a pas craint de publier à la face du monde qu'il n'avait pas su voir par lui-même ce qu'il fallait, et qu'il avait été redressé par son beau-père. Et nous, pour un homme qui est témoin des réprimandes que l'on nous fait, on nous voit troublés, hors de nous-mêmes, doutant si nous pourrons survivre à notre humiliation. Tel n'était pas Moïse; les témoins sans nombre que son œil apercevait devant lui aussi bien que dans la suite des âges ne le font pas rougir ni hésiter à confesser tous les jours dans son livre, à la face de l'univers, que son beau-père a découvert ce que lui-même n'avait pas su découvrir. Pour quelle raison a-t-il transmis ce fait à la mémoire des hommes? Pour nous avertir de ne pas trop présumer de nous, quelque sages que nous soyons, de ne pas mépriser les conseils même des derniers de nos frères. Un bon conseil vous est offert, recevez-le, vînt-il d'un esclave; s'il est mauvais, rejetez-le, quelle que soit la dignité de celui qui le donne. Ce n'est pas la qualité du conseiller, mais la nature du conseil qu'il faut considérer. Moïse nous apprend donc à ne pas rougir d'une réprimande même en présence d'un peuple nombreux. C'est le fait d'une vertu qui n'a rien de vulgaire, et le propre de la sagesse la plus haute, que de supporter courageusement la réprimande. Nous n'admirons pas tant Jéthro de ce qu'il reprit Moïse que nous ne sommes étonnés de voir ce grand saint se laisser courageusement redresser en public par Jéthro, livrer le fait à la connaissance du genre humain, montrant ainsi, sans le savoir, combien grande était sa sagesse et petite l'importance qu'il attachait à l'opinion des hommes.

3. Mais voilà qu'en nous excusant de la longueur de nos exordes, nous en avons fait un plus long que jamais, un toutefois qui contient autre chose que de vaines paroles, puisque, chose très-grave et très-nécessaire, nous vous exhortons à supporter courageusement les remontrances, comme aussi à reprendre avec zèle et à redresser ceux qui font mal. Force nous est cependant de nous expliquer au sujet de cette prolixité qu'on nous reproche, et de dire pourquoi nos exordes ont cette étendue. Quelles sont donc nos raisons? Nous parlons à une grande multitude composée d'hommes ayant des femmes et des enfants à nourrir, des maisons à régir, le poids d'un travail quotidien à soutenir, d'hommes sans cesse plongés dans les préoccupations de cette vie. Le difficile ne vient pas seulement de ce qu'ils n'ont pas de loisir, mais surtout de ce que nous ne pouvons les avoir ici qu'une fois la semaine; il faut les mettre à même de nous suivre et de nous comprendre. Or, c'est par le moyen des exordes que nous essayons d'éclaircir ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans nos instructions. Celui que ne distrait aucune occupation matérielle, qui est toujours cloué sur les livres saints, celui-là n'a pas besoin du secours de l'exorde; l'orateur n'a pas encore exprimé toute sa pensée, qu'un tel auditeur la comprend déjà tout entière. Mais un homme qui porte presque continuellement la chaîne des occupations de cette vie, qui ne fait que paraître ici un instant de loin en loin, si un exorde un peu étendu ne prépare point son esprit et ne l'amène comme pas à pas en lui frayant la voie jusqu'au sujet, il écoutera sans entendre et se retirera sans profit.

Autre raison non moins considérable. Entre tant d'auditeurs, les uns sont exacts, les autres ne le sont guère à venir ici ; nécessité donc de

louer les uns et de réprimander les autres, afin que ceux-ci se corrigent de leur négligence et que ceux-là redoublent de zèle. Les exordes sont encore utiles pour une autre cause. Les sujets que nous traitons sont ordinairement trop vastes pour qu'il soit possible de les achever en une seule fois, nous sommes obligés de donner deux et trois, et même quatre discours à la même matière. De là encore, la nécessité de reprendre chaque fois les conclusions de l'instruction précédente; cet enchaînement est nécessaire à la clarté de l'exposition; sans lui nos auditeurs ne verraient rien à nos discours. Pour vous faire comprendre combien, sans la préparation de l'exorde, un discours serait peu compréhensible, écoutez, j'entame brusquement mon sujet; c'est une expérience que je veux faire. *Jésus l'ayant regardé, lui dit : Tu es Simon, fils de Jonas, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre.* (Jean, I, 42.) Voyez, comprenez-vous? Savez-vous ce qui précède et amène cette parole? En face de ce sujet brusquement entamé, vous voilà comme un homme que l'on introduirait au théâtre après l'avoir entouré de voiles épais. Eh bien! ces voiles, ôtons-les maintenant par le moyen d'un exorde. C'était sur saint Paul que roulait dernièrement notre discours, nous parlions des noms, et nous recherchions pourquoi cet apôtre s'appela d'abord Saul, puis Paul. De là, nous sommes passés à l'Ancien Testament, et nous avons passé en revue tous ceux à qui Dieu a donné des noms. Nous en sommes venus à Simon et à la parole que le Seigneur lui adresse : *Tu es Simon, fils de Jonas, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre.* Voyez-vous comment ce qui semblait hérissé de difficultés est devenu facile et uni? De même qu'il faut une tête à un corps, une racine à un arbre, une source à un fleuve, de même il faut un exorde à un discours. Maintenant que nous vous avons amenés jusqu'à l'entrée de la voie et que vous voyez la suite des choses, entamons le commencement de l'histoire. *Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur.* (Act. IX, 1.)

Il s'appelle Paul dans les Epîtres. Pourquoi donc le Saint-Esprit lui a-t-il changé son nom? Quand un maître achète un esclave, il lui donne un autre nom pour lui faire mieux comprendre à qui il appartient; c'est aussi ce qu'a voulu le Saint-Esprit. Il avait fait saint Paul prisonnier de guerre, il n'y avait pas longtemps qu'il s'en était rendu maître, il lui changea donc son nom pour lui faire sentir qu'il avait un nouveau maître. Le pouvoir d'imposer des noms est une marque de domination; nous le voyons manifestement par la pratique journalière de la vie et, mieux encore, par la conduite de Dieu envers Adam. Voulant lui montrer qu'il l'établissait maître de la terre et de ses habitants, il amena devant lui tous les animaux, afin qu'*il vît à leur donner des noms* (Gen. II, 19); ce qui montre bien que c'est une prise de possession que l'imposition d'un nom. On en use de même parmi les hommes, et c'est assez l'habitude de ceux qui font des prisonniers à la guerre de leur changer leurs noms. C'est ce que fit, par exemple, le roi des Babyloniens pour Ananias, Azarias et Misaël, ses prisonniers de guerre, auxquels il donna les noms de Sidrac, Misac et Abdénago.

Mais pourquoi le changement du nom n'eut-il lieu que plus tard pour l'Apôtre, et non immédiatement? Parce qu'un changement si prompt n'eût pas assez laissé paraître la conversion de Paul, et que son passage à la foi eût été moins remarqué. Ce qui arrive pour les esclaves fugitifs, qui se rendent introuvables par un simple changement de nom, serait arrivé pour Paul; si, tout en passant de la synagogue à l'église, il avait pris un autre nom, il serait demeuré inaperçu, et personne n'aurait découvert le persécuteur dans l'Apôtre. Or, l'important, c'était précisément que l'on apprît que le persécuteur était devenu apôtre. Rien ne confondait les Juifs comme de voir que celui qui avait été leur maître fût devenu leur adversaire. Le Saint-Esprit a donc laissé quelque temps à l'Apôtre son premier nom, de peur qu'un prompt changement de nom ne cachât le changement du cœur. Il faut que tous sachent que celui qui d'abord persécutait l'Eglise en est devenu le défenseur; cette prodigieuse conversion une fois connue, le nom sera changé. Cette raison nous est indiquée par saint Paul lui-même, lorsqu'il dit : *J'allai dans la Syrie et dans la Cilicie. Or, les Eglises de Judée ne me connaissaient point de visage.* (Gal. I, 21.) S'il était inconnu dans la Palestine, où il demeurait, combien plus dans les pays éloignés! Son visage était inconnu, mais il ne dit pas que son nom le fût. Pourquoi les fidèles ne connaissaient-ils point son visage? C'est que nul d'entre eux n'osait le regarder en

face, lorsqu'il faisait la guerre à l'Eglise, tant il respirait le meurtre et la fureur. Tous s'éloignaient, tous fuyaient, quand ils le voyaient paraître quelque part; quant à le regarder en face, nul ne l'osait, tant il était déchaîné contre eux! Ils entendaient seulement dire que celui qui les persécutait naguère prêchait maintenant la foi qu'il avait voulu détruire. Puis donc qu'ils ne connaissaient pas les traits de son visage, s'il eût sur-le-champ pris un nouveau nom, ceux mêmes qui auraient entendu parler de sa conversion n'auraient point assez remarqué le persécuteur devenu prédicateur de l'Evangile. Tous savaient son premier nom de Saul, et s'il eût pris celui de Paul tout en embrassant la foi, ceux à qui l'on aurait dit : Paul, celui qui persécutait les fidèles, prêche maintenant la foi, n'auraient pas compris qu'on leur parlait du fameux persécuteur qu'ils connaissaient sous le nom de Saul, et non pas sous celui de Paul. Le Saint-Esprit laissa donc notre Apôtre assez longtemps avec son premier nom, afin d'attirer sur lui les regards et l'attention des fidèles, même de ceux qui étaient éloignés, même de ceux qui ne le connaissaient pas.

4. Le délai apporté dans le changement du nom de l'Apôtre est suffisamment expliqué; il nous faut à présent reprendre notre texte : *Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur*. Qu'est-ce à dire, *encore?* Qu'avait-il donc déjà fait pour que l'on dise *encore?* Ce mot *encore* insinue qu'il s'agit d'un homme qui s'est déjà signalé par des exploits mauvais. Qu'avait-il donc fait? ou plutôt que n'avait-il pas fait? Il avait rempli Jérusalem du sang des fidèles, ravagé l'Eglise, poursuivi les apôtres, lapidé saint Etienne; il n'épargnait ni les hommes ni les femmes. Ecoutez ce qu'en dit son disciple : *Saul ravageait l'Eglise, entrant dans les maisons, entraînant hommes et femmes*. (Act. VIII, 3.) La place publique ne lui suffisait pas : il violait le secret des maisons, *entrant dans les maisons*, dit l'écrivain sacré, et il ajoute, non pas emmenant, ni tirant, mais *traînant* hommes et femmes. Il ne parlerait pas autrement d'un animal féroce : *entraînant hommes et femmes;* entendez bien : l'auteur ne dit pas seulement les hommes, mais encore les femmes. Il n'avait nul égard à la nature, il ne respectait point le sexe; il n'était point touché à l'aspect de la faiblesse. Le zèle l'enflammait, et non la colère. Ç'a été son excuse, et il a été trouvé digne de pardon après s'être rendu coupable des mêmes actes qui firent condamner les Juifs. Eux, c'était le désir de gagner l'estime des hommes et l'amour de la vaine gloire qui les faisaient agir. Lui, au contraire, était poussé par son zèle pour le service de Dieu, zèle sincère, quoique aveugle. De là vient que les autres juifs, sans s'occuper des femmes, faisaient la guerre aux hommes parce qu'ils voyaient leur gloire, l'antique gloire du peuple juif, passer à ces hommes nouveaux. Pour lui, le zèle qui l'animait ne lui permettait pas d'épargner personne. C'était à ce zèle encore inassouvi que saint Luc songeait, lorsqu'il écrivait ces paroles : *Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur*. Le meurtre de saint Etienne ne l'a pas rassasié; la persécution de l'Eglise n'a pas assouvi sa soif du sang chrétien; sa rage, loin d'être épuisée, courait toujours à de nouveaux excès. Le zèle en était le principe. Il est encore tout couvert du sang d'Etienne, et déjà il poursuit les Apôtres. Il est comme un loup féroce qui a déjà attaqué une bergerie, qui en a enlevé un agneau, qu'il a déchiré de sa gueule sanglante, et qui n'en est devenu que plus altéré de carnage et plus hardi. Tel Saul se jetait sur le chœur apostolique; il avait déjà enlevé l'agneau Etienne, il l'avait dévoré : son âpreté au meurtre s'en était accrue. Voilà le sens de ce mot *encore*.

Quel autre cependant n'eût pas été satisfait d'une telle victime, touché de tant de douceur, vaincu par la prière que le martyr, pendant qu'on le lapidait, adressait au ciel pour ses bourreaux : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché?* (Act. VII, 59.) Prière sublime qui d'un persécuteur fit un apôtre. Ce fut en effet tout de suite après le martyre d'Etienne qu'eut lieu la conversion de Paul. Dieu avait entendu la voix de son serviteur. Etienne méritait d'être exaucé tant pour la future vertu de Paul, que pour sa propre confession : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché*. Ecoutez, vous qui avez des ennemis, vous qui êtes en butte à l'injustice. Vous avez peut-être beaucoup souffert, mais avez-vous été lapidés comme saint Etienne? Et voyez ce qui se passait! Par la mort d'Etienne, une source évangélique se fermait dans l'Eglise, mais déjà s'ouvrait une autre source de laquelle devaient couler des milliers de fleuves. La bouche d'Etienne se tait, et aussitôt éclate dans le monde la trom-

pette de Paul. C'est ainsi que jamais Dieu n'abandonne son Eglise, et qu'il répare les pertes dont l'ennemi l'afflige par des dons plus grands. Le Christ ne souffre pas le vide dans sa phalange : on lui enlève un soldat, et vite le poste est occupé par un plus grand. Et ceci nous met sur la voie d'un nouveau sens du mot *encore*. Il signifie que Saul était encore furieux, encore altéré de carnage, encore bouillant de rage, lorsque déjà le Christ l'attirait à lui. Car il n'attendit pas la cessation du mal, l'extinction du feu, l'apaisement de la fureur, pour amener à lui le persécuteur. Jésus-Christ se saisit de son ennemi lorsque celui-ci était au comble de l'irritation; quelle plus grande marque de sa puissance pouvait-il donner que de maîtriser, que de dompter ce cœur au milieu même de son délire et dans le transport de sa bouillante colère? Un médecin ne fait jamais plus admirer son art que lorsque, amené en présence d'un malade qu'une fièvre ardente dévore, il éteint et fait complétement disparaître cette flamme d'un mal arrivé à son paroxysme. Voilà ce qu'éprouva Paul. Sa fièvre était au paroxysme, et comme une douce rosée qui descendait du ciel, la voix du Seigneur le délivra complétement de son mal. *Saul respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur.* Vous le voyez, il laissait de côté la foule pour s'attaquer aux disciples. Comme un homme qui veut abattre un arbre, va droit à la racine, sans s'occuper des branches, ainsi Paul attaquait les disciples du Seigneur pour couper en eux la racine de la prédication évangélique.

Mais il se trompait; la racine de la prédication, ce n'étaient pas les disciples, c'était le Maître. Ecoutez : *Je suis la vigne, et vous les branches.* (Jean, xv, 5.) Or cette racine-là, nul ne peut la frapper. Aussi plus on coupait de branches, plus il en repoussait de nouvelles. Etienne retranché, à sa place repoussent saint Paul et ceux qui reçoivent la foi par saint Paul. Ecoutez la suite du récit : *Or il arriva, comme il approchait de Damas, que tout à coup éclata autour de lui une lumière venant du ciel, et étant tombé à terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* Pourquoi la voix ne se fait-elle pas entendre la première? pourquoi est-ce la lumière qui éclate d'abord ? C'est afin que Saul écoute la voix avec calme. Quand un homme a l'esprit tendu vers un objet, qu'il est rempli d'ardeur, on a beau l'appeler, il n'entend pas, parce qu'il est tout entier à ce qui l'occupe. C'est ce qui aurait eu lieu pour Paul. L'espèce d'ivresse et de délire que lui causait la pensée des événements ne lui aurait pas permis d'écouter la voix, il n'en aurait pas même entendu les premières paroles, tant son esprit était attaché tout entier à l'œuvre de destruction qu'il méditait ; c'est pourquoi le Seigneur éblouit d'abord ses yeux par l'éclat de la lumière : il le force ainsi à se recueillir, il le calme, il l'apaise; et quand il n'y a plus de trouble dans son âme, que le calme y règne, c'est alors qu'il fait entendre la voix, afin que la tempête d'orgueil qui agitait son cœur étant enfin tombée, il écoute avec une raison sereine les divines paroles qui vont venir à son oreille.

Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il accuse moins qu'il ne se défend. Pourquoi me persécutez-vous ? qu'avez-vous à vous plaindre de moi ? quel mal vous ai-je fait ? Est-ce parce que j'ai ressuscité vos morts ? parce que j'ai purifié vos lépreux ? parce que j'ai chassé les démons ? Mais ces choses-là devraient me faire adorer et non persécuter. Pour vous faire comprendre que le Seigneur se défend plus qu'il n'accuse par cette parole : *Pourquoi me persécutes-tu ?* écoutez comment s'exprime son Père, parlant aux Juifs, et comparez : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* dit Jésus-Christ; et son Père dit : *Mon peuple, que t'ai-je fait, en quoi t'ai-je contristé ?* (Mich. vi, 3.) *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Te voilà renversé, te voilà lié sans chaîne. Tel un maître, qui serait parvenu à s'emparer d'un esclave coupable d'évasion ainsi que de mille autres méfaits, qui le tiendrait dans les fers et qui lui dirait : que veux-tu que je te fasse maintenant ? te voici dans mes mains ; tel est Notre-Seigneur à l'égard de Paul; il l'a pris, il l'a renversé par terre, il le voit craintif et tremblant, sans pouvoir faire un mouvement, et il lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* Qu'est devenue ta colère ? Où sont maintenant ces emportements d'un zèle faux ? Que fais-tu de ces fers destinés aux fidèles et que tu leur portais en courant par tout le pays? Je ne vois plus sur ton visage cet air féroce qui te signalait naguère. Tu es immobile à présent, et tu ne peux même regarder celui que tu persécutais. Tout-à-l'heure tu te hâtais, tu courais à la tête d'une troupe d'hommes armés, et

maintenant tu as besoin de quelqu'un qui te conduise par la main.

Pourquoi me persécutes-tu? En entendant cette parole, Paul comprend toute l'indulgence du Seigneur qui a souffert une persécution qu'il pouvait si facilement arrêter; bonté sans faiblesse dans le passé, providence sans cruauté dans le présent, voilà ce qu'il découvre dans la conduite de Dieu à son égard. Et que répond-il ? *Qui êtes-vous, Seigneur ?* L'indulgence lui a révélé le Seigneur de toutes choses, sa propre cécité lui fait voir le Tout-Puissant, et aussitôt il confesse sa souveraine autorité : *Qui êtes-vous, Seigneur ?* Voyez quel cœur bien disposé, quelle âme remplie d'une généreuse liberté, quelle conscience sincère ! Il ne résiste ni ne dispute, mais il reconnaît le Maître sur-le-champ. Les Juifs avaient vu des morts ressuscités, des aveugles recouvrer la vue, des lépreux purifiés, et non-seulement ils n'étaient pas accourus à l'Auteur de tant de merveilles, mais ils l'avaient insulté, appelé imposteur, ils lui avaient tendu toute espèce d'embûches. Saint Paul se conduit bien différemment, et sa conversion ne se fait pas attendre. Et la réponse du Christ, quelle est-elle ? *Je suis Jésus que tu persécutes.* Et pourquoi ne dit-il pas : je suis Jésus ressuscité, je suis Jésus assis à la droite de Dieu, mais : *je suis Jésus que tu persécutes ?* C'est pour émouvoir son cœur, pour faire pénétrer la componction dans son âme. Ecoutez comment, longtemps après, il soupire amèrement sur ce passé réparé cependant par tant de travaux : *Je suis le moindre de tous les Apôtres, je ne suis pas même digne d'être nommé Apôtre, moi qui ai persécuté l'Eglise.* (I Cor. xv, 9.) Si tels étaient ses sentiments après les œuvres merveilleuses de son apostolat, que devait-il éprouver, alors qu'il n'avait encore rien fait pour Dieu, que la persécution dont il s'était rendu coupable était seule présente à sa pensée, et qu'il entendait cette voix divine?

5. Mais ici se présente une objection. Ne vous lassez pas, quoique le jour baisse déjà : nous parlons en l'honneur de Paul, de Paul qui pendant trois ans enseigna les fidèles jour et nuit. On nous fait donc une objection et l'on nous dit : Quoi d'étonnant si saint Paul a embrassé la foi ? pouvait-il résister à cette voix divine que je comparerais volontiers à une corde que Dieu lui liait autour du cou pour l'attirer vers lui ? Prêtez-moi toute votre attention. Nous avons tous les jours à combattre sur ce point les Gentils et les Juifs qui s'efforcent, en rabaissant le mérite d'un homme juste, de déguiser le vice de leur propre incrédulité, sans s'apercevoir qu'ils pèchent doublement, d'abord en ne renonçant pas à leurs erreurs, puis en essayant de dénigrer le favori de Dieu. Avec la grâce de Dieu nous saurons rendre vaines toutes leurs attaques. Mais qu'osent-ils dire contre l'Apôtre ? Que Dieu a usé de contrainte pour le convertir. Où voyez-vous la contrainte, mon ami ? Dieu, dites-vous, l'a appelé d'en-haut. Tout de bon, le croyez-vous? Mais alors si vous croyez que Dieu a appelé Paul, la même voix vous appelle vous-même tous les jours, et toutefois vous n'obéissez pas. Vous voyez donc qu'il n'y a pas eu de contrainte pour Paul, puisque s'il y en avait eu pour lui il y en aurait aussi pour vous, et vous obéiriez; votre désobéissance est la preuve que son obéissance a été libre et volontaire. S'il est certain que la vocation a beaucoup contribué au salut de saint Paul, comme à celui des autres hommes, il ne l'est pas moins qu'elle ne l'a pas exempté des bonnes œuvres, ni surtout du mérite d'une bonne volonté; qu'elle a laissé entier son libre arbitre, qu'il est venu à Dieu librement sans subir de contrainte. Un autre exemple vous le démontrera jusqu'à l'évidence. Les Juifs, eux aussi, ont entendu une voix d'en-haut, voix non du Fils, mais du Père, laquelle fit retentir les bords du Jourdain de ces paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*, et cependant ils disent : *Celui-ci est un séducteur.* (Matth. III, 17; XXVII, 63.) Quelle opposition signalée ! quelle lutte ouverte ! Vous voyez qu'une bonne volonté, qu'une âme sincère, qu'un cœur dégagé de toute prévention fâcheuse sont partout nécessaires. Une voix se fait entendre aux Juifs, une voix à saint Paul : saint Paul obéit, les Juifs résistent. La voix qui parle aux Juifs n'est même pas seule, mais en même temps se montre le Saint-Esprit sous la figure d'une colombe. Comme Jean baptisait, et que le Christ était baptisé, de peur que, ne voyant que la forme humaine, on n'estimât le baptisant plus grand que le baptisé, il vint une voix pour distinguer celui-ci de celui-là. Et comme l'on ne distinguait pas assez de qui la voix parlait, le Saint-Esprit vint, sous forme de colombe se poser sur la tête du Christ, afin qu'il n'y eût plus lieu à aucun doute. Tout ensemble la voix l'annonçait, le Saint-Esprit le

désignait, et Jean s'écriait : *Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers.* (Luc, III, 16.) Les Juifs virent encore éclater des milliers d'autres signes miraculeux soit en paroles soit en actes, et, nonobstant ces lumières, ils sont demeurés dans leur aveuglement. Leurs yeux voyaient, leurs oreilles entendaient, et leur raison restait plongée dans la nuit des préjugés. C'est ce que l'Evangéliste rapporte expressément lorsqu'il dit que beaucoup de Juifs crurent en Jésus, mais qu'ils ne le confessaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue par les chefs du peuple. (Jean, XII, 42.) Et Jésus-Christ lui-même disait : *Comment pouvez-vous avoir la foi, vous qui recevez de la gloire les uns des autres et ne recherchez pas la gloire qui est de Dieu seul?* (Jean, V, 44.)

Paul se conduit bien différemment : il n'entend qu'une seule fois la voix de celui qu'il persécute, et aussitôt il accourt, aussitôt il obéit, sa conversion est soudaine et complète. Si vous n'êtes pas trop fatigués de la longueur de ce discours, je poursuivrai cette comparaison de la bonne volonté de saint Paul et de l'obstination des Juifs, et je vous citerai un autre exemple qui en fera mieux ressortir le contraste. Les Juifs eux-mêmes entendirent la voix du Fils, ils l'entendirent comme Paul l'avait entendue, et presque dans les mêmes circonstances, et néanmoins ils ne crurent pas. Ce fut au fort de son délire et de sa colère, dans le feu de la guerre qu'il faisait aux disciples, que Paul entendit la voix : on en peut dire autant des Juifs. Quand et comment? Ils sortirent la nuit avec des torches et des lanternes pour le prendre, car ils croyaient n'avoir à faire qu'à un pur homme. Mais lui, voulant les instruire de sa puissance, et, en dépit de leur obstination, leur montrer qu'il est Dieu, leur dit : *Qui cherchez-vous?* (Jean, XVIII, 4.) Ils étaient devant lui et tout près, et ils ne le voyaient pas. Ils le cherchaient, et c'était lui qui guidait leurs pas afin qu'ils le trouvassent; Jésus voulait leur apprendre qu'il n'allait pas à la passion par contrainte, et que, s'il n'avait pas consenti à souffrir, aucune puissance humaine n'aurait pu l'y forcer. Comment auraient-ils pu le contraindre ceux qui ne savaient pas même le trouver? que dis-je, ceux qui ne pouvaient même pas le voir quoiqu'il fût présent? Non-seulement ils ne le voyaient pas, quoique présent, mais Jésus les interrogeait, ils lui répondaient, et ils ne savaient pas encore qui était celui qui leur parlait, tant ils étaient aveuglés! Jésus fit plus : il fit tomber ces hommes à la renverse. Lorsqu'il eut dit : *Qui cherchez-vous?* tous s'en allèrent à la renverse comme poussés par cette voix. La voix les renversa par terre de la même manière que saint Paul fut lui-même terrassé par celle qu'il entendit. Saint Paul ne vit pas celui qu'il persécutait, les Juifs ne virent pas celui qu'ils cherchaient. La fureur de Paul l'empêcha de voir, la fureur des Juifs les empêcha de voir. Paul fut terrassé lorsqu'il était en route pour aller enchaîner les disciples, les Juifs le furent pendant qu'ils allaient pour enchaîner le Christ. Ici des chaînes, et là des chaînes; persécution ici, persécution là; cécité d'une part, cécité de l'autre; voix dans un cas, voix dans l'autre; dans les deux cas la puissance du Christ paraît avec le même éclat, les remèdes employés sont les mêmes, mais l'effet produit n'est pas le même; c'est qu'aussi les malades étaient bien différents. Quoi de plus insensé, de plus stupidement dur que les Juifs? Il sont renversés, mais ils se relèvent et poursuivent leur criminelle entreprise. Des pierres seraient-elles plus insensibles! Afin qu'ils sachent quel est Celui qui les a jetés par terre par cette seule parole : *Qui cherchez-vous?* il réitère sa demande lorsqu'ils sont levés : *Qui cherchez-vous?* puis, quand ils ont répondu : *Jésus*, il reprend : Je vous l'ai déjà dit : *C'est moi.* (Jean, XVIII, 6.) C'est comme s'il leur disait : sachez que je suis le même qui vous ai demandé : *qui cherchez-vous?* et qui vous ai terrassés. Mais cela ne produisit aucun effet, et ils demeurèrent dans leur aveuglement. Ce parallèle a dû vous convaincre que saint Paul ne s'est pas converti par nécessité, mais par l'heureuse disposition de son âme et par la sincérité de sa conscience.

6. Si vous le permettez et si votre patience n'est pas épuisée, je vous citerai encore un exemple plus saisissant, et qui démontrera, sans qu'il reste rien à objecter, que ce ne fut pas par nécessité, mais librement, que saint Paul s'est converti au Seigneur. Paul vint plus tard à Salamine, dans l'île de Chypre, et il trouva là un magicien qui le combattait en présence du proconsul Sergius. Alors Paul rempli du Saint-Esprit lui dit : *O homme rempli de fraude et de malice, fils du diable, ne cesseras-tu pas de pervertir les voies du Seigneur?* (Act. XIII, 10.) C'est ainsi que parle

maintenant ce persécuteur. Glorifions Celui qui l'a si bien converti. Tout à l'heure vous entendiez dire qu'il dévastait l'Eglise, qu'il entrait dans les maisons pour en retirer les hommes et les femmes qu'il traînait en prison. Entendez maintenant les fiers accents de sa prédication : *Ne cesseras-tu pas de pervertir les voies droites du Seigneur ? Et voici que la main du Seigneur s'étend sur toi, et tu seras aveugle jusqu'à un temps.* Le remède qui lui avait rendu la vue à lui-même, il l'imposa au magicien ; mais celui-ci resta aveugle, ce qui vous montre que la vocation n'a pas toute seule amené saint Paul à la foi, et que sa bonne volonté y a contribué en même temps. Si la cécité seule avait fait ce miracle, elle l'eût également opéré sur le magicien. Il n'en fut pas ainsi. Le magicien demeura dans les ténèbres, et le proconsul témoin du prodige crut. Le remède est appliqué à celui-là et c'est sur celui-ci qu'il opère. Voyez ce que peut la bonne disposition du cœur, ce que peut l'obstination et l'endurcissement ! Le magicien devint aveugle, il était opiniâtre, c'est pourquoi il ne profita pas du remède ; mais le proconsul ouvrit les yeux à la lumière et connut le Christ.

Saint Paul s'est donc converti librement, je l'ai suffisamment démontré. Non, soyez-en convaincus, Dieu ne force pas les volontés rebelles, il attire seulement les volontés obéissantes. *Personne,* dit Notre-Seigneur, *ne vient à moi, si mon Père ne l'attire.* (Jean, VI, 44.) Or, le Père n'attire que celui qui veut être attiré, et qui du fond de sa misère tend les bras au divin Libérateur. Encore une fois, Dieu ne fait pas violence aux volontés ; il voudrait notre salut qu'il ne saurait l'opérer, si nous ne le voulions pas, non pas que sa volonté soit faible, mais il ne veut forcer personne. Je crois nécessaire d'insister sur cette proposition, à cause du grand nombre de ceux qui, pour colorer leur paresse, font valoir ce faux prétexte ; les exhorte-t-on à la lumière du baptême, à un changement de vie, à la pratique des bonnes œuvres : ils hésitent, ils reculent, et répondent qu'ils attendent que Dieu veuille bien les persuader et les convertir. Qu'ils s'en remettent à la volonté de Dieu, rien de mieux ; mais il faut déjà qu'ils fassent ce qui dépend d'eux-mêmes, et je leur permettrai alors de dire *quand Dieu voudra.* Car si vous vous livrez au sommeil et à l'indifférence, vous aurez beau vous en référer à la volonté de Dieu, rien ne se fera jamais de ce qu'il faut, je vous le déclare. Je ne me lasse pas de vous répéter que jamais Dieu n'a usé de contrainte et de violence pour attirer à lui un seul homme. Il veut que tous soient sauvés, il ne sauve personne malgré soi. Saint Paul ne dit-il pas, *lui qui veut le salut de tous les hommes et leur arrivée à la connaissance de la vérité ?* (I Tim. II, 4.) Comment donc tous ne sont-ils pas sauvés, si Dieu veut qu'ils le soient ? c'est que la volonté de tous ne se conforme pas à sa volonté et qu'il ne contraint personne. N'a-t-il pas dit : *Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, et tu ne l'as pas voulu ?* Et quel sera le sort de Jérusalem ? écoutez : *Voici que votre maison demeurera déserte.* (Luc, XIII, 34, 35.) Vous le voyez, Dieu a beau vouloir nous sauver, si nous n'y consentons pas, nous sommes maîtres de nous perdre. Encore une fois, Dieu ne sauve que celui qui veut bien être sauvé. Les hommes dominent leurs esclaves bon gré mal gré, parce qu'ils se proposent, dans leur domination, leur propre intérêt et nullement celui de leurs serviteurs. Mais Dieu, qui ne manque de rien, Dieu qui veut nous montrer que s'il désire nous avoir pour ses serviteurs ce n'est pas qu'il ait besoin de ce qui est à nous, mais parce qu'il recherche notre intérêt, Dieu qui fait tout pour notre utilité et rien pour son avantage, qui nous accorde notre salut quand nous l'acceptons avec empressement et reconnaissance, Dieu ne peut user de violence contre ceux qui lui résistent, et, en respectant leur liberté, il montre que nous lui devons de la reconnaissance pour sa domination, et qu'il ne nous en doit point pour notre soumission. Pénétrons-nous de ces pensées, réfléchissons à la charité de Dieu pour les hommes, et, autant que nous le pouvons, menons une vie qui soit digne de cette bonté, afin que nous méritions de posséder le royaume des cieux, que je vous souhaite à tous, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père, le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Réprimande aux absents, exhortation à ceux qui sont présents de s'occuper de leurs frères. — Sur le commencement de l'épître aux Corinthiens « appelé Paul, » et de l'humilité.

ANALYSE.

1° Ceux qui ne viennent pas à l'église n'ont pas entendu cette parole du Prophète : *J'ai préféré d'être au dernier rang dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs.* Ce que l'âme éprouve en entrant dans une église. Le culte de Dieu est la seule chose nécessaire et doit passer avant tout le reste. — 2° Nécessité de s'occuper du salut de ses frères. — 3° Ici commence l'instruction, elle roule entièrement sur l'explication du mot *vocatus* mis par saint Paul, en tête de sa première épître aux Corinthiens. — Il n'importe pas tant de lire que de comprendre les Ecritures. Les noms des saints sont vénérables aux fidèles et terribles aux pécheurs. — 4° Ce mot *vocatus* veut dire que ce n'est pas l'Apôtre qui est venu au Seigneur le premier, mais qu'il a répondu à une *vocation*, à un appel. — 5° Les Corinthiens étaient riches de toutes sortes d'avantages selon le monde, dont ils tiraient vanité. — 6° Ils s'enorgueillissaient même de la doctrine révélée que saint Paul leur avait prêchée le premier ; c'est donc pour leur donner une leçon d'humilité que saint Paul use de ce mot *vocatus*; c'est l'équivalent de *quid habes quod non accepisti?* Exhortation à l'humilité, fondement de toutes les vertus.

1. Lorsque je considère votre petit nombre, lorsqu'à chaque réunion, je vois le troupeau qui s'en va diminuant, j'éprouve et de la peine, et de la joie ; de la joie, à cause de vous qui êtes présents, de la peine à cause des absents. Vous êtes dignes d'éloges, vous dont le petit nombre n'a pas ralenti le zèle ; ils méritent au contraire d'être blâmés, eux dont votre exemple n'a pu réveiller l'engourdissement. Votre ardente piété n'a pas eu à souffrir de leur froide indifférence, et je vous en félicite ; mais aussi votre zèle leur a été inutile, et c'est pourquoi je les plains, pourquoi je pleure. Ils n'ont pas entendu le prophète disant : *J'ai préféré d'être au dernier rang dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs.* (Ps. LXXXIII, 11.) Il ne dit pas : j'ai préféré habiter, demeurer dans la maison de mon Dieu, mais : *j'ai préféré d'être au dernier rang*. Je m'estimerai heureux d'être rangé parmi les derniers : que je puisse seulement franchir le seuil, et je serai content. Je considère comme un don très-grand d'être compté parmi les derniers dans la maison de mon Dieu. Dieu est le maître commun de tous, mais la charité se l'approprie : tel est l'amour. *Dans la maison de mon Dieu.* Celui qui aime désire de voir l'objet de son amour, il désire même de voir sa maison, et le vestibule de sa maison, et jusqu'au carrefour et à la rue où il demeure. S'il voit le vêtement ou la chaussure de l'objet aimé, il croit voir l'objet aimé présent devant lui. Tels étaient les prophètes ; ne pouvant voir Dieu, qui est incorporel, ils voyaient sa maison, et à la vue de sa maison, leur imagination se figuraient sa présence. *J'ai préféré d'être au dernier rang dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs.* Tout lieu, tout endroit, comparé à la maison de Dieu est une tente de pécheurs, fût-ce le barreau, le palais du sénat, la maison d'un particulier. La prière n'est pas étrangère à ces demeures, mais elles retentissent plus ouvent encore du bruit des querelles, des disputes et des injures, elles sont les asiles obligés des méprisables soucis de cette vie. L'Eglise ne connaît pas ces misères ; c'est pourquoi elle est la maison de Dieu, tandis que ces autres demeures ne sont que les tentes des pécheurs. Tel un port où ne pénètre ni vent ni tempête, et qui procure aux navires qui y

sont à l'ancre une sécurité profonde ; telle est la maison de Dieu ; elle dérobe les hommes qui y entrent au tourbillon du monde et elle leur offre un calme et tranquille abri où ils peuvent entendre la voix de Dieu. Cet asile est une occasion de vertu, une école de sagesse ; non-seulement au moment de l'assemblée, pendant qu'on lit les Ecritures, pendant que l'instruction descend de la chaire, et que les vénérables Pères siégent à leurs places, mais encore en tout autre temps ; à quelque heure en effet que vous entriez dans l'église, aussitôt vous sentez vos épaules déchargées du fardeau de la vie. Dès le premier pas que vous faites dans ce sacré parvis, une sorte d'atmosphère spirituelle vous enveloppe, une paix profonde saisit votre âme d'une religieuse terreur, y fait pénétrer la sagesse, élève votre cœur, vous fait oublier le monde visible, et vous emporte de la terre jusqu'au ciel. Si l'on profite tant à venir ici, même en dehors de l'assemblée, que sera-ce lorsque la voix éclatante des prophètes s'y fait entendre, lorsque les Apôtres y prêchent l'Evangile, lorsque le Christ est sur l'autel, lorsque le Père agrée les mystères qui s'accomplissent, lorsque le Saint-Esprit apporte les joies de l'amour divin ! quelle abondance de grâces ne recueillent pas alors ceux qui sont présents ! de quels avantages ne se privent pas ceux qui sont absents !

Je voudrais bien savoir où sont maintenant ceux qui n'ont pas daigné venir à cette assemblée, quelle affaire les retient éloignés du banquet sacré, de quoi ils s'occupent... Ou plutôt je ne le sais que trop : ils s'entretiennent de sujets absurdes et ridicules, ou bien ils sont rivés aux intérêts de la vie présente, occupations l'une et l'autre inexcusables et punissables du plus grand supplice. Pour les premiers, cela s'entend de soi-même sans démonstration ; quant à ceux qui nous objectent leurs affaires domestiques, prétendant y trouver une raison d'absolue nécessité pour s'exempter de venir ici une fois la semaine, donnant le pas aux intérêts du ciel sur ceux de la terre un jour sur sept, ils n'ont pas davantage de pardon à espérer, j'en atteste l'Evangile, qui s'exprime à ce sujet de la manière la plus claire. C'étaient précisément là les prétextes allégués par les conviés des noces spirituelles : l'un avait acheté une paire de bœufs, l'autre avait fait acquisition d'un champ, un autre s'était marié, ce qui n'empêcha pas qu'ils furent tous punis. (Luc, XIV, 18-20.) Ces raisons n'étaient pas sans gravité ; mais, contre un appel de Dieu, il n'y a pas de raison qui puisse prévaloir. Dieu est la première de nos nécessités ; il faut premièrement lui rendre l'honneur qui lui est dû, et ne vaquer qu'ensuite aux autres occupations. Est-ce qu'un serviteur s'occupe de ses propres intérêts avant d'avoir pourvu à ceux de son maître ? Et quand on montre tant de respect et de soumission pour des maîtres mortels, dont le pouvoir n'est que nominal et de convention, et qui ne sont au fond que nos compagnons de servitude, n'est-il pas absurde de ne pas avoir au moins les mêmes égards pour Celui qui est vraiment le Maître non-seulement des hommes, mais encore des puissances d'en-haut ? Oh ! si vous pouviez descendre dans ces consciences mondaines, quel affligeant spectacle vous offriraient les plaies qui les rongent, les épines qui les couvrent ! Comme une terre privée des bras du laboureur ne tarde pas à devenir stérile et sauvage, ainsi l'âme privée des enseignements divins ne produit que des épines et des chardons.

Si nous, qui chaque jour prêtons l'oreille aux discours des prophètes et des apôtres, nous avons tant de peine à contenir l'impétuosité de notre caractère, à refréner notre colère, à réprimer nos convoitises, à nous défaire de la rouille de l'envie ; si, dis-je, malgré les puissants enchantements des divines Ecritures, dont nous faisons un usage perpétuel pour assoupir nos passions, nous avons tant de peine à contenir ces bêtes farouches, quel espoir de salut reste donc à ceux qui n'usent jamais de ces remèdes, qui ne prêtent jamais l'oreille aux enseignements de la divine Sagesse ? Je voudrais pouvoir vous montrer leur âme... Comme vous la verriez sordide et malpropre, abjecte, confuse et honteuse ! Comme le corps qui ne connaît pas l'usage des bains, l'âme qui ne se purifie pas au bain de la doctrine spirituelle contracte toutes sortes de malpropretés et de souillures par le péché. Oui, vos âmes trouvent ici un bain spirituel auquel le feu de l'Esprit-Saint communique la vertu d'enlever toute souillure ; ce feu de l'Esprit-Saint efface même jusqu'à la couleur de pourpre : *Quand même vos péchés seraient couleur de pourpre, je vous rendrai blancs comme la neige.* (Isai. I, 18.) Bien que la tache du péché prenne sur l'âme avec non moins d'énergie que la teinture de pourpre sur la laine, je puis changer cet état

en l'état contraire : il suffit que je veuille, et tous les péchés disparaissent.

2. Je ne dis pas ces choses pour vous, qui, grâces à Dieu! n'avez pas besoin de réprimande; je les dis afin que vous les reportiez aux absents. Si je pouvais savoir où ils se réunissent, je n'importunerais pas votre charité; mais, comme il n'est pas possible qu'un homme seul connaisse tout un peuple si nombreux, je vous recommande à vous le soin de vos frères. Occupez-vous d'eux, invitez-les; je sais que vous l'avez fait souvent, mais ce n'est rien de l'avoir fait souvent : il faut le faire jusqu'à ce que vous les ayez persuadés et attirés. Je sais combien est peu agréable ce rôle d'importuns dont je vous charge, et que vous avez souvent rempli sans rien gagner; mais que saint Paul vous console par ces paroles : *La charité espère tout, croit tout; la charité n'excède jamais.* (I Cor. XIII, 7.) Pour vous, faites votre devoir; et si votre frère se refuse au bien que vous lui voulez faire, vous n'en recevrez pas moins de Dieu votre récompense. Quand c'est à la terre que vous confiez vos semences, si elle ne vous rend pas d'épis, vous revenez chez vous les mains vides; il n'en est pas de même de la doctrine que vous semez dans une âme, elle vous donne toujours une récompense assurée, que la persuasion s'ensuive ou non. Ce n'est pas sur le résultat final du travail, mais sur l'intention des travailleurs que Dieu mesure les salaires. Je ne vous demande rien, sinon que vous fassiez ce que font ceux que possède la passion du théâtre et des courses de chevaux. Que font-ils? Ils se concertent dès le soir, et au point du jour ils vont les uns chez les autres, ils choisissent leurs places, s'établissent les uns à côté des autres, afin d'augmenter ainsi le plaisir qu'ils se promettent à ces spectacles diaboliques. Ce zèle qu'ils déploient pour la perte de leurs âmes, en s'entraînant mutuellement, ayez-le pour travailler au bien des vôtres, entr'aidez-vous dans l'œuvre du salut : un peu avant l'heure de l'office divin, allez devant la maison de votre frère, attendez à la porte, et quand il sort, emparez-vous de lui. Il va peut-être vous objecter mille affaires urgentes; tenez ferme, ne lui permettez pas de mettre la main à aucune œuvre séculière avant qu'il ait assisté à l'office tout entier. Il se défendra, il résistera, il alléguera vingt prétextes; ne l'écoutez pas, ne cédez pas; dites-lui, faites-lui comprendre que ses affaires temporelles ne s'en expédieront que mieux lorsqu'il aura assisté à l'office jusqu'à la fin, pris part aux prières et profité des bénédictions des Pères; par ces raisons et d'autres semblables, enchaînez-le et l'amenez à ce banquet sacré, et votre récompense sera double, parce que, non content d'y venir vous-même, vous y aurez attiré votre frère.

Déployons ce zèle et cet empressement à ramener ceux qui négligent leurs devoirs, et certainement nous ferons notre salut. Les plus indolents, les plus éhontés, les plus pervers seront à la fin touchés de vos efforts persévérants, et ils s'amélioreront. Si insensibles qu'on les suppose, ils ne le seront pas plus que ce juge qui ne connaissait pas Dieu et ne craignait pas les hommes, et qui cependant, tout cruel, tout farouche et tout cuirassé de fer et de diamant qu'il était, se laissa vaincre par les assiduités d'une seule femme veuve. (Luc, XVIII, 2-5.) Quoi! une pauvre veuve a su fléchir un juge cruel qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, et nous, nous ne pourrions fléchir nos frères, beaucoup plus traitables et plus faciles que ce juge, et cela quand il y va de leurs propres intérêts! Non, nous sommes inexcusables. Ce sont là des choses que je répète bien souvent; je les dirai encore et toujours, jusqu'à ce que je voie bien portants ceux qui sont maintenant malades; je ne cesserai de les réclamer, jusqu'à ce que je les aie recouvrés par vos soins. Puisse l'état de ces malheureux vous causer la même peine qu'à moi! certainement vous ferez tout pour les sauver. Ce n'est pas moi seulement, c'est aussi saint Paul qui vous recommande de prendre soin de ceux qui sont avec vous membres du même corps. *Consolez-vous,* dit-il, *mutuellement par de telles paroles;* et encore : *Edifiez-vous les uns les autres.* (I Thess. V, 11.) Grande sera la récompense de ceux qui s'occupent du salut de leurs frères, et non moins grand le châtiment de ceux qui le négligent.

3. L'importance même de ces recommandations me donne la confiance que vous vous empresserez de les mettre en pratique : Je termine donc ici l'exhortation pour commencer l'instruction, et c'est saint Paul qui va me fournir l'aliment spirituel que je me propose de vous offrir. *Paul, apôtre de Jésus-Christ, par la vocation de Dieu* (I Cor. I, 1.) Voilà des paroles que vous avez souvent ouïes, souvent lues. Mais c'est peu de lire, il faut encore entendre

ce qu'on lit, autrement la lecture est entièrement inutile. On pourrait longtemps fouler sous ses pieds un trésor avant de s'enrichir; on n'en profite qu'en creusant la terre, qu'en descendant jusqu'à l'endroit où il est enfoui pour y puiser. Il en est de même des Ecritures: une lecture superficielle n'en découvre pas toutes les richesses, il faut les approfondir. Si la lecture suffisait, Philippe n'aurait pas dit à l'eunuque : *Comprenez-vous ce que vous lisez?* (Act. VIII, 30.) S'il suffisait de lire, le Christ n'aurait pas dit aux Juifs : *Scrutez les Ecritures.* (Jean, V, 39.) Scruter, ce n'est pas s'arrêter à la superficie, c'est descendre jusqu'au fond. Or je vois dans ce début un champ infini de réflexions. Dans les lettres que l'on s'écrit dans le monde, les salutations sont sans conséquence, ce ne sont que de pures formules de politesse; il en est tout autrement des Epîtres de saint Paul, elles sont pleines de beaucoup de sagesse dès le commencement. C'est la voix de Paul qu'on entend, mais les paroles qu'il prononce sont celles du Christ qui meut l'âme de Paul. *Paul, apôtre, par la vocation de Dieu*, ce seul nom de Paul, ce simple nom, renferme, comme vous avez pu vous en convaincre, tout un trésor de réflexions. Car, si vous vous en souvenez, j'ai parlé trois jours durant sur ce seul nom, je vous ai expliqué pourquoi son ancien nom de Saul avait été changé en celui de Paul, pourquoi ce changement n'avait pas eu lieu aussitôt après la conversion, pourquoi l'Apôtre avait conservé encore assez longtemps le nom qu'il avait reçu de ses parents; nous en avons pris occasion de vous montrer la sagesse de Dieu et sa bienveillance tant envers nous qu'envers les grands saints. Si les hommes eux-mêmes ne donnent pas au hasard des noms à leurs enfants, s'ils choisissent tantôt le nom du père, tantôt celui du grand-père, tantôt celui d'un autre ancêtre de la famille, combien plus Dieu consulte-t-il la raison et la sagesse dans les noms qu'il donne à ses serviteurs! Les hommes ont en vue soit l'honneur de ceux qui ne sont plus, soit leur propre satisfaction, lorsqu'ils donnent à leurs enfants les noms des morts: ils cherchent à tromper leur douleur en faisant revivre un nom. Mais Dieu, c'est quelque vertu ou quelque enseignement dont il conserve le souvenir dans les noms des saints, comme s'il le gravait sur une colonne d'airain.

Saint Pierre a été ainsi nommé en raison de sa vertu. Dieu a comme déposé dans ce nom une preuve de la fermeté de l'Apôtre dans la foi, et tout ensemble une perpétuelle exhortation à ne pas déchoir de cette fermeté. (Matth. XVI, 18.) Jacques et Jean, durent leur surnom de *fils du tonnerre* à la puissance de leur voix dans la prédication de l'Evangile. Mais pour ne pas vous causer d'ennui en me répétant, je laisse ce sujet pour vous montrer que les noms des saints sont par eux-mêmes vénérables aux personnes pieuses et terribles aux pécheurs. Lorsque saint Paul ayant recueilli, converti et baptisé Onésime, l'esclave fugitif, le voleur qui s'était évadé après avoir dérobé de l'argent à son maître, le renvoya à Philémon, il écrivit à celui-ci une lettre où se lit le passage suivant : *Je pourrais avec une pleine assurance vous ordonner dans le Christ Jésus ce qui convient, mais j'aime mieux avoir recours à la prière de l'affection, moi du même âge que vous, moi le vieux Paul, qui de plus suis maintenant le prisonnier de Jésus-Christ.* (Phil. VIII, 9.) Vous voyez qu'il fait valoir trois motifs: les chaînes qu'il porte pour Jésus-Christ, son âge, et le respect dû à son nom. Pour donner plus de force à sa supplication en faveur d'Onésime, il se fait pour ainsi dire triple; ce n'est plus un seul homme: c'est l'enchaîné, c'est le vieil apôtre, c'est Paul. Cela vous montre que les noms des saints sont par eux-mêmes vénérables aux fidèles. S'il suffit de prononcer le nom d'un enfant chéri pour arracher à un père une grâce qu'il refuse, comment le même pouvoir n'appartiendrait-il pas aux noms des saints qui sont les enfants chéris de Dieu?

J'ai ajouté que les noms des saints inspirent la terreur aux pécheurs comme le nom du maître en inspire à l'enfant paresseux. Ecoutez comment le même apôtre le donne à entendre dans son épître aux Galates. Ceux-ci avaient eu la faiblesse de se laisser entraîner au judaïsme, leur foi était en péril, et saint Paul voulant les relever et leur persuader de ne plus altérer la pureté de la doctrine chrétienne par aucun mélange judaïque, leur écrivait : *Voici que moi, Paul, je vous dis que si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien.* (Gal. V, 2.) Vous avez dit : *Moi;* pourquoi ajouter : *Paul?* Est-ce que le mot moi ne suffisait pas pour désigner celui qui écrivait? Sachez que le nom ainsi ajouté pouvait ébranler les auditeurs; l'Apôtre le met afin de retra-

cer plus vivement le souvenir du maître à l'esprit des disciples. La même chose nous arrive à tous : le nom d'un saint qui frappe notre oreille nous fait sortir de notre torpeur, nous fait trembler au sein de l'indifférence. Lorsque j'entends prononcer le nom de Paul, je me représente celui qui vivait dans les tribulations, dans les angoisses, au milieu des coups, dans les prisons, celui qui passa un jour et une nuit au fond de la mer, celui qui fut ravi au troisième ciel, celui qui entendit des paroles ineffables dans le paradis, celui que le Saint-Esprit nomma un vase d'élection, le paranymphe du Christ, celui qui eût souhaité d'être séparé du Christ pour le salut de ses frères. A peine son nom est-il prononcé que, semblable à une chaîne d'or, la suite de ses grandes actions se présente incontinent aux esprits attentifs. Ce qui est un avantage considérable.

4. Il serait facile d'en dire davantage sur le nom. Mais il faut enfin venir au second mot de notre texte. Nous avons trouvé dans le mot Paul une abondante moisson ; le terme *par la vocation de Dieu*, ne sera pas moins fertile : je dis même qu'il nous offrira une plus ample récolte de contemplations élevées, si nous voulons ne pas épargner notre peine et notre attention. Un seul diamant détaché d'une riche parure ou du diadème d'un roi, et vendu, fournirait de quoi acheter et des palais splendides et d'immenses domaines, et des troupes d'esclaves, et tout ce qui compose une grande fortune; il en est ainsi des paroles divines. Prenez-en une seule, développez-en le sens, elle va vous donner toute une fortune spirituelle; elle ne vous apportera, il est vrai, ni maisons, ni esclaves, ni arpents de terre; mais si vos âmes sont attentives, elle leur procurera ce qui vaut mieux que tout cela, de nombreux motifs de sagesse et de vertu. Considérez donc dans quel vaste champ de réflexions spirituelles nous introduit ce terme *par la vocation divine*. Voyons donc d'abord ce qu'est ce terme, puis nous rechercherons les raisons pour lesquelles l'Apôtre ne l'emploie qu'en tête des épîtres aux Romains, et aux Corinthiens; on ne le trouve en effet dans aucune autre. A ce fait il y a une raison, il n'est pas dû au hasard. Est-ce le hasard qui nous dicte à nous les formules initiales de nos lettres? Nullement, c'est l'usage et la raison. Lorsque nous écrivons à un inférieur, nous débutons ainsi : *un tel à un tel ;* lorsque c'est à un égal nous qualifions de *seigneur* le destinataire de la lettre; lorsque c'est à un supérieur, nous ajoutons encore d'autres qualifications plus respectueuses. Si donc nous usons, nous, d'un tel discernement, si nous n'écrivons pas à tous du même ton, si nous modifions les appellations suivant le rang des personnes, pourquoi saint Paul eût-il agi en pareil cas sans raison et au hasard ? Non, ce n'est pas sans motif qu'il a écrit à ceux-ci d'une manière, à ceux-là d'une autre : il ne l'a fait que guidé par une sagesse inspirée.

Parcourez les épîtres de saint Paul, et vous verrez qu'il ne se sert de ce terme *par la vocation de Dieu* que dans l'épître aux Romains, et dans la première aux Corinthiens. C'est un fait dont nous dirons la raison, après que nous aurons expliqué ce terme lui-même, et montré ce que saint Paul a voulu par là nous enseigner. Que veut-il donc nous enseigner en se disant *apôtre par la vocation de Dieu ?* Que ce n'est pas lui qui est venu au Seigneur le premier, mais qu'il a répondu à une *vocation*. Ce n'est pas lui qui a cherché et trouvé : non, il a été trouvé, étant égaré; ce n'est pas lui qui a tourné le premier ses regards vers la lumière, c'est la lumière qui l'a prévenu en lui dardant ses rayons dans les yeux; en même temps qu'il perdait l'usage de ses yeux corporels, s'ouvraient les yeux de son âme. Il a voulu nous apprendre qu'il ne s'attribuait pas à lui-même ses grandes actions, mais à Dieu qui l'avait appelé, et voilà pourquoi il se dit apôtre *par la vocation de Dieu*. Il semble nous dire : Celui qui m'a ouvert l'arène et le stade, voilà l'auteur de mes couronnes; celui qui a posé le principe, planté la racine, voilà le maître à qui reviennent de droit les fruits. C'est dans le même sens qu'après avoir dit (I Cor. XV, 10) : *J'ai travaillé plus que tous les autres*, il ajoute aussitôt : *Non pas moi, mais la grâce qui est avec moi.* Ainsi ce terme *par la vocation de Dieu* exprime que saint Paul ne s'attribue pas à lui-même le mérite de ses œuvres, mais qu'il le rapporte à Dieu son Maître. L'enseignement que le Christ donnait à ses disciples, disant : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis* (I Jean, XV, 16), l'Apôtre le reproduit en ces termes : *Alors je connaîtrai dans la mesure que j'ai été connu.* (I Cor. XIII, 12.) Ce qui veut dire : ce n'est pas moi qui ai connu le premier, c'est Dieu qui m'a prévenu.

Il était encore persécuteur, il dévastait l'Eglise, lorsque le Christ l'appela en lui disant : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* (Act. IX, 4.) Voilà pourquoi il se dit apôtre *par la vocation de Dieu.*

Pourquoi prend-il ce titre, lorsqu'il écrit aux Corinthiens? Corinthe est la métropole de l'Achaïe; elle abondait en dons spirituels, et cela se conçoit : elle avait plus que toute autre cité joui de la prédication de l'Apôtre. Comme une vigne qui jouit des soins d'un excellent vigneron, se couvre d'un feuillage luxuriant et se charge de fruits abondants, ainsi cette cité, qui, plus que toute autre, avait participé à l'enseignement du grand Apôtre, et qui durant longtemps avait joui de sa sagesse, florissait en toute sorte de biens et de grâces. L'abondance des dons de l'Esprit n'était pas le seul bien qu'elle possédât, elle était encore comblée de tous les avantages, de toutes les commodités de la vie. Par sa sagesse profane, par sa richesse et par sa puissance, elle l'emportait sur toutes les autres villes de la Grèce. Or, tant d'avantages lui inspiraient de l'orgueil, et ce vice la divisait en une multitude de sectes.

Telle est, en effet, la nature de l'orgueil : il brise le lien de la charité, sépare les hommes, et aboutit à l'isolement de celui qui en est possédé. Comme un mur, en se dilatant, peut renverser une maison, ainsi une âme que l'amour-propre gonfle, rejette tous les liens qui l'attachent au prochain. Corinthe était alors travaillée de ce mal. Les dissensions qui la déchiraient divisaient aussi l'Eglise; ses habitants s'attachaient à vingt docteurs rivaux, se constituaient en sectes et en partis et ruinaient la dignité de l'Eglise. La dignité de l'Eglise ne peut être florissante qu'autant que ceux qui la composent gardent entre eux la concorde et l'harmonie qui doivent exister entre les membres d'un même corps.

5. Il faut vous montrer que c'était de saint Paul que les Corinthiens avaient reçu les premiers enseignements de la foi, qu'ils étaient comblés de dons spirituels, qu'ils jouissaient d'avantages temporels supérieurs à ceux des autres peuples, qu'enorgueillis de toutes ces faveurs, ils se partageaient en factions, qu'ils se disaient sectateurs les uns de celui-ci, les autres de celui-là. Saint Paul leur a le premier inculqué la foi, il nous l'enseigne lui-même en ces termes : *Quand vous auriez beaucoup de maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile.* (I Cor. IV, 15.) S'il les a engendrés en Jésus-Christ, c'est donc qu'il a été le premier à leur faire connaître Jésus-Christ. *J'ai planté,* dit-il encore, *Apollo a arrosé* (L. III, 6), et il se donne comme ayant le premier jeté dans cette ville la semence de l'Evangile. Voici un passage qui montre de quelles faveurs spirituelles ils étaient comblés : *Je remercie mon Dieu de la grâce que Dieu vous a donnée en Jésus-Christ et de toutes les richesses dont vous êtes comblés en lui, au point de n'être privés d'aucune grâce.* (I Cor. I, 4, 5.) Qu'ils possédassent la science profane, nous le voyons assez par les nombreuses et longues attaques que l'Apôtre dirige contre cette même science. Il les réprimande avec une sévérité dont on aurait peine à trouver un autre exemple dans ses écrits : et certes il avait raison, il était naturel qu'il portât le fer à la racine du mal. *Jésus-Christ,* dit-il, *ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile, non pas toutefois par la sagesse de la parole, afin de ne pas rendre vaine la croix de Jésus-Christ.* (I Cor. I, 17.) Pouvait-il traiter plus sévèrement la sagesse du siècle, qu'il accusait non-seulement d'être inutile à la piété, mais encore de l'entraver et de l'arrêter? De même que le fard et les autres raffinements de la parure ne s'appliquent aux beaux corps et aux beaux visages qu'au détriment de leur beauté vraie et naturelle, parce qu'alors une partie du mérite revient aux couleurs empruntées, ainsi qu'aux autres moyens artificiels, tandis que rien ne fait tant ressortir la beauté naturelle d'un visage que de n'y rien ajouter, parce que, dépourvue d'ornements étrangers, elle attire sur soi-même toute l'attention et tous les hommages; de même en est-il de la piété, qui est toute la beauté de l'épouse du Saint-Esprit; si vous la chargez des ornements extérieurs de la richesse, de la puissance, de l'éloquence, vous rabaissez sa gloire, parce que vous ne l'avez pas laissée paraître toute seule dans l'éclat de sa beauté, et que vous l'avez forcée de partager un honneur qu'il eût mieux valu lui laisser entier; mais si vous la laissez combattre seule et nue, si vous écartez d'elle tout ce qui est humain, alors sa beauté paraîtra parfaitement et dans sa plénitude, alors éclatera sa force invincible, parce que, sans avoir besoin ni de la richesse, ni de la science, ni de

la puissance, ni de la noblesse, ni d'aucun secours humain, elle sera capable de tout vaincre, de tout surmonter, et pourra, par le moyen d'hommes simples, humbles, indigents, pauvres, communs, subjuguer les impies, les rhéteurs, les philosophes, les tyrans; en un mot, la terre entière.

C'est là ce qui faisait dire à saint Paul : *Ce n'est pas avec l'ascendant d'une sublime éloquence que je suis venu vous annoncer l'Evangile de Jésus-Christ* (I Cor. II, 1) ; et : *Dieu a choisi ce qui est folie selon le monde pour confondre les sages.* (I Cor. I, 27.) Il ne dit pas simplement, *ce qui est folie*, mais *ce qui est folie selon le monde;* c'est qu'en effet tout ce que le monde regarde comme folie, n'est pas toujours tel au jugement de Dieu; au contraire beaucoup d'insensés selon le monde sont sages selon Dieu, beaucoup de pauvres selon le monde sont riches selon Dieu. Par exemple le Lazare, si pauvre dans le monde, se trouve parmi les plus riches dans les cieux. (Luc, XVI, 20.) Cette folie selon le monde désigne, dans le langage de l'Apôtre, ceux qui n'ont pas la langue exercée, ceux qui ignorent la science profane, ceux qui ne savent point parler agréablement. Et voilà, dit l'Apôtre, ceux que *Dieu a choisis pour confondre les sages.* Et comment, dites-vous, sont-ils confondus ? Par les faits, par l'expérience. Voici une pauvre veuve, une mendiante assise à la porte de votre maison : peut-être même est-elle estropiée ; vous l'interrogez sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection des corps, sur la Providence de Dieu, sur la rétribution proportionnée aux mérites, sur les comptes à rendre en l'autre monde, sur le tribunal redoutable, sur les biens réservés à ceux qui pratiquent la vertu, sur les maux dont sont menacés les pécheurs, sur d'autres questions de ce genre, et elle vous fait des réponses dont la plénitude et l'exactitude ne laissent rien à désirer; voyez au contraire ce philosophe si fier de sa chevelure et de son bâton, proposez-lui les mêmes questions : il dissertera longuement, son bavardage ne tarira pas durant des heures ; mais quand il faudra conclure, il ne pourra pas dire un seul mot, pas articuler une syllabe. Ce contraste vous montrera comment *Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde, pour confondre les sages.* Des choses que ces superbes et ces orgueilleux n'ont pas trouvées, parce qu'ils se sont privés des lumières du Saint-Esprit, parce qu'ils n'ont rien voulu devoir qu'à leur propre raison, des mendiants, des misérables, des ignorants les ont apprises à la perfection en se faisant les disciples de la Sagesse d'en-haut. L'Apôtre va plus loin dans ses attaques contre la sagesse profane, et il dit : *La sagesse de ce monde est folie au jugement de Dieu.* (I Cor. III, 19.) Pour éloigner les fidèles de cette sagesse mondaine il leur disait encore avec autant de dédain que de force : *Si quelqu'un parmi vous se croit sage de la sagesse de ce siècle, qu'il devienne fou pour devenir sage* de la vraie sagesse ; et encore : *Il est écrit, je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents* (I Cor. I, 19) ; et encore : *Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et il en sait toute la vanité.* (I Cor. III, 27.)

6. Ces citations démontrent suffisamment que les Corinthiens possédaient la sagesse de ce monde : leur orgueil, leur vaine gloire se voient également dans la même épître. Par exemple, après quelques paroles sévères prononcées au sujet de l'incestueux, il ajoute : *Et vous êtes encore enflés d'orgueil!* (I Cor. V, 2.) Que cet orgueil donnait naissance à des querelles qui les divisaient, écoutez-en la preuve : *Car puisqu'il y a parmi vous, des querelles, des jalousies et des dissensions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels, et que vous vous conduisez selon l'homme?* (I Cor. III, 3.) Quelles étaient les conséquences de ces querelles? Ils se disaient partisans de tels ou tels maîtres et docteurs. *Ce que je veux dire, c'est que chacun de vous se met d'un parti en disant : Pour moi je suis disciple de Paul; et moi je le suis d'Apollo; moi, de Céphas.* (I Cor. I, 12.) Il nomme Paul, Apollo, Céphas, non qu'ils fussent les chefs que les Corinthiens se donnaient, mais il dissimule par ces noms les véritables auteurs de la division qu'une dénonciation précise et publique aurait peut-être portés à l'entêtement et à l'impudence. Ce n'était pas autour de Paul, de Pierre, ni d'Apollo que se formaient les sectes, mais autour de certains autres docteurs, comme il est facile de s'en convaincre par ce qui suit. En effet, après avoir repris les Corinthiens au sujet de ces discordes, il ajoute : *Au reste, mes frères, j'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo à cause de vous, afin que vous appreniez à ne pas avoir des pensées contraires à ce qui vous a été écrit, en sorte que nul ne s'enfle contre un autre au sujet de qui que ce soit.* (I Cor. IV, 6.)

Comme beaucoup d'ignorants ne trouvaient pas en eux-mêmes de quoi concevoir de l'orgueil, ni exercer sur le prochain une mordante critique, ils se donnaient des chefs du mérite desquels ils se prévalaient pour déverser le mépris autour d'eux. Ainsi la sagesse de ceux qui les instruisaient leur devenaient un prétexte d'arrogance envers les autres ; singulière manie de gloire que d'en tirer même de ce qui ne leur appartenait pas, et d'abuser des avantages d'autrui pour mépriser leurs frères ! Comme donc ils étaient enflés d'orgueil, désunis, et partagés en beaucoup de sectes, qu'ils tiraient vanité de la doctrine, comme s'ils l'avaient tirée d'eux-mêmes et non reçue d'en-haut, comme si les dogmes de la vérité leur fussent venus d'ailleurs que de la grâce de Dieu, l'Apôtre voulait réduire cette vaine enflure ; et c'est pourquoi, dès le début de son épître, il fait valoir *sa vocation*. C'est comme s'il disait : Si moi, qui suis votre maître, je n'ai rien tiré de mon propre fonds, si je n'ai pas prévenu Dieu dans ma conversion, si je n'ai fait que répondre à une vocation, comment vous, mes disciples, vous qui avez reçu de moi les dogmes, pouvez-vous en tirer vanité comme si vous les aviez trouvés vous-mêmes ? Au reste, cette pensée se trouve explicitement exprimée plus loin : *Qui est-ce qui met de la différence entre vous ? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu ?* (I Cor. IV, 7.)

Ainsi donc ce mot de *vocation* mis par l'Apôtre en tête de son épître est à lui seul une leçon d'humilité, il fait évanouir l'enflure, il rabaisse l'orgueil. Rien ne dompte et ne contient mieux les passions de l'homme que l'humilité, que la modestie, que la simplicité, que l'opinion vraie et non exagérée qu'on a de soi. Aussi le Christ, révélant pour la première fois la doctrine céleste, commence-t-il par exhorter à l'humilité, et dès qu'il ouvre la bouche pour instruire, la première loi qu'il porte est celle-ci : *Bienheureux les pauvres d'esprit !* (Matth. V, 3.) Comme celui qui projette de bâtir une grande et magnifique maison, établit d'abord un fondement en rapport avec l'édifice, afin qu'il puisse sans fléchir en supporter la masse énorme, ainsi le Christ, sur le point d'élever l'édifice de la religion dans les âmes, voulant avant tout poser un fondement solide, inébranlable, choisit la vertu d'humilité pour faire porter sur elle toute la vaste construction qu'il médite, parce qu'il sait bien qu'une fois cette base solidement assise dans les cœurs, on pourra, sans crainte, élever dessus toutes les autres parties du palais de la vertu. Bâtir sur un autre fondement, c'est se condamner à ne rien faire de durable et à travailler en vain, à l'exemple de celui qui ayant construit sur le sable eut beaucoup de peine et nul profit, précisément parce qu'il avait négligé la solidité des fondements. Oui, quelque bien que nous fassions, si nous n'avons pas l'humilité, tout le fruit de nos œuvres se trouve corrompu et perdu. Et quand je dis l'humilité, je ne parle pas de celle qui n'est que dans la parole et sur la langue, mais de celle qui vit dans le cœur, dans l'âme, dans la conscience, de celle que Dieu peut seul voir. Cette vertu suffit, même quand elle est seule, pour nous rendre Dieu propice : témoin le publicain ; il n'avait aucune bonne œuvre à présenter, aucun acte vertueux, mais il sut dire du fond du cœur : *Soyez-moi propice à moi pécheur* (Luc, XVIII, 13), et il descendit chez lui plus justifié que le pharisien, quoique ces paroles fussent moins des paroles d'humilité que de modestie et d'équité. Car avoir fait de grandes choses et ne pas s'en glorifier, voilà de l'humilité, mais se sentir pécheur et l'avouer, ce n'est que de la modestie. Si celui qui avait conscience de n'avoir fait aucun bien, s'est attiré à ce point la bienveillance de Dieu, uniquement pour en avoir fait l'aveu, de quelle faveur ne jouiront pas ceux qui, pouvant se rendre le témoignage d'avoir accompli de grandes choses, les oublient jusqu'à se placer au dernier rang ! c'est ce que fit saint Paul, lui qui était au premier rang parmi les justes, et qui se disait le dernier des pécheurs. (I Tim. I, 15.) Et non-seulement il le disait, mais il le croyait, ayant appris du divin Maître que, même après avoir fait tout ce qui nous est commandé, nous devons nous estimer des serviteurs inutiles. (Luc, XVII, 10.) Voilà la véritable humilité : imitez Paul vous qui avez des vertus, suivez le publicain vous qui êtes remplis de péchés ; oui, confessez ce que vous êtes, frappez-vous la poitrine, formons notre esprit aux humbles pensées sur nous-mêmes. Une telle disposition est par elle-même une offrande et un sacrifice, David nous l'assure : *C'est un sacrifice aux yeux de Dieu qu'un esprit brisé. Dieu ne rejettera jamais un cœur contrit et humilié.* (Ps. L, 19.) Il ne dit pas sim-

plement : *humilié;* il dit encore : *contrit*, c'est-à-dire broyé, réduit en tel état qu'il ne peut plus s'élever quoiqu'il désire de le faire. Ainsi donc n'humilions pas seulement notre âme, mais broyons-la, livrons-la à la componction : or elle se broie par le souvenir continuel de nos péchés. Ainsi humiliée, elle ne pourra plus s'élever, parce que la conscience, comme un frein que l'on serre, s'opposera à tous ses élans, la réprimera et la forcera d'être modeste en tout. Alors nous trouverons grâce devant Dieu, car il est écrit : *Plus tu es grand, plus tu dois t'humilier, car tu trouveras grâce devant Dieu.* (Eccl. III, 20.) Or celui qui aura trouvé grâce devant Dieu ne ressentira plus aucune disgrâce, mais il pourra, dès ici-bas, protégé par la divine grâce, traverser toutes les incommodités de ce monde, et surtout il évitera les châtiments réservés dans l'autre à ceux qui commettent le péché, la grâce de Dieu le précédant partout et aplanissant tous les obstacles sur sa route; c'est cette grâce que je vous souhaite à tous, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

HOMÉLIE SUR LES AFFLICTIONS[1].

PACIFIC SCHOOL

ANALYSE.

1° L'orateur, dans un exorde où il montre que le chrétien qui souffre dans l'espérance d'un bonheur futur, a un grand avantage sur le laboureur, sur le pilote et sur le soldat, annonce qu'il va expliquer ces paroles de l'Apôtre : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions ;* mais que, pour jeter un plus grand jour sur ce passage, il reprendra d'un peu plus haut, avant de s'en occuper. Il fait donc un tableau des persécutions violentes auxquelles étaient exposés les premiers fidèles. — 2° Saint Paul, pour les consoler, ne cessait de les nourrir de l'espérance des biens futurs, et de leur rappeler aussi les avantages dont ils jouissaient dès ce monde. — 3° Après leur avoir détaillé ces biens et ces avantages, l'Apôtre ajoutait que, non-seulement ils ne devaient pas se laisser abattre par les afflictions, mais que même ils devaient s'en réjouir. — 4° Saint Jean Chrysostome prouve la vérité de ces paroles par l'exemple de saint Paul lui-même, par celui des autres apôtres, et par le courage des martyrs, qui étaient satisfaits et joyeux au milieu des plus cruelles souffrances. Saint Paul se glorifiait surtout de ses afflictions, et c'est ce qui lui faisait dire : *Non seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Et pourquoi nous glorifier dans les afflictions ? c'est qu'elles nous éprouvent et nous fortifient, qu'elles nous donnent une vigueur qui nous affermit contre toutes les disgrâces. Plusieurs exemples, pris dans la nature, montrent combien cet avantage est important. Nous devons donc, pour notre propre intérêt, supporter courageusement toutes les peines de cette vie.

On ne peut fixer la date de ce discours, ni même savoir s'il a été prononcé à Antioche ou à Constantinople.

1. Il est pénible pour le laboureur d'atteler ses bœufs, de traîner sa charrue, de tracer des sillons, d'y jeter les semences, d'en éloigner le torrent des eaux qui les submergent, de relever les rives des fleuves, de creuser des fossés, de former des canaux au milieu de son champ ; mais toutes ces fatigues, toutes ces peines, deviennent légères et faciles, lorsqu'il voit en espérance une moisson verdoyante, sa faux aiguisée, son champ couvert de gerbes, et les blés murs transportés avec joie dans sa maison. Ainsi le pilote affronte les orages et les tempêtes, brave l'incertitude des vents, la fureur des flots, ne craint pas d'entreprendre des voyages de long cours, lorsqu'il pense aux diverses marchandises dont son vaisseau sera chargé, aux ports qui les recevront, aux richesses immenses qu'elles lui produiront. Ainsi le soldat supporte les blessures, reçoit les grêles de traits, endure le froid, la faim, l'éloignement de sa patrie, s'expose aux dangers des batailles, lorsqu'il songe qu'il en résultera pour lui des victoires, des triomphes et des couronnes. Et quel est mon but, en rapportant ces exemples ? C'est de vous inspirer de l'ardeur pour écouter mes paroles, de vous donner du courage pour supporter les peines qui accompagnent la pratique de la vertu ; car si chacun de ceux dont je viens de parler regarde ses fatigues comme légères, dans l'espoir des biens qu'il attend, quoique les biens qu'il peut obtenir, se terminent avec la vie ; à plus forte raison devons-nous être aussi empressés à entendre des instructions spirituelles que courageux pour supporter les peines et les combats qui nous feront parvenir à un bonheur sans fin. Le laboureur, le pilote et le soldat n'ont que des espérances incertaines et passagères ; ils arrivent souvent à la mort sans jouir des biens qu'ils ont attendus, sans voir l'accomplissement des grandes espérances dont ils se sont nourris, et pour lesquelles ils ont essuyé ce qu'il y a de plus rude. Par exemple, après beaucoup de travaux et de peines, le laboureur quelquefois, au moment même où, aiguisant sa faux, il se préparait à la moisson, voit ses blés détruits, ou par la nielle, ou par des insectes nuisibles, ou par des pluies excessives, ou par quelque autre fléau que peuvent pro-

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

duire les variations de l'air ; il s'en retourne dans sa maison les mains vides, privé du fruit de toutes ses peines, et frustré de toutes ses espérances. Le pilote, de même, lorsqu'il se réjouissait du grand nombre de marchandises dont il avait chargé son vaisseau, lorsqu'après avoir tendu avec joie ses voiles pour le retour, il avait parcouru une vaste étendue de mer, jeté souvent, à l'entrée du port, sur quelque rocher, ou sur un écueil à fleur d'eau, ou, se trouvant en butte à quelque autre accident imprévu, voit périr l'espoir de sa fortune, et sauve avec peine sa personne du milieu des périls. Enfin, le guerrier, après avoir échappé à mille combats, après avoir triomphé de ses ennemis et repoussé leurs bataillons, voit souvent trancher ses jours à la veille d'obtenir une victoire complète, sans avoir tiré aucun avantage de ses fatigues et de ses dangers. Il n'en est pas de même de nous. Nous sommes soutenus dans nos afflictions par des espérances éternelles, fermes, inébranlables, qui ne finissent pas avec la vie présente, mais qui ont pour terme une vie dont la félicité est sans mélange et sans bornes; des espérances qui ne sont sujettes ni aux variations de l'air, ni aux incertitudes des événements, ni même aux coups inévitables de la mort.

Mais en ne considérant que les espérances seules, on peut voir quel est leur fruit merveilleux dans les divers accidents de la vie, et la récompense abondante dont elles nous paient. Aussi le bienheureux Paul s'écriait-il : *Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* (Rom. v, 3.) Ne passons point légèrement, je vous en conjure, sur cette parole fort simple ; et puisque le discours nous a conduits dans le port que nous offre Paul, cet illustre pilote, arrêtons-nous à une parole qui, dans sa brièveté, renferme un grand fonds de doctrine. Que veut-il donc dire, et qu'entend-il par ces mots : *non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions?* Remontons un peu, si vous voulez, pour nous instruire, et nous verrons un grand jour se répandre sur ce passage de saint Paul, nous en verrons sortir une grande force de pensées et de réflexions utiles. Mais qu'aucun de nous ne montre de négligence et de mollesse ; que le désir d'entendre des instructions spirituelles soit comme une rosée qui nous récrée et nous ranime. Nous allons vous entretenir de l'affliction, du désir des biens éternels, de la patience dans les maux, de la récompense qu'obtiennent ceux qui ne succombent pas dans les peines de la vie. Que veulent donc dire ces paroles : *Non-seulement ?* Celui qui les emploie annonce qu'il a déjà parlé de beaucoup d'autres avantages, auxquels il ajoute celui qu'on peut tirer de l'affliction. Aussi le même apôtre disait : *Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Ecoutez-moi, je vous prie, je vais travailler à éclaircir sa pensée, et à développer tout ce qu'elle renferme.

Lorsque les apôtres prêchèrent le saint Evangile, et qu'ils parcoururent le monde, semant la parole divine, déracinant de tout côté l'erreur, abolissant les lois anciennes de l'impiété, chassant l'iniquité de toutes parts, purgeant la terre, engageant les hommes à renoncer aux idoles, aux temples, aux autels, aux fêtes et aux cérémonies d'une religion fausse, à reconnaître un seul Dieu maître de l'univers, et à attendre les espérances futures ; lorsque ces mêmes apôtres annonçaient le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, qu'ils raisonnaient sur la résurrection, qu'ils parlaient du royaume céleste : alors on vit s'allumer la plus affreuse, la plus cruelle de toutes les guerres ; toutes les villes, toutes les maisons, tous les peuples, les lieux habités et inhabités, étaient pleins de tumulte, de sédition et de trouble, parce qu'on ébranlait d'anciens usages, qu'on attaquait des préjugés établis depuis longtemps, et qu'on introduisait une doctrine nouvelle, dont personne n'avait encore ouï parler ; les princes sévissaient contre cette doctrine ; les magistrats s'emportaient contre elle, les particuliers se troublaient, les places publiques se soulevaient, les tribunaux s'animaient, les glaives s'aiguisaient, les armes se préparaient, les lois usaient de toute leur rigueur. De là les peines, les supplices, les menaces, et tout ce qu'il y a de plus terrible parmi les hommes. Toute la terre était comme une mer furieuse, prête à enfanter les plus tristes naufrages. Le père, par religion, renonçait à son fils, la belle-mère se séparait de sa belle-fille, les frères étaient divisés, les maîtres s'armaient contre leurs esclaves, la nature, pour ainsi dire, était soulevée contre elle-même, la guerre s'allumait dans toutes les cités, dans toutes les familles, et non-seulement les citoyens étaient déclarés contre les citoyens, mais les parents contre les parents ; car la parole divine pénétrant comme un glaive, et séparant les parties gangrenées des parties saines,

excitait en tout lieu des divisions et des débats, suscitait de toute part aux fidèles une multitude d'ennemis et de persécuteurs. De là les uns étaient jetés en prison, les autres traînés devant les tribunaux ou au supplice; les biens de ceux-ci étaient confisqués, ceux-là étaient chassés de leur patrie, et souvent privés de la vie même. Une foule de maux venaient fondre de tout côté sur les chrétiens; ils avaient à craindre et à combattre au dedans et au dehors de la part de leurs ennemis, de la part des étrangers, de la part de ceux mêmes qui leur étaient unis par le sang.

2. Le précepteur du monde, le docteur d'une science céleste, le bienheureux Paul, qui voyait la persécution s'allumer contre l'Eglise, qui voyait que les maux étaient présents et en réalité, tandis que les biens n'étaient que futurs et en espérance, je veux dire le royaume des cieux, la résurrection des morts, ce bonheur infini, qui est au-dessus de toutes les pensées et de toutes les expressions; saint Paul qui voyait d'un côté que les chevalets, les glaives, les tourments, les supplices, les morts de toutes les espèces n'étaient pas seulement attendus, mais se faisaient sentir en effet; et de l'autre, que ceux qui devaient combattre contre ces afflictions, venaient de quitter les autels du paganisme, de renoncer aux idoles, aux délices, à l'intempérance et à l'ivresse, pour embrasser la foi; que peu accoutumés encore aux grandes idées d'une vie éternelle, ils étaient attachés aux choses présentes, et que probablement plusieurs d'entre eux manqueraient de force et de courage, succomberaient aux peines qui viendraient les assaillir chaque jour; d'après ces réflexions, que fait le grand Apôtre à qui les secrets célestes avaient été révélés? Considérez la sagesse de Paul. Il leur parle sans cesse des choses futures, il leur met sous les yeux les prix, les couronnes; les consolant, les animant par l'espoir des biens éternels. Eh! que leur dit-il? *Nous pensons que les souffrances de ce monde n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous.* (Rom. VIII, 18.) Que me parlez-vous, dit-il, de violences, de tourments, de bourreaux, de supplices, de prisons, de chaînes, de proscriptions, de la faim et de la pauvreté? Imaginez ce qu'il y a de plus affreux parmi les hommes, vous ne me citerez rien qui ait quelque proportion avec les prix, les couronnes et les récompenses réservées à la vertu courageuse. Les souffrances se terminent avec la vie présente, les récompenses se prolongent sans fin dans l'éternité. Les unes sont temporelles et passagères, les autres sont immortelles comme le souverain Etre qui en est le principe et le terme. Et c'est ce que le même apôtre fait encore entendre dans un autre endroit : *Le moment si court et si léger de nos afflictions* (II Cor. IV, 17), dit-il, diminuant la gravité des maux par leur petit nombre, et adoucissant leur rigueur par le peu de temps qu'ils durent; en effet, comme les peines que les chrétiens avaient alors à souffrir étaient rudes et pesantes, il diminue leur poids par la brièveté de leur durée : *Le moment si court et si léger*, dit-il, *de nos afflictions*, *produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire*, *pourvu que nous ne considérions pas les choses visibles*, *mais les invisibles*, *parce que les choses visibles sont passagères*, *et que les invisibles sont éternelles.* Et nous ramenant de nouveau à l'idée de la grandeur des biens d'une autre vie, il introduit les créatures même inanimées qui sont dans le travail de l'enfantement, qui gémissent des afflictions présentes, et qui désirent avec ardeur les biens futurs comme infiniment avantageux. *Durant cette vie*, dit-il, *les créatures gémissent et sont dans le travail de l'enfantement.* (Rom. VIII, 22.) Pourquoi *gémissent?* pourquoi *sont dans le travail de l'enfantement?* parce qu'elles attendent les biens futurs, et qu'elles désirent un changement favorable. *Les créatures*, dit-il, *seront délivrées de l'asservissement à la corruption*, *pour participer à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.* Lorsque saint Paul dit que les créatures gémissent, qu'elles sont dans le travail de l'enfantement, ne croyez pas qu'il parle de créatures raisonnables, mais apprenez quelle est la langue de l'Ecriture. Quand Dieu veut annoncer aux hommes, par la bouche de ses prophètes, quelque événement agréable et extraordinaire, il représente les êtres même inanimés, comme sensibles à la grandeur des prodiges qui s'opèrent. Ce n'est point que ces êtres soient vraiment sensibles, mais c'est pour exprimer la grandeur des prodiges, en donnant à des créatures dépourvues de raison, les sentiments que les hommes éprouvent. C'est ainsi que lorsqu'il arrive quelque malheur insigne, nous avons coutume de dire que la ville même est affligée, que le sol est devenu plus triste. Et lorsqu'on veut parler d'un de ces hommes féroces qui sèment au

loin l'épouvante, on dit qu'il a ébranlé les fondements mêmes des maisons, que les pierres mêmes ont redouté sa présence. Ce n'est pas que les pierres aient vraiment redouté sa présence, mais c'est pour donner une idée exagérée de la fierté de son âme, et de la férocité de son cœur. C'est pour cette raison que David, ce prophète admirable, racontant les biens qu'ont éprouvés les Juifs, et la satisfaction qu'ils ont ressentie dans leur délivrance de l'Egypte disait : *Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, Dieu consacra le peuple juif à son service, et établit son empire dans Israël. La mer le vit et s'enfuit, et le Jourdain retourna en arrière; les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme les agneaux des brebis, à la présence du Seigneur.* (Ps. CXIII, 1, 2, 3 et 4.) Cependant on ne lit nulle part que ces merveilles soient arrivées. La mer, il est vrai, et le Jourdain sont retournés en arrière; mais les montagnes et les collines n'ont jamais bondi. Mais, je le répète, c'est parce qu'il voulait représenter les transports de la joie que ressentirent les Hébreux au sortir de l'oppression sous laquelle ils gémissaient en Egypte, que David fait sauter et bondir les êtres même inanimés, comme s'ils partageaient le bonheur et la satisfaction de ce peuple. Ainsi, lorsque l'Ecriture veut annoncer quelque événement triste occasionné par nos fautes, elle s'exprime en ces termes : *La vigne et les arbres seront dans le deuil* (Is. XXIV, 7); et ailleurs : *Les rues de Sion sont dans le deuil.* (Jér. Lam. I, 4.) Elle fait même verser des larmes aux êtres insensibles : *Pleurez, murs de Sion*, dit-elle ; elle dit que les contrées mêmes de la Judée sont dans la douleur, qu'elles sont enivrées de tristesse. Ce n'est pas que les éléments soient sensibles; mais, sans doute, les prophètes voulaient nous représenter la grandeur des biens dont Dieu nous comble, et la rigueur des punitions qu'il inflige à nos crimes. C'est pour cela que le bienheureux Paul lui-même introduit les créatures qui gémissent, qui sont dans le travail de l'enfantement, afin d'exprimer les grandes faveurs que Dieu nous réserve au sortir de ce monde.

3. Mais, dira-t-on, ces faveurs ne sont qu'en espérance, et l'homme faible et malheureux, nouvellement arraché à l'idolâtrie, incapable de raisonner sur les choses futures, et peu propre à être touché de ces discours, devait chercher quelque consolation dans la vie présente. Aussi l'Apôtre, ce grand maître, instruit de cette disposition de l'homme, ne le console pas seulement par l'espoir des biens futurs, il l'anime par la vue des avantages présents. Et d'abord il lui expose les bienfaits qui avaient été accordés à la terre ; bienfaits qu'elle ne voyait pas en espérance, mais dont elle jouissait dans la réalité ; bienfaits, en un mot, garant le plus solide et le plus frappant des biens futurs et attendus ; il parle fort au long de la foi ; il cite l'exemple du patriarche Abraham qui espéra de devenir père malgré la nature qui ne lui permettait plus de l'être, et qui le devint parce qu'il crut fermement qu'il le serait. De là, il exhorte l'homme à ne pas se laisser abattre par la faiblesse des raisonnements humains, mais à s'animer, à se soutenir par la grandeur de sa foi, et à prendre des sentiments élevés. Après cela, il lui parle des biens qu'il a déjà reçus de Dieu. Et quels sont ces biens ? Dieu a donné, pour des serviteurs ingrats, son Fils unique et chéri. Nous étions chargés du poids de nos iniquités sans nombre, accablés sous la multitude de nos fautes ; il ne nous en a pas seulement affranchis, il nous a rendus justes ; et sans exiger de nous rien de difficile, rien de pénible, en ne nous demandant que la foi, il nous a rendus justes et saints, enfants de Dieu, héritiers de son royaume, cohéritiers de son Fils unique ; il nous a promis la résurrection et l'incorruptibilité de nos corps, le bonheur dont jouissent les anges, qui est au-dessus de toutes les pensées et de toutes les paroles, le séjour dans le royaume des cieux, la jouissance de lui-même ; il a répandu sur nous, dès ce monde, les grâces de son Esprit, il nous a délivrés de la tyrannie du démon, nous a arrachés à son empire ; il a détruit le péché, anéanti la malédiction, et, brisant les portes de l'enfer, il nous a ouvert le ciel ; il a envoyé, pour opérer notre salut, non un ange, non un archange, mais son Fils unique lui-même, comme il le dit par la bouche d'un de ses prophètes : *Ce n'est pas un ambassadeur, ce n'est pas un ange, c'est le Seigneur lui-même qui nous a sauvés.* (Is. LXIII, 9.) Ne sont-ce pas des avantages préférables à mille couronnes, d'avoir été sanctifiés et justifiés, de l'avoir été par la foi, de l'avoir été par le Fils unique de Dieu venu du ciel pour nous, de l'avoir été par le Père qui a donné pour nous son Fils chéri, d'avoir reçu l'Esprit-

Saint, et, avec la plus grande facilité, d'avoir joui d'une grâce et d'une faveur ineffable? Après s'être expliqué en peu de mots sur tous ces avantages, il revient à l'espérance, par laquelle il termine son discours; car, après avoir dit : *Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a donné aussi entrée par la foi à cette grâce, en laquelle nous demeurons fermes,* il ajoute : *Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu.* (Rom. v, 1 et 2.) Après donc qu'il a parlé des avantages que nous avons obtenus et de ceux qui nous sont promis : être justifiés, avoir accès auprès du Père par le Fils immolé pour nous, jouir de cette grâce et de cette faveur, être délivrés du péché, acquérir la paix avec Dieu et participer à l'Esprit-Saint, tels sont les avantages que nous avons obtenus; ceux qui nous sont promis, c'est cette gloire ineffable qui nous est réservée au sortir de ce monde, comme le dit saint Paul lui-même, lorsqu'il ajoute : *Cette grâce en laquelle nous demeurons fermes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu;* après dis-je, qu'il a parlé de tous ces avantages comme l'espérance, ainsi que je l'ai déjà dit, n'est pas suffisante pour fortifier, pour raffermir un auditeur chancelant et faible; voyez ce que fait saint Paul, considérez quelle est la force de son âme et sa grande sagesse. C'est des objets mêmes qui paraissent affliger, troubler, décourager son auditeur, qu'il forme les couronnes qui font sa consolation et sa gloire. Ecoutons-le lui-même, et voyons ce qu'il ajoute à ce qu'il a déjà dit; car il ne se contente pas de dire que nous avons été sanctifiés et justifiés, que nous l'avons été par le Fils unique de Dieu, que nous avons joui de la grâce, de la paix, des plus grandes faveurs, de la rémission des péchés, de la communication de l'Esprit-Saint, et cela avec la plus grande facilité, sans aucune peine, sans aucun travail, par la seule foi; il ne se contente pas de dire que Dieu nous a envoyé son Fils unique, qu'il nous a accordé cette faveur, qu'il nous en a promis une autre, une gloire ineffable, la résurrection et l'incorruptibilité des corps, le partage des anges, la société de Jésus-Christ, le séjour dans le ciel (car voilà tout ce que renferment ces mots : *Et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu*); il ne se contente pas, dis-je, de rapporter les avantages que nous avons obtenus, et ceux que nous devons obtenir, mais ce qui est regardé dans le monde comme des peines et des afflictions, les tribunaux, les prisons, les différentes espèces de morts, les menaces, la faim, les tourments, les chevalets, les fournaises, le pillage, les guerres, les attaques, les combats, les divisions, les querelles : il met tout cela au nombre des faveurs et des bienfaits. Non, ce n'est pas seulement des biens que nous avons reçus ou que nous espérons, que nous devons nous réjouir; nous devons même nous glorifier de nos maux, suivant ce que dit saint Paul : *Je me réjouis maintenant de ce que je souffre pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ.* (Colos. I, 24.) Vous voyez une âme forte et courageuse, un cœur sublime et invincible, qui ne se glorifie pas seulement des couronnes, mais qui se plaît dans les combats; qui ne se réjouit pas des récompenses, mais qui s'applaudit des difficultés qu'elles lui coûtent; qui est moins satisfait des prix qu'on lui réserve que glorieux de tous les assauts qu'il lui faut soutenir. Ne me parlez pas de royaume céleste, de couronnes incorruptibles, de prix réservés à la persévérance; présentez-moi les peines, les afflictions de cette vie, et je pourrai montrer qu'on doit s'en glorifier plus que de tout le reste. Dans les jeux profanes, lorsqu'un athlète a à lutter contre un autre athlète, le combat lui coûte autant de peine que la couronne lui cause de plaisir. Il n'en est pas de même dans les luttes spirituelles : les combats procurent plus de gloire que les couronnes. Pour vous en convaincre, considérez tous les saints de toutes les générations, comme dit l'apôtre saint Jacques : *Prenez, mes frères, prenez pour exemple de patience dans les maux, les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.* (Jacq. v, 10.) Celui même qui nous propose maintenant des combats utiles, qui nous ouvre une carrière spirituelle, je veux dire saint Paul, après avoir détaillé les afflictions sans nombre que les saints ont eues à souffrir, et qu'il ne serait pas facile d'exposer dans un discours, ajoute ces paroles : *Ils erraient vêtus de peaux, manquant de tout, affligés, persécutés, eux dont le monde entier n'était pas digne* (Héb. XI, 37 et 38); et cependant ils étaient satisfaits au milieu de toutes leurs peines. C'est ce qu'on voit encore lorsque les apôtres étaient renvoyés après avoir été

mis en prison, accablés d'injures et battus de verges. Que dit l'Ecriture? *Ils sortirent du conseil remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus.* (Act. v, 41.)

4. C'est ce que nous avons vu de nos jours; et pour reconnaître la vérité de ce que je dis, on peut se rappeler ce qui est arrivé dans le temps des persécutions. Attachée au chevalet, cruellement tourmentée et déchirée, toute couverte de sang, une vierge tendre, faible et délicate, était comme une jeune épouse, couchée sur le lit nuptial; le désir du royaume céleste lui faisait supporter toutes ses souffrances avec satisfaction, et elle était couronnée au milieu même du combat. Examinez quel spectacle c'était de voir un tyran escorté de tous ses gardes, environné d'armes et de glaives menaçants, vaincu par une jeune vierge. Vous voyez donc que l'affliction même fournit un grand sujet de se glorifier; et vous pouvez rendre témoignage à la vérité de mes discours. Avant que les martyrs aient reçu leur récompense, le prix de leurs combats et la couronne, lorsque leurs corps viennent d'être réduits en cendre et en poussière, nous accourons avec le plus grand empressement pour les honorer, nous convoquons une assemblée spirituelle, nous les proclamons vainqueurs, nous les couronnons pour les blessures qu'ils ont reçues, pour le sang qu'ils ont répandu, pour les afflictions, les peines et les tortures qu'ils ont essuyées. Tant il est vrai, je le répète, que les afflictions fournissent un sujet de se glorifier, même avant la récompense.

Songez combien Paul était grand, lorsqu'il habitait les prisons et qu'il était traîné devant les tribunaux; songez combien il était illustre et distingué aux yeux de tous les hommes, et surtout de ceux qui lui faisaient la guerre et qui le persécutaient. Que dis-je, illustre aux yeux des hommes? n'était-il pas plus redoutable aux démons lorsqu'il était battu de verges? C'est lorsqu'il était chargé de liens et qu'il faisait naufrage: c'est alors qu'il opérait les plus grands prodiges, qu'il triomphait pleinement des puissances qui lui étaient opposées. Comme donc il était intimement convaincu que les afflictions sont profitables à l'âme, il disait: *C'est lorsque je suis faible que je suis fort.* Ensuite il ajoute: *Aussi je sens de la satisfaction et de la joie dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités où je me vois réduit, dans les persécutions, dans tous les maux que je souffre, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi*[1]. (II Cor. xii, 10.) C'est par cette raison encore qu'ayant à parler avec force contre des hommes qui avaient fixé leur séjour à Corinthe, qui s'estimaient beaucoup eux-mêmes, et qui condamnaient les autres, que, se trouvant obligé de prendre un ton de fierté dans son épître, et de nous tracer un portrait avantageux de lui-même, il ne se loue ni par les prodiges et les miracles qu'il a opérés, ni par les honneurs qu'il a obtenus, ni par la vie paisible qu'il a menée, mais par les prisons où il a été conduit, par les tribunaux devant lesquels il a paru, par la faim, le froid, les guerres et les persécutions qu'il a essuyées. *Sont-ils ministres de Jésus-Christ?* dit-il; *quand je devrais passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis plus qu'eux.* (II Cor. xi, 23.) Et comment prouve-t-il qu'il l'est plus qu'eux? comment établit-il sa supériorité? *J'ai plus souffert de travaux, plus reçu de coups, plus enduré de prisons, je me suis souvent trouvé près de la mort*, et le reste. *S'il faut se glorifier,* dit-il encore, *je me glorifierai dans ma faiblesse.* Vous voyez qu'il se glorifie de ses tribulations plus qu'on ne s'applaudit des plus brillantes couronnes, et qu'il dit en conséquence: *Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Que signifie *non-seulement?* c'est-à-dire, non-seulement nous ne nous laissons pas abattre par les afflictions et par les peines, mais nous nous glorifions de ce qui nous arrive de fâcheux, comme d'un moyen de parvenir au comble de l'honneur.

Ensuite, après avoir dit que les afflictions sont la voie qui conduit à la plus grande gloire, un sujet de se glorifier et de s'applaudir, comme sans doute la gloire procure du plaisir, parce qu'il n'y a pas de vrai plaisir sans gloire ni de vraie gloire sans plaisir; après avoir montré, dis-je, que les afflictions donnent de la splendeur et du lustre, sont un sujet de se glorifier, il rapporte un de leurs avantages, le plus important, un des fruits, le plus précieux et le plus rare qu'on en peut attendre. Voyons quel est ce fruit, cet avantage: *Sachant donc,* dit-il, *que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; et*

[1] Saint Jean Chrysostome a cité, sans doute, de mémoire tout ce passage dont les paroles sont différemment disposées dans le texte de l'Ecriture.

cette espérance n'est pas trompeuse. (Rom. v, 3 et 4.) Qu'est-ce à dire : *Sachant que l'affliction produit la patience?* Un des grands fruits de l'affliction est de rendre plus fort celui qui la souffre. En effet, comme les arbres qui sont entretenus à l'ombre et placés à l'abri des vents, quoique beaux et agréables à la vue, sont tendres et faibles, et ne tardent pas à être endommagés par les moindres orages; au lieu que ceux qui sont placés sur le sommet des hautes montagnes, qui sont fréquemment battus par les aquilons, exposés sans cesse aux variations de l'air, agités par les plus violentes tempêtes, souvent frappés par les neiges, sont plus forts et plus durs que le meilleur fer; comme aussi les corps qui sont nourris dans les délices, qui goûtent les plaisirs de toutes les espèces, qui sont revêtus d'habillements somptueux, qui font habituellement usage de bains et de parfums, et qui, sans besoin, choisissent les nourritures les plus délicates, ne sont nullement propres aux peines et aux fatigues que demande la pratique de la vertu, ne sont faits que pour les supplices rigoureux dont l'Ecriture menace les pécheurs : de même, parmi les âmes, celles qui recherchent une vie douce et tranquille, à l'abri des maux, qui sont attachées par inclination aux biens présents, qui préfèrent de couler des jours exempts de douleur à l'avantage de souffrir, comme les saints, pour le royaume céleste ; ces âmes, plus faibles et plus molles que la cire, sont de nature à devenir l'aliment d'un feu éternel; celles, au contraire, qui pour Dieu ne craignent ni les périls, ni les travaux, ni les tribulations, qui sont nourries dans les afflictions et dans les peines; ces âmes, dis-je, rendues plus fermes que le fer ou que le diamant, deviennent plus courageuses par l'habitude de souffrir sans cesse, et acquièrent un certain tempérament de force et de patience qui les fait triompher de tous les assauts des hommes et des événements. Et, de même que ceux qui s'embarquent pour la première fois éprouvent des vertiges et des nausées qui troublent leur tête et affadissent leur cœur, tandis que ceux qui ont parcouru de vastes étendues de mers diverses, qui ont bravé mille fois les flots, qui ont essuyé de fréquents naufrages, entreprennent avec confiance des voyages maritimes : ainsi l'âme qui a passé par de fréquentes épreuves et de grandes afflictions, exercée dès lors à souffrir, ayant acquis l'habitude de la patience, n'est point tremblante et craintive, ne se laisse point troubler par les événements fâcheux; mais, fortifiée par une fréquente étude et un continuel exercice des accidents de la vie, elle supporte sans peine les plus grands maux et les plus violentes persécutions. C'est ce que ce directeur habile d'une vie céleste voulait nous faire entendre par ces mots : *Non-seulement, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* Il voulait nous apprendre que, même avant d'obtenir le royaume des cieux et les couronnes immortelles qui nous sont promises, nous tirons des afflictions continuelles cet important avantage, qu'elles rendent notre raison plus ferme et notre âme plus patiente.

Pénétrés de toutes ces vérités, mes très-chers frères, supportons courageusement les peines de cette vie, et parce que c'est la volonté de Dieu, et parce que c'est notre intérêt. Ne perdons pas l'espérance ; ne nous laissons pas abattre par la violence des tentations ; mais armons-nous de courage, et rendons grâces à Dieu pour toutes les faveurs dont il nous comble, afin que nous jouissions des avantages présents et que nous obtenions les récompenses futures; par la grâce, la miséricorde et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, avec l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR CETTE PAROLE DE L'APOTRE :

NOUS SAVONS QUE TOUT TOURNE A BIEN A CEUX QUI AIMENT DIEU

& AUSSI SUR LA PATIENCE & L'AVANTAGE DES TRIBULATIONS.

AVERTISSEMENT.

L'exorde de cette homélie est tout à fait semblable à celui du sermon sur le débiteur des dix mille talents ; dans l'un comme dans l'autre, Chrysostome se félicite de ce qu'après une longue maladie, il lui est donné de se retrouver et de s'entretenir de nouveau, comme au retour d'un long voyage, avec cette assemblée dont il est aimé, et qu'il aime à son tour d'une égale affection. De là, certains savants tirent cette conclusion que l'homélie sur le débiteur des dix mille talents ayant été prononcée certainement à Antioche, en 387, celle-ci le fut probablement à Constantinople. Car, disent-ils, il n'aurait pas fait deux fois le même exorde dans la même ville ; mais, après s'être rétabli d'une maladie étant à Antioche, il s'y servit d'abord de ce début ; et ensuite, étant à Constantinople, après un autre retour à la santé, il commença ce discours-ci de la même manière, devant des auditeurs dont pas un n'avait entendu l'autre. Cet argument ne semble pas tout à fait invraisemblable ; pourtant comme Chrysostome a été souvent malade à Antioche, comme on le voit par plusieurs de ses discours, et que d'ailleurs il avait coutume, après un intervalle de quelques années, de répéter dans la même ville d'Antioche, non-seulement des exordes, mais des sermons tout entiers, qu'il remaniait et qu'il modifiait un peu, comme nous l'avons déjà vu souvent, rien n'empêche qu'il ne se soit servi quelques années plus tard, également à Antioche, du même début qu'en 387. Ce discours a donc pu être prononcé, soit dans l'une de ces villes, soit dans l'autre, et il est assez difficile de se déterminer entre les deux.

ANALYSE.

Tendresse de Chrysostome pour ses auditeurs. — La charité est une dette qu'on ne peut jamais payer. — Les chrétiens patients dans les persécutions. — Efficacité des paroles de l'Apôtre. — Ingratitude des Macédoniens envers les apôtres. — Pourquoi saint Paul chassa le démon qui forçait la servante à reconnaître la mission des apôtres. — Ferveur et délivrance de Paul et de Silas. — De l'efficacité du chant des hymnes : pourquoi Paul et Silas s'y livrèrent au milieu de la nuit. — L'affliction nous rend attentifs et vigilants. — En fait de choses spirituelles, il ne faut jamais différer. — Pourquoi Dieu permet les tentations.

1. Je me sens aujourd'hui comme si je ne m'étais pas rendu au milieu de vous depuis longtemps. Car bien que je ne fusse retenu à la maison que par ma mauvaise santé, je me trouvais comme exilé bien loin de votre amour. En effet, lorsque l'on aime véritablement et qu'on ne peut se trouver avec celui qu'on aime, on a beau habiter la même ville, on n'est pas moins affecté que si l'on vivait dans un autre pays. C'est là ce que savent tous ceux qui savent aimer. Pardonnez-nous donc, je vous en prie ; car ce n'est pas la négligence qui a causé cette séparation ; c'était le silence de la maladie. Et d'une part, je sais que vous vous réjouissez tous à présent de notre retour à la santé ; et de mon côté, je me réjouis aussi, non pas seulement de l'avoir recouvrée, mais encore de ce qu'il m'est donné de revoir vos visages qui me faisaient faute, et de jouir de l'amour selon Dieu que vous me portez. La plupart des hommes, revenus à la santé, ne pensent qu'à se faire apporter du vin, à remplir leurs verres, à boire frais : pour moi, votre compagnie m'est plus agréable que toutes les réjouissances, et

elle est pour moi et la condition de ma santé, et la source de ma joie. Eh bien! donc, puisque par la grâce de Dieu nous nous sommes retrouvés mutuellement, il faut que nous vous payions la dette de la charité, si une telle dette se peut jamais payer. C'est qu'en effet, elle est la seule des obligations qui ne connaisse point de terme; plus on s'en acquitte, plus elle se prolonge, et si en fait d'argent nous donnons des éloges à ceux qui ne doivent rien, ici nous félicitons ceux qui doivent beaucoup. C'est pourquoi saint Paul, le docteur des nations, a écrit cette parole : *Ne soyez redevables de rien à personne, excepté de la charité mutuelle* (Rom. XIII, 8), voulant que nous nous acquittions sans cesse de cette obligation, tout en continuant d'y être tenus, et que jamais nous ne soyons affranchis de cette dette jusqu'au jour où nous le serons de la vie présente elle-même. Si donc une dette pécuniaire est un poids et une gêne, c'est, au contraire, une chose blâmable de ne pas devoir toujours la dette de la charité. Et pour preuve, écoutez avec quelle sagesse cet admirable docteur amène ce conseil. Il commence par dire : *Ne soyez redevables de rien à personne;* puis il ajoute : *excepté de la charité mutuelle.* Il veut que nous acquittions toutes nos autres dettes ici-bas, mais il entend que pour cette dernière il n'y ait jamais d'extinction possible. En effet, c'est elle surtout qui forme et discipline notre vie. Eh bien! donc, puisque nous connaissons tout le profit à retirer de cette dette, puisque nous savons qu'on ne fait que l'augmenter en s'en acquittant, efforçons-nous aujourd'hui, nous aussi, de tout notre pouvoir, de payer celle que nous avons contractée envers vous, non par nonchalance ni ingratitude, mais par l'effet du mauvais état de notre santé; acquittons-nous, en adressant quelques paroles à votre charité, et, en prenant pour sujet de cet entretien l'Apôtre lui-même, ce merveilleux docteur du monde, mettons sous vos yeux, et méditons à fond ce qu'il disait aujourd'hui en écrivant aux Romains; servons ainsi à votre charité le festin spirituel que nous avons été longtemps sans vous offrir. Quelles sont ces paroles que nous avons lues? Il est nécessaire de vous le dire, afin que les ayant présentées à votre souvenir, vous saisissiez mieux ce que nous vous dirons. *Nous savons*, dit l'Apôtre, *que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu.* (Rom. VIII, 28.) Quel est le but de cette entrée en matière? Car cette âme bienheureuse ne dit rien au hasard, ni en pure perte, mais elle applique toujours aux maux qui se présentent les remèdes spirituels qui leur conviennent.

Quel est donc le sens de ses paroles? De nombreuses épreuves assiégeaient de toutes parts ceux qui s'avançaient alors dans la foi, les ruses de l'ennemi se succédaient incessamment, ses embûches étaient continuelles; ceux qui combattaient avec l'arme de la prédication n'avaient point de relâche : les uns étaient jetés en prison, d'autres en exil, on traînait les autres à mille abîmes divers; en conséquence, il agit comme un excellent général, qui, voyant son adversaire respirer la fureur, parcourt les rangs de ses soldats, relève partout leur courage, les fortifie, les prépare au combat, augmente leur audace, accroît leur désir d'en venir aux mains avec l'ennemi, les enhardit à ne pas craindre ses attaques, mais à se tenir en face, la fermeté dans le cœur pour le frapper, s'il est possible, au visage même, et ne point s'effrayer de lui résister. De même le bienheureux apôtre, cette âme d'une élévation toute céleste, voulant réveiller les pensées des fidèles, et brûlant de relever leur âme en quelque sorte gisante à terre, commença par leur dire : *Or nous savons que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu.* Voyez-vous la prudence apostolique? Il n'a point dit : Je sais, mais : *Nous savons;* il les range eux-mêmes dans le nombre de ceux qui conviennent de ce qu'il dit, que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu. Considérez aussi l'exactitude du langage de l'Apôtre. Il n'a pas dit : Ceux qui aiment Dieu échappent aux maux, sont délivrés des épreuves; mais : *Nous savons*, c'est-à-dire, nous sommes assurés, nous avons la certitude, l'expérience nous a démontré : *Nous savons que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu.*

2. Quelle force ne trouvez-vous pas dans cette courte expression : *Tout tourne à bien?* En effet, n'allez pas me parler des avantages d'ici-bas, ne songez pas seulement au bien-être et à la sécurité, mais aussi à ce qui leur est tout opposé : à la prison, aux tribulations, aux embûches, aux attaques journalières, et alors vous verrez parfaitement la portée de cette parole. Et pour ne pas entraîner au loin votre charité, prenons, si vous le voulez bien, quelques petits faits parmi ce qui arriva au bienheureux apôtre, et vous verrez la force de ce

langage. Alors que, parcourant toutes les contrées, semant la parole de piété, arrachant les épines, et se hâtant d'implanter la vérité dans l'âme de chacun, il fut arrivé dans une ville de Macédoine, comme nous le raconte saint Luc, l'auteur des Actes, il rencontra là une jeune servante qui, possédée d'un malin esprit, ne pouvait garder le silence, et qui, s'en allant de côté et d'autre, voulait proclamer partout les apôtres par la suggestion de ce démon. Saint Paul, parlant alors avec grande autorité, employant un langage impérieux, comme quelqu'un qui chasserait un vil malfaiteur, délivra cette femme du malin esprit : les habitants de cette ville auraient dû considérer dès lors les apôtres comme des bienfaiteurs, comme des sauveurs, et, en échange d'un tel bienfait, les traiter avec toute espèce d'égards. Ils firent pourtant tout le contraire. Ecoutez comment on récompense les apôtres : *Les maîtres de cette servante*, dit saint Luc, *voyant que l'espoir de leur trafic était perdu, s'emparèrent de Paul et de Silas, les traînèrent sur la place publique devant les magistrats, puis ils les menèrent aux préteurs, et leur ayant donné un grand nombre de coups, ils les jetèrent en prison, en recommandant au geôlier de les garder soigneusement.* (Act. XVI, 19, 23.) Voyez-vous l'excessive méchanceté des habitants de cette ville? voyez-vous en même temps la patience et la fermeté des apôtres? Attendez un peu, et vous verrez aussi la miséricorde de Dieu. En effet, comme il est sage et fécond en ressources, il ne fait point cesser les maux tout d'abord et dès le début, mais, après que toutes les dispositions des adversaires ont pris de l'accroissement, après que la patience de ses athlètes a été prouvée par des faits, c'est alors que lui aussi montre à son tour son influence; afin que personne ne puisse alléguer que si les serviteurs de Dieu courent ainsi aux dangers, c'est qu'ils se fient sur ce qu'ils n'auront rien de pénible à souffrir. C'est pour cela que dans les secrets de sa sagesse il laisse les uns devenir victimes des maux, et qu'il y soustrait les autres; il veut que l'exemple de tous vous instruise de son extrême miséricorde, il veut vous apprendre que lorsqu'il réserve à ses serviteurs de plus grandes récompenses, il permet souvent que leurs maux se prolongent. C'est ce qu'il a fait ici. Car après un tel miracle, après un si grand bienfait que celui par lequel ils se signalèrent en chassant cet esprit impudent, Dieu permit qu'ils fussent battus de verges et jetés en prison. C'est là surtout qu'apparut la puissance de Dieu. Aussi le saint Apôtre disait-il : *Je me glorifierai donc le plus volontiers dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi.* Et un peu plus loin : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant* (II Cor. XII, 9, 10) ; il entend par faiblesse les tentations continuelles. Mais peut-être on se demandera ici pourquoi il a chassé un démon qui ne disait rien qui leur fût hostile, mais qui, au contraire, les faisait ouvertement connaître ; car il y avait plusieurs jours qu'il criait: *Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, qui vous annoncent le chemin du salut.* (Act. XVI, 17.) Ne soyez point surpris, bien-aimé frère : ceci encore était l'effet de la prudence apostolique et de la grâce du Saint-Esprit. Car, bien qu'il ne dît rien qui leur fût hostile, il ne fallait point que le démon acquît par là un crédit qui l'eût mis à même, à d'autres égards, d'entraîner la croyance des simples : voilà pourquoi saint Paul lui ferma la bouche et le chassa, ne voulant pas lui permettre de parler de choses dont il était indigne. Et, en agissant de la sorte, saint Paul suivait l'exemple de son Maître, car lorsque les démons venaient au-devant de Jésus, et lui disaient : *Nous savons qui tu es, tu es le saint de Dieu* (Luc, IV, 34), quoiqu'ils parlassent ainsi, Jésus les chassait. Et cela arrivait pour confondre les Juifs impudents qui voyaient tous les jours des miracles et une foule de prodiges, et qui refusaient de croire, tandis que les démons les avouaient, et confessaient Jésus pour le Fils de Dieu.

3. Mais passons à la suite de notre discours. Afin donc que vous appreniez que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu, il est nécessaire de vous lire toute cette histoire : elle vous apprendra comment, après les coups et la prison, toutes choses ont été, par la grâce de Dieu, changées en avantages pour eux. Voyons comment saint Luc nous le fait voir; il dit : *Le geôlier ayant reçu cette recommandation, les jeta dans la prison la plus intérieure, et leur mit des entraves aux pieds.* (Act. XVI, 24.) Voyez comme leurs maux se prolongent, afin que la patience des apôtres devienne plus éclatante, et en même temps pour que la puissance ineffable de Dieu acquière aux yeux de tous une grande évidence. Ecoutez encore ce qui suit.

Saint Luc ajoute : *Au milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et louaient Dieu.* (Ib. v, 25.) Voyez ces âmes qui semblent avoir des ailes, ces esprits en éveil : ne passons point légèrement, mes frères bien-aimés, sur cette parole. Ce n'est pas au hasard ni pour indiquer seulement l'heure que saint Luc dit : *Au milieu de la nuit ;* mais il veut nous montrer que pendant le temps où le sommeil enchaîne agréablement les autres hommes, et ferme leurs paupières. à l'heure où il est naturel que des personnes en proie à de nombreuses souffrances se laissent entraîner au sommeil, alors que de tous côtés le sommeil fait sentir son pouvoir absolu, c'est à cette heure que les apôtres *priaient et louaient Dieu*, donnant ainsi la plus grande preuve de leur amour envers lui. Car de même que si nous sommes affligés par les douleurs corporelles, nous recherchons la présence de nos proches, pour trouver dans leur conversation de quoi soulager la violence de notre mal ; ainsi les saints apôtres, embrasés d'amour pour leur Maître, et lui adressant les hymnes sacrés, ne sentaient même pas leurs douleurs ; mais, tout entiers à leurs supplications, ils lui offraient cet admirable chant des hymnes : leur prison était devenue un temple, et elle était sanctifiée tout entière par les cantiques de ces bienheureux apôtres. C'était un spectacle merveilleux et admirable que ces hommes, dont les pieds étaient dans les entraves, mais dont la voix n'en avait aucune qui les empêchât de chanter les hymnes. C'est que pour l'âme austère et vigilante, qui a pour Dieu une charité ardente, il n'est rien qui soit capable de la séparer de son Maître : *Car*, dit l'Ecriture, *je suis le Dieu qui se rapproche, et non pas un Dieu qui se tient à distance* (Jérém. XXIII, 23) ; et elle dit encore autre part : *Tu parleras encore, que je dirai : Me voici.* (Isaïe, LVIII, 9.) En effet, là où l'âme est en éveil, la pensée a des ailes et se dégage, pour ainsi dire, des liens du corps ; elle prend son vol vers le Dieu qu'elle aime, et regarde avec dédain la terre au-dessous d'elle : s'élevant au-dessus des choses visibles, elle court vers Dieu : c'est ce qui est arrivé à nos saints apôtres. Voyez en effet la vertu soudaine des hymnes, et comment ces hommes, quoique en prison et les entraves aux pieds, quoique mêlés avec des imposteurs et des prisonniers, non-seulement n'éprouvèrent aucun dommage, mais encore n'en brillèrent que mieux, et éclairèrent par la lumière de leur propre vertu tous ceux qui étaient dans la prison. Car la voix de ces hymnes sacrés, pénétrant dans l'âme de chacun des prisonniers, la transformait, pour ainsi dire, et la corrigeait. En effet l'Apôtre ajoute : *Aussitôt un grand tremblement de terre eut lieu : les fondements de la prison furent ébranlés, et à l'instant toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous furent défaits.* (Act. XVI, 26.) Vous voyez la puissance des hymnes auprès de Dieu ! Non-seulement ceux qui les lui offraient obtinrent leur propre soulagement, mais ils furent cause aussi que les liens de tous se détachèrent : c'était pour montrer par des faits que *tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu.* En effet, voyez un peu quel tableau ! des coups, une prison, des entraves, la compagnie des prisonniers. Eh bien ! tout cela est devenu un sujet d'avantages, une occasion de gloire, non pas pour les apôtres seulement, non pas seulement pour les autres qui étaient en prison, mais pour le geôlier lui-même. En effet, que lisons-nous? *Le geôlier s'étant réveillé, et ayant vu que les portes de la prison étaient ouvertes, tira son épée et allait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient échappés.* (Ibid. v, 27.) Considérez ici avec moi la miséricorde de Dieu, laquelle surpasse toute expression ! Pourquoi tout cela arrive-t-il vers minuit ? Uniquement pour que l'affaire se passe sans tumulte et dans le calme, et pour assurer le salut du geôlier. Car lorsque le tremblement de terre fut arrivé, et que les portes se furent ouvertes, les liens de tous les prisonniers se détachèrent, et Dieu ne permit pas qu'aucun d'entre eux s'évadât. Remarquez encore ici avec moi un nouveau trait de la sagesse divine. Toutes les autres circonstances, je veux dire, le tremblement de terre, l'ouverture des portes, ont eu lieu pour que tout le monde apprît par l'événement quels étaient ceux que renfermait alors la prison, et que ce n'étaient pas des hommes ordinaires, mais s'il arriva que personne ne sortit, c'est afin que ceci ne devînt pas pour le geôlier une source de dangers. Pour vous en convaincre, écoutez comment, rien qu'au soupçon du fait, à la seule pensée de quelques évasions, il fit bon marché même de sa vie ! Saint Luc dit en effet : *Ayant tiré son épée, il allait se tuer.* Mais le bienheureux Paul, toujours attentif, toujours vigilant, arracha par ses paroles l'agneau de la gueule du loup. *Il s'écria : Ne te fais aucun mal ! nous sommes tous ici.* (Act. XVI, 28.) O comble d'humilité ! il ne conçut

aucun orgueil de ce qui venait de s'accomplir, il ne se révolta pas contre le geôlier, il ne se permit aucune expression de hauteur; mais il se comptait lui-même au nombre des prisonniers, des bourreaux, des malfaiteurs, en disant : *Nous sommes tous ici*. Vous venez de le voir usant de la plus grande humilité, et ne s'arrogeant rien de plus qu'aux malfaiteurs qui sont avec lui. Examinez enfin la conduite du bourreau : il ne s'adresse pas à saint Paul comme à quelqu'un des autres. *Ayant pris courage et ayant demandé une lumière, il s'élança dans la chambre, et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas; puis les ayant reconduits dehors, il leur dit : Maîtres, que faut-il que je fasse pour être sauvé?* (Ibid. v, 29, 30.) Voyez-vous que *tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu?* voyez-vous les stratagèmes du démon, et comment ils furent déjoués? Voyez-vous comme ses artifices manquèrent leur but? Quand les apôtres eurent chassé l'esprit malin, Satan fit en sorte qu'on les jetât en prison, croyant empêcher par là le cours de leurs prédications. Mais voilà que cette prison est devenue pour eux l'occasion d'un nouveau bénéfice spirituel.

4. Ainsi donc, nous aussi, si nous sommes vigilants, non-seulement dans les moments de calme, mais encore dans les tribulations, nous pouvons trouver notre profit, et plus encore dans la tribulation que dans le calme. Car ce dernier état nous rend presque toujours plus négligents ; la tribulation au contraire nous dispose à la vigilance, elle nous rend dignes aux yeux de Dieu de l'assistance d'en-haut, alors surtout que, par notre espérance en lui, nous faisons preuve de patience et de fermeté dans toutes les afflictions qui nous surviennent. Ne soyons donc pas chagrins, quand nous sommes éprouvés, mais au contraire réjouissons-nous ; car c'est l'occasion de notre gloire. C'est dans ce sens que saint Paul a dit : *Nous savons que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu*. Considérons aussi l'âme ardente de nos saints apôtres. Quand ils entendirent cette question du geôlier : *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* tardèrent-ils à répondre ? remirent-ils à plus tard ? négligèrent-ils de l'instruire ? nullement. Et que lui dirent-ils ? *Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et toute ta famille*. (Ibid. v, 31.) Voyez la sollicitude apostolique. Ils ne se contentent pas du salut de lui seul, ils veulent aussi, grâce à lui, envelopper tous les siens dans les lacs de la religion, et infliger à Satan une blessure cruelle : *Et le geôlier fut baptisé à l'instant, lui et tous les siens, et il fut ravi de joie, avec toute sa famille, d'avoir cru en Dieu*. (Ibid. v, 33, 34.)

Cela nous apprend à ne jamais différer même d'un instant dans les affaires spirituelles, mais à considérer toujours comme favorable l'occasion qui se présente. Si en effet nos saints apôtres n'ont pas voulu différer alors qu'il était nuit, quelle excuse aurons-nous si dans les autres moments du jour nous laissons échapper des profits spirituels ? Vous avez vu cette prison devenant une église ? ce repaire de bourreaux transformé soudain en une maison de prière ; vous avez vu s'y accomplir la sainte initiation ? Voilà l'effet de la vigilance, c'est là ce que l'on gagne à ne jamais négliger les profits spirituels, mais à tirer parti de toutes les occasions pour réaliser d'aussi nobles bénéfices. Le saint apôtre a donc bien eu raison d'écrire : *Que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu*. Et nous aussi, je vous y engage, ayons cette parole bien gravée dans notre âme, et n'entrons jamais en dépit ; quand il nous arrive des afflictions dans cette vie, événements, maladies, ou autres circonstances fâcheuses ; armons-nous d'une grande sagesse pour résister à toutes les épreuves, sachant que si nous sommes vigilants, nous pouvons tirer parti de tout, et des épreuves plus que des consolations. Ne nous troublons jamais, songeant combien la patience est profitable, et n'ayons pas même de sentiments de haine contre ceux qui nous attirent nos épreuves. Car s'ils agissent de la sorte pour atteindre leur but particulier, notre Maître commun le permet, voulant par ce moyen nous faire trouver nos bénéfices spirituels, nous faire obtenir le salaire de notre patience. Si nous pouvons donc supporter avec reconnaissance ce qui nous est infligé, nous effacerons par là une grande partie de nos péchés. Et si le Seigneur, en voyant un tel trésor, le docteur des nations, tomber chaque jour dans les dangers, supportait qu'il en fût ainsi, non par insouciance de son athlète, mais parce qu'il lui préparait une plus longue lutte, pour lui accorder ensuite de plus brillantes couronnes, que pourrions-nous dire, nous autres, qui sommes couverts d'une foule de péchés, et qui, à cause de ces péchés, rencontrons maintes et maintes épreuves, afin

qu'ayant porté ici-bas la peine de nos fautes, nous soyons au moins jugés dignes d'un peu d'indulgence, et que nous puissions en ce jour terrible goûter les biens mystérieux ? Réfléchissons à tout cela, et résistons généreusement à toutes les afflictions, afin de recevoir du Dieu de miséricorde la récompense de notre patience, de pouvoir diminuer la multitude de nos péchés, et obtenir les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance et honneur au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

CONTRE CEUX QUI N'ÉTAIENT POINT VENUS A LA RÉUNION

SUR CETTE PAROLE DE L'APOTRE :

Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger

(ROM. XII, 20.)

ET SUR LA RANCUNE

AVERTISSEMENT.

Quoique nous n'ayons aucun renseignement sur l'année où Chrysostome prononça cette homélie, on voit que ce fut à Constantinople, d'après ce qu'il dit au n° 4, sur le palais de l'empereur et sur la garde impériale; le n° 2 nous apprend de plus, que c'était pendant l'été, dont les grandes chaleurs étaient fort gênantes dans les grandes réunions. Les habitants de Constantinople donnaient cette raison, quand Chrysostome se plaignait qu'on ne venait pas à l'église, et qu'il manquait beaucoup de monde à ses entretiens; mais Chrysostome leur réplique fort bien. *Si c'est la chaleur qui en est cause, pourquoi allez-vous en grande affluence sur le forum, où l'ardeur de la température est si grande, ainsi que le tumulte de la foule, et où rien ne vous abrite des rayons du soleil?* Tandis que l'église où il discourait était vaste, très-haute, pavée en dalles, toutes choses qui y tempéraient beaucoup la chaleur. Ensuite, il parle d'une manière remarquable, comme à son ordinaire, de l'amour qu'on doit avoir pour ses ennemis, et du bien qu'il faut leur faire.

ANALYSE.

Chrysostome se plaint du petit nombre des auditeurs; il repousse les applaudissements de l'auditoire. Il cite, à propos de la persévérance, le proverbe de la goutte d'eau qui creuse la pierre. — Nous ne sommes pas nés pour nous seuls. A l'exemple des saints, nous ne devons pas craindre les fatigues. Les fidèles doivent s'exhorter mutuellement à fréquenter l'église. — Du soin extrême avec lequel les Juifs observent le sabbat. — Les choses du siècle nous réussissent bien, quand nous honorons Dieu. — Quelles ressources nous procure l'assistance au sermon. — A la lecture de l'Ecriture, il faut ajouter les bonnes œuvres. — Il est pénible et difficile de se réconcilier avec ses ennemis. — Comment il faut vaincre ses ennemis : David, sous l'ancienne Loi, fit du bien à son ennemi. — Pourquoi David épargna Saül; combien est grande la vertu de David. — Eloge de la patience de David.

1. Il n'a rien servi, à ce que je vois, de vous avoir longuement parlé naguère du zèle à fréquenter nos réunions : car voici encore l'église vide de ses enfants. Je suis donc obligé de vous paraître encore une fois ennuyeux et importun, en faisant des reproches à ceux qui sont présents, et en accusant ceux qui ne sont pas venus. Je blâme ces derniers de n'avoir pas secoué leur nonchalance, vous, de ne vous être pas occupés du salut de vos frères. Je suis forcé de vous paraître ennuyeux et importun, non pour moi-même et pour mes propres in-

térêts, mais pour vous et pour votre salut, qui m'est plus précieux que tout le reste. S'en mécontente qui voudra, qu'on dise que je suis insupportable, que je n'ai point de retenue : je ne cesserai de vous tourmenter continuellement pour les mêmes motifs : car il n'est rien de meilleur pour moi que ce manque de respect humain. Peut-être en effet, peut-être que, rougissant, sinon d'autre chose, du moins de vous voir continuellement importunés sur le même sujet, vous prendrez enfin quelque jour en main les intérêts de vos frères. Que me servent en effet les louanges, si je ne vous vois faire des progrès dans la vertu? et en quoi pourra me nuire le silence de mes auditeurs, si je vois s'augmenter votre piété? Ce qui fait l'éloge d'un orateur, ce ne sont pas les applaudissements, c'est le zèle pieux de son auditoire : ce n'est pas le tumulte au moment où on l'écoute, mais l'attention qu'on lui prête tout le temps. A peine les cris d'applaudissements sont-ils sortis de vos bouches, qu'ils se répandent et vont se perdre dans les airs : mais quand les auditeurs deviennent meilleurs, alors c'est une récompense incorruptible, immortelle, et pour celui qui a parlé, et pour ceux qui ont suivi ses conseils. Vos cris et vos louanges rendent l'orateur illustre ici-bas, mais la piété de votre âme procure à celui qui vous a instruits une grande assurance au tribunal du Christ. De sorte que si vous aimez ceux qui vous parlent, aimez non pas qu'on les applaudisse, mais que leur auditoire profite. Ce n'est pas un léger mal que l'insouciance envers nos frères, c'est au contraire le dernier châtiment, la punition sans ressource; nous en voyons la preuve dans cet homme qui avait enfoui son talent. On ne lui reprochait rien pour sa conduite, car il n'avait fait aucune prévarication relativement au dépôt confié, puisqu'il le restitua dans son entier; malgré cela, il se comporta mal quant à la manière de le gérer. En effet, il n'avait pas doublé la somme confiée, et il en fut puni. Ce qui fait voir que nous aurions beau, nous, être zélés et applaudis, et vous, être pleins d'ardeur pour entendre les divines Ecritures, cela ne suffirait pas pour notre salut. Nous devons, en effet, doubler le dépôt qui nous a été confié; or, nous le doublerons si, avec notre propre salut, nous pourvoyons encore à celui d'autrui. Car le dépositaire de l'Evangile a bien dit, lui aussi : *Voilà votre somme intacte* (Matth. XXV, 25); mais cela n'a pas suffi pour le justifier. C'est qu'*il fallait*, continue l'Evangile, *placer chez les banquiers l'argent qu'on avait placé chez toi.* (Ibid. v, 27.) Et voyez combien les préceptes du Maître sont doux à observer. Les hommes rendent responsables, même de la réclamation, ceux qui prêtent à intérêt l'argent de leurs maîtres. On leur dit : C'est toi qui as placé l'argent, c'est à toi à le réclamer; je n'ai rien à démêler avec celui qui l'a reçu. Dieu n'agit pas ainsi : il nous ordonne seulement de faire le placement; il ne nous charge pas de réclamer. Quoi de plus doux? Et cependant, le serviteur appelait dur un maître aussi débonnaire et aussi humain. Telle est, en effet, la coutume des serviteurs ingrats et lâches : ils rejettent toujours leurs propres fautes sur leurs maîtres. C'est pourquoi le maître le fit torturer, enchaîner, et emmener dans les ténèbres extérieures. Pour ne pas avoir le même sort à souffrir, plaçons à intérêt chez nos frères les enseignements que nous recevons, qu'ils se laissent persuader ou non. Car s'ils se laissent persuader, ils seront utiles à eux et à nous ; si le contraire arrive, ils s'attirent un châtiment inévitable, et à nous, ils ne sauraient nous nuire absolument en rien. Nous avons fait ce qui dépendait de nous en leur donnant des conseils; s'ils ne les écoutent pas, il ne peut nous en advenir aucun mal. On est répréhensible, non pas pour n'avoir pas persuadé le prochain, mais pour ne l'avoir pas conseillé ; après l'exhortation et le conseil, mais des exhortations, des conseils persévérants, continuels, ce n'est plus à nous, mais à eux que Dieu demandera compte. Je voudrais donc être sûr que vous persévérez à les exhorter, et que c'est malgré vos efforts qu'ils persistent toujours dans leur indolence : alors je ne vous importunerais plus ; mais je crains que ce ne soit votre négligence et votre incurie qui les laisse sans correction. Car il est inconcevable qu'un homme qui a continuellement le bienfait de l'exhortation et de l'enseignement, ne devienne pas meilleur et plus zélé. Je vais vous rappeler un proverbe bien populaire sans doute, mais qui confirme ce que je vous dis. La goutte d'eau, dit-on, à force de tomber souvent, creuse la pierre. Et pourtant quoi de plus faible que l'eau? quoi de plus dur que la pierre? Malgré cela, la persistance a vaincu la nature. Et si la persistance triomphe de la nature, combien plus pourra-t-elle venir à bout

de la volonté. Le christianisme n'est pas un jeu, mes chers auditeurs, ni une affaire accessoire. Nous ne cessons de vous le répéter, et cela n'avance à rien.

2. Quelle douleur pensez-vous que soit la mienne, quand je me souviens que, lors des solennités, la foule dont les réunions se composent est comparable aux vastes flots de la mer, et que maintenant je ne vois pas rassemblée en ce lieu même une minime partie de cette foule? Où sont maintenant ceux dont la multitude nous encombre aux jours de fêtes? C'est eux que je réclame, c'est pour eux que je m'afflige, en songeant combien il périt de ceux qui travaillaient à leur salut, de combien de frères j'ai à supporter la perte, de quel petit nombre le salut est le partage, en songeant que la plus grande partie du corps de l'Eglise ressemble à un corps sans mouvement et sans vie. Et en quoi cela dépend-il de nous, direz-vous? C'est bien de vous surtout que cela dépend, de vous qui n'avez pas soin de vos frères, qui ne les exhortez et ne les conseillez point, de vous qui ne les contraignez pas, qui ne les entraînez pas de force, qui ne les arrachez pas à leur extrême indolence. Car il ne suffit pas d'être utile à soi-même, il faut encore l'être à beaucoup de monde : Jésus-Christ nous l'a montré, en nous qualifiant de sel, de levain et de lumière, toutes choses qui servent et profitent à d'autres qu'à elles-mêmes. Car une lampe ne luit pas pour elle-même, mais pour ceux qui sont dans l'obscurité. Et vous, vous êtes une lampe, non pas pour jouir tout seul de la lumière, mais pour ramener dans son chemin celui qui est égaré. A quoi sert une lampe, si elle n'éclaire pas celui qui est dans les ténèbres? Et de même, à quoi sert un chrétien, s'il ne gagne personne, s'il ne ramène personne à la vertu? Le sel encore ne se préserve pas lui seul de la corruption, mais il resserre aussi les corps qui se corrompent, et empêche qu'ils ne périssent par décomposition. Eh bien! donc, puisque Dieu a fait également de vous un sel spirituel, faites reprendre, en les mordant, les chairs des membres corrompus, c'est-à-dire les âmes de vos frères indolents et lâches; délivrez-les de cette langueur qui est une sorte de putréfaction, et rattachez-les au reste du corps de l'Eglise. Voici maintenant pourquoi Jésus-Christ vous a appelés un levain : le levain ne se fait pas fermenter lui-même, mais quoiqu'en toute petite quantité, il fait lever tout le reste de la pâte, dont la masse est énorme.

Ainsi en est-il de vous : quoique peu nombreux en réalité, vous devenez nombreux et puissants par votre foi et par votre zèle selon Dieu. De même donc que le levain ne perd pas sa force à cause de sa petite quantité, mais qu'il prend le dessus par la chaleur qui est en lui et par sa vertu naturelle; de même vous pourrez, si vous le voulez, ramener à la même ferveur que la vôtre des frères bien plus nombreux que vous n'êtes vous-mêmes. A cela on objecte aussi la chaleur; car, je le sais, il y en a qui disent : La température est étouffante maintenant, l'ardeur de l'air est intolérable, nous ne pouvons supporter d'être ainsi resserrés et pressés dans la foule, la sueur nous couvre de toutes parts, la chaleur et le manque d'espace nous accablent; si telles sont leurs raisons, j'ai honte pour eux, croyez-moi; ce sont là des prétextes bons pour les femmes; bien plus, ces excuses ne sont même pas suffisantes pour elles, quoique leur corps soit plus délicat, et leur sexe plus faible. Mais, quoiqu'il soit honteux de répondre à une pareille justification, cela est pourtant nécessaire. Et s'ils ne rougissent pas d'alléguer des choses semblables, nous devons, à plus forte raison, ne point rougir de leur répondre. Que pourrais-je donc bien dire aux gens qui donnent de pareilles raisons? Je vais leur rappeler les trois enfants qui, au milieu de la fournaise et de la flamme, voyant le feu les envahir de toutes parts, envelopper leur bouche, leurs yeux, leur intercepter la respiration, ne cessèrent pas de chanter à Dieu, avec les autres créatures, cet hymne saint et mystérieux; et qui au contraire, du milieu de leur fournaise, adressaient leurs bénédictions au Maître commun de toutes choses, avec plus d'enthousiasme que s'ils eussent été dans une délicieuse prairie. A côté de l'exemple de ces trois enfants, je rappellerai les lions de Babylone, et Daniel dans leur fosse : et non pas lui seulement, mais encore une autre fosse et un autre prophète; je prie ceux à qui je réponds de se souvenir de Jérémie, plongé jusqu'au cou dans un bourbier où il suffoque. Au sortir de ce fossé, je veux introduire dans une prison ces gens qui donnent pour prétexte la chaleur, et leur y montrer Paul et Silas, les entraves aux pieds, couverts de meurtrissures et de blessures, le corps tout entier déchiré d'une multitude de coups.

chantant au milieu de la nuit les louanges de Dieu, et passant toute la nuit dans une sainte veille. Et lorsque ces saints personnages, dans la fournaise et au milieu des flammes, dans une fosse, au milieu des bêtes féroces ou d'une eau bourbeuse, dans une prison où ils sont retenus dans les entraves, couverts de blessures et entourés de gardes; enfin, lorsqu'en proie à des maux intolérables, ils ne se plaignent de rien mais qu'avec une grande énergie, et un zèle extrême, ils ne cessent de vaquer à la prière et de chanter de saints hymnes; comment n'est-il pas inouï que nous autres, qui n'avons à endurer aucune des souffrances, ni petites ni grandes, énumérées ci-dessus, à cause de l'ardeur de la saison, pour quelques instants de chaleur et de sueur, nous négligions notre salut, et que laissant là les réunions saintes, nous allions nous égarer dehors, et nous gâter au contact de sociétés malsaines. La rosée de la divine parole est si abondante, et vous prétextez la chaleur! *L'eau que je lui donnerai*, dit le Christ, *deviendra en lui la source d'une eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle* (Jean, VI, 14); il dit encore : *Celui qui croit en moi, comme l'a dit l'Ecriture, de ses entrailles couleront des fleuves d'eau vive.* (Jean, VII, 38). Vous avez en vous, répondez, des sources, des fleuves spirituels, et vous craignez la chaleur matérielle? Mais, répondez encore : Sur cette place publique où il y a tant de tumulte, tant de presse et de soleil, comment ne donnez-vous pas aussi pour raison qu'on étouffe et que l'on brûle? Car vous ne pouvez pas dire que là on puisse goûter un air plus frais, et que tout l'air suffocant soit concentré ici pour nous; bien au contraire, les dalles qui sont ici sous vos pieds, et les autres conditions de l'édifice, car sa hauteur est énorme, tout contribue à rendre l'air plus frais et plus léger, tandis que sur la place, le soleil est en plein partout, on est fort serré, la fumée, la poussière sont extrêmes, et bien d'autres inconvénients encore y augmentent le malaise. D'où il résulte évidemment, que ces prétextes déraisonnables sont ceux de la nonchalance et d'une âme abattue, et privée de la flamme de l'Esprit-Saint.

3. En parlant ainsi maintenant, c'est moins à eux que je m'en prends, qu'à vous qui ne les attirez pas, qui ne les réveillez pas de leur indolence et ne les entraînez pas à cette table salutaire. Des domestiques qui ont à s'acquitter d'un commun emploi appellent leurs compagnons de service; et vous qui avez à remplir les mêmes fonctions spirituelles, vous laissez vos frères privés du gain qu'ils en tireraient. Eh! quoi? direz-vous; s'ils ne le veulent point? Faites qu'ils le veuillent, par votre obsession continuelle: car lorsqu'ils nous verront insister, ils le voudront à coup sûr. Et puis, ce ne sont là que prétextes et allégations vaines. En effet, combien de pères sont ici, qui n'ont pas leurs fils avec eux? était-il donc difficile de vous faire suivre de vos enfants? Cela montre clairement que les autres sont restés hors d'ici non pas seulement par leur nonchalance personnelle, mais aussi par votre insouciance. Eh bien! si vous ne l'avez fait jusqu'ici, maintenant du moins secouez cette apathie, et que chacun entre dans l'église avec les membres de sa famille : que le père réveille son fils de cette langueur, et l'excite à se rendre à notre assemblée; que de même le fils y fasse venir l'auteur de ses jours, les maris leurs femmes, les femmes leurs maris, le maître son serviteur, le frère son frère, et l'ami son ami : que dis-je? ne convions pas nos amis seulement, mais encore nos ennemis, à ce commun trésor des vrais biens. Quand votre ennemi verra votre sollicitude, n'en doutez point, il dépouillera sa haine.

Dites-lui : N'avez-vous pas honte, en considérant les Juifs? leur exemple ne vous fait-il pas rougir? avec quelle exactitude ils observent le sabbat, et, dès la veille au soir, s'abstiennent de tout travail! S'ils voient le soleil prêt à se coucher le jour de la préparation, ils interrompent leurs transactions et suspendent leurs affaires; si quelqu'un, leur ayant acheté quelque chose avant le soir, arrive le soir pour leur en apporter le prix, ils ne le souffrent pas, ils refusent de recevoir cet argent. Que dis-je? il ne s'agit là que d'un prix de vente ou d'un contrat; mais fût-il question de recevoir un trésor, ils aimeraient mieux perdre ce gain, que de fouler la loi aux pieds. Eh! quoi? les Juifs sont si exacts à garder la loi, et cela, à contretemps; ils s'appliquent à une observance qui ne leur sert à rien, et qui même leur est nuisible; et vous, qui êtes au-dessus des ténèbres, vous à qui Dieu a daigné faire voir le Soleil de justice, vous qui appartenez à la cité du ciel, vous ne faites pas preuve d'autant de zèle qu'eux, qui s'attachent mal à propos au mensonge, vous aux mains de qui la vérité a été remise? On vous appelle ici pour une petite partie de la journée, et vous n'avez pas la

force d'en faire le sacrifice pour écouter la divine parole ? Quelle pourrait être votre excuse, dites-moi ? Quel motif plausible et légitime aurez-vous pour vous justifier? Non, celui qui est aussi négligent et aussi lâche ne peut jamais avoir d'excuse, quand même il mettrait mille et mille fois en avant les nécessités des affaires de la vie. Ne savez-vous pas que si vous venez adorer Dieu, et prendre part à nos exercices, les affaires qui sont entre vos mains n'en prospéreront que mieux? Vous avez, dites-vous, des préoccupations dans la vie? C'est pour cela précisément qu'il faut venir ici, afin d'attirer sur vous, par l'assistance à l'église, la bienveillance de Dieu, et de vous en retourner ainsi dans la sécurité, afin d'avoir Dieu pour auxiliaire, et de devenir invincible aux esprits malins, secouru que vous serez par la main d'en-haut. Si vous venez bénéficier de prières de vos pères spirituels, si vous prenez part à la prière commune, si vous écoutez la parole divine, si vous attirez sur vous le secours de Dieu, quand vous sortirez d'ici revêtu de toutes ces armes, Satan lui-même ne pourra plus vous regarder en face, à plus forte raison ces hommes pervers ne le pourront, qui ont à cœur de répandre sur autrui leurs dénigrements et leurs calomnies. Si au contraire en sortant de votre maison, vous allez à la place publique, on vous trouvera dépourvu de ces mêmes armes, et vous serez facilement la proie de toutes les mauvaises langues. Si, dans nos affaires soit publiques, soit particulières, tant de choses nous arrivent contre notre volonté, c'est précisément parce que nous ne nous sommes pas occupés des affaires spirituelles avant de songer à celles du siècle, et que nous avons interverti l'ordre. C'est pour cela que la suite et l'ordre régulier de nos affaires est bouleversé aussi, et qu'une grande perturbation a tout envahi chez nous. Quelle pensez-vous que soit ma peine et ma douleur, quand je songe que lorsqu'il y a une fête, une solennité, sans qu'il y ait personne qui vous y appelle, toute la ville y court en foule; et qu'une fois la fête, une fois la solennité passée, quand même nous passerions la journée entière à nous épuiser pour vous appeler, personne n'y fait attention ? Souvent je repasse tout cela dans mon esprit, alors je gémis amèrement, et je me dis : A quoi bon les exhortations et les conseils, si vous faites toutes choses simplement par habitude, et que nos enseignements n'ajoutent rien à votre ferveur ? Si en effet vous n'avez d'une part aucun besoin de nos exhortations aux époques des fêtes, et que d'autre part, lorsqu'elles sont passées, vous ne tiriez aucun fruit de nos enseignements, ne montrez-vous point par là, autant qu'il est en vous, que nos paroles sont inutiles ?

4. Peut-être plusieurs de ceux qui m'entendent gémissent qu'il en soit ainsi. Mais ce n'est pas le fait des négligents : car dans ce cas, ils se déferaient de cette insouciance, comme nous qui chaque jour sommes inquiets de vos intérêts. Quel fruit retirez-vous des affaires de la vie qui soit égal au tort qu'elles vous font? Il n'est pas possible que vous sortiez d'une autre réunion, d'une autre compagnie, ayant recueilli autant d'avantages que de votre présence ici; non, quand ce serait le tribunal, ou le sénat, ou même la cour du souverain. Ce n'est en effet ni le gouvernement des nations et des villes, ni le commandement des armées, que nous confions à ceux qui entrent ici : c'est un autre pouvoir plus auguste que la royauté même ; ou plutôt, ce n'est pas nous, c'est la grâce de l'Esprit-Saint qui vous le confie.

Et quel est donc ce pouvoir plus auguste que la royauté, et que reçoivent ceux qui entrent ici ? Ils apprennent à dompter les passions insensées, à régner sur les mauvais désirs, à commander à la colère, à réprimer l'envie, à asservir la vaine gloire. Non, celui qui est assis sur le trône royal, la tête ornée du diadème, n'est pas un souverain aussi auguste que l'homme qui a su affermir sa droite raison sur le trône d'où elle commande aux serviles passions, et ceindre son front du brillant diadème de son empire sur elles. A quoi servent, dites-moi, ces vêtements de pourpre, ces tissus d'or et ces couronnes de pierreries, si votre âme est esclave des passions ? que gagnez-vous à être libre au dehors, si la partie de vous-même qui doit régner est dans une servitude honteuse et pitoyable ? En effet, quand la fièvre a pénétré profondément, et dévore tout l'intérieur du corps, on ne gagne rien à ce que la surface extérieure n'éprouve rien de semblable ; de même si notre âme est déchirée au dedans par les passions, le pouvoir au dehors lui est sans utilité, et un siége royal ne nous avance à rien, quand notre esprit, renversé du trône de sa royauté par la tyrannie violente des passions s'abaisse et tremble devant leur révolte. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, les prophètes et les

apôtres accourent de toutes parts, pour réprimer nos passions, pour chasser hors de nous tous les instincts grossiers de notre déraison, et pour mettre en nos mains ce pouvoir plus auguste que la royauté. C'est pourquoi je vous disais que ceux qui se privent eux-mêmes de ces secours, reçoivent une blessure mortelle, en subissant le plus grand dommage qui puisse leur arriver, de même qu'en venant ici, ils recueillent les plus grands avantages qu'ils puissent trouver n'importe où, ainsi que je vous l'ai fait voir. *Tu ne paraîtras pas les mains vides devant le Seigneur* (Exode, XXIII, 15), disait la loi; c'est-à-dire, n'entre pas dans le temple sans sacrifices à offrir. Or, s'il ne faut pas entrer dans la maison de Dieu les mains vides de sacrifices, à plus forte raison devez-vous entrer dans nos réunions, accompagnés de vos frères; car c'est un sacrifice, c'est une offrande qui vaut mieux que celles de l'ancienne loi, d'entrer ici en y amenant une âme. Ne voyez-vous pas les colombes que l'on a dressées? comme elles sortent pour aller en quête des autres! Imitons-les.

En effet, quelle excuse sera la nôtre? Les animaux sans raison sont capables d'aller à la recherche de ceux de leur espèce, et nous, doués de tant de raison et de sagesse, nous négligeons une poursuite semblable? Dans mon dernier entretien, je vous exhortais dans les termes que voici : Que chacun de vous se rende au logis de son prochain; attendez ceux qui sont sortis, retenez-les, et ramenez-les à la mère commune; faites comme ceux qui ont la rage du théâtre : ils mettent la plus grande ardeur à se donner rendez-vous; puis, dès l'aurore, ils attendent l'heure de ces coupables spectacles. Mais notre exhortation n'a pas eu le moindre résultat. C'est pourquoi je le redis, et ne cesserai de le redire que lorsque je vous aurai persuadés. Rien ne sert d'entendre, si l'effet ne s'ensuit. Au contraire, c'est nous attirer un châtiment plus grave, de ne rien faire de ce qu'on nous dit, quand nous l'entendons répéter à chaque instant. Ecoutez-en pour preuve la parole de Jésus-Christ : *Si je n'étais venu et ne leur eusse parlé, ils n'auraient point de péché, mais maintenant leur péché n'a plus d'excuse* (Jean, XV, 22); et la parole de l'Apôtre : *Car ce ne sont pas ceux qui entendent la loi qui seront justifiés.* (Rom. II, 13.) Voilà le langage qu'il tient aux auditeurs; mais comme il veut aussi apprendre à l'orateur que celui-ci non plus ne tirera aucun avantage de son enseignement, s'il ne conforme point sa propre conduite aux instructions qu'il donne, si ce qu'il fait ne s'accorde avec ce qu'il dit, écoutez comment il l'admoneste, ce que fait aussi le Prophète. Car le Prophète s'exprime ainsi : *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi expliques-tu mes commandements, pourquoi repasses-tu ma loi sur tes lèvres, et as-tu la discipline en aversion?* (Psaume XLIX, 16-17.) Et l'Apôtre, s'en prenant aussi à ces mêmes hommes qui s'enorgueillissent de leur qualité de docteurs, leur dit : *Tu es persuadé que tu es le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le précepteur des insensés, le docteur des ignorants; toi donc qui enseignes autrui, que ne t'enseignes-tu toi-même?* (Rom. II, 19-21.) Eh bien! puisque nous ne saurions trouver aucune utilité, ni moi orateur à parler, ni vous auditeurs à entendre, si vous ne vous laissez persuader à mes paroles, et puisque cela ne servirait même qu'à nous faire condamner plus sévèrement, faisons preuve d'un zèle qui ne s'arrête pas une fois le discours entendu, mais conservons-en les paroles pour les mettre en pratique. Car s'il est beau de passer assidûment son temps à écouter les divins oracles, cette belle occupation devient infructueuse, si l'on n'y rattache point l'utilité qui doit en résulter.

Afin donc que votre réunion ici ne soit pas vaine, employez tout votre zèle, comme je vous en ai souvent prié, et comme je vous en prierai sans cesse, à attirer vos frères auprès de nous, à exhorter ceux qui sont égarés, et à leur donner les conseils non pas de vos discours seulement, mais encore de vos actions. Le meilleur enseignement, c'est celui qui vient de nos mœurs, de notre conduite. Même sans que vous disiez rien, si, au sortir de l'assemblée, votre contenance, votre regard, votre voix, votre démarche, enfin tout le reste de votre extérieur, montre à ceux qui n'ont pas assisté à cette réunion les avantages que vous emportez d'ici, c'est déjà là une exhortation et un conseil. Car nous devons sortir de ce lieu comme d'un sanctuaire divin, comme si nous descendions des cieux mêmes, être réglés, être sages, tout faire et tout dire dans la mesure convenable; que l'épouse en voyant son mari revenir de l'assemblée, que le père en voyant revenir son fils, le fils, son père, le serviteur son maître, l'ami son ami, et l'ennemi son ennemi, éprouvent tous le sentiment de l'utilité que nous y

avons trouvée ; or c'est ce qui arrivera, s'ils s'aperçoivent que vous êtes devenus plus doux, plus sages et plus vertueux. Songez à quels mystères il vous est donné d'avoir part, vous autres initiés, en quelle compagnie vous faites monter au ciel cet hymne mystique, à quelles voix s'unissent les vôtres pour chanter le *Trois fois saint !* Apprenez à ceux du dehors que vous avez été associé au chœur des Séraphins, que vous comptez parmi le peuple d'en-haut, que vous avez été inscrit dans la société des anges, que vous vous êtes entretenu avec le Seigneur, que vous avez été le compagnon de Jésus-Christ. Si nous savons nous régler conformément à ces pensées, nous n'aurons, au sortir d'ici, nul besoin de parler à ceux qui sont demeurés à l'écart : par notre profit ils jugeront de leur perte, et ils se hâteront d'accourir, pour avoir part aux mêmes bienfaits. Leur propre sentiment leur fera voir l'éclat de la beauté de votre âme ; alors, fussent-ils les plus apathiques des hommes, ils se prendront d'amour pour cette majesté. Car si la vue de la beauté corporelle nous ravit, à plus forte raison la présence d'une belle âme est-elle capable de nous stimuler, et d'éveiller en nous un zèle pareil au sien. Ornons donc en nous l'homme intérieur, et rappelons-nous hors de ce lieu ce qui s'est dit, car c'est dehors surtout qu'il est opportun de nous en souvenir : et de même qu'un athlète fait montre dans l'arène de ce qu'il a appris dans la palestre, ainsi devons-nous témoigner, dans nos actions hors d'ici, des paroles que nous entendons en ce lieu.

5. Souvenez-vous donc de ce que l'on vous dit ici, afin que, lorsque vous serez sortis, et que le démon vous attaquera par la colère, par la vaine gloire, ou par quelque autre passion, vous puissiez facilement, en vous rappelant nos instructions, vous débarrasser des entraves du malin. Ne voyez-vous pas, dans les écoles de gymnastique, les gymnastes qui, après des luttes innombrables, sont désormais exemptés par leur âge d'en soutenir de nouvelles, s'asseoir en dehors du terrain, mais tout contre, presque sur le sable même, et de là, regardant ceux qui sont dans la palestre, et qui luttent, leur crier qu'il faut saisir la main de l'adversaire, le tirer par la jambe, s'emparer de lui par derrière ? Par ces conseils, et bien d'autres du même genre : fais comme ceci, comme cela, et tu renverseras facilement ton antagoniste, ils rendent les plus grands services à leurs élèves. Et vous aussi, considérez votre gymnaste, le bienheureux Paul, qui après avoir mérité mille et mille couronnes, est assis maintenant hors de l'arène de la vie présente, et nous crie à nous autres lutteurs, par la voix de ses Epîtres, quand il nous aperçoit maîtrisés par la colère, par l'esprit de rancune, subjugués par la passion : *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger.* (Rom. XII, 20.) Et comme le maître des athlètes leur dit En faisant ceci, en faisant cela, tu triompheras de ton adversaire ; de même saint Paul ajoute : *Car en agissant de la sorte, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête.* (Ibid. 20.) Mais tandis que je viens de lire ce texte, il est survenu dans mon esprit une question qui semble se présenter d'elle-même et fournir à beaucoup de personnes un sujet de reproche contre saint Paul : je veux aujourd'hui exposer ce point devant vous. Quelle est donc cette pensée que recèle l'esprit de ces gens qui ne veulent pas examiner tout avec soin ? Saint Paul, disent-ils, en nous interdisant la colère, et en nous conjurant d'être doux et modérés envers le prochain, ne fait que nous aigrir davantage, et nous pousser au ressentiment. Car si cette parole. *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire,* est un beau précepte, plein de sagesse, et utile à celui qui l'accomplit ainsi qu'à celui qui en est l'objet ; les paroles qui viennent ensuite nous jettent dans une grande indécision, et paraissent ne pas s'accorder avec la pensée qui a dicté les précédentes. Et quelles sont ces paroles ? C'est lorsqu'il dit : *En agissant de la sorte, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête.* En effet, par un tel langage, il a fait tort à la fois à l'auteur de l'action et à celui qui en est l'objet. A ce dernier, il embrase la tête en y plaçant des charbons ardents. Et le bien qui résulte pour lui d'être nourri et abreuvé, est-il comparable au mal que lui font ces charbons entassés ? Ainsi, continue-t-on à dire, l'Apôtre fait tort à celui qui reçoit le bienfait, en lui faisant subir un châtiment plus grand que son premier malheur. Et quant au bienfaiteur, l'Apôtre le blesse aussi dans ses intérêts d'une autre manière. En effet, quel profit cet homme peut-il retirer de sa bienfaisance à l'égard de ses ennemis, s'il agit ainsi par espoir de vengeance ? Car un homme qui donne à manger et à boire à son ennemi, afin d'amasser sur la tête de cet ennemi des charbons ardents, n'est pas un

homme charitable et bon, mais cruel et barbare, puisqu'au moyen d'un faible bienfait, il lui attire un châtiment inexprimable. Que pourrait-on voir de plus dur qu'un homme qui en nourrit un autre pour amasser des charbons ardents sur la tête de celui à qui il donne de quoi manger ? Voilà l'objection telle qu'on la fait : il reste maintenant à en produire la réfutation, afin que l'on voie clairement toute la sagesse du législateur ressortir des raisons mêmes qui paraissent mettre en défaut les paroles de la loi. Cette réfutation, quelle est-elle ?

Ce grand homme, ce généreux apôtre savait bien que c'est chose pénible et difficile que de se réconcilier promptement avec un ennemi, et que la difficulté, la lourdeur de cette tâche tient moins à sa nature propre qu'à notre paresse; aussi, nous a-t-il commandé non-seulement de nous réconcilier avec notre ennemi, mais encore de lui donner à manger, ce qui nous est bien plus à charge que le premier point. Car, s'il est des personnes que la seule vue de ceux qui leur ont nui exaspère, comment se résoudront-elles à les nourrir quand ils ont faim? Que dis-je? la seule vue ! Rien qu'à leur souvenir renouvelé devant nous, à leur nom prononcé, la plaie de notre âme se rouvre et son irritation augmente. Saint Paul savait tout cela; et, comme il voulait rendre facile et aisée cette tâche rude et épineuse, comme il voulait persuader à l'homme qui ne peut pas même soutenir la vue de son ennemi d'en venir jusqu'à lui faire du bien, il a parlé de ces charbons ardents, afin que cet homme, excité par l'espérance d'être vengé, coure faire du bien à celui dont il avait à se plaindre. De même qu'un pêcheur enveloppe de toutes parts l'hameçon dans l'amorce pour le présenter aux poissons, de sorte que ceux-ci, accourant vers leur nourriture habituelle, soient pris grâce à ce moyen et facilement saisis; ainsi l'apôtre saint Paul, voulant amener l'offensé à faire du bien à l'auteur de l'offense, ne présente pas à celui-là l'hameçon de la sagesse tout à nu; mais il se sert de ces charbons ardents comme d'un appât pour le recouvrir, et c'est par l'espoir d'un châtiment qu'il convie celui qui a reçu l'injure à devenir le bienfaiteur de celui qui l'a faite; puis, quand il y est arrivé, il le retient désormais et ne lui permet pas de s'échapper, la nature même de son action l'attachant à son ennemi. C'est presque comme si l'Apôtre disait : Tu ne veux pas nourrir par vertu celui qui t'a fait du tort; nourris-le donc par espoir d'être vengé. Car saint Paul savait qu'une fois que cet homme aura goûté à la bienfaisance envers son ennemi, elle deviendra désormais pour le bienfaiteur l'origine et le chemin de la réconciliation. Il n'est personne, en effet, non, personne, je le répète, qui consente à avoir éternellement pour ennemi celui dont il a satisfait la faim et la soif, et cela bien qu'il ait commencé par agir ainsi dans l'espoir d'en être vengé; car le temps, dans son cours, relâche l'intensité de la colère même. Et, comme le pêcheur n'attirerait pas le poisson s'il lui présentait à découvert l'instrument meurtrier, tandis que l'hameçon, étant enveloppé, pénètre inaperçu dans la bouche de l'animal qui s'avance; de même, si l'Apôtre n'eût point fait apparaître à l'offensé l'expectative d'une punition de l'offense, il ne lui aurait point persuadé d'entreprendre de faire du bien à celui d'où lui venait l'injure. Voilà donc des hommes qui fuient la présence d'ennemis qu'ils ne peuvent souffrir, d'ennemis dont la seule vue leur inspire du dégoût! Saint Paul veut persuader à ces hommes de combler ces ennemis des plus grands bienfaits. Dans ce but, il leur parle de ces charbons ardents, non pas dans l'intention de faire retomber sur ces mêmes ennemis un châtiment sans ressource, mais afin qu'après avoir persuadé aux offensés de faire du bien à leurs ennemis dans l'attente d'une punition pour ceux-ci, il persuade aux premiers, avec le temps, de déposer tout ressentiment à l'égard de ces mêmes ennemis.

6. Voilà comme l'Apôtre a su apaiser la victime de l'offense. Maintenant, examinez comment il sait encore rapprocher de la personne lésée l'auteur de l'injustice. C'est d'abord par le procédé de la bienfaisance; car il n'est point d'homme assez dépravé ni insensible pour ne pas être disposé à devenir le serviteur et l'ami de celui qui lui a donné de quoi boire et de quoi manger. En second lieu, c'est par la crainte de la vengeance; en effet, si l'Apôtre semble s'adresser au bienfaiteur en disant : *En agissant de la sorte, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête,* c'est surtout à l'auteur de l'injure qu'il s'en prend; il veut, par cette crainte, l'empêcher de persister dans son inimitié; en lui faisant comprendre que cette nourriture, cette boisson qu'il a reçus lui por-

teront le plus grand préjudice s'il persévère dans sa haine, il veut qu'il renonce à ce ressentiment, car ce sera le moyen pour lui d'éteindre ces charbons ardents. Ainsi, l'expectative du châtiment qui doit punir l'un et venger l'autre entraîne l'offensé à faire du bien à son agresseur, et en même temps elle effraye ce dernier, le met sur ses gardes et le pousse à la réconciliation avec celui dont il a reçu nourriture et boisson. L'Apôtre a donc trouvé un double lien pour les rapprocher : celui de la bienfaisance et celui de la vengeance. C'est que le point difficile est de commencer ; c'est de trouver une introduction à la réconciliation : la voie une fois ouverte, n'importe de quelle manière, tout ce qui suivra sera facile et aisé. Bien que celui qui a souffert l'injure nourrisse d'abord son ennemi dans l'espoir que ce dernier sera puni, comme cet acte même de le nourrir fera du bienfaiteur un ami, celui-ci deviendra capable de rejeter le désir de se voir vengé; car, d'ennemi étant devenu ami, ce ne pourrait plus être dans la même attente qu'il nourrirait désormais celui qui s'est réconcilié avec lui. Et d'autre part l'agresseur, voyant sa victime se résoudre à lui donner à boire et à manger, est à la fois touché par ce fait même et effrayé du châtiment qui lui est réservé : il renonce donc à toute haine, fût-il mille et mille fois de fer, de roc, et dépourvu d'entrailles; car il est confondu de voir la bonté de celui qui lui donne la nourriture, et il redoute la punition qui lui reviendra si, après avoir été nourri par lui, il continue à le haïr.

C'est pourquoi saint Paul ne s'en tient pas encore là dans son exhortation; mais qu'après avoir éteint le ressentiment de l'un et de l'autre, il rectifie leur intention, en disant : *Ne vous laissez point vaincre par le mal.* (Rom. XII, 21.) Car si tu continues, veut-il dire, à garder rancune et à te venger, tu as l'air de vaincre ton ennemi, mais en réalité tu es vaincu par le mal, c'est-à-dire par le ressentiment; ainsi donc, si tu veux être vainqueur, réconcilie-toi, et ne recommence pas les attaques. Car la victoire éclatante consiste à vaincre le mal par le bien, c'est-à-dire par le support du mal, rejetant la colère et le ressentiment. Mais l'homme offensé n'aurait pu, dans son effervescence, supporter tout d'abord de telles paroles. Aussi n'est-ce qu'après avoir donné satisfaction à cette fougue que saint Paul amène cet homme jusqu'au motif le plus parfait de la réconciliation : il ne permet pas qu'il demeure dans ce coupable espoir de se voir vengé. Voyez-vous bien maintenant la sagesse du législateur? Et pour vous montrer qu'il a formulé cette loi à cause de la faiblesse des gens qui sans cela n'auraient pas eu le courage de se rapprocher, écoutez comment Jésus-Christ, en donnant le même précepte, s'est gardé d'y attacher la même récompense. Après avoir dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent* (Matth. V, 44), ce que l'on fait lorsqu'on leur donne à manger et à boire, il n'a pas ajouté : car en agissant de la sorte vous amasserez des charbons ardents sur leur tête; qu'a-t-il ajouté? *Afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans cieux.* Cela devait être : car il s'entretenait alors avec Jacques et Jean, et le reste du collége apostolique, et c'est pourquoi il leur propose cette récompense. Que si vous dites que le précepte est pénible, même à ces conditions, d'abord vous ne faites que mieux justifier le langage de saint Paul; et puis, vous vous enlevez à vous-même toute excuse. Comment cela? C'est que le commandement que vous trouvez pénible, je vais vous le montrer observé dans l'Ancien Testament, alors qu'une sagesse aussi grande n'était pas encore dévoilée. Car saint Paul n'a pas énoncé cette loi dans des termes à lui, mais il a employé les propres expressions dont s'était servi celui qui l'avait autrefois formulée; et c'est pour ne laisser aucune excuse à ceux qui ne l'observent pas.

En effet, cette parole : *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire*, n'est pas primitivement de saint Paul, mais de Salomon. (Prov. XXV, 21, 22.) Il a donc employé les mêmes termes, pour persuader à son auditeur que c'est le comble de la honte de regarder comme pénible et à charge, aujourd'hui qu'elle est élevée à un tel degré de sagesse, une loi ancienne et souvent pratiquée par les hommes d'autrefois. Et qui, direz-vous, l'a pratiquée parmi les anciens? Entre beaucoup d'autres, David surtout, avec une plus grande supériorité. Il ne s'est pas contenté de donner à manger et à boire à son ennemi, mais à diverses reprises, quand cet ennemi était en péril, David l'a arraché à la mort; il était maître de l'égorger, et il s'en est abstenu, une première fois, une seconde, et plus tard encore. Depuis qu'il avait comblé Saül de bienfaits, remporté de si éclatantes victoires et sauvé le peuple en tuant Goliath, Saül le haïssait tant, il avait pour

lui une telle aversion, qu'il ne souffrait même pas qu'on le nommât en sa présence, et qu'il l'appelait par le nom de son père. Car un certain jour de fête, Saül ayant machiné une ruse contre David, lui ayant dressé de cruelles embûches, et ne le voyant pas arriver : *Où est*, dit-il, *le fils de Jessé?* (I Rois, xx, 27.) Il l'appelait par le nom de son père, d'une part à cause de cette haine qui lui rendait le nom de David insupportable, et aussi parce qu'il croyait que la basse naissance de ce père ternissait la gloire de ce juste ; pensée misérable, insensée, car avant tout, eût-il eu quelque chose à reprocher à Jessé, cela ne faisait aucun tort à David. Car chacun est responsable de ses propres actions, et c'est par là que chacun de nous mérite les éloges ou le blâme. Mais, n'ayant rien à lui reprocher de mal, il mettait en avant la bassesse de son extraction, se figurant qu'il obscurcirait ainsi l'éclat de sa gloire, et cela même était de la dernière folie. Quel sujet de blâme en effet, d'être né de parents obscurs et infimes? Mais Saül ne savait pas voir les choses avec cette sagesse. Il appelait donc David fils de Jessé; mais David, quand il trouva Saül endormi dans la caverne, ne l'appela pas fils de Cis; il lui donna son nom d'honneur : *Que je ne porte point ma main*, dit-il, *sur l'oint du Seigneur!* (I Rois, xxvi, 11.) Tant David était pur de toute colère et de tout ressentiment ! il appelle l'oint du Seigneur celui qui lui a fait tant de mal, celui qui a soif de son sang, celui qui après mille bienfaits reçus de lui, a tenté plusieurs fois de le faire périr. C'est qu'il ne considérait pas quel châtiment Saül méritait; mais bien ce qu'il était convenable à lui, David, et de faire et de dire; or c'est là la dernière limite de la sagesse. Quelle est cette conduite? tu tiens ton ennemi comme emprisonné, il est attaché par une double chaîne, par une triple chaîne, l'exiguïté de l'endroit, l'absence de tout secours, la captivité du sommeil, et tu ne lui fais pas subir ta justice, ta vengeance? Non, répond-il; car je n'examine pas en ce moment de quelle peine il est digne, j'examine ce qu'il m'est séant de faire. David ne regarda pas à la facilité du meurtre, mais il eut en vue l'exact accomplissement d'un devoir dicté par la sagesse. Et pourtant, de toutes les circonstances où il se trouvait, quelle est celle qui n'était de nature à le déterminer à tuer Saül? Son ennemi ne lui était-il pas livré tout enchaîné? Or vous savez fort bien que nous nous jetons plus volontiers dans les entreprises pleines de facilité, et que l'espoir du succès fait naître en nous un plus grand désir d'agir : c'était le cas où se trouvait David.

N'était-il pas en outre conseillé, excité par le chef de l'armée? N'avait-il pas le souvenir de ce qui s'était passé? Eh bien ! rien de tout cela ne le poussa au meurtre, et la facilité même de cette immolation l'en détourna : il réfléchit que Dieu le lui avait livré précisément pour lui fournir un plus grand sujet, un plus grand motif de sagesse. Peut-être vous étonnez-vous qu'il ne se soit souvenu d'aucun de ses maux passés ; quant à moi, je l'admire pour quelque chose de bien plus grand : et quelle est cette autre raison? C'est que même la crainte de l'avenir ne l'ait pas poussé non plus à s'emparer de son ennemi. Car il savait parfaitement que Saül, une fois échappé de ses mains, recommencerait à se tourner contre lui; mais il aima mieux courir lui-même des dangers après avoir laissé échapper celui dont il avait à se plaindre, que pourvoir a sa propre sûreté en s'emparant de cet adversaire. Que pourrait-on trouver d'égal à cette âme grande et généreuse qui, sous une loi qui ordonnait de crever œil pour œil, d'arracher dent pour dent, de se venger enfin en rendant la pareille (Deuter. xix, 21), non-seulement n'a point agi ainsi, mais encore a fait preuve d'une sagesse bien supérieure? Pourtant, s'il eût alors tué Saül, il eût, même dans ce cas, conservé sans tache sa réputation de sagesse, non-seulement pour s'être vengé sans avoir été le premier et injuste aggresseur, mais aussi pour avoir surpassé par sa grande modération le précepte : *Œil pour œil*. Car ce n'est pas pour un seul meurtre qu'il en eût accompli un; Saül ayant essayé de le tuer, non pas une fois, ni deux, mais à plusieurs reprises, c'eût été pour ces différentes morts que David lui en aurait donné une seule; mais en outre, l'appréhension où il était de l'avenir pouvait lui faire prendre le parti de la vengeance; et cette considération, jointe aux précédentes, lui assure dans toute sa plénitude la couronne de la patience des injures. Car si, irrité contre Saül de ce qui avait eu lieu, il se fût vengé de lui, il n'aurait pas droit aux éloges dus à cette patience; si au contraire, ayant mis en oubli tous les faits passés, faits nombreux et graves, mais en même temps craignant pour l'avenir et

pourvoyant à sa propre sûreté, il eût jugé que cela le forçait à prendre le parti de la vengeance; dans ce cas personne ne lui refuserait les couronnes de la modération.

7. Eh bien! David n'a pas même fait ainsi : il a trouvé une sorte de sagesse nouvelle et extraordinaire, et ni le souvenir du passé, ni la crainte de l'avenir, ni les sollicitations du chef de l'armée, ni la solitude du lieu, ni la facilité du meurtre, rien en un mot ne put le déterminer à tuer Saül; il épargna cet ennemi, ce persécuteur, comme il eût fait d'un bienfaiteur qui lui eût rendu de grands services. Quelle excuse aurons-nous donc, nous qui nous souvenons des offenses passées, qui nous vengeons de ceux qui nous ont contristés, lorsque ce grand personnage qui, sans avoir fait de mal, avait eu tant à souffrir, et qui s'attendait que des maux plus nombreux encore et plus cruels lui reviendraient du salut de son ennemi, nous donne l'exemple d'un ménagement tel, qu'il préfère courir lui-même des dangers, et vivre dans la crainte et l'anxiété plutôt que d'immoler, comme il en avait le droit, l'homme qui doit lui créer mille et mille tourments?

Il nous a donc prouvé sa sagesse, non-seulement en ne tuant pas Saül, quand la nécessité était si pressante, mais encore en ne proférant contre lui aucune parole d'outrage, et cela, quand celui qui aurait été insulté ne devait point l'entendre. Et à nous, il nous arrive souvent de dire du mal même de nos amis lorsqu'ils ne sont pas là; David, lui, n'a pas mal parlé, même de son ennemi, d'un ennemi qui l'avait tant persécuté. Voilà donc ce qui nous fait voir sa sagesse; et quant à sa miséricorde, à sa bonté sous tous les rapports, elle éclate dans ce qu'il fit ensuite. Il coupa la frange du manteau de Saül, emporta son urne d'eau, et s'en alla au loin; puis, s'arrêtant, il cria (I Rois, XXIV, 5, et XXVI, 13 et suiv.), et montra ces objets à celui qu'il venait de laisser sain et sauf; ce qu'il ne fit pas par ostentation et par orgueil, mais dans l'intention de le persuader par ses actes, qu'il était mal fondé et qu'il perdait sa peine à le suspecter comme un ennemi; il s'efforçait par là de le ramener à son amitié. Mais n'ayant pas réussi, même par cette conduite, à persuader Saül, et, quoique pouvant se défaire de lui, il préféra s'exiler de son pays et aller vivre à l'étranger, éprouvant des peines journalières pour se procurer la nourriture nécessaire, plutôt que de continuer à mener dans son pays une vie qui aurait fait le tourment de son insidieux persécuteur. Quoi de plus doux que cette âme? Il avait réellement bien raison de dire : *Seigneur, souviens-toi de David et de toute sa mansuétude.* (Psaume CXXXI, 1.) Imitons-le donc, nous aussi; ne disons aucun mal de nos ennemis, ne leur en faisons aucun; faisons-leur même du bien dans la mesure de nos forces, car ce sera nous en faire encore plus qu'à eux-mêmes. *Car*, dit l'Ecriture, *si vous pardonnez à vos ennemis, il vous sera pardonné.* (Matth. VI, 14.) Pardonnez les fautes aux serviteurs, afin d'obtenir, pour vos fautes, l'indulgence du Maître; si les fautes commises envers vous sont grandes, eh bien! plus elles le sont, plus sera grande aussi, si vous les pardonnez, l'indulgence que vous obtiendrez vous-mêmes. Car c'est pour cela que nous avons été instruits à dire : *Pardonnez-nous, comme nous pardonnons* (Ibid. 12); c'est afin que nous sachions que la mesure du pardon vient en premier lieu de nous-mêmes. De sorte que, plus les maux qu'un ennemi nous fait sont cruels, plus il nous fait de bien. Efforçons-nous donc et hâtons-nous de nous réconcilier avec ceux qui nous ont persécutés, que leur ressentiment soit juste ou injuste. Car en vous réconciliant ici-bas, vous vous exemptez du jugement d'en-haut; si, au contraire, pendant que votre inimitié subsiste encore, la mort survenant surprend cette haine et l'emporte, il est nécessaire qu'ensuite le compte en soit rendu là-haut. Ainsi, suivons l'exemple d'une foule de gens qui, ayant des contestations entre eux, s'affranchissent de bien des frais, des craintes et des dangers, en s'arrangeant à l'amiable, sans comparaître au tribunal, parce que leur affaire se termine à la satisfaction des deux parties; lorsqu'au contraire, ils s'adressent au juge, chacun de leur côté, il en résulte de l'argent dépensé, souvent des vengeances, et il reste entre eux une haine indestructible. De même, parmi nous, si nous terminons nos différends pendant cette vie, nous nous délivrons de tout châtiment; mais si, toujours ennemis, nous paraissons devant le redoutable tribunal, la plus rigoureuse condamnation nous sera certainement infligée par la sentence du divin Juge : les deux parties subiront un châtiment inévitable; celle dont le ressentiment est injuste sera punie pour cette injustice même, et celle dont le ressenti-

ment est fondé, sera punie pour s'être souvenue du mal, quelque réel qu'il fût. Quand même, en effet, nous aurions souffert quelque mal injustement, nous devons le pardonner à ceux qui l'ont commis. Voyez comme Notre-Seigneur exhorte et presse ceux qui ont fait quelque tort et quelque injustice, pour qu'ils se réconcilient avec ceux qu'ils ont offensés. *Si tu apportes*, dit-il, *ton présent devant l'autel, et que là, tu te rappelles que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère.* (Matth. v, 23, 24.) Il n'a pas dit : Dispose ton sacrifice et offre-le ; mais : *Va te réconcilier*, et après cela, offre-le. Laisse d'abord là le sacrifice, afin que la nécessité de l'offrir contraigne bon gré mal gré celui qui a contre toi un juste ressentiment, à venir se réconcilier. Voyez ensuite comment il nous exhorte à aller trouver celui qui nous a irrité : *Remettez*, dit-il, *les dettes à vos débiteurs, afin que votre Père vous remette aussi vos fautes.* (Marc, XI, 25.)

Car ce n'est pas une petite récompense qu'il nous a proposée : elle surpasse de beaucoup la grandeur de la bonne action. Pensons donc à tout cela, réfléchissons à la rémunération qui y est attachée, au peu de peine et d'efforts qu'il en coûte pour effacer nos fautes, et pardonnons à ceux qui ont eu des torts envers nous. Car ce que d'autres obtiennent à peine par les jeûnes, les gémissements, les prières, le sac et la cendre, et des confessions multipliées, je veux dire de faire effacer leurs péchés, il nous est donné d'y parvenir aisément sans sac, ni cendre, et sans jeûne, si seulement nous effaçons de notre cœur le ressentiment et si nous pardonnons avec sincérité à ceux qui nous ont offensés. Que le Dieu de paix et d'amour, bannissant de notre âme toute colère, toute amertume et toute irritation, daigne nous accorder d'être intimement unis ensemble comme les membres d'un même corps, afin de pouvoir, tous dans un même esprit comme d'une seule bouche et d'une seule âme, faire monter continuellement vers lui les hymnes d'actions de grâces qui lui sont dues, car c'est à lui qu'appartiennent la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIES SUR PRISCILLE & AQUILA

(ROM. XVI, 3.)

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AVERTISSEMENT.

Nous n'avons pu découvrir, dans ces deux homélies, presque rien qui nous indique à quelle époques elles ont été prononcées. La seule chose que nous puissions dire, en nous appuyant sur une conjecture assez probable, c'est qu'il est vraisemblable qu'elles l'ont été à Antioche. En effet, de ce que l'orateur dit en quelques passages sur les prêtres de la ville où il était, on peut arguer, ce semble, qu'il n'était encore que simple prêtre ; mais l'endroit le plus *significatif*, c'est au paragraphe cinq de la seconde homélie, quand il réprimande ses auditeurs, les uns pour les injures et les paroles outrageantes qu'ils proféraient contre les prêtres, et les autres pour entendre ces mauvais propos sans les réprimer ; il leur dit alors : *Quoi de plus heureux qu'eux et quoi de plus infortuné que nous ? puisqu'ils ont donné leur sang, leur vie, pour ceux qui les ont instruits, et que souvent nous n'osons pas même proférer le moindre mot en faveur de nos pères communs,* ὑπὲρ τῶν κοινῶν πατέρων, *mais que lorsque nous les entendons outrager et lâchement insulter tant par nos proches que par les étrangers, nous ne fermons pas la bouche à ceux qui parlent ainsi, nous ne nous opposons pas, nous ne les reprenons point.* Il ne semble assurément pas que ce soient là les paroles de Chrysostome, déjà évêque de Constantinople ; car s'il eût déjà été évêque, il n'aurait pas appelé *pères communs*, ces prêtres qu'on insultait ; il est plus vraisemblable que, voyant accabler d'injures les prêtres de l'Eglise d'Antioche, plus vieux que lui, il les considère comme ses pères, et leur en donne le nom. En outre Chrysostome, dans ces deux homélies, s'attache à démontrer, comme dans beaucoup d'autres discours, que les titres des livres, les noms propres, les salutations, et jusqu'aux moindres particules de l'Ecriture sainte, ne sont pas superflues, et doivent être examinées à fond ; or, lorsqu'au début de la seconde homélie il fait mention de ces titres et de ces noms propres en disant : Ἀρα ἐμάθετε καὶ ἐπιγραφὰς, καὶ ὀνόματα καὶ ψιλὰς περιεργάζεσθαι προσρήσεις ; *N'avez-vous pas appris à scruter les titres, les noms propres, et les simples formules de salutation ?* Il semble bien faire allusion à huit homélies qu'il avait prononcées à Antioche, quatre sur le titre des Actes des Apôtres et sur d'autres de l'Ecriture sainte, et quatre sur les noms propres et leurs changements. C'est donc encore une raison de croire que les deux homélies suivantes ont été prononcées dans cette même ville ; car il est bien clair qu'il s'adresse au même peuple qui avait entendu les homélies que Chrysostome rappelle.

ANALYSE.

1° Il n'y a rien de superflu dans l'Ecriture sainte. D'où sont nées les hérésies. 2° Ce qu'il faut considérer dans la salutation en question. Paul salue des ouvriers et des pauvres. Ce qui fait la noblesse. Il ne faut pas blâmer le mariage. Ce ne sont pas seulement les paroles des saints qui sont instructives, mais encore leur vie. — 3° Péroraison du discours et exhortation morale au travail des mains. Nous ne devons pas avoir honte du travail et de la condition d'artisan.

1. Il en est, je pense, plusieurs parmi vous qui s'étonnent du passage de l'Apôtre qu'on vient de vous lire, ou plutôt, qui considèrent cette partie de son épître comme accessoire et superflue, parce qu'elle ne contient qu'une succession continuelle de salutations. Aussi, quoique j'eusse aujourd'hui jeté mes vues d'un autre côté, je renonce à ce premier sujet, et je me dispose à aborder celui-ci, pour vous apprendre que dans les saintes Ecritures rien n'est superflu, rien n'est accessoire, fût-ce un seul iota, un seul accent, et qu'une simple sa-

lutation nous ouvre souvent un océan de pensées. Et que dis-je, une simple salutation? Souvent l'addition d'une seule lettre de l'alphabet apporte avec soi tout un ensemble de pensées fécondes. C'est ce qu'on peut voir à propos de l'appellation d'Abraham. Celui qui reçoit une lettre de son ami ne se contente pas de lire le corps même de cette lettre, il lit aussi la salutation qui est au bas, et c'est par là surtout qu'il juge de la disposition de celui qui a écrit. Et quand c'est Paul qui écrit, ou plutôt, non pas Paul, mais la grâce de l'Esprit-Saint qui adresse une lettre à une ville entière, à un peuple si nombreux, et par eux à tout l'univers, n'est-il pas déplacé de croire qu'il y ait dans le contenu quelque chose d'inutile, et de passer légèrement à côté, sans réfléchir que c'est là ce qui a tout bouleversé? Oui, ce qui nous a plongés dans cet abîme de tiédeur, c'est de ne pas lire les Ecritures dans leur entier, c'est de faire un choix de ce qui nous paraît le plus clair, sans tenir le moindre compte du reste. C'est ce qui a même introduit les hérésies que de ne pas vouloir étudier tout l'ensemble et de croire qu'il y avait du superflu, de l'accessoire. Aussi, tandis qu'en tout le reste nous avons poursuivi, non-seulement le superflu, mais encore l'inutile et le nuisible, l'étude des Ecritures est restée négligée et méprisée. Ceux qui ont la frénésie d'assister aux courses de chevaux, savent bien vous dire avec la dernière exactitude le nom de chaque cheval, à quelle troupe il appartient, quelle est sa race, son âge, et sa force comme coureur; ils vous diront lequel, attelé avec quel autre, enlèvera la victoire; quelle bête enfin, partie de quelle barrière, et avec quel écuyer, aura le pas sur son concurrent, et obtiendra le prix de la course. Les gens qui ont fait de la danse l'objet de leur étude, nous offrent l'exemple d'une folie non moins grande, plus forte même encore, à l'égard de ceux qui exposent leur honte sur les théâtres, je veux dire les mimes et les danseuses: ils vous débitent leur famille, leur patrie, leur éducation, et tout le reste. Et nous, quand on nous demande combien il y a d'épîtres de saint Paul, et ce qu'elles sont, nous ne pouvons même pas en dire le nombre. Et s'il y a quelques personnes qui le sachent, on les embarrasse en leur demandant à quelles villes elles furent envoyées. Ainsi, un eunuque, un étranger, préoccupé d'une infinité d'affaires diverses, avait tant d'assiduité pour les livres, qu'il ne connaissait point de relâche, même en voyage, et qu'assis dans sa voiture il s'appliquait à une lecture fort attentive des divines Ecritures (Act. VIII, 27 et suiv.); et nous, qui n'avons pas la millième partie de ses occupations, nous sommes étrangers au nom même des épîtres, et cela, quand chaque dimanche nous nous rassemblons en ce lieu pour profiter de l'audition de la parole sainte. Eh bien! donc, car je ne voudrais pas employer tout mon discours à vous faire des reproches, voyons donc un peu ensemble cette salutation qui a l'air inutile et gênante. Car si nous l'expliquons, et si nous faisons voir tout le profit qui en revient à ceux qui y font bien attention, alors le reproche n'en sera que plus grand contre ceux qui négligent de pareils trésors et qui rejettent loin d'eux les richesses spirituelles qui sont entre leurs mains. Quelle est donc cette salutation? *Saluez*, dit saint Paul, *Priscille et Aquila, mes coopérateurs dans le Seigneur*. (Rom. XVI, 3.) Ne trouvez-vous pas que voilà une bien insignifiante formule, et qui ne nous offre rien de grand, ni de noble? Eh bien! c'est pourtant à elle seule que nous consacrerons tout cet entretien, ou plutôt, nos efforts n'auront même pas assez d'aujourd'hui pour épuiser devant vous toutes les pensées renfermées dans ces quelques mots; nous serons forcés de réserver pour un autre jour le surplus des méditations que cette brève salutation fera surgir. Car pour aujourd'hui, je n'ai pas en vue de la considérer tout entière; je n'en examinerai qu'une partie, le commencement, le début: *Saluez Priscille et Aquila.*

2. Et d'abord, on a lieu d'être frappé de la vertu de Paul, aux soins de qui l'univers entier avait été remis, et qui, ayant à s'inquiéter de la terre et de la mer, de toutes les villes que le soleil éclaire, des Grecs et des Barbares, enfin d'un si grand nombre de peuples, montrait tant de préoccupation pour un seul homme et une seule femme; puis, une autre chose encore est admirable, c'est ce qu'il fallait à son âme de vigilance et de sollicitude pour se souvenir non-seulement de tous en général, mais en particulier de chaque personne estimable et vertueuse. De nos jours, cela n'a rien d'étonnant de la part de ceux qui sont à la tête des Eglises, car les troubles d'alors sont apaisés, et les prélats ne sont plus chargés que du soin d'une seule ville; tandis que, dans ce temps-là, non-seulement la grandeur des dangers, mais

aussi les distances, les nombreuses préoccupations, le flux et reflux perpétuel des événements, l'impossibilité d'être toujours au milieu de tous, et bien d'autres inconvénients plus graves que ceux-là, étaient de nature à bannir de sa mémoire les gens même les plus recommandables. Mais non, il n'en perdit pas le souvenir. Et comment cela fut-il possible? C'est que Paul avait l'âme grande et une charité ardente et sincère. Il avait ces personnes-là tellement présentes à sa pensée, qu'il en faisait souvent mention même dans ses lettres. Mais voyons quel était le caractère, la condition de ces fidèles qui captivèrent Paul à ce point, et s'attirèrent son affection personnelle. C'étaient peut-être des consuls, des préteurs, des procurateurs, d'autres dignitaires illustres, ou de ces grands, de ces riches qui mènent la ville comme ils veulent? Non, rien de pareil, mais tout à fait le contraire : des pauvres, des indigents vivant du travail de leurs mains. Car leur état, dit l'Ecriture, était de fabriquer des tentes; et Paul n'avait point honte et ne regardait nullement comme un opprobre pour la ville royale par excellence et pour ce peuple orgueilleux, de lui recommander de saluer ces artisans ; il ne croyait pas faire injure aux Romains par l'amitié qu'il portait à ces mêmes artisans : tant il avait appris alors la véritable sagesse à tous les fidèles. Et nous, quand nous avons dans notre famille des gens un peu plus pauvres que nous, souvent nous les excluons de notre familiarité ; nous nous croirions déshonorés, si l'on venait à découvrir qu'ils tiennent à nous par quelque parenté. Ce n'était pas ainsi que se comportait Paul : loin de là, il en tire gloire, et il proclame non-seulement devant son époque, mais pour tous les âges à venir, que ces faiseurs de tentes occupaient un des premiers rangs dans son amitié. Et qu'on ne vienne pas me dire : Qu'y a-t-il donc de grand et d'admirable, qu'ayant lui-même cet état, il n'ait point rougi de ceux de son métier? Comment? C'est précisément là ce qu'il y a de plus grand, ce qu'il y a d'admirable ! Lorsqu'on peut citer des ancêtres illustres, on rougit moins de ceux dont la position est infime comparée à la nôtre, que lorsque, d'une condition jadis aussi humble que la leur, on s'est ensuite élevé tout d'un coup à un certain éclat, à un poste en vue. Or personne alors n'était plus illustre, ni plus en évidence que Paul, il était plus célèbre que les rois mêmes; cela est reconnu de tout le monde. En effet, l'homme qui commandait aux malins esprits, qui ressuscitait les morts, qui pouvait d'une seule injonction rendre les gens aveugles et guérir ceux qui l'étaient, l'homme dont les vêtements et l'ombre elle-même dissipaient toute espèce de maladie, était bien évidemment regardé non plus comme un homme, mais comme un ange descendu des cieux. Malgré cela, avec toute cette gloire dont il jouissait, cette admiration qui le suivait en tous lieux, tous les regards se fixant sur lui n'importe où il se montrait, il ne rougissait point d'un faiseur de tentes, et il ne pensait pas avilir la dignité des personnages si haut placés. Car dans l'Eglise de Rome il y avait naturellement bien des personnages illustres, qu'il chargeait ainsi de saluer ces pauvres gens. C'est qu'il savait, il savait parfaitement que la noblesse ne vient pas de l'éclat de la fortune, de l'abondance des richesses, mais de la bonne conduite ; de sorte que si l'on est dépourvu de cette dernière, et que l'on s'enorgueillisse de la gloire de ceux auxquels on doit le jour, on se pare seulement du vain nom de la noblesse, sans en avoir la réalité; disons mieux, il se trouve souvent que le nom même est dérobé, s'il prend idée à quelqu'un de remonter plus haut que ces nobles ancêtres. Tel en effet, illustre et en vue lui-même, peut encore nommer un père et un aïeul célèbres; mais en cherchant bien, vous lui trouverez souvent un bisaïeul obscur et sans nom ; de même que si nous voulons scruter, en remontant par degrés, toute la généalogie de ceux que nous croyons de basse naissance, nous leur trouverons souvent pour aïeux éloignés des procurateurs, des préteurs, dont les descendants ont fini par devenir des éleveurs de chevaux, des engraisseurs de porcs. Rien de tout cela n'échappait à saint Paul : aussi faisait-il peu de cas de cette sorte d'avantages, mais il cherchait la noblesse de l'âme, et il apprit aux autres à admirer cette qualité. En attendant, nous tirons de là un fruit qui n'est pas médiocre, c'est de ne rougir d'aucun de ceux dont la condition est plus humble que la nôtre, de rechercher la vertu de l'âme, et de considérer comme superflues et inutiles toutes les circonstances qui nous sont extérieures.

3. Il y a encore un autre avantage non moins grand à en recueillir, et qui, mis à profit, exerce on ne peut plus d'influence sur la règle

de notre vie. Quel est-il? C'est de ne point accuser le mariage, c'est de ne pas regarder comme un empêchement et un obstacle au chemin qui mène à la vertu, d'avoir une femme, d'élever des enfants, d'être chef d'une famille, et d'exercer une profession manuelle. Voyez, dans l'exemple qui nous occupe, il y avait aussi un mari et une femme, ils étaient à la tête d'un atelier, ils travaillaient de leurs mains, et ils offraient le spectacle d'une vertu bien plus parfaite que ceux qui vivent dans des monastères. Et qu'est-ce qui nous le prouve? Le salut que Paul leur adresse; ou plutôt, non pas le salut seulement, mais ce qu'il atteste ensuite. Car après avoir dit : *Saluez Priscille et Aquila*, il ajouta aussi leur titre. Et quel titre? Il n'a pas dit ces riches, ces personnages illustres, de famille noble; qu'a-t-il dit? *Mes coopérateurs dans le Seigneur*. Or, il ne saurait y avoir rien d'égal à cela comme recommandation de vertu; et ce n'est pas là le seul trait qui nous fasse voir leur vertu, c'est encore qu'il ait demeuré chez eux, non pas un jour, non pas deux ou trois, mais deux années entières. En effet, de même que les puissants de la terre ne choisissent jamais pour y descendre les maisons des gens obscurs et de basse condition, mais qu'ils recherchent les splendides demeures de quelques personnes marquantes, de sorte que la bassesse du rang de leurs hôtes ne porte pas atteinte à la grandeur de leur dignité; ainsi faisaient les apôtres : ils ne descendaient pas chez les premiers venus, et si les grands s'attachent à la splendeur de la résidence, les Apôtres demandaient la vertu de l'âme, ils recherchaient avec soin les fidèles qui leur étaient dévoués et ils venaient loger dans leur maison. En effet, il y avait un précepte du Christ qui l'ordonnait ainsi. *Quand vous entrerez*, *dit-il*, *dans une ville ou dans une maison*, *demandez qui de ses habitants mérite de vous recevoir*, *et demeurez-y*. (Luc, IX, 4.) Ainsi, Priscille et Aquila étaient dignes de Paul; et s'ils étaient dignes de Paul, ils étaient dignes des anges. Quant à moi, j'appellerais hardiment cette pauvre maisonnette une église, un ciel. Car où était Paul, là aussi était le Christ. *Cherchez-vous*, dit-il, *une preuve du Christ qui parle en moi?* (II Cor. XIII, 3.) Et là où était le Christ, là aussi les anges se portaient continuellement en foule.

Or ces fidèles qui, même auparavant, s'étaient montrés dignes des attentions de saint Paul, songez ce qu'ils durent devenir, en habitant deux ans avec lui, à même d'observer sa tenue, sa démarche, son regard, sa mise, toutes ses actions, toutes ses habitudes. Car, dans les saints, ce ne sont pas seulement les paroles, ni les enseignements et les exhortations, mais encore tout le reste de la conduite de la vie qui est capable de devenir pour les gens attentifs une école complète de sagesse. Figurez-vous ce que ce devait être de voir Paul prendre ses repas, adresser des reproches ou des exhortations, prier, verser des larmes, enfin dans toutes ses démarches. Si nous autres, qui ne possédons de lui que quatorze lettres, nous les portons par tout l'univers, ceux qui possédaient la source de ces épîtres et la langue même de l'univers, la lumière des Eglises, le fondement de la foi, la colonne et la base de la vérité, quels ne seraient-ils pas devenus, dans le commerce d'un tel ange? Et si ses vêtements étaient redoutables aux malins esprits, et avaient une si grande vertu, avec quelle abondance sa société intime n'aurait-elle pas attiré la grâce du Saint-Esprit. Voir le lit où Paul reposait, la couverture qui l'enveloppait, les sandales où il mettait ses pieds, cela n'aurait-il pas suffi pour leur inspirer une componction continuelle? Car si les démons tressaillaient à la vue de ses vêtements, bien plus les fidèles qui vivaient avec lui devaient-ils se sentir contrits et humiliés à cet aspect. Mais, une chose qui vaut la peine d'être examinée, c'est le motif qui lui fit nommer, dans cette salutation, Priscille avant son mari. Il ne dit pas : Saluez Aquila et Priscille, mais, *Priscille et Aquila*. Ce qu'il n'a point fait au hasard, mais, je pense, parce qu'il lui savait plus de piété qu'à son mari. Et ce que j'avance là, vous pouvez vous convaincre, par la lecture même des Actes, que ce n'est pas une simple conjecture. Apollo, homme éloquent et très-versé dans les saintes Ecritures, mais qui ne connaissait que le baptême de Jean, avait été recueilli par Priscille, qui l'avait initié à la voie de Dieu, et en avait fait un docteur accompli. (Act. XVIII, 24, 25.) Car les femmes du temps des apôtres ne s'inquiétaient pas comme celles d'aujourd'hui, d'avoir de belles toilettes, d'embellir leur visage avec du fard et des traits de couleur, elles ne tourmentaient pas leur mari pour lui faire acheter une robe plus chère que celle de leur voisine et de leur égale, pour avoir des mulets blancs avec des freins saupoudrés d'or, un

cortége d'eunuques, un nombreux essaim de suivantes, et toutes les autres fantaisies les plus ridicules; elles avaient secoué tout cela, rejeté loin d'elles le luxe du monde, et ne cherchaient qu'une chose, d'avoir part à la société des Apôtres, et de conquérir avec eux un même butin spirituel. Aussi Priscille n'était pas la seule qui se comportât de la sorte; toutes les autres faisaient de même. Car saint Paul parle d'une certaine Persis, *qui*, dit-il, *a beaucoup travaillé pour nous* (Rom. XVI, 12), et il admire Marie et Tryphène pour les mêmes labeurs, c'est-à-dire, parce qu'elles travaillaient avec les Apôtres et s'étaient préparées aux mêmes luttes. Mais alors comment donc, écrivant à Timothée, lui dit-il : *Quant à la femme, je ne la charge pas d'enseigner, ni d'exercer l'autorité sur son mari?* (I Tim. II, 12.) C'est dans le cas où l'homme aussi est pieux, où il possède la même foi, où il en partage la même sagesse; mais lorsque le mari est hors de la foi, lorsqu'il vit dans l'erreur, saint Paul ne refuse pas à la femme cette autorité : ainsi, écrivant aux Corinthiens, il leur dit : *Que la femme dont le mari est hors de la foi, ne se sépare pas de lui. Que sais-tu en effet, ô femme, si tu ne sauveras pas ton mari?* (I Cor. VII, 13, 16.) Or, comment la femme qui a la foi aurait-elle pu sauver son mari qui n'avait point la foi? Il est clair que c'est en le catéchisant, en l'instruisant, en l'amenant à la foi, exactement comme Priscille l'a fait pour Apollo. D'ailleurs, lorsqu'il dit : *Je ne charge pas la femme d'enseigner*, il parle de l'enseignement que l'on donne du haut de la chaire, du discours en public, de celui qui est dans les attributions du sacerdoce; mais il n'a pas interdit à la femme de donner en particulier des exhortations et des conseils. Car si cela eût été défendu, il n'aurait pas donné des éloges à celle qui le faisait.

4. Que les maris écoutent cela, que les femmes l'écoutent aussi : ces dernières, afin d'imiter une personne du même sexe et de la même nature qu'elles; les premiers, pour ne pas se montrer plus faibles qu'une femme. En effet, quelle excuse sera la nôtre, quel pardon mériterons-nous, lorsqu'ayant l'exemple de ces femmes qui ont fait preuve d'un si grand zèle et d'une si haute sagesse, nous restons perpétuellement enchaînés par les affaires du monde. Que tous l'entendent, dignitaires et subordonnés, prêtres et laïques, afin que les uns, au lieu d'admirer les riches et d'être à la piste des familles illustres, recherchent la vertu jointe à la pauvreté, qu'ils ne rougissent point de leurs frères plus dénués qu'eux, qu'ils ne délaissent pas là le faiseur de tentes, le corroyeur, le marchand d'étoffes de pourpre, le forgeron, pour aller faire leur cour aux potentats; afin aussi que les subordonnés ne s'imaginent point que rien les empêche de recevoir chez eux les saints, mais que, songeant à la veuve qui reçut Elie lorsqu'elle n'avait qu'une poignée de farine (III Rois, XVII, 10 et suiv.), et à ceux-ci, qui donnèrent deux ans l'hospitalité à saint Paul, ils ouvrent leurs maisons à ceux qui ont besoin, et que tout ce qu'ils possèdent, ils le mettent en commun avec leurs hôtes. N'allez pas me dire, en effet, que vous n'avez pas de domestiques pour vous servir. Quand vous en auriez dix mille, Dieu vous ordonne de cueillir vous-même le fruit de l'hospitalité. C'est pourquoi saint Paul s'adressant à la femme veuve, et lui commandant d'exercer l'hospitalité, lui ordonnait de le faire non par d'autres, mais par elle-même. Car après avoir dit : *Si elle a exercé l'hospitalité*, il ajouta : *Si elle a lavé les pieds des saints.* (I Tim. V, 10.) Il n'a pas dit : si elle a dépensé de l'argent, ni : si elle a ordonné à ses domestiques de rendre aux saints ce service, mais : si elle l'a accompli elle-même. C'est pour cela aussi qu'Abraham, qui avait trois cent dix-huit serviteurs, courait lui-même au troupeau, portait le veau, et faisait tous les autres offices, associant sa femme aux fruits de cette hospitalité. C'est encore pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient au monde dans une étable; qu'une fois né, il est élevé dans sa famille, et que, devenu grand, il n'avait pas où reposer sa tête, pour vous enseigner de toutes les manières à ne pas soupirer après les splendeurs de cette vie, à aimer en tout la simplicité, à rechercher la pauvreté, à fuir le luxe, et à vous orner intérieurement. Car, dit l'Ecriture, *la gloire de la fille d'un roi est tout intérieure.* (Ps. XLIV, 14.) Si vous avez l'intention de l'hospitalité, vous en avez le trésor tout entier, quand vous ne posséderiez qu'une obole; mais si vous avez dans le cœur de l'aversion pour l'humanité et pour vos hôtes, nageriez-vous dans l'abondance de toutes choses, vos hôtes sont à l'étroit dans votre maison. Priscille ne possédait pas de lits à garnitures d'argent, mais elle possédait une grande chasteté; point de couverture de parade, mais une intention de bonté et d'hos-

pitalité; point de balustres brillants, mais une éclatante beauté d'âme; son logis n'offrait ni murs revêtus de marbre, ni dalles émaillées de marqueterie, mais elle était elle-même un temple du Saint-Esprit. Voilà ce que loua Paul, voilà ce dont il fut épris; c'est pour cela qu'il resta deux ans sans quitter cette maison; c'est pour cela qu'il se souvient toujours de ses habitants, et leur compose un éloge grand et admirable, non pour ajouter à leur gloire, mais pour amener les autres au même zèle, pour persuader aux autres de regarder comme bienheureux, non pas les riches ni les puissants, mais les hommes qui aiment leurs hôtes, qui exercent la miséricorde, qui ont de la charité pour leurs semblables, ceux enfin qui donnent la preuve d'une grande affection pour les saints.

5. Eh bien ! donc, nous aussi, instruits que nous sommes par cette salutation, prouvons-le par notre conduite, cessons de regarder à la légère les riches comme bienheureux, ne dédaignons pas les pauvres, ne rougissons point des professions manuelles, que l'opprobre soit à nos yeux, non pas de travailler, mais d'être paresseux, et de ne savoir que faire. Car si le travail était une honte, Paul ne s'y serait point adonné, il ne s'en serait point glorifié plus que d'autre chose, en disant: *Car je n'ai point lieu de me vanter de ce que j'annonce l'Evangile. Et quelle est donc ma récompense ? C'est en prêchant l'Evangile du Christ, de le répandre gratuitement.* (I Cor. IX, 16-18.) Si les métiers étaient un opprobre, il n'aurait pas condamné ceux qui n'en exerçaient aucun à ne pas manger. (II Thess. III, 10.) C'est qu'il n'y a que le péché qui soit honteux; or la paresse l'engendre ordinairement, et non-seulement une espèce de péchés, non-seulement deux ou trois, mais toute la malice d'un seul coup. Aussi un sage, qui faisait voir que la paresse nous a appris tous les vices, dit-il en parlant des serviteurs : *Mets-le à l'ouvrage, afin qu'il ne soit pas oisif.* Car ce que le frein est au cheval, le travail l'est à notre nature. Si la paresse était un bien, la terre produirait tout, sans semailles ni labour; or elle ne fait rien de tel. Primitivement, il est vrai, Dieu lui ordonna de tout faire pousser sans être labourée; mais depuis, il en a disposé autrement : il a obligé les hommes à atteler des bœufs, à leur faire traîner une charrue, et ouvrir un sillon, à répandre des semences, à donner une foule d'autres soins à la vigne, aux arbres et aux semailles, afin que l'occupation de ces travaux écarte de tout vice la pensée des travailleurs. Au commencement, pour prouver sa puissance, il voulut que tout sortît de terre sans labeur de notre part : *Que la terre*, dit-il, *fasse germer les pousses de l'herbe* (Genèse, I, 11); et à l'instant tout se couvrit de verdure; mais plus tard il n'en fut pas ainsi : il ordonna que ces mêmes productions fussent arrachées à la terre par notre labeur, afin de nous apprendre que c'est pour notre bien, pour notre avantage qu'il a introduit le travail parmi nous. Cela nous semble un châtiment, une vengeance, d'entendre cette parole : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* (Gen. III, 19); mais en réalité, c'est un avertissement et une leçon, c'est le remède aux blessures qui nous viennent du péché. C'est pourquoi Paul lui-même travaillait sans relâche, non-seulement le jour, mais la nuit; c'est ce qu'il proclame en ces termes : *Travaillant nuit et jour, afin de n'être à charge à aucun de vous.* (I Thess. II, 9.) Et ce n'était pas simplement par plaisir et pour se distraire qu'il se livrait au travail, comme faisaient plusieurs des frères, mais il se donnait toute cette peine afin de pouvoir en outre secourir les autres. *Car*, dit-il, *mes mains ont subvenu à mes besoins, et à ceux de mes compagnons.* (Act. XX, 34.) Un homme qui commandait aux malins esprits, le docteur de l'univers, aux soins duquel avaient été confiés tous les habitants de la terre, qui prodiguait sa sollicitude à toutes les Eglises du monde, à cette multitude de peuples, de nations et de villes, cet homme travaillait nuit et jour, sans donner un moment de relâche à de tels labeurs. Et nous, qui n'avons pas la dix-millième partie de ses préoccupations, qui même ne pouvons nous en faire une idée, nous passons toute notre vie dans la paresse. Et quelle excuse aurons-nous, quelle indulgence mériterons-nous, dites-moi?

La source d'où tous les maux se sont répandus dans notre vie, c'est que bien des gens regardent comme un fort grand mérite de ne point exercer leur métier, et comme la dernière confusion de paraître savoir quelque chose de semblable. Paul cependant ne rougissait pas, en même temps qu'il maniait le tranchet et qu'il cousait des peaux, de parler avec les gens élevés en dignité; il était même fier de ses occupations, lui à qui venait s'adresser une foule de personnages distingués et illustres.

Et non-seulement il ne rougissait point de son métier, mais il le gravait pour ainsi dire orgueilleusement dans ses épîtres comme sur un cippe d'airain. Ainsi, ce qu'il avait appris dans le commencement, il l'exerçait encore par la suite, et même alors, qu'il avait été ravi au troisième ciel, qu'il avait été transporté dans le paradis, et qu'il avait reçu de Dieu communication de paroles mystérieuses; et nous, qui ne sommes pas même dignes de ses sandales, nous rougissons de ceux dont lui était fier; nous qui prévariquons tous les jours, nous ne nous convertissons pas, et nous ne regardons pas cela comme un opprobre; mais nous fuyons comme un sujet de honte et de risée une vie qui s'entretient d'un travail légitime. Quel espoir de salut aurons-nous donc, dites-le moi? Car si vous avez honte, ce devrait être d'avoir péché, d'avoir offensé Dieu, et fait quelque action contraire à votre devoir; mais quant aux métiers et aux travaux, vous devriez au contraire en être fiers. Car c'est par là, c'est par l'occupation du travail, que nous pourrons chasser aisément de notre esprit les mauvaises pensées, secourir les malheureux, ne point fatiguer les autres en assiégeant leur porte, et accomplir la loi du Christ qui a dit : *C'est une plus grande bénédiction de donner que de recevoir.* (Act. xx, 35.) En effet, si nous avons des mains, c'est pour nous aider nous-mêmes, et pour fournir, de nos propres ressources, tout ce qui est en notre pouvoir, à ceux qui ont des infirmités; de sorte que l'homme qui passe sa vie dans la paresse, est plus malheureux, même lorsqu'il se porte bien, que les gens qui ont la fièvre; car ceux-ci ont leur maladie pour excuse, et ils méritent la commisération; mais les autres, qui déshonorent leur bonne santé, s'attirent à bon droit la haine de tout le monde, comme transgressant les lois de Dieu, comme portant préjudice à la table des malades, et comme avilissant eux-mêmes leur âme. En effet, le mal n'est pas seulement qu'au lieu de tirer leur subsistance, comme ils le devraient, de leur maison et de leur personne, ils assiégent en importuns les maisons d'autrui; mais c'est encore qu'ils deviennent eux-mêmes ce qu'il y a de pire au monde. Car il n'est rien, non rien absolument, qui ne se perde par la paresse. Voyez l'eau : celle qui séjourne se corrompt; celle qui courre et erre de tous côtés conserve sa vertu; le fer : celui qui reste en repos, est miné à force de rouille, il perd de sa solidité et de sa valeur; celui au contraire qui sert à différents travaux, devient à la fois bien plus utile et bien plus beau : il brille à l'égal de l'argent le plus pur. Chacun peut remarquer encore qu'une terre laissée inactive ne produit rien de bon, mais seulement de mauvaises herbes, des épines, des chardons, et des arbres stériles : celle au contraire qui a le bonheur d'être cultivée, se couvre de fruits savoureux. En un mot, tout ici-bas se perd par la paresse et devient plus utile par son travail propre. Eh bien! donc, puisque nous savons tout cela, tout le dommage qui résulte de la paresse, et tout le profit que l'on retire du travail, fuyons l'une et recherchons l'autre, afin de passer honorablement notre vie présente, de secourir les malheureux avec ce que nous avons, et après avoir rendu notre âme meilleure, d'avoir en partage les biens éternels : puissions-nous tous obtenir cette faveur, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur le devoir de ne point mal parler des prêtres de Dieu.

ANALYSE.

1° Combien était grande la sollicitude de saint Paul. Priscille et Aquila, plus heureux que tous les rois de la terre. Austérité des Apôtres : utilité de ces exemples. Objection contre les Apôtres et contre d'autres chrétiens relativement à la pauvreté : réponse aux incrédules. — 2° Pourquoi Jésus-Christ recommande la pauvreté ? Pourquoi il n'en a pas fait une obligation absolue et permanente à ses disciples ? — 3° De la manière dont il faut interpréter certains préceptes. — 4° Parallèle du riche et du pauvre. — 5° L'union et l'affection mutuelle des maîtres et des disciples, au temps des Apôtres, étaient la source de la prospérité du Christianisme. Combien est grave la faute de mal parler des chefs de l'Eglise. — 6° En disant du mal d'eux, c'est à nous-mêmes que nous nuisons. Même lorsqu'ils ont des défauts, nous devons nous abstenir de les juger, à cause du caractère sacré de leur personne ; il y a de l'hypocrisie à leur donner en public des témoignages de vénération, à avoir recours à eux, et chez soi, à les décrier ou bien à approuver ceux qui les décrient. Ce manque de respect et de charité envers les prêtres est une plaie de l'Eglise. En outre, cela compromet directement les intérêts de notre salut ; car si nous ne voulons pas être jugés par Dieu, nous ne devons pas juger les autres, et nous devons nous juger nous-mêmes.

1. N'êtes-vous pas instruits maintenant à ne rien regarder comme accessoire dans le texte de la sainte Ecriture ? N'avez-vous pas appris à scruter jusqu'aux titres, aux noms propres et aux simples salutations qui se lisent dans les divins oracles ? Quant à moi, j'estime que désormais nul homme studieux ne souffrira qu'on néglige rien parmi les paroles consignées dans l'Ecriture, ne fût-ce qu'une liste de noms propres, une énumération de dates, ou une simple salutation adressée à telles ou telles personnes. Mais, pour donner plus de solidité encore à cet avertissement, examinons aujourd'hui ce que nous avions laissé des paroles à l'adresse de Priscille et d'Aquila, quoique déjà le commencement ne nous ait point médiocrement profité. En effet, nous en avons appris quel bien c'est que le travail, quel mal que la paresse ; puis, ce qu'était l'âme de Paul, quelle vigilance, quelle sollicitude, combien elle se préoccupait non-seulement de tant de villes diverses, de tous ces peuples, de toutes ces nations, mais encore de chacun des fidèles en particulier. Nous y avons vu comment la pauvreté n'est nullement un obstacle à l'hospitalité, que nous avons besoin partout, non de fortune et d'argent, mais de vertu, et d'une intention pieuse, enfin, qu'avec la crainte de Dieu, on surpasse tous les hommes en éclat, fût-on réduit à la dernière misère.

Nous proclamions donc naguère comme plus heureux que tous les rois cette Priscille et cet Aquila, ces fabricants de tentes, artisans l'un et l'autre et vivant dans la pauvreté. On ne parle plus des dignitaires et des potentats ; mais ce faiseur de tentes et sa femme sont célébrés par toute la terre. Et si, même en ce monde, ils jouissent d'une éclatante renommée, songez de quelles récompenses et de quelles couronnes ils seront jugés dignes au jour suprême ; puis, en attendant que vienne ce jour, ils ont dès maintenant recueilli une somme non médiocre de joie, de profit et de gloire, pour avoir été pendant si longtemps les compagnons de Paul. En effet, ce que je disais la dernière fois, je le redis encore et ne cesserai de le redire, c'est qu'il y a pour nous une source féconde de joie et d'utilité, non-seulement dans les enseigne-

ments, les exhortations et les conseils des saints, mais encore dans leur seul aspect, dans l'arrangement de leurs vêtements et jusque dans la manière dont ils chaussent leurs pieds. Car un point d'où il nous revient un grand avantage pour la conduite de notre vie, c'est de savoir dans quelle mesure ils usaient des choses nécessaires. Non-seulement, en effet, ils ne dépassaient pas les limites du besoin, mais quelquefois même ils ne satisfaisaient pas le besoin tout entier, et ils se laissaient avoir faim, avoir soif et manquer de vêtements. En s'adressant à ses disciples, Paul leur donnait cet ordre : *Quand nous aurons de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous nous en contenterons* (I Tim. VI, 8); et sur son propre compte, nous le voyons dire : *Jusqu'à l'heure présente nous souffrons la faim, la soif, la nudité et les coups*. (I Cor. IV, 11.) Mais une pensée m'est survenue tandis que je vous disais quelque chose tout à l'heure, et me revient encore après ce que je viens de dire : cette pensée, il est nécessaire que je l'expose devant vous, parce qu'elle prête à une grande discussion.

De quoi s'agit-il? Ce que je disais tout à l'heure, c'est que l'arrangement même du vêtement des apôtres est pour nous la source d'un grand profit; or, pendant que je prononçais cette parole, il m'est venu à l'esprit cette loi du Christ, qu'il leur a donnée en ces termes : *Ne possédez ni or, ni argent, ni airain pour mettre dans vos bourses, ni chaussures, ni bâton pour la route*. (Math. X, 9, 10.) Or, nous voyons que Pierre avait des sandales, puisque, lorsque l'ange le réveilla de son sommeil, et le fit sortir de la prison, il lui dit : *Mets à tes pieds tes sandales, couvre-toi de ton vêtement, et suis-moi*. (Act. XII, 8.) Et Paul, écrivant à Timothée, lui dit : *Quand tu viendras, apporte-moi le manteau que j'ai laissé en Troade, chez Carpos; apporte aussi les livres, surtout les parchemins*. (II Tim. IV, 13.) Que dis-tu là? Le Christ nous a ordonné de n'avoir même pas de chaussures, et tu as un manteau, et un autre a des sandales? Si c'étaient de ces hommes vulgaires, qui n'obéissaient pas toujours au Maître, la question ne serait pas à faire ; mais ce sont des apôtres qui s'étaient consacrés à Dieu corps et âme, ce sont les chefs, les premiers des disciples, qui, en toutes choses, obéissaient à Jésus-Christ. Paul non-seulement faisait ce qui lui était ordonné, mais il franchissait même la limite; et tandis que Jésus ordonnait aux apôtres de vivre de l'Evangile, lui, Paul, vivait du travail de ses mains, allant ainsi au delà de ce qui lui était commandé. Il vaut donc réellement la peine d'examiner pourquoi, obéissant au Christ en toutes choses, ils semblent ici transgresser sa loi. Eh bien ! non, ils ne la transgressent point. Car ce discours ne nous sera pas seulement utile pour cette question relative aux saints apôtres, il nous servira encore à fermer la bouche aux païens. En effet, voyez une foule de ces gens qui bouleversent les maisons des veuves, dépouillent les orphelins, s'entourent des biens de tous, et, malfaisants comme de vrais loups, vivent des labeurs d'autrui. Eh bien! parce qu'ils ont souvent l'occasion de voir des fidèles, à cause de leur faible santé, se couvrir de plusieurs vêtements, aussitôt ils nous opposent la loi du Christ, et nous tiennent le langage que voici : Le Christ ne vous a-t-il pas ordonné de ne pas avoir deux tuniques, et de n'avoir aucune chaussure? Comment donc transgressez-vous la loi sur ce point? Puis ils ne tarissent plus de railleries et de plaisanteries, et quand ils ont bien bafoué leur frère, ils se sauvent. Or, pour éviter cela, voyons donc un peu à faire taire leur impudence. Il n'y a qu'une chose à leur répondre. Et laquelle? La voici. Si vous regardez le Christ comme digne de foi, on comprend que vous fassiez cette objection, que vous nous posiez cette question. Mais si vous ne croyez pas en lui, pourquoi nous opposer ses commandements? Mais, quand vous voulez nous accuser, le Christ vous semble un législateur qui mérite créance; quand au contraire on vous demande de l'adorer et de l'admirer, alors vous ne faites plus le moindre cas du souverain Maître de l'univers.

2. Mais, afin qu'ils ne s'imaginent pas que c'est à défaut de justification que nous parlons ainsi, poursuivons plus avant, allons à la solution même de la question. Et quand sera-t-elle résolue? Quand nous aurons vu à quelles personnes, dans quel moment, et pour quel motif Jésus-Christ a donné cet ordre. Car il ne faut pas se contenter d'examiner les paroles en elles-mêmes, nous devons encore scruter avec soin quels sont les personnages, les temps, les causes, et toutes les circonstances de ce genre. Et en effet, si nous y regardons attentivement, nous trouverons que cet ordre n'avait pas été donné à tout le monde, mais aux seuls apôtres,

et encore, non pas pour toujours, mais pour un temps limité. Qu'est-ce qui nous le prouve? Ce sont les paroles mêmes, car ayant appelé les douze disciples, il leur dit : *Ne prenez pas le chemin des nations païennes, et n'entrez pas non plus dans la ville des Samaritains; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël; guérissez les malades, purifiez les lépreux, chassez les démons; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement; ne possédez ni or, ni argent, ni airain, pour mettre dans vos bourses.* (Matth. x, 6, 9.) Voyez la sagesse du Maître, et comme il a rendu le commandement facile à suivre. Il commence par dire : *Guérissez les malades, purifiez les lépreux, chassez les démons,* et c'est après leur avoir donné avec libéralité la grâce qui vient de lui, qu'il leur fait le commandement en question, leur rendant cette pauvreté facile et légère par l'abondance des faveurs qu'il leur accorde comme signes de leur mission. Puis, outre qu'il n'a donné cet ordre qu'aux seuls apôtres, il y a encore plusieurs autres preuves. Il punit les vierges folles parce qu'elles n'avaient pas d'huile dans leurs lampes; il adresse des reproches à d'autres gens de ce que l'ayant vu manquant de nourriture ils ne lui ont point donné à manger; de ce que, l'ayant vu pressé par la soif, ils ne lui ont pas donné à boire. Or une personne qui n'aurait ni argent, ni chaussures, mais seulement un unique manteau, comment pourrait-elle en nourrir une autre, ou vêtir sa nudité, où donner asile à celle qui manque de gîte? Mais outre cela, vous avez encore une autre preuve évidente. Quelqu'un s'approche de Jésus, et lui demande : *Maître, en quoi faisant hériterai-je de la vie éternelle ?* (Matth. xix, 16.) Jésus lui énumère tous les points de la loi, et cet homme, voulant s'instruire encore davantage, lui dit : *J'ai observé tout cela depuis ma jeunesse; que me manque-t-il encore?* Alors Jésus lui répond : *Si tu veux être parfait, va vendre tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et reviens me suivre.* (Ibid. xx, 21.) Pourtant, si c'était là une loi et un précepte, Jésus aurait dû l'énoncer tout d'abord, en faire une obligation, le poser en devoir, et non pas l'amener comme un conseil et une exhortation. Lorsqu'il dit aux apôtres : *Ne possédez ni or ni argent*, c'est un ordre qu'il donne; mais quand il dit à cet homme : *Si tu veux être parfait*, c'est un conseil et une exhortation. Or, autre chose est de conseiller, autre chose de poser une loi. Celui qui établit une loi entend que l'ordre donné soit suivi quand même; celui qui conseille et exhorte remet à la disposition de l'auditeur le choix de ce dont il s'agit, il laisse celui qui écoute maître d'y consentir ou non. C'est pour cela qu'il ne dit pas simplement : *Va vendre ce que tu possèdes,* afin qu'on ne prenne pas ce qu'il dit pour une loi : comment s'exprime-t-il? *Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu possèdes;* et c'est afin de vous faire savoir que la chose dépend du consentement des auditeurs.

Voilà qui prouve donc que ce commandement ne s'adressa qu'aux Apôtres; mais la solution n'est pas encore trouvée tout entière; car bien que cette loi n'ait été posée que pour eux, pourquoi donc, s'ils ont reçu l'ordre de n'avoir ni chaussures, ni deux vêtements, trouve-t-on l'un ayant des sandales, et l'autre ayant un manteau? Que répondre à cela? Nous répondrons que, même pour les apôtres, Jésus-Christ n'a point permis que cette loi fût obligatoire pour toujours; mais que sur le point de marcher à cette mort salutaire, il les délia de ce précepte. Et quelle preuve? Les paroles mêmes du Sauveur. Il allait prendre le chemin de la Passion, lorsqu'il les fit venir et leur dit : *Quand je vous ai envoyés sans bourse et sans sac, avez-vous manqué de quelque chose? De rien, répliquèrent-ils. Eh bien! maintenant, reprit Jésus, que celui qui a une bourse, que celui qui a un sac, les emporte; et que celui qui n'en a pas, vende son vêtement, et achète une épée.* (Luc, xxii, 35, 36.) Mais peut-être on me dira : Vos paroles ont absous les apôtres de cette accusation, mais la question est de savoir pourquoi le Christ a établi des lois contraires, en disant tantôt : *N'ayez point de sac*, et tantôt : *Que celui qui a une bourse, que celui qui a un sac, les emporte.* Eh bien! quelle en est la raison? C'en est une digne de sa sagesse et de sa sollicitude pour ses disciples. Dans le commencement, il donna le premier ces ordres, pour que les Apôtres trouvassent dans des faits, et dans leur propre expérience, la démonstration de la puissance de Jésus-Christ, et que, forts de cette preuve, ils se répandissent dans tout l'univers. Mais lorsque ensuite ils eurent suffisamment connu cette puissance, il voulut aussi qu'ils montrassent la vertu qui venait de leur propre fonds, c'est pourquoi il ne les soutient pas jusqu'au bout, mais les aban-

donne à eux-mêmes, les laisse aller seuls, exposés à toute sorte d'épreuves, afin qu'ils ne demeurent pas entièrement oisifs et en repos.

Les maîtres de natation commencent par soutenir avec grande attention leurs élèves en tenant eux-mêmes les mains par-dessous, mais après le premier, le second ou le troisième jour, ils retirent souvent leur main, et ordonnent à leurs élèves de s'aider eux-mêmes ; ils les laissent enfoncer un peu de temps en temps, et avaler beaucoup d'onde amère. Eh bien! Jésus-Christ en usa de même à l'égard de ses disciples. Dans le commencement, au début, il ne permit qu'ils éprouvassent aucune souffrance, ni petite, ni grande; il était toujours là, les protégeant, les prémunissant, et prenant ses mesures pour que tout leur arrivât à souhait ; mais lorsqu'ils furent obligés de faire à leur tour preuve de courage, il diminua un peu sa grâce, les exhortant à beaucoup faire par eux-mêmes. Et c'est pour cette raison que tandis qu'ils n'avaient ni chaussures, ni bourse, ni bâton, ni argent, ils ne manquaient de rien. *Avez-vous*, leur dit-il, *manqué de quelque chose? De rien, répliquèrent-ils ;* et qu'au contraire, maintenant qu'il leur a ordonné d'avoir une bourse, un sac et des chaussures, ils se trouvent au dépourvu pour le manger, pour le boire et pour le vêtement. Cela prouve qu'il permettait souvent qu'ils courussent des dangers et qu'ils fussent dans la gêne, pour qu'ils eussent une récompense. C'est à peu près ce que font les oiseaux à l'égard de leurs petits : tant que ceux-ci ont les ailes faibles, ceux-là restent sur le nid pour réchauffer leur couvée, mais quand ils voient que les grandes plumes ayant poussé, les jeunes sont en état de fendre l'air, ils commencent par leur apprendre à voler sur le nid même, puis ils les conduisent un peu plus loin tout alentour : d'abord ils les suivent et les soutiennent, et ensuite ils les laissent se tirer d'affaire tout seuls. C'est ainsi qu'en usa le Christ. La Palestine est le nid où il nourrit ses disciples ; puis quand il leur a appris à voleter en sa présence et soutenus par lui, il les laisse à la fin prendre leur essor à travers le monde, en leur ordonnant de s'aider eux-mêmes en mainte occasion. Pour nous convaincre que c'est afin de leur faire connaître sa puissance, qu'il les a dénués de tout, qu'il les a envoyés vêtus d'un seul manteau et leur a ordonné de marcher sans chaussures, écoutons ses propres paroles, et nous verrons clairement cette vérité. En effet, il ne leur a pas dit simplement : Prenez une bourse et un sac; mais il leur a rappelé le passé, en leur disant : *Quand je vous ai envoyés sans bourse et sans sac, avez-vous manqué de quelque chose?* ce qui veut dire : Toutes choses ne vous arrivaient-elles pas à souhait, et ne jouissiez-vous pas d'une grande abondance? mais maintenant je veux que vous luttiez par vous-mêmes, je veux que vous éprouviez aussi la pauvreté, c'est pourquoi je ne vous astreins plus désormais aux rigueurs de ma première loi, mais je vous permets d'avoir une bourse et un sac, afin qu'on ne croie pas que j'opère comme par l'entremise d'instruments inanimés les œuvres que vous ferez, mais afin que vous ayez vous-mêmes de quoi faire preuve de votre sagesse personnelle.

3. Et pourquoi, dira-t-on, la grâce n'aurait-elle pas paru plus grande encore, s'ils avaient continué jusqu'à la fin dans les premières conditions? C'est qu'alors ils n'auraient pas eux-mêmes fait leurs preuves; car s'ils n'eussent eu aucune tribulation à essuyer, aucune pauvreté, aucune persécution, aucune gêne, ils fussent demeurés inactifs et engourdis ; tandis que le Sauveur a voulu ainsi, non-seulement faire éclater sa grâce, mais en outre faire paraître de quoi sont capables ceux qui lui obéissent, afin qu'on ne pût venir dire ensuite : Ils n'ont rien produit par eux-mêmes, tout cela est le fait de l'impulsion divine. Sans doute Dieu pouvait fort bien les établir jusqu'à la fin dans cette même affluence de secours, mais il ne l'a pas voulu pour plusieurs motifs impérieux que nous avons souvent exposés à votre charité : l'un est celui que nous venons de dire, le second, qui n'était pas moins important, c'était pour qu'ils apprissent à être modestes, et le troisième, pour qu'ils n'obtinssent pas une gloire trop grande pour des hommes. C'est donc pour ces raisons, et pour bien d'autres encore, que, permettant qu'ils tombassent dans plusieurs dangers imprévus, il ne voulut pas les laisser sous la rigueur de sa première législation; il relâcha le frein, il tempéra l'austérité de cette vertu, pour que la vie ne leur devînt pas un fardeau insupportable, si, abandonnés à eux-mêmes dans mainte rencontre, ils eussent été forcés d'observer une loi aussi sévère. Et comme il faut donner une entière évidence à tout ce que la question pourrait présenter d'incertitude, il est nécessaire d'a-

jouter une chose. Après avoir dit : *Que celui qui a une bourse, que celui qui a un sac*, les emporte, il ajouta : Et que celui qui *n'en a pas, vende son vêtement, et achète une épée.* Et quoi! voici qu'il arme ses disciples, celui qui a dit : *Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre?* (Matth. v, 39; Luc, vi, 29.) Celui qui nous a ordonné de bénir ceux qui nous injurient, de supporter les outrages, de prier pour nos persécuteurs, le voici à présent qui arme ses apôtres, et rien qu'avec l'épée? Comment cela peut-il être raisonnable? Car enfin, s'il fallait à toute force les armer, ils n'avaient pas seulement besoin d'épées, mais aussi d'un bouclier, d'un casque et de cnémides. Et d'ailleurs, s'il voulait prendre de telles dispositions au point de vue humain, de combien de gens un ordre semblable ne devait-il pas être la risée? Quand ils auraient possédé des milliers de pareilles armes, quelle figure allaient faire ces onze apôtres devant toutes les attaques, tous les piéges des peuples et des tyrans, des villes et des nations? Auraient-ils pu entendre hennir un cheval? n'auraient-ils pas été saisis de terreur à l'aspect seul des armées, ces hommes élevés au milieu des lacs et des rivières, sur de frêles esquifs? Et pourquoi donc leur parle-t-il ainsi? Il veut leur annoncer les attaques des Juifs, et insinuer que ces derniers s'empareront de lui. Il ne voulut pas le dire clairement, mais à mots couverts, pour ne pas jeter ses disciples dans un nouveau trouble. Il en est de ceci comme lorsque vous l'entendez dire : *Ce que l'on vous a dit à l'oreille, publiez-le sur les toits, et ce que vous avez entendu dans les ténèbres, dites-le en plein jour.* (Matth. x, 27; Luc, xii, 3.) Car vous ne soupçonnez pas alors qu'il leur commande de quitter les rues et la place publique pour aller réellement proclamer la parole sur les toits; et nous ne voyons pas, en effet, que les disciples aient agi ainsi, mais par ces mots : *Sur les toits, en plein jour,* il entend : en toutes liberté de langage; et par ceux-ci : *A l'oreille, dans les ténèbres*, il veut dire : Ce que vous avez entendu dans un petit coin du monde, dans un seul petit canton de la Palestine, faites-le retentir par toute la terre. Aussi bien n'était-ce ni à l'oreille, ni dans les ténèbres qu'il leur parlait, mais sur les hautes montagnes, et souvent dans les synagogues. Eh bien! nous devons ici admettre la même chose. De même que par l'expression : sur les toits, nous avons compris autre chose; de même, ne supposons pas, à cause de ce mot d'épée, qu'il leur ait prescrit d'avoir véritablement des épées; mais entendons par là une allusion aux embûches qu'on lui prépare, une prédiction de ce que les Juifs lui feront souffrir, et qu'il souffrit en effet. Ce qui suit en est la preuve. Après avoir dit : *Qu'il achète une épée*, il ajoute : *Car il faut que ce qui est écrit de moi s'accomplisse.* (Luc, xxii, 37.) *Que j'ai été compté parmi les injustes.* (Isaïe, liii, 12.) Et quand les apôtres lui eurent répondu : *Il y a ici deux épées*, car ils ne comprenaient pas ce qu'il avait voulu dire, il répliqua : *Cela suffit.* (Luc, xxii, 38.) Pourtant, cela ne suffisait certes pas; car s'il voulait qu'ils se servissent de secours humains, deux épées ni trois n'auraient pas suffi, ni cent non plus; et s'il ne le voulait pas, les deux même étaient de trop. Toutefois, il ne leur expliqua pas l'énigme; et nous le voyons souvent agir ainsi : comme ils n'ont pas compris ce qu'il a dit, il passe outre et laisse la chose de côté, s'en remettant à l'accomplissement des événements ultérieurs pour l'intelligence de ses paroles : c'est, je le répète, ce qu'il a fait dans d'autres circonstances. Ainsi, en parlant de sa résurrection, il leur disait : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* (Jean, ii, 19.) Et de même les disciples ne surent pas ce qu'il voulait dire; c'est ce que l'Evangéliste nous fait remarquer en ces termes : *Et quand Jésus fut ressuscité, alors ils crurent à sa parole, et à l'Ecriture.* (Ibid. v, 22.) Et encore autre part : *Car ils ne savaient pas qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.* (Jean, xx, 9.)

4. Mais la question est maintenant suffisamment résolue : passons à la seconde partie qui reste de la salutation. De quoi donc s'agissait-il, et comment en sommes-nous venus à cette digression? Nous déclarions Priscille et Aquila bienheureux parce qu'ils habitaient avec saint Paul, parce qu'ils observaient soigneusement sa manière de se vêtir, de se chausser, et tous les autres détails de sa manière d'être. C'est ce qui a donné lieu à la question précédente; car nous nous sommes demandé pourquoi, malgré la défense du Christ de posséder absolument rien sinon un seul vêtement, nous voyions les apôtres avoir des chaussures et un manteau. Alors notre discours vous a montré qu'en usant de ces objets, ils ne transgressaient pas la loi, mais qu'ils l'observaient parfaitement.

Et ce langage de notre part n'avait pas pour but de vous exciter à l'abondance des richesses, ni de vous engager à en posséder plus que vous n'en avez besoin ; le but était de vous fournir de quoi répondre aux infidèles qui se moquent de notre religion. Car Jésus-Christ, en abrogeant sa première prescription, ne nous a pas ordonné de posséder des maisons, des esclaves, des lits de parade, des ustensiles d'argent, ni rien autre chose de tel, mais il a ordonné que nous fussions affranchis de l'obligation imposée par sa première parole. Et saint Paul le comprenait ainsi, lorsqu'il donnait ce conseil : *Quand nous aurons de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous nous en contenterons.* (I Tim. VI, 8.) Car, pour ce qui dépasse notre besoin, nons devons l'employer en faveur des indigents ; et c'est ce que faisaient Priscille et Aquila. C'est pour cela que saint Paul les loue et les admire, et qu'il rédige sur leur compte le plus grand éloge. En effet, après avoir dit : *Saluez Priscille et Aquila, mes coopérateurs dans le Seigneur* (Rom. XVI, 3), il donne la cause d'une telle affection. Et quelle est-elle ? *Eux*, dit-il, *qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie.* (Ibid. V, 4.) C'est donc pour cela que vous les aimez, que vous les chérissez, dira-t-on ? Assurément ; et quand il n'y aurait que cet éloge, il serait suffisant. Car celui qui sauve le général, sauve par là même les soldats ; celui qui délivre le médecin d'un danger, ramène par contre-coup les malades à la santé ; celui qui arrache le pilote aux flots, arrache au naufrage l'équipage entier ; de même ceux qui ont sauvé le docteur de l'univers, qui ont versé leur sang pour son salut, ont été les bienfaiteurs communs de toute la terre, puisque dans leur sollicitude à l'égard du maître ils ont sauvé tous les disciples.

Mais pour vous convaincre qu'ils ne se conduisirent pas ainsi à l'égard du maître seulement, et qu'ils firent preuve de la même sollicitude envers leurs frères, écoutez ce qui suit. Après ces paroles : *Eux qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie*, il ajoute ceci : *Et à qui je ne suis pas seul reconnaissant, mais avec moi toutes les Eglises des nations.* Eh ! quoi ? toutes les Eglises des nations sont donc reconnaissantes à des faiseurs de tentes, à de pauvres manœuvres qui ne possèdent rien de plus que la nourriture nécessaire ? Et quel si grand service ces deux personnages ont-ils pu rendre à tant d'Eglises ? quelle abondance de richesses possédaient-ils ? quelle grandeur de puissance ? quel crédit auprès des gens en place ? Ils n'eurent ni richesses abondantes, ni autorité près des gens puissants ; mais ce qui valait mieux que tout cela, un zèle généreux et une âme munie d'une foule de ressources contre les dangers. C'est pour cela qu'ils sont devenus les bienfaiteurs et les sauveurs de tant de monde. Car les riches pusillanimes ne peuvent pas être utiles aux Eglises comme les pauvres à l'âme généreuse. Et que nul ne trouve cette parole étrange ; car elle est conforme à la vérité, et démontrée par les faits eux-mêmes. Le riche est vulnérable par bien des endroits. Il craint pour sa maison, pour ses serviteurs, pour ses champs, pour ses richesses ; il tremble qu'on ne lui en enlève quelque chose. Multiplicité de possession engendre multiplicité de servitude. Pendant ce temps-là, le pauvre, toujours prêt pour la lutte, et qui s'est défait de tous les points sensibles dont nous venons de parler, est un lion qui respire la flamme ; son âme est généreuse, et comme il est détaché de tout, il accomplit aisément tout ce qui peut servir les Eglises, qu'il s'agisse soit de condamner, soit de blâmer, soit de subir mille affronts pour Jésus-Christ ; et comme il a, une fois pour toutes, méprisé la vie présente, tout lui est facile et extrêmement aisé.

En effet, que craint-il ? dites-moi. Que quelqu'un ne lui enlève ses richesses ? Cela n'est même pas à dire. Qu'on ne le bannisse de sa patrie ? Mais tout sous le ciel est pour lui une cité ? Qu'on ne lui retranche le faste et les honneurs ? Mais il a dit adieu à tout cela : sa cité est dans le ciel, et il lui tarde d'arriver à la vie future. Quand il lui faudrait livrer sa vie, verser son sang, il ne s'y refuserait pas. C'est là ce qui fait un tel homme plus puissant et plus riche que les tyrans, que les rois, que les peuples, que tous les hommes enfin. Et pour vous convaincre que je parle sans flatterie, et que véritablement ceux qui ne possèdent rien sont en état plus que qui que ce soit d'avoir leur franc-parler, combien n'y avait-il pas de riches du temps d'Hérode ? combien de potentats ? Eh bien ! qui est-ce qui parut en public ? qui est-ce qui fit des reproches au tyran ? qui est-ce qui vengea les lois de Dieu outragées ? Personne d'entre les opulents, mais le pauvre, le nécessiteux, celui qui n'avait ni lit, ni table, ni toit ; ce fut Jean, le citoyen du désert, qui, le premier et le seul, accusa le tyran en toute

franchise, dévoila son union adultère, et en présence et aux oreilles de tous, porta la sentence qui condamnait Hérode. Et avant lui, le grand Elie, qui ne possédait rien de plus que son vêtement de peau de brebis, fut seul aussi à condamner avec un grand courage cet Achab, ce roi inique et impie. C'est qu'il n'est rien pour disposer à la liberté du langage, pour inspirer la confiance dans tous les dangers, pour nous rendre forts et invincibles, comme de ne rien posséder, de n'avoir aucun embarras d'affaires. Ainsi, pour qui veut posséder un grand pouvoir, il n'y a qu'à embrasser la pauvreté, à mépriser la vie présente, à considérer la mort comme rien. Un tel homme pourra être aux Eglises d'une plus grande utilité, non-seulement que les riches et les gens en place, mais que les souverains eux-mêmes. Car tout ce que peuvent faire les souverains et les riches, ils le font par leurs richesses : tandis que l'homme dont nous parlons a souvent fait sortir une foule de grandes choses du sein même des dangers et de la mort. Or, autant le sang est plus précieux que tout l'or du monde, autant ce dernier résultat l'emporte sur l'autre.

5. Tels étaient ces hôtes de saint Paul, cette Priscille et cet Aquila, qui n'avaient point l'abondance des richesses, mais qui possédaient une âme plus riche que tous les trésors, qui s'attendaient chaque jour à mourir, vivaient au milieu des meurtres et du sang, étaient enfin continuellement martyrs. C'est pour cela que nos intérêts prospéraient à cette époque, parce que les disciples étaient à ce point attachés à leurs maîtres, et les maîtres à leurs disciples. Car saint Paul ne parle pas d'eux seulement, mais de bien d'autres. En écrivant aux Hébreux, aux Thessaloniciens et aux Galates, il rend témoignage des nombreuses épreuves que tous avaient à souffrir, et il montre par les mêmes épîtres qu'ils étaient chassés, exilés de leur patrie, privés de leurs biens, et exposés jusqu'à verser leur sang ; enfin toute la vie était pour eux une lutte, et ils n'auraient pas même reculé à se laisser mutiler pour ceux qui les instruisaient. Aussi saint Paul, écrivant aux Galates, leur disait-il : *Car je vous rends ce témoignage que, s'il eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner.* (Galat. IV, 15.) Et il loue encore pour la même chose Epaphras, qui était à Colosses ; voici ses termes : *Il a été malade presque au point de mourir, et Dieu a eu pitié de lui, et non-seulement de lui, mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas chagrin sur chagrin.* (Philipp. II, 27.) Ces paroles montrent qu'il aurait ressenti une juste douleur de la mort de son disciple. Et il révèle encore à tout le monde la vertu d'Epaphras, lorsqu'il dit : *Il est arrivé tout près de la mort, n'ayant point tenu compte de sa vie, afin de combler ce qu'il s'en manquait de vos soins envers moi.* (Philipp. II, 30.) Quel sort plus heureux que le leur, et quel sort aussi plus déplorable que le nôtre ! puisqu'on peut dire que tandis qu'ils ont exposé pour leurs maîtres leur sang et leur existence, nous autres nous n'osons souvent pas faire entendre un simple mot en faveur de de nos pères communs ; nous entendons les gens de notre maison ainsi que les étrangers les couvrir d'outrages et d'injures malveillantes, et nous ne leur fermons pas la bouche, nous n'empêchons pas, nous ne condamnons pas un tel langage !

Et, plût au ciel que nous ne fussions pas en tête de cette bande médisante. Or on n'entendrait pas sortir de la bouche des infidèles autant d'insultes et de mauvais propos contre les chefs de l'Eglise, que de la bouche de ces gens qui passent pour être des fidèles incorporés dans nos rangs. Chercherons-nous donc encore d'où est venu tant de lâcheté, tant de mépris pour la piété, quand nous avons envers nos pères spirituels des dispositions aussi hostiles ? Certes, il n'est rien, non, rien de plus capable de désunir et de ruiner l'Eglise ; que dis-je ? il est difficile qu'il lui vienne du dehors une désunion, une ruine aussi grande, que lorsqu'il n'existe pas des liens fort étroits entre les disciples et leurs maîtres, les enfants et leurs pères, les subordonnés et leurs chefs. Eh ! quoi ? si quelqu'un dit du mal de son frère, on l'exclut même de la lecture des divines Ecritures ; car : *Pourquoi*, dit Dieu, *as-tu ma loi à la bouche ?* (Ps. XLIX, 16.) Puis il donne le motif de ce reproche, en ajoutant : *Tu siégeais en accusateur contre ton frère* (Ibid. 20) ; et après cela, toi, qui accuses ton père spirituel, tu te crois digne de pénétrer dans le vestibule sacré ? Cela pourrait-il être fondé ? Si ceux qui maudissent leur père ou leur mère sont punis de mort (Exode, XXI, 17), quel châtiment méritera celui qui ose maudire l'homme qui lui tient de bien plus près encore et qui vaut bien mieux que les parents ? Comment ne craint-il

pas que la terre ne s'entr'ouvre et ne l'engloutisse tout entier, ou que la foudre descendant du ciel ne consume sa langue accusatrice? Ne savez-vous pas ce qui arriva à la sœur de Moïse quand elle eut parlé contre le chef des Hébreux, comme elle devint impure, fut attaquée de la lèpre, et subit le dernier mépris; que même, à la prière de son frère, qui se prosterna devant Dieu, elle n'obtint point de pardon? c'était elle pourtant qui avait exposé autrefois le saint personnage, qui avait pourvu à ce qu'il fût nourri, qui s'était arrangée en sorte que sa mère devînt sa nourrice, et que le jeune enfant ne fût point, au commencement de sa vie, élevé entre des mains étrangères; plus tard enfin, elle avait été le chef de la troupe des femmes, comme Moïse de celle des hommes, elle avait supporté avec lui tous les dangers, elle était la sœur de Moïse : eh bien! tout cela ne lui servit de rien pour échapper a la colère de Dieu, lorsqu'elle eut tenu un langage coupable; et Moïse, qui avait fléchi Dieu en faveur d'un si grand peuple coupable de cette impiété indicible que vous connaissez, a beau se prosterner et demander grâce pour sa sœur, il ne peut réussir à rendre Dieu favorable, il en reçoit même de vifs reproches. C'est pour que nous sachions combien il est coupable de mal parler de nos supérieurs et de juger la conduite d'autrui. En effet, au dernier jour, Dieu nous jugera certainement, non pas seulement d'après nos fautes, mais aussi d'après les jugements que nous aurons portés sur autrui; et souvent ce qui n'est en soi qu'une faute légère, devient grave et impardonnable par suite du jugement porté sur autrui par celui qui a fait la faute. Peut-être ce que je dis là n'est-il pas assez clair : je vais tâcher de le rendre tel. Quelqu'un a fait une faute : puis, il condamne sévèrement une autre personne qui commet la même faute. Eh bien! il s'attire pour le dernier jour, non pas une peine proportionnée à sa faute, mais une peine double, triple, infiniment plus grande : car ce n'est pas d'après sa faute, mais d'après sa sévérité contre ceux qui auront péché comme lui, que Dieu lui infligera le châtiment. Ceci deviendra plus manifeste quand je vous aurai mis sous les yeux, ainsi que je vous l'ai promis, des exemples empruntés à l'histoire du passé. Le pharisien n'était point lui-même un pécheur : il vivait dans la justice, et pouvait se prévaloir de nombreux mérites. Néanmoins, pour avoir réprouvé le publicain, c'est-à-dire un voleur, un avare, un transgresseur de toutes les lois, il fut condamné sévèrement, et destiné à un supplice plus terrible que celui qu'avait mérité ce coupable. Mais si un homme innocent, pour avoir réprouvé par une simple parole un criminel reconnu pour tel par tout le monde, s'est attiré un pareil châtiment, nous, qui péchons plusieurs fois par jour, si nous nous permettons de censurer la conduite des autres, alors qu'elle n'est ni publique ni manifeste, voyez quel châtiment nous encourons, et combien il nous est peu permis de compter sur l'indulgence. Car il est écrit : *Selon le jugement que vous aurez porté, vous serez jugés vous-mêmes.* (Matth. VII, 2.)

6. Ainsi je vous avertis, je vous prie, je vous conjure de renoncer à cette détestable habitude. Ce n'est pas aux prêtres que nuiront nos diffamations, soit calomnieuses, soit même conformes à la vérité. Car le pharisien n'a fait aucun tort au publicain, que dis-je? il lui a été utile, bien qu'en l'accusant il ne dît que la vérité. C'est nous-mêmes que nous précipiterons dans les plus grandes calamités, de même que le Pharisien a détourné le glaive contre lui-même et s'en est allé frappé d'un coup mortel. Afin d'éviter le même sort, réprimons l'intempérance de notre langue. Si celui qui avait médit du publicain, n'échappa point au châtiment, nous qui médisons de nos pères, quel recours aurons-nous? Si Marie, pour avoir une seule fois mal parlé de son frère, fut punie si rigoureusement, quel salut pouvons-nous encore espérer si nous continuons à nous répandre chaque jour en invectives contre nos magistrats! Et qu'on ne vienne pas me dire que ce magistrat était Moïse! car je pourrais répondre à mon tour que cette médisante était Marie. Vous allez comprendre d'ailleurs que les prêtres, fussent-ils en faute, ce n'est pas à vous de juger leur vie. Ecoutez plutôt ce que le Christ ordonne touchant les magistrats des juifs. *C'est sur le siége de Moïse que sont assis les Scribes et les Pharisiens : faites donc tout ce qu'ils vous disent de faire; mais ne faites pas tout ce qu'ils font.* (Matth. XXIII, 2, 3.) Cependant peut-on rien imaginer de pire que ces hommes, que leurs disciples ne pouvaient imiter sans se perdre? Quoi qu'il en soit, Jésus n'a pas voulu les dégrader de leur dignité, ni les rendre méprisables à leurs subordonnés. La raison en est facile à comprendre. En effet, si les subordonnés s'arrogeaient un tel pouvoir,

on les verrait bientôt destituer leurs magistrats et les forcer à descendre de leurs siéges. Voilà pourquoi Paul, après avoir repris sévèrement le grand prêtre des Juifs et lui avoir dit : *Dieu te frappera, muraille blanchie, et tu siéges pour me juger* (Act. XXIII, 3) ! entendant que quelques-uns disaient, afin de lui fermer la bouche : *Tu insultes le grand prêtre de Dieu ;* et voulant montrer quel respect et quels égards il convient d'accorder aux magistrats, répondit aussitôt : *Je ne savais point que ce fût le grand prêtre de Dieu*. Voilà pourquoi David, lorsqu'il eut entre les mains Saül, un prévaricateur, un homme qui respirait l'homicide, un criminel digne des plus grands châtiments, non-seulement respecta sa vie, mais s'abstint même de lui adresser aucune parole outrageante, et la raison qu'il en donne, c'est qu'*il est l'oint du Seigneur*. Et ce n'est point par ces exemples seuls, mais encore par une quantité d'autres, qu'on peut se convaincre combien la pensée de reprendre les prêtres doit être loin de l'esprit des fidèles. Quand l'arche fut rapportée, quelques hommes sans autorité voyant qu'elle vacillait et qu'elle était près de tomber, la remirent en équilibre : sur-le-champ ils furent punis : le Seigneur les frappa et ils restèrent sans vie. Ils n'avaient pourtant rien fait qui ne fût naturel : ils n'avaient pas renversé l'arche, au contraire, ils l'avaient remise en place et empêchée de tomber.

Mais afin de vous convaincre irrésistiblement des égards dus aux prêtres, et de la faute où tombent les subordonnés ou les laïques qui les reprennent en de pareilles circonstances, Dieu les mit à mort sous les yeux de la multitude, de telle sorte que cette extrême rigueur inspirât de la crainte aux autres, et leur ôtât toute pensée de violer le sanctuaire du sacerdoce. En effet, si chacun pouvait, sous prétexte de redresser les manquements commis, faire invasion dans la dignité sacerdotale, les occasions de redressement ne feraient jamais défaut, et il n'y aurait plus moyen de distinguer le chef des subordonnés, au milieu de la confusion générale. Et que l'on n'interprète point ce que je vais dire dans un sens défavorable aux prêtres (grâce à Dieu, ils se montrent, vous ne l'ignorez pas, fidèles à tous leurs devoirs, et jamais ils n'ont donné prise à personne sur eux) ; mais sachez bien que, quand même vous auriez des parents vicieux ou des maîtres indignes, il ne serait ni sûr ni prudent, même dans ce cas, de médire et de vous déchaîner contre eux. C'est en parlant des parents selon le corps qu'un sage a dit : *S'il manque de raison, il faut l'excuser*. (Eccli. III, 45.) En effet, comment t'acquitter envers eux de ce qu'ils ont fait pour toi ? A plus forte raison faut-il observer cette loi quand il s'agit des pères selon l'esprit : c'est notre propre conduite que nous devons nous attacher tous à scruter, à surveiller, si nous ne voulons nous entendre dire au grand jour : *Hypocrite, pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne vois-tu point la poutre qui est dans ton œil ?* (Matth. VII, 3.) En effet, n'est-ce point hypocrisie que de baiser la main des prêtres, en public et aux yeux de tout le monde, d'embrasser leurs genoux, de solliciter leurs prières, de courir à leur porte dès qu'il s'agit du baptême, et de charger ensuite d'invectives, ou de laisser insulter en notre présence, soit chez nous, soit sur une place, ceux qui sont pour nous les auteurs ou les ministres de tant de biens. En effet, si tel père est vraiment un méchant, comment le crois-tu digne d'initier les autres à nos redoutables mystères ? Mais s'il te paraît qu'il mérite un tel ministère, pourquoi permets-tu qu'on en dise du mal, pourquoi ne pas fermer la bouche aux médisants, par ton courroux, par ton indignation, afin de recevoir de Dieu une plus belle récompense, et des éloges de la bouche même des accusateurs ? En effet, fussent-ils amoureux de l'invective au suprême degré, cela ne les empêchera pas de te louer et d'approuver ton respect à l'égard de tes pères spirituels ; tout au contraire, si nous les laissons dire, ils seront unanimes à nous condamner, bien que la médisance vienne d'eux-mêmes. Et ce n'est pas seulement cela qu'il faut craindre, c'est surtout la condamnation suprême qui nous attend là-haut. Car il n'y a point pour les Eglises de fléau comparable à cette maladie ; et, de même qu'un corps dont les ressorts ne sont pas exactement soudés entre eux, donne naissance à une foule d'infirmités et rend l'existence insupportable, de même une Eglise, qui n'est pas fortement et indissolublement unie par la charité, enfante des guerres sans nombre, attise la colère de Dieu, et donne lieu à mille tentations. Dans la crainte que cela ne nous arrive, prenons garde d'irriter Dieu, d'augmenter le nombre de nos maux, de nous préparer un châtiment qui nous laisse sans recours, et de remplir notre vie d'amertumes de

tout genre ; apprenons à parler comme il convient, appliquons, chaque jour, à notre propre vie toute notre vigilance, et, nous remettant du soin de juger la vie d'autrui sur Celui à qui nul secret n'échappe, contentons-nous de juger nos propres péchés. C'est ainsi que nous pourrons échapper au feu de la géhenne. Car, si ceux qui portent toute leur attention sur les fautes d'autrui négligent de s'occuper des leurs, de même ceux qui craignent d'épier la conduite des autres donneront l'attention la plus scrupuleuse à leurs propres infractions. Or, ceux qui réfléchissent à leurs péchés, qui les jugent chaque jour, et s'en demandent compte, ceux-là trouveront alors le juge miséricordieux. Et c'est ce que Paul fait entendre par ces paroles : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés par le Seigneur.* (I Cor. II, 31.) Ainsi donc, afin d'échapper à cet arrêt suprême, négligeons tout le reste pour nous inquiéter seulement de notre propre vie, corrigeons les pensées qui nous induisent à faillir, livrons à la componction notre conscience, et demandons-nous compte de nos propres actions. Par là nous pourrons, allégés d'une partie de nos péchés, obtenir des trésors de miséricorde ; nous pourrons passer heureusement la vie présente, et gagner les biens de la vie future, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIE SUR L'AUMONE[1].

Improvisée par l'orateur pendant la saison rigoureuse, un jour qu'ayant traversé la place publique pour venir à l'église, il avait vu une multitude de pauvres et d'infirmes étendus par terre dans le plus pitoyable état.

ANALYSE.

Cette homélie a été prononcée certainement à Antioche, comme on le voit dans le cours même de l'homélie; mais on ne peut savoir en quelle année. Elle roule sur l'aumône; c'est une explication simple, noble et instructive des quatre premiers versets du seizième chapitre de la première épître aux Corinthiens. L'orateur y montre d'une manière également solide et touchante quel était le zèle de saint Paul pour faire l'aumône et pour engager à la faire; quelle était sa prudence et la générosité de ses sentiments, ce qu'il entendait par le mot de *saints;* il exhorte les fidèles, d'après l'avis de cet Apôtre, à mettre des deniers à part pour le soulagement des pauvres, et en général à secourir les indigents dans leurs besoins, sans examiner trop scrupuleusement quelle est leur personne. L'exorde de cette homélie est remarquable : il est plein d'une dignité imposante, en même temps qu'il respire un tendre intérêt pour les pauvres. Saint Jean Chrysostome a traversé une partie de la ville pour arriver à l'église : il se suppose député vers les riches par les misérables qu'il a vus étendus par terre dans une saison rigoureuse; il sollicite leur compassion par le spectacle de leurs misères dont il a été le témoin.

1. Je viens remplir une ambassade aussi convenable à mon ministère qu'elle est importante et digne de toute votre attention. Ce sont les pauvres de cette ville qui m'envoient aujourd'hui vers vous; ils ne se sont point assemblés pour me nommer leur représentant : le spectacle seul de leurs misères a parlé suffisamment à mon cœur. En traversant la place et les carrefours, empressé, selon ma coutume, de venir vous rompre le pain de la parole, j'ai vu une multitude d'infortunés étendus par terre, les uns privés de leurs mains, les autres de leurs yeux, d'autres tout couverts d'ulcères et de plaies incurables, étalant aux regards publics les membres qu'ils devraient cacher dans l'état d'horreur où le mal les a réduits. Il y aurait de l'inhumanité, mes frères, à ne point vous parler des pauvres, surtout quand la circonstance actuelle nous en fait une loi si pressante. Si nous devons en tout temps vous exhorter à l'aumône, parce qu'en tout temps nous avons besoin de la miséricorde du Maître commun qui nous a créés, combien plus ne le devons-nous pas dans le froid rigoureux qui règne maintenant? Pendant l'été, la saison même soulage les pauvres. Ils peuvent marcher nus sans péril; les rayons du soleil leur servent de vêtement. Ils peuvent coucher sur la terre, sans craindre que la fraîcheur des nuits les incommode. Ils n'ont besoin ni de chaussure, ni de vin, ni d'une nourriture abondante : une fontaine suffit à leur boisson; quelques herbes et quelques légumes, voilà leurs aliments, voilà les simples mets que la saison est toujours prête à leur servir. Un autre soulagement qui n'est pas moindre, c'est qu'ils ne manquent pas alors d'ouvrage. Ceux qui font bâtir des maisons, qui cultivent la terre, ou qui parcourent les mers, ont besoin de leurs bras. Les maisons, les champs, les héritages, sont la substance assurée des riches; les pauvres n'ont de revenus que ce qu'ils gagnent par leurs sueurs. Ainsi l'été, ils peuvent trouver encore quelque ressource; mais l'hiver, tout leur fait la guerre ; au dedans, la faim dévore leurs entrailles; au dehors, le froid glace leurs membres, et rend leur chair presque morte. Il leur faudrait plus de nourriture, des vêtements meilleurs, un toit, un lit, des chaus-

[1] Traduction d'Auger, revue.

sures, et mille autres nécessités. Ce qu'il y a de plus triste dans leur situation, c'est que la rigueur du temps leur ôte tout moyen de travailler pour se nourrir.

Puis donc qu'à présent leurs besoins se multiplient, puisqu'ils n'ont pas la ressource du travail, puisque personne ne loue leurs services et ne les emploie à aucun ouvrage, suppléons à tous les moyens qui leur manquent, engageons les personnes charitables à leur tendre la main, et prenons pour collègue de notre ambassade le bienheureux Paul, ce père tendre, ce grand protecteur des pauvres. En effet, ce grand apôtre s'est occupé de l'aumône plus que personne. Aussi quoiqu'il eût partagé avec Pierre les peuples chez lesquels ils devaient porter la prédication, il ne partagea pas le soin des pauvres ; mais après avoir dit : *Les apôtres nous donnèrent la main à Barnabé et à moi*, *pour marque de l'union qui était entre eux et nous*, *afin que nous prêchassions l'Evangile aux Gentils et aux circoncis*, il ajoute : *Ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres*, *ce que j'ai eu aussi grand soin de faire.* (Galat. II, 9 et 10.) Partout dans ses épîtres, il parle de l'aumône, et il n'en est aucune où il ne recommande cette vertu. Il savait, oui, il savait combien elle a de pouvoir. C'est par là qu'il termine tous les avis qu'il adresse aux fidèles, c'est comme le faîte admirable dont il couronne un bel édifice. Ainsi, dans le passage que nous entreprenons d'expliquer, après avoir parlé de la résurrection, et avoir réglé tout le reste, il finit par l'aumône, et voici comme il s'exprime : *Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints*, *suivez le même ordre que nous avons établi pour les Eglises de Galatie. Que le premier jour de la semaine chacun de vous....* (I Cor. XVI, 1 et suiv.) Voyez la prudence de l'Apôtre, et combien il place à propos ses avis sur l'aumône. C'est après avoir parlé d'un jugement à venir, d'un tribunal redoutable, de la gloire dont les justes doivent être revêtus, et d'une vie immortelle, c'est alors qu'il s'occupe de l'aumône, afin que son auditeur, frappé par la crainte d'un jugement futur, animé et consolé par l'attente des biens que Dieu lui réserve, rempli d'heureuses espérances, reçoive ses discours avec plus d'empressement. Oui, sans doute, celui qui raisonne sur la résurrection; qui se transporte tout entier lui-même dans une autre vie, ne fera aucun cas des biens présents, ni des richesses, ni de l'opulence, ni de l'or, ni de l'argent, ni des délices, ni des habits magnifiques, ni des tables somptueuses ; or, celui qui méprise tous ces avantages, se portera plus aisément à soulager les pauvres. C'est pour cela que saint Paul, après avoir bien préparé l'esprit des fidèles par des réflexions utiles sur la résurrection, leur donne ses avis sur l'aumône. Il ne dit pas : Quant aux aumônes qu'on recueille pour les pauvres, pour les indigents, mais : *pour les saints*, apprenant à ses auditeurs à respecter les pauvres lorsqu'ils sont vertueux, et à mépriser les riches lorsqu'ils méprisent la vertu. Il traite d'homme impur et pervers, même un empereur, lorsqu'il est ennemi de Dieu, et il nomme saints, même les pauvres, lorsqu'ils sont sages et bien réglés. Il appelle Néron un mystère d'iniquité : *Le mystère d'iniquité*, dit-il, *agit dès à présent* (II Thess. II, 7); et des hommes qui manquent de la nourriture nécessaire, qui l'attendent de la pitié publique, il les a appelés des saints. Il donne en même temps une leçon secrète aux riches; il leur apprend à ne pas concevoir d'orgueil, à ne point se prévaloir du précepte, comme s'ils soulageaient des êtres vils et méprisables, mais à se bien persuader eux-mêmes que c'est pour eux un très-grand honneur d'être jugés dignes de participer aux afflictions des pauvres.

2. Mais il est à propos d'examiner ce que saint Paul entend par le nom de saints; car ce n'est pas seulement ici qu'il en parle, mais encore ailleurs : *Maintenant*, dit-il aux fidèles de Rome, *je m'en vais à Jérusalem porter aux saints les aumônes que j'ai recueillies.* (Rom XV, 25.) Saint Luc parle de ces mêmes saints dans les Actes, lorsqu'on était menacé d'une grande famine : *Les disciples*, dit-il, *résolurent d'envoyer*, *chacun selon son pouvoir*, *quelques aumônes aux saints de Jérusalem, qui étaient dans l'indigence.* (Act. II, 29.) Et dans le passage que nous avons cité plus haut :*Ils nous recommandèrent seulement,* dit saint Paul, *de nous souvenir des pauvres* , *ce que j'ai eu aussi grand soin de faire.* Lorsque nous nous fûmes partagés les peuples, que j'eus pris pour moi les Gentils, et que Pierre eut pris les Juifs, nous réglâmes, d'un commun accord, que ce partage ne s'étendrait pas sur les pauvres. Lorsqu'il s'agissait de prédication, l'un prêchait aux Juifs, l'autre aux Gentils; mais lorsqu'il fallait secourir les pauvres, ce n'était plus la

même chose : l'un n'était pas chargé spécialement des pauvres parmi les Juifs, et l'autre des pauvres parmi les Gentils, mais ils s'occupaient tous deux, avec un grand soin, des pauvres de la Judée. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *Ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai eu aussi grand soin de faire.* Quels sont donc les pauvres dont il parle ici, et dans l'épître aux Romains, et dans celle aux Galates, pour lesquels il exhorte encore les Macédoniens ? ce sont les Juifs pauvres qui étaient à Jérusalem. Et pourquoi s'occupe-t-il d'eux avec tant d'attention? est-ce qu'il n'y avait pas de pauvres et d'indigents dans chacune des autres villes ? pourquoi donc n'envoie-t-il d'aumônes qu'aux pauvres de Jérusalem, et exhorte-t-il pour eux les fidèles des autres pays ? Ce n'est pas sans motif et au hasard, ni par acception de personne qu'il le fait, mais par raison d'utilité et de convenance.

Il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus haut. Lorsque l'empire des Juifs fut tombé, lorsqu'ayant crucifié Jésus, ils eurent prononcé contre eux-mêmes cette sentence : *Nous n'avons de roi que César* (Jean, XIX, 15), et qu'ils furent désormais soumis aux Romains, ils ne se gouvernaient plus par leurs propres lois comme auparavant, sans qu'ils fussent aussi assujétis que de nos jours ; mais ils étaient au rang d'alliés, ils payaient tribut aux empereurs, et recevaient des gouverneurs choisis par eux. Cependant ils usaient de leurs propres lois dans plusieurs occasions, et punissaient leurs coupables suivant leurs anciennes ordonnances. Ce qui prouve qu'ils payaient tribut aux Romains, c'est que s'étant approchés de Jésus pour le tenter, ils lui firent cette demande : *Maître, est-il libre ou non de payer le tribut à César?* (Matth. XXII, 17.) Jésus-Christ leur ayant fait montrer une pièce de monnaie, leur dit : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Saint Luc dit expressément que le temple était occupé par des chefs de troupes romaines. Ce sont là des preuves très-fortes que les Juifs étaient soumis aux Romains. Mais ce qui prouve qu'ils usaient souvent de leurs propres lois, c'est qu'ils ont lapidé Etienne sans le mener devant un tribunal, qu'ils ont fait mourir Jacques, frère du Seigneur, qu'ils ont crucifié Jésus-Christ lui-même, quoique le juge le déclarât purgé de toute accusation, et lui permît de se retirer. Aussi Pilate se lava-t-il les mains en disant : *Je suis innocent du sang de cet homme* (Matth. XXVII, 24); et comme il se vit pressé par les Juifs, il se retira sans prononcer. Les Juifs, de leur propre autorité, le condamnèrent, et firent le reste. Ils ont aussi souvent attaqué saint Paul. Comme donc ils se jugeaient eux-mêmes, il arrivait de là que ceux d'entre eux qui croyaient en Jésus-Christ avaient plus à souffrir que partout ailleurs. Chez les autres peuples, il y avait des tribunaux, des lois, des magistrats; et il n'était pas permis aux Gentils de faire mourir, de lapider ceux d'entre eux qui s'écartaient des usages, ou de leur faire quelque autre mal, de leur propre autorité; mais si l'on en surprenait quelqu'un à commettre quelque acte de violence contre la volonté des juges, il était puni lui-même. Les Juifs, au contraire, avaient pour ces sortes de violences illégales une entière licence. Aussi, je le répète, ceux d'entre eux qui avaient embrassé la foi étaient plus persécutés que les chrétiens des autres nations; ils étaient comme des brebis au milieu des loups, et ils ne trouvaient personne qui vînt à leur secours. Les Juifs battirent souvent de verges saint Paul, comme nous l'apprenons de lui-même : *J'ai reçu des Juifs,* dit-il, *en cinq fois différentes, trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois.* (II Cor. II, 24 et 25.) Et pour preuve que nous ne parlons point par conjecture, écoutez ce que saint Paul écrit aux Hébreux : *Rappelez en votre mémoire ces premiers temps, auxquels, après avoir été éclairés par la foi, vous avez soutenu de grands combats dans les afflictions que l'on vous a fait souffrir, ayant été d'une part exposés devant tout le monde aux injures et aux mauvais traitements, et de l'autre ayant été compagnons de ceux qui ont enduré de pareils outrages; car vous avez vu avec joie tous vos biens pillés, sachant que vous aviez dans les cieux d'autres biens plus excellents et plus durables.* (Héb. X, 32, 33 et 34.) Il exhorte ainsi les Thessaloniciens, en les produisant pour exemple : *Mes frères,* leur dit-il, *vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu, qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions, de la part de vos concitoyens, que ces Eglises ont souffertes de la part des Juifs.* (I Thess. II, 14.) Ainsi, comme les fidèles de Jérusalem avaient plus à souffrir que dans toute autre ville, qu'on les persécu-

tait sans pitié, qu'on enlevait tous leurs biens, qu'ils étaient pillés partout, chassés de tous les lieux, c'est avec raison que saint Paul excite tous les peuples à les secourir. C'est ici encore en leur faveur qu'il exhorte les Corinthiens par ces paroles : *Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez le même ordre que nous avons établi pour les Eglises de Galatie.*

3. J'ai prouvé suffisamment quels sont les saints que désigne saint Paul, et pourquoi il s'occupe d'eux avec une attention particulière; il faut montrer maintenant pour quelle raison il parle des Galates; car, pourquoi ne dit-il pas : Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez cet ordre : que le premier jour de la semaine chacun de vous mette à part chez soi quelque chose, amassant peu à peu, au lieu de dire : *Quant aux aumônes qu'on recueille pour les saints, suivez le même ordre que nous avons établi pour les Eglises de Galatie?* Pourquoi s'exprime-t-il de la sorte? pourquoi ne parle-t-il pas d'une ou de deux villes, mais de tout un peuple? c'est pour que les Corinthiens montrent plus d'ardeur, et que les éloges donnés à d'autres soient pour eux un motif d'émulation.

Ensuite, il leur explique l'ordre qu'il voudrait établir : *Que le premier jour de la semaine*, dit-il, *chacun de vous mette à part chez soi quelque chose, amassant peu à peu ce qu'il pourra, avec l'aide du Seigneur, afin qu'on n'attende pas à mon arrivée à recueillir les aumônes. Le premier jour de la semaine*, c'est-à-dire le dimanche, le jour consacré au Seigneur. Et pourquoi a-t-il marqué ce jour pour les contributions de chacun? pourquoi n'a-t-il pas dit : le deuxième jour de la semaine, le troisième, ou le dernier? Ce n'est pas au hasard et sans raison : il voulait tirer du temps même un motif pour les faire contribuer, avec plus d'ardeur, au soulagement des pauvres. La circonstance du temps fait beaucoup en toute chose. Et que fait, direz-vous, la circonstance du jour pour engager à faire l'aumône? Dans le jour que marque l'Apôtre, on cesse tout travail; le repos rend l'âme plus gaie et plus contente. Mais, ce qu'il y a de plus important, c'est qu'en ce jour nous avons joui d'une infinité de précieux avantages. C'est en ce jour que la mort a été vaincue, la malédiction détruite, le péché aboli, les portes de l'enfer brisées, le démon enchaîné, une longue guerre terminée; c'est en ce jour que l'homme a été réconcilié avec Dieu, que notre race a recouvré son ancienne noblesse, ou plutôt est montée à un rang beaucoup plus sublime; c'est en ce jour que le soleil a vu un prodige merveilleux : l'homme devenu immortel. C'est pour nous rappeler tous ces grands avantages, que saint Paul choisit le jour du Seigneur; il prend ce jour pour appuyer ses paroles, et il semble dire à chacun : Pensez, ô homme, de quels biens vous avez été comblé en ce jour, de quels maux vous avez été délivré; ce que vous étiez d'abord, ce que vous êtes devenu ensuite! Si d'anciens esclaves honorent le jour où ils ont été mis en liberté; si nous honorons le jour de notre naissance; si les uns célèbrent des festins, si d'autres, plus généreux encore, font des présents; à plus forte raison devons-nous honorer le jour que l'on peut appeler le jour de la naissance de la nature humaine. Nous étions perdus, et nous avons été retrouvés; nous étions morts, et nous sommes ressuscités; nous étions ennemis, et nous avons été réconciliés. Nous devons donc honorer ce jour d'une manière spirituelle, non en célébrant des festins, non en nous livrant aux excès de la bouche et à des danses peu honnêtes, mais en tirant de la détresse nos frères indigents. Je ne vous fais pas ces réflexions afin que vous y applaudissiez, mais afin que vous agissiez d'après ce que je vous dis. Croyez que ce n'est pas seulement aux Corinthiens que s'adresse l'Apôtre, mais à chacun de nous et à ceux qui viendront après nous. Suivons l'ordre établi par saint Paul, et mettons à part, dans le jour du Seigneur, l'argent destiné pour le Seigneur. Faisons-nous-en une loi et un usage invariable, et nous n'aurons pas besoin d'être animés ni exhortés. Une longue et ancienne habitude fait plus dans ces sortes de bonnes œuvres que tous les discours et toutes les exhortations. Si nous nous faisons une règle de mettre quelque chose à part le dimanche pour le soulagement des pauvres, ce sera pour nous une loi que nous n'oserons enfreindre, quelque nécessité qui survienne.

Après avoir dit : *Le premier jour de la semaine*, l'Apôtre ajoute : *chacun de vous*. Je ne parle pas seulement, dit-il, aux riches, mais encore aux pauvres; non-seulement aux personnes libres, mais encore aux esclaves; non-seulement aux hommes, mais encore aux femmes. Que personne ne se dispense de cette bonne œuvre, que personne ne se prive du fruit qu'on peut en recueillir, mais que chacun

contribue selon son pouvoir. Non, la pauvreté ne peut être un obstacle à une pareille contribution. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que cette veuve de l'Evangile, qui donna tout ce qu'elle avait. (Luc, XXI, 2.) Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que cette veuve de Sidonie, qui, ne possédant qu'une poignée de farine, pressée par la faim, n'ayant rien en réserve, se voyant entourée d'enfants, ne se dispensa pas, s'empressa au contraire de recevoir le prophète. (III Rois, XVII, 11.)

Mais pourquoi saint Paul a-t-il dit : *mette à part chez soi, amassant peu à peu,* à la lettre, *thésaurisant.* Comme celui qui mettait à part aurait pu avoir honte d'offrir une somme modique, c'est pour cela qu'il dit : Gardez chez vous ce que vous mettez à part, et lorsque vous aurez grossi la somme en mettant à plusieurs reprises, alors venez nous l'offrir. Il se sert du mot *thésaurisant*, afin de vous apprendre que cette contribution est un revenu, que cette dépense est un trésor, et le plus précieux des trésors. Un trésor terrestre est sujet à être pris, à être diminué, perd souvent ceux qui l'acquièrent; un trésor céleste est bien différent : on ne peut le perdre, il ne peut être pris par les voleurs, il est le salut de ceux qui le possèdent, il ne diminue pas avec le temps, l'envie ne peut nous en dépouiller, il est à l'abri de toute rapine, il procure mille biens à ceux qui l'amassent.

4. Suivons donc le conseil de l'Apôtre, et, selon qu'il nous le recommande, ayons en réserve dans nos maisons un argent sacré, qui soit comme la sauvegarde de nos fortunes particulières; car de même que l'argent d'un particulier, déposé dans le trésor du prince, participe à la sûreté de ce trésor, ainsi l'argent des pauvres, amassé peu à peu dans votre maison pendant tous les jours consacrés au Seigneur, fera la sûreté du reste; et vous serez vous-même le dispensateur de vos propres fonds, nommé par le bienheureux Paul. Que dis-je? ce que vous aurez amassé d'abord sera pour vous un motif et une occasion d'amasser davantage. Lorsque vous aurez pris une heureuse habitude , vous pourrez vous exciter vous-même sans que personne vous exhorte. Que la maison de chacun devienne donc par là une église, en devenant dépositaire d'un argent sacré , puisqu'une des marques auxquelles on reconnait les églises ce sont les trésors qui en dépendent [1]. Tout lieu où est déposé l'argent des pauvres est inaccessible aux démons; et cet argent vaut mieux pour garder les maisons et pour les défendre que les troupes de soldats, que les piques, les boucliers et les épées.

Après avoir marqué le temps et la manière d'amasser cet argent, et les personnes qui doivent être chargées de cet office, l'Apôtre abandonne la quantité à la volonté de ceux qui contribuent; car il ne dit pas : Contribuez de tant, pour que le précepte ne soit pas à charge, et que les pauvres ne puissent pas se rejeter sur leur impuissance; mais il règle la grandeur de la contribution sur le pouvoir de ceux qui contribuent : *Que chacun de vous*, dit-il, *mette à part chez soi quelque chose*, *amassant peu à peu ce qu'il pourra avec l'aide du Seigneur,* annonçant, par ces derniers mots, que le secours du ciel ne manquera pas ; car saint Paul ne cherchait pas seulement à faire secourir les pauvres, mais à les faire secourir avec joie. Il savait que c'est beaucoup moins pour le soulagement de l'indigence, que Dieu a ordonné l'aumône, que pour l'avantage de ceux qui la font. En effet, s'il n'eût pensé qu'aux pauvres, il eût simplement ordonné de les soulager, sans recommander de le faire avec joie; mais vous voyez que, dans plusieurs endroits, saint Paul insiste sur ce dernier point : *Ne donnez pas*, dit-il dans une de ses épîtres , *ne donnez pas ce que vous avez envie de donner, avec tristesse et comme par force; car Dieu aime celui qui donne avec joie* (II Cor. IX, 7); non simplement celui qui donne, mais celui qui donne avec plaisir. *Que celui qui fait l'aumône,* dit-il ailleurs, *la fasse avec simplicité; que celui qui gouverne s'en acquitte avec vigilance; que celui qui exerce les œuvres de miséricorde, les exerce avec joie.* (Rom. XII, 8.) La nature de l'aumône consiste à donner avec joie, et à croire qu'on reçoit plus qu'on ne donne. Aussi l'Apôtre emploie-t-il tous les moyens pour alléger le précepte, pour faire contribuer avec plaisir au soulagement du pauvre.

Et voyez en combien de manières il s'est efforcé d'ôter à l'aumône tout son fardeau. Premièrement, il ne fait pas contribuer une ou deux personnes, mais toute la ville; et le mot qu'il emploie signifie une contribution géné-

[1] Chaque église avait un bâtiment qui lui était annexé, nommé en grec *gazophilakion.* On y déposait les deniers qui devaient être employés au soulagement des pauvres.

rale, où chacun donne pour sa part. Secondement, il fait valoir la dignité de ceux qui reçoivent; car il ne dit pas : les pauvres, mais : les saints. En troisième lieu, il anime par un exemple : *Suivez l'ordre*, dit-il, *que nous avons établi pour les Eglises de Galatie.* Ajoutons qu'il marque un temps favorable : *Que le premier jour de la semaine*, dit-il, *chacun de vous mette à part.* Cinquièmement, il ne fait pas donner toute l'aumône à la fois, mais partiellement et peu à peu; car ce n'est pas la même chose de donner tout en un seul jour, ou de distribuer la dépense dans plusieurs intervalles de temps, ce qui empêche qu'on ne s'en aperçoive. Sixièmement, il ne détermine pas la quantité de la somme, mais il s'en rapporte à la volonté de ceux qui donnent, et il déclare qu'ils auront l'aide du Seigneur; car telle est la force du terme dont il fait usage. Il ajoute encore un septième moyen : *Afin*, dit-il, *qu'on n'attende pas à mon arrivée à recueillir les aumônes.* Il excite les fidèles de Corinthe en même temps qu'il les console, en leur faisant espérer qu'ils ne tarderont pas à le revoir, et en leur fixant le terme où ils le reverront.

Enfin, il emploie un dernier moyen; et quel est ce moyen? *Lorsque je serai arrivé*, dit-il, *j'enverrai avec des lettres de ma part, ceux que vous aurez choisis pour porter vos charités à Jérusalem. Que si la chose mérite que j'y aille moi-même, ils m'accompagneront.* Voyez combien cette âme sainte et généreuse est modeste et éloignée de tout faste, combien elle est tendre et attentive! Saint Paul se dispense de nommer lui-même, et à son gré, les dispensateurs des aumônes, il en abandonne le choix aux Corinthiens; et loin de regarder comme une injure qu'ils fussent choisis par eux et non par lui, il jugeait au contraire peu convenable que faisant eux-mêmes les aumônes, un autre en nommât les dispensateurs. Il leur en laisse donc le choix, annonçant par là sa modestie, en même temps qu'il éloignait toute ombre de mauvais soupçon. Quoiqu'il fût plus pur que le soleil, et au-dessus de tout soupçon défavorable, il ne croyait pas pouvoir prendre trop de précautions pour ménager les faibles, et ne donner aucune prise à la calomnie. C'est pour cela qu'il s'exprime, comme nous avons dit plus haut : *Lorsque je serai arrivé, j'enverrai ceux que vous aurez choisis pour porter vos charités à Jérusalem.* Quoi donc! vous ne faites pas le voyage de Jérusalem, vous ne prenez pas l'argent, vous abandonnez cette fonction à d'autres! Pour que cette idée ne pût pas ralentir leur ardeur, voyez comme il la prévient encore. Il ne dit pas simplement : *j'enverrai ceux que vous aurez choisis;* mais que dit-il? *avec des lettres de ma part.* Si je ne les accompagne pas en personne, je serai du moins avec eux par mes lettres, et je les seconderai dans leur ministère.

5. Serions-nous dignes de l'ombre de Paul, serions-nous dignes de dénouer sa chaussure, si lorsque cet apôtre, qui jouissait d'une gloire si étendue, a dédaigné de recevoir de la part des fidèles des marques de considération, nous sommes fâchés et indignés que les administrateurs de l'argent des pauvres ne soient pas de notre choix, ne soient pas agréés par nous, nous regardons comme une injure que ceux qui donnent de leurs deniers pour de bonnes œuvres ne nous consultent pas dans la manière de les administrer?

Et voyez comme saint Paul est toujours d'accord avec lui-même, comme il ne se dément point. Le terme qu'il emploie pour exprimer les aumônes des Corinthiens est celui de *grâce*, annonçant par là que si ressusciter les morts, chasser les démons, guérir les lépreux, est une œuvre de la grâce, soulager la pauvreté et tendre la main à l'indigence l'est beaucoup plus encore. Mais quoique ce soit une grâce, il faut le concours de notre zèle et de notre ardeur, nous devons y correspondre et nous en rendre dignes par notre volonté propre. Au reste, l'Apôtre console les Corinthiens, en chargeant de lettres de sa part les dispensateurs de leurs aumônes, et en faisant quelque chose de plus, en promettant de les accompagner dans leur voyage : *Que si la chose*, dit-il, *mérite que j'y aille moi-même, ils m'accompagneront.* Considérez encore ici sa prudence. Il ne refuse ni ne promet absolument de les accompagner; mais il abandonne encore ce voyage au choix de ceux qui font les aumônes, il les en laisse les arbitres, en leur faisant entendre que si ces aumônes sont assez considérables pour le déterminer, il se mettra volontiers en route. C'est là le sens caché sous ces mots : *Que si la chose mérite que j'y aille moi-même.* S'il avait refusé absolument, ou s'il n'avait promis que d'une manière équivoque et douteuse, il eût diminué le courage et ralenti l'ardeur des Corinthiens. C'est pour cela qu'il ne leur refuse ni ne leur promet absolument, mais qu'il les laisse arbi-

tres de son départ. Sachant que Paul pourrait porter lui-même leurs aumônes, ils en mettaient à part les deniers avec plus d'ardeur, dans l'espoir que ses mains saintes pourraient en avoir l'administration, et qu'il joindrait ses prières à leur sacrifice. Ils pensaient qu'un apôtre chargé du monde entier, et du soin de toutes les Eglises que le soleil éclaire, ne s'engagerait pas à administrer une somme trop modique, une somme qui n'en vaudrait point la peine. Mais si les Corinthiens, qui devaient remettre leurs aumônes entre les mains de Paul, pour les porter à Jérusalem, en amassaient les deniers avec plus de zèle, quelle excuse vous restera-t-il, si vous balancez à faire l'aumône, lorsque vous devez donner votre argent au Maître de Paul, qui le reçoit lui-même par la main des pauvres?

Pénétrés de ces idées, soit que vous deviez donner aux pauvres en votre nom, ou leur distribuer les deniers d'autrui, ne le faites ni avec lenteur ni avec tristesse, comme si vous portiez atteinte à votre fortune. Le laboureur qui jette tout ce qu'il a de semence, loin d'être fâché et de s'affliger, loin de regarder cela comme une perte, le regarde au contraire comme un gain et un revenu, quoique ses espérances soient incertaines; et vous qui semez pour recueillir des fruits beaucoup plus précieux, vous qui confiez votre argent à Jésus-Christ lui-même, vous différez, vous balancez, vous prétextez le défaut de moyens! cette conduite est-elle raisonnable? Dieu ne pouvait-il pas ordonner à la terre de produire de l'or pur? Celui qui a dit : *Que la terre produise de l'herbe verte* (Gen. I, 11), et qui l'a montrée aussitôt revêtue de verdure, pouvait sans doute ordonner à tous les fleuves et à toutes les fontaines de rouler de l'or. Il ne l'a pas voulu, il a laissé beaucoup d'hommes dans l'indigence pour leur avantage et pour le vôtre; car la pauvreté est plus propre à la vertu que les richesses, et ce n'est pas une médiocre ressource pour ceux qui ont péché que les secours accordés aux indigents.

Dieu a si fort à cœur l'aumône, que lorsqu'il vint dans le monde, revêtu de notre chair et conversant avec les hommes, il ne regarda pas comme une honte, comme indigne de sa majesté, d'administrer lui-même les deniers des pauvres; cependant, lui qui avait créé assez de pains pour nourrir une grande multitude, qui n'avait qu'à ordonner pour faire ce qu'il voulait, qui aurait pu produire sur-le-champ d'immenses trésors, ne l'a pas voulu; mais il a ordonné à ses disciples d'avoir une bourse et de porter ce qu'on y mettait pour en secourir ceux qui étaient dans le besoin. Aussi, lorsqu'il parlait obscurément à Judas de sa trahison, les disciples, qui ne pouvaient comprendre ses paroles, crurent qu'il lui ordonnait de distribuer quelque argent aux pauvres, parce qu'il avait la bourse (Jean, XIII, 29), et que c'était lui qui portait ce qu'on mettait dedans. Dieu, oui, Dieu a fort à cœur la miséricorde, non-seulement celle qu'il nous témoigne à nous-mêmes, mais encore celle que nous devons montrer envers nos semblables. Il nous donne sur l'aumône une infinité de préceptes dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament; il nous commande de signaler notre amour pour les hommes par des actions, par des paroles, par d'utiles largesses. Moïse en parle fort souvent dans toutes ses lois; les prophètes nous crient, dans la personne de Dieu : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice.* (Osée, VI, 6.) Les apôtres agissent et parlent conformément à ce principe. Ne négligeons donc pas l'aumône, qui est si utile aux pauvres, et encore plus à nous-mêmes, puisque nous recevons beaucoup plus que nous ne donnons.

6. Ce n'est pas sans motif que je fais maintenant ces réflexions, mais parce que j'en vois plusieurs examiner scrupuleusement les pauvres, s'informer de leur patrie, de leur vie, de leurs mœurs, de leur profession, de l'état de leur corps, leur faire mille reproches, leur demander mille comptes de leur santé. Aussi beaucoup d'entre eux contrefont-ils des corps estropiés et impotents, afin de fléchir notre cruauté par les faux dehors d'une infirmité apparente. Il est mal de leur faire des reproches, même dans la belle saison, quoique cela puisse se souffrir; mais pendant le froid le plus rigoureux, se montrer à leur égard un juge si dur et si cruel, ne leur point pardonner de rester oisifs, n'est-ce pas le comble de l'inhumanité? Pourquoi donc, dira-t-on, saint Paul donnait-il cette règle aux Thessaloniciens: *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger?* C'est afin que vous la connaissiez vous-même, cette règle, que vous vous adressiez à vous-même les paroles de l'Apôtre, et non pas seulement aux pauvres; car les préceptes de saint Paul ne sont pas seulement pour

les pauvres, mais encore pour nous. Ce que je vais vous dire est un peu dur, et pourra vous déplaire ; je vous le dirai toutefois, puisque je vous le dis pour vous corriger, et non pour vous offenser. Nous reprochons aux pauvres la paresse, vice souvent excusable ; et nous, nous avons souvent à nous reprocher bien plus que de la paresse. Mais moi, direz-vous, j'ai un patrimoine. Mais parce que ce misérable est pauvre, et qu'il est né de parents pauvres, qu'il n'a pas eu des ancêtres opulents, doit-il donc périr ? je vous le demande. Ne doit-il pas, pour cela même, surtout trouver de la compassion dans le cœur des riches ? Vous qui passez tous les jours dans les spectacles, dans des assemblées nuisibles, dans des sociétés d'où l'on ne retire aucun avantage, où l'on se permet mille traits de médisance et de calomnie, vous croyez ne rien faire de mal et n'être pas coupable de paresse, et un malheureux qui passe tout le jour à pleurer, à gémir, à supplier, à souffrir mille maux, vous le citez à votre tribunal, vous le jugez durement, vous lui demandez mille comptes ! est-ce là, je vous prie, un procédé humain ? Ainsi, quand vous dites : Que répondrons-nous à saint Paul ? adressez-vous les paroles de l'Apôtre à vous-même, et non pas aux pauvres. D'ailleurs, ne vous contentez pas de lire les menaces de saint Paul, lisez aussi ses paroles indulgentes. Le même apôtre qui dit : *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger*, ajoute : *Mais vous, mes frères, ne vous lassez pas de faire le bien.* (II Thess. III, 12 et 13.)

Mais quel est encore un prétexte spécieux de nos riches impitoyables ? ce sont, disent-ils, des esclaves fugitifs, des vagabonds, des étrangers, qui abandonnent leur patrie, et qui accourent dans notre ville. Eh quoi, mon frère ! êtes-vous donc fâché qu'on regarde généralement votre ville comme un port commun, qu'on la préfère à sa ville natale ? voulez-vous lui ravir cette couronne ? Vous devez vous réjouir et triompher de ce que tous les malheureux accourent dans nos bras comme dans un asile commun, de ce qu'ils regardent notre ville comme leur mère et leur protectrice. Ne privez pas votre patrie du plus beau de ses éloges, ne lui enlevez pas une gloire qu'elle tient de ses ancêtres. Dans les premiers jours du christianisme, lorsque toute la terre était menacée d'une grande famine, les habitants de notre ville envoyèrent une grande somme d'argent, par les mains de Barnabé et de Paul, aux fidèles de Jérusalem (Act. 11, 30), à ceux mêmes dont nous avons tant parlé dans ce discours. Serions-nous donc excusables, si, lorsque nos ancêtres secouraient de leurs deniers des hommes éloignés de leur pays, et qu'ils allaient les chercher eux-mêmes, nous repoussions des misérables qui accourent à nous d'ailleurs, nous leur demandions un compte rigoureux ; et cela, sachant que nous sommes coupables de mille crimes, et que si Dieu nous examinait avec la même rigueur que nous examinons les pauvres, nous n'obtiendrions aucune indulgence, aucune pitié. *Vous serez jugés*, dit l'Evangile, *selon que vous aurez jugé les autres.* (Matt. VII, 2.) Soyez donc humains et doux envers votre semblable, pardonnez-lui beaucoup de fautes, ayez compassion de lui, afin qu'on ait pour vous les mêmes égards. Pourquoi vous créer à vous-mêmes des embarras ? pourquoi vous inquiéter vous-mêmes. Si Dieu vous eût ordonné d'examiner la vie de vos frères, de rechercher leurs mœurs, de leur demander des comptes, plusieurs n'auraient-ils pas été mécontents ? n'auraient-ils pas dit : Assurément Dieu nous a chargés d'une fonction fort disgracieuse et très-difficile ? Pouvons-nous parvenir à connaître la vie des autres ? Pouvons-nous savoir les fautes que tel et tel a commises ? Plusieurs n'auraient-ils pas tenu ces discours et d'autres semblables ? Et lorsque Dieu nous dispense de ces recherches pénibles, lorsqu'il promet de nous donner une récompense abondante, soit que ceux que nous soulagions soient bons ou méchants, nous nous formons à nous-mêmes des embarras. Et qu'est-ce qui prouve, direz-vous, que nous recevrons toujours notre récompense, soit que ceux à qui nous donnons soient bons ou méchants ? Ce sont les paroles mêmes du Fils de Dieu : *Priez*, dit-il, *pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient*, *afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.* (Matth. V, 44 et 45.) Suivez donc l'exemple de votre Seigneur et de votre Maître. Quoiqu'une infinité d'hommes le blasphèment, quoiqu'une infinité d'hommes se livrent à la fornication, aux vols, aux rapines, soient souillés de vices et de crimes, il ne cesse de les combler de biens, il verse sur eux des rayons bienfaisants, des pluies fécondes, tous les fruits de la terre,

il leur donne mille marques de sa bonté et de son amour. De même vous, lorsque vous trouvez l'occasion d'exercer la miséricorde et de signaler votre bienfaisance, secourez le pauvre dans ses besoins, apaisez sa faim, délivrez-le de son affliction, n'examinez rien davantage. Si nous voulons rechercher la vie des malheureux, nous n'en soulagerons aucun ; arrêtés sans cesse par des inquiétudes déplacées, par des recherches hors de saison, nous ne produirons aucun fruit de miséricorde, nous ne secourrons personne, et nous nous fatiguerons en vain. Je vous exhorte donc à renoncer à des peines inutiles, à des soins superflus, à soulager tous ceux qui sont dans la détresse, et à leur procurer d'abondants secours, afin que, dans les jours de la justice, nous éprouvions l'indulgence et la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur, l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA FÉLICITÉ DE LA VIE FUTURE

& sur le néant de la vie présente[1].

ANALYSE.

Cette homélie qui a été certainement prononcée à Antioche, quoiqu'on ignore en quelle année, roule sur différents objets de morale. L'orateur, après avoir loué ceux qui l'écoutent pour leur zèle à venir entendre la parole sainte, montre : 1° en quoi consistent la vraie grandeur et la vraie principauté. — 2° Combien les avantages spirituels l'emportent sur les avantages temporels. — 3° Quelle est la différence de la vie présente et de la vie future. — 4° Enfin (et c'est l'article sur lequel il s'étend davantage), comment Jésus-Christ nous a rendu faciles les préceptes les plus sublimes, en les pratiquant lui-même, et en nous mettant sous les yeux les prix et les récompenses. — 5° et 6° Exhortation.

1. La chaleur est excessive, les rayons du soleil sont brûlants; mais votre ardeur à entendre nos instructions n'en est pas ralentie. Tel est l'auditeur vigilant et attentif; fortifié par son amour pour la parole sainte, il supporte tout aisément pour satisfaire cette passion noble et spirituelle. Rien n'est capable de l'arrêter : ni les excès de la chaleur, ni les embarras des affaires, ni tous les soins de la vie présente; tandis que l'auditeur négligent et lâche ne peut être animé ni par la douceur de la température, ni par la tranquillité du loisir, ni par la sécurité d'un état paisible. Vous, mes frères, vous êtes bien différents. Aussi je vous préfère à tous les habitants d'Antioche; je vous regarde comme la partie principale de cette ville célèbre : votre ardeur et votre vigilance sont toujours les mêmes, et vous suivez attentivement toutes nos instructions. Ce temple est pour moi plus auguste que les palais des princes. Les faveurs qu'on accorde dans ces palais, quelles qu'elles puissent être, se terminent avec la vie, elles sont sujettes à mille révolutions. Ici, au contraire, on jouit de la plus grande sûreté; les honneurs sont à l'abri de tout changement, les pouvoirs ne finissent jamais, et loin d'être interrompus par le trépas, c'est alors qu'ils sont plus assurés.

Ne me parlez point d'un homme porté sur un char magnifique, avec une contenance fière, environné de gardes, et précédé d'un héraut dont la voix le proclame et l'annonce : ce n'est pas à ces marques que je reconnais le prince, mais à l'état de son âme. S'il commande à ses passions, s'il triomphe de ses vices, s'il se rend maître de sa cupidité, s'il règle ses désirs, s'il n'est pas consumé par l'envie, s'il n'est pas entraîné par la folle passion d'une vaine gloire, s'il ne redoute pas la pauvreté, s'il n'appréhende pas de revers fâcheux, si cette appréhension ne le glace pas d'épouvante : c'est à ces marques que je reconnais le prince, c'est là la vraie principauté. Si, commandant aux hommes, il obéit à ses passions, je prétends qu'il est le plus esclave de tous les esclaves. Et comme celui qui est dévoré par une fièvre intérieure, quoique rien ne paraisse au dehors, et que la plupart ne

[1] Traduction d'Auger, revue.

s'en aperçoivent pas, est déclaré par les médecins attaqué d'une fièvre dangereuse ; de même celui dont l'âme est asservie à ses passions, quoique tout au dehors annonce le contraire, je le déclare esclave, parce qu'il est dominé intérieurement par la tyrannie de ses mauvais désirs ; je le déclare malade, parce qu'il est brûlé intérieurement par la fièvre des vices. Celui qui a secoué le joug des passions, que ses mauvais désirs ne dominent pas, qui n'éprouve pas une crainte déraisonnable de la pauvreté, de l'infamie, de tout ce qu'on regarde comme triste dans le monde, fût-il revêtu de haillons, habitât-il une prison, fût-il chargé de chaînes, est à mes yeux le plus libre de tous les hommes libres, le plus prince de tous les princes. Les pouvoirs de cet empire ne s'achètent pas à prix d'or : ils ne sont exposés ni aux invectives d'un accusateur, ni aux attaques de l'envie, ni aux artifices de l'intrigue. Placés comme dans l'asile inviolable d'une philosophie sainte, ils sont stables et permanents, ne cèdent à aucune révolution, ni à la mort même. C'est ce qu'attestent les martyrs, dont les corps sont réduits en cendre, et dont le pouvoir augmente tous les jours, chasse les démons, dissipe les maladies, excite le zèle des villes, appelle ici les peuples. Ce pouvoir a une telle force, même après la mort des saints, que tous accourent en foule, non contraints par la nécessité, mais entraînés par une ardeur que le temps ne peut ralentir.

2. Vous le voyez, ce n'est pas à tort que j'ai annoncé ce temple comme plus auguste que les palais des princes. Les faveurs qu'on obtient dans ces palais ressemblent aux feuilles qui sèchent et aux ombres qui passent : les grâces qu'on reçoit ici sont plus fermes que le diamant, puisqu'elles sont immortelles, immuables, qu'elles ne cèdent à aucune révolution, qu'elles viennent d'elles-mêmes à ceux qui les désirent, qu'elles ne sont pas sujettes à être disputées, ni attaquées en justice, ni calomniées. Les avantages temporels trouvent une foule d'envieux ; plus les avantages spirituels s'étendent sur un grand nombre de personnes, plus ils se multiplient et deviennent précieux. Vous pouvez vous en convaincre par le discours même que je vous adresse. Si je l'avais retenu au dedans de moi-même, je n'en aurais été que plus pauvre ; en le répandant sur tous ceux qui m'écoutent, comme une bonne semence dans une bonne terre, je multiplie mes biens, j'augmente mes richesses, en même temps que je vous rends plus riches : cette profusion m'enrichit loin de m'appauvrir. C'est tout le contraire pour l'or : si j'en ai une grande quantité en réserve, et que je veuille en faire part à tous, ce partage diminuera ma possession, et je ne conserverai plus mon ancienne opulence.

3. Puis donc que les avantages spirituels ont une si grande supériorité, puisqu'ils se communiquent si facilement à tous ceux qui veulent les recevoir, recherchons-les avec ardeur, cessons de poursuivre des ombres, des précipices, des écueils. C'est afin d'augmenter notre ardeur pour les avantages spirituels que Dieu a fait les avantages temporels de nature à expirer avant la mort de celui qui les possède. Je m'explique. Ce n'est pas lorsque l'homme meurt que ces avantages meurent avec lui ; mais ils se flétrissent et disparaissent entièrement lorsqu'il vit encore, afin que l'expérience lui apprenne que, par leur nature, ils sont plus fragiles que le verre, plus fugitifs que l'ombre, et que cette connaissance le guérisse de la fureur qui lui fait désirer et embrasser des objets qui lui échappent. Par exemple, les richesses abandonnent souvent le riche avant sa mort. La jeunesse n'attend point notre trépas, elle nous quitte au milieu de la route pour faire place à la triste vieillesse. La beauté expire du vivant même de la femme qui en est si fière, et à ses traits agréables succèdent des traits difformes. Il en est de même de la gloire, de la puissance, des honneurs, qui sont passagers, et plus mortels que les hommes qui les possèdent. On voit périr tous les jours des biens présents comme on voit mourir des corps. Or, cela arrive afin que nous nous attachions uniquement aux biens futurs, que nous soupirions après leur jouissance, et que, marchant sur la terre, nous vivions dans le ciel par le désir.

Dieu a fait deux vies différentes entre elles, l'une présente, l'autre future ; l'une visible, l'autre invisible ; l'une sensible, l'autre spirituelle ; l'une dont on jouit réellement, l'autre dont on ne jouit que par la foi ; l'une qui est entre nos mains, l'autre qui n'est qu'en espérance ; l'une est la carrière, l'autre le prix ; il a donné à l'une les combats et les travaux, il a réservé pour l'autre les couronnes et les récompenses ; l'une est la mer, l'autre le port ; l'une est courte, l'autre immortelle. Ainsi, comme beaucoup d'hommes préféraient les

choses sensibles aux choses spirituelles, il a rendu celles-là fragiles et passagères, afin de nous éloigner des choses présentes et de nous attacher fortement à l'amour des biens futurs. Ensuite, comme les choses invisibles et spirituelles n'existaient que par la foi et en espérance, que fait-il? Se revêtant de notre chair, et accomplissant ses desseins admirables, il paraît dans le monde, nous met sous les yeux les choses futures, et par là confirme dans la foi les esprits les plus grossiers. En effet, comme il nous apportait une vie angélique, qu'il faisait le ciel de la terre, qu'il donnait des préceptes qui devaient égaler aux puissances incorporelles ceux qui les pratiqueraient, que des hommes il faisait des anges, qu'il les appelait à des espérances célestes, qu'il multipliait leurs combats, qu'il leur ordonnait de prendre un essor plus sublime, de s'élever jusqu'au plus haut des cieux, de s'armer et de combattre contre toute la troupe des esprits impurs, d'étouffer le tumulte des passions, de porter un corps et de le mortifier, d'être revêtu d'une chair et d'être l'égal des puissances spirituelles : comme il donnait, dis-je, ces préceptes, que fait-il? comment rend-il le combat plus aisé? Ou plutôt, si vous le trouvez bon, parlons d'abord de la grandeur des préceptes; voyons comment il nous fait prendre notre essor en haut, comment il nous a ordonné presque de nous dépouiller de la nature humaine pour nous transporter dans le ciel.

4. La loi ordonnait de prendre œil pour œil. *Si quelqu'un*, dit Jésus-Christ, *vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche.* (Matth. v, 39.) Il ne nous dit pas seulement : Supportez l'injure avec douceur et avec courage ; mais : Que votre modération aille plus loin, préparez-vous à souffrir plus encore qu'on ne veut vous faire souffrir, opposez un excès de modération à un excès d'injure, afin que celui qui vous insulte, respectant votre extrême douceur, soit touché et se retire. *Priez*, dit le même Jésus, *pour ceux qui vous calomnient*, *priez pour vos ennemis*, *faites du bien à ceux qui vous haïssent.* (Matth. v, 44.) Et lorsqu'il conseille la virginité : *Que celui*, dit-il, *qui peut comprendre ceci*, *le comprenne.* (Matth. XIX, 12.) Comme après la désobéissance d'Adam, la virginité s'était enfuie du paradis terrestre, et avait quitté le monde où nous vivons, Jésus-Christ l'a ramenée, après un long bannissement, dans son ancienne patrie, dont elle était exilée. Dès son entrée dans le monde, honorant la virginité et changeant les lois de la nature, il est né d'une femme qui est demeurée vierge en devenant sa mère. Ainsi, comme en venant sur la terre il nous donnait ces préceptes et qu'il rendait notre vie sublime, il nous offrait une récompense qui répondait à nos travaux, qui même leur était bien supérieure. Mais cette récompense-là même était invisible, elle n'existait qu'en espérance, par la foi, et dans l'attente des choses futures. Puis donc que les préceptes étaient relevés et pénibles, que les prix et les couronnes n'existaient que par la foi, voyez comment il procède, comment il rend la lutte aisée et les combats faciles.

5. Comment procède-t-il donc ? Il emploie deux moyens. Le premier, c'est de pratiquer lui-même ce qu'il ordonne ; le second, c'est de nous montrer lui-même les récompenses et de nous les mettre sous les yeux. Dans ses paroles il offre le précepte et la récompense. Voici le précepte : *Priez pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent ;* voici la récompense : *afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux.* (Matth. v, 44 et 45.) Et encore : *Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions*, *qu'ils vous persécuteront*, *qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux.* (Matth. v, 11 et 12.) Vous voyez encore ici le précepte et la récompense. Il ordonne le travail, et il prépare lui-même le salaire. *Celui*, dit-il encore, *qui abandonnera sa maison*, *ses frères et ses sœurs*, voilà le précepte, *recevra le centuple et possédera la vie éternelle* (Matth. XIX, 29), voilà le prix et la couronne. Ainsi, je le répète, comme les préceptes étaient relevés, et que les récompenses n'étaient pas visibles, que fait-il ? Il nous montre lui-même les préceptes en exécution, et il nous met les couronnes sous les yeux. Et comme celui à qui on ordonne de marcher dans une route non battue, s'il voit quelqu'un marcher devant lui, entreprend plus aisément la chose et l'exécute avec plus d'ardeur : de même, dans les préceptes, quand nous nous voyons précédés, nous marchons facilement. Afin donc que notre faiblesse suivît avec moins de peine, Jésus-Christ, se revêtant de notre

chair et de notre nature, a marché lui-même dans la route, et nous a montré les préceptes en exécution. Ce précepte : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche*, il l'a exécuté lui-même, quand il fut frappé par un serviteur du grand prêtre. Sans entreprendre de se venger, il se contenta de répondre avec douceur : *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* (Jean, XVIII, 23.) Vous voyez une patience incroyable, une humilité merveilleuse. Il était frappé non par un homme libre, mais par un vil et méprisable esclave; et il répond avec une modération extrême. C'est ainsi que son Père disait aux Juifs : *Mon peuple, que vous ai-je fait? en quoi vous ai-je affligé? quelle peine vous ai-je causée? répondez-moi.* (Mich. VI, 3.) Jésus-Christ dit lui-même : *Faites voir le mal que j'ai pu dire.* Son Père avait dit : *Répondez-moi.* Jésus-Christ dit lui-même : *Pourquoi me frappez-vous?* Son Père avait dit : *En quoi vous ai-je affligé? quelle peine vous ai-je causée?* Et lorsqu'il enseigne la pauvreté, voyez comme il la montre lui-même dans sa personne : *Les renards,* dit-il, *ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (Matth. VIII, 20.) Vous voyez son extrême pauvreté : il n'avait ni maison, ni table, ni siége, rien en un mot. Il nous enseignait à écouter patiemment les injures; et il nous a donné l'exemple de cette patience. Lorsque les Juifs l'appelaient possédé du démon et samaritain, il pouvait les punir de leur insolence et les faire périr; mais il ne leur faisait que du bien, il chassait leurs démons. *Priez pour ceux qui vous calomnient,* nous dit-il; et il l'a fait sur la croix. Lorsque les Juifs l'eurent crucifié, il disait à son Père du haut de la croix où ils l'avaient attaché : *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* Il faisait cette prière, non qu'il ne pût leur pardonner lui-même, mais il voulait nous apprendre à prier pour nos ennemis. Comme il voulait nous instruire par des actions, encore plus que par des paroles, voilà pourquoi il a ajouté une prière. Que les hérétiques n'abusent donc point de paroles qui annoncent sa bonté pour le taxer de faiblesse; car c'est le même qui a dit : *Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés.* (Matth. IX, 6.) Mais comme il voulait nous instruire, je le répète, et que celui qui instruit offre son propre exemple sans se borner à des discours, c'est pour cela qu'il a ajouté une prière. C'est ainsi qu'il a lavé les pieds de ses disciples, non qu'il fût moindre qu'aucun d'eux, mais quoiqu'il fût leur Seigneur et leur Maître; il s'est abaissé à cette humble fonction, afin de leur enseigner l'humilité. C'est pour cela encore qu'il leur disait : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth. XI, 29.)

6. Voyons maintenant comment ce même Dieu nous offre et nous met sous les yeux les prix et les récompenses. Il nous a promis la résurrection des corps, l'incorruptibilité, l'enlèvement au milieu des nues et des airs pour aller au-devant de lui; et c'est ce qu'il nous a montré par des effets. Comment cela? Il est ressuscité après sa mort, et il a conversé pendant quarante jours avec ses disciples, afin qu'ils fussent bien assurés quels doivent être nos corps après la résurrection. Il nous dit par la bouche de son Apôtre : *Nous serons enlevés dans les nues pour aller à la rencontre du Seigneur au milieu des airs* (I Thess. IV, 16); et c'est ce qu'il nous a encore montré dans sa personne. Lorsqu'après sa résurrection il devait monter dans le ciel, *il s'éleva*, en présence de ses disciples, *et il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux; les disciples étaient frappés d'étonnement en le voyant monter dans le ciel.* (Act. I, 9.) Notre corps, comme tiré de la même masse que celui de Jésus-Christ, participera à la même gloire; les membres seront tels que la tête, et la fin telle que le commencement. C'est ce que saint Paul exprime plus clairement par ces mots : *Il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.* (Philip. III, 21.) Or, s'il est conforme à celui de Jésus-Christ, il prendra la même route, et il s'élèvera de même dans les nues. Attendez-vous donc aussi au même avantage dans la résurrection. Comme le nom de royaume céleste était obscur pour ceux à qui on le prononçait, c'est pour cela que Jésus-Christ, se transportant sur une montagne, se transfigura en présence de ses disciples, qu'il leur fit voir un échantillon de la gloire future, et comme une image imparfaite de ce que seraient un jour nos corps. Dans sa transfiguration, il se montra avec ses habits, ce qui ne sera pas dans la résurrection de nos corps. Ils n'auront besoin ni de vêtement, ni de toit, ni d'abri, en un mot,

d'aucune des commodités que nous leur procurons. En effet, si, avant son péché, Adam ne rougissait pas d'être nu, parce qu'il était revêtu de gloire ; à plus forte raison nos corps n'auront-ils besoin de rien lorsqu'ils seront élevés à un état beaucoup plus parfait. Aussi Jésus-Christ en ressuscitant a-t-il laissé ses habits dans le tombeau, et a-t-il élevé dans les cieux son corps qui n'était revêtu que d'une gloire ineffable, et d'une splendeur immortelle.

Pénétrés de ces idées, mes très-chers frères, instruits par les oreilles et par les yeux, par ce qu'on nous a dit et par ce que nous avons vu, menons une telle vie sur la terre, que, transportés un jour dans les nues, nous vivions éternellement avec Jésus-Christ, sauvés par sa grâce et jouissant des biens futurs. Puissions-nous tous obtenir ces avantages en Jésus-Christ Notre-Seigneur, avec qui soient, au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur, l'empire, l'adoration, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR LE PROPHÈTE ÉLIE

Sur la Veuve et sur l'Aumône.

ANALYSE.

1° Cette homélie qui ne porte aucune marque du temps ni du lieu on elle fut prononcée a pour but d'exhorter à la pratique de l'aumône. Dignité de cette vertu pratiquée admirablement par deux veuves une de l'ancien, une du nouveau Testament. — 2° La famine désole la terre par l'ordre du prophète Elie qui se réfugie chez la veuve de Sarepta. — 3° Court et charmant tableau de l'habitation de cette veuve. — 4° Dieu avant de frapper les coupables prend toujours soin de les mettre publiquement dans leur tort. Exemple : Punition des Sodomites. — 5° Les prophètes et le Christ lui-même ont été souvent repoussés par les Juifs et accueillis par les Gentils. — 6° Elie fut lui-même soumis à la famine pour que les autres se souvinssent, pour qu'il se souvînt lui-même qu'il était homme. — 7° Elie aborde la veuve. Sagesse de celle-ci. — 8°-9° La veuve offre l'hospitalité à Elie malgré tous les obstacles qu'elle rencontre à faire cette bonne œuvre. — 10° Résumé et conclusion.

1. Dans ces jours qui étaient, pour nous tous, des jours de jeûne, j'ai souvent pensé à vous parler de l'aumône ; le soir arrivait, qui interrompait notre entretien. C'était sans doute un effet de la sagesse de Dieu qui, recherchant notre avantage, différait jusqu'à cette heure nos exhortations sur ce sujet. Dieu ne voulait pas que la table de l'aumône vous fût servie pendant que vous étiez divisés dans l'église. Ce n'est pas que nous ayons aujourd'hui quelque chose de bien relevé, de magnifique à vous dire, mais c'est que l'aumône est une vertu tout à fait relevée et magnifique; elle nous constitue dans l'intimité de Dieu; c'est une reine qui nous prend par la main et nous conduit, en toute confiance, dans les demeures du ciel, qui lui sont familières. Elle se montre : les puissances qui font la garde aux portes célestes voient que c'est l'aumône qui entre ; aussitôt, par égard pour l'aumône, elles font, même aux autres vertus, mille honneurs, en leur ouvrant les portes. Mais, si elles les voient venir sans l'aumône, elles ferment les portes ; c'est ce que nous démontre l'exemple de ces vierges qui ne furent pas admises dans la chambre de l'époux sacré, parce qu'elles n'avaient pas toujours de l'huile dans leur lampe. (Math. XXV.) Remarquez bien ici la différence : l'aumône sans la virginité, introduit ses nourrissons dans le ciel ; la virginité sans l'aumône n'a point ce pouvoir. Donc, puisque telle est la puissance de cette vertu, appliquons-nous, de toutes nos forces, à écouter les discours qui la recommandent. La meilleure recommandation et la plus courte sera de vous conduire auprès de la veuve de Sarepta, chez les Sidoniens. Ceux qui instruisent par leurs œuvres sont des maîtres beaucoup plus dignes de confiance que ceux qui se réduisent à des conseils en paroles. C'est pourquoi la veuve dont je vous parle sera pour nous enseigner l'aumône, le meilleur de tous les docteurs. Pour nous, c'est par nos discours que nous vous exhortons ; mais la veuve aura, de plus, le droit de vous instruire par ses œuvres ; elle vous montrera aussi une compagne, douée comme elle, de la même vertu ; car, il y a deux veuves : l'une, dans le Nouveau Testament, celle qui donna deux petites pièces de monnaie, l'autre dans l'Ancien, qui mérita de recevoir le prophète.

Toutes les deux parvinrent à la même sagesse, montrèrent la même douceur charitable, et, par la conformité de leurs bonnes œuvres, nous ont manifesté l'affinité des deux Testaments. Vous connaissez, au milieu des ports, ces tours, élevées à une grande hauteur, qu'on appelle des phares, portant une lumière qui brille toute la nuit sans s'éteindre; les marins errant en pleine mer, guidés par cette flamme éclatante, arrivent jusqu'au port, où ils trouvent la sécurité. Ces deux veuves par leur sérénité, furent deux ports qu'éclairait, dans les ténèbres les plus épaisses de la nuit, la lumière de leur âme généreuse. Car la vie de l'homme ressemble à la nuit, comme dit le bienheureux Paul : *La nuit est déjà fort avancée et le jour s'approche.* (Rom. XIII, 12.) Il en est qui, dans la nuit profonde, s'égarent sur la mer de l'avarice; ils sont près d'être engloutis; ces veuves les invitent à venir goûter leur sérénité tranquille, elles portent la flamme de la charité, qui brille toujours; elles conservent, elles ne laissent pas s'éteindre la lumière de l'aumône.

2. La veuve du Nouveau Testament nous occupera dans une autre occasion; aujourd'hui, c'est de la veuve de l'Ancien Testament que nous voulons vous parler. Tant qu'on célébrera cette veuve, on tressera aussi pour l'autre la couronne de louanges; comme leurs bonnes œuvres se ressemblent, elles se partagent aussi nos éloges. Donc, autrefois surgit une grande famine; ce n'est pas que la terre fatiguée refusât ses productions, mais les péchés des hommes écartaient le présent de Dieu. Donc, autrefois surgit une grande famine, plus triste, plus difficile à supporter que toutes les famines. Cette famine-là, c'était le grand Elie qui l'avait amenée, comme on fait venir son serviteur, comme on fait venir un bourreau, pour châtier les serviteurs qui outrageaient le Maître commun. N'hésitons pas à dire que ce furent les péchés des Juifs qui appelèrent cette famine. Ce fut la bouche du prophète qui la produisit : *Vive*, dit-il, *le Seigneur Dieu! il ne tombera de pluie que par ma bouche.* (III Rois, XVII, 1.)

Donc, le fléau ne se pouvait supporter, car cette voix terrible du prophète, non-seulement frappa la terre de stérilité, mais fit rebrousser les fleuves et dessécha tous les torrents. Et, de même qu'une fièvre ardente, brûlante, qui tombe sur le corps, n'en dessèche pas seulement la surface, mais le pénètre profondément et brûle les os; de même la sécheresse alors ne brûlait pas seulement la surface de la terre, mais descendait dans ses profondeurs, et tarissait, dans ses entrailles, tous les éléments liquides.

Donc, quelles paroles Dieu adressa-t-il au prophète? *Allez à Sarepta, chez les Sidoniens; là, je commanderai à une veuve de vous nourrir.* (Ibid. IX.) Qu'est-ce que cela veut dire? N'a-t-il donc reçu dans sa patrie, nulle part, des preuves de bonté? Vous l'envoyez dans une contrée étrangère, auprès d'une veuve? Si elle était dans l'opulence, si elle était très-riche, si c'était l'épouse d'un roi, si elle avait des magasins remplis de l'abondance des fruits de la terre, là même alors, la crainte de la famine ne rendrait-elle pas sa volonté plus stérile que la terre elle-même? Pour que le prophète ne pût pas adresser à Dieu de telles paroles, ou seulement les penser, le Seigneur le nourrit d'abord par l'entremise des corbeaux. (Ibid. VI.) C'était presque lui dire : Si j'ai pu faire que des êtres sans raison exerçassent envers vous l'hospitalité, sans doute il me sera bien plus facile encore d'y porter des créatures qui ont reçu la raison en partage.

3. Voilà pourquoi la veuve ne vient qu'après les corbeaux. Et il fallait voir ce prophète à la merci d'une faible femme; cette âme qui s'élevait jusqu'au ciel, cette âme divine, ce généreux, ce sublime Elie, comme un vagabond, comme un mendiant, arrivant aux portes de la veuve; et cette bouche, qui avait fermé le ciel, faisait entendre les paroles de ceux qui mendient : donnez-moi du pain, donnez-moi de l'eau. C'est pour vous apprendre qu'il n'y a rien d'affectueux, de bon, de charitable comme la maison d'une veuve, comme un abri rempli par la pauvreté, d'où est bannie la richesse, et tous les vices que la richesse enfante. Ce séjour était pur, vide de tout tumulte, plein de la perfection de la sagesse, plus tranquille que le port le plus paisible. Voilà les demeures faites pour les âmes des saints.

Donc, le prophète se dirigeait vers cette veuve, dont l'exemple allait confondre les Juifs, à qui les étrangers étaient odieux; il se dirigeait vers cette veuve, enseignant à tous combien les Juifs méritaient leur punition. Car lorsque Dieu doit punir, il ne se contente pas d'envoyer le châtiment, il ne lui suffit pas de son suffrage particulier; il s'excuse aussi, par

des faits réels, aux yeux des hommes, comme si, devant un tribunal, il discutait publiquement les soupçons dont le vulgaire le poursuit. Et de même que les juges qui vont prononcer le dernier supplice, assis sur leur tribunal, d'où ils dominent la foule, ordonnent d'ouvrir les tentures, de lever les rideaux, rassemblent auprès d'eux la cité tout entière, ils sont ainsi sur un théâtre public, et ils jugent, et sous les yeux de tous, qui les voient et qui les entendent, ils interrogent celui qui est en cause; ils font lire les actes, les pièces où sont relatés les crimes commis par l'accusé; ils font en sorte que l'accusé s'accuse lui-même, et enfin ils portent leur sentence; de même Dieu, comme assis au tribunal sublime de la prédication de l'Ecriture qu'il préside, ordonne à l'univers de se rassembler autour de lui, sous les yeux de tous, qui écoutent; il institue l'enquête et l'examen des péches; il ne fait lire ni actes, ni pièces; il n'expose pas des tablettes au milieu de l'assemblée : ce sont les péchés mêmes des coupables qu'il expose à la contemplation des yeux.

4. Au moment de lancer ses foudres vengeresses contre les habitants de Sodome; au moment d'exterminer villes et peuples sous cette flamme terrible, déluge étrange, inouï, beaucoup plus épouvantable que le premier, effrayante inondation, la première et la seule qu'ait jamais vue le soleil; avant d'infliger un châtiment de ce genre il révéla les fautes des coupables qu'il allait punir; il ne les révéla pas, comme je l'ai dit, en faisant lire des tablettes; il fit comparaître en public les crimes des méchants. (Gen. XIX.) Voilà pourquoi il envoya ses anges; ce n'était pas pour faire sortir Loth; il voulait montrer aux yeux la dépravation des gens de Sodome, et c'est ce qui arriva. Quand Loth eut reçu les voyageurs, la maison où s'exerçait l'hospitalité fut assiégée par tous; ils étaient là, tout autour, en cercle, et le général qui commandait ce siége, c'était l'amour infâme, l'abominable désir d'un commerce contraire à la loi de Dieu; passion effrénée qui ne connaissait plus les bornes de l'âge et de la nature. Les jeunes gens n'étaient pas seuls à entourer la maison : on vit venir aussi des vieillards; les cheveux blancs ne calmèrent pas cette rage; la vieillesse n'éteignit pas cette flamme insensée; on put voir, dans le port même, le naufrage; dans un cœur de vieillard, un détestable désir, et cette abominable passion ne s'arrêta pas là. Loth eut beau promettre de leur livrer ses filles, ils ne se retiraient pas, ils s'obstinaient, ils disaient qu'ils ne s'en iraient pas tant qu'on ne livrerait pas ces hommes à leur brutalité, et ils menaçaient des plus grands malheurs, celui qui leur avait promis de leur abandonner ses filles, afin de ne pas manquer, envers ses hôtes, aux égards de l'hospitalité. Voyez-vous comme le Seigneur a montré, par tous ces faits réels, la corruption des gens de Sodome, avant de leur faire subir le châtiment? C'est pour qu'à l'aspect du supplice qui les frappe, la grandeur du désastre ne brise pas votre cœur; c'est afin que vous ne vous mettiez pas de leur côté, pour accuser Dieu, mais, du côté de Dieu, pour les condamner, parce qu'il a pris soin de montrer d'abord toute leur corruption, parce qu'il nous a enlevé tout sujet de miséricorde, parce qu'il a supprimé en nous toute compassion, toute pitié pour eux. C'est ce qu'il fait en ce moment à l'égard du prophète. Dieu ne veut pas que la famine qui consume les Juifs soit pour vous un sujet de douleur; il vous montre leur barbarie, leur cruauté, leur dureté envers les voyageurs. En effet, non-seulement ils n'accueillirent pas le prophète, mais ils menacèrent de le tuer, ce qui résulte des paroles de Dieu même. En effet, il ne dit pas seulement à son prophète : *Retirez-vous!* mais il ajoute : *Cachez-vous.* (III Rois, XVII, 3.) Il ne vous suffit pas de fuir, pour sauver votre vie, il faut, de plus, vous cacher avec le plus grand soin, parce que c'est le peuple juif, peuple altéré du sang des prophètes, et qui s'entend à égorger les saints; il a toujours les mains rouges du sang des prophètes; voilà pourquoi Dieu, l'envoyant hors de la Judée, lui dit : Allez et cachez-vous; mais quand il l'envoie vers la veuve : *Je lui ai*, dit-il, *commandé.* Voyez-vous comme il lui conseille de prendre beaucoup de précautions dans sa fuite, comme il lui ordonne, quand il entrera dans l'asile qu'il lui indique, de se montrer plein de confiance et de sécurité?

5. Ce n'est pas tout; Dieu a une autre pensée encore, quand il envoie ce prophète à la veuve. Plus tard, on devait voir le Christ, après tant d'incomparables bienfaits dont il avait comblé la Judée, après tant et tant de morts ressuscités par lui, après tous ces aveugles auxquels il avait rendu la lumière; après ces lépreux purifiés; après ces démons chassés; après cet

admirable enseignement qui sauve, tourmenté par ceux à qui il avait fait tant de bien; honoré par les Gentils qui n'avaient rien vu, qui n'avaient rien entendu. Il y avait là un sujet d'étonnement, de doute, d'incrédulité. Voilà pourquoi, bien avant le temps, le Seigneur nous montre, par ses serviteurs, la perversité des Juifs, l'affabilité, la douceur des Gentils. Voyez l'exemple de Joseph! ceux à qui lui-même venait distribuer des vivres entreprirent de le tuer; au contraire, un barbare l'éleva au faîte des honneurs. Voyez Moïse : comblés de ses bienfaits, les Juifs le chassent; un barbare, Jothor, lui donne l'hospitalité, lui fait un accueil affectueux. Voyez David, que Saül chassa, après qu'il eut tranché la tête de Goliath, et délivré Saül, et la cité tout entière de mille pressants dangers : au contraire, Anchus, un roi barbare, accueillit David et le combla d'honneurs. De même, ici encore, Elie chassé par les Juifs est accueilli par une veuve. Donc, lorsque vous verrez le Christ repoussé par eux, accueilli par les nations, rappelez-vous les figures qui présagent dans le passé, l'avenir, et ne vous étonnez pas d'une vérité qui se manifeste elle-même. Vous avez aujourd'hui entendu la parole du Christ qui vous fait entrevoir cet événement. Dans ses entretiens avec ces Juifs, irrités contre lui, il leur disait : *Il y avait beaucoup de veuves au temps d'Elie. Elie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens.* (Luc, IV, 25.) Mais, peut-être demandera-t-on, voilà un homme qui a montré pour la gloire de Dieu un zèle si ardent; pourquoi Dieu souffre-t-il qu'on l'afflige, qu'on lui rende la vie pleine d'angoisses? pourquoi l'envoie-t-il, tantôt vers un torrent, tantôt chez une veuve, ailleurs encore, comme un exilé qu'il force à passer d'un lieu dans un autre? Ces afflictions, ces angoisses vous préoccupent? écoutez encore ce qu'en dit Paul : *Ils étaient vagabonds, couverts de peaux de chèvres, manquant de tout, affligés, persécutés.* (Héb. XI, 37.) Pourquoi donc Dieu a-t-il permis qu'il fût affligé? Car enfin, si le prophète avait infligé ce châtiment aux Juifs pour venger les torts dont ils s'étaient rendus coupables envers lui, on aurait raison de dire qu'il était lui-même rangé avec justice sous le coup d'une affliction destinée à le rendre plus humain, à le corriger de sa cruauté; mais, au contraire, ce n'est pas parce qu'il leur gardait rancune des mauvais traitements qu'il en avait reçus, c'est parce qu'il détestait leurs fautes contre Dieu, leur malignité, leur insolence; voilà pour quelles raisons il les frappait de cette famine. Comment donc se fait-il qu'il soit lui-même soumis au châtiment, qu'il le subisse avec eux? pourquoi ne jouit-il pas de l'abondance de tous les biens, sans avoir rien à craindre? C'est que, si le Prophète, pendant que les autres étaient frappés par le fléau, pendant que les autres périssaient par la faim, eût joui des délices d'une bonne table, on aurait pu l'accuser de cruauté. Qu'offrirait de merveilleux l'existence d'un homme qui a tout en abondance, et qui jouit des malheurs d'autrui? Dieu donc a permis qu'il eût sa part du désastre, qu'il sentît par expérience les malheurs qui se réalisaient; qu'il eût sa part des tourments de la faim, pour vous apprendre que ce qu'il éprouvait le plus, ce n'était pas la faim, mais le zèle de Dieu. Et en effet, dans cette vie d'angoisses, pressé par ce manque absolu de ressources, tourmenté, affligé, rien ne put pourtant le contraindre à rapporter ses menaces, parce que l'ardeur d'un vrai zèle s'exprimait par cette voix bienheureuse. Aussi, trouvait-il plus de charmes à subir l'affliction lui-même, à regarder le châtiment des coupables, qu'à les voir affranchis du fléau et retombant dans leur première impiété.

6. Telles en effet se montrent partout les âmes des saints; pour la correction des autres ils exposent volontiers eux-mêmes leur propre sécurité. Dieu n'a pas voulu qu'on pût dire qu'Elie, par un excès de cruauté, avait prolongé la famine, et Dieu permit que son serviteur en souffrît lui-même, afin de vous faire comprendre la vertu du Prophète. Autre raison d'ailleurs; souvent ceux qui opèrent des miracles cèdent à l'orgueil qui les emporte, et les témoins de ces miracles se persuadent facilement qu'il y a, dans ceux qui les font, quelque chose de supérieur à la nature. Dieu a pourvu à ces deux dangers, en soutenant et corrigeant notre faiblesse. Que les choses se passent ainsi, c'est ce qu'il est facile de conclure des paroles de l'Apôtre. Ecoutez Paul, quand il déclare que le don des miracles provoque l'orgueil : *De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'orgueil, j'ai ressenti dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange de Satan, pour me donner des soufflets.* (II Cor. XII, 7.) Quant aux témoins portés à

concevoir une trop haute opinion de ceux qui opèrent les miracles, c'est encore le bienheureux Paul qui nous les dénonce. Après avoir parlé de ses révélations, il ajoute : *Si je voulais me glorifier, je le pourrais sans imprudence, car je dirais la vérité.* (II Cor. XII, 6.) Pourquoi donc ne vous glorifiez-vous pas? *Je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi.* Dieu donc, pour empêcher qu'il n'arrivât à Elie rien de pareil (c'était Elie, mais Elie était homme) a mêlé au miracle la défaillance de la nature. Voilà pourquoi celui qui maîtrisait le ciel n'a pas pu maîtriser sa faim ; celui qui resserrait les entrailles de la terre a été impuissant à resserrer les siennes, il a dû avoir recours à une femme, à une veuve; c'est pour vous faire comprendre, et la puissance de Dieu et la faiblesse de l'homme. Et ce n'est pas là que se réduit l'utilité à recueillir de cette histoire. Il y a plus encore. Quoi donc? Il y a que, si l'on vous exhorte à imiter le zèle du Prophète, vous ne devez pas vous décourager, vous désespérer, dire qu'il était d'une nature supérieure à la vôtre; que c'est là ce qui lui donnait, auprès de Dieu, tant de confiance. Et ce conseil que nous vous adressons, vous est insinué par un Sage : *Elie était un homme sujet, comme nous, aux mêmes misères* (Jacq. V, 17); comme s'il disait : ne croyez pas qu'il soit impossible d'atteindre, avec lui, au faîte de la sagesse; il avait la même nature que nous. Toutefois son incomparable, sa divine vertu l'a élevé de beaucoup au-dessus des autres hommes.

7. Mais il est temps de retourner à notre veuve. *Elie*, dit le texte, *s'en alla à Sarepta, ville de Sidon, et il trouva une femme veuve qui ramassait du bois.* (III Rois, XVII, 10.) Digne portique d'une maison qu'habite la pauvreté. Eh bien! après? a-t-il rebroussé chemin, quand il a vu ces prémices de l'hospitalité annoncée? Non, il avait entendu la parole divine; il cria donc, derrière cette femme, et lui dit : *Apportez-moi un peu d'eau, et elle alla pour lui apporter de l'eau.* Femme vraiment généreuse et vraiment sage, et, si l'expression ne paraît pas trop hardie, femme vraiment digne de la grande âme du prophète! Mais non, cette expression n'est pas trop hardie; car, si cette femme n'eût pas été réellement digne, elle n'aurait pas été jugée digne de recevoir ce grand saint. De même que le Christ a dit à ses disciples : *En quelque ville, ou en quelque village que vous entriez, informez-vous qui est digne de vous loger, et demeurez là.* (Matth. X, 11.) De même, ici, c'est parce que Dieu savait que cette femme était digne, entre tous les autres habitants, de recevoir le prophète, que, négligeant tous les autres, il l'a indiquée au prophète. Voyons, dans la réalité même de la conduite, la noblesse de son âme : *Apportez-moi*, dit-il, *de l'eau dans un vase.* Voilà, certes, de la part de cette femme, une grande preuve de sagesse. Comment, elle lui répond? elle s'entretient avec lui? elle ne se jette pas sur lui? elle n'appelle pas tout le peuple pour punir cet être exécrable? N'est-ce pas là une conduite étonnante, admirable? Qu'une pauvre femme poussée par la faim, ait pu, avec une apparence de raison, s'abandonner jusque-là à sa colère, c'est ce que va prouver un exemple emprunté aux Juifs. Elie avait un disciple, Elisée, un second Elie (car le disciple était la reproduction du maître). Elisée, après Elie, prédit une famine ; ce n'est pas lui qui l'envoya, comme l'avait fait Elie; la famine devait venir, Elisée la prédit. Eh bien! que fit le roi qui régnait alors? Il se revêtit d'un sac; le fléau brisa son orgueil. Cependant, tout brisé qu'il était, lorsqu'il entendit les lamentations d'une femme qui déplorait la famine, il entra dans une telle colère, qu'aussitôt il s'écria et dit : *Que Dieu me traite dans toute sa sévérité, et y ajoute encore, si la tête d'Elisée, fils de Saphat, est sur ses épaules jusqu'à la fin du jour!* (IV Rois, VI, 31.) Voyez-vous la colère du roi? Voyez la sagesse de la femme. Elle rencontre celui, je ne dis pas qui a prédit la famine, mais qui a fait la famine; elle est tout près de la ville, elle ne s'indigne point, elle ne s'abandonne pas à la colère, elle n'excite pas le peuple à le livrer au supplice; elle lui obéit avec une parfaite sagesse.

8. Or, vous savez bien ce qui arrive parfois, quand nous sommes préoccupés, nos amis mêmes nous importunent; nous ne pouvons pas les supporter. Maintenant, quand une affliction terrible comme la famine vient à fondre sur nous, la lumière même nous est à charge : c'est ce que prouve encore un exemple emprunté aux Juifs. Moïse arrivait, leur annonçait des biens sans nombre, l'affranchissement de la tyrannie, la liberté, le retour dans leur ancienne patrie : *Mais ils ne l'écoutèrent point, à cause de leur extrême affliction et des tra-*

vaux qui les accablaient. (Exode, VI, 9.) A l'aspect d'un homme qui leur apportait de si heureuses nouvelles, ils se détournèrent. Cette femme vit le prophète, qui ne venait pas pour dissiper la famine, mais pour lui être à charge à elle-même; et elle n'éprouva rien de ce qu'on vit chez les Juifs. Ce qui les rendait moroses, c'était la fatigue de leurs travaux ; cette femme, au contraire, ne souffrait pas de la fatigue; elle éprouvait la faim cruelle; certes, entre la fatigue et la faim, la différence est grande. Et non-seulement elle ne se détourna pas, elle fit plus : elle épuisa toute sa pauvreté, pour bien recevoir celui qui leur avait infligé la famine. *Et elle s'en alla pour lui apporter de l'eau,* dit le texte, *et le prophète cria, et dit: apportez-moi aussi du pain, et je mangerai.* (III Rois, XVII, 11.) Que fit la femme alors? même alors, elle consent à tout. Mais que dit-elle? *Vive le Seigneur votre Dieu! je n'ai point de pain, je n'ai qu'une poignée de farine.* Pourquoi jure-t-elle? C'est que le prophète a demandé du pain; du pain, elle n'en avait pas; donc, elle a eu peur que pendant qu'elle ferait cuire, qu'elle préparerait son pain, ce qui demandait du temps, le prophète, ne supportant pas ce retard, ne se retirât, et que la proie offerte à son hospitalité n'échappât de ses mains. Voilà pourquoi elle s'est empressée, sous la foi du serment, de lui apprendre que ce n'est pas la farine qui lui manque, mais le pain; qu'elle a de la farine; et il ne lui suffit pas de son serment, elle y ajoute la démonstration, par l'action qu'il lui voit faire, *Voici*, en effet, dit-elle, *que je ramasse deux morceaux de bois, et je rentrerai, et j'apprêterai à manger à mes fils et à moi, et nous mangerons, et nous mourrons.*

Entendez tous, constructeurs de palais magnifiques, acheteurs de somptueux domaines, qui promenez, par les places publiques, vos troupeaux de serviteurs, ou plutôt, riches et pauvres, écoutez tous : Il n'y a plus, pour personne, d'excuse depuis cette veuve; malgré tant d'embarras qui devaient l'arrêter, elle tranche tout, elle surmonte tout. Ecoutez, écoutez : C'était une étrangère, premier obstacle; du pays de Sidon, second obstacle; car, ce n'est pas la même chose que d'être, à quelque titre que ce soit, étranger, ou d'être originaire de Sidon, d'une ville infâme. Le Christ, dans les Evangiles, parle de cette ville comme d'une cité abominable. (Matth. XI, 21, 22.) Cette femme donc était étrangère, et du pays de Sidon; c'était une femme, par conséquent un être faible, ayant, à tous égards, besoin d'appui; elle était veuve, quatrième obstacle; cinquième obstacle, le plus grand de tous, des enfants à nourrir. Ecoutez, veuves, et vous toutes qui nourrissez des enfants : elle n'a pas trouvé là une excuse suffisante, légitime, pour ne pas faire l'aumône, pour écarter des étrangers. Elle n'avait plus qu'une poignée de farine, et après, c'était la mort qu'elle attendait. Pour vous, quand vous auriez tout dépensé, quand vous vous seriez mis à nu, encore pouvez-vous aller chez les autres, et là trouver quelque consolation : mais alors, nul moyen de mendier; tous les refuges étaient fermés; c'était la famine. Aucun obstacle ne l'arrêta. Je veux dire, maintenant, un sixième obstacle, à savoir, la personne même que cette femme allait accueillir. Ce n'était ni un ami, ni une connaissance, mais un voyageur, un étranger; ajoutez que la religion élevait comme un mur entre elle et lui. Et ce n'était pas seulement un voyageur, un étranger, c'était précisément celui qui avait appelé la famine.

9. Et cependant, aucun de tous ces obstacles ne prévalut, n'arrêta cette femme; elle offrit des aliments à cette bouche qui lui avait enlevé tous ces aliments; l'auteur de la famine fut nourri par cette femme des restes que lui laissait la famine. C'est toi, dit-elle, qui m'a fait perdre tout ce que j'avais; c'est grâce à toi que je n'ai plus que cette poignée de farine; eh bien! jusqu'à cette pauvre poignée de farine, je la dépenserai pour toi; je m'exposerai moi-même, et mes enfants avec moi, je les exposerai à la mort, pour que toi, l'auteur de notre détresse, tu ne ressentes pas, de cette détresse, la moindre atteinte. Qui poussa jamais plus loin le culte de l'hospitalité? Je dis que celui-là est impossible à rencontrer. Elle voit un voyageur, et, tout de suite, elle ne sent plus qu'elle est mère; elle oublie les douleurs de l'enfantement; elle voit ses enfants autour d'elle, et sa résolution tient bon. Je sais bien que l'on dit et que l'on répète : un tel a donné à un pauvre la seule tunique qu'il avait lui-même pour se couvrir; il s'en est dépouillé pour en revêtir celui qui était nu; il a emprunté un manteau, et il a pu se retirer ainsi; et cette action a paru belle et admirable. Assurément, c'est une belle action; mais ce qu'a fait cette veuve est bien plus beau encore. Celui

qui s'est dépouillé, qui a recouvert les membres nus du pauvre, pouvait du moins emprunter un manteau; mais cette veuve, après avoir dépensé sa poignée de farine, ne pouvait pas s'assurer une autre poignée de farine; le danger, pour elle, ne se réduisait pas à la nudité, elle ne pouvait que s'attendre à la mort, pour elle et pour ses enfants. Eh bien! quand nous voyons que, ni la pauvreté, ni ses enfants à nourrir, ni l'horreur de la famine, ni une telle indigence, ni la mort qui l'attend, rien ne l'arrête, quelle pourra être notre excuse, à nous qui sommes dans l'abondance? quelle sera l'excuse des pauvres? *Vive le Seigneur votre Dieu! je n'ai point de pain, je n'ai qu'une poignée de farine dans un pot, et un peu d'huile dans un petit vase; et voici que je ramasse deux morceaux de bois, et je rentrerai, et j'apprêterai à manger à mes fils et à moi, et nous mangerons, et nous mourrons.* Plainte lamentable, ou plutôt parole bienheureuse et digne du ciel, qu'il faut que chacun de nous inscrive sur les murailles de sa maison, dans la chambre où nous dormons, dans la salle où nous prenons nos repas. Chez nous, hors de chez nous, sur la place publique, dans les réunions de nos amis, quand nous allons au tribunal, quand nous entrons, quand nous sortons, chacun de nous tous, méditons cette parole, et voici ce que je dis, ce que j'affirme, c'est qu'il n'est pas d'homme, eût-il un cœur de pierre, de fer, de diamant, qui, lorsqu'un pauvre s'approchera de lui, le renvoie encore les mains vides, si cet homme a inscrit cette parole, si cet homme tient ses regards fixés sur cette veuve.

Mais peut-être me dira-t-on : envoyez-moi un prophète, et vous verrez quel accueil je lui ferai, moi aussi. Formulez votre promesse et moi je vous amène un prophète; que dis-je, un prophète? je vous amène le Seigneur même des prophètes, Celui qui est, pour nous tous, notre Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car c'est lui qui prononce cette parole : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* (Matth. XXV, 35.) S'il y a des incrédules qui dédaignent cette parole et les devoirs de la charité, on les leur fera comprendre à l'heure des châtiments et des supplices. Attendu que c'est le Christ lui-même qu'ils auront dédaigné, ils s'en iront subir l'insupportable torture. Pour ceux qui nourrissent les pauvres, c'est au Christ lui-même qu'ils donnent leurs soins : à eux la royauté du ciel!

10. Peut-être avons-nous fait un trop long discours. Plût au ciel qu'il nous fût permis, tous les jours, de vous entretenir de l'aumône! S'il vous semble que nous vous en avons assez dit, eh bien! résumons toutes nos réflexions. J'ai dit pourquoi le prophète a été envoyé à cette veuve; c'est pour que vous cessiez de mépriser la pauvreté, d'attacher tant de prix aux richesses, de vanter le bonheur du riche, de plaindre, de déplorer la condition de l'indigent; c'est pour que vous compreniez la malignité des Juifs. C'est la coutume de notre Dieu, quand il apprête un châtiment, de se justifier par des faits qui se réalisent : il ne veut pas que, voyant dans la suite des temps le Sauveur commun de tous les hommes, rejeté par ces Juifs, accueilli par les nations, vous soyez étonnés et incertains; voilà pourquoi il vous montre, longtemps d'avance, leur perversité, leur habitude de récompenser par des tourments ceux qui leur ont fait du bien; il ne veut pas que vous taxiez de cruauté la prière du prophète, le châtiment que cette prière suscite, mais que vous y reconnaissiez un zèle divin, une sage sollicitude; apprenez que, même les plus vertueux ont besoin de correction, parce qu'ils sont des hommes comme nous; ne répondez pas, quand nous vous exhortons à montrer le même zèle que le prophète, qu'il vous est impossible de l'imiter. J'ai dit, en parlant de la veuve, comment, dans une si grande détresse, malgré la famine qui la tourmentait, elle n'a pas adressé une seule parole amère au Prophète, quoique sa colère eût été de circonstance, ce que j'ai prouvé par le caractère des Juifs : rien de pareil pourtant ne s'est montré en elle; avec une douceur, une charité parfaite, elle l'a accueilli; toute son indigence, elle l'a dépensée pour lui faire honneur, et, cependant, c'était une femme de Sidon, une étrangère; elle n'avait pas entendu les leçons de la sagesse, les prophètes recommandant l'aumône; elle n'avait pas entendu les paroles du Christ : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* Quel pardon pourrons-nous mériter, si, après tant d'exhortations, lorsque de si hautes récompenses nous sont promises, lorsque l'on nous offre le royaume des cieux, nous ne parvenons pas, avec cette veuve, à la même perfection de la bonté, de la charité? C'était une femme de Sidon, c'était une étrangère, une femme, une veuve, chargée de nombreux enfants, et la famine était là, elle en voyait tous les dangers,

elle n'attendait plus que la mort, et elle allait accueillir un inconnu, l'auteur même du fléau, et, dans ces circonstances mêmes, elle n'épargna pas sa dernière poignée de farine! eh bien! nous, qui avons entendu les prophètes, qui jouissons des dogmes divins, qui pouvons sagement méditer sur le monde à venir, qui ne subissons pas la famine, qui sommes bien plus riches que cette femme, de quel prétexte, de quelle excuse, pourrons-nous nous couvrir, nous, avares de nos richesses, et gaspilleurs de notre salut? Donc, évitons à tout prix les châtiments terribles, montrons aux pauvres toute la tendresse de nos entrailles, afin de mériter, nous aussi, les biens à venir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIE SUR CE TEXTE :

JE LUI AI RÉSISTÉ EN FACE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Comme on venait de lire ce passage de l'épître aux Galates : *Lorsque Pierre vint à Antioche, je lui ai résisté en face,* saint Chrysostome craignant qu'une dissension, si petite qu'elle fût, entre ceux qu'il nomme les colonnes de l'Eglise, ne troublât l'esprit des fidèles, entreprend d'expliquer cet endroit dans un long discours. — 1. Il revient au milieu de son auditoire comme un petit enfant revient dans les bras de sa mère. Le sujet qu'il va traiter étant d'une importance particulière, réclame aussi une attention particulière. — 2-3. L'orateur exagère à dessein la gravité des conséquences qu'entraînerait pour les deux apôtres cette dispute si elle était véritable. — 4-6. La réprimande de Paul supposerait de la faiblesse chez Pierre. Cependant Pierre a donné d'éclatantes preuves de courage et de zèle après comme avant la passion. — 7. Pierre est justifié ; mais il reste à justifier Paul. — 8. Paul respectait Pierre et l'aimait; comment donc expliquer le passage de l'épître aux Galates? — 9. L'orateur reprend la question de plus haut. Pierre était l'apôtre des Juifs, Paul celui des Gentils. — 10 Pourquoi Pierre est-il envoyé aux Juifs et Paul aux Gentils? — 11. Les Juifs avaient trop de haine contre Paul pour qu'il pût être leur apôtre. — 12. Pierre prêchant aux Juifs usait de condescendance et les détachait doucement de la loi de Moïse, Paul prêchant aux Gentils étrangers à la loi de Moïse n'avait pas tous ces ménagements à garder : voilà à quoi se réduit la différence de leur prédication, voilà à quoi se réduit cette divergence entre Pierre et Paul, si énormément exagérée par les rationalistes allemands, sous les noms barbares de *Pétrinisme* et de *Paulinisme*, une différence de conduite. — 13. Paul judaïsait aussi par politique, et quand la condescendance aux rits judaïques devenait dangereuse, Pierre savait s'en affranchir entièrement. Comment donc expliquer les reproches qu'il dit avoir adressés à Pierre? — 14. Exposé des faits qui donnèrent lieu à la réprimande. — 15. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas de l'apôtre Pierre, mais d'un inconnu que veut parler saint Paul; cette opinion est inadmissible. — 16. D'après saint Chrysostome, les reproches que Paul adresse à Pierre auraient été concertés d'avance entre eux. Cette opinion, dont Origène passe pour avoir été l'auteur, fut quelque temps soutenue par saint Jérôme, qui l'abandonna ensuite, pressé par les arguments de saint Augustin. — 17-20. L'orateur développe son opinion et la soutient.

1. Je ne vous ai quittés qu'un jour et je suis aussi triste et affligé que si j'avais été séparé de vous un an tout entier. Pour en juger, interrogez vos propres impressions. Un enfant à la mamelle, s'il vient à être arraché du sein maternel, partout où on l'emmène, regarde sans cesse à droite et à gauche, en cherchant des yeux sa mère; moi de même, emmené loin des bras maternels, je me retournais sans cesse, comme pour revoir votre sainte assemblée. Mais j'étais bien consolé en songeant que je vous quittais pour obéir au père qui nous chérit, et l'adoucissement de mon chagrin était la récompense de ma soumission. Je regarde, en effet, comme plus éclatant qu'un diadème, plus brillant qu'une couronne, l'honneur de voyager partout avec mon père spirituel; c'est ma parure et ma sécurité. C'est ma parure, car c'est ainsi que j'ai pu lui plaire et l'engager à m'aimer, au point qu'il ne se fasse jamais voir sans son enfant; c'est ma sécurité, car étant témoin et spectateur de mes luttes, il combat avec moi par l'efficacité de ses prières. Et de même que les efforts des matelots, le gouvernail et le souffle du zéphyr conduisent avec sécurité un navire dans le port, de même sa bienveillance, son affection et le secours de ses prières, plus puissantes que le zéphyr, que les matelots et que le gouvernail, font parvenir mon discours au port. J'avais encore une autre consolation, c'était de vous laisser devant une table somptueuse, tenue par un hôte libéral et magnifique. Je le savais, non-seulement par la renommée, mais par expérience; plusieurs auditeurs redisaient ce qu'ils avaient entendu, et j'ai pu juger du festin par ce qui

en restait. J'ai donc fait l'éloge de celui qui l'avait offert, j'ai admiré sa magnificence et sa richesse, mais je vous ai aussi félicités de votre zèle et de l'exactitude avec laquelle vous reteniez ses paroles, au point de pouvoir les rapporter à d'autres. C'est pourquoi nous avons plaisir nous-mêmes à parler devant un auditoire aussi zélé; car celui qui sème parmi vous ne jette point sa semence sur la route, ne la répand pas dans les épines, ne la laisse point tomber sur la pierre; votre champ est tellement riche et fertile que toutes les semences qu'il reçoit multiplient dans son sein.

Mais si jamais vous avez montré du désir et de l'ardeur pour nous entendre, comme en effet vous en avez toujours montré, je vous prie de m'accorder aujourd'hui cette grâce. Il ne s'agit pas du premier sujet venu, mais de choses importantes. Aussi j'ai besoin que vous ayez le regard perçant, l'esprit ouvert, la réflexion pénétrante, le raisonnement suivi, l'âme éveillée et attentive. Vous avez entendu la lecture de l'Apôtre, et celui qui l'a écoutée avec attention voit que nous nous sommes proposé pour aujourd'hui un sujet plein de difficultés et de fatigues. *Lorsque Pierre*, dit-il, *vint à Antioche, je lui ai résisté en face.* (Gal. II, 11.)

2. Chacun de vous n'est-il pas troublé quand il entend dire que Paul a résisté à Pierre, que les colonnes de l'Eglise se sont heurtées et précipitées l'une sur l'autre? En effet, ce sont les colonnes qui soutiennent et maintiennent le toit, ce sont des colonnes et des remparts. Ce sont encore les yeux du corps de l'Eglise, les sources de tous ses biens, ses trésors, les ports où elle s'abrite, et toutes les comparaisons que l'on pourra faire seront toujours au-dessous d'eux. Mais plus grands sont leurs mérites, plus difficile est notre tâche. Soyez donc attentifs; nous parlons de vos pères, afin de réfuter ce que disent contre eux les étrangers qui vivent en dehors de la foi. *Quand Pierre vint à Antioche, je lui ai résisté en face, parce qu'il était répréhensible.* Ensuite il ajoute la raison de ce blâme : *Avant que quelques disciples ne fussent venus de chez Jacques, il mangeait avec les Gentils; mais quand ceux-ci furent venus, il se retirait et se tenait à part, craignant ceux qui étaient circoncis. Les autres juifs partagèrent cette dissimulation, au point que Barnabé y fut entraîné lui-même. Mais quand j'ai vu qu'ils s'écartaient du droit chemin de l'Evangile, je l'ai dit à Pierre devant tout le monde.* Plus haut, il dit : *en face,* et ici : *devant tout le monde.* Notez bien ici cette expression : *devant tout le monde. Si toi, qui es juif, tu vis comme les Gentils, et non comme les Juifs, pourquoi forces-tu les Gentils eux-mêmes à vivre comme des juifs.* (Gal. II, 11, 14.) Peut-être avez-vous applaudi à la franchise de Paul que personne n'a pu intimider et qui n'a pas rougi de soutenir la vérité évangélique devant tous les assistants. Mais cet éloge fait à Paul est une confusion pour nous. En effet, si Paul a eu raison, Pierre a eu tort, puisqu'il a quitté la bonne route. Quel avantage y a-t-il, si l'un des chevaux de l'attelage est boiteux? Ici je ne parle point d'après Paul, mais d'après les profanes; c'est pour cela que j'appelle votre attention. En effet, j'aggrave l'accusation, je l'exagère, afin de vous en préoccuper davantage. Car celui qui s'intéresse aux combattants veille au combat, et celui qui craint pour son père est attentif; celui qui connaît l'accusation désire aussi entendre la défense. Si donc je commence par insister sur l'accusation, vous ne devez rien en préjuger sur mon opinion. Je veux, dans ce discours, labourer votre esprit, sillonner votre âme, afin que mes pensées y restent profondément semées, et qu'elles y soient retenues pour toujours. Du reste, ce que nous disons est à la gloire de votre ville. C'est elle qui a été témoin de cette lutte, de ce combat; ou, du moins, de cette apparence de combat, plus utile que la paix elle-même. Car les parties de notre corps ne sont pas plus unies par les nerfs entrelacés que ne l'étaient les apôtres par les liens d'une affection mutuelle.

3. Vous avez applaudi Paul? Ecoutez maintenant comment les paroles de Paul constituent une accusation contre lui, à moins que nous ne trouvions un sens caché à ce qu'il a dit. Que dis-tu, ô Paul? Tu as réprimandé Pierre parce qu'il ne marchait pas suivant les vérités de l'Evangile. C'est bien. Alors, pourquoi ces mots : *en face,* ou bien : *devant tout le monde?* Ne valait-il pas mieux faire ces reproches sans témoin? Pourquoi choisir le public pour juge et prendre tant de témoins de ton accusation? Ne pouvait-on pas dire que tu agissais ainsi par haine, par envie ou par jalousie? N'es-tu pas celui qui a dit : *je suis devenu faible pour les faibles?* (I Cor. IX, 22.) Que signifie : *faible pour les faibles?* Cela montre la condescendance, le soin de cacher leurs blessures, de peur qu'ils ne soient tentés de les étaler impudemment.

Ainsi, toi qui as été si attentif et si bon avec tes disciples, tu serais devenu si inhumain avec ton confrère dans l'apostolat? N'as-tu pas entendu ces paroles du Christ : *Si ton frère est en faute, va et fais-lui des reproches entre toi et lui seulement.* (Matth. XVIII, 15.) Toi tu fais des reproches publics, puis tu t'en glorifies! *Quand Pierre est venu à Antioche, je lui ai résisté en face.*

Ce n'est pas seulement en public que tu le reprends, mais encore tu écris en toutes lettres l'histoire de cette lutte, comme sur une colonne monumentale, afin que le souvenir en soit immortel! afin que, non-seulement les assistants, mais tous les habitants futurs de la terre, l'apprennent par ton épître! Est-ce ainsi qu'en ont agi avec toi les apôtres à Jérusalem, lorsque, après quatorze ans, tu es allé pour conférer avec eux de l'Evangile? Ne dis-tu pas : *Quatorze ans après je suis venu et j'ai conféré de l'Evangile avec eux, en particulier avec ceux qui paraissaient les plus considérables?* (Gal. II, 1, 2.) Quoi donc? les apôtres t'ont-ils empêché d'expliquer à part ton enseignement, t'ont-ils amené en public et forcé de paraître devant tout le monde? Non, sans doute. Ainsi tu exposes ta doctrine en particulier, et personne ne s'y oppose, et tu attaques un apôtre en public? N'avais-tu pas encore d'autres preuves de leur bonté? Quand il y avait tant de milliers de juifs réunis, n'ont-ils pas eu à ton égard la même sagesse? ne t'ont-ils pas pris en particulier pour te dire : *Tu vois, mon frère, combien de milliers de juifs se sont réunis; tous sont zélés pour leur loi et ils ont entendu dire que tu enseignes à se séparer de cette loi. Quel parti prendre? fais ce que nous allons te dire. Il y a parmi nous des hommes qui ont fait un vœu. Prends-les avec toi, fais-toi raser avec eux, et purifie-toi avec eux, afin qu'ils fassent savoir que tout ce qu'on a dit sur toi était faux.* (Act. XXI, 20, 24.) Vois-tu comme ils veillent sur ta réputation, comme ils te couvrent sous le voile de cet artifice, comme ils te protégent par ce sacrifice et ces purifications? Pourquoi toi-même ne montres-tu pas la même sollicitude?

4. S'il s'agissait véritablement d'un combat, d'une dispute, toutes mes accusations seraient fondées; mais ce n'est point un combat, ce n'en est que l'apparence, et nous reconnaîtrons la grande sagesse de Paul et de Pierre, ainsi que leur bienveillance mutuelle. Commençons par voir en quoi consiste cette accusation apparente. *Quand Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face.* Pourquoi? *Parce qu'il était répréhensible.* Quel blâme méritait-il? *Avant l'arrivée de ceux qui étaient envoyés par Jacques, il mangeait avec les Gentils; quand ils furent venus il se retirait et se tenait à part, craignant ceux qui étaient circoncis.* Que dis-tu? Pierre était donc timide et lâche? N'a-t-il pas reçu ce nom de Pierre parce que sa foi était inébranlable? Que fais-tu donc? respecte ce nom que le Seigneur a donné à son disciple. Pierre faible et lâche? Qui pourra supporter ces paroles même de ta part? Ce n'est pas là ce que pourra dire de lui Jérusalem, et le premier théâtre de son apostolat, cette Eglise, où il s'est élancé le premier et où il a prononcé le premier cette parole bienheureuse : *C'est Dieu qui a ressuscité Jésus, et l'a délivré des étreintes de la mort.* (Act. II, 24.) Il ajoute : *David n'est point monté au ciel, mais il dit : Le Seigneur dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis sous toi comme un marchepied.* (Ibid. 34, 35.)

Etait-il donc, dis-moi, timide et lâche, celui qui, au milieu d'une si grande terreur, de dangers si imminents, est allé avec tant d'audace au-devant de ces chiens altérés de sang, bouillants de colère et respirant le meurtre, pour leur dire que celui qu'ils avaient crucifié était ressuscité, qu'il était au ciel, assis à la droite du Père, et qu'il écraserait ses ennemis de maux innombrables? Ne jugeras-tu pas plutôt qu'il mérite d'être admiré, couronné même, rien que pour avoir eu la force d'ouvrir la bouche, de desserrer les lèvres, de se tenir ou de paraître seulement devant ceux qui avaient crucifié son Maître? Quel discours, quelle intelligence pourra exprimer quelle fut dans ce jour son audace et la liberté de sa parole? Personne n'en serait capable. Si, même avant la passion, les Juifs avaient décidé que celui qui s'avouerait disciple du Christ serait expulsé de la synagogue (Jean, IX, 22), comment, après la passion, voyant un homme qui, non-seulement se disait disciple du Christ, mais qui proclamait toutes ses lois avec toute l'ardeur possible, comment ne l'ont-ils pas déchiré et coupé en morceaux, lui qui osait le premier résister à leur fureur?

5. Voilà donc une chose importante : il a non-seulement confessé le Christ, mais il l'a confessé avec audace devant les Juifs encore

furieux et ivres de carnage. De même que, dans la guerre, quand une troupe ennemie est en bon ordre, nous admirons surtout celui qui s'élance le premier et qui parvient à briser le front de cette phalange (ce n'est pas seulement dans cette circonstance, c'est aussi dans toutes les autres que l'on estime par-dessus tous celui qui a ouvert la route des belles actions en commençant à les exécuter); de même faut-il raisonner à l'égard de Pierre, parce qu'il s'est avancé le premier au combat, qu'il a rompu le front de la phalange juive, qu'il l'a vaincue par un long et admirable discours, frayant ainsi le passage aux autres apôtres. Et si Jean, Jacques, Paul ou tout autre, nous semble par la suite avoir fait quelque chose de grand, celui-là l'emporte sur tous qui leur a frayé le chemin par son courage, et leur a ouvert la route; il leur a permis d'avancer avec confiance, et comme un fleuve au cours impétueux, il entraîne ceux qui lui résistent et arrose doucement des ondes de sa doctrine les âmes dociles. Ne fut-il pas ainsi après la passion? Avant la passion n'était-il pas le plus ardent de tous? Les apôtres n'empruntaient-ils pas sa voix? ne parlait-il pas quand les autres se taisaient? *Que dit-on de moi? que je suis le fils de l'homme?* dit le Christ. (Mat. XVI, 13.) Les uns répondaient Elie, les autres Jérémie, d'autres un des prophètes. *Et vous,* dit-il, *que dites-vous que je suis?* Pierre lui répondit: *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Le Maître avait dit: *vous*, et de même que la langue parle pour tout le corps, de même Pierre a répondu au nom de tous. Est-ce alors seulement qu'il a paru ainsi, et son zèle s'est-il ralenti ailleurs? Nullement; toujours et partout il montra la même ardeur. Quand le Christ lui dit: *On livrera le fils de l'homme, on le flagellera, on le mettra en croix* (Marc, X, 33, 34), il dit lui-même: *Pitié pour vous, Seigneur! que cela ne vous arrive pas!* (Mat. XVI, 21.) Car il ne faut pas examiner si cette réponse était inconsidérée, mais voir qu'elle provenait d'un amour parfait et fervent. Lorsque le Christ se fut transfiguré sur la montagne, et apparut conversant avec Moïse et Elie; alors Pierre lui dit encore: *Si vous voulez, nous ferons ici trois tentes.* (Mat. XVII, 4.)

6. Voyez combien il aimait son maître, observez combien il avait de soin et de prudence. Après qu'une réponse inconsidérée lui eut fait imposer silence, il remet tout à la volonté de son Maître en lui disant: *Voulez-vous?* Il peut arriver encore, dit-il, que l'amour me fasse parler d'une manière indiscrète. Aussi c'est pour éviter une nouvelle réprimande qu'il dit: *Voulez-vous?* La sainte cène fut encore pour lui un sujet de crainte; quand Jésus dit: *un de vous me trahira* (Mat. XXVI, 21), il n'osa pas interroger son Maître à cause de la réprimande qu'il avait déjà encourue; cependant son amour ne lui permettait pas de se taire. Il voulait à la fois s'informer et éviter de paraître téméraire et inconsidéré. Comment donc parvint-il à satisfaire son désir et à éviter le reproche? Son désir de s'informer montrait la violence de son amour; d'un autre côté, en ne parlant pas lui-même, et mettant un autre à sa place, il montrait son obéissance et sa docilité. Voici des écueils de toutes parts, disait-il. Il s'agit de trahir le Seigneur; le danger est grand, mais il y a un précipice de chaque côté. Si je me tais, mon âme sera dévorée d'inquiétude; si je parle, je crains de me faire encore réprimander. Il prit donc une route intermédiaire, et lui, qui d'ordinaire se mettait en avant, eut besoin d'emprunter la voix de Jean pour savoir ce dont il s'agissait. En effet, il ne respirait que pour son Maître et n'avait pas d'autre pensée. Aussi, par la suite, il affrontait les prisons et mille genres de mort, et méprisait toute la vie présente. Lorsqu'il eut été flagellé pour son Maître, et que son dos était sillonné de meurtrissures, il disait à ceux qui le fouettaient: *Il nous est impossible de ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.* (Act. IV, 20.) Voyez quel courage indomptable, voyez quelle confiance invincible, voyez cette âme toute pleine de désir et d'amour céleste! Comment donc oserait-on dire qu'il craignait les circoncis, qu'il se retirait et se tenait à part pour les éviter? Je pourrais vous dire encore, au sujet de Pierre, bien des choses pour vous prouver son ardeur, son courage et l'amour qu'il eut pour le Christ, mais pour ne pas étendre inutilement ce discours, je me contenterai de ce que j'ai dit. Car ce que je me propose aujourd'hui n'est pas de faire son éloge, mais de résoudre la question qui se présente à nous et de la mener à bonne fin.

7. Voyez, d'un autre côté, combien cette accusation est peu probable. Quand il disait en commençant: *Ce Jésus, que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, et l'a délivré des étreintes de la mort* (Act. II, 24); il était au

milieu de ses ennemis, encore respirant le meurtre, encore bouillants de colère, encore avides de déchirer les disciples, car leurs passions étaient encore excitées, et leur fureur allumée. Mais quand Paul écrivait ainsi, il y avait dix-sept ans que la prédication de l'Evangile était commencée. Après avoir dit : *Trois ans après je suis allé à Jérusalem* (Gal. I, 18), il dit encore : *quatorze ans après, je suis allé à Jérusalem.* (Gal. II, 1.) Celui donc qui n'a rien craint au début de sa prédication aurait été effrayé si longtemps après? celui qui ne tremblait pas à Jérusalem aurait tremblé à Antioche! Celui qui était resté impassible au milieu des ennemis qui l'entouraient, aurait eu peur au milieu d'un cercle, non plus d'ennemis, mais de fidèles et de disciples, et aurait quitté le droit chemin! Qui pourrait s'imaginer qu'un homme capable d'affronter un bûcher élevé et embrasé, tremblât de crainte en le voyant éteint et réduit en cendres? Si Pierre avait été timide et faible, c'est au commencement de sa prédication, dans la capitale des Juifs, qui lui étaient tous hostiles, c'est alors qu'il aurait été effrayé, mais non pas si longtemps après dans une ville entièrement chrétienne, et au milieu de ses vrais amis. Ainsi, ni le temps, ni le lieu, ni l'entourage, ne nous permettent de croire aux paroles que nous avons rapportées, et d'accuser Pierre d'aucune crainte.

Ainsi vous êtes de mon avis. Cependant, vous commenciez par admirer Paul, et par vous être charmés de sa franchise; notre discours a changé l'accusateur en accusé. Mais, comme je disais en commençant, que nous n'en étions pas plus avancé, si nous prétendions que Paul avait raison, parce qu'alors il serait clair que Pierre aurait eu tort, et que la honte de cette faute retomberait toujours sur nous, quel que fût le coupable ; de même, je vous le dis encore, nous ne gagnerons rien à écarter de Pierre toute accusation, puisque alors Paul semblerait avoir accusé son confrère dans l'apostolat avec une audace imprudente. Eh bien! délivrons aussi l'autre apôtre de tout blâme. Quoi donc? nous avons vu ce qu'était Pierre; Paul n'était-il pas tel que lui! quoi de plus ardent que Paul, qui mourait tous les jours pour le Christ? Cependant, ne parlons pas de courage, car ce n'est pas ce dont il s'agit, mais il faut voir s'il avait de la haine contre l'Apôtre, ou si cette dispute est le résultat de la vanité et de la jalousie. En vérité, j'ai honte de parler ainsi ; laissons cela. En effet, Paul était le serviteur, non-seulement de Pierre, le chef de tous ces saints, mais il l'était aussi de tous les apôtres; et quoiqu'il les surpassât tous par ses travaux, il se regardait comme le dernier d'entre eux. *Je suis*, dit-il, *le moindre des apôtres ; je ne mérite même pas le nom d'apôtre* (I Cor. XV, 9); il ne dit pas cela, seulement pour les apôtres, mais pour tous les saints en général. *Cette grâce m'a été accordée à moi*, dit-il, *qui suis le moindre de tous les saints.* (Eph. III, 8.)

8. Voyez-vous cette humilité? voyez-vous comme il se met au-dessous de tous les saints, et, à plus forte raison des apôtres? Celui qui avait de pareilles dispositions envers tout le monde savait toutes les prérogatives de respect qui étaient dues à Pierre, il le respectait au-dessus des autres hommes ; en un mot, il avait pour lui les sentiments qu'il méritait. Et voici ce qui le prouve : Tous les yeux du monde étaient tournés vers Paul, de lui dépendaient les Eglises de toute la terre, chaque jour il était accablé d'une foule de soins, de toutes parts il était assiégé par des procurations, des patronages, des réprimandes, des conseils, des exhortations, des enseignements; enfin, par mille affaires dont il devait s'occuper. Eh bien! laissant tout cela, il se rendit à Jérusalem, sans avoir d'autre motif pour ce voyage, que de voir Pierre, comme il le dit lui-même : *Je vins à Jérusalem pour voir Pierre.* (Gal. I, 18.) C'est ainsi qu'il l'honorait et le mettait au-dessus de tous. Eh bien! après l'avoir vu, le quitta-t-il aussitôt? nullement, car il resta quinze jours avec lui. Or, si vous voyez un officier brave et distingué, la guerre étant déclarée, l'armée disposée, le combat commencé, quand une foule de soins le réclament de tous côtés, si vous le voyez abandonner son poste et s'éloigner pour voir un ami, auriez-vous besoin, dites-moi, d'une autre preuve de son affection pour cet homme? Pour moi, je ne le crois pas. Pensez donc la même chose sur Pierre et sur Paul. Ici une rude guerre était engagée, l'armée disposée, le combat commencé, non-seulement contre les hommes, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les chefs de ce monde de ténèbres (Eph. VI, 12), et c'était le combat du salut des hommes. Néanmoins, il avait tant de respect pour Pierre, qu'au milieu

d'obligations si imminentes et si pressantes, il courut le trouver à Jérusalem, et resta quinze jours avec lui avant de songer au retour. Vous avez vu le courage de Pierre, le dévouement de Paul pour tous les apôtres, et pour Pierre en particulier ; il faut maintenant arriver à la solution de la question elle-même. Car, puisqu'il aimait Pierre, et que celui-ci n'était ni timide ni faible, puisqu'il n'y avait entre eux ni haine ni opposition, que signifie ce que je vous ai lu, et comment l'expliquer?

9. Ici, soyez attentifs, élevez et soutenez vos esprits pour me comprendre et bien voir le jour favorable que je vous présenterai. En effet, pendant que je fouille la terre avec tant de peine et que vous êtes sur le point de voir paraître l'or sans vous fatiguer, il serait absurde que vous perdissiez un pareil trésor par votre négligence. Il faut que je reprenne mon discours d'un peu plus haut, afin de vous éclaircir cette instruction. Quand Jésus fut monté au ciel, après avoir accompli sa mission pour le salut des hommes, il laissa à ses disciples la parole divine de sa loi; ainsi Paul dit : *Il mit en nous la parole de la réconciliation;* et aussi : *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, comme si Dieu exhortait par notre bouche* (II Cor. v, 19, 20), c'est-à-dire comme si c'était le Christ. Alors, quand ils prêchaient ainsi sur toute la terre, il n'y avait pas d'hérésies; la nature humaine n'avait que deux dogmes, l'un pur et l'autre corrompu. En effet, tous les hommes étaient gentils ou juifs. Il n'était pas encore question de Manès, de Marcion, de Valentin, ni d'aucun autre; car, que sert de compter toutes les hérésies? Mais, quand l'ivraie eut été semée avec le froment, la corruption de l'hérésie vint à se répandre. Le Christ envoya Pierre aux Juifs et Paul aux Gentils. Et je ne parle pas ainsi de moi-même, mais vous pouvez entendre les paroles de Paul : *Il confia à Pierre l'apostolat chez les circoncis et à moi chez les Gentils.* (Gal. II, 8.) Ici, la circoncision désigne la nation. Et comment le voit-on? par ce qui suit. Car après avoir dit : *il confia à Pierre l'apostolat chez les circoncis*, il ajoute : *il me l'a donné chez les Gentils*, ce qui montre bien que le mot de *circoncision* indique ici la différence des nations. C'est donc de cette différence de nations qu'il s'agit, et non de la circoncision en elle-même, et ce sont les Juifs qu'il désigne en parlant de circoncision; c'est comme s'il disait : Il confia à Pierre l'apostolat chez les Juifs, et à moi chez les Gentils. De même, en effet, qu'un roi sage, qui sait discerner les différentes capacités, fait commander la cavalerie à un officier et l'infanterie à un autre ; de même aussi, le Christ, divisant son armée en deux parties, mit Pierre à la tête des Juifs et Paul à celle des Gentils. Cela faisait deux corps d'armée et un seul roi. De même que la différence de deux armées consiste dans l'équipement et non dans la nature des hommes, de même cette autre différence n'était représentée que par un petit morceau de chair, et non par une diversité de nature.

10. Ainsi, comme je le disais, ils avaient la conduite de ces deux armées. Si ce discours n'est pas trop long, si vous n'êtes pas fatigués, je vous dirai pourquoi les Juifs avaient été confiés à l'un et les Gentils à l'autre. En effet, il est intéressant de rechercher pourquoi Paul, qui avait étudié si exactement la loi de ses pères, qui avait vécu longtemps aux pieds de Gamaliel, qui était irrépréhensible selon la justice de la loi mosaïque, n'a pas été mis à la tête des Juifs, mais des Gentils : comment, au contraire, le pêcheur Pierre, illettré et sans instruction, a été choisi pour conduire les Juifs. Cette observation, si nous pouvons la bien expliquer, nous sera utile pour résoudre la question qui nous occupe. Il ne faut pas dire que le Christ voyant Paul hésiter, refuser et craindre de commander à ses frères, n'avait pas voulu le forcer et le contraindre. Le contraire est évident. Car non-seulement Paul n'a pas évité de diriger les Juifs, mais quand le Christ lui ordonne d'aller vers les Gentils, il désire se charger de la conduite des Juifs : après avoir souffert mille maux de leur part, après que l'enseignement des Gentils lui a été confié, il ne cesse de prier pour les Juifs, disant tantôt : *Je désirais être anathème pour mes frères, pour mes parents suivant la chair* (Rom. IX, 3); tantôt aussi : *Mes frères, le souhait de mon cœur et ma prière à Dieu est pour le salut d'Israël.* (Rom. X, 1.) Pourquoi donc, malgré sa bonne volonté, son désir de les instruire, ne lui a-t-il pas permis de les instruire, mais l'a-t-il plutôt envoyé enseigner sa loi aux Gentils? Ecoutons les paroles du Christ lui-même, et Paul qui nous les rapporte. *Pendant ma prière*, dit-il, *je fus ravi en extase, et j'ai vu le Christ qui me disait : Hâte-toi, et pars promptement, car ils ne recevront point le témoignage que tu ren-*

dras de moi. (Act. XXII, 17, 18.) Ainsi il explique la cause de son départ. Ils te haïront, dit le Seigneur, et te repousseront ; aussi ne recevront-ils pas tes enseignements. Et cependant, il suffisait, pour rendre sa prédication digne de foi et persuasive, que sa conversion fût évidemment surnaturelle comme elle l'était. En effet, quand un homme s'était montré, ainsi qu'il l'avait fait, bouillant de colère, respirant le meurtre, ne croyant pas aux miracles du Christ ni à ceux des apôtres qui ressuscitaient les morts, aucun pouvoir humain n'aurait pu le convertir au milieu de sa fureur, ni le déterminer à déployer ensuite autant et même plus de zèle pour la prédication de la foi du Christ, qu'il n'avait d'abord montré d'emportement à la persécuter. Il n'y avait véritablement qu'une force divine qui pût opérer cette conversion et cette transformation.

11. C'était ce même motif que Paul mettait en avant quand il demandait à Jésus de lui confier l'apostolat des Juifs : *Seigneur, ils savent que j'emprisonnais et que je persécutais ceux qui croyaient en votre nom, et quand on versait le sang d'Etienne, votre martyr, j'étais complice de sa mort.* (Act. XXII, 19, 20.) Et cette fureur cruelle prouve que ce changement subit n'est point une œuvre humaine, mais divine, et a été inspirée par le ciel. Que dit le Christ? *Va, car je t'enverrai au loin chez les Gentils.* (Act. XXII, 21.) Tout cela ne suffit-il point, dit l'Apôtre, pour convaincre les plus endurcis que cette prédication n'est pas une œuvre humaine, mais qu'elle dépasse les forces de l'humanité, et que Dieu est vraiment l'auteur de ce changement et de cette conversion? Tout cela devrait suffire, ô bienheureux Paul, à ne considérer que les faits en eux-mêmes, mais les Juifs sont les plus aveugles des hommes; ils n'examinent point les faits, ni ce qui semble le plus raisonnable et le plus nécessaire à croire, ils ne songent qu'à satisfaire leur haine. Toi, tu considères l'enchaînement des événements, mais Dieu connaît le secret des cœurs. C'est pourquoi il te dit : *Va, car je t'enverrai au loin chez les Gentils,* pour que la haine soit affaiblie par la distance.

Aussi, tandis que, lorsqu'il écrit à tous les autres peuples, il met toujours son nom en tête de ses épîtres, quand il écrit aux Hébreux, il ne fait rien de semblable : tout simplement, sans dire qui il est, ni à qui il écrit, ainsi qu'il en a l'habitude, il commence ainsi : *Dieu a parlé autrefois à vos pères bien souvent et de bien des manières.* (Héb. I, 1.) Et c'est là un trait de sagesse de la part de Paul. De peur que la haine qu'on a contre lui ne rejaillisse sur sa lettre, il se cache comme sous un masque en supprimant son nom et leur présente en secret le remède de ses exhortations. Car, non-seulement les Juifs incrédules, mais même les croyants de cette nation avaient contre lui de l'aversion et de la haine. Aussi, quand il va à Jérusalem, écoutez ce qui lui est dit par Jacques et par tous les autres : *Tu vois, mon frère, combien de milliers de juifs se sont réunis; tous sont zélés pour leur loi, et ils ont entendu dire que tu enseignes à se séparer de cette loi.* (Act. XXI, 20, 21). Voilà pourquoi ils avaient contre lui de l'aversion et de la haine.

12. Voilà donc pourquoi ce ne sont pas les Juifs, mais les Gentils qui lui ont été confiés. Lorsque plus tard les Juifs lui furent aussi confiés comme à Pierre, mais d'une autre façon, il les conduisait à la foi par une autre route. Quand je parle d'une autre route, ne pensez pas qu'il y eût de différence pour la prédication, car elle était la même pour les Juifs et pour les Gentils. Elle consistait, essentiellement, à dire que le Christ était Dieu, qu'il avait été crucifié, enseveli et qu'il était ressuscité; qu'il était assis à la droite du Père, et qu'il devait juger les vivants et les morts : ces dogmes et d'autres semblables étaient également prêchés par Paul et par Pierre. Où donc était la différence? Dans les prescriptions légales sur les aliments, dans la circoncision, dans les autres rits des Juifs. Car Pierre n'osait pas dire clairement et ouvertement à ses disciples qu'il fallait les abolir entièrement. Il craignait, en effet, que s'il cherchait prématurément à supprimer ces habitudes, il ne détruisît en même temps chez eux la foi du Christ; l'esprit des Juifs, depuis longtemps imbu des préjugés de leur loi, n'était point préparé à entendre de tels conseils. Aussi saint Pierre les laissait suivre les traditions judaïques. Quand un bon jardinier greffe une jeune pousse à une vieille tige, il n'ose point arracher l'ancienne plante de peur de déraciner aussi la nouvelle, mais il attend que le jeune arbre soit bien implanté, et ait poussé ses racines dans le sein de la terre ; alors il enlève sans crainte l'ancienne souche, ne redoutant plus rien pour la nouvelle : c'est

ce que faisait saint Pierre. Il laissait la nouvelle foi se bien implanter dans l'esprit de ses auditeurs, attendant qu'elle y eût poussé de profondes racines pour enlever aux Juifs tous leurs préjugés. Mais il n'en était pas de même pour Paul, qui n'était astreint à aucune de ces entraves, en prêchant chez les Gentils qui ne connaissaient aucunement la loi mosaïque et qui n'entendaient rien aux prescriptions des Juifs.

Nous devons donc croire que les deux apôtres ont agi comme ils ont fait, non pas qu'ils fussent opposés l'un à l'autre, mais par condescendance à la faiblesse de leurs disciples; cela se comprend, quand nous voyons Paul permettre ces pratiques aussi bien que Pierre, et non-seulement les permettre, mais y coopérer; quand nous voyons, d'un autre côté, Pierre sanctionner cette même liberté que Paul propageait chez les Gentils. Mais, dira-t-on, où peut-on voir tout cela? A Jérusalem même. C'est là que le docteur des Gentils a rasé sa tête, a sacrifié et s'est soumis à la purification. En effet la circonstance l'exigeait, ainsi que la présence d'une foule de juifs. *Tu vois, mon frère,* lui disait-on, *combien de milliers de juifs se sont réunis; tous sont zélés pour leur loi, et ils ont entendu dire que tu enseignais à se séparer de cette loi.*

13. Ainsi Paul était forcé de faire cette concession aux rits judaïques; il ne la faisait point par opinion, mais par politique. De même, Pierre, le maître des Juifs, admettait toujours la circoncision et les autres pratiques judaïques, pour se prêter à la faiblesse de ses disciples; mais quand il trouvait l'occasion de se soustraire à cette nécessité, quand ce n'était plus le moment de se livrer à cette indulgence, mais celui de proclamer les dogmes et les lois, écoutez ce qu'il disait. Lorsque Paul, Barnabas et quelques disciples furent venus d'Antioche à Jérusalem pour consulter les apôtres, il y eut une grande discussion; Pierre se leva et dit : *Mes frères, vous savez que depuis longtemps Dieu m'a choisi parmi nous pour que ma bouche fasse entendre et croire aux Gentils la parole de l'Evangile.* (Act. XV, 7.) Il ajoute quelques mots, et dit encore : *Pourquoi tentez-vous Dieu en imposant aux Gentils un joug que nos pères et nous n'avons pas eu la force de porter? C'est seulement par la foi en Jésus-Christ que nous croyons être sauvés, ainsi qu'eux-mêmes.* Vous voyez donc que, si les circonstances exigeaient des concessions, Paul lui-même se prêtait aux habitudes judaïques; et, d'un autre côté, quand il ne fallait plus agir avec condescendance, mais établir des dogmes et des lois, Pierre savait s'affranchir de cette condescendance et proclamer les dogmes dans leur franchise et leur pureté. Observez que Paul était présent à cette conférence, qu'il a tout entendu, qu'il communiquait de tous côtés la lettre qu'il avait reçue et qu'il est impossible de prétendre qu'il ignorât l'opinion de Pierre. Pourquoi donc fait-il maintenant de pareils reproches à Pierre, prétendant qu'il redoute ceux qui sont circoncis?

14. Pour que vous compreniez mieux tout ce qui s'est dit, je vais remonter un peu au delà; mais soyez attentifs, je vous en supplie; car nous sommes arrivés au fond même de la question. Jacques, le frère du Seigneur, était d'abord évêque de l'Eglise de Jérusalem, c'est-à-dire à la tête de tous les juifs croyants. Mais il y avait à Antioche d'autres juifs qui croyaient aussi au Christ, mais qui, étant loin de Jérusalem et voyant que les fidèles, parmi les Gentils, vivaient sans se préoccuper d'observer les pratiques judaïques, insensiblement et peu à peu s'étaient laissés entraîner eux-mêmes à négliger ces habitudes judaïques et à suivre la doctrine de la foi, pure et sans mélange. Là-dessus, Pierre arrivant, et voyant que rien ne lui imposait ses condescendances habituelles, vivait dès lors à la manière des Gentils. Or, ce que Paul appelle vivre à la manière des Gentils, consiste à supprimer les pratiques judaïques, à ne pas observer les injonctions de cette loi; par exemple, la circoncision, le sabbat et autres prescriptions. Pendant que Pierre vivait ainsi, arrivèrent quelques juifs envoyés par Jacques, c'est-à-dire venant de Jérusalem, lesquels étant toujours restés dans cette ville, et n'ayant jamais connu d'autres mœurs, conservaient les préjugés judaïques et gardaient beaucoup de ces pratiques. Pierre voyant donc ces disciples qui venaient de quitter Jacques et Jérusalem, et qui n'étaient pas encore affermis, craignit que s'ils éprouvaient un scandale ils ne rejetassent la foi; il changea donc encore de conduite, et cessant de vivre à la manière des Gentils, il revint à sa première condescendance et observa les prescriptions relatives à la nourriture. Les juifs qui vivaient à Antioche le voyant agir ainsi et ne comprenant pas le motif qu'il avait, furent entraînés eux-mêmes et

se crurent obligés de vivre à la manière des Juifs ainsi que le maître. C'est là ce que Paul relève ; et, pour éclaircir mes paroles, je vous répéterai encore celles de l'Apôtre : *Quand Pierre vint à Antioche, je lui ai résisté en face, car il était répréhensible. Avant que quelques disciples ne fussent venus de chez Jacques*, c'est-à-dire de Jérusalem, *il mangeait avec les Gentils*, c'est-à-dire avec ceux d'Antioche. *Mais quand ces disciples furent venus de Jérusalem* (c'étaient ceux qui restaient attachés à l'ancienne loi), *il se retirait et se tenait à l'écart, craignant ceux qui étaient circoncis*. Qui cela ? Ceux qui venaient de chez Jacques. *Les autres juifs partagèrent cette dissimulation*. Quels juifs ? Ceux qui, avant l'arrivée des disciples de Jérusalem, habitaient Antioche et n'avaient conservé aucune pratique judaïque. *De sorte que Barnabé lui-même fut entraîné à dissimuler*. Voilà comment l'accusation paraît formulée.

15. Si vous le voulez, je vais d'abord vous exposer les différentes justifications que d'autres auteurs ont imaginées, puis j'essaierai de vous expliquer mon avis, afin que vous puissiez choisir entre ces opinions. Comment différents écrivains ont-ils cherché à résoudre cette question ? Ce Pierre dont il s'agit ici, disent-ils, n'est pas le prince des apôtres, celui à qui les brebis du Christ furent confiées, mais un homme ordinaire et inconnu ; en un mot, le premier venu. Comment voient-ils cela ? Les autres juifs ayant été entraînés, Paul ajoute, disent-ils : *De sorte que Barnabé lui même fut entraîné à cette dissimulation*. Ces mots : *Barnabé lui-même* montrent alors qu'il était bien plus étonnant de voir entraîner Barnabé que le Pierre en question ; il semble donc regarder Barnabé comme le plus grand des deux, puisqu'il dit : non-seulement Pierre, mais Barnabé. Or Barnabé n'était pas supérieur à l'apôtre Pierre. Mais il n'en est pas ainsi ; non certes, il n'en est pas ainsi ! Ce n'est point à cause de la supériorité de Barnabé qu'il s'étonne, mais pourquoi ? Parce que Pierre avait été envoyé chez les circoncis, tandis que Barnabé prêchait avec Paul chez les Gentils, et était toujours d'accord avec Paul. Aussi dit-il ailleurs : *Ou n'y a-t-il que moi seul et Barnabé qui n'ayons pas le droit de ne pas travailler* (I Cor. IX, 6) ; et encore : *Je suis allé à Jérusalem avec Barnabé* ; du reste, vous le voyez partout enseigner avec Paul. Ce n'est point parce que Barnabé était supérieur à Pierre que Paul s'étonne, mais c'est de voir que Barnabé qui prêchait toujours avec lui, qui n'avait pas affaire aux Juifs, mais enseignait les Gentils ait été lui-même entraîné. Du reste, ce qui précède et ce qui suit fait voir que c'est du véritable Pierre qu'il s'agit. Car pour dire qu'il lui a résisté en face, et pour regarder cela comme grave, il faut évidemment qu'il ait tenu tête à un personnage considérable ; pour tout autre, il n'aurait pas dit : Je lui ai résisté en face, et n'aurait point regardé cela comme grave. De plus, si c'eût été un autre Pierre, son changement n'aurait pas eu assez d'influence pour entraîner tous les autres juifs. En effet, il ne les a ni exhortés, ni consultés, seulement il s'est séparé et s'est retiré ; et cette séparation et cette retraite ont eu l'influence d'entraîner les disciples à cause du respect attaché à sa personne.

16. En voilà assez pour prouver que c'était Pierre lui-même. Voulez-vous connaître l'autre solution ? Quelle est-elle ? Paul avait raison de reprendre Pierre dont la condescendance était poussée trop loin. Car, de même que l'un, quand il venait à Jérusalem, se soumettait aux habitudes des Juifs, de même l'autre, venant à Antioche, devait laisser les mœurs juives pour prendre celles des Gentils. Ainsi, au milieu d'un peuple entièrement juif, Paul lui-même était forcé de vivre comme les Juifs ; de même, quand les Gentils étaient en majorité et que la ville ne réclamait nullement l'ancienne condescendance, il ne fallait pas scandaliser tant de Gentils par égard pour quelques Juifs. Mais ce n'est pas là résoudre, c'est grossir la question. Comme je l'ai dit en commençant ce discours, nous ne chercherons point à montrer que l'accusation de Paul était juste, car alors la question resterait tout entière, puisque Pierre aurait mérité ces reproches : ce que nous cherchons, c'est de faire voir que ni l'un ni l'autre n'étaient blâmable. Comment y parviendrons-nous ? En apprenant dans quel esprit l'un a fait le reproche et l'autre l'a reçu, et en expliquant leur pensée. Quelle était cette pensée ? Pierre lui-même désirait ardemment que les juifs envoyés de Jérusalem par Jacques abandonnassent les pratiques des Juifs. Mais si lui-même leur en avait donné l'idée et s'il avait dit : Cessez de vivre à la manière judaïque, il aurait eu l'air de blâmer lui-même tout ce qu'il avait fait jusque-là, et il aurait scandalisé ses disciples. De plus, si Paul leur

avait tenu ce langage, ils ne s'y seraient pas soumis et ne l'auraient pas écouté. Car eux qui déjà avaient conçu contre lui de l'éloignement et de l'aversion à propos d'un bruit de cette nature l'auraient encore plus haï s'ils en avaient reçu ces conseils. Qu'arriva-t-il? Personne ne réprimanda les juifs qui venaient de chez Jacques, mais Pierre reçut les reproches que Paul lui adressait, afin qu'après avoir été réprimandé par son confrère dans l'apostolat, il pût aussi réprimander ses disciples : ainsi Pierre reçoit les reproches, et les disciples se corrigent. Cela se fait aussi dans les contrats séculiers. Par exemple, si les citoyens doivent encore un reste de leurs contributions, et si ceux qui sont chargés de les réclamer ne l'osent pas parce qu'ils rougissent de les trop pressurer, ils cherchent un moyen et une occasion de faire des instances plus pressantes, et pour cela ils se font, en leur présence même, dépouiller par leurs compagnons d'armes, injurier et accabler de mille maux, afin qu'ils ne semblent pas exiger l'argent par leur propre volonté, mais forcés par une contrainte étrangère : ainsi les injures qu'ils reçoivent leur servent d'excuse.

17. C'est là ce qui arriva entre Paul et Pierre. Les Juifs avaient encore quelques obligations à remplir. Quelles obligations ? De s'éloigner complétement du judaïsme. Pierre désirait ardemment faire accomplir ces dernières obligations et exiger d'eux la foi dans toute sa pureté. Aussi voulant trouver une occasion favorable pour satisfaire cette exigence, il concerta avec Paul une réprimande énergique que celui-ci devait lui faire, afin que ces reproches simulés lui offrissent une occasion facile de parler librement à ses disciples. Voilà pourquoi Paul dit en commençant : *Je lui ai résisté en face,* et aussi : *J'ai parlé à Pierre devant tout le monde.* S'il avait voulu corriger Pierre, il lui aurait parlé en particulier ; mais comme telle n'était pas son intention (en effet, il savait pourquoi Pierre agissait ainsi), comme il voulait raffermir ceux qui avaient longtemps cloché, il lui adresse ses reproches devant tout le monde. Pierre les accepte, se tait et ne discute pas : il savait dans quelle intention Paul l'attaquait et Pierre achevait tout en ne répondant rien. Son silence était la meilleure leçon pour montrer aux Juifs que leurs rits ne devaient plus être observés. Car si le maître s'est tu, disaient-ils, c'est qu'il savait que ces reproches de Paul étaient justes. Mais écoutons encore ces reproches : *J'ai dit à Pierre devant tout le monde : Toi qui es juif, tu vis comme les Gentils.* Observez sa prudence ; il ne dit pas : Tu fais mal de revenir à la vie juive, mais il relève son premier changement, de manière à faire voir que cette exhortation et ce conseil n'étaient point imaginés par Paul, mais semblaient dépendre d'une opinion que Pierre s'était déjà formée. Car s'il eût dit : Tu as tort d'observer la loi, les disciples de Pierre l'eussent condamné ; mais du moment qu'ils comprennent que Paul ne songeait pas à faire d'exhortation ni de réprimande, mais que Pierre était déjà habitué à vivre comme les Gentils, et que c'était là son opinion, ils devaient s'apaiser bon gré mal gré. Voilà pourquoi Pierre n'émet pas lui-même cette opinion, mais se laisse accuser par un autre, du moins par Paul, et il se tait pour que sa doctrine soit plus facilement acceptée.

18. Ce n'est point seulement par ce qui précède, que l'on peut remarquer la sagesse de Paul, mais aussi par ce qui suit. Il ne dit pas : Toi qui es juif tu vivais comme les Gentils et non comme les Juifs ; mais *tu vis*, c'est-à-dire : tu es toujours du même avis. Après avoir dit : *Tu vis comme les Gentils*, *quoique tu sois juif*, il n'a pas ajouté : Pourquoi forces-tu les Juifs de judaïser? mais au contraire : *Pourquoi forces-tu les Gentils de judaïser?* et tout en faisant semblant de ne vouloir que protéger ses disciples et montrer sa sollicitude pour les Gentils, il enseigne adroitement aux Juifs que leur devoir est d'abjurer leurs anciennes coutumes. Que la réprimande fût feinte, c'est ce qui ressort clairement de ses paroles elles-mêmes. En effet d'après ce qu'il nous rapporte lui-même, c'étaient les Juifs qui s'étaient laissé entraîner à la suite de Pierre et il dit ici : *Pourquoi forces-tu les Gentils de judaïser?* Cependant il aurait fallu dire : Pourquoi forces-tu les Juifs de judaïser? Car ceux qui avaient été entraînés ainsi n'étaient pas gentils, mais juifs. Cependant, s'il avait parlé ainsi, son discours aurait paru trop violent et inconvenant de la part du docteur des Gentils. Mais en paraissant s'inquiéter de ses propres disciples, il donne à sa réprimande plus d'indépendance et d'autorité. Mais pour que vous compreniez que ce discours n'était pas une réprimande adressée à Pierre, mais que cette apparence de réprimande donnée à

Pierre, n'était qu'un avertissement et un enseignement pour les Juifs, écoutez ce qui suit : *Nous sommes Juifs de naissance et non pécheurs d'entre les Gentils.* (Gal. II, 15.) Ici c'est le docteur qui s'adresse à tous pour les instruire, ce n'est plus Paul qui reprend Pierre ; s'il avait commencé a parler en maître dès le commencement, les Juifs ne l'auraient pas toléré. Mais ayant débuté par une réprimande que Pierre semblait avoir justement méritée en attirant les Gentils à l'observation de la loi judaïque, il arrive enfin avec confiance aux avertissements et aux conseils, comme s'il y avait été conduit par la suite du discours. De peur que quelqu'un ayant entendu ces mots : *Tu forces les Gentils à judaïser*, crût que cela leur était défendu, mais était permis aux Juifs, il s'adresse aux maîtres eux-mêmes. Pourquoi parler, dit-il, des Gentils et des autres Juifs ? Pourquoi ne pas nous nommer, nous qui sommes docteurs et apôtres, je dis plus, nous qui sommes Juifs de race et qui n'en avons pas moins complétement abandonné la loi de nos ancêtres? Pourra-t-on nous pardonner quand nous engageons les autres à la suivre ? Voyez comme il s'empare doucement des Juifs et comme il établit la parfaite doctrine. Après leur avoir dit : *Nous sommes Juifs de naissance et non pécheurs d'entre les Gentils*, il donne une cause raisonnable pour expliquer comment lui et bien d'autres avaient quitté le judaïsme. *Nous savions que l'homme ne se justifie pas par les œuvres de la loi mais par la foi de Jésus-Christ. Nous aussi, nous avons cru en Jésus-Christ*, *pour être justifiés par la foi du Christ*, *et non par les œuvres de la loi*, *car l'homme ne se justifie pas par les œuvres de la loi*, *mais par la foi en Jésus-Christ.* (Gal. II, 16.)

19. Voyez comme il parle souvent de l'infirmité de la loi et de la justification que l'on trouve dans la foi. Il répète fréquemment ces mots, et ce n'est pas là le langage du blâme, mais celui de l'enseignement et du conseil. Mais, comme je le disais, s'il se fût adressé aux Juifs dans ces termes, tous ses efforts auraient été perdus et inutiles, puisqu'ils ne voulaient pas de lui pour maître; mais comme il s'adressait à Pierre, ceux-ci profitaient tacitement de cette réprimande infligée à Pierre qui la recevait en silence, car, l'opinion de Pierre était découverte, non par lui, mais par son confrère dans l'apostolat, et son premier changement devenait public. Ensuite afin qu'ils ne puissent se dire entre eux : Pierre et Paul ont peut-être tort, Paul donne des raisons justes et incontestables pour ne pas observer les rits judaïques, en disant que ce n'est pas la loi, mais la foi seule qui peut justifier. Il commence son discours avec modération, il le continue avec énergie et véhémence : *Si en cherchant à être justifiés par le Christ*, *nous nous trouvions pécheurs nous-mêmes*, *le Christ serait donc le ministre du péché ?* (Gal. II, 17.) Voici ce qu'il veut dire : La foi justifie et ordonne de quitter les rits judaïques, qui ont cessé d'exister ; mais si, au contraire, cette loi nous gouverne et nous domine encore, si celui qui l'abandonne est jugé coupable, alors le Christ, qui nous a ordonné de l'abandonner, sera l'auteur de notre faute et non-seulement il ne nous aura pas délivrés du péché, mais il nous aura même entraînés au péché. C'est à cause de la foi que nous avons abandonné la loi ; si donc l'abandon de la loi est un péché, il s'ensuit que la foi est la cause de notre péché. Après avoir ainsi réduit ses adversaires à l'absurde, il ne s'arrête plus à discuter, il se contente d'ajouter : *A Dieu ne plaise!* car l'absurdité est évidente. *En effet*, dit-il, *si je reconstruis ce que j'ai abattu, je me rends moi-même prévaricateur* (Gal. II, 18), il attaque à son tour et fait voir que le tort ne consiste pas à transgresser la loi, mais à ne pas l'abandonner ; et quoiqu'il parle à la première personne, c'est encore Pierre qu'il a en vue. Pierre n'avait-il pas rompu les prescriptions sur la nourriture, en préférant vivre comme les Gentils ? Donc en revenant ensuite aux habitudes des Juifs et vivant comme eux, il réédifiait ce qu'il avait abattu.

20. Vous voyez que partout il insiste sur la conduite de Pierre ; et comme il fait remarquer sa première conversion, il ne semble point que ce soit par le discours de Paul, mais par l'opinion de Pierre, ainsi démontrée par ses actions, que les Juifs se trouvent avertis. C'est pour cela qu'il dit : *Craignant ceux qui étaient circoncis;* et : *parce qu'il était répréhensible;* et : *parce qu'il ne marchait pas droit, suivant la vérité de l'Evangile.* Il n'en était pas ainsi, à Dieu ne plaise ! nous l'avons assez fait voir. Mais, de même qu'alors Paul faisait des réprimandes que Pierre écoutait en silence, pour ne pas contrarier les desseins de Paul, acceptant ces reproches comme s'il avai

eu tort, afin de s'en prévaloir auprès de ses disciples ; de même, et avec la même intention, qui lui faisait accuser Pierre, nous voyons Paul écrire tout cela, dans son épître aux Galates. Car, s'il avait été utile aux Juifs, que Pierre fût accusé et gardât le silence, il était encore plus utile de tout raconter à ceux des Galates qui étaient corrompus. De même que ceux des Juifs qui vivaient à Antioche, voyant Pierre se taire, après une sévère réprimande, se corrigeaient par les reproches faits à leur maître, et par son silence ; de même alors, les Galates infectés également d'habitudes judaïques, apprenant par Paul qu'il avait réprimandé Pierre, qui était répréhensible, et ne marchait pas droit, suivant la vérité de l'Evangile, et que Pierre n'avait répondu à ces reproches que par son silence ; les Galates recevaient la meilleure leçon qui pût les faire renoncer aux rits judaïques. Voilà pourquoi Paul a fait alors ces reproches, et en a perpétué le souvenir ; mais il n'en faut pas moins admirer Pierre qui les a acceptés : celui qui a accepté la correction, l'accusation même, et a su se taire, celui-là a tout redressé et réparé : c'est le fruit de la sagesse. Ainsi, ni l'un ni l'autre des apôtres n'est blâmable, tous deux méritent des louanges infinies, car leur zèle pour le salut des hommes leur a permis de tout dire et de tout entendre. Prions donc le Dieu de Pierre et de Paul, qui les a attachés par les liens de la concorde, de nous attacher aussi les uns aux autres, par une charité plus étroite, afin que conservant tous ensemble notre union en Dieu, nous soyons dignes de voir ces grands saints, et de vivre dans leurs tentes éternelles, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur et adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduction de M. HOUSEL.

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE.

AVERTISSEMENT.

Les trois homélies suivantes, dont la première a pour texte les paroles de saint Paul : *Propter fornicationes, etc.*, la seconde, roule sur la répudiation, la troisième sur le choix d'une épouse, ont évidemment été prononcées de suite. Un passage, au commencement de la seconde, montre qu'elle a suivi de près la première, dont le texte s'y trouve reproduit. La troisième dut pareillement être prononcée peu de jours après la seconde : nous en avons pour preuve le témoignage même du Saint dans son exorde. Il est principalement question, dans la première, de la célébration du mariage et de l'inconvénient des danses licencieuses, des chansons obscènes qui, au temps de Chrysostome, accompagnaient ordinairement cette cérémonie. L'orateur s'élève ensuite contre ceux qui persistent dans la fornication, même après le mariage, et aussi contre l'opinion mondaine qui réserve le nom d'adultère à l'infidélité des femmes mariées et à la complicité de leurs séducteurs. Dans le discours suivant, saint Jean Chrysostome traite de la répudiation, et conclut, contre les maximes et la pratique des Grecs de nos jours, qu'il n'est pas permis d'épouser une femme répudiée pour cause d'adultère. Enfin, le titre même de la troisième homélie, du *choix d'une épouse* dit assez quel en est le sujet. Chrysostome y fait l'éloge d'un Maxime, qu'il désigne en langage figuré comme son coadjuteur, et qui était peut-être cet évêque de Séleucie, en Isaurie, qui avait précédemment porté la parole à sa place : de ce même témoignage on peut inférer que saint Jean Chrysostome était alors évêque de Constantinople.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ces paroles de saint Paul : « à cause de la fornication que chacun ait sa femme. » (I Cor. VII, 2.)

ANALYSE.

1° Effets de la parole sacrée. — Qu'il faut savoir maîtriser sa langue.
2° De la célébration du mariage. — Des abus qui l'accompagnent.
3° Que le démon a part à ces abus. — A quoi tend l'institution du mariage.
4° Réfutation de l'erreur mondaine concernant l'adultère.
5° Châtiment de l'époux adultère en ce monde et dans l'autre.

1. Je veux encore aujourd'hui vous conduire par la main vers les sources de miel, le miel étant une chose dont on ne peut se lasser. Telle est la nature des paroles de Paul, et tous ceux qui s'abreuvent à ces sources, parlent sous l'inspiration du Saint-Esprit; ou plutôt, la douceur du miel n'est rien auprès du charme attaché aux paroles divines. Et c'est ce que le prophète exprime en ces termes : *Que tes paroles sont douces à mon gosier; ma bouche les préfère au miel.* (Ps. CXVIII, 103.) Mais ce n'est pas seulement le miel que passe en douceur le charme des célestes paroles, c'est l'or, ce sont les pierres les plus rares qui lui cèdent en valeur, c'est l'argent le plus raffiné qui lui cède en pureté. *Les paroles du Seigneur,* dit le même, *sont des paroles pures, un argent passé au feu, purgé de sa terre, sept fois purifié.* (Psal. XI, 7.) Voilà ce qui faisait dire à un sage : *Il n'est pas bon de manger beaucoup de*

miel ; mais il faut honorer les paroles glorieuses. (Prov. xxv, 27.) En effet, le miel peut causer une maladie à l'homme sain, tandis qu'à l'aide de ces paroles, l'homme infirme peut se guérir ; de plus, le miel se corrompt dans la digestion, tandis que les paroles divines, lorsqu'on les digère, deviennent encore plus agréables et plus salutaires, et pour ceux qui les ont goûtées, et en même temps pour beaucoup d'autres. Enfin, celui qui s'assied à une table matérielle où règne le luxe, la quitte souvent avec des nausées qui le rendent incommode à tout ce qui l'entoure : au contraire, celui qui exhale l'odeur de l'instruction spirituelle, délecte ceux qui l'approchent par des parfums enivrants. Aussi David, qui goûtait sans cesse à ce festin béni, a-t-il pu dire : *Mon cœur a exhalé le parfum de la bonne parole.* (Ps. xliv, 2.) En effet, il est aussi une mauvaise parole, dont on peut exhaler l'odeur. Et comme dans les festins du corps, la nature des aliments détermine la qualité de l'odeur qui revient à la bouche des convives ; ainsi, quand il s'agit de paroles, la qualité de celles dont on s'est nourri se reconnaît généralement à l'arrière-goût qu'elles laissent après elles. Par exemple, vous allez vous asseoir sur les degrés d'un théâtre, vous entendez des chansons lubriques : vos conversations sentiront encore les propos que vous aurez entendus. Mais vous venez à l'église, vos oreilles participent aux discours spirituels ; votre bouche en rendra le parfum. De là cette parole du prophète : *Mon cœur a exhalé le parfum de la bonne parole,* par où il veut nous faire entendre l'aliment dont il avait coutume de se nourrir. Et Paul, sur la foi du prophète, nous exhortait en ces termes : *Qu'aucun discours mauvais ne sorte de votre bouche ; que s'il en sort quelqu'un, qu'il soit bon.* (Ephés. iv, 29.) Et qu'est-ce qu'un discours mauvais ? dira-t-on ; si vous apprenez ce que c'est qu'un bon discours, vous connaîtrez en même temps ce que c'est qu'un discours mauvais, car ces deux choses sont ici opposées l'une à l'autre. Ce que c'est qu'un bon discours ! il n'est pas besoin que je vous l'apprenne, car Paul lui-même nous en a expliqué la nature. En effet, après ces mots : *qu'il soit bon,* il ajoute, *propre à édifier l'Eglise,* montrant par là qu'un bon discours est celui qui édifie le prochain. Par conséquent, si le bon discours est celui qui édifie, le discours mauvais et condamnable est celui qui détruit.

Ainsi donc, mon cher auditeur, si tu as quelque chose à dire qui soit propre à rendre meilleur celui qui t'écoute, ne reste pas bouche close en cette occasion de salut : mais si tu n'as rien de pareil, et seulement des propos répréhensibles et dissolus, tais-toi, ne parle point contre l'intérêt du prochain. Car, c'est là un discours mauvais, puisque non-seulement il n'édifie pas l'auditeur, mais encore fait tout le contraire. En effet, si cet auditeur pratique la vertu, de tels propos lui inspirent souvent de l'orgueil ; et s'il est nonchalant pour le bien, il redouble son indifférence. Si tu dois prononcer quelque parole licencieuse et grossièrement risible, tais-toi. Car ce discours est mauvais qui rend plus déréglés et celui qui le profère et celui qui l'écoute et qui ravive en chacun les ardeurs coupables. Comme le bois est la matière et l'aliment de la flamme, ainsi les mauvaises pensées sont attisées par les paroles. Il ne faut donc pas dire indistinctement tout ce que nous avons dans l'esprit ; mais travaillons sérieusement à bannir de notre esprit même, et les désirs coupables, et toute pensée honteuse. Que si par hasard, et à notre insu, nous laissons pénétrer en nous quelque sale imagination, gardons-nous de la produire indiscrètement, et plutôt étouffons-la sous le silence. Voyez, en effet, les animaux farouches et les reptiles pris au piége ; s'ils trouvent quelque issue pour s'échapper, ils deviennent plus féroces après leur évasion ; si au contraire ils restent enfermés sans répit dans leur prison, bientôt, pour une cause ou une autre, ils sont détruits et exterminés. Ainsi des pensées coupables : notre bouche, nos discours leur offrent-ils quelque issue, leur flamme intérieure en reçoit de nouvelles forces. Mais si l'on ferme sur elles la porte du silence, elles s'affaiblissent, et, réduites par notre retenue à une sorte d'inanition, elles meurent emprisonnées dans notre âme. Par conséquent, alors même que tu éprouverais quelque honteuse convoitise, si tu sais t'abstenir de paroles honteuses, tu éteins dans ton cœur la convoitise elle-même. Ta pensée n'est point pure, du moins que ta bouche le soit ; garde-toi de jeter ces ordures à ta porte, de peur de nuire à d'autres et à toi-même. En effet, les paroles honteuses souillent non-seulement ceux qui les prononcent, mais encore ceux qui les entendent. Je t'invite donc et t'exhorte à fermer, non-seulement ta bouche, mais encore

tes oreilles à tous propos de ce genre, et à rester attaché d'une manière inébranlable à la loi divine. Telle est la conduite de l'homme que proclame heureux le Prophète : *Heureux l'homme qui n'a point marché dans le conseil des impies, qui ne s'est point tenu debout dans la voie des pécheurs, qui ne s'est point assis dans la chaire de pestilence ; mais sa volonté est dans la loi du Seigneur, et dans sa loi il méditera le jour et la nuit.* (Ps. I, 1, 2.)

2. Dans les conversations du siècle, s'il se glisse parfois quelques bonnes paroles, c'est au milieu de mille propos méprisables, qui laissent à peine de la place pour un discours sensé. Il en est tout autrement des saintes Ecritures : là, vous n'entendrez rien qui soit mauvais, rien qui ne soit salutaire et rempli d'une profonde sagesse : tel est, par exemple, le texte qui nous a été lu aujourd'hui. Ce texte, quel est-il ? *Quant aux choses dont vous m'avez écrit, il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme. Mais à cause de la fornication, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari.* (I Cor. VII, 1, 2.) Paul décrète en cet endroit, au sujet des mariages ; il n'en rougit pas, il n'en éprouve point de honte. En effet, si son Maître a daigné assister à un mariage, si, loin de s'en abstenir par pudeur, il a au contraire honoré la cérémonie de sa présence et de son cadeau (et nul ne se montra plus généreux que lui pour les époux, puisqu'il changea l'eau en vin), comment l'esclave aurait-il rougi de décréter au sujet des mariages? Ce n'est pas le mariage qui est une mauvaise chose, c'est l'adultère, c'est la fornication. Or le mariage est un remède contre la fornication.

Evitons donc de le déshonorer par des pompes diaboliques, et que, à l'exemple des mariés de Cana en Galilée, ceux qui prennent femme aujourd'hui aient pareillement entre eux Jésus-Christ. Mais comment, dira-t-on, cela peut-il se faire? Par le simple ministère des prêtres. En effet, il est écrit : *Celui qui vous reçoit me reçoit.* (Matth. X, 40.) Si donc vous chassez loin de vous le diable, les chansons lubriques, les poésies voluptueuses, les danses déréglées, les paroles obscènes, et tout cet appareil diabolique, et ce tumulte, et ces rires à gorge déployée ; si vous bannissez enfin toute indécence et que vous introduisiez les saints serviteurs du Christ, le Christ lui-même, en leur personne, sera là, n'en doutez point, avec sa mère et ses frères. Car il est écrit : *Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère.* (Matth. XII, 50.) Je sais que quelques-uns trouvent importunes et fatigantes ces exhortations, ainsi que nos efforts pour déraciner un antique usage. Je ne m'en inquiète nullement, car je n'ai pas besoin de vous plaire, mais seulement de vous être utile: je n'ai pas besoin de vos applaudissements ni de vos éloges, mais de votre avancement et de votre instruction. Qu'on ne vienne donc point me dire que c'est un usage : dès que le péché se commet, cessez de parler d'usage. Si l'usage ne vaut rien, détruisez-le, quelque ancien qu'il puisse être ; s'il est innocent, vous fût-il inconnu d'ailleurs, il faut l'introduire et l'implanter. Mais la preuve que ces pratiques indécentes ne proviennent point d'un antique usage, et sont au contraire des nouveautés, vous la trouverez en vous rappelant la manière dont Isaac épousa Rébecca, dont Jacob épousa Rachel. En effet, l'Ecriture raconte leurs mariages ; elle nous apprend comment les jeunes femmes furent conduites chez leurs époux, et elle ne mentionne rien de pareil. Seulement le festin fut plus brillant que le repas habituel, et les parents furent invités à la noce: quant aux flûtes, aux cymbales, aux danses d'ivrognes, à toutes les indécences qui sont à la mode aujourd'hui, elles furent laissées à la porte.

Chez nous, l'on danse en chantant des hymnes en l'honneur d'Aphrodite, on entonne des chansons où il n'est question que d'adultères, d'épouses séduites, d'amours illégitimes, d'accouplements monstrueux, enfin d'impiétés et d'infamies de tout genre, et cela dans un pareil jour ; et c'est en état d'ivresse, c'est à la suite de tous ces déréglements, c'est au milieu de propos obscènes que l'on fait cortége publiquement à la jeune épouse. Et comment donc, dis-moi, peux-tu exiger d'elle la chasteté, quand, dès le premier jour, tu lui donnes de pareilles leçons d'effronterie ; quand tu exposes à sa vue et à son oreille des spectacles, des propos dont le récit ferait horreur à des esclaves un peu réservés? Quand le père, conjointement avec la mère, a consacré si longtemps toute sa sollicitude à veiller sur sa fille vierge, à empêcher qu'elle ne dît rien, qu'elle n'entendît rien de pareil ; quand il a multiplié pour cela les précautions : chambres particulières, appartements réservés, gardiens, portes,

verroux, soin de tout fermer le soir, défense de se laisser voir, même aux parents, que sais-je encore? tu arrives, et dans un jour tu détruis tout cet ouvrage, tu dépraves toi-même ta femme par une ignoble cérémonie, tu ouvres son âme au langage de la corruption! Et d'où viennent, si ce n'est de là, les maux dont on se plaint ensuite? d'où viennent les adultères et les jalousies? d'où viennent les stérilités, les veuvages, les morts qui font de petits orphelins? Quand vous appellerez les démons par vos refrains, quand vous comblerez leurs désirs par vos discours licencieux, quand vous introduirez dans vos demeures des mimes, d'infâmes histrions et tous les scandales du théâtre; quand vous remplirez votre maison de prostituées et que vous y mettrez en fête et en branle toute la troupe des démons, quel salut, dites-moi, pouvez-vous encore espérer? Mais pourquoi faire venir des prêtres, quand le lendemain c'est une pareille fête que vous devez célébrer?

Voulez-vous déployer votre munificence d'une manière profitable? Invitez des pauvres en guise de danseurs. Mais vous avez honte, je crois, vous rougissez? Et quelle pire déraison que d'attirer le diable chez vous comme s'il n'y avait rien là de honteux, et de rougir quand on vous parle d'y laisser entrer le Christ! Car, de même que les pauvres, en entrant, sont accompagnés du Christ, de même, au milieu des danses que forment ces mimes et ces infâmes, le diable est là qui prend part à la fête. En outre, de tels frais ne rapportent rien, ou plutôt ils produisent un grand dommage, tandis que la dépense dont je vous parle ne vous laissera pas longtemps sans une riche récompense. — Mais personne dans toute la ville ne s'est comporté de la sorte. — Eh bien! songe à donner l'exemple et à prendre l'initiative de cette noble coutume, afin que ceux qui viendront ensuite t'en reportent l'honneur. Si l'on t'imite, si l'on t'emprunte cette pratique, les petits-neveux et les enfants des petits-neveux pourront dire à ceux qui en rechercheront l'origine : Un tel, le premier, a mis en honneur ce bel usage. Voyez ce qui se passe dans le monde au sujet des jeux publics : c'est à qui, dans les festins, célébrera ceux qui se sont acquittés avec munificence de ces stériles devoirs envers l'Etat. A plus forte raison cette fonction spirituelle vaudra-t-elle des éloges et des actions de grâces unanimes à celui qui en aura pris l'admirable initiative et elle lui vaudra, en même temps, une réputation de munificence et profit. En effet, si d'autres suivent ce bon exemple, c'est à toi, qui auras semé, que reviendra le prix de la moisson. Ce mérite fera que tu seras bientôt père; il protégera ensuite tes enfants et sera cause que l'époux vieillira aux côtés de son épouse. En effet, si Dieu ne cesse de menacer les pécheurs, s'il leur dit : *Vos enfants seront orphelins et vos femmes seront veuves* (Exod. XXII, 24), à ceux qui lui obéissent en toutes choses il promet et une vieillesse heureuse, et tous les biens avec celui-là.

3. Paul nous apprend encore que les morts prématurées résultent souvent du grand nombre des péchés. C'est pour cela, nous dit-il, qu'*il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de languissants, et que beaucoup s'endorment.* (I Cor. XI, 30.) Mais, que la nourriture donnée aux pauvres prévient ces accidents, ou, dans le cas d'un malheur imprévu, y porte promptement remède, c'est ce que vous prouvera l'exemple de la jeune fille de Joppé. Elle gisait privée de vie, mais les pauvres nourris par elle l'entouraient : leurs larmes la réveillèrent et la rendirent à la vie. (Act. IX, 36.) Tant il est vrai que la prière des veuves et des pauvres est préférable à tous les rires et à toutes les danses! — Ici, un plaisir éphémère : là un profit durable et constant. Songe au prix que valent tant de bénédictions réunies sur la tête d'une jeune femme, au moment où elle entre dans la maison de son époux. Combien de couronnes ne faudrait-il point pour en effacer l'éclat! Combien d'or pour en égaler la valeur! aussi vrai que la mode actuelle est insensée et absurde au suprême degré. En effet, en admettant que nulle punition, nul châtiment, ne soit le prix de pareilles indécences, songez si ce n'est pas déjà un cruel supplice, que de supporter ce torrent d'injures en public, devant une foule qui les entend, de la part d'hommes ivres qui n'ont plus l'usage de leur raison. Les pauvres bénissent la main qui leur fait l'aumône, et forment mille vœux pour leur bienfaiteur; au contraire, les gens dont je parle ne quittent la table où ils se sont enivrés et repus que pour lancer les quolibets les plus orduriers à la tête des époux, et apporter à ce jeu je ne sais quelle émulation diabolique : on dirait que les mariés sont des en-

nemis, tant leurs parents semblent faire assaut à qui proférera sur leur compte les plus inconvenants sarcasmes; c'est comme une bataille rangée : et cette lutte entre les invités a pour résultat de remplir l'époux et l'épouse de honte et de confusion.

Faut-il maintenant, dites-moi, chercher une autre preuve que ce sont les démons qui, agitant leurs âmes, leur font tenir cette conduite et ce langage? Et qui donc pourrait contester, désormais, que ce soit l'impulsion du démon qui les incite à parler et à agir de la sorte? Personne assurément, car ce sont bien là les rémunérations du diable : injures, ivresse, déraison. Si maintenant quelqu'un tire un présage de l'invitation adressée de préférence aux pauvres, et juge que ce serait entrer en ménage sous de fâcheux auspices, je veux lui apprendre à mon tour que ce n'est pas l'accueil fait aux pauvres et aux veuves, mais celui qu'on fait à des infâmes et à des prostituées qui présage des afflictions de tout genre et des milliers de maux. Plus d'une fois, en effet, ce jour même vit un jeune époux arraché à sa nouvelle famille par les mains d'une courtisane qui, du même coup, éteignit en lui tout amour pour son épouse, ruina l'harmonie du ménage, rompit ses liens avant qu'ils fussent formés, et y jeta les semences de l'adultère. Voilà ce que devraient craindre les parents, ne craignissent-ils rien autre chose! et ce serait assez pour qu'on dût interdire l'accès des noces aux mimes et aux danseurs. Car le mariage n'a pas été institué dans l'intérêt de la débauche et de la fornication, mais dans celui de la chasteté. Voici du moins ce que dit Paul : *A cause des fornications, que chaque homme ait sa femme et chaque femme son mari.* En effet, il y a deux raisons pour lesquelles le mariage a été institué : c'est à savoir, afin que nous soyons chastes, et afin que nous devenions pères : mais de ces deux motifs, le plus important est celui de la chasteté. C'est du jour où s'est introduite la concupiscence que s'est introduit le mariage, qui coupe court à l'incontinence, et amène l'homme à se contenter d'une femme. Car pour la procréation, ce n'est point tant l'effet du mariage que de cette parole de Dieu qui dit : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.* (Gen. I, 28.) Témoins tant d'hommes qui ont usé du mariage et ne sont point devenus pères. En sorte que la raison dominante est celle de la chasteté, surtout aujourd'hui que notre espèce a couvert la terre habitable. Dans le principe, chacun devait désirer d'avoir des enfants, afin de laisser un souvenir et une trace de son existence. En effet, lorsqu'il n'y avait point encore d'espérances de résurrection, et que c'était le règne de la mort, et que les mourants pensaient être anéantis à l'issue de leur carrière terrestre, Dieu donna aux hommes cette consolation de la paternité, en sorte que ceux qui partaient se survécussent dans de vivantes images, que notre race se conservât, et que ceux qui allaient mourir aussi bien que leurs familles eussent dans leurs rejetons un sujet incomparable de soulagement.

Et pour vous faire bien comprendre que c'était ce motif surtout qui faisait désirer des enfants, je vous citerai la plainte de la femme de Job à son mari, dans leur adversité : *Voilà,* dit-elle, *que tout souvenir de toi a disparu de la terre, tes fils comme tes filles.* (Job, XVIII, 17.) Et de même Saül dit à David : *Jure-moi dans le Seigneur que tu n'extermineras pas ma race et mon nom après moi.* (I Rois, XXIV, 22.) Mais puisque désormais la résurrection nous attend à la porte, que la mort ne compte plus pour rien, que nous nous acheminons de cette vie vers une vie meilleure, tout soin de ce genre est superflu. En effet, si tu souhaites des enfants, il en est de bien meilleurs, de bien plus souhaitables, dont il ne tient qu'à toi d'être le père, maintenant qu'il existe des gestations spirituelles, des enfantements d'un ordre supérieur, et des bâtons de vieillesse d'une espèce plus précieuse. En conséquence, le mariage n'a qu'une fin, empêcher la fornication : et c'est pour ce mal qu'a été inventé ce remède. Mais si tu devais, même après le mariage, te laisser aller à la fornication, c'est en vain que tu aurais eu recours au mariage, c'est inutilement, c'est sans profit. Que dis-je? ce n'est pas seulement pour rien, c'est plutôt pour ton malheur. En effet, la faute n'est point la même à commettre la fornication quand on n'a point de femme, et à y retomber après le mariage : dès lors ce n'est plus fornication, c'est adultère. Ce que je dis peut paraître étrange : c'est vrai pourtant.

4. Je le sais: beaucoup de gens s'imaginent qu'on ne se rend adultère que par la séduction d'une femme en puissance de mari. Et moi je prétends que quiconque, étant marié, a des rapports coupables et illicites avec une femme,

fût-ce une fille publique, une servante, une personne quelconque non mariée, commet un adultère. En effet, ce n'est pas seulement la personne déshonorée, c'est encore l'auteur de son déshonneur, dont la qualité constitue l'adultère. Et n'allez point, en ce moment, m'alléguer les lois du monde qui traînent les épouses séduites devant les tribunaux et leur font subir un jugement, tandis qu'elles ne demandent point de comptes aux hommes mariés qu'ont débauchés des courtisanes. Moi, je vous lirai la loi de Dieu, qui sévit également contre l'homme et contre la femme, et les déclare pareillement adultères. Après ces mots : *Et que chaque femme ait son mari*, viennent les suivants : *Que le mari rende à sa femme l'affection qu'il lui doit.* (I Cor. VII, 3.) Que veut-il faire entendre par ces mots? Qu'il faut avoir l'œil à ses revenus? garder sa dot intacte? lui fournir de riches vêtements? une table somptueusement servie? une suite brillante? une nombreuse maison? Que veux-tu dire? quelle est cette affection que tu prescris? Aussi bien toutes ces choses sont-elles des preuves d'affection. Rien de tout cela, répondra Paul : je ne prescris que la continence et la chasteté. La personne de l'époux n'appartient plus à l'époux, mais à l'épouse, qu'il lui garde donc intacte cette propriété, qu'il n'en dérobe rien, qu'il ne la dissipe point. En effet, on dit qu'un serviteur a de l'affection pour ses maîtres, lorsque, chargé de gérer leurs biens, il n'en laisse rien se perdre. Puis donc que la personne du mari est la propriété de l'épouse, l'homme doit montrer son affection en veillant bien sur ce dépôt. Et la preuve que tel est le sens de ces paroles de Paul : *Qu'il lui rende l'affection qui lui est due*, c'est qu'il ajoute aussitôt : *La femme n'a pas puissance sur son corps, c'est le mari ; de même le mari n'a pas puissance sur son corps, c'est la femme.* (I Cor. VII, 4.) Par conséquent, si vous voyez une courtisane vous tendre des piéges, chercher à vous attirer, s'éprendre de votre personne, dites-lui : Ce corps n'est pas à moi, mais à ma femme ; je ne puis en abuser, ni le livrer à une autre femme. Et que de son côté la femme agisse de même. En effet, sur ce point, les droits des deux sexes sont égaux. D'ailleurs, Paul accorde dans le reste une grande prééminence au mari, comme l'attestent ces paroles : *Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même ; mais que la femme craigne son mari* (Ephés. V, 33) ; et ailleurs : *L'homme est le chef de la femme* (ib., 23) ; et enfin : *La femme doit être soumise à son mari.* (ib., 22.) De même dans l'Ancien Testament : *Ton recours est en ton mari, et il sera ton maître.* (Gen. III, 16.) Comment donc a-t-il pu établir sur ce point une réciprocité parfaite d'esclavage et de domination? En effet, cette maxime : *La femme n'a pas puissance sur son corps, c'est le mari; de même le mari n'a pas puissance sur son corps, c'est la femme*, annonce l'intention d'établir une complète égalité : et de même que l'homme est le maître du corps de la femme, de même la femme, à son tour, est maîtresse du corps de l'homme. D'où vient donc qu'il ait institué une égalité si parfaite? C'est que dans tout le reste la prééminence est indispensable. Au contraire, dès qu'il y va de la continence et de la chasteté, l'homme n'a plus aucune prérogative à l'égard de la femme, et encourt le même châtiment, s'il vient à enfreindre les lois du mariage. Cela s'explique parfaitement. En effet, si ta femme est venue à toi, si elle a quitté son père, sa mère, et toute sa famille, ce n'est pas pour que tu l'outrages, pour que tu lui substitues une vile courtisane, pour qu'elle soit en butte à une guerre perpétuelle : tu l'as prise pour qu'elle fût ta compagne, ton associée, pour qu'elle fût libre, et jouît des mêmes droits que toi-même. N'est-il pas étrange que la dot qu'elle t'apporte soit l'objet de toute ta sollicitude, que tu évites soigneusement d'en rien distraire : et que ces trésors, bien plus précieux qu'une dot, je veux dire la continence et la chasteté, et ta propre personne, qui est sa propriété, tu les prodigues et les corrompes? S'il t'arrive de toucher à la dot, c'est à ton beau-père que tu rends tes comptes. Mais si tu attentes à la chasteté, c'est Dieu qui te les demandera, Dieu qui a institué le mariage, et de qui tu tiens ton épouse. Si vous en voulez une preuve, écoutez ce que dit Paul au sujet des adultères : *Celui qui méprise ces préceptes, méprise non pas un homme, mais Dieu, qui nous a donné son Esprit saint.* (I Thess. IV, 8.)

Voyez-vous combien les preuves abondent à l'appui de notre proposition qu'il y a adultère, non-seulement quand on séduit une femme en puissance de mari, mais encore quand on a commerce avec une concubine quelconque, dès lors qu'on est marié? En effet, de même que nous appelons la femme adultère, soit que son complice soit un valet ou tout autre, dès qu'elle

est infidèle à son mari; ainsi nous devons donner le même nom à tout homme infidèle à son épouse, fût-ce avec une courtisane, ou la première venue des femmes publiques. Veillons donc à notre salut, et ne livrons point notre âme au diable par ce péché. De là les ruines, de là les guerres sans fin dans les ménages; par là fuit la tendresse, par là s'évanouit l'affection. En effet, s'il est impossible qu'un homme chaste dédaigne sa femme et la méprise jamais, il est également impossible qu'un homme livré à la débauche et à l'incontinence aime son épouse, quand bien même elle aurait des charmes incomparables. De la chasteté naît la tendresse, et de la tendresse des biens sans nombre. Considérez donc les autres femmes comme étant de pierre, dans la conviction qu'une fois marié, vous ne pouvez jeter un regard d'incontinence sur une autre femme, épouse ou fille publique, sans tomber sous le grief d'adultère. Répétez-vous chaque jour ces paroles au fond de vous-même; et si vous voyez que la convoitise d'une autre femme est éveillée pour vous, et que cela vous fait trouver votre épouse déplaisante, entrez dans votre chambre, ouvrez ce livre, et par la médiation de Paul, par la vertu de ces paroles constamment répétées, éteignez cette ardeur.

Par là vous reprendrez de l'amour pour votre femme, en l'absence de toute passion qui diminue votre attachement pour elle; et non-seulement votre femme vous semblera plus aimable, mais vous paraîtrez vous-même bien plus digne de respect et de considération. Car il n'est rien, non, rien de plus vil qu'un homme marié qui tombe dans la fornication. Ce n'est point seulement devant son beau-père, devant ses amis, devant ceux qu'il rencontre, c'est devant ses propres serviteurs qu'il est forcé de rougir. Que dis-je? ce n'est rien encore; mais sa maison même lui paraît plus affreuse que le plus odieux cachot, parce que ses regards et son imagination sont constamment tournés vers la concubine qu'il aime.

5. Voulez-vous vous faire une juste idée de cette misère? Considérez l'existence que mènent ceux qui soupçonnent leurs femmes, combien ce qu'ils mangent, combien ce qu'ils boivent leur paraît insipide. On dirait que leur table est chargée de poisons mortels. Ils fuient comme la peste une maison où ils ne trouvent que chagrins. Plus de sommeil pour eux, plus de nuits tranquilles, plus de réunions d'amis; les rayons mêmes du soleil ne luisent plus pour eux; il n'est pas jusqu'à la lumière, dont ils ne se trouvent importunés, et cela, non-seulement lorsqu'ils ont surpris leurs femmes en flagrant délit, mais sur un simple soupçon. Eh bien! songez que ces souffrances sont également celles de votre femme, si elle vient à apprendre de quelqu'un, ou seulement à soupçonner que vous vous êtes abandonné à une concubine. Que cette pensée vous fasse éviter non-seulement l'adultère, mais jusqu'au soupçon de ce crime; que si votre femme vous soupçonne injustement, calmez-la, persuadez-la. Car ce n'est point par haine ou par déraison, c'est par sollicitude qu'elle agit de la sorte, c'est par un excès de crainte pour sa propriété. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, votre corps est sa propriété, et une propriété plus précieuse que tout ce qui lui appartient d'ailleurs. Craignez donc de commettre à son égard la plus grande des injustices, craignez de lui porter le coup mortel. Si vous la méprisez, à tout le moins, redoutez le Seigneur, qui punit les adultères, le Seigneur qui a prononcé contre les fautes de ce genre les plus terribles arrêts. Car pour cette classe de coupables, ainsi qu'il est écrit : *Le ver ne mourra point et le feu ne s'éteindra pas.* (Marc, IX, 47.)

Mais si vous vous mettez peu en peine de l'avenir, que le présent du moins vous épouvante. En effet beaucoup d'hommes après s'être livrés à des courtisanes ont succombé justement et misérablement aux intrigues dont les avaient circonvenus ces prostituées, jalouses de les détacher de leur constante et légitime épouse, et de les enchaîner complétement à leur propre amour; elles mettent en œuvre les sortiléges, préparent des philtres, organisent mille enchantements, et souvent, par là, causent à leurs amants d'accablantes infirmités, les jettent dans la langueur et dans la consomption, les précipitent dans un abîme de maux où ils trouvent la fin de leur vie terrestre. Si tu ne crains pas la géhenne, toi qui m'entends, redoute les enchantements de ces femmes. Lorsque par ton incontinence tu t'es privé de l'appui du Seigneur, quand tu t'es dépouillé toi-même de sa céleste protection, c'est alors que ta concubine, te trouvant sans appui, peut impunément, avec l'aide de ses démons qu'elle invoque, des amulettes qu'elle fabrique, des embûches qu'elle dresse; c'est alors, dis-je, qu'elle peut sans nulle peine consommer ta perte, après avoir

fait de toi un objet d'opprobre et de risée pour toute la ville, au point qu'il ne te reste plus même la consolation d'être plaint. Car il est écrit : *Qui donc aura pitié de l'enchanteur mordu par un serpent et de tous ceux qui approchent des bêtes féroces?* (Eccli. XII, 13.)

Je passe sous silence les pertes d'argent, les défiances quotidiennes, l'arrogance, l'orgueil, l'insolence dont les courtisanes accablent leurs folles victimes, supplice mille fois plus douloureux que la mort. Tu ne supportais pas de ta femme une parole un peu vive, et tu courbes la tête sous les soufflets d'une prostituée. Et tu ne sens point de honte, tu ne rougis pas, tu ne souhaites pas que la terre s'entr'ouvre pour t'engloutir? Comment oseras-tu venir à l'église, et élever les mains vers le ciel! Comment invoquer Dieu avec cette bouche souillée par les baisers d'une courtisane? Et tu n'as pas peur, tu ne trembles pas, dis-moi, que la foudre, tombant du ciel, n'embrase ce front sans pudeur? Tu as pu cacher à ta femme ta trahison, mais tu ne la cacheras pas à l'œil qui ne s'endort point; car, à cet adultère qui disait : *Les ténèbres et des murs m'entourent; qu'ai-je à craindre?* Le Sage a répondu que *les yeux du Seigneur ont mille fois plus de lumière que le soleil, pour regarder les œuvres des hommes.* (Eccli. XXIII, 26, 28.) Voilà pourquoi Paul a dit toutes ces choses : *Que chaque homme ait sa femme, et chaque femme son mari; que le mari rende à sa femme l'affection qu'il lui doit, et pareillement la femme à son mari.* (I Cor. VII, 2, 3.) *Un miel découle des lèvres de la courtisane, lequel, sur le moment, flatte ton gosier; mais plus tard tu le trouveras plus amer que le fiel, et plus acéré qu'un glaive à deux tranchants.* (Prov. V, 3, 4.)

Il y a du poison dans le baiser de la courtisane, un poison secret et dissimulé. Pourquoi donc courir après un plaisir réprouvé, pernicieux, qui cause des plaies incurables, au lieu de vivre dans le bonheur et dans la sécurité? Auprès de ta femme légitime tu trouves à la fois plaisir, sûreté, délassement, respect, considération et bonne conscience; là, au contraire, tout est amertume, tout est dommage, et tu es sous le coup d'une accusation perpétuelle. Car, à supposer même que personne ne t'ait vu, ta conscience ne cessera de porter témoignage contre toi; vers quelque lieu que tu t'échappes, partout te suivront les reproches, les cris formidables de cet implacable accusateur. Si donc vous recherchez le plaisir, fuyez le commerce des courtisanes. Car il n'y a rien de plus pénible que cette fréquentation, rien de plus intolérable que ces rapports, rien de plus infâme que cette société. *Qu'elle soit ta biche la plus chère, ton faon de prédilection; que ta fontaine soit la source où tu puises.* (Prov. V, 19 et 15.) Quand tu as sous la main une source d'eau limpide, pourquoi courir à un marais fangeux qui exhale l'odeur de la géhenne et des inexprimables tourments? Quelle est ton excuse? ton titre à la miséricorde? Si ceux qui tombent dans la fornication avant le mariage sont punis et expient leur faute, comme celui qui était revêtu d'habits sordides, à plus forte raison les fornicateurs mariés. Car, dans ce cas, le grief est double et triple, et parce que les consolations dont ils jouissent ne les ont pas empêchés de se jeter dans de pareils désordres, et parce que leur crime n'est plus compté seulement pour fornication, mais encore pour adultère, ce qui est le plus grave des péchés.

Ne cessons donc point de nous répéter à nous-mêmes et de répéter à nos femmes ces maximes; et c'est pourquoi je veux finir moi-même sur ces paroles : *A cause de la fornication, que chaque homme ait sa femme, et chaque femme son mari. Que le mari rende à sa femme l'affection qui lui est due, et pareillement la femme à son mari. La femme n'a pas puissance sur son corps; c'est le mari. De même le mari n'a pas puissance sur son corps, c'est la femme.* Conservons précieusement ces paroles dans notre mémoire; sur la place publique, à la maison, le jour, le soir, à table, au lit, partout enfin; méditons-les, habituons nos femmes à nous les citer, à se les entendre citer par nous, afin qu'avant passé chastement la vie présente, nous soyons admis au royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui, gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

La femme est liée à la loi aussi longtemps que vit son mari ; que si son mari s'endort, elle est libre de se marier à qui elle voudra, mais seulement dans le Seigneur. Cependant elle sera plus heureuse si elle demeure comme elle est. (I Cor. VII, 39, 40). Et de l'acte de répudiation.

ANALYSE.

1° Qu'il est défendu d'épouser une femme répudiée. — Les lois du monde ne peuvent prévaloir contre la loi divine.
2° Motifs de la loi mosaïque concernant la répudiation. — Transition à la loi nouvelle.
3° Adultère de l'homme qui épouse une femme répudiée. — Adultère de l'homme marié qui commet la fornication avec une femme quelconque.
4° Sagesse de Paul : sa condescendance pour la faiblesse humaine. — Compensations attachées même, en ce monde, à la constance dans le veuvage.
5° Comment s'opère la purification de l'âme. — Exhortation.

1. L'autre jour, le bienheureux Paul nous formulait la loi du mariage, et nous en exposait les vrais principes ; vous avez entendu ce qu'il écrivait, ce qu'il disait aux Corinthiens : *Quant aux choses dont vous m'avez écrit, il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme. Mais, à cause de la fornication, que chaque homme ait sa femme, et chaque femme son mari.* (I Cor. VII, 1, 2.) Aussi avons-nous consacré nous-même tout l'entretien à ces paroles. Or aujourd'hui il faut encore que nous revenions sur le même sujet puisque Paul nous en parle encore aujourd'hui. En effet, vous avez entendu avec quelle force il nous crie : *La femme est liée à la loi aussi longtemps que vit son mari ; que si son mari s'endort, elle est libre de se marier à qui elle voudra, mais seulement selon le Seigneur. Cependant elle sera plus heureuse si, selon mon conseil, elle demeure comme elle est : or, je pense que j'ai, moi aussi, l'Esprit du Seigneur.* (I Cor. VII, 39, 40.) Attachons-nous donc à ses pas encore aujourd'hui, et entretenons-nous de ce sujet ; car en marchant sur la trace de Paul, c'est vraiment le Christ que nous suivrons en sa personne, puisque l'Apôtre a écrit constamment, non par lui-même, mais sous la dictée du Seigneur. En effet, ce n'est pas une affaire de peu d'importance qu'un mariage selon les règles ; et mille infortunes attendent ceux qui n'en usent point comme il convient. La femme, qui est une auxiliaire, devient parfois un ennemi secret. Le mariage, qui est un port, peut aussi devenir un écueil, non en vertu de sa nature propre, mais par la faute de ceux qui ne savent pas en faire un bon usage. En effet, l'époux qui se conforme aux lois conjugales trouve dans sa maison, dans sa femme, une consolation, un asile contre tous les maux, publics ou autres, qui peuvent le frapper. Au contraire, celui qui traite légèrement et sans réflexion, cette seule affaire, quand la place publique serait pour lui sans orages, ne verra plus en rentrant chez lui que récifs et rochers dangereux. Il faut donc, puisqu'il y va pour nous de si grands intérêts, apporter une grande attention à ces paroles ; il faut que celui qui veut prendre femme commence par se conformer en cela aux lois de Paul, disons mieux, aux lois

du Christ. Je le sais, ce précepte paraît nouveau et extraordinaire à un bon nombre. Je ne me tairai point pour cela, mais, après vous avoir lu d'abord la loi, je m'efforcerai ensuite de lever la contradiction qu'on croit y trouver. Quelle est donc la loi que Paul nous impose? *La femme*, dit-il, *est liée à la loi;* donc, tant que son mari est en vie, elle ne doit pas s'en séparer, ni prendre un autre époux, ni convoler en secondes noces. Et voyez avec quelle exactitude, avec quelle justesse de termes il s'exprime ! Il ne dit pas : Elle doit habiter avec son mari tant qu'il est en vie; mais bien, la femme est liée à la loi aussi longtemps que vit son mari, de telle sorte que, à supposer même que son mari lui ait donné un acte de répudiation, qu'elle ait alors quitté la maison et soit allée habiter chez un autre, elle est liée à la loi, elle est coupable d'adultère.

Si donc le mari veut renvoyer sa femme, ou la femme quitter son mari, il faut que celle-ci se rappelle ce précepte, qu'elle se représente Paul la suivant et lui criant aux oreilles : La femme est liée à la loi. Ainsi que les serviteurs fugitifs traînent encore leur chaîne derrière eux après s'être évadés de la maison de leur maître, ainsi les femmes, même après qu'elles ont quitté leur mari, restent enchaînées par la loi qui les condamne, qui les accuse d'adultère, elles et leurs complices. Ton époux vit encore, dit-elle, et ton acte est un adultère. *Car la femme est liée à la loi aussi longtemps que vit son mari.* Et, *quiconque épouse une femme répudiée commet un adultère.* (Matth. v, 32.) Mais, quand donc, dira-t-on, lui sera-t-il permis de convoler en secondes noces ? — Quand? lorsqu'elle sera délivrée de sa chaîne, lorsque son époux sera mort. Cependant voulant exprimer cela, il n'a pas dit si son mari meurt, elle est libre d'épouser qui elle voudra, mais *si son mari s'endort*, comme s'il voulait consoler la femme en son veuvage, et lui persuader de s'en tenir à son premier époux, de n'en pas prendre un second. Ton mari n'est pas mort, il dort seulement. Qu'est-ce qui n'attend pas un homme endormi? Voilà pourquoi il dit : *S'il s'endort, elle est libre de se marier à qui elle voudra.* Il n'a pas dit qu'elle se marie, pour ne point paraître la forcer, la contraindre. Il ne l'empêche pas de contracter, si elle le veut, un second mariage, il ne l'y engage pas si elle ne le veut point; il se borne à lui lire la loi : *Elle est libre de se marier à qui elle voudra.* Mais, en disant qu'elle est devenue libre par la mort de son mari, il montre qu'avant cela, et de son vivant, elle était esclave; or, tant qu'elle est esclave et soumise à la loi, quand même elle aurait reçu mille actes de répudiation, elle tombe sous le coup de la loi qui concerne l'adultère. Les serviteurs peuvent quitter leurs maîtres pour d'autres du vivant des premiers, mais les femmes ne peuvent changer de maris tant que leur premier époux est en vie, car c'est un adultère. Ne viens donc pas me lire les lois qui sont à l'usage du monde, les lois qui prescrivent de donner un acte de répudiation, et de divorcer ensuite. Car ce n'est point d'après ces lois-là que Dieu doit te juger au grand jour, mais d'après celles que lui-même a promulguées. Que dis-je? les lois mêmes du siècle n'établissent point cela d'une manière absolue, ni comme article principal; elles-mêmes punissent ce péché, ce qui témoigne assez qu'elles le réprouvent. Elles dépouillent de tous ses biens et chassent, sans lui laisser de ressources, l'épouse qui a mérité d'être congédiée, et punissent de la perte de sa fortune celui qui a été l'occasion du divorce; et certes, si elles statuent ainsi sur ce fait, c'est qu'elles ne l'approuvent point.

2. Et Moïse? il a statué de même pour un pareil motif; mais écoutez ce que dit le Christ: *Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* (Matth. v, 20.) Ecoutez encore cette autre parole : *Quiconque renvoie sa femme, hors le cas d'adultère, la rend adultère; et quiconque épouse une femme renvoyée commet un adultère.* (Ib., 32.) Si le Fils unique de Dieu est venu sur la terre, s'il a pris la forme d'un esclave, s'il a versé son précieux sang, s'il a détruit la mort, s'il a éteint le péché, s'il a répandu plus libéralement le bienfait de l'Esprit, c'est pour vous initier à une sagesse plus profonde. Et d'ailleurs, si Moïse a porté cette loi, ce n'est point comme une loi fondamentale; c'est parce qu'il était forcé de condescendre à la faiblesse des siens. Les voyant prêts au meurtre, accoutumés à souiller leurs foyers du sang des leurs, à n'épargner ni parents ni étrangers, et craignant qu'ils n'égorgeassent leurs femmes, s'ils étaient forcés de les garder contre leur gré, il leur a permis de les renvoyer, afin d'empêcher un mal plus grand, les meurtres

multipliés. Ce qui prouve que les Juifs étaient homicides, ce sont ces paroles des prophètes eux-mêmes : *Edifiant Sion dans le sang*, *et Jérusalem dans les iniquités* (Mich. III, 10) ; et encore : *Ils mêlent le sang au sang* (Osée, IV, 2); et ailleurs : *Vos mains sont pleines de sang.* (Isaïe, I, 15.) Et ce n'est pas seulement contre les étrangers, c'est encore contre leurs proches que se déchaînait leur fureur, comme le montrent ces mots du Prophète : *Et ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons* (Ps. CV, 37) ; or ceux qui n'épargnaient pas leurs enfants n'auraient pas davantage épargné leurs femmes. C'est donc afin d'empêcher cela qu'il accorda cette permission ; aussi le Christ, lorsque les Juifs lui demandèrent : *Comment donc Moïse a-t-il permis de donner à sa femme un acte de répudiation ?* voulant montrer que la loi de Moïse ne contredisait point la sienne, répondit à peu près en ces termes : *Moïse a parlé ainsi à cause de la dureté de vos cœurs ; mais au commencement il n'en fut pas ainsi ; Celui qui fit l'homme au commencement les fit mâle et femelle.* (Matth. XIX, 8 et 4.) Si cela était honnête, veut-il dire, Dieu n'aurait pas fait un homme et une femme seulement ; après avoir fait un seul homme, Adam, il aurait créé deux femmes, pour le cas où celui-ci aurait voulu renvoyer l'une et prendre l'autre ; mais, par le mode même de sa création, il a établi la loi que je promulgue maintenant. Quelle est donc cette loi ? c'est que l'homme conserve jusqu'à la fin la femme qui lui est échue d'abord ; cette loi-ci est plus ancienne que l'autre, et cela, de toute la distance qui sépare Adam de Moïse. Par conséquent je n'innove point, je n'introduis point de dogmes étrangers, mais des dogmes anciens et antérieurs à Moïse.

Mais il faut entendre la loi même de Moïse sur ce sujet : *Si quelqu'un*, dit-il, *a pris une femme et qu'il ait habité avec elle ; si elle ne trouve pas grâce devant lui*, *parce qu'il aura trouvé en elle un fait d'ignominie*, *il lui écrira un acte de répudiation*, *et le lui donnera entre les mains.* (Deut. XXIV, 1.) Voyez ! il n'a pas dit qu'il écrive, qu'il lui donne : que dit-il donc ? *Il lui écrira un acte de répudiation et le lui donnera entre les mains.* C'est bien différent. En effet, dire qu'il écrive, qu'il donne, c'est un ordre, une injonction. Mais dire : *Il écrira un acte de répudiation*, *et le lui donnera entre les mains*, c'est annoncer un fait, et non pas introduire une loi qu'on a imaginée. *Si quelqu'un*, dit-il encore, *a congédié sa femme, et l'a renvoyée de sa maison*, *et qu'après l'avoir quitté elle ait appartenu à un autre homme*, *et que ce dernier homme aussi l'ait prise en haine*, *et qu'il lui ait écrit un acte de répudiation*, *et qu'il le lui ait remis entre les mains*, *et qu'il l'ait renvoyée de sa maison*, *ou que l'homme soit mort qui l'avait prise pour femme*, *l'homme qui l'aura précédemment renvoyée ne pourra la rappeler et la prendre pour épouse.* (Ib. V, 2-4.) Ensuite, voulant montrer qu'il n'approuve pas cette conduite, que ce n'est pas ainsi qu'il entend le mariage, et qu'il ne fait que condescendre à la faiblesse des Juifs, après ces mots : *L'homme qui l'aura précédemment renvoyée ne pourra la prendre pour femme*, il ajoute : *Après qu'elle aura été souillée* (Ib. V. 4) : façon de parler qui indique suffisamment que ce second mariage, contracté du vivant du premier époux, est une souillure plutôt qu'un mariage. Voilà pourquoi il n'a pas dit : Après qu'elle se sera remariée. Voyez-vous comme ses paroles concordent avec celles du Christ ? Après cela, il ajoute la raison : *Parce que c'est une abomination devant Dieu.* (Ib. V, 4.) Voilà pour ce qui regarde Moïse. Mais le prophète Malachie indique la même chose bien plus explicitement, ou plutôt ce n'est point Malachie, c'est Dieu par la bouche de Malachie ; et voici ses paroles : *Est-il convenable de jeter les yeux sur votre sacrifice*, *ou d'agréer quelque chose sortant de vos mains ?* (Malach. II, 13.) Puis, après la réponse : *Pourquoi as-tu abandonné la femme de ta jeunesse ?* (Ib. 14.) Enfin, faisant voir l'énormité de cette faute, et refusant toute miséricorde à celui qui l'a commise, il renforce encore l'accusation par ce qu'il ajoute : *Et celle-ci était ta compagne*, *et la femme de ton pacte*, *et le reste de ton esprit*, *et ce n'est pas une autre qui l'a faite.* (Ib.) Voyez que de titres il allègue ! d'abord l'âge, *la femme de ta jeunesse ;* puis l'intimité : *Et celle-ci était ta compagne ;* puis le mode de création : *Le reste de ton esprit.*

3. Mais à la suite de tout cela, vient quelque chose de bien plus considérable, la majesté de celui qui l'a faite. Car c'est là ce que signifie : ce n'est pas *un autre qui l'a faite.* Tu ne peux objecter, veut-il dire, que tu as été fait par Dieu, tandis qu'elle n'a pas été faite par lui, mais par quelque être inférieur ; c'est un même et unique créateur qui vous a donné l'existence

à tous deux; de telle sorte que, par égard pour ce titre, sinon pour les autres, tu dois lui garder ta tendresse. En effet, si l'on voit souvent des esclaves, après une querelle, se réconcilier par cette seule raison qu'ils doivent obéissance à un seul et même maître, à plus forte raison doit-il en être ainsi de nous, quand nous n'avons, à nous deux, qu'un créateur et qu'un maître.

Vous voyez comment l'Ancien Testament lui-même prélude déjà, pour ainsi dire, aux règles de la nouvelle sagesse. En effet, lorsque les Juifs vivaient depuis longtemps sous l'ancienne loi, qu'il fallait les amener à des préceptes plus parfaits, que leur constitution approchait déjà de sa fin, dès lors le prophète, profitant des circonstances, les achemine à cette nouvelle sagesse. Obéissons donc à cette belle loi, affranchissons-nous de tout ce qui nous déshonore, interdisons-nous et de renvoyer nos femmes, et de recevoir celles que d'autres auront renvoyées. Et de quel front verras-tu le mari de cette femme? de quel œil les amis de cet homme, ses serviteurs? Si celui qui épouse la femme d'un mort éprouve un sentiment de peine et de dépit pour peu qu'il ait vu l'image du défunt, quelle sera l'existence de celui qui aura sous les yeux l'époux, encore vivant, de sa femme? Dans quelles dispositions rentrera-t-il chez lui? Avec quels sentiments, avec quels yeux verra-t-il cette femme d'un autre qui est devenue la sienne?

Mais plutôt ne l'appelons ni l'épouse d'un autre ni la sienne; une prostituée n'est la femme de personne. Elle a foulé aux pieds le pacte qui l'unissait à son premier mari; et elle est venue à toi sans l'aveu des lois qui l'obligeaient. Quelle folie ne serait-ce pas d'introduire chez vous un si dangereux fléau? Est-ce qu'il y a disette de femmes? Pourquoi, lorsqu'il y en a tant que nous pouvons épouser sans enfreindre les lois ni porter le trouble dans nos consciences, courons-nous à celles qui nous sont interdites, pour causer la ruine de nos maisons, y introduire la guerre civile, exciter de toutes parts des haines contre nous, déshonorer notre propre vie, et, ce qui est bien plus terrible que tout le reste, nous préparer une punition sans appel au jour du jugement? En effet, que répondrons-nous à celui qui doit nous juger, quand, après avoir mis la loi sous nos yeux et l'avoir lue, il nous dira : Je t'ai enjoint de ne pas prendre une femme renvoyée, ajoutant que cette action est un adultère. Comment donc as-tu osé contracter un mariage défendu? que dire alors et que répondre? Il ne s'agira point là-bas d'alléguer les décrets des législateurs du siècle : muets, enchaînés, il faudra nous voir emmener au feu de la géhenne avec les adultères et ceux qui n'ont pas respecté chez les autres les droits du mariage. Car celui qui a répudié sauf le motif indiqué, celui d'adultère, et celui qui épouse une femme répudiée, du vivant de son mari, sont punis pareillement, ainsi que la femme répudiée. Je vous avertis donc, je vous prie et vous conjure, hommes, de ne point renvoyer vos femmes, femmes, de ne point quitter vos maris, mais de prêter l'oreille à la parole de Paul : *La femme est liée à la loi aussi longtemps que vit son mari; que si son mari s'endort, elle est libre de se marier à qui elle voudra, mais seulement selon le Seigneur.*

En effet, quelle indulgence peuvent espérer ceux qui, lorsque Paul autorise les secondes noces après la mort de l'époux, et donne de si grandes facilités, osent passer outre avant cette époque? Quelle excuse reste-t-il, soit à ceux qui épousent les femmes d'hommes vivants, soit aux hommes mariés qui fréquentent les filles publiques? Car c'est encore une espèce d'adultère d'avoir commerce avec des courtisanes, quand on a une femme à soi. Et de même que la femme mariée, si elle se livre à un homme, libre ou esclave, qui soit célibataire, n'en tombe pas moins sous le coup de la loi qui concerne l'adultère, de même le mari, quand bien même il pèche avec une fille publique ou avec toute autre femme non mariée, est réputé coupable du même crime. Fuyons donc aussi cette forme de l'adultère. En effet, qu'aurons-nous à dire, à alléguer après une pareille faute? Quel prétexte spécieux pourrons-nous produire? Les appétits de la nature? Mais la femme qui nous est échue est là, près de nous, et nous ôte ce moyen de défense. Si le mariage a été institué, c'est pour prévenir la fornication. Mais ce n'est pas seulement notre femme, ce sont tant d'autres créatures d'une nature pareille à la nôtre qui nous interdisent cet appel à l'indulgence. Lorsque ton compagnon d'esclavage, dont le corps ressemble au tien, dont les passions sont les tiennes, dont les besoins ne diffèrent point de ceux qui te poussent, ne jette les yeux sur aucune autre femme que la sienne et lui reste fidèle, en quoi les

passions que tu allègues pourront-elles servir à ta justification? Et encore je ne parle que des hommes mariés. Mais songe un peu à ceux qui passent leur vie tout entière dans le célibat, qui n'ont jamais connu le mariage et se sont montrés parfaitement chastes. Quand d'autres sont chastes sans être mariés, quelle miséricorde obtiendras-tu, toi qui vis, étant marié, dans la fornication? Hommes et femmes, veuves et épouses, écoutez tous ces paroles : car c'est à tout le monde que s'adressent Paul et la loi qui dit : *La femme est liée à la loi aussi longtemps que vit son mari; que si son mari s'endort, elle est libre de se marier à qui elle voudra, mais seulement selon le Seigneur.* Les épouses, les filles, les veuves, les femmes remariées, toutes enfin ont profit à tirer de ces paroles. L'épouse ne voudra pas, du vivant de son mari, être à un autre, sachant qu'elle est liée tant que son époux est en vie. Celle qui, après avoir perdu son mari, voudra convoler en secondes noces, ne formera pas cette union à la légère ni sans réflexion, mais elle se conformera aux lois de Paul qui dit : *Elle est libre de se marier à qui elle voudra, mais seulement selon le Seigneur*, c'est-à-dire suivant les règles de la pudeur et de la chasteté. Que si par hasard elle préfère demeurer fidèle à ses engagements envers le défunt, elle apprendra quelles couronnes lui sont réservées, et sera encouragée par là dans sa résolution; car *elle sera plus heureuse, dit Paul, si elle demeure comme elle est.*

4. Voyez-vous comment ce langage est profitable à tous, en ce que d'une part il condescend à la faiblesse de certaines femmes, tandis qu'il ne frustre pas les autres des éloges qui leur sont dus? Paul, au sujet du premier et du second mariage, tient ici la même conduite qu'à l'égard du mariage et de la virginité. Il n'interdit point le mariage, de peur de surcharger les faibles; il n'en fait point non plus une obligation, afin de ne point priver de leurs futures couronnes ceux qui préfèrent garder leur virginité; mais il montre d'un côté que le mariage est une belle chose, et, de l'autre, fait voir que la virginité est encore préférable.

De même, dans cette nouvelle matière, il pose encore des degrés; il nous montre qu'il y a plus de grandeur et d'excellence dans le veuvage, mais qu'à la seconde place et à un rang plus bas viennent les secondes noces; de cette façon, il augmente la vigueur des forts, de ceux qui veulent rester où ils sont, tout en prévenant la chute des faibles. Car, après qu'il a dit : *Cependant elle est plus heureuse si elle demeure comme elle est*, de peur que vous ne voyiez là une loi humaine, en l'entendant dire : *selon mon conseil*, il ajoute : *Or, je pense que j'ai, moi aussi, l'Esprit du Seigneur.* Ainsi vous ne pouvez dire que ce soit là la pensée d'un homme : c'est une révélation due à l'Esprit, c'est une loi divine. N'allons donc pas croire que c'est Paul qui nous parle ainsi : c'est le Paraclet qui promulgue cette loi à notre usage. Que s'il dit *je pense*, ce n'est point par ignorance qu'il parle ainsi, mais par modestie et par humilité. Il dit donc que la femme sera plus heureuse dans le veuvage; mais comment sera-t-elle plus heureuse? c'est ce qu'il ne dit pas, parce qu'il a donné une preuve suffisante en montrant que c'est l'Esprit qui lui a dicté son affirmation. Voulez-vous maintenant vérifier cela par la réflexion? Les preuves ne vous manqueront point, et vous trouverez que la veuve est plus heureuse, non-seulement dans l'éternité d'outre-tombe, mais encore dans la vie présente. Paul savait parfaitement cela, lui qui fit entendre la même chose encore en parlant des vierges. Voulant recommander et conseiller la virginité, il s'exprime à peu près en ces termes : *Je pense qu'il est avantageux à l'homme d'être ainsi à cause de la nécessité pressante.* (I Cor. VII, 26.) Et ailleurs : *Si une vierge se marie, elle ne pèche pas.* (Ibid. V, 28.) Par ce mot : *vierge*, il entend ici non point celle qui a renoncé, mais seulement celle qui n'est point mariée, sans s'être assujétie par un vœu à l'obligation d'une virginité perpétuelle. *Toutefois ces personnes auront les tribulations de la chair; pour moi, je voudrais vous les épargner.* (Ibid.)

Par cette seule et simple parole, il laisse aux auditeurs à repasser dans leur âme les maux de l'enfantement, les soins de la maternité, les inquiétudes, les maladies, les morts prématurées, les brouilles, les querelles, l'obéissance à mille caprices, la responsabilité des fautes d'autrui, les chagrins sans nombre appesantis sur une seule âme. Elle échappe à tous ces maux, celle qui fait choix de la continence, et, outre l'exemption de ces ennuis, une magnifique récompense lui est réservée dans la vie future. Tâchons donc, nous qui savons tout cela, de nous en tenir au premier mariage. Que si néanmoins nous avons le dessein d'en contracter un second, que ce soit suivant les for-

mes et les règles prescrites, suivant les lois de Dieu. Voilà pourquoi Paul a dit : *Elle est libre de se marier à qui elle voudra*, et, tout de suite après : *mais seulement selon le Seigneur*. Par là, en même temps qu'il donne une permission, il la protége contre l'abus; en même temps qu'il accorde une faculté, il la circonscrit entre les limites des lois dont il l'enceint de toutes parts; de sorte que, par exemple, la femme n'introduise point dans la maison des hommes dissolus et sans mœurs, des histrions, des fornicateurs; mais qu'elle observe les règles de la pudeur, de la chasteté, de la piété, afin que toutes choses tournent à la gloire de Dieu. C'est parce qu'on avait vu souvent des femmes, rendues libres par la mort de leurs époux, lesquelles, précédemment adultères, persistaient, en s'unissant à d'autres, dans ce genre de liaison, et imaginaient d'autres pratiques abominables; c'est pour cela, dis-je, que Paul ajoute : *Mais seulement dans le Seigneur*. Cela, afin que le second mariage n'offre rien de pareil : car, à cette condition seule, il pourra être innocent. En effet, le mieux est d'attendre le mort, de rester fidèle à ses engagements envers lui, de garder la continence, de rester auprès des enfants qu'il a laissés, et de mériter ainsi une plus abondante part dans les bontés de Dieu. Si l'on veut cependant s'unir à un second époux, que ce soit suivant les règles de la chasteté, de la pudeur, suivant les lois établies; car cela est permis, il n'y a d'interdit que la fornication et l'adultère.

Fuyons donc ces crimes, que nous soyons ou non mariés; ne déshonorons point notre vie, n'exposons point notre existence au mépris, ne souillons point notre corps, n'introduisons aucun remords dans notre conscience. Et comment oserais-tu entrer dans l'église en sortant de chez les prostituées? Comment élever au ciel ces mêmes bras dont tu étreignais une courtisane, comment remuer cette langue, comment prononcer une invocation avec cette bouche qui touchait ses lèvres? De quel œil regarderas-tu ceux de tes amis qui ont quelque pudeur? Que dis-je? tes amis! Quand bien même personne ne connaîtrait ta faute, c'est devant toi surtout qu'il te faudra rougir de confusion, et rien ne t'inspirera plus de dégoût que ton propre corps. Sinon, pourquoi courir au bain après ce péché? N'est-ce point que tu te juges toi-même plus impur que le plus immonde bourbier? Quelle autre preuve plus convaincante veux-tu de l'impureté de ton action, et quel verdict dois-tu attendre du Seigneur, quand toi-même, toi, le coupable, tu portes un pareil jugement sur ta conduite?

Ils ont raison de se trouver impurs : c'est à merveille, et je les approuve; mais ils ne recourent point au vrai moyen de se purifier; et c'est pourquoi je les blâme et les accuse. Si la souillure était corporelle, c'est avec raison que vous chercheriez à vous en purifier par le bain; mais c'est votre âme que vous avez souillée, que vous avez rendue impure : cherchez donc un moyen de purification qui soit propre à laver sa tache. Or, quel est le bain qui convient pour un tel péché? Un torrent de larmes brûlantes, des gémissements sortis du fond de la poitrine, une perpétuelle componction, des prières assidues, des aumônes, d'abondantes aumônes, le repentir du péché commis, l'attention à n'y point retomber : c'est ainsi que se lave le péché, c'est ainsi que l'âme se purifie de ce qui la souille. Si nous négligeons ces moyens, c'est en vain que nous traverserions le courant de tous les fleuves : nous n'y laisserions pas la moindre parcelle de notre péché. Le mieux, sans doute, est de ne plus s'exposer à commettre cet abominable péché. Mais si par hasard le pied nous a manqué, employons ces remèdes, après avoir fait vœu d'abord de ne point retomber dans la même faute. Car, si au moment du péché nous condamnons ce que nous venons de faire, et qu'ensuite nous recommencions, c'est en vain que nous aurons voulu nous purifier. Se baigner pour retourner ensuite se rouler au même bourbier, détruire ce qu'on a édifié, et réédifier ensuite, cela ne sert à rien qu'à perdre son temps et sa peine. Et nous, de notre côté, si nous ne voulons prodiguer inutilement notre vie, purifions-nous de nos péchés précédents, et passons tout le reste de notre vie dans la chasteté, dans la réserve, dans toutes les vertus enfin : afin qu'ayant Dieu favorable, nous obtenions le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur le choix d'une épouse.

—

ANALYSE.

Le titre ci-dessus annonce le véritable sujet de cette homélie. Les mots : *Eloge de Maxime*, dont on le fait précéder généralement, nous ont paru devoir être supprimés : outre qu'ils manquent dans deux manuscrits, il n'est question de Maxime que dans le premier paragraphe du discours; c'est tout à fait accidentellement, comme on le verra, que saint Jean Chrysostome fait l'éloge de son collègue avant d'entrer en matière.

1° Eloge de Maxime, collègue de saint Jean Chrysostome.
2° Que le repentir est une partie de la justification.
3° Entrée en matière : Longues réflexions qu'exige le mariage.
4° Les lois du mariage sont écrites chez saint Paul. — De l'amour qu'on doit à son épouse
5° La patience, obligation du mari.
6° Comparaison entre Eve et l'Eglise.
7° Qu'il faut préférer sa femme à ses parents.
8° Destination de la femme : elle doit être l'auxiliaire de son époux. — Contre les mariages d'argent. — But de l'institution du mariage.
9° Exemple tiré du mariage d'Isaac. — Commentaire sur le récit de l'Ecriture sainte. — Abraham proposé comme exemple aux parents, Rébecca, aux vierges et aux jeunes femmes.
10° Exhortation aux parents et aux jeunes gens à marier.

1. J'ai manqué à votre précédente réunion, et j'en ai été fâché : mais le festin n'en a été que plus somptueux et je m'en suis réjoui. Celui qui partage avec moi le soin de cultiver vos âmes est celui qui l'autre jour a ouvert le sillon : sa riche éloquence a versé la graine; son infatigable sollicitude a fait l'œuvre du laboureur. Vous avez vu la pureté de ce langage, vous avez ouï l'élégance de cette diction ; vous avez été abreuvés de l'eau qui jaillit vers la vie éternelle; vous avez vu la source qui lance des torrents d'or pur. On cite un fleuve qui porte des paillettes d'or aux habitants de ses rives, non que les eaux aient la vertu de donner naissance à l'or; mais comme les sources de ce fleuve traversent par hasard des montagnes renfermant des mines, le courant, dans son trajet, s'enrichit aux dépens de cette terre fortunée, et devient un trésor pour les riverains qui n'ont qu'à recueillir ces présents du hasard. Pareil à ce fleuve, le maître qui vous a parlé l'autre jour, en parcourant la mine des saintes Ecritures, y a recueilli les pensées, incomparablement plus précieuses que l'or, dont il a fait largesse à vos âmes. Les miennes, je le sais, vous paraissent aujourd'hui bien peu de chose. L'homme habitué à une table indigente s'est-il vu admettre par hasard à un banquet moins frugal : s'il lui faut maintenant retourner à son ancien régime, il n'en sentira que mieux sa pauvreté.

Néanmoins je ne reculerai point devant ma tâche. Car vous savez, pour l'avoir appris de Paul, manger et souffrir la faim, avoir du superflu et manquer du nécessaire, admirer le riche et ne point mépriser le pauvre. Et de même que ceux qui aiment à boire font fête au bon vin, sans dédaigner celui qui ne le vaut pas; de même, dans votre passion pour la céleste parole, vous prisez le talent chez vos maîtres, mais ceux qui sont moins habiles n'en rencontrent pas moins en vous une ardeur et un zèle peu communs. En effet, l'homme indolent et dissolu manque d'appétit, même

devant une table bien servie; au contraire, l'homme actif et sobre, celui qui a faim et soif de la justice, court avec joie s'asseoir à un repas frugal. Et que mes paroles ne sont point flatterie, c'est ce que vous-mêmes avez bien fait voir dans notre précédent entretien. Nous vous parlions longuement du mariage : nous vous montrions que c'est un véritable adultère que de répudier sa femme, ou d'épouser une femme répudiée, du vivant de son premier mari; nous vous lisions la loi du Christ ainsi conçue : *Quiconque épouse une femme répudiée se rend coupable d'adultère ; quiconque répudie sa femme, hormis le cas de prostitution, la rend adultère.* (Matth. v, 32.) Je vis alors beaucoup d'entre vous baisser la tête, se frapper le visage, n'oser lever les yeux; alors, portant mes regards au ciel, je m'écriai : Loué soit le Seigneur de ce que notre voix ne frappe point des oreilles privées de vie, de ce que nos paroles saisissent les esprits de nos auditeurs, et les ébranlent si fortement ! Le mieux sans doute est de ne point pécher du tout : mais c'est quelque chose encore, à l'égard du salut, que d'être contristé après le péché, de porter condamnation contre son cœur, de flageller sa conscience avec un scrupule acharné; un tel repentir fait partie de la justification, et c'est le chemin qui mène à ne plus jamais pécher. Voilà pourquoi Paul se réjouissait quand il avait affligé ses auditeurs, non de les avoir affligés, mais de les avoir corrigés en les affligeant : *Je me réjouis,* dit-il, *non de vous voir affligés, mais de vous voir dans cette affliction qui mène au repentir ; car toute affliction selon Dieu produit un repentir de salut.* (II Cor. vii, 9, 10.) Que ce soient vos péchés ou ceux des autres qui vous aient jetés dans la tristesse, je ne puis dire combien vous méritez d'éloges. Pleurer sur le sort d'autrui, c'est montrer des entrailles apostoliques, c'est imiter l'Esprit-Saint dont voici les paroles : *Qui peut souffrir, sans que je souffre? Qui peut être scandalisé sans que je sois dans les angoisses?* (II Cor. xi, 29.) Avoir du regret de ses propres péchés, c'est éteindre la flamme préparée pour le châtiment de ses fautes antérieures, c'est se rendre pour l'avenir, grâce à ce chagrin, moins sujet à tomber. Et c'est pour cela que moi-même, vous voyant baisser la tête, sangloter, vous frapper le visage, je me réjouissais en songeant au fruit de cette douleur : c'est pour cela qu'aujourd'hui encore, je vous entretiendrai du même sujet, afin que ceux qui veulent entrer en ménage réfléchissent mûrement à ce qu'ils vont faire. En effet, s'agit-il pour nous d'un achat de maisons ou de serviteurs, nous prenons mille peines, nous tournons autour du possesseur actuel, des précédents propriétaires. Il nous faut connaître dans un cas l'état du mobilier, dans l'autre la constitution physique et les principes moraux. A plus forte raison, avant de se marier, doit-on prendre autant et bien plus de précautions.

On peut revendre une maison dont on est mécontent; on peut renvoyer un serviteur incapable à la personne qui s'en est défaite, mais une épouse, on ne peut la rendre à ceux dont on la tient; de toute nécessité il faut la garder chez soi pour toujours, ou, si l'on s'en débarrasse en la chassant, être convaincu d'adultère selon les lois de Dieu. Ainsi, quand tu voudras te marier, ne te bornes pas à lire les lois qui sont faites pour le monde : lis d'abord, lis celles qui ont force parmi nous. Car c'est d'après celles-ci, et non pas sur les autres, que dans le grand jour Dieu te jugera : en négligeant ces dernières, c'est une perte d'argent que souvent l'on encourt, mais celles dont je parle appellent sur leurs transgresseurs les supplices éternels et la flamme inextinguible de l'enfer.

2. Cependant quand vous voulez vous marier, vous n'avez rien de plus pressé que de courir chez les jurisconsultes du siècle ; là, vous vous installez, vous vous enquérez minutieusement de ce qui arrivera si la femme meurt sans enfants, ou, au contraire, si elle laisse un, deux, trois enfants ; que deviendront ses biens selon qu'elle aura encore son père, ou qu'elle l'aura perdu ? quelle part de son héritage doit revenir à ses frères, quelle part à son mari ? Dans quel cas celui-ci aura-t-il droit à la totalité, et pourra-t-il s'opposer à ce qu'il en soit rien distrait en faveur de personne? et mille autres questions pareilles dont vous harcelez ces légistes : démarches, précautions, rien ne vous coûte pour empêcher les parents de la femme de s'immiscer à aucun titre dans ses affaires; et pourtant, comme je l'ai dit plus haut, dût-il advenir quelque accident imprévu, il ne s'agirait que d'une perte d'argent, ce qui ne vous empêche pas de mettre en œuvre toute votre vigilance. Eh bien ! si pour éviter un préjudice pécuniaire, nous déployons tant d'activité, ne serait-il pas absurde, quand il est question du péril de notre âme et des comptes qui se règlent là-

haut, de ne donner aucun soin à une affaire qui réclame, avant toute autre, notre zèle, notre empressement et notre sollicitude?

En conséquence, j'invite et j'exhorte ceux qui veulent se marier à prendre conseil du bienheureux Paul, à lire les lois qu'on trouve chez lui au sujet des mariages, à s'instruire d'abord des recommandations qu'il adresse à l'homme auquel est échue une femme vicieuse, corrompue, adonnée au vin, acariâtre, sans jugement, ou frappée de quelque autre imperfection; et alors seulement à entrer en pourparlers au sujet du mariage. Si tu vois que Paul te permet, pour peu que tu découvres chez ta femme un de ces défauts, de la répudier et d'en prendre une autre, il n'y a plus aucun risque et tu peux te rassurer. Mais s'il te refuse ce droit et t'ordonne au contraire de tout endurer chez ta femme, hormis la prostitution, et de la garder chez toi, quels que soient ses défauts, alors affermis-toi dans cette pensée qu'il te faudra subir tous les vices de ta femme; que si cette obligation te paraît rigoureuse et intolérable, n'épargne ni tes soins, ni ta peine pour te pourvoir d'une épouse bonne, sage et docile, et ne perds point de vue cette alternative imposée au mari d'une femme vicieuse, ou de supporter les ennuis qu'elle lui cause, ou, s'il s'y refuse et la répudie, d'avoir à répondre d'un adultère. Car il est écrit : *Quiconque répudie sa femme, hormis le cas de prostitution, la rend adultère; et quiconque épouse une femme répudiée se rend coupable d'adultère.* (Matth. v, 32.) Une fois bien pénétrés, avant le mariage, de ces réflexions et bien instruits de ces lois, nous mettrons tous nos soins à faire choix, tout d'abord, d'une femme vertueuse et bien assortie à notre humeur; cela fait, nous n'y gagnerons point seulement de ne la répudier jamais, mais encore de l'aimer avec une profonde tendresse, ainsi que Paul le recommande. En effet, il ne se borne pas à dire : *Hommes, aimez vos femmes* (Ephés. v, 25); mais il indique encore le degré de cette affection en ajoutant : *Comme le Christ a aimé l'Eglise.* Mais comment, dis-moi, le Christ l'a-t-il aimée? *Jusqu'à se sacrifier pour elle.* Ainsi, fallût-il mourir pour ta femme, ne marchande point. Si le Seigneur a aimé son esclave au point de se donner pour elle, à plus forte raison dois-tu le même amour à ta compagne d'esclavage. Mais peut-être est-ce la beauté de l'épouse qui a entraîné l'époux, ou les vertus de son âme? On ne saurait le prétendre, car la suite montre qu'elle était laide et sordide; écoutez plutôt : *Il s'est sacrifié pour elle*, vient-il de dire, et il ajoute : *Afin de la sanctifier en la purifiant par l'eau.* Par ce mot *purifier*, il fait entendre qu'elle était impure et souillée, et non point d'une souillure comme une autre, mais d'une extrême impureté; ce n'était que graisse, que fumée, que sang, que taches de toute espèce. Et cependant il n'a pas eu dégoût de sa laideur, il a remédié à ses disgrâces, il a changé sa figure, corrigé ses formes, réparé ses imperfections; c'est l'exemple que tu dois suivre. Quelques fautes que ta femme puisse commettre à ton égard, oublie tout, pardonne tout. A-t-elle un mauvais caractère, réforme-le à force de douceur et de bonté, comme a fait le Christ à l'égard de l'Eglise. Car, non content de laver ses taches, il l'a encore débarrassée de la vieillesse, en lui faisant dépouiller le vieil homme, ce composé d'iniquités. Et c'est à quoi Paul encore fait allusion, en disant : *Afin de se faire une Eglise glorieuse, qui n'eût ni taches, ni rides.* (Ephés. v, 27.) En effet, c'est peu de l'avoir embellie; il l'a rajeunie, non selon le corps et la nature, mais selon l'âme et la volonté. Et ce qu'il faut admirer, ce n'est pas seulement que, l'ayant reçue laide, repoussante, difforme et décrépite, loin de prendre en dégoût sa laideur, il se soit livré lui-même au trépas et l'ait transformée par là au point de la rendre admirablement belle; c'est que, dans la suite, en dépit des taches et des souillures qui reviennent souvent la ternir, il ne la répudie point, ne s'en sépare point, et qu'il persiste à l'entourer de ses soins et à la corriger. Combien, dites-moi, ont péché après avoir reçu la foi? Et pourtant il ne les a point repoussés avec dégoût. Par exemple ce fornicateur connu des Corinthiens était membre de l'Eglise, cependant le Christ n'a point coupé ce membre : il l'a redressé. L'Eglise des Galates tout entière s'emporta hors de la voie et tomba dans le judaïsme, néanmoins il ne l'a pas rejetée non plus : il lui a donné ses soins par le ministère de Paul et l'a ramenée ainsi dans sa première famille. Et nous aussi, de même que, si nous tombons malades, nous ne coupons pas le membre, mais travaillons à chasser la maldie; c'est ainsi que nous devons agir à l'égard d'une épouse. Si elle a quelque défaut, au lieu de la répudier, c'est son vice qu'il faut tâ-

cher d'expulser. D'ailleurs on peut amener une femme à s'amender, tandis qu'il est bien des cas où un membre attaqué ne peut se guérir. Néanmoins, bien que nous connaissions le membre infirme pour incurable, nous ne le retranchons point pour cela. Combien d'hommes ont un pied de travers, une jambe boiteuse, un bras paralysé et perclus, un œil privé de lumière, qui ne se font point extraire cet œil, couper cette jambe, amputer ce bras, et qui, sans méconnaître que ces parties de leur corps lui sont désormais inutiles et ne servent qu'à le défigurer, les gardent néanmoins par égard pour la solidarité qui les attache aux autres. Mais si, quand la guérison est impossible et que l'utilité est nulle, nous montrons tant de circonspection à abandonner le malade, alors qu'il reste de l'espérance et des chances nombreuses de changement, n'est-ce pas le comble de l'absurdité? Les infirmités naturelles laissent l'homme sans recours; mais une volonté pervertie est susceptible d'amélioration.

3. En vain tu objecterais que le mal de ta femme est incurable, qu'en dépit de tes soins elle s'obstine à suivre ses propres penchants : ce n'est pas encore une raison suffisante pour la répudier; car, de ce qu'on ne peut guérir un membre, il ne s'ensuit pas qu'on doive le couper. Or c'est un de tes membres que ta femme : *Ils seront deux dans une chair,* dit l'Ecriture. (Gen. II, 24.) Mais quand c'est d'un membre qu'il s'agit, il n'y a nul profit à le soigner, une fois que les progrès de la maladie ont rendu la médecine impuissante. Au contraire, si le malade est ta femme, quand bien même sa maladie serait incurable, compte que tu seras bien récompensé de tes leçons et de tes soins paternels. Et dût-elle n'en recueillir aucun fruit, Dieu saura bien rémunérer notre patience, parce que c'est sa crainte qui nous aura excités à montrer tant de persévérance à supporter avec douceur les défauts de notre compagne, à diriger ce membre de nous-mêmes. Membre de nous-mêmes, dis-je, et membre inséparable : aussi devons-nous l'aimer avec prédilection. C'est ce que nous enseigne encore le même Paul en disant : *Les hommes doivent aimer leurs femmes comme ils aiment leurs corps. Car jamais personne n'a haï sa propre chair; mais il la nourrit et l'entoure de soins comme a fait le Christ pour l'Eglise, car nous sommes membres de son corps, de sa chair, de ses os.* (Ep. V, 28-30.) Il veut dire que, comme Eve est née de la côte d'Adam, ainsi nous sommes nés de la côte du Christ. En effet, c'est ce que signifie : *De sa chair et de ses os.* Mais, pour ce qui est d'Eve, nous savons tous qu'elle est née de la côte d'Adam, et l'Ecriture dit clairement que Dieu envoya le sommeil sur Adam, prit une de ses côtes, et en façonna la femme. Maintenant, sur quoi se fonder pour prétendre que l'Eglise aussi est formée de la côte du Christ? C'est encore l'Ecriture qui nous l'indique. En effet, lorsque le Christ fut élevé sur la croix, y fut attaché et mourut, *un des soldats s'approchant lui perça le flanc, et il en sortit du sang et de l'eau.* (Jean, XIX, 34.) Eh bien! c'est de ce sang et de cette eau que toute l'Eglise est formée. Jésus lui-même l'atteste par ces paroles : *Quiconque ne sera point régénéré par l'eau et l'esprit, ne pourra entrer dans le royaume des cieux.* (Jean, III, 5.) Le sang, c'est l'esprit. Nous naissons grâce à l'eau du baptême, et c'est par le sang que nous sommes nourris. Voyez-vous comment nous provenons de ses os et de sa chair, enfantés, nourris par son sang, par son eau? Et de même que, pendant le sommeil d'Adam, la femme fut façonnée, ainsi, le Christ mort, l'Eglise fut formée de son côté. Mais, s'il faut aimer sa femme, ce n'est pas seulement parce que notre femme est membre de nous-mêmes, et que nous avons fourni la matière dont elle a été créée : c'est encore parce que Dieu a promulgué à ce sujet une loi que voici : *L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une chair.* (Gen. II, 24.) C'est pour cela que Paul aussi nous a lu cette loi, afin de nous pousser de toutes parts à cet amour. Observez ici la sagesse apostolique! ce n'est point exclusivement au nom des lois divines, ni des lois humaines, qu'il nous invite à aimer nos épouses; mais il fait parler les unes et les autres tour à tour : de telle façon que les esprits élevés et philosophiques soient amenés à aimer par les motifs célestes, les esprits faibles au contraire par les raisons terrestres et naturelles. Dans cette vue, il s'appuie d'abord sur la sagesse du Christ et commence son exhortation en ces termes : *Aimez vos femmes ainsi que le Christ a aimé l'Eglise.* Mais ce qui vient après est humain : *Les hommes doivent aimer leurs femmes autant que leurs propres corps.* La suite est du Christ : *Nous sommes membres*

de son corps, de sa chair, de ses os. Mais ceci vient des hommes : *L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme.* Et après avoir lu cette loi, il ajoute : *Voilà le grand mystère.* En quoi, grand? demanderez-vous. En ce qu'une jeune fille, enfermée jusque-là dans sa chambre, peut aimer et chérir du premier jour, comme son propre corps, l'époux qu'elle n'avait jamais vu auparavant; en ce que l'homme qu'elle n'a jamais vu préfère du premier jour à toutes choses, une femme avec laquelle il n'avait pas précédemment échangé un propos, qu'il la préfère, dis-je, à ses amis, à ses proches, à son père et à sa mère... Parlons maintenant des parents : viennent-ils, hors ce seul cas, à éprouver quelque perte d'argent, les voilà dans le chagrin, dans la peine; ils traînent devant les tribunaux celui qui leur a fait tort : et voici qu'un homme que souvent ils n'ont jamais vu, qu'ils ne connaissent pas, reçoit d'eux avec leur fille une dot considérable. Que dis-je? c'est une fête pour eux, bien loin qu'ils imputent cet événement à la mauvaise fortune. Au moment où ils se voient enlever leur fille, ils n'éprouvent ni regret de l'intimité passée, ni dépit, ni douleur : loin de là, ils rendent grâces, et jugent leurs vœux exaucés, quand il leur est donné de voir leur fille quitter leur maison, et avec elle s'en aller une partie de leur fortune. Paul remarquant tout cela, considérant que les deux époux quittent leurs parents pour s'attacher l'un à l'autre, et qu'une si longue habitude a dès lors moins d'empire que cette liaison fortuite, réfléchissant de plus que ce n'est pas là un fait humain, et que c'est Dieu qui sème ces amours dans les âmes, qui inspire cette joie aux parents des époux, comme aux époux eux-mêmes, Paul, en conséquence, a écrit : *Voilà le grand mystère.* Et, pour prendre un exemple chez les enfants, comme le petit enfant qui vient de naître reconnaît tout d'abord ses parents en les voyant, avant de savoir parler : ainsi l'époux et l'épouse, sans que personne les rapproche, les exhorte, les instruise de leurs devoirs, n'ont qu'à se voir pour être unis. Puis, observant que la même chose est arrivée pour le Christ, et principalement pour l'Eglise, il s'étonne, il admire. Et comment donc la même chose est-elle arrivée pour le Christ et pour l'Eglise? De même que le mari quitte son père pour aller trouver sa femme, de même le Christ a quitté le trône paternel pour aller vers son épouse. Au lieu de nous appeler là-haut, il est descendu lui-même vers nous. (D'ailleurs par ces mots *il a quitté*, n'allez pas entendre un déplacement, mais bien une condescendance; en effet, même étant avec nous, il était encore avec son Père.) Aussi Paul dit-il : *Voilà le grand mystère.* Grand sans doute, même à ne regarder que les hommes. Mais quand je vois que cela est encore vrai à l'égard du Christ et de l'Eglise, alors je m'étonne, alors j'admire. Lui-même après ces mots : *Voilà le grand mystère*, ajoute ceci : Je parle à l'égard du Christ et de l'Eglise. Tu sais maintenant quel mystère c'est que le mariage; tu sais de quelle grande chose il est le symbole : songes-y donc mûrement et avec circonspection; et ne cherche pas la richesse quand tu voudras prendre femme. Ne regarde pas le mariage comme un trafic, mais comme l'association de deux existences.

4. J'ai souvent ouï dire : Un tel était pauvre : son mariage l'a enrichi, il a épousé une femme riche : il vit maintenant dans le luxe et l'opulence. Que dis-tu là, mon ami? Tu veux que ta femme te rapporte de l'argent? Tu peux dire cela sans avoir honte, sans rougir? Et tu ne vas pas te cacher au fond de la terre, toi, qui peux imaginer de pareilles spéculations? Est-ce là le langage d'un époux? Tu n'as rien à demander à ta femme que de veiller sur tes épargnes, d'administrer tes revenus, d'avoir soin de ta maison. Dieu te l'a donnée pour t'aider en cela comme dans toutes les choses du même genre. Attendu que deux sortes d'affaires se partagent notre vie, les affaires publiques et les affaires privées, le Seigneur a divisé la tâche entre l'homme et la femme : à celle-ci il a départi le gouvernement de la maison, à celui-là toutes les affaires de l'Etat, toutes celles qui se traitent sur la place publique, jugements, délibérations, commandements d'armées, et le reste. La femme est incapable de diriger un javelot, de lancer un trait, mais elle est capable de manier la quenouille, de tisser une toile, de faire régner le bon ordre dans toute la maison. Elle est incapable d'ouvrir un avis dans un conseil; mais elle est capable d'ouvrir un avis à la maison, et souvent, dans les soins domestiques que son mari partage avec elle, elle montre plus de clairvoyance que lui-même. Elle est incapable de bien gérer les deniers publics, mais elle est capable de bien élever ses

enfants, ce trésor précieux entre tous; elle est capable d'observer les manquements des servantes, de surveiller les mœurs des serviteurs, de procurer à son époux plus de sécurité, de le décharger de tous les soins qu'exige un ménage, j'entends ceux de l'office, du filage, de la cuisine, de la toilette : enfin, elle prend sur elle tous les travaux dont il ne serait ni convenable, ni facile à l'homme de s'occuper, quelque difficile à contenter qu'il puisse être. En effet, c'est un trait de la générosité et de la sagesse divines, que celui qui excelle dans les grandes choses, se montre dans les petites insuffisant et incapable, de telle sorte que l'homme ait besoin de la femme. En effet, si Dieu avait créé l'homme également propre aux deux emplois, le sexe féminin n'aurait été qu'un objet de mépris : et, d'autre part, s'il avait permis aux femmes des fonctions plus relevées et plus sérieuses, il leur aurait inspiré des prétentions extravagantes. Aussi, a-t-il évité de donner les deux aptitudes à la même créature, de peur que l'un des sexes ne fût éclipsé et ne parût inutile : et il n'a pas voulu non plus faire la part égale aux deux sexes, de peur que cette égalité n'engendrât des conflits, des querelles, et que les femmes n'élevassent leurs prétentions jusqu'à disputer aux hommes le premier rang; mais conciliant le besoin de paix avec les convenances de la hiérarchie, il a fait dans notre vie deux parts, dont il a réservé à l'homme la plus essentielle et la plus sérieuse, en assignant à la femme la plus petite et la plus humble : de telle sorte que les nécessités de l'existence nous la fassent honorer, sans que l'infériorité de son ministère lui permette d'entrer en révolte contre son mari.

En conséquence, cherchons tous désormais une seule chose, la vertu, un bon naturel, afin de jouir de la paix, de goûter les délices d'une concorde et d'une affection perpétuelles. Epouser une femme riche, c'est prendre un souverain plutôt qu'une femme. Par elles-mêmes, déjà, les femmes ont assez de vanité, assez de penchant à briller : s'il leur survient encore le renfort dont je parle, comment leurs maris pourront-ils y tenir désormais? Au contraire, celui qui prend une femme de sa condition, ou plus pauvre que lui, prend une auxiliaire, une alliée : et c'est vraiment le bonheur qu'il introduit dans sa maison. La gêne que cause à l'épouse sa pauvreté lui inspire toutes sortes de soins et d'attentions pour son mari, l'obéissance, une soumission parfaite, et supprime toutes les causes de disputes, de querelles, d'extravagances, de rébellion : elle unit les deux époux dans la paix, la concorde, la tendresse, l'harmonie. Ce n'est donc pas l'argent que nous devons chercher, mais la paix, si nous voulons trouver le bonheur. Le mariage n'est pas fait pour remplir notre maison de luttes et de combats, pour nous faire vivre au milieu des disputes et des querelles, pour mettre la division dans le ménage et nous rendre l'existence insupportable, mais pour nous procurer une aide, pour nous ouvrir un port, un asile, pour nous consoler dans l'affliction, pour que nous trouvions de l'agrément dans la conversation de notre femme. Combien n'a-t-on pas vu de riches, enrichis encore par la dot de leurs femmes, mais privés du même coup, pour jamais, de la paix et de la félicité, par un mariage qui faisait de leur table une arène, un théâtre de querelles journalières? Combien, au contraire, ne voit-on pas de pauvres, unis à des femmes plus pauvres encore, qui jouissent de la paix, et sont heureux de voir la lumière, tandis que plus d'un riche, au sein de l'abondance, souhaite la mort pour être délivré de sa femme, et ne demande qu'à déposer le fardeau d'une telle vie? tant il est vrai que l'argent ne sert à rien, faute d'une compagne vertueuse! Mais, pourquoi parler de paix et de concorde? Celui-là même qui ne songe qu'à gagner de l'argent, se trouve mal, souvent, d'avoir épousé une femme plus riche que lui. Quand il a augmenté son luxe en proportion de la dot reçue, une mort prématurée n'a qu'à venir l'obliger de restituer la dot entière aux parents : alors, pareil à ces naufragés dont la personne seule échappe aux flots, ce malheureux, au bout de tant de querelles, de luttes, de révoltes, de procès, a grand peine à se tirer d'affaire avec ses quatre membres et sa liberté. Et comme on voit des trafiquants insatiables, pour avoir encombré leur vaisseau de marchandises et lui avoir imposé un fardeau au-dessus de ses forces, causer la submersion de leur équipage, et perdre toute leur cargaison : ainsi, ces ambitieux qui font des mariages démesurément riches, dans la pensée d'augmenter beaucoup leur avoir, grâce à leurs femmes, perdent souvent jusqu'à ce qu'ils possédaient en se mariant : il suffit d'un instant et du choc d'une vague pour faire enfoncer le navire; ainsi, la mort prématurée de la femme a suffi pour

apporter la ruine avec le deuil à son mari.

5. Considérons bien tout cela, et, au lieu de chercher la fortune, cherchons la vertu, l'honnêteté, la modestie. Une femme modeste, vertueuse et sage, fût-elle sans fortune, saura tirer parti de la pauvreté mieux qu'une autre de la richesse : au contraire, une femme gâtée, intempérante, acariâtre, trouvât-elle au logis des milliers de trésors, les aura bientôt dissipés avec la vitesse du vent, et précipitera son mari dans d'innombrables maux, outre la ruine. Ce n'est donc pas l'opulence que nous devons rechercher, mais une femme qui sache bien employer l'argent du ménage.

Apprends d'abord quelle est la raison du mariage, quel dessein l'a fait introduire dans notre existence, et n'en demande pas davantage. Quel est donc l'objet du mariage, et dans quelle vue Dieu l'a-t-il institué? Ecoute ce que dit Paul : *De peur des fornications, que chacun ait une femme à soi.* (I Cor. VII, 2.) Il n'a pas dit : *remédier à sa pauvreté* ni *pour se mettre dans l'aisance.* Pourquoi donc? Afin que nous évitions les fornications, afin que nous réprimions notre concupiscence, afin que nous vivions dans la chasteté, afin que nous nous rendions agréables à Dieu en nous contentant de notre propre femme. Voilà le présent que nous fait le mariage, en voilà le fruit, en voilà le bénéfice. Ne lâche donc pas le plus pour courir après le moins; car l'argent est peu de chose au prix de la chasteté. Le seul motif qui doive nous déterminer au mariage, c'est la résolution de fuir le péché, d'échapper à toute fornication; tout le mariage doit donc tendre à ce but, de nous aider à la chasteté. Or il en sera ainsi, si nous épousons des femmes capables de nous inspirer beaucoup de piété, beaucoup de retenue, beaucoup de sagesse. En effet, la beauté du corps, quand elle n'a point la vertu pour compagne, peut bien retenir un mari vingt ou trente jours, mais au delà elle perd son empire, laisse voir les vices qu'elle cachait d'abord, et dès lors tout le charme est rompu. Au contraire, celles en qui reluit la beauté de l'âme, n'ont rien à craindre de la fuite du temps, qui leur fournit chaque jour de nouvelles occasions de découvrir leurs belles qualités; l'amour de leurs époux n'en devient que plus ardent, et l'attachement mutuel ne fait que se resserrer. Dans cet état de choses et devant l'obstacle de cette ardente et légitime affection, toute espèce d'amour impudique est rejetée bien loin; l'idée même de l'incontinence n'entrera jamais chez ce mari attaché à sa femme par l'amour; jusqu'à la fin il lui reste fidèle, et ainsi, par sa chasteté, appelle sur toute sa maison la bienveillance et la protection divines. Voilà les unions que formaient nos justes des anciens temps, plus attentifs à la vertu qu'à la fortune. Pour le prouver par un exemple, je vous rappellerai un de ces mariages : *Abraham déjà vieux et avancé en âge dit au plus âgé de ses serviteurs qui gérait tous ses biens : Pose ta main sous ma cuisse afin que je te fasse jurer au nom du Seigneur Dieu du ciel et de la terre, de ne pas donner pour femme, à mon fils Isaac une des filles des Chananéens, parmi lesquels j'habite, mais tu te rendras dans la terre où je suis né, au milieu de ma tribu, et tu choisiras là une épouse pour mon fils.* (Gen. XXIV, 1-4.) Voyez-vous quelle sollicitude chez cet homme vertueux, chez ce juste, au sujet du mariage; il n'a pas recours, comme cela se pratique aujourd'hui, à des entremetteuses, à des négociatrices, à de vieilles conteuses de fables; c'est à son propre serviteur qu'il confie cette affaire. Et ceci même est une grande marque de la prudence de ce patriarche, qu'il ait su former assez bien un serviteur pour le rendre capable d'un pareil ministère. Ensuite la femme qu'il lui faut n'est ni une femme riche, ni une belle femme, mais une femme vertueuse; et c'est pour cela qu'il prescrit un aussi long voyage à son messager. Considérez aussi l'intelligence du serviteur: il ne dit point : quelle commission me donnes-tu là! Quand nous sommes entourés d'un si grand nombre de nations, chez lesquelles se trouvent en grand nombre des filles d'hommes riches, distingués, illustres, tu m'envoies dans un pays aussi lointain, parmi des hommes inconnus? A qui m'adresser? qui me connaîtra? Et s'ils me tendent des embûches? s'ils me trompent? Car il n'y a rien de si facile à prendre au piége qu'un étranger. Il ne fit aucune de ces objections, mais négligeant toutes ces difficultés, il s'arrêta seulement au soupçon qui se présente tout d'abord à l'esprit : en ne résistant pas à son maître, il avait montré son obéissance; en demandant seulement ce dont il fallait principalement s'informer, il manifesta son intelligence et sa prévoyance. A quoi fais-je allusion? et quelle est donc cette question qu'il adressa à son maître? *Si la femme,* dit-il, *ne veut point partir avec moi, ramène-*

rai-je ton fils dans le pays d'où tu es sorti? Abraham répondit : *Ne ramène pas mon fils en ce pays. Le Seigneur Dieu du ciel et de la terre qui m'a tiré de la maison de mon père et de la terre où je suis né, qui m'a parlé et m'a dit avec un serment ces paroles : Je donnerai cette terre à toi et à ta postérité, ce même Dieu enverra son ange devant toi, et t'aplanira le chemin.* (Gen. XXIV, 4-7.) Voyez-vous la foi du patriarche? Au lieu de faire appel à ses amis, à ses parents, ou à toute autre personne, c'est Dieu même qu'il donne pour interprète et pour compagnon de route à son messager. Puis, voulant rassurer ce serviteur, au lieu de dire simplement le *Seigneur Dieu du ciel et de la terre*, il ajoute : *qui m'a tiré de la maison de mon père.* Souviens-toi, lui dit-il, comment nous avons fait ce long voyage, comment après avoir abandonné notre propre pays, nous avons trouvé sur la terre étrangère plus de ressources et de félicité, comment l'impossible est devenu possible. Et ce n'est pas seulement en ce sens qu'il dit : *Qui m'a tiré de la maison de mon père;* il veut encore indiquer que Dieu est son débiteur. Nous sommes ses créanciers, dit-il, il a dit lui-même : *Je donnerai cette terre à toi et à ta postérité.* De sorte que, tout indignes que nous sommes, en considération de la promesse qu'il nous a faite de sa bouche, et dans la vue de l'accomplir, il nous assistera, aplanira devant nous tous les obstacles, et mènera à consommation ce qui est l'objet de nos vœux. Cela dit, il congédia son messager.

Parvenu au pays qui lui avait été désigné, celui-ci n'aborda aucun des habitants de la ville, il n'entra pas en conversation avec les hommes, il n'appela point les femmes; mais remarquez comment il resta fidèle, lui aussi, à l'intermédiaire qui lui avait été donné, comment il s'adressa à lui seul. Il se lève pour prier, et dit : *Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, aplanis aujourd'hui le chemin devant moi.* (Gen. XXIV, 12.) Il ne dit pas : *Seigneur mon Dieu;* que dit-il donc? *Seigneur, Dieu de mon maître Abraham.* Je ne suis qu'un misérable, un objet de rebut; mais je me couvre de mon maître; car ce n'est pas pour moi que je viens, je ne suis que son ministre; aie donc égard à sa vertu, et aide-moi à accomplir jusqu'au bout la tâche prescrite.

6. Maintenant, pour que vous n'alliez pas croire qu'il parle en créancier qui réclame ce qui lui est dû, écoutez les paroles qui suivent : *Et prends en miséricorde mon maître Abraham.* (Gen. XXIV, 12.) Quand nous aurions des milliers de mérites, nous voulons devoir à la grâce notre salut, et tenir tout de ta bonté, rien à titre d'acquittement ou de restitution. Et que demandes-tu donc? *Voici*, répond-il, *que je me tiens debout auprès de la fontaine, et les filles des habitants de la ville sortiront pour venir puiser de l'eau. Donc la jeune fille à qui je dirai : prête-moi ta cruche afin que je boive, et qui me répondra : bois, et je donnerai de plus à boire à tes chameaux jusqu'à ce qu'ils soient abreuvés, c'est celle que tu as préparée pour ton serviteur Isaac, et par là je reconnaîtrai que tu as pris en miséricorde mon maître Abraham.* Remarquez la sagesse du serviteur, au signe qu'il choisit. Il ne dit pas : si j'en vois une portée sur un char attelé de mules, traînant à sa suite un essaim d'eunuques, entourée de nombreux esclaves, belle et resplendissante de tout l'éclat de la jeunesse, c'est celle que tu as préparée pour ton serviteur. Que dit-il donc? *Celle à qui je dirai : Prête-moi ta cruche afin que je boive.* Que fais-tu, mon ami? C'est une femme de cette sorte que tu cherches pour ton maître, une femme qui porte de l'eau, et qui daigne te parler? Oui, répond-il : car il ne m'a pas envoyé chercher la richesse, ni la noblesse de la naissance, mais les qualités de l'âme. On trouve souvent des porteuses d'eau qui possèdent une vertu parfaite, tandis que d'autres, nonchalamment assises dans de riches demeures, sont pleines de vices et très-mauvaises. — Mais à quoi reconnaîtra-t-il la vertu de cette femme? — Au signe qu'il a indiqué. — Mais que vaut ce signe pour distinguer la vertu? — Il est excellent et infaillible. Car il manifeste clairement la charité, de façon à rendre toute autre preuve superflue. Ses paroles reviennent donc à ceci, bien qu'il ne le dise pas en propres termes : Je cherche une vierge tellement charitable, qu'elle rende tous les services dont elle est capable. Et ce n'est point sans réflexions qu'il cherchait une telle épouse : mais, étant d'une maison où florissait surtout l'hospitalité, il voulait avant toute chose trouver une femme assortie à l'humeur de ses maîtres. C'est comme s'il disait : Nous voulons faire entrer chez nous un femme dont les mains soient ouvertes pour les hôtes, afin qu'il n'y ait pas de guerre et de querelles lorsque le mari fera largesse de son bien à l'exemple de son père, et accueillera

les étrangers : ce qui arriverait si la femme était regardante, et ne voulait pas laisser faire, comme c'est le cas dans bien des maisons ; dès maintenant je veux m'assurer si elle est hospitalière, car c'est de là que viennent toutes nos prospérités.

C'est par là que mon maître a obtenu du ciel celui qu'il va marier, par là qu'il est devenu père. Il a sacrifié un veau, et il a reçu un enfant; il a pétri la farine, et Dieu lui a promis de lui donner des descendants aussi nombreux que les étoiles. Puis donc que c'est d'une telle source que découlent toutes nos prospérités, je recherche cette qualité avant toutes les autres. Pour nous, ne nous arrêtons pas à ceci qu'il ne demandait que de l'eau : considérons plutôt que c'est la marque d'un cœur bien hospitalier, de ne pas se borner à donner ce qu'on demande, mais d'offrir plus que ce qui est demandé. *Et il arriva ceci,* dit l'Ecriture, *qu'avant qu'il eût fini de parler, Rébecca sortait de la ville*, et ainsi se trouva accomplie cette parole du Prophète : *Tu n'auras pas fini de parler que je dirai : me voici.* (Isaïe, LVIII, 9.)

Voilà les prières des hommes vertueux : avant qu'elles soient finies, Dieu a déjà consenti à les exaucer. Et toi aussi, par conséquent, lorsque tu voudras te marier, n'aie point recours aux hommes, ni à ces femmes qui font métier du malheur d'autrui, et ne se proposent qu'un but, à savoir, de gagner un salaire. Aie recours à Dieu. Il ne dédaigne point de présider lui-même à ton mariage. C'est lui-même qui en a fait la promesse en ces termes : *Cherchez le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* (Matth. VI, 33.) Et garde-toi de dire : Mais comment puis-je voir le Seigneur? Est-ce qu'il peut m'adresser la parole, et s'entretenir avec moi visiblement, de telle façon que je puisse aller à lui et l'interroger? Pensées d'une âme sans foi. Un instant suffit à Dieu, et la parole ne lui est pas nécessaire pour exécuter tout ce qu'il veut : et c'est justement ce qui eut lieu pour le serviteur d'Abraham. Il n'ouït aucune voix, ne vit aucune apparition. Debout auprès de la fontaine, il pria, et sur-le-champ fut exaucé. *Il arriva ceci, qu'avant qu'il eût fini de parler, il vit sortir de la ville Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha, portant une cruche sur l'épaule : cette vierge était très-belle ; elle était vierge, aucun homme ne l'avait connue.* Mais à quoi bon me parler de sa beauté? C'est afin que tu comprennes à quel point elle était chaste, et quelle beauté elle avait dans l'âme. C'est une chose admirable que la chasteté, mais bien plus admirable encore, quand elle est jointe à la beauté. C'est pourquoi l'Ecriture, avant de raconter l'histoire de Joseph et de sa chasteté, parle d'abord de ses avantages corporels : elle nous apprend qu'il était beau et dans tout l'éclat d'une jeunesse florissante, et c'est alors seulement qu'elle nous entretient de sa chasteté, et fait voir que cette beauté ne l'avait point précipité dans l'incontinence. En effet, la beauté ne provoque pas plus nécessairement la débauche, que la laideur ne fait la chasteté. Beaucoup de femmes parées de tous les charmes du corps ont brillé, grâce à la chasteté, d'un éclat encore plus vif : tandis que d'autres qui étaient difformes et repoussantes ont eu dans l'âme encore plus de difformité, et se sont souillées d'innombrables prostitutions. Ce n'est pas dans le corps, c'est dans l'âme et dans la volonté que résident les principes de ce vice comme de cette vertu.

7. Ce n'est pas sans intention qu'il lui applique deux fois le nom de vierge. Rappelez-vous qu'après avoir dit : *Cette vierge était très-belle,* il ajoute : *Elle était vierge, aucun homme ne l'avait connue.* C'est parce qu'il ne manque pas de vierges qui, tout en conservant leur corps intact, ouvrent l'accès de leur âme à tous les désordres, coquetteries, manéges pour attirer de toutes parts une foule d'amants autour d'elles, regards propres à enflammer les espérances des jeunes gens, gouffres et embûches de toutes sortes, c'est pour cela, dis-je, que Moïse, voulant indiquer que Rébecca n'était pas semblable à ces filles, mais qu'elle était vierge à la fois de corps et d'âme, prend soin d'ajouter : *Elle était vierge, aucun homme ne l'avait connue.* Cependant ce n'est pas faute d'occasions qu'aucun homme ne l'avait connue : je dis cela d'abord à cause de sa beauté ; et en second lieu, à cause de l'office qu'elle remplissait. Si elle était restée perpétuellement dans sa chambre, comme les jeunes filles d'aujourd'hui, si elle ne s'était jamais montrée sur la place, si elle n'était jamais sortie de la maison paternelle, l'éloge eût été moins grand à dire qu'aucun homme ne l'avait connue. Mais si vous vous la représentez allant sur la place, obligée de se rendre chaque jour à la fontaine, une fois, deux fois et plus, et que vous songiez ensuite qu'aucun homme ne la connut, c'est alors que vous comprendrez parfaitement la valeur de

l'éloge. On a vu plus d'une jeune fille qui n'était ni belle ni gracieuse, et qu'escortaient une quantité de suivantes, perdue néanmoins pour avoir passé une fois ou deux sur la place publique. Que direz-vous donc de celle qui sort chaque jour seule de la maison paternelle, et cela, non-seulement pour aller sur la place, mais pour se rendre à la fontaine et rapporter de l'eau, courses qui l'exposent nécessairement à mille rencontres? N'est-elle pas vraiment digne de toute notre admiration, lorsque ni ces sorties continuelles, ni les charmes qui l'embellissent, ni les passants qui s'offrent partout à sa vue, rien, en un mot, ne peut porter atteinte à sa pureté ; lorsqu'elle sait maintenir son âme et son corps à l'abri de la corruption, garder plus strictement la chasteté que les femmes qui restent enfermées chez elles, se montrer enfin pareille à celle que Paul demande en ces termes : *Qu'elle soit sainte de corps et d'esprit ?* (I Cor. VII, 34.) *Etant donc descendue à la fontaine, elle remplit d'eau sa cruche et remonta. Alors le serviteur courut à sa rencontre et lui dit : Laisse-moi boire un peu à ta cruche. Elle répondit : Bois, seigneur, et elle s'empressa de prendre sa cruche sur son bras, et elle lui donna à boire jusqu'à ce qu'il fût désaltéré. Puis elle ajouta : je puiserai aussi pour tes chameaux, jusqu'à ce que tous aient bu. Et elle s'empressa de vider sa cruche dans l'abreuvoir : et elle courut au puits afin de tirer de l'eau pour tous les chameaux.* (Gen. XXIV, 16-20.)

Grande était la charité de cette femme, grande sa chasteté ; ces deux points sont bien établis, tant par ses actions que par ses paroles. Vous avez vu comment sa chasteté ne nuisait point en elle à la charité, comment d'autre part la charité ne compromettait point sa chasteté. Ne s'être point précipitée au-devant de l'étranger, ne lui avoir point parlé la première, voilà pour la chasteté ; n'avoir point résisté par signes ou paroles à sa demande, c'est le fait d'une charité et d'une humanité peu communes. En effet, de même qu'elle aurait fait paraître de l'effronterie et de l'impudence si elle était allée à sa rencontre ou lui avait parlé avant qu'il eût rien dit ; de même, si elle l'avait repoussé quand il invoquait son assistance, elle se serait montrée dure et inhumaine. Mais elle sut éviter ces deux écueils : la chasteté ne l'a pas rendue infidèle aux lois de l'hospitalité ; son hospitalité n'a pas su davantage diminuer les éloges dus à sa chasteté ; c'est dans leur intégrité qu'elle a manifesté ces deux vertus : la chasteté, en attendant la demande de l'étranger ; l'hospitalité, une hospitalité au-dessus de toute louange, en lui fournissant ce qu'il demandait. Hospitalité au-dessus de toute louange, ai-je dit ; comment nommer, en effet, celle qui, non contente d'accorder ce qu'on demande, offre encore quelque chose de plus. Sans doute, son présent n'était que de l'eau ; mais c'est tout ce qu'elle avait alors sous la main. Or l'usage est de mesurer la générosité des hôtes, non à la richesse de leur don, mais aux ressources sur lesquelles ils le prélèvent. C'est ainsi que Dieu a loué l'homme qui avait donné un verre d'eau fraîche, et a dit que la femme qui avait offert deux petites pièces de monnaie avait donné plus que personne, parce qu'elle avait sacrifié tout ce qu'elle possédait alors. De même Rébecca fit largesse à ce brave étranger de tout ce qu'elle avait à lui offrir. Ce n'est pas sans intention que le texte emploie ces expressions : *elle se hâta*, *elle courut*, et autres semblables ; c'est pour montrer le zèle avec lequel elle agit en personne qui n'est ni contrainte, ni forcée, qui agit sans hésitation ni répugnance. Ceci n'est pas insignifiant : n'avons-nous pas vu plus d'une fois un passant que nous priions de s'arrêter un instant et de nous laisser allumer notre torche à la sienne, ou de nous donner, pour nous désaltérer, un peu de l'eau qu'il portait, s'y refuser et nous repousser avec brusquerie? Rébecca, au contraire, non contente d'incliner sa cruche en faveur de l'étranger, va jusqu'à prendre la peine de puiser de l'eau pour tous les chameaux, mettant ainsi avec la plus grande bonté, sa personne même au service de la charité. Ce n'est pas seulement son action, mais encore son empressement qui témoigne de sa vertu ; elle appelle *seigneur* un inconnu qu'elle voit pour la première fois. Et de même que son futur beau-père Abraham ne demandait pas aux voyageurs : qui êtes-vous? de quelle famille? où allez-vous? d'où venez-vous? et profitait sans retard de l'occasion offerte à sa charité ; de même Rébecca ne demanda pas : qui es-tu? de quelle famille? quel est le motif qui t'amène? mais pressée de saisir l'aubaine qui se présentait à son zèle, elle négligeait toutes ces questions superflues. Ceux qui achètent des perles afin de les échanger contre de l'or ne songent qu'à s'enrichir aux dépens des acheteurs, et non à les importuner de questions curieuses. Ainsi Rébecca ne

pense qu'à recueillir le fruit de l'hospitalité, qu'à recevoir entière la récompense proposée. Elle n'ignorait pas que les étrangers pèchent moins que personne par excès d'audace; ils ont besoin d'un accueil empressé qu'un excès de réserve ne vienne pas refroidir; si nous nous avisons de les obséder de questions indiscrètes, ils s'effarouchent, ils se dérobent, ils ne viennent plus à nous qu'à regret. Aussi s'en garda-t-elle bien dans cette occurrence, et son beau-père de même, quand il recevait des hôtes; il craignait trop d'effrayer le gibier; il se contentait de donner ses soins au voyageur, et quand il avait tiré d'eux le profit désiré, alors il les congédiait.

8. C'est pour cela qu'il reçut un jour des anges dans sa maison: s'il les avait pressés de questions, sa récompense eût été diminuée d'autant. En effet, ce que nous admirons en lui, ce n'est pas qu'il ait reçu des anges, c'est qu'il les ait reçus sans les connaître. S'il leur avait donné ses soins à bon escient, il n'y aurait là rien de surprenant; la dignité de tels hôtes aurait rendu courtois et humain l'homme le plus dur et le plus insensible. Ce qu'il faut admirer, c'est que, les prenant pour des voyageurs vulgaires, il leur ait prodigué des soins si empressés. Rébecca fut digne d'Abraham : elle ignorait le nom du serviteur, le but de son voyage, l'intention qu'il avait de la demander en mariage: elle ne voyait en lui qu'un voyageur et un étranger. Aussi la récompense de sa charité fut-elle d'autant plus grande, qu'elle avait accueilli avec une bienveillance parfaite un homme absolument inconnu, tout en restant fidèle aux lois de la chasteté. Ni effronterie, ni hardiesse, ni excès d'instances, ni mauvaise humeur : elle sut remplir son office sans se départir de la réserve convenable. C'est à quoi Moïse fait allusion en disant: *L'homme la considérait en silence, afin de s'assurer si le Seigneur avait béni son voyage.* (Gen. XXIV, 21.) Que veut dire ceci : *Il la considérait?* Cela veut dire qu'il observait son maintien, sa démarche, sa physionomie, son langage, tout enfin avec un grand soin, cherchant à lire dans ses gestes le secret de son âme. Ce n'est pas tout : il veut recourir encore à une autre épreuve. Lorsqu'elle l'eut désaltéré, il ne s'en tint pas là, et lui dit : *Fais-moi savoir de qui tu es la fille : y a-t-il dans la maison de ton père un lieu où je puisse descendre ?* (Gen. XXIV , 23.) Quelle est sa réponse? Avec beaucoup de patience et de douceur, elle dit le nom de son père. Elle aurait pu se fâcher et répondre : Mais toi, qui es-tu donc, indiscret, qui t'enquiers si curieusement de notre maison? Au lieu de cela, elle répondit : Je suis fille de Bathuel, fils de Melcha, qui l'est de Nachor. Il y a chez nous de la paille et du fourrage en abondance, et un endroit pour les hôtes. (Ib. v, 24, 25.) Encore cette fois, comme lorsqu'il s'agissait de l'eau, elle lui donne plus qu'il ne demandait. Alors il ne demandait qu'à boire : elle lui offrit de désaltérer ses chameaux et les désaltéra en effet. C'est la même chose ici : il lui demandait seulement s'il y avait de la place pour les hôtes, elle lui apprend qu'il y a de la paille, du fourrage et le reste, le tout afin de l'engager, de l'attirer à la maison, et de recueillir ainsi le prix de l'hospitalité. N'écoutons pas ceci à la légère, ni par manière de distraction, mais songeons à nous-mêmes, mettons-nous à la place des personnages, c'est ainsi que nous apprécierons la vertu de Rébecca. Souvent, quand il nous faut héberger des amis, des connaissances, nous nous y prêtons à regret, et si leur séjour se prolonge durant une ou deux journées, nous voilà de mauvaise humeur. Rébecca n'avait affaire qu'à un étranger, un inconnu; cependant elle met tout son empressement à l'attirer dans sa maison, et cela, sachant bien qu'elle sera obligée de donner ses soins, non-seulement à lui, mais encore à ses chameaux. Le serviteur entre : remarquez une nouvelle et plus forte preuve de son intelligence. Elle lui offre du pain : *Je ne mangerai pas*, répond-il, *avant d'avoir dit ce que j'ai à dire.*

Voyez-vous cette activité, cette tempérance ? On l'invite à parler : considérons le langage qu'il tient. Va-t-il leur dire qu'il a un maître de haut rang, universellement honoré, le premier personnage, sans contredit, de la contrée qu'il habite ; s'il eût voulu parler sur ce ton, il n'aurait pas été embarrassé. En effet, les gens du pays honoraient Abraham à l'égal d'un roi. Mais il ne dit rien de pareil; il passe sur ces titres humains, et c'est de la faveur divine qu'il décore Abraham en disant : *Je suis serviteur d'Abraham, le Seigneur a comblé mon maître de ses bénédictions, et il a été exalté; et il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'or et de l'argent.* (Gen. XXIV, 34, 35.) S'il fait mention de ces richesses, ce n'est point pour montrer qu'Abraham est dans l'aisance, mais pour faire voir qu'il est aimé de Dieu; ce n'est pas de les

posséder qu'il le loue, mais de les avoir reçues de Dieu. Il arrive ensuite au jeune homme : *Et Sara, femme de mon maître, lui a donné un fils alors qu'il était déjà vieux.* Ici il veut appeler l'attention sur le miracle de cette naissance, en la représentant comme un bienfait de la faveur divine, en dehors des lois de la nature. Et pareillement, si quelqu'un de vous cherche une femme ou un mari, qu'il examine avant tout si la personne qu'il a en vue est aimée de Dieu, si la bonté céleste lui prodigue ses faveurs. Car si cela se trouve en elle, tout le reste s'ensuit : dans le cas contraire, possédât-elle la plus belle fortune et la mieux assurée, c'est comme si elle n'avait rien. Ensuite le serviteur, afin qu'on ne lui demande pas : Pourquoi n'a-t-il pas épousé une femme de son pays? ajoute aussitôt après : *Mon maître m'a fait prêter serment et il m'a dit: Tu ne donneras pas pour femme à mon fils une des filles des Chananéens; mais tu te rendras dans la maison de mon père, et dans ma tribu, et tu choisiras là une épouse pour mon fils.* (Gen. XXIV, 37, 38.) Mais je ne veux pas vous rapporter ici toute l'histoire, de peur que vous ne me trouviez importun. Arrivons donc à la fin. Quand il eut raconté comment il s'était arrêté à la fontaine, comment il avait fait une prière à la jeune fille, comment elle lui avait donné plus qu'il ne demandait, comment Dieu avait été son médiateur; enfin, quand il eut tout narré dans le plus grand détail, il finit alors de parler. Les autres, après avoir entendu ce récit, n'hésitèrent plus un instant, et sans faire attendre leur réponse, comme inspirés par Dieu lui-même, ils accordèrent leur fille sur-le-champ. *Ceci est l'ordre de Dieu,* répondirent Laban et Bathuel, *nous ne pouvons donc disputer contre toi. Voici Rébecca, emmène-la et pars; et qu'elle soit la femme de ton maître, suivant la parole du Seigneur.* (Gen. XXIV, 50, 51.) Qui ne s'étonnerait? qui ne resterait frappé de surprise, en songeant au nombre et à la gravité des obstacles levés ainsi dans un instant? L'envoyé était un étranger, un serviteur; la distance à parcourir était considérable; ni le jeune homme, ni son père, ni aucun de ses parents n'était connu. C'était assez d'une de ces difficultés pour empêcher le mariage; rien ne l'empêcha pourtant, et comme si Isaac était un voisin, une connaissance, un ami du premier jour, ils lui donnent leur fille avec une entière confiance : c'est que le médiateur était Dieu. En effet, essayons-nous de faire quelque chose sans son appui, ce qui semblait tout simple et tout aisé ne nous offre plus que précipices, qu'abîmes, que chances contraires. Au contraire quand il est avec nous et qu'il nous assiste, le projet le plus difficile à exécuter réussit comme de lui-même. En conséquence, n'entreprenons rien, ne disons rien, sans avoir d'abord invoqué Dieu, et l'avoir prié de mettre la main lui-même à ce qui nous occupe, ainsi qu'a fait le serviteur.

9. Voyons maintenant, la demande accordée, comment se firent les noces. Traîna-t-il derrière lui des joueurs de cymbales, de flûte, des danseurs, des tambours, et tout cet appareil que l'on connaît? Rien de tout cela : seule il avait reçu Rébecca, seule il l'emmena, sans autre compagnon que l'ange qui lui faisait escorte, en accomplissement de la prière qu'Abraham avait faite à Dieu, de protéger le voyage de son serviteur, quand il aurait quitté la maison. Et la jeune femme était conduite à son époux, sans qu'elle eût entendu ni flûte, ni lyre, ni autres instruments, mais la tête toute chargée de bénédictions célestes, couronne supérieure en éclat aux plus riches diadèmes. Elle était conduite à son époux, parée non de tissus d'or, mais de chasteté, de piété, de charité, de toutes les vertus enfin. Elle était conduite à son époux, non sur un char couvert, ni sur quelque autre siége d'apparat, mais sur le dos d'un chameau. C'est qu'alors, indépendamment de leurs vertus, les jeunes filles avaient un tempérament robuste. En effet, leurs mères ne les élevaient pas comme c'est la mode aujourd'hui, et ne compromettaient point leur santé à force de bains, de parfums, de fard, de vêtements moelleux, enfin par mille autres superfluités propres seulement à les amollir ; au contraire, elles les soumettaient aux plus rudes épreuves. Aussi avaient-elles une beauté florissante, et de bon aloi, attendu qu'elle devait tout à la nature et rien à l'artifice. Aussi jouissaient-elles d'une santé à l'abri de toute atteinte, et leurs grâces étaient-elles incomparables, parce que leur corps n'était jamais incommodé par la maladie et que la mollesse leur était inconnue. En effet, les peines, les fatigues, l'habitude de faire tout par soi-même, en chassant la mollesse, donnent une force, une santé inébranlable. Par là on les rendait plus capables d'inspirer aux hommes la tendresse et l'amour; car

ils trouvaient en elles, non-seulement plus de perfections corporelles, mais encore plus de qualités morales et plus de sagesse. Elle était donc sur un chameau, ; arrivée dans le voisinage, avant qu'elle fût proche de la maison, elle leva les yeux, vit Isaac, et sauta à bas du chameau. Voyez-vous cette force? voyez-vous cette agilité? elle saute à bas d'un chameau. Telle était la vigueur qui se joignait à la sagesse, chez les filles de ce temps! et elle dit au serviteur : *Quel est cet homme qui s'avance dans la plaine? Le serviteur répondit : Mon maître. Alors, prenant son voile, elle s'en enveloppa.* (Gen. XXIV, 65.) Reconnaissez partout sa chasteté, contemplez sa pudeur et sa modestie. Et *Isaac la reçut pour femme, et il la chérit, et elle adoucit le chagrin qu'il avait eu de la mort de sa mère Sara.* (Gen. XXIV, 67.) Ces mots, *il la chérit, elle adoucit le chagrin qu'il avait eu au sujet de sa mère*, ce n'est pas pour rien que je les cite ; j'ai voulu vous faire entendre quels charmes Rébecca avait apportés de chez elle, pour mériter tant de tendresse et d'amour. Et qui aurait pu ne pas chérir une femme si sage, si réservée, si humaine, si charitable et si douce, une femme si virile par le cœur, si robuste par le corps? Ce que j'en ai dit n'est point pour me faire écouter, ni pour obtenir vos éloges, mais pour exciter votre émulation. Vous, pères, imitez la sollicitude que montra le patriarche, afin de faire épouser à son fils une femme vraiment vertueuse; il ne rechercha ni la fortune, ni la noblesse, ni la beauté, ni aucun autre avantage que l'excellence de l'âme. Vous, mères, c'est dans cette pensée que vous devez élever vos filles. Quant aux jeunes gens qui voudront les prendre pour femmes, qu'ils célèbrent leurs noces avec la même décence; loin d'eux les danses, les éclats de rire, les propos grossiers, les flûtes, et toute cette magnificence diabolique, et tout ce qui peut y ressembler : qu'ils prient seulement Dieu d'être leur médiateur dans toutes leurs démarches. Si nous menons toujours ainsi nos affaires, il n'y aura ni divorce, ni soupçon d'adultère, ni motif de jalousie, ni batailles, ni querelles, mais nous goûterons toutes les douceurs de la paix et de la concorde, auxquelles viendront nécessairement se joindre toutes les vertus. De même que, lorsque l'homme et la femme sont divisés, tout s'en ressent dans la maison, quand bien même toutes les autres affaires iraient à souhait : de même, lorsque la paix et la concorde règnent, tout prend du charme, quand bien même l'orage éclaterait cent fois par jour. Si l'on se marie comme je le demande, il sera bien facile d'amener les enfants à la pratique de la vertu. En admettant que la mère soit ce que j'ai dit : réservée, chaste, riche de toutes les vertus, certes elle sera bien en état de gagner son mari et de le maîtriser par la tendresse qu'elle lui inspirera ; et quand elle l'aura gagné, elle trouvera en lui un auxiliaire plein de zèle pour l'éducation de ses enfants. Elle amènera ainsi Dieu lui-même à partager sa sollicitude. Alors, Dieu lui-même prêtant son assistance à ce ménage si bien dirigé, cultivant lui-même les âmes des enfants, tous les ennuis auront disparu ; tout sera pour le mieux dans la maison, comme dans l'âme des maîtres, et chacun pourra de la sorte, avec sa maison, j'entends avec sa femme, ses enfants et ses serviteurs, parcourir sans danger jusqu'au bout sa carrière terrestre, et entrer ensuite dans le royaume des cieux, bonheur que je vous souhaite à tous d'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire et puissance, au Père et à l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMELIE SUR CETTE PAROLE DE L'APOTRE :

« Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères furent tous sous la nuée, et qu'ils traversèrent tous la mer. » (I Cor. X, 1.)

AVERTISSEMENT.

Nous ne savons rien touchant la date de cette homélie. Seulement deux passages de l'exorde attestent qu'elle fut prononcée en été, et le lendemain du jour où Chrysostome avait loué saint Barlaam. C'est à Antioche que se célébrait particulièrement la fête de ce saint : d'où l'on peut induire que la présente homélie fut prononcée dans la même ville. S. Chrysostome s'y propose d'y démontrer que les événements accomplis sous l'ancienne Loi sont comme des figures et des présages de ce qui devait arriver sous l'empire de la Nouvelle. Il attaque incidemment les erreurs de Marcion, de Manichée, de Paul de Somosate, et termine en sollicitant l'intercession des saints.

ANALYSE.

1° Pourquoi saint Paul a recours à l'Ancien Testament, et non au Nouveau pour faire redouter aux pécheurs les châtiments qu'ils ont mérités. — Comment les prédictions peuvent être confirmées par les exemples empruntés au passé.
2° Que le Dieu de l'Ancien Testament et Celui du Nouveau sont un seul et même Dieu. — Réputation de Marcion et de Manichée.
3° Le passage de la mer Rouge, figure du baptême.
4° En quoi la figure ou le symbole diffère de la vérité.
5° Figure de la Sainte Table dans l'ancienne Loi. — Hérésie de Paul de Samosate.
6° Autres rapports entre la vie des Juifs dans le désert et ce qui se passe actuellement dans l'Eglise.
7° Conclusion et exhortation.

1. Les mers que les marins préfèrent à toutes les autres sont celles où les ports et les îles se trouvent en abondance. Une mer sans port, quand bien même le calme y régnerait, est un sujet d'effroi pour ceux qui la sillonnent; mais s'ils aperçoivent des ports, des rivages, des plages de toutes parts, ils naviguent alors avec une entière sécurité. L'onde a beau s'émouvoir un instant, comme il leur suffit d'un moment pour trouver un abri, ils comptent échapper sans peine et sans retard aux maux suspendus sur leurs têtes. Par la même raison, quand bien même le port est dans le lointain, et non dans le voisinage, il leur suffit de l'apercevoir pour éprouver un grand soulagement. Ce n'est pas, en effet, un médiocre encouragement pour eux, que l'apparition d'une cime de montagne à l'horizon, qu'une fumée qui s'élève, un troupeau qui paît sur le penchant d'une colline. Néanmoins, c'est seulement quand ils arrivent au port qu'ils goûtent une joie sans mélange. Alors ils déposent la rame, alors ils arrosent d'une eau douce et pure leurs corps imprégnés du sel de l'onde amère, alors ils descendent sur le rivage, et une heure de sommeil sur terre leur fait oublier toutes les épreuves de la navigation. Or, de même que ces hommes se plaisent sur les mers dont j'ai parlé, à cause des fréquentes occasions de repos qu'ils y trouvent; ainsi je sens, moi aussi, une préférence pour la saison où nous sommes; non point parce que nous sommes délivrés de l'hiver, ni

parce que l'été fait souffler sur nous la douce haleine du zéphyr, mais parce que les ports spirituels ne cessent de s'ouvrir à nous, j'entends par là les fêtes des saints martyrs. En effet, les ports ne relèvent pas tant le courage des nautonniers que les fêtes de ces saints ne raniment celui des fidèles. Le port ne délivre le marin que de la fureur des vagues et des fatigues de la rame; mais ceux qui assistent aux solennités en l'honneur des martyrs sont dérobés par cette commémoration aux esprits mauvais et impurs, aux pensées déréglées, aux tempêtes qui agitent l'âme. Les affaires publiques, celles de sa maison, l'accablent de tristesse; il est entré ici traînant après lui sa peine; il s'en va soulagé, tranquille, dispos; content, non d'avoir quitté la rame ou lâché le gouvernail, mais d'avoir déposé l'incommode et pesant fardeau des ennuis de la vie, et de sentir son âme se rouvrir à la joie.

Je vous en atteste, vous tous qui, dans la journée d'hier, avez joui des épreuves du bienheureux Barlaam. Pleins de sécurité, vous vous êtes jetés dans ce port, vous vous êtes purifiés des amères souillures de la vie, et vous avez revu votre maison, allégés par le tableau de tant de vertus. Et voici que nous allons avoir bientôt d'autres martyrs à célébrer. Mais en attendant que nous courions nous abriter dans ce nouveau port, imitons les matelots; ils chantent pour charmer les ennuis de la traversée; de même, en attendant que nous soyons au port, échangeons entre nous quelques discours spirituels. Le bienheureux Paul sera notre guide dans ce pieux entretien, et nous le suivrons partout où il lui plaira de nous conduire. Quel est donc ce chemin qu'il nous indique? Le chemin qui traverse le désert, ce lieu illustré par tant de miracles. Aujourd'hui même vous avez entendu Paul élever la voix et dire : *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que tous nos pères étaient sous la nuée et que tous ont traversé la mer, et que tous ont été baptisés en Moïse, et que tous ont mangé le même aliment spirituel, et que tous ont bu le même breuvage spirituel. Car ils buvaient à la pierre spirituelle qui les suivait; et cette pierre était le Christ. Mais Dieu ne se complut point dans la plupart d'entre eux, car ils furent terrassés dans le désert. Et ce sont là des figures pour que nous ne désirions pas les choses mauvaises, ainsi que ces hommes les ont désirées, et pour que nous ne devenions pas idolâtres, à l'exemple de quelques-uns d'entre eux, ainsi qu'il est écrit: Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour se divertir. Ne commettons pas la fornication, comme ont fait quelques-uns d'entre eux; et dans un seul jour il en tomba vingt-trois mille. Ne tentons pas le Christ, comme ont fait quelques-uns d'entre eux, et ils périrent par les serpents. Ne murmurons pas, comme ont murmuré quelques-uns d'entre eux, et ils ont été frappés par l'ange exterminateur.* (I Cor. x, 1, 10; Exod. xxxii, 6.)

Ces paroles semblent claires, et pourtant elles suggèrent certains doutes assez embarrassants à ceux qui réfléchissent. En effet, il y a lieu de rechercher d'abord pourquoi il a rappelé ces vieilles histoires, par quelle association d'idées, parlant des sacrifices offerts aux idoles, il se jette dans ce récit qui nous transporte au milieu du désert. En effet, ce bienheureux n'a pas l'habitude de parler à la légère ni au hasard; au contraire, il a toujours soin de mettre beaucoup de suite et un exact enchaînement dans ses discours. Que se propose-t-il donc, et d'où vient qu'il se jette dans ce récit? Il réprimandait ceux qui allaient étourdiment et sans réflexion vers les idoles, et goûtaient aux victimes offertes sur leurs autels sacriléges; et après avoir montré que ces imprudents encouraient double dommage, en scandalisant les faibles, et en se rendant eux-mêmes convives des démons, après avoir suffisamment humilié leur orgueil par ses premières paroles, après leur avoir montré que le fidèle ne doit pas songer à lui seulement, mais encore au grand nombre, afin d'augmenter encore leur effroi, il leur remet en mémoire des faits passés depuis longtemps. Voyant que les Corinthiens étaient très-fiers d'être fidèles, d'être délivrés de l'erreur, initiés à la doctrine, associés aux ineffables mystères, appelés au royaume des cieux, et voulant leur prouver que tout cela ne sert de rien, si leur conduite publique n'est pas en harmonie avec ces grâces exceptionnelles, il a recours, pour les en convaincre, à l'histoire des anciens temps.

2. Mais même ceci soulève encore de nombreuses questions. Pourquoi ne se sert-il pas avec eux des paroles du Christ consignées dans l'Evangile? Pourquoi ne leur parle-t-il pas de la géhenne, des ténèbres extérieures, du ver venimeux, des chaînes éternelles, du feu allumé pour le diable et pour ses anges, des grince

ments de dents, et autres supplices inexprimables? S'il voulait les effrayer, il aurait dû recourir à ces châtiments d'un ordre supérieur, et non pas à ceux qui furent infligés dans le désert. En effet, les coupables d'alors, s'ils furent punis, le furent avec moins de rigueur et sur le coup, et tout fut terminé dans un jour; au lieu que les damnés subiront des peines éternelles en même temps que plus rigoureuses. Pourquoi donc a-t-il choisi cet exemple afin d'effrayer, au lieu de rappeler les paroles du Christ? En effet, rien ne l'empêchait de leur dire : Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, les lois que le Christ a édictées au sujet de ceux qui, ayant la foi, n'auront pas une vie sans reproche. Ne voyez-vous pas qu'il a exclu du royaume des cieux des gens qui avaient fait des miracles et se montraient prophètes, lorsqu'il a dit : *Beaucoup me diront dans ce jour : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en votre nom que nous avons chassé des démons, n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé, et que nous avons fait beaucoup de miracles? Et alors je leur dirai hautement : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas, artisans d'iniquité!* (Matth. VII, 22-23.) Ce qu'il reprochait aux vierges, ce n'était pas de manquer de foi ou d'être infidèles aux dogmes; c'est à cause de leur vie dissolue, de leur inhumanité, de leur dureté, qu'il leur interdit la chambre nuptiale. (Matth. XXV, 10-12.) S'il a fait lier et mettre à la porte l'homme revêtu d'habits sordides (Matth. XXII, 11-13), ce n'est point comme manquant d'orthodoxie, mais comme vivant dans la fange de l'impureté. De même, ceux qu'il a condamnés au feu préparé pour le diable et ses anges, ne furent pas envoyés par lui à ce supplice comme ayant abandonné la foi, mais comme n'ayant jamais eu de pitié pour personne. Paul eût pu rappeler ces faits avec ceux qui s'en rapprochent, et dire : Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que tous ces gens-là avaient reçu le baptême, participé aux mystères, montré beaucoup de foi et acquis une science profonde; néanmoins comme leur vie ne répondait pas à leur foi, ils furent exclus du royaume et livrés au feu. Pourquoi donc, au lieu de parler ainsi, au lieu de citer ces exemples, a-t-il mieux aimé dire quelque chose comme ceci : Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, et leur rappeler le récit de Moïse, en passant d'abord sous silence les choses qui se rapportent au règne de la grâce? Ce n'est pas sans réflexion ni sans motif qu'il a pris ce parti; car il était plein de sagesse. Mais quel a pu donc être son motif ou son but? Il y en a deux : d'une part, il voulait rendre sa réprimande plus efficace, et, de l'autre, montrer la parenté des deux Testaments.

En effet, on voit beaucoup de gens qui ne croient pas à la géhenne, et n'admettent pas même l'existence du châtiment; ils croient que Dieu n'a proféré ces menaces que pour nous faire peur et nous corriger; et de là, selon eux, le ver éternel, le feu inextinguible, les ténèbres extérieures; mais ils ne peuvent révoquer en doute les faits qui se sont passés. Car, comment prétendre que ce qui est arrivé n'est point arrivé en effet? Les choses que personne n'a vues, qui ne se sont point réalisées visiblement, rencontrent beaucoup d'incrédules. Mais les faits, les événements accomplis, il n'y a pas un être, si incapable et si stupide qu'il soit, qui puisse, quand il le voudrait, en nier la réalité. L'Apôtre part donc des faits bien reconnus, des faits accomplis, de ceux dont il reste beaucoup de traces, afin de convaincre les coupables de l'exacte justice de Dieu. C'est à peu près comme s'il disait : Si tu doutes de la géhenne, du châtiment, du supplice, et que ce soient là, à tes yeux, de simples menaces de Dieu, repasse dans ton esprit les faits passés, et apprends ainsi à croire à ceux qui doivent arriver. En effet, si c'est le même Dieu qui régnait alors et qui règne aujourd'hui, au temps de la grâce, comme au temps de l'ancienne loi, comment admettre qu'il ait alors puni et livré au supplice les pécheurs, et qu'aujourd'hui il nous fasse grâce, à nous qui sommes encore plus criminels? Réponds-moi : Les Juifs ont forniqué, et ils ont été châtiés? Ils ont murmuré, et ils ont été punis. Il faut bien que tu m'accordes cela. Eh bien! comment Celui qui a puni ces téméraires pourrait-il excuser chez toi des fautes analogues? Cela serait absurde. Mais tu n'as pas été puni ici-bas? Raison de plus pour que tu croies aux supplices de la géhenne, puisque tu n'as pas été puni dans ce monde. En effet, si quelque châtiment ne t'attendait pas dans l'autre vie, tu ne serais pas demeuré impuni, après avoir commis les mêmes fautes que ces anciens pécheurs.

Par conséquent, s'il t'arrive de rencontrer un voluptueux, un libertin, un homme adonné sans nulle pudeur à tous les déréglements, et

que tu l'entendes traiter le châtiment et la géhenne de pures fables, de simples menaces proférées par Dieu pour nous intimider, tiens-lui ce langage : Mon ami, tu ne crois pas à l'avenir, parce qu'il n'est pas visible, parce que nous ne l'avons pas sous la main, parce que nos regards ne l'atteignent pas. Mais quand il s'agit de faits passés et accomplis, le doute est-il encore possible ? Songe un peu à Sodome et à Gomorrhe. Si cette contrée fut condamnée à un châtiment si terrible, c'est simplement parce que les habitants de ces villes avaient donné l'exemple de liaisons illégitimes, d'amours défendus, et avaient bouleversé les lois de la nature. Comment donc admettre que Dieu, toujours le même alors et aujourd'hui, ait alors châtié ces coupables sans miséricorde, et que toi, qui as péché après eux, toi bien plus condamnable et digne d'un bien plus grand châtiment, puisque tu as eu part au bienfait de la grâce, et que tu n'as pas été corrigé par cet épouvantable exemple, que toi, dis-je, tu échappes à la punition qui t'est due ?

3. Voilà pourquoi Paul évite de parler d'abord de la géhenne, parce que les choses futures sont loin de trouver toujours créance, et ne se sert que de faits passés et bien établis pour corriger ceux à qui il s'adresse. C'est que, si l'avenir est plus terrible, le passé est plus croyable aux yeux des hommes mal instruits, et, par conséquent, plus propre à leur inspirer de la crainte. Aussi il emprunte ses arguments à des faits contre lesquels le plus téméraire n'oserait s'inscrire en faux, et en même temps il porte un coup mortel à Marcion, à Manès et à tous ceux qui partagent leur infirmité. Je m'explique : Si le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas le Dieu du Nouveau, si l'Auteur de la vieille loi n'est pas le même qui devait promulguer la nouvelle, ô Paul, tes paroles sont inutiles, tu n'inspires aucune crainte à tes auditeurs. Car celui qui t'écoute peut t'objecter que si ces dieux sont deux dieux différents, celui que nous servons ne nous jugera pas d'après les décrets de l'autre et ne se conformera pas aux mêmes lois. En quoi les châtiments qu'il a plu au Dieu de l'ancienne loi d'infliger au coupable peuvent-ils me faire peur à ta voix et me remplir d'épouvante ? C'est un autre Maître qui doit me juger. On voit que, si le Dieu de la nouvelle loi diffère du Dieu de l'ancienne, Paul est allé tout à fait contre son but ; car, loin d'effrayer l'auditeur, il l'a délivré de toute crainte et de toute angoisse. Mais le premier venu, le moins intelligent des hommes ne tomberait pas dans une faute aussi grossière, à plus forte raison Paul, dont la sagesse était si grande. Il faut donc reconnaître que c'est un seul et même Dieu qui a frappé les Juifs dans le désert, et qui punira un jour ceux d'entre nous qui auront péché. En effet, je le répète, si ce n'était pas un seul et même Dieu, Paul ne se fonderait pas sur les actes du Dieu de l'ancienne loi pour nous effrayer sur l'avenir qui nous attend ; mais, parce que c'est un même Dieu, il n'y a pas moyen de réfuter Paul quand il menace les coupables du châtiment et leur montre qu'ils doivent craindre et trembler : car, Celui qui a puni nos pères de leurs péchés ne fera pas grâce à leurs fils, coupables des mêmes infractions.

Mais il faut revenir au commencement même du récit et peser scrupuleusement chaque mot. *Je ne veux pas que vous ignoriez, frères.* Il appelle les disciples : frères, non en raison de leur dignité, mais en raison de sa charité. Il savait, en effet, il savait à merveille que rien n'égale cette vertu, et que la plus haute dignité réside dans la plus grande charité. Premier exemple offert à notre émulation. Quelque supériorité que nous puissions avoir sur ceux à qui nous parlons, donnons-leur des noms qui marquent notre sollicitude pour eux, qu'ils soient libres ou esclaves, riches ou pauvres. En effet, ce ne sont pas seulement les riches d'entre les Corinthiens, ni les hommes libres, ni les hommes éminents, ni les hommes distingués, mais encore les simples particuliers, les valets, tous les fidèles enfin, que Paul honore indistinctement de ce nom. C'est qu'il n'y a en Jésus-Christ ni esclave, ni homme libre, ni barbare, ni scythe, ni savant, ni ignorant ; là, toute l'inégalité des conditions mondaines disparaît. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Paul ait ainsi dénommé ses compagnons d'esclavage quand son Maître lui-même a rendu le même honneur à notre nature en disant : *J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'Eglise?* (Ps. XXI, 23.) Et non-seulement il nous a appelés frères, mais encore il a voulu devenir notre frère ; il a revêtu, pour naître, une chair comme la nôtre, et participé à notre nature. Et cela même faisait dire à Paul, en son admiration : *Nulle part Dieu ne prend les anges,*

mais c'est la race d'Abraham qu'il prend; aussi a-t-il dû se rendre en tout semblable à ses frères (Hébr. II, 16, 17); et encore : *Comme les enfants ont participé à la chair et au sang, ainsi lui-même y a participé.* (Ib. V, 14.)

Vous entendez! Chassons donc de nos âmes vanité, présomption et toute espèce d'orgueil, et apportons le plus grand soin à saluer notre prochain de noms qui l'honorent et témoignent de notre zèle à le servir. C'est là, dira-t-on, un petit et mince mérite; oui, mais c'est le principe de grands biens, tandis que la conduite contraire engendre fréquemment quantité de haines, de dissensions et de querelles. Mais ce n'est pas seulement cette parole, c'est la suivante qui mérite d'être examinée avec beaucoup d'attention, car ce n'est pas au hasard qu'il l'a écrite. Après avoir dit : *Je ne veux pas que vous ignoriez, frères*, il ajoute : *Que tous nos pères;* il ne dit pas *les Juifs*, ni *ceux qui sont sortis d'Egypte*, mais *tous nos pères;* et par là, tout à la fois, il montre son humilité, puisqu'il ne dédaigne pas de reconnaître les pécheurs comme ses parents, lui qui leur est si supérieur en vertu, et il ferme la bouche aux impudents qui osent calomnier l'ancienne loi. En effet, s'il avait eu en haine l'Ancien Testament, il ne se serait point servi des plus honorables expressions pour parler de choses jugées indistinctement condamnables. *Tous*, ce mot là n'est pas mis au hasard, ni accidentellement, mais dans une intention pleine de sagesse. La preuve, c'est qu'il ne s'est pas borné à s'en servir une fois, mais qu'il l'a répété deux fois, trois fois, et plus; c'est afin de vous faire entendre l'importance qu'il y attache. Quand il a dit : *Que tous nos pères ont été sous la nuée*, il ajoute : *Et tous ont traversé la mer, et tous ont été baptisés en Moïse; et tous ont mangé le même aliment spirituel, et tous ont bu le même breuvage spirituel.* Voyez-vous combien de fois revient ce mot *tous?* Paul ne l'eût pas employé si souvent s'il n'avait voulu faire allusion à quelque grand et admirable mystère. S'il n'avait pas eu d'intention particulière c'était assez d'une fois, et il aurait suffi de dire : Que tous nos pères ont été sous la nuée, ont traversé la mer, ont été baptisés en Moïse, ont mangé le même aliment spirituel, ont bu le même breuvage spirituel. Mais non, à chaque fait nouveau il a répété le mot *tous*, et par là il nous ouvre un grand jour sur sa pensée, un jour qui nous permet de sonder sa sagesse. Pourquoi donc cette perpétuelle répétition? C'est qu'il veut nous montrer la parenté des deux Testaments et nous faire entendre que le premier était l'image du second, et comme une esquisse de l'avenir. Et voici par où il commence pour mettre en évidence cette harmonie. Il veut établir un rapport avec l'Eglise dans laquelle aucune distinction n'existe entre l'esclave et l'homme libre, entre l'étranger et le citoyen, le vieillard et le jeune homme, le savant et l'ignorant, le magistrat et le simple particulier, l'homme et la femme, et où tous les rangs, où les deux sexes vont pareillement se plonger dans les eaux du baptême, où le monarque et le mendiant sont admis à la même purification; c'est en effet le plus grand signe de la générosité chrétienne que nous initiions également et le mendiant et l'homme revêtu de la pourpre, et que l'un n'ait aucune prérogative sur l'autre en ce qui concerne nos mystères. — Afin de montrer ce rapport, Paul introduit le mot *tous* dans le récit de l'Ancien Testament. Et, en effet, on ne peut avancer que Moïse ait suivi la route de terre, tandis que les Juifs traversaient les flots, ni que les riches aient pris alors un chemin, les pauvres un autre, ni que les femmes aient passé au grand jour et les hommes sous la nuée; non, tous ont traversé la mer, et tous étaient sous la nuée, et tous ont été baptisés en Moïse. En effet, ce passage étant l'image du futur baptême, il fallait avant tout, pour que l'image fût parfaite, que tous eussent joui des mêmes bienfaits, de même qu'aujourd'hui tous participent également aux mêmes grâces. Mais, dira-t-on, comment ces événements peuvent-ils être une figure de ce que nous avons sous les yeux? Apprenez donc d'abord ce que c'est que figure, ce que c'est que vérité, ensuite je vous rendrai compte de ce que je viens de dire.

4. Qu'est-ce donc qu'une figure? qu'est-ce qu'une vérité? Voyons, prenons pour exemple les portraits que font les peintres. Vous avez vu plus d'une fois un peintre reproduire les traits d'un monarque : le portrait est d'abord coloré d'une teinte d'azur, puis l'artiste, en traçant des lignes blanches, représente le monarque, son trône, et près de lui des chevaux, des gardes, enfin des ennemis enchaînés et subjugués. Cette esquisse ne vous instruit pas complétement, et ne vous laisse pas complétement dans l'ignorance; vous entrevoyez qu'elle

représente un homme, un cheval ; mais quel est ce monarque, quel est cet ennemi ? vous ne le devinez qu'à moitié, jusqu'à ce que la vérité des couleurs vienne éclaircir les objets et les rendre reconnaissables. Maintenant, ainsi que vous n'exigez pas de ce portrait une représentation parfaite, avant qu'il ait été revêtu de couleurs expressives, et que vous vous contentez d'y trouver une indication vague des choses, tant qu'il reste à l'état d'esquisse ; c'est ainsi que vous devez juger de l'Ancien et du Nouveau Testament, au lieu d'exiger de moi que je vous fasse voir sur le dessin la vérité dans toute son exactitude. Alors nous pourrons vous enseigner comment l'ancienne loi avait une certaine parenté avec la nouvelle, et comment le passage des Juifs a du rapport avec notre baptême. D'abord, ici et là, l'eau joue un rôle : d'une part, une piscine ; de l'autre, la mer. Ici, tous se plongent dans l'onde ; c'est la même chose là-bas. Voilà la parenté. Exigez-vous maintenant la vérité des couleurs ? Là, ils s'échappaient de l'Egypte en traversant les flots ; ici c'est de l'idolâtrie ; là le pharaon était submergé, ici c'est le diable ; là les Egyptiens se noyaient, ici le vieil homme chargé d'iniquités est englouti. Considérez le rapport de l'image à la vérité, et la prééminence de la vérité à l'égard de l'image ; l'image ne doit pas différer en tout de la vérité, autrement ce ne serait pas une image : par contre, elle ne doit pas non plus égaler la vérité, autrement elle se confondrait avec elle. Il faut qu'elle se tienne dans l'espèce de conformité qui lui appartient, qu'elle n'ait pas tout de la vérité, et qu'elle ne s'en écarte pas non plus en tout point ; car dans le premier cas, elle serait elle-même vérité ; dans le second, elle cesserait d'être image. Elle doit emprunter à la vérité certains traits, et lui laisser les autres. Ne me demandez donc pas de vous faire voir toute la nouvelle loi dans l'ancienne, et quand vous aurez trouvé dans celle-ci quelques allusions, si petites et si voilées qu'elles soient, tenez-vous pour contents. Dès lors, en quoi consiste le rapport de l'image à la vérité ? En ce qu'il s'agit de tous, là comme ici ; en ce que là, comme ici, l'eau sert de chemin ; en ce que les Juifs, aussi bien que nous, ont été délivrés de l'esclavage, bien que d'un autre esclavage ; car ils étaient esclaves des Egyptiens, et nous des démons ; ils l'étaient des barbares et nous du péché. Comme nous, ils ont été remis en liberté, bien que notre liberté diffère de la leur et soit bien plus glorieuse. Et si tout est plus grand chez nous que chez eux, que cela ne vous déconcerte point ; c'est justement ce qui caractérise la vérité, de surpasser de beaucoup son image, sans qu'il y ait opposition ni contraste.

Mais que veut dire ceci : *tous furent baptisés en Moïse ?* Peut-être cette parole est-elle obscure : je vais essayer de l'éclaircir. La mer s'étendait alors sous les yeux des Juifs, et ordre leur était donné de s'engager dans un chemin étrange, inouï, que jamais n'avait suivi aucun des mortels. Ils hésitaient, ils tergiversaient, se désespéraient. Moïse passa le premier, et tous n'eurent désormais qu'à marcher sans obstacle sur ses pas. Voilà ce que signifie : *Ils furent baptisés en Moïse.* C'est parce qu'ils eurent foi en lui, qu'ils osèrent entrer dans l'eau et passer à sa suite. La même chose s'est répétée à l'égard du Christ : après nous avoir délivrés de l'erreur, affranchis de l'idolâtrie, nous conduisant comme par la main au céleste royaume, il entra le premier dans la voie, le premier il monta au ciel.

Eh bien ! de même que les Juifs, confiants dans Moïse, ne craignirent plus de passer, de même nous aussi, confiants dans le Christ, osons entreprendre ce voyage. Et que tel est le sens de l'expression : *Ils furent baptisés en Moïse*, c'est ce que démontre l'histoire : car ils ne furent point baptisés au nom de Moïse. Mais, parce que non-seulement nous avons Jésus pour guide, mais que nous nous faisons encore baptiser en son nom, tandis que les Hébreux n'ont pas été baptisés au nom de Moïse, ceci n'est pas non plus une raison de nous inquiéter ; en effet, j'ai dit quelle supériorité immense et incalculable appartient à la vérité.

Voyez-vous maintenant, en ce qui concerne le baptême, quelle est l'image, quelle est la vérité ? A présent, je vais vous montrer dans l'Ancien Testament une esquisse de la sainte Table et de la participation aux mystères, à condition qu'en ceci encore, vous n'exigerez pas de moi une conformité parfaite, et que vous examinerez les faits comme il est donné au dessin et aux images de les représenter.

Après avoir fait mention de la mer, de la nuée et de Moïse, il poursuit en ces termes : *Et tous ont mangé le même aliment spirituel.* Ainsi que toi, veut-il dire, tu sors du bap-

tistère pour courir à la Table, ainsi les Hébreux, en sortant de la mer, allèrent à un festin extraordinaire et singulier : c'est de la manne que je veux parler. Puis, de même que tu t'abreuves d'une boisson merveilleuse, le sang du Sauveur, de même ils eurent pour se désaltérer un breuvage inattendu, non l'eau des fontaines, ni celle des fleuves, mais celle qui jaillit à l'improviste et en abondance d'un aride rocher. C'est pour cela même qu'il appelle cette boisson spirituelle, non point que telle fût sa nature, mais parce que son origine la rendait telle : car ce n'est point selon l'ordre de la nature qu'elle leur fut donnée, mais bien selon la volonté toute-puissante de Dieu qui les commandait. C'est ce qu'il dit lui-même en se reprenant. Car après ces mots : *Et tous burent le même breuvage spirituel*, attendu que ce breuvage était de l'eau, voulant faire voir que s'il l'avait nommé spirituel, ce n'était pas à raison de sa nature, mais à raison de sa provenance, il continue en ces termes : car *ils buvaient à la pierre spirituelle qui les suivait ; et cette pierre était le Christ*. Il veut dire par là que ces sources n'étaient point dues à la pierre, mais au pouvoir efficace de Dieu.

5. Par là, il extirpe en même temps l'hérésie de Paul de Samosate. Car, si le Christ était l'auteur de toutes ces choses, comment ces hommes peuvent-ils prétendre qu'il n'existait pas avant que Marie l'eût enfanté ? En effet, si les aventures du désert ont précédé Marie, et si c'est le Christ qui y a présidé comme Paul le prétend, il existait donc avant cet enfantement, il existait avant la gestation : car, à coup sûr, s'il n'avait pas existé, il n'aurait pas opéré des miracles aussi surprenants. Ensuite, le saint auteur qui précédemment, en disant que tous ont traversé la mer, a montré dans le passé une image anticipée de la générosité de l'Eglise, en ajoutant plus bas : *Ils ont mangé le même aliment spirituel*, fait encore allusion à la même chose. En effet, ainsi que dans l'Eglise, il n'y a pas un corps pour le riche, un autre corps pour le pauvre, un sang pour le premier, un autre sang pour le second ; de même dans le désert, la manne du riche ne fut point autre que la manne du pauvre ; la source où but le riche ne coula point moins abondante pour le pauvre : mais, comme parmi nous, la même table, la même boisson, la même nourriture sont offertes à quiconque entre ici : de même alors, la même manne, la même source était à la disposition de tous. Il y a plus : chose étonnante et incroyable ! quelques-uns des Hébreux essayèrent de recueillir plus qu'il ne leur était nécessaire, et ne gagnèrent rien à s'être montrés cupides. Tant qu'ils respectaient l'équité, la manne restait manne ; mais dès qu'ils voulurent accaparer, leur avarice transforma la manne en vers. Et pourtant cette avarice ne nuisait pas au prochain, puisqu'ils ne touchaient pas à la subsistance d'autrui pour augmenter leur provision : néanmoins, parce qu'ils avaient été insatiables, ils furent condamnés. Car, s'ils ne faisaient pas tort au prochain, ils se faisaient le plus grand tort à eux-mêmes, en s'habituant à l'avarice par la façon dont ils amassaient. Ainsi, en même temps qu'ils se nourrissaient, ils s'instruisaient dans la science divine ; en même temps qu'ils soutenaient leurs corps, leurs âmes étaient édifiées. Et non-seulement la manne les nourrissait, mais encore elle les exemptait de maint labeur. Ils n'avaient besoin ni d'atteler des bœufs, ni de tirer une charrue, ni d'ouvrir des sillons, ni d'attendre une année : ils avaient leur repas sous la main, repas extraordinaire, étrange et quotidien ; l'expérience les instruisait de ce précepte évangélique, qu'il ne faut pas songer au lendemain : un tel souci n'aurait été d'aucune utilité pour eux. En effet, ce que l'on amassait par précaution se gâtait, était perdu, et tout ce qu'on gagnait à cela, c'était d'être convaincu d'avarice. Maintenant, n'allez pas croire que cette pluie fût dans l'ordre de la nature : la preuve, c'est qu'au jour du sabbat, il ne se passait rien de pareil ; Dieu voulait faire savoir en même temps aux Hébreux, et que c'était lui qui, les jours précédents, faisait tomber cette pluie étrange et miraculeuse, et qu'il cessait ce jour-là, pour leur apprendre, même par contrainte, à garder le repos le jour du sabbat.

Mais ce n'est pas seulement en ce qui concerne la nourriture, c'est encore en ce qui touche les vêtements, les chaussures et le reste, que l'on pouvait voir réalisées dans les faits les prescriptions des apôtres. En effet, les Juifs n'avaient ni maison, ni table, ni lit, ni vêtement de rechange, ni chaussure, Dieu en ayant ainsi disposé. Voyez quelle analogie entre l'Ancien et le Nouveau Testament ! Le Christ imposait aux apôtres l'obligation de se réduire au nécessaire ; telle était à peu près la manière de vivre des Juifs, et toute la création

se pliait à leur usage. Et pourquoi cela, direz-vous ? Dieu devait les cantonner dans un endroit de la terre, et leur ordonner de l'y adorer constamment, de n'élever ailleurs ni temple ni autel, mais de lui apporter là leurs offrandes, leurs victimes, d'y célébrer leurs fêtes, d'y lire la loi, d'y accomplir enfin tous les autres rites de la sanctification. Afin donc que ce culte circonscrit ne les induisît pas à croire que sa Providence elle-même était resserrée entre les mêmes limites, et qu'il n'était que le Dieu d'un pays, pour prévenir cette erreur, il manifesta sa puissance sur la terre étrangère, en Egypte, au désert, où il n'avait ni fidèles ni adorateurs ; et la création se prêtait aux effets contraires par lesquels il agissait, forçant ainsi les incrédules eux-mêmes à reconnaître la nature pour l'ouvrage du Seigneur. En effet, la mer noyait les uns, sauvait les autres ; l'air, ou bien précipitait la grêle et ruinait les barbares, ou bien laissait tomber la manne et nourrissait les Juifs. La terre à son tour produisait tantôt des insectes pour le châtiment des ennemis, tantôt des cailles pour le salut du peuple de Dieu. Pour les uns il faisait nuit en plein jour, les autres voyaient une lumière s'allumer dans la nuit. Les Egyptiens, riverains du Nil, succombaient à la soif et à la sécheresse ; les Juifs, campés dans un désert sec et aride, avaient de l'eau en abondance. Ceux-là ne pouvaient résister à des grenouilles, ceux-ci bravaient l'attaque des géants.

6. Mais pourquoi le bienheureux Paul évoque-t-il devant vous ces souvenirs ? Par la raison que j'ai dite en commençant, pour vous convaincre que ni le baptême, ni la rémission des péchés, ni la doctrine, ni la participation aux mystères, ni la sainte table, ni le droit de goûter du corps, ni celui de participer au sang, ni aucune autre de ces choses ne pourra nous être d'aucune utilité si nous n'avons une vie droite, honorable et exempte de tout péché. Et voici la preuve que telle fut son intention : après avoir expliqué la figure du baptême, cachée dans le passage de la mer et dans la nuée, il passe à celle des mystères représentés dans l'Ancien Testament par la manne et le rocher ; puis, après avoir dit que *tous ont mangé le même aliment spirituel, et ont bu le même breuvage spirituel*, il poursuit en ces termes : *Mais Dieu ne se complut point dans la plupart d'entre eux.* Après tant d'éclatants prodiges, remarque-t-il, Dieu n'eut point d'amour pour eux. Ensuite : *Ils furent terrassés dans le désert.* Où veux-tu en venir, ô Paul ? *Ce sont là des figures pour que nous ne désirions pas les choses mauvaises, ainsi que ces hommes les ont désirées, et que nous ne devenions pas idolâtres, à l'exemple de quelques-uns d'entre eux, ainsi qu'il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et pour boire ; et ils se levèrent pour se divertir.*

Voyez la sagesse de Paul. Il a indiqué le péché, il a indiqué le motif du péché ; il a indiqué le châtiment infligé en punition du péché ; par là il nous avertit de ne pas imiter ces coupables. Le motif du péché fut la gourmandise : *Le peuple s'assit pour manger et pour boire.* Son péché fut son divertissement même. Voici maintenant le châtiment : *Ils furent terrassés dans le désert.* Mais il poursuit : *Ne commettons point la fornication*, comme ont fait quelques-uns d'entre eux. Ici il omet la cause, et ne parle que du châtiment. Ce châtiment, quel fut-il donc ? *Il en tomba vingt-trois mille* dans un seul jour. Mais pourquoi n'avoir rien dit des circonstances qui les excitèrent à la fornication ? il a laissé à ceux qui voudraient s'en enquérir le soin de recourir à l'histoire, et de retrouver le principe du mal, comme font les médecins qui révèlent l'origine des maladies, et y appliquent leurs remèdes. Aussi a-t-il soin de dire : *Or toutes ces choses leur arrivaient en figure, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement.* Ainsi l'Auteur de ces événements, Celui qui châtia ces coupables, est Celui qui nous avertit aujourd'hui, non-seulement par des paroles, mais encore par des faits ; ce qui est la meilleure manière d'avertir. Voyez-vous comment Paul donne pour maître, à ceux qui vivent sous la loi de grâce, Celui qui faisait ces choses au temps de l'ancienne loi, en montrant que les actes accomplis alors, et les paroles actuellement dictées à lui-même doivent être rapportées à la même origine ! Car, si le vrai Dieu n'avait été pour rien dans ces actes, Paul n'aurait certes pas dit que c'étaient là des figures, ni que le récit en avait été fait pour nous servir d'avertissement ; et il n'aurait pas eu recours à l'histoire de ces temps pour nous effrayer, comme si nous devions tomber entre les mains du Dieu des Hébreux. Mais afin de nous montrer que nous devons subir son jugement, et que l'un et l'autre peuple, celui d'alors et celui d'aujourd'hui, sont sujets à ces

lois, il a évoqué tous ces souvenirs, et a dit que cet endroit des Ecritures était destiné à nous servir d'avertissement. Instruits de ces choses, croyons à l'avenir comme au passé. Et s'il se rencontre des gens qui n'y veulent point croire, servons-nous du passé pour les amener à l'amour de la vertu : racontons-leur la ruine de Sodome, les calamités du déluge, les fléaux déchaînés sur l'Egypte, afin que, ramenés au bien par l'exemple des châtiments infligés à autrui, et vivant désormais comme il convient, ils admettent les dogmes de la géhenne et de la résurrection. En effet, ceux qui ne croient pas au jugement ne sont dans cette erreur que parce que leur vie est dissolue, et que leur conscience n'est pas tranquille.

Par conséquent, il suffit que nous nous lavions de nos péchés, et que nous nous instruisions par la peur, au souvenir des châtiments passés, pour résoudre notre esprit à croire au jugement futur. Car, si les mauvaises doctrines amènent souvent le dérèglement des mœurs, souvent aussi la corruption donne naissance à l'erreur. Répétons donc ces paroles, pour que rien de pareil n'arrive ni à nous ni aux autres; restons dans le droit chemin de la foi, et vivons chrétiennement, puisqu'il a été démontré surabondamment que les dogmes ne servent à rien quand la vie n'est point vertueuse. Puissent les prières des saints et des bienheureux faire que nous conservions dans sa pureté la doctrine de vérité que nous avons reçue de nos pères, et que notre vie réponde à notre foi, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, honneur et puissance, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Cette homélie, ainsi que les trois précédentes, a été traduite par M. X..

HOMÉLIE SUR CE TEXTE :

IL FAUT QU'IL Y AIT DES HÉRÉSIES PARMI VOUS, ETC.

(ROM. XII, 20.)

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous ne pouvons rien dire, même par conjecture sur la date ni sur le lieu de cette homélie.

1° Le mot *il faut* ne doit pas s'entendre dans le texte ci-dessus d'une nécessité quelconque ; mais c'est simplement une prédiction que fait l'Apôtre. Le mot grec ἵνα du texte n'indique pas la cause mais l'événement. — 2° Dans ce passage de saint Paul, il ne s'agit pas des hérésies proprement dites, mais des scissions que l'orgueil faisait naître entre les riches et les pauvres de Corinthe. — 3° Charmante description de l'agape chrétienne dans les premiers temps de l'Église. — 4° Saint Paul reprend les riches fortement et doucement. Continuation du commentaire. — 5° Exhortation.

1. Une assez ardente émotion éclatait dernièrement dans ce théâtre spirituel, quand je vous montrais dans mon discours Jérusalem gémissant et annonçant ses propres malheurs. Alors je vis vos yeux se gonfler de larmes toutes prêtes à couler ; je vis les sentiments qui oppressaient mon âme, pénétrer dans les vôtres et les remplir de douleur et de trouble. Aussitôt je mis fin à cette tragédie ; je dérobai mon sujet, et j'arrêtai les gémissements qui allaient s'échapper du fond de vos cœurs. Car l'esprit en proie à la douleur ne saurait proférer ni recevoir aucune parole salutaire. Mais pourquoi vous ai-je rappelé ce souvenir? Parce que le sujet que je dois traiter aujourd'hui tient de près à celui que je traitais en ce jour. Mes paroles d'alors réprimaient la mollesse de notre conduite et corrigeaient notre négligence du devoir. Ce que je vais dire maintenant vous donnera peut-être une connaissance plus sûre et plus exacte de nos dogmes. Il faut qu'en toutes choses nous soyons accomplis, que nous atteignions *à la perfection de l'homme*, *à la mesure de l'âge* (Eph. IV, 13), selon l'expression du divin Apôtre. C'était votre corps que je soignais alors en parlant de morale ; c'est votre tête que je guéris aujourd'hui en traitant du dogme ; alors avec les paroles de Jérémie, aujourd'hui avec celles de Paul.

Que signifient donc les paroles de Paul qui me servent de texte aujourd'hui? *Il faut qu'il y ait*, dit-il, *des hérésies parmi vous, de sorte qu'on découvrira ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* (I Cor. II, 19.) Importante question. Car si c'est un conseil que donne Paul, et s'il faut vraiment qu'il y ait des hérésies, les hérésiarques sont innocents. Mais il n'en est point ainsi ; bien loin de là. Ce n'est pas un conseil, c'est une prédiction que contiennent ces paroles. Quand un médecin voit un malade se livrer à la boisson, à la débauche et violer ses défenses, il faut, dit-il, que ces excès engendrent la fièvre. Ce n'est point une loi qu'il impose, un conseil qu'il donne ; c'est une prévision de l'avenir que lui inspire le présent. De même le laboureur ou le pilote voyant les nuages amoncelés et sillonnés de tonnerres et d'éclairs, dit : Il faut que ces nuages amènent la pluie et de violents orages. Ce n'est point l'expression d'un désir, c'est une prédiction. C'est dans ce

sens que Paul a employé le mot : *il faut*. Et nous-mêmes, quand nous voyons des gens se disputer et s'accabler mutuellement d'injures, nous disons : Il faut que ces gens en viennent aux coups ; ils ont besoin d'être surveillés. Ce n'est ni un conseil ni une exhortation (comment cela serait-il ?), c'est une conjecture que nous inspire ce que nous voyons. Ainsi Paul ne donne point un conseil quand il dit : *Il faut qu'il y ait parmi vous des hérésies ;* il prédit et prophétise l'avenir. Une preuve qu'il ne conseille point l'hérésie, c'est que c'est lui qui a dit : *Quand un ange vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème.* (Gal. I, 8.) C'est lui-même qui, voyant la loi de la circoncision intempestivement observée et la pureté de sa prédication exposée aux calomnies, rejette la circoncision et dit : *Si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien.* (Gal. V, 2.) Mais pourquoi, me direz-vous, a-t-il indiqué cette cause des hérésies, que par elles on découvrira ceux qui ont une vertu éprouvée ? Mais le mot Ἵνα, dans les Ecritures, est souvent employé, non pour indiquer une cause, mais la façon dont les choses arriveront. Par exemple le Christ vient et rend la vue à un aveugle : cet homme aussitôt l'adora ; mais les Juifs, après cette guérison, tentèrent par tous les moyens d'ensevelir dans l'ombre ce miracle et chassèrent Jésus. Alors il dit : *Je suis venu en ce monde exercer un jugement, de sorte que ceux qui ne voyaient pas voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles.* (Jean, IX, 39.) Etait-il donc venu pour ôter la vue à quelqu'un ? Non, il n'était point venu pour cela, mais cela est arrivé ; et, pour désigner l'événement, il emploie la même expression qui eût indiqué une cause. Autre exemple : il donne une loi pour arrêter les pécheurs qui couraient à leur perte et modérer les passions de ceux qui la recevraient. Mais le zèle leur manque, et le contraire arrive ; les péchés se multiplient. Paul dit alors : *La loi est survenue, de sorte qu'elle a donné lieu à l'abondance du péché.* (Rom. V, 20.) Or, ce n'est point pour cela qu'elle était survenue, mais pour diminuer le nombre des péchés. Mais les choses sont arrivées ainsi par la désobéissance de ceux qui l'avaient reçue. Ici encore, le mot Ἵνα ne désigne point la cause, mais l'événement. — Voulez-vous vous convaincre que ces hérésies ont eu d'autres causes ; que ce n'est pas pour faire connaître les hommes d'une vertu éprouvée qu'elles ont éclaté, mais que d'autres raisons les ont fait naître ? écoutez le Christ : *Le royaume des cieux*, dit-il, *est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Tandis que les hommes dormaient, vint l'ennemi qui sema l'ivraie.* (Matth. XIII, 24, 25.) Voyez-vous que les hérésies ont éclaté parce que les hommes dormaient, parce qu'ils manquaient de zèle ? Parce qu'ils ne s'attachaient pas exactement aux paroles de Dieu ? Quelqu'un aurait pu dire : Mais pourquoi le Christ l'a-t-il permis ? Paul a répondu d'avance : Il l'a permis, mais quel mal cela vous fait-il ? Si vous êtes un homme d'une vertu éprouvée, vous n'en serez que plus en lumière. Il n'y a point le même mérite, quand personne ne vous attaque, ne vous tend de piéges, à conserver sa foi, qu'à rester ferme et inébranlable quand éclatent mille tempêtes. De même que les arbres exposés à la furie de tous les vents deviennent plus solides quand ils ont poussé de bonnes racines ; de même les âmes fortement enracinées dans le sol de la foi résistent à tous les assauts des hérésies et en reçoivent plus de fermeté. Que dirons-nous des faibles, qu'un souffle ébranle et renverse ? Ce ne sont point les attaques des hérésies, mais leur propre faiblesse qu'ils doivent accuser. Et je ne parle point de leur faiblesse naturelle, mais de leur faiblesse volontaire, faiblesse coupable, qui mérite peines et châtiments, et qu'il est en notre pouvoir de corriger ; d'où vient qu'en la corrigeant nous méritons des louanges, en ne la corrigeant point, nous encourons des punitions.

2. A qui veille, rien ne peut nuire ; j'essayerai de vous le démontrer autrement. Est-il un être plus malin, plus scélérat que le démon ? Cependant cet être malin et scélérat, dont la force est si redoutable, dressa contre Job toutes ses batteries, épuisa sur la maison et sur la personne de ce juste tous les traits de son carquois, et non-seulement il ne l'abattit point, mais il donna un éclat nouveau à sa vertu. Le démon ne put faire aucun mal à Job ; Judas, au contraire, qui était faible et sans zèle, ne gagna rien à son commerce avec le Christ ; malgré ses exhortations et ses conseils, il ne fut qu'un traître. Pourquoi ? c'est que Dieu ne fait violence à personne et ne lui fit point violence. Veillons donc, et le démon ne nous pourra point nuire ; si nous ne veillons pas, si nous sommes lâches, nous ne tirerons

aucun fruit même des choses utiles, et nous nous exposerons aux plus sensibles dommages, tant la mollesse est dangereuse. C'est ainsi que les Juifs, non-seulement ne profitèrent point de la venue du Christ, mais en souffrirent. Toutefois ils ne peuvent point accuser le Christ, la faute est à leur faiblesse et à leur méchanceté. Jésus-Christ le dit lui-même : *Si je ne fusse point venu et ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse de leur péché.* (Jean, xv, 22.) Voyez ! la venue de Jésus-Christ les a privés du pardon et leur a enlevé toute excuse, tant il y a de mal à ne pas veiller sur soi-même, à ne pas songer comme on doit à ses intérêts ! La même chose arrive au corps : si quelqu'un a les yeux malades, le soleil l'offusque et l'aveugle, tandis que les ténèbres même ne peuvent nuire à des yeux sains. Ce n'est point sans motif que j'insiste sur ces pensées; tant d'hommes devraient accuser leur mollesse , corriger leur malice , secouer leur torpeur, qui s'en vont cherchant de vaines excuses et disant : s'il n'y avait point de démon nous ne péririons pas; si la loi n'existait pas, nous ne pécherions pas; s'il n'y avait point d'hérésies, nous n'y tomberions pas! Mensonges et vains prétextes que tout cela ! Je le répète : à qui veille, rien ne peut nuire; à qui s'endort mollement et trahit son salut, rien ne peut servir. C'est ce que Paul lui-même fait entendre quand il dit : *On découvrira par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* C'est-à-dire ne vous troublez pas, ne craignez point; les hérésies ne peuvent vous nuire. Ainsi, quand même il parlerait des hérésies dogmatiques , le texte ne donnerait lieu à aucune question difficile puisqu'il renferme une prophétie et non un conseil , une prédiction et non une exhortation , et que le mot Ἵνα indique non une cause, mais l'événement. Mais ce n'est point du dogme qu'il veut parler; c'est des pauvres et des riches, de la bonne chère et de l'abstinence, de la luxure et de la débauche des riches, du mépris qu'ils font des pauvres; permettez-moi, pour vous le prouver, de remonter un peu plus haut; je ne saurais sans cela vous le montrer clairement. Quand les apôtres commencèrent à semer la parole de foi, aussitôt se joignirent à eux trois mille hommes, puis cinq mille, et tous ces hommes n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Ce qui faisait leur concorde, les liait par l'amour et réunissait tant d'âmes en une seule, c'était le mépris des richesses. *Personne, en effet*, dit l'Apôtre, *ne prétendait posséder en propre aucune chose; mais tout était commun entre eux.* (Act. iv, 32.) L'avarice, source de tous les maux, étant supprimée, les biens étaient venus en foule, et ces hommes étaient liés les uns aux autres parce que rien ne les séparait. *Le mien* et *le tien*, funestes paroles qui ont causé mille guerres dans le monde, étaient bannis de cette sainte Eglise, et ils habitaient la terre comme les anges font le ciel; les pauvres n'enviaient point les riches, car il n'y avait point de riches; les riches ne méprisaient pas les pauvres, car il n'y avait point de pauvres; c'était une vraie communauté. Personne ne prétendait posséder en propre aucune chose; ce n'était point ce qu'on voit aujourd'hui. Maintenant ceux qui possèdent donnent aux pauvres. Alors il n'en était point de même; ils renonçaient à la propriété de leurs richesses, les mettaient en commun, et dès lors on ne distinguait plus parmi les autres le riche de la veille; de sorte que l'orgueil même qui pouvait naître du mépris des richesses était effacé dans cette communauté, dans ce mélange des fortunes. Et ce n'est point par là seulement, mais par la manière dont ils renonçaient à leurs richesses qu'on peut voir toute leur piété. *Tous ceux qui avaient des terres ou des maisons les vendaient et en déposaient le prix aux pieds des apôtres.* (Act. iv, 34.) Il ne dit point *dans leurs mains*, mais *à leurs pieds*, ce qui prouve le respect, la vénération, la crainte que leur inspiraient les apôtres; car ils ne croyaient pas donner plus qu'ils ne recevaient. Et c'est là vraiment mépriser les richesses, c'est là nourrir le Christ, de le faire sans orgueil ni ostentation, de se montrer plus obligé que celui qui reçoit. Si telles ne sont point vos dispositions, ne donnez pas si vous ne croyez pas recevoir plus que vous ne donnez, gardez vos richesses; c'est ce que Paul vous témoigne dans d'autres paroles : *Il faut, mes frères, que je vous fasse savoir la grâce que Dieu a faite aux Eglises de Macédoine, qui est que leur profonde pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur charité sincère. Je leur rends ce témoignage qu'ils se sont portés d'eux-mêmes à donner autant qu'ils pouvaient, et même au delà de ce qu'ils pouvaient, nous conjurant avec beaucoup de prières de recevoir leurs aumônes et de souffrir qu'ils eus-*

sent part à la charité qu'on fait aux saints de Jérusalem. (II Cor. VIII, 1-4.) Voyez-vous qu'il les admire davantage, parce que ce fut avec reconnaissance, avec prières et supplications qu'ils firent paraître leur générosité?

3. Et si nous admirons Abraham, ce n'est point seulement parce qu'il immola un veau et pétrit la farine, mais parce qu'il reçut ses hôtes avec une joie et une humilité profonde, courant au-devant d'eux, les servant, les appelant ses maîtres, persuadé qu'il avait trouvé un trésor inépuisable, quand il voyait un hôte chez lui. En effet, l'aumône est double quand nous donnons et que nous donnons avec empressement. *Dieu aime ceux qui donnent avec joie* (II Cor. IX, 7), dit l'Apôtre. Vous donneriez dix mille talents, si c'est avec orgueil, jactance et vaine gloire, c'est autant de perdu : ainsi, le pharisien qui donnait la dîme de son bien, mais avec orgueil et vanité, avait perdu le fruit de ce don en sortant du temple. Il n'en était point ainsi du temps des apôtres : c'était avec joie, avec allégresse qu'on donnait ses richesses, et dans la pensée qu'on s'enrichissait ainsi; et l'on s'estimait heureux quand les apôtres daignaient les recevoir. Et de même que les hommes appelés aux plus hautes magistratures et obligés d'aller habiter les grandes villes du royaume, s'y transportent après avoir réalisé toute leur fortune; ainsi faisaient ces hommes appelés au ciel, à la patrie d'en-haut, au céleste royaume. Ils savaient que c'était là leur vraie patrie; ils réalisaient tous leurs biens et les y envoyaient devant eux par les mains des apôtres. C'est en effet la dernière folie de laisser ici-bas la moindre de nos possessions, puisque nous devons sitôt partir nous-mêmes ! Tout ce que nous y laissons après nous est perdu. Envoyons donc tous nos biens au lieu où nous devons habiter nous-mêmes. C'était dans ces pensées qu'ils renonçaient à leur fortune, et faisaient ainsi deux fois le bien : car ils soulageaient la misère des pauvres, et s'assuraient une fortune plus grande et plus certaine en faisant passer au ciel leurs possessions.

De cette loi et de cette coutume naquit alors dans l'Eglise un usage admirable : les fidèles assemblés, après les instructions, les sermons et la participation aux mystères, quand finissait la sainte réunion, ne se retiraient point aussitôt chez eux; les plus riches et les plus opulents portaient de chez eux des aliments et des mets, et appelaient les pauvres. Ils s'asseyaient avec eux à table ; c'étaient des repas et des festins communs dans l'Eglise même; la communauté de la table, la sainteté du lieu, tout enfin resserrait les liens de la charité, c'était pour tous un plaisir en même temps qu'un avantage. Les pauvres étaient efficacement consolés, les riches s'attiraient l'amour de ceux qu'ils nourrissaient, celui de Dieu pour qui ils le faisaient, et s'en retournaient pleins de grâces. De là découlaient mille biens, et d'abord l'amour croissant à chaque réunion entre les bienfaiteurs et les obligés, assis à la même table. Les Corinthiens, avec le temps, perdirent cette coutume : les riches mangeaient à part, ils dédaignaient les pauvres, ils n'attendaient pas les retardataires, ceux que retenaient les nécessités où sont soumis les pauvres et qui n'arrivaient point à temps. Et quand ils venaient enfin, la table était levée, ils se retiraient tout honteux. Les uns s'étaient trop hâtés, les autres avaient trop tardé. Paul, voyant les maux qu'avait causés cette désunion et ceux qu'elle devait causer encore, car les riches méprisaient et dédaignaient les pauvres, les pauvres souffraient et détestaient les riches, et tous les maux enfin qui devaient sortir de cette source, essaya de corriger cette vicieuse et funeste coutume. Et voyez avec quelle prudence et quelle modération il entreprend cette correction : *Voici ce que je vous dis d'abord: je ne puis vous louer de ce que, dans vos assemblées, vous vous conduisiez de manière qu'elles vous nuisent au lieu de vous servir.* (I Cor. II, 17.) Qu'est-ce à dire : *au lieu de vous servir?* Vos ancêtres, dit-il, et vos pères vendaient leurs biens, leurs domaines, leurs possessions, mettaient tout en commun et s'aimaient les uns les autres; et vous, qui devriez rivaliser avec eux, non-seulement vous ne les imitez point, mais vous avez perdu le seul bien que vous eussiez, la coutume des repas en commun après ces réunions. C'est pourquoi il dit : *Vos assemblées vous nuisent au lieu de vous servir.*

Ils abandonnaient toutes leurs richesses aux pauvres, et vous, vous les avez chassés de la ta le qu'ils partageaient avec vous. *Car, premièrement, j'apprends que quand vous vous assemblez dans l'église, il y a des divisions entre vous, et je le crois en partie.* (I Cor. XI, 18.)

4. Remarquez de nouveau la prudence de cette correction. Il ne dit ni : *Je le crois*, ni : *je ne le crois pas;* il prend un moyen terme : *je*

le crois en partie, c'est-à-dire je ne le crois pas entièrement, mais je ne refuse pas entièrement de le croire. Il dépend de vous que je le croie ou que je ne le croie point. Si vous vous corrigez je ne le crois point, si vous persistez je le crois. Ainsi, sans les accuser, il les accuse. Ce n'est point une accusation complète : il leur laisse l'espoir du retour et leur ouvre le chemin du repentir; mais ce n'est point une absolution, il craindrait de les voir persister dans le mal. Je ne l'ai pas définitivement cru, dit-il; car c'est là ce que signifie : *je le crois en partie.* Il les engageait ainsi à se corriger et à s'amender, à l'empêcher lui-même de croire semblable chose, même en partie. *Car il faut*, dit-il, *qu'il y ait même des hérésies parmi vous, de sorte qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* (I Cor. XI, 19.) Quelles hérésies? Soyez attentifs à cet endroit ; ce n'est point des dogmes qu'il parle en disant : *il faut qu'il y ait parmi vous des hérésies*, mais de la désunion, qui avait aboli la table commune. Après avoir dit : *il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous,* il fait connaître les hérésies dont il parle : *Lorsque vous vous assemblez comme vous faites, ce n'est pas pour manger la cène du Seigneur.* (Ibid. 20.) Ce n'est pas, dit-il, pour manger la cène du Seigneur : il fait allusion à ce repas qu'institua le Christ dans sa nuit dernière, quand tous ses disciples étaient avec lui. A ce repas les serviteurs eurent place auprès du Maître, et vous, qui êtes tous des serviteurs de Dieu, vous êtes séparés et divisés! Jésus n'éloigna pas même les traîtres, car Judas était là avec les autres, et toi, tu chasses ton frère! *Ce n'est point pour manger la cène du Seigneur*, dit-il; il appelle cène du Seigneur ces repas où la concorde appelle tous les fidèles. *En effet, chacun de vous prend son repas pour le manger en particulier, l'un souffre de la faim, tandis que l'autre est ivre.* (Ibid. 21.) Il ne dit point : l'un a faim tandis que l'autre mange; le mot d'ivresse les doit toucher davantage : de part ni d'autre, dit-il, nulle mesure, tu te gorges de nourriture, tandis qu'un autre meurt de faim; tu manges plus qu'il ne faut, tandis qu'un autre n'a pas même le nécessaire. Ce double mal qu'engendre la ruine de l'égalité, voilà ce qu'il appelle hérésies, divisions et luttes entre des hommes dont l'un était ivre, tandis que l'autre mourait de faim. Et il a bien dit : *Quand vous vous assemblez.* Pourquoi vous assembler? A quoi sert cette réunion commune puisque vous n'avez pas de table commune? Nos biens nous viennent du Seigneur, et ceux qui le servent avec nous les doivent partager. *N'avez-vous pas vos maisons pour y boire et pour y manger? ou méprisez-vous l'église de Dieu et voulez-vous faire honte à ceux qui sont pauvres?* (Ibid. 22.) Vous croyez, dit-il, que l'injure n'atteint que votre frère! Elle atteint aussi le lieu saint. C'est l'église entière que vous méprisez. Il dit l'église, parce que l'église reçoit en commun tous les fidèles. Pourquoi traitez-vous l'église avec aussi peu de respect que votre maison? Si vous méprisez votre frère, respectez du moins le lieu saint, car c'est l'église qui est insultée. Et il n'a pas dit : vous privez ceux qui sont pauvres, ou : vous n'avez pas pitié des pauvres; il dit : *vous faites honte à ceux qui sont pauvres.* C'est la manière la plus sensible de leur reprocher leurs déréglements. Le pauvre a moins de souci, dit-il, de sa nourriture, que des affronts qu'il reçoit. Voyez avec quelle gravité il défend la cause du pauvre et comme il redresse fortement les riches *Que vous dirai-je ? vous donnerai-je des louanges ? Non , je ne vous louerai point.* Qu'est-ce à dire? Il leur démontre d'abord la folie de leur conduite et les blâme ensuite avec douceur. Il le fallait ainsi pour les empêcher de s'endurcir dans le mal. Avant de leur démontrer leur folie, il a énoncé toute sa pensée : *D'abord je ne vous louerai point.* Puis, quand il leur a montré combien ils sont repréhensibles, il adoucit l'expression de son blâme et laisse toute la force de l'accusation dans ses précédentes paroles et dans sa démonstration. Ensuite il parle de la table mystique pour leur inspirer plus de crainte : *c'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai enseigné.* Quelle est la suite logique de ce discours? Vous parliez des repas communs, et vous faites mention maintenant des plus redoutables mystères! Oui, certes, dit-il. Car si cette table spirituelle, où s'accomplit un redoutable mystère, est commune à tous, au riche et au pauvre, si le riche n'y est pas mieux traité que le pauvre, ni le pauvre moins bien traité que le riche, s'ils y sont tous également honorés et y trouvent une place égale; si, jusqu'à ce que tous aient pris part au festin, se soient assis à cette table spirituelle et sacrée, elle demeure servie, si les prêtres sont là attendant le dernier des pauvres, à plus forte raison en doit-il être ainsi à la table

matérielle. Voilà pourquoi j'ai parlé de la cène du Seigneur. *C'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré, prit du pain, le bénit, le rompit, et dit à ses disciples : ceci est mon corps, qui est rompu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. Faites cela en mémoire de moi. Il prit de même le calice après le repas, et dit : le calice est la nouvelle alliance en mon sang.* (Ibid. 23-26.)

5. Puis il parle longuement de ceux qui participent indignement aux mystères, il les saisit, les confond, et après avoir enseigné que ceux qui reçoivent le corps et le sang de Jésus-Christ sans réflexion ni conseil, subiront la même peine que les meurtriers de Jésus-Christ, il revient à son sujet, en disant : *Ainsi, mes frères, lorsque vous vous assemblez pour manger, attendez-vous les uns les autres ; et si quelqu'un est pressé de manger, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous assembliez pas pour votre condamnation.* (Ibid. 33, 34.) Voyez comme il dissimule le reproche qu'il fait à leur intempérance. Il ne dit point : *Si vous êtes pressés de manger*, mais : *si quelqu'un est pressé de manger*, afin que chacun, rougissant à la pensée d'être exposé à ce reproche, le devance et se corrige. C'est enfin sur la crainte du châtiment qu'il arrête son discours en disant : *Afin que vous ne vous assembliez pas à un jugement*, c'est-à-dire, à votre condamnation et à votre honte. Ce n'est point un repas ni une table, dit-il, si l'outrage fait à un frère, le mépris de l'église, la gloutonnerie et l'intempérance y trouvent place. Ce n'est point une réjouissance, mais un châtiment et une peine. Vous vous attirez de redoutables vengeances en outrageant vos frères, en méprisant l'église, en faisant de ce lieu saint une maison ordinaire par les repas particuliers que vous y faites. Maintenant que vous avez aussi entendu ces leçons, mes frères, fermez la bouche à ceux qui font un usage irréfléchi des paroles et des enseignements de l'Apôtre. Redressez ceux qui tournent les saintes Ecritures à leur perte et à la perte des autres. Car vous savez que ces paroles : *Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous*, ont été dites de la désunion qui s'était mise dans les repas communs, puisque l'Apôtre ajoute : *L'un souffre de la faim, tandis que l'autre est ivre.*

Avec une foi orthodoxe et une conduite en harmonie avec les dogmes, montrons un grand amour pour les pauvres, prenons le plus grand soin des indigents. Exerçons ce négoce spirituel, et ne cherchons rien au delà de nos besoins. Voilà la richesse, voilà le négoce, voilà l'inépuisable trésor, de faire passer tous ses biens dans le ciel et de se confier au gardien de ce dépôt. Nous retirons de l'aumône un double profit : d'abord nous ne craignons pas pour notre argent, ainsi mis en réserve, ni les voleurs, ni les brigands, ni les esclaves infidèles ; de plus, il n'est pas stérilement enfoui. Mais de même qu'un arbre planté dans un sol fertile porte chaque année des fruits en sa saison, de même l'argent semé dans les mains des pauvres nous rapporte, non point seulement chaque année, mais chaque jour, des fruits spirituels, la confiance en Dieu, le pardon des péchés, la compagnie des anges, la bonne conscience, la joie et le bonheur spirituel, une espérance légitime, et les biens admirables que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, à ceux qui, dans le zèle et la ferveur de leur âme, implorent sa miséricorde et son règne. Puissions-nous tous, après avoir vécu selon sa loi, l'obtenir avec l'éternelle joie de ceux qui arrivent au salut, par la grâce et la miséricorde du vrai Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, auquel appartiennent la gloire et la puissance, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR CE TEXTE :

PARCE QUE NOUS AVONS UN MÊME ESPRIT DE FOI.

AVERTISSEMENT.

On a formé quelques doutes sur les trois homélies qui expliquent ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Parce que nous avons un même esprit de foi.* La première raison de douter si ces trois homélies sont de saint Jean Chrysostome, c'est que dans la première, l'auteur, en parlant du commencement de la foi, s'exprime d'une manière qui semble favoriser le semi-pélagianisme. *Ni Dieu,* dit-il, *ni la grâce du Saint-Esprit ne préviennent notre dessein, et quoique Dieu nous ait appelés, il attend néanmoins que nous approchions librement de notre propre volonté, et, lorsque nous nous sommes approchés, il nous donne tout son secours.* La seconde raison, c'est qu'au commencement de la troisième homélie, l'auteur compte cinq cents ans depuis saint Paul : ce qui marque un auteur plus récent que saint Chrysostome. Mais ne sait-on pas que ce Père ayant vécu avant les controverses sur la grâce, a moins ménagé les expressions que s'il eût vécu depuis ? D'ailleurs, on trouve dans ses écrits les plus assurés divers endroits où le saint évêque déclare que le secours de la grâce est nécessaire pour le commencement de la foi. A l'égard de l'anachronisme qui se trouve dans la troisième homélie, outre que les chiffres ont pu être corrompus, on voit, par plusieurs autres endroits, en particulier par le cinquième discours contre les Juifs, que saint Chrysostome n'était point exact dans la chronologie, puisqu'il y compte quatre cents ans depuis la dernière ruine de Jérusalem : fautes qui sont pardonnables dans un auteur qui discourait souvent sans préparation. Au reste, pour peu qu'on soit accoutumé à la lecture de ses écrits, on reconnaîtra aisément son style et toutes ses façons de parler dans ces trois homélies. Il les prononça à Antioche, comme on le voit par ce qu'il dit de la vie austère des moines qui se retiraient sur les montagnes. (Dom Remy Ceillier.)

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Parce que nous avons un même esprit de foi, selon qu'il est écrit (II Cor. IV, 13) ; et sur ces mots : J'ai cru ; c'est pourquoi j'ai parlé (Ps. CXVII, 10) ; et sur l'aumône. »

ANALYSE.

1. Lorsque les médecins sont obligés d'employer le fer, ils ne le font pas sans compatir à la douleur qu'ils causent à leurs malades ; saint Paul, obligé de corriger les Corinthiens, éprouve de la peine en songeant à celle qu'il leur cause. — 2 Faiblesse naturelle à la raison raffermie par la force de la foi. — 3. Imbécillité de la philosophie séparée de la foi. — 4. Le mot foi a deux significations dans les Ecritures : il signifie cette vertu par laquelle les apôtres opéraient des miracles, il signifie encore ce qui conduit à la connaissance de Dieu. — 5. Dans ce chapitre, saint Chrysostome parle de la grâce d'une manière qui paraît favoriser le semi-pélagianisme. — 6. Les bonnes œuvres font demeurer en nous l'Esprit-Saint. La virginité a besoin d'être unie à la charité. — 7. Dieu a particulièrement à cœur le précepte de la charité. — 8-10. Exhortation à la pratique de l'aumône.

1. Quand les habiles médecins voient qu'une plaie a besoin du fer, ils pratiquent des incisions, mais ils ne le font point sans peine ni pitié. Ils souffrent et se réjouissent autant que leurs malades. Ils souffrent de la douleur qu'ils causent dans l'opération, et se réjouissent à la pensée qu'ils rendent ainsi la santé à ceux qui l'avaient perdue. C'est aussi ce que fit Paul, ce sage médecin des âmes. Les Corinthiens eurent un jour besoin d'un blâme sévère, il les

blâma, et se réjouit en s'affligeant. Il s'affligeait de la peine qu'il leur causait, et se réjouissait du bien que produisaient ses paroles. Ce sont ces deux sentiments qu'il exprime en disant : *Car encore que je vous aie attristés par ma lettre, je n'en suis plus fâché, quoique je l'aie été auparavant.* (II Cor. VII, 8.) Pourquoi en avais-je été fâché, pourquoi n'en suis-je plus fâché? j'étais fâché de vous avoir si sévèrement blâmés : je n'en suis plus fâché parce que j'ai corrigé votre erreur. Et pour vous convaincre qu'il en était bien ainsi, écoutez la suite : *C'est que je voyais qu'elle vous avait attristés pour un peu de temps ; mais maintenant j'ai de la joie, non de ce que vous avez été contristés, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la pénitence.* (Ibid. 9.) Je vous ai attristés pour un moment, votre chagrin n'a point été de longue durée, et le bien que vous en avez retiré ne passera point. Permettez à l'amour que j'ai pour vous d'employer les mêmes paroles. Si je vous ai attristés dans ma précédente instruction, je n'en suis point fâché, quoique j'en fusse fâché auparavant. Car je vois que cette instruction et mes conseils, en vous attristant pour un moment, m'ont causé une grande joie, *non de ce que vous avez été contristés, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la pénitence.* Voyez! pour avoir été attristés selon Dieu, quel zèle en vous aujourd'hui! une assemblée plus belle, ce théâtre spirituel plus brillant, la réunion de nos frères plus nombreuse! Ce zèle est le fruit de votre tristesse.

C'est pourquoi, autant je souffrais alors, autant je me réjouis aujourd'hui, que je vois notre vigne spirituelle couverte de fruits. Si dans les festins matériels, il y a plus d'honneur et de plaisir pour l'hôte à mesure qu'il y a plus de convives, à plus forte raison en doit-il être ainsi dans ces festins spirituels. Dans les premiers, toutefois, un plus grand nombre d'invités consomme plus de mets, et cause plus de dépense ; dans les autres, au contraire, un plus grand nombre d'invités, au lieu d'épuiser les tables, y amène l'abondance. Et, si dans les uns on trouve plaisir à dépenser, n'en trouvera-t-on pas davantage dans les autres à gagner et à s'enrichir? Car telle est la nature des biens spirituels ; plus on en distribue, plus ils s'augmentent. Et puisque je vois notre table pleine, j'espère que la grâce du Saint-Esprit aura un écho dans nos âmes. Car plus il y a de convives, plus la table est abondamment servie ; ce n'est point que Dieu dédaigne le petit nombre, c'est qu'il désire le salut de beaucoup d'hommes. C'est pourquoi, tandis que Paul ne faisait que traverser les autres villes, le Christ lui apparut et lui ordonna de séjourner à Corinthe, disant : *Ne crains point ; parle sans te taire, car j'ai dans cette ville un grand peuple.* (Act. XVIII, 9, 10.) En effet, si pour une brebis le berger parcourt les montagnes, les bois, les lieux inaccessibles, comment ne prendrait-il pas plus de peine encore quand il faut arracher un grand nombre de brebis à l'indifférence et à l'erreur? Et pour vous assurer que Dieu ne méprise point le petit nombre, écoutez Jésus : *Ce n'est point la volonté de mon Père qu'aucun de ces petits périsse.* Ni le petit nombre, ni l'infimité ne peuvent faire qu'il néglige notre salut.

2. Puisque la Providence prend tant de soin des petits et du petit nombre, tant de soin du grand nombre, confions-nous entièrement à ce secours, et examinons les paroles de Paul que je viens de vous lire. *Nous savons*, dit-il, *que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre.* (II Cor. V, 1.) Mais remontons plus haut, au principe même de cette pensée. Comme ceux qui cherchent une source, s'ils trouvent un terrain humide, ne se contentent pas de remuer la terre à la surface, mais suivent la veine et pénètrent plus avant, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la source même des eaux, ainsi ferons-nous. Nous avons trouvé la fontaine spirituelle qui découle de la sagesse de Paul : suivons la veine et remontons à la source même de la pensée. Quelle est cette source? *Mais parce que nous avons le même esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ; et nous aussi, nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons.* Que dites-vous? si l'on ne croit, l'on ne parle point, on reste muet? Oui, répond l'Apôtre. Je ne puis sans la foi ouvrir la bouche, ni remuer la langue, ni desserrer les lèvres. Malgré la raison dont je suis doué, je reste muet si la foi ne me dicte mes paroles. De même que si l'arbre n'a point de racines, il ne porte point de fruit, de même sans le fondement de la foi, la parole de la doctrine demeure stérile. C'est pourquoi il dit ailleurs : *Il faut croire de cœur pour obtenir la justice et confesser la foi par ses paroles pour obtenir le salut.* (Rom. X, 10.)

Qu'y a-t-il de préférable ou de comparable à

cet arbre dont la racine, aussi bien que les rameaux, porte son fruit ? car de la racine vient la justice, des rameaux le salut. C'est pourquoi il dit : *Nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons.* De même qu'un corps tremblant et affaibli par la vieillesse, s'il s'appuie sur un bâton qui affermisse ses pas, ne peut chanceler ni tomber ; ainsi notre âme, chancelante et défaillante par la faiblesse de la raison, en s'étayant de la foi, le plus sûr de tous les appuis, acquiert assez de force pour ne jamais tomber, parce qu'il y a dans la foi une surabondance de force qui compense l'imbécillité de la raison. La foi dissipe les ténèbres dont l'âme est entourée, dans l'obscure demeure qu'elle habite au milieu des troubles de la raison, et l'éclaire de sa propre lumière. Aussi ceux qui en sont privés, semblables aux infortunés qui vivent dans les ténèbres, qui se heurtent aux murs et à tous les obstacles, se laissent choir dans les fossés et les précipices, et ne peuvent se servir de leurs yeux que la lumière n'éclaire point, ceux qui sont privés de la foi se heurtent les uns aux autres, se choquent aux murailles, et se précipitent enfin dans quelque gouffre où ils trouvent la mort.

3. Témoins ceux qui s'enorgueillissent de la sagesse profane, qui se font gloire de leur longue barbe, de leurs haillons et de leur bâton. Après de longs et d'interminables raisonnements, ils ne voient point les pierres qui sont devant leurs pieds ; car s'ils les voyaient, ils ne les prendraient pas pour des dieux. Ils se heurtent les uns aux autres, se plongent dans le gouffre sans fond de l'impiété, uniquement parce qu'ils se confient tout entiers à leurs raisonnements. C'est ce que fait entendre Paul quand il dit : *Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres ; ainsi ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages.* (Rom, I, 21, 22.) Ensuite, pour faire voir leur aveuglement et leur folie, il ajoute : *Ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible à l'image d'un homme corruptible, à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de serpents.* (Ibid. 23.) Toutes ces ténèbres, la foi les dissipe en pénétrant dans l'âme qui la reçoit. Ainsi qu'un vaisseau que ballottait la tempête et qu'inondaient les vagues, quand on jette l'ancre, reste ferme, et prend, pour ainsi dire, racine au milieu de la mer ; notre âme, bouleversée par les pensées profanes, quand elle s'attache à la foi, la plus ferme de toutes les ancres, se sauve du naufrage et trouve un abri tranquille dans la certitude de sa conscience. C'est ce que nous fait entendre Paul par ces paroles : *Dieu nous a donné des apôtres, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, et que nous ne soyons plus comme des insensés flottant à tous les vents des opinions.* (Eph. IV, 11-14.) Vous voyez la vertu de la foi ; comme une ancre solide, elle nous affermit dans la tempête. C'est ce que Paul écrit encore aux Hébreux : *C'est pour notre âme comme une ancre ferme et assurée, qui pénètre jusqu'au sanctuaire qui est au dedans du voile.* (Héb. VI, 19.) Et ne croyez pas que cette ancre vous attache à la terre ! l'Apôtre parle d'une ancre toute nouvelle, qui au lieu de vous retenir ici-bas, élève votre âme, la porte au ciel, et la fait entrer dans le sanctuaire que cache le voile ; car c'est le ciel qu'il appelle de ce nom. Comment et pourquoi ? c'est que de même que le voile séparait de l'extérieur du tabernacle le Saint des saints, ainsi le ciel, jeté comme un voile au milieu de la création, sépare de l'extérieur du tabernacle, c'est-à-dire du monde visible, le Saint des saints, le monde céleste placé au-dessus de lui, et où le Christ nous a précédés pour nous en ouvrir les voies.

4. Voici le sens de ses paroles : La foi, dit-il, élève notre âme au ciel, ne la laissant accabler par aucun des maux présents et soulageant ses misères par l'espérance de l'avenir. Car celui qui regarde l'avenir, qui vit dans l'espoir du ciel, et dirige là-haut les yeux de l'âme, ne sent même pas les maux présents, que Paul ne sentait point. Et il nous indique les causes de sa philosophie : *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* Comment et de quelle manière ? *Si nous ne considérons pas les choses visibles, mais les invisibles.* (II Cor. IV, 17, 18.) Et cela, avec les yeux de la foi. Car, de même que les yeux du corps ne voient point ce qui est intelligible, de même les yeux de la foi ne voient point ce qui est sensible. Mais de quelle foi parle Paul ? Car le mot foi a deux significations. Il appelle foi cette vertu par laquelle les apôtres opéraient des miracles,

et dont le Christ disait : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé*, *vous diriez à cette montagne : transporte-toi*, *et elle se transporterait*. (Matth. XVII, 19.) Un jour que les disciples ne pouvaient délivrer du démon un possédé, et qu'ils voulaient savoir la cause de leur impuissance, il leur fit entendre que la foi leur manquait : *C'est à cause de votre incrédulité*. C'est encore de cette foi que parlait Paul, quand il disait : *Si j'ai la foi qui transporte les montagnes*. (I Cor. XIII, 2.) Et quand Pierre, marchant sur la mer, se crut en danger d'être englouti, le Christ lui adressa le même reproche : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* (Matth. XIV, 31.) On appelle donc foi cette vertu qui produit les miracles et les prodiges. On appelle encore foi ce qui nous conduit à la connaissance de Dieu et qui fait de chacun de nous des fidèles : c'est dans ce sens qu'il dit aux Romains : *Je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ de ce que votre foi est annoncée dans tout l'univers*. (Rom. I, 8.) Et aux Thessaloniciens : *Non-seulement vous êtes cause que la parole du Seigneur s'est répandue dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais même la foi que vous avez en Dieu est devenue célèbre partout*. (I Th. I, 8.) De quelle foi parle-t-il en cet endroit ? C'est évidemment de la foi de connaissance ; la suite le prouve : *Nous croyons*, dit-il, *et c'est pourquoi nous parlons*. Que croyons-nous ? *Que celui qui a ressuscité le Christ, nous ressuscitera nous-mêmes par sa vertu*. (II Cor. IV, 14.) Mais pourquoi l'appelle-t-il l'Esprit de foi et la compte-t-il au nombre des grâces ? En effet, si la foi est une grâce, un don du Saint-Esprit, si elle n'est point notre conquête, les incrédules ne seront pas punis, ni les fidèles récompensés. Car, telle est la nature des grâces, qu'elles ne sont suivies, ni de récompenses, ni de punitions. Un don n'est point un mérite chez celui qui le reçoit, c'est un effet de la munificence de celui qui le donne. C'est pourquoi Jésus défendit à ses disciples de se réjouir du pouvoir qu'ils avaient de chasser les démons, et beaucoup d'entre ceux qui avaient prophétisé en son nom et fait de grands miracles furent exclus par lui du royaume des cieux, parce qu'ils ne se sentaient aucun mérite propre et voulaient se sauver par les dons qu'ils avaient reçus.

5. Mais si la nature de la foi est telle que nous n'en devions rien à nous-mêmes, que nous la tenions tout entière de la grâce du Saint-Esprit, si c'est d'elle-même qu'elle entre en nos âmes, si elle ne nous doit procurer aucune récompense, pourquoi l'Apôtre a-t-il dit : *Il faut croire de cœur pour obtenir la justice et confesser la foi par ses paroles pour obtenir le salut ?* (Rom. X, 10.) C'est que chez l'homme qui croit, la foi devient un mérite de sa vertu. Paul le ferait-il entendre ailleurs par ces paroles : *La foi d'un homme qui*, *sans faire des œuvres, croit en celui qui justifie le pécheur, lui est imputée à justice* (Rom. IV, 5), si tout dans la foi nous venait de la grâce du Saint-Esprit ? Pourquoi, à cause de cette même foi, comblerait-il de louanges le patriarche Abraham, qui, méprisant le présent, eut la foi et espéra contre toute espérance ? Pourquoi donc dit-il l'Esprit de foi ? Pour marquer que notre premier pas dans la foi dépend de notre bonne volonté, de notre docilité à la voix de Dieu ; mais que, quand la foi est entrée en nos âmes, nous avons besoin du secours du Saint-Esprit pour la garder ferme et inébranlable. Car, ni Dieu, ni la grâce du Saint-Esprit ne préviennent notre volonté ; Dieu, il est vrai, nous appelle, mais il attend que nous venions librement et de notre gré, et quand nous sommes venus, il nous prête tout son secours [1]. Comme, en effet, le démon, dès que nous nous sommes rendus à la foi, se glisse en nos âmes pour en arracher cette précieuse semence et y répandre l'ivraie afin d'étouffer le bon grain, nous avons alors besoin du secours du Saint-Esprit, qui, semblable à un laboureur actif s'établit en nos cœurs et par ses soins prévoyants, protége contre toutes les atteintes la plante naissante de la foi. Aussi Paul écrivait-il aux Thessaloniciens : *N'éteignez pas l'Esprit* (I Thess. V, 19), leur montrant ainsi qu'avec la grâce de l'Esprit-Saint ils seraient désormais invincibles au démon et à l'abri de ses piéges. Car, si personne ne peut dire Seigneur Jésus si ce n'est en l'Esprit-Saint, à plus forte raison ne pourra-t-il avoir sans lui une foi ferme et assurée.

6. Mais comment nous attirer le secours de l'Esprit-Saint et le persuader de rester en nous ? Par les bonnes œuvres et l'honnêteté de notre vie. De même que la lumière de la lampe se conserve par l'huile, et que, l'huile épuisée, la lumière s'éteint, de même la grâce du Saint-Esprit, tant que nous faisons de bonnes œuvres et que nous répandons sur nos

[1] Voyez l'avertissement.

âmes la céleste rosée de l'aumône, reste en nous comme la flamme que conserve l'huile. Mais sans ces pratiques elle nous quitte et se retire de nous. C'est ce qui arriva aux cinq vierges. Après beaucoup de fatigues et de sueurs, privées du secours qu'assure à l'homme la charité, elles ne purent conserver la grâce de l'Esprit-Saint; elles furent chassées de la chambre nuptiale, et entendirent ces effrayantes paroles : *Retirez-vous, je ne vous connais point* (Matth. xxv, 12), paroles plus terribles que la géhenne même. C'est encore pour cela que Jésus les nomme folles, et à juste titre. Elles avaient vaincu les plus tyranniques passions et elles cédèrent aux moins impérieuses. Voyez! elles avaient triomphé de la nature, comprimé la furie des sens et calmé les désirs charnels ; sur la terre elles avaient mené une vie angélique ; êtres corporels, elles avaient rivalisé avec les créatures célestes ; et, parvenues à ce point, elles ne surent point vaincre l'amour de l'argent ; folles, insensées ! C'est pourquoi elles furent jugées indignes de pardon. Leur faute, en effet, ne venait que de leur manque de zèle. Elles avaient pu éteindre la flamme ardente des désirs corporels, dépasser les limites des devoirs auxquels elles étaient soumises (car il n'y a pas de loi qui commande la virginité, la volonté des fidèles est la seule règle) ; et ensuite elles se laissèrent vaincre par l'amour des richesses, et pour un peu d'argent (est-il rien de plus misérable?) elles jetèrent la couronne de leur front ! Je ne parle point ainsi pour décourager les vierges, ni pour détruire la virginité, mais pour qu'elles ne courent point inutilement, pour qu'elles ne se voient pas après bien des fatigues, privées de la couronne, couvertes de confusion et exclues de la lice. C'est une belle chose que la virginité, c'est un mérite surnaturel ; mais ce mérite si beau, si grand, si surnaturel, ne saurait, sans la charité, donner l'accès du vestibule même de la chambre nuptiale. Et considérez la force de la charité et la vertu de l'aumône ! La virginité sans la pratique de l'aumône ne peut donner l'accès du vestibule de la chambre nuptiale ; et l'aumône sans la même virginité conduit ceux qui la pratiquent au sein du royaume glorieux qui leur était préparé avant la création du monde. Parce que ces vierges n'avaient pas donné une large aumône, elles entendirent ces mots : *Retirez-vous, je ne vous connais pas !* Et ceux qui ont donné à boire et à manger à Jésus, qui avait soif et qui avait faim, quoiqu'ils n'eussent point à se faire gloire de la virginité, ont entendu ces paroles : *Venez, les élus de mon Père, dans le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* (Ibid. 34.) Et c'est à juste raison, car quiconque jeûne et garde la virginité se sert lui-même, mais celui qui exerce la charité est comme un port pour les naufragés; car il soulage la pauvreté de son prochain et subvient aux besoins d'autrui. Et, parmi nos bonnes actions, les plus estimées de Dieu sont celles dont les autres retirent le fruit.

7. Ce qui vous convaincra que Dieu a ce précepte plus à cœur que tous les autres, c'est que, lorsque Jésus parle du jeûne et de la virginité, il nous promet pour récompense le royaume du ciel ; mais quand il parle de l'aumône et de la charité, quand il nous commande d'être miséricordieux, il nous propose un prix bien plus considérable que le royaume des cieux : *Vous serez*, dit-il, *semblables à votre Père qui est dans les cieux.* Car ce qui est le plus capable de rendre l'homme semblable à Dieu, autant que l'homme peut être semblable à Dieu, c'est l'observance des lois qui ont rapport au bien commun. C'est cela même que vous enseigne le Christ quand il dit : *Il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.* (Matth. v, 45.) Et vous, travaillez selon vos forces à l'utilité commune et imitez Dieu qui fait de ses biens un égal partage à tous les hommes. Le mérite de la virginité est grand, et je veux qu'on lui prodigue les louanges. Car le mérite de la virginité ne consiste point seulement à s'abstenir du mariage, mais à faire paraître de la bonté, de la charité, de la miséricorde. Que sert la virginité avec la dureté du cœur ? Que vaut la tempérance unie à l'inhumanité ? Tu n'as point cédé aux passions charnelles, mais tu as cédé à la passion de l'argent. Tu as vaincu l'ennemi le plus redoutable pour te laisser dompter et terrasser par le plus faible, et ta défaite est d'autant plus honteuse. Aussi n'es-tu point digne de pardon, toi qui as vaincu le plus redoutable ennemi, qui as lutté contre la nature même et qui as succombé à l'amour de l'argent, que souvent des esclaves et des barbares ont surmonté sans peine.

8. Ce que sachant, mes frères, et ceux qui contractent le mariage et ceux qui pratiquent

la virginité, montrons le plus grand zèle pour l'aumône, puisque ce n'est point autrement qu'on obtient le royaume des cieux. Car si la virginité sans l'aumône ne peut ouvrir l'entrée de ce royaume, quelle autre vertu le pourra, aura assez de force sans elle? Il n'en est aucune. Donc, de toute notre âme et de toutes nos forces, versons de l'huile dans nos lampes, qu'elle soit abondante, qu'elle coule toujours, afin que la lumière soit vive et bien nourrie. Et ne considérez pas le pauvre qui reçoit, mais Dieu qui rend; non celui à qui vous donnez l'argent, mais celui qui se fait caution de la dette. L'un la contracte et l'autre la paye, parce qu'il faut que le malheur et la misère du pauvre qui reçoit l'aumône vous poussent à la pitié et à la miséricorde, et que les richesses du Dieu qui promet de payer cette dette avec usure vous rassurent sur le principal et l'intérêt, et vous engagent à faire de plus larges aumônes. Car, je vous le demande, quel homme sachant qu'il recevra le centuple et entièrement sûr du paiement, ne donnerait tous ses biens?

Ainsi n'épargnons point nos richesses, ou plutôt épargnons-les; car celui-là épargne sa fortune qui la confie aux mains des pauvres; il en fait ainsi un inviolable dépôt que les voleurs, ni les esclaves infidèles, ni les traîtres, ni les malfaiteurs, ni les ruses des hommes ne peuvent atteindre. Que si, après ces paroles, vous hésitez à donner vos biens, si l'espoir de recevoir au centuple, ni les misères des pauvres, ni aucune autre considération ne vous peut fléchir, comptez vos péchés, entrez dans la conscience de vos fautes, examinez toute votre vie sans rien omettre, et connaissez vos erreurs. Seriez-vous le plus dur des hommes, tourmenté sans cesse par la crainte du châtiment, et n'ayant d'espoir de vous racheter que par l'aumône, vous donnerez non-seulement vos biens, mais votre corps même. Si nous avions des plaies ou des maladies corporelles, pour les guérir nous n'épargnerions rien, nous donnerions notre vêtement même pour nous en délivrer : les maladies de l'âme sont plus dangereuses et nous pouvons les guérir, nous pouvons fermer par l'aumône les blessures du péché. Faisons donc l'aumône de tout notre cœur. Et pour se délivrer des maladies du corps, il ne suffit pas de donner son argent sans hésiter; il faut souvent souffrir des incisions, des brûlures, boire d'amers breuvages, endurer la faim, la soif, se soumettre à des ordonnances plus dures encore. Mais il n'en est point ainsi des maux de l'âme. Il suffit de verser son argent entre les mains des pauvres pour être aussitôt lavé de toutes ses souillures sans douleur ni souffrance. Car le médecin des âmes n'a besoin ni de l'art ni des instruments, ni du fer, ni du feu. Il n'a qu'un signe à faire, et le péché sort de nos cœurs et s'évanouit dans le néant.

9. Voyez ces moines qui embrassent la vie solitaire et se retirent sur le faîte des montagnes : quelle dure existence! Ils couchent sur la cendre, sont vêtus d'un sac, se chargent de chaînes, s'enferment dans le cloître, luttent sans trêve contre la faim, vivent dans les pleurs et dans d'intolérables veilles, pour se délivrer d'une petite partie de leurs péchés. Vous n'avez pas besoin de toutes ces rigueurs; la voie de la piété vous est plus aisée et plus douce. Car, est-ce une peine, dites-moi, de jouir de vos biens, et de donner aux pauvres le superflu? Ne vous proposerait-on point un prix si relevé, une récompense si belle, la nature de la chose suffirait à persuader aux cœurs les plus cruels d'user de leur superflu pour soulager les misères des pauvres. Mais alors que l'aumône nous procure tant de couronnes, de récompenses, une complète rémission de nos fautes, quelle excuse, dites-moi, auront ceux qui sont avares de leurs richesses et perdent leurs âmes dans le gouffre du péché? Si rien ne vous peut émouvoir, ni vous porter à la miséricorde, considérez du moins l'incertitude du terme de votre vie; songez que, quoique vous ne donniez pas votre argent aux pauvres, quand viendra la mort il faudra, bon gré mal gré, le laisser à d'autres, et devenez ainsi charitable dès à présent. Ce serait le comble de la démence de ne point partager volontairement avec d'autres ces biens dont nous devons nous séparer, et cela, sachant que nous devons retirer les plus grands fruits de notre charité. *Que votre abondance,* dit l'Apôtre, *soulage leur détresse.* (II Cor. VIII, 14.) Que dit-il par ces paroles? Vous recevez plus que vous ne donnez; vous donnez des biens matériels et vous recevez des biens spirituels et célestes; vous donnez de l'argent, et vous recevez le pardon de vos fautes; vous délivrez le pauvre de la faim, et Dieu vous délivre de sa colère. Dans cette affaire, le gain surpasse de beaucoup la dépense. Car vous ne dépensez que des ri-

chesses et vous gagnez non point des richesses, mais la rémission de vos péchés, la paix devant Dieu, le royaume du ciel et des biens que les yeux mortels ne peuvent voir, ni les oreilles entendre, ni la pensée concevoir. N'est-il pas absurde que les marchands n'épargnent pas leur avoir pour acquérir, non point des biens d'une nature supérieure, mais des biens semblables, et que nous, pour échanger des biens périssables et passagers contre des biens impérissables et éternels, nous ne sachions point comme eux dépenser nos richesses? Non, mes frères, ne soyons pas ennemis de notre salut : laissons-nous toucher à l'exemple des vierges folles et de ceux qui se précipitent dans le feu préparé pour le démon et ses anges rebelles, pour n'avoir pas donné à manger et à boire à Jésus-Christ; conservons le feu de l'Esprit-Saint par une abondante charité et de larges aumônes, afin que notre foi ne fasse point naufrage. Car la foi a besoin du secours et de la présence de l'Esprit-Saint, pour rester inébranlable; et ce qui nous assure le secours de l'Esprit-Saint, c'est la pureté de la vie et la bonne conduite. Si nous voulons que la foi jette en nous de profondes racines, nous devons mener cette vie pure et sage qui conserve en nous la grâce et la vertu de l'Esprit-Saint. Car celui qui ne mène point une vie pure ne saurait garder sa foi à l'abri des orages.

10. Les insensés qui parlent de la destinée et n'ont point la salutaire croyance de la résurrection sont poussés, par leur mauvaise conscience et leurs mœurs impures, dans cet abîme d'impiété. Et de même que les gens pris de fièvre, pour en apaiser l'ardeur, se jettent dans l'eau froide, et, après un léger soulagement, sentent s'aviver la flamme qui les dévore, de même ces hommes, en proie à leur mauvaise conscience, cherchant le repos, mais ne voulant pas le trouver dans le repentir, ont recours à l'aveugle tyrannie du destin et à l'incroyance en la résurrection. Ils se reposent un temps en de froids raisonnements, mais ils allument ainsi des flammes plus dévorantes; ils se plongent de plus en plus dans l'indifférence, et, quand ils descendront aux enfers, ils verront chacun expier ses fautes. Et pour vous convaincre que les actions mauvaises ébranlent la solidité de la foi, écoutez ce que Paul dit à Timothée : *Acquittez-vous de tous ces devoirs de la milice sainte, conservant la foi et la bonne conscience.* (Or, la bonne conscience est le fruit d'une vie pure et des bonnes œuvres). *Quelques-uns y ont renoncé, et leur foi a fait naufrage.* (I Tim. I, 18, 19.) Ailleurs il dit : *L'amour des richesses est la cause de tous les maux; quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la foi.* (Ibid. VI, 10.) Vous voyez que, pour une cause, les uns ont fait naufrage, les autres, pour une autre cause, se sont égarés; les premiers, pour avoir renoncé à la bonne conscience, les seconds, pour avoir succombé à l'amour des richesses. Ce que considérant avec soin, appliquons-nous à bien vivre pour nous assurer une double récompense, celle que nous procurera la rétribution de nos œuvres, et celle qui nous viendra de la fermeté de notre foi. Car la bonne vie est à la foi ce que la nourriture est au corps, et de même que notre corps ne saurait vivre sans aliments, notre foi ne saurait vivre sans les œuvres. *La foi sans les œuvres est une foi morte.* (Jacq. II, 20.) Il me reste une chose à dire. Que signifient ces mots : *Le même esprit de foi?* car l'Apôtre n'a pas dit simplement : l'esprit de foi. J'avais intention d'expliquer cette parole, mais je vois que les pensées jailliraient à flots de ce seul mot; je crains que le nombre des choses qu'il faudrait dire ne déborde de vos âmes et que l'instruction ne souffre de ces longueurs. C'est pourquoi je m'arrête, en vous priant et vous suppliant d'observer avec soin les préceptes que je vous ai donnés sur la pureté de la vie, sur la foi, la virginité, la charité et l'aumône, de les retenir exactement pour être prêts à entendre ce que je dois vous dire encore. Car l'édifice qu'élèvent mes paroles sera ferme et inébranlable si mes premiers enseignements, étant bien assis dans vos âmes, y donnent aux suivants de solides fondements. Et que Dieu, qui m'a fait la grâce de vous dire ces choses, et à vous de les écouter avec zèle, nous rende dignes de produire quelque fruit par nos œuvres, par les mérites et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Contre les Manichéens et tous ceux qui calomnient l'Ancien Testament et le séparent du Nouveau, et sur l'aumône

ANALYSE.

1° Résumé de la dernière homélie. — 2° L'ancienne loi et la nouvelle sont du même législateur, du même Dieu. — 3° Ces deux lois sont différentes, mais non pas opposées. — 4° Jérémie montre clairement qu'il n'y a qu'un Dieu pour l'Ancien et le Nouveau Testament. Contre les Juifs et les sectateurs de Samosate, son témoignage est décisif. — 5° *Abraham eut deux fils, un de la servante, l'autre de la femme libre. C'est une allégorie*, ce texte, admis par les Manichéens, les condamne. — 6° Les deux épouses d'Abraham figurent les deux testaments. Elles n'ont qu'un époux; donc aussi les deux testaments n'ont qu'un même Dieu. — 7°-10° Exhortation à la pratique de l'aumône.

1. Je vous dois depuis longtemps l'explication des paroles de l'Apôtre. Peut-être mon retard vous a-t-il fait oublier cette dette, mais je n'ai pas oublié mon affection pour vous, car tel est l'amour : il veille et s'inquiète. Et non-seulement ceux qui aiment portent partout dans leur cœur ceux qu'ils aiment, mais ils se souviennent de leurs promesses plus que ceux qui en doivent recevoir l'accomplissement. Ainsi une tendre mère conserve les débris d'un festin pour ses enfants; ils l'oublient peut-être, mais elle s'en souvient, leur sert ces reliefs qu'elle a gardés avec soin, et rassasie leur faim. Que si les mères ont pour leurs enfants pareille tendresse, nous devons vous prouver notre amour par une sollicitude plus soigneuse encore et plus attentive, car la parenté spirituelle est plus forte que la parenté selon la chair. Quel est donc le festin dont nous vous avons conservé les restes? C'est la parole de l'Apôtre, qui nous a déjà fourni la nourriture spirituelle en abondance, et dont nous avons déposé une partie dans vos âmes en réservant l'autre pour aujourd'hui, afin de ne pas fatiguer votre mémoire par de trop longs discours. Quelle est cette parole? *Parce que nous avons le même esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; et nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons.* (II Cor. IV, 13.) De quelle foi est-il question? De celle qui opère les miracles, et dont le Christ a dit : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi, et elle se transporterait?* (Matth. XVII, 19.) ou de celle qui nous donne la connaissance et qui fait de nous des fidèles. Pourquoi? l'Apôtre a-t-il dit l'Esprit de foi et ce qu'est cette foi? Ce sont toutes choses que je vous ai expliquées selon mes forces, en vous parlant de l'aumône en même temps. J'avais encore à chercher le sens de ce mot : *le même Esprit de foi*, mais la longueur de mon discours me défendait d'examiner à fond cette parole; c'est pourquoi je la réservai pour ce jour, et je suis venu payer ma dette. Pourquoi donc l'Apôtre a-t-il dit : *le même Esprit de foi?* C'est pour montrer l'intime union de l'Ancien Testament et du Nouveau. Il nous remet en mémoire une prophétie, en disant : *Parce que nous avons le même esprit de foi*, et en ajoutant : *Selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.* (Ps. CXV, 10.) Cette parole, David l'avait autrefois prononcée; Paul la répète aujourd'hui pour montrer que c'est par la même grâce du Saint-

Esprit que la foi s'est solidement établie, et dans l'âme du prophète et dans les nôtres. C'est comme s'il disait : C'est le même esprit de foi qui a parlé en lui et agi en nous.

2. Où sont maintenant ceux qui calomnient l'Ancien Testament, qui déchirent le corps des Ecritures et attribuent à deux dieux différents l'Ancien Testament et le Nouveau? Qu'ils entendent comme Paul ferme leurs bouches impies, met un frein à leurs langues qui s'attaquent à Dieu, et montre par cette seule parole que le même Esprit règne dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. Car ce seul nom de Testament nous donne l'idée d'une entière harmonie. On appelle l'un Nouveau, pour le distinguer de l'Ancien ; et l'autre Ancien, pour le distinguer du Nouveau, comme Paul le dit lui-même : *En disant le Nouveau Testament, il a marqué l'ancienneté du premier.* (Hébr. VIII, 13.) Or, s'ils ne venaient tous deux du même Maître, on ne pourrait appeler l'un Nouveau, l'autre Ancien. Cette différence de noms elle-même marque leur parenté, et la différence qui sépare l'un de l'autre n'est pas dans leur essence, mais dans le temps où ils ont paru ; ce n'est qu'en cela que le Nouveau Testament est opposé à l'Ancien. Au reste cette différence des temps n'implique nul changement de Maître, nulle diminution de pouvoir. C'est ce que le Christ a lui-même fait entendre en disant : *C'est pourquoi je vous le dis : Tout docteur instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes.* (Matth. XIII, 52.) Vous voyez des biens différents aux mains du même maître. S'il se peut qu'un même maître dispense des biens nouveaux et des biens anciens, rien n'empêche que l'Ancien Testament et le Nouveau soient du même Dieu. Cela même indique l'abondance de ses trésors qu'il fait paraître quand il dispense, non-seulement des biens nouveaux, mais encore des biens depuis longtemps amassés.

Il n'y a dans les deux Testaments que des différences de nom ; du reste, nulle opposition, nulle contradiction. Car l'ancien devient ancien par le nouveau : or, ce n'est point là une opposition, une contradiction, mais une simple différence de nom. Mais j'irai plus loin. Les lois du Nouveau Testament et celles de l'Ancien seraient-elles différentes, j'affirmerais résolument qu'il n'y aurait nulle nécessité de les attribuer à deux dieux différents. Si dans ce même temps, pour les mêmes hommes, ayant les mêmes soins et les mêmes devoirs, Dieu avait fait des lois contradictoires, ce sophisme aurait peut-être une ombre de raison. Mais si ces deux Testaments ont été écrits pour des hommes différents, vivant dans des temps divers, et dans des circonstances diverses, la différence des lois implique-t-elle deux législateurs? Pour moi, je ne le vois pas; que nos adversaires parlent s'ils le peuvent, mais que pourraient-ils dire? Le médecin emploie souvent des remèdes contraires, sa science cependant n'est pas contradictoire : elle est une et constante. En effet, il brûle ou ne brûle pas, incise ou n'incise pas le même corps; tantôt il prescrit des breuvages amers, tantôt des breuvages doux: ces traitements sont opposés, la science qui les dicte est une et constante, elle n'a qu'un but unique, la santé du malade. N'est-il pas absurde de ne point blâmer un médecin qui emploie des remèdes contraires sur le même corps, et de condamner Dieu pour avoir donné à des hommes différents, et qui vivaient dans des temps différents, des lois différentes?

3. Ainsi, les lois seraient-elles contraires, il ne faudrait point accuser Dieu : je viens de le prouver. Mais elles ne sont point contraires, elles sont seulement différentes ; faisons-les comparaître devant nous. *Ecoutez,* dit Jésus, *ce qui a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas.* Voilà l'ancienne loi ; voyons la nouvelle : *Et moi je vous dis : quiconque s'irritera sans motif contre son frère méritera d'être condamné au feu de l'enfer.* (Matth. v, 21, 22.) Sont-ce là, dites-moi, des lois contraires. Est-il un homme, si peu de raison qu'il ait, qui le puisse prétendre? Si l'ancienne loi défendait le meurtre, et si la nouvelle le commandait, on pourrait dire qu'elles sont opposées. Mais quand l'une ordonne de ne point tuer, et que l'autre prescrit de ne pas même s'irriter, c'est une défense plus sévère, et non une défense contraire. L'une retranchait l'effet du mal, le meurtre ; l'autre en arrache la racine en proscrivant la colère; la première arrêtait le cours du vice, l'autre en dessèche la source même, car la racine et la source du crime sont dans la colère et le ressentiment. L'ancienne loi nous a préparés à recevoir la nouvelle, et la nouvelle a complété l'ancienne. Où est la contradiction? l'une retranche l'effet du mal, l'autre le prin-

cipe. L'une veut que nos mains soient pures de sang, l'autre ferme aux desseins pervers l'accès de nos âmes. Ces lois sont donc en harmonie, et non en opposition, comme s'efforcent à tout propos de l'établir les ennemis de la vérité, qui ne voient pas qu'ils jettent sur ce Dieu du Nouveau Testament la plus grave accusation de négligence et d'incurie. Car il serait convaincu (que ce blasphème retombe sur la tête de ceux qui me forcent de le proférer), d'avoir mal réglé ce qui nous touche. Je vais dire comment : L'enseignement élémentaire de l'Ancien Testament est semblable au lait; la philosophie du Nouveau est une nourriture solide. Donnerait-on à l'enfant, avant le lait, de la nourriture solide ? C'est là ce qu'aurait fait ce Dieu du Nouveau Testament, s'il n'avait commencé par donner l'Ancien. Avant de nous donner le lait, avant d'instruire notre enfance dans la loi, il nous aurait donné une nourriture solide. Et ce n'est point la seule accusation qu'on fasse peser sur lui, il en est une plus grave. Il serait coupable de n'avoir songé à notre génération qu'au bout de cinq mille ans. Si ce n'est point le même Dieu qui par ses prophètes, ses patriarches et ses justes, a pris soin de nous, si c'est un autre Dieu, sa Providence a été bien lente et bien tardive; on dirait que le repentir l'a porté a se souvenir de nous. Or, il serait indigne non-seulement d'un Dieu, mais du dernier des hommes, de laisser tant de temps périr tant d'âmes et de songer au bout des siècles à s'occuper du petit nombre qui survit.

4. Voyez-vous les blasphèmes sans nombre de ces hommes qui assignent à deux dieux différents l'Ancien Testament et le Nouveau ? Tous ces blasphèmes s'évanouissent, si nous accordons que les deux Testaments émanent du même Dieu. On verra alors que sa Providence a toujours disposé selon la sagesse les affaires des hommes, d'abord par la loi, aujourd'hui par la grâce, et que ce n'est pas depuis peu ni tout récemment, mais depuis le premier jour du monde, qu'il a pris soin de nous. Mais pour mieux fermer la bouche aux impies, appelons en témoignage les paroles mêmes des prophètes et des apôtres dont la voix proclame hautement que le législateur du Nouveau Testament est le même que celui de l'Ancien. Appelons Jérémie, le prophète sanctifié dès le sein de sa mère, qu'il nous montre clairement qu'il n'y a qu'un Dieu dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. Que dit-il? Que proclame-t-il du chef même du législateur? *Je vous donnerai un Testament Nouveau, autre que celui que je donnai à nos pères.* (Jérém. XXXI, 31.) Ainsi, le Dieu qui donne le Nouveau Testament est le même Dieu qui avait jadis donné l'Ancien. Cela ferme aussi la bouche aux sectateurs de Paul de Samosate, qui nient l'existence du Fils de Dieu avant les siècles. Car s'il n'était pas avant l'enfantement de Marie, s'il n'existait pas avant de se revêtir de la chair et de paraître à nos yeux, comment aurait-il pu porter une loi sans exister ? Comment aurait-il dit : *Je vous donnerai un Testament Nouveau, autre que celui que je donnai à vos pères ?* Comment avait-il pu donner un Testament à leurs pères, puisqu'il n'existait pas, à ce que prétendent ces hérétiques ? Contre les Juifs et contre les sectateurs de Paul qui sont attaqués du même mal, le témoignage du prophète suffit. Mais pour fermer aussi la bouche aux Manichéens, prenons des témoignages dans le Nouveau Testament, puisque l'Ancien ne compte point à leurs yeux, sans toutefois qu'ils fassent plus d'honneur au Nouveau; car, tout en paraissant lui rendre hommage, ils l'insultent aussi bien que l'Ancien : Premièrement, quand ils l'en séparent, ils ébranlent par cela seul son autorité. Car la vérité s'éclaire de la lumière des prophéties qui l'ont précédée, et à laquelle ces hommes ferment leurs yeux, sans comprendre qu'ils font plus d'injure aux apôtres qu'aux prophètes eux-mêmes. Voilà donc la première injure qu'ils font au Nouveau Testament. La seconde, c'est qu'ils en retranchent une grande partie. Mais telle est la force des choses qui y sont contenues, que ce qu'il en reste suffira à mettre au jour leur malice. Car ces membres mutilés crient, redemandent et réclament sans cesse d'être réunis aux membres dont ils ont été violemment séparés et avec lesquels ils composaient un tout harmonique, un corps vivant.

5. Comment donc montrerons-nous que le législateur est le même dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau ? Par les paroles mêmes des apôtres que nos adversaires admettent, et qui paraissent au premier regard accuser l'Ancien Testament, mais qui le défendent au contraire, et prouvent qu'il contient une révélation divine et venue d'en-haut. C'est la sagesse du Saint-Esprit qui a voulu que, se trompant aux apparences, ceux qui calomniaient la loi admissent malgré eux et sans s'en douter la défense même de la loi.

afin que s'ils voulaient voir la vérité, ils eussent des paroles où ils se pussent attacher, et que, s'ils persistaient dans leur incrédulité, ils n'eussent aucun espoir de grâce, ne croyant pas, pour leur malheur, aux choses mêmes auxquelles ils paraissent croire. En quel endroit donc le Nouveau Testament témoigne-t-il que l'auteur de ses lois est aussi le législateur de l'Ancien Testament? En bien des passages. Mais nous ne voulons en citer qu'un que les Manichéens ont conservé. Quel est-il? *Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'avez-vous point lu la loi? Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre.* (Gal. IV, 21-22.) A ces mots, l'un de la servante, les hérétiques d'accourir, et, comptant que ces paroles renferment une accusation contre la loi, ils retranchent le reste, ils en font un appui à leur calomnie. Montrons par ce passage même qu'il n'y a qu'un législateur : *Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre. C'est*, dit l'Apôtre, *une allégorie.* (Ibid. 24.) Comment est-ce *une allégorie?* Ce qui est arrivé au temps de la loi est la figure de ce qui arrive au temps de la grâce. De même qu'il y a deux épouses, de même il y a deux Testaments. Mais la parenté de l'Ancien Testament et du Nouveau apparaît d'abord en ce que l'un est la figure de l'autre. Car la figure n'est pas l'opposé de la vérité : elle est de même nature. Or, si le Dieu de l'Ancien Testament n'était point le Dieu du Nouveau, il n'aurait point, dans la figure des deux femmes, proclamé l'excellence du Nouveau Testament; et en admettant qu'il l'eût figurée, Paul n'aurait eu garde d'user de la figure. Et si l'on dit qu'il l'a fait pour condescendre à la faiblesse des Juifs, il devait donc aussi, quand il prêchait aux Grecs, employer des figures grecques, et faire mention des faits que contient l'histoire des Grecs. Il ne l'a point fait, et ce n'est pas sans cause. Car il a n'y là rien de commun avec la vérité; ici, il y a les lois de Dieu et sa révélation. Il y a donc manifestement parenté entre l'Ancien Testament et le Nouveau.

6. Ce premier argument prouve donc le profond accord des deux Testaments. J'en trouve un second dans l'histoire même. De même que les deux épouses n'avaient qu'un mari, de même les deux Testaments n'ont qu'un législateur. S'il y en avait deux; l'un pour l'Ancien, l'autre pour le Nouveau, il n'était pas nécessaire de recourir à l'histoire. Car Sara et Agar n'avaient point deux maris différents, mais un seul. Ainsi en disant : *Ces deux femmes figurent les deux Testaments* (Gal. IV, 24), l'apôtre ne veut rien dire autre chose sinon qu'il n'y a qu'un législateur, de même que les deux épouses n'avaient qu'un mari, Abraham. Mais l'une était esclave, l'autre femme libre. Qu'importe? la question était seulement de savoir si elles eurent le même maître. Que les hérétiques admettent d'abord ce point, nous leur répondrons ensuite sur l'autre. Qu'ils soient forcés de s'y rendre, et leur dogme tombe en poussière. Car lorsqu'il sera démontré que le législateur de l'Ancien Testament est le même que celui du Nouveau, comme il l'est en effet, notre discussion est terminée. Mais sans nous laisser troubler par leur objection, attachons-nous exactement à la parole de l'Apôtre. Il n'a pas dit : L'une était esclave, l'autre libre, mais : *L'une engendrant pour la servitude.* De ce qu'elle engendrait pour la servitude, il ne s'ensuit point qu'elle soit esclave; être engendré pour la servitude n'est point la faute de la mère, mais celle des enfants. C'est parce qu'ils se privèrent eux-mêmes de leur liberté par leur malice, et perdirent les droits de leur naissance que Dieu les traita comme des esclaves ingrats, les instruisant par une crainte incessante, les corrigeant par des peines et des menaces. Ne voit-on pas aujourd'hui encore grand nombre de pères traiter leurs fils, non en fils, mais en esclaves, et les contenir par la crainte? La faute n'en est point aux pères, mais aux enfants qui ont forcé leurs pères à traiter en esclaves des hommes libres. C'est ainsi que Dieu lui-même contenait en ce temps les peuples par la crainte et les châtiments, comme il eût fait un esclave ingrat. Il ne faut accuser ni Dieu ni la loi de ces sévérités, mais seulement les Juifs indociles au joug et qui avaient besoin d'un frein plus solide. Dans cet Ancien Testament, nous trouvons bien des hommes qui n'ont point été traités ainsi : Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Elie, Elisée et bien d'autres qui s'élevèrent jusqu'à la philosophie du Nouveau Testament. Ce ne furent ni la crainte, ni les châtiments, ni les menaces, ni les punitions, mais l'amour divin, leur zèle ardent pour Dieu, qui les firent ce qu'ils ont été. Ils n'eurent besoin ni de préceptes, ni de commandements, ni de lois, pour pratiquer la vertu et fuir le vice; ces âmes bien

nées, généreuses, ayant conscience de leur dignité, sans terreur, ni châtiments embrassèrent la vertu, tandis que le reste des Juifs suivit la pente du mal et eut besoin du frein de la loi. Quand ils fabriquèrent le veau d'or et adorèrent des statues, ils entendirent ces mots : *Le Seigneur ton Dieu est le seul Seigneur.* (Deut. VI, 4). Quand ils commirent des meurtres et des adultères, ils entendirent ces mots : *Tu ne tueras point, tu ne seras point adultère,* et ainsi des autres commandements.

7. Ce n'est donc pas la condamnation de la loi qu'elle ait employé la crainte et les châtiments comme on fait pour instruire et corriger des esclaves méchants : c'est sa plus belle louange, sa gloire la plus rare d'avoir arraché les hommes au mal où ils se livraient, de les avoir par sa force propre, délivrés du crime, corrigés et rendus dociles à la grâce, de leur avoir ouvert un chemin vers la philosophie du Nouveau Testament. Car c'était le même Esprit qui dictait les lois de l'Ancien Testament et celles du Nouveau, malgré leurs différences. C'est ce que Paul faisait entendre quand il disait : *Parce que nous avons le même esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.*

Et ce n'est point seulement pour cela qu'il disait : *le même Esprit,* mais pour une cause non moins importante. Je l'aurais expliqué aujourd'hui, mais je crains que mes enseignements répandus à flots trop abondants ne s'échappent de votre mémoire. Je réserve donc cette explication pour un prochain entretien, vous exhortant seulement à garder de celui-ci un entier souvenir, à observer exactement mes conseils et à joindre la sagesse pratique à la pureté du dogme. *Il faut que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toute sorte de bonnes œuvres.* (II Tim. III, 17). A rien ne vous servirait la pureté du dogme si votre vie était impure, de même qu'une vie irréprochable vous serait inutile sans la pureté de la foi. Afin donc de nous assurer de parfaits avantages, affermissons-nous des deux côtés, que notre vie se pare des nobles fruits de toutes vertus, mais principalement de celui de l'aumône dont je vous ai déjà parlé, et qu'il faut pratiquer avec zèle, avec abondance. *Quiconque sème peu,* dit l'Ecriture, *récolte peu; et celui qui sème dans les bénédictions récoltera dans les bénédictions.* (II Cor. IX, 6.) Que signifient ces paroles, *dans les bénédictions?* c'est-à-dire avec abondance. Dans les choses matérielles, la semence et la moisson sont de même nature. Car celui qui sème répand dans la terre du froment, de l'orge ou d'autres semences pareilles, et quand il fait la moisson, il récolte les mêmes grains. Il n'en est point de même de l'aumône. Vous semez l'argent et vous récoltez la paix devant Dieu ; vous donnez des richesses et vous recevez en échange le pardon de vos fautes ; vous distribuez du pain et des vêtements, et en récompense vous vous préparez le royaume du ciel et mille biens que l'œil de l'homme ne peut voir, ni son oreille entendre, ni sa pensée concevoir. Le premier de ces biens est que vous devenez semblable à Dieu, autant qu'il est possible à l'homme. Car c'est de l'aumône et de la charité que le Christ avait parlé quand il ajoutait : *Afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieux, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants et fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.* (Matth. v, 45.) Vous ne pouvez faire luire le soleil, ni faire tomber la pluie, ni répandre vos bienfaits sur toute la face de la terre. Mais il suffit que vous employiez les biens que vous avez en bonnes œuvres pour devenir semblables à Dieu qui fait luire le soleil autant qu'il est possible à l'homme de devenir semblable à Dieu.

8. Ecoutez bien toutes ces paroles : *sur les bons et sur les méchants,* a-t-il dit. Agissez de même. Quand vous ferez l'aumône, ne recherchez point la vie passée, ne demandez pas compte de la conduite. Aumône signifie commisération ; elle est ainsi appelée, parce qu'il n'en faut point priver même ceux qui en sont indignes. Car celui qui est miséricordieux accorde sa commisération non au juste, mais au pécheur. Car le juste est digne de louanges et de couronnes ; le pécheur a besoin de commisération et de pardon. Ainsi, nous imiterons Dieu, en donnant aussi aux méchants. Songez en effet combien il y a sur la terre de blasphémateurs, de scélérats, de fourbes, d'hommes souillés de tous les vices ! Dieu leur donne leur pain de chaque jour, pour nous apprendre à étendre notre charité sur tous les hommes. Mais nous faisons tout le contraire. Car, non-seulement nous repoussons les méchants, les pervers ; mais qu'il se présente un homme en bonne santé, que sa probité, son amour de la liberté, sa paresse même, s'il faut le dire,

condamnent à la pauvreté, il ne trouve qu'injures, outrages, railleries sans nombre; nous le renvoyons les mains vides, nous lui objectons sa bonne santé, nous lui reprochons sa paresse, nous lui demandons des comptes. Dieu vous a-t-il commandé de ne prodiguer que le blâme et les reproches à ceux qui sont dans le besoin? Dieu veut qu'on ait pitié d'eux, qu'on porte remède à leur pauvreté, et non qu'on leur en demande compte et qu'on les injurie. — Vous voulez, dites-vous, porter remède à leurs vices, les délivrer de la paresse, et pousser au travail ceux qui vivent dans l'oisiveté. — Donnez-leur d'abord, corrigez-les ensuite; ainsi, loin de vous faire accuser de dureté et d'inhumanité, vous ferez croire à votre bonté; car, celui qui, pour toute aumône, distribue le reproche, s'attire l'aversion et la haine; le pauvre ne peut supporter sa vue, et à juste raison; car il croit que ce n'est point par intérêt, mais par le désir de se dispenser de l'aumône qu'on lui fait des reproches, ce qui est la vérité; mais celui qui ajoute ses reproches à l'aumône, dispose le pauvre à entendre des conseils que dicte, non la dureté, mais la bonté d'âme. C'est ainsi que faisait Paul. Après avoir dit: *Que celui qui ne travaille point ne mange point* (II Thess. III, 10), il ajoute ce conseil: *Pour vous, ne cessez point de faire le bien.* (Ibid. 13.) Il y a une apparente contradiction dans ces paroles. Si ceux qui ne travaillent point ne doivent pas manger, pourquoi conseillez-vous aux autres de persévérer dans la bienfaisance? Il ne saurait y avoir de contradiction. Si j'ai dit, nous répond l'Apôtre, *que celui qui ne travaille point ne mange pas,* ce n'est point pour détourner de l'aumône ceux qui sont disposés à la faire, mais pour détourner de la paresse ceux qui y consument leur vie. Ces paroles: *qu'il ne mange point*, excitent les uns au travail par la crainte que leur donne cette menace; et ces mots: *Ne cessez point de faire le bien*, invitent les autres à faire l'aumône et sont pour eux une exhortation salutaire. Quelques mains auraient pu se fermer devant la menace faite aux paresseux; mais l'Apôtre les ouvre à l'aumône en disant: *Ne cessez pas de faire le bien.* Car, donner à un paresseux est encore faire le bien.

9. Ce dessein de l'Apôtre se manifeste dans la suite de son épître. Après avoir dit: *Si quelqu'un ferme l'oreille aux paroles que contient cette lettre, notez-le et ne faites point société avec lui* (II Thess. III, 14); après avoir ainsi chassé l'incrédule du sein de l'Eglise, il l'y ramène et le fait rentrer en grâce auprès de ceux qui l'avaient rejeté, en ajoutant: *Ne le considérez point néanmoins comme votre ennemi, mais comme votre frère.* (II Thess. III, 15.) De même qu'après avoir dit: *Que celui qui ne travaille point, ne mange pas,* il engage ceux qui le peuvent à prendre grand soin d'eux; de même en ce passage, après avoir dit: *Ne faites point société avec eux*, il n'engage point ses auditeurs à abandonner le soin de ce malheureux, mais au contraire, il leur ordonne de veiller attentivement sur lui, en ajoutant: *Ne le considérez point comme un ennemi, mais comme un frère.* Vous avez cessé de faire société avec lui, mais ne cessez point de prendre soin de lui. Vous l'avez exclu de l'Eglise, ne l'excluez point de votre amour. Car c'est dans mon amour pour lui que je vous ai donné ces ordres. J'ai voulu, en le séparant de vous, le corriger et le guérir, pour le rendre ensuite au corps de l'Eglise. On voit des pères renvoyer leurs enfants de leur maison, mais ce n'est point pour qu'ils n'y rentrent jamais; c'est pour qu'ils se corrigent dans cet exil et reviennent meilleurs. Ce que j'ai dit suffit à confondre ceux qui reprochent aux pauvres leur paresse.

Mais il en est beaucoup d'autres qui ont recours pour se défendre, à des excuses pleines de dureté et d'inhumanité. Je vais les réfuter aussi, non pour leur enlever tout moyen de défense, mais pour les décider à abandonner de vains et inutiles prétextes, et à préparer par leurs œuvres la défense vraie, la seule qui leur puisse servir au tribunal du Christ.

Quels sont donc ces prétextes vains et inutiles où se réfugient tant de gens? J'ai des enfants à élever, disent-ils, une maison à soutenir, une femme à nourrir, mille dépenses nécessaires. Je n'ai pas assez pour soulager tous les pauvres que je rencontre en mon chemin. Que dites-vous? Vous avez des enfants à nourrir et c'est pour cela que vous ne soulagez point les pauvres? Mais c'est pour cela même qu'il les faut soulager, pour ces enfants que vous élevez, afin de leur rendre favorable, au prix de quelques deniers, le Dieu qui vous les a donnés, afin de leur laisser, après votre mort, ce Dieu pour protecteur, afin de leur assurer la grâce et la faveur d'en-haut, par ces richesses

mêmes que vous dépensez pour Dieu. Ne voyez-vous pas que souvent les mourants inscrivent dans leurs testaments les riches et les grands qui ne sont point de leur famille, et les donnent pour cohéritiers à leurs enfants, pour assurer leur sort par de faibles dons, et cela sans savoir quels seront, pour ces enfants, après la mort du père, les sentiments de ceux qu'il a appelés à prendre part à son héritage. Et vous, qui connaissez la bonté, l'amour, la justice de votre Seigneur, vous ne l'inscrirez pas dans votre testament? vous ne le donnerez pas pour cohéritier à vos enfants? Est-là, dites-moi, de l'amour paternel? Si vous aimez ces enfants que vous avez mis au monde, laissez-leur des créances dont Dieu soit le garant. Voilà leur plus bel héritage, voilà leur richesse, voilà leur sécurité. Appelez-le avec eux au partage de vos biens d'ici-bas, afin qu'en retour il vous appelle avec vos enfants à partager l'héritage céleste. C'est un héritier généreux, humain, bon, puissant et riche: vous n'avez à suspecter en rien sa société. On donne encore à l'aumône le nom de semence, parce qu'elle n'est point une dépense, mais un revenu. Quand vient le temps des semailles, vous videz sans difficulté vos greniers pleins du blé des récoltes passées; vous ne songez qu'à la moisson qui en doit sortir, mais que vous n'avez point encore, et cela sans savoir aucunement ce qui adviendra. Car la nielle, la grêle, les sauterelles, les intempéries, mille fléaux enfin viennent parfois briser l'espoir de la saison prochaine. Et quand il faut semer dans le ciel des moissons qui ne craignent point les intempéries, où vous n'avez à redouter ni malheur ni déception, vous hésitez, vous reculez? Quelle excuse aurez-vous, vous qui semez dans la terre sans crainte ni hésitation, et qui, lorsqu'il faut semer dans la main de Dieu, doutez et différez? Si la terre rend ce qu'on lui confie, la main de Dieu ne rendra-t-elle pas avec usure tout ce que vous y aurez déposé?

10. Ce que sachant, ne considérons point la dépense quand nous faisons l'aumône; considérons le revenu qu'elle rapporte, les espérances qu'elle nous donne pour l'avenir, et même le gain qu'elle nous assure aussitôt. Car non-seulement l'aumône nous ouvre le royaume des cieux, mais elle nous procure dans la vie présente la sécurité et l'abondance. Qui nous l'assure? Celui qui est maître de dispenser ces biens. Celui qui donne aux pauvres, dit-il, recevra le centuple en ce monde, et aura en partage la vie éternelle. (Matth. XIX, 29.) Voyez-vous qu'une large rémunération nous est promise, dans l'une et l'autre vie? N'hésitons donc point, ne différons point, mais chaque jour recueillons les fruits de l'aumône, afin de jouir de la prospérité en ce monde et d'obtenir la vie éternelle. C'est ce que je souhaite à nous tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, la gloire, l'honneur et la puissance, dans tous les siècles des siècles Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Dieu a tenu envers les justes de l'Ancienne Loi la même conduite qu'envers tous les fidèles de la Loi nouvelle. De l'aumône.

—

ANALYSE.

1° Résumé de la dernière homélie. — 2° Ce n'est pas seulement pour nous montrer l'accord des deux testaments, que saint Paul a dit : *Parce que nous avons le même esprit de foi*, c'est pour une autre raison, qui fera le sujet de la présente homélie. — 3°-5° Etat du monde dans les premiers temps de la prédication chrétienne. — 6° Souffrances de saint Paul. — 7° Utilité des souffrances en général. — 8° Même dans l'Ancien Testament, on trouve des justes dont la récompense est différée à l'autre vie. Voilà la seconde raison pour laquelle saint Paul a dit : *Parce que nous avons le même esprit de foi.* Il veut encourager les fidèles de son temps. — 9°-10° La conduite de Dieu n'a point été la même envers les saints qu'envers la multitude, dans l'Ancien Testament. — 11°-12°. Exhortation à l'aumône.

1. Dans la précédente réunion et dans l'avant-dernière, nous avons pris pour texte une parole de l'Apôtre, et nous avons consacré à l'expliquer notre discours tout entier. Nous voulons encore l'examiner aujourd'hui. Nous le faisons à dessein, pour vous être utile, et non par ostentation. Je ne songe point à faire montre d'abondance et de fécondité. C'est pour vous révéler la sagesse de Paul et exciter votre zèle, que je reviens sur le même sujet. La profondeur de son esprit sera plus manifeste, si une seule de ses paroles nous ouvre une si féconde source de pensées; et quand vous verrez que d'un seul mot de l'Apôtre on peut tirer d'ineffables trésors de sagesse, vous ne vous contenterez pas d'effleurer négligemment ses lettres, mais vous pénétrerez plus avant, et dans l'espoir d'y trouver ces richesses, vous examinerez avec le plus grand soin chacune de ses paroles. Car si une seule nous fournit la matière de trois entretiens, quel trésor nous ouvrirait un passage entier, exactement étudié ? Ne nous lassons donc point avant d'avoir épuisé cette pensée. Car si ceux qui creusent les mines d'or, quelques richesses qu'ils en aient tirées, ne s'arrêtent point avant d'avoir épuisé la veine, ne devons-nous point montrer plus d'ardeur et de zèle dans la recherche de la sagesse divine ? Nous aussi nous extrayons de l'or, non de l'or matériel, mais de l'or spirituel ; nous creusons, non point les mines de la terre, mais les mines de l'Esprit-Saint. Car les lettres de Paul sont les mines et les sources de l'Esprit-Saint; les mines, car elles nous donnent une richesse plus précieuse que tout l'or de la terre; les sources, car jamais elles ne tarissent : plus on y puise, plus elles sont abondantes. J'en prends à témoin le temps écoulé. Depuis l'époque où vivait Paul, cinq cents ans sont passés, et tout ce temps, mille écrivains, docteurs et commentateurs ont tiré de ses lettres des richesses sans nombre, sans épuiser le trésor qu'elles contiennent. Ce trésor n'est point matériel; c'est pourquoi, au lieu de s'épuiser sous les mains qui le creusent, il s'augmente et s'enrichit. Je parle de nos devanciers; mais après nous, combien d'autres parleront, et après eux combien encore, sans que la source se dessèche, sans que la mine s'appauvrisse ! C'est une mine spirituelle et dont on ne trouvera point le fond. Quelle était donc la parole de l'Apôtre qui faisait le sujet de mes derniers discours? *Parce que nous avons le même esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.*

2. Nous avons cherché pourquoi l'Apôtre

avait dit : *Le même esprit de foi*, et nous en avons exposé une cause. C'était afin de montrer l'accord de l'Ancien Testament et du Nouveau. Car si l'on fait voir que c'est le même Esprit qui parlait par la bouche de David quand il disait : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé* (Ps. cxv, 10), et qui agissait dans l'âme de Paul, on aperçoit aussitôt la parenté qui unit les prophètes et les apôtres, et il suit de là qu'il y a parfait accord entre l'Ancien Testament et le Nouveau. Mais je m'abstiens de redites fastidieuses, et vais exposer la seconde cause qui a fait dire à l'Apôtre : *Le même esprit de foi.* Car je vous ai promis de vous faire connaître cette seconde cause. Prêtez-moi toute votre attention. La pensée que je vais vous développer est profonde, et demande de la perspicacité et de la pénétration. C'est pourquoi je vous engage à écouter sans en rien perdre ce que je vais vous dire. A moi la peine, à vous le bénéfice. Mais je ne dois pas dire : à moi la peine, car le Saint-Esprit me donnera sa grâce, et quand c'est lui qui nous révèle la sagesse, il n'y a de peine ni pour l'orateur, ni pour les auditeurs, mais pour tous la tâche est facile. Soyez donc attentifs ; car entendriez-vous la plus grande partie de mes paroles, si votre attention sommeille un moment, vous ne saisirez pas la beauté de l'ensemble, ayant une fois perdu le fil de mon discours. De même que ceux qui ne connaissent point leur chemin et ont besoin d'un guide, seraient-ils allés très-loin à sa suite, si, par négligence, ils le perdent de vue un moment, l'office qu'on leur a rendu leur devient inutile, ils s'arrêtent et ne savent où se diriger ; ainsi des auditeurs qui écoutent une instruction, s'ils se relâchent un moment de leur attention, perdent la suite des pensées et ne peuvent point parvenir à la conclusion. Pour qu'il ne vous advienne point ainsi, prêtez une constante attention à mes discours, jusqu'à ce que nous arrivions ensemble à la conclusion.

3. L'Apôtre a dit : *Parce que nous avons le même esprit de foi*, voulant montrer que dans l'Ancien Testament, comme dans le Nouveau, la foi est la mère de tous les biens. Pour le prouver, remontons un peu plus haut. La cause nous paraîtra ainsi plus manifeste. Quelle est donc cette cause? Au moment où parlait l'Apôtre, la guerre entourait les fidèles, guerre terrible et sans trève. Des villes entières, des peuples divers se levaient contre eux ; les tyrans leur dressaient des embûches, les rois s'apprêtaient à la guerre, les armes s'agitaient, les épées s'aiguisaient, on préparait des soldats, on imaginait mille châtiments, mille supplices : pillage et confiscations, prison, exécutions quotidiennes, tourments, chaînes, bûchers, glaives, bêtes féroces, gibets, roues, précipices, abîmes, il n'était rien qu'on n'inventât pour exterminer les fidèles. Et là ne s'arrêtait point la guerre. Car non-seulement les ennemis l'attisaient, mais la nature était divisée contre elle-même. Les pères faisaient la guerre aux enfants, les filles haïssaient leurs mères, les amis détestaient leurs amis, dans toutes les familles, dans toutes les maisons se glissait la discorde, et le trouble était grand sur la terre. Et de même qu'un navire au milieu des vagues soulevées, des nuées qui s'entr'ouvrent, des tonnerres qui éclatent, des ténèbres qui couvrent tout d'une épaisse nuit, de la mer en fureur, des monstres qui se dressent, des pirates qui attaquent, des dissensions de l'équipage, ne saurait échapper au danger, si une main d'en-haut, forte et puissante, ne détournait la guerre, n'apaisait la tempête, et ne rendait le calme aux navigateurs ; ainsi advint-il dans les commencements de la prédication. Car non-seulement au dehors la tempête se déchaînait, mais souvent au dedans régnait la discorde. Qui nous l'apprend? c'est Paul lui-même quand il écrit : *au dehors la lutte, au dedans les terreurs.* (II Cor. vii, 5.) Et pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, et que maîtres et disciples étaient entourés de mille maux et victimes d'une guerre universelle, j'appellerai encore Paul en témoignage. Souvenez-vous de toutes mes paroles, et lorsque vous connaîtrez les dangers, les épreuves et les malheurs sans nombre où étaient exposés les fidèles en ce temps, vous rendrez plus d'actions de grâces à Dieu qui conjura tous ces dangers, donna aux hommes une paix profonde, éloigna la guerre et rétablit dans le monde le calme et la tranquillité ; que désormais les indifférents ne comptent pas échapper au châtiment, et que les justes relèvent la tête !

4. En effet, il n'y a point un égal mérite à montrer le même zèle au milieu des attaques et des orages, ou dans le calme et la sécurité du port. Or, les fidèles alors n'étaient pas moins agités que des matelots ballottés par les flots en courroux, tandis qu'aujourd'hui nous

sommes sans trouble, comme le navire au port. Prenons donc garde de nous enorgueillir de notre foi, de succomber aux tentations, ou d'abuser, pour nous relâcher, de la paix de l'Eglise. Ne cessons point de jeûner et de veiller, car nous avons encore à lutter contre les passions de notre nature. Nous n'avons plus d'ennemis dans les hommes, mais nous en trouvons dans les plaisirs de la chair. Les tyrans et les rois ne nous font plus la guerre, mais la colère, la vanité, l'envie, la jalousie, et les autres sentiments coupables nous la font encore. A peine délivrés d'une épreuve, il s'en présente de nouvelles où il faut triompher. Si je vous ai rappelé les malheurs de ces temps, c'est afin que ceux d'entre vous qui sont éprouvés aujourd'hui soient efficacement consolés, et que ceux qui vivent dans le calme et ne sont point exposés à ces périls, mettent tout leur zèle à combattre les pensées déraisonnables. C'est pour nous instruire, nous consoler, nous soutenir, que toutes ces choses ont été écrites. Je vais vous les faire connaître, et vous montrer la grandeur des dangers que couraient alors, non-seulement les maîtres, mais les disciples; écoutez ce que Paul écrit aux Hébreux : *Rappelez en votre mémoire ce temps auquel, après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu de grands combats et de terribles persécutions.* (Hébr. x, 32.) Car il n'y eut pas le plus petit intervalle de temps : dès le premier jour que fut prêchée la doctrine, les fidèles furent éprouvés, et, dès le baptême, tombèrent dans les périls. Et voici comment : *D'une part, vous avez servi de spectacle au monde par les outrages et les tribulations que vous avez endurés.* (Ibid. 33.) Ils étaient conspués, injuriés, moqués, bafoués; on les appelait fous, insensés, parce qu'ils avaient renoncé à la religion de leurs pères et adopté de nouveaux dogmes. Ces outrages pourraient certes ébranler une âme où la foi n'aurait pas poussé de profondes racines. Car rien ne blesse une âme aussi cruellement que l'outrage, rien n'anéantit l'esprit et la raison comme la moquerie et la raillerie. Bien des hommes ont succombé au sarcasme. Je vous dis ces choses afin que nous nous attachions avec confiance à notre foi. Car, si dans le temps que le monde entier outrageait les fidèles, ils ne succombèrent point, à plus forte raison devons-nous, avec une entière confiance, nous attacher à la vérité révélée, quand toute la terre a embrassé notre foi. Or, non-seulement les fidèles supportèrent alors les accusations, les injures et les outrages, mais ils eurent de la joie à les souffrir; la suite des paroles de l'Apôtre nous le prouve : *Vous avez vu avec joie tous vos biens pillés.* (Ibid. 34.) Voyez-vous qu'autrefois on confisquait les biens des fidèles, et qu'on les livrait en proie à quiconque leur voulait nuire ? Voilà donc ce que Paul écrit aux Hébreux.

5. Il rend aux Thessaloniciens le même témoignage : *Vous êtes devenus*, leur dit-il, *nos imitateurs et les imitateurs du Seigneur, ayant reçu la parole de l'Evangile parmi de grandes afflictions.* (I Thess. I, 6.) Vous voyez que ce peuple avait aussi des afflictions, et de grandes afflictions. Les tentations étaient violentes, et continuels les dangers; ni repos ni trêve pour ceux qui luttaient alors. Mais parmi ces maux, ils ne s'indignaient point, ils ne perdaient point courage; au contraire, ils se réjouissaient. Comment le savons-nous ? par les paroles mêmes de Paul. Après avoir dit : *Parmi de grandes afflictions*, il ajoute : *Avec la joie du Saint-Esprit.* (Ibid.) De la tentation naissaient les afflictions, mais ils se réjouissaient en songeant à la cause de la tentation. Ce leur était une suffisante consolation de savoir qu'ils souffraient pour le Christ. Aussi, je les admire moins d'avoir en ces temps supporté les afflictions, que de s'être réjouis de souffrir pour Dieu. Car une âme généreuse et pleine de l'amour de Dieu, sait supporter les afflictions et les peines; mais supporter dignement la tentation et rendre grâces à Celui qui permet qu'on soit éprouvé, c'est là le signe du plus excellent courage, d'une âme zélée et qui s'élève au-dessus de toutes les choses terrestres.

Ce n'est point seulement en ce passage, mais dans d'autres encore que l'Apôtre nous enseigne tout ce que les fidèles de ce temps avaient à souffrir de leurs proches et de leurs parents, et c'étaient les plus terribles maux. *Vous êtes devenus*, dit-il, *les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée.* En quoi sont-ils devenus leurs imitateurs ? *En ce que vous avez souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens que ces Eglises ont souffertes de la part des Juifs.* (Ibid. II, 14.) Voilà encore la guerre, mais la guerre civile, surcroît de douleurs. *Si un ennemi m'avait outragé, je l'aurais souffert*, dit le prophète; *mais c'est toi qui vivais dans un même esprit*

avec moi, qui étais le chef de mes conseils, mon plus cher confident. (Ps. LXXXIV, 13, 14.) Cette figure étais alors réalisée. Aussi les hommes avaient besoin de grandes consolations. Ce que voyant Paul, et que ceux qu'il avait mission de conduire souffraient et faiblissaient sous le poids des maux et des douleurs qui se succédaient sans nombre, il s'ingénie à relever leurs courages. Tantôt il leur dit : *Il est bien juste devant Dieu qu'il afflige à leur tour ceux qui vous affligent maintenant, et qu'il vous console avec nous, vous qui êtes comme nous dans l'affliction.* (II Thess. I, 6, 7.) Tantôt : *Le Seigneur est proche, ne soyez point inquiets.* (Phil. IV, 5, 6.) Ne perdez point votre confiance : car la patience vous est nécessaire, afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis. (Hébr. X, 35, 36.) Et pour les engager à la patience, il ajoute : *Car, encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et ne tardera point.* (Ibid. 37.) Quand un petit enfant pleure, s'irrite et demande sa mère, on s'assied près de lui, et pour le consoler, on lui dit : attends encore un peu de temps, ta mère va venir assurément; de même Paul, voyant les fidèles de ces temps en proie à la douleur, se plaindre et demander, dans l'intolérable excès de leurs maux, la venue du Christ, il leur dit pour les consoler : *Encore un peu de temps ; et Celui qui doit venir viendra et ne tardera point.*

6. Les disciples étaient donc affligés, entourés de maux, et, comme des agneaux au milieu des loups, poursuivis et persécutés, vous l'avez vu. Ceux qui les instruisaient ne souffraient pas de moindres maux, mais des maux plus grands; car plus ils confondaient les ennemis de la foi, et plus ils en étaient tourmentés. L'Apôtre, à qui nous empruntions les précédentes citations, nous l'apprendra encore. Il écrivait aux Corinthiens : *Nous prenons garde aussi nous-même de ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin que notre ministère ne soit point déshonoré. Mais en toutes choses nous nous montrons ministre de Dieu, par une grande patience dans les maux, dans les nécessités, dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes.* (II Cor. VI, 3, 6.) Vous voyez combien de maux il a comptés, que d'épreuves et d'orages! Il leur écrit encore : *Sont-ils ministres de Jésus-Christ? quand je devrais passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis plus qu'eux.* (II Cor. XI, 23.) Ensuite, pour nous convaincre que le don des miracles est d'un moindre prix que la patience à souffrir pour Jésus-Christ, et faisant valoir sa qualité d'apôtre pour montrer qu'il vaut mieux que les autres, je ne dis point les autres apôtres, mais les faux apôtres, ce ne sont point ses miracles qu'il donne comme des preuves de sa supériorité, mais les continuels dangers où il a vécu. *J'ai plus souffert de travaux*, dit-il, *plus reçu de coups, plus enduré de chaînes. Je me suis souvent vu tout près de la mort. J'ai reçu des Juifs, en cinq différentes fois, trente-neuf coups de fouet. J'ai été trois fois battu de verges, lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer, j'ai été souvent exposé dans les voyages : périls sur les fleuves, périls des voleurs, périls de la part de ceux de ma nation, périls au milieu des villes, périls au milieu des déserts, périls sur la mer, périls entre les faux frères. Enfin j'ai souffert toute sorte de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid, la nudité, et d'autres maux outre ces maux extérieurs.* (Ibid. 23, 29.) Telles sont les vraies marques de l'apostolat. Bien d'autres ont fait des prodiges et n'en ont tiré d'autre fruit que d'entendre ces paroles : *Retirez-vous, je ne vous connais pas, ouvriers d'iniquité!* (Matth. VII, 23.) Ceux qui peuvent, comme Paul, énumérer leurs souffrances, n'entendront ces paroles, mais avec confiance ils monteront au ciel pour y jouir de tous les biens réservés aux élus.

7. Mon discours vous semble long peut-être, mais soyez sans crainte, je n'oublie point ma promesse, et j'y reviens aussitôt. Ce n'est point sans dessein que je me suis étendu ; c'est pour vous donner plus de preuves et rendre ma démonstration plus claire, et ensemble pour relever les âmes affligées, pour que chacun de ceux qui sont dans les tentations et les dangers emporte une consolation efficace, en sachant que ces souffrances le mettent en compagnie de Paul, et même du Christ, le Roi des anges. Car celui qui participe ici-bas à ses douleurs participera là haut à sa gloire : *Si nous souffrons ensemble*, dit-il, *c'est pour être glorifiés ensemble* (Rom. VIII, 17); et encore : *Si nous supportons les mêmes maux, c'est pour partager la même couronne.* (II Tim. II, 12.)

Il faut de toute nécessité que les fidèles soient éprouvés : *Tous ceux qui voudront vivre dans la religion du Christ souffriront la persécution.* (II Tim. III, 12.) Ailleurs il est écrit : *Mon fils, si tu veux servir Dieu, prépare ton âme à la tentation; sois juste et fort.* (Eccl. II, 1.) — Voilà d'encourageantes promesses! Tout d'abord des tentations! Est-ce donc une puissante exhortation, une sensible consolation, pour qui se consacre au service de Dieu, de trouver des dangers dès les premiers pas? Oui, c'en est une puissante, admirable, féconde. Et comment? Ecoutez la suite : *Comme on éprouve l'or dans le feu, de même Dieu éprouve ses élus au creuset de la tentation.* (Eccl. II, 5.) Voici le sens de ces paroles : de même que l'or soumis au feu devient plus pur, de même l'âme éprouvée par les afflictions et les traverses en sort plus brillante et plus belle, et se purifie de toutes ces souillures du péché. C'est pourquoi Abraham disait au riche : *Lazare a souffert, et ici il est consolé.* (Luc, XVI, 25.) Et Paul écrit aux Corinthiens : *C'est pour cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup de faibles et de malades, beaucoup d'autres qui sommeillent. Car il est certain que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas ainsi jugés de Dieu, et même lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.* (I Cor. XI, 30-32.) Et s'il livre le fornicateur à la mortification de la chair, c'est afin que son âme soit sauvée (I Cor. V, 5); montrant ainsi que la tentation présente fait notre salut, et que les traverses, pour qui les supporte en rendant grâces à Dieu, sont la plus efficace purification de l'âme. Ainsi les fidèles étaient éprouvés; maîtres et disciples étaient exposés à mille dangers ; ils n'avaient point de trêve dans les guerres de toute espèce qu'ils soutenaient de tous côtés. Mon discours l'a suffisamment montré; et après ce que j'ai dit, ceux qui se plaisent à l'étude des saintes Ecritures y pourront trouver de nouvelles preuves.

8. Revenons enfin à notre sujet. Quel était-il? Pourquoi Paul a-t-il dit : *ayant le même esprit de foi?* C'est que les fidèles de ces temps étaient troublés de ne trouver que des maux dans la vie présente, et de ne voir de bonheur qu'en espérance ; des maux actuels, des espérances éloignées; d'un côté la réalité, de l'autre l'attente. Se faut-il étonner qu'au commencement de la prédication quelques âmes fussent découragées, lorsqu'aujourd'hui que la prédication s'est étendue sur toute la terre, qu'on a vu tant de preuves de la vérité des promesses de l'Evangile, tant de fidèles tombent néanmoins dans le découragement? Et ce n'était point cette seule cause qui les jetait dans le trouble; il en était une autre tout aussi puissante. Laquelle? Ils faisaient réflexion que dans l'Ancien Testament les choses n'étaient point ainsi réglées, mais que les prix et les récompenses de la vertu ne se faisaient point attendre à ceux qui vivaient dans la justice et la sagesse. Ce n'était point après la résurrection, ni dans la vie future, mais dans la vie présente qu'ils voyaient s'accomplir les promesses de Dieu. *Si vous aimez le Seigneur votre Dieu,* dit l'Ecriture, *vous serez heureux. Dieu fera prospérer vos troupeaux de bœufs et de brebis; il n'y en aura point d'inféconds ni de stériles, vous n'aurez à craindre ni langueur, ni maladie.* (Deut. VII, 13, 15.) *Dieu enverra sa bénédiction sur vos greniers.* (Deut. XXVIII, 8, 12.) *Il ouvrira le ciel et vous enverra la pluie le matin et le soir.* (Ibid. XI, 14.) *Il y aura abondance de blé sur votre aire et de semence dans vos sillons.* (Lévit. XXVI, 4, 5.) Et bien d'autres promesses encore, qu'il accomplissait dans la vie présente. Ceux qui ont quelque perspicacité peuvent déjà voir la solution. Ainsi la santé du corps, la fertilité de la terre, une nombreuse et sainte postérité, une vieillesse heureuse, des saisons bien réglées, l'abondance des moissons, l'opportunité des pluies, la fécondité des troupeaux de bœufs et de brebis, tous les biens enfin leur arrivaient en cette vie, ils n'avaient point à les espérer, à attendre le jour qu'ils quitteraient la terre. Les fidèles, songeant que leurs pères voyaient les biens naître sous leurs pas et qu'eux-mêmes devaient attendre la vie future pour recevoir les prix et les couronnes promises à leur foi, ils souffraient et se laissaient abattre par les maux où ils devaient passer leur vie tout entière.

Paul voyant leur découragement et les maux terribles qui le devaient suivre, qu'aux uns Dieu avait promis après la mort le prix de leurs travaux, et qu'aux autres il avait accordé leur récompense dans la vie présente; prévoyant que ces pensées les jetteraient dans le relâchement, il veut ranimer leur zèle et leur enseigner qu'au temps de leurs pères les choses étaient réglées comme elles sont aujourd'hui,

et que beaucoup d'hommes alors furent récompensés en espérance et non par la réalité. C'est pourquoi il leur cite la parole du prophète : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé.* En effet, la foi se rapporte aux choses qu'on espère et non à celles qu'on voit, car ce qu'on voit, on ne saurait l'espérer. Or, si le prophète croyait aux choses qu'il espérait, et si ce qu'on espère on ne le voit point, il s'ensuit qu'il n'avait point encore en sa possession les biens auxquels il croyait. Voilà pourquoi Paul a dit : *Parce que nous avons le même esprit de foi*, c'est-à-dire, la même foi que celle de l'Ancien Testament. Il dit ailleurs, en parlant des saints de ces temps : *Ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne.* (Hébr. XI, 37, 38.) Et pour nous enseigner qu'ils supportèrent tous les maux sans en recevoir la récompense, il dit : *Tous sont morts dans la foi, sans avoir reçu l'effet des promesses de Dieu, mais seulement les ayant vues et saluées de loin.* (Hébr. XI, 13.) Mais comment ont-ils pu voir ce qui n'était point accompli ? Avec les regards de la foi, qui pénètrent dans le ciel et contemplent tout ce qu'il renferme.

9. Considérez la sagesse de Dieu ! il leur montre de loin les récompenses, et ne les leur donne point sur-le-champ, afin d'exercer leur patience ; mais il les leur montre de loin, afin que, soutenus par cet espoir, ils supportent, sans même les sentir, les maux de la vie présente.

Peut-être les plus attentifs d'entre vous nous accuseront-ils de contradiction. Si nos pères eux-mêmes, diront-ils, ne recevaient pas sur-le-champ les prix et les récompenses, pourquoi nous avez-vous si longuement énuméré les saisons bien réglées, la santé du corps, une nombreuse et sainte postérité, l'abondance des moissons et des fruits de la terre, la fécondité des troupeaux de bœufs et de brebis, tous les biens de la vie ? Que répondrai-je à ces paroles ? Que Dieu, dans ce temps, traitait le vulgaire et le peuple, encore mal affermi dans le bien, autrement que ces âmes nobles et qui s'étaient par avance initiées à la philosophie du Nouveau Testament. A la multitude qui rampait à terre, dont les yeux ne voyaient point ce qui est grand, et qui ne pouvaient élever leur âme à jouir en espérance des biens à venir, il promettait les biens de la vie présente pour soutenir leur faiblesse, pour les conduire à pratiquer la vertu et à aimer le bien. Mais Elie, Elisée, Jérémie, Isaïe, et tous les prophètes en un mot, et tous ceux qui appartenaient au chœur des saints et des forts, il les appelait au ciel et au partage des biens qu'il y réserve aux élus. Aussi, Paul n'a-t-il point parlé de tous les hommes. Il a cité ceux qui voyageaient couverts de peaux de brebis et de chèvres, ceux qui périssaient dans les fournaises, dans les prisons, sur les chevalets, sous les pierres, par la faim et la misère, ceux qui vivaient dans les déserts, dans les cavernes, dans les souterrains, et qui souffraient mille maux. Ce sont ces hommes qu'il dit être morts dans l'espérance et sans avoir vu se réaliser les promesses de Dieu ; il ne parle point du commun des Juifs, mais des hommes qui ressemblaient à Elie.

Et si l'on demande pourquoi ces hommes n'ont point encore reçu les couronnes qu'ils méritent, Paul nous répondra. Après avoir dit : *Tous ces hommes sont morts dans la foi, sans avoir reçu l'effet des promesses de Dieu*, il ajoute : *Dieu ayant voulu, par une faveur singulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur.* (Hébr. XI, 13, 40.) C'est une fête commune et plus joyeuse, dit l'Apôtre, que celle qui nous réunit tous dans le triomphe. De même aux jeux olympiques, les athlètes de la lutte, du pugilat, du pancrace, soutiennent leurs combats en divers temps, et tous les vainqueurs sont proclamés ensemble ; de même dans les festins, quand certains convives viennent de meilleure heure et que d'autres tardent, l'hôte, pour faire honneur aux absents, prie ceux qui sont arrivés d'attendre un moment ceux qui manquent. C'est aussi ce que fait Dieu. Il a invité à une fête commune et spirituelle les justes qui ont vécu en divers temps dans toute la terre, et il veut que les premiers arrivés attendent ceux qui doivent venir après eux, pour les rassembler tous et leur faire partager le même honneur et la même joie.

10. Quel surcroît d'honneur ! Paul et les saints de son temps ; Abraham et les hommes de son âge ; tous ceux qui, tant de siècles avant lui ont lutté et vaincu, assis au ciel, et attendant que nous y soyons appelés ! Car Paul n'a point encore reçu sa couronne, ni aucun de ceux qui, depuis le commencement du monde ont été élus de Dieu, et ils ne la recevront point que tous ceux qui doivent être couronnés ne soient arrivés au ciel. Ecoutez les paroles de

Paul: *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur me donnera comme un juge équitable.* Quand? *Au jour du jugement, en même temps qu'à tous ceux qui aiment son avènement.* (II Tim. IV, 7, 8.) Et ailleurs, pour nous marquer que ces biens seront donnés le même jour à tous les justes, il dit aux Thessaloniciens: Il est bien juste devant Dieu qu'il afflige à leur tour ceux qui vous affligent maintenant et qu'il vous console avec nous, vous qui êtes dans l'affliction. (II Thessal. I, 6, 7.) Et ailleurs encore: *Nous qui vivons et qui sommes réservés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort.* (I Thess. IV, 15.) Par toutes ces paroles, il nous apprend que nous recevrons tous ensemble et en commun les honneurs célestes. Cela même est pour les premiers arrivés une joie nouvelle, de jouir de ces indicibles biens avec ceux qui sont leurs propres membres. Un père, assis à une table riche et splendide, ressent plus de bonheur quand tous ses enfants partagent son bonheur et sa richesse. Ainsi, Paul et tous les saints qui vécurent en son temps, jouiront d'une félicité plus grande quand ils verront leurs membres la goûter avec eux. Car les pères ont moins d'amour pour leurs enfants que n'en ont les saints pour les hommes qui les ont suivis dans la voie de la vertu. Pour être au nombre de ceux qui seront honorés en ce jour, efforçons-nous d'imiter les saints. Et comment, dites-vous, pourrons-nous y arriver? qui nous montrera la route? Le Maître de ces saints; il nous enseigne non-seulement à les imiter, mais encore le moyen de devenir leurs compagnons dans leur céleste demeure. *Faites-vous des amis*, dit-il, *avec les trésors d'iniquité*, *afin que lorsque vous viendrez à manquer*, *ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.* (Luc, XIV, 9.) Il a bien dit: *Eternelles.* Car eussiez-vous en ce monde un splendide palais, il faut qu'il périsse de vétusté. Et avant qu'il tombe en ruines sous l'effort du temps, la mort surviendra qui vous chassera de cette somptueuse demeure; et avant la mort peut-être, les malheurs, les attaques des calomniateurs, les embûches des ennemis vous en feront sortir. Mais là-haut, vous n'aurez rien à craindre, ni la mort, ni la ruine, ni les calomniateurs, ni les autres fléaux: vous habiterez une demeure impérissable, immortelle. Voilà pourquoi Paul l'appelle immortelle: *Faites-vous*, dit Jésus, *des amis avec les trésors d'iniquité.*

11. Admirez toute la bonté du Maître, son humanité, sa douceur. Ce n'est point sans dessein qu'il a prononcé ces paroles; mais voyant que bien des riches ne doivent leurs trésors qu'à la fraude et à la rapine, il ne fallait point, dit-il, amasser des biens par le crime; mais puisque tu les as amassés injustement, mets un terme à tes vols et à tes rapines, et sers-toi pour le bien des trésors que tu possèdes. Je ne te dis point d'être à la fois inique et miséricordieux; je te conseille de te départir de ton avidité et d'employer tes biens en aumônes et en bonnes œuvres. Car celui qui ne met point fin à ses rapines ne saurait faire une fructueuse aumône. Jetterait-il d'innombrables richesses dans les mains des pauvres, s'il vole celles des autres et satisfait son avidité, il sera traité par Dieu à l'égal des homicides. Il faut donc qu'il renonce à son amour de l'or avant de secourir les malheureux. Oui, la puissance de l'aumône est grande. Je vous en ai parlé dans un précédent entretien, je vous en parlerai aujourd'hui encore. Mais que nul d'entre ceux qui m'écoutent ne prenne cette insistance pour une accusation. Dans les luttes, les spectateurs excitent ceux d'entre les coureurs qu'ils voient près d'atteindre le prix, ceux qui ont le plus d'espoir de vaincre. Ainsi fais-je moi-même. Je vois que vous écoutez toujours avec une attention nouvelle ce que je vous dis sur l'aumône, c'est pourquoi je m'étends d'autant plus volontiers sur ce sujet. Les pauvres sont les médecins de nos âmes, nos bienfaiteurs, nos protecteurs. En effet, vous leur donnez moins que vous ne recevez d'eux; vous leur donnez de l'argent, et vous recevez le royaume des cieux; vous éloignez d'eux la pauvreté et vous vous réconciliez le Seigneur. Voyez-vous que l'échange n'est point égal? Les biens que vous donnez sont terrestres, ceux que vous recevez sont célestes: les uns passent, les autres demeurent; les uns périssent, les autres sont à l'abri de tout accident. Vos pères ont placé les pauvres à la porte des églises, afin que les plus durs et les plus inhumains, à la vue des pauvres, fassent un retour sur eux-mêmes et soient portés à l'aumône. En présence d'une foule de vieillards courbés par l'âge, couverts de misérables haillons appuyés sur des bâtons et se

soutenant à peine, aveugles souvent et estropiés de tous leurs membres, quel cœur de pierre ou d'airain serait insensible à leur vieillesse, à leur faiblesse, à leurs infirmités, à leur pauvreté, à leur méchant vêtement, en un mot, à ce spectacle de pitié, et ne se sentirait fléchir? Voilà pourquoi ils se tiennent à nos portes, où leur aspect, plus puissant que toutes les paroles, entraîne et provoque à la pitié ceux qui en franchissent le seuil. De même qu'il est établi par la loi qu'il doit y avoir des fontaines devant les oratoires, afin de purifier ses mains avant de les lever vers Dieu, les pauvres furent placés comme les fontaines, devant les portes des églises, afin que nous puissions purifier nos âmes par la charité, de même que nous purifions nos mains par l'eau, avant d'adresser à Dieu nos prières.

12. Car l'eau a moins de puissance pour laver les taches du corps que l'aumône pour effacer les souillures de l'âme. Vous n'osez point aller prier sans avoir lavé vos mains; ce serait cependant une faute assez légère; de même n'allez jamais prier sans avoir fait l'aumône. Quoique nos mains soient pures, nous ne les levons jamais vers Dieu sans les avoir lavées, car telle est la coutume établie; faisons de même pour l'aumône. N'aurions-nous conscience d'aucune faute grave, purifions cependant notre âme par l'aumône. La place publique vous a fait tomber dans plusieurs fautes; un ennemi vous a irrité; un juge vous a forcé de faire quelque action peu honnête; vous avez dit des paroles déplacées; pour ménager un ami vous avez fait quelque injustice, votre âme enfin a reçu ces souillures qu'un homme doit recevoir quand il vit sur la place publique, siégeant aux jugements, administrant les affaires de la cité; c'est pour toutes ces fautes que vous allez prier Dieu et implorer son pardon. Versez donc l'aumône aux mains des pauvres, purifiez-vous de vos souillures, afin d'invoquer avec confiance celui qui peut vous remettre vos péchés. Si vous vous habituez à ne franchir jamais ce seuil sacré sans avoir fait l'aumône, bon gré mal gré vous accomplirez toujours cette bonne œuvre. Telle est la force de l'habitude! de même que jamais vous n'allez prier sans avoir lavé vos mains, parce que vous en avez une fois pris l'habitude; de même, si vous vous imposez la loi de l'aumône, bon gré mal gré vous la pratiquerez tous les jours, par la force de l'habitude.

La prière est un feu, surtout quand elle sort de l'âme de celui qui veille et qui jeûne. Mais ce feu a besoin d'huile pour s'élever jusqu'aux hauteurs du ciel; l'huile qui l'entretiendra n'est autre chose que l'aumône : versez donc l'huile en abondance, afin que, dans l'allégresse de cette bonne œuvre, vous adressiez à Dieu vos prières avec plus de confiance et d'ardeur. De même que ceux qui n'ont conscience d'aucune bonne action ne peuvent pas même prier avec confiance, de même ceux qui, après avoir fait le bien, s'en vont prier, heureux du souvenir de leurs bonnes œuvres, offrent à Dieu leur prière avec plus d'ardeur. Afin donc que nos prières soient plus efficaces, pour que notre âme y soit excitée par le souvenir du bien que nous aurons fait, donnons l'aumône avant la prière. Souvenez-vous exactement de toutes mes paroles, et surtout retenez toujours l'image que je vous ai présentée en disant que les pauvres, à la porte de nos églises, font pour notre âme le même office que les fontaines pour notre corps. Si nous gardons toujours ce souvenir, si nous purifions nos âmes, nous pourrons adresser à Dieu des prières pures; nous aurons ainsi la paix devant Dieu, et nous obtiendrons le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la puissance et la gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

CONTRE CEUX QUI ABUSENT DE CETTE PAROLE DE L'APOTRE :

PAR OCCASION OU PAR VÉRITÉ LE CHRIST EST ANNONCÉ

(PHIL. I, 18.)

et sur l'humilité [1].

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Cette homélie a été prononcée à Antioche quelques jours après la cinquième contre les Anoméens, c'est-à-dire dans les derniers jours de l'année 386. C'est en effet dans la cinquième homélie contre les Anoméens, que se trouve commentée l'histoire du publicain et du pharisien mentionnée au début de celle-ci. L'occasion de cette homélie fut l'abus que certains hérétiques faisaient des paroles de saint Paul : *Que ce soit par occasion ou par vérité que le Christ est annoncé, je m'en réjouis*, prétendant qu'elles signifiaient qu'il importait peu que les dogmes fussent vrais ou faux pourvu que le Christ fût annoncé.

1. Le cinquième discours contre les Anoméens est mentionné. — 2. L'humilité est la seule pierre solide sur laquelle doit être fondé l'édifice de notre salut. — 3. La simplicité, la pureté, l'unité de foi exigée par saint Paul et par Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 4-9. Saint Chrysostome raconte en quelles circonstances saint Paul a prononcé les paroles dont on abusait; il était dans les fers, et ses ennemis prêchaient l'Evangile pour irriter Néron et le porter à faire mourir l'Apôtre; néanmoins, la prédication faisait des progrès, voilà pourquoi saint Paul disait les paroles en question. — 10. Après cela ces paroles s'expliquent d'elles-mêmes. — 11-12. Exhortation à la prière.

1. En vous parlant naguère du pharisien et du publicain, je pris pour exemple deux chars attelés, l'un de la vertu, l'autre du vice, et vous fis voir ce qu'on gagne par l'humilité et ce qu'on perd par l'arrogance. Je vous montrai comment l'arrogance, attelée avec la justice, les jeûnes et les dîmes, se laissa devancer, tandis que l'humilité, attelée avec le péché, dépassa le char du pharisien, quoique conduite par un mauvais cocher. Y eut-il plus grand coupable que le publicain? Cependant, par la contrition de son âme et l'aveu de ses péchés, il l'emporta sur le pharisien, qui pouvait se faire un mérite de ses dîmes et de ses jeûnes, et n'était souillé d'aucune iniquité. Comment et pourquoi? C'est que, s'il n'était souillé ni d'avarice ni de rapines, il avait laissé germer en son âme la vanité, l'arrogance, mère de tous les vices. C'est pourquoi Paul nous exhorte par ses paroles : *Que chacun examine bien ses actions : il trouvera ainsi sa gloire en lui-même, et non dans les autres.* (Gal. VI, 4.) Or, ce pharisien se fait l'accusateur du monde entier, et se prétend meilleur que tous les hommes. Se fût-il préféré à dix seulement, à cinq, à deux, à un seul, Dieu ne l'aurait pu souffrir. Or, non-seulement il se préfère au monde entier, mais il accuse tous les hommes. C'est pourquoi il fut devancé. Et, semblable à un vaisseau qui, ayant traversé les flots agités,

[1] On trouvera à la fin du volume l'homélie : *Utinam sustineretis modicum*, etc.

échappé à mille tempêtes, vient, à l'entrée même du port, se heurter à un écueil, et laisse échapper tous les trésors qu'il contenait, ce pharisien, qui avait enduré les fatigues du jeûne et des autres œuvres de vertu, parce qu'il ne sut point modérer sa langue, fit naufrage au port. Car, tirer de la prière, au lieu du fruit qu'il y fallait trouver, un semblable dommage, c'est véritablement faire naufrage au port.

2. Ainsi, mes chers frères, serions-nous arrivés au faîte de la vertu, estimons-nous les moins parfaits des hommes, sachant que l'arrogance peut précipiter du ciel même celui qui ne veille point sur soi, et que l'humilité peut élever du fond de l'abîme du péché celui qui sait être modeste. L'une mit le publicain au-dessus du pharisien; l'autre, c'est l'arrogance, la fierté que je veux dire, vainquit même l'invisible puissance du démon. L'humilité, au contraire, l'aveu de ses fautes conduisirent le coupable au ciel avant les apôtres eux-mêmes. Or, si les pécheurs, en avouant leurs fautes, peuvent s'assurer ainsi la paix devant Dieu, que de couronnes attendent ceux qui ont conscience de leurs bonnes œuvres, et qui humilient leurs âmes? Le péché, attelé avec l'humilité, court assez légèrement pour dépasser et devancer la justice jointe à l'arrogance. Or, si vous unissez l'humilité à la justice, où n'arrivera-t-elle point, à quelle hauteur des cieux ne s'élèvera-t-elle point? Elle vous portera assurément au trône même de Dieu, au milieu des anges, et vous y asseoira dans une entière confiance. D'autre part, si l'arrogance, jointe à la justice, peut, par l'excès et le poids de sa malice propre, entraîner dans l'abîme la confiance que donne la vertu, cette même croyance jointe au péché, ne précipitera-t-elle point dans la géhenne même celui qui en est possédé?

Si je vous dis ces paroles, ce n'est point pour vous porter à négliger la justice, mais à fuir l'arrogance; il ne faut point être pécheurs, mais être modestes. Le fondement de notre philosophie est l'humilité. Elèveriez-vous vers les cieux un immense édifice d'aumônes, de prières, de jeûnes, de vertus, sans ce fondement, c'est en vain que vous bâtissez : l'édifice tombera au premier souffle, parce qu'il repose sur le sable. Il n'est point une seule de nos bonnes œuvres qui n'ait besoin de l'humilité, une seule qui puisse subsister sans elle. Auriez-vous et la continence, et la virginité, et le mépris des richesses, ou d'autres vertus, ce n'est que souillure et abomination sans l'humilité. Qu'elle soit donc dans nos paroles, dans nos œuvres, dans nos pensées, ne bâtissons point sans elle.

3. Mais c'est assez parler de l'humilité, non pour l'excellence de cette vertu, car personne ne la pourrait dignement célébrer, mais pour votre instruction, mes chers frères. Car je sais que le peu de paroles que je vous ai dites vous engageront à l'embrasser avec zèle. Mais puisqu'il faut expliquer la parole de l'Apôtre que je vous ai lue aujourd'hui, qui paraît fournir à quelques hommes une occasion de relâchement, et d'où ils pourraient tirer de vaines excuses pour négliger leur salut, je passe à ce nouveau sujet. Quelle est cette parole? *Que ce soit par occasion ou par vérité qu'on annonce Jésus-Christ.* (Phil. I, 18.) Cette parole, bien des gens la vont répétant à la légère, sans avoir lu ce qui précède ni ce qui suit. Ils retranchent la suite des pensées, et, pour la perdition de leur âme, ils l'offrent comme un appât aux plus relâchés. Car tandis qu'ils tendent de les détourner de la véritable foi, les voyant craintifs et tremblants devant le danger qu'ils y aperçoivent, pour les délivrer de leurs terreurs, ils leur citent la parole de l'Apôtre, et leur disent : Paul permet cela, puisqu'il dit : *par occasion ou par vérité, que le Christ* soit annoncé. Mais il n'en est point ainsi, loin de là! D'abord Paul n'a pas dit : soit annoncé, mais : *est annoncé*, ce qui est bien différent; en effet, dire soit annoncé, c'est porter une loi; dire *est annoncé*, c'est signaler un fait. Paul n'autorise point l'hérésie, il en détourne tous ses auditeurs; écoutez ses paroles : *Si quelqu'un vous annonce un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème, serait-ce moi, serait-ce un ange du ciel!* (Gal. I, 8, 9.) Il n'aurait pas anathématisé et lui-même et l'ange, s'il avait cru la chose sans danger. Il dit ailleurs : *J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à cet unique époux comme j'eusse fait une vierge pure. Mais j'appréhende qu'ainsi que le serpent séduisit Eve par ses artifices, vos esprits aussi ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité qui est en Jésus-Christ.* (II Cor. XI, 2, 3.) Vous voyez qu'il fait de la simplicité une loi, et qu'il n'accorde point qu'on s'en éloigne. S'il l'accordait, il n'y

aurait point de danger; s'il n'y avait point de danger, Paul n'aurait pas eu de craintes; et le Christ n'aurait pas ordonné de brûler l'ivraie s'il était indifférent d'écouter celui-ci ou celui-là, en un mot le premier venu.

4. Que signifie cette parole? Je prendrai les choses d'un peu plus haut : il faut que vous sachiez dans quelle situation se trouvait Paul au moment qu'il écrivait cela. Dans quelle situation était-il? En prison, dans les chaînes, dans les plus grands dangers. Comment le savons-nous? Par sa lettre même, car il dit plus haut : *Or je désire que vous sachiez, mes frères, que ce qui m'est arrivé a servi au progrès de l'Evangile; en sorte que mes liens sont devenus célèbres à la cour, dans les autres lieux de la ville, à la gloire de Jésus-Christ; et ainsi plusieurs de nos frères en Notre-Seigneur ont pris confiance en mes liens et conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer sans crainte la parole de Dieu.* (Philipp. I, 12, 14.) C'était Néron qui l'avait jeté dans les fers. De même qu'un voleur qui entre dans une maison pendant que tout le monde dort, et la dévalise, s'il voit quelqu'un allumer une lampe, il éteint la lumière et tue celui qui la porte, afin de pouvoir en liberté achever le pillage; ainsi l'empereur Néron, semblable à un voleur et à un brigand, pendant que tous les hommes étaient plongés dans un profond et insensible sommeil, pillait les biens, souillait les mariages, ruinait les maisons, commettait tous les crimes. Quand il vit Paul porter la lumière dans le monde entier, je dis la parole de la doctrine, et confondre sa scélératesse, il voulut étouffer la prédication et mettre à mort celui qui instruisait les hommes, afin de pouvoir en liberté commettre tous les excès; il enchaîna le saint, et le jeta en prison. C'est alors que Paul écrivit les paroles que vous avez entendues.

Qui ne serait frappé d'étonnement et d'admiration, ou plutôt qui serait assez étonné, qui admirerait assez cette âme noble et vraiment céleste? A Rome, dans les fers, du fond de sa prison, de si loin, il écrit aux Philippiens! Vous savez quelle distance sépare la Macédoine de Rome. Mais ni la distance, ni le temps, ni les difficultés, ni les dangers, ni les malheurs sans fin, ne purent faire sortir de son âme l'amour ni le souvenir de ses disciples. Ils étaient toujours présents à sa pensée. Moins solides étaient les liens qui enchaînaient ses mains que l'amour qui attachait son cœur à ses disciples. C'est ce qu'il fait paraître au commencement de sa lettre : *Car je vous ai tous dans le cœur, à cause de la part que vous avez prise à mes liens, à ma défense, et à l'affermissement de l'Evangile.* (Philip. I, 7.) Et comme un roi qui le matin monte sur son trône, s'assied sur le siége royal, et reçoit de toute part d'innombrables lettres, Paul, assis dans sa prison comme dans un palais, recevait et envoyait plus de lettres qu'un roi, car toutes les nations en appelaient à sa sagesse; il avait plus de soins que l'empereur même, car un empire plus grand lui était confié. Ce n'était pas seulement le monde romain, mais encore le monde barbare, la terre et les mers, que Dieu avait mis en ses mains. C'est pourquoi il disait aux Romains : *Je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez que j'avais souvent proposé de vous aller voir pour faire quelque fruit parmi vous, comme dans les autres nations; mais je me dois aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux simples.* (Rom. I, 13, 14.) Chaque jour donc, il s'inquiétait de ce que faisaient les Corinthiens, les Macédoniens, de la vie que menaient les Philippiens, les Galates, les Athéniens, les habitants de Pont, et tous les hommes. Cependant, quoique la terre entière lui fût confiée, il ne s'inquiétait point seulement des nations, mais aussi de chaque homme. Tantôt il envoyait une lettre à l'occasion d'Onésime, tantôt à l'occasion de celui qui avait commis chez les Corinthiens le péché de fornication. Car il ne songeait point que ce n'était qu'un pécheur qui avait besoin de direction, mais que c'était un homme, un homme aux regards de Dieu la plus précieuse des créatures, et pour laquelle il n'a point hésité à donner son Fils unique.

5. Ne me dites point que c'est un esclave fugitif, un voleur, un brigand chargé de tous les crimes; que c'est un mendiant, un homme méprisé, sans prix ni valeur. Mais songez que pour cet homme, comme pour les autres, le Christ est mort, et cela suffit pour que vous lui donniez tous vos soins. Songez au prix que vaut cette créature que le Christ a estimé assez haut pour ne point épargner son sang. Si un roi se sacrifiait pour un homme, nous ne demanderions pas d'autre preuve de la valeur de cet homme ni de l'état que le roi faisait de lui, je pense. Car cette mort suffirait pour démontrer l'amour qu'avait pour lui celui qui aurait

donné sa vie. Mais, ce n'est point un homme, ni un ange, ni un archange, c'est le Maître des cieux lui-même, le Fils unique de Dieu fait homme qui s'est donné pour nous. Ne ferons-nous point tous nos efforts pour que des hommes qui ont reçu pareil honneur ressentent les effets de notre plus vive sollicitude? quelle défense aurions-nous, quelle excuse ? C'est ce que vous faisait entendre Paul quand il disait : *Ne faites point périr par votre manger celui pour qui Jésus-Christ est mort.* (Rom. XIV, 15.) Voyant des hommes qui méprisent leurs frères et dédaignent les faibles, il veut les faire rougir, leur inspirer l'amour du prochain, les engager à prendre soin des autres; pour toute exhortation il leur présente la mort du Christ. Ainsi, du fond de sa prison, il écrivait aux Philippiens, malgré la distance. Car tel est l'amour selon Dieu; les choses humaines jamais ne lui font obstacle, parce qu'il a dans les cieux sa source et sa récompense. Et que leur dit-il? *Je veux que vous sachiez, mes frères.* (Philip. I, 12.) Voyez-vous comme sa pensée se porte vers ses disciples? voyez-vous la sollicitude du Maître ? Entendez aussi les témoignages de l'amour que les disciples avaient pour le Maître, afin que vous appreniez que s'ils étaient fermes et invincibles c'était par l'effet de ce mutuel attachement. Car, *un frère soutenu par un frère est comme une ville fortifiée.* (Prov. XVIII, 19.) A plus forte raison un si grand nombre d'hommes, unis par les liens de l'amour, sont capables de repousser toutes les attaques du démon. L'attachement de Paul pour ses disciples n'a plus besoin d'être démontré; vous l'avez vu, dans les fers mêmes, ne point cesser de prendre soin d'eux, et chaque jour mourir pour eux, le cœur enflammé de l'amour du prochain.

6. Quant aux disciples de Paul, ils étaient liés à leur maître par le plus entier attachement, et non-seulement les hommes, mais les femmes. Ecoutez ce qu'il dit de Phébé : *Je vous recommande notre sœur Phébé, diaconesse de l'Eglise de Corinthe, qui est au port de Cenchrée, afin que vous la receviez, au nom du Seigneur, comme on doit recevoir les saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourra avoir besoin de vous, car elle en a assisté elle-même plusieurs, et moi en particulier.* (Rom. XVI, 1, 2.) Paul ne témoigne que de l'assistance qu'il dut au zèle de Phébé. Mais Priscille et Aquila affrontèrent pour lui la mort même; voici ce qu'il écrit d'eux : *Aquila et Priscille vous saluent : pour sauver ma vie ils ont exposé leur tête.* (Rom. XVI, 3, 4.) C'est évidemment à la mort qu'ils se sont exposés. Et, parlant d'un autre de ses disciples, il écrit : *Il s'est vu tout proche de la mort pour avoir voulu servir à l'œuvre de Jésus-Christ, abandonnant sa vie, afin de suppléer par son assistance à celle que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes.* (Philip. II, 30.) Vous voyez comme ils aimaient leur maître, comme ils négligeaient le soin de leur vie pour ne songer qu'à sa sûreté! C'est la cause qui les empêcha d'être jamais vaincus. Si je rappelle ces faits, ce n'est pas seulement pour que nous en entendions le récit, mais pour que nous les imitions. Et j'adresse mes paroles non point seulement à ceux qui sont gouvernés, mais aussi à ceux qui gouvernent. Je veux que les disciples fassent paraître la plus grande sollicitude pour leurs maîtres, et que les maîtres montrent à ceux qu'ils conduisent tout l'amour que Paul avait pour ses disciples, de loin comme de près. Car Paul considérait comme une habitation unique la terre tout entière, et, oubliant ses chaînes, ses douleurs, ses plaies, ses angoisses, il s'inquiétait et s'informait chaque jour de l'état où étaient ses disciples. Et souvent, pour cette seule cause, il envoyait tantôt Timothée, tantôt Tychicus; c'est de lui qu'il dit : *Il vient s'informer de ce qui vous touche et consoler vos cœurs.* (Ephés. VI, 22.) Et de Timothée : *Je l'ai envoyé vers vous, car je ne contenais plus mon inquiétude, pour savoir si le tentateur ne vous a point tentés.* (I Thess. III, 5.) Ailleurs il envoie Titus, ailleurs d'autres encore. Comme il était souvent lui-même retenu par ses chaînes dans le même lieu, et ne pouvait se trouver parmi ceux qui étaient son sang et ses entrailles, il les allait trouver dans la personne de ses disciples.

7. Il est donc dans les fers quand il écrit aux Philippiens : *Je veux que vous sachiez, mes frères...* (Philipp. I, 12.) Il appelle ses disciples du nom de frères. Tel est l'amour : il efface toute inégalité; il ne connaît ni prééminence, ni dignités; par lui, le plus grand des hommes s'abaisse jusqu'au plus humble, à l'exemple de Paul. Mais que leur veut-il faire savoir? *Que tout ce qui m'est arrivé*, dit-il, *a servi au progrès de l'Evangile.* (Ibid.) Comment, et de quelle manière? Avez-vous donc été délivré de vos liens? Avez-vous déposé vos chaînes, et

prêchez-vous sans trouble l'Evangile dans Rome? Avez-vous fait dans l'église de longs discours sur la foi, et gagné bon nombre de disciples? Avez-vous ressuscité les morts et fait éclater des miracles? Avez-vous guéri des lépreux et étonné la multitude? Avez-vous chassé des démons, et le peuple a-t-il célébré vos louanges? Rien de pareil, répond l'Apôtre. Quel est donc ce progrès de l'Evangile? *C'est que mes liens sont devenus célèbres à la cour de l'empereur et dans tous les lieux de Rome.* (Ibid. 13.) Que dites-vous? Est-ce là ce progrès, cette extension, cet accroissement de la prédication, que tous les hommes aient appris que vous êtes dans les fers? Oui, dit-il. Et la suite va vous montrer que ces fers, loin d'être un obstacle à la prédication, étaient un nouveau sujet de confiance : *Ainsi, plusieurs de nos frères en Notre-Seigneur ont pris confiance en mes liens, et conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer sans crainte la parole de Dieu.* (Ibid. 14.) Que dites-vous, Paul? Au lieu de jeter le doute dans leur âme, vos liens leur ont inspiré la confiance, et, au lieu de la crainte, l'ardeur? Il n'y a nulle raison dans ces paroles! — Je le sais. Mais ce n'est point la raison humaine qui peut expliquer ces événements, dit-il. Ils surpassent la nature et viennent de la grâce céleste. Voilà pourquoi ce qui ébranlait les autres inspirait la confiance aux fidèles. Quand l'ennemi fait captif un général, le charge de chaînes et fait connaître son sort, il met en fuite tous ses soldats; quand les voleurs se saisissent d'un berger, ils enlèvent le troupeau sans coup férir. Mais il n'en était point ainsi de Paul, et le contraire arrivait : le général était aux fers, et les soldats, pleins d'une ardeur nouvelle, s'élançaient au combat avec plus de confiance; le berger était chargé de chaînes, et le troupeau n'était ni détruit, ni dispersé.

8. Qui jamais a vu, qui jamais a ouï dire que les afflictions des maîtres aient consolé les disciples? Comment ne furent-ils pas saisis de crainte et ne dirent-ils point à Paul : *Médecin, guéris-toi toi-même?* (Luc, IV, 23.) Délivrez-vous des maux et de leurs chaînes, et vous nous procurerez ensuite tous les biens que vous nous promettez. Comment ne lui parlèrent-ils point ainsi? Comment? C'est qu'ils étaient instruits, par la grâce du Saint-Esprit, que tous ces maux n'arrivaient point par la faiblesse de leur maître, mais par la permission du Christ, afin de donner à la vérité un nouvel éclat, et de lui procurer, par ces chaînes, cette prison, ces douleurs et ces angoisses, accroissement et grandeur. C'est ainsi que la puissance du Christ paraît d'une manière plus accomplie dans la faiblesse. (II Cor. XII, 9.) Si Paul n'eût trouvé dans ses liens que découragement et timidité, c'est alors que lui-même et ceux qui s'étaient attachés à lui auraient eu de justes sujets de crainte; mais, s'il y puisait plus de confiance et voyait s'accroître sa gloire, il faut s'étonner et admirer que de l'ignominie le maître ait tiré de la gloire, et qu'un effrayant supplice ait apporté aux disciples confiance et consolation. Car, quel homme n'était point frappé d'étonnement à la vue de Paul chargé de chaînes? Les démons fuyaient plus vite en le voyant dans sa prison. C'est que le diadème donne moins d'éclat à une tête couronnée que n'en donnaient aux mains de l'Apôtre ces fers, qui ne sont point un ornement de leur nature, mais qui brillaient des splendeurs de la grâce. C'est elle qui prodiguait aux fidèles les consolations : ils voyaient les mains de Paul enchaînées, mais sa langue libre; ses bras chargés de chaînes, mais sa parole sans entraves parcourir, plus rapide qu'un rayon de soleil, la terre tout entière. Et ils se consolaient en apprenant, par les œuvres, qu'il n'y a rien de considérable dans les choses présentes; car une âme vraiment pleine de l'amour de Dieu ne jette ses regards sur aucune des choses présentes. Mais, comme les insensés courent sans hésiter au feu, au fer, aux bêtes sauvages, à la mer, ces hommes, saisis d'un délire sublime, délire spirituel engendré par la sagesse, se riaient de toutes les choses terrestres. Aussi, en voyant leur maître dans les fers, ils faisaient éclater une joie plus vive, témoignant par leurs œuvres, à leurs adversaires, qu'ils étaient de toutes parts imprenables, invincibles.

9. A ce moment et dans ces circonstances, quelques ennemis de Paul, pour attiser la guerre, et aviver la haine que le tyran nourrissait contre lui, entreprirent de feintes prédications, où ils enseignaient la véritable foi pour faire progresser la doctrine. Mais ce n'était point dans le dessein de répandre la foi dans le monde. Ils voulaient que Néron fût instruit du progrès de la prédication et de l'accroissement de la doctrine, et se hâtât de faire périr l'Apôtre. Il y avait donc deux enseignements : celui des disciples de Paul, et celui de ses ennemis; les uns prêchant pour rendre té-

moignage à la vérité, les autres par esprit de discorde, et par haine contre l'Apôtre. C'est ce qu'il marquait lui-même en disant : *Quelques-uns prêchent Jésus-Christ par esprit de discorde et de haine* (Phil. I, 15), et par ces mots, il désigne ses ennemis; *d'autres le prêchent par bonne volonté* (Ibid.), c'est de ses disciples qu'il parle. Plus loin il dit encore : *Les uns prêchent Jésus-Christ par jalousie*, ce sont des ennemis, dont les intentions ne sont ni pures, ni justes, *comptant ajouter une nouvelle affliction à celle que je souffre dans les fers ; les autres, par charité*. (Ibid. 17, 16.) Il dit encore de ses disciples : *Parce qu'ils savent que j'ai été établi pour la défense de l'Evangile*. (Ibid. 16.) *Mais que m'importe ? puisque de toute manière par occasion ou par vérité Jésus-Christ est annoncé ?* (Ibid. 18.) C'est donc inutilement qu'on s'efforce d'appuyer l'hérésie de ces paroles. Car ceux qui prêchaient alors ne prêchaient point une doctrine corrompue ; ils enseignaient une foi saine et droite. En effet, s'ils avaient prêché une doctrine corrompue, et différente de celle de Paul, ils n'auraient jamais atteint leur but. Quel était leur but? d'étendre la foi, d'accroître le nombre des disciples de Paul, et de pousser ainsi Néron à faire aux chrétiens une guerre plus acharnée. S'ils eussent prêché une doctrine différente, ils n'auraient pas gagné des disciples à l'Apôtre, et sans cela, ils n'auraient pas excité la colère du tyran. Aussi Paul ne dit-il point que leur doctrine fût corrompue, il ne condamne que la cause qui les poussait à la prédication. Autre chose est de condamner la cause de la prédication, autre chose d'accuser la prédication elle-même de n'être pas pure. Car elle ne l'est point lorsque les dogmes enseignés sont pleins d'erreurs ; la cause de la prédication est blâmable lorsque, quelle que soit la pureté de la doctrine, elle n'est point prêchée en vue de Dieu, mais par haine ou par tout autre motif.

10. Aussi Paul ne dit-il point que ces hommes causèrent des hérésies ; mais que le motif de leurs prédications était coupable, et qu'ils ne prêchaient point par piété. Car ils n'avaient point dessein de propager l'Evangile, mais de lui faire la guerre et de le faire tomber dans de plus grands dangers. Voilà pourquoi l'Apôtre les accuse. Et voyez quelle exactitude dans ces mots : *Comptant ajouter une affliction à celle que je souffre dans mes liens*. (Phil. I, 17.) Il ne dit pas ajoutant, mais *comptant ajouter*, c'est-à-dire, pensant, pour montrer qu'ils le peuvent croire, mais qu'il ne pense point de même ; qu'au contraire, il se réjouit du progrès de la prédication. Aussi ajoute-t-il : *Mais je m'en réjouis, et m'en réjouirai toujours*. (Ibid. 18.) Si la doctrine de ses ennemis eût été erronée, si elle eût causé des hérésies, Paul ne se fût point réjoui. C'est parce que leurs dogmes étaient purs et sans altération qu'il a pu dire : *Je m'en réjouis et m'en réjouirai toujours*. Que m'importent mes ennemis, si leur haine tourne contre eux-mêmes? cette haine servira ma cause. Voyez-vous la puissance de Paul, et qu'il ne se laisse surprendre à aucune des ruses du démon? et non-seulement il ne se laisse point surprendre, mais il le fait tomber dans ses propres piéges. Grande était la fourbe du démon, grande aussi la malice de ses serviteurs : sous ombre de partager la même foi, ils voulaient étouffer la prédication. Mais *Celui qui perce les ruses des habiles* (I Cor. III, 19), ne le permettait point ; c'est ce que montrait Paul dans ces paroles : *Il est plus utile pour votre bien que je demeure encore en cette vie ; c'est pourquoi j'ai une confiance qui me persuade que je demeurerai encore avec vous, et que j'y demeurerai même assez longtemps*. (Phil. I, 24, 25.) Mes ennemis me veulent faire perdre la vie, et pour y parvenir, il n'est rien qu'ils n'osent tenter, mais Dieu ne le permettra point à cause de vous.

11. Souvenez-vous exactement de toutes mes paroles, afin que si vous trouvez des gens qui, à la légère et sans réflexion, abusent de l'Ecriture pour perdre le prochain, vous les puissiez redresser en toute connaissance de cause. Or, nous conserverons fidèlement le souvenir de ces instructions et nous pourrons redresser les autres, si nous avons recours à la prière, si nous prions le Dieu qui donne la parole de sagesse, de nous donner aussi l'intelligence pour la recevoir, et la grâce de conserver intact et inviolable ce dépôt spirituel. Car souvent ce que nos propres forces sont impuissantes à faire, s'accomplit sans peine avec le secours de la prière, je dis la prière assidue. En effet, il faut prier toujours, prier sans cesse dans les traverses et dans la paix, dans les malheurs et dans la prospérité ; dans la paix et la prospérité, pour que ces biens s'affermissent, ne passent ni ne périssent point ; dans les traverses et les malheurs, afin qu'il survienne un heureux changement, et que le

trouble se tourne en calme et en consolations. Vous vivez dans le calme? priez donc Dieu, afin que ce calme dure. Vous avez vu la tempête s'élever contre vous? priez, suppliez Dieu d'apaiser les flots et de vous rendre le calme après l'orage. Vous avez été entendu? remerciez Dieu qui vous a exaucé. Vous ne l'avez point été? Insistez pour qu'il vous exauce. Si jamais Dieu diffère ses grâces, ce n'est point qu'il vous haïsse ou vous repousse; il veut par ce retard vous retenir plus longtemps auprès de lui, comme font les pères qui aiment leurs enfants. Quand l'affection de leurs fils n'est pas assez vive, pour les retenir toujours auprès d'eux, ils tardent à dessein à se rendre à leurs prières. Vous n'avez pas besoin de chercher des intermédiaires auprès de Dieu ni de gagner à grand'peine, à force de flatteries, le bon vouloir des autres hommes; seriez-vous seul, sans protecteur, seul avec vous-même, invoquez Dieu, et vous obtiendrez assurément. Il cède moins volontiers aux prières qu'on lui adresse pour nous qu'à celles que nous lui faisons nous-mêmes dans nos besoins, fussions-nous mille fois pécheurs. Aurions-nous fait mille offenses à un homme, s'il nous voit venir à lui le matin, à midi, le soir, pour tenter d'adoucir sa colère, notre continuelle présence, notre assiduité calme sans peine son ressentiment. Cela ne doit-il pas être plus aisé encore auprès de Dieu?

12. Mais, dites-vous, vous êtes indigne des dons de Dieu. Rendez-vous-en digne par l'assiduité de vos prières. Oui, le plus indigne peut mériter des grâces par l'assiduité de ses prières. Dieu cède plutôt à nos prières qu'à celles qu'on lui fait pour nous, il tarde souvent à nous exaucer, non pour nous décourager ou nous renvoyer les mains vides, mais pour nous procurer plus de biens que nous n'en demandons. Je veux vous démontrer ces trois vérités en me servant de la parabole que je vous ai lue aujourd'hui. Le Christ vit venir à lui la Chananéenne qui le priait pour sa fille possédée du démon, et qui s'écriait: *Ayez pitié de moi, Seigneur : ma fille est tourmentée par le démon.* (Matth. xv, 22.) Voilà une femme de nation étrangère, en dehors de la loi des Juifs. Devait-elle être aux yeux de Jésus-Christ plus qu'un chien! était-elle digne d'être exaucée? *Il n'est pas bon,* dit Jésus lui-même, *de prendre le pain de ses enfants et de le donner aux chiens.* (Ibid. 26.) Cependant l'assiduité de ses prières lui fut un mérite. Non-seulement Jésus traita comme on traite ses enfants celle que la loi abaissait au rang des animaux, mais il la renvoya comblée d'éloges : *Femme,* lui dit-il, *ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux.* (Ibid. 28.) Le Christ a dit : *Ta foi est grande.* Ne cherchez point d'autre preuve de la noblesse d'âme de cette femme; vous avez vu comme elle devint digne des grâces du Seigneur, elle qui en était d'abord indigne. Voulez-vous aussi vous convaincre que Dieu se rend plutôt à nos prières qu'à celles qu'on lui fait pour nous? La Chananéenne criait, et les disciples s'approchant de Jésus, lui dirent : *Accordez-lui ce qu'elle demande, car elle crie après nous.* (Ibid. 23). Et il leur répondit: *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.* (Ibid. 24.) Mais elle s'approcha elle-même et insista disant : *Mais, Seigneur, les chiens mangent au moins les miettes de la table de leur maître.* (Ibid. 27.) Alors Jésus lui accorda sa demande et lui dit : *Qu'il soit fait comme tu veux.* (Ibid. 28.) Voyez-vous que Jésus repousse la prière des disciples, mais qu'il cède aux prières et aux cris de la mère? Il répond aux uns : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël;* et à la Chananéenne : *Ta foi est grande, qu'il soit fait comme tu veux.* A sa première demande, Jésus n'accorde point, mais la voyant revenir à lui trois fois, il exauce sa prière, nous enseignant, que s'il différait cette grâce qu'il lui accorde à la fin, ce n'était point pour la repousser, mais pour nous donner en exemple sa patience. Car s'il eût différé pour la repousser, il ne l'eût pas exaucée même à la fin. Mais comme il n'attendait que pour faire paraître la sagesse de cette femme, il gardait d'abord le silence. S'il lui avait dès l'abord accordé la grâce qu'elle demandait, nous n'aurions point connu sa vertu. *Accordez,* disent les disciples, *car elle crie après nous.* Que répond le Christ? Vous entendez sa voix, mais je lis dans sa pensée; je ne veux pas que le trésor qu'elle contient demeure caché, j'attends en silence pour le découvrir à tous les regards, pour le faire briller aux yeux du monde. Ainsi, serions-nous pécheurs, indignes des grâces de Dieu, ne désespérons point, et assurons-nous que par la persévérance nous pouvons nous en rendre dignes. Serions-nous seuls, sans protecteurs, ne perdons point confiance, sachant que c'est une puissante protection que de s'adresser soi-même

à Dieu, le cœur plein de zèle. S'il tarde, s'il diffère, ne nous laissons point détourner, certains que ces retards sont une preuve de sa sollicitude et de sa bonté. Si nous avons cette persuasion, si avec un cœur contrit, plein d'amour, avec une ardente volonté, comme la Chananéenne, nous allons au Seigneur, serions-nous des chiens, des pécheurs chargés de crimes, nous nous délivrerons de nos misères, et deviendrons assez purs pour servir aux autres de protecteurs. C'est ainsi que la Chananéenne emporta non-seulement la confiance devant Dieu et mille louanges; mais qu'elle arracha sa fille à d'intolérables tortures. Rien, je vous le dis, rien n'est plus puissant que la prière ardente et pure. Car elle seule nous peut délivrer des maux présents et des châtiments que nous méritons en cette vie. C'est pourquoi, si nous voulons passer avec moins de peine la vie présente, et la quitter avec confiance, prions avec zèle, avec ardeur, avec persévérance. Ainsi nous obtiendrons les biens qui nous sont réservés et nous goûterons les plus douces espérances. C'est ce que je souhaite pour nous tous, par la grâce, la bonté et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui partage, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, l'honneur et la puissance, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. WIEREYSKI.

HOMÉLIE SUR LES VEUVES.

Sur ce texte : « Que celle qui sera choisie pour être mise au rang des veuves, n'ait pas moins de soixante ans (I Tim V, 9) »
De l'éducation des enfants et de l'aumône.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Cette homélie fut prononcée la même année que l'homélie sur les Calendes et que les homélies sur Lazare. On le voit par l'exorde où saint Chrysostome dit qu'il avait parlé dernièrement sur ce texte : *Au sujet de ceux qui dorment, je ne veux pas vous laisser ignorer*. C'est le sujet du cinquième discours sur Lazare. Donc l'homélie sur les Calendes, les sept sur Lazare et celle-ci furent faites par l'orateur, au commencement de la même année, à Antioche. Quelle est cette année? c'est ce que l'on n'a pas encore découvert.

1-2. Dignité de la veuve. Deux sortes de veuves, les veuves pauvres que l'Eglise nourrit, et les veuves opulentes. Desquelles l'Apôtre exige-t-il qu'elles aient soixante ans? évidemment des dernières. Là où il s'agit de secours à donner, il n'y a pas d'âge à déterminer. Quiconque souffre veut être soulagé à tout âge et dans n'importe quelle condition. — 3. Il y avait autrefois des chœurs de veuves, comme il y a maintenant des chœurs de vierges. Dans la composition de ces chœurs, l'on ne pouvait agir avec trop de prudence; de là ce conseil de n'admettre que celles qui étaient d'un âge à ne plus vouloir retourner dans le monde. — 4. Le conseil de se remarier jeunes, ne regarde que les veuves qui ne supporteraient pas l'épreuve du veuvage. Celle qui veut être admise à la dignité de veuve doit d'abord en montrer les œuvres. — 5-6. Des inconvénients des secondes noces. — 7-11. Œuvres de la veuve; premièrement : bien élever ses enfants. — 12-14. Deuxièmement, exercer l'hospitalité. — 15. Il faut servir les pauvres. — 16. Exhortation à la pratique de l'aumône.

1. Reconnaissons l'à propos dans la grâce que l'Esprit-Saint vous a ménagée par la lecture de la lettre apostolique de ce jour; on y trouve, avec ce que nous disions naguère, un rapport de parenté; vous verrez que ce sont des pensées de la même famille, si vous vous attachez moins aux paroles qu'au sens des expressions. En effet, notre lecture de l'autre jour, c'était : *Touchant ceux qui dorment, je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères* (I Thess. IV, 12), et alors nous avons parlé avec développement de la résurrection, du courage à montrer dans les jours de funérailles, des grâces qu'il faut rendre à Dieu, quand il nous prend ceux qui sont nos proches. Voici aujourd'hui notre lecture : *Que celle qui sera choisie pour être mise au rang des veuves, n'ait pas moins de soixante ans*. Puisque c'est la mort qui fait le veuvage; puisque c'est là ce qui excite le plus la douleur, et rend le deuil plus amer, rappelez-vous les consolations naguère adressées par nous à ceux qui sont dans le deuil; vous les avez recueillies avec toute l'ardeur d'un vrai zèle; gardez-les où vous mettez en réserve les bonnes pensées. Certes, quand on dit veuvage, il semble que l'on dise malheur; il n'en est pas ainsi pourtant; le veuvage est une dignité, c'est un honneur, c'est la gloire la plus belle; ce n'est pas un opprobre, mais une couronne. Si la veuve n'a plus de mari dont elle partage l'habitation, elle partage l'habitation du Christ, qui écarte tous les maux déchaînés contre nous. En effet, il suffit à la veuve qu'on outrage et qu'on tourmente, d'entrer, de fléchir les genoux, de gémir dans l'amertume de son cœur, de verser des larmes, et elle repousse loin d'elle tous les assauts; car voilà les armes de la veuve : les pleurs, les gémissements, les prières assidues; par là, elle n'écarte pas seulement les injures que lui font les hommes, mais les assauts que lui livrent les démons. Affranchie des affaires du siècle, elle n'a plus qu'à suivre son chemin vers le séjour d'en-haut; le zèle qu'elle témoi-

gnait à son mari, le culte qu'elle avait pour lui, elle pourra le convertir aux choses spirituelles. Si vous me dites que le veuvage était un malheur autrefois, voici ce que je vous répondrai : La mort aussi a été une malédiction, et la mort est devenue une dignité pour qui sait noblement la braver. Voilà comment les martyrs conquièrent leur couronne, voilà de même comment la veuve s'élève à un rang si haut.

2. Voulez-vous comprendre la grandeur de la veuve, de quel honneur elle est digne auprès de Dieu, quel amour Dieu a pour elle, de quelle protection puissante elle peut couvrir auprès de Dieu ceux qui sont déjà condamnés; les désespérés qui n'osent pas murmurer une parole, qui sont détestés de Dieu, privés de tout espoir d'indulgence; comme elle peut les délivrer, les réconcilier, non-seulement obtenir leur pardon, les arracher au supplice, mais leur conquérir la confiance dans l'affection du Seigneur, la gloire; leur rendre une splendeur plus pure que les rayons du soleil, quand ils seraient les plus souillés parmi tous les hommes? Entendez Dieu lui-même parlant ainsi aux Juifs : *Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous, et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang.* (Isaïe, I, 15.) Eh bien! pourtant, à ces scélérats, à ces homicides, à ces infâmes souillés de toute espèce d'ignominie, il promet de se réconcilier avec eux s'ils portent secours aux veuves à qui l'on fait une injustice. Car après avoir dit : *Je détournerai mes yeux de vous, et je ne vous écouterai point,* il dit : *faites justice à l'orphelin, défendez la veuve et venez, et soutenez votre cause contre moi. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige.* (Ibid. XVII, 18.) Voyez-vous quelle grande puissance possède la veuve, non pas auprès d'un prince ou d'un roi de la terre, mais auprès du Roi même qui règne dans les cieux? quelle colère elle apaise! comme il lui est donné de calmer le Seigneur irrité contre ceux que possède un mal incurable! quel pouvoir elle a pour les arracher à l'insupportable supplice! ce qu'elle fait d'une âme que le péché a souillée et rendue immonde! Elle la purifie, elle lui rend tout l'éclat de la plus parfaite pureté. Gardons-nous donc de mépriser la veuve, entourons-la de toute notre sollicitude, de tout notre zèle; pour nous quelle patronne, celle qui est vraiment une veuve!

Mais il est utile de considérer ici, avec soin, de quelles veuves parle le texte sacré. On entend par veuves, celles qui, tombées dans la plus grande indigence, et portées sur les registres, sont nourries aux frais de l'Eglise, comme cela se pratiquait au temps des apôtres. *Il s'éleva*, dit l'Ecriture, *un murmure parmi les Juifs grecs, parce que leurs veuves étaient méprisées dans la dispensation de ce qui se donnait chaque jour.* (Act. VI, 1.) On appellle aussi de ce nom les femmes qui ne connaissent nullement l'indigence; qui, au contraire, sont riches, à la tête de leur maison, et n'ont perdu que leur mari seulement. Voyons donc, de quelles veuves, le texte parle ici, en disant, *que celle qui sera choisie pour être mise au rang des veuves, n'ait pas moins de soixante ans.* Est-ce de celle qui a besoin de secours, qu'il faut nourrir aux frais de l'Eglise; ou de celle qui n'est nullement dans l'indigence, qui, au contraire, possède de grandes richesses? Il est évident qu'il est question de la dernière; car, lorsqu'il parle de l'autre, qui est tourmentée par la faim, il ne se préoccupe ni d'âge, ni de bonnes mœurs, mais il dit, d'une manière absolue : *Si quelqu'un des fidèles ou si quelqu'une des fidèles a des veuves, qu'il leur donne ce qui leur est nécessaire, et que l'Eglise n'en soit pas chargée.* (I Tim. V, 16.) Il ne dit pas : *Pourvu qu'elle ait soixante ans;* il ne dit pas : *Si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds des saints* (Ibid. V, 10); et c'est avec raison que le texte n'apporte pas ces restrictions. En effet, où il faut remédier à l'indigence, on ne doit pas s'occuper de l'âge. Qu'importe qu'elle n'ait que cinquante ans, si elle meurt de faim? qu'importe qu'elle soit jeune, celle dont le corps est mutilé? Faudra-t-il qu'elle dorme, attendant qu'elle ait soixante ans? Ce serait le comble de la cruauté. Ainsi, quand il faut calmer la faim, il ne s'inquiète pas curieusement de l'âge ou des bonnes mœurs. Mais, quand il n'y a plus à secourir l'indigence, quand il s'agit d'un honneur, d'une dignité à conférer, il institue, et il a raison, une enquête qui se rapporte aux mœurs.

3. C'est que, comme il y a des chœurs de vierges, il y avait aussi des chœurs de veuves; et il n'était pas permis d'en former les listes indifféremment. Il n'est donc pas question,

ici, de la veuve qui vit dans l'indigence, qui a besoin de secours, mais de celle qui veut prendre le titre de veuve. Pourquoi maintenant pose-t-il, au sujet de celle-ci, une question d'âge ? C'est qu'il savait bien que la jeunesse est comme un bûcher, comme une mer aux innombrables flots, tourmentée par mille tempêtes ; donc, ce n'est qu'après qu'elles étaient affranchies, par le bénéfice de l'âge, après qu'elles étaient parvenues au port de la vieillesse, ce n'est qu'après que le feu des passions ne couvait plus en elles, qu'il les admettait, sans défiance, dans ce chœur des veuves. Quoi donc ! n'a-t-on pas vu, dira-t-on, nombre de veuves, des veuves de vingt ans, briller d'un pur éclat jusqu'à leur dernière heure, porter longtemps le joug, et montrer, sans jamais se démentir, un noble spécimen de la vie apostolique ? eh bien ! donc, je vous le demande, les écarterons-nous ? et, quand elles veulent conserver le titre de veuves, les forcerons-nous à contracter un second mariage ? Est-ce là une conduite digne du conseil de l'Apôtre ? Que signifient donc ses paroles ? Prêtez-nous toute votre attention, mes bien-aimés ; comprenez bien le sens du texte. Il ne dit pas : qu'il n'y ait pas de veuve âgée de moins de soixante ans, mais que *celle qui sera choisie pour être mise au rang des veuves;* et, d'un autre côté, il ne dit pas : que les veuves plus jeunes ne soient pas choisies, mais : *évitez les veuves plus jeunes.* (I Tim. v, 11.) Ce sont là les paroles qu'il écrit à Timothée. Les détracteurs, les médisants abondent toujours, leurs langues sont aiguisées contre ceux qui dirigent les Eglises. Paul veut mettre un chef d'église à l'abri des accusations ; il lui prescrit la loi qu'il exprime à peu près ainsi : Pour ce qui est de toi, ne choisis pas. Si, d'elle-même, si, de son propre mouvement, la veuve tient à entrer dans cette compagnie, qu'elle y entre ; toi, cependant, ne l'admets pas encore. On pourrait dire : elle était jeune, elle voulait se marier, rester à la tête de sa maison ; c'est un tel qui l'a forcée ; voilà pourquoi elle a succombé ; de là, ses fautes. Toi, ne la choisis pas, afin que, si plus tard elle succombe, tu sois à l'abri des accusations ; et afin que, si elle demeure ferme, tu puisses la choisir, au temps convenable, avec plus de sécurité. Si le texte dit : *Je veux que les jeunes veuves se marient, qu'elles aient des enfants* (I Tim. v, 14), comprenez ce qu'il entend par jeunes veuves. Ce sont celles qui, ayant secoué le joug du Christ, veulent se remarier ; des bavardes, des curieuses, des coureuses, disant ce qu'on ne doit pas dire, qui se sont mises de la suite de Satan. Et, en effet, après avoir dit : *Je veux que les jeunes veuves se marient*, il ne s'est pas arrêté, mais il dit ce qu'il entend par jeunes veuves, et il raconte leurs faux pas. Quels sont-ils, ces faux pas ? *Parce que la mollesse de leur vie, les portant à secouer le joug de Jésus-Christ, elles veulent se remarier ; des fainéantes, des causeuses, des curieuses, des coureuses, disant ce qu'on ne doit pas dire, des femmes perverties.* (Ibid. 11, 13, 15), pour voir qui ? pour voir Satan. Donc, puisqu'après avoir embrassé le veuvage et continué toute cette vie de honte, elles veulent contracter un second mariage, mieux vaut qu'elles le contractent avant d'être devenues les épouses du Christ, et d'avoir violé leur contrat avec lui. S'il est une veuve qui ne ressemble pas à celles-ci, le texte ne lui impose pas la nécessité d'un second mariage.

4. Et voici la preuve que c'est là la vérité. Si, en effet, on eût prescrit, comme par une loi, à toutes les femmes de se marier, de rester à la tête de leur maison, l'enquête suivante eût été superflue : *Si elle a bien élevé ses enfants, si elle a lavé les pieds des saints, si elle a secouru les affligés, si elle s'est appliquée à toutes sortes de bonnes œuvres.* (Ibid. v, 10.) Il est aussi inutile de dire : *qu'elles n'aient eu qu'un mari.* (Ibid. 9.) En effet, si vous ordonnez à toutes les jeunes veuves de se marier, comment pourra-t-il arriver qu'une des veuves qui vous occupent n'ait eu qu'un mari ? Donc, le texte considère les veuves dont on doit se défier. Telle est encore la pensée du texte sur le commerce conjugal. En effet, après avoir dit : *Ne vous refusez point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est du consentement de l'un et de l'autre, pour un temps, afin de vous exercer au jeûne et à la prière, et ensuite vivez ensemble comme auparavant* (I Cor. vii, 5) ; pour que vous n'alliez pas regarder cette parole comme une loi, comme un précepte, il en donne aussitôt la raison, en disant : *De peur que le démon ne vous tente, ce que je vous dis comme une chose qu'on vous conseille et non pas qu'on vous commande à cause de votre incontinence.* Donc, de même que, dans ce passage, il ne s'adresse pas à tous les hommes, mais seulement aux plus incontinents, à ceux qui succomberaient

facilement ; de même, à présent, il a en vue, parmi les femmes, celles dont la chute est trop facile, celles qui ne supporteraient pas le veuvage ; c'est à elles qu'il donne le conseil de se marier une seconde fois. C'est qu'en effet le veuvage est chose double. Comment cela, double? C'est un spécimen de bonnes œuvres, c'est une très-haute dignité. De même donc qu'une magistrature, aussi, est chose double ; en effet, il y faut considérer les œuvres et la dignité : la dignité c'est la puissance du magistrat, les honneurs que le peuple lui rend, c'est la magistrature en elle-même. Quant aux œuvres de la magistrature, c'est de secourir ceux à qui l'on fait injustice, de réprimer les auteurs de l'injustice, de commander aux villes, de veiller, de passer les nuits pour les affaires communes de la république, ce sont mille autres soins ; de même pour le veuvage, il faut distinguer la dignité et les œuvres : la plus grande dignité, c'est d'être veuve, nous l'avons déjà démontré ; quant aux œuvres, c'est de ne pas faire venir un second mari, mais de se contenter du premier ; de bien élever ses enfants, d'exercer l'hospitalité, de laver les pieds des saints, de secourir les affligés, de s'appliquer à faire le bien, de toutes les manières. Aussi, Paul, en parlant de ces œuvres, permet aux veuves de les accomplir toutes, mais il ne permet pas d'élever à la dignité de veuve, de faire entrer dans la compagnie, de mettre au rang des veuves, celle qui n'a pas soixante ans accomplis ; c'est comme s'il disait : Qu'elle fasse toutes les œuvres qui conviennent aux veuves ; quant à la dignité, qu'elle ne l'obtienne que quand, après avoir accompli toutes ces bonnes œuvres, elle devra au bénéfice de l'âge toute sécurité, et, à ses œuvres, la démonstration et le témoignage extérieur de sa vertu. Que nul n'aille s'imaginer que ce discours ne convienne qu'aux femmes, car les hommes y trouveront aussi de quoi profiter. Ils doivent, eux aussi, s'en tenir à la femme qu'ils ont perdue ; ils ne doivent pas vouloir que des lionnes habitent avec leurs enfants, que des belles-mères, introduites dans leur maison, en ruinent toute la sécurité.

5. Ce que nous disons, ce n'est pas pour vous prescrire la haine d'un second mariage, mais nous vous conseillons de vous contenter du premier. Autre chose est l'exhortation, autre chose le commandement. L'exhortation, le conseil, laissent à la discrétion de l'auditeur le choix dans ce qu'on lui conseille ; le précepte, au contraire, supprime ce pouvoir de choisir. L'Eglise ne fait pas, ici, de précepte ; elle exhorte seulement ; Paul a permis les seconds mariages, quand il a dit : *La femme est liée à la loi du mariage tant que son mari est vivant ; mais si son mari meurt, elle est libre ; qu'elle se marie à qui elle voudra, pourvu que ce soit selon le Seigneur. Cependant elle sera plus heureuse si elle demeure en cet état.* (I Cor. VII, 39, 40.) Ainsi, comme le mariage est bon, mais la virginité vaut mieux ; de même, le second mariage est bon, mais le premier, l'unique mariage, vaut mieux. Nous ne rejetons donc pas le second mariage ; nous ne prescrivons rien non plus sur ce point, mais nous exhortons : Que celui qui veut conserver la chasteté se contente du premier mariage. Et, maintenant, pourquoi nos exhortations et nos conseils? Pour assurer la sécurité de la maison. Souvent le second mariage est une occasion de luttes et de combats de tous les jours. Assurément, bien souvent, il arrive qu'assis à table, le mari, au souvenir de sa première femme, pleure en silence ; mais l'autre, tout à coup, prend feu, bondit comme une bête fauve, et lui demande raison de sa tendresse pour celle qui n'est plus. S'il veut louer la femme qui est partie, c'est un prétexte de guerre ; un éloge est un sujet de combat. Et, voyez, quand nos ennemis particuliers sont morts, nous ne sentons plus rien contre eux ; la même heure a terminé leur vie et notre haine. Chez les épouses, ce qui se montre, c'est tout le contraire ; la femme qu'elle n'a pas vue, la femme qu'elle n'a pas entendue, la femme qui ne lui a fait aucun mal, celle-ci la déteste, l'a en horreur, et la mort même n'éteint pas sa haine. Qui donc a jamais vu, qui donc a jamais entendu dire que la poussière fût un objet de jalousie, qu'on fit la guerre de la cendre?

6. Mais ce n'est pas là que s'arrête le mal ; soit que la seconde épouse ait des enfants, soit qu'elle n'en ait pas, nouveaux combats, toujours la guerre. Si elle n'en a pas, son chagrin est plus amer, et, pour cette cause, elle regarde comme des ennemis, qui lui font le plus grand outrage, les enfants de la première femme ; elle les regarde comme un reproche, qui lui rend plus sensible sa stérilité ; si, au contraire, elle a des enfants, le mal n'est pas moindre. En effet, souvent le mari, par tendresse pour

l'épouse qu'il a perdue, embrasse ses enfants, et, par l'affection, par la compassion qu'il éprouve, il souffre de les voir orphelins. Mais l'autre veut que toujours et partout on préfère ses enfants à elle, et, à ses yeux, les autres ne sont pas des frères, mais de vils esclaves; voilà qui est de nature à bouleverser la maison, à rendre pour l'époux la vie insupportable. Aussi, nous vous exhortons à garder, s'il est possible, la continence, à vous contenter du premier mariage. Nous conseillons, aux maris, de ne pas prendre une nouvelle femme; aux femmes, de ne pas prendre un nouveau mari, de ne pas jeter leur maison dans un tel bouleversement.

Mais maintenant, pourquoi Paul, parlant de la viduité, ne s'est-il pas contenté de cette première condition : *Pourvu qu'elle n'ait eu qu'un mari?* C'est afin de vous faire comprendre que ce qui constitue la veuve, ce n'est pas seulement de ne jamais épouser un second mari, mais d'abonder en bonnes œuvres, en aumônes, en douceur, en soins pour les étrangers. Car, si la virginité n'a servi de rien aux vierges (et cependant la virginité est bien supérieure à la viduité), si les vierges dont la lampe s'est éteinte sont tombées dans le mépris pour n'avoir pas pu montrer les fruits de la charité et de l'aumône (Matth. xxv), c'est ce qui est encore bien plus vrai des veuves. Quand Paul entend cette parabole, effrayé pour les veuves, il étudie leur cause avec le plus grand soin; il ne veut pas que la modération qui les porterait à s'en tenir à un seul mariage leur fasse négliger les autres vertus. Voilà pourquoi il dit : *Qu'on puisse rendre témoignage de ses bonnes œuvres.* (I Tim. v, 10.) En effet, de même que la virginité, quoiqu'étant un bien, ne produit toute seule aucun fruit, et ne peut ouvrir la chambre de l'époux; de même la viduité est un bien, mais, sans les autres vertus, elle est vaine et superflue. Aussi le conseil de Paul ne se réduit pas à ce qu'elles s'abstiennent d'un second mari, mais il réclame, de la veuve, d'autres vertus, en grand nombre, et des vertus considérables. Il faut que des soldats d'élite soient des soldats bien constitués; de même, Paul choisissant les soldats du Christ, veut des âmes bien constituées, vaillantes, ardentes pour toutes les bonnes œuvres, et il prononce ces paroles : *Si elle a bien élevé ses enfants; si elle a exercé l'hospitalité; si elle a lavé les pieds des saints; si elle a secouru les affligés; si elle s'est appliquée à toutes sortes de bonnes œuvres.* Chacune de ces paroles ne semble qu'un petit mot, sans valeur, et pourtant contient en soi ce qui constitue la vie.

7. S'il vous paraît bon, étudions d'abord ce que Paul a mis au premier rang : *Si elle a bien élevé ses enfants.* Il indique par là l'éducation, non pas cette éducation, simple, vulgaire, qui consiste, lorsque les enfants meurent de faim, à s'en apercevoir. Il suffit de la nature pour veiller toujours aux soins de ce genre; d'où il arrive qu'il ne faut ni commandement, ni loi, pour obtenir que les veuves élèvent leurs enfants. Mais Paul entend ici le soin de les élever, dans la justice et dans la piété. Celles qui n'élèvent pas ainsi leurs enfants, sont des infanticides plutôt que des mères. Ce que je dis, je ne l'adresse pas aux femmes seulement, je l'adresse en même temps aux hommes. Il ne manque pas de pères qui, pour donner à leur fils un bon cheval, des demeures magnifiques, un domaine d'un grand prix, font tout, remuent tout; quant à obtenir que leur fils ait l'âme bonne, et se tourne vers la piété, ils n'y pensent pas. Et c'est là ce qui produit le chaos sur la terre entière. Nous n'avons pas soin de nos enfants; de leurs possessions, de leur fortune, nous prenons grand souci; nous négligeons leur âme, et voilà le comble de la démence. En effet, multipliez tant que vous voudrez les riches domaines, si le possesseur n'a ni vertu ni zèle de l'honnêteté, tout s'en va, tout s'évanouit avec lui; et ces richesses causent, à celui qui les possède, un préjudice affreux. Au contraire, une âme généreuse et sage, quand elle n'aurait aucun bien en réserve, est assurée de jouir de tous les trésors. Nous devons donc nous proposer de rendre nos enfants, non pas riches d'argent et d'or, ni des choses de ce genre, mais riches, le plus possible, par la piété, par la tempérance, par l'acquisition de toutes les vertus, nous proposer de les préserver de mille habitudes qui deviennent des besoins; de leur faire prendre en mépris les choses du siècle, les passions succédant toujours aux passions, pour surprendre l'âme. Où entrent-ils? d'où sortent-ils? voilà ce qui doit exciter notre curiosité, éveiller tous nos soins. Quelles sont leurs connaissances? quels sont leurs amis? et comprenons bien que, si nous négligeons cette surveillance, nous n'obtiendrons, de Dieu, aucun pardon. S'il est vrai que notre

négligence pour les intérêts d'autrui, nous attire des châtiments, *que personne ne cherche sa propre satisfaction*, dit l'Apôtre, *mais le bien des autres* (I Cor. x, 24); quel châtiment bien plus terrible nous frappera, si nous négligeons nos enfants. N'ai-je pas mis ton enfant dans ta maison, dès le commencement, dit le texte? ne t'ai-je pas établi son précepteur, son maître, son protecteur, son juge? ne t'ai-je pas remis entre les mains tout pouvoir sur lui? Je t'ai confié le soin de pétrir, de façonner cette âme molle et délicate? quel pardon mérites-tu si, pour quelque résistance, tu l'abandonnes? que pourrais-tu dire? que c'est une nature rétive, qui ne supporte pas le frein? Mais c'est tout d'abord ce qu'il fallait prévoir; quand il supportait le frein, quand il était dans la première jeunesse, il fallait prendre le soin de le brider, l'habituer, le façonner au devoir, châtier les vices dont son âme est malade. La culture était facile; c'était alors qu'il fallait arracher les épines; dans un âge encore tendre, on les eût plus facilement extirpées; on n'aurait pas vu les passions grandir, par la négligence du surveillant, et défier qui les veut combattre. Voilà pourquoi, dit le Sage : *Fléchis-lui le cou, quand il est jeune* (Eccl. VII, 23); c'est-à-dire, à l'heure où il est plus facile de le former par l'éducation. Et l'Ecriture ne se contente pas du précepte, elle se met à l'œuvre avec vous. Comment? *Celui qui aura maudit son père ou sa mère, sera puni de mort*. (Exod. XXI, 17.) Voyez-vous quelle crainte elle inspire? quel redoutable rempart elle construit pour vous? quelle force elle vous donne? Quelle excuse pourrons-nous donc alléguer? Comment! si nos enfants nous outragent, Dieu n'épargne pas même leur vie; et nous, quand nous les voyons outrager Dieu, nous sommes sans colère, et nous les supportons! Moi, dit le Seigneur, je ne refuse pas de mettre à mort qui t'outrage, et toi, tu ne veux même pas qu'on attriste d'un mot celui qui foule aux pieds mes lois! Eh! quelle pourrait être l'excuse d'une telle conduite? Vous voyez qu'on outrage son Créateur, et vous ne vous indignez pas, répondez-moi, et vous ne tremblez pas, et vous n'avez pas de réprimande pour l'enfant, et cela quand vous savez qu'il enfreint la loi de Dieu! ce n'est pas que l'outragé en reçoive aucun préjudice (Dieu n'a rien à perdre), mais l'enfant n'est-il pas à sauver? qui se livre contre Dieu à des outrages insensés, à bien plus forte raison, insultera son père, et dégradera son âme.

8. Donc soyons vigilants, puisque nous savons que, s'ils rendent à Dieu ce qui lui est dû, nos enfants jouiront, même dans la vie présente, d'un brillant et glorieux nom. A l'homme vertueux et modeste les respects de tous, tous les honneurs, fût-il le plus misérable de tous les pauvres; le méchant, le pervers n'excite que répulsion et que haine, vît-il abonder chez lui les richesses à grands flots. Et non-seulement votre enfant sera, pour les autres, un sujet de vénération, mais vous-même, son père, vous le chérirez plus encore; car, à l'amour qui résulte de la nature, se joindra l'amour non moins vif qui s'attache à la vertu, et non-seulement vous le chérirez plus, mais ce cher objet vous sera plus utile, vous honorant, vous servant, vous soutenant dans votre vieillesse. De même que les ingrats envers Dieu, méprisent leurs parents, de même ceux qui honorent leur Créateur entourent leurs parents d'hommages et de vénération. Donc voulez-vous être considéré de Dieu et des hommes, assurer le doux bonheur de votre vie, vous préserver des châtiments à venir, faites de votre enfant l'unique objet de vos soins. Ceux qui négligent leurs enfants, fussent-ils d'ailleurs honnêtes, tempérants et sages, subiront, pour cette négligence, le plus terrible des châtiments, ce que prouve une vieille histoire, que je vais vous raconter.

Il y avait chez les Juifs un prêtre honnête d'ailleurs et sage que l'on nommait Héli. Cet Héli avait deux fils, tombés dans les derniers excès de la dépravation; il ne les réprimandait pas, il les laissait faire : c'est-à-dire il les réprimandait bien, il cherchait à les retenir, mais il n'y mettait pas le soin suffisant, il manquait de sévérité. (I Rois, II, 11). Il aurait dû employer les verges, il aurait dû les chasser de la maison paternelle, user de tous les moyens de correction; eh bien! non, il se contentait de leur adresser des exhortations, des conseils; il leur disait : *Ne faites pas cela, mes enfants, ne faites pas cela, car je n'ai pas les oreilles flattées de ce qui vient à mes oreilles à cause de vous*. (I Rois, II, 24). Que dis-tu? Ils ont outragé Dieu et tu les appelles tes enfants? Ils ont méconnu leur Créateur et tu les reconnais? Voilà pourquoi l'Ecriture dit qu'il ne les réprimandait pas, c'est que la réprimande n'est pas un conseil quelconque, c'est un moyen énergique, mordant, qui mesure, à la gravité de la bles-

sure, la rigueur du traitement, du coup qu'il faut frapper. Il ne suffit pas de prononcer des paroles, des exhortations, il faut aussi de la fermeté, de la force, inspirer une terreur qui secoue l'indolence de la jeunesse. Donc, comme il les exhortait, mais ne les exhortait pas dans la mesure qui convenait, il les livra aux coups des ennemis, et, quand la bataille s'engagea, ils périrent dans la mêlée ; incapable de supporter cette nouvelle, le père tomba à la renverse, se brisa la tête et mourut. Avais-je raison de les appeler meurtriers de leurs enfants, les pères qui les négligent, qui ne les châtient pas sévèrement, qui ne les forcent pas à rendre le culte qu'ils doivent à Dieu ? C'est ainsi qu'Héli a été le meurtrier de ses fils. Sans doute, ce sont les ennemis qui ont tué ses fils, pourtant c'est lui qui a été l'auteur de leur mort violente, parce que sa négligence à l'égard de ses fils, a détourné d'eux le secours du Seigneur, les a livrés, nus, privés de tout appui, à qui les voulait tuer. Et non-seulement il les a perdus, mais il s'est perdu lui-même avec eux.

9. C'est justement ce qui arrive, maintenant encore, à un trop grand nombre de pères. Ils ne veulent pas punir par les verges, ni même châtier en paroles, ni attrister leurs enfants, qui vivent dans les désordres et violent les lois ; qu'arrive-t-il ? souvent ils les voient convaincus des plus grands crimes, traînés en jugement, décapités par les bourreaux. Puisque tu ne les châties pas, puisque tu ne les corriges pas, puisque tu t'en vas toi-même te mêler à des scélérats, à des hommes perdus ; puisque tu te fais le complice de leurs crimes, on les traite d'après la rigueur des lois, et, sous les yeux du public, on les châtie ; et, au malheur, se joint un surcroît d'infamie, quand tous montrent du doigt le père, dont le fils n'existe plus, et lui rendent impossible l'accès de la place publique. Comment ses yeux pourraient-ils supporter ceux qu'il rencontre, après une telle ignominie, après le malheur de son enfant? Aussi, je vous en prie, je vous en conjure, ayons bien soin de ces enfants qui sont nôtres, et toujours, et partout appliquons-nous au salut de leurs âmes. Le maître, le docteur de toute la famille, c'est toi ; et ta femme, et tes enfants, Dieu te les confie, pour les instruire toujours. Et, en tel endroit, Paul, en parlant des épouses, dit : *Si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent, dans leurs maisons, à leurs maris.* (I Cor. XIV, 35) ; et, en tel autre endroit, parlant des enfants : *Elevez-les en les instruisant et les avertissant, selon le Seigneur.* (Ephés. VI, 4.) Dites-vous que vous avez des statues d'or dans vos maisons, vos enfants ; et, tous les jours, polissez-les, ne vous lassez pas de les observer avec le plus grand soin, et employez tous les moyens, pour les embellir, pour les former. Imitez le bienheureux Job, qui redoutant les suites de leurs péchés, offrait, pour eux, des sacrifices, et ne cessait, pour eux, de s'inquiéter, de tout prévoir. (Job. I, 5.) Imitez Abraham, peu soucieux de ses trésors, de toutes ses possessions ; ce dont il se souciait, c'était de la loi de Dieu, c'était d'en recommander, à ses descendants, l'observance exacte. Dieu rend témoignage de la vertu de ce juste, par ces paroles : *Je sais qu'Abraham ordonnera, à ses enfants, d'agir selon l'équité et la justice.* (Gen. XVIII, 19.) David aussi, en mourant, fit venir son fils, et lui légua comme un bel héritage ces recommandations, sans cesse renouvelées : Si vous voulez, mon fils, vivre conformément à la loi de Dieu, aucun malheur imprévu ne fondra sur vous, et vous jouirez d'une grande sécurité ; mais si vous perdez ce puissant secours, toute votre royauté, toute votre puissance ne vous servira de rien. Voilà ce qu'il lui disait, telles étaient ses exhortations, sinon ses paroles mêmes.

10. Répétons-les, nous aussi, et pendant tout le temps de notre vie, et au moment de partir, à nos enfants; persuadons-leur que c'est une grande richesse, et un héritage infaillible, et un trésor, le plus assuré de tous, que la crainte de Dieu : soyons moins jaloux de leur laisser une fortune périssable, que cette piété durable qui ne se dissipe jamais. Sans la piété, la fortune s'évanouit, ne vous laissant que les dangers et la honte ; avec la piété, la fortune arrive. Elevez bien votre fils, un autre en fera autant de son fils, et après cet autre, un autre encore ; c'est une chaîne, une filiation excellente de chastes enseignements, qui s'étendra sur tous, et vous en serez le principe, la racine, et tous les fruits, récoltés de cette bonne éducation des enfants, se moissonneront pour vous. Si les pères appliquent tous leurs soins à bien élever leurs enfants, c'en est fait, il n'est plus besoin, ni de lois, ni de jugements, ni de peines, ni de supplices, ni d'expiations publiques par le sang ; car *Ce n'est pas pour le juste*, dit l'Apôtre, *que la loi est faite.* (I Tim. I, 9.)

Mais, comme nous n'en prenons pas soin, nous les précipitons dans les plus grands malheurs ; nous les livrons aux mains des bourreaux ; trop souvent, c'est nous qui les jetons dans les gouffres. Car, dit l'Ecriture, *Celui qui évente son fils, pansera ses plaies.* (Eccl. xxx, 7.) Que signifient ces paroles, *Celui qui évente ?* c'est-à-dire, celui qui cherche, outre mesure, à soulager, celui qui flatte, qui prodigue des soins serviles. Car ce qu'il faut à l'enfant, c'est un soin austère, sévère, qui inspire la crainte. Ce que j'en dis, ce n'est pas pour que nous soyons durs et farouches avec les enfants, mais pour éviter de devenir méprisables à leurs yeux. Si la femme doit craindre son mari, à bien plus forte raison, le fils doit-il craindre son père. Et ne me dites pas que la jeunesse est indomptable. Car si Paul demande à une veuve, à une femme, de prendre soin de ses enfants, à bien plus forte raison, le demande-t-il aux hommes ; et s'il y avait impossibilité, il n'aurait pas exprimé un commandement. Voici la vérité : toute perversité provient de notre négligence, provient de ce que, dès le principe, dès l'âge le plus tendre, nous n'avons pas formé nos enfants à la vertu. Nous avons grand soin de les mettre à l'étude des sciences profanes, de les initier à la milice, et nous dépensons de l'argent, et nous assiégeons nos amis de nos prières ; et à droite, à gauche, à chaque instant nous nous mettons en course : mais, pour que nos enfants soient en honneur auprès du Roi des anges, nous nous donnons fort peu de mouvement. Nous leur permettons souvent d'aller aux spectacles ; mais nous ne les poussons jamais, pour qu'ils viennent à l'église ; si une fois, deux fois, un tout jeune enfant vient ici, c'est un hasard sans conséquence, sans aucune utilité ; c'est parce que cela l'amuse, qu'il se trouve en ce lieu. C'est le contraire que nous devrions voir : quand nous envoyons nos enfants aux écoles, nous leur demandons qu'ils nous rendent compte de leurs leçons, ce que nous devrions faire en les envoyant à l'église, ou plutôt en les y conduisant. Car ce n'est pas à des mains étrangères que nous devons les confier ; c'est à vous de les amener ici, d'y entrer vous-même, afin de leur demander ensuite s'ils se souviennent bien de ce qu'ils ont entendu, de ce qu'ils ont appris. Cette conduite nous rendrait bien plus facile et plus expéditive la tâche de redresser vos enfants. Car si, dans l'intérieur de la maison, ils entendaient toujours, de votre bouche, les discours de la sagesse, les bons conseils, auxquelles se joindraient les paroles qui se prononcent ici, ils nous montreraient bien vite, heureux fruits de ces généreux germes, une riche moisson. Mais nous ne faisons rien de semblable ; nous négligeons ce qui est de première nécessité ; faites des exhortations à ce sujet, tout de suite on rit de vous, et de là le bouleversement ; les pères négligent de corriger leurs enfants à la maison ; au dehors, on s'en charge, et les enfants subissent la correction des lois.

11. N'avez-vous pas de honte, ne rougissez-vous pas, répondez-moi, quand ce fils, qui est votre fils, vous est pris par le juge pour le châtier ; pour le rendre plus sage ; quand il faut la correction du dehors à cet enfant, qui, depuis si longtemps, depuis sa naissance, a demeuré avec vous ? Ne vous cachez-vous pas, ne rentrez-vous pas sous la terre ? avez-vous le courage, répondez-moi, de supporter qu'on vous nomme son père, vous qui avez ainsi trahi votre enfant, qui ne lui avez pas donné tous les soins nécessaires, qui l'avez négligé, quand la corruption pénétrait dans son âme ? A la vue d'un esclave qui bat votre enfant, vous vous indignez, votre colère s'allume, votre fureur éclate ; plus terrible qu'une bête féroce, vous bondissez à la vue de celui qui a frappé votre enfant ; et, à l'aspect du démon, qui le soufflette chaque jour sous vos yeux, des anges déchus qui l'attirent dans toutes les fautes, vous dormez, et vous ne vous indignez pas, et vous n'arrachez pas, au plus redoutable des monstres, votre enfant ? Si votre fils est démoniaque, vous courez vers tous les saints, vous troublez le repos de ceux qui résident au sommet des montagnes ; vous voulez le voir délivré de cette maladie sinistre, et, quand c'est le péché, le péché, plus funeste que tous les démons ensemble, qui le trouble sans relâche, vous restez les bras croisés.

Etre possédé du démon, ce n'est rien ; cette possession ne peut pas jeter dans l'enfer. Si nous voulons pratiquer la sagesse, cette épreuve nous vaudra de brillantes, d'éclatantes couronnes ; sachons bénir Dieu dans de telles épreuves. Mais celui qui passe sa vie entière dans le péché ne peut être sauvé ; il est absolument nécessaire, et qu'il subisse, sur la terre, tous les opprobres, et qu'en partant d'ici, il endure les éternels supplices. C'est pourtant

ce que vous savez ; mais voilà : pour éviter les malheurs moindres, nous montrons tout notre zèle ; pour les plus grands, nous ne voulons pas nous réveiller. A la vue d'un démoniaque, nous gémissons ; à la vue d'un pécheur, nous ne sentons rien ; c'est alors pourtant qu'il faudrait se frapper la poitrine et gémir ; mais non, il ne suffit pas de gémir, il faut contenir, il faut réprimer, employer le frein, conseiller, exhorter, faire trembler, réprimander, user de tous les moyens de guérison, pour chasser ce mal funeste. Il faut imiter cette veuve, dont parle le bienheureux Paul : *Si elle a bien élevé ses enfants ;* car ce n'est pas d'elle seulement qu'il parle. C'est à tous sans exception qu'il adresse son discours ; c'est à tous qu'il donne ce conseil : *Elevez vos enfants dans l'esprit du Seigneur.* (Ephés. VI, 4.) Voilà la première, la plus grande de toutes les bonnes œuvres, la première aussi qu'il demande à la veuve ; ensuite il ajoute : *Si elle a exercé l'hospitalité.* Que dites-vous, répondez-moi ? C'est d'une veuve que vous réclamez l'hospitalité ? Ne lui suffit-il pas d'élever ses enfants ? Non, dit-il, il faut encore qu'elle y ajoute ce devoir ; qu'à la surveillance de ceux qui lui appartiennent, elle joigne le soin des autres ; qu'elle ouvre sa maison aux étrangers ; ton mari est parti, le culte que tu avais pour lui, déploie-le envers les étrangers. Quoi donc ! me répond-on, et si elle est pauvre ? elle ne l'est pas plus que cette pauvre femme qui, avec un peu de farine, un peu d'huile, a reçu le grand prophète Elie ; elle aussi avait des enfants ; mais, ni son indigence, ni la famine qui pesait sur elle, ni la la mort qu'elle attendait, ni ses inquiétudes pour ses enfants, ni son veuvage, ni quoi que ce puisse être, rien n'a été un obstacle pour cette femme, attachée aux devoirs de l'hospitalité.

12. Vous le voyez, ce qu'il faut partout, ce n'est pas la juste mesure de la fortune, mais la juste mesure de la sagesse ; quiconque a la grandeur de l'âme, la richesse des sages pensées, fût-il le plus pauvre de tous les hommes, parce que l'argent lui manque, peut surpasser les plus riches, par l'hospitalité, par l'aumône, par toutes les autres vertus. Celui dont l'âme est petite, dont la pensée est pauvre, celui qui rampe à terre, aurait beau être le plus opulent de tous les hommes, il est le plus pauvre de tous et le plus indigent. Voilà pourquoi, dans l'exercice des vertus hospitalières, il hésite, il succombe. Et, de même que le pauvre ne rencontre, dans sa pauvreté, aucun obstacle pour l'aumône, parce que son âme est riche ; de même le riche ne trouve, dans son abondance, aucun ressort pour la sagesse, parce que son âme est pauvre. Et les exemples ne sont pas loin. Cette veuve, avec un peu de farine, accueillit le prophète ; Achab, au sein d'une si grande opulence, convoita le bien d'autrui. Ce n'est donc pas la richesse de l'argent ou de l'or, mais la richesse de l'âme, qui nous rend l'aumône facile, puisque cette veuve, avec deux oboles seulement, a surpassé des milliers de riches ; puisqu'elle n'a pas trouvé d'obstacle dans sa pauvreté. Donc, cette pauvreté même rend l'aumône plus considérable. C'est ce que dit le bienheureux Paul : *Leur profonde pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur charité sincère.* (II Cor. VIII, 2.) Il ne faut pas considérer ceci, qu'elle a donné deux oboles, mais que possédant uniquement ces deux oboles, elle ne les a pas ménagées ; elle a donné toute sa fortune ; il faut l'admirer et la couronner. Ce n'est pas de fortune que nous avons besoin ; c'est un zèle empressé qu'il nous faut, quand nous recevons les étrangers. De même que, si ce zèle nous anime, la pauvreté ne nous porte aucun préjudice ; de même, si ce zèle nous manque, nous ne retirons, de notre abondance, aucune utilité. Que m'objectez-vous ? Cette veuve a ses enfants à soigner, et, pour cette raison, elle ne pourrait pas s'occuper des étrangers ? Pour cette raison même, il lui sera plus facile de rendre aux étrangers ses devoirs. Elle associera ses enfants aux soins qu'elle prendra d'eux. Ses enfants partageront sa tâche, s'attacheront à elle, dans cette occupation si noble. Ainsi, ce n'est pas un obstacle, c'est un secours, dans l'exercice de l'hospitalité, que le grand nombre des enfants ; le grand nombre des mains à l'ouvrage, facilitera le ministère. Ne me parlez pas d'un table somptueuse ; si elle reçoit l'étranger dans sa maison, si elle lui offre ce qu'elle a, si elle lui montre tout le zèle d'une affection charitable, elle a recueilli, sans que rien y manque, le fruit de l'hospitalité. S'il suffit d'un verre d'eau pour ouvrir le royaume du ciel ; l'accueil qui admet sous le même toit, qui fait asseoir l'étranger à la même table, qui le fait se reposer, quel fruit ne recueillera-t-il pas, répondez-moi ? Remarquez bien jusqu'où va le précepte de Paul : il ne demande

pas simplement, ici, qu'on accueille les étrangers, mais qu'on leur fasse accueil, de tout cœur, avec une âme que brûle le feu de la charité. Après avoir dit : *Si elle a exercé l'hospitalité,* il ajoute : *Si elle a lavé les pieds des saints.* Il ne faut pas qu'assise superbement, elle abandonne, à des servantes, le soin de l'étranger ; elle doit le servir elle-même, ravir elle-même ce fruit de vertu ; elle ne doit céder à personne ce trésor si beau. Et comment cela se ferait-il, me dit-on, si elle est de bonne famille, issue de nobles et illustres ancêtres ; elle ira laver elle-même les pieds de l'étranger ? Comment, ne serait-ce pas une honte ? Une honte ! si elle ne les lave pas, entendez bien ; fût-elle mille et mille fois de plus noble famille, issue de plus nobles, de plus illustres ancêtres, elle est du même sang que celui dont elle lave les pieds ; esclave, comme celui qu'elle soigne, et qui est son égal.

13. Méditez, considérez quel est Celui qui a lavé les pieds de ses disciples, et ne me parlez plus de noblesse, et ne me parlez plus de noble naissance. Le Maître, le Seigneur qui commande à la terre entière, le Roi des anges, il a lavé leurs pieds ! Il s'est mis un linge autour des reins, et il n'a pas lavé seulement les pieds de ses disciples, mais aussi les pieds de celui qui le trahissait ! Comprenez-vous, entre celui qui lavait et ceux qui étaient lavés, quelle distance il y avait ? Le Seigneur pourtant n'a rien voulu voir de toute cette distance, et le maître a lavé son esclave, afin que la femme esclave ne rougisse pas d'en faire autant à celui qui est esclave comme elle ; et, si le Seigneur a lavé les pieds du traître, c'est pour que vous ne disiez pas de l'étranger qu'il est trop vil, trop méprisable pour que vous lui donniez vos soins. Je veux qu'il soit vil et méprisable : il ne l'est pas autant que Judas; il ne vous a pas fait ce que Judas a fait à son Maître : après tant de bienfaits, il a été le trahir. Le Seigneur prévoyait tout cela, et il lui a lavé les pieds, pour montrer à nos yeux, dans la pratique, les lois qu'il nous impose, pour nous apprendre que, quel que soit notre rang et notre dignité, et quand les derniers de tous les hommes devraient venir chez nous demander l'hospitalité, ce n'est pas une raison pour nous de nous soustraire aux soins qu'ils réclament; ne rougissons pas de leur bassesse. Que fais-tu, ô femme ! à la vue d'un homme qui te porte secours dans les affaires de la vie, qui t'assiste devant les juges ou dans quelque autre circonstance? Tu lui fais un accueil plein d'affection et tu lui baises les mains, et tu dépenses de l'argent, et tu partages les soins des servantes. A la vue du Christ qui t'arrive, tu recules et tu renonces à le servir ! Si tu ne reçois pas l'étranger comme le Christ, ne le reçois pas; mais, si tu le reçois comme le Christ, ne rougis pas de laver les pieds du Christ. Et ne vois-tu pas combien de victimes de l'injustice se sont réfugiées aux pieds de ses images? Matière insensible, pourtant, bronze inanimé ! Mais, comme ce sont de royales images, on prend confiance; on s'assure que, de ces pieds que l'on touche, on recueillera quelque utilité. Et toi, quand tu vois non des pieds insensibles, non une matière sans âme, mais une image qui porte le Roi en elle; quand cette image vient vers toi, tu ne cours pas à sa rencontre ! Réponds-moi. Tu ne t'attaches pas à ses pieds, tu ne l'entoures pas de tous tes soins? Quelle pourrait être l'excuse de cette indifférence? Comment n'en pas rougir? Considère quel commerce exalte ton orgueil, transporte ta vanité, toi qui rougis de prendre soin d'un étranger. Ce commerce, c'est le commerce avec le démon; car le vain orgueil, voilà sa maladie. Si, au contraire, tu cours au-devant de l'étranger, considère quel est Celui dont tu suis l'exemple : tu imites ton Seigneur, tu fais l'action du Christ. Quelle honte, quel opprobre y a-t-il à faire comme le Seigneur? Réponds-moi. La honte ! je sais bien ce qui la produit : c'est d'avoir honte de ces soins, c'est de regarder comme un opprobre ce qu'a fait le Christ. Les pieds des saints ont un grand pouvoir quand ils entrent dans une maison : ils sanctifient le sol, ils introduisent dans la maison un trésor de biens innombrables; ils corrigent l'aveuglement de la nature; ils dissipent la famine ; ils amènent l'abondance. C'est ce que firent les pieds d'Elie entrant dans la maison de la veuve, où ils introduisirent une incroyable, une admirable abondance. La maison de la veuve devint un champ fertile ; son vase devint un grenier. On vit alors une semence nouvelle, une moisson inouïe : la veuve semait dans la bouche du juste, et elle moissonnait dans son vase, avec une merveilleuse abondance, ce qu'elle avait semé; elle semait la farine, et elle moissonnait la farine. Elle n'a eu besoin ni de bœufs, ni d'attelage, ni de charrue, ni de sillons préparés, ni de pluie, de

température favorable, de faux, de greniers, de gerbes, de van pour séparer le grain de la paille, ni de meule pour moudre; en un instant, dans son vase, elle a trouvé le couronnement de tous ses travaux : deux fontaines intarissables, une de farine, une d'huile, ont jailli à la voix du Prophète.

14. Tels sont les présents des saints : ils sont abondants et ne coûtent aucune peine. Les fruits de la terre se consument; les fontaines où la veuve puisait chaque jour étaient inépuisables; la dépense et l'abondance luttaient à armes égales. Voilà les présents qu'apportent les pieds des saints, ou plutôt ils en procurent de bien plus considérables. Si ce n'était la crainte de trop allonger ce discours, je pourrais passer en revue un grand nombre de présents du même genre. De même que ceux qui les traitent avec honneur obtiennent d'eux de tels dons, de même ceux qui les méprisent s'attirent un redoutable supplice, la flamme, à laquelle on ne peut échapper. Qui le prouve? Ecoutez le Christ lui-même parlant à ses disciples : *En quelque ville ou en quelque village que vous entriez, informez-vous qui est digne de vous loger, et demeurez là, et, en entrant, dites : Que la paix soit dans cette maison!* (Matth. x, 11, 12.) Et, afin que vous ne disiez pas : Je dépense de l'argent, je dissipe ce que j'ai en servant des repas aux étrangers, le Seigneur fait que celui qui entre dans votre maison est le premier à vous donner les présents de l'hospitalité, présents magnifiques, qui surpassent toutes les richesses. Quels sont-ils? La plénitude de la paix. Rien n'est comparable à la paix. Voyez avec quelle abondance de biens le saint fait son entrée dans une maison : la paix, ce n'est qu'un mot bien petit, mais qui renferme des biens infinis. Quoi de plus sûr qu'une maison qui jouit de la paix? Les saints souhaitent la paix à ceux qui les reçoivent : ce n'est pas seulement la paix avec les autres, mais la paix avec nous-mêmes. En effet, il arrive souvent que nous sentons la guerre dans nos pensées; personne ne nous interpelle et nous sommes dans le trouble; les passions mauvaises se lèvent contre nous. Ce combat intérieur s'apaise à cette parole des saints, qui produit en nous une profonde tranquillité; car, aussitôt que le saint a prononcé cette parole, toute pensée inspirée par le démon, tout mauvais conseil est banni de notre âme. Et voilà comment vous recevez bien plus que vous ne donnez. *Si cette maison vous reçoit, votre paix viendra sur elle; si elle ne vous reçoit pas, secouez la poussière de vos pieds. Je vous dis, en vérité, au jour du jugement, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement.* (Ibid. XIII, 15.) Voyez quel feu vengeur appellent, attisent les pieds des saints. Voilà pourquoi Dieu nous commande de laver ces pieds : c'est afin que le soin que nous en aurons pris nous concilie la faveur de Dieu. Et, en même temps, il nous avertit d'exercer par nous-mêmes tous les devoirs de l'hospitalité. Imitez Abraham, ô veuve! devenez une fille d'Abraham. Il avait trois cent dix-huit esclaves, et lui-même partagea avec son épouse le fruit de l'hospitalité; lui-même apportait le veau, Sara pétrissait la farine. Empressez-vous de les imiter. Ce n'est pas seulement l'argent que l'on donne, mais le soin que l'on prend en servant soi-même les pauvres, qui mérite de grandes récompenses. Voilà pourquoi les apôtres conférèrent ce ministère aux sept parmi lesquels on comptait Etienne. (Actes, VI.) Sans doute, ils ne donnaient d'eux-mêmes rien aux pauvres; mais ils distribuaient sagement ce que les autres avaient donné, et ils ont mérité une grande récompense pour avoir distribué avec sagesse, avec une parfaite diligence, les dons qui provenaient des autres.

15. Devenez donc, vous aussi, les sages dispensateurs de vos biens, afin de recueillir un double fruit, et parce que vous donnez, et parce que vous distribuez vos dons avec sagesse. Ne rougissez pas de servir le pauvre, de vos propres mains; le Christ ne rougit pas de vous tendre la main, lui-même, en prenant la figure du pauvre; il ne rougit pas de recevoir; et vous rougiriez, vous, de tendre la main pour accorder le don? ne serait-ce pas le comble de la démence? Je ne connais qu'une honte, la pensée mauvaise, la cruauté qui n'a pas d'entrailles; mais, la tendresse du cœur, l'aumône, la charité, le soin que l'on prend des pauvres, voilà ce qui nous assure la gloire. Plus vous serez riches et opulents, plus vous vous acquerrerez toutes les louanges, quand vous vous abaisserez jusqu'au mendiant, jusqu'au pauvre qu'on méprise. Vous n'aurez pas seulement les louanges des hommes, mais celles de l'ange et du Dieu des anges; et le Seigneur ne se contentera pas de vous louer, il vous décernera, en retour, des présents, qui vaudront deux fois les vôtres; il ne se conten-

tera pas de récompenser en vous l'aumône, mais il récompensera largement l'humilité. Donc, ne rougissons pas de nous faire les serviteurs des pauvres; ne refusons pas de laver les pieds des étrangers; car nos mains se sanctifient par un tel ministère; et, quand votre prière les relève vers le ciel, après qu'elles se sont abaissées à ces soins, Dieu les voit, et il s'émeut plus facilement, et il accorde ce qui lui est demandé. Il est facile de donner de l'argent; mais se faire le serviteur des pauvres, et les servir avec l'allégresse de l'amour et de la charité, avec une affection fraternelle, c'est là ce qui suppose une âme grande et vraiment sage; et c'est là ce que Paul demande à tous, avant toutes choses, quand il nous ordonne de compatir au sort des affligés, des pauvres, de ceux qui sont dans la tribulation, de nous représenter que nous-mêmes, nous sommes frappés comme eux: *Souvenez-vous de ceux qui sont dans les chaînes, comme si vous étiez enchaînés avec eux.* (Hébr. XIII, 3.) Aussi ne se borne-t-il pas à ces paroles; mais, autre part, il dit encore : *Si elle a secouru les affligés, en les servant; si elle s'est appliquée à toutes sortes de bonnes œuvres.* (I Tim. V, 10.) Que signifie, *si elle s'est appliquée à toutes sortes de bonnes œuvres?* Si elle est entrée dans les prisons, si elle a visité ceux qui étaient dans les fers; si elle a été voir les malades, réconforter les affligés, consoler ceux qui sont dans la tristesse, et, si elle a fait tout ce qui dépendait d'elle, ne refusant absolument rien de ce qui a pour but le salut et la consolation de nos frères. S'il réclame, d'une veuve, tant de bonnes œuvres, quelle sera notre excuse, à nous, qui nous appelons des hommes, de ne pas faire ce que Paul a prescrit à des femmes? Mais, peut-être me dira-t-on, comment réclame-t-il enfin, d'une veuve, d'une femme, tant de zèle, lui qui, quand il écrivait au sujet des vierges, n'a rien dit de pareil? Il exige d'elles une vertu plus grande encore, car après avoir dit : *Il y a celle qui est mariée, et celle qui est vierge. La vierge s'occupe du soin des choses du Seigneur, elle s'inquiète de lui plaire;* il ajoute : *Je vous dis ceci pour votre avantage, pour vous donner un moyen plus facile de prier Dieu, sans empêchement.* (I Cor. VII, 34, 35.) Ce qui veut simplement dire, qu'il faut qu'une vierge, une fois qu'elle a renoncé à toutes les affaires de ce monde, se consacre à Dieu tout entière; n'ait plus rien qui l'attache à la terre; ne vaque pas, tantôt à certaines occupations, tantôt à d'autres occupations; mais, après avoir absolument renoncé à toute affaire, applique toute son âme aux choses spirituelles. C'est évidemment ce que nous montre la parabole des dix vierges. Pourquoi sont-elles exclues de la chambre de l'époux? c'est parce qu'elles n'ont pas d'huile; or, l'huile n'est pas autre chose que la compassion, l'aumône, la bienfaisance, le soulagement apporté aux douleurs des victimes de l'injustice, la consolation donnée à ceux qui sont dans la tristesse. Et comme ces vierges n'avaient pas cette huile, elles ont dû se retirer, sans honneur, loin de la chambre nuptiale.

16. Donc, puisque nous sommes instruits de toutes ces vérités, épouses, époux, vierges, femmes mariées, veuves, tous tant que nous sommes, appliquons-nous, de toutes nos forces, à l'aumône, et ne disons pas : Voilà un méchant, qui ne mérite pas un bienfait; voilà un être vil, voilà un être méprisable. Ne regardez pas aux mérites de celui qui a besoin d'assistance et de secours; ne voyez que son indigence; il est, tant que vous voudrez, vil, méprisable, abject; quoi qu'il en soit pourtant, le Christ vous est aussi reconnaissant de votre bienfait, que s'il l'avait reçu lui-même, par la main du malheureux. Voici qui prouve que nous ne devons pas considérer les mérites de ceux qui reçoivent les bienfaits; écoutez la parole du Christ : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.* (Matth. XXV, 35.) Et comme on lui disait : *Quand donc avez-vous eu faim, et vous avons-nous donné à manger?* Il ajoutait ces paroles : *Autant de fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* (Ibid. XXXVII, 40.) Ainsi, plus de prétexte! Pour prévenir notre résistance, nos paroles de ce genre : Où donc trouverons-nous, maintenant, un homme qui ressemble à Elie? un homme qui ressemble à Elisée? ou bien encore : Amenez-moi de tels hommes, et vous verrez avec quelle ardeur je les accueillerai; comme je ne refuserai pas de leur laver les pieds; de leur rendre toute espèce de soins; pour prévenir ces discours, voici que le Maître d'Elie, d'Elisée, et de tous les prophètes, le Seigneur nous promet de venir vers nous, lui-même, sous la figure des pauvres, il nous dit : *Autant de fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.*

Mais gardez-vous de passer en courant sur ce qui a été dit; remarquez que cette parole, *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger*, contient quatre nécessités de l'aumône : la confiance que mérite celui qui demande, parce que c'est le Seigneur qui demande; la nécessité qui le presse, parce que c'est la faim ; la facilité de lui donner ce qu'il demande, parce qu'il ne cherche que de la nourriture, il ne demande que du pain, et non des choses délicieuses; la grande récompense à attendre, puisque, pour si peu de chose, ce qui est promis, c'est la royauté. Etes-vous un homme sans entrailles, sans pitié, un être cruel? respectez, redoutez la dignité de celui qui demande. La considération de cette dignité ne vous suffit pas? Soyez du moins fléchi par le malheur. Mais le malheur ne vous fléchit pas, n'excite pas votre pitié? il est si facile d'accorder ce qu'on demande, donnez. Mais, ni la dignité, ni la nécessité pressante, ni la facilité de donner ne peuvent vous persuader? Eh bien alors, ne voyez que la grandeur des biens qui nous sont annoncés, et donnez à l'indigent. Comprenez-vous qu'il y a quatre causes? fussiez-vous des pierres, des avares, des êtres sans yeux et sans cœur, les plus stupides de tous les hommes, quatre causes suffisantes pour vous exciter? Quel pardon pourrait mériter ceux qui, après tant d'exhortations et de conseils, mépriseraient les indigents? Je veux dire, je veux ajouter encore, à ces considérations, une considération nouvelle; écoutez, vous qui êtes initiés. Lui-même, Lui, quand il faut vous nourrir, n'épargne pas sa propre chair, quand il faut vous abreuver, n'épargne pas son propre sang; il ne vous le refuse pas, et vous, vous ne donnerez pas, même un peu de pain, pas même un verre d'eau? Quel pardon enfin obtiendrez-vous, vous qui avez reçu tant de biens, si précieux, et qui êtes, pour de si petites choses, si avares? Prenez garde, qu'en refusant, trop souvent, de faire, avec le Christ, une dépense qui profite, vous ne fassiez, avec le démon, une dépense qui damne. Ce que nous ne donnons pas aux pauvres, nous le donnons aux esprits menteurs; la plupart du temps, les voleurs, ou des serviteurs malfaisants, nous emportent nos richesses, et s'en vont; ou c'est encore quelqu'autre coup du hasard, qui nous ravit notre bien. Supposez que nous évitions tous ces accidents, la mort survient, qui nous emmène, nus. Evitons ces malheurs; hâtons-nous de donner au Christ, qui nous demande; mettons notre fortune en réserve dans un trésor qu'aucun brigand ne menace; qui nous assure que la fortune est bien gardée, et rapporte. Car, il ne suffit pas au Christ, de garder avec soin ce qu'il a reçu, il veut vous le rendre encore, avec un ample profit; gardons-nous donc de croire que nous diminuons nos ressources, quand nous faisons l'aumône. Elles ne diminuent pas, elles croissent; elles ne se dissipent pas, elles multiplient; c'est un commerce à gros bénéfices; ce sont des semailles avant la moisson; ou plutôt, plus que toute semaille, plus que tout commerce, voilà qui est profitable et assuré. Le commerce est exposé aux vents, aux flots, aux naufrages sans nombre ; il faut craindre, pour les semences, la sécheresse, la pluie, toutes les intempéries, toutes les variations funestes de l'air; mais l'argent déposé dans la main du Christ, est à l'abri de tous les dangers. Nul ne peut le ravir à cette main divine, une fois qu'elle a reçu ce qu'on lui a confié. L'argent reste là, produisant des intérêts ineffables, une moisson, qui se montre, quand le temps arrive, d'une ineffable magnificence. *Celui qui sème peu, moissonnera peu, celui qui sème avec abondance, moissonnera aussi avec abondance.* (II Cor. IX, 6.) Semons donc avec abondance, afin de recueillir aussi des moissons abondantes, afin de jouir de la vie éternelle; puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, comme au Père, comme au Saint-Esprit, la gloire, l'empire, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE

HOMÉLIE SUR CE SUJET :

QU'IL NE FAUT PAS DIVULGUER LES DÉFAUTS DE SES FRÈRES

NI PRIER POUR QU'IL ARRIVE DU MAL A SES ENNEMIS.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

L'homélie qu'il ne faut pas divulguer les défauts de ses frères, précéda d'un jour celle qui a pour sujet qu'il ne faut pas désespérer de soi-même. La date est incertaine.

1° et 2° L'Eglise guérit les âmes ; elle ne vend pas ses remèdes ; ceux-ci conservent une efficacité qui est toujours la même ; ils agissent sur toutes les personnes de bonne volonté, sur les pauvres mieux encore que sur les riches.— 3°-4° La richesse et la pauvreté, choses en soi indifférentes, deviennent bonnes ou mauvaises par l'usage que l'on en fait.— 5° Le démon redouble la vigueur de ses attaques contre nous lorsque nous prions. — 6°-9° Je vous parlais hier de la puissance de la prière et voici que la lecture d'aujourd'hui nous fournit une preuve de cette même puissance. La prière a donné un enfant à Isaac dont la femme était stérile. Isaac pria vingt ans. Sarra, Rébecca, Rachel, Elisabeth enfantèrent malgré leur stérilité naturelle afin de préparer les hommes à la foi dans l'enfantement, beaucoup plus miraculeux, d'une vierge. — 10°11° C'est faire outrage à Dieu que de demander la punition de nos ennemis.

1. Je vous félicite, mes bien-aimés, du zèle qui vous fait tous accourir dans la maison de votre Père ; ce zèle que vous témoignez, est un garant de la santé de votre âme, et nous sommes rempli de confiance; c'est qu'aussi c'est une admirable médecine, que l'enseignement de l'Eglise ; médecine, non du corps, mais de l'âme ; médecine spirituelle, qui ne guérit pas les blessures de la chair, mais les péchés de l'esprit. Quel est, pour ces péchés, pour ces blessures, le remède? la doctrine. Ce remède ne se compose pas de plantes arrachées à la terre; mais de paroles descendues du ciel: ce ne sont pas des mains de médecins qui le préparent, c'est la langue des prophètes. Aussi son efficacité se manifeste sans relâche; la longueur du temps ne l'affaiblit pas ; la violence des maladies n'en triomphe pas. Les remèdes des médecins sont défectueux de deux manières: au moment où on les applique, ils montrent leur énergie ; après un long temps, semblable à des corps que brise la vieillesse, ils deviennent sans force; bien plus, très-souvent, la maladie triomphe des remèdes, qui ne sont que des produits de l'homme. Il n'en est pas de même de la médecine de Dieu ; après un long intervalle de temps, le remède conserve toute son énergie propre. Depuis les temps de Moïse (car c'est à lui que commencent les Ecritures), depuis tant d'hommes que le remède a guéris, il conserve encore l'efficacité qui lui est propre. Jamais maladie n'en a triomphé; ce remède ne se vend pas ; celui qui montre une volonté sinsère, une sainte affection, emporte chez lui le remède dans toute sa vertu. C'est pourquoi riches et pauvres jouissent également de cette médecine. Quand il faut dépenser de l'argent, le riche est seul admis à profiter du remède. Il faut souvent que le pauvre s'en prive, faute de ressources pour se le procurer. Mais ici, comme il n'y a pas à faire de dépense d'argent, qu'il suffit de la foi et de la bonne volonté, celui qui peut faire cette dépense, et se plaît à la faire, tire du remède la plus grande utilité.

C'est là le paiement qu'on exige pour cette médecine; et le riche et le pauvre sont admis également à en profiter, ou plutôt ils ne sont pas admis également à ce profit : bien souvent le pauvre en retire une utilité plus grande. Pourquoi ? c'est que le riche est préoccupé de mille soucis, l'orgueil le gonfle, son opulence le rend superbe, il passe sa vie dans une majestueuse indolence; il n'a ni application ni zèle; il reçoit d'un air indifférent le remède que lui offre l'Ecriture; au contraire, le pauvre, qui ne connaît ni les délices, ni le luxe, ni la vie indolente et relâchée, qui passe tous ses jours dans le travail des mains, dans des fatigues légitimes, en retire un accroissement considérable de sagesse; il devient plus attentif, plus fort; il recueille avec plus de soin la parole. Aussi, comme il paye un plus grand prix, il emporte, en se retirant, un profit plus considérable.

2. Mon intention n'est pas, en parlant ainsi, de blâmer, quels qu'ils soient, tous les riches, de vanter quels qu'ils soient, tous les pauvres; car les richesses ne sont pas un mal, ce qui est un mal, c'est l'abus; la pauvreté n'est pas un bien, ce qui est un bien, c'est le bon usage de la pauvreté. Ce riche du temps de Lazare, n'a pas été tourmenté parce qu'il était riche, mais parce qu'il était cruel et sans entrailles. Ce pauvre, porté dans le sein d'Abraham, n'a pas été célébré parce qu'il était pauvre, mais parce qu'il supportait sa pauvreté, en rendant à Dieu des actions de grâces. En effet, parmi les choses (faites attention, je vous en prie, soyez bien appliqués à suivre ce discours; vous pourrez y trouver la sagesse dont vous avez besoin; il pourra chasser loin de vous les pensées mauvaises, vous apprendre à bien juger ce que sont les choses en réalité); donc, parmi les choses, les unes sont naturellement bonnes ; les autres, naturellement mauvaises : il en est qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises, mais indifférentes par elles-mêmes. C'est une bonne chose en soi que la piété; une mauvaise chose, que l'impiété; une bonne chose que la vertu, une mauvaise chose que la perversité. Quant à la richesse, quant à la pauvreté, elles ne sont, en soi, ni bonnes ni mauvaises. C'est la volonté des riches ou des pauvres, qui les fait ou bonnes ou mauvaises. Si vous vous servez de votre fortune, pour pratiquer la charité, elle devient, pour vous, la matière d'une chose essentiellement bonne; si, au contraire, vous l'employez à faire des rapines, à vous agrandir sans mesure, à commettre des injustices, vous en avez corrompu l'usage; ce n'est pas la faute de la richesse, mais de celui qui l'emploie pour commettre des injustices. Même observation sur la pauvreté. Si vous la supportez noblement, en bénissant le Seigneur, elle devient pour vous une occasion, un moyen d'acquérir des couronnes; si, au contraire, parce que vous êtes pauvres, vous blasphémez le Créateur, si vous accu ez sa providence, vous faites servir à mal la pauvreté. Et ici, ce n'est pas à la pauvreté que nous imputerons le blasphème, mais à celui qui ne la supporte pas sagement; car, il est toujours vrai que l'éloge et le blâme ne sont dus qu'à notre intention, à notre volonté. Les richesses sont un bien, mais non d'une manière absolue, un bien, seulement pour celui qui est sans péché. Et maintenant, la pauvreté est un mal, mais non d'une manière absolue: un mal, pour l'impie, parce qu'il ne s'y résigne pas, parce qu'il s'indigne, parce qu'il accuse son Créateur.

3. Donc, n'accusons pas la richesse, ne blâmons pas la pauvreté d'une manière absolue; blâmons seulement ceux qui ne savent pas s'en servir. Quant aux choses, elles sont, d'elles-mêmes, indifférentes. Nous disions donc (il est bon de reprendre notre première pensée), que le riche et le pauvre jouissent avec une égale abondance, avec une égale confiance, de nos remèdes; nous ajoutions que souvent le pauvre se les applique avec un plus grand zèle. La première vertu de ces remèdes, ce n'est pas de guérir les âmes, ce n'est pas de conserver longtemps leur efficacité, ce n'est pas de triompher des maladies, ce n'est pas d'être gratuitement utiles, également offerts aux riches et aux pauvres; ils ont encore une autre vertu qui ne le cède en rien à ces autres avantages, si précieux. Quelle est donc cette vertu ? C'est que ceux qui viennent chercher leur guérison, nous ne les faisons pas connaître au public; les malades qui vont trouver les médecins du monde, ont un grand nombre de spectateurs qui voient leur plaie; il faut que le médecin la découvre, avant d'y appliquer le remède : ici, on ne procède pas de la même manière, nous voyons des malades sans nombre, et notre cure est secrète. Et en effet, nous ne faisons pas comparaître les pécheurs, pour divulguer leurs péchés; nous proposons, à tous, la doctrine qui leur est commune, et nous laissons à la conscience des auditeurs le

soin de dégager, des paroles entendues, la médecine qui convient, pour chacun, à sa propre blessure. De la langue de l'orateur jaillit la doctrine, qui blâme le vice, célèbre la vertu, réprimande la luxure, recommande la chasteté, accuse l'orgueil, exalte la modestie; c'est comme une médecine variée et multiple, composée de toutes les espèces de remèdes. Maintenant, que chacun prenne ce qui lui convient, ce qui lui est utile, c'est la tâche de chacun des auditeurs. Le discours se montre donc ouvertement, il entre dans la conscience de chacun, il fait, d'une manière latente, la cure qu'on espère, et plus d'une fois, avant que la maladie ait été divulguée, il a rendu la santé.

4. Hier, assurément, vous avez entendu l'éloge que j'ai fait de la vertu de la prière, le blâme que j'ai adressé à ceux qui la négligent, et cependant je n'ai montré du doigt personne, d'où il est arrivé, que tous ceux d'entre vous qui ont conscience de leur zèle pour prier, se sont appliqué l'éloge qui a été fait de la prière; et que cet éloge a ranimé leur zèle : que ceux, au contraire, qui ont la conscience de leur négligence, se sont appliqué le reproche, et ont renoncé à leur négligence. Cependant ni les uns ni les autres ne nous sont connus, et ce fait que nous ne les connaissons pas, est utile pour les uns comme pour les autres. J'explique comment : Celui qui a entendu l'éloge de la prière, et qui a la conscience de son exactitude à prier, s'il voyait un grand nombre d'hommes témoins des éloges qu'on lui adresse, tomberait dans l'orgueil; mais, comme il reçoit l'éloge en secret, il est à l'abri de toute ostentation. D'un autre côté, celui qui a conscience de sa négligence, et qui entend le reproche, se corrige par ce reproche, parce qu'il ne voit aucun témoin de la réprimande qu'il subit; ce qui n'est pas pour lui d'un médiocre avantage. Nous sommes assujétis à l'opinion du vulgaire, et, tant que nous croyons nos fautes ignorées, nous nous sentons le goût de devenir meilleurs; mais, une fois que nos fautes sont connues de tous, que nous perdons la consolation d'être vicieux en secret, alors notre impudence, notre négligence grandit. Et, de même que les plaies mises à découvert, toujours exposées à l'air froid, s'enveniment; de même l'âme coupable, réprimandée publiquement pour ses fautes, devient plus éhontée. Malheur que notre discours s'est encore secrètement proposé de prévenir. Voulez-vous comprendre toute l'utilité de cette médecine secrète? Ecoutez la parole du Christ : *Si votre frère a péché contre vous, représentez lui sa faute;* il ne dit pas : En prenant la cité, ni en prenant le peuple à témoin, mais : *En particulier, entre vous et lui.* (Math. XVIII, 15.) Que l'accusation se produise sans témoin; dit-il, afin que la conversion soit facile. C'est donc un grand bien, que l'exhortation ne soit pas publique; il suffit de la conscience, il suffit de ce juge incorruptible. Vous ne pouvez réprimander le pécheur, comme fait sa propre conscience (car c'est là son accusateur le plus sévère); vous ne pouvez non plus connaître aussi exactement ses fautes; n'ajoutez donc pas, aux blessures, une blessure nouvelle, en allant dire partout qu'un tel a péché; mais exhortez le pécheur, en l'absence de tout témoin. C'est ce que nous faisons nous-mêmes, en ce moment, imitant la conduite de Paul, lorsqu'il accuse, auprès des Corinthiens, un pécheur, en l'absence de tout témoin. Soyez attentifs, voyez comment. *Au reste, mes frères, j'ai proposé ces choses sous mon nom, et sous celui d'Apollo.* (I Cor. IV, 6.) Or, ce n'était ni lui ni Apollon qui avaient partagé le peuple, qui avaient divisé l'Eglise. Il enveloppe et dissimule l'accusation; son nom et celui d'Apollo sont comme des masques dont il se sert pour couvrir les coupables, et leur permettre de se corriger de leur méchanceté. Et encore : *De peur que Dieu ne m'humilie, et que je ne sois obligé, lorsque je serai revenu chez vous, d'en pleurer plusieurs qui ont déjà péché, et qui ne se sont pas repentis de leurs impuretés, et de leurs fornications.* (II Cor. XII, 21.) Voyez comme il désigne d'une manière générale et indéterminée les pécheurs, ne voulant pas qu'une accusation manifeste les expose à montrer plus d'impudence. Eh bien donc! Si nous administrons les réprimandes en gardant tous ces ménagements, vous, à votre tour, je vous y exhorte, recevez, de votre côté, avec un zèle parfait, la correction qui vous redresse; appliquez-vous, avec soin, à écouter la Parole.

5. Hier, nous vous avons entretenus de la vertu de la prière, je vous ai montré comment, lorsque nous prions, le démon, n'écoutant que sa malice, nous dresse des piéges. En effet, comme il voit que nous retirons de la prière le plus grand profit, c'est alors qu'il nous livre

l'assaut le plus formidable, parce qu'il veut nous enlever notre justification, parce qu'il veut nous renvoyer chez nous les mains vides. Voyez ce qui se passe auprès des princes! si les satellites, si ceux qui font escorte au prince détestent les personnes qui viennent trouver le prince, ils les écartent à coups de verges, leur défendent d'approcher, de lui faire entendre leurs plaintes, d'éprouver les effets de sa clémence. C'est la conduite que tient le démon à l'aspect des hommes qui s'approchent de leur juge; il les en écarte, non à coups de verges, mais en leur inspirant une lâche indolence. Car il sait, il sait parfaitement que, si notre prévoyance, notre vigilance nous approchent du souverain Juge, que si nous confessons nos péchés, que si, dans la ferveur qui nous anime, nous versons des larmes sur nos fautes, nous obtiendrons une grande miséricorde. Dieu est si bon! voilà pourquoi le démon prend les devants, et pourquoi il nous empêche de nous rencontrer avec Dieu, de l'entretenir; il ne veut pas que nous obtenions rien de ce que nous demandons.

C'est avec violence que les satellites des magistrats écartent les personnes qui veulent s'approcher d'eux; le démon, au contraire, n'est pas violent, mais trompeur, et c'est à la négligence qu'il nous pousse. Aussi, sommes-nous impardonnables de nous priver nous-mêmes de notre vrai bien. L'ardente prière, c'est la lumière de l'esprit, c'est la lumière de l'âme, lumière qui ne s'éteint pas, lumière éternelle. Aussi le démon jette-t-il dans nos esprits d'innombrables pensées qui nous souillent, des pensées que nous n'avons jamais eues; il choisit le temps de la prière pour les rassembler, pour les verser dans notre âme. Et de même que fréquemment des vents contraires éteignent la lumière d'une lanterne, ainsi, quand le démon voit la flamme de la prière allumée en nous, il ne prend pas de repos qu'il ne l'ait éteinte. Faisons comme ceux qui allument ces lanternes. Que font-ils donc? quand ils voient le vent souffler avec violence, ils mettent le doigt sur le trou de la lanterne pour intercepter l'air. En effet tant que le démon s'élancera sur nous du dehors, nous pourrons résister; mais, si nous lui ouvrons les portes de notre pensée, si nous introduisons l'ennemi dans la place, impossible alors d'opposer la moindre résistance. Notre mémoire complétement éteinte par le démon est comme la lanterne qui n'éclaire plus, qui fume; notre bouche n'exhale plus que des paroles vaines; mais de même qu'on met le doigt sur le trou de la lanterne, de même, protégeons notre pensée par la raison, interceptons le passage au malin esprit, pour qu'il n'éteigne pas la lumière de notre prière. Vous êtes-vous bien mis dans la tête ce double exemple, d'une part, des soldats qui escortent les magistrats; d'autre part, de la lanterne? Si nous vous proposons ces exemples, ici, à la place où nous sommes, c'est afin que, quand vous serez partis d'ici, rentrés chez vous, les objets que vous aurez sous la main, vous rappellent nos paroles. C'est une grande arme que la prière, c'est une grande sécurité.

6. Hier, vous avez entendu comment les trois jeunes hommes chargés de chaînes, ont réprimé la violence du feu, ont foulé aux pieds la flamme, ont vaincu la fournaise, ont triomphé des éléments. Ecoutez maintenant comment ce généreux et grand Isaac a vaincu, par la prière, la nature même de notre corps. Ces trois jeunes hommes ont réduit à néant l'énergie du feu; Isaac aujourd'hui a rompu les liens qui mutilaient la nature. Apprenez comment il s'y est pris. *Isaac*, dit le texte, *priait pour son épouse, parce qu'elle était stérile.* (Gen. xxv, 21.) C'est la lecture d'aujourd'hui; l'entretien d'hier était sur la prière, et, aujourd'hui, voici que se rencontre la démonstration de la vertu de la prière. Voyez-vous, comme, par la grâce de l'Esprit qui dispose toutes choses, il arrive que la lecture d'aujourd'hui se rapporte à la lecture d'hier? *Isaac priait*, dit le texte, *pour son épouse Rébecca, parce qu'elle était stérile.* Avant tout, ce qu'il faut chercher, c'est pourquoi elle était stérile. Sa vie était admirable, sa chasteté exemplaire, et son mari lui ressemblait. Nous ne pouvons pas censurer la vie des personnes justes, nous ne pouvons pas dire que la stérilité soit un effet du péché. Rébecca ne fut pas seule stérile, la mère d'Isaac aussi avait été stérile, Sarra, qui le mit au monde, et non-seulement sa mère, non-seulement son épouse, mais sa belle-fille aussi, Rachel, épouse de Jacob. Que signifie cette foule de femmes stériles? tous ces personnages étaient justes, tous étaient doués de vertus, tous approuvés par le témoignage de Dieu. C'est d'eux en effet qu'il dit : *Je suis le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.* (Exode, iii, 6.) Paul, en parlant d'eux, s'exprime ainsi : *Aussi Dieu ne rougit point d'être appelé leur*

Dieu. (Hébr. XI, 10.) Leur éloge se trouve souvent dans le Nouveau Testament, souvent dans l'Ancien. Ils étaient à tous égards nobles, illustres, et tous avaient des femmes stériles, et ils ont vécu longtemps sans enfants. Donc, quand vous voyez un mari et une femme passant leur vie dans les prescriptions de la vertu, dans la religion, dans la piété, et sans enfants, gardez-vous de croire que la stérilité soit une punition des péchés. Il y a beaucoup de raisons de la Providence divine que nous ne connaissons pas; nous devons toujours rendre à Dieu des actions de grâces, et il ne faut regarder comme malheureux que ceux qui se souillent par leurs vices, et non ceux qui n'ont pas d'enfants. Souvent Dieu se propose notre utilité même dans les choses qui nous paraissent désavantageuses, mais nous, nous ne voyons pas la cause des événements, c'est pourquoi il faut toujours célébrer sa sagesse et glorifier son ineffable bonté.

7. Les réflexions présentes peuvent être utiles à nos mœurs, il nous faut toucher ici la cause de la stérilité de ces femmes. Quelle en fut donc la cause? Dieu a voulu que, quand vous verriez une Vierge enfanter notre Dieu, notre commun Seigneur, vous ne refusiez pas votre foi. Exercez donc votre pensée, réfléchissez sur cette stérilité quand vous voyez celles qui n'étaient pas fécondes, que la nature avait condamnées, démentir la nature et devenir mères, ne vous étonnez pas qu'une Vierge soit devenue mère aussi, disons mieux, soyez toujours pénétrés d'admiration, admirez avec stupeur, mais ne refusez pas votre foi aux miracles. Quand un juif vous dira : comment une vierge est-elle devenue mère? répondez-lui, vous : comment est-elle devenue mère celle qui était stérile et accablée par la vieillesse? Deux obstacles alors ; l'âge avancé, l'incapacité de la nature. Dans la Vierge, il n'y avait qu'un obstacle, c'est qu'elle ne connaissait pas le mariage. La femme stérile ouvre donc la voie à la Vierge. Et ce qui vous prouve que c'est là le motif qui fait que l'Ecriture montre d'avance aux hommes, des femmes stériles; que l'Ecriture a voulu assurer votre foi à l'enfantement par une Vierge, écoutez les paroles que lui adresse Gabriel ; il vient, et lui dit : *Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.* (Luc, I, 31.) La Vierge s'étonna, admira, et dit : *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme?* Que répond l'ange alors? *Le Saint-Esprit surviendra en vous.* (Ibid. XXXIV, 35.) Ne vous inquiétez pas de la nature, lui dit-il ; puisque ce qui se passe est supérieur à la nature ; ne considérez pas le mariage ordinaire, les douleurs de l'enfantement; le mode de la génération présente est supérieur à tous les mariages. *Comment cela se fera-t-il*, dit-elle, *car je ne connais point d'homme?* Eh bien ! cela se fera justement parce que vous ne connaissez point d'homme. En effet, si vous aviez connu un homme, vous n'auriez pas été jugée digne de servir à ce ministère. Croyez donc précisément par la raison même qui vous porte à ne pas croire. Quant à ce que je dis, que vous n'auriez pas été digne de servir à ce ministère, ce n'est pas que le mariage soit un mal, mais c'est que la virginité vaut mieux. Il convenait à Notre-Seigneur de prendre, pour son entrée dans le monde, la route la plus auguste ; c'est un roi, le roi fait son entrée par la route la plus auguste. Il fallait qu'il fût engendré, et engendré d'une manière différente. Cette double nécessité est satisfaite ici ; il naît des entrailles d'une mère, voilà ce qu'il a de commun avec nous ; il naît sans qu'il y ait eu mariage, voilà ce qui dépasse notre condition. Etre porté, être conçu dans le sein d'une femme c'est ce qui appartient à la nature humaine, mais maintenant qu'aucun commerce charnel n'ait suscité la conception, c'est un privilége auguste, supérieur à la nature humaine. Voilà donc pourquoi ces deux caractères se montrent dans cette naissance, c'est afin que vous appreniez combien l'enfant qui naît est supérieur à notre nature, et combien, entre notre nature et lui, se rencontrent de liens communs.

8. Et maintenant, considérez la parfaite sagesse qui se manifeste ici ; ni cette supériorité si haute n'altère en rien la ressemblance, la parenté qui l'unit à nous ; ni cette parenté que nous avons avec lui, n'obscurcit en rien l'éclat de cette supériorité ; ressemblance et supériorité ont paru en toutes choses ; d'une part, ressemblance parfaite, d'autre part, complète différence. Quant à ce que j'ai dit, que les femmes stériles ont précédé, afin que l'enfantement d'une Vierge fut accepté par la foi, afin que cette Vierge fût conduite comme par la main, à croire à la promesse qu'elle entendait de la bouche de l'ange : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre;* c'est ainsi, dit-il, que vous

enfanterez. Ne regardez pas la terre, c'est du ciel que vient la vertu efficace, c'est la grâce de l'Esprit qui opère ; oubliez la nature et les lois du mariage. Toutefois, comme ces paroles dépassaient son esprit, il ajoute une autre démonstration. Considérez comme la stérilité lui sert à produire la foi nécessaire ici. Les paroles qu'il avait prononcées n'étant pas comprises de la Vierge, voyez comme il abaisse son discours pour la conduire à la foi qu'il réclame d'elle, comme il se sert de choses sensibles : *Sachez*, dit-il, *qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu aussi elle-même un fils dans sa vieillesse, et voici le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée stérile.* (Luc, I, 36.) Comprenez-vous bien que cette stérilité n'a eu lieu qu'en vue de la Vierge? Car pourquoi lui parle-t-il de la grossesse de sa cousine? pourquoi dit-il *dans sa vieillesse?* pourquoi ajoute-t-il *de celle qui est appelée stérile ?* Il employait tous ces moyens pour obtenir la foi due à l'Annonciation. Voilà pourquoi il parle et de l'âge, et du défaut de la nature ; voilà pourquoi il a attendu qu'un certain temps se fût écoulé depuis le jour de la conception. En effet, il ne la lui a pas annoncée tout de suite, il a attendu six mois, de manière que la grossesse indiquât la conception, et que la démonstration de cette conception fût incontestable. Et maintenant, considérez encore la sagesse de Gabriel; il ne lui parle pas de Sarra, ni de Rébecca, ni de Rachel, quoique ces femmes eussent été stériles et fort avancées dans la vieillesse, et que leur fécondité ait été un miracle; mais c'étaient d'anciennes histoires. Or, les faits nouveaux et de date récente qui arrivent de nos jours, ont beaucoup plus de force que les anciens pour nous persuader à croire au miracle. Voilà pourquoi, laissant de côté ces vieux exemples, Gabriel lui propose celui de sa cousine, pour l'amener à conclure de ce fait ce qui devait lui arriver à elle-même de l'enfantement de sa cousine, le mystère redoutable et vénérable de l'enfantement qui devait, elle aussi, la rendre mère. Cet enfantement d'Elisabeth tient le milieu entre l'enfantement ordinaire et l'enfantement qui produisit le Seigneur ; moins merveilleux que l'enfantement virginal, mais plus merveilleux que l'enfantement de nos mères. De sorte qu'Elisabeth était comme un pont qui lui servait à faire passer l'esprit de la Vierge de l'enfantement naturel à l'enfantement qui surpasse la nature.

9. J'aurais bien voulu ajouter encore d'autres réflexions, et vous donner d'autres raisons de la stérilité de Rébecca et de Rachel; mais le temps me presse, et je me hâte de vous montrer la vertu de la prière; car toutes nos digressions ont eu pour but de vous faire comprendre l'efficacité des prières d'Isaac pour faire cesser la stérilité de son épouse, et la longueur du temps qu'ont duré ces prières. *Isaac*, dit le texte, *priait pour Rébecca son épouse, et Dieu l'exauça.* (Gen. xxv, 21.) N'allez pas croire qu'il invoqua Dieu et qu'aussitôt il fut exaucé. Il employa beaucoup de temps à prier Dieu. Si vous voulez savoir combien de temps, je vous le dirai d'une manière précise : Vingt ans bien comptés, employés à prier Dieu. Qui le prouve? La suite même des événements. Car l'Ecriture, voulant nous montrer la foi, la patience et la sagesse de l'homme juste, a révélé jusqu'au temps, quoique un peu à mots couverts, pour réveiller nos esprits engourdis. Toutefois, elle n'a pas voulu que l'on pût s'y tromper. Ecoutez donc, voyez de quelle manière elle nous a révélé le temps, à mots couverts. *Or, Isaac avait quarante ans lorsqu'il épousa Rébecca, fille de Bathuel, le Syrien.* (Gen. xxv, 20.) Avez-vous entendu l'âge qu'il avait, quand il se maria? *Quarante ans*, dit le texte, *quand il épousa Rébecca.* Maintenant que nous savons son âge, quand il se maria, apprenons aussi à quel âge il eut des enfants, combien d'années il avait quand il engendra Jacob; ce qui nous montrera combien de temps sa femme est demeurée stérile, et nous fera voir aussi, que, pendant tout ce temps-là, il priait Dieu. Combien d'années donc avait-il quand il engendra Jacob? *Jacob,* dit le texte, *sortit, tenant de sa main le pied de son frère. C'est pourquoi il l'appela Jacob, et l'autre Esaü. Isaac avait soixante ans lorsque ces deux enfants lui naquirent.* (Gen. xxv, 25, 26.) Donc, s'il avait quarante ans quand il épousa Rébecca, et soixante ans, quand ses fils lui naquirent, il est clair que son épouse est demeurée stérile pendant vingt ans, et que, pendant tout ce temps-là, Isaac priait Dieu.

10. Eh bien! ne rougissons-nous pas, ne sommes-nous pas confondus, quand nous voyons ce juste, pendant vingt ans, attendre, sans perdre l'espoir, tandis que nous, trop souvent, après une ou deux demandes, nous nous décourageons, nous nous indignons; et cependant cet homme juste était en grande faveur auprès de

Dieu il se résignait à voir le don différé ; il attendait avec patience ; mais nous, souillés de péchés sans nombre, nous en qui habite une conscience tourmentée, nous qui n'avons aucune affection pour le Seigneur, si nous ne sommes pas exaucés avant d'avoir parlé, nous perdons courage, nous nous indignons, nous renonçons à la prière, ce qui fait que nous nous en allons toujours les mains vides. Quel homme a prié Dieu pendant vingt ans, faisant toujours la même prière, comme a fait ce juste ? Disons mieux, quel homme a prié Dieu vingt mois seulement?

Hier, je vous disais qu'il y a beaucoup de personnes qui prient négligemment, en s'étirant les bras, en se retournant sans cesse, montrant toute espèce d'inattention lorsqu'elles prient. Mais aujourd'hui, je découvre un autre vice dans les prières, et bien plus funeste que la négligence. Beaucoup de personnes se prosternent, se jettent par terre, frappant le sol de leur front, pleurant à chaudes larmes, poussant, du fond de leur poitrine, d'amères gémissements, étendant les mains, montrant un zèle ardent, et, se servant de cette ferveur, de cette ardeur passionnée, d'une manière contraire à leur salut. C'est que ce n'est pas parce qu'elles ont péché, que ces personnes prient Dieu ; ce n'est pas le pardon de leurs propres fautes qu'elles lui demandent ; ce zèle, elles le déploient tout entier, uniquement contre leurs ennemis, comme ferait celui qui, après avoir aiguisé le glaive, au lieu de l'employer comme il convient, l'enfoncerait dans sa propre poitrine. De même, ces gens-là ne demandent pas que leurs propres péchés leur soient remis ; c'est à obtenir la punition de leurs ennemis qu'ils font servir leurs prières, ce qui est tourner le glaive contre soi-même. C'est une invention du démon, qui veut que nous nous perdions nous-mêmes par tous les moyens, et par notre négligence, et par notre zèle. Car, tandis que les uns, négligeant la prière, irritent Dieu, parce que leur négligence montre leur mépris, les autres témoignent d'un grand zèle, mais ce zèle, ils l'emploient contre leur propre salut. Un tel, dit le démon, cède à l'indolence, cela me suffit ; il n'obtiendra jamais aucun bien ; cet autre est plein de zèle, toujours éveillé, que va-t-il arriver de lui ? Je ne peux pas éteindre son zèle, ni le précipiter dans le mépris de la prière ; j'emploierai un autre moyen pour le perdre. Quel est donc enfin ce moyen ? Je ferai en sorte qu'il emploie son zèle à violer la loi ; car, prier pour qu'il arrive du mal à ses ennemis, c'est violer la loi. Il s'en ira donc de l'église, non-seulement n'ayant tiré aucun profit de son zèle, mais encore ayant subi un plus grand dommage que celui qui résulte de la négligence ; voilà les artifices du démon. Les uns, il les perd par leur négligence ; les autres, par leur zèle même, lorsqu'ils n'emploient pas ce zèle conformément à la loi de Dieu.

11. Mais il convient de les entendre un peu, ces prières, ces prières puériles, vraies prières d'enfant ; j'ai honte, je l'avoue, de les réciter, mais il est absolument nécessaire de les dire, d'imiter ce langage d'un ignorant mal élevé. Quelles sont donc ces prières ? Vengez-moi de mes ennemis, montrez-leur que j'ai Dieu pour moi, moi aussi. Mauvaise manière de montrer, ô homme, que nous avons Dieu pour nous, que de céder ainsi, nous livrer à la fureur, à la colère, à la bile. Si Dieu est avec nous, montrons-le, par notre modestie, par notre douceur, par la perfection de notre sagesse. C'est ainsi que Dieu nous dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux.* (Matth. V, 16.) Ne voyez-vous pas que vous faites injure à Dieu, quand, pour nuire à vos ennemis, vous osez prier Dieu ? Et comment est-ce lui faire injure, me dit-on ? C'est parce que Dieu lui-même a dit : *Priez pour vos ennemis.* (Ibid. 44.) C'est lui qui nous a donné ce précepte divin. Donc, quand vous priez le Législateur de violer les lois qu'il a faites, quand vous l'invoquez, afin qu'il porte des lois contraires à ses propres lois ; quand vous adressez à Celui qui vous a défendu de prier contre vos ennemis, votre prière contre vos ennemis, ce n'est pas une prière que vous faites alors, vous ne l'invoquez pas, vous outragez le Législateur, vous irritez Celui qui allait vous accorder les biens que l'on recueille de la prière. Et comment, je vous en prie, peut-il se faire que votre prière soit écoutée, quand elle irrite celui qui l'écoute ? Car, en prononçant cette prière, c'est votre salut que vous jetez dans un gouffre ; vous tombez dans le précipice, vous qui frappez votre ennemi, sous les yeux mêmes de votre roi. Si vos mains ne le frappent pas, vos paroles le frappent ; ce que vous n'osez pas faire contre ceux qui sont des serviteurs comme vous. Essayez, montrez

la même audace sous les yeux d'un prince de ce monde; quand vos bonnes œuvres ne se pourraient compter, il vous fera aussitôt conduire à la mort. Comment! vous n'osez pas, en présence d'un magistrat, outrager votre égal; et vous qui faites cela, en présence de Dieu, dites-moi, vous ne frissonnez pas, et c'est sans crainte que vous prenez précisément le temps de l'oraison et des prières, pour vous abandonner à cette fureur, à ce délire, pour vous montrer plus pervers que celui qui réclamait les cent deniers? Oui, plus pervers, plus violent; en voulez-vous la preuve, écoutez. Un serviteur devait dix mille talents à son maître; il ne pouvait pas les lui rendre; il pria son maître de patienter, de ne pas vendre sa femme, sa maison, ses enfants, pour éteindre la dette. (Matth. xviii, 24 et suiv.) Le maître fut touché de ses gémissements, et lui remit les dix mille talents. Ce serviteur sortit, et en rencontra un autre, qui lui devait, à lui-même, cent deniers; il le prit à la gorge, et les lui réclama avec une cruauté barbare. Le maître, informé de cette conduite, le fit jeter en prison, et cette dette des dix mille talents qu'il lui avait remise, il l'exigea de nouveau, et cet homme cruel fut ainsi puni de sa rigueur barbare envers son compagnon.

12. Mais vous, voyez donc combien vous êtes plus insensés encore, et plus dépourvus de tout sentiment, quand vous priez contre vos ennemis. Cet homme ne demandait pas à son maître de réclamer, il réclamait lui-même les cent deniers; vous, au contraire, vous invoquez le Seigneur, pour cette réclamation impudente, impie. Cet autre, ce n'était pas sous les yeux de son maître, mais, hors de ses regards, qu'il étouffait son compagnon; vous, au contraire, c'est au moment même de la prière, c'est en la présence de votre roi, que vous commettez une pareille action. Et maintenant, si cet homme qui n'avait pas prié son maître de soutenir sa réclamation, qui l'avait faite, hors de sa présence, n'a obtenu aucun pardon; vous, qui excitez le Seigneur à servir lui-même votre rigueur sacrilége; vous, qui faites, sous ses yeux, une telle action, quel châtiment n'encourrez-vous pas, répondez-moi? Mais, à la pensée de votre ennemi, votre âme s'embrase, votre poitrine se gonfle, votre cœur se soulève, et il vous est impossible, quand vous vous rappelez le tort qu'on vous a fait, de réprimer votre colère? A ce feu qui vous brûle, opposez le souvenir de vos fautes, et la crainte du jugement à venir. Rappelez-vous tous les comptes que vous devez au Seigneur; les châtiments auxquels ces comptes vous exposent, et la crainte triomphera pleinement de cette colère, car c'est là une affection bien autrement puissante. Rappelez-vous la géhenne, les peines, les supplices; évoquez ces pensées, dans vos prières, et la pensée de votre ennemi ne vous viendra même pas. Faites-vous un cœur contrit; humiliez votre esprit, par la conscience de vos fautes, et la colère ne pourra pas vous troubler. Mais voici la cause de tous les vices : nous relevons, avec le soin le plus rigoureux, les péchés des autres, nous ne jetons, sur les nôtres, que des regards nonchalants. C'est tout le contraire qui convient : ne jamais oublier ses fautes, ne jamais penser à celles du prochain. Si nous tenons cette conduite, nous nous rendrons Dieu favorable, nous abjurerons l'immortelle haine contre le prochain; c'en est fait, nous n'avons plus un ennemi; que si, parfois, peut-être, nous en rencontrons un, vite, nous éteindrons cette haine, et nous obtiendrons, également vite, le pardon de nos propres fautes. Car, de même que celui qui garde le souvenir des injures qu'il a reçues d'autrui, s'oppose, par là, à ce qu'on lui remette les châtiments de ses fautes; de même, qui s'affranchit de sa colère, s'affranchit également, et vite, de ses péchés. Car si, nous, méchants, esclaves de la colère, nous oublions, pour obéir au commandement de Dieu, tous les péchés commis envers nous, à plus forte raison, le Dieu qui nous aime, le Dieu de bonté, le Dieu de pureté, le Dieu qu'aucune passion ne trouble, fermera les yeux sur nos fautes, et nous récompensera de notre charité envers le prochain, en nous accordant notre pardon. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce, et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Traduction de M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIE SUR CE SUJET :

QU'IL NE FAUT PAS DÉSESPÉRER DE SOI-MÊME

NI PRIER CONTRE SES ENNEMIS

ni se décourager quand la prière n'est pas exaucée, et que les maris doivent vivre en paix avec leurs femmes.

—

ANALYSE.

1° L'orateur éprouve de la joie en voyant les fruits de componction produits par son dernier discours. — 2° Pour bien prier il faut se souvenir de ses péchés et ne pas se souvenir de ses bonnes actions. — 3° Quand Dieu veut faire un grand miracle, il prépare le monde par des figures. Ainsi des femmes stériles enfantent pour disposer les esprits à croire l'enfantement virginal ; ainsi Jonas rejeté par la baleine figure le Christ sortant vivant des entrailles de la mort. La mort avait avalé la pierre angulaire, elle n'a pu la digérer, elle l'a rejetée et avec elle tout le genre humain. — 4° Sarra, figure de l'Eglise. — 5°-6° Déductions morales à tirer de ses dogmes. — 7°-8° Une épouse doit être tolérée malgré ses défauts. Puissance de la prière.

1. Je vous suis très-reconnaissant du bon accueil que vous avez fait à mon sermon sur la prière; vous m'avez rendu bienheureux, car *bienheureux est l'orateur à qui l'on prête l'oreille.* (Eccl. xxv, 12.) Ce ne sont pas seulement vos applaudissements et vos éloges qui m'ont prouvé votre attention, mais c'est la conduite que je vous ai vu tenir. En effet, quand je vous défendais de prier contre vos ennemis, ajoutant que ceux qui le font irritent Dieu et vont à l'encontre de sa loi (car, puisqu'il a dit : *Priez pour vos ennemis* (Math. v, 44), si nous prions contre eux, nous lui demandons de violer lui-même sa loi) ; pendant que je parlais ainsi, je voyais beaucoup d'entre vous qui se frappaient la figure et la poitrine, en versant des larmes amères, et qui levaient les mains au ciel pour implorer le pardon de semblables prières. Alors, levant moi-même mes regards vers Dieu, je lui ai rendu grâces des fruits si rapides qu'avait produits mon discours. En effet, telle est la semence spirituelle, elle n'a pas besoin d'années, de temps ni de jours, mais quand elle pénètre une âme généreuse, elle donne sans retard des épis vigoureux et parfaits ; voilà ce qui s'est passé hier pour vous. J'avais semé la componction et j'ai recueilli les gémissements de la confession, gémissements qui sont les richesses des gens de bien. Car, si ce publicain en se frappant la poitrine et en disant : *Soyez propice à un pécheur comme moi* (Luc, xxv, 25), se retira plus justifié que le pharisien, quelle indulgence ne devons-nous pas attendre pour avoir montré tant de componction en si peu de temps? Observez qu'il n'est rien de pire qu'un publicain, c'est la limite du mal; aussi, quand le Christ veut indiquer ce qu'il y a de plus mauvais, il cite toujours la courtisane et le publicain. En lui, en effet, se trouvent la violence sans crainte, la rapine sans répression, l'avarice sans honte, le trafic sans raison, le négoce sans pudeur. Cependant, celui qui avait

vécu au milieu de toutes ces infamies, a pu les réparer avec quelques mots seulement, et recevoir même plus qu'il n'avait demandé. Car, il avait dit : *Soyez propice à un pécheur comme moi,* et Dieu non-seulement lui a été propice, mais l'a justifié plus que le pharisien. Aussi, Paul dit-il : *Il peut tout faire de manière à dépasser nos prières et nos pensées.* (Eph. III, 20.) Cependant, le pharisien avait prié, il s'était tenu dans le temple, il avait invoqué le même Dieu, il avait dit plus de paroles et commencé sa prière par une action de grâces. D'où vient, cependant, qu'il a perdu les biens qu'il possédait, tandis que l'autre a obtenu la grâce qui lui manquait? C'est que la manière de prier n'était pas la même. L'une des prières était pleine d'arrogance, de faste et d'orgueil, l'autre de franchise. Aussi celui qui succombait sous le poids d'innombrables péchés, s'en est vu complétement délivré; celui qui arrivait avec un navire chargé de bonnes actions, d'aumônes, de jeûnes, se brisant sur l'écueil de l'orgueil et de la vaine gloire a fait naufrage dans le port : car se perdre par une prière c'est échouer au port. Cependant cela n'arrive point par la nature de la prière, mais par la faute de notre volonté.

2. Vous voyez donc que pour notre salut la prière ne suffit pas, mais encore qu'il faut prier suivant les lois que le Christ a établies. Or, quelles lois a-t-il établies? De prier pour nos ennemis, même pour ceux qui nous affligent le plus. Faute de le faire, nous nous perdons entièrement, comme le prouve l'exemple du pharisien. Eh bien! si cet homme, qui n'avait point prié contre ses ennemis, mais qui n'était coupable que de vanité, a été ainsi puni, quel supplice attend ceux qui ne tarissent pas lorsqu'ils parlent contre leurs ennemis! Que fais-tu donc, mon ami? Tu viens pour demander pardon de tes péchés et ton âme est pleine de colère? Lorsque nous devrions être plus doux que jamais, puisque nous parlons au Seigneur, que nous implorons pour nos péchés sa miséricorde, sa clémence et son pardon, c'est alors que nous nous irritons, que nous ressemblons à une bête furieuse, et que notre bouche se remplit de fiel? Et comment pourrons-nous, dis-moi, obtenir notre salut si, tout en prenant une attitude suppliante, nous proférons des paroles insensées, et si nous irritons le Seigneur contre nous? Tu es venu pour guérir tes blessures et non pour envenimer celles de ton prochain : c'est le moment de l'expiation, de la prière et des gémissements, non celui de la colère; celui des larmes, et non de la fureur; celui de la componction et non de l'indignation. Pourquoi tout bouleverser? pourquoi te faire la guerre à toi-même? pourquoi détruire ta propre maison? L'homme qui prie doit avant tout avoir l'âme adoucie, l'esprit apaisé, le cœur contrit : mais celui qui crie contre ses ennemis, ne retirera aucun fruit de sa prière; il ne pourra jamais s'y appliquer avec le calme nécessaire.

Ainsi nous ne devons pas prier contre nos ennemis, mais nous ne devons pas non plus nous souvenir de nos bonnes actions, de peur qu'il ne nous arrive la même chose qu'au pharisien. Car s'il est bon de nous rappeler nos péchés, il n'est pas moins bon d'oublier nos bonnes actions. Pourquoi cela? Parce que le souvenir de nos bonnes actions nous entraîne à l'orgueil, tandis que le souvenir de nos péchés nous inspire le mépris de nous-mêmes et l'humilité : ainsi l'un nous rend plus négligents et l'autre plus diligents. Car ceux qui pensent n'avoir aucun bien, deviennent plus actifs pour en acquérir : ceux qui croient posséder beaucoup se fient à leur richesse, ne montrent guère d'empressement pour en acquérir davantage.

3. Oubliez donc vos bonnes actions afin que Dieu s'en souvienne. Il dit, en effet : *Confesse le premier tes fautes, afin que tu sois justifié.* (Is. XLIII, 26); et aussi : *J'oublierai tes fautes, mais ne les oublie pas* (Ibid.).

Mais pourquoi Dieu a-t-il exaucé si promptement le publicain, tandis qu'il a laissé Isaac le prier pendant vingt ans et l'implorer pour son épouse, et que seulement alors il a exaucé les prières de ce juste? Il faut ici que je complète l'instruction que je vous ai donnée hier. Pourquoi, dis-je, cela s'est-il passé ainsi? Afin que l'exemple du publicain montre la bonté du Seigneur si prompt à exaucer, et que celui d'Isaac fasse voir la patience du serviteur dont la satisfaction est tardive, mais qui ne cesse de prier : afin que le pécheur ne désespère pas et que le juste ne se glorifie pas. *Ce ne sont pas les personnes bien portantes, mais les malades qui ont besoin de médecin.* (Matth. IX, 12.) Le publicain était malade, aussi Dieu s'est empressé de lui tendre la main : Isaac était plus affermi, aussi Dieu a semblé l'a-

bandonner pour faire valoir sa patience.

Mais ce n'est là qu'une considération accessoire. Pourquoi cette femme était-elle stérile? Il faut le dire : c'est afin que la foi ne vous manquât pas en voyant une vierge mère; c'est afin que, si un juif vous dit : comment a enfanté Marie? vous puissiez lui répondre. Comment ont enfanté Sarra, Rébecca et Rachel? En effet, quand un miracle inouï doit se manifester, il est précédé de signes précurseurs. Quand l'empereur doit passer, les soldats courent en avant pour que la foule soit prête à le recevoir; de même, quand un prodige éclatant va paraître, il est annoncé par des faits figuratifs qui avertissent le monde de l'attendre, et nous préparent à son arrivée, en prévenant l'excès de notre étonnement.

Cela se voit aussi pour la mort du Christ. Jonas l'a précédé et a préparé notre esprit. Ainsi, la baleine l'a vomi après trois jours, ne trouvant pas en lui l'aliment naturel qui lui convenait. Comparez, et voyez que l'aliment naturel qui convient à la mort est le péché; c'est là qu'elle a pris naissance, là qu'elle a pris racine, là qu'elle prend sa nourriture. Nous même, quand nous avons par imprudence avalé une pierre, notre estomac cherche d'abord à la digérer, mais bientôt il reconnaît que cette nourriture ne lui convient pas; il a beau faire, sa force digestive s'épuise sans résultat; alors ne pouvant plus supporter ce fardeau, il le vomit avec douleur. C'est ce qu'on a vu pour la mort elle-même. Elle a avalé la pierre angulaire et n'a pu la digérer; toute sa force s'y est épuisée : elle a rejeté en même temps cette nature humaine qu'elle avait également absorbée. Aussi sera-t-elle obligée à la fin de la rendre tout entière. Si donc il y a eu jadis des femmes stériles, c'était pour nous avertir d'avoir foi dans l'enfantement virginal : ou plutôt ce n'était pas seulement pour nous inspirer cette foi, c'était encore et surtout, si nous y réfléchissons profondément, pour nous faire voir que cette stérilité est la figure de la mort.

4. Mais écoutez bien; car ce que nous avons à vous dire est un peu subtil. Nous allons expliquer comment la stérilité de Sarra nous conduit par la main au dogme de la résurrection. Comment nous y conduit-elle ainsi? De même que Sarra, qui était morte au point de vue de la génération, a été régénérée par un bienfait de Dieu pour faire croître et vivre le corps d'Isaac; de même aussi le Christ étant mort a ressuscité par sa propre puissance. Et pour prouver que cette explication n'a rien de forcé, écoutez Paul, voici ce qu'il dit à propos d'Abraham. *Il ne considéra pas que la vertu de concevoir était éteinte chez Sarra, mais il se confirma dans la foi en rendant gloire à Dieu, sachant bien que tout ce qu'il promettait il pouvait aussi le faire.* (Rom. IV, 19-21.) C'est-à-dire qu'un fils pouvait lui naître par la fécondation d'un corps stérile. De plus, afin de nous conduire d'une croyance à l'autre, Paul ajoute : *Cela n'a pas été seulement écrit pour Abraham, en faveur de qui ce miracle a été accompli, mais aussi pour nous.* (Rom. IV, 23, 24.) Pourquoi? *Cela s'accomplira aussi pour les hommes qui croient à celui par lequel Jésus Notre-Seigneur est ressuscité des morts.* Voici ce qu'il veut dire. Dieu a fait naître Isaac d'un corps aussi froid qu'un cadavre; de même il a fait renaître son Fils, qui était devenu cadavre lui-même.

Mais voulez-vous trouver encore un autre symbole dans cette stérilité? L'Eglise était destinée à produire une multitude innombrable de fidèles : or, pour que vous conceviez comment elle a pu enfanter après avoir été si longtemps inféconde, infructueuse, stérile, une stérilité naturelle a précédé sa stérilité volontaire et Sarra a été la figure de l'Eglise : l'une a enfanté dans sa vieillesse, l'autre a enfanté dans les derniers temps. Pour le démontrer, écoutez Paul. *Nous sommes les fils de la femme libre.* (Gal. IV, 31.) Comme Sarra, qui était libre, était la figure de l'Eglise, voilà pourquoi il dit : *Nous sommes les fils de la femme libre.* Et il ajoute : *Nous sommes les fils de la promesse à l'exemple d'Isaac.* (Gal. IV, 28.) Qu'entend-il par cette *promesse?* De même que ce n'est pas la nature qui a fait naître Isaac, de même ce n'est point la nature, mais la grâce de Dieu qui nous a engendrés. Et il dit encore : *La Jérusalem céleste est libre, c'est elle qui est notre mère* (Gal. IV, 26); cela signifie l'Eglise. *Vous êtes parvenus*, dit-il, *à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste et à l'Eglise des premiers-nés.* (Héb. XII, 22.) Du reste si la Jérusalem céleste est l'Eglise, Sarra représente cette Jérusalem céleste, puisqu'il dit : *Elles sont deux, l'une qui engendre dans la servitude, c'est Agar : l'autre, la Jérusalem d'en-haut est libre; c'est elle qui est notre mère.* (Gal. IV, 24-26.) Il est clair que Sarra, par sa stérilité, puis par son

enfantement, représente cette Jérusalem céleste.

5. Je sais que tout cela est bien subtil, mais avec de l'attention, nous pourrons tout saisir. Nous avons envisagé le côté mystérieux et dogmatique, mais, si vous le voulez, j'entrerai dans des considérations plus pratiques. Rébecca était stérile, afin de faire éclater la pureté de son mari : il ne la répudia point, bien qu'alors aucune loi ne s'y opposât, il ne prit pas une autre femme pour remplacer son épouse de race libre. Cependant c'est ce que font bien des gens sous prétexte d'avoir des enfants et en réalité pour satisfaire leur libertinage : ils renvoient les unes, appellent les autres, excitent contre elles les concubines et remplissent leurs maisons de mille discordes. Mais ce juste n'en agit pas ainsi : content de la femme que Dieu lui avait donnée, il priait le Maître de la nature d'étendre pour lui les bornes de la nature, et il ne reprochait rien à sa femme. Comment prouver qu'il ne lui reprochait rien? Par l'Ecriture elle-même. S'il lui eût fait des reproches, l'Ecriture l'aurait aussi raconté et ne l'aurait point passé sous silence. En effet, elle raconte les bonnes et les mauvaises actions des justes afin que nous imitions les unes et que nous évitions les autres. Aussi quand sa bru Rachel se plaignait à son mari, fils d'Isaac, et que celui-ci répondait durement, l'Ecriture a tout rapporté et n'a rien caché, quand elle lui dit : *Donne-moi des enfants, ou je meurs.* Que répond-il? *Je ne suis pas Dieu, c'est lui qui t'a privée du fruit de tes entrailles.* (Gen. XXX, 1-2.) Cette demande que fait la femme, *donne-moi des enfants*, manque de raison. Tu dis à ton mari : *donne-moi des enfants*, sans tenir compte du Maître de la nature. Aussi le mari, par sa réponse sévère, repoussa sa demande insensée et lui montra à qui elle devait être faite. Mais Isaac ne dit rien de semblable et aussi sa femme ne lui fit ni plainte, ni lamentations.

Ces exemples nous enseignent en même temps la chasteté et la foi. Le mari prouve sa foi en priant Dieu; sa pureté éclate en ce qu'il ne répudie point sa femme; enfin, quand il ne lui reproche rien et qu'il ne désespère point, il met en évidence sa patience et sa modération, ainsi que sa bonté et son amour pour sa femme. Il n'a point agi comme bien des personnes maintenant qui, en pareilles circonstances, ont recours aux philtres et aux sortiléges, toutes choses superflues, inutiles, nuisibles, et qui ne servent qu'à perdre l'âme, il négligea toutes ces ressources, et, dédaignant tous les secours humains, il ne s'adressa qu'au Seigneur de la nature qui peut seul accomplir de tels vœux.

6. Ecoutez cela, maris et femmes, étudiez-le, et imitez tous ce juste. Que la femme ne respecte rien plus que son mari; que le mari n'aime rien plus que sa femme. La sauvegarde de l'existence, c'est l'accord du mari et de la femme, c'est là ce qui conserve l'univers. De même qu'un édifice s'écroule quand les fondements sont ébranlés, de même la discorde entre les époux bouleverse toute la vie. Voyez en effet! le monde est fait de villes, les villes de maisons, et chaque maison contient un mari et sa femme. Si donc la concorde n'existe pas dans les ménages, le désordre s'étendra jusqu'aux villes; si les villes sont troublées, l'univers entier sera plein de séditions, de guerres et de combats. C'est pour cela que Dieu fait de cette concorde une recommandation toute particulière, c'est pour cela qu'il défend de répudier sa femme, excepté pour cause d'adultère.

Mais, direz-vous, si elle est insolente, prodigue et luxueuse, si elle a une foule d'autres défauts? Supportez cela avec constance, et ne la renvoyez pas à cause de ses vices, mais corrigez ces vices eux-mêmes. Vous êtes à la tête du ménage, c'est pour en guérir le corps. En effet, notre corps aura beau avoir mille plaies, jamais nous ne le séparerons de la tête. De même ne vous séparez pas de votre femme, car elle est comme votre corps. Aussi saint Paul disait : *un mari doit aimer sa femme comme si c'était son propre corps.* (Eph. V, 28.) La même loi s'étend aussi aux femmes. De même que tu entretiens et que tu cultives ta tête, ô femme, de même tu dois soigner ton mari : et ce n'est pas sans raison que nous insistons sur cette nécessité. Je sais combien d'avantages procure la concorde entre mari et femme, je sais combien la discorde entraîne de maux. Alors la richesse, le bonheur d'avoir des enfants nombreux et vertueux, les magistratures et la puissance, la gloire, les honneurs, les délices, le luxe et toutes les félicités imaginables, ne peuvent réjouir un mari et une femme qui sont en querelle.

7. Voilà donc quelle doit être notre principale étude. Votre femme a un défaut? faites ce qu'a fait Isaac : priez Dieu. S'il a pu, par la

puissance de la prière, suppléer à l'impuissance de la nature, nous pourrons à plus forte raison, corriger les vices de la volonté, si nous invoquons Dieu assidument. Si Dieu voit que, par amour pour sa loi, vous supportez avec constance les défauts de votre femme, il vous aidera à la corriger et vous récompensera de votre patience. *Comment savez-vous si vous sauvez votre femme? Comment savez-vous si vous sauvez votre mari?* (I Cor. VII, 16.) Ne vous découragez pas, ne désespérez pas. Elle peut se corriger, et quand même elle ne se corrigerait pas, votre patience est toujours méritoire. Mais si vous la répudiez, vous êtes pécheur tout le premier, puisque vous transgressez la loi, et vous êtes adultère au jugement de Dieu. *Quiconque*, dit-il, *renverra sa femme, autrement que pour adultère, l'entraîne à l'adultère.* (Matth. V, 32.)

Souvent vous prenez une femme plus difficile que la première, vous n'avez fait que changer un mal pour un pire et votre repos n'y gagne rien. Si la seconde vaut mieux que la première, vous ne pouvez pas goûter avec elle des plaisirs purs, en songeant que vous êtes regardé comme adultère à cause de celle que vous avez renvoyé; et, en effet, ce divorce est un adultère. Ainsi, quand vous voyez se présenter une difficulté dans le mariage ou dans toute autre chose, ayez recours à Dieu; lui seul peut nous tirer des embarras de la vie; en effet, la prière est une arme bien puissante. Je l'ai dit souvent, je le dis maintenant, et je ne cesserai point de le dire : Si pécheur que vous soyez, considérez le publicain qui a été exaucé, qui s'est purifié de tant de péchés. Voulez-vous savoir ce que peut la prière? Auprès de Dieu même, l'amour ne suffit point sans la prière. Ce n'est pas moi qui parle, car je n'oserais pas vous dire de moi-même une chose aussi grave. Apprenez de l'Ecriture même que là où l'affection seule échoue, la prière réussit. *Un de vous, ayant un ami, vient et lui dit: Mon ami, prête-moi trois pains; l'autre répond: La porte est fermée, les enfants sont couchés, ne me tourmente pas. Eh bien! je vous le dis; ce qu'il aurait refusé à l'amitié, il l'accordera à l'importunité et donnera tout ce qu'il faudra.* (Luc, XI, 5, 8.) Vous voyez ainsi que l'affection n'a point suffi sans la persévérance. Car le solliciteur était ami, mais pour qu'on ne croie pas que cela lui ait suffi, l'Ecriture dit : *Ce qu'il aurait refusé à l'amitié, il l'accordera à l'importunité.* Ainsi, dit-elle, l'amitié était impuissante, mais alors la persévérance réussira. Et sur qui cela s'est-il vérifié? sur le publicain. Il n'était pas l'ami de Dieu, mais il l'est devenu : ainsi, même si vous êtes son ennemi, la persévérance vous rendra son ami. Voyez encore la Chananéenne et écoutez ce que le Christ lui dit d'abord : *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens.* (Matth. XV, 26.) Cependant comment l'a-t-il fait, si ce n'était pas une bonne action? Cette femme l'a rendue bonne par sa persévérance; ce qui nous enseigne que l'homme le moins digne d'un bienfait finit par le devenir en persévérant.

8. Si je parle ainsi, c'est pour vous empêcher de dire: Je suis un pécheur, je n'ose parler, je ne puis prier. Celui-là est écouté qui croit ne pas l'être; celui, au contraire, qui est sûr de lui devrait craindre, tel que le pharisien : tandis que celui qui se regarde comme repoussé et indigne d'attention, est écouté plus qu'un autre; tel que le publicain. Voyez combien d'exemples vous en avez : la Chananéenne, le publicain, le voleur sur la croix, l'ami que la parabole nous représente demandant trois pains et les obtenant, non par amitié, mais par importunité. Si chacun d'eux avait dit : je suis un pécheur, couvert de tant de honte que je ne dois pas me présenter; cela n'aurait servi à rien. Mais comme chacun d'eux n'a pas considéré la grandeur de ses péchés, mais l'inépuisable bonté de Dieu, il a été confiant et audacieux : tout pécheur qu'il était, il a demandé plus qu'il ne croyait mériter, et il a réussi à l'obtenir.

Songeons à tous ces exemples et gardons-en la mémoire : prions sans cesse avec vigilance, avec confiance, avec un bon espoir, avec un zèle infatigable. Toute cette ardeur que d'autres mettent à faire des vœux contre leurs ennemis, mettons-la à prier pour nos ennemis, pour leurs frères, et nous obtiendrons en même temps la satisfaction de nos désirs personnels. Car notre bienfaiteur est si bon pour nous qu'il désire encore plus donner que nous ne désirons recevoir. Ainsi, bien pénétrés de tous ces exemples, quand même nous serions tombés au plus profond abîme de la perversité, ne désespérons pas, même alors, de notre salut, mais présentons-nous avec une bonne espérance, et persuadons-nous que nous obtiendrons tout ce que nous demanderons, pourvu

que nous le demandions en observant la loi portée par celui qui *peut tout faire de manière à dépasser nos prières et nos pensées.* (Eph. III, 20.)

Au Christ, Souverain tout-puissant, notre Dieu, appartient gloire, honneur et adoration, ainsi qu'au Père éternel et au Saint-Esprit, principe de toute vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduction de M. HOUSEL.

HOMÉLIES

SUR LA DISGRACE D'EUTROPE.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

L'eunuque Eutrope, homme de la plus basse extraction et sans aucun mérite réel, à force d'intrigues et de souplesse, était devenu tout-puissant auprès de l'empereur Arcadius, qui l'avait comblé d'honneurs et de richesses, et qui même venait de l'élever au consulat. Abusant de son crédit, il avait vexé le peuple et persécuté l'Eglise; entre autres lois injustes, il en avait porté une pour abolir le droit d'asile dont jouissaient alors les temples. Il trouva dans saint Jean Chrysostome une âme ferme qui s'opposa à toutes ses entreprises, qui le reprit avec force de tous les abus qu'il faisait de son pouvoir, et qui lui représenta avec sincérité les périls que lui faisaient courir les excès auxquels il se livrait. Tout le peuple et tous les soldats auxquels se joignit l'impératrice, demandèrent à grands cris la déposition de cet odieux ministre, à l'empereur, qui, honteux lui-même de sa faiblesse, et ouvrant enfin les yeux, lui fit donner ordre de sortir sur-le-champ de la cour, avec défense d'y reparaître. Abandonné du prince et chargé de la haine publique, Eutrope ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de saint Jean Chrysostome qu'il avait souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'était efforcé d'abolir, et où il se réfugia dans sa disgrâce. L'empereur envoie plusieurs de ses gardes pour l'en arracher par force ; Chrysostome s'oppose à leur violence, il défend un ennemi mortel dont il s'était attiré la haine par sa vertu, et obtient du prince qu'Eutrope puisse demeurer en sûreté dans l'enceinte de l'église. Tous les soldats qui se trouvaient alors à Constantinople, s'assemblent aussitôt autour du palais; ils poussent de grands cris, font retentir leurs armes, et veulent qu'on leur livre Eutrope pour en faire justice. Arcadius se présente à cette multitude mutinée ; ses ordres ne sont pas écoutés, il faut qu'il ait recours aux prières : il les conjure de respecter l'asile sacré des autels ; et ce n'est qu'à force de larmes qu'il vient à bout de calmer leur fureur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule pour voir humilié et abattu celui qu'il avait vu si insolent dans la prospérité. La plupart étaient animés contre lui, ils étaient fâchés qu'on lui eût ouvert l'église, ils auraient voulu ou l'immoler eux-mêmes à leur vengeance, ou qu'on l'eût livré à la haine publique.

Saint Jean Chrysostome entreprend de les toucher et de les attendrir en faveur de ce malheureux, de faire succéder dans leur âme les sentiments de la douceur et de la compassion à ceux de l'indignation et de la haine, et de les engager même à demander sa grâce à l'empereur. Sans chercher à justifier Eutrope, il montre dans sa personne un exemple frappant de l'instabilité des grandeurs humaines et de la fragilité des biens de ce siècle, et il le montre d'une manière si vive et si touchante, il mêle avec tant d'art les divers mouvements dont il fait usage, qu'il change absolument la disposition de son auditoire et le fait fondre en larmes. Abondance d'images, variété et gradation de sentiments, richesse de pensées et d'idées douces et simples, grandes et sublimes ; voilà ce que nous offre l'homélie sur la disgrâce d'Eutrope, un des plus beaux discours, sans doute, qui nous soient venus de l'antiquité.

On pourra être choqué dans ce discours des paroles un peu dures que l'orateur lance contre un malheureux étendu à ses pieds, et qu'il lui adresse souvent à lui-même ; mais, il ne faut pas oublier que le peuple extrêmement animé contre cet homme auquel S. Chrysostome avait donné refuge, et qu'il fallait en quelque sorte flatter d'abord le ressentiment populaire pour le calmer ensuite.

Le discours de saint Jean Chrysostome eut son effet; il sauva pour le moment la vie d'Eutrope, qui, quelques jours après ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, fut pris et banni en Chypre. On le tira de cette île pour le ramener à Chalcédoine, où on lui fit son procès, et où il fut condamné à avoir la tête tranchée.

1°-2° Admirable amplification de ce texte : *Vanité des vanités*, etc. — 3°-4° Eutrope, obligé de se réfugier dans l'église à laquelle il avait enlevé le droit d'asile. — 5° *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

1. Eternelle vérité, vérité actuelle surtout : *Vanité des vanités, et tout est vanité!* (Eccl. I, 2.) Où est-elle maintenant la pompe brillante du consulat? où sont les splendides lumières? où sont, et les applaudissements, et les chœurs, et les banquets, et les fêtes? où sont les cou-

ronnes et les draperies? et le bruyant frémissement de la ville; et, avec les courses du cirque, les acclamations triomphantes; et, avec les spectateurs, leurs flatteries? De toutes ces joies, plus rien : le vent, d'un souffle, a jeté sur la terre tout le feuillage, nous a montré l'arbre nu, ébranlé jusqu'à la racine ; car tel a été le choc de la tempête, qu'elle menace d'arracher jusqu'à la racine de l'arbre, maintenant qu'elle a brisé tous les liens qui l'attachaient à la terre. Où sont-ils maintenant les amis fardés? où sont-ils ceux qui se rassemblent autour des coupes, autour des tables? où est-il l'essaim des parasites ? et le vin sans mélange , versé tant que le jour dure; et les cuisiniers industrieux, et les courtisans de l'homme puissant, concertant pour lui plaire toutes leurs actions, tous leurs discours? C'était la nuit que tout cela, un songe; le jour a paru, évanouissement! c'étaient des fleurs du printemps; le printemps passé, tout s'est flétri; c'était une ombre, et l'ombre a disparu; c'était un fruit qui s'est gâté; c'étaient des bulles d'air qui n'ont pu tenir; c'était une araignée, on a marché dessus. C'est pourquoi nous répétons cette parole de l'Esprit-Saint, sans nous lasser de la redire : *Vanité des vanités, et tout est vanité!* Car, cette parole, il faut l'inscrire, et sur les murs, et sur les vêtements, et dans la place publique, et dans les maisons, et dans les rues, et sur les portes, et dans les vestibules; et surtout, et toujours, c'est dans la conscience de chacun de nous, qu'il la faut incruster, pour la méditer sans relâche. Puisque les affaires, qui ne sont que tromperie, et les visages qu'hypocrisie et mensonge, paraissent aux yeux du grand nombre la vérité, cette parole, il n'est pas de jour qu'il ne soit nécessaire de la faire entendre ; au moment du dîner, au moment du souper, dans tous les entretiens, chacun doit dire à son voisin, et, en même temps, le voisin doit dire: *Vanité des vanités, et tout est vanité!* Me suis-je lassé de te répéter, que l'or est un esclave fugitif? Mais, toi, tu ne voulais pas nous écouter. Ne te disais-je pas que c'est un domestique ingrat? Mais, toi, tu ne voulais rien entendre. Et voici que les affaires, l'expérience te montrent que ce n'est pas seulement un fugitif, un ingrat, mais, de plus, un meurtrier : car c'est ton or, c'est lui qui fait maintenant que tu trembles et que tu as peur. Ne te disais-je pas, quand tes reproches continuels s'indignaient de ma véracité : je suis ton ami, moi, plus que tes flatteurs? je suis, moi qui te blâme, plus jaloux de tes intérêts que ceux qui veulent te complaire? N'ajoutais-je pas à ces paroles : crois-en plus les amis qui te blessent que les ennemis t'apportant leurs baisers? Si tu avais supporté mes blessures, leurs baisers n'auraient pas enfanté cette mort pour toi : mes blessures produisent la santé, tandis que leurs baisers t'ont causé une maladie incurable. Où sont maintenant les échansons? où sont-ils, les appariteurs, écartant la foule au milieu des places sur ton passage? et ces milliers de panégyristes chantant partout tes louanges? Ils ont pris la fuite, désavoué ton amitié; des périls où te jette leur abandon, ils se sont fait leur sûreté. Mais nous, nous ne sommes pas de ces hommes; mais nous, malgré ton aversion, nous ne t'abandonnons pas, et, dans ta chute, nous t'enveloppons de nos soins. Oui, traitée par toi en ennemie, l'Eglise a étendu son voile, l'a déployé sur toi, et t'a reçu; tandis que ces théâtres, chers objets de tes soins, qui, tant de fois, ont suscité ta haine contre nous, t'ont trahi, perdu. Cependant, nous te disions toujours et sans cesse : que fais-tu ? Pourquoi cette fureur contre l'Eglise? ce délire qui te pousse toi-même aux précipices? tu courais, sourd à tous nos cris. Et tandis que le cirque qui t'a pris tout ton or aiguise contre toi le glaive, l'Eglise, qui n'a jamais joui que de ta colère insensée, s'agite pour toi de toutes parts, autour de ces filets dont elle veut t'arracher.

2. Et ces choses, je ne les dis pas pour fouler sous mes pieds celui que je vois renversé, mais pour affermir ceux qui sont encore debout; je ne fais pas à l'homme meurtri de nouvelles blessures, mais ceux qui sont jusqu'à présent sans blessures, je les veux conserver dans un état de santé que rien n'ébranle; je n'enfonce pas sous la vague l'homme déjà saisi par le tourbillon, mais aux navigateurs que poussent les vents prospères j'enseigne ce qu'il faut savoir pour ne pas sombrer. Comment éviter ce malheur? Pensons à l'inconstance des choses humaines. Oui, si l'homme qui est devant vous avait craint cette inconstance, il ne subirait pas cette inconstance. Mais, puisque ni chez lui, ni dehors, les conseils n'ont pu le corriger, vous, du moins, qui vous parez de vos richesses, faites votre profit de son infortune, car rien n'égale les choses humaines en fragilité. Quelques mots que vous employiez

pour faire entendre que cela n'a pas de valeur, vous serez au-dessous de la vérité. On a beau dire une fumée, un brin d'herbe, un songe, des fleurs du printemps : de quelque nom qu'on désigne les choses humaines, caduques, périssables, elles le sont plus encore, plus néant que le néant même. Et maintenant qu'il y ait à la fois dans les choses de ce monde néant et précipice, en voici la preuve. Quel homme fut plus élevé que celui-ci ? La terre entière vit-elle rien d'égal à ses richesses ? N'était-il pas monté au faîte des honneurs ? N'est-il pas vrai que tous tremblaient, frémissaient devant lui ? Mais, voici qu'à présent les prisonniers sont moins affligés que lui, les esclaves sont moins misérables, les mendiants, les affamés sont moins indigents; chaque jour, il voit les glaives aiguisés, et la fosse des criminels, et les bourreaux, et la mort au bout du supplice; il n'a pas même le souvenir de sa grandeur passée ; il ne jouit pas même des rayons du soleil ; la pleine clarté du jour est comme la nuit la plus épaisse pour ce captif environné de murailles et privé de l'usage de ses yeux. Inutiles efforts d'un discours impuissant à exprimer l'angoisse d'un homme qui attend d'heure en heure le coup de la mort ! Qu'est-il besoin de nos paroles, quand il s'est lui-même comme dessiné à nos yeux, nous montrant de son âme une si claire image ? Hier, quand il vit venir à lui les gens du palais de l'empereur qui voulaient l'arracher violemment de ces lieux, quand il courut vers les vases sacrés, son visage était, voyez-le encore, absolument le visage d'un cadavre ; ajoutez à cela le grincement de ses dents et le craquement de ses membres, et le tremblement de tout son corps, et ses cris inarticulés, et sa langue engourdie, et tout son aspect enfin, n'eût-on pas dit, à le voir, que son âme s'était comme pétrifiée.

3. Et si je parle ainsi, ce n'est pas que je veuille l'outrager, je ne foule pas sous mes pieds son infortune; au contraire, je veux vous fléchir, vous résoudre à la pitié, vous persuader qu'il doit vous suffire du châtiment qui a eu lieu. Puisqu'il y a parmi nous un grand nombre d'hommes qui nous accusent, nous aussi, et nous reprochent de l'avoir recueilli près de l'autel, c'est pour attendrir leur âme insensible que j'étale les souffrances de cet infortuné.

Voyons, d'où vient ton indignation, parle, mon ami, mon frère ? C'est que, me répond-il, celui qui s'est réfugié dans le sein de l'Eglise, a combattu l'Eglise sans relâche. Eh bien ! c'est précisément pour cette raison qu'il faut surtout rendre gloire à Dieu. Dieu a permis que cet homme fût forcé de reconnaître et la puissance de l'Eglise et sa mansuétude : sa puissance, parce que l'homme précipité de si haut ne l'a été que pour avoir combattu l'Eglise ; sa mansuétude, parce que l'Eglise combattue par lui étend sur lui maintenant son bouclier, et le reçoit sous ses ailes, et le met à l'abri de tous les périls, et, oubliant les injures passées, ouvre son sein pour le recevoir avec affection, avec amour. Voilà le plus glorieux de tous les trophées, voilà la victoire la plus éclatante, voilà ce qui ouvre les yeux des Gentils, voilà ce qui confond les Juifs, voilà ce qui met au visage de l'Eglise de splendides rayons ; voyez ! son ennemi est chargé de chaînes ; elle le prend, elle lui fait grâce ; autour de l'infortuné, la solitude ; tous le dédaignent : seule, comme une mère affectueuse, l'Eglise l'a caché sous ses voiles, et à la fierté du ressentiment impérial, et à la colère du peuple, et à une haine implacable, elle tient tête ! voilà, par excellence, l'ornement du sanctuaire.

Quel ornement ! me réplique-t-on : le monstre qui a tant à expier, ce cupide, ce pillard, on lui permet de toucher le sanctuaire ! Ne prononcez pas ces paroles, puisque aussi bien la femme de mauvaise vie a touché les pieds du Christ, cette femme qui avait tant à expier, cette impudique ; et il n'y avait pas là une raison d'accuser Jésus. Mais ce qui arriva fut un prodige digne d'être célébré dans des cantiques de gloire ; car le Dieu pur n'a pas été souillé par la femme impure ; mais celle qui avait tant à expier, la femme de mauvaise vie, au contact de l'être pur et sans reproche, a reconquis la pureté. Ne garde pas le souvenir des injures, ô homme ! Nous sommes les serviteurs de Celui qui, sur la croix, disait : *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34.) Mais, me réplique-t-on, entre ce refuge et lui, lui-même a mis un mur, que ses édits, que ses lois ont élevé. Mais, voyez donc ! l'expérience lui a montré ce que valait ce qu'il a fait ; et sa loi, il a été le premier à l'enfreindre, grâce à ce qu'il a fait ; et le voilà le spectacle de la terre, et du lieu où il se trouve, son silence même est une voix qui avertit ainsi l'univers : Ne faites pas ce que j'ai fait, pour ne pas souffrir ce

que je souffre. Il nous instruit du haut de la tribune où l'a porté son malheur, et une grande clarté illumine l'autel, redoutable aujourd'hui surtout, et triomphant, parce qu'il tient le lion enchaîné. Car s'il est vrai que la splendeur impériale consiste à être assis sur le trône, revêtu de la pourpre et le front ceint du diadème, quel éclat n'ajoutent pas à la majesté de l'empereur les barbares qu'on voit à ses pieds, les mains liées au dos, la tête inclinée vers la terre ! Mais ce qui prouve qu'il n'est pas besoin ici de la persuasion des discours, c'est l'empressement qui vous fait tous accourir. Car voici que le spectacle est brillant pour nous aujourd'hui, et l'assemblée est magnifique, et toute cette foule que j'ai vue, à la fête de Pâques, réunie dans le temple, je la revois encore ici à cette heure ; le silence de cet homme, plus retentissant que les trompettes, a convoqué le peuple tout entier au cri qui s'échappe de la réalité de son malheur. Les jeunes filles ont laissé vides leurs chambres ; les femmes, leurs gynécées ; les hommes, la place publique, et, tous ensemble, vous vous êtes empressés d'accourir pour voir ici la nature humaine confondue, la fragilité des choses du siècle mise à nu, cette courtisane qui se nomme la fortune, avant-hier, hier, si resplendissante encore, aujourd'hui nous montrant un visage (car la prospérité fille de la rapine a des rides plus hideuses que la plus difforme décrépitude), d'où l'adversité, comme avec l'éponge, a fait disparaître le fard, le plâtre, tout l'éclat emprunté.

4. Car voilà jusqu'où s'étend la puissance du coup que l'on vient de frapper : l'homme glorieux, l'homme illustre est devenu le plus vil de tous les misérables. Pour le riche qui se rend à ce spectacle, le profit est grand : car, à contempler la chute qui précipite d'un faîte si élevé, celui qui d'un signe remuait le monde ; à le voir ramassé sur lui-même ; à voir que le lièvre timide, que la grenouille craintive connaissent moins que lui la terreur; à le voir, sans liens qui le retiennent, rivé à cette colonne où, à défaut de chaînes, l'épouvante l'étreint ; à voir l'effroi, le tremblement qui l'agite, l'arrogance tombe, l'orgueil se dissipe, l'âme se prend à méditer ce qu'il est nécessaire de méditer des choses humaines, et l'on emporte dans son cœur, en se retirant, les paroles de l'Ecriture, démontrées par la réalité, à savoir que, *toute chair est une herbe des champs ; toute gloire humaine comme une fleur des champs : l'herbe s'est désséchée, la fleur est tombée.* (Isaï. XL, 6, 7.) Autres paroles : *Comme l'herbe des champs, ils seront vite séchés ; comme les plantes de nos jardins, ils seront vite tombés.* (Ps. XXXVI, 2.) Autres paroles encore : *Ses jours sont une fumée* (Ps. CI, 4), et tous les exemples du même genre. Pour le pauvre, à son tour, qui entre et qui vient voir, il ne se prend plus en pitié ; il ne gémit plus de son indigence ; au contraire, il remercie sa pauvreté, qui est pour lui un sûr asile, un port sans tempêtes, un solide rempart : et, plus d'une fois, devant un tel spectacle, il lui arrivera de préférer sa condition présente à la courte possession de tous les biens de ce monde, inséparables du danger de voir bientôt son sang répandu. Comprenez-vous de quel rare profit, et pour les riches et pour les pauvres, et pour les petits et pour les grands, et pour les esclaves et pour les hommes libres, est le spectacle de ce réfugié ? Comprenez-vous quel remède chacun doit emporter dans son cœur, s'il suffit de voir pour être guéri ? Ai-je fléchi vos ressentiments, éteint votre colère, attendri votre dureté ? Vous ai-je attirés à la compassion? Je n'en doute pas, j'en suis assuré, j'en crois vos visages, et vos larmes que je vois jaillir. Eh bien ! puisque chez vous le roc s'est transformé en une terre fertile, en une grasse campagne, courage ! quand le fruit de la miséricorde sera sorti de son germe, quand le riche épi de la sympathie et de l'amour se dressera devant nous, nous tomberons aux pieds de l'empereur, ou plutôt nous prierons le Dieu de mansuétude de fléchir la colère de l'empereur, d'attendrir son cœur, pour que nous obtenions tout entière la grâce de cet infortuné. Déjà, depuis le jour qu'il est venu chercher ici un refuge, les dispositions ont bien changé. Car aussitôt que l'empereur eut appris qu'il s'était précipité dans cet asile, que l'armée l'avait suivi, que les soldats, aigris par ses fautes, demandaient son supplice, il parla longtemps pour faire tomber leur colère ; il ne voulait pas qu'on se bornât à rappeler les égarements, mais qu'on se ressouvînt aussi de ses services, et qu'on tînt en compte, et il disait que sa reconnaissance ne les oubliait pas, que pour les torts de l'homme, il les pardonnait. Cependant l'indignation se réveillait, l'empereur avait été outragé ; les soldats criant, trépignant, réclamant l'arrêt de mort, agitaient leurs lances ;

des larmes coulèrent alors des yeux du plus clément des princes, il parla de la table sainte, refuge du malheureux, et c'est ainsi qu'il apaisa les colères.

5. A nous maintenant d'ajouter les paroles qui conviennent à notre ministère. Quel pardon pourrez-vous mériter, si, quand l'empereur outragé oublie son injure, vous, qui n'avez rien eu à souffrir, vous persistez dans votre haine implacable? Comment, au sortir de cette assemblée, prendrez-vous votre part de nos mystères? Comment pourrez-vous prononcer cette prière qui nous prescrit de dire : *Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons nous-mêmes à ceux qui nous doivent* (Matth. VI, 12), s'il vous faut le supplice de votre débiteur? Il vous a prodigué les injustices et les outrages? Nous ne voulons pas en disconvenir. Cependant nous ne sommes pas à l'heure de la justice, mais de la pitié; ce n'est pas l'heure des comptes sévères, mais de la clémence; l'heure de l'examen, mais du pardon; l'heure de la sentence et du jugement, mais de la compassion et de l'indulgence. Plus de fureurs, plus de haines, mais bien plutôt prions le Dieu de clémence d'ajouter à ses jours, de l'arracher au supplice qui le menace, qu'il revienne lui-même de ses égarements; rendons-nous ensemble auprès du clément empereur; au nom de l'Eglise, au nom du sanctuaire, demandons-lui pour un seul homme, pour que cet homme vive, sa grâce, comme un présent offert à la table sainte. Si nous le faisons, l'empereur accueillera notre prière, et Dieu, avant l'empereur, agréera notre conduite, et récompensera magnifiquement notre humanité. Car, autant il hait et déteste l'homme cruel, autant il aime et chérit celui qui est doux et miséricordieux. Si c'est un juste, Dieu lui tresse de plus brillantes couronnes; si c'est un pécheur, Dieu ne voit plus ses péchés, et la sympathie, l'amour montré par ce pécheur aux compagnons de son exil sur la terre, est la mesure de l'amour que le Seigneur lui réserve en échange. Car, *c'est la miséricorde que je veux, dit le Seigneur, et non le sacrifice.* (Osée, VI, 6.) Et partout l'Ecriture nous montre Dieu recherchant la miséricorde et nous la représentant comme le meilleur moyen d'effacer les péchés. C'est donc ainsi qu'à notre tour nous nous rendrons notre Dieu favorable; c'est ainsi que nous réparerons nos fautes; c'est ainsi que nous serons la parure de l'Eglise; c'est ainsi que nous mériterons, comme je vous l'ai dit, les louanges d'un prince clément et les applaudissements de tout le peuple, et les extrémités de la terre admireront notre clémence et notre douceur, que toutes les bouches vont célébrer à l'envi. Hâtons-nous donc de jouir de ces grands avantages; à genoux, implorons, prions; arrachons à ses dangers le captif, le fugitif, le suppliant, pour qu'il nous soit donné à nous-mêmes d'obtenir les biens qui nous attendent, par la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient la gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Prononcée après qu'Eutrope, pris hors de l'église, eut été livré au supplice. — Des saintes Ecritures, et sur ce texte : « Adstitit regina a dextris tuis » (Ps. XLIV, 10.)

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

On ne retrouve plus dans cette homélie le style de saint Chrysostome. Ce n'est plus cette éloquence facile, coulante, familière et élégante. C'est un langage dur, pénible, saccadé, embarrassé. L'ordre logique est souvent interrompu. Ses idées se succèdent et ne se lient pas. La seconde partie, sur les noces de l'Eglise, a surtout paru à Tillemont indigne de saint Chrysostome, du reste c'est le même style partout.

1° Combien la lecture de la sainte Ecriture est en même temps utile et agréable. — Magnifique éloge de la stabilité de l'Eglise. — 2° Le chrétien ne craint pas les puissances de ce monde. — 3° Saint Chrysostome attaque souvent les riches parce que les riches attaquent toujours les pauvres ; d'ailleurs il distingue toujours entre les bons et les mauvais riches. — 4° Ne craignons que le péché, ayons la conscience pure et tout sera sauf. Adam est tombé dans le paradis, Job s'est sauvé sur son fumier, imitons celui-ci. — 5° La vie présente est un séjour dans une hôtellerie. — 6° Ne ravissez pas les biens terrestres, ravissez le royaume du ciel. Attachez-vous à l'Eglise. L'orateur célèbre les louanges de l'Eglise. — 7° Comment il faut interpréter les passages où l'Ecriture semble attribuer à Dieu des passions. — 8° Des différents noms que Dieu prend dans les Ecritures. — 9° Encore l'Eglise et Dieu. — 10° Dieu ne se montre pas aux créatures tel qu'il est, mais il modère son éclat. Transfiguration de Jésus-Christ. — 11° Que les comparaisons les plus sublimes que puisse employer le langage humain sont toujours fort au-dessous de l'infinie beauté de Dieu. — 12° Le vrai trésor. La dot de l'épouse du Christ. — 13° La totalité de la dot ne sera payée que dans la vie future, dans ce monde nous ne recevons que des arrhes. — 14° La dot sera d'un prix infini. — 15-17° Commentaire de ces paroles du psaume XLIV, 10 : *Adstitit regina a dextris tuis*, etc.

1. Agréable est la prairie et le jardin, mais bien plus agréable la lecture de l'Ecriture sainte. Là-bas on voit les fleurs se flétrir ; ici fleurir les pensées ; là-bas souffle le zéphyr ; ici l'Esprit divin ; là-bas des haies formées d'épines ; ici la divine Providence est notre rempart ; là-bas le chant des cigales ; ici la voix retentissante des prophètes ; là-bas le plaisir des yeux ; ici l'utilité de la lecture. Le jardin n'occupe qu'une place, les Ecritures sont partout répandues sur la terre ; le jardin est nécessairement assujéti aux influences des saisons, les Ecritures ne connaissent ni l'hiver, ni l'été, toujours riches de feuillage, et surchargées de fruits. Appliquons-nous donc à la lecture de l'Ecriture sainte, car cette application à l'Ecriture chasse le découragement, engendre le plaisir, détruit la perversité, affermit les racines de la vertu, qu'elle préserve de toute agitation, de toute secousse. La mer est en fureur, mais ton navire s'avance tranquille ; c'est que tu as pour pilote l'Ecriture ; c'est que tu tiens un câble que ne peut rompre l'assaut des choses humaines. Et je ne mens pas ; j'ai pour témoin la réalité même des choses. Il y a peu de jours que l'église était assiégée ; vinrent des soldats, une armée entière ; leurs yeux lançaient des flammes, et l'olivier ne s'est pas desséché ; les glaives sont sortis des fourreaux, et nul n'a reçu de blessure ; les portes du palais de l'empereur s'agitaient et tremblaient, et l'église n'était pas ébranlée ; cependant c'était ici que se ruait le flot de la guerre. Car c'était ici qu'on recherchait le fugitif, et nous nous tenions devant lui, pour le défendre, sans craindre la fureur des soldats. Pourquoi ? c'est que nous avions pour gage de notre inébranlable fermeté, la parole : *Tu es Pierre, et sur*

cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. (Matth. XVI, 18.) Et quand je dis l'Eglise, ce n'est pas le lieu seulement, mais surtout le Dieu; je ne parle pas des murs matériels d'une église, mais des lois de l'Eglise. Quand tu te réfugies dans une église, ne demande pas ton refuge à un lieu, mais à ton propre cœur. Car l'Eglise n'est pas un mur, un toit, mais une foi, une règle de vie.

Ne dis pas que c'est l'Eglise qui a livré celui qui a été livré. S'il n'avait pas abandonné l'Eglise, il n'aurait pas été pris. Ne dis pas qu'il s'est réfugié et qu'il a été livré. Ce n'est pas l'Eglise qui l'a abandonné, mais c'est lui-même qui a abandonné l'église. Ce n'est pas dans l'église qu'il a été livré, mais dehors. Pourquoi donc a-t-il abandonné l'église? Tu voulais être sauvé? Tu devais ne pas lâcher l'autel. S'il n'y avait pas là des murailles, il y avait, pour te mettre en sûreté, la providence de Dieu. Tu étais un pécheur? Dieu ne te repousse pas : *Car il n'est pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence.* (Matth. IX, 13.) La femme de mauvaise vie a été sauvée pour avoir touché les pieds du Seigneur. Avez-vous entendu la lecture de ce jour? Ce que je vous dis, c'est pour que vous n'hésitiez jamais à vous réfugier dans le sein de l'Eglise. Demeurez dans l'Eglise, et vous ne serez pas trahis par l'Eglise. Mais si vous vous enfuyez loin de l'Eglise, la faute n'en est pas à l'Eglise. Car, tant que vous restez au dedans, le loup ne s'approche pas; mais une fois sortis, vous devenez la proie de la bête féroce; n'en accusez pas la bergerie, mais votre démence. Non, il n'est rien d'égal à l'Eglise. Ne me parlez ni d'armes, ni de murailles; les murailles, le temps les détruit, mais l'Eglise ne sait pas vieillir. Les murailles sont démolies par les barbares, mais l'Eglise défie jusqu'aux démons. Je ne fais pas d'étalage de paroles; mes preuves, c'est la réalité. Combien d'ennemis ont combattu l'Eglise, et combien sont morts, tandis que sa tête s'est élevée au-dessus des cieux! Voici quelle est la grandeur de l'Eglise : ses combats sont des victoires; ses dangers des triomphes; les outrages rehaussent sa gloire; ses blessures la trouvent indomptable; les tourbillons ne l'engloutissent pas; les tempêtes ne lui font jamais un naufrage; c'est un lutteur invincible; c'est un athlète qu'on ne terrasse pas. Pourquoi donc a-t-elle consenti à cette guerre? pour avoir à montrer un trophée plus glorieux. Vous avez vu ce jour fameux, et tant d'armes qui s'agitaient, et cette armée furieuse, plus violente que l'incendie, et nous nous empressions de nous rendre au palais de l'empereur. Qu'est-il arrivé? Par la grâce de notre Dieu rien ne nous frappa de terreur.

2. Ce que je dis, c'est pour que, vous aussi, vous fassiez comme nous. Pourquoi n'avons-nous pas été frappés de terreur? C'est que, de tous ces objets de terreur, nous n'en redoutions aucun. Car qu'y a-t-il de terrible? la mort? elle n'a rien de terrible; elle nous mène rapidement au port qui ne connaît pas de tempêtes. Mais tes biens seront confisqués? *Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu je m'en retournerai.* (Job. I, 21.) Mais les exils? *C'est au Seigneur qu'appartient la terre, et ce qui la remplit.* (Ps. XXIII, 2.) Mais les calomnies? *Réjouissez-vous et soyez pleins d'allégresse quand on dira de vous toute espèce de mal en mentant, parce que votre récompense est considérable dans les cieux.* (Matth. V, 12.) Je voyais les glaives, et je pensais au ciel; j'attendais la mort, et je me rappelais la résurrection; je voyais ici-bas les souffrances, et j'énumérais les récompenses d'en-haut; je remarquais les attaques, et je méditais la céleste couronne; car la raison de mes combats suffit pour me donner le courage et la consolation. J'étais certes un homme qu'on emmène, mais il n'y avait pas là, pour moi, de déshonneur : car, en fait de déshonneur, il n'en est qu'un, le péché. Quand la terre entière voudrait ton déshonneur, si tu ne te déshonores pas toi-même, tu ne seras pas déshonoré, Il n'est de trahison que celle qui livre la conscience. Ne trahis pas ta conscience, et nul ne peut te trahir. J'étais emmené, et je voyais la réalité, ou plutôt mes paroles devenues une réalité; l'homélie faite par moi en paroles, prêchée sur la place publique, par la réalité. Quelle homélie? celle que j'ai sans cesse répétée : *le souffle du vent a dispersé le feuillage; l'herbe s'est desséchée, la fleur est tombée.* (Isa. XL, 8.) La nuit s'en est allée, et le jour a paru; l'ombre a été rejetée, et l'on a vu paraître la vérité. Ils sont montés jusqu'aux cieux et sont descendus jusque dans les plaines. L'orgueil des flots a été rabattu par la réalité des choses humaines. Qu'est-ce à dire? C'est un enseignement que ce qui s'est passé. Oui, je me disais à moi-même : cette leçon de

sagesse profitera-t-elle à nos descendants? la leçon que donne l'expérience sera-t-elle, en moins de deux jours, livrée à l'oubli? L'avertissement retentissait encore; je parlerai de nouveau, je ferai de nouveau des discours. Quelle utilité? la voici, l'utilité. Si tous n'entendent pas, la moitié entendra; si la moitié n'entend pas, le tiers entendra; si ce n'est pas le tiers, ce sera le quart; si ce n'est pas le quart, mettons dix auditeurs; s'ils ne sont pas dix, mettons-en cinq; à défaut de cinq, un seul; à défaut d'un seul, eh bien! c'est moi qui ai mon salaire tout prêt. *L'herbe s'est desséchée, la fleur est tombée; mais la parole de Dieu demeure éternellement.* (Isa. XL, 8.)

3. Avez-vous vu le néant des choses humaines? avez-vous vu la fragilité de la puissance? avez-vous bien vu que cet or, qu'on appelait toujours un fugitif, n'est pas un fugitif seulement mais un meurtrier? Car il ne lui suffit pas d'abandonner ses maîtres, il faut qu'il les égorge. C'est quand vous l'entourez de plus de soins qu'il est surtout prompt à vous trahir. A quoi bon tant de soins pour cet or qu'on ne peut jamais retenir? Et bien, veux-tu lui prodiguer tes soins, veux-tu le retenir? ne l'enfouis pas dans la terre, mais livre-le entre les mains des pauvres. Les richesses sont des bêtes sauvages; si on veut les retenir, elles prennent la fuite; dispersez-les, elles restent. *Il a dispersé ses trésors*, dit le Psalmiste, *il a donné aux pauvres.* (Ps. CXI, 9); *sa justice demeure dans l'éternité.* Disperse-les, pour qu'ils demeurent; ne les enfouis pas, pour qu'ils ne t'échappent pas. Où sont-elles ses richesses? j'aimerais à l'apprendre de ceux qui se sont retirés de lui. Et ce que j'en dis, ce n'est pas pour lui faire outrage, non; ni pour irriter ses blessures, mais je veux, par les naufrages des autres, vous ménager le port. Quand on voyait les soldats et les glaives, quand la ville était en feu, quand le diadème avait perdu son prestige, quand la pourpre était insultée, quand la fureur remplissait tout, qu'étaient devenus la richesse, les vases d'argent, les lits d'argent, les serviteurs? Déroute universelle! les eunuques? tous en fuite; les amis? plus de masques; ses palais? fermés à la clef; ses trésors? il fuyait, le maître de ces trésors. Mais enfin, où étaient-ils, ces trésors? enfouis. Où donc se cachaient-ils? Je vous suis à charge, n'est-ce pas, et je vous importune, n'est-ce pas, en vous répétant sans relâche que les richesses trahissent le possesseur qui en use mal? Le temps est venu, qui a montré la vérité de mes paroles. Pourquoi retenir ces richesses, qui ne te sont d'aucun secours au moment des épreuves? Si elles ont quelque puissance, eh bien! dans un besoin pressant, qu'elles t'assistent; mais si alors elles prennent la fuite, à quoi te servent-elles? Les choses parlent d'elles-mêmes. Quelle est l'utilité des richesses? Les glaives aiguisés, la mort menaçante, une armée furieuse, l'attente d'un sort si cruel, et, en même temps, plus d'or pour toi nulle part. Où a-t-il pris sa course, le fugitif? C'est lui qui t'a préparé toute cette catastrophe, et, dans cette crise, il prend la fuite.

Cependant de nombreuses voix m'accusent toujours d'attaquer les riches; c'est que les riches attaquent toujours les pauvres. Oui, j'attaque les riches, c'est-à-dire non pas les riches, mais ceux qui ne savent pas se servir de leurs richesses. Car je ne cesse de dire que ce n'est pas le riche que j'attaque, mais le ravisseur. Bien différents sont le riche et le ravisseur; bien différents l'homme opulent et l'avare. Faites la distinction entre les choses, ne confondez pas ce qui doit être séparé. Etes-vous riche? à la bonne heure. Etes-vous un ravisseur? je vous accuse. Possédez-vous des biens qui sont votre propriété? jouissez-en. Vous emparez-vous du bien d'autrui? je ne me tairai pas. Voulez-vous me lapider? je suis prêt à verser mon sang, je ne veux que repousser le péché. Peu m'importe la haine, peu m'importe la guerre; ce qui m'importe uniquement, ce sont les progrès de ceux qui m'écoutent. Les riches sont mes enfants, et les pauvres aussi sont mes enfants; les uns et les autres, le même sein les a portés, les mêmes douleurs les ont enfantés. Si donc tu attaques le pauvre, je t'accuse, parce que ton attaque est moins préjudiciable au pauvre qu'à toi-même, car le pauvre ne subit jamais un grand dommage; c'est à ses biens que l'on en veut; mais toi, c'est ton âme que tu meurtris. Me frappe du glaive, qui voudra; me lapide, qui voudra; me déteste, qui voudra : les assauts contre moi m'assurent autant de couronnes; vous comptez mes récompenses, en comptant mes blessures.

4. Je ne crains donc pas la haine qui veut nuire; ma seule crainte, c'est le péché. Que personne ne puisse me convaincre de péché,

et que la terre entière me déclare la guerre. Car cette guerre-là me couvrira de gloire. Ce sont là les enseignements que je veux vous donner. Ne redoutez pas les attaques de l'homme puissant, mais redoutez la puissance du péché. L'homme ne pourra vous nuire, si vous ne vous frappez pas vous-même. Si vous êtes sans péché, quand les glaives par milliers se dresseraient contre vous, Dieu vous sauvera dans ses bras; mais si le péché vous tient, quand vous seriez dans le paradis, votre chute s'apprête. Adam était dans le paradis, et il est tombé; Job était sur le fumier, et il a été couronné. De quoi a servi à celui-là le paradis? quel mal a fait à celui-ci son fumier? L'un n'avait aucun ennemi, et il a été supplanté; l'autre a été assailli par le démon, et il a été couronné. Le démon ne s'est-il pas emparé de ses richesses? mais sans pouvoir lui ravir sa piété. Ne lui a-t-il pas arraché ses enfants? mais sans pouvoir ébranler sa foi. Ne lui a-t-il pas déchiré tout le corps? mais sans pouvoir trouver son trésor. N'a-t-il pas armé sa femme contre lui? mais il n'a pas fait trébucher le soldat de Dieu. Ne l'a-t-il pas couvert de ses traits, de ses flèches? mais sans pouvoir lui faire de blessures. Il a mis en mouvement les machines de guerre; mais la tour n'a pas branlé. Il a soulevé les flots, mais le navire n'a pas sombré. Que ce soit là votre exemple et votre loi, je vous en prie; je m'attache à vos genoux, que mes mains ne touchent pas, mais que j'embrasse par la pensée, et je vous dis, les yeux mouillés de larmes, que ce soit là votre exemple et votre loi, et nul ne peut vous nuire. Ne dites jamais, heureux le riche! ne regardez jamais comme malheureux que le pécheur; dites, heureux le juste! Car ce n'est pas la nature des choses, mais la pensée de l'homme qui fait l'heureux et le malheureux. Ne redoutez jamais les épées si votre conscience ne vous accuse pas; ne redoutez jamais l'état de guerre si votre conscience est pure. Où sont-ils ceux qui ont disparu? répondez-moi. Est-ce que les peuples ne se tenaient pas inclinés devant eux? est-ce que les plus grands en dignité n'étaient pas ceux qui tremblaient le plus devant eux, qui leur rendaient le plus d'hommages? Le péché est venu, et tout cela s'est trouvé confondu : les serviteurs sont devenus des juges; les flatteurs des bourreaux; ceux qui baisaient ses mains ont été les premiers à le traîner hors de l'église; qui lui baisait hier la main est aujourd'hui son ennemi. Pourquoi? c'est que les baisers d'hier étaient mensonge. Le temps est venu, et les masques sont tombés. Est-ce qu'hier tu ne lui baisais pas les mains? est-ce que tu ne l'appelais pas ton sauveur, ton protecteur, ton bienfaiteur? est-ce que tu ne lui tressais pas la plus belle couronne de louanges que tu pouvais? Pourquoi donc aujourd'hui l'accuses-tu? Hier tu chantais ses louanges, et aujourd'hui tu l'appelles en jugement; hier les éloges, et aujourd'hui les accusations! quel est ce changement? quelle est cette transformation?

5. Mais moi, je ne suis pas de ces hommes; mais moi qu'il attaquait, je suis devenu son défenseur. J'ai souffert de lui des maux sans nombre, je ne lui ai pas rendu la pareille. Car je suis l'exemple de mon Dieu, qui, sur la croix, disait: *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34.) Et je vous le dis, pour que les conjectures des méchants ne troublent pas votre jugement. Que de révolutions depuis que je suis à la tête de cette ville, et personne n'est revenu à la sagesse! Quand je dis personne, loin de moi la pensée de vous condamner tous. Non, il n'est pas possible que cette grasse campagne, qui a reçu les semences, ne porte pas les épis. Mais c'est que je suis insatiable; je ne veux pas vous sauver en petit nombre, mais tous. Si un seul de vous se perdait, je suis bon, et je veux être ce berger des quatre-vingt-dix-neuf brebis, qui court à la centième égarée. (Luc, XV, 4.) Combien de temps encore les richesses? combien de temps encore l'argent, et l'or, et le vin répandu, et les flatteries des serviteurs, et les cratères couronnés, et les banquets sataniques, remplis de l'œuvre du démon?

Ne savez-vous pas que la vie présente est un voyage, que vous n'êtes pas des citoyens? vous êtes des voyageurs. Comprenez-vous ce que je dis? vous n'êtes pas des citoyens, mais des voyageurs et des passants. Ne dites pas : telle ou telle ville est ma cité. Personne n'a de cité à soi. La cité est en-haut. Le présent est un voyage. Nous sommes, tous les jours de notre vie, des voyageurs, jusqu'à ce que la nature ait achevé sa course. Voit-on des voyageurs mettre des trésors en réserve? voit-on des voyageurs enfouir de l'or? quand vous entrez dans une hôtellerie, répondez-moi, vous amusez-vous à orner l'hôtellerie? Non, mais vous mangez, vous buvez, et vous vous hâtez

de sortir. La vie présente est une hôtellerie. Nous y sommes entrés, nous dépensons la vie présente; prenons soin d'en sortir avec une belle espérance, ne laissant rien ici, afin de ne pas être là-bas sans ressources. Quand vous entrez dans une hôtellerie, que dites-vous à votre serviteur? Voyez bien où vous mettez les bagages; ne laissez rien ici, n'égarez rien de si petit, de si mince que ce soit, que nous puissions tout remporter à la maison. Faisons de même quant à la vie présente; regardons la vie comme une hôtellerie, et ne laissons rien dans l'hôtellerie, mais emportons tout dans la cité, dans la métropole. Vous êtes des voyageurs, des passants, disons mieux, vous êtes moins que des voyageurs. Comment cela? je vais vous le dire. Le voyageur sait quand il entre dans l'hôtellerie, et quand il en part, car il est le maître d'en sortir comme d'y entrer : mais moi qui entre dans l'hôtellerie, c'est-à-dire dans la vie présente, quand dois-je en sortir? je l'ignore. Et parfois je me ménage pour longtemps des provisions, et voilà le Seigneur qui tout à coup m'appelle : *Insensé! pour qui ce que tu as amassé? car, cette nuit même, on te prend ton âme.* (Luc, XII, 20.) Incertaine l'heure du départ; mal assurée la possession; des précipices sans nombre; partout les flots grondants. Quelle fureur de s'attacher à des ombres? pourquoi, abandonnant la vérité, cours-tu après des ombres?

6. Je dis ces choses, et je ne cesserai pas de les redire, au risque de vous causer de la douleur, je veux porter les mains sur ces plaies, non pour ceux qui sont tombés, mais pour ceux qui sont debout. Ceux-là ont disparu; il n'en est plus question; mais ceux qui sont restés debout se sont affermis au spectacle de ces malheurs. Eh bien! me dit-on, que devons-nous faire? une seule chose, détestez les richesses, et embrassez ce qui vous fait vivre. Rejetez les biens de ce monde, je ne dis pas tous, mais retranchez le superflu. Ne désirez pas le bien d'autrui, ne dépouillez pas la veuve, ne pillez pas l'orphelin, ne volez pas sa maison. J'oublie les personnes, mes paroles ne font en ce moment que proclamer des vérités. Si quelqu'un se sent attaqué par sa conscience, à lui la faute, non à mon discours. A quoi bon ravir ce qui excite la basse envie? Ravissez ce qui assure la couronne. Ne soyez pas un ravisseur de la terre, mais du ciel. *C'est à la violence qu'appartient le royaume des cieux, c'est la violence qui le ravira.* (Matth. XI, 12.) Pourquoi ravir les biens du pauvre qui vous accuse? Ravissez les trésors du Christ qui vous approuve. N'avez-vous pas compris ce qu'il y a d'insensé dans cette fureur? Vous ravissez au pauvre le peu qu'il possède? Le Christ vous dit : c'est à moi qu'il faut ravir, et je vous saurai gré de votre rapine; ravissez-moi mon royaume par la violence. La royauté d'en-bas, si vous voulez la ravir, si vous avez seulement la pensée de la ravir, le châtiment est sur vous; mais la royauté d'en-haut, si vous ne voulez pas la ravir, c'est alors aussi que vous serez châtiés. Où sont les biens de la terre, là s'exerce l'envie; mais où sont les biens spirituels, c'est là que règne la charité. Faites de ces pensées vos méditations de chaque jour, et, pour avoir vu un homme porté sur un char, couvert d'un vêtement de soie, fier et triomphant, ne soyez pas, deux jours encore après ce spectacle, tourmenté, bouleversé, troublé. Ne louez pas le riche, mais seulement le juste; ne maltraitez pas le pauvre, mais apprenez à porter sur toutes choses un jugement droit et que rien ne fausse.

Ne vous séparez pas de l'Eglise, car l'Eglise a une puissance sans égale. Votre espérance, c'est l'Eglise; votre salut, l'Eglise; votre refuge, l'Eglise. Elle s'élève plus haut que le ciel, elle s'étend plus au large que la terre. Jamais vieillissante, toujours jeune. C'est pourquoi l'Ecriture, considérant sa solidité inébranlable, l'appelle une montagne; son incorruptibilité, une vierge; sa magnificence, une reine; à cause des liens qui l'unissent à Dieu, elle la nomme sa fille; à cause de la fécondité de son sein, elle lui compte sept enfants; elle a des termes sans nombre pour exprimer sa noblesse. Car, de même que son maître et Seigneur a beaucoup de noms, qu'on l'appelle le Père, qu'on l'appelle la voie, qu'on l'appelle vie, lumière, bras, propitiation, fondement, porte; qu'on l'appelle impeccable, trésor, Seigneur, Dieu, Fils, Fils unique, forme de Dieu, image de Dieu; — un seul nom ne suffit-il donc pas pour comprendre le tout? nullement; nous avons besoin de ces milliers de termes pour apprendre sur Dieu bien peu de chose; — de même l'Eglise a aussi des noms en foule. On l'appelle vierge, elle qui avait été une impudique : car le prodige accompli par l'époux, c'est qu'il a fait d'une courtisane une vierge. O nouveauté, ô étrangeté! Les hymens

de la terre sont la fin de la virginité ; l'hymen qui vient de Dieu est la résurrection de la virginité. Chez nous, la vierge qui reçoit un époux cesse d'être une vierge ; avec le Christ, la courtisane qui le prend pour époux devient une vierge.

7. Je voudrais demander une explication seulement à l'hérétique qui se donne tant de peine pour comprendre la suprême génération, et qui se dit : Comment le Père a-t-il engendré? Demandez-lui donc comment l'Eglise, qui était d'abord une courtisane, est-elle devenue une vierge? comment celle qui a enfanté est-elle restée vierge? *Car je suis jaloux de vous de la jalousie de Dieu*, dit Paul, *car j'ai conclu vos fiançailles avec l'Epoux unique, afin que vous soyez une chaste vierge pour le Christ.* (II Cor. XI, 2.) O sagesse, ô intelligence! Car je suis jaloux de vous de la jalousie de Dieu. Que signifient ces paroles? *Je suis jaloux*, dit-il. Tu es jaloux, toi, qui mènes la vie spirituelle? C'est que *je suis jaloux*, dit-il, à la manière de Dieu. Eh quoi ! Dieu est jaloux? Certes, il est jaloux, non par vice de nature, mais par amour, par la jalousie de l'amour ardent. *Car je suis jaloux de vous de la jalousie de Dieu.*

Vous dirai-je comment il est jaloux? Il a vu la terre corrompue par les démons, et il a livré son propre Fils. Les paroles qu'on applique à Dieu n'ont plus la même énergie. Par exemple, la jalousie de Dieu, la colère de Dieu, Dieu se repent, Dieu déteste. Ces paroles sont empruntées à la langue des hommes; ce qu'elles signifient dans l'Ecriture n'appartient qu'à la nature de Dieu. Comment Dieu peut-il être jaloux? *C'est que je suis jaloux de vous de la jalousie de Dieu.* La colère s'empare de Dieu ? *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur.* (Ps. VI, 1.) De sorte que l'on peut dire même le sommeil de Dieu ? *Levez-vous , pourquoi dormez - vous , Seigneur ?* (Ps. XLIII, 23.) Dieu se repent? *Je me repens d'avoir fait l'homme.* (Gen. VI, 7.) Dieu déteste? *Vos fêtes et vos néoménies, mon âme les déteste.* (Is. I, 14.) Mais ne considérez pas les paroles, elles sont chétives, mais concevez les pensées d'une manière digne de Dieu. Dieu est jaloux, parce qu'il aime. Dieu s'irrite, non parce qu'il est impatient, mais parce qu'il est la réparation et le châtiment. Dieu dort, non parce qu'il sommeille, mais parce qu'il est la longanimité qui attend. Sachez discerner le sens des paroles. Ainsi, quand vous entendrez dire que Dieu engendre, ne concevez pas une séparation quelconque, mais la consubstantialité. Car Dieu nous a emprunté beaucoup de termes de notre langage, et nous, à notre tour, nous tenons à honneur de lui emprunter des termes pour les employer comme lui.

8. M'avez-vous compris ? Soyez attentif, mon ami, mon frère. Il y a des noms divins, il y a des noms humains. Il m'a pris des noms qui sont à moi, et il m'en a donné d'autres qui sont de lui. Donne-moi tes noms, et prends les miens, dit-il. Tu as besoin des miens ; ce n'est pas moi qui en ai besoin, mais toi, attendu que ma substance est sans mélange, mais que toi, tu es un homme, mêlé à un corps, et qu'il te faut des paroles en rapport avec ton corps, pour que toi, mêlé à un corps, tu puisses, grâce aux manières de parler qui te sont connues, concevoir les pensées qui dépassent ta nature. Quels noms m'a-t-il pris, et quels noms m'a-t-il donnés ? C'est lui qui est Dieu, et il m'a appelé Dieu ; là-haut est la réalité; ici l'honneur du nom. *J'ai dit, vous êtes des dieux, et tous, les fils du Très-Haut.* (Ps. LXXXI, 6.) Les mots sont pour la terre, mais là-haut est la réalité. Il m'a appelé Dieu, c'est-à-dire qu'il m'a fait un honneur. Il a été lui-même appelé homme, appelé Fils de l'Homme, appelé la voie, appelé porte, appelé pierre. Voilà les noms qu'il m'a pris; les autres sont des expressions qui lui sont propres et qu'il m'a attribuées. Pourquoi s'est-il appelé la voie? Pour vous apprendre que c'est par lui que nous montons vers le Père. Pourquoi, pierre? Pour vous apprendre la nécessité, la solidité de la foi. Pourquoi, fondement? Pour vous apprendre que tout est supporté par lui. Pourquoi, racine? Pour vous apprendre que c'est en lui que nous portons des fleurs. Pourquoi, berger? Parce que c'est lui qui nous mène dans les pâturages. Pourquoi, brebis? Parce qu'il a été sacrifié pour nous, et qu'il est devenu la propitiation. Pourquoi, la vie? Parce que nous étions morts, et qu'il nous a ressuscités. Pourquoi, lumière? Parce qu'il a dissipé nos ténèbres. Pourquoi, bras? Parce qu'il est consubstantiel au Père. Pourquoi, Verbe? Parce qu'il a été enfanté par le Père; car, de même que ma parole vient de mon âme, de même le Fils a été enfanté par le Père. Pourquoi, vêtement? Parce que j'ai été revêtu de lui par le baptême. Pourquoi, table? Parce que je me nourris de lui quand je participe aux mystères. Pourquoi, maison? Parce

que je demeure en lui. Pourquoi, habitant? Parce que nous sommes son temple. Pourquoi, tête? Parce que nous sommes ses membres. Pourquoi, fiancé? Parce qu'il m'a voulu pour son épouse? Pourquoi, chaste? Parce qu'il a choisi ma virginité. Pourquoi, maître? Parce que je suis sa servante.

9. Voyez les divers noms donnés à l'Eglise, comme je vous le disais, tour à tour, épouse, fille, vierge, servante, reine, femme stérile, montagne, jardin, mère féconde, lis, fontaine. C'est pourquoi, si vous avez entendu, n'attachez pas à tous ces mots un sens matériel; faites un effort de pensée : de tels mots ne peuvent pas avoir un sens matériel. Par exemple, une montagne n'est pas une vierge; une vierge n'est pas une épouse; une reine n'est pas une servante. L'Eglise est tout cela. Pourquoi? C'est qu'il n'y a là rien de matériel, tout est pour l'âme. Un objet matériel ne pourrait contenir à la fois tout cela; mais, dans l'âme, tous les flots de la mer s'entendraient à leur aise. *La Reine se tenait à ta droite.* (Ps. XLIV, 10.) Une reine? Celle qu'on foulait aux pieds, la mendiante, comment est-elle devenue une reine? où est-elle montée? En haut se tenait cette reine. Comment cela? Parce que le roi est devenu esclave; il ne l'était pas, mais il l'est devenu. Apprenez donc les choses de la Divinité; méditez-en l'économie. Apprenez ce qu'il était, et ce qu'il est devenu pour vous, et gardez-vous de confusion; et, de ce qui prouve sa bonté pour les hommes, ne faites pas l'occasion d'un blasphème. Il était élevé, et celle-ci était dans la bassesse. Son élévation ne lui venait pas du lieu, mais de sa nature. Il était sans mélange; indestructible substance; nature incorruptible, incompréhensible, invisible, insaisissable, éternelle; existence identique; au-dessus des anges, au-dessus des puissances d'en-haut; surpassant la raison; les yeux sont, pour l'atteindre, sans pouvoir; ce pouvoir n'appartient qu'à la foi. Les anges le voyaient et tremblaient; les chérubins se couvraient de leurs ailes, et tous étaient dans la crainte. Son regard faisait trembler la terre; il menaçait la mer et la desséchait; du désert, il tirait des fleuves; les montagnes, il les mettait dans la balance, et il pesait les vallées et leurs bois. Où trouver des paroles, des images pour vous les montrer? Sa grandeur n'a pas de limites; sa sagesse défie la mesure et le nombre; ses jugements ne peuvent être sondés; ses voies sont impénétrables. Telle est sa grandeur, telle est sa nature, si, toutefois, l'on ose dire : Telle est sa grandeur et telle est sa nature. Mais, moi, qu'ai-je voulu? Je suis homme, et je parle le langage de l'homme; ma langue est d'argile; j'implore le pardon du Seigneur. Ce n'est pas une témérité insensée qui m'a fait me servir de ces paroles, mais la pénurie de mon infirmité, l'indigence naturelle de notre langage. Soyez-moi propice, Seigneur; ce n'est pas une témérité insensée qui m'a fait prononcer ces paroles, c'est que je n'en ai pas d'autres; et, cependant, je ne m'arrête pas à la bassesse de ces paroles chétives, mais je m'élève sur les ailes de la pensée. Telle est sa grandeur, telle est sa nature. Je dis ces mots pour que, vous aussi, sans vous arrêter à ces paroles, à l'indigence de notre langage, vous appreniez à faire ce que je tente. Pourquoi vous étonner que je fasse ce que fait quiconque veut montrer des choses au-dessus de l'homme? Il faut bien, quand on s'entretient avec des hommes, se servir d'images à la portée des hommes, insuffisantes à montrer ce qu'on dit, impuissantes à exprimer toute l'étendue de la pensée, suffisantes pourtant, eu égard à l'infirmité de ceux qui écoutent.

10. Faites un effort de pensée; ne vous fatiguez pas de la longueur de ce discours. Car, comme il arrive, lorsque Dieu se fait voir, qu'il ne fait pas voir ce qu'il est; que son essence ne se fait pas voir à nu : (car personne n'a jamais vu Dieu, ce qu'il est, lui; car, bien qu'il usât de condescendance, les chérubins tremblaient; il condescend, et pourtant les montagnes fument; il condescend, et pourtant la mer se dessèche; il condescend, et pourtant le ciel est bouleversé : s'il n'usait de condescendance, qui pourrait le supporter?) donc, comme il arrive que Dieu ne fait pas voir ce qu'il est, mais seulement ce que peuvent supporter de lui les yeux qui le voient, pour cette raison, il se montre tantôt en vieillard, tantôt en jeune homme, dans le feu, dans l'air, dans l'eau; quelquefois il est en armes, il ne change pas sa substance, seulement il prend, pour les yeux, des formes qui varient selon les circonstances; de même aussi, quand il veut nous apprendre de lui quelque chose, il se sert de figures humaines. Exemple : il monta sur la montagne, *Et il se transfigura en leur présence, et son visage resplendissait comme la lumière, et ses vêtements étaient blancs comme la neige.*

(Matth. XVII, 2.) Il laissa voir, veut dire l'évangéliste, un peu de sa divinité; il leur montra le Dieu caché sous cet extérieur, *Et il se transfigura en leur présence.* Faites bien attention à la parole. L'évangéliste dit : *Et il se transfigura en leur présence, et ses vêtements resplendissaient comme la lumière, et son visage comme le soleil.* Puisque j'ai dit : Telle est sa grandeur et telle est sa nature, et que j'ai ajouté : Soyez-moi propice, Seigneur, je veux que vous sachiez que c'est Ecriture qui m'a enseigné ce langage. L'évangéliste a donc voulu montrer sa splendeur, et il dit : *Il resplendissait.* Comment resplendissait-il, réponds-moi? Vivement. Et comment dis-tu : *Comme le soleil?* Comme le soleil, dis-tu? Sans doute. Pourquoi? Parce que je ne sais pas d'astre plus brillant. Et il était blanc *comme la neige?* Pourquoi, *comme la neige?* Parce que je ne sais pas d'autre matière plus blanche. Car la preuve qu'il ne resplendissait pas de cette manière vient tout de suite après. Et les disciples tombèrent par terre. S'il eût resplendi comme le soleil, les disciples ne seraient pas tombés ; car ils voyaient le soleil chaque jour, et ils ne tombaient pas; mais, comme il resplendissait plus que le soleil, plus que la neige, c'est pour cette raison que, ne pouvant pas supporter sa splendeur, ils tombèrent.

11. Dis-moi donc, ô évangéliste ! il resplendissait plus que le soleil, et tu dis comme le soleil? Sans doute, je veux vous représenter cette lumière, et je ne connais pas d'astre plus grand, je ne connais pas d'autre image régnant au milieu des astres. J'ai dit ces paroles avec la pensée que vous ne vous arrêtiez pas à la faiblesse de l'expression. Je vous ai montré les disciples tombant. Ils tombèrent par terre et ils furent plongés dans un lourd sommeil, et ils y étaient ensevelis. *Relevez-vous!* leur dit-il, et il les réveilla, et ils étaient appesantis. (Matth. XVII, 7.) C'est qu'ils n'avaient pu supporter l'excès de la splendeur, et leurs yeux s'assoupirent; ainsi la lumière qui parut surpassait le soleil. Si l'évangéliste a dit, comme le soleil, c'est que cet astre nous est connu et surpasse tous les autres astres sans exception. Mais celui dont je disais telle est sa grandeur et telle est sa nature, a recherché l'impudique. Une impudique recherchée par Dieu? Oui, une impudique. Je parle de notre nature. Une impudique recherchée par Dieu? Mais l'homme qui recherche une impudique est condamné, et Dieu recherche une impudique? Rien n'est plus vrai. L'homme recherche l'impudique, pour devenir impudique lui-même; Dieu, au contraire, recherche l'impudique, pour faire, de l'impudique, une vierge ; de sorte que le désir de l'homme est la perte de celle qu'il désire; mais le désir de Dieu est le salut de celle qu'il a désirée. Telle est sa grandeur et telle est sa nature, et il a désiré l'impudique. Et pourquoi? pour devenir son époux. Que fait-il? Il ne lui envoie pas un de ses serviteurs; il n'envoie pas son ange à l'impudique; il ne lui envoie pas un archange; il ne lui envoie pas les chérubins; il ne lui envoie pas les séraphins; c'est lui-même qui se rend auprès d'elle, auprès de celle qu'il aime. Encore une fois en entendant parler d'amour, n'allez pas vous figurer qu'il s'agit de l'amour des sens. Recueillez les pensées, détachez-les des paroles, imitez, modèle excellent, l'abeille qui voltige sur les fleurs, prenant le miel et la cire, et laissant tout le reste. Il a désiré l'impudique; et que fait-il? il ne la fait pas monter jusqu'à lui, car il ne voudrait pas d'une impudique au ciel; mais c'est lui qui descend. Comme elle ne pouvait pas s'élever jusqu'à lui, c'est lui qui est descendu jusqu'à elle. Il va vers l'impudique, et il n'en rougit pas. Il se rend où elle se cache. Il la voit dans l'ivresse. Et comment se rend-il auprès d'elle? Son essence ne se dépouille pas de tout voile, mais il devient ce qu'était l'impudique. Il ne prend pas sa corruption, mais sa nature, pour que sa vue ne la trouble pas, ne la fasse pas se débattre et s'enfuir. Il se rend auprès de l'impudique, et devient homme. Et comment le devient-il? Il est porté dans des entrailles, il grandit peu à peu, et il prend la route que je peux suivre moi-même. Qui donc? C'est le Dieu fait homme, ce n'est pas la divinité seulement. C'est la forme de l'esclave, ce n'est pas la forme du Maître; c'est ma chair à moi, ce n'est pas son essence à Lui; il grandit peu à peu, et il se mêle parmi les hommes. Il a beau la trouver remplie d'ulcères, furieuse, accablée par les démons, que fait-il? Il s'approche d'elle. Celle-ci le voit et s'enfuit. Il appelle les mages. Que craignez-vous? Je ne suis pas un juge, mais un médecin. *Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde.* (Jean, XII, 47.) Il appelle aussitôt les mages. O étranges et incroyables choses! Les prémices apparaissent aussitôt, les mages. Le

voilà couché dans une crèche, Celui qui porte la terre, et le voilà dans des langes, Celui qui enveloppe l'univers. Ce qui est couché, c'est le temple, et celui qui l'habite, c'est Dieu. Et les mages arrivent, et l'adorent aussitôt; arrive le publicain, et il devient évangéliste; arrive la courtisane, et elle devient une vierge; arrive la Chananéenne, et elle éprouve sa charité. C'était le propre d'un cœur plein d'amour de ne pas réclamer les comptes sévères des péchés, mais de pardonner les délits et les fautes. Eh bien! que fait-il? Il prend l'humanité, il fait ses fiançailles avec elle. Et que lui donne-t-il? Un anneau. Lequel? l'Esprit-Saint. Ecoutez Paul: *Le Dieu qui affermit notre société avec vous, le Dieu qui nous a scellés de son sceau, et qui nous a donné les arrhes de l'Esprit.* (II Corinth. I, 21, 22.) C'est l'Esprit qu'il lui donne. Ensuite, il lui adresse ces mots : Ne t'ai-je pas plantée dans le paradis? Elle répond, oui. Et comment en es-tu déchue? Le diable est venu, et il m'a prise, et il m'a tirée du paradis. Tu avais été plantée dans le paradis, et il t'en a chassée; voici que je te plante en moi, c'est moi qui te porte. Comment? il n'ose pas s'approcher de moi. Je ne te fais pas monter dans le ciel, mais, ici, tu seras plus grandement qu'au ciel : c'est en moi-même, en moi, le Maître du ciel, que je te porte. Le berger porte la brebis, et le loup n'approche plus; ou plutôt je lui permets d'approcher. Il porte notre nature, et le diable s'approche, et il est vaincu. Je t'ai plantée en moi. Voilà pourquoi il dit : *Moi, je suis la racine, et vous, les sarments* (Jean, XV, 5), et il l'a implantée en lui. Et après? Mais je suis un pécheur, dit l'homme, et un être immonde. Ne t'inquiète pas, je suis médecin. Je connais mon vase, je sais comment il a été détérioré. Il était d'argile d'abord, et il a été détérioré. Je le renouvelle par un baptême de régénération, et je le livre au feu. Voyez bien! il a pris de la terre et il en a fait l'homme; il l'a façonné. Le diable est venu, il l'a détérioré. Il est venu, Lui, et, de nouveau, il l'a repétri, et il lui a donné une nouvelle forme dans le baptême, et, cette fois, il n'a pas voulu que son corps fût simplement d'argile, mais il l'a fait de terre cuite. Il a livré l'argile au feu de l'Esprit : *Lui-même vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu* (Matth. III, 11); dans l'eau, pour réformer; dans le feu, pour consolider. C'est pourquoi le Prophète, inspiré d'en-haut, disait longtemps d'avance : *Comme les vases d'un potier, vous les briserez.* (Ps. II, 9.) Il ne dit pas, comme les vases de terre cuite[1], que chacun possède : car les vases du potier sont ceux que le potier fabrique sur sa roue; et les vases du potier sont d'argile, tandis que les nôtres sont de terre cuite. Donc le Prophète, annonçant la recomposition par le baptême, comme les vases d'un potier, dit-il, vous les briserez. Nouvelle forme, dit-il, corps de nouveau pétris. Je me plonge dans les eaux du baptême, et ma forme est renouvelée, le feu de l'Esprit la reconstitue, et de là la terre cuite. Et ce qui prouve qu'il n'y a pas là un étalage de paroles, écoutez Job : *Il nous a faits d'argile.* (Job, X, 9.) Voici Paul : *Gardant ce trésor dans des vases de terre cuite.* (II Corinth. IV, 7.) Considérez la force de la terre cuite, ici : c'est qu'il n'est pas question de la terre cuite dans le feu, mais dans l'Esprit. Comment, *vases de terre cuite?* Ecoutez : *Cinq fois, j'ai reçu trente-neuf coups de fouet; trois fois j'ai été frappé de verges; une fois j'ai été lapidé* (II Corinth. XI, 24, 25), et le vase de terre cuite n'a pas été brisé. *Un jour et une nuit, je suis resté au fond de la mer.* Il est resté au fond de la mer, et le vase de terre cuite ne s'est pas dissous; il a fait naufrage, et le trésor n'a pas été perdu. Le navire a été englouti, et le chargement a surnagé. *Gardant ce trésor.* Quel trésor? Les provisions de l'Esprit, la justice, la sanctification, la rédemption. Quel trésor? Répondez-moi. *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche.* (Act. III, 6.) *Ænéée, Jésus-Christ te guérit.* (Act. IX, 34.) *Je te le dis, esprit impur, sors de ce corps.* (Act. XVI, 18.)

12. Avez-vous compris ce trésor, plus magnifique que tous les trésors des rois? Car quelle perle royale a le pouvoir des paroles de l'Apôtre? Mettez mille et dix mille diadèmes sur des morts, vous ne les réveillez pas; une seule parole est sortie de l'Apôtre, et la nature rebelle est devenue docile, et la voilà rétablie en son premier état. *Gardant ce trésor.* O trésor, non-seulement conservé dans la maison, mais conservant la maison qui le possède! Avez-vous compris? Les rois, les princes de la terre, quand ils ont des trésors, construisent de grands édifices; il leur faut des murailles, des verroux, des portes, des gardes, des serrures, pour conserver le trésor; le Christ a fait tout

[1] Le vase de potier, c'est le vase qui n'a pas encore passé par le feu; le vase de terre cuite c'est le même vase que le feu a durci. Cette même distinction est déjà dans la première catéchèse.

le contraire : ce n'est pas à une construction de pierre qu'il confie le trésor, il le met dans un vase de terre cuite. Si le trésor est grand, pourquoi ce vase fragile ? Eh ! le vase est fragile, justement parce que le trésor est grand ; c'est qu'il n'est pas conservé par le vase, mais c'est lui qui conserve le vase. C'est moi qui dépose le trésor, qui donc peut le voler ? Le diable est venu, la terre est venue, des milliers d'hommes sont venus, et ils n'ont pas volé le trésor ; on a flagellé le vase, et le trésor n'a pas été livré ; la mer a tout englouti, et il n'y a pas eu naufrage ; il y a eu mort, et le trésor demeure. Il a donc donné son gage. Où sont-ils les blasphémateurs de l'Esprit ? Faites attention : *Le Dieu qui affermit notre société avec vous dans le Christ*, *et qui nous a donné les arrhes de l'Esprit.* (II Cor. I, 21-22.) Vous savez tous ce qu'on appelle arrhes, une partie peu importante du tout ; comment cela ? Ecoutez : Un homme va acheter une maison d'une valeur considérable, et il dit : Donnez-moi des arrhes, pour ma sûreté. Un homme va conclure un mariage, il convient de la dot et de tous les arrangements, et il dit : Donnez-moi des arrhes. Soyez attentifs ! dans l'achat d'un esclave, des arrhes, et dans tous les marchés qu'on passe, des arrhes. Eh bien donc ! dans le contrat que le Christ a fait avec nous (car il devait me prendre pour son épouse), il stipule une dot aussi en ma faveur, apport, non d'argent, mais de sang. Or la dot qu'il stipule pour moi, c'est la richesse des biens, *que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus*, *et qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme.* (I Corinth. II, 9.) Il m'a donc stipulé en dot, l'immortalité, le bonheur de le louer, au milieu des anges, d'être affranchi de la mort, délivré du péché ; l'héritage de sa royauté (quelles richesses !) la justice, la sanctification, l'affranchissement qui vous arrache au monde présent, et fait trouver les biens à venir. C'était pour moi une dot considérable. Soutenez votre attention. Voyez ce qu'il fait. Il est venu prendre la courtisane. Si je vous parle de l'impureté de la femme, c'est pour vous faire comprendre l'amour de l'époux. Il est venu, il me prend, il me stipule une dot ; il me dit : Je te donne ma fortune. Comment ? Tu avais perdu, dit-il, le paradis ? reprends-le. Tu avais perdu, dit-il, la beauté ? reprends-la ; reprends tout cela. Mais la dot ne m'a pas été donnée pour en jouir ici.

13. Attention ! pourquoi cette dot annoncée d'avance ? Il a stipulé pour moi, dans ma dot, la résurrection des corps, l'incorruptibilité. C'est que la résurrection n'a pas pour conséquence nécessaire l'incorruptibilité ; mais c'étaient deux faits distincts. Il y a eu beaucoup de morts ressuscités, lesquels sont morts de nouveau ; exemples, Lazare et les corps des saints. Mais lui n'agit pas de même ; il nous promet résurrection, incorruptibilité, notre admission dans le chœur des anges, la venue du Fils au milieu des nuages, et il nous dit que : *Nous serons toujours avec le Seigneur.* (I Thess. IV, 17.) Il nous promet encore l'affranchissement de la mort, la délivrance du péché, la destruction de la mort. Que signifie cette fin ? *Les choses que l'œil n'a pas vues*, *et que l'oreille n'a pas entendues*, *et qui ne sont pas entrées dans le cœur de l'homme*, *et que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment.* (I Corinth. II, 9.) Me donnez-vous donc des biens que je ne connais pas ? Oui, répond-il : c'est ici que je t'épouse, c'est ici que tu dois m'aimer. Pourquoi ne me donnez-vous pas ma dot ici ? Quand tu seras venu vers mon Père ; quand tu seras venu dans mon palais. C'est moi qui suis venu vers toi ; est-ce que c'est toi qui es venu me trouver ? Je ne suis pas venu pour que tu continues à demeurer ici, mais je suis venu pour te prendre et remonter. Ne cherche pas ici ta dot : tout, en espérance ; tout, par la foi. Et vous ne me donnez rien ici ? Reçois des arrhes, répond-il, pour ajouter foi à l'avenir que je t'annonce ; prends des nantissements, prends les gages des fiançailles. Aussi Paul dit : *Je me suis fiancé avec vous.* (II Corinth. XI, 2.)

Comme on donne des gages aux fiançailles, ainsi Dieu nous a donné les biens présents ; ce sont des gages de fiançailles, les biens présents ; ce sont des arrhes. La dot tout entière est là-haut. Comment cela ? je vais vous le dire : ici, je vieillis ; là-haut, je ne vieillis pas ; ici, je meurs ; là-haut, je ne meurs pas ; ici, je m'afflige ; là-haut, pas d'affliction ; ici, pauvreté, maladie, perfidies ; là-haut, rien de pareil ; ici, les ténèbres et la lumière ; là-haut, la lumière seule ; ici, les trames insidieuses ; là-haut, la liberté ; ici, la maladie ; là-haut, la santé ; ici, la vie qui a une fin ; là-haut, la vie sans fin ; ici, le péché ; là-haut, la justice, mais le péché jamais ; ici, l'envie, là-haut, rien de pareil. Donnez-moi cela. — Attends pour

que tes compagnons d'esclavage soient sauvés avec toi, attends. Celui qui nous affermit, nous a aussi donné les arrhes. Quelles arrhes? L'Esprit-Saint, les provisions de l'Esprit. Je parle de l'Esprit. Il a donné aux apôtres son anneau, avec ces paroles : Prenez et donnez à tous. Est-ce que l'anneau se partage? On le partage et on ne le divise pas; on le partage et on ne le consume pas. Apprenez les dons de l'Esprit. Pierre a reçu, et Paul aussi a reçu l'Esprit-Saint. Il parcourait la terre, délivrait les pécheurs du péché, redressait les boiteux; donnait des vêtements à ceux qui étaient nus, ressuscitait les morts, purifiait les lépreux, fermait la bouche au diable, suffoquait les démons, s'entretenait avec Dieu, faisait fleurir l'Eglise, renversait les temples, détruisait les autels, dissipait la malice, plantait la vertu dans les cœurs, et, des hommes, il faisait des anges.

14. Voilà quelle était notre condition. Les arrhes célestes ont rempli la terre entière. Entière, cela veut dire, tout ce que voit le soleil, la terre, la mer, les îles, les montagnes, les vallées, les collines. Planant partout comme un oiseau, sans autres armes que le bruit de sa voix, Paul a paru, ce fabricant de tentes, ce corroyeur, qui cousait des peaux; et cette industrie n'a pas été un obstacle à la vertu, mais le fabricant de tentes s'est trouvé plus fort que les démons; celui qui n'avait pas d'éloquence, était plus philosophe que les philosophes. Comment cela? Il avait reçu les arrhes; il portait l'anneau et le faisait voir autour de lui. Tous les regards contemplaient notre nature fiancée au roi : le démon vit les fiançailles, et se retira; il vit les divines arrhes, et il trembla, il recula; il vit les vêtements nouveaux, et il prit la fuite. O puissance de l'Esprit! ce n'est pas seulement à l'âme qu'il a donné le pouvoir, seulement au corps, mais aussi au vêtement; et non-seulement au vêtement, mais à l'ombre. Pierre allait et venait, et son ombre mettait en fuite les maladies, et chassait les démons, et réveillait les morts. Paul allait et venait parcourant la terre, retranchant les épines de l'impiété, répandant les semences de la piété, agriculteur excellent, poussant devant lui la charrue de la doctrine. Et quels furent les hommes qu'il visita? Des Thraces, des Scythes, des Indiens, des Maures, des Sardes, des Goths, des bêtes farouches, et il renouvela tout cela. Par quelle vertu? par la vertu des arrhes divines. Comment put-il suffire à cette tâche? par la grâce de l'Esprit. C'était un homme d'ailleurs dépourvu de tout, nu, déchaux, celui qui distribuait les arrhes de l'Esprit. Ce qui lui fait dire : *Et qui est capable d'un tel ministère?* (II Cor. II, 16.) *Si nous en sommes capables, c'est par Dieu, qui nous a rendus capables d'être les ministres de la nouvelle alliance; non pas de la lettre, mais de l'esprit.* (II Cor. III, 5, 6.) Voyez ce qu'a fait l'Esprit! il a trouvé la terre pleine de démons, et il en a fait le ciel. N'arrêtez pas votre pensée aux choses présentes, mais reprenez les autres, par vos conceptions. C'était le deuil, partout des autels, partout de la fumée, partout l'odeur des graisses brûlées, partout des fornications, partout des initiations, partout des sacrifices, partout les transports des démons, partout la citadelle de l'enfer, partout la fornication recevant la couronne, et Paul était tout seul. Comment n'a-t-il pas été englouti? Comment n'a-t-il pas été mis en lambeaux? Comment a-t-il pu ouvrir la bouche? Il est entré dans la Thébaïde; les peuples sont devenus ses prisonniers. Il est entré dans les palais des rois, et voilà que celui qui était roi est devenu son disciple. Il est entré où siégent les juges, et voilà que le juge lui dit : *Vous me persuadez presque de devenir chrétien* (Act. XXVI, 28); et le juge est devenu son disciple. Il est entré dans la prison et il a conquis le geôlier. (Act. XVI, 29 et suiv.) Il s'en est allé dans une île des barbares, et, d'une vipère, il a fait un docteur. (Act. XXVIII et suiv.) Il s'en est allé chez les Romains, et il a gagné le sénat à sa cause. Il s'en est allé vers les fleuves, il s'en est allé dans tous les lieux déserts. Pas une terre, pas une mer, que sa voix n'ait redressée; car il a donné les divines arrhes de l'anneau, et celui qui les donne prononce ces paroles : voici ce que je vous donne dès ce moment; le reste, je vous le promets. De là, ces paroles que lui adresse le Prophète : *La reine se tenait à ta droite avec un vêtement enrichi d'or.* (Ps. XLIV, 10.) Ce n'est pas le vêtement qu'il désigne, mais la vertu. De là, ces autres paroles de l'Ecriture : *Comment es-tu entré ici sans robe nuptiale?* (Matth. XXII, 12). Ce n'est pas la robe qu'il désigne, mais la fornication, la vie souillée, l'impureté. Semblable à un vêtement souillé, tel est le péché; pareille à des vêtements enrichis d'or, telle est la vertu. Mais ce costume appartenait au roi, et le roi l'a donné à sa fiancée;

car elle était nue, nue et défigurée. *La reine se tenait à ta droite avec un vêtement enrichi d'or.* Ce n'est pas le vêtement qu'il désigne, mais la vertu. Il ne dit pas, *vêtue d'or ;* attention ! L'expression est riche et profonde. Il ne dit pas, *vêtue d'or*, mais avec un vêtement *enrichi d'or.* Comprenez bien. Un vêtement d'or, est tout entier d'or ; mais un vêtement enrichi d'or, a des parties d'or, d'autres, de soie. Pourquoi donc ne donne-t-il pas à la fiancée un vêtement d'or, mais un vêtement enrichi d'or ? Soutenez avec soin votre attention. Le Prophète entend par là la constitution de l'Eglise, constitution variée. En effet, notre vie à tous n'est pas uniforme ; à l'un la virginité, à l'autre le veuvage, à cet autre les exercices de la piété : le vêtement de l'Eglise, c'est la constitution de l'Eglise.

15. Donc Notre-Seigneur, sachant bien que, s'il nous proposait une seule et même route, un grand nombre vivraient dans une molle langueur, nous a proposé des routes diverses. Tu ne peux pas suivre la virginité ? prends la route du mariage unique. Tu ne peux pas te contenter d'un mariage unique ? eh bien ! suis la route où se trouvent les deux mariages. Tu ne peux pas suivre la continence ? suis la route de l'aumône. Tu ne peux pas suivre l'aumône ? suis la route du jeûne. Tu ne peux pas aller par ce chemin ? viens par celui-ci. Celui-ci ne te va pas ? viens par cet autre. Voilà pourquoi le Prophète n'a pas dit un vêtement d'or, mais enrichi d'or. Un vêtement est de soie, ou de pourpre, ou d'or. Vous ne pouvez pas être vêtu d'or, portez un vêtement de soie. Je vous accueille, seulement soyez vêtu. Voilà pourquoi Paul dit à son tour : *Si l'on élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses.* (I Cor. III, 12.) Vous ne pouvez pas être pierre précieuse ? soyez de l'or. Vous ne pouvez pas être de l'or ? soyez de l'argent, seulement montrez-vous sur un fondement. Et maintenant ailleurs : *Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre encore, l'éclat des étoiles.* (I Cor. XV, 41.) Vous ne pouvez pas être le soleil ? soyez la lune. Vous ne pouvez pas être la lune ? soyez une étoile. Vous ne pouvez pas être une grande étoile ? Eh bien, soyez-en une petite, seulement montrez-vous dans le ciel. Vous ne pouvez pas être vierge ? Mariez-vous avec la continence, seulement soyez dans l'Eglise. Vous ne pouvez pas vous passer de richesses ? faites l'aumône, seulement soyez dans l'Eglise, seulement soyez vêtu, seulement soyez soumis à la reine. Vêtement enrichi d'or, vêtement varié. Je ne vous ferme pas la route ; car l'abondance des vertus a rendu facile l'administration du roi. Recouverte d'un vêtement enrichi d'or, d'une robe variée. La variété est dans son costume. Pénétrez, si vous le voulez bien, dans la profondeur de cette expression, considérez le vêtement enrichi d'or. Voyez : les uns sont des moines, les autres, sous les lois d'un mariage austère, ne le cèdent pas de beaucoup aux premiers ; d'un côté sont maintenant ceux qui n'ont connu qu'une fois le mariage, d'un autre, les veuves dans la fleur de l'âge. Pourquoi dit-on le paradis ? pourquoi ce jardin varié ? C'est qu'on y trouve la diversité des fleurs et des arbres, les perles en grand nombre. Il y a un grand nombre d'étoiles, mais un seul soleil ; un grand nombre de vies, mais un seul paradis ; un grand nombre de temples, mais un seul paradis ; un grand nombre de temples, mais une seule mère. On appelle telle chose le corps, telle autre chose les yeux, telle autre chose encore le doigt, mais tous nous ne faisons qu'un. Car c'est la même chose, le petit, le grand, le moindre. La vierge a besoin de celle qui a connu le mariage, car la vierge vient du mariage, qu'elle ne méprise donc pas le mariage. La vierge est la racine du mariage. Tout est ensemble lié, les petites choses aux grandes, les grandes aux petites. *La reine se tenait à ta droite, avec un vêtement enrichi d'or, avec une robe variée.* (Ps. XLIV, 10.) Le reste maintenant : *Ecoute, ma fille.* Celui qui te conduit à ton époux, te dit que tu sors pour aller trouver l'époux qui t'est supérieur par la substance, supérieur par la nature. C'est moi qui te conduis à ton époux. *Ecoute, ma fille.* Est-elle donc tout de suite devenue son épouse ? oui, assurément. Car il n'y a rien ici pour le corps. Il se l'est fiancée comme une épouse ; il la chérit comme une fille ; il en a soin comme d'une servante ; il la conserve comme une vierge ; il l'entoure d'un mur comme un jardin ; il est le membre qui la sert ; la tête, qui prévoit pour elle ; la racine qui la rend féconde ; le berger qui la conduit dans les pâturages ; l'époux qui s'attache à elle ; le propitiateur plein d'indulgence ; la brebis qui se laisse immoler ; l'époux qui conserve la beauté de son épouse, le mari qui veille à tous ses intérêts. Ici les pensées abondent, sachons met-

tre à profit la moindre partie des biens qui nous sont ménagés. *Ecoute, ma fille, et vois*, et considère les avantages de l'alliance nuptiale, les avantages spirituels. *Ecoute, ma fille.* Cette fille était d'abord la fille des démons, fille de la terre, indigne de la terre, et la voilà maintenant devenue la fille du roi, c'est là ce qu'a voulu celui qui l'aime. Car celui qui aime, s'inquiète peu de la forme; l'amour ne voit pas la difformité. Voilà pourquoi les grecs l'appellent ἔρως, parce que souvent il aime ce qui est difforme. Ainsi a fait le Christ lui-même; il a vu un objet sans beauté (car je ne dirai certes pas qu'il avait vu la beauté), il l'a aimé, et il lui donne la jeunesse, il en fait disparaître les taches et les rides. O l'époux qui embellit la difformité de celle qu'il épouse! *Ecoute, ma fille, écoute et vois.* Il dit deux choses, *Ecoute*, et aussi, *vois*, deux choses à faire, qui dépendent de toi, l'une de tes yeux; l'autre de tes oreilles. Donc, vu que sa dot était dans ce qu'elle avait entendu — (s'il en est parmi vous qui devinent plus vite que les autres, il leur faut attendre ceux dont l'esprit va plus lentement: je loue ceux d'entre vous qui devancent le discours, et je n'en veux pas à ceux qui le suivent); — vu que sa dot était dans ce qu'elle avait entendu — (qu'est-ce à dire, dans ce qu'elle avait entendu? dans la foi: *Car la foi vient de ce qu'on a entendu.* (Rom. x, 17.) Dans la foi, non dans la jouissance, non dans l'expérience faite de toute chose), — j'ai commencé par dire qu'il avait divisé sa dot en deux parts, l'une qu'il lui avait donnée à titre d'arrhes, l'autre qu'il lui avait promise pour le temps à venir. Que lui a-t-il donné? il lui a donné le pardon des péchés, la rémission du châtiment, la justice, la sanctification, la rédemption, le corps du Seigneur, le banquet divin, spirituel, la résurrection des morts. Car tous ces dons furent faits aux apôtres. Donc certains présents ont été donnés, d'autres promis; les uns livrés à l'expérience pour en jouir; les autres livrés à l'espérance, à la foi. Ecoutez encore: Qu'a-t-il donné? le baptême, le sacrifice pour en jouir actuellement. Voyez maintenant, qu'a-t-il promis? La résurrection, l'incorruptibilité, l'union avec les anges, l'entrée dans le chœur des archanges, l'admission auprès de lui dans sa cité, la vie sans mélange, les biens *que l'œil n'a pas vus, et que l'oreille n'a pas entendus, et qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme, et que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment.* (I Cor. II, 9.)

16. Comprenez bien ce qui vous est dit, ne laissez pas les paroles se perdre, je me fatigue afin que vous compreniez. Il y avait donc deux parts de sa dot; l'une pour le présent, l'autre pour l'avenir; l'une pour ce que voient les yeux, l'autre pour ce que les oreilles entendent; l'une pour les dons effectués, l'autre pour ceux que la foi attend; l'une pour l'expérience, en même temps la jouissance, l'une pour la vie présente, l'autre pour les temps après la résurrection. L'une, vous la voyez, l'autre vous l'entendez annoncer. Voyez donc ce qu'il lui dit, pour qu'elle ne s'imagine pas qu'elle n'a reçu que la part présente; toutefois cette part même était grande, d'un prix ineffable, au-dessus de toute pensée. *Ecoute, ma fille, et vois;* écoute ce qu'on te dit des biens à venir, et vois ces biens présents; je ne veux pas que tu dises: Encore espérer? encore attendre par la foi? encore des biens à venir? Tiens, regarde: ces biens-ci, je te les donne; ces autres, je te les promets; donc ces autres biens sont en espérance, mais prends ceux-ci comme gages, ceux-ci à titre d'arrhes, ceux-ci comme échantillon. Je te promets un royaume; crois-en les gages que tu tiens à présent, crois en moi. — Vous me promettez un royaume? — Oui, je t'ai donné plus encore, je t'ai donné le Maître du royaume: *Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous; comment ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui?* (Rom. VIII, 32.) — Vous accordez la résurrection des corps? oui, je t'ai donné plus. — Quoi donc? d'être délivrée du péché. En quoi est-ce un plus grand don? c'est que c'est le péché qui a enfanté la mort. Le mal a mis au monde le châtiment. J'ai tué la mère, et je ne tuerais pas le fils! j'ai séché la racine, et je ne supprimerais pas le fruit! *Ecoute ma fille, et vois.* Que puis-je voir? Les morts réveillés, les lépreux purifiés, la mer soumise à un frein, le paralytique dont les membres se remuent, le paradis ouvert, les pains multipliés, les péchés remis, le boiteux qui saute, le larron devenu citoyen du paradis, le publicain devenu évangéliste, la femme impudique devenue plus respectable qu'une vierge. *Ecoute et vois;* écoute les choses qui doivent venir, et vois les choses présentes. Prends celles-ci pour preuves; je t'ai donné des gages de mes promesses, des gages plus grands que les pro-

messes. Eh ! que vas-tu dire ? voilà quels sont mes biens à moi : *Ecoute ma fille, et vois.* Voyons la dot ; quel est l'apport de l'épouse ? voyons. Toi aussi, femme, apporte quelque chose ; qu'apportes-tu, afin de ne pas te présenter sans dot ? — Moi, que pourrais-je, répond-elle, vous apporter des autels des faux dieux ? de la fumée, de la graisse des sacrifices, du culte des démons ? quelle dot puis-je vous offrir ? quelle dot ? la bonne volonté et la foi. — *Ecoute, ma fille, et vois.* — Et que voulez-vous que je fasse ? *Oublie ton peuple.* (Ps. XLIV, 11.) Quel peuple ? les démons, les idoles, la fumée, la graisse des sacrifices sanglants. *Et vois, et oublie ton peuple, et la maison de ton père.* Quitte ton père, et viens à moi. J'ai bien quitté mon Père, moi, et je suis venu auprès de toi, et toi tu ne quitterais pas ton père ? Il est bien entendu que quand le Fils dit, j'ai quitté mon Père, il ne faut pas l'entendre comme d'un délaissement réel, c'est comme s'il disait, j'ai condescendu à la faiblesse, j'ai opéré un mystère, je me suis incarné. Voilà ce que fait l'époux, voilà ce que fait l'épouse, tous deux abandonnent leurs parents ; et ils s'unissent. *Ecoute, ma fille, et vois, et oublie ton peuple, et la maison de ton père.* Et que me donnez-vous, si je l'oublie ? *et le roi désirera voir ta beauté.* Tu as pour amant le Seigneur. Si tu l'as pour amant, tu as aussi ce qui lui appartient ; je suppose que vous pouvez comprendre l'entretien ; c'est que la pensée en est délicate, et je veux coudre ensemble ici des lambeaux de la langue des Juifs.

Soutenez bien votre attention. Soit qu'on m'écoute, soit qu'on ne m'écoute pas, je creuse, je laboure. *Ecoute, ma fille, et vois, et oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi désirera de voir ta beauté.* La beauté que le juif entend ici, c'est la beauté sensible ; ce n'est pas la beauté de l'esprit, mais celle du corps.

17. Soyez attentifs ; apprenons quelle est la beauté du corps, et quelle est la beauté spirituelle. Il y a l'âme, il y a le corps, il y a deux substances ; il y a la beauté du corps, et il y a la beauté de l'âme. Qu'est-ce que la beauté du corps ? Des sourcils étendus, des regards souriants, l'incarnat des joues, la pourpre des lèvres, le cou droit, la chevelure flottante, les doigts d'une belle longueur, le buste bien porté, la blancheur des lis. Cette beauté du corps est-elle un effet de la nature ou de notre volonté ? On s'accorde à l'attribuer à la nature. Attention, pour apprendre les pensées des philosophes. Cette beauté, la beauté du visage, des yeux, de la chevelure, du front, ne peut être qu'un effet de la nature ou de notre volonté. Evidemment c'est un effet de la nature. Ce qui le prouve, c'est que la laide a beau recourir à mille et mille artifices pour s'embellir, impossible à elle de devenir belle, quant au corps : car les choses de la nature matérielle ne changent pas, restent fixées dans des limites infranchissables. Donc la belle, est toujours belle, même sans chercher à s'embellir ; et ni la laide ne peut s'embellir, ni la belle s'enlaidir. Pourquoi ? c'est que ces effets dépendent de la nature. Avez-vous bien compris la beauté du corps ? Faisons-la comparaître devant l'âme ; la servante devant la maîtresse. Conduisons-la devant l'âme. Voyez cette autre beauté, ou plutôt, écoutez-la ; car vous ne pouvez pas la voir ; car elle est invisible. Ecoutez cette autre beauté. Qu'est-ce donc que la beauté de l'âme ? La modération, la convenance, l'aumône, la charité, l'amour pour ses frères, la bienveillance, l'obéissance à Dieu, l'accomplissement de la loi, la justice, la contrition. Voilà les parures de l'âme. Et certes voilà des beautés qui ne dépendent pas de la nature, mais de notre volonté. Oui, celui qui ne les possède pas, peut se les procurer, tandis que celui qui les possède, les perd en se négligeant. Je vous disais, en ce qui concerne le corps, que la laide ne peut pas devenir belle ; quant à l'âme, c'est le contraire que je vous dis, la laideur de l'âme peut se changer en beauté. En effet, quelle âme fut moins belle que celle de Paul blasphémateur, insulteur, et quelle âme fut plus belle que la sienne, qand on l'entendait dire, *j'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ?* (II Tim. IV, 7.) Quelle âme fut moins belle que celle du larron, et quelle âme fut plus belle que la sienne, quand il entendit ces paroles, *En vérité je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis ?* (Luc, XXIII, 43.) Quelle âme fut moins belle que celle du publicain rapace, et quelle âme fut plus belle que la sienne, quand il prononça sa propre sentence ? Vous voyez que vous ne pouvez changer la beauté du corps, car ce n'est pas un effet de notre volonté, mais de la nature. Au contraire, la beauté de l'âme nous vient de notre volonté. Vous avez entendu les principes qui

la constituent. Quels principes ? A savoir que la beauté de l'âme vient de l'obéissance à Dieu. Car si l'âme frappée de laideur obéit à Dieu, elle se dépouille de sa laideur, et devient belle. *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Il répondit : qui êtes-vous, Seigneur ? Je suis Jésus.* (Act. IX, 4, 5.) Et il obéit, et son obéissance changea la laideur de son âme en beauté. Autre parole, adressée au publicain : *Venez, suivez-moi.* (Matth. IX, 19.) Le publicain se leva, et devint un apôtre : son âme, dépouillant sa laideur, devint une belle âme. En vertu de quoi ? de l'obéissance. Autre parole, adressée aux pécheurs : *Venez, suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes* (Matth. IV, 19), et l'obéissance leur donna la beauté de la pensée. Voyons ici quelle est la beauté qu'il exprime. *Ecoute, ma fille, et vois, et oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi désirera de voir ta beauté.* Quelle beauté désirera-t-il voir ? la beauté de l'âme. Pourquoi ? Parce qu'elle a oublié son peuple. Il dit : *Ecoute* donc, *et oublie.* Ce sont là des actes de notre volonté. *Ecoute*, dit-il. Celle qui était laide, écoute, et sa laideur ne s'en va pas, la laideur du corps. Dites à la pécheresse, écoute, et si elle obéit, voyez quelle ne sera pas la beauté de son âme. C'est pourquoi, comme la laideur de l'épouse n'était pas celle qui vient de la nature, mais celle qui vient de la volonté (attendu qu'au lieu d'écouter le Seigneur, elle avait prévariqué), pour cette raison, il lui applique un nouveau remède. Ta laideur était donc l'effet, non de la nature, mais de ta volonté, et tu es devenue belle par l'obéissance. *Ecoute, ma fille, et vois, et oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi désirera de voir ta beauté.* Ensuite, pour vous faire bien comprendre, qu'il ne veut exprimer par ces paroles rien de ce qui frappe les sens, pour que ce mot de beauté ne vous représente ni l'œil, ni le nez, ni la bouche, ni le cou, mais la piété, la foi, la charité, les dons qui se trouvent au dedans de nous, il ajoute : *Car toute la gloire de la fille du roi lui vient du dedans.* (Ps. XLIV, 14.) Pour toutes ces grâces, glorifions le Seigneur à qui nous sommes redevables de ces dons, à qui seul appartient la gloire, l'honneur, la souveraineté, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il [1].

[1] Il y a dans ce morceau tant de mauvais goût qu'il est impossible de croire qu'il soit de saint Jean Chrysostome.

HOMÉLIE

LORSQUE SATURNIN ET AURÉLIEN FURENT ENVOYÉS EN EXIL.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Gaïnas, général des Goths, un de ceux qui avaient sollicité la disgrâce d'Eutrope, fier d'avoir causé la chute d'un ministre puissant, abusa de la faiblesse d'un prince paresseux et timide. Il menaça Arcadius de tout ravager avec ses troupes, si on ne lui livrait Aurélien, Saturnin et le comte Jean. C'étaient les premiers hommes de la cour et les principaux personnages de l'empire. Gaïnas les craignait tous les trois, et il ne cachait pas le dessein qu'il avait de leur donner la mort. Ils furent sacrifiés à la haine du barbare ; ou plutôt ils se dévouèrent généreusement eux-mêmes au salut de l'Etat, et partirent pour aller se livrer à Gaïnas. Saint Chrysostome partit avec eux ; et son éloquence adoucit tellement le cœur d'un ennemi cruel, qu'il leur laissa la vie et se contenta de leur exil.

1° Au retour de son voyage, le saint évêque parle à son peuple suivant sa coutume ; il lui annonce pourquoi il s'est absenté et pourquoi il est revenu ; il profite de la circonstance pour l'entretenir de l'incertitude des choses humaines, et lui apprendre combien peu on doit compter sur les hommes dans le siècle présent. — 2° et 3° Il expose tous les inconvénients des grandes richesses et les avantages de la pauvreté, pour faire mépriser les unes et aimer les autres. — 4° Il ajoute que si l'on n'a pas le courage de renoncer à ses biens dans la prospérité, on doit prévoir les disgrâces et s'y attendre. — 5° Il exhorte à cette sage prévoyance par l'exemple de Job dont il développe et dont il loue la résignation courageuse. Il conclut en disant qu'on ne doit se laisser ni abattre par la pauvreté ni enfler par les richesses.

1. J'ai gardé un long silence ; longtemps absent, je reviens à votre fraternelle assemblée : n'accusez ni mon âme d'indifférence, ni mon corps d'indolence paresseuse, j'apaisais les tumultes, je calmais les flots, je modérais la tempête, je tirais des abîmes les passagers engloutis, je travaillais avec ardeur pour les amener au port où règne la tranquillité. Car je suis le père commun de tous, et je dois prendre souci, non-seulement de ceux qui sont restés debout, mais aussi de ceux qui sont tombés; non-seulement de ceux qui ont les vents favorables, mais de ceux qui sont battus par les flots agités; non-seulement de ceux qui voguent sans avoir rien à craindre, mais des malheureux qu'entourent les dangers. Voilà pourquoi je vous ai quelque temps quittés ; j'allais et venais, j'exhortais, je priais, je suppliais, pour préserver du malheur les maîtres de ce monde. Une fois le terme arrivé de ces choses sinistres, je suis revenu auprès de vous qui n'avez rien à craindre, qui naviguez sur les ondes parfaitement tranquilles. J'ai été les trouver, pour dissiper la tempête, et je suis revenu vers vous, pour qu'il ne s'élève pas de tempête. J'ai été les trouver, pour les délivrer de leurs épreuves, et me voici de retour auprès de vous, pour que vous ne tombiez pas dans les malheurs. Donc, comme il ne convient pas de prendre souci seulement de ceux qui sont restés debout, mais aussi de ceux qui sont tombés, de même il ne faut pas s'inquiéter seulement de ceux qui sont tombés, mais aussi de ceux qui sont restés debout ; des premiers, pour qu'ils se relèvent, des autres, pour qu'ils ne tombent pas ; des premiers, pour les délivrer des maux qui les possèdent, des autres, pour les préserver des maux qui les menacent. Car il n'y a rien de ferme, rien d'inébranlable dans les choses humaines ; c'est la

mer furieuse, tous les jours féconde en naufrages, qui produisent l'étonnement et la désolation.

Tout est plein de tumulte et de trouble; partout, des écueils et des précipices; partout des brisants et des récifs; partout des craintes, et des dangers, et des soupçons, et des tremblements, et des angoisses. Personne ne se fie à personne, et chacun a peur de celui qui est à son côté. C'est que peut-être le temps est proche, que le Prophète a décrit par ces paroles: *Ne vous fiez pas en vos amis, ne mettez pas dans les princes vos espérances.* (Mich. VII, 5.) Ecartez-vous, chacun de vous, de votre plus proche voisin. *Garde-toi de ton épouse, ne lui confie rien.* C'est que les jours sont mauvais, *c'est que tout frère tend des embûches à son frère, et tout ami a la marche tortueuse.* (Jérém. IX, 4.) Pas d'ami sur qui l'on puisse compter, pas de frère qui soit sûr. La charité, cette belle chose a disparu; tout est la proie de la guerre civile, et ce n'est pas la guerre civile en plein jour, mais sévissant dans l'ombre. Partout, des milliers de visages masqués. On voit beaucoup de toisons de brebis; mais ce sont autant de loups qui se cachent dessous; et il y aurait plus de sûreté à vivre au milieu d'ennemis déclarés, qu'auprès de ceux qui se disent nos amis. Les courtisans d'hier, les flatteurs qui vous baisaient les mains, tous aujourd'hui sont vos ennemis déclarés; ils ont jeté leurs masques, il n'y a pas d'accusateurs plus acharnés; ce qui vous méritait hier leurs unanimes actions de grâces, aujourd'hui, vous attire leurs accusations, leurs calomnies.

2. Quelle est la cause unique de ce vertige? La cause, c'est l'amour des richesses, la soif de l'argent, cette maladie incurable, cette fournaise qui ne s'éteint jamais, cette tyrannie qui s'est partout répandue sur la terre. Aussi, ce que nous avons déjà dit, nous le redirons encore sans relâche, en dépit de tous les reproches qu'on nous adressait dernièrement: Ne cesserez-vous pas de vous escrimer de la langue contre les riches? ne cesserez-vous pas de leur faire continuellement la guerre? Est-ce que je leur fais la guerre? est-ce que c'est contre eux que je m'escrime? n'est-ce pas, au contraire, pour eux que je dis tout, que je fais tout, tandis qu'eux-mêmes ont aiguisé les glaives que l'on dirige contre eux? L'expérience n'a-t-elle pas montré que moi, le perpétuel grondeur, le perpétuel accusateur, je ne m'étais proposé que leur intérêt; que leurs vrais ennemis sont bien plutôt ceux qui me reprochent ma conduite? Vous avez vu les événements confirmer nos paroles. N'ai-je pas toujours dit que l'or est un fugitif, qui abandonne celui-ci pour aller à celui-là? Et plût au ciel qu'il n'eût fait que passer de l'un à l'autre, que ce ne fût pas un meurtrier, et plût au ciel que ce transfuge ne fût pas un exterminateur! Que voyons-nous aujourd'hui? il abandonne, et il livre au glaive, et il conduit vers les précipices; c'est un traître dangereux, ennemi surtout de ceux dont il est aimé. Esclave fugitif, ingrat, homicide, implacable, bête sauvage, qu'on n'apprivoise pas; précipice de toutes parts béant, écueil continuellement battu de flots sans nombre; mer agitée par tous les souffles de tous les vents; tyran cruel, plus barbare que tous les bourreaux; irréconciliable ennemi, acharné, implacable, dont la haine jamais ne pardonne à qui le possède.

3. La pauvreté n'a rien de pareil; c'est le contraire de tout ce qui vient d'être dit. C'est un asile sûr, un port tranquille, une sécurité continuelle, une volupté sans périls, une joie pure, une existence que rien ne trouble, une vie qu'aucun flot ne tourmente, une abondance qui défie tous les assauts; la pauvreté, c'est la mère de la sagesse, c'est le frein des emportements, c'est la suppression des châtiments, c'est la racine de l'humilité. Pourquoi donc, répondez-moi, fuyant la pauvreté, poursuivez-vous ces richesses ennemies, homicides, plus redoutables que toutes les bêtes féroces? Car voilà ce qu'est l'avarice; voilà ce qu'est la soif insensée des richesses. Pourquoi loger continuellement votre ennemi avec vous? Pourquoi irriter la bête qu'il faut apprivoiser? Mais comment, me dites-vous, s'apprivoiserait-elle? Si vous supportez mes discours; en ce moment même que les désastres éclatent autour de vous, que les malheurs sont à leur comble, que toutes les âmes sont dans le trouble et dans la consternation. Comment donc la bête féroce pourrait-elle n'être plus une bête féroce? C'est que je puis changer sa nature, si, de votre côté, vous le voulez bien; car telle est la force du discours. Comment donc la nature de la bête féroce pourrait-elle être changée? si nous arrivons à savoir comment lui vient sa férocité. Les lions, les panthères, les ours qu'on renferme, qu'on retient captifs dans l'obscurité, sentent se réveiller, s'irriter leur colère; il en

est de même de l'or qu'on renferme, qu'on enfouit; ce sont des rugissements plus forts que ceux du lion, et des sauts en tous sens avec des menaces; lâchez vos trésors à la lumière du jour, dispersez-les, remplissez-en les pauvres qui ont faim; la bête féroce est maintenant une brebis; l'embuscade est devenue un renfort; l'écueil, un port; le naufrage, la tranquillité! Chacun sait ce qui arrive aux embarcations : le vaisseau trop chargé coule à fond; si le chargement n'excède pas la mesure, le vaisseau vogue sans encombre. Eh bien! il en est de même dans nos maisons : les richesses amassées au delà du nécessaire, c'est, au moindre souffle, au premier choc d'un hasard imprévu, le vaisseau qui coule à fond, qui sombre corps et biens; mais si vous ne mettez en réserve que le nécessaire, narguant la tempête, vous sillonnez heureusement les flots. Cessez donc de désirer plus que le nécessaire, pour n'avoir pas à craindre de perdre tout; n'amassez pas de superflu, de peur que vous ne perdiez le nécessaire; ne dépassez pas les limites qui vous sont fixées, de peur que vous ne soyez dépouillés de tout à la fois; mais retranchez le superflu, afin de devenir riche du nécessaire. Ne voyez-vous pas que les agriculteurs taillent la vigne, afin que toute sa force ne soit pas dans les feuilles, dans les branches, mais paraisse dans la racine? Faites ainsi, de votre côté : coupez les feuilles, et tout ce que vous avez de zèle, dépensez-le pour produire des fruits. Si vous ne le voulez pas dans les jours prospères, attendez les jours du malheur; dans la tranquillité, voyez venir la tempête; dans la santé, pensez d'avance à la maladie; dans la richesse, attendez la pauvreté, l'indigence. Car *souvenez-vous*, dit l'Ecclésiaste, *de la famine dans l'abondance, de la pauvreté et de l'indigence quand vous êtes dans l'opulence.* (Eccl. XVIII, 25.) Dans ces dispositions, vous administrerez votre richesse avec une sage économie, et si la pauvreté survient, vous la supporterez avec un ferme courage. Car l'imprévu tombant sur vous, vous bouleverse et vous trouble; au contraire, l'arrivée d'un événement attendu ne cause pas de perturbation. Ce sera donc un double profit, d'éviter l'enivrement, l'insolence de la prospérité, d'éviter aussi le bouleversement, le trouble produit par la fortune qui devient contraire, et cela surtout si toujours vous attendez les contraires; car, à la place de l'expérience, il suffit de l'attente. Voilà donc ce que je dis : vous êtes riche? Attendez la pauvreté chaque jour. A cause de quoi et dans quel but? C'est que cette attente pourra vous être d'une très-grande utilité. En effet, celui qui attend la pauvreté a beau être riche, il ne s'enorgueillit ni ne se livre, soit à la mollesse, soit à la prodigalité, ni ne désire le bien d'autrui; car la crainte qui accompagne l'attente, est comme un précepteur dont la présence modère et réprime les pensées, prévient le développement des mauvaises branches de l'avarice, et les fait disparaître, la crainte des contraires étant comme une faux qui les arrête et les coupe.

4. Voilà donc, d'un côté, un très-grand profit; il en est un autre non moindre, qui consiste, quand la pauvreté vient, à ne pas la craindre. Ainsi, que l'attente des malheurs qui écrasent l'homme, vous servent à en prévenir la douloureuse expérience; car ce qui fait venir l'expérience, c'est que l'attente fait défaut; car si l'attente avait redressé l'homme, l'expérience devenait inutile. Témoin de cette vérité, le prophète Jonas auprès des habitants de Ninive. (Jonas, III.) Ceux-ci, prévenus par le prophète, s'attendant à tomber dans un malheur sans remède, grâce à cette attente des maux qui allaient venir, détournèrent loin d'eux la colère divine; au contraire, les Juifs, pour n'avoir pas cru au prophète qui leur prédisait la prise de Jérusalem, eurent à subir une terrible calamité. *Car le sage qui a craint le mal, s'en est détourné, mais l'insensé s'y engage parce qu'il a confiance.* (Prov. XIV, 16.) Celui qui attend la pauvreté, quoiqu'il vive dans l'abondance, ne tombera pas facilement dans la pauvreté; c'est qu'il faut que le profit que vous n'avez pas voulu retirer de l'attente, vous le retiriez tout entier de l'expérience. Donc, au sein de la richesse, attendez-la pauvreté; quand il se trouve que vous êtes dans l'abondance, attendez la faim; dans la gloire, attendez l'infamie; dans la santé, la maladie. Ne cessez jamais de considérer la nature des choses humaines, qui n'a rien de plus solide que les eaux courantes; qui s'évanouit plus vite que la fumée dans l'air; plus vaine que l'ombre qui passe et disparaît. Si vous faites ces réflexions, ni la prospérité ne pourra gonfler vos pensées, ni l'adversité, abattre votre courage; si vous ne vous attachez pas

avec trop d'amour aux biens présents, l'absence de ces biens ne sera pas pour vous une amère douleur. Si vous habituez votre âme à l'attente des contraires, il arrivera souvent que les contraires ne se montreront pas, et supposé même qu'ils se montrent, il arrivera que vous n'en serez pas fortement troublés.

5. Et pour vous convaincre que je ne parle pas ici par conjecture, je vous veux raconter une vieille histoire. Il y avait un homme admirable, grand, célébré par toute la terre, un homme heureux, Job, l'athlète de la piété, le vainqueur couronné, connu de tous les peuples, qui avait livré toute espèce de combats, érigé des milliers de trophées pour ses victoires sur le démon. Il fut riche, et pauvre; couvert de gloire et méprisé; père d'innombrables enfants, privé de tous ses enfants; il fut admis dans les palais des rois, il fut gisant sur le fumier; il porta une robe éclatante, et ensuite il porta sur lui la vermine qui rongeait ses chairs; il eut des serviteurs innombrables, et ensuite il lui fallut supporter d'innombrables outrages de la part des gens de sa maison soulevés contre lui, de la part de ses amis qui lui adressaient des insultes, de la part de son épouse aux discours insidieux. Tous les biens d'abord affluaient auprès de lui, comme épanchés d'une source heureuse, l'abondance des richesses, la grandeur de la puissance, l'éclat de la gloire, la paix, la sécurité, les honneurs, les services empressés, la santé du corps, un beau peuple d'enfants, et il n'y avait rien, au milieu de tout cela, pour la douleur; la richesse paraissait là établie sur un fondement solide, le bonheur, semblait inébranlable, et à juste titre, car Dieu l'avait fortifié de toutes parts. Mais ensuite tout s'écroula, et d'innomblables fléaux envahirent sa demeure; et tous successivement et continuellement; et tous, sans exception, dépassant toute mesure. Car tous ses biens, d'un seul coup, lui furent ravis; les gens de sa maison, ses enfants, tous à la fois périrent violemment avant le temps, à la table où ils étaient assis, au milieu du même festin, victimes non du poignard, non du glaive, mais de l'esprit mauvais qui renversa la maison. Alors son épouse s'arma, fit mouvoir contre le juste toutes les machines d'une guerre impie; et ses serviteurs, et ses amis, les uns lui crachèrent au visage, comme il le dit lui-même, *ils n'ont pas craint de me cracher au visage* (Job, xxx, 10); les autres s'élancèrent sur lui, et le jetèrent hors de sa maison, au loin, et dès ce moment il traîna sa vie sur le fumier, et les vers jaillirent de ses chairs, et sur tous ses membres, l'humeur mêlée de sang coula de cet homme qui était un diamant précieux, et avec un tesson il enlevait l'écoulement impur, et il était lui-même son propre bourreau; c'étaient douleurs sur douleurs, insupportables tortures, la nuit plus cruelle que le jour, le jour plus épouvantable que la nuit, comme il le dit lui-même : *Si je m'endors, je dis, à quand le jour? quand je me lève, je dis, au contraire, à quand le soir? je suis rempli de douleurs depuis le soir jusqu'au matin.* (Job, VII, 4.) Oui, tout est précipices, écueils, et personne pour consoler; pour vous insulter, on accourt en foule. Cependant, au milieu d'une si affreuse tempête, battu par des flots qu'il était si difficile de supporter, il conserva la générosité de son âme, il demeura contre tous inébranlable. La cause de cette constance fut celle que je viens d'exposer : dans la richesse, il attendait la pauvreté; dans la santé, il attendait la maladie; quand il se voyait le père de si nombreux enfants, il se préparait à se voir tout à coup privé de tous ses enfants. Et il sut se revêtir toujours de cette crainte, et entretenir toujours cette anxiété, connaissant bien la nature des choses humaines, réfléchissant toujours sur l'instabilité des prétendus biens. Aussi disait-il: *Ce que je craignais, m'est arrivé, le danger que je redoutais, m'a rencontré.* (Job, III, 25.) C'est que toujours ses réflexions le portaient au-devant de ce qu'il attendait, de ce qu'il se préparait à recevoir; ce qui fait que l'arrivée du malheur ne l'a pas troublé. *Je n'ai goûté ni la paix, ni le repos, ni la quiétude, mais la colère d'en-haut est venue sur moi.* (Job, III, 26.) Il ne dit pas au présent, je ne goûte ni la paix, ni le repos, mais, je n'ai pas goûté la paix, au temps passé. En effet, quoique la prospérité semblât me conseiller la fierté, l'attente des malheurs ne me laissait pas goûter le repos. Quoique l'abondance de tous les biens m'invitât à mener une vie délicieuse, l'inquiétude, compagne de l'attente, écartait loin de moi la tranquillité; quoique la félicité présente me forçât à jouir de mes biens, le souci, la crainte de ce qui pouvait arriver, corrompait mon plaisir. C'est pourquoi, le jour où ses réflexions furent justifiées par la réalité des événements, il supporta avec courage les épreuves

auxquelles il s'était exercé longtemps d'avance; et les malheurs que son attente avait prévus, devinrent visibles à ses yeux, sans lui causer de trouble. Ce qui prouve qu'il ne s'était pas attaché avec trop d'amour aux biens présents, ce sont les paroles qu'il prononce; écoutez-les: *Si j'ai mis ma joie dans mes grandes richesses, si j'ai regardé l'or comme étant ma force, si les pierres précieuses ont fait ma confiance, si j'ai travaillé pour posséder des trésors sans mesure.* (Job, xxxi, 24, 25.) Que dis-tu, ô homme? N'as-tu pas joui de l'abondance de tes richesses? Nullement, dit-il. Pourquoi? C'est parce que j'en connaissais l'instabilité, je savais combien la possession en est variable et fugitive. *Et je vois bien*, dit-il, *que le soleil brille et cesse de briller, que la lune meurt, car le pouvoir n'est pas en eux-mêmes.* (Job, ibid. 26.) Ce qui revient à dire : si les astres du ciel, qui brillent toujours, sont sujets à un certain changement; si le soleil s'éclipse; si la lune périt, n'est-ce pas le comble de la démence de regarder les choses de la terre comme fixes et durables? Voilà pourquoi les biens présents ne lui causèrent pas une joie démesurée, pourquoi la disparition de ces biens ne le jeta pas dans une douleur excessive: il en connaissait la nature. Nous aussi, à notre tour, instruits par ces leçons, mes bien-aimés, ne nous laissons ni abattre par la pauvreté, ni enfler par les richesses: dans l'instabilité des choses humaines, conservons la constance, sachons recueillir ce fruit de la sagesse, afin de jouir ici-bas du plaisir que la terre comporte, et de posséder un jour les biens à venir; et puissions-nous tous obtenir ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

HOMÉLIE

APRÈS LE RETOUR DE SAINT CHRYSOSTOME DE SON VOYAGE D'ASIE.

AVERTISSEMENT.

Nous n'avons que le latin des trois opuscules suivants. Le texte est perdu ou caché quelque part. Ils sont néanmoins authentiques, ainsi que le prouvent les sujets, l'ordre des matières et le style. Saint Chrysostome fit le premier de ces discours sur la fin d'avril de l'an 401, le lendemain du jour où il revint de son voyage en Asie, voyage qui avait duré cent jours et qu'il avait entrepris pour arranger les différends de l'Eglise d'Ephèse et chasser les évêques simoniaques. Pendant son absence il avait été extrêmement regretté de son peuple qui le chérissait. Les habitants de Constantinople auraient désiré qu'il fût du moins de retour pour célébrer avec eux la fête de Pâques ; mais il ne put revenir qu'après ; c'est pourquoi il les console : « La Pâque, leur dit-il, se célèbre toutes les fois que nous participons au corps et au sang de Jésus-Christ. »

Voici à quelle occasion fut prononcé le deuxième discours :

Sévérien, évêque de Gabales, se trouvant à Constantinople, s'était, par de faux dehors, concilié l'amitié de saint Jean Chrysostome. Pendant le voyage que le saint archevêque fit en Asie, Sévérianus, croit-on, voulut profiter de son absence, pour s'attacher le peuple, en le détournant de celui qui avait son admiration et son amour. Saint Jean Chrysostome, averti par Sérapion, retrouva, à son retour d'Asie, une foule heureuse de le revoir, empressée à le féliciter ; et il ne paraît pas s'être fort préoccupé de cette affaire. Mais voici qu'un jour la colère de Sévérianus contre Sérapion éclata en paroles impies ; le peuple s'agita, s'irrita, et l'évêque des Gabales fut chassé de Constantinople. Rappelé par les soins de l'impératrice Eudoxie, de l'empereur lui-même, il fut admis, quoique à contre-cœur, même par celui qu'il avait voulu supplanter. Le peuple était toujours furieux ; saint Jean Chrysostome pouvait seul le calmer ; de là les paroles qu'il lui adressa. Le lendemain Sévérien monta en chaire et fit un éloge de la paix ; c'est le troisième des discours sur lesquels roule cet avertissement.

Moïse, ce grand serviteur de Dieu, le prince des prophètes, qui se fit un chemin au sein de la mer, agita les espaces de l'air, dressa la table pour son peuple; Moïse, exposé à la mort par celle qui lui donna le jour, recueilli par une femme qui était son ennemie (vous savez que sa mère ne lui donna que le jour, ce fut une Egyptienne qui le prit et le nourrit), Moïse, qui recevait en Egypte sa nourriture, et qui conversait dans le ciel; cet homme, qui érigea un si grand trophée, vous savez quel trophée ; cet homme, ce grand homme, après avoir quitté son peuple, pour quarante jours, le trouva fabriquant les idoles et respirant les séditions. Moi, je ne vous ai pas quittés pour quarante jours seulement, mais pour cent cinquante et plus, et je vous retrouve dans la joie, dans la sagesse, persévérant dans la crainte de Dieu. Suis-je donc plus élevé que Moïse? Loin de moi cette pensée ! l'exprimer, ce serait le comble de la démence. Mais ce peuple que je vois, a des pensées plus hautes que le peuple ancien; aussi le grand Moïse, descendant de la montagne, réprimandait Aaron à cause de la sédition du peuple, et laissait tomber sur lui sa colère, parce qu'il avait acquiescé à leur volonté. Moi, au contraire, à mon retour, je vous adresse des éloges, et je veux vous tresser des couronnes. Car, si la prévarication nécessite l'accusation et la réprimande, au contraire, l'amendement des mœurs veut des éloges et des couronnes; voilà pourquoi, quelque prolongée qu'ait été mon absence, je n'en éprouve aucun chagrin; j'étais sûr de votre charité, de l'intégrité de votre foi ; je savais bien que mon épouse avait sa chasteté pour rempart, comme il arrive même entre les époux de la terre. En effet, l'homme qui sait que son épouse manque de pudeur, ne lui permet pas seulement de regarder hors de la maison; est-il parfois contraint de voya-

ger, vite il se sent forcé de revenir; le soupçon, pour ainsi dire, l'aiguillonne; tandis que l'époux qui sait avoir une épouse sobre et chaste, s'attarde sans inquiétude hors de sa maison; pour veiller sur son épouse, pour la protéger, il lui a laissé une garde suffisante, ses mœurs. Voilà donc ce qui nous est arrivé, à moi, à Moïse. Il avait une épouse incorrigible, la synagogue; il la laissa un moment seule, elle se livra à la fornication. Alors Dieu dit à Moïse : *Allez, descendez, car votre peuple a péché.* (Exod. xxxii, 7.) Mais moi, je n'ai reçu aucun ordre de ce genre; et, quand il m'est survenu une légère indisposition, je ne me suis pas inquiété à vous savoir loin de moi, et, tranquille à votre sujet, j'ai attendu la guérison de mon mal. *En effet, ce ne sont pas ceux qui se portent bien, qui ont besoin de médecin, mais les malades.* (Matth., ix, 12.)

Si je suis resté un peu de temps loin de vous, mon absence ne vous a causé aucun détriment; au contraire, elle vous a servi, je pense, à augmenter vos richesses; car ce que vous avez corrigé, grâce à mon zèle, ou plutôt par la grâce de Dieu, voilà votre couronne, voilà votre profit, votre avancement. Aussi, je suis dans la joie et je trépigne d'allégresse, et il me semble que j'ai des ailes, et la grandeur de ma joie, je ne puis l'exprimer. Que ferai-je donc? Comment indiquerai-je le transport de mon âme? J'en appelle au témoignage de votre conscience, puisque je vois que mon arrivée la remplit de joie : cette joie, c'est ma couronne et ma gloire. En effet, si ma présence, la présence d'un seul homme remplit un si grand peuple d'un tel plaisir, comprenez, si vous le pouvez, celui qui me vient de ce que je vous vois tous. Jacob ne voyait qu'un seul de ses fils, Joseph! et le vieillard se réjouissait, et son esprit était récréé; mais moi, je ne vois pas seulement un Joseph, mais je vous vois tous, qui lui ressemblez, et je m'en réjouis; j'ai recouvré mon paradis, l'autre paradis ne le valait pas : vous savez bien que, dans celui-là, il y avait le serpent, toujours occupé à suggérer le mal; ici, le Christ célébrant les mystères; là, il y avait Eve exerçant ses séductions; ici, c'est l'Eglise couronnant ses fidèles; là, il y avait Adam qui se laissait séduire; ici est le peuple qui demeure attaché à Dieu; là, des arbres de diverses espèces; ici, la variété des dons du Seigneur ; dans le paradis, des arbres se flétrissant ; dans l'Eglise, des arbres fructifiant; dans cet ancien paradis, chaque plante persiste en son état; dans ce paradis que vous me faites, si je trouve une vigne sauvage, je la rendrai une vigne fertile; si je trouve un olivier sauvage, je le rendrai un bon olivier : car telle est la nature de cette terre où Jésus-Christ vous a plantés. Aussi je me réjouis, et j'oublie de vous rendre les comptes que je vous dois : mais comment se fait-il qu'un si long temps m'ait tenu séparé de vous? recevez ici mes comptes, ô mes bien-aimés. Quand vous avez envoyé quelque part un esclave qui a fait attendre son retour, vous exigez de lui les causes de ce retard; il doit vous dire où il a séjourné si longtemps; et moi, je suis l'esclave de votre charité; car vous m'avez acheté, non pas en donnant une somme d'argent, mais en montrant votre charité. Je me réjouis d'un tel esclavage, je ne veux pas en être affranchi; cet esclavage, qui m'attache à vous, est pour moi plus beau que la liberté; cet esclavage a marqué ma place à ce tribunal heureux; cet esclavage n'est pas le joug de la nécessité, mais le choix de ma volonté. Qui hésiterait à se faire l'esclave de votre dilection, de votre affection si noblement belle? J'aurais une âme de pierre, que vous l'auriez rendue plus tendre que la cire.

Que dirai-je de ces touchants souhaits, de cet empressement, de cet amour qu'hier vous m'avez montré; de vos voix, de votre allégresse pénétrant jusque dans le ciel? Vous avez sanctifié l'air, vous avez fait de la cité une église : j'étais honoré, Dieu était glorifié, les hérétiques confondus, l'Eglise couronnée : car c'est pour la mère une vive joie quand ses fils sont dans l'allégresse. C'est un grand plaisir pour le pasteur, lorsque les agneaux du troupeau bondissent. J'ai goûté les joies de vos vertus; j'ai appris que vous avez lutté avec les hérétiques, et comme ils ont mal agi à l'occasion du baptême, vous les avez repris et réfutés. Avais-je tort de dire qu'en l'absence de son époux, l'épouse chaste repousse les adultères; qu'en l'absence du berger, elle chasse les loups; que les matelots, sans le pilote, ont sauvé le navire : que les soldats sans leur général ont remporté la victoire; que les disciples sans leur maître ont fait des progrès; que les enfants sans leur père se sont fortifiés? Je me trompe, il ne faut pas dire sans leur père : car votre avancement c'est ma joie; votre glorification, ma couronne.

Mais nous désirions, dites-vous, faire avec vous la Pâque. Je veux satisfaire votre affection, puisque votre mécontentement s'est éteint du moment que mon retour a contenté vos yeux. Car, si le père en recevant l'enfant prodigue, se réconcilie aussitôt avec lui, ne réclame pas contre lui de châtiment, mais l'embrasse à l'instant même; ainsi font, à bien plus forte raison, des enfants qui reçoivent leur père. Cependant je veux répondre même à ce que vous désiriez : c'est la Pâque que vous vouliez faire avec moi; or personne ne vous empêche aujourd'hui de faire avec moi la Pâque. Mais peut-être me direz-vous : est-ce que nous ferons deux Pâques? Non, mais une seule et la même, un grand nombre de fois. En effet, le soleil se lève toujours, et nous ne disons pas qu'il y a beaucoup de soleils, mais qu'il y a un soleil qui se lève chaque jour; il en est de même de la Pâque : nous aurons beau la consommer toujours, la célébrer toujours, ce n'en est pas moins une seule et même solennité pour nous. Nous ne ressemblons pas aux Juifs, nous ne sommes pas esclaves de tel ou tel lieu, ni soumis à la nécessité du temps, affermis que nous sommes par la parole du Seigneur. *Toutes les fois*, dit-il, *que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.* (I Cor. XI, 26.) En effet, nous annonçons aujourd'hui la mort du Christ. Mais c'est que la fête était à telle époque : eh bien! aujourd'hui aussi, c'est la fête. Car où la charité se réjouit, là est la fête; et où j'ai recouvré mes enfants qui se réjouissent, je célèbre la plus grande de toutes les fêtes. Et en effet, cette fête-là, c'est encore la charité, *car Dieu*, dit l'Apôtre, *a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour lui.* (Jean, III, 16.)

Mais beaucoup de personnes, me dit-on, ont été baptisées en votre absence. Eh bien, après? La grâce n'en est pas moins la grâce; le don de Dieu n'en est pas infirmé : ces personnes n'ont pas été baptisées en ma présence, mais c'est en la présence du Christ qu'on les a baptisées. Est-ce que c'est l'homme qui baptise? L'homme étend la main, mais c'est Dieu qui gouverne la main. Ne doutez pas de la grâce, mon très-cher frère, c'est le don de Dieu. Appliquez avec soin votre attention aux paroles qui se disent quand, par hasard, pour un motif quelconque, il faut expliquer un rescrit de l'empereur; après avoir présenté vos prières, après avoir reçu la communication de l'empereur, vous ne recherchez pas la qualité de la plume dont il s'est servi, ni la qualité du papier, ni la qualité ou la nature de l'encre, mais voici uniquement ce que vous tenez à savoir, l'empereur a-t-il signé? de même, en ce qui concerne le baptême, le papier, c'est la conscience; la plume, c'est la langue du prêtre, la main, c'est la grâce du Saint-Esprit. En effet, soit par moi, soit par celui qui exerce les fonctions sacerdotales, c'est la même main, la main du Saint-Esprit qui écrit, nous ne sommes que des ministres, nous ne sommes pas les auteurs du mystère. Paul lui-même n'est qu'un ministre : *Que les hommes nous considèrent comme les ministres du Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu. Car qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?* (I Cor. IV, 1, 7.) Si j'ai quelque chose, je l'ai reçu; or si je l'ai reçu, cela n'est pas de moi, mais de celui qui m'a octroyé le don. Ainsi ne doutez pas, mon très-cher frère; car la grâce de Dieu a reçu son accomplissement. Le lieu n'est pas un empêchement, que vous soyez baptisé, soit ici, soit sur un vaisseau, soit chemin faisant. Philippe a baptisé dans la rue; Paul, en prison; le Christ, sur la croix, le larron crucifié à côté de lui, et aussitôt il a mérité d'ouvrir la porte du paradis.

De là, ma joie et mes transports, et je vous demande vos prières avec lesquelles j'ai fait le voyage d'Asie, avec lesquelles je suis revenu, avec lesquelles j'ai franchi les flots, vos prières qui m'ont aidé à obtenir une heureuse traversée; je ne me suis pas embarqué sans vous; je ne suis pas parti sans vous; je ne suis pas dans une cité quelconque sans vous; dans une église, sans vous; on m'avait, par le corps, arraché à vous, mais je vous restais joint par la charité. Car je voyais votre Eglise, même en fendant la mer, et mon âme tressaillait de joie. Car c'est là ce que montre la charité qui ne se laisse pas emprisonner : j'entrais dans une église, je m'approchais de l'autel, j'offrais mes prières et je disais : Seigneur, conservez l'Eglise que vous m'avez confiée. Sans doute j'en suis absent par le corps, mais votre miséricorde y est présente; c'est elle qui m'y a conduit, et qui m'a accordé plus que je ne méritais. Et la preuve que le Seigneur l'a agrandie cette Eglise, c'est la multitude de ceux que je vois présents. Je vois fleurir la vigne, et nulle part je n'aperçois

d'épines, nulle part aucunes ronces; les brebis bondissent, et pas un loup. Que si quelque part on en a découvert un, il se change en brebis. Car si grande est votre foi, si grande votre charité, que vous provoquez l'émulation. C'est le Seigneur lui-même qui vous a conservés, lui-même qui m'a ramené; dans mon infirmité, j'ai senti le secours de vos prières, dont je vous demande pour chaque jour les suffrages. Mon voyage a été pour votre cité l'occasion d'une couronne. L'amour que vous me portiez dès le commencement, est maintenant manifeste pour tous. Absent, j'ai été pour vous comme si j'étais présent. Quand j'étais dans l'Asie, occupé à corriger les Eglises, des voyageurs venus d'ici, me disaient en arrivant là-bas : vous avez embrasé la cité. On le sait bien pourtant, à la longue l'affection se fane; au contraire votre attachement pour moi augmentait chaque jour. Et celui que vous aimiez ainsi pendant son absence, je crois bien qu'il vous arrive de l'aimer encore plus présent auprès de vous. Voilà le trésor que je vous dois, voilà mes richesses. Et aussi je vous demande vos prières. Vos prières sont pour moi un mur et un renfort. Ne dites pas, je suis languissant, comment pourrai-je prier pour le prêtre? Ecoutez la parole de l'Ecriture : *Or la prière était continuelle.* (Act. XII, 5.) Et la prière de l'Eglise a brisé les liens de Pierre et dilaté la confiance de Paul pour la prédication. La prière a éteint la fournaise; la prière a fermé les gueules des lions; la prière a calmé la sédition; la prière a ouvert le paradis; la prière a fait tourner sur leurs gonds, pour les ouvrir, les portes du ciel; la prière a fécondé celle qui était stérile; la prière de Corneille a pénétré dans les cieux; la prière a justifié le publicain. Voilà le renfort que je requiers de vous; voilà la grâce que je demande : et puisse le Dieu de gloire, accueillant vos prières, mettre dans ma bouche un discours capable de fortifier le peuple qui m'a été confié et de le pousser dans les voies du salut, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient, comme à Dieu le Père, comme au Saint-Esprit, l'honneur, la gloire, la puissance dans les siècles des siècles Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA RÉCONCILIATION ET LA RÉCEPTION DE SÉVÉRIEN

S'il est nécessaire que le corps ne soit pas séparé de la tête, il faut de même que l'Eglise reste attachée à son évêque, que le peuple reste attaché à son prince : comme les branches tiennent aux racines, les fleuves à leurs sources, ainsi les fils doivent rester unis à leur père, les disciples à leur maître. Ce préambule que nous adressons à votre charité n'est pas inutile ; notre but c'est, vu la communication particulière que nous avons à vous faire, de prévenir toute espèce de trouble, toute interruption de notre entretien ; notre but, c'est de faire croître en vous l'obéissance des disciples et de vous mettre à même de manifester l'affection que vous portez à votre père. Faites-moi une parure, mes fils ; mettez sur mon front la couronne de votre obéissance ; faites que tous me jugent bienheureux et glorifiez mon enseignement par votre obéissance, selon les avis de l'Apôtre qui vous dit : *Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis ; car ce sont eux qui veillent pour vous, comme devant rendre compte de vos âmes.* (Hébr. XIII, 17.) Je vous donne donc ce conseil et je commence par là pour que personne ne se révolte contre l'avertissement commun que je viens vous adresser. En effet je suis père, et il est nécessaire que mes conseils persuadent mes fils ; car ce que fait la nature de la chair dans les pères selon la chair, c'est la grâce de l'Esprit qui l'opère en nous. Je suis père, et ma crainte paternelle est si vive pour mes fils, que s'il faut verser mon sang pour vous je suis prêt. Et en cela je ne mérite pas de reconnaissance. Car c'est la loi des apôtres, c'est le précepte du Seigneur : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* (Jean, X, 11.) A votre tour, faites pour nous de même, car vous avez pour nous la même affection. Ecoutez ce que dit Paul : *Saluez de ma part Priscille et Aquila, qui ont travaillé avec moi en Jésus-Christ ; qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie.* (Rom. XVI, 3, 4.) En effet, s'il est beau que le pasteur s'immole pour ses brebis, en retour il est beau que les brebis ne se séparent pas de leur pasteur, même par la mort. Car tant qu'elles seront unies à lui sans jamais s'en séparer, elles ne craindront pas le loup, le démon. C'est que la charité est un mur plus solide que le diamant : *Et le frère qui est aidé par son frère, est comme une ville forte et qui est bien assurée.* (Prov. XVIII, 19.) Toutes ces paroles tendent à ce que vous écoutiez, avec une entière affection, ce que nous vous disons, et qu'aucun de vous ne commence à se troubler.

Nous parlons d'une chose qui mérite qu'on en parle dans l'église, digne d'être écoutée par vous sans répugnance. C'est pour la paix que nous vous adressons la parole. Eh ! quoi de plus convenable que le prêtre de Dieu persuadant au peuple la paix ? Pas de contradiction possible, du moment que le sujet de l'ambassade est conforme à la sainteté, et l'ambassadeur accepté. C'est pour la paix que nous vous adressons la parole, pour cette paix qui a fait descendre le Fils de Dieu sur la terre, lui qui est venu pacifier par son sang, non-seulement ce qui est sur la terre, mais ce qui est dans le ciel, et unir la terre au ciel. C'est pour la paix que nous vous adressons la parole ; pour cette paix le Fils de Dieu a souffert ; pour cette paix il a été mis en croix, enseveli ; cette paix, il nous l'a laissée pour tout héritage, pour toute

richesse ; c'est comme le mur qu'il a donné à l'Eglise ; c'est le bouclier dont il l'a couverte contre les assauts du démon ; c'est le glaive qu'il lui a mis dans la main contre l'enfer ; c'est le port d'une tranquillité parfaite où il a abrité les fidèles ; c'est la propitiation qui reconquiert la faveur de Dieu ; c'est l'absolution concédée à nos fautes ; au nom de cette paix, je suis l'ambassadeur envoyé auprès de vous. Ne me faites pas un affront ; ne faites pas que ma mission soit déshonorée ; avec moi dites oui, je vous en prie. Bien des choses, depuis longtemps, dans l'Eglise, des choses fâcheuses ont eu lieu ; je confesse mon Dieu, mais je ne loue pas les agitations ni les troubles, je n'embrasse pas les séditions. Tenez, il en est temps, laissons cela ; mettez un terme à tout cela ; concorde, paix, modérez-vous, plus d'emportements, plus de colère : c'est bien assez de ce que l'Eglise a été dans la douleur ; assez, finissons, plus de trouble : telle est la volonté de Dieu, et tel est l'agrément de notre très-pieux empereur. Car il faut bien assurément obéir aux chefs des Etats, surtout quand ils sont les premiers à obtempérer aux lois de l'Eglise. Car, dit l'Apôtre : *Soyez soumis aux princes et aux puissances.* (Tit. III, 1.) A combien plus forte raison, à un prince religieux et qui souffre pour l'Eglise ?

Donc si j'ai préparé vos esprits à recevoir mon ambassade, recevez notre frère l'évêque Sévérien. Je vous rends grâce de la faveur avec laquelle vous avez accueilli mes paroles. Vous m'avez donné les fruits de votre obéissance : c'est maintenant que je me réjouis d'avoir semé une bonne semence. Voici, en effet, que je vais récolter tout de suite les gerbes du froment. Que le Seigneur vous accorde la récompense de votre bonté, le salaire de votre obéissance : car c'est bien maintenant que vous avez offert à Dieu la vraie victime de paix, puisque personne parmi vous ne s'est troublé en entendant ce nom, mais que votre charité l'accueille ; dès que nous vous avons parlé, vous avez chassé de votre âme tout sentiment de colère. Recevez-le donc de tout cœur, à bras ouverts. S'il a été fait quelque chose de fâcheux, oubliez ; parce que du moment que le temps de la paix est venu, il ne faut plus se souvenir d'aucun motif de discorde, afin qu'il y ait joie au ciel, joie sur la terre, allégresse et doux transport d'esprit dans l'Eglise de Dieu. Et maintenant prions, pour que Dieu daigne garder son Eglise dans la paix, lui accorder une paix assurée et durable, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire, ainsi qu'à Dieu le Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS DE SÉVÉRIEN SUR LA PAIX

après qu'il eut été accueilli par le bienheureux Jean, évêque de Constantinople.

A l'avènement du Seigneur notre Sauveur, quand il parut présent, en corps, sur la terre, les chœurs des anges du ciel évangélisaient les bergers, en leur disant : *Nous vous apportons aujourd'hui une nouvelle, qui sera une grande joie pour tout le peuple.* (Luc, II, 10.) Nous voulons emprunter les paroles des saints anges eux-mêmes, nous vous annonçons aujourd'hui une grande joie. Aujourd'hui, l'Eglise est dans la paix, et les hérétiques sont livrés à la colère. Aujourd'hui, le vaisseau de l'Eglise est dans le port, et la fureur des hérétiques est ballottée par les flots. Aujourd'hui, les pasteurs de l'Eglise sont dans la sécurité, et les hérétiques sont dans le trouble. Aujourd'hui, les brebis du Seigneur sont en sûreté, et les loups, en proie à la rage. Aujourd'hui, la vigne du Seigneur est dans l'abondance, et les ouvriers de l'iniquité dans le besoin. Aujourd'hui, le peuple du Christ est exalté, et les ennemis de la vérité sont humiliés. Aujourd'hui, le Christ est dans la joie, et le démon est dans le deuil. Aujourd'hui, les anges sont dans l'allégresse, et les puissances de l'enfer dans la confusion. Et qu'est-il besoin de tant de paroles? Aujourd'hui, le Christ, qui est le roi de paix, s'avançant avec sa paix, a mis en fuite tout dissentiment, en déroute les dissensions, chassé, exterminé la discorde. Et, comme la splendeur du soleil illumine le ciel, ainsi l'Eglise s'illumine des douces clartés de la paix. La paix! ô combien désirable est ce nom; quel stable fondement de la religion des Chrétiens; quelle armure céleste pour la défense de l'autel du Seigneur! Et quelles premières paroles pouvons-nous consacrer en l'honneur de la paix? La paix, c'est le nom du Christ lui-même, comme dit l'Apôtre : *Car le Christ est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un* (Ephés. II, 14); ce n'était pas la différence de la foi, mais la haine du démon qui les divisait. Mais, comme on voit, quand un roi s'avance, les places se nettoyer, la cité tout entière se couronner de fleurs, se parer de divers ornements, afin que tout soit digne des regards du roi; de même, en ce jour où s'avance le Christ, le roi de paix, faisons disparaître tout ce qui afflige les yeux; qu'à la lumière de la vérité, le mensonge prenne la fuite; que la discorde disparaisse au loin, la concorde resplendit. Nous avons vu souvent, dans des tableaux représentant des rois ou des frères, le peintre figurer leur unanimité par une femme que l'on aperçoit derrière eux; c'est la concorde qui les tient tous les deux dans ses bras; elle montre ainsi que ceux qui forment deux corps distincts, ne sont qu'un par l'accord des pensées et de la volonté : de même, en ce jour, la paix du Seigneur au milieu de nous, nous serrant tous les deux sur son cœur plein d'amour, montre à tous que ceux qu'elle réunit dans ses bras ne font, de deux corps, qu'une seule âme. En elle s'accomplit manifestement la parole du Prophète : *Et il y aura entre eux une alliance de paix.* (Zach. VI, 13.)

Hier, notre père commun a fait entendre, avec une bouche évangélique, les préliminaires de la paix; aujourd'hui, c'est à notre tour de publier les paroles de la paix. Hier, nous tendant les mains, il nous a accueilli avec un lan-

gage pacifique; à notre tour aujourd'hui, de dilater notre cœur, d'ouvrir les bras, de nous présenter au Seigneur, avec les offrandes de la paix. Maintenant, c'en est fait de toute guerre; la beauté de la paix a prévalu. Maintenant, le démon est dans le deuil, et toute l'armée des enfers se lamente; maintenant la joie est dans le ciel, et l'allégresse transporte les anges, ces amis naturels, ces plus chers amis de la paix. En effet, les vertus célestes elles-mêmes admirent ce bien dont elles possèdent la source éternelle, intarissable, de laquelle nous vient goutte à goutte, sur la terre, une divine rosée. Aussi, quoique nous ne goûtions que la paix de la terre, la splendeur de cette paix rejaillit jusqu'au ciel; les anges du ciel l'exaltent et s'écrient : *Gloire à Dieu, dans les hauteurs du ciel et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté!* (Luc, II, 14.) Voyez comme tous, dans le ciel, sur la terre, s'envoient réciproquement les présents de la paix! Les anges du ciel annoncent la paix à la terre; les saints, sur la terre, s'accordent pour louer ensemble le Christ, qui est notre paix, le Christ assis au milieu des chœurs célestes; et leurs voix se joignent à ces chœurs mystiques, pour crier: *Hosanna au plus haut des cieux!* (Mat. XXI, 9.) Disons donc, nous aussi : *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux!* il a humilié le démon, il a exalté son Christ. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* il met en fuite la discorde, et il établit la paix. Je vous parle ici des artifices du démon, vous n'en ignorez pas l'astuce. Satan a vu la fermeté de votre foi, les dogmes établis dans l'enceinte inébranlable de la piété, il a vu l'abondance des fruits, des bonnes œuvres et alors, à ce spectacle, sa rage s'est enflammée; dans le délire brûlant de sa fureur, il a voulu déchirer l'amitié, arracher des cœurs la charité, rompre tous les liens de la paix : mais puisse la paix du Seigneur être toujours avec nous, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui, comme à Dieu le Père et au Saint-Esprit, appartient la gloire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES

AVANT QUE SAINT JEAN CHRYSOSTOME PARTIT EN EXIL.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AVERTISSEMENT.

Le conciliabule du Chêne ayant prononcé une sentence de déposition contre saint Chrysostome en 403, l'empereur Arcade, qui l'avait confirmée, donna ses ordres pour le faire chasser de la ville. Dès que les fidèles en furent informés, ils se soulevèrent avec beaucoup de chaleur et veillèrent pendant trois jours à la garde de leur pasteur, passant tout ce temps en prières, et oubliant même le soin de leur corps. Le saint évêque, à qui on avait signifié l'ordre d'Arcade, refusa les deux premiers jours d'y obéir, attendant qu'on lui fît violence. Le second jour, il fit à son peuple réuni un discours plein d'édification et de consolation pour tous ceux qui souffrent pour la justice. Nous l'avons encore en grec, mais on y a ajouté plusieurs choses qui ne sont point dignes de saint Chrysostome, et dans lesquelles on ne reconnaît point son style ; elles sont plutôt de quelque mauvais déclamateur, et d'ailleurs elles n'ont aucune liaison avec ce qui précède.

Ces choses indignes de saint Chrysostome remplissent les deux derniers numéros du texte grec, nous n'en donnons pas la traduction.

1. Les flots s'amoncèlent et la tempête devient sinistre; mais nous ne craignons pas d'être engloutis, car c'est sur la pierre que nous sommes établis. Que la mer se livre à ses fureurs, elle ne peut pas dissoudre la pierre; que les flots redoublent de violence, les flots n'ont pas assez de force pour faire sombrer la barque de Jésus. Que pouvons-nous craindre? répondez-moi. La mort? *Ma vie, à moi, c'est le Christ; et mourir est mon gain.* (Philip. I, 21.) Est-ce l'exil? répondez-moi. *C'est au Seigneur qu'appartient la terre, et tout ce qui la remplit.* (Ps. XXIII, 1.) Est-ce la confiscation de nos biens? *Nous n'avons rien apporté en venant au monde, il est évident que nous n'en pouvons rien emporter* (I Tim. VI, 7), et ce que le monde trouve de terrible excite mon mépris, et ses biens sont pour moi un objet de risée. Je ne crains pas la pauvreté; je ne désire pas la richesse; je ne m'effraye pas de la mort; je ne souhaite pas la vie, à moins que ma vie ne serve à votre avancement. Aussi, en vous parlant des choses présentes, j'exhorte votre charité à la confiance. Personne ne peut nous séparer; car ce que Dieu a joint, l'homme ne peut le désunir. En effet, si au sujet de la femme et de l'homme, Dieu a dit : *Pour leur union, l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera a sa femme; et à eux deux, ils ne seront qu'une seule chair.* (Gen. II, 24.) *Ce que Dieu a joint, que l'homme ne le sépare pas.* (Matth. XIX, 5, 6.) Si vous ne pouvez pas rompre le mariage, combien vous est-il, à plus forte raison, impossible de rompre l'union de l'Église de Dieu avec son pasteur? Sachez bien que vous la combattez sans pouvoir nuire en rien à celui que vous combattez. Sachez bien que vous ne faites qu'ajouter à ma gloire, et

que vous brisez votre propre force en luttant contre moi ; *car il vous est dur de regimber contre l'aiguillon.* (Act. IX, 5.) Vous ne pouvez rien contre l'aiguillon, mais vous ensanglantez vos pieds ; les flots ne peuvent pas dissoudre la pierre, ils se décomposent eux-mêmes en écume.

Rien n'a plus de force que l'Eglise, ô homme. Mets un terme à ta guerre, si tu ne veux pas voir le terme de ta puissance ; n'entreprends pas de guerre contre le ciel. Si tu combats un homme, tu peux être ou vainqueur ou vaincu. Mais si tu combats l'Eglise, que tu sois vainqueur, c'est impossible ; car Dieu est toujours le plus fort. *Est-ce que nous rivalisons avec le Seigneur ? Est-ce que nous sommes plus forts que lui?* (I Cor. X, 22.) C'est Dieu qui a fondé, qui tentera d'ébranler ? Vous ne connaissez pas sa puissance. *Il jette un regard sur la terre, et il la fait trembler* (Ps. CIII, 32) ; il commande, et ce qui tremble s'est raffermi. S'il a rétabli dans le calme la ville agitée, à bien plus forte raison, l'Eglise, il peut la rendre solide. L'Eglise est plus forte que le ciel. *Le ciel et la terre passeront, mais les paroles que je dis ne passeront pas.* (Matth. XXIV, 35.) Quelles paroles ? *Tu es Pierre, et sur cette pierre qui m'appartient, j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (Ibid. XVI, 18.)

2. Si vous n'en croyez pas la parole, croyez-en l'expérience. Que de tyrans ont voulu dominer l'Eglise ! Comptez les chaudières, les fournaises, les bêtes féroces, les glaives aiguisés ! et ils ne l'ont pas dominée. Où sont-ils ceux qui lui ont fait la guerre ? Ils ont été réduits au silence, livrés à l'oubli. Au contraire, où est l'Eglise ? Elle efface le soleil par sa splendeur. Ses ennemis, avec tout ce qui tenait à eux, sont éteints ; à tout ce qui tient à l'Eglise, l'immortalité. Si les chrétiens, en petit nombre, n'ont pas été vaincus, aujourd'hui que leur religion remplit la terre, comment pouvez-vous les vaincre ? *Le ciel et la terre passeront, mais les paroles que je dis ne passeront pas.* Et c'est justice ; car pour Dieu l'Eglise a plus de charmes que le ciel. Il n'a pas pris le corps du ciel, mais il a pris la chair de l'Eglise ; le ciel est pour l'Eglise et non l'Eglise pour le ciel. N'éprouvez aucun trouble de ce qui est arrivé. Accordez-moi cette grâce, une foi invariable. Ne savez-vous pas que si Pierre, marchant sur les eaux, se vit, pour un moment de doute, sur le point d'être submergé, ce n'était pas l'impétuosité furieuse des flots, mais parce que sa foi était faible ? Sont-ce les volontés humaines qui nous ont amenés au point où nous sommes ? Est-ce que c'est un homme qui nous a faits ce que nous sommes pour que ce soit un homme qui nous brise ? Ce n'est pas dans le délire de l'orgueil que je parle ainsi, loin de moi l'arrogance, mais je veux consolider ce que je vois d'ébranlé en vous. La cité était calme et forte, alors le démon a voulu ébranler l'Eglise. Esprit impur, abîme d'impureté, tu n'as pas pu, ô démon, renverser les murailles, et tu crois pouvoir ébranler l'Eglise ? Est-ce que l'Eglise réside dans des murailles ? C'est dans la foule des fidèles que réside l'Eglise. Voyez, que de colonnes solides ; ce n'est pas le fer qui en lie les parties, c'est la foi qui les cimente. Je ne dis pas qu'une si grande foule a plus d'impétuosité que le feu, mais n'y eût-il qu'un fidèle, tu n'en viendrais pas à bout, ô démon ! Vois donc quelles blessures t'ont faites les martyrs. On a vu souvent venir une jeune vierge, molle et délicate, elle était plus molle que la cire, et elle devenait plus solide que la pierre. Tu lui perçais les flancs, sans pouvoir lui ravir sa foi. La chair était vaincue, et la foi triomphait ; le corps était consumé, la pensée reprenait toute sa jeunesse, la substance se dissipait, mais la piété persistait toujours. Tu n'as pas pu vaincre une femme seule, et tu crois vaincre un si grand peuple ? N'entends-tu pas la voix du Seigneur : *En quelque lieu que deux ou trois soient rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ?* (Matth. XVIII, 20.) Combien plus ne sera-t-il pas où se trouve un si grand peuple uni par la charité ? J'ai son gage. Est-ce que ma confiance me vient d'une force particulière ? J'ai son écrit. Voilà mon bâton, voilà ma force, voilà mon port à l'abri des tempêtes. Quand toute la terre serait bouleversée, j'ai son écrit ; je le lis ; ces caractères que je lis, ces paroles, voilà mon mur d'appui, voilà ma sûreté. Quelles paroles ? *Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (Matth. XXVIII, 20.) Le Christ est avec moi, qui donc craindrai-je ? quand les flots se soulèveraient contre moi, et la mer, et les fureurs des princes, tout cela est plus mince à mes yeux que les toiles de l'araignée. Sans la charité qui me fait vivre pour vous, aujourd'hui même j'aurais consenti à partir. Car je dis toujours, *Seigneur que votre volonté soit faite*

(Ibid. VI, 10), non ce que veut un tel ou un tel, mais ce que vous voulez. Voilà ma tour, mon roc, qui ne bouge pas, mon bâton qui tient ferme. Si c'est la volonté de Dieu que telle chose arrive, eh bien, qu'elle arrive! S'il me veut ici, je le bénis; partout où il me voudra, je le bénis.

3. Que personne ne vous trouble : priez. Le démon a fait ces choses pour interrompre votre application à la prière. Mais il s'agite en vain; au contraire, nous vous trouvons plus zélés, plus fervents. Demain je viendrai me joindre à vos prières. Où je suis, vous êtes; où vous êtes, je suis; nous ne sommes qu'un même corps; le corps ne se sépare pas de la tête; la tête ne se sépare pas du corps. Les lieux nous divisent, mais la charité nous unit; la mort même ne pourra pas nous désunir. Quand mon corps viendrait à mourir, mon âme vit, elle garde le souvenir de mon peuple. Vous êtes mes pères, comment puis-je vous oublier? vous êtes mes pères, vous êtes ma vie, vous êtes ma gloire. Vos progrès sont ma gloire, si bien que ma vie, ma richesse, réside dans ce trésor qui est le vôtre. Je suis prêt à subir pour vous mille morts, et je ne vous fais en cela aucune faveur, je vous paie une dette : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (Jean, X, 11), il se laisserait mille fois égorger, mille fois trancher la tête. Cette mort, c'est le fondement de l'immortalité; ces assauts, c'est la voie qui mène à la vie pour jamais tranquille. Ce n'est pas l'amour des richesses qui m'expose à ces attaques, pour que je m'afflige; ce ne sont pas mes péchés, pour que je verse des larmes. Est-ce là ce qui cause mes épreuves? C'est l'amour que j'ai pour vous; je fais tout pour vous maintenir inébranlables, pour prévenir toute invasion dans la bergerie, pour conserver mon troupeau intact. La cause de mes combats me suffit pour la couronne. Que ne souffrirais-je pas pour vous? Vous êtes mes concitoyens, vous êtes mes pères, vous êtes mes frères, vous êtes mes enfants, vous êtes mes membres, vous êtes mon corps, vous êtes ma lumière, ou plutôt, vous êtes plus doux pour moi que cette lumière. Les rayons du soleil ont-ils pour moi une douceur égale à celle de votre amour? Ces rayons me servent pour la vie présente, mais votre amour me tresse une couronne pour l'avenir. Je dis ces paroles pour les oreilles de ceux qui m'écoutent. Qu'y a-t-il de plus prompt à écouter que vos oreilles? Il y a tant de jours que vous veillez, sans que rien ait pu vous abattre, ni la longueur du temps vous amollir, malgré les sujets de crainte, malgré les menaces; devant tous les dangers, vous êtes devenus des hommes forts. Que dis-je? Vous êtes devenus ce que j'ai toujours désiré, vous avez méprisé les choses du siècle, vous avez dit adieu à la terre, vous vous êtes élancés jusqu'au ciel. Vous vous êtes affranchis des liens du corps, vous combattez pour atteindre à cette sagesse qui est la félicité! Voilà mes couronnes, voilà ce qui m'encourage, voilà ma consolation, voilà l'onction pour moi, pour moi la vie, pour moi le fondement de l'immortalité. Voilà ce dont nous rendons grâces à Dieu, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Saint Jean Chrysostome au moment de partir pour l'exil.

AVERTISSEMENT.

Ce qu'il y a de bon dans ce discours se trouve déjà dans le précédent. Le reste ne paraît pas digne de saint Chrysostome. Une chose cependant semble prouver l'authenticité de cette homélie. Dans son premier discours après son retour de l'exil saint Chrysostome dit : *Vous vous souvenez que j'ai fait paraître au milieu de vous le bienheureux patriarche Job...* Or, le patriarche Job figure en effet dans le discours qu'on va lire. Mais le faussaire pourrait avoir tiré le passage du discours authentique qui existait encore. Quoiqu'il en soit, ceux qui soutiennent que la pièce suivante est de saint Chrysostome sont obligés d'avouer qu'elle a subi de graves altérations de la part des copistes.

1. Heureux sujet d'entretien pour nous, mes frères, brillante réunion ! c'est la mer, vaste et spacieuse, aux flots pressés, mais que n'agitent pas les vents impétueux. Car elle est venue celle qui enfante la paix, qui éteint l'impétuosité des vents, *La mère de Sion dira : un grand nombre d'hommes sont nés dans elle; et le Très-Haut lui-même l'a fondée.* (Ps. LXXXVI, 5.) Mes chers petits enfants, on veut ma mort ! Et pourquoi craindrais-je la mort ? *Ma vie à moi, c'est le Christ, et mourir est mon gain.* (Philip. I, 21.) Mais ils vous enverront en exil ? *C'est au Seigneur qu'appartient la terre, et tout ce qui la remplit.* (Ps. XXIII, 1.) Mais la confiscation de mes biens ? *Nous n'avons rien apporté en venant au monde, il est évident que nous n'en pouvons rien emporter.* (I Tim. VI, 7.) Mais vous savez bien, mes frères, pourquoi ils veulent me déposer. C'est que je n'ai pas déployé de tapisseries ; c'est que je n'ai pas encouragé leur gourmandise qui engloutit tout ; c'est que je ne leur ai offert ni or, ni argent. Or, ils me disent que j'ai mangé, que j'ai bu, que j'ai baptisé. Si j'ai fait cela, que l'anathème soit sur moi ; que je sois retranché du nombre des évêques ; que je ne sois pas admis parmi les anges, que je ne sois pas agréable à Dieu ! Mais si j'ai mangé, si j'ai baptisé, je n'ai rien fait qui ne fût de circonstance et à propos. Qu'ils déposent donc aussi l'apôtre Paul, pour avoir, après souper, conféré le baptême au geôlier ; qu'ils déposent donc le Seigneur lui-même, pour avoir, après souper, distribué la communion à ses disciples. Les flots s'amoncèlent et la tempête devient sinistre, et je vois les lances toutes prêtes ; je suis comme un pilote, au milieu d'une grande tourmente ; je suis assis à deux poupes, car le navire en a deux, l'Ancien et le Nouveau Testament, et, avec mes rames, je repousse les vagues furieuses ; je ne dis pas avec des rames faites de bois, c'est avec la croix adorable du Seigneur que je change l'agitation en tranquillité. Le Seigneur commande, et l'esclave est couronné ; voilà pourquoi il le laisse un moment à la merci du démon. Les hommes ne savent-ils pas que c'est par le moyen de ce qui est impur que le vase est rendu brillant de la plus grande pureté ? Mes frères, je vous donne trois fondements de la sanctification ; la foi, la tentation, la continence. Si vous dites que c'est la foi qui est le soutien, imitez le bienheureux Abraham, qui recueillit, dans une grande vieillesse, la maturité des fruits. Si vous dites que c'est la tentation qui est le soutien, imitez le bienheureux Job. Vous connaissez ses mœurs, vous avez appris sa patience, et vous n'ignorez pas sa foi. Si vous préférez dire que c'est la

continence qui est le soutien, imitez le bienheureux Joseph, qui fut vendu pour être conduit en Egypte ; ce pays était désolé par la famine, il l'en délivra. Il eut à subir la tentation que lui offrit une courtisane de l'Egypte, esclave de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, assise à ses côtés : *Dors*, lui dit-elle, *avec moi*. (Gen. XXXIX, 7.) Elle voulait le dépouiller de sa continence sur cette terre d'Egypte, l'Egyptienne. Ici aussi il y a un Egyptien [1]. Mais ni cette femme n'a supplanté le saint, ni l'Egyptien votre évêque ; au contraire, on a vu se manifester à la fois la continence de l'homme libre, la noblesse des enfants et le déréglement de la femme barbare.

2. Mes frères, le voleur ne va pas où il n'y a que de la paille, du foin et du bois, mais où se trouvent l'or, ou l'argent, ou les perles : de même le démon n'entre pas où se trouve un débauché, un impie, un ravisseur, un avare ; il cherche ceux qui vivent dans la solitude. Mes frères, est-ce que nous voulons donner à notre langue toute sa liberté en ce qui touche l'impératrice? Mais que dirai-je? Jézabel fait le tumulte, Elie prend la fuite ; Hérodiade se réjouit, et Jean est dans les fers ; l'Egyptienne ment, et Joseph est gardé en prison. S'ils m'exilent, j'imiterai Elie; s'ils me jettent dans la boue, je serai comme Jérémie ; s'ils me précipitent dans la mer, je ferai comme le prophète Jonas; dans un lac, comme Daniel; s'ils me lapident, je serai comme Etienne; s'ils me tranchent la tête, je serai comme Jean le précurseur; s'ils me frappent de verges, ils feront de moi un autre Paul; si leur volonté est de me scier, un autre Isaïe. Qu'ils me scient donc avec une scie de bois, pour que je jouisse de l'amour de la croix. Celle qui est ensevelie dans son corps attaque l'homme affranchi de son corps; celle qui se plonge dans les bains, dans les parfums, dans les embrassements d'un homme, combat la pureté immaculée de l'Eglise. Mais voici que cette femme va s'asseoir solitaire, veuve, du vivant même de l'homme à qui elle s'est livrée. Ainsi, toi, qui n'es qu'une femme, tu veux rendre veuve l'Eglise! Hier, elle m'appelait le treizième apôtre, et aujourd'hui elle m'a appelé Judas; hier, en toute liberté, elle s'est assise auprès de moi, et aujourd'hui, comme une bête sauvage, elle a bondi sur moi. Il vaudrait mieux voir le soleil s'éteindre, ne plus apercevoir la lune, que d'oublier les paroles de Job. En effet, lorsque Job souffrit un si grand coup, il se borna à s'écrier : *Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles!* (Job, I, 21.) Quand sa femme lui cria : *Maudissez Dieu, et mourez* (Ibid. II, 9, 10), il la réprimanda par ces paroles : *Pourquoi parlez-vous comme une femme insensée?* O ingratitude de la femme! ô émollient des douleurs! Est-ce que, quand tu étais malade toi-même, ô femme! tu as entendu de telles paroles de la bouche de Job? Est-ce que, au contraire, par ses prières, par ses bons soins, il ne t'a pas enlevé ta maladie? Quand il vivait dans les palais des rois, quand il avait des richesses, quand il avait un train royal, tu ne disais rien de semblable; et maintenant que tu le vois assis sur le fumier, en proie aux vers, tu lui dis : *Maudissez Dieu, et mourez.* Ne lui suffisait-il pas de cette leçon dans le temps? Tu veux, par tes paroles, lui procurer un châtiment éternel! Mais que répond le bienheureux Job? *Pourquoi parlez-vous comme une femme insensée? Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, ne supporterons-nous pas aussi les maux qu'il nous envoie?* Mais que veut cette femme qui viole les lois? cette détestable, cette nouvelle, oui, je le dirai, cette nouvelle Jézabel, est-ce qu'elle ne crie pas en disant [1]........ Mais elle m'envoie consuls et tribuns, et elle ne fait que menacer. Et que m'envoie-t-elle? Des araignées de la part d'une araignée. O mes frères! ô vous tous! si les épreuves donnent la victoire, si les combats méritent la couronne, ainsi que le disait tout à l'heure Paul, inspiré d'en-haut : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; ce qui me reste, c'est à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que me décernera, au grand jour du jugement, le Seigneur, le juste Juge* (II Tim. IV, 7), à qui appartiennent la gloire et l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Théophile, évêque d'Alexandrie.

[1] Il y a une lacune dans ce texte.

PREMIÈRE HOMÉLIE

DE

SAINT J. CHRYSOSTOME APRÈS SON RETOUR DE L'EXIL.

AVERTISSEMENT.

Saint Jean Chrysostome était parti pour son exil; mais bientôt l'impératrice Eudoxie, qui avait contribué à le faire exiler, effrayée des cris et des gémissements du peuple qui redemandait son évêque, et par un tremblement de terre qu'éprouva la ville de Constantinople, sollicita elle-même son rappel. On envoie de tout côté pour le chercher, et le Bosphore se couvre de barques qui passent en Asie. Le saint Pontife est reçu dans la ville en triomphe, accompagné d'un peuple nombreux, qui, portant des flambeaux et chantant des hymnes, le conduit au temple des Apôtres, où il prononce son premier discours. Il y rend grâces à Dieu de son retour, comme il l'avait béni à son départ, acceptant de sa main le bien et le mal avec reconnaissance, à l'exemple de Job. Il se félicite de l'amour de son peuple, auquel il est resté uni de cœur pendant son éloignement. Ses ennemis lui ont rendu un grand service en croyant lui nuire : ils lui ont fait connaître combien il était aimé. Il fait l'éloge de son troupeau : sous la figure d'une chaste épouse qui, séparée de son époux, lui reste fidèle, il le loue du vif attachement qu'il lui a témoigné; il prie le Seigneur de le récompenser comme il le mérite; le Seigneur auquel ils doivent tous rendre des actions de grâces.

Dans un second discours, prononcé le lendemain, saint Jean Chrysostome s'étend davantage sur les circonstances de son départ et sur celle de son retour. Il compare son église à Sara, et son ennemi, l'évêque d'Alexandrie, à Pharaon, qui enleva Sara des mains d'Abraham, mais qui fut bientôt obligé de la lui rendre. Il loue la fidélité de son église; il s'élève contre les violences de son persécuteur, qui n'ont servi qu'à prouver combien l'évêque de Constantinople était aimé dans sa ville. Les fidèles, les hérétiques, les juifs mêmes, lui ont donné des marques d'attachement. Il félicite le peuple de n'avoir opposé que des prières aux violences atroces de leurs ennemis. Il décrit l'empressement et les transports avec lesquels il a été reçu. Il rapporte quelques circonstances de son retour, et cite les propres paroles de la lettre de l'impératrice, sur laquelle il fait des réflexions à la louange de cette princesse. Un nouvel éloge de son peuple pour lequel il est prêt à sacrifier sa vie, des plaintes contre son clergé qui s'est ligué avec ses ennemis, des louanges adressées aux princes, qui témoignent tant de zèle pour l'Eglise, des exhortations à son troupeau pour qu'il reste uni au pasteur, pour qu'il travaille à affermir la paix, et pour que, de concert avec lui, il remercie Dieu des bienfaits qu'ils en ont reçus; voilà ce qui termine le second discours de saint Jean Chrysostome après son retour.

1. Quel discours, quelles paroles ferai-je entendre? Dieu soit béni! Ce que j'ai dit à mon départ, je le dis à mon retour, ou plutôt, dans mon séjour au loin, je n'ai pas cessé de le répéter. Vous vous rappelez que j'ai fait paraître au milieu de vous le bienheureux Job disant : *Le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles*! (Job, I, 21.) Voilà les gages que je vous ai laissés en partant comme actions de grâces, je les reprends : *Le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles*! Diversité dans les événements; unité dans la glorification. Chassé, je rendais grâce; je reviens, je rends grâce encore. Diversité dans les événements; mais la fin de l'hiver est la même que celle de l'été, fin unique, la prospérité du champ cultivé. Béni soit Dieu qui a permis que je partisse; béni soit Dieu qui a voulu mon retour; béni soit Dieu qui a permis la tempête; béni soit Dieu qui a dissipé la tempête et fait la tranquillité! Ces paroles sont pour vous fortifier dans l'habitude de bénir Dieu. Des biens te sont accordés? bénis Dieu, et tes biens te restent. Les malheurs sont venus? bénis Dieu, et les malheurs disparaissent. Vous voyez bien que Job au sein des richesses rendait grâce à Dieu; devenu pauvre, il rendait encore gloire à Dieu. Ni ravisseur d'abord, ni blasphémateur après. Il y eut pour lui diversité de

positions, unité de volonté. Le calme de la mer n'engourdit pas l'énergie du pilote, la tempête ne l'engloutit pas. J'ai béni Dieu quand j'ai été séparé de vous, je le bénis quand je vous ai recouvrés. Ces deux états divers sont l'effet de la même Providence. Mon corps a été loin de vous, jamais ma pensée. Voyez quelles grandes choses ont faites les intrigues de nos ennemis. Ils ont donné plus de force à l'amour qui nous unit, ils ont donné à l'amour de mon peuple l'occasion d'éclater comme un incendie, ils m'ont procuré des milliers d'hommes qui s'attachent à moi; avant ce jour les miens m'aimaient, à présent voici que les Juifs en plus m'honorent. Ils espéraient me séparer des miens, et ils n'ont fait que me concilier des étrangers. Mais ce n'est pas à eux, c'est au nom de Dieu que j'en dois rendre grâce; il a fait servir leur perversité à notre honneur, car les Juifs ont crucifié Notre-Seigneur, et le monde a été sauvé, et ce n'est pas aux Juifs que j'en rends grâce, mais au Crucifié. Qu'ils voient donc comme voit notre Dieu, quelle paix ont enfantée leurs trames, quelle gloire elles nous ont acquise. Auparavant l'église seule était remplie, aujourd'hui la place publique tout entière est devenue une église. De là-bas jusqu'ici, ce n'est qu'une même âme, une seule tête qui remplit tout l'espace. Personne n'a imposé silence à votre chœur, et cependant tous étaient dans le silence, tous étaient saisis de componction. Les uns chantaient des psaumes, les autres trouvaient bienheureux ceux qui chantaient les psaumes du Seigneur. Aujourd'hui ce sont les jeux du cirque et personne ne s'y trouve; mais tous se sont précipités à grands flots dans l'église, on dirait des torrents; oui, votre assemblée est un torrent, et vos voix sont des fleuves qui rejaillissent au ciel et qui témoignent de votre amour pour un père. Vos prières ont plus d'éclat pour moi qu'un diadème. Je m'adresse à la fois aux hommes et aux femmes : *Car en Jésus-Christ, il n'y a ni homme ni femme* (Gal. III, 28.) Comment parlerai-je des puissances du Seigneur? Vous connaissez toute la vérité de ce que je veux vous dire : celui qui supportera fortement les tentations, en recueillera un grand fruit...

2. Voilà pourquoi je vous ai convoqués auprès des apôtres. Chassés, nous sommes venus auprès de ceux qui ont été chassés. Nous avons été attaqués par des menées insidieuses; ils ont été chassés. Nous sommes venus auprès de Timothée, nouveau Paul. Nous sommes venus auprès des saints corps qui ont porté les stigmates du Christ. Ne crains jamais la tentation, si tu as une âme généreuse : tous les saints ont été ainsi couronnés. L'affliction des corps est grande, mais plus grande la tranquillité des âmes. Puissiez-vous être toujours sous le fardeau. C'est ainsi que le pasteur lui-même se réjouit quand il subit le travail pour ses brebis. Que dirai-je? où jetterai-je la semence? Je ne trouve pas une place vide. Où travaillerai-je? ma vigne n'est point dégarnie. Où édifierai-je? le temple est achevé; mes filets rompent à cause de la multitude des poissons. Que ferai-je? Ce n'est pas le temps du travail. Aussi je vous exhorte, non pas parce que vous avez besoin d'enseignements, mais parce que je veux vous montrer mon affection toute naturelle. Partout les épis dans toute leur richesse. Tant de brebis, et pas un loup; tant d'épis, et pas l'ombre d'une épine; tant de vignes, et pas de renard. Les bêtes dévorantes sont submergées; les loups ont fui. Qui les a poursuivis? ce n'est pas moi, le berger, mais vous, les brebis. O noble nature des brebis! En l'absence du pasteur, elles ont mis les loups en déroute. O beauté de l'épouse, ou plutôt chasteté! en l'absence de l'époux, elle a chassé les adultères. O beauté et chasteté de l'épouse! elle a montré sa beauté, elle a montré aussi sa probité. Comment as-tu chassé les adultères? C'est que tu aimais ton époux. Comment as-tu chassé les adultères? Par la grandeur de la chasteté. Je n'ai point pris les armes, point de lances, point de boucliers; je leur ai montré ma beauté. Ils n'ont pu soutenir mon éclat. Où sont-ils maintenant ? dans la honte. Où sommes-nous? dans l'allégresse. Avec nous les empereurs, avec nous les princes. Quels discours, quelles paroles ferai-je entendre? *Que le Seigneur vous comble de nouveaux biens, vous et vos enfants* (Ps. CXIII, 14), et recueille votre allégresse comme dans un filet pour la tirer à lui. Mettons ici fin à nos paroles, rendant en toutes choses des actions de grâce au Dieu de bonté, à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE

DE

SAINT J. CHRYSOSTOME APRÈS SON RETOUR DE L'EXIL.

1. Lorsque Sara, l'épouse d'Abraham, lui fut ravie par Pharaon; cette belle et noble femme par ce méchant, ce barbare, cet Egyptien; lorsque les regards de l'homme injuste puisèrent dans la contemplation de cette beauté un désir adultère, si, à l'heure même, à l'instant, tout de suite, Dieu n'a pas infligé le châtiment, c'était pour qu'on vît bien et la vertu de l'homme juste, et la chasteté de la femme, et l'incontinence du barbare, et la divine Bonté : la vertu de l'homme juste, parce qu'il souffrit et bénit Dieu; la chasteté de la femme, parce que, tombée entre les mains du barbare, elle se conserva pure; l'incontinence du barbare, parce qu'il envahit la couche d'un autre; la divine Bonté, parce qu'après avoir attendu que tout fût désespéré humainement. Dieu alors couronna le juste. Ce qui s'est fait contre Abraham jadis, s'est fait, de nos jours, contre l'Eglise. Aujourd'hui encore, un Egyptien [1], comme autrefois, un Egyptien; il avait, celui-là, des satellites; celui-ci a eu des valets. L'ancien a enlevé Sara; le nôtre, l'Eglise : Pharaon n'a possédé sa proie qu'une seule nuit; celui-ci, qu'un seul jour, et un seul jour même ne lui a pas été accordé. Il ne l'a possédée que ce qu'il fallait pour révéler la chasteté de l'épouse; il entre de force, et l'honneur de la chaste épouse n'a pas souffert d'atteinte. Il avait cependant tout préparé pour le faux mariage : le contrat était en règle; grand nombre de ses familiers avaient signé; la machine était dressée, elle a manqué son effet. La perversité de l'homme a paru, et, en même temps, a paru la bonté de Dieu. Le barbare d'autrefois reconnut son péché, avoua sa faute; il dit à Abraham : *Pourquoi avez-vous fait cela? Pourquoi m'avez-vous dit : C'est ma sœur? Vous m'avez exposé au péché.* (Gen. XII, 18, 19.) Notre barbare à nous, après son infraction à la loi, y a persisté. Misérable! malheureux! *Tu as péché, tiens-toi en repos.* N'ajoute pas le péché au péché. Sara sortit d'Egypte, enrichie de l'or des Egyptiens : l'Eglise est sortie de son épreuve, enrichie des biens de l'âme, et plus belle de sa continence. Voyez la démence du barbare. Tu as chassé le pasteur, pourquoi as-tu dispersé le troupeau? Tu as renversé le pilote, pourquoi as-tu brisé le gouvernail? Tu as chassé le vigneron, pourquoi as-tu ravagé les vignes? Pourquoi as-tu dévasté les monastères? Tu as fait ton invasion à la manière des barbares.

2. Tout ce qu'il a fait, c'est pour qu'on vît paraître votre vertu; tout ce qu'il a fait, c'est pour montrer à tous qu'il y a ici une bergerie, avec le Christ pour berger. On chasse le berger, et le troupeau est compacte, et la parole de l'Apôtre s'est accomplie : *Ayez soin, non-seulement lorsque je suis présent, mais aussi en mon absence, d'opérer votre salut avec crainte et tremblement.* (Philipp. II, 12.) Vous savez quelles étaient leurs menaces, parce qu'ils redoutaient votre vertu, votre charité, votre affection pour moi. Nous n'osons rien, disaient-ils, dans l'intérieur de la ville; livrez-le-nous dehors. Prenez-moi donc dehors, si vous

[1] Théophile d'Alexandrie.

voulez connaître la générosité de mes enfants, l'énergie de mes soldats, la puissance de mes oplites, la splendeur de nos diadèmes, la surabondance de nos richesses, la grandeur de notre charité, ce qu'endure la constance, ce qu'est la liberté dans sa fleur, ce qu'a d'illustre notre victoire, ce que votre défaite a de ridicule. O surprise, ô prodige! Le berger qu'on chasse, et le troupeau dont l'ardeur bondit! le général au loin, et les soldats qui prenaient leurs armes! L'Eglise n'avait pas seulement pour elle son armée; la cité entière était devenue l'Eglise. Les carrefours, les places, l'air se sanctifiaient, les hérétiques se convertissaient, les Juifs s'amendaient, des prêtres s'attiraient leur condamnation; oui, les Juifs bénissaient Dieu et accouraient vers nous. C'est ce qui arriva pour le Christ. Caïphe le mit en croix, et un brigand le confessa. O surprise, ô prodige! Des prêtres assassinèrent, et des mages adorèrent! Ces choses ne doivent pas étonner l'Eglise. Si ces choses n'étaient pas arrivées, notre trésor ne se fût pas montré; trésor réel; il ne se fût pas montré. C'est ainsi que Job était juste; on n'aurait pas vu qu'il était juste sans ses blessures, sans les vers qui le rongeaient. Il en est ainsi de notre trésor; sans les perfides attaques, il ne se fût pas montré. Dieu, se justifiant, dit à Job : *Pensez-vous qu'en vous répondant, j'aie pu avoir d'autre pensée que de faire paraître votre justice?* (Job, XL, 8.) Ils ont ourdi leurs trames contre nous, ils nous ont fait la guerre et ils ont été vaincus. Comment nous ont-ils fait la guerre? Avec des bâtons. Comment ont-ils été vaincus? Par des prières. *Si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, tournez-lui encore l'autre.* (Matth. V, 39.) Tu apportes des bâtons dans l'église, et tu lui fais la guerre? Où règne la paix pour tous, tu excites la guerre? Tu n'as pas de respect pour le lieu, ô malheureux, ô misérable! ni pour la dignité du sacerdoce, ni pour la majesté du Chef? Le baptistère a été rempli de sang. Où se fait la rémission des péchés, s'est faite l'effusion du sang. Quelle bataille a vu ces excès! L'empereur entre et jette bouclier et diadème; toi, tu es entré, et tu as brandi les bâtons! L'empereur laisse aux portes de l'église les emblèmes de l'empire; toi, tu apportes dans l'église les emblèmes de la guerre! Mais tu n'as pas fait de mal à mon Epouse; elle me reste, et l'on admire sa beauté.

3. C'est pourquoi je me réjouis, non pas que vous ayez vaincu, mais qu'en mon absence vous ayez vaincu. Si j'eusse été là, j'aurais revendiqué, auprès de vous, ma part de victoire; mais, comme j'étais au loin, le trophée n'appartient qu'à vous seuls. Que dis-je? Cela même est une gloire pour moi. Je me reprends, et voici que je revendique, auprès de vous, ma part de la victoire. C'est moi qui vous ai élevés de telle sorte que vous puissiez, même en l'absence de votre père, montrer la noblesse que vous portez en vous. Comme on voit les athlètes généreux, même en l'absence du gymnasiarque, prouver leur vigueur; ainsi la vigueur généreuse de votre foi, même en l'absence de votre maître, s'est montrée dans sa beauté. A quoi bon les discours? Les pierres poussent des cris, les murailles font entendre leur voix. Allez au palais de l'empereur, et aussitôt vous entendez : les peuples de Constantinople. Allez aux rivages de la mer, dans les déserts, aux sommets des montagnes, dans les demeures habitées, votre éloge y est inscrit. A quoi devez-vous la victoire? Non à vos richesses, mais à votre foi. O peuple, ami de son docteur! ô peuple, qui chérit son père! ô ville bienheureuse, non à cause de ses colonnes et de ses lambris d'or, mais à cause de votre vertu! Tant d'attaques insidieuses, et vos prières les ont vaincues, et c'est justice, et c'est raison; car les prières étaient continuelles, et les larmes coulaient comme des fontaines. Ils avaient des armes, vous aviez vos pleurs; ils avaient leur rage, et vous, votre douceur. Fais ce que tu veux : vous priez. Et ceux qui parlaient contre nous maintenant, où sont-ils? Est-ce que nous avons agité des armes, tendu des arcs, lancé des traits? Nous priions et ils fuyaient. Comme la toile de l'araignée, ils ont été dissipés, et vous êtes restés solides comme la pierre. Je suis bien heureux, à cause de vous; je savais bien, même auparavant, quel trésor je possédais; je l'admire pourtant aujourd'hui. On m'éloignait, et la cité changeait de place. Pour un seul homme, la mer devenant une ville! Les femmes, les hommes, de tout jeunes enfants, des mères portant leurs enfants dans leurs bras, affrontaient les vagues, méprisaient les flots; l'esclave ne craignait plus son maître; la femme avait oublié sa naturelle faiblesse; la place publique était changée en église; plus de place publique, plus rien qu'une église; transformation partout, à cause de nous. Qui n'avez-vous pas rempli

de vos sentiments ? Vous avez reçu l'impératrice [1], confondue avec vous. Je ne veux pas cacher le zèle qu'elle a montré pour moi. Ce n'est pas en flatteur de l'impératrice que je parle; c'est sa piété que je célèbre. Je ne veux pas cacher le zèle qu'elle a montré pour moi. Elle n'a pas pris des armes; elle s'est couverte de ses glorieuses vertus. On m'éloignait alors, vous savez comment. Il faut bien dire ce qui afflige, pour vous faire comprendre ce qui fait du bien. Comprenez donc comment on m'éloignait, et comment je suis revenu. *Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie. Ils marchaient et s'en allaient en pleurant, et jetaient leurs semences sur la terre; mais ils reviendront avec des transports de joie, en portant les gerbes de leur moisson.* (Ps. CXXV, 5, 6.) Ces paroles sont devenues la réalité. C'est avec joie que vous avez accueilli celui dont vous escortiez le départ avec douleur. Et il ne s'est pas écoulé un long temps; en un seul jour, tout a été terminé. Ce retard, n'était que pour vous ; car Dieu, dès le principe, avait tout terminé.

4. Je vous dis maintenant une chose secrète : Je traversais la mer, seul, portant dans mes bras l'Eglise, car la charité n'est jamais étroite. Le navire n'était pas trop petit. *Mes entrailles ne se sont point resserrées pour vous.* (II Cor. VI, 12.) Je m'éloignais, plein de soucis pour vous, séparé de vous par le corps, joint à vous par la pensée, je m'éloignais, suppliant Dieu, déposant dans son cœur mon affection pour vous ; je m'éloignais, j'étais assis, solitaire, plein de soucis pour vous, méditant sur mon exil, j'étais seul; tout à coup, après cette nuit malheureuse, au point du jour, je reçois de la plus pieuse des femmes, une lettre où je vois ces paroles. Car il faut que je vous cite textuellement les paroles : *Que votre Sainteté se garde de croire que j'eusse connaissance de ce qui s'est passé; je suis innocente de votre sang. Des hommes pervers, des scélérats ont dressé cette machine ; j'ai pour témoin de mes larmes ce Dieu à qui je sacrifie.* Quelles libations a-t-elle répandues ? ses larmes étaient des libations. *A qui je sacrifie.* Voyez-vous cette prêtresse, qui s'était ordonnée elle-même, qui offrait à Dieu ses larmes, la confession et la pénitence, non pour le prêtre, mais pour l'Eglise, pour le peuple qu'on déchirait. Elle se souvenait, oui, elle se souvenait, et de ses fils, et de leur baptême. *Je me souviens que c'est par vos mains que mes fils ont été baptisés.* Telle s'est montrée pour moi l'impératrice; quant aux prêtres, que la jalousie aveuglait tous, ils ignoraient en quel lieu je m'étais retiré. Admirez ce que je vais vous dire : Celle-ci, comme si elle eût tremblé pour un fils, m'escortait partout, non de sa personne, mais par les soldats qu'elle avait envoyés en particulier. Elle ne savait pas non plus où je m'étais retiré ; mais partout elle envoyait, dans la crainte que le pasteur ne fût égorgé traîtreusement et qu'elle ne perdît la proie à qui elle faisait la chasse, pour la sauver. Je ne veux qu'une chose, faire le peu que je puis ; je ne veux qu'une chose, c'est que ses ennemis ne s'en emparent pas. Les ennemis allaient, circulaient partout, étendant leurs filets pour me prendre, pour me remettre dans les mains des méchants. Cette pieuse femme s'adressait aussi à l'empereur, et touchant ses genoux, s'efforçait de l'associer à sa chasse généreuse. Comme Abraham cherchait Sara, ainsi elle cherchait son époux. Nous avons perdu le prêtre, dit-elle, mais il faut le ramener. Nous n'avons plus d'espoir pour l'empire, si nous ne pouvons pas le ramener. Il m'est impossible d'avoir aucun commerce avec aucun de ceux qui ont fait ces choses ; et elle versait des larmes, et elle adressait à Dieu ses prières, et il n'était pas de ressort qu'elle ne fît jouer. Vous savez vous-mêmes avec quelle bienveillance elle nous a accueillis, nous a pris dans ses bras comme ses propres membres, les paroles qu'elle nous a dites, pour vous montrer qu'elle partageait votre inquiétude ; ces paroles ont touché votre affection ; vous avez vu en elle, la mère des Eglises, la nourrice des moines, la patronne des saints, le bâton des pauvres. Son éloge est devenu la gloire de Dieu, la couronne des Eglises. Dirai-je l'ardeur de son amour? Dirai-je son zèle pour moi ? Hier soir elle m'a envoyé ces mots : Dites-lui de ma part : « Ma prière a « été exaucée, ce que je demandais, je l'ai ob- « tenu. J'ai reçu une couronne plus belle que « mon diadème, j'ai recouvré le pontife ; j'ai « rendu au corps sa tête, au navire son pilote, « au troupeau son pasteur, au lit nuptial l'é- « poux. »

5. Les adultères ont été couverts de honte. Que je vive, que je meure, peu m'importe. Voyez l'issue glorieuse de l'épreuve. Que puis-je faire pour vous payer d'un juste retour? Comment donner à votre affection une récompense qui

[1] L'impératrice Eudoxie.

l'égale? qui l'égale, c'est impossible. Mais ce que je puis je vous le donne; je vous aime et je suis prêt à verser tout mon sang pour votre salut. Non, jamais personne n'a possédé de tels fils; personne, un tel troupeau, personne, un champ si fertile. Je n'ai pas besoin de pratiquer de culture, moi je m'endors, et les épis jaunissent. Je n'ai pas besoin de travail, je me repose et les brebis sont victorieuses des loups. Quel nom vous donnerai-je? brebis, bergers, pilotes, soldats, chefs d'armée, tous ces noms vous conviennent. Quand je vois votre bon ordre, je vous appelle brebis; quand je vois votre prévoyance, je dis : Vous êtes des bergers; quand je vois votre sagesse, je vous donne le titre de pilotes; quand je vois votre courage, votre constance, je vous appelle tous, et soldats et chefs d'armée. O travail, ô prévoyance du peuple! Vous avez chassé les loups, et vous avez gardé votre prévoyante sagesse. Les matelots qui étaient avec vous se sont tournés contre vous; ils ont déclaré la guerre au navire. Criez donc : au loin ce clergé! un autre clergé pour l'Eglise! mais qu'avez-vous besoin de crier? Ils sont partis, on les a chassés, sans que personne les poursuive, ils ont pris la fuite. Qui les accuse? personne; c'est leur conscience qui les accuse. *Si mon ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais souffert.* (Ps. LIV, 12.) Ceux qui étaient avec nous, se sont tournés contre nous; ceux qui, avec nous, gouvernaient le navire, ont voulu faire sombrer le navire. J'ai admiré ce qui s'est passé en vous; ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous exciter à la sédition; la sédition, ce sont eux qui l'ont faite. Ce qui a paru, de vous, c'est le zèle de la foi. Vous n'avez pas demandé qu'on les mît à mort, mais qu'on prévînt le malheur, pour vous, pour l'Eglise, d'être de nouveau submergés. Votre courage a conjuré la tempête; leur pensée perverse a suscité la rage des flots. Mais je ne veux pas apprécier l'événement par l'issue, je ne veux y voir que le crime de leur pensée. Comment toi, un assistant de l'autel, à qui on avait confié le soin d'un si grand peuple, qui devais réprimer les désordres, tu as irrité la tempête, tu as poussé le glaive contre toi-même, tu as perdu tes enfants; tu as voulu les perdre, si, en réalité, tu n'es pas parvenu à les perdre. Mais Dieu t'en a empêché; et je vous admire, et vous méritez mes louanges, parce que la guerre terminée, la paix étant faite, vous méditez les moyens d'assurer cette paix. Il faut que pilotes et matelots soient unis d'un même cœur, car si le désaccord survient, le navire est submergé. C'est à vous à cimenter, à rendre, avec la grâce de Dieu, cette paix solide. Vous jouirez tous, j'y ferai mes efforts, de la parfaite sécurité; je ne ferai rien sans vous, et sans la très-pieuse et très-sainte Augusta. Elle aussi, n'a qu'une pensée, qu'une inquiétude, qu'un but de toutes ses actions, c'est que ce qui a été planté, demeure ferme, c'est que l'Eglise demeure inébranlable, hors de l'atteinte des flots. Ainsi, j'ai eu raison de célébrer et les sentiments que vous avez montrés, et la prévoyance de nos princes; car ils se préoccupent moins de la guerre que de l'Eglise, de la cité que de l'Eglise. Adressons donc à Dieu nos prières, à la famille impériale nos vœux et nos désirs, et continuons, persistons à prier. Les dangers ont disparu, ne laissons pas pour cela se ralentir notre zèle. Voilà pourquoi, jusqu'à ce jour, nous prions, pour être délivrés des dangers. Bénissons le Seigneur, nous avons été pleins de courage et nous sommes, aujourd'hui encore, pleins d'ardeur. Pour tous ces biens, rendons des actions de grâces au Seigneur, à qui appartiennent la gloire et la puissance, ainsi qu'au Fils et à l'Esprit-Saint et vivifiant, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE RENVOI DE LA CHANANÉENNE

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Les critiques reconnaissent tous que cette homélie est écrite un peu négligemment, comme beaucoup de celles que saint Chrysostome a prononcées à Constantinople. Elle a beaucoup de choses communes avec la 52e sur saint Matthieu. Saville et Tillemont, ainsi que Montfaucon, la regardent comme authentique. Fronton-du-Duc seul la range parmi les *spuria*. Montfaucon estime qu'on ne peut contester l'authenticité, sinon de toute la pièce, au moins des trois premiers numéros jusqu'à *miratur Evangelista*.

1° Saint Chrysostome exalte la fidélité de ses diocésains. Ses ennemis ont disparu. L'Eglise est indestructible. — 2° Saint Matthieu le publicain, devenu évangéliste, va fournir la matière de l'instruction, c'est lui qui va dresser la table spirituelle ; qu'est-ce qu'un publicain? — 3° Si grand pécheur que l'on soit, on peut devenir un saint. Voyez le publicain Matthieu. — 4° La Chananéenne, après s'être adressée aux apôtres, aborde Jésus-lui-même. Elle confesse la divinité du Christ et le mystère de l'incarnation. — 5° Mais Jésus ne lui répondit pas un seul mot. — 6° Le Christ est venu pour sauver indistinctement tous les hommes. — 7° *Vineam plantavi et sepem ipsi circumdedi.* — 8. Le Christ a accompli la loi de Moïse avant que de l'abroger. — 9° Jésus, en maintes circonstances avait égard aux préjugés de sa nation. — 10° Il faut persévérer dans la prière. — 11° On peut prier en tout lieu.

1. La tempête a redoublé sans abattre vos courages et vous êtes venus ; les tentations ont redoublé, sans éteindre votre ferveur. Toujours assaillie, l'Eglise ne se lasse pas de remporter des victoires. On la veut ruiner, elle triomphe ; plus on fait d'efforts pour assurer sa ruine, plus elle grandit ; les flots ont été dissipés, le roc demeure inébranlable. Le jour, les enseignements de la doctrine ; la nuit, les veilles ; c'est un combat du jour avec la nuit. Ici des collectes, et là, des collectes encore. La nuit fait du forum une église, et votre ardeur est plus vive que le feu. Vous n'avez pas besoin d'exhortations, tant vous montrez de zèle. Qui ne serait pas frappé d'étonnement et d'admiration ? Non-seulement ceux qui nous appartiennent, ne sont pas restés en arrière, mais ceux qui n'étaient pas avec nous, se sont joints à nous. Voilà ce qu'on gagne aux épreuves : comme la pluie réveille les germes, ainsi l'épreuve, en s'infiltrant dans l'âme, y réveille la bonne volonté. Dieu l'a dit : L'Eglise est inébranlable : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (Matth. XVI, 18.) Celui qui lui fait la guerre, se détruit lui-même, quant à l'Eglise, il la rend plus puissante ; qui lui fait la guerre, perd ses propres forces, et rend plus glorieux nos trophées. Job était un noble cœur avant la lutte ; il parut, après la lutte, plus généreux encore. Il était moins noble et moins grand, dans son corps plein de santé et de vie, qu'à l'heure où ses ulcères lui faisaient une couronne. Gardez-vous de redouter jamais les épreuves si vous avez une âme bien préparée. L'affliction ne nuit pas, elle opère la patience. (Rom. V, 3.) La fournaise ne peut nuire à la vertu de l'or ; l'affliction, de même, ne détruit pas la vertu d'un cœur noble. Que fait la fournaise à l'or ? Elle le rend d'une pureté parfaite. Qu'opère l'affliction dans celui qui l'endure? elle y opère la patience. Elle l'exalte, elle retranche la nonchalance, elle rassemble toutes les forces de l'âme, elle ravive la sagesse. Ils ont envoyé les

épreuves pour dissiper les brebis, et c'est le contraire qui est arrivé; les épreuves ont fait accourir le pasteur.

Où en sommes-nous? en possession de notre gloire. Où en sont nos ennemis? à subir leur honte. Où sont-ils donc? on ne les voit plus. Je parcours la place publique, je n'aperçois personne. Il y avait des feuilles, le vent a soufflé, elles sont tombées; il y avait de la paille, et elle s'est dispersée, et le froment a paru dans sa maturité; il y avait du plomb, qui a fondu, et l'or est resté, l'or pur. Quel est donc celui qui les chasse? personne, mais ils ont un ennemi secret, la conscience, qu'ils portent dans leur cœur à côté du péché. Ils savent ce qu'ils ont fait. Caïn voulait tuer son frère (Gen. IV); tant qu'il voulut le tuer, son mauvais désir ne s'éteignit point dans son cœur; le péché une fois commis, gémissant, tremblant, le meurtrier ne fut plus qu'un vagabond sur la terre. Ceux-ci, pour n'être pas des meurtriers de fait, n'en sont pas moins des meurtriers, par l'intention. Le meurtre a été consommé autant qu'il a dépendu de leur scélératesse : la vie conservée ne l'a été que par la bonté de Dieu. Ce que j'en dis, c'est pour donner à votre ardeur l'huile fortifiante, c'est pour que les épreuves ne vous causent jamais d'épouvante. Etes-vous pierre? regardez sans épouvante les flots. *Sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (Matth. XVI, 18.) Dieu l'a dit. Tantôt guerres du dehors, tantôt guerres du dedans, mais nul ne peut submerger le navire.

2. Je ne voudrais pourtant pas dépenser tout notre temps à rappeler leurs crimes; abandonnons-les aux terreurs de leur conscience, laissons leur bourreau torturer ces âmes aux pensées déréglées, aux désirs sans frein, laissons ces fugitifs que personne ne poursuit, ces infâmes que nul ne veut combattre, quant à nous, préparons la table accoutumée. Il n'est pas juste de perdre le temps à parler de leurs crimes, et de négliger nos enfants que la faim tourmente. Hier donc, c'est Paul qui nous a servi notre table; aujourd'hui, c'est Matthieu qui va la dresser; hier, le faiseur de tentes; aujourd'hui le publicain; hier le blasphémateur; aujourd'hui l'homme à la main rapace; hier le persécuteur; aujourd'hui l'avare. Mais ce blasphémateur n'est pas resté blasphémateur, il est devenu un apôtre; et l'homme de rapines n'a pas toujours vécu dans les rapines, il est devenu un évangéliste. Je constate et la perversité première, et la vertu qui l'a suivie, afin que vous appreniez toute l'efficacité du repentir, afin que vous ne désespériez jamais de votre salut. Nos docteurs furent d'abord illustres dans le péché, mais bientôt ce fut dans la justice que s'illustrèrent, et le publicain et le blasphémateur, ces deux sommets de la perversité. Car qu'est-ce que la profession de publicain? la rapine au nom de la loi, la violence pleine de confiance, l'injustice soutenue par la loi; les brigands sont moins durs que le publicain. Qu'est-ce que la profession de publicain? la violence qui se fait un rempart de la loi, qui transforme le médecin en bourreau. Comprenez-vous mes paroles? Les lois, voilà nos médecins, et il arrive que ces médecins deviennent des bourreaux, car parfois ils ne guérissent pas la blessure, ils l'enveniment. Qu'est-ce que la profession de publicain? un péché sans pudeur, une rapine sans prétexte, plus détestable que le brigandage. Le brigand, du moins, rougit en commettant le vol, mais l'autre, c'est avec une pleine assurance qu'il pille. Eh bien! ce publicain tout à coup est devenu un évangéliste. Comment et de quelle manière? *Chemin faisant*, dit-il, *Jésus vit Matthieu assis au bureau des impôts, et il lui dit : Suivez-moi.* (Matth. IX, 9.) O puissance de la parole! l'hameçon est entré, et voilà le soldat captif, la boue est devenue de l'or; l'hameçon est entré, *Et aussitôt il se leva et le suivit.* Il était au fond de l'abîme de la perversité, et il s'est élevé sur la cîme de la vertu. Que personne donc, mes bien-aimés, ne désespère de son salut. La perversité n'est pas le propre de la nature; nous avons reçu en privilége le choix volontaire et la liberté. Tu es publicain? tu peux devenir évangéliste. Tu es blasphémateur? tu peux devenir apôtre. Tu es un brigand? tu peux voler le paradis. Tu es livré à la magie? tu peux adorer le Seigneur. Il n'est pas de vice de l'âme, qui ne puisse être dissipé par le repentir. Voilà pourquoi le Christ s'est choisi ceux qui habitaient les sommets de l'iniquité, il n'a voulu nous laisser pour le dernier jour aucun subterfuge.

3. Ne me dites pas : Je suis perdu, que me reste-t-il? Ne me dites pas, je suis un pécheur, que ferai-je? Vous avez un médecin plus fort que votre mal, vous avez un médecin qui sait vaincre la nature de votre maladie, vous avez un médecin à qui il suffit d'un signe pour gué-

rir, vous avez un médecin à qui il suffit de vouloir pour vous rendre la santé, qui peut, qui veut vous la rendre. Vous n'étiez pas, il vous a appelés; maintenant vous êtes, et l'erreur vous tient, à bien plus forte raison, il pourra vous redresser. N'avez-vous pas entendu dire comment, au premier jour, il prit de la poussière de la terre, et forma l'homme? comment, avec de la terre, il fit de la chair? il fit des nerfs? il fit des os? il fit une peau? il fit des veines? il fit un nez? il fit des yeux, des paupières, des sourcils, une langue, une poitrine, des mains, des pieds, tout le reste? De la terre pour matière, une seule substance; et l'art vint et il fit une œuvre variée. Pouvez-vous dire de quelle manière vous avez été créés? De même, impossible à vous de dire comment les péchés se purifient. Si le feu qui tombe sur les épines les consume, à bien plus forte raison la volonté de Dieu met à néant nos fautes, en arrache et en disperse les racines, et met le pécheur dans le même état que celui qui n'a pas péché. Ne recherchez pas le comment, ne scrutez pas ce qui est arrivé, croyez au miracle. J'ai péché, dites-vous, et souvent et grandement péché. Et qui est donc sans péché? Mais, me répond celui-ci, mes péchés sont considérables, énormes, dépassant toute mesure. Voici ce qui te suffit pour le sacrifice: *Sois le premier à dire tes iniquités, pour être justifié.* (Isaïe XLIII, 26.) Reconnais que tu as péché, et ce sera pour toi un commencement de correction. Afflige-toi, abaisse-toi, verse des pleurs. La femme adultère a-t-elle fait autre chose? Rien autre chose que de verser des pleurs de repentir; elle a pris le repentir pour guide, et s'est approchée de la fontaine.

4. Que dit le publicain évangéliste? écoutons: *Jésus étant parti de ce lieu, se retira du côté de Tyr et de Sidon, et voici qu'une femme.* L'évangéliste s'étonne: *Voici qu'une femme*, l'ancienne arme du démon, celle qui m'a chassé du paradis, la mère du péché, la première tête de la prévarication, c'est cette même première femme qui vient, c'est la nature même; merveille étrange, incroyable; les Juifs fuient le Sauveur, et une femme le suit. *Et voici qu'une femme, qui était sortie de ce pays-là, s'écria en lui disant: Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi!* (Matth. XV, 21, 22.) Une femme devient évangéliste et proclame la divinité et l'incarnation. *Seigneur*, elle reconnaît la puissance; *Fils de David*, elle confesse l'incarnation; *ayez pitié de moi;* voyez la sagesse. *Ayez pitié de moi;* je n'ai pas de bonnes œuvres par devers moi, je n'ai pas la confiance que donne une bonne vie, j'ai recours à la pitié, je me réfugie dans le port ouvert aux pécheurs, je me réfugie auprès de la miséricorde, où il n'y a pas de tribunal, où se trouve, sans examen, le salut; et ainsi malgré ses péchés, malgré ses infractions à la loi, elle a osé s'approcher. Voyez encore la sagesse de la femme! Elle ne s'adresse pas à Jacques, elle ne fait pas de prières à Jean, elle ne s'approche pas de Pierre, elle ne fait pas de distinction dans le chœur des apôtres. Je n'ai pas besoin d'intermédiaire, le repentir parle pour moi, et je vais droit à la source même. S'il est descendu, s'il a revêtu notre chair, c'est pour que moi aussi je m'entretienne avec lui. En haut, les chérubins tremblent près de lui, et, sur la terre, la femme impudique s'entretient avec lui. *Ayez pitié de moi.* Courte parole, mais elle a découvert l'immense mer d'où le salut découle. *Ayez pitié de moi.* C'est pour cela que vous êtes venu près de moi; c'est pour cela que vous avez revêtu ma chair, c'est pour cela que vous êtes devenu ce que je suis. En haut, le tremblement; en bas, la confiance *Ayez pitié de moi.* Je n'ai pas besoin d'intermédiaire. *Ayez pitié de moi.* Qu'avez-vous? Je cherche la pitié. Que souffrez-vous? *Ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* La nature est torturée, la commisération s'exerce. Elle est sortie dans la pensée de parler pour sa fille: elle n'apporte pas la malade, ce qu'elle apporte, c'est sa foi. Il y a un Dieu qui voit tout. *Ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* Deuil cruel; l'aiguillon de la nature a déchiré le sein maternel, la tempête est dans ses entrailles. Que ferai-je? Je suis perdue. Et pourquoi ne dis-tu pas, ayez pitié de ma fille, mais, *ayez pitié de moi.* C'est qu'elle est insensible à son mal, elle n'a pas conscience de ce qu'elle souffre, elle ne sent pas la douleur, elle a comme un voile qui lui dérobe son mal, c'est l'absence de la douleur, ou plutôt l'absence du sentiment. C'est de moi, de moi qu'il faut que vous ayez pitié; de moi, qui vois ces maux de chaque jour; j'ai chez moi un spectacle continuel de malheur. Où aller? dans le désert? Mais je n'ose pas la laisser seule. Rester à la maison? Mais j'y trouve l'ennemi chez moi, les flots grondent dans le port, chez moi, un spectacle de malheur. Quel nom lui donner? Est-elle morte? mais je la

vois se mouvoir. Est-elle vivante? mais elle n'a pas la conscience de ce qu'elle fait. Je ne saurais trouver le mot qui exprime sa souffrance. *Ayez pitié de moi.* Si ma fille était morte, je ne souffrirais pas ce que je souffre; j'aurais déposé son corps dans le sein de la terre, et, avec le temps, l'oubli serait venu, la blessure se serait cicatrisée; mais maintenant j'ai toujours un cadavre sous les yeux, qui fait à mon cœur une continuelle blessure, qui toujours accroît ma douleur. Comment puis-je voir des yeux bouleversés par la convulsion, des mains qui se tordent, des cheveux en désordre, l'écume qui sort de la bouche, le démon intérieur qui se manifeste sans se montrer? Le bourreau qui flagelle est invisible, mais les coups, je les vois. Je suis là contemplant ces douleurs hors de moi; je suis là, et la nature me perce de son aiguillon. *Ayez pitié de moi.* Affreuse tempête, douleur épouvantable; douleur qui vient de la nature, épouvante qu'inspire le démon. Impossible à moi de l'approcher, impossible à moi de la toucher. La douleur me pousse auprès d'elle, l'épouvante me repousse loin d'elle. *Ayez pitié de moi.*

5. Méditez bien la sagesse de la femme. Elle ne va pas trouver les sorciers, elle n'appelle pas les devins, elle n'a pas recours aux amulettes, elle n'a pas la pensée de payer des femmes qui vendent des sortiléges, qui évoquent les démons, qui ne font qu'aigrir la maladie; elle quitte l'officine du démon, elle se rend près du Sauveur de nos âmes. *Ayez pitié de moi, ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* Vous comprenez sa douleur, vous tous qui êtes pères; venez en aide à mon discours, vous toutes qui êtes mères. Je ne peux pas décrire la tempête qu'a supportée cette pauvre femme. *Ayez pitié de moi : ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* Avez-vous compris la sagesse de la femme? avez-vous compris sa constance? avez-vous compris sa force virile? avez-vous compris sa patience? *Mais il ne lui répondit pas un seul mot.* Chose étrange! elle le prie, le conjure, déplore auprès de lui son malheur, développe cette tragique histoire, lui raconte son affliction, et lui, plein de bonté pour les hommes, il ne répond pas. Le Verbe se tait, la source demeure fermée, le médecin garde ses remèdes. Quelle nouveauté surprenante! Tu cours auprès des autres, cette malheureuse accourt auprès de toi, et tu la chasses! Mais considérez la sagesse du médecin. *Mais il ne lui répondit pas un seul mot.* Pourquoi? c'est qu'il ne considérait pas ses paroles, il remarquait les secrets de sa pensée. *Mais il ne lui répondit pas un seul mot.* Et les disciples? la femme n'obtenant pas de réponse, ils s'approchent de lui et lui disent : *Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie derrière nous.* (Matth. xv, 23.) Mais tu n'entends, toi, que le cri du dehors; j'entends, moi, le cri du dedans : grande est la voix de la bouche; plus grande, celle de la pensée. *Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie derrière nous.* Un autre évangéliste dit, *devant nous*[1]. Les paroles se contredisent, mais il n'y a pas de mensonges; la femme fit les deux. D'abord elle cria derrière; ensuite, n'obtenant pas de réponse, elle alla devant, comme un chien qui lèche les pieds de son maître. *Accordez-lui ce qu'elle demande.* Elle était là en spectacle, elle rassemblait le peuple; les disciples ne considéraient que d'une façon tout humaine la douleur de la femme, le Maître, au contraire, considérait en outre le salut de cette femme. *Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie derrière nous.* Que fait donc alors le Christ? *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues.* (Matth. xv, 24.) Par cette réponse, il irrita sa blessure : c'était le médecin qui coupe, non pour diviser, mais pour réunir.

6. Ici accordez-moi toute votre attention. Je veux traiter une question profonde. *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues.* Est-ce là toute votre mission? vous vous êtes fait homme, vous vous êtes incarné, vous avez fait de si grandes choses pour ne sauver qu'un coin du monde, et qui périssait. La terre entière n'est-elle donc qu'un désert dans le pays des Scythes, des Thraces, des Indiens, des Maures, en Cilicie, en Cappadoce, en Syrie, en Phénicie, dans tous les lieux que voit le soleil? C'est pour les seuls Juifs que vous êtes venu? toutes les nations, vous les négligez? et peu vous importe la graisse des sacrifices, la fumée, votre Père outragé, les idoles adorées, les démons qui reçoivent un culte? Cependant les prophètes ne nous disent pas cela; votre aïeul selon la chair, que dit-il? *Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre.* (Ps.

[1] Saint Marc (vii 25) dit : *Elle se jeta devant ses pieds;* de là vient que saint Chrysostome qui cite de mémoire, dit : *devant nous.*

II, 8.) Et maintenant Isaïe, qui a contemplé les séraphins : *Le rejeton de Jessé se lèvera pour commander à tous les peuples ; les nations espéreront en lui.* (Isaïe, XI, 10.) Et Jacob : *Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité jusqu'à ce que Celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est lui qui est l'attente des nations.* (Gen. XLIX, 10.) Et Malachie : *Parce qu'en vous seront fermées les portes d'airain, et elles ne changeront pas ce qui est proposé, parce que, du levant jusqu'au couchant, votre nom est glorifié parmi les nations, et en tous lieux on offre l'encens au Seigneur, et un sacrifice pur.* (Malach. I, 10, 11.) Et David encore : *Nations, frappez des mains toutes ensemble : témoignez à Dieu votre ravissement par des cris d'allégresse. Car le Seigneur est élevé et terrible ; il est le roi suprême qui a l'empire sur toute la terre. Dieu est monté au milieu des cris de joie, et le Seigneur au bruit de la trompette.* (Ps. XLVI, 1, 2, 5.) Et un autre : *Nations, réjouissez-vous avec son peuple.* (Deut. XXXII, 43.) Et vous-même, à votre avènement, ne vous êtes-vous pas empressé d'appeler à vous les mages, la citadelle des nations, la tyrannie de Satan, la vertu des démons? en descendant sur la terre, n'en avez-vous pas fait des prophètes? c'est vous qui appelez les mages ; les prophètes parlent des nations. Après être ressuscité de l'enfer, vous dites aux disciples : *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit* (Matth. XXVIII, 19) ; et quand vient cette malheureuse, cette infortunée, vous implorant pour sa fille, vous conjurant de la délivrer, vous lui dites : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues ;* au centenier qui s'approche, vous dites : *J'irai, et je le guérirai* (Matth. VIII, 7) ; au larron : *Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis* (Luc, XXIII, 43) ; au paralytique : *Levez-vous, emportez votre lit, et allez* (Matth. IX, 6) ; à Lazare : *Lazare, venez ici, sortez* (Jean, XI, 43) ; et au bout de quatre jours qu'il était mort, il sortit. Vous purifiez les lépreux, vous ressuscitez les morts, vous rendez la force au paralytique, vous guérissez les aveugles, vous sauvez les brigands, vous rendez la courtisane plus chaste qu'une vierge, et à celle-ci vous ne répondez rien ? Quelle étrange conduite ! qu'elle est étonnante ! incroyable !

7. Faites bien attention ! comprenez la force virile de cette femme et la sagesse et la sollicitude du Seigneur; comprenez le profit du retard qu'elle supporta, le trésor que lui ménageait un refus; et si vous priez, vous aussi, sans recevoir, ne vous désistez jamais. Attention, faites bien attention. Quand les Juifs furent affranchis de la tyrannie des Egyptiens, et qu'ils s'échappèrent des mains de Pharaon, ils se dirigèrent vers le désert, pour entrer sur la terre des Chananéens, idolâtres, impies, qui adoraient des pierres, des morceaux de bois, et manifestaient une grande impiété. Dieu alors imposa aux Juifs cette loi : *Vous ne prendrez pas de leurs fils pour vos gendres, vous ne leur donnerez pas votre fille pour bru. N'échangez pas l'or avec eux, ne vous asseyez pas à la même table, n'habitez pas avec eux, n'ayez aucun autre rapport semblable, parce que ce sont des peuples injustes, et je vous mène dans leur pays pour qu'il devienne votre partage.* (Exod. XXIII, 24 ; Deut. VII, 3.) Telles étaient à peu près les prescriptions de la loi : n'achetez pas, ne vendez pas, ni mariages, ni contrats; quoique voisins, soyez séparés par les mœurs. N'ayez rien de commun avec eux, ni pactes, ni ventes, ni achats, ni mariages : il pourrait se faire que les liens de la parenté vous fissent glisser dans l'impiété; la réciprocité des dons vous rendrait amis; soyez, au contraire, toujours leurs ennemis. Qu'il n'y ait rien de commun entre vous et les Chananéens; ne recevez ni leur or, ni leur argent, ni leurs vêtements, ni leurs filles, ni leurs fils, ni rien de semblable; vivez à part vous. Vous avez une langue qui vous sépare, et je vous ai donné une loi, voilà pourquoi la loi s'appelle une haie. Car, de même qu'on entoure la vigne d'une haie, de même les Juifs sont entourés et défendus par la loi pour éviter qu'en la franchissant ils ne se mêlent avec les Chananéens. Ces peuples, en effet, avaient des commerces illégitimes; les lois naturelles étaient perverties; ils adoraient des idoles; ils rendaient un culte à des morceaux de bois; Dieu était outragé; on égorgeait les enfants; on méprisait les pères; on insultait les mères; tout était confondu, tout était bouleversé, c'était une vie de démons. Aussi les Juifs n'avaient aucun commerce avec eux, ils ne leur vendaient rien; la loi interdisait aux Juifs, sous des peines sévères, tout mariage tout pacte, tout marché; les Juifs n'avaient

rien de commun avec eux. La loi avait donc pourvu à ce que les Juifs ne fissent aucun pacte avec les Chananéens, à ce qu'ils ne leur livrassent point d'or, ni rien autre chose, de peur que l'amitié ne devînt une occasion d'impiété. La loi était comme une haie autour d'eux. *J'ai planté une vigne*, dit-il, *et je l'ai environnée d'une haie*, c'est-à-dire, je l'ai environnée avec la loi, qui n'a pas d'épines, mais des prescriptions, pour protéger, pour séparer. Donc les Chananéens étaient abominables, dignes d'exécration, des impies, des criminels, des infâmes, des êtres immondes, et, pour cette raison les Juifs ne voulaient même pas les entendre, jaloux d'ailleurs d'observer la loi. Or cette femme était chananéenne. *Et voici qu'une femme, qui était sortie de ce pays-là*, dit l'Evangéliste. C'est parce que cette femme était chananéenne, et s'était approchée du Christ, que le Christ dit : *Qui de vous me convaincra de péché?* Est-ce que j'ai transgressé la loi? Car s'étant fait homme, il remplissait les devoirs de l'homme.

8. Attention, maintenant. Donc, cette femme était chananéenne, elle sortait d'un pays où les fureurs, la rage, l'impiété, la tyrannie de Satan, tous les transports des démons foulaient aux pieds la nature, où l'on ne voyait que l'aveugle brutalité des brutes, les fureurs infernales; de plus, la loi avait dit : Entre toi et les Chananéens, rien de commun, ne leur donne rien, ne reçois rien d'eux, ni femme, ni gendre; ni pactes, ni contrats; car c'est pour cela que j'ai planté la haie tout autour de mon peuple; maintenant le Christ est venu, s'est fait homme, et tout d'abord a subi la circoncision légale, a offert les sacrifices, a présenté les offrandes d'usage, s'est en tout conformé à la loi, lui qui venait pour abroger la loi. On aurait pu lui dire que c'était, parce qu'il ne pouvait pas satisfaire à la loi, qu'il l'abrogeait : il commence par y satisfaire, et ensuite, il l'abroge, parce qu'il ne veut pas que vous pensiez qu'il ne pouvait pas y satisfaire; tout au contraire, il y satisfait en tout, selon l'usage. Voilà pourquoi il s'écrie : *Qui de vous me convaincra de péché ?* Donc, la loi interdisant tout rapport avec les Chananéens, les Juifs pouvant accuser le Christ et lui dire : Voilà pourquoi nous ne croyons pas en vous, c'est que vous transgressez la loi, vous avez violé la loi, vous êtes allé dans le pays des Chananéens, vous avez eu commerce avec les Chananéens, malgré la loi qui dit, tu n'auras aucun commerce; pour cette raison, au premier moment, le Christ n'adresse aucune parole à cette femme. Attention, voyez comme il satisfait à la loi, en différant d'accorder à cette femme la guérison, comme il ferme la bouche aux Juifs, et ranime cette femme. *Mais il ne lui répondit pas un seul mot*, dit l'évangéliste. Ne vous saisissez pas de prétextes ; voyez, je ne dis rien ; voyez, je ne lui parle pas; voyez, le malheur est là, et je ne me montre pas ; voyez le naufrage, et moi, le pilote, je ne lutte pas contre la tempête, parce que vous êtes là, méchants, et que je ne veux pas vous fournir de prétextes. Voyez, cette femme a rassemblé autour de moi le peuple qui me regarde, et elle n'a pas encore une réponse ; je ne veux pas que vous me disiez, vous vous êtes livré aux Chananéens, vous avez transgressé la loi, nous nous emparons de ce prétexte pour ne pas croire en vous. Ainsi vous le voyez, s'il n'a pas répondu à la femme, c'est pour mieux répondre aux Juifs ; son silence envers la femme, était une parole qui accusait la méchanceté des Juifs.

9. Or, en cela il ne consultait pas sa dignité, il trouvait un tempérament pour condescendre à leur infirmité. Quand il purifia le lépreux, il lui dit : *Allez, offrez le don prescrit par Moïse*. (Matth. VIII, 4.) Tu l'as purifié, et tu le congédies en lui recommandant la loi de Moïse. Oui. Pourquoi? Pour les Juifs, pour qu'ils ne commencent pas à m'accuser d'avoir transgressé la loi. Aussi, quand il guérit le lépreux, il le fit d'une manière inaccoutumée ; apprenez comment : *Et, en même temps, un lépreux vint à lui, et lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez guéri*. (Matth. VIII, 2, 3.) La loi défendait de toucher un lépreux. Quand Naaman, un général, couvert de la lèpre, vint trouver le prophète Elisée (IV Rois, V, 9, 10), son disciple lui dit : Il y a, à la porte, un général, couvert de la lèpre. Le prophète envoie son disciple au dehors pour lui dire : *Allez vous laver dans le Jourdain*. Il n'osa pas sortir lui-même, voir, toucher le lépreux. Elisée donc purifia le lépreux; pour que les Juifs ne pussent pas dire que le Christ avait opéré la purification de la même manière qu'Elisée, celui-ci n'ose pas toucher le malade; le Christ, au contraire, le touche et dit : *Je le veux*,

soyez guéri; étendant la main, il le toucha. Pourquoi le toucha-t-il? Pour vous apprendre qu'il n'est pas un esclave assujéti à la loi, mais le Seigneur, supérieur à la loi. Comment donc a-t-il observé la loi? Quand il a dit : *Je le veux, soyez guéri*, au lieu de toucher le lépreux tout de suite. La parole a précédé, la maladie a disparu, ensuite il a touché le malade, et il a dit: *Je le veux, soyez guéri.* Comment? *A l'instant il fut guéri.* L'évangéliste n'a pu trouver une expression (car, *à l'instant*, n'est pas assez rapide) capable de rendre la vitesse de l'action. *A l'instant.* Comment? En même temps que la parole sortit, la maladie avait disparu, s'était enfuie; plus de lèpre, c'était un homme désormais purifié que ce lépreux. Aussi dit-il: *Allez, montrez-vous au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage.* A qui? Aux Juifs, afin qu'ils ne disent pas que j'enfreins la loi. C'est moi qui ai opéré la guérison, et je dis : *Offrez le don*, conformément à la loi, afin qu'en ce jour le lépreux accuse les Juifs par ces paroles: il m'a prescrit d'offrir le don selon la loi. Et comme le Christ faisait beaucoup de choses, à cause des Juifs, afin de leur ôter absolument toute excuse, il agit de même, en la présente occasion. *Ayez pitié de moi, car ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit pas un seul mot. Or les disciples s'approchèrent de lui, et lui dirent : Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie derrière nous.* Que répond Jésus? *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues.* Il fait cette réponse, pour que les Juifs ne disent pas, vous nous avez abandonnés, vous êtes allé chez les étrangers, et voilà pourquoi nous n'avons pas cru en vous. Voyez, dit-il, des Gentils viennent auprès de moi, et je ne les reçois pas; pour vous, même quand vous me fuyez, je vous appelle, *Venez à moi, vous tous qui souffrez* (Matth. XI, 28), et vous ne venez pas; celle-ci, je la rejette loin de moi, et elle persiste. *Un peuple que je n'avais point connu*, dit le Psalmiste, *m'a été assujéti, il m'a obéi aussitôt qu'il a entendu ma voix.* (Ps. XVII, 43, 44.) Et ailleurs : *J'ai apparu à ceux qui ne me cherchaient pas, et j'ai été découvert par ceux qui ne m'interrogeaient pas.* (Isaïe, LXV, 1.) *Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie derrière nous.* Voyons donc ce que dit le Christ : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues.* N'étaient-ce pas là des paroles de refus ? C'est à peu près, comme s'il lui disait, va-t-en, il n'y a rien de commun entre nous; je ne suis pas venu pour toi, mais je suis venu pour les Juifs. *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues.* A ces mots cette femme dit : *Seigneur, assistez-moi; et elle l'adorait en lui parlant.* (Matth. XV, 25.) Mais il ne lui répondait pas. Voyez ce qu'il répondit : *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le donner aux chiens.* (Ibid. 26.) O sollicitude du médecin! Il la réduit au désespoir. *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants :* quels sont ces enfants? Les Juifs; *et de le donner aux chiens*, c'est-à-dire, à vous.

10. En réalité, ces paroles ont été prononcées pour la honte des Juifs, par le Seigneur; ceux qu'il appelait des enfants, sont devenus des chiens. De là, ce que dit Paul : *Gardez-vous des chiens, gardez-vous des mauvais ouvriers, gardez-vous des faux circoncis. Car c'est nous qui sommes les vrais circoncis.* (Phil. III, 2, 3.) Les Gentils qu'on appelait des chiens, sont devenus des enfants. *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* (Gal. IV, 19.) Cet éloge accuse les Juifs. *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens.* Que fait la femme? *Il est vrai*, Seigneur, *Oui.* O énergie de la femme! O noble combat! Le médecin dit, *non*, et celle-ci dit, *oui.* Le Seigneur dit: *non*, et elle dit, *il est vrai, oui.* Il n'y a pas d'accusation dans ses paroles; d'impudence dans sa conduite; elle attend le salut. *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le donner aux chiens. Il est vrai, Seigneur, oui.* Vous m'appelez chien; et moi je vous appelle Seigneur; vous me couvrez d'opprobres, et moi je vous glorifie. *Il est vrai, Seigneur, oui; mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* (Matth. XV, 27.) O adresse de la femme! elle tire de l'exemple proposé une réponse qui s'y adapte avec justesse. Vous m'appelez chien, je me nourris comme un chien. Je ne rejette pas l'opprobre, je ne refuse pas le nom; je prends la nourriture d'un chien, et elle cite l'exemple que le chien donne. Quant à vous, confirmez vos paroles: puisque vous m'avez appelée du nom de chien, je veux des miettes: vous vous êtes fait l'avocat de ma demande, en me refusant; soyez d'accord avec

vous-même. *Il est vrai, Seigneur, oui ; mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* Eh bien! que fait maintenant celui qui refusait, qui repoussait, qui chassait loin de lui cette femme qui lui disait: *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens?* Celui qui disait encore: *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues? O femme, grande est votre foi!* (Ibid. 28.) Comment, vous voilà devenu tout à coup son panégyriste! vous publiez sa gloire! N'est-ce pas vous qui la repoussiez, qui la rejetiez loin de vous? Rassurez-vous; je sais bien pourquoi je l'ai fait attendre. Si je l'avais écoutée tout d'abord, vous n'auriez pas connu sa foi. Si elle avait été exaucée tout d'abord, vite elle se serait retirée, personne n'aurait deviné son trésor. J'ai donc différé, pour montrer à tous la foi qu'elle porte en son cœur.

O femme! Dieu dit, *ô femme!* Ecoutez tous, vous qui ne savez pas encore bien prier. Quand je dis à quelqu'un, priez Dieu, conjurez-le, suppliez-le; on me répond: je l'ai prié une fois, deux fois, trois fois, dix fois, vingt fois, et je n'ai jamais rien reçu. Ne cessez pas, mon frère, jusqu'à ce que vous ayez reçu; la fin de la prière, c'est le don reçu. Cessez, quand vous avez reçu, ou plutôt ne cessez pas, même alors persévérez encore. Si vous n'avez pas reçu, demandez pour recevoir; si vous avez reçu, rendez grâces pour ce que vous avez reçu. Une foule de personnes entrent dans l'Eglise, y récitent par milliers les vers en guise de prière et s'en vont, ne se doutant pas de ce qu'elles ont dit : ce sont les lèvres qui remuent, mais le cœur n'entend pas. Comment! tu n'entends pas toi-même ta prière, et tu veux que Dieu l'entende? J'ai fléchi, dis-tu, les genoux; mais ta pensée s'était envolée dehors : ton corps était dans l'église, mais ton esprit, par la ville; ta bouche récitait la prière, mais ta pensée supputait des intérêts d'argent, s'occupait de contrats, d'échanges, de terrains, de domaines à acquérir, de réunions avec des amis. Le démon est malin, il sait que la prière est ce qui avance le plus nos progrès, c'est alors qu'il fond sur vous. Souvent nous sommes étendus sur le dos dans notre lit, sans penser à mal; mais si nous venons pour prier, c'est alors qu'il nous envoie mille et une pensées, pour nous chasser de l'Eglise, les mains vides.

11. Averti de ce qui se passe dans les prières, mon bien-aimé, imitez la Chananéenne; imitez, vous qui êtes un homme, cette femme étrangère, infirme, abjecte, vile. Mais vous n'avez pas de fille tourmentée par le démon? Mais vous avez une âme possédée par le péché. Que dit la Chananéenne? *Ayez pitié de moi! ma fille est misérablement tourmentée par le démon*: Dites aussi, vous, *ayez pitié de moi!* mon âme est misérablement tourmentée par le démon. C'est un grand démon que le péché. Le démoniaque excite la compassion; le pécheur est détesté; le premier, on lui pardonne, le second est sans excuse. *Ayez pitié de moi.* Courte parole, mais elle a découvert un océan de bonté; car où réside la miséricorde, là tous les biens abondent.

Quoique vous soyez hors de l'Eglise, dites, criez: *Ayez pitié de moi!* ne vous contentez pas de remuer les lèvres, criez par la pensée; ceux mêmes qui se taisent sont entendus de Dieu. Ce qui importe, ce n'est pas le lieu mais un commencement de correction. Jérémie était dans la boue, il a attiré Dieu près de lui; Daniel était dans la fosse aux lions, et il s'est rendu Dieu propice; les trois jeunes hommes étaient dans la fournaise et ils ont fléchi Dieu, en le célébrant; le larron était crucifié, la croix ne l'a pas empêché de s'ouvrir le paradis; Job était sur le fumier, et il s'est attiré la clémence de Dieu; Jonas était dans le ventre de la baleine, et sa voix a été entendue de Dieu. Vous êtes au bain, priez; en voyage, dans votre lit, en quelque endroit que vous soyez, priez. Vous êtes le temple de Dieu, ne vous préoccupez pas du lieu ; la volonté seule est nécessaire. En présence du juge, priez; le juge s'irrite, priez. La mer devant lui, les Egyptiens derrière lui, Moïse entre les deux, l'espace était bien resserré pour la prière; au contraire, le champ de la prière était large: Par derrière, les Egyptiens qui poursuivaient en face la mer; au milieu, la prière; et Moïse ne disait rien, et Dieu lui dit : *Pourquoi cries-tu vers moi?* (Exod. XIV, 15.) Sa bouche était muette, c'était sa pensée qui criait. Et vous, de même, mon bien-aimé, en présence du juge furieux, du tyran qui vous adresse les plus terribles menaces, et des autres bourreaux, qui font comme lui, priez Dieu, et votre prière calmera les flots.

Le juge vous presse? réfugiez-vous auprès de Dieu. Le prince est là? invoquez le Seigneur.

Est-ce que le Seigneur est un homme, pour qu'il vous soit nécessaire de vous rendre dans un lieu déterminé? Dieu est toujours près de vous. Si vous demandez une personne, vous cherchez à savoir ce qu'elle fait, si elle dort, si elle est de loisir, et le serviteur ne vous répond pas. Avec Dieu, rien de pareil; partout où vous allez, où vous l'invoquez, il vous entend; ni occupation, ni intermédiaire, ni serviteur pour barrer le chemin. Dites : *Ayez pitié de moi,* et aussitôt Dieu est présent. *Vous n'aurez pas cessé de parler*, dit-il, *que je vous répondrai, me voici.* (Isaïe, LVIII, 9.) O parole, pleine de douceur! Il n'attend pas la fin de la prière; tu n'as pas encore fini ta prière, et tu reçois le don. *Ayez pitié de moi.* Imitons cette Chananéenne, je vous en prie : *Ayez pitié de moi! ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* Et le Seigneur lui dit : *O femme, grande est votre foi! qu'il soit fait comme vous voulez.* Où est l'hérétique? A-t-il dit, j'invoquerai mon père? A-t-il dit, je supplierai celui qui m'a engendré? A-t-il eu, ici, besoin de prière? Nullement. Pourquoi? Comme la foi était grande, comme le vase était grand, la grâce y a été versée abondamment. Quand la prière est nécessaire pour opérer le miracle, c'est que le vase, c'est-à-dire la foi, est faible. *O femme! grande est votre foi!* Vous n'avez pas vu le mort ressuscité, le lépreux purifié, vous n'avez pas entendu les prophètes, vous n'avez pas médité la loi, vous n'avez pas vu séparer les eaux de la mer, vous n'avez vu aucun autre signe opéré par moi; bien plus vous avez été couverte d'opprobre et repoussée; malgré votre affliction, je vous ai rejetée, et vous ne vous êtes pas retirée, mais vous avez persisté : recevez désormais de moi un digne et juste éloge : *O femme! grande est votre foi.* La femme est morte, et son éloge subsiste, plus brillant qu'un diadème. Partout où tu iras, tu entendras la parole du Christ : *O femme! grande est votre foi.* Entre dans l'Eglise des Perses, et tu entendras la parole du Christ : *O femme! grande est votre foi;* dans l'Eglise des Goths, dans l'Eglise des Barbares, des Indiens, des Maures, partout où le soleil regarde la terre : le Christ a dit une parole, une seule, et cette parole retentit toujours, et à haute voix proclame la foi de cette femme, *O femme! grande est votre foi, qu'il soit fait comme vous voulez.* Il ne dit pas : que votre fille soit guérie, mais, *comme vous voulez.* C'est à vous à la guérir, c'est à vous à lui servir de médecin, c'est à vous que je confie le remède, allez, servez-le, *qu'il soit fait comme vous voulez.* Que votre volonté soit ce qui la guérisse. La Chananéenne a guéri par sa volonté, et ce n'est pas le Fils de Dieu qui opère de lui-même la guérison. *Qu'il soit fait comme vous voulez.* La femme n'a rien ordonné, rien prescrit au démon, mais elle n'a eu qu'à vouloir, et la volonté de la femme a opéré la guérison et expulsé les démons. Où sont-ils ceux qui osent dire que le Fils a opéré par la prière? *Qu'il soit fait comme vous voulez.* Voyez encore la beauté de l'expression. Il imite son Père. En effet, lorsque Dieu créa le ciel, il dit : Que le ciel soit fait, et le ciel fut fait; que le soleil soit fait, et le soleil fut fait; que la terre soit faite, et la terre fut faite; ce fut par un ordre qu'il produisit la substance. De même, à son tour, le Christ : *Qu'il soit fait comme vous voulez.* L'affinité des expressions prouve ce qu'il y a de commun au fond des choses. *Et sa fille fut guérie.* Quand donc? *à l'heure même* (Matth. XV, 28); non pas quand la mère rentra dans la maison, mais avant qu'elle y fût arrivée. Elle revenait pensant trouver une démoniaque, elle trouva sa fille guérie, que sa volonté avait rendue à la santé. Pour tous ces bienfaits, rendons grâces au Dieu à qui convient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DISCOURS.

A QUI NE SE NUIT PAS A LUI-MÊME NUL NE PEUT NUIRE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Ce magnifique discours, dont le titre seul est comme l'abrégé de la philosophie chrétienne, a été écrit à Cucuse, l'an 406. Nous voyons, par la quatrième lettre de saint Chrysostome, qu'il l'envoya à sainte Olympiade pour la consoler dans ses maux, pour l'engager à se mettre au-dessus de toutes ses disgrâces.

L'orateur, dans un magnifique exorde, annonce qu'un préjugé presque universel pourra faire regarder sa proposition comme invraisemblable ; mais il demande qu'on l'écoute sans prévention, et il espère qu'alors on ne pourra disconvenir de la vérité de ce qu'il avance. Avant d'entrer en matière, il examine en quoi consiste le dommage, ce qui constitue le vrai mérite de l'homme, ce qui lui fait réellement tort. Il rapporte, pour rendre la chose plus claire, plusieurs exemples tirés des êtres animés et inanimés ; et après avoir bien établi que ce ne sont ni les richesses, ni la santé, ni la réputation, ni la liberté, ni même la vie, qui constituent le vrai mérite de l'homme, il prouve victorieusement, par les exemples de Job, d'Abel, de Joseph, de Lazare, de saint Paul, que les persécutions et les maux, loin de leur faire aucun tort, ont fortifié leur vertu, relevé leur gloire, et que si Adam a succombé sous les attaques du démon, c'est à sa propre faiblesse, plutôt qu'à la malice de cet esprit impur, qu'il devait imputer sa défaite. Saint Jean Chrysostome interrompt son sujet par une excursion éloquente sur les richesses. Il peint des couleurs les plus vives, et perce des traits les plus forts, cette cupidité fatale répandue sur toute la terre, et qui embrase tous les cœurs. Afin d'en éteindre les feux, s'il est possible, il démontre que les richesses ne sont à désirer ni pour les plaisirs de la table qu'elles procurent, ni pour les honneurs qui les accompagnent, ni pour la troupe d'adulateurs qu'elles attirent, ni pour la facilité qu'elles donnent de se venger de ses ennemis. Après cette excursion, il revient à son sujet, et le prouve par un grand nombre d'exemples, qu'il tire de l'Ecriture sainte, et qu'il développe avec cette abondance qui lui était si naturelle, il prouve en même temps ces deux vérités : que les persécutions, quelles qu'elles soient, et les afflictions, ne font que fortifier et illustrer davantage les âmes fortes ; au lieu que les plus grandes faveurs et les plus signalés bienfaits ne servent de rien aux âmes faibles, ne les empêchent pas de succomber et de commettre une infinité de fautes.

Ce discours est une des plus riches compositions de saint Jean Chrysostome : il y a sans doute un trop grand luxe de style ; mais qu'il est étonnant que, déjà avancé en âge, accablé de maux et d'infirmités, relégué dans un pays inculte et désert, attaqué par des ennemis qui le persécutaient jusque dans son exil, ce grand orateur ait pu encore déployer toute la vigueur et toutes les richesses d'une élocution également forte et brillante !

1. Je sais bien que les esprits épais, attachés au présent, cloués à la terre, esclaves des plaisirs sensibles, indifférents aux choses de la pensée, vont trouver ce discours étrange, incroyable ; ils ne se feront pas faute d'en rire, et ils prononceront contre nous, que l'invraisemblance se montre dès les premiers mots de notre proposition. Ce n'est pas une raison pour nous d'y renoncer ; au contraire, pour cette raison même, nous ferons les plus grands efforts afin de la démontrer, ce que nous entreprenons avec une vive ardeur. Que ceux qui ne pensent pas comme nous, veuillent bien, sans trouble, sans tumulte, attendre jusqu'à la fin de ce discours ; je suis persuadé qu'ils se rangeront de notre côté, que c'est contre eux-mêmes qu'ils prononceront ; qu'ils reconnaîtront avoir été dans l'erreur ; qu'on les entendra chanter la palinodie, s'excuser, demander pardon pour leurs faux jugements, nous témoigner toute leur reconnaissance, comme font les malades aux médecins qui les ont guéris des maux qui assiégeaient leur corps. Ne m'opposez pas la pensée qui maintenant vous possède ; attendez jusqu'à la fin des combats que vont livrer nos paroles, et c'est alors qu'il vous sera possible de porter un juste jugement, sans que l'ignorance vous empêche de discer-

ner la vérité. Que font les juges assis pour décider des affaires du siècle? Ils ont beau voir celui qui parle le premier, dans le mouvement impétueux qui l'emporte, inonder tout des flots de son éloquence, ce n'est qu'après avoir écouté patiemment la réponse de l'adversaire, qu'ils osent porter leur jugement; le premier aurait beau paraître avoir mille fois pour lui la justice, ils conservent à son contradicteur toute l'intégrité de leur attention. Telle est en effet la vertu qu'on exige des juges, écouter avec une rigoureuse attention les deux parties, et n'introduire qu'après le jugement qui leur est propre. Eh bien donc! nous avons aujourd'hui, comme une manière d'orateur parlant le premier, ce préjugé vulgaire, et depuis longtemps enraciné dans une foule d'esprits, qui adresse son discours à la terre entière : Tout, s'écrie-t-il, n'est que bouleversement, confusion partout dans le genre humain, chaque jour, en nombre prodigieux, les injustices, les outrages, les violences, les faibles écrasés par les forts, les pauvres par les riches; et pas plus que les flots de la mer, l'on ne peut compter les trames perfides, les injustices, les douleurs de l'humanité; les lois ne corrigent rien; la crainte des jugements n'arrête rien, rien ne triomphe de cette maladie, de cette peste; de jour en jour, au contraire, le fléau s'étend; partout les lamentations, les gémissements, les larmes des opprimés; et ceux qui ont pour mission de remédier au désordre, irritent la tempête, et font durer la maladie. Conséquences d'un tel spectacle; nombre d'insensés, d'infortunés se laissent prendre d'un nouveau délire; ils accusent la providence de Dieu, parce qu'ils voient, à chaque instant, l'homme sage et vertueux, blessé, déchiré, étouffé, tandis que le scélérat qui ne craint rien, l'infâme issu de parents infâmes, s'enrichit, se revêt du pouvoir, devient redoutable au grand nombre, cause à ceux qui valent bien mieux que lui, mille affreuses douleurs, soumettant à son audace, et les villes, et les provinces, et les déserts, et les continents, et la mer. De là la nécessité de ce discours pour réfuter ce que vous venez d'entendre, pour livrer un combat étrange, comme je l'ai dit en commençant, étrange, incroyable, mais utile, fondé sur la vérité, profitable à l'auditeur attentif et docile; ce discours se propose de démontrer (écoutez sans trouble), que personne, parmi les victimes de l'injustice, n'est victime de l'injustice d'autrui, mais de sa propre injustice.

2. Pour plus de clarté, voyons d'abord qu'est-ce que l'injustice, quels en sont les éléments? qu'est-ce enfin que la vertu de l'homme? le nuisible à la vertu qu'est-ce? et encore qu'est-ce qui semble lui être nuisible, mais ne lui est pas nuisible en réalité? Par exemple (des exemples sont nécessaires pour que notre discours ait tout son développement), chaque chose a ce qui lui est nuisible : pour le fer, la rouille; les vers, pour la laine; pour les troupeaux de brebis, les loups. Le vin éprouve un dommage par la décomposition qui l'aigrit; ce qui est nuisible au miel, c'est de perdre sa naturelle douceur, et de dégénérer en une liqueur amère. Pour les blés, pour les moissons, ce qui leur nuit, c'est la nielle, c'est la sécheresse; le raisin, les pampres et les sarments sont dévastés par les armées de sauterelles; d'autres végétaux, par les chenilles; les corps, qui n'ont pas la raison en partage, par la diversité des maladies; nous ne ferons pas une revue complète qui allongerait ce discours, mais voyez, pour notre chair, le nuisible, ce sont les fièvres, les paralysies, l'essaim des autres maladies. Eh bien! de même que chacun de ces objets a ce qui ruine sa vertu particulière, voyons, examinons ce qui est nuisible à notre espèce, à l'homme; qu'est-ce enfin qui ruine la vertu de l'homme? Le grand nombre s'arrête à des causes que nous n'admettons pas. Il en faut bien parler, exposer les opinions fausses, les écarter; c'est ainsi que nous mettrons en lumière le mal réel qui nuit à la vertu en nous; que nous démontrerons jusqu'à l'évidence, que personne ne peut nous faire éprouver de dommage, ni causer notre ruine, si nous ne nous trahissons pas nous-mêmes.

Ainsi donc le grand nombre, dans l'égarement de ses pensées, attribue à des causes étrangères la ruine de la vertu dans l'homme; les uns disent, pauvreté; les autres maladie; d'autres perte d'argent; d'autres calomnie; il en est qui disent, la mort, et ce sont des gémissements, des lamentations sans fin : et l'on s'apitoie, et l'on pleure sur les victimes, et l'on est frappé d'étonnement, et l'on se dit, les uns aux autres : Quel désastre a éprouvé un tel! tout à coup, il a perdu toute sa fortune. Autre discours maintenant d'un autre au sujet d'un autre : un tel atteint d'une maladie dangereuse a été condamné par les médecins qui l'ont vu. Celui-ci plaint les pri-

sonniers, celui-là les expatriés, les exilés, cet autre, ceux qui ont perdu la liberté ; un autre encore, ceux qui ont été enlevés par les ennemis et qui sont devenus captifs ; en voici un qui se lamente sur un noyé ou sur un brûlé, ou sur un tel enseveli sous les ruines de sa maison ; force gémissements sur tous ceux-là, mais sur ceux qui vivent dans l'iniquité, aucune lamentation ; et, ce qu'il y a de plus triste, loin de les plaindre, souvent on célèbre leur bonheur, et voilà justement la cause de tous les maux. Eh bien donc ! (mais, comme je vous y ai exhortés en commençant, écoutez sans interrompre), il faut vous démontrer que rien de ce que nous avons dit, n'est nuisible pour l'homme qui vit dans la tempérance, ni ne peut ruiner sa vertu. Dites, répondez-moi : un homme a tout perdu, victime, soit des calomniateurs, soit des brigands, soit de ses propres serviteurs, misérables qui l'ont entièrement dépouillé ; eh bien ! cette perte, quel dommage a-t-elle causé à sa vertu ?

Faisons mieux, si vous permettez ; commençons par définir la vertu de l'homme, après nous être exercés à définir la vertu d'autres êtres, afin de rendre plus facile à comprendre et plus évident, ce que nous voulons expliquer.

3. Quelle est la vertu du cheval ? un frein d'or, un caparaçon d'or, des attaches de soie, des couvertures d'un tissu varié, parsemées d'or, un harnais constellé de pierreries, une crinière aux tresses entrelacées d'or ? ou la rapidité de la course, la fermeté des jarrets, l'allure élégante, le pied digne d'un coursier généreux, le courage dans les longues routes, le courage des combats, l'énergie vaillante dans la bataille, qui, dans la fuite, sauve son cavalier ? N'est-il pas évident que la vertu du cheval éclate dans les derniers traits, non dans les autres ? Et maintenant, quelle est dans les ânes, dans les mulets, la vertu ? N'est-ce pas de porter commodément des fardeaux, de franchir facilement les distances, d'avoir le pied aussi solide que la pierre ? Dirons-nous que l'extérieur, que ce qui sert à leur équipement, contribue en quoi que ce soit à la vertu qui leur est propre ? Nullement. Quelle vigne admirerons-nous ? la vigne au feuillage épais, riche de pampres, ou la vigne chargée de fruits ? Quelle est la vertu de l'olivier ? d'avoir de grands rameaux, une abondante chevelure de feuillage, ou de montrer partout la richesse de son fruit ? Appliquons à l'homme cette manière de juger ; sachons discerner la vertu de l'homme, et n'appelons dommage que ce qui peut lui nuire. Quelle est donc la vertu de l'homme ? Ce n'est pas la richesse, ni la santé du corps, ni la réputation, ni simplement la vie, ni la liberté, en sorte que nous devions appréhender et fuir la pauvreté, la maladie, la mauvaise renommée, la mort ou la servitude ; c'est l'application à la doctrine de la vérité, c'est dans la conduite, l'honnêteté. Or, voilà le bien que le démon même ne saurait ravir, si le possesseur est vigilant ; est c'est ce que sait bien ce perfide, ce farouche démon. Car, s'il a dépouillé Job, ce n'était pas pour l'appauvrir, mais pour le forcer à proférer quelque blasphème ; et s'il lui a fait des blessures dans le corps, ce n'était pas pour le rendre malade, mais pour ébranler la vertu de son âme. Eh bien ! il a eu beau faire jouer tous ses ressorts, le rendre pauvre, de riche qu'il était, (ce qui, de tous les malheurs nous paraît le plus épouvantable) ; faire, de ce père de nombreux enfants, un père qui n'a plus d'enfants ; il a eu beau lui déchirer tout le corps, avec plus de cruauté que des bourreaux de prêteur (car leurs ongles creusent moins profondément les flancs de leurs victimes, que les vers enfoncés dans la chair de Job pour la ronger) ; il a eu beau l'envelopper de réprobation (car ses amis venaient lui dire, qu'il n'était pas encore flagellé en raison de ses fautes, et le chargeaient d'accusations) ; il a eu beau, non pas le chasser de sa cité, non pas le faire sortir de sa maison, pour le transporter dans une autre ville, mais lui donner pour maison et pour ville, un fumier, non-seulement il ne lui a fait aucun mal, mais par ses coups perfides il l'a rendu plus glorieux. Non-seulement il ne lui a enlevé réellement aucun bien, quoiqu'il lui ait tant ravi, mais il a grossi son trésor de vertus. Car, après ces épreuves, Job sentait avec bonheur en lui cet accroissement de confiance qu'il devait aux combats vaillamment soutenus. Si tant de souffrances ne lui ont causé aucun mal, quoiqu'elles lui vinssent, non d'un homme mais du monstre qui surpasse les plus méchants de tous les hommes par sa perversité, quoiqu'il eût contre lui le démon, quelle sera désormais l'excuse pour qui dira, un tel m'a fait du mal, un tel m'a causé un préjudice ? Car si le démon, ce monstre de perversité, après avoir fait jouer toutes ses machines, lancé tous ses

traits, entassé toute l'horreur des misères humaines, et sur la maison de l'homme juste, et sur sa personne, non-seulement ne lui a fait aucun mal; mais, je l'ai déjà dit, au contraire, lui a été utile, comment pourra-t-on encore imputer son mal à tel ou tel, comme si le mal venait des autres, comme si le mal ne venait pas du dedans?

4. Eh quoi donc, me dira-t-on? N'est-ce pas le démon qui a fait du mal à Adam, qui l'a supplanté, qui l'a chassé du paradis? Non, ce n'est pas le démon, mais la nonchalance de celui qui a souffert le mal; c'est le défaut d'attention et de vigilance; car si le démon, avec tant et de si grands ressorts, déployés contre Job, ne l'a pas abattu, comment a-t-il pu, avec de plus faibles armes, triompher d'Adam, si celui-ci, par sa propre indolence, ne s'est pas trahi lui-même. Quoi donc? La victime des calomnies, le malheureux à qui on confisque ses biens, ne reçoit aucun mal? Celui qui perd son patrimoine, qui lutte contre toutes les horreurs de la misère? Non, celui-là n'a subi aucun mal; au contraire, il s'est enrichi, s'il a la modestie en partage: car en quoi, répondez-moi, la pauvreté a-t-elle nui aux apôtres? Ne soutenaient-ils pas contre la faim, contre la soif, contre toutes les privations qui les mettaient à nu, une lutte continuelle, et n'est-ce pas par cela même qu'ils sont devenus illustres, glorieux; qu'ils ont forcé Dieu à leur accorder son éclatant secours? et Lazare, en quoi maladies, blessures, pauvreté, absence de toute assistance, lui ont-elles été nuisibles? N'est-ce pas par cela même qu'il a conquis de plus nobles couronnes? Et quel mal pour Joseph d'avoir subi la réprobation dans son propre pays et sur la terre étrangère? car on disait de lui: C'est un adultère, c'est un impudique. Quel mal lui a fait la servitude? Quel mal lui a fait l'exil? N'est-ce pas, pour ces épreuves surtout, que nous le contemplons avec admiration? Et à quoi bon vous parler d'exil, de pauvreté, de réprobation parmi les hommes et de servitude? La mort même, quel mal a-t-elle fait à Abel, quoi qu'elle fût violente, quoiqu'elle fût prématurée, le crime d'un frère? N'est-ce pas pour cela même qu'il est célèbre par toute la terre? Voyez-vous comme mon discours a dépassé mes promesses? Car non-seulement il a démontré que personne ne peut recevoir de mal de personne; mais, de plus, que le mal est un profit pour ceux qui font attention à eux-mêmes. Mais pourquoi, me dira-t-on, les peines, les supplices? pourquoi l'enfer, pourquoi tant de menaces, et si effrayantes, si personne, ni ne subit l'injustice, ni ne commet l'injustice? Que dites-vous? Pourquoi cette confusion dans le discours? Je n'ai pas dit que nul ne commet l'injustice, mais j'ai dit que nul ne souffre de l'injustice. Mais comment est-il possible, me dira-t-on, lorsque tant d'hommes commettent l'injustice, que personne ne souffre de l'injustice? Je viens de vous en donner la raison; les frères de Joseph furent injustes envers lui, mais lui n'a pas souffert de l'injustice. Caïn a attenté à la vie d'Abel, mais Abel n'a pas été victime. De là, châtiments et supplices. C'est que la vertu de ceux qui souffrent, ne fait pas que Dieu supprime les punitions: la perversité des méchants fait que Dieu les inflige. Si ceux qui souffrent le mal, deviennent plus glorieux par le fait de leurs ennemis, cette gloire, ils ne la doivent pas à la volonté de l'ennemi perfide, mais à la force virile, qu'ils ont montrée. Ainsi, aux uns sont décernées les récompenses de leur sagesse; pour les autres sont établis les supplices, préparés à la perversité. On vous a dépouillé de vos biens? Dites: *Nu, je suis sorti du ventre de ma mère, nu je m'en retournerai.* (Job, I, 21.) Ajoutez-y la parole de l'Apôtre: *Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est sans doute que nous n'en pouvons rien emporter.* (I Tim. VI, 7.) On a mal parlé de vous, on vous a chargé de mille outrages? Rappelez-vous cette parole: *Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous!* (Luc, VI, 26.) *Et réjouissez-vous, et tressaillez d'allégresse, lorsque les hommes prononceront contre vous une parole mauvaise.* (Matth. V, 11.) Vous avez été jeté en exil; considérez que votre patrie n'est pas en ce monde. Voulez-vous suivre la sagesse? Il vous a été ordonné de regarder la terre entière comme une terre étrangère. Mais vous êtes tombé dans une maladie grave? dites cette parole de l'Apôtre: *Encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* (II Cor. IV, 16.) Mais voici qu'un tel a subi une mort violente: considérez Jean, sa tête tranchée dans la prison, apportée sur un plat, servant de salaire à une courtisane qui danse. Considérez les récompenses à venir. Toutes ces souffrances causées par l'injustice d'autrui, expient les péchés, opèrent la sanctification. Telle en est l'utilité incomparable, pour

ceux qui savent noblement les supporter.

5. Eh bien donc ! puisque, ni les pertes d'argent, ni les calomnies et les outrages, ni l'exil, ni les maladies, ni les tourments, ni même ce grand épouvantail : la mort, ne causent aucun dommage à ceux qui en sont frappés ; puisqu'au contraire, il y a là utilité et profit, comment vous est-il possible de me montrer qu'on souffre du mal, puisque, de ces causes que je viens de dire, ne résulte aucun mal ? Je veux entreprendre une démonstration toute contraire. Ceux qui souffrent les plus grands maux, des pertes incalculables, qui subissent des souffrances qu'on ne peut guérir, ce sont ceux qui les causent. Car quoi de plus misérable que Caïn se conduisant envers son frère comme vous savez ? Qui mérite plus de pitié que l'épouse de Philippe, qui a tranché la tête de Jean ? Que les frères de Joseph, qui l'ont vendu et jeté en exil ? Que le démon, qui a déchiré Job de tant de blessures ? Car il ne sera pas puni seulement des crimes qu'il fait commettre ; mais, pour ses vains efforts, il subira le châtiment terrible de sa malice infernale. Ne voyez-vous pas encore ici comment mon discours a dépassé mes promesses ? Non-seulement les victimes que les méchants se proposent de frapper ne souffrent aucun mal, mais encore tout le mal retombe sur la tête de ces méchants. Evidemment, puisque ni la richesse, ni la liberté, ni le séjour dans la patrie, ni les autres biens que j'ai dits, ne constituent la vertu de l'homme ; puisqu'elle consiste dans l'honnêteté, dans l'âme, il s'en suit que, par la perte de ces biens, la vertu de l'homme, en réalité, n'a rien perdu. Eh quoi ! si quelqu'un vient à perdre la sagesse même ? Eh bien ! même dans ce cas, la perte n'est pas le fait d'autrui, la perte vient du dedans ; on ne doit l'attribuer qu'à soi-même. Comment, me dit-on, elle vient du dedans ? on ne doit l'attribuer qu'à soi-même ? Quand un homme, frappé par un autre, ou dépouillé de ses biens, ou subissant quelque grave injure, profère un blasphème, alors il est atteint d'un mal, d'un mal affreux. Toutefois ce mal ne lui vient pas de celui qui lui fait injure, mais il lui vient de sa propre lâcheté. Ce que j'ai dit, je veux le redire. Nul homme, supposez le plus pervers, ne peut faire plus que le démon, acharné, implacable ennemi, ni le dépasser en perversité, en rage funeste. Ce monstre pourtant n'a pas pu, en s'attaquant à un homme qui vivait avant la loi, avant la grâce, malgré tant de traits, tant de coups terribles, lancés contre lui de toutes parts, le supplanter, le renverser, tant est grande l'énergie d'une âme généreuse. Faut-il vous montrer Paul ? N'a-t-il pas enduré tant de souffrances qu'il est difficile de les énumérer ? Habitant les prisons, chargé de chaînes, traîné en tous lieux, battu de verges par les Juifs, lapidé, les épaules déchirées par les lanières, meurtries par les bâtons, plongé dans la mer, souvent tombé entre les mains des voleurs, souffrant d'une guerre intestine, continuellement tourmenté par ses ennemis, par ses amis mêmes, en butte à mille trames insidieuses, luttant contre la faim, la nudité, victime de toutes les autres afflictions, sans relâche entassées sur lui, bref, mourant chaque jour ; eh bien ! au milieu de tant de souffrances, si cruelles, non-seulement, il ne fit jamais entendre une parole de blasphème, mais il se réjouissait, il se glorifiait ; ici : *Je me réjouis*, dit-il, *de mes souffrances* (Col. I, 24.) ; ailleurs : *Et non-seulement dans cette espérance, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions.* (Rom. V, 3.) S'il se réjouissait, s'il se glorifiait, dans de pareilles épreuves, quelle sera votre excuse, à vous qui n'en subissez pas la moindre partie, et qui blasphémez ?

6. Mais il est, m'objecte-t-on, un autre mal que je subis, même sans que je blasphème ; privé de ce que je possédais, je n'ai plus rien pour faire l'aumône, me dit-on. Pure allégation et simple prétexte ! Si c'est là ce qui vous afflige, apprenez et comprenez que la pauvreté n'empêche pas de faire l'aumône. Seriez-vous réduit à la dernière indigence, vous n'êtes pas cependant plus pauvre que cette femme qui n'avait qu'une poignée de farine pour tout bien (Rois, XVII, 12) ; que cette femme qui possédait en tout deux oboles (Luc, XXI, 2), et l'une et l'autre, pour avoir donné aux indigents tout ce qu'elles possédaient, ont excité les transports de l'admiration. Une si grande pauvreté n'a pas fait obstacle à une charité si grande ; assez magnifique, assez splendide a été l'aumône de ces deux femmes chétives, pour l'emporter sur tout ce qu'il y a de richesses, de somptueuses offrandes ; l'opulence de leurs cœurs, la richesse de leur zèle généreux a tout surpassé. Ainsi, même à cet égard, vous n'éprouvez aucun tort ; au contraire, vous avez gagné de conquérir, à peu de prix, de plus belles couronnes que les riches avec tous leurs dons. Mais nous aurions beau le redire à satiété : les

âmes, attachées à la chair, qui se plaisent dans le tourbillon du monde, qui s'enivrent des choses présentes, ne consentiront pas à perdre ces fleurs si vite flétries (telles sont les joies de la vie sur cette terre); les hommes ne renoncent pas à ces ombres; au contraire, les plus honnêtes s'attachent, de toutes leurs forces, et aux biens véritables et aux prétendus biens; les malheureux, les infortunés, possèdent la meilleure part du bonheur réel, la plus faible du bonheur mensonger.

Arrachons donc les masques brillants, éclatants, et faisons voir la honteuse et hideuse réalité. Montrons l'infamie de la courtisane. J'appelle de ce nom la vie qui se livre aux délices, aux richesses, aux séductions de la puissance; honteuse, hideuse, infâme; pleine de dégoûts, de peines et d'amertumes. Voici, en effet, ce qui ôte toute excuse à ceux qui se laissent prendre aux attraits de cette vie; c'est que, malgré ces dégoûts, malgré son amertume, elle leur paraît désirable, et qu'ils la chérissent, quels qu'en soient les maux infinis, les dangers, les flots de sang qui la rougissent; les précipices, les écueils, les meurtres, les angoisses et les terreurs, et la haine, et l'envie qui l'escorte, et les perfidies, et les soucis, et les inquiétudes sans fin; quoiqu'elle ne présente aucun gain; quoiqu'elle ne produise aucun fruit de tant de douleurs, si ce n'est les châtiments, les supplices, les tourments éternels. Oui, cette vie, telle qu'elle est, paraît enviable au grand nombre, désirable au prix de tous les combats, ce qui résulte de la démence de l'âme ainsi captive, et non de la réalité du bonheur. Voyez les petits enfants, attachés à leurs jeux qu'ils chérissent et qu'ils admirent; ils ne peuvent pas comprendre les affaires qui conviennent à l'âge mûr; mais on peut au moins pardonner aux enfants; leurs erreurs sont de leur âge. Au contraire, les insensés dont je parle, sont dépourvus de toute excuse possible. Parvenus à l'âge mûr, ils ont des pensées puériles, et la simplicité des enfants n'égale pas leur démence.

Car enfin pourquoi faut-il rechercher la richesse, répondez-moi? Telle doit être en effet notre première étude, puisque la santé, la vie, la considération auprès du peuple, une bonne réputation, patrie, amis, parents, tout semble moins précieux que les richesses à la plupart de ceux que tient cette grave maladie : l'avarice. Voyez ce bûcher qui monte jusqu'aux nues, cette fournaise qui enferme et embrase et la terre et la mer. Pour éteindre cette flamme, personne. Pour activer le feu, tous les hommes, tant ceux que la flamme a déjà pris, que ceux qu'elle n'a pas pris encore, et qui veulent se faire prendre. Et vous pouvez voir les hommes et les femmes, les serviteurs, les personnes libres, les pauvres, les riches, chacun dans la mesure de ses forces, apportant sa charge, alimenter jour et nuit cette flamme immense : charge, non de bois ni de fascines (cette flamme n'est pas de nature à s'alimenter ainsi); mais d'âmes et de corps, d'injustices et d'infractions aux lois. Voilà ce qui allume cette flamme. Les riches ne mettent jamais un terme à leur folle cupidité, eussent-ils enveloppé dans leur domaine toute l'étendue de la terre. Les pauvres s'empressent d'aller plus loin que les riches; et cette rage incurable, cette fureur effrénée, cette maladie qui défie les remèdes, a saisi toutes les âmes. Et cet amour, victorieux de tout autre amour, chasse de l'âme tout autre désir. Et il n'y a plus ni amitié ni parenté; et à quoi bon parler d'amitié et de parenté? Il n'y a plus ni épouse ni enfants. Quel bien pourtant est plus désirable! Tout a été jeté par terre, foulé aux pieds par la cruelle et sauvage souveraine qui domine en tyran dans toutes les âmes captives. En effet, comme une reine qui n'a plus rien de l'âme humaine, comme un tyran féroce, comme un barbare cruel, comme une courtisane banale et magnifique, elle déshonore, elle épuise, elle expose à mille dangers, à mille tortures les insensés qui ont pris le parti de s'assujétir à son service.

Elle est redoutable; elle n'a aucune douceur; elle est farouche et féroce; son visage marque la cruauté; c'est le visage d'une bête fauve, plus cruelle qu'un loup, qu'un lion; et cependant elle paraît affable, désirable, plus douce que le miel à ses captifs. Ce n'est pas tout, elle forge contre eux chaque jour des épées, toute espèce d'armes; elle creuse des précipices; elle les pousse contre les écueils, dans les abîmes; elle tisse les mille filets des tortures; et elle paraît enviable à ceux qu'elle a pris, à ceux qui désirent d'être pris par elle. Et comme on voit, dans un cloaque, dans la boue, le porc se vautrer avec une volupté délicieuse; ou comme on voit les scarabées séjourner sur le fumier qu'ils ne quittent jamais, ainsi ceux que l'avarice possède, sont plus mi-

sérables que ces animaux; leur fange est plus dégoûtante, leur bourbier plus infect. Tant qu'ils restent enfoncés dans ce vice, ils s'imaginent y trouver un vif plaisir ; ce qu'il ne faut pas attribuer à la réalité, mais à la disposition d'une âme malade : et par là les avares sont plus dégradés que les êtres sans raison. De même donc que dans le bourbier, dans le fumier l'infamie n'est pas le propre du bourbier ou du fumier, mais des animaux sans raison qui s'y ensevelissent; de même, pour l'homme, raisonnez par analogie.

7. Avons-nous un moyen de guérir ceux qui sont ainsi affectés? S'ils voulaient nous ouvrir leurs oreilles, nous découvrir le fond de leur cœur, accueillir nos paroles! Pour les êtres sans raison, nous ne pouvons pas les faire sortir de leur fange, du bourbier où ils se vautrent; ils n'ont pas la raison en partage. Mais cette créature douée de douceur, d'intelligence et de raison ; l'homme, c'est de l'homme que je parle, il n'a qu'à le vouloir; c'est chose facile; rien de plus aisé, que de le faire sortir du bourbier, de l'infection, de ce fumier, de cette boue. Car enfin, pourquoi la richesse, ô homme! te semble-t-elle digne d'être recherchée avec tant d'ardeur? à cause du plaisir, et c'est tout, que procure la table? à cause de la considération? du cortége que te font les gens qui t'honorent pour ta richesse? à cause du pouvoir de te venger de ceux qui t'ont offensé? Est-ce parce qu'elle te rend redoutable à tous? Impossible, en effet, d'alléguer d'autre cause que le plaisir, ou la certitude de trouver des flatteries, ou la terreur qu'on inspire ou le pouvoir de se venger. En effet, ni la sagesse, ni la tempérance, ni la modération, ni l'intelligence ne sont les fruits ordinaires de la richesse; elle ne rend l'homme ni meilleur, ni plus humain, ni maître de sa colère, ni maître de son ventre, ni supérieur aux plaisirs; elle n'enseigne pas la modération; elle n'apprend pas l'humilité; elle n'introduit ni n'implante dans l'âme aucune vertu. Impossible de dire que ce soit pour aucune de ces raisons que la richesse est recherchée avec tant d'ardeur, avec tant d'amour. Non-seulement elle ne sait, ni planter, ni cultiver aucun des biens de l'âme; mais les germes cachés qu'elle y trouve, elle les corrompt, elle en prévient le développement, elle les flétrit, elle les dessèche : il en est qu'elle arrache pour introduire les semences contraires : un luxe immodéré, une fureur intempestive, une colère injuste, l'arrogance, l'orgueil, le délire. Mais je n'en dirai rien. Ceux que possède cette maladie, ne soutiendraient pas un discours sur la vertu et sur le vice, livrés qu'ils sont tout entiers aux plaisirs, et, pour cette raison, esclaves des voluptés; on aurait beau tout ensemble les accuser et les convaincre. Négligeons donc un moment ces réflexions. Arrivons à ce qui nous reste à dire, et voyons si la richesse a pour elle quelque plaisir, quelque considération qui lui soit propre; c'est tout le contraire que je vois. Si vous voulez, examinons d'abord les tables des riches et celles des pauvres; demandons-leur, au moment du repas, lesquels jouissent du plaisir le plus pur, goûtent le vrai plaisir. Ceux qui, jusqu'à la fin du jour, couchés dans la salle à manger, joignent les soupers aux dîners, crèvent leur ventre, dépravent leurs sens; sous la charge excessive des mets, font sombrer le navire; inondent la sentine; produisent comme un naufrage du corps appesanti, envahi; ceux qui en roulent sur leurs pieds, leurs mains, leur langue, tout leur corps, les liens de l'ivresse et de la luxure, plus lourds qu'une chaîne de fer; ceux qui renoncent au sommeil calme et pur; qui ne peuvent plus s'affranchir de l'effroi des songes, ceux qui se rendent plus misérables que les fous furieux; qui introduisent volontairement le démon dans leur âme; qui s'exposent en spectacle à la risée de leurs serviteurs; disons mieux, qui paraissent, aux meilleurs de ces serviteurs, un objet lugubre et digne de larmes? Sont-ce là les plus heureux, ces stupides, incapables de reconnaître personne auprès d'eux, incapables de rien dire, de rien entendre; qu'il faut porter, dans les bras, de la salle à manger sur leurs lits? ou les hommes sobres et vigilants, qui mesurent leur nourriture à la nécessité, qui naviguent au soufle des vents prospères, pour qui le plus grand plaisir, c'est d'avoir faim quand ils mangent, d'avoir soif quand ils boivent? En effet, rien n'importe plus, et aux plaisirs, et à la santé, que d'avoir faim, que d'avoir soif, lorsqu'on touche aux mets qui viennent d'être servis; de se régler sur la nécessité pour se rassasier; de ne pas franchir les limites du nécessaire; de ne pas charger le corps d'un fardeau que ses forces ne peuvent supporter.

8. Si vous refusez de m'en croire, étudiez,

dans les uns et dans les autres, l'état du corps, l'état de l'âme. N'est-il pas vrai que chez ceux qui suivent un régime ainsi modéré (n'allez pas m'opposer ce qui arrive rarement, des accidents, quelques maladies par suite de telle cause ou de telle autre; observez ce qui arrive toujours et constamment, vous prononcerez ensuite); n'est-il pas vrai que, pour ceux qui pratiquent la tempérance dans le boire et le manger, le corps est vigoureux, les sens deviennent plus pénétrants, accomplissant avec une entière facilité les fonctions qui leur sont propres? Chez les autres, au contraire, vicié par l'excès des humeurs, le corps est plus mou que la cire; l'essaim des maladies l'assiége; vous voyez en effet bientôt s'abattre sur eux et la goutte et un tremblement importun, et une vieillesse prématurée; ajoutez à cela les douleurs de tête; les tensions d'estomac, les paralysies qui les suivent; plus d'appétit. Il faut toujours des médecins, toujours des remèdes, un traitement de tous les instants. Est-ce donc là le plaisir, répondez-moi? Je voudrais entendre la réponse d'un de ces hommes qui savent ce que c'est que le plaisir; le plaisir se montre lorsque le désir précède, que la jouissance vient après. Mais si la jouissance manque; si le désir ne paraît pas, le plaisir s'évanouit. Voilà pourquoi les malades, à la vue des mets les plus recherchés qu'on leur sert, n'éprouvent que des dégoûts. Ils se récrient contre l'importun qui les force d'en goûter; c'est qu'ils ne ressentent pas le désir, qui donne à la jouissance tout son agrément. Ce n'est pas la nourriture en elle-même, ce n'est pas le breuvage en lui-même, c'est l'appétit de l'estomac qui produit le désir, et opère le plaisir après. Voilà pourquoi un sage, qui se connaissait bien en plaisirs, et qui savait dire sur ce sujet des paroles sensées : *L'âme rassasiée*, dit-il, *foulera aux pieds le rayon de miel* (Prov. XXVII, 7), montrant par là que ce n'est pas dans la table mais dans la disposition de l'estomac que réside le plaisir. Voilà encore pourquoi le Prophète, passant en revue les miracles accomplis dans l'Egypte et dans le désert, dit, entre autres paroles : *Il les a rassasiés du miel sorti de la pierre*. (Psal. LXXX, 17.) Or on ne voit nullement que la pierre leur ait versé du miel : Qu'a-t-il donc voulu dire? Accablés de fatigues d'un long voyage, en proie à une soif violente, les Hébreux trouvèrent tout à coup de l'eau fraîche. Leur grand plaisir fut qu'ils éprouvaient la soif; pour exprimer la sensation délicieuse que cette eau leur causa, le Prophète la nomme du miel. Ce n'est pas que l'eau fût réellement changée en miel, mais il a voulu montrer que le plaisir, procuré par cette eau, avait toute la douceur du miel, parce que la soif tourmentait ceux qui la trouvèrent et qui en burent. S'il en est ainsi, si la contradiction est impossible même de la part de celui qui serait entièrement dépourvu de sens, n'est-il pas manifeste que c'est à la table du pauvre que s'assied le plaisir pur, le plaisir sincère et parfaitement vrai; au contraire, à la table du riche, ce qui incommode, ce qui dégoûte, ce qui souille? N'est-il pas vrai, comme l'a dit le Sage d'autrefois, que *la douceur même devient importune?* (Prov. ibid.)

9. Mais c'est l'honneur, me dira-t-on, que la richesse assure, à qui la possède, l'honneur et le pouvoir de se venger facilement de ses ennemis. Est-ce donc pour cela, répondez-moi, que la richesse vous paraît désirable, digne que vous employiez toutes vos forces à la conquérir, parce qu'elle nourrit en nous les passions les plus funestes, parce qu'elle assure, à la colère, son effet; parce qu'elle excite, parce qu'elle stimule, parce qu'elle grossit cette fureur de gloire comme ces bulles qui se gonflent et qu'on remplit d'air; parce qu'elle vous gonfle jusqu'au délire? N'est-ce pas au contraire surtout pour cette raison qu'il nous faut la fuir, sans regarder en arrière, puisqu'elle introduit dans notre âme des bêtes furieuses et cruelles; puisqu'elle nous prive de la vraie gloire, de la gloire que tous estiment; puisqu'elle y substitue la gloire mensongère, fardée de couleurs empruntées; puisqu'elle nous fait prendre, estimer comme vraie cette gloire mensongère qui n'a pour elle qu'une vaine apparence? Les courtisanes chargées de couleurs et de peinture, se font, de leur laideur une beauté, et cette laideur, cette difformité, trompant les yeux, se fait passer pour cette beauté même qui n'a rien avec elle de commun. Ainsi fait la richesse, prétendant que les adulations constituent l'honneur. Ne considérez pas ce qui se montre, les éloges qu'inspire la crainte, que dictent les flatteries, ce sont des couleurs et de la peinture. Ouvrez le cœur de chacun de ceux qui vous flattent; que trouverez-vous à l'intérieur? des accusations sans fin, des milliers

d'ennemis qui crient contre vous, qui ont plus d'aversion, plus de haine pour vous, que les ennemis les plus implacables et les plus acharnés. Vienne une révolution, qui fasse tomber ce masque dont la crainte s'est couverte, comme la chaleur du soleil fait tomber le fard et montre les visages tels qu'ils sont; alors vous verrez combien vous étiez en mépris auprès de ceux qui vous flattaient; vous avez cru être honoré de ceux qui vous détestaient le plus; ils vous accablaient, ils vous déchiraient, dans leur cœur, de mille outrages, et leur plus vif désir c'était de vous voir plongé dans les plus affreux malheurs. L'honneur, c'est la vertu; c'est la vertu seule qui le donne; l'honneur n'a rien de forcé; l'honneur n'a rien de plâtré; il n'a pas de masque pour se cacher; il est pur, il est sincère, et jamais le malheur des temps ne prévaut contre lui.

10. Mais vous voulez vous venger de ceux qui vous ont affligé? Eh! n'est-ce pas, au contraire, surtout pour cette raison, je l'ai déjà dit, qu'il faut fuir la richesse? Elle fait que vous aiguisez le glaive contre vous-même; elle charge les comptes qu'il vous faudra rendre dans l'avenir; elle vous prépare d'insupportables châtiments. Le mal de la vengeance est si grand qu'il force Dieu même à révoquer sa bonté, et qu'il rend inutile le pardon, déjà accordé, d'un nombre infini de péchés. Vous savez bien qu'un homme s'était vu remettre dix mille talents: une seule prière avait suffi pour lui faire obtenir une telle grâce; quand ce même homme exigea cent deniers de celui qui servait comme lui, c'est-à-dire quand il réclama le châtiment des torts qu'on avait envers lui, par sa cruauté envers son semblable, il prononça sa propre condamnation. (Math. XVIII.) Ce fut là l'unique raison pour laquelle il fut livré aux bourreaux, aux châtiments, condamné à rendre les dix mille talents. Aucun pardon, aucune excuse ne le put sauver; il lui fallut subir le supplice éternel; il lui fallut payer toute la dette que la bonté de Dieu, prévenant ses désirs, lui avait remise auparavant. Est-ce pour cela, répondez-moi, que la richesse est si désirable, si aimable? est-ce parce qu'elle vous porte si facilement à des fautes de ce genre? Je dis, qu'au contraire, pour cette raison, il la faut regarder comme ces ennemis, ennemis particuliers, ennemis publics, coupables de massacres et de meurtres nombreux, dont on se détourne avec horreur.

Mais la pauvreté, me dit-on, est importune, à charge et souvent fait que l'on profère des blasphèmes, qu'il faut supporter des occupations indignes d'un homme libre. Non, ce n'est pas la pauvreté, mais la faiblesse de l'âme : Lazare aussi était pauvre, et pauvre tout à fait. (Luc, XVI, 20.) A sa pauvreté, se joignait la maladie, plus amère que toute pauvreté, et qui rend la pauvreté plus cruelle. Ajoutez, à sa maladie, l'abandon, le manque de toute assistance, qui rendait plus amères et sa pauvreté et sa maladie. Prenez en effet, chacun de ces maux, un à un; ils sont accablants; mais, si vous n'avez personne qui vous assiste, alors le malheur est plus affreux; la flamme qui vous brûle, plus cruelle, la douleur plus amère, la tempête plus atroce, le tourbillon plus violent, la fournaise plus dévorante. Mais maintenant, si vous voulez examiner attentivement, vous trouverez encore en Lazare une quatrième douleur : un riche auprès de lui, avec sa licence et son luxe. Si vous voulez découvrir encore un cinquième foyer de cette flamme, vous le verrez aussi d'une manière distincte. Car, non-seulement ce riche vivait dans les délices, mais de plus, deux fois, trois fois, disons mieux, à chaque instant du jour, ce riche voyait Lazare; car le pauvre était là, couché par terre : triste et misérable spectacle, fait pour exciter la douleur et la pitié. Sa vue seule aurait attendri un cœur de pierre; cependant la vue de Lazare ne porta en rien cet homme sans humanité à soulager la douleur d'un tel pauvre. Ce sybarite se mettait à sa table; il avait ses coupes pleines, pleines jusqu'au bord; le vin les remplissait à flots; il avait une somptueuse armée de cuisiniers, ses parasites, ses flatteurs dès le point du jour; des chœurs de personnages chantant, versant les vins, prêtant à rire par leurs bons mots; le riche n'avait pour pensée que la gourmandise sous toutes ses formes, s'enivrant, engloutissant tout dans son ventre, superbe dans ses vêtements, fier de sa table, passant toute sa vie dans toute espèce de voluptés; et à ce pauvre, tourmenté par la faim, par les douleurs poignantes de la maladie, assiégé par tant d'ulcères, abandonné, affligé chaque jour de nouvelles douleurs, le riche, qui le voyait, ne donna jamais une place même dans sa pensée. Parasites, flatteurs, mangeant avec excès, se crevaient presque le ventre, et

ce pauvre, si complétement pauvre, étendu par terre, accablé de maux, ne jouissait pas même des miettes de cette table somptueuse, quoique ces miettes eussent comblé ses désirs: eh bien! malgré cela, la vertu de Lazare ne subit aucun dommage, jamais il ne fit entendre une parole amère, un blasphème.

Comme on voit, au sein d'une flamme ardente, l'or purifié devenir plus brillant, ainsi, cet infortuné, dans ce tourbillon de souffrances, était plus fort que toutes ces souffrances, plus fort que le bouleversement où les souffrances jettent la plupart des hommes. S'il suffit aux pauvres de voir des riches pour sécher de jalousie, pour se sentir consumés par l'envie, pour trouver l'existence insupportable, et cela, quand ils ont la nourriture nécessaire, et même des gens qui les soignent, que dirons-nous de ce pauvre, pauvre comme on ne le fut jamais, et non-seulement pauvre, mais malade, sans personne pour l'assister ou le consoler, qui se voyait au milieu de la ville comme dans une solitude profonde, qui se sentait rongé par la faim la plus cruelle, et qui contemplait ce riche inondé de tous les biens, qui semblaient jaillir pour lui comme de sources abondantes; tandis que l'infortuné, dépourvu de toute consolation humaine, était comme une table continuellement servie pour les chiens qui venaient lécher ses plaies (car il était tellement perclus, paralysé de tous les membres, qu'il n'avait pas même la force de les écarter)? quels pénibles sentiments n'auraient pas troublé son âme, si elle n'eût été fortement trempée dans le courage de la sagesse? Voyez-vous bien qu'à celui qui ne se nuit pas à lui-même, quand l'univers entier chercherait à lui nuire, il n'arrive aucun mal, car je veux reprendre la même pensée.

11. Car, voyez donc, en quoi la maladie, en quoi le manque d'assistance, en quoi ces chiens toujours près de lui, en quoi ce mauvais voisinage du riche, en quoi le faste et le luxe et l'arrogance de ce superbe ont-ils été nuisibles à la vertu de cet athlète? Ces circonstances l'ont-elles énervé, rendu moins vigoureux pour les combats de la vertu? Qu'y a-t-il dans ces épreuves qui ait ruiné sa constance? rien, non, rien jamais. Au contraire, ces maux l'ont fortifié, lui ont été une occasion de conquérir mille couronnes. Il y a gagné un surcroît de récompenses, un redoublement de salaire; une moisson de gloire et de rémunération est sortie pour lui de ces maux sans nombre, de la cruauté de ce riche. Et en effet, s'il a été couronné, ce n'est pas seulement pour avoir enduré la faim, la douleur de ses blessures, la langue des chiens; voici son plus beau titre de gloire : en dépit de ce riche dont chaque jour il subissait les regards, regards abaissés avec un continuel dédain, il supporta noblement, avec une constance inébranlable, cette épreuve qui, s'ajoutant à l'irritation de la pauvreté, de la maladie, de l'abandon, devenait pour lui comme une nouvelle flamme qui le brûlait avec la plus pénétrante vivacité.

Et que pensez-vous du bienheureux Paul? répondez-moi, car rien n'empêche de rappeler encore son souvenir. N'a-t-il pas supporté mille et mille douleurs, tombant sur lui comme la neige? Eh bien! quel mal en a-t-il éprouvé? n'en a-t-il pas recueilli, au contraire, de plus grandes couronnes, pour avoir supporté la faim, le froid, la nudité, les nombreux coups de verges qui le déchiraient, les pierres qui le meurtrissaient; pour avoir été plongé dans la mer? Mais aussi, me dira-t-on, c'était l'illustre Paul, et le Christ l'avait appelé. Mais Judas aussi était un des douze, et lui aussi, le Christ l'avait appelé; mais ni le privilége d'appartenir aux douze, ni sa vocation ne lui servirent de rien, parce que son âme n'était pas préparée à la vertu. Au contraire, Paul luttant contre la faim, manquant des aliments nécessaires, endurant chaque jour tant de maux, courait plein d'allégresse sur la route qui conduit au ciel. Judas, appelé avant Paul, Judas qui jouit des mêmes priviléges que Paul a reçus après lui; qui fut initié à la sagesse suprême; qui s'assit à la table sacrée; qui assista à cette redoutable cène; après avoir reçu le pouvoir de ressusciter les morts, de purifier les lépreux, de chasser les démons; après tant de discours entendus sur la pauvreté; après avoir si longtemps conversé avec le Christ; Judas, à qui on avait confié l'argent des pauvres, pour calmer sa passion de l'argent (car c'était un voleur), Judas même dans ces circonstances, ne s'est pas amendé, quoiqu'il eût obtenu une si grande preuve d'indulgence. Le Christ savait bien en effet que c'était une âme avide; que l'amour de l'argent le ferait périr, et non-seulement le Christ ne le punit pas; mais, pour adoucir la plaie de son âme, pour prévenir, par un moindre mal, un mal plus grand, il lui confia encore l'argent des pauvres, afin que,

trouvant de quoi rassasier sa cupidité, il ne tombât pas dans le gouffre épouvantable où néanmoins il est tombé.

12. Oui, voilà la vérité absolue ; à qui ne veut pas se nuire à lui-même, personne ne pourra nuire ; et à celui qui ne veut pas, de tout son cœur, pratiquer la tempérance, faire usage des ressources qu'il porte en lui, nul ne pourra jamais être utile. Voilà pourquoi l'Ecriture, dans une admirable histoire, comme dans un vaste et magnifique tableau, a décrit les vies des anciens hommes, étendant son récit depuis Adam jusqu'à l'avènement du Christ. Elle vous fait voir aussi bien ceux qui furent vaincus, que ceux qui ont conquis des couronnes, pour vous montrer, par tous ces exemples, qu'à celui qui ne se nuit pas à lui-même, aucun autre ne peut nuire, quand la terre entière exciterait contre lui une guerre cruelle. Et en effet, ni la difficulté des circonstances, ni les révolutions, ni les injures des hommes puissants, ni les attaques perfides fondant sur vous comme la neige, ni la multitude des calamités, ni tous les malheurs humains attroupés contre vous ne peuvent ébranler en quoi que ce soit l'homme courageux, vigilant et sage, comme tous les avantages possibles et toutes les facilités imaginables, ne rendent point meilleur le lâche qui se trahit et s'abandonne lui-même. C'est ce que nous indique la parabole au sujet de ces hommes dont l'un a édifié sa maison sur la pierre, l'autre sur le sable. Il ne s'agit pas ici de sable, de pierre, de maçonnerie, de toits, ni de fleuves débordés, de vents furieux qui sont venus fondre sur la maison (Matth. VII, 24) ; mais de la vertu et du vice. Et comprenons encore par ces exemples, qu'à celui qui ne se nuit pas à lui-même, nul ne peut nuire. Ainsi, ni les pluies malgré leur violence, ni les fleuves qui se sont précipités avec impétuosité, ni les vents furieux n'ont pu ébranler une seule partie de cette maison ; elle est demeurée inexpugnable, invincible pour vous montrer que, celui qui ne se trahit pas lui-même, aucune épreuve n'est capable de l'ébranler. L'autre maison, au contraire a été facilement renversée ; non pas par l'impétuosité des forces qui l'éprouvaient (évidemment ce qui est arrivé à l'une serait aussi arrivé à l'autre), mais par la folie de celui qui l'a construite : ce n'est pas parce que le vent a soufflé qu'elle est tombé, mais c'est parce qu'elle était édifiée sur le sable, c'est-à-dire sur la lâcheté, sur la perversité. Voilà pourquoi elle s'est écroulée. En effet, même avant d'être assaillie par la tempête, elle était sans solidité, prête à tomber. Les constructions de ce genre, même sans qu'on y touche, tombent toutes seules, parce que les fondations fléchissent et se dérobent sous elles. Les toiles d'araignées d'elles-mêmes se déchirent, sans que personne y porte la main ; le diamant au contraire, quoique frappé à grands coups, même quand on le frappe, résiste sans se briser. Il en est ainsi de ceux qui ne se nuisent pas à eux-mêmes. Sous les coups de milliers d'ennemis, ils deviennent plus forts, mais ceux qui se trahissent eux-mêmes, sans aucun ennemi qui les attaque, tombent de leur propre mouvement et se décomposent et périssent. C'est l'histoire de Judas, qui, non-seulement sans aucune épreuve qui le mît en périls mais encore, malgré tant de soins pour le sauver, a trouvé la mort.

13. Voulez-vous des nations entières, comme exemples, pour éclairer ce discours? De quelles faveurs de la part de la divine Providence, n'a pas joui la nation des Juifs? Toutes les créatures visibles n'étaient-elles pas assujéties à leur service? Une vie nouvelle, étonnante, étrange ne fut-elle pas organisée pour eux? Sans envoyer au marché, sans faire aucune dépense, ils jouissaient de ce qu'on y vend ; pas de sillons à creuser, de charrue à pousser, de sol à déchirer, de semences à répandre, et ils n'avaient besoin ni des pluies, ni des vents, ni de la diversité des saisons, ni des rayons du soleil, ni du cours de la lune, ni de l'action de l'air, ni de rien de tout ce qui y ressemble ; ils ne préparaient pas de greniers, ne battaient pas le blé, ne s'inquiétaient pas des vans qui séparent le grain de la paille, ne tournaient pas de meules, ne portaient ni bois, ni feu dans leurs maisons ; chez eux, nul besoin des bras qui font le pain ou manient le hoyau, qui aiguisent les faux ou pratiquent une industrie quelconque ; tisserands, maçons, cordonniers, à quoi bon ? Ils avaient, pour leur tenir lieu de tout, la parole de Dieu. Leur table était toujours prête, sans qu'il leur fallût supporter les sueurs et les fatigues. Voici, en effet, ce qu'était la manne, un aliment nouveau, subit, n'exigeant ni soins embarrassants, ni jamais le moindre travail. Et maintenant, et leurs vêtements, et leurs chaussures, tout, chez eux, jusqu'à leurs corps, échappait aux lois naturelles de la faiblesse ; dans un si long espace de

temps, rien ne s'usait; leurs pieds, qui marchaient tant, ne se chargeaient pas de callosités. Ni médecins chez eux, ni remèdes, ni rien de ce qui s'y rapporte, on n'en faisait jamais mention, tant ils ignoraient toute maladie. *Car il les fit sortir, avec beaucoup d'or et d'argent; et il n'y avait point de malades dans leurs tribus.* (Ps. CIV, 37.) On eût dit que, loin de ce monde, transportés dans un monde meilleur, ils y trouvaient leur nourriture, leur breuvage; les rayons du soleil devenus plus ardents ne brûlaient pas leurs têtes, abritées par la nue qui les couvrait de toutes parts, comme un toit portatif à l'usage de toutes ces tribus. La nuit venait, qu'avaient-ils besoin de flambeaux dans les ténèbres? La colonne de feu, source intarissable de lumière, doublement utile, versait sur eux sa clarté, et dirigeait leur marche. Car ce n'était pas seulement un foyer de lumière, c'était encore, à travers le désert, le guide sûr, excellent de ce peuple immense. Et ils marchaient d'un pas ferme, non-seulement sur la terre, mais ils traversaient la mer comme le continent; les limites de la nature n'arrêtèrent pas leur audace, quand ils foulèrent cette mer terrible, comme des voyageurs qui sentent sous eux un ferme et solide rocher; au moment de leur passage, les flots, sous leurs pieds, ressemblaient à des champs, à des plaines; mais, quand les ennemis y pénétrèrent, la mer alors fit ce qu'il en faut attendre; où les Juifs avaient trouvé un chemin commode et sûr, leurs persécuteurs trouvèrent un tombeau; pour les premiers, douce et bonne, elle les conduisit où ils voulaient; pour les autres, violente, furieuse, elle les engloutit. Et la fougue indisciplinée des flots montra la discipline intelligente et soumise des hommes doués de la raison la plus sage. Tour à tour libérateur et bourreau, en un même jour, la mer remplit soudain les fonctions les plus opposées. Parlerai-je des rochers versant des fleuves d'eau vive? parlerai-je des nuées d'oiseaux qui couvrirent de leur foule innombrable toute la terre? des miracles de l'Egypte? des merveilles dans le désert? des trophées et des victoires remportées sans effusion de sang? On eût dit des chœurs de musique et non des bataillons de guerriers quand ils abattaient leurs ennemis; leurs tyrans mêmes, ils les vainquirent sans prendre les armes. Quant à ceux qui, hors de l'Égypte, combattirent avec eux, les Juifs en triomphèrent au son des trompettes, au bruit des hymnes. C'était un chœur sacré plus qu'une mêlée; une sainte initiation plus qu'une bataille, car tous ces prodiges n'arrivèrent pas seulement pour servir de secours aux Juifs, mais pour leur faire conserver la vraie doctrine, la connaissance de Dieu qu'ils avaient reçue de Moïse, et partout s'entendaient les voix qui publiaient le Seigneur. C'est là ce que criait la mer, soit qu'elle se laissât traverser à pied sec, soit qu'elle redevînt la mer; et les eaux du Nil faisaient entendre cette voix, quand ses eaux devenaient du sang, et les grenouilles, et ces armées de sauterelles, et les insectes, et la nielle des blés tenaient le même langage à tout le peuple, et les prodiges du désert, la manne, la colonne, la nuée, la pluie de cailles, toutes les autres merveilles étaient comme un livre, comme des caractères à jamais indestructibles, qui ranimaient à chaque instant chaque jour leur mémoire et retentissaient dans leur pensée. Eh bien! après tant et de si grandes faveurs; après tant d'ineffables bienfaits, après de si grandes merveilles, après tant de marques d'une inexprimable sollicitude, après cet enseignement, jamais interrompu, après l'éclatante énergie des paroles, après les exhortations qui ressortaient des choses mêmes, après les victoires brillantes, après les admirables trophées, après cette abondance des tables toujours prêtes, après ces eaux fécondes, après cette gloire qui défie toute parole dont ils étaient revêtus à la face de tous les hommes, les voici devenus ingrats, stupides. Ils adoraient un veau, ils rendaient un culte à la tête d'un bœuf, ils demandaient qu'on leur fît des dieux, quand les souvenirs des bienfaits dont ils avaient été comblés en Egypte, par ce Dieu, devaient vivre dans leur mémoire, quand ils jouissaient encore de tant d'autres effets de sa bonté.

14. Et voici maintenant, spectacle tout différent, les Ninivites, des barbares, des étrangers, qui n'ont rien reçu en partage, ni peu ni beaucoup de ces faveurs; qui n'ont connu ni discours, ni prodiges, ni actions, ni paroles; qui ont vu simplement un homme, échappé au naufrage, un homme qu'ils n'avaient jamais rencontré auparavant, c'était alors la première fois qu'ils le voyaient; il se présente, il dit : *Encore trois jours et Ninive sera détruite.* (Jonas, III, 3.) Ce peu de paroles les a transformés, corrigés; renonçant à leur perversité

première, touchés de repentir, ils se tournèrent du côté de la vertu, et si bien, qu'ils firent révoquer le décret de Dieu, qu'ils raffermirent leur ville ébranlée, qu'ils écartèrent loin d'eux la colère divine et s'affranchirent de toute affliction. *Car Dieu vit*, dit l'Ecriture, *qu'ils s'étaient convertis en quittant leur mauvaise voie, et que chacun d'eux s'était retourné vers le Seigneur.* (Ibid. 10.) Expliquez-moi cette conversion. Assurément leur malice était grande; leur perversité inexprimable; leurs plaies difficiles à guérir, et c'est ce que le Prophète a montré ainsi : *Leur malice s'est élevée jusqu'au ciel.* (Jonas, I, 2.) L'intervalle des lieux lui sert à faire comprendre la grandeur de leur iniquité. Eh bien! pourtant, cette corruption si grande, cette perversité assez accumulée pour s'élever jusqu'au ciel, il a suffi de trois jours, de quelques instants, de quelques paroles prononcées par un homme seul, un inconnu, un étranger, un naufragé, pour que les gens de Ninive la détruisissent entièrement, la fissent disparaître, au point de mériter d'entendre cette parole : *Car Dieu a vu qu'ils s'étaient convertis en quittant leur mauvaise voie, et la compassion qu'il eut d'eux l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il avait résolu de leur faire.* Comprenez-vous que l'homme tempérant, vigilant, non-seulement ne souffre aucun mal de la part des autres hommes, mais, de plus, qu'il détourne la colère divine! Comprenez-vous en même temps que celui qui se trahit lui-même, qui se fait du mal à lui-même, a beau recevoir des bienfaits sans nombre, qu'il en tire peu de profit? Ainsi, ni tant de prodiges ne servirent aux Juifs, ni les autres n'eurent à se plaindre de n'avoir eu aucune part à ces bienfaits. Les Ninivites étaient naturellement généreux et bons; voilà pourquoi il leur suffit d'un moment si court pour devenir meilleurs, quoiqu'ils fussent des barbares, des étrangers, quoiqu'ils n'eussent rien entendu des divins oracles, qu'un si grand espace les séparât de la Palestine?

15. Que dirons-nous, répondez-moi, de ces trois jeunes hommes, si fameux? Leur vertu a-t-elle souffert des maux qui fondirent sur eux? N'est-il pas vrai que jeunes encore, tout à fait jeunes ils subirent prématurément un douloureux supplice, la captivité, le long exil, loin de leur patrie, de leurs maisons, de leur temple? Autel, sacrifice, offrande, libations, psaumes chantés en commun, une fois sur la terre étrangère, ils avaient tout perdu. Ils ne durent pas renoncer seulement à leurs maisons, mais à combien de pratiques du culte divin? Ne savez-vous pas qu'ils furent livrés à des barbares qui étaient plutôt des loups que des hommes? Et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'ils étaient relégués loin de la patrie, sur une terre barbare, réduits à la plus cruelle servitude, qu'ils n'avaient ni maître pour les instruire, ni prophète, ni prince. *Il n'y a*, dit l'Ecriture, *ni prince, ni prophète, ni chef, ni moyens de sacrifier devant toi et d'obtenir miséricorde.* (Daniel, III, 38.) Ce n'est pas tout, on les conduisit dans le palais comme sur une hauteur bordée de précipices, comme sur une mer remplie de rochers qui se cachent sous les flots; et sans pilote, sans matelots, sans voiles, ils furent forcés de naviguer sur cette mer dangereuse. Ils étaient comme dans une prison, au milieu de ce palais. Instruits dans la sagesse, supérieurs aux choses de ce monde, foulant aux pieds tout le faste des hommes, ces anges aux ailes légères, regardaient comme un surcroît de malheur de résider dans ce séjour. En effet, s'ils n'y eussent pas été renfermés, s'ils eussent habité une maison particulière, ils auraient joui d'une liberté plus grande; mais, dans cette prison (car cette splendeur, toute cette magnificence ne leur semblait pas moins à craindre qu'une prison, que des précipices, que des écueils), ils surent bien tout de suite résister à de si grands dangers. Le roi leur commanda de s'asseoir à sa table voluptueuse, ce qui leur était interdit et leur paraissait profane, impure, plus funeste que la mort; et seuls ils demeuraient comme des agneaux au milieu d'une bande de loups. Il fallait bien se laisser ronger par la faim, il fallait mourir, ou consentir à goûter des mets défendus. Eh bien! que font-ils, ces jeunes gens, ces orphelins, ces captifs, ces étrangers, ces esclaves de ceux qui leur donnent de pareils ordres? ils ne pensèrent pas à se faire une excuse, ni de la nécessité, ni de l'autorité du tyran qui dominait la ville. Tous leurs efforts, toutes leurs tentatives étaient pour se soustraire au péché, quoiqu'ils fussent abandonnés de tous. Ils ne pouvaient corrompre des hommes par argent, étant de pauvres captifs. Ils n'avaient ni confidents, ni amis; c'étaient des étrangers. Ils ne pouvaient prévaloir par la puissance, c'étaient des esclaves; prévaloir par le nombre, ils

étaient trois. Ils vont donc trouver l'eunuque chargé de la table du roi, et le persuadent. Ils le trouvèrent, en effet, agité, inquiet, tremblant pour sa vie, épouvanté de l'idée de mourir : *Je crains*, dit-il, *le roi mon seigneur*, *car s'il voit vos visages plus maigres que ceux des autres jeunes hommes de votre âge*, *vous serez cause que le roi me fera trancher la tête.* (Dan. I, 10.) Ils le rassurèrent et en obtinrent ce qu'ils voulaient. Quand ils eurent donné au Seigneur tout ce qui dépendait d'eux, le Seigneur à son tour leur conféra ce qui dépend de lui. Car ce n'était pas en Dieu seul que résidait le mérite qui leur valut la récompense à eux réservée, le principe, le point de départ, ils le portaient dans leur âme généreuse ; une fois qu'ils l'eurent noblement, virilement montré, ils conquirent la faveur de Dieu, et ils parvinrent au terme de leur ardent désir.

16. Comprenez-vous combien il est vrai de dire, qu'à celui qui ne se nuit pas à lui-même, aucun autre ne peut nuire ? Voyez donc : jeunesse, captivité, séjour dans une terre étrangère, abandon général, manque de tout secours, ordre rigoureux qui était imposé, crainte violente qui oppressait l'âme de l'eunuque, pauvreté, petit nombre, malheur de se trouver au milieu des barbares, d'avoir ses ennemis pour maîtres, d'être à la merci d'un prince cruel, l'éloignement de tous les parents, de tous les proches, absence des prêtres, des prophètes, de tous ceux qui pouvaient instruire et soutenir, cessation absolue des libations et des sacrifices, privation du temple et des chants sacrés, rien de tout cela, rien ne porta atteinte à la vertu des trois jeunes gens. Au contraire, elle s'est agrandie, elle a mérité plus de gloire qu'aux jours où ils jouissaient de tous ces biens dans leur propre patrie. Après avoir achevé ce premier combat, ceint leur front d'une brillante couronne, conservé leur loi, même en pays étranger, foulé aux pieds même l'ordre d'un tyran, vaincu la terreur du démon, sans recevoir aucun dommage ; aussi purs que s'ils étaient restés dans leur patrie, en pleine jouissance des biens sacrés ; heureux de leur tâche accomplie sans crainte, ils furent de nouveau appelés à des luttes nouvelles, et, de nouveau, ils se montrèrent les mêmes. Un combat plus terrible que le premier leur était offert ; une fournaise était embrasée ; une armée barbare, son roi en tête, était rangée devant eux ; toute la puissance de la Perse était mise en mouvement ; tout s'agitait, tout était préparé pour triompher d'eux par la ruse et par la violence, par la diversité des séductions de la musique, par la variété des supplices, par les menaces, par les images terribles qui les entouraient de tous côtés, par les paroles plus terribles que ces images ; mais, comme ils ne se trahirent pas eux-mêmes, comme, au contraire, ils déployèrent toutes les ressources qui étaient en eux, rien, non, rien ne leur fit sentir l'atteinte du mal, et ils ajoutèrent, à leurs premières couronnes, d'autres couronnes plus éclatantes encore. Nabuchodonosor les chargea de fers et les jeta dans la fournaise, et il ne leur nuisit point ; il servit, au contraire, leurs intérêts, il travailla à rendre leur gloire plus brillante. Ces jeunes hommes n'avaient ni temple (je veux le répéter encore), ni autel, ni patrie, ni prêtres, ni prophètes ; ils étaient dans un pays étranger, barbare, au milieu d'une fournaise, au milieu de toute cette armée, sous les yeux du roi qui commandait leur supplice, et ils dressèrent un trophée splendide, et ils remportèrent une insigne victoire, quand ils chantèrent tout à coup cet admirable cantique qui, depuis, se chante, de nos jours encore, sur toute la terre, et se chantera dans tous les siècles. Voilà donc la vérité ; que personne ne se fasse de mal à soi-même, et personne ne fera de mal à autrui. Voilà en effet le cantique, la parole que je ne cesserai pas de redire ; car, s'il est vrai que la captivité, la servitude, l'abandon, la patrie et tous les parents perdus, la mort, les flammes dévorantes, une si grande armée, un tyran si cruel, ont été sans pouvoir contre ces trois jeunes hommes, ces captifs, ces esclaves, ces étrangers, qui se trouvaient au milieu d'étrangers ; s'il est vrai que rien n'a entamé leur vertu, que ces attaques cruelles n'ont abouti qu'à faire éclater la liberté de leur langage, quel mal atteindra l'homme chaste et tempérant ? Non, rien ne peut lui être nuisible, eût-il tout l'univers contre lui. Mais Dieu, me répond-on, les assista dans cette épreuve. C'est Dieu qui les arracha aux flammes, sans doute, assurément, et vous aussi, faites tout ce qui dépend de vous, et vous êtes sûrs que Dieu aussitôt vous accordera son secours.

17. Cependant si j'admire ces nobles jeunes gens ; si je célèbre leur bonheur ; si je pro-

clame qu'ils sont dignes d'envie, ce n'est pas parce qu'ils ont foulé les flammes sous leurs pieds, parce qu'ils ont vaincu le feu dévorant; mais parce que c'est pour rendre hommage à la vérité, à la vraie doctrine, qu'ils se sont laissés enchaîner, jeter dans la fournaise et livrer au feu. Voilà uniquement ce qui leur constitue un glorieux trophée. Du moment qu'ils furent jetés dans la fournaise, la couronne fut mise sur leur front. Cette couronne, on commença à la tresser, sans attendre l'issue de l'événement, aussitôt qu'ils firent entendre ces paroles prononcées avec une entière confiance, librement, devant tout le peuple, à la face du roi : *Il n'est pas besoin, ô roi, que nous vous répondions sur ce sujet, car notre Dieu, le Dieu que nous adorons peut certainement nous retirer du milieu des flammes de la fournaise et nous délivrer, ô roi, d'entre vos mains; s'il ne veut pas le faire, nous vous déclarons néanmoins, ô roi, que nous n'honorons point vos dieux, et que nous n'adorons point la statue d'or que vous avez fait élever.* (Dan. III, 16, 17 et 18.) A partir de ces paroles, je constate et proclame leur gloire; à partir de ces paroles, vainqueurs, triomphants, ils coururent pour saisir l'éclatante couronne du martyre; confesseurs par les paroles, ils voulurent encore être confesseurs par les effets. Quand ils furent livrés aux flammes, si les flammes respectèrent leur personne, détruisirent leurs liens, leur permirent de demeurer intacts dans le foyer brûlant; si le feu oublia sa nature; si la fournaise embrasée devint une source d'eau fraîche, cette œuvre surnaturelle, étonnante, fut le propre de la divine grâce; ce fut le miracle de Dieu. Pour ces athlètes, même avant ces prodiges, aussitôt qu'ils furent entrés dans la flamme, ils avaient érigé leur trophée, remporté leur victoire; ils portaient au front leur couronne; et le ciel et la terre les célébraient; et rien ne manquait plus à leur gloire. Que pourrez-vous donc alléguer? Vous êtes un exilé, banni de votre patrie? eux aussi. Vous avez enduré la captivité, sous des maîtres étrangers? eux aussi; lisez leur histoire. Mais vous n'avez personne pour vous assister, pour vous diriger, pour vous avertir, pour vous éclairer? eux aussi n'avaient personne pour s'occuper d'eux. Mais on vous livrait aux flammes, mais la mort était sur vous? je crois que vous ne pourriez rien nous objecter de plus sinistre; eh bien! eux aussi. Voyez, ils ont persisté à travers toutes ces épreuves. Chaque difficulté ajoutait à leur gloire, à leur gloire de plus en plus éclatante, et grossissait leur récompense dans le ciel. Les Juifs avaient leur temple, avaient l'autel, l'arche, les chérubins, le propitiatoire, le voile, l'infinie multitude des prêtres : chaque jour, le culte de Dieu, les sacrifices du matin, les sacrifices du soir, le continuel enseignement des prophètes; les vivants et les morts parlaient à leurs oreilles, leur rappelant les miracles de l'Egypte, les miracles du désert, tous les autres prodiges. Cette histoire, les Juifs l'avaient dans leurs mains; la trouvaient inscrite sur leurs murailles; c'était pour eux que tant de faits surprenants s'étaient manifestés, au-dessus de l'ordre de la nature. Et, que dirai-je de toutes les autres marques de la sollicitude, de la providence de Dieu? Eh bien! non-seulement, ils n'en ont retiré aucun profit; au contraire, ils y ont trouvé ce qui leur a été nuisible; élevant dans le temple même, élevant des idoles; massacrant leurs fils et leurs filles, au pied des arbres; pratiquant tout ce qui est défendu par la loi; souillant, de leurs exécrables sacrifices, presque toute la terre de la Palestine; commettant toutes les abominations imaginables. Au contraire, ces jeunes hommes, en pleine barbarie, sur une terre ennemie, dans la demeure d'un tyran, privés de tous les soins, entraînés au supplice, brûlés, non-seulement ne souffrirent par-là aucun mal, ni petit, ni grand, mais de plus, leur gloire a grandi. Instruits par ces exemples, par les exemples semblables que réunit l'Ecriture inspirée de Dieu (en effet, beaucoup d'exemples de ce genre nous sont fournis par divers personnages), cessons de croire que la difficulté des temps ou des choses, que la nécessité, la violence, la tyrannie des grands de ce monde, puisse nous servir d'excuse quand nous avons péché. Ce que j'ai dit, en commençant mon discours, je veux le redire maintenant encore en le terminant. Celui qui reçoit un dommage, un préjudice, le reçoit de lui-même et non des autres, y eût-il un nombre infini de personnes conspirant à lui faire injustice, à lui causer préjudice et dommage. Voilà la vérité : Quand un homme ne se nuit pas à lui-même, c'est en vain que tout ce qui peuple et les terres et les mers, conspirerait contre lui, ferait irruption sur lui, rien ne peut même effleurer celui qui pratique la vigilance, la tempérance dans le Seigneur. Soyons donc,

je vous en prie, toujours tempérants, toujours vigilants; supportons, d'une âme généreuse, toutes les douleurs, afin de jouir des biens impérissables, des biens éternels, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire et l'empire, et maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

DISCOURS

CONTRE CEUX QUI SE SCANDALISENT.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

En plaçant ici ce livre nous suivons l'ordre indiqué par saint Chrysostome lui-même (voyez plus loin chap. 15). *Ne me parlez pas*, dit-il, *de ceux qui périssent ; puisque, dans un discours précédent, j'ai démontré que nul, s'il ne se nuit à soi-même, ne peut être lésé par autrui, dût-il perdre même la vie.*

Georges d'Alexandrie dit, dans sa vie de saint Chrysostome, que ce discours fut composé à Cucuse pour la consolation et l'instruction du peuple de Constantinople, qu'il était divisé en vingt-quatre chapitres, division conservée dans tous les manuscrits et toutes les éditions.

Le sujet de ce discours est presque le même que celui du précédent. L'auteur y traite de l'adversité qu'il faut supporter, de quelque nature qu'elle soit. Les preuves sont empruntées aux exemples des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il s'adresse à ceux qui se scandalisaient de voir les bons vaincus et persécutés par les méchants et qui accusaient de ce désordre la divine Providence. Il flétrit en passant le mauvais prêtre que ses ennemis lui avaient donné pour successeur : *Qu'aucune de ces choses ne vous scandalise, pas plus que la vue d'un homme vicieux élevé à la dignité épiscopale, de ce loup ravisseur qui s'est jeté sur le troupeau.* Ce livre ne fut écrit que peu de temps avant la mort de saint Chrysostome.

Le médecin des âmes peut traiter ses malades à distance. 1° Il est nécessaire d'indiquer la cause du scandale. — 2° Il est périlleux et insensé de rechercher avec curiosité les secrets de la sagesse divine. Du libre arbitre. — 3° Que Dieu est incompréhensible, non-seulement pour nous, mais pour les puissances célestes. — 4° Que le prophète Moïse a, d'un seul mot, au début de son livre, réprimé toute vaine curiosité. — 5° Qu'il faut croire que tout est gouverné par la providence de Dieu, et que le spectacle de la nature offre à ceux qui en doutent, une éclatante démonstration de cette vérité. — 6° De l'amour de Dieu qui surpasse de beaucoup tout amour humain : exemple tiré de l'histoire de Jonas. — 7° Démonstration de la divine Providence, tirée du spectacle de la création. Utilité des étoiles qui nous guident du haut du ciel. Beauté du soleil et son utilité. Utilité de chacune des différentes parties de la création. De l'utilité des vents et de la nuit en particulier. De diverses espèces de poissons et d'animaux farouches. — 8° C'est une grande preuve de la Providence que la loi, soit naturelle, soit écrite, nous ait été donnée; qu'en quittant leur patrie, des hommes distingués aient enseigné les nations qui les avaient adoptés, et que, pour comble de faveurs, la venue du Sauveur nous eût été accordée. Hommes justes, forcés à voyager. Il ne faut pas scruter avec curiosité les œuvres de Dieu. Nous n'examinons pas les actions des médecins. — 9° Qu'il ne faut pas avoir une inquiète curiosité, mais qu'il faut attendre la fin des choses. — 10° Anciens qui ont attendu la fin des choses. L'ordre donné à Abraham d'immoler son fils. Histoire de Joseph. Exemple de David propre à consoler les affligés. — 11° Les Anciens ne se sont pas scandalisés dès le moment où ils ont vu les événements contraires aux promesses de Dieu. — 12° Pourquoi il y a dans le monde des méchants et des démons; pourquoi Dieu permet le scandale. — 13° Rien ne peut blesser ni renverser ceux qui sont attentifs et vigilants; Abraham, Noé, Job. — 14° Il y a eu, même du temps des apôtres, beaucoup de scandales, beaucoup de méchants, et de fréquentes persécutions contre les docteurs. — 15° Les hommes sans jugement ont été scandalisés de ce qui était le plus grand des biens, de la croix qui a sauvé le monde. — 16. Celui qui ne se fait pas de mal à lui-même ne reçoit jamais des autres aucun mal. — 17° La croix est une grande preuve de la providence, de la bonté et de l'amour de Dieu. — 18° Il faut regarder, non ceux qui se sont laissé surprendre par le scandale, mais ceux qui l'ont surmonté. — 19° Les martyrs ont été utiles à l'Eglise. Deux sortes de martyrs. — 20° Le temps des apôtres est celui de tous, qui a été affligé par les plus grands maux. — 21° Pourquoi, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, les justes sont si cruellement éprouvés. — 22° Les afflictions ne sont pas un scandale, elles sont un grand bien pour tout homme qui a le jugement droit. L'égyptienne ne nuisit point à Joseph. Combien l'exemple de Joseph est utile. — 23° Les malheurs dont l'Eglise a été frappée, sont la plus grande marque de sa gloire, et ont été très-utiles à beaucoup de fidèles. — 24° Les méchants sont punis.

1. Lorsque les médecins veulent soigner des personnes attaquées de la fièvre ou de quelque autre mal, ils cherchent d'abord à voir les malades, parce que, s'ils étaient loin d'eux, ils ne pourraient leur enlever leurs souffrances. Telle est en effet et la condition de leur art, et la nature de ces maladies. Nous qui voulons traiter non pas une ou deux personnes, mais toutes celles qui souffrent du scandale sur la terre, nous ne sommes nullement soumis aux mê-

mes nécessités. Nous ne demandons pas à entrer dans la demeure de nos malades, nous n'avons pas besoin de savoir dans quel lieu ils sont alités, nous ne désirons pas même voir ces malheureux. Nos mains ne sont point armées d'instruments, nous ne faisons point faire de dépenses aux infirmes que nous traitons, en leur ordonnant d'acheter les remèdes que réclame leur guérison. Qu'ils nous soient inconnus, qu'ils habitent aux dernières extrémités de la terre, qu'ils se trouvent au milieu des barbares, qu'ils vivent dans l'abîme même de la mendicité, qu'ils soient pressés par une telle pauvreté, qu'ils ne puissent pas même se procurer les aliments nécessaires à l'existence: aucune de ces circonstances ne nous empêchera de les soigner. Nous ne bougeons pas de place, et sans instruments, sans remèdes, sans aliments, sans potions, sans frais, sans long voyage nous chassons cette maladie. Comment cela? en préparant ce discours, remède qui tiendra lieu de toutes ces choses à nos malades, et qui fera même plus d'effet que tout ce que nous venons d'énumérer. Car il nourrit mieux que du pain, il guérit mieux qu'un médicament, il brûle avec plus d'ardeur que le feu, et pourtant il n'apporte avec lui aucune douleur; il arrête le cours fétide des pensées mauvaises, il coupe, plus au vif que le fer, les plaies corrompues, et cela sans faire souffrir, sans forcer à aucune dépense, sans réduire à la pauvreté. Aussi, puisque nous avons préparé ce remède, nous le faisons parvenir à tous, et tous je le sais, obtiendront guérison, si seulement ils veulent prêter à mes paroles une oreille attentive et un esprit bienveillant.

Dans le traitement des maladies du corps, il est loin d'être inutile, il est au contraire très-avantageux au malade, pour se guérir de son infirmité, de connaître la cause de cette infirmité. Car, s'il la connaît, non-seulement il se délivrera du mal qui le tourmente, mais dans la suite il ne se laissera plus tomber dans les mêmes souffrances, sachant d'où la douleur lui est déjà venue une première fois, et se mettant en garde contre elle. Agissons de même nous aussi, et apprenons tout d'abord à ceux qui souffrent de la maladie que nous voulons traiter, d'où leur est venue cette maladie du scandale. Car s'ils le savent et qu'ils veuillent s'en prémunir avec vigilance, ce n'est pas de cette infirmité seule ni pour un seul jour, mais d'elle et de bien d'autres, et cela pour toujours qu'ils seront délivrés. Telle est en effet la vertu de ce remède, qu'il guérit le mal dont on souffre dans le moment même, et qu'il prévient tous les autres qui peuvent survenir.

Ce n'est pas d'une seule, ni de deux, ni de trois, mais de mille manières, que dans la vie, le scandale frappe les faibles. Mais de quelque manière qu'ils en soient atteints, notre discours leur promet délivrance, si seulement, comme je l'ai déjà dit, ils veulent écouter mes paroles, et les graver dans leur esprit. Ce traitement que je prépare, je ne le tirerai pas seulement des saintes Ecritures, mais encore de ce qui se voit, de ce qui arrive continuellement dans la vie, de sorte que notre remède puisse devenir le partage de ceux même qui ne lisent pas les Ecritures. Mais il faut qu'ils le veuillent, et je ne cesserai pas de le répéter. Car ce n'est ni par contrainte, ni par violence que ce remède pourrait servir à un seul de ceux qui lutteraient contre lui, ou qui ne se soumettraient pas aux divins oracles. C'est de ces oracles que viendra la guérison, de ces oracles bien plus encore que de la démonstration que nous allons faire en nous appuyant sur les faits : car les faits qui frappent les yeux méritent beaucoup moins notre foi que la parole révélée de Dieu. Aussi ceux-là seront plus terriblement punis, qui, ayant entendu les Ecritures, n'en auront retiré aucune utilité pour leur santé spirituelle et ne se seront pas guéris. Pour que ce malheur ne leur arrive point, entreprenons de les sauver, et disons d'abord la cause de leur maladie.

2. Quelle est donc la cause d'une si grande infirmité? c'est cet esprit de curiosité inquiète, c'est ce désir de connaître la raison de toutes choses, de pénétrer les secrets de l'incompréhensible, de l'ineffable providence de Dieu, de scruter impudemment cette sagesse, dont les desseins sont infinis, dont les voies sont invisibles, et de s'enquérir de toutes choses. A-t-il donc existé un homme plus sage que saint Paul? Dites-moi : n'était-ce pas un vase d'élection? n'avait-il pas obtenu du Saint-Esprit une grâce immense, merveilleuse? le Christ ne parlait-il point par sa bouche? n'a-t-il point été reçu dans le secret des conseils cachés de la divinité? n'a-t-il point entendu ce qu'il est défendu à toute bouche humaine de raconter? n'a-t-il pas été ravi au paradis? n'a-t-il pas été emporté jusqu'au troisième ciel?

n'a-t-il point parcouru la terre et la mer? n'a-t-il point appris la sagesse aux barbares? l'Esprit n'a-t-il point opéré souvent et diversement en lui? n'a-t-il point dirigé des peuples, des cités entières? Dieu n'a-t-il pas mis toute la terre entre ses mains? Eh bien! cet homme si grand, si sage, si puissant, si inspiré, et qui a accompli des prodiges si étonnants, lorsqu'il fut amené à considérer la divine Providence, non pas même tout entière, mais seulement sous un de ses aspects, écoutez comme il fut frappé d'admiration, comme il fut pris de vertige, comme aussitôt il recula et céda devant l'incompréhensible. Il ne cherchait pas à voir comment Dieu étend sa providence aux anges, aux archanges, aux chérubins, aux séraphins et aux autres puissances invisibles; ou au soleil et à la lune, au ciel, à la terre et à la mer; ou à toute la race humaine, aux animaux, aux plantes, aux semences, aux herbes, à l'air, aux vents, aux sources, aux fleuves; ou à la naissance, à la croissance, à l'entretien de la nature et à toutes les choses du même genre. Il n'envisageait cette providence que dans ses desseins sur les Juifs et sur les Gentils: c'est en effet d'eux seuls qu'il parle dans tout son discours, enseignant comment Dieu appelait à lui les Gentils, comment il repoussait les Juifs, et comment dans sa miséricorde il veillait au salut des uns et des autres. Ecoutez donc ses paroles:

Voyant qu'en se plaçant à ce seul point de vue, une mer immense s'ouvrait devant lui, et voulant plonger ses regards dans cette profondeur de la pensée divine, comme s'il avait été arrêté par l'obscurité mystérieuse de cette science, de cette économie, de cet ordre divin, frappé de stupeur, et plein d'admiration pour les conseils ineffables, infinis, insaisissables, incompréhensibles de la sagesse et de la providence de Dieu, il recula, laissa échapper ces paroles, et s'écria dans le trouble de son âme: *O profondeur des trésors, de la sagesse et de la science de Dieu!* Ensuite, pour montrer qu'il voyait cette profondeur, mais qu'il ne pouvait pas faire comprendre combien elle était immense, il ajoute: *Que tes jugements sont inscrutables! que tes voies sont impénétrables!* Il n'a pas dit seulement: tes jugements sont incompréhensibles, mais ils sont inscrutables. Car non-seulement personne ne peut les comprendre, mais personne ne peut même commencer à les scruter. Ainsi, non-seulement on ne peut pas suivre cette sagesse jusqu'au terme où elle aboutit, on ne peut pas même la saisir à son point de départ. Après avoir dit: *Que tes jugements sont inscrutables! que tes voies sont impénétrables!* après avoir admiré, après avoir été frappé d'étonnement, il termina son discours en glorifiant le Seigneur par ces paroles: *Qui est-ce qui a connu les desseins de Dieu? qui a été son conseiller? ou qui lui a donné quelque chose le premier, pour en prétendre récompense? Car toutes choses sont de lui et par lui et pour lui: gloire à lui dans tous les siècles! Amen.* (Rom. II, 34, 36.) L'Apôtre veut dire: il est la source, il est le principe des biens, il n'a besoin d'aucun aide, il n'a besoin d'aucun conseiller; il n'est redevable à aucun autre de sa science, de son intelligence. Comme il veut, il fait, il est la cause, l'origine, la source de tous les biens; il est le Créateur; c'est lui qui a créé ce qui n'était pas; c'est lui qui, après avoir créé, gouverne et conserve comme il lui plaît. Car ces paroles: *Toutes choses sont de lui, et par lui, et pour lui*, n'ont pas d'autre sens que celui-ci: c'est que Dieu est l'Ouvrier, le Créateur du monde, qu'il gouverne et conserve tout. Ensuite, se souvenant du présent qu'il nous a fait, l'Apôtre dit ailleurs: *Grâces soient rendues à Dieu de son don ineffable!* (II Cor. IX, 15.) Quant à la paix du Seigneur, non-seulement elle surpasse toute parole, toute interprétation, mais l'Apôtre nous fait entendre qu'elle surpasse toute pensée, lorsqu'il dit: *La paix du Seigneur, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs.* (Phil. IV, 7.) Si donc infinie est la profondeur des trésors, de la sagesse et de la science de Dieu; introuvables, ses jugements; impénétrables, ses voies; inexplicable, son présent; si la paix du Seigneur surpasse toute intelligence, et non pas seulement la tienne, la mienne, celle de tout autre homme, celle même de saint Paul et de saint Pierre, mais encore celle des anges, des archanges et de toutes les puissances célestes: quelle défense auras-tu à présenter, dis-moi? quel pardon peux-tu espérer, toi qui as montré une telle folie, une telle démence, qui as voulu comprendre l'incompréhensible, qui as demandé l'explication de la Providence tout entière? Celui qui a été doué de tant de science, qui a joui d'un crédit si merveilleux auprès de Dieu, qui a obtenu de si grandes grâces, saint Paul, s'humilie et

recule devant une recherche qui dépasse les forces de son esprit, non-seulement il ne peut pas trouver, mais il ne peut pas même commencer à trouver une explication, parce qu'elle est impossible : et tu ne serais pas le plus malheureux des hommes, le plus plongé dans l'erreur et la démence, toi qui fais tout le contraire de l'Apôtre ! Encore, n'est-ce pas tout ce qu'il a dit : mais, comme il écrivait aux Corinthiens, et qu'il parlait de la science, montrant que quand nous aurions appris beaucoup de choses, les limites de nos connaissances seraient pourtant très-resserrées, il s'exprima en ces termes : *Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a encore rien connu comme il faut le connaître.* (I Cor. VIII, 2.) Ensuite, enseignant que notre science est très-incomplète, qu'un bien petit nombre de connaissances sont accordées au siècle présent, qu'un bien plus grand nombre sont réservées à l'avenir, il ajoutait : *Nous ne connaissons qu'imparfaitement, et nous ne prophétisons qu'imparfaitement ; mais quand la perfection sera venue, alors ce qui est imparfait sera aboli.* Il ne s'arrêta pas là : mais voulant faire voir quelle distance sépare cette science imparfaite de la parfaite, et combien grands sont ses vides, il le rendit sensible par plusieurs exemples, et il dit : *Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai quitté ce qui tenait de l'enfant. Nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir et dans des énigmes, mais alors nous verrons face à face.* (I Cor. XIII, 11, 12.) Vois-tu quelle différence il y a entre ces deux manières de connaître? Elle n'est pas plus grande entre un enfant et un homme fait, entre voir dans un miroir, dans des énigmes ou à travers quelque voile obscur et voir d'une vue claire, c'est-à-dire *face à face.* Pourquoi donc cette fureur, cette rage, cette audace avec laquelle tu scrutes témérairement les mystères que ta raison ne peut comprendre? Pourquoi ne pas se laisser persuader par ces paroles de saint Paul : *Qui donc es-tu, ô homme, pour contester avec Dieu? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'as-tu fait ainsi?* (Rom. IX, 20.)

Vois-tu quelle obéissance il réclame? quel silence? Ce n'est pas qu'il veuille nous enlever notre libre arbitre; non, certes, mais il montre que celui qui se livre à ces recherches doit être aussi muet que l'argile, qui laisse le potier la façonner comme il veut, qu'il ne doit ni résister, ni montrer une vaine curiosité. C'est pourquoi il nous rappelle notre nature, et nous parle de l'argile et du potier, bien que le potier ne soit pas d'une autre nature que l'argile. Que si notre nature est la même, notre obéissance doit être aussi la même. Entre Dieu et nous la distance est infinie, qu'on nous examine dans notre nature, dans notre intelligence ou à tout autre point de vue : quel pardon obtiendra-t-il donc celui qui aura été assez téméraire et impudent pour s'enquérir de tout ce qu'a fait Dieu, son Créateur? O homme ! considère qui tu es. Car c'est là le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Qui es-tu?* N'es-tu pas de l'argile? N'es-tu pas cendre et poussière, fumée, foin, herbe de foin? Car ce sont là les comparaisons qui reviennent continuellement dans les prophètes, lorsqu'ils veulent exprimer la bassesse de notre condition. Au contraire, Celui que tu veux connaître est éternel, immuable, il existe toujours et de la même manière, il est sans commencement et sans fin, il est incompréhensible, il surpasse l'intelligence, il dépasse le raisonnement, il est inexplicable, ineffable, insaisissable, non pour moi ou pour toi seulement, mais pour les prophètes et pour les apôtres, mais pour ces puissances supérieures, pures, invisibles, immatérielles, qui jouissent dans le ciel d'une vie immortelle.

3. Aussi lorsque tu vois représentés les séraphins volant autour du trône sublime et élevé de la Divinité, se cachant de leurs ailes étendues les yeux, les pieds, le dos, le visage, et faisant retentir le ciel des cris de leur admiration, ne crois pas qu'ils aient en effet des pieds et des ailes : car ce sont de purs esprits; mais considère qu'on veut par ces images exprimer la nature insaisissable, incompréhensible de Celui qui est assis sur le trône. (Isaï, VI, 2, 3.) Car même pour eux Dieu est incompréhensible et insaisissable. Il s'abaisse pour se mettre à notre portée, mais jamais on ne l'a vu tel qu'il est. Dieu, en effet, n'est pas assis, ne siége pas sur un trône, il n'est pas renfermé dans un lieu. Mais, même lorsqu'on le représente assis, siégeant sur un trône au milieu des anges (image d'un Dieu qui se met à notre portée, mais qui n'est pas réellement assis), ces anges ne peuvent pas le regarder, par l'impuissance où ils

sont de contempler l'éclat radieux du Seigneur, ils ouvrent leurs ailes pour s'en couvrir les yeux; ils ne sont capables que de le glorifier, que de chanter des hymnes, que de faire retentir, saisis d'admiration, ce chant mystique par lequel ils l'exaltent. Et tu ne reculerais pas, tu ne te cacherais pas, tu ne t'ensevelirais pas sous la terre, toi qui veux avec tant d'impudence porter ta vaine curiosité sur la providence de ce Dieu, dont la puissance est inénarrable, inexplicable, incompréhensible même pour les anges du ciel! Ces secrets du Père ne sont tous clairement connus que du Fils et du Saint-Esprit : aucun autre ne peut les pénétrer. C'est ce qu'ont proclamé l'évangéliste Jean et l'apôtre Paul. Le fils du tonnerre, celui qui fut le disciple bien-aimé du Christ, et qui était désigné par ce titre (ce qui était une grande marque de vertu), celui qui obtint une telle confiance de son Maître, qu'il reposa sa tête sur sa poitrine, Jean, parle ainsi : *Nul n'a jamais vu Dieu.* Par *voir,* il entend connaître : *Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est le seul qui en a donné la connaissance.* (Jean, I, 18.) C'est ce que Jésus-Christ déclara lui-même, lorsque, s'adressant au peuple hébreu, il a dit : *Personne n'a vu le Père, si ce n'est Celui qui est né de Dieu, car c'est celui-là qui a vu le Père.* (Jean, VI, 46.) Paul, ce vase d'élection, comme son sujet l'amenait à parler du plan de la Providence, et qu'il voulait montrer comment il était arrivé à la connaissance des mystères, s'exprima en ces termes : *Nous prêchons la sagesse de Dieu qui était un mystère, c'est-à-dire une chose cachée, que Dieu avait destinée avant les siècles pour notre gloire, et qu'aucun des princes de ce monde n'a connue : car s'ils l'eussent connue, ils n'auraient jamais sacrifié le Seigneur de gloire. Mais comme il est écrit : Ce sont des choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme, et que Dieu avait préparées à ceux qui l'aiment.* (I Cor. II, 7, 9.) Comment donc, ô Paul, sommes-nous arrivés à cette connaissance? Qui nous les a révélées, qui nous les a rendues manifestes, ces choses que l'œil n'avait point vues, que l'oreille n'avait point entendues, et qui n'étaient point venues dans l'esprit de l'homme. Dis-le nous, et montre quel est celui qui nous a donné une telle science. *Mais pour nous, Dieu nous les a révélées par son Esprit.* (I Cor. II, 10.) Mais aussitôt, de peur qu'on ne puisse penser que l'Esprit-Saint est borné aux connaissances que Dieu nous a révélées par lui, et qu'il ne possède pas toute la science, l'Apôtre ajoute : *Car l'Esprit sonde toutes les choses, même ce qu'il y a de plus profond en Dieu. Car qui est-ce qui connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, qui est en lui? De même aussi nul ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu.* (Ibid. II.) C'est-à-dire : De même que l'homme sait ce qui est de lui, ce qu'il veut, ce qu'il pense, et qu'il sait tout cela très-exactement, de même le Saint-Esprit connaît aussi très-exactement tous les mystères de la science de Dieu. Lors donc qu'il dit : *Nul ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu,* il exclut de cette connaissance parfaite, non-seulement tous les hommes, mais même tous les esprits célestes. C'est pourquoi un sage nous donne ce conseil : *Ne recherche pas ce qui est trop difficile pour toi, ne scrute pas ce qui dépasse ton intelligence, sache ce qui t'a été enseigné, car on t'a instruit d'un grand nombre de choses qui dépassent l'esprit humain.* (Eccl. III, 22, 25.) C'est-à-dire : Les connaissances que tu possèdes, tu ne les as pas toutes tirées de ton esprit; ce n'est pas par la seule force de ta nature que tu as pu les avoir toutes; c'est d'en-haut qu'elles te sont venues pour la plupart, car elles sont trop grandes pour que ton intelligence ait pu les saisir; pourquoi donc veux-tu, par tes propres forces, en trouver de plus profondes encore, lorsque la plupart de celles que tu as dépassent ton esprit? C'est ce que saint Paul confirme par ces paroles : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu?* (I Cor. IV, 7.) Cesse donc enfin de faire de si grands efforts, et écoute ce conseil plein de sagesse : *Ne dis pas : qu'est ceci? à quoi bon ceci? car toutes choses ont leur utilité.* (Eccl. XXIX, 21.)

4. C'est pourquoi, lorsque Moïse eut montré toute la création sortie du néant et brillante de toute sa beauté, lorsqu'harmonieuse, admirable, digne d'une profonde admiration, il eut déployé aux yeux l'œuvre divine, comme des hommes pleins de folie et de démence devaient un jour critiquer les ouvrages du Seigneur, réprimant d'avance leurs jugements ignorants et leurs paroles insensées, d'un seul mot il ferme leur bouche impudente : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient*

très-bonnes. (Gen. I, 31.) Il y avait pourtant sur la terre non-seulement de la lumière, mais aussi des ténèbres; non-seulement des fruits, mais aussi des épines; non-seulement des arbres fruitiers, mais aussi des arbres stériles; non-seulement des plaines, mais aussi des montagnes, des vallons, des gorges profondes; non-seulement des hommes, mais aussi des reptiles venimeux; non-seulement des poissons, mais aussi des monstres marins; non-seulement des mers navigables, mais aussi des mers fermées à la navigation; non-seulement un soleil, une lune et des astres, mais aussi des foudres et des éclairs; non-seulement des zéphyrs favorables, mais aussi des vents furieux; non-seulement des colombes et des oiseaux mélodieux, mais aussi des milans, des corbeaux, des vautours et les autres oiseaux qui se nourrissent de chair humaine; non-seulement des brebis et des bœufs, mais aussi des loups, des panthères et des lions; non-seulement des cerfs, des lièvres et des daims, mais aussi des scorpions, des vipères et des dragons, et, parmi les plantes, non-seulement des plantes salutaires, mais aussi des plantes vénéneuses qui devaient être pour un grand nombre d'hommes une cause de scandale et une occasion d'hérésie. Malgré cela, après que toutes choses eurent été créées et eurent reçu toutes leur genre de beauté, le Créateur, comme nous le montre Moïse, loue chacune d'elles, que dis-je? les loue l'une après l'autre, puis toutes ensemble, afin que les hommes connaissant son jugement, il n'y en ait pas un seul assez téméraire et assez impudent pour oser porter sa vaine et indiscrète curiosité sur rien de ce qui peut tomber sous les yeux. C'est pourquoi, après que la lumière eut été faite, Moïse dit : *Et Dieu vit que la lumière était bonne*, et ainsi pour chacune des autres choses. Ensuite, pour ne pas allonger son discours en nommant chacune de ces choses, il prononce sur tout à la fois, et il dit alors : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes*. Ce n'est pas que Dieu n'ait connu bonnes les choses qu'il a faites qu'après qu'il les eut faites; non certes, car si un habile artisan, même avant d'avoir produit ce que son art lui apprend à faire, sait que ce qu'il fera sera bon, combien plus cette ineffable Sagesse qui accomplit tout par le seul acte de la volonté, connaît-elle la bonté de son œuvre, avant que son œuvre ait paru. En effet, elle ne l'aurait pas faite si elle ne l'eût pas connu. A quoi donc tendent ces paroles? à prouver ce que j'ai avancé. Aussi, maintenant que tu as entendu le prophète te dire que Dieu a vu ces choses et qu'il les a louées, garde-toi de rechercher jamais aucune autre marque, aucune autre preuve de leur beauté, et ne te demande pas : comment sont-elles bonnes? car la démonstration tirée du spectacle de la création elle-même, est moins évidente que le témoignage que rendent en leur faveur la sentence et le jugement de leur Créateur. C'est pour cela que Moïse s'est servi ici de ce langage un peu grossier. Supposez qu'un homme voulant acheter des remèdes qu'il ne connaît pas, les ait fait montrer tout d'abord au médecin. Comme il sait que si celui-ci les approuve après les avoir examinés, il n'est pas besoin de chercher une autre preuve de leur bonté, aussitôt qu'il apprend qu'il les a examinés et approuvés, ce seul témoignage, parce qu'il lui vient d'un médecin, le rassure et lui suffit. De même aussi, puisque Moïse, pour arracher toute impudente curiosité de l'esprit des hommes, de ces hommes qui avaient à tirer profit de la création, déclare par ces paroles que Dieu a vu ses œuvres, qu'il les a louées, qu'il les a jugées bonnes, et non-seulement bonnes, mais très-bonnes, ne te livre pas à une vaine recherche, ne scrute pas par des raisonnements sans fin la nature de toutes les choses créées, et sache te contenter du témoignage qui a attesté leur beauté. Car si ce jugement divin ne te suffit pas, si tu veux entrer dans l'examen de tout ce qui est, et te jeter dans l'océan du raisonnement, dans cette mer si fertile en tempêtes, tu n'en sauras pas plus et tu rencontreras facilement le naufrage. Tu ne pourras en effet trouver toutes les raisons de toutes les choses, et, si ton esprit s'égare, tu blâmeras souvent comme mauvais cela même qui aujourd'hui te semble bon. Il n'y a là rien d'étonnant; le jugement de l'homme est si faible, qu'il va sans cesse d'un excès dans un autre, et il y a sur cette question de la création tant d'opinions diamétralement opposées! Nous voyons les enfants des gentils admirer la nature à l'excès et dépasser tellement toute mesure, qu'ils vont jusqu'à l'appeler Dieu.

Les Manichéens, au contraire, et d'autres hérétiques disent qu'elle est l'œuvre d'un mauvais principe. Il en est d'autres qui, dans la nature, séparent une partie de toutes les autres, l'attribuent aux lois mécaniques de la matière,

et la jugent indigne de la main de Dieu. Ainsi, comme je l'ai dit, si on apporte dans une telle recherche un jugement, un esprit égaré, on trouvera souvent mauvais cela même qu'aujourd'hui on juge bon. Car y a-t-il rien qui te paraisse plus beau que le soleil? Pourtant cet astre si brillant et si doux blesse les yeux malades et brûle la terre, lorsqu'il lance des rayons trop ardents; il engendre des fièvres, souvent il dessèche les fruits, nous prive ainsi de leur usage, et rend les arbres stériles; sa trop grande chaleur fait que la moitié du globe est inhabitable. Mais quoi! est-ce que pour cela j'accuse le soleil? non, au contraire, je dis à ma raison d'apaiser son trouble et de contenir sa voix tumultueuse; je m'appuie sur ce fondement solide, sur cette parole : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes*, et j'en conclus que tout dans l'action du soleil est très-bon et très utile. Je le répète, il faut toujours revenir à cette parole divine, et dire : Toutes les choses que Dieu a faites sont très-bonnes. Mais n'est-il pas bon de vivre dans la bonne chère, dans la joie et dans les plaisirs? Ecoutez Salomon qui a essayé de toute espèce de délices; il dit : *Il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin.* (Eccl. VII, 8.) Mais, car il faut que je rapporte ce que disent mes adversaires, mais n'est-ce pas une chose fâcheuse que la nuit? c'est le repos des fatigues, la délivrance des soucis, l'apaisement des souffrances, la fin des terreurs et des dangers; elle rend au corps sa vigueur, à l'esprit son activité; elle répare les forces des membres fatigués. Mais la maladie n'est-elle pas un mal? a quoi donc Lazare doit-il sa couronne? Mais la pauvreté? à quoi donc Job doit-il sa gloire? Mais les vexations qui nous tourmentent coup sur coup sans interruption? a quoi donc les apôtres doivent-ils leur illustration? quelle est donc la voie qui conduit au salut? n'est-elle pas étroite et pleine de tourments? C'est pourquoi ne dis pas : pourquoi ceci? à quoi bon ceci? Mais lorsque tu examines soit le plan de la Providence, soit les ouvrages de Dieu, accorde à ton Créateur, ô homme! le même silence que l'argile accorde au potier.

5. Quoi donc! me dira-t-on : ne voulez-vous pas que j'arrive à la pleine assurance, à l'entière conviction que Dieu gouverne tout par sa providence? Au contraire, je le veux, je le désire, je le souhaite ardemment : ce que je ne veux pas, c'est que tu scrutes cette providence comme si tu en doutais, c'est que tu tournes sur elle ta vaine curiosité. Car, si tu sais, si tu es persuadé, ne cherche pas : que si tu doutes, interroge la terre, le ciel, le soleil, la lune ; interroge les différentes espèces d'animaux, les semences, les plantes, les poissons muets, les pierres, les montagnes, les vallons, les collines, la nuit, le jour. Car la providence de Dieu brille plus éclatante que les rayons du soleil : à chaque instant, en chaque lieu, dans les déserts, dans les contrées habitées et inhabitées, sur la terre, sur la mer, en quelque endroit que tu ailles, tu verras partout des témoignages manifestes et suffisants, tant anciens que nouveaux, qui l'attestent avec des voix plus puissantes que la voix de notre raison, et qui apprennent à qui veut écouter toute sa sollicitude. C'est pourquoi le Prophète, voulant nous montrer leur puissance, a dit : *Il n'y a point de langue, il n'y a point d'idiome par qui ces voix ne soient entendues.* (Ps. XVIII, 4.) En effet, notre langue n'est comprise que de ceux qui la parlent, et ne l'est pas des étrangers, mais la voix de la création est entendue de tous les peuples qui habitent la terre.

6. A ceux qui ont l'esprit droit il suffit, même avant toute autre démonstration, de la seule parole de Dieu pour les tenir assurés non-seulement de sa providence, mais encore de l'amour extraordinaire qu'il nous porte. Car il ne veille pas seulement sur nous : il nous aime, et nous aime d'un grand, d'un immense amour, d'un amour exempt, il est vrai, de passion, mais toutefois très-ardent, très-vif, très-sincère, qui ne peut avoir de fin, que rien ne peut éteindre. Pour nous le faire comprendre, le livre saint, empruntant ses comparaisons à la vie humaine, nous offre un grand nombre d'exemples d'amour, de prévoyance et de sollicitude. Il ne veut pas que nous nous arrêtions seulement sur les exemples, mais que nous les dépassions par la pensée. Car, si l'Ecriture les offre à notre esprit, ce n'est pas qu'ils suffisent à rendre tout l'amour de Dieu, mais qu'étant connus de ceux à qui elle les adresse, ils sont par là plus propres que tout le reste à nous en donner une idée. En voici une preuve : Répondant à ceux qui se lamentaient, gémissaient et disaient : *Le Seigneur m'a abandonné, le Dieu d'Israël m'a oublié*, le Prophète leur avait aussitôt adressé ces paroles : *Une femme peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas compassion du fruit de ses en-*

trailles? (Isa. XLIX, 14, 15.) C'est-à-dire : de même qu'une femme ne peut oublier ses enfants, ainsi Dieu ne peut oublier le genre humain. Mais tu vas comprendre que le Prophète n'a pas voulu nous montrer, par cette comparaison, que telle est la mesure de l'amour d'une mère pour le fruit de ses entrailles, telle est la mesure de l'amour de Dieu pour les hommes. S'il a choisi cet exemple, c'est uniquement parce que l'amour maternel, bien que l'amour divin soit de beaucoup plus vif encore, est ce que nous connaissons de plus grand dans les affections humaines. Aussi a-t-il ajouté : *Mais quand même la mère oublierait son enfant, moi pourtant je ne t'oublierai pas, dit le Seigneur.* Ne vois-tu pas que son amour surpasse celui d'une mère? Pour te faire voir que cet amour laisse bien loin derrière lui la tendresse maternelle et l'affection d'un père pour ses fils, le Prophète dit : *De même qu'un père a une compassion pleine de tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent.* (Ps. CII, 13.) Il reproduit encore une fois sa comparaison, car il sait qu'elle est plus frappante que toutes les autres.

Mais écoute le Maître de tous les prophètes et de tous les humains : voulant montrer que la sollicitude de Dieu pour nous dépasse de beaucoup celle d'un père, et qu'autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres, entre la bonté et la méchanceté, autant il y en a entre l'amour de ce Dieu provident et la tendresse paternelle, il dit : *Quel est celui d'entre vous qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain? et s'il lui demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent?* (Matth. VII, 7, 9, 11.) Il montre par là qu'autant il y a de différence entre la bonté et la méchanceté, autant il y en a entre l'amour de Dieu et l'affection d'un père. J'ai rapporté ces exemples, afin que, si par la suite je vous offre de nouvelles comparaisons, vous ne vous teniez pas renfermés dans les limites du sens exprimé par les prophètes, mais que, suivant mon précepte, vous alliez outre par la pensée, et que vous vous fassiez une idée de la grandeur inexprimable d'un tel amour. Car il ne peut être contenu dans les limites d'aucune affection humaine : mais il dépasse, il laisse derrière soi les bornes de la matière, et nous propose encore, pour se faire comprendre de nous, de nouveaux exemples. Ainsi agit en effet celui qui aime : il veut montrer, de mille manières, sa tendresse à l'objet qui l'inspire. C'est ce que Dieu fait ici, en faisant entrer dans ses comparaisons tous les exemples éclatants d'amour, non pas, je le répète, pour que tu puisses mesurer par là toute la grandeur de sa bonté, mais parce que les exemples dont il se sert sont les plus frappants entre tous ceux que connaissent ceux à qui il s'adresse. Il dit par la bouche de David : *Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il affermi la grandeur de sa miséricorde sur ceux qui le craignent : et, autant que l'orient est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités.* (Ps. CII, 11.) Il dit par la bouche d'Isaïe : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies; mais, autant que les cieux sont élevés par-dessus la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par dessus vos pensées.* (Isa. LV, 8, 9.) Il parle ainsi parce qu'auparavant il a dit, touchant la rémission des péchés : *Je vous remettrai en abondance vos iniquités.* (Ibid. 7.) C'est pour montrer tout le sens qu'il attachait à ce mot : *abondamment*, qu'il introduisait ensuite la comparaison que nous avons rapportée. Mais tout cela ne lui suffit pas, et voici qu'il se sert d'une image encore plus grossière : car il dit par le prophète Osée : *Comment te traiterai-je, ô Ephraïm? comment te traiterai-je, ô Israël? Vous abandonnerai-je comme Adama, et vous exterminerai-je comme Seboïm? Mon cœur s'est retourné sur lui-même, il est agité de trouble et de repentir.* (Osée, XI, 8.) C'est comme s'il disait : Je n'ai pas eu le courage de prononcer même une parole de menace; non pour que tu te figures qu'il y a en lui quelque chose d'humain, loin de toi cette pensée, mais pour que tu apprennes, par cette comparaison grossière, que l'amour qu'il a pour nous est l'amour qui convient à Dieu, qu'il est sincère, qu'il ne peut avoir de fin. Car de même qu'un homme épris d'amour ne voudrait pas blesser, même en paroles, l'objet de sa tendresse, ainsi, Dieu lui-même nous dit : Par cela que je t'ai blessé en paroles, *mon cœur s'est retourné sur lui-même.* Ainsi il ne dédaigne pas d'employer de grossières images pour montrer son amour, et cela

même est d'un amour extrême. Mais il ne s'arrête pas là, il va plus loin, et se servant d'une comparaison encore plus grossière, il dit : *La joie que le jeune époux trouve en sa jeune épouse, le Seigneur*[1] *la trouvera en vous.* (Isa. LXII, 5.) Parce que c'est dans leurs commencements que les affections sont les plus vives, les plus ardentes, les plus enflammées. Il parle ainsi, non pas pour que tu t'imagines qu'il y a en lui rien d'humain (car je ne cesserai pas de te le répéter), mais pour que tu connaisses ainsi toute la chaleur, toute la sincérité, toute la vivacité, toute l'ardeur de son amour. Ensuite il ajoute qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un jeune époux et plus qu'un jeune époux, et qu'il surpasse la tendresse d'un jeune époux d'autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, et plus que cela encore, d'autant que l'orient est éloigné de l'occident, et plus que cela encore. Il ne s'arrête pas même là dans ses comparaisons, il va plus loin et se sert d'un exemple plus grossier encore.

Car, comme Jonas, après sa fuite et la réconciliation de Dieu avec les habitants de Ninive, voyait que ses menaces restaient sans effet, et que, sombre, inquiet, hors de lui, il cédait à l'infirmité de la nature humaine, le Seigneur ordonna au soleil de donner plus d'ardeur à la flamme de ses rayons, ensuite il commanda à la terre de produire sur l'heure une coloquinte gigantesque qui pût ombrager la tête du prophète ; par ce moyen il ranima ses membres et mit fin à ses maux, puis il l'affligea en faisant disparaître la plante qui le couvrait, et lorsqu'il l'eut vu ainsi raffermi et abattu tour à tour, écoutez ce qu'il lui dit : *Tu voudrais qu'on eût épargné la coloquinte pour laquelle tu n'as pas travaillé et que tu n'as pas fait croître ; et moi je n'épargnerais pas Ninive, cette grande ville dans laquelle il y a plus de cent vingt mille créatures humaines, qui ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche.* (Jon. IV, 10-11.) Dieu veut dire par là : L'ombre de la coloquinte ne t'a pas rendu autant de force que le salut des habitants de Ninive m'a donné de joie, et sa perte ne t'a pas tourmenté autant que leur perte m'eût affligé : ainsi, c'est malgré moi qu'ils auraient péri. Vois-tu comme ici encore, il va au delà de sa comparaison ? En effet, il ne dit pas seulement : *Tu voudrais qu'on eût épargné la coloquinte;* il ne se tait pas après ces paroles, mais il ajoute : *Pour laquelle tu n'as pas travaillé et que tu n'as pas fait croître.* C'est que les laboureurs ont un très-grand amour pour les plantes qui leur ont coûté le plus de fatigue ; et comme Dieu veut montrer qu'il a pour les hommes le même amour que le laboureur pour ses plantes, il ajoute réellement aux paroles qu'il a exprimées, celles-ci qu'il sous-entend : Si tu défends ainsi un ouvrage qui est d'un autre que toi, combien plus ne défendrai-je pas mon propre ouvrage, l'ouvrage de mes mains ? Ensuite il atténue la faute des habitants de Ninive et il dit qu'ils ne peuvent pas distinguer leur main droite de leur main gauche. Il déclare donc, qu'ils ont péché plutôt par simplicité que par malice, et c'est ce que prouva leur repentir.

Comme il en reprenait d'autres qui gémissaient, parce qu'ils se croyaient abandonnés, il s'exprima en ces termes : *Interrogez-moi sur mes fils et marquez-moi ce que je dois faire de l'ouvrage de mes mains.* (Isaï. XLV, 11.) C'est comme s'il leur avait dit : Engage-t-on, exhorte-t-on un père à prendre soin de son fils ? ou un artisan, un ouvrier, à ne pas laisser périr son travail ? Ainsi lorsqu'il s'agit des hommes, si vous connaissez leur nature ou leur art, c'est assez, vous êtes assurés de leur sollicitude : et moi, vous croyez que j'ai besoin d'exhortations pour défendre mes enfants et mes œuvres ? S'il leur parle ainsi, ce n'est pas tant pour les empêcher de lui adresser leurs exhortations, que pour leur apprendre, que même avant toute exhortation, Dieu fait ce qu'il doit faire. Quant aux hommes, il veut qu'ils soient exhortés, car il sait que cela leur est d'une grande utilité. Vois-tu comment, par ces comparaisons, la démonstration de son ineffable providence brille d'une lumière plus vive, plus éclatante que le soleil ? Considère en effet ; il a choisi pour exemples un père, une mère, un jeune époux, une jeune épouse, l'intervalle qu'il y a entre le ciel et la terre, la distance qui sépare l'orient de l'occident, le cultivateur qui se fatigue pour faire croître ses plantes, l'architecte qui voit d'avance la beauté de ses œuvres, l'amant plein de ferveur qui se trouble s'il a offensé, même en paroles, l'objet de sa passion ; puis il a été montré que l'amour de Dieu surpasse autant toutes ces choses, que la bonté est au-dessus de la méchanceté.

[1] D'autres lisent *le Christ.*

7. Cette première démonstration suffit, je le répète, à ceux qui ont l'esprit droit; mais, puisqu'il y a de ces hommes de boue qui résistent, qui ne se laissent pas persuader, qui n'écoutent que la chair, je vais, autant qu'il me sera possible de le faire, leur démontrer la divine Providence par le spectacle de la création. Il ne serait pas facile de leur faire voir toute la grandeur de cette providence, ni même de la leur expliquer entièrement sous le moindre de ses aspects, tant elle est infinie et ineffable, tant elle éclate dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, soit visibles, soit invisibles! Ce n'est qu'à celles qui sont visibles que nous emprunterons nos preuves. O homme, cet univers si admirable, si harmonieux, le Seigneur ne l'a fait pour aucun autre que pour toi! ce monde si beau, si grand, si varié, si riche, si plein de ressources, ce monde, dont chaque partie a son utilité, soit pour nourrir et réparer le corps, soit pour instruire l'âme et la conduire à la connaissance de Dieu, c'est pour toi qu'il l'a créé. Les anges n'en avaient pas besoin, car ils existaient avant qu'il fût sorti du néant: écoute en effet comment Dieu nous montre qu'ils ont reçu l'être longtemps avant la naissance du monde. Il dit à Job: *Lorsque les étoiles furent créées, les anges m'exaltèrent et célébrèrent hautement mes louanges.* (Job, XXXVIII, 7.) C'est-à-dire qu'ils furent étonnés de la grandeur de ces étoiles, de leur beauté, de leur position, de leur utilité, de leur variété, de leur éclat, de leur splendeur, de leur harmonie, et de tous leurs autres mérites qu'ils peuvent apprécier beaucoup mieux que nous. Mais le Créateur n'a pas décoré le ciel d'étoiles seulement, il l'a encore orné du soleil et de la lune, pour nous charmer et le jour et la nuit, et nous faire retirer de l'un et de l'autre de ces astres d'immenses avantages.

Qu'y a-t-il de plus beau que le ciel qui tantôt brille de l'éclat du soleil ou de la lune, tantôt, comme s'il dardait sur nous ses yeux, éclaire la terre d'un nombre infini d'étoiles et fournit aux matelots et aux voyageurs des signes qui leur montrent leur chemin? Voyez le pilote qui fend les mers, assis au gouvernail, pendant que les flots sont furieux, que les ondes déchaînées s'élancent sur son navire, que les vents soufflent avec violence et que la nuit ténébreuse est sans lune; il se confie au ciel qui le guide, et l'étoile, qui, perdue dans les hauteurs, est si éloignée de lui, le conduit avec autant de sûreté que si elle était près du vaisseau; elle le conduit au port sans parler; son seul aspect indique à l'œil la voie qu'il faut suivre; c'est à elle que les navigateurs doivent de fendre les mers sans péril; car c'est elle qui leur indique les saisons, pour que tantôt ils retiennent le navire au port, que tantôt ils le lancent avec confiance au sein des flots, et que, par ignorance de l'avenir, ils n'aillent pas affronter imprudemment la tempête et le naufrage. Les étoiles ne nous indiquent pas seulement la mesure des années et l'indication des saisons, elles marquent aussi avec beaucoup d'exactitude l'heure et la marche de chaque nuit, elles font connaître si elle a dépassé, si elle n'a pas atteint la moitié de sa carrière, et réciproquement; et cela n'est pas utile aux seuls navigateurs, mais même aux voyageurs, pour qu'ils ne se mettent pas en chemin pendant la nuit en temps inopportun, ou qu'ils ne continuent pas à se reposer lorsqu'est arrivée l'heure de marcher. L'observation de la lune vient en aide à celle des étoiles pour nous renseigner exactement sur ces choses; car de même que le soleil règle les heures du jour, la lune règle celles de la nuit. Mais elle nous rend beaucoup d'autres services; elle donne à l'air une douce température, elle engendre la rosée qui fait germer les semences, et elle est d'un grand secours pour fortifier l'homme. Elle tient le milieu entre le chœur des étoiles et l'éclat du soleil, plus petite que celui-ci, plus bienfaisante et beaucoup plus grande que celles-là. Cette variété est tout à la fois pour nous un grand charme et un grand avantage; car quelle grande utilité ne retirons-nous pas des saisons et des heures, des dimensions des astres, de leur grandeur ou de leur petitesse, et de leur infinie variété. L'un est plus petit, l'autre plus grand et plus éclatant, et plusieurs brillent dans toutes les saisons. En effet, l'incomparable sagesse de Dieu montre partout dans ses œuvres une variété étonnante, et en même temps qu'elle donne une preuve de sa miraculeuse puissance, elle veille à l'utilité de ce qu'elle offre à nos yeux, nous fournit des ressources immenses, indicibles, et, avec tout cela, de grands agréments.

Y a-t-il rien de plus agréable que le ciel, qui, tantôt s'étend sur nos têtes comme un pavillon sans tache et resplendissant, tantôt ressemble à une prairie émaillée de fleurs, et

nous montre sa couronne d'étoiles? Non, il n'est pas aussi doux de voir un oasis dans le désert, qu'il n'est doux, qu'il n'est agréable de voir pendant la nuit le ciel partout couronné de mille étoiles comme de mille fleurs, et de fleurs qui ne se flétrissent jamais, de fleurs qui ont toujours toute leur beauté? Y a-t-il rien de plus agréable que ce même ciel, lorsque, la nuit étant déjà sur son déclin et le soleil ne se levant pas encore, il se couvre d'un voile de pourpre et rougit à l'approche de l'astre du jour? Y a-t-il un spectacle plus beau que celui que nous offre le soleil, lorsque, chassant l'aurore, en un instant il disperse au loin ses rayons et en éclaire toute la terre, toute la mer, toutes les montagnes, les vallons, les collines, et tout le ciel; lorsqu'il dépouille tous les objets du voile dont les couvrait la nuit, et qu'il les montre nus à nos yeux? Comment pourrait-on assez admirer sa révolution, la régularité de sa course, sa fidélité à nous servir qui a persisté inaltérable à travers tant de siècles, sa beauté éternellement florissante, sa splendeur, son pur éclat que le contact de tant de corps ne saurait jamais ternir? Ajoute à cela qu'il est utile au delà de toute expression aux semences, aux plantes, aux hommes, aux quadrupèdes, aux poissons, aux oiseaux, aux pierres, aux herbes, à la terre, à la mer, à l'air, en un mot à tout ce qui existe. Car tout a besoin, tout tire profit de son influence : tout ce qui la sent, s'améliore, non-seulement les animaux ou les plantes, mais les eaux, les marais, les sources, les fleuves et l'air lui-même, qu'elle rend plus léger, plus pur et plus clair. C'est pourquoi, voulant exprimer sa beauté, son éternel éclat, sa splendeur inaltérable, sa magnificence, la perfection de sa forme, la continuité de ses services, le Psalmiste dit : *Le Seigneur a posé dans le soleil son pavillon.* (Ps. XVIII, 6.) C'est-à-dire dans les cieux, car c'est là ce que le prophète entend par ces mots : *Le pavillon du Seigneur. Et il est semblable à un époux qui sort de sa chambre nuptiale.* Ensuite pour indiquer avec quelle facilité il accomplit sa fonction : *Il est plein d'ardeur, pour courir comme un géant dans sa carrière;* pour enseigner qu'il suffit seul à toute la terre : *Son départ est de l'une des extrémités du ciel, et il arrive à l'autre extrémité du ciel* (Ibid.) pour montrer qu'il est utile et bienfaisant pour tous les hommes : *Et il n'y a personne qui puisse se soustraire à sa chaleur.*

Nous pourrions encore, si tu n'étais pas fatigué, examiner d'autres preuves de la Providence divine : elles nous seraient fournies par les nuages, par les saisons, par les solstices, par les vents, par la mer et par les diverses espèces d'êtres qu'elle nourrit; par la terre, par ses quadrupèdes et par ses reptiles; par les oiseaux qui s'élèvent dans les airs, par ceux qui restent sur le sol; par les amphibies qui vivent dans les marais, dans les sources, dans les fleuves, par les contrées ou habitées ou inhabitées; par les semences, par les arbres, par les herbes, par les plantes qui poussent soit dans les lieux sauvages, soit dans les terres cultivées, qui germent dans les plaines et dans les vallées, sur les montagnes et sur les collines, qui naissent d'elles-mêmes ou qui ont besoin de soins et de culture; par les animaux apprivoisés ou farouches, sauvages ou dociles, petits ou grands; par les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, les plantes et les herbes qui paraissent en hiver, en été, en automne; par les phénomènes de la nuit ou du jour; par les pluies, par la durée de l'année, par la mort, par la vie, par les souffrances auxquelles nous sommes condamnés, par la tristesse, par la joie, par les aliments qui nous ont été accordés; par les métiers, par les lois; par les pierres, par les mines renfermées dans le sein des montagnes; par la mer, soit qu'elle se prête, soit qu'elle se refuse à la navigation; par les îles, par les ports, par les rivages, par la surface des ondes, par la profondeur des flots; par la nature des éléments dont le monde est formé, par l'ordre des saisons, par la longueur inégale des jours et des nuits; par la maladie et la santé, par les membres du corps, par la constitution de l'âme; par les arts et par la sagesse qu'ils révèlent dans le genre humain; par l'utilité dont nous sont les bêtes, les plantes et toutes les autres créatures qui nous servent en esclaves; enfin par les plus petits et les plus vils animaux. Y a-t-il, en effet, rien de plus petit et de plus informe qu'une abeille? rien de plus vil que les fourmis et les cigales? Et pourtant ces animaux témoignent d'une voix éclatante en faveur de la providence, de la puissance, de la sagesse de Dieu. C'est pourquoi le prophète David, qui mérita d'être si grandement inspiré de l'Esprit-Saint, comme il parcourait les œuvres de la création et qu'il en avait nommé quelques-unes, fait retentir, frappé d'étonnement,

cette admirable parole : *Que tes ouvrages sont pleins de magnificence, ô Seigneur! tu les as tous faits dans ta sagesse.* (Ps. CIII, 24.) Et tout cela, ô homme, a été fait pour toi! Pour toi ont été faits les vents eux-mêmes (car je me reporte au début de mon énumération); ils ont été faits pour souffler sur les corps fatigués, pour chasser la boue et la poussière, pour nous délivrer du malaise que nous causent la fumée, les fourneaux et toutes les exhalaisons malsaines, pour tempérer l'ardeur du soleil, pour rendre la chaleur plus supportable; pour nourrir les semences, pour faire croître les plantes, pour t'accompagner sur la mer, pour servir au travail des champs sur la terre; car tandis que là ils poussent ton vaisseau avec plus de rapidité que la flèche, et te donnent ainsi une traversée facile et favorable, ici ils t'aident à nettoyer l'aire, à séparer la paille du grain, et ils allégent tes pénibles labeurs. Ils sont faits pour te rendre l'air doux et léger, pour te charmer diversement, tantôt en produisant un faible et agréable murmure, tantôt en effleurant mollement les herbes, en agitant le feuillage des arbres; pour te procurer au printemps et en été un sommeil plus délicieux et plus doux que le miel; pour rider le dos de la mer et la surface des fleuves comme ils agitent le feuillage des arbres. Ils soulèvent les flots dans les airs, et te procurent ainsi tout à la fois un beau spectacle et un grand avantage. En effet, ils sont d'une grande utilité pour les eaux, en ne leur permettant pas de croupir toujours et par suite de se corrompre; en les agitant, en soufflant sans cesse sur elles, ils les renouvellent, les vivifient et les font plus propres à nourrir les poissons qui nagent dans leur sein.

Il n'y a pas jusqu'à la nuit, qui, si tu veux l'observer, n'atteste la providence infinie de Dieu; car elle met fin aux fatigues du corps, elle relâche et détend les membres, qu'ont tenus en contention les travaux du jour; elle les ranime par son retour, et son repos leur rend une nouvelle vigueur. Mais ce n'est pas tout : elle allége le poids des chagrins du jour et nous délivre des soucis importuns; souvent même elle éteint la fièvre du malade, en lui amenant un sommeil qui le guérit, conduit à bon port l'art hésitant du médecin, et le décharge de beaucoup de soins. Telle est son utilité, telle est la grandeur de ses services, que souvent la journée elle-même est perdue pour ceux qui ont été privés de repos pendant que son voile couvrait le ciel. Supprimez par la pensée cette tranquillité, ce repos, ce délassement de la nuit, qui raniment tout, et l'âme fatiguée, et le corps épuisé, et qui nous permettent de reprendre les travaux du jour avec les meilleures dispositions, et vous verrez que dès lors nous ne pouvons plus rien. Que si la nuit, comme le jour, nous restons éveillés à travailler ou même à ne rien faire, et que nous continuions ainsi pendant quelque temps, nous mourrions bientôt; sinon, frappés d'une maladie de longue durée, nous ne retirerions aucun avantage des jours pour les travaux qui nous seraient utiles, tant nos forces seraient épuisées.

Si nous arrêtions notre discours sur le peuple innombrable des poissons qui vivent dans les étangs, dans les sources, dans les mers ou navigables ou innavigables, ou sur les races infinies d'oiseaux qui volent dans les airs, qui se tiennent sur le sol, qui vivent également sur la terre et dans l'eau (car plusieurs d'entre eux ont cette double vie), qui sont doux ou farouches, qui, farouches de leur nature, se laissent ou ne se laissent pas apprivoiser, qui peuvent être mangés ou qui ne peuvent pas l'être; si nous examinions la beauté, le plumage, la voix de chacun d'eux; si seulement nous recherchions quelles différences ils nous offrent pour le chant, pour la nourriture, pour le genre de vie, quelles sont leurs habitudes et leurs mœurs; si nous passions en revue tous les avantages que nous en retirons, tous les services qu'ils nous rendent; si nous parlions de leur grandeur et de leur petitesse, de leur naissance, de leur croissance, et de la grande, de l'immense variété qu'on trouve en eux; si nous entrions dans les mêmes détails sur les poissons; si, de là, nous arrivions aux plantes qui poussent par toute la terre, et aux fruits que porte chacune d'elles; si nous examinions leurs usages, leurs parfums, leur position, leurs feuilles, leurs couleurs, leur forme, leur grandeur ou leur petitesse, leur utilité, la manière dont leurs vertus opèrent, la différence de leurs écorces, de leurs troncs, de leurs rameaux; si nous regardions les prairies et les jardins; si nous parlions ensuite des divers aromates, de tous les lieux qui les produisent, et de la façon dont nous les avons trouvés, dont nous en prenons soin, dont nous nous en servons dans les maladies; si, après tout cela, nous

parcourions les montagnes, qui sont si nombreuses et si riches en métaux, et que nous portions notre investigation sur toutes les autres choses bien plus nombreuses encore qu'on voit dans la nature, quel discours serait le nôtre, quel espace de temps suffirait pour approfondir un si vaste sujet! Et tout cela, ô homme! a été créé pour toi! Pour toi, ont été inventés les arts et les métiers; pour toi, ont été fondés les villes et les bourgs; pour toi, a été fait le sommeil; pour toi, la mort; pour toi, la vie et la croissance; pour toi, les œuvres admirables de la nature; pour toi, le monde tel que tu le vois aujourd'hui; pour toi encore, le monde avec les nouvelles perfections qu'il recevra : car il recevra de nouvelles perfections, et cela, pour toi. C'est ce que t'apprend l'apôtre Paul; écoute-le : *La créature sera délivrée elle-même de l'esclavage de la corruption* (Rom. VIII, 21), c'est-à-dire : elle ne sera plus assujétie à être corrompue. Et, comme il veut montrer que c'est pour toi qu'elle recevra une faveur si grande, il ajoute : *Pour la glorieuse liberté des enfants de Dieu.*

Si je ne craignais de rendre ce discours trop long et de dépasser toute mesure, j'aurais parlé longuement de la mort, et j'aurais montré qu'elle est une très-grande preuve de la sagesse et de la providence de Dieu; je me serais étendu sur cette corruption, sur cette pourriture, sur ces vers, sur cette cendre du tombeau, qui arrachent le plus de plaintes et de gémissements à la plupart des hommes : car ils ne peuvent se résigner à la pensée que nos corps deviendront cendre et poussière et seront la pâture des vers. J'aurais tiré de là une démonstration de la providence et de la sagesse de Dieu. En effet, elle vient de la même providence, de la même bonté qui nous a tirés du néant lorsque nous n'étions pas encore, cette loi qui nous ordonne de mourir et de quitter la terre. Bien que la vie et la mort diffèrent, elles sont pourtant toutes deux l'œuvre de la même bonté; car, pour celui qui quitte la vie, la mort n'est pas un mal, et pour celui qui vit encore, elle est un très-grand bien. Le vivant tire profit pour lui-même du cadavre des autres : lorsqu'il voit que celui qui, hier ou avant-hier, marchait à ses côtés, est devenu la proie des vers et se dissout en pourriture, en poussière et en cendre, quand même il aurait l'orgueilleuse démence de Satan, il faut qu'il tremble, qu'il tressaille, qu'il se modère, qu'il apprenne à être sage, qu'il introduise dans son âme l'humilité, cette mère des vrais biens. Ainsi, celui qui quitte la vie n'est lésé en rien, car il doit recouvrer ce corps, mais incorruptible et immortel; et celui qui reste dans la carrière retire un très-grand avantage de ce qui n'est nullement un mal pour celui qu'il voit mourir. En effet, c'est une éloquente maîtresse de sagesse que la mort, soit pour régler notre vie, soit pour réprimer les passions de l'âme, pour apaiser leurs flots furieux et rendre le calme à cette mer agitée.

Puis donc que, par ces preuves et par beaucoup d'autres plus nombreuses encore, la Providence divine brille plus éclatante que le soleil, ne donne pas carrière à une curiosité inutile, ne poursuis pas une vaine recherche, n'essaye pas de connaître la raison de toutes choses. Nous vivons, et cette vie dont nous jouissons est un effet de sa pure bonté, puisqu'il n'avait pas besoin de nos services. Il faut donc l'admirer et l'adorer, non-seulement parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous a donné une âme immatérielle et raisonnable, parce qu'il nous a faits supérieurs à tous les animaux, qu'il nous a établis les rois de la création et qu'il l'a accordée tout entière à notre usage, mais aussi parce qu'il nous a créés n'ayant nul besoin de nous. Oui, sa bonté a cela d'admirable, que, n'ayant nul besoin de nos services, il nous a donné la vie; car, avant la naissance des hommes, des anges et des autres esprits célestes, il jouissait de toute sa gloire et de toute sa félicité, et c'est par pur amour qu'il nous a donné la vie, qu'il a fait pour nous toutes ces choses, et tant d'autres bien plus nombreuses encore!

8. C'est encore par un effet de cette bonté que Dieu nous a donné la loi écrite, qu'il nous a envoyé les prophètes, qu'il a fait ses miracles. Mais même avant tout cela, dès qu'il eut créé l'homme il grava en lui la loi naturelle pour le diriger comme le pilote dirige le vaisseau, comme l'écuyer dirige le cheval. Ainsi Abel lui-même a connu Dieu : cependant les lettres n'étaient pas encore inventées, les prophètes et les apôtres n'avaient point paru, aucune loi écrite n'était établie : mais il possédait la loi naturelle. Il en est de même pour Caïn; car lui aussi connut Dieu. Tous les deux savaient ses prescriptions, et reconnaissaient sa souveraineté, mais tous les deux ne suivirent pas la même voie : l'un prit celle du vice,

et l'autre celle de la vertu. Même alors cependant le Seigneur n'abandonna pas Caïn, il voulut le relever de la chute qui l'avait jeté à terre, et il lui donna encore ses soins; d'abord il emploie les conseils et les exhortations, ensuite c'est par la crainte et par la terreur qu'il l'avertit, qu'il l'enseigna, qu'il l'instruisit. Nombre d'hommes ont rejeté un si grand bienfait, je veux dire cette science naturelle qui nous est d'une si grande utilité : même alors il ne les a pas délaissés, ni ne les a livrés aussitôt à la perdition; mais il a toujours continué de les avertir et de les exhorter par la voix des choses elles-mêmes, par des récompenses, par des châtiments, par le spectacle de la création qui chaque jour fait son œuvre et remplit sa tâche accoutumée, par les événements extraordinaires et imprévus, par les justes qui ont vécu depuis la naissance du monde. Car il a conduit d'un pays dans un autre des hommes dignes de toute admiration et pleins de sagesse : il a envoyé Abraham d'abord en Judée, puis en Egypte, Jacob, en Syrie, Moïse encore en Egypte; les trois enfants et Daniel et Ezéchiel en Babylonie, Jérémie, en Egypte. Ensuite il a donné les tables de la loi, il a envoyé les prophètes; il a abattu, il a relevé son peuple; il l'a livré à la servitude, et il l'a délivré, et il n'a pas cessé depuis le commencement jusqu'à la fin de tout faire pour les hommes.

Il ne s'est pas contenté de nous instruire par la seule voix et la création, mais, comme beaucoup d'hommes, emportés par leur propre démence, n'en avaient retiré aucun fruit, il entra dans de nouvelles voies pour les convaincre, et enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il leur envoya son Fils, son vrai Fils, son Fils unique : ce fils qui était de la même vraie nature que lui fut fait ce que je suis, il vécut sur la terre au milieu des hommes, et là il mangeait, il buvait, il parcourait la terre, enseignant, instruisant, exhortant, faisant des miracles, et en même temps il prophétisait, donnait des conseils et des exhortations, souffrait, supportait les fatigues, nous faisait des promesses, nous comblait de ses dons. En effet, il a accordé une partie de ses bienfaits aux hommes de son temps, et il a promis l'autre aux générations futures : mais l'on peut compter sur ses promesses, elles sont confirmées et par les prodiges qu'il a opérés pendant qu'il était encore sur la terre et par l'accomplissement de toutes les prophéties qu'il a faites : *Qui pourrait réciter les exploits de l'Eternel ? qui pourrait faire retentir toute sa louange ?* (Ps. CV, 2.) Qui ne serait en extase, qui ne serait frappé d'admiration devant cette immense sollicitude, en considérant comment, pour des esclaves ingrats, il a livré son Fils unique à la mort, et à une mort exécrable, ignominieuse, à la mort des plus grands criminels, à la mort des coupables condamnés par les juges! Car il a été attaché à une croix, il a été couvert de crachats, il a reçu des soufflets, il a été frappé à la joue, il a été bafoué. Pour tous les bienfaits qu'il avait accordés, on l'ensevelissait et on scellait son tombeau! Et toutes les injures, il les a subies pour toi, pour l'amour qu'il te portait, afin de t'arracher à l'esclavage du péché, de renverser l'empire de satan, de couper les nerfs de la mort, de t'ouvrir les portes du ciel, de te décharger de la malédiction qui pesait sur toi, d'effacer le jugement de ta première condamnation, de t'enseigner la patience et la force, et ainsi d'empêcher que rien ne te tourmente sur cette terre, ni la mort, ni les outrages, ni les injures, ni les ignominies, ni les verges, ni les piéges de tes ennemis, ni les offenses, ni les attaques, ni les calomnies, ni les soupçons injurieux, ni rien de semblable. Lui-même en effet, il a passé par toutes ces épreuves, il les a toutes partagées avec toi, il a triomphé de toutes avec la plus grande gloire, pour t'enseigner et t'apprendre à ne redouter aucune d'elles. Mais tout cela ne lui suffit pas encore : remonté au ciel, il nous accorde une grâce surprenante, il fait descendre pour nous le Saint-Esprit, et nous envoie les apôtres par le ministère desquels il nous transmet sa doctrine. Il voit ces hérauts du salut accablés de mille maux, frappés de verges, outragés, jetés à la mer, torturés par la faim et la soif, poursuivis chaque jour, chaque jour en péril de mort, et pour toi, par amour pour toi, il les laisse endurer toutes ces souffrances! C'est pour toi, ô homme, qu'il a préparé le royaume des cieux, c'est à toi qu'il a destiné ces biens ineffables, cet héritage céleste, ce séjour plein de variété, cette béatitude qu'aucune parole ne peut exprimer. Lors donc que tu as tant de preuves de la Providence, celles de l'Ancien et celles du Nouveau Testament, celles de la vie présente et celles de la vie future, celles qui seront, celles qui ont été, celles que nous offre chacun des jours que nous vivons, celles

du commencement de la création, celles du milieu des temps, celles de la fin des choses, celles qui subsistent éternellement, celles que fournit le corps, celles qui ont rapport à l'âme : Lors, dis-je, que tu vois pleuvoir pour ainsi dire sur toi de tous côtés tant de preuves qui proclament la Providence, doutes-tu encore ? Mais non, tu ne doutes pas; tu crois à la providence, tu es convaincu de son existence. Arrête donc désormais ta vaine curiosité et sois sûr de cette vérité, que tu as un Dieu qui t'aime avec une tendresse qui surpasse celle des pères, avec une sollicitude que n'égale pas celle des mères, avec une ardeur que n'atteint pas celle d'un jeune époux, celle d'une jeune épouse; un Dieu qui fait sa joie de ton salut, et s'en réjouit encore plus que tu ne te réjouis toi-même de l'éloignement du péril et de la mort : ce que j'ai montré par l'exemple de Jonas, un Dieu qui a pour toi toute l'affection que le père a pour ses enfants, la mère pour le fruit de ses entrailles, l'architecte pour son œuvre, le jeune époux pour sa jeune épouse, l'adolescent pour la vierge; un Dieu qui veut éloigner de toi les maux, autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre : car cela aussi je l'ai montré; un Dieu enfin dont la bonté ne répond pas seulement à ces comparaisons, mais se montre beaucoup plus grande encore, comme nous l'avons fait voir plus haut, en avertissant qu'il faut, non pas s'arrêter à ces exemples, mais aller plus loin par l'effort de la pensée. Car inexplicable est la providence de Dieu, incompréhensible sa sollicitude, inexprimable sa bonté, inimaginable son amour.

Maintenant donc que nous savons toutes ces choses, soit par les paroles de Dieu, soit par ses œuvres, par celles qu'il a faites, comme par celles qu'il doit faire, ne t'abandonne pas à une vaine curiosité, ne t'enquiers pas de tout, et ne dis pas : pourquoi ceci ? à quoi bon cela? Une telle conduite serait d'un insensé : elle témoignerait de la dernière folie et de la plus grande démence. En effet le malade laisse le médecin lui couper les chairs, lui brûler les plaies, lui appliquer les remèdes les plus cuisants; il ne lui demande compte de rien, quand même il serait son esclave; mais, tout maître qu'il est, il supporte en silence toutes ses douleurs, il lui est même reconnaissant de cette brûlure, de cette amputation, de ces remèdes, et pourtant il ne sait pas ce qui pourra arriver : car combien de médecins n'ont pas enlevé la vie à leurs malades par leurs opérations! enfin il lui obéit en tout avec la plus grande soumission. Il en est de même à l'égard du pilote, de l'architecte, et de tous ceux qui exercent un art quelconque. Puisqu'il en est ainsi, je trouve ridicule, je le déclare, qu'un simple mortel, tout plein de son ignorance, demande au divin Artisan la raison de tout ce qu'il a fait, qu'il scrute cette Sagesse ineffable, indicible, inexprimable, incompréhensible, qu'il recherche le pourquoi de telle ou telle chose, et cela, lorsqu'il sait avec évidence que ce Dieu sage ne peut tomber dans l'erreur, que sa bonté est immense, que sa prévoyance est infinie, que tout ce qu'il fait pour nous arrive à bonne fin, pourvu que de notre côté nous aidions à la Providence, qu'enfin il ne veut la perte d'aucun de nous, mais le salut de tous. Ne serait-ce pas le suprême excès de la démence, que de soumettre à notre examen dès maintenant, dès ce jour, un Dieu qui veut, qui peut nous sauver, et de ne pas attendre la fin des choses.

9. Ce qu'il y aurait de mieux pour toi, ce serait de ne pas vouloir tout connaître, ni dès le début, ni plus tard; mais si ta curiosité est si grande et si active, attends au moins la fin, regarde où tendent les choses, et ne te trouble pas, ne t'effraye pas dès le commencement. Si un ignorant voit un orfèvre commencer par fondre l'or et le mêler à la cendre et à la poussière, et qu'il n'attende pas la fin, il croira que l'or a péri. De même, supposez un homme né et élevé sur la mer, qui serait porté tout à coup au milieu des terres, sans avoir jamais entendu parler de la manière dont on cultive les campagnes : s'il voyait du blé entassé dans un grenier, défendu par des portes et des verrous, protégé contre l'humidité, et que tout aussitôt le laboureur l'enlevât à ses yeux, le répandît et le jetât dans la plaine, le laissât à la merci de tous ceux qui pourraient passer dans son champ, et non-seulement ne le garantît pas contre l'humidité, mais même l'abandonnât à la boue et au fumier, sans y mettre de gardiens; ne croirait-il pas que c'en est fait du blé, et ne blâmerait-il pas le laboureur d'avoir agi ainsi? Pourtant rien dans la nature n'autorise ce blâme : il vient de l'ignorance de cet homme et de sa folle prétention de vouloir porter son jugement sans attendre. Qu'il attende donc

l'été : alors la moisson est luxuriante, la faux est aiguisée et le blé qui a été répandu çà et là, laissé sans gardien, livré à la pourriture et à la corruption, abandonné dans la boue, a germé, s'est multiplié, a reparu brillant, a repris son ancienne splendeur, s'est dressé dans la plaine avec une grande vigueur, et déjà il est comme entouré de satellites, comme recouvert d'un vêtement brillant; il porte la tête dans les airs, et réjouit l'œil du cultivateur qui va en retirer une nourriture abondante et un grand gain. A ce spectacle, quel ne sera pas l'étonnement de notre ignorant, lorsqu'il verra que ce grain de blé a passé par de telles vicissitudes pour arriver à tant de fécondité et de beauté! Averti par cet exemple, garde-toi, ô homme, de soumettre à ton examen le Maître qui nous gouverne tous. C'est là ce qu'il y a de plus sage. Mais si tu es assez opiniâtre, assez téméraire pour vouloir satisfaire un désir si déraisonnable, attends du moins la fin des choses. Le laboureur attend tout l'hiver en arrêtant sa pensée non pas sur les souffrances de blé pendant la saison du froid, mais sur la douce influence qui le ranimera au beau temps : à plus forte raison devrais-tu attendre la fin, lorsqu'il s'agit de Celui qui cultive toute la terre, qui prend soin de toutes les âmes. Quand je dis : *la fin*, je ne parle pas seulement de cette vie mortelle (bien que souvent dès cette vie les œuvres de Dieu aient leur fin), mais aussi de la vie future. Car ces deux vies sont ordonnées en vue d'une seule fin qui est notre salut et notre gloire. Bien qu'elles soient divisées par les temps, elles sont réunies par le but, et de même qu'il y a dans l'année un hiver et un été, mais que ces deux saisons concourent à une même fin, qui est la maturité des fruits, de même notre vie aussi a deux saisons et une seule fin. Lors donc que tu vois l'Eglise dispersée et endurant les maux les plus cruels, les chrétiens qui font sa gloire, persécutés et frappés de verges, son chef relégué au loin, n'arrête pas seulement ton esprit sur ces malheurs; considère aussi les biens qui en résulteront, les couronnes, les récompenses, les prix réservés aux vainqueurs. *Car celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* (Matth. x, 22), dit Jésus. Dans l'Ancien Testament, comme le dogme de la résurrection n'était pas encore connu, tout avait sa fin dans cette vie? Dans le Nouveau, il n'en est pas toujours ainsi, et quelquefois le malheur afflige cette vie, le bonheur est réservé à l'autre. Mais bien que chez les Juifs le bonheur se trouvât toujours sur cette terre et pour cette vie, voici en quoi auraient été le plus digne d'admiration ceux qui n'auraient pas voulu en jouir : ne connaissant pas encore le dogme de la résurrection, et voyant que les faits allaient à l'encontre des promesses de Dieu, ils auraient surtout mérité tout éloge, s'ils ne s'étaient ni scandalisés, ni troublés, ni effrayés de ce qu'ils avaient sous les yeux; s'ils avaient humilié leur esprit devant l'incompréhensible providence du Seigneur, si, sans permettre que ce spectacle des faits leur fût une occasion de scandale, restant assurés malgré tout de la grandeur de la sagesse divine et de ses ressources inépuisables, ils avaient attendu la fin, ou mieux, avant de voir arriver la fin, avaient supporté avec reconnaissance tous les malheurs qui pouvaient les affliger, et n'avaient pas cessé de glorifier Celui qui leur envoyait ces souffrances. Peut-être ces paroles sont-elles obscures pour votre esprit. Je vais donc m'efforcer de les rendre plus claires.

10. Comme Abraham était chargé d'années et que sa vieillesse l'avait rendu comme mort aux joies de la paternité : car il n'était pas plus en état d'être père que les morts eux-mêmes; comme donc ce juste était vieux et très-vieux, qu'il avait dépassé de beaucoup les limites naturelles de l'âge où l'on peut encore avoir des enfants, et qu'il avait dans Sara une épouse plus stérile que la pierre, Dieu lui promit de lui donner une postérité si féconde, que le nombre de ses descendants égalerait le nombre des étoiles du ciel. (Gen. xv, 5.) Les plus grands obstacles s'opposaient à l'accomplissement de cette promesse, puisque le patriarche avait atteint les dernières limites de l'âge, et que son épouse était doublement stérile, par vieillesse et par nature. En effet, ce n'était pas seulement la vieillesse qui la rendait stérile, c'était aussi sa nature, puisque dans sa jeunesse, elle n'avait pas pu enfanter. Elle était donc inféconde, c'est ce que saint Paul faisait entendre, par ces paroles : *Le ventre de Sara était comme mort.* (Rom. iv, 19.) Il ne dit pas seulement : *Sara*, car tu pourrais croire qu'il fait allusion à son âge; il dit : *le ventre de Sara*, car sa stérilité ne vient pas seulement de vieillesse, mais de nature. Malgré qu'il y eût, comme je l'ai dit, de si grands obstacles, comme Abraham savait ce que c'est que la promesse du Seigneur, combien elle a de ressources et d'ex-

pédients, et comment ni les lois de la nature, ni la difficulté des choses, ni aucun autre empêchement ne peut l'entraver, comme il était assuré au contraire qu'elle aime à trouver ses voies et à atteindre ses fins à travers les obstacles mêmes, il accueillit avec foi la parole divine, espéra en son accomplissement, et ne laissa pas entrer dans son âme le trouble qu'auraient voulu y jeter ses raisonnements; il jugea la puissance de Dieu assez grande, comme elle l'est en effet, pour tenir sa parole et ne rechercha pas comment, ni de quelle manière cette paternité pouvait lui être donnée, pourquoi elle avait été refusée à sa jeunesse, pourquoi elle était accordée si tardivement à sa vieillesse. Aussi Paul proclame-t-il ses louanges d'une voix éclatante par ces paroles : *Espérant contre toute espérance, il crut qu'il deviendrait le père de beaucoup de nations.* (Rom. IV, 18.) Cela signifie : contre toute espérance humaine, il espéra en cette puissance de Dieu, qui triomphe de tout, qui peut tout, qui est supérieure à tout. Il crut non-seulement qu'il serait père, mais même qu'il serait père de beaucoup de nations, et cela, malgré son âge, malgré la stérilité naturelle et la vieillesse de son épouse, selon ce qui lui avait été dit : *Ta postérité sera sans nombre. Il ne s'affaiblit point dans sa foi et il ne considéra point, qu'étant âgé de cent ans, son corps était comme mort, et que le ventre de Sara n'avait plus la vertu de concevoir. Il n'hésita point, et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis.* (Rom. IV, 19-21.)

Cela veut dire : Ayant rejeté aussitôt loin de lui la faiblesse humaine, s'en remettant à la toute-puissance du Dieu qui lui faisait ces promesses, et croyant que ses voies sont infinies, il crut avec une pleine conviction à l'entier accomplissement de la parole divine ; il glorifia le Seigneur autant qu'il était possible par cela seul qu'il ne montra pas une vaine et inquiète curiosité, mais qu'il s'humilia devant la profondeur incompréhensible de la sagesse et de la puissance de Dieu et qu'il ne douta pas un seul instant que ce qui lui était promis ne s'accomplît. Ne vois-tu pas que c'est rendre gloire à Dieu, autant qu'il est en nous, que de s'humilier toujours devant les conseils impénétrables de la Providence, devant les mystères de sa puissance et de sa sagesse ; de ne pas se laisser aller à une vaine et inutile recherche et de ne pas se demander : Pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? comment cela se peut-il faire ? Mais ce qui est digne d'admiration dans Abraham, ce n'est pas seulement qu'il eût cette foi ardente, mais encore qu'ayant, après cette promesse, reçu l'ordre d'immoler son fils unique, son fils chéri, il n'ait pas même alors été scandalisé, et pourtant que de causes de scandale pour l'âme faible qui n'aurait pas été attentive et vigilante! tout d'abord l'ordre même du Seigneur ne prêtait-il pas au scandale ? Quoi donc, Dieu accepterait-il de tels sacrifices! ordonnerait-il aux pères d'immoler leurs enfants, de finir leur vie par une mort violente, d'être les meurtriers de ceux qu'ils ont engendrés! voudrait-il souiller ses autels d'un tel sang! armerait-il la main d'un père contre son fils unique ? souffrirait-il que le juste fût plus cruel que les assassins ? Ajoutez qu'Abraham était éprouvé dans une affection que nous impose impérieusement la nature, et cela, non-seulement parce qu'il était père, mais encore parce qu'il était bon père, et qu'il s'agissait d'un tel fils, d'un fils chéri, d'un fils unique, d'un fils dont la beauté, si grande au premier aspect, ne paraissait pas moins grande après examen. Il était en effet dans la fleur de l'âge, dans la force de la vertu, éclatant d'une double splendeur, de la splendeur de l'âme comme de celle du corps. De plus son père avait pour l'aimer un autre motif d'un bien grand poids: c'est qu'il l'avait eu contre toute espérance, et vous savez combien sont chéris ces enfants, qui, comme lui, naissent contre toute espérance et toute attente, qui nous sont accordés, comme l'avait été celui-ci, par une exception aux lois ordinaires de la nature.

Mais, outre toutes ces considérations, ce qui était surtout propre à fournir une occasion de scandale, c'était la promesse de Dieu, car cet ordre allait contre elle. En effet, Dieu lui avait dit : *Tes enfants seront aussi nombreux que les étoiles du ciel* (Gen. XV, 5), et maintenant, voilà que ce fils unique, qui devait remplir toute la terre de sa postérité, va être ravi à ce monde, livré à la mort, immolé avec la dernière cruauté. Cependant cette contradiction n'a pu scandaliser, ni troubler ce juste, il a évité le coup qui aurait infailliblement atteint tout homme insensé, tout homme qui ne s'élève jamais de terre. Il ne s'est pas dit : Qu'est-ce donc ? suis-je

trompé? est-ce qu'on m'abuse? est-ce là l'ordre de Dieu? Non, et je n'obéirai pas : il est impossible que je sois le meurtrier de mon fils, que je rougisse ma main d'un sang si précieux! Comment donc la promesse aurait-elle son accomplissement? si je coupe la racine, comment y aura-t-il des branches, comment y aura-t-il des fruits? Si je comble la source, que deviendra le fleuve? Si je fais mourir mon fils, comment aurai-je une postérité si féconde, que le nombre de mes descendants égale le nombre des étoiles? Abraham n'a rien dit, rien pensé de tel; mais, s'en remettant de nouveau à la puissance de Celui qui lui avait fait cette promesse, à cette puissance infinie si riche en moyens, si féconde en ressources, et qui, éclatante de lumière à travers les obstacles mêmes, supérieure aux lois de la nature et plus forte que tout ce qui existe, ne trouve rien qui lui puisse résister, il a rempli cet ordre avec une pleine assurance, il a égorgé son fils, il a ensanglanté sa main, il a rougi son glaive, il a enfoncé son épée dans le cou de la victime; oui, il a fait tout cela, sinon en action, du moins en intention. Aussi Moïse l'exalte et dit : *Il arriva après ces choses que Dieu éprouva Abraham et cria : Abraham! et il répondit : me voici; et Dieu lui dit : Prends maintenant ton fils unique, le fils de tes affections, Isaac, pour l'offrir en holocauste sur une des montagnes que je te dirai.* (Gen. XXII, 1, 2.)

Etait-ce là la parole de la promesse par laquelle Dieu lui disait qu'il serait le père d'une féconde postérité et que ses descendants égaleraient en nombre les étoiles du ciel? Mais vois comment, après avoir reçu ce commandement, il accepta d'immoler le fils qui devait lui donner une telle postérité, de le ravir à la lumière et de l'offrir en holocauste à Dieu. Saint Paul, exaltant et proclamant ses louanges, s'exprime en ces termes : *C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac lorsque Dieu voulut le tenter.* (Hébr. XI, 17.) Ensuite, pour montrer toute la grandeur de son action, toute la vivacité de la foi dont il fit preuve, il ajoute : *Car c'est son fils unique qu'il offrait : lui qui avait reçu les promesses du Seigneur.*

Ce qu'il veut exprimer par ces paroles, le voici : On ne peut pas dire qu'Abraham avait deux enfants chéris, et que, le premier étant sacrifié, il espérait que le second le rendrait père d'une nombreuse postérité; non, il n'avait que ce fils, en lui seul était placée toute l'espérance qu'on pouvait avoir en l'accomplissement de la parole de Dieu, et pourtant il ne craignit pas de l'immoler; de même que ni le dépérissement de sa vigueur, ni la stérilité dont était frappé le ventre de Sara, n'avaient pu l'empêcher de croire à la paternité que Dieu lui ordonnait d'espérer, ainsi dans cette occasion la mort même de son fils ne pouvait lui enlever sa confiance. Compare cette conduite avec celle des hommes qui nous entourent, et tu verras quelle pusillanimité est la tienne, quelle petitesse d'âme ont ceux qui se scandalisent aujourd'hui, et tu comprendras clairement que si le scandale t'atteint, la seule cause en est que, loin de t'humilier devant les mystères de la divine Providence, tu recherches partout la manière dont se déroule le plan de la création, tu veux connaître toutes les raisons de toutes les choses, tu portes ta curiosité sur tout ce qui existe. Si Abraham avait agi comme tu fais, il aurait chancelé dans sa foi, mais tout autre a été sa conduite, aussi a-t-il obtenu une gloire éclatante, et a-t-il vu s'accomplir les promesses du Seigneur; il ne s'est scandalisé ni à cause de son âge, ni à cause de l'ordre qu'il reçut ensuite; il n'a pas cru que le sacrifice d'Isaac arrêterait l'effet des promesses du Seigneur et il n'a pas désespéré de la parole divine, bien que la fin des choses fût proche pour lui. Ne viens pas me dire que Dieu n'a pas permis que son commandement fût exécuté ni que la main du juste fût ensanglantée, mais considère qu'il l'ignorait, qu'il ne savait pas qu'il obtiendrait la vie de son fils et le ramènerait dans sa demeure, qu'au contraire il s'était mis tout entier à l'exécution du sacrifice qui lui était ordonné. C'est pour cela que la voix de l'ange cria par deux fois son nom du haut du ciel, car l'ange ne dit pas seulement : Abraham, mais : *Abraham, Abraham;* car, comme toute son attention était tournée vers le sacrifice, il fallut l'appeler par deux fois pour arracher son esprit à la préoccupation qui le remplissait : tant il s'était porté tout entier à l'exécution du commandement du Seigneur! Tu vois donc qu'il l'exécuta complétement en intention, et que jamais cependant il ne fut scandalisé; pourquoi? parce qu'il ne chercha pas à pénétrer les desseins cachés de Dieu.

Parlons maintenant de Joseph. Dis-moi : ne lui est-il pas arrivé quelque chose de semblable? A lui aussi Dieu promit une grande

destinée et les faits allaient à l'encontre de la parole divine. Car il lui avait été promis en songe que ses frères se prosterneraient devant lui. Deux rêves le lui avaient annoncé clairement : l'un, par la vision des astres ; l'autre, par la vision des gerbes de blé ; mais les événements qui survinrent ensuite démentaient complétement ces promesses. En effet, ces visions eurent pour premier effet d'exciter une guerre violente sous le toit paternel : ses frères, ces fils d'un même père, violant les lois du sang, déchirant les liens de l'amour fraternel, renversant l'ordre même de la nature, devinrent ses adversaires, et ses ennemis, et eurent pour lui, à l'occasion de ces songes, une cruauté plus grande que celle des loups. Comme des bêtes farouches et indomptables, qui auraient enlevé un agneau, ils lui dressaient sans cesse des embûches. Une haine insensée et une jalousie odieuse étaient la cause de cette guerre : bouillants de colère, chaque jour ils respiraient le meurtre, et l'envie allumait en eux comme une fournaise ardente, d'où s'élançait la flamme. Mais, comme ils ne pouvaient lui faire aucune violence, parce qu'il restait dans la maison paternelle auprès de Jacob et de Rachel, ils attaquèrent sa réputation, ils lui firent une renommée honteuse, ils lui intentèrent d'odieuses accusations, pour lui enlever ainsi l'amour de son père et le faire tomber plus facilement dans leurs piéges. Ensuite, l'ayant surpris loin des yeux de Jacob, lorsqu'il venait leur porter leur nourriture dans le désert et s'informer de leur état, sans tenir compte du motif qui l'amenait vers eux, sans rougir de honte en voyant qu'il leur apportait leur nourriture, ils tirèrent leurs épées, s'apprêtèrent à l'égorger et à devenir fratricides. Cependant ils n'avaient aucun reproche, ni petit, ni grand, à lui adresser ; mais cette vertu même, qui aurait dû les porter à l'honorer et à le glorifier, ne leur inspirait qu'une inimitié jalouse et pleine de dénigrement. Joseph, malgré leur jalousie, loin d'éviter leur commerce, gardait toujours des dispositions fraternelles pour ceux qu'aveuglait une telle méchanceté : eux au contraire, malgré son affection pour eux, entreprirent de le tuer, et, autant qu'il fut en eux, ils le tuèrent, ils ensanglantèrent leurs mains, ils furent fratricides. Mais l'infinie sagesse de Dieu, qui marche à l'aise dans les sentiers impraticables, dans les abîmes eux-mêmes et jusque dans les voies de la mort, l'arracha de leurs mains sacriléges. L'un des frères ouvrit l'avis qu'il ne fallait pas se souiller d'un tel sang. Dieu persuada les autres, et arrêta le meurtre. Cependant Joseph ne vit pas s'arrêter là le cours de ses malheurs : quelle longue carrière d'épreuves il avait encore à parcourir ! Après que Dieu eut empêché ses frères de l'immoler, comme leur cœur respirait encore la colère et que la tempête de leurs passions était encore dans toute sa force, ils ouvrirent à leur vengeance une nouvelle voie : ils dépouillèrent leur frère, le lièrent, le jetèrent dans une fosse, les cruels ! les inhumains ! les barbares ! Ensuite ils mangèrent les aliments qu'il leur avait apportés, et, tandis que jeté dans la fosse il craignait pour sa vie, eux faisaient bonne chère et s'enivraient.

Leur démence alla plus loin encore : ayant vu des étrangers d'un pays très-éloigné du leur qui se rendaient en Egypte, ils leur vendirent leur frère, et lui préparèrent ainsi une autre mort, plus longue, plus cruelle et pleine de misère. Car il était jeune, tout à fait jeune, il avait été élevé avec une grande liberté sous le toit paternel, il n'avait jamais subi ni la servitude, ni les maux de la servitude : aussi vois ce qu'il dut souffrir, lui qui tout à coup de libre devint esclave, de citoyen, étranger, et supporta le plus dur esclavage. Mais l'esclavage ce n'était pas tout encore : le voilà arraché à son père, à sa mère, à toute sa famille, nu, étranger, sans patrie, sans cité, livré par sa condition d'esclave à des mains barbares ! Y avait-il là une seule circonstance qui ne fût accablante pour lui ? L'imprévu, la surprise d'un événement qui arrive contre toute attente, contre toute prévision, la gravité d'une telle infortune, la pensée qu'il a été jeté dans ce malheur par des frères et par des frères qu'il chérit, par des frères auxquels il n'a jamais fait une seule injure ni petite ni grande, auxquels il a prodigué au contraire ses bons offices : y a-t-il rien enfin qui ne fût fait pour le jeter hors de lui ? Rien toutefois ne l'a troublé. Cependant il était conduit par les marchands en Egypte, pour y échanger une fois de plus un joug contre un autre. Car arrivé là, après avoir passé de maître en maître, il fut encore esclave, et il habita avec des barbares, lui fils de la Judée, lui noble, lui deux fois libre, libre de corps et libre d'âme. Malgré ces malheurs il ne se scandalisait pas quand le souvenir des songes qui lui avaient promis un tout autre sort lui revenait à la mémoire. Il ne se demandait pas même : pour-

quoi enfin tous les maux m'arrivent-ils? Ainsi pendant que ces fratricides, ces loups, ces animaux féroces, vivaient dans les délices malgré leur crime sous le toit paternel, lui, qui devait être leur roi, maintenant esclave, soumis à un maître, vendu dans une terre lointaine, accablé par le poids de la misère, non-seulement il n'était pas leur roi, mais il était devenu leur esclave, et ses infortunes contredisaient de point en point les promesses qu'il avait reçues. En effet, bien loin de gagner un trône, il perdait sa patrie, sa liberté, la vue de ses parents, et ses épreuves n'étaient pas encore à leur terme.

Un nouvel abîme, plus profond que tous les autres, s'ouvre pour l'engloutir et le menace une fois de plus de mort et de supplice, mais de mort ignominieuse et de supplice plein de déshonneur. Car la reine a porté sur lui des yeux impurs; séduite par la beauté de l'adolescent, captivée par l'éclat de son visage, à son tour, elle ourdit contre lui des piéges et des embûches. Lorsque sa luxure eut tendu ses filets de tous côtés, elle observait chaque jour comment elle pourrait prendre l'adolescent dans ses mailles, le précipiter dans le gouffre de l'adultère et le livrer à une mort éternelle. Chaque jour elle allait à cette chasse, aiguillonnée par sa passion; chaque jour son lascif amour lui donnait de nouvelles armes. Enfin, l'ayant surpris loin de tous les regards, elle l'entraîna de force dans ses bras impudiques, voulut le contraindre à souiller la couche de son époux, et s'efforça de faire violence à sa chasteté. Ce juste est pourtant sorti sans blessure d'une telle lutte : l'empire de la concupiscence, le trouble des sens dans un âge si tendre, les piéges d'une épouse impudique, les efforts d'une reine, l'emportement de la jeunesse, toutes les impressions que pouvaient éveiller en lui le contact, la vue, la fureur passionnée d'une femme; il surmonta tout avec la plus grande facilité, comme l'aigle qui élève son vol vers les plus hautes régions de l'air; et, se dépouillant de ses habits, les abandonnant à ces mains impures, il sortit nu; mais tout nu qu'il était, la chasteté le couvrait d'un vêtement splendide et plus éclatant que la pourpre elle-même.

Cet acte de vertu lui valut de voir encore une fois le glaive menacer sa tête, la mort lui dresser ses embûches, la tempête redoubler de violence, et la fureur de la reine jeter plus de flammes que la fournaise de Babylone. Car ses désirs s'étaient rallumés plus ardents, et la colère, autre passion terrible, qui venait s'ajouter à sa luxure, avait rempli son âme d'une extrême cruauté, se portait tout entière au meurtre, saisissait le glaive, méditait les châtiments les plus injustes, et hâtait le supplice de cet athlète de la chasteté, de la fermeté et de la constance. Elle va donc vers son époux, et lui expose les faits, mais non dans leur vérité. Elle ourdit la trame de la calomnie, fait croire au juge tout ce qui lui plaît d'imaginer, accuse Joseph de l'avoir surprise seule, et, comme si elle avait été outragée, demande vengeance : enfin, comme pièce de conviction, ses mains impures portent les habits de l'innocent jeune homme. Ainsi corrompu, le juge n'appela point l'accusé devant son tribunal, et ne lui donna pas la parole. Sans l'avoir vu, il le condamna comme coupable et convaincu d'adultère, et le fit jeter chargé de chaînes dans la prison. Ainsi, celui que la vertu ornait d'une si belle couronne, dut vivre en prison avec des imposteurs, des briseurs de sépulcres, des meurtriers, des hommes souillés de tous les forfaits : et pourtant toutes ces ignominies n'ont pas pu le troubler! Un prisonnier qui avait offensé le roi fut relâché, mais lui, détenu depuis longtemps, il restait toujours enfermé : et ce qui eût dû lui mériter récompense et gloire lui avait valu le dernier des châtiments. Il ne s'en émouvait pas, il ne s'en scandalisait pas, il ne se disait pas même : pourquoi ces souffrances? à quoi bon ces épreuves? Moi qui devais régner sur mes frères, non-seulement je n'ai pas les honneurs suprêmes, mais j'ai même perdu patrie, maison, parents, liberté, repos; j'ai été immolé par ceux qui devaient se prosterner devant moi, et, après qu'ils m'eurent ainsi sacrifié, ils m'ont vendu; je suis devenu esclave dans un pays barbare, j'ai passé de maître en maître, et là ne s'arrêtent pas mes malheurs : il n'y a autour de moi que gouffres et que précipices. Car, après que mes frères m'eurent entouré de piéges, m'eurent immolé, m'eurent livré à la servitude, à la servitude des marchands, à la servitude des Egyptiens, voilà que de nouveau je vois se dresser devant moi les piéges de la mort, une calomnie plus noire encore que celle dont j'avais déjà été victime, d'habiles machinations, une attaque passionnée, une justice corrompue, une accusation

qui me couvre de honte et me livre au supplice. Sans avoir pu plaider ma cause, je suis, quoiqu'innocent, jeté dans une prison où, chargé de chaînes, je dois vivre avec des adultères, des meurtriers, des criminels souillés de tous les forfaits. Cependant le premier échanson est relâché, la prison s'ouvre pour lui, et moi, je ne puis pas, même après lui, obtenir de trève à mes souffrances; il a vu s'accomplir les promesses de son rêve, selon l'interprétation que j'en avais donnée, et moi je reste accablé de maux intolérables! Est-ce là ce que m'avaient annoncé mes songes? est-ce là ce que me présageaient et les astres et les gerbes de blé? Où sont les promesses du Seigneur? où sont ses paroles? Serais-je donc trompé? serais-je donc abusé? Car comment mes frères se prosterneraient-ils devant moi, pauvre esclave chargé de chaînes, condamné comme adultère, sans cesse en péril de mort et si éloigné de la terre qu'ils habitent! Les promesses de Dieu ont péri et s'en sont allées au néant. Non, il n'a rien dit, rien pensé de tel; mais il attendait la fin de toutes ces choses en homme assuré que la sagesse de Dieu est infinie, que ses ressources sont innombrables; et non-seulement il ne se scandalisait pas, mais même il était fier et glorieux de ses maux.

Que dire de David? N'avait-il pas été sacré roi? n'avait-il pas été désigné par le suffrage de Dieu? ne tenait-il pas le sceptre au milieu des Juifs? n'avait-il pas remporté sur le barbare Goliath un glorieux triomphe? Cependant voilà qu'il souffre les maux les plus cruels, entouré d'ennemis, environné de pièges par Saül, courant risque de la vie, entraîné dans les combats les plus périlleux, sans cesse chassé dans le désert, errant, fugitif, sans cité, sans pays, habitant une terre étrangère. Qu'ai-je besoin d'en dire plus? Enfin, il n'avait plus de patrie, il avait perdu tout son royaume, il vivait au milieu d'ennemis barbares acharnés à sa perte, il supportait une vie plus triste que la servitude : car il manquait des premiers aliments, et il endurait ces souffrances après que Samuel lui était apparu, après qu'il l'avait oint de l'huile sainte, après qu'il avait reçu la promesse de la royauté, après qu'il avait tenu le sceptre et porté le diadème, après que Dieu l'avait élu et lui avait donné son suffrage. Cependant tant de malheurs n'ont pu le scandaliser, et il ne s'est pas dit : Pourquoi donc tous ces maux? Moi, souverain, moi, qui devais posséder un si grand empire, je ne puis pas même avoir la sécurité du simple citoyen; mais errant, fugitif, sans cité, sans pays, habitant une terre étrangère, chassé dans un pays barbare, je manque de la nourriture nécessaire, et chaque jour je vois suspendus sur ma tête les plus grands dangers. Où sont les promesses de royauté? où sont les paroles qui me disaient d'espérer un empire? — Non, il n'a rien dit, rien pensé de tel; il ne s'est pas scandalisé de ce qui arrivait, mais il a attendu l'accomplissement des promesses.

J'en pourrais citer mille autres qui, tombés dans des maux terribles, bien loin de se troubler, ont continué d'avoir confiance dans les paroles du Seigneur, même lorsqu'ils voyaient que les faits étaient contraires aux promesses. Grâce à leur patience, ils ont remporté de glorieuses couronnes. Vous donc aussi, vous que j'aime, attendez la fin : car tout sera accompli, soit maintenant, soit plus tard. Humiliez-vous devant l'incompréhensible providence de Dieu, ne dites pas : Quel remède pourra-t-il trouver à de si grands maux? et ne recherchez pas curieusement par quelles voies le Seigneur accomplit ses miracles.

11. Les justes dont je viens de parler n'ont recherché ni pourquoi, ni comment s'accompliraient les promesses du Seigneur; mais, lors même qu'ils voyaient que tout était désespéré aux yeux de la raison humaine, ils ne se troublaient pas, ils ne s'effrayaient pas, ils supportaient courageusement toutes les épreuves, ils s'en remettaient à l'avenir, assurés que la parole du Tout-Puissant ne saurait faillir, et ne se laissaient pas abattre dans le moment même par les événements contraires. Ils étaient en effet pleinement convaincus que Dieu a dans sa sagesse des ressources infinies, qu'il peut, même après avoir tout obscurci, remettre tout dans un plus beau jour, et qu'il lui est très-facile de mener à leur fin ses promesses. Toi aussi, mon ami, si dès cette vie tu vois finir ce qui t'afflige, glorifie le Seigneur; si au contraire les malheurs s'ajoutent aux malheurs, glorifie-le encore et ne te scandalise pas, persuadé que la providence de Dieu est infinie, qu'aucune expression ne peut la rendre, et que toutes choses auront la fin que réclame la justice soit maintenant, soit plus tard. Que si quelqu'un, en m'entendant dire : *Plus tard*, s'imagine dans sa petite intelligence

qu'il verra tout s'accomplir ici-bas, nous lui dirons que notre vraie vie, que l'état où nous resterons à jamais, nous est réservé dans l'avenir. Nous ne sommes ici que sur une route, là nous serons dans la patrie ; ici tout passe comme les fleurs du printemps, là tout subsistera comme le roc, là sont les couronnes et les récompenses qui ne périssent pas, là sont les prix destinés aux vainqueurs, là sont les peines et les châtiments intolérables qui attendent ceux qui se seront couverts d'une telle iniquité. Mais enfin, me dira-t-on, pourquoi ne pas voir aussi ceux qui ont été scandalisés ? Et moi, je te demande pourquoi, ne parlant pas de ceux qui ont brillé d'un plus grand éclat, tu choisis, pour les mettre en avant, ceux qui d'abord se sont couverts du masque de la piété, mais qui sont maintenant démasqués? Ne sais-tu pas que le feu purifie l'or et montre le vil plomb dans toute sa laideur ? Ne distingues-tu pas la paille du froment, les loups des agneaux, les hypocrites de ceux qui ont montré dans leur vie une piété sincère ? Lors donc que tu verras le scandale dans ceux-là, songe à la gloire dont brillent ceux-ci. Oui, il en est qui ont trébuché, mais il en est bien plus qui sont restés fermes, qui se sont préparé de grandes récompenses, et n'ont cédé ni à la puissance des méchants qui leur dressaient des piéges, ni à la difficulté des temps. Que ceux qui ont été scandalisés se l'imputent à eux-mêmes, puisque trois enfants arrachés du milieu des prêtres, éloignés du temple et de l'autel, vivant au milieu d'un pays barbare où aucune pratique de la loi n'était observée, ont pourtant observé avec une scrupuleuse exactitude toutes les prescriptions de cette loi. Il en est de même de Daniel et de mille autres : mais tandis que les uns, même réduits en esclavage, ont préservé leur foi de toute atteinte, il en est d'autres qui, restant chez eux et jouissant de tous les avantages de la patrie, se sont heurtés, sont tombés et ont été condamnés.

12. Si tu cherches à savoir pourquoi le scandale est permis, si, ne t'inclinant pas devant les raisons cachées des conseils de Dieu, tu t'efforces de satisfaire sur tous les points ton inquiète curiosité, de questions en questions combien d'autres difficultés ne vas-tu pas te proposer ? Tu voudras savoir pourquoi Dieu a laissé les hérésies se produire, le diable et les démons nous tenter, les méchants entraîner dans leur chute beaucoup d'entre nous, et, ce qui résume tout, pourquoi l'antechrist s'avance, lui dont le pouvoir est tel pour tromper, que, dit le Sauveur, il irait jusqu'à séduire, s'il était possible, les justes eux-mêmes. (Matth. XXIV, 24.) Mais il ne faut pas se poser ces questions ; en toutes choses rapportons-nous-en à la sagesse incompréhensible de Dieu. Car, quand mille vagues, mille tempêtes l'assailleraient, celui qui se tient ferme plein d'une mâle assurance, non-seulement ne sera pas atteint, mais même deviendra plus fort, tandis que l'homme faible et sans consistance, qui n'a qu'une mollesse négligente tombe souvent, même sans être poussé par personne. Si pourtant tu veux une explication, écoute celle que nous connaissons. Il en est assurément bien d'autres qui sont connues de Celui dont la providence nous gouverne par des voies si différentes et si variées : pour celle que nous connaissons, la voici. Le scandale, disons-nous, est permis pour que les récompenses réservées aux âmes fortes et vertueuses ne perdent rien de leur éclat : c'est ce que nous enseigne Dieu lui-même lorsque, parlant à Job, il lui dit : *Si je t'ai répondu, crois-tu que ce soit pour autre chose que pour faire briller ta vertu ?* (Job, XL, 3.) Paul dit également : *Il faut qu'il y ait même des hérésies afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* (I Cor. XI, 19.) Lorsque tu l'entends dire : *Il faut qu'il y ait des hérésies,* ne crois pas que l'Apôtre parle ainsi pour nous engager à être hérétiques, loin de toi cette pensée ; mais il annonce ce qui doit arriver et il prédit l'avantage qu'en retirent les fidèles attentifs et vigilants : car, dit-il, c'est alors que votre vertu paraîtra dans tout son éclat à vous qui ne vous serez pas laissé tromper. Outre cette considération, Dieu a encore permis pour un autre motif qu'il y eût des méchants : c'est pour qu'ils ne fussent pas privés des avantages qu'ils retirent de leur conversion ; c'est ainsi qu'ont été sauvés l'apôtre Paul, le bon larron, la femme de mauvaise vie, le publicain et mille autres. Si, avant leur conversion, ils avaient été enlevés de ce monde, aucun d'eux n'eût été sauvé. Quant à la venue de l'antechrist, Paul en donne encore une autre raison, quelle est-elle? c'est que les Juifs n'auront ainsi à se couvrir d'aucune défense. De quel pardon en effet, pourraient-ils être dignes, eux qui n'ont pas reçu le Christ, en qui ils devaient croire ? C'est pour-

quoi l'Apôtre dit : *De la sorte seront condamnés tous ceux qui n'ont point cru à la vérité*, c'est-à-dire au Christ, *mais qui ont estimé l'injustice* (II Thess. II, 11), c'est-à-dire l'antechrist. Ils prétendaient en effet qu'ils ne croyaient pas en lui parce qu'il se proclamait Dieu. *Nous te lapidons*, disent-ils, *parce qu'étant homme, tu te fais Dieu.* (Jean, X, 33.) Pourtant ils l'avaient entendu attribuer une grande puissance au Père, il leur avait annoncé qu'il venait avec la permission de son Père, et il en avait donné beaucoup de preuves. Comment donc s'excuseront-ils, lorsqu'ils auront accueilli l'antechrist, qui, lui aussi se dira Dieu, mais qui, bien loin de parler du Père, n'en fera pas même mention. Aussi, le Christ au milieu des reproches qu'il leur adresse, leur fait-il cette prédiction : *Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez* (Jean, V, 43) ; voilà pourquoi le scandale est permis. Que si tu mets en avant ceux qui ont été scandalisés, je t'opposerai ceux qui ont brillé d'une plus grande gloire, et je te dirai qu'il ne fallait pas qu'à cause de la négligence et de la paresse de ceux qui ne peuvent pas être attentifs et vigilants, et gagner ainsi d'innombrables couronnes, les récompenses réservées aux justes, perdissent de leur éclat. Supprimez en effet ces occasions de combattre et de vaincre, et vous faites tort aux justes ; donnez-les, et si les faibles ne s'en tirent pas sans blessure, ils ne peuvent du moins en accuser qu'eux-mêmes : pour les convaincre de leur faute et la leur reprocher, ils ont l'exemple de ceux, qui non-seulement n'ont pas été scandalisés, mais qui même sont sortis de la lutte plus glorieux et plus forts.

13. Dis-moi, je t'en prie, de quels prêtres Abraham a-t-il eu le secours? de quels docteurs pouvait-il consulter les lumières? par qui a-t-il été catéchisé, exhorté, conseillé? Il n'y avait pas alors d'Ecriture, de loi, de prophètes, ni rien de semblable; il naviguait sur une mer qui n'avait pas encore été ouverte, il marchait dans une voie qui n'avait pas été frayée, bien plus, il était né d'une famille et d'un père impies. Malgré tant de désavantages qu'il avait sur nous, il n'a pas chancelé. Voyez au contraire de quel éclat a brillé sa vertu! ce qu'après un si long temps, après les prophètes, après la loi, ce qu'après une si longue instruction, confirmée par tant de preuves, par tant de prodiges, le Christ a dû enseigner aux hommes! Abraham en avait, beaucoup de siècles avant, donné l'exemple; il a montré une charité ardente et sincère, a méprisé les richesses, il a été plein de sollicitude pour tous ceux qui lui étaient unis par le sang, il a foulé aux pieds tout faste, il a rejeté loin de lui toute mollesse et tout relâchement, et il a vécu avec plus d'austérité que les moines qui habitent maintenant sur le sommet des montagnes. En effet, il n'avait pas de maison, et c'était un toit de feuillage qui abritait et couvrait la tête de ce juste; étranger dans la terre qu'il habitait, il n'en avait pas moins de zèle à accorder l'hospitalité, et tout étranger qu'il était sur cette terre étrangère, il s'employait chaque jour à recevoir et à soigner tous ceux qui pouvaient voyager à l'heure du midi, il les servait de ses propres mains, et se faisait aider par sa femme dans cette noble occupation. Que n'a-t-il pas fait pour son neveu, bien que celui-ci se fût mal comporté envers lui et qu'il eût voulu prendre la plus belle part dans le partage, et cela après que l'élection du Seigneur avait choisi Abraham! N'a-t-il pas versé le sang? n'a-t-il pas armé tous ses serviteurs? ne s'est-il pas jeté dans un danger manifeste? au temps où il lui fut ordonné de quitter son pays et d'aller dans une autre contrée, n'a-t-il pas obéi sur l'heure? n'a-t-il pas abandonné sa patrie, ses amis, ses proches, tous ceux qu'il connaissait? par soumission au commandement du Seigneur n'a-t-il pas délaissé des biens assurés? ne les a-t-il pas sacrifiés dans sa pensée à des biens incertains, tant il croyait aux promesses de Dieu, tant il avait toute la foi qui nous est prescrite! Après tout cela, comme la disette le faisait souffrir de la faim, et qu'il avait dû changer de pays une seconde fois, loin de se troubler et de s'effrayer, n'a-t-il pas montré la même obéissance, la même sagesse, la même constance? n'est-il pas allé en Egypte, et, docile à la voix de Dieu qui le lui ordonnait, ne s'est-il pas séparé de son épouse? n'a-t-il pas vu l'Egyptien la souiller autant qu'il a été en son pouvoir? n'a-t-il pas été frappé à l'endroit le plus sensible d'un coup plus terrible que la mort? Car, dis-moi, y a-t-il rien de plus affreux que de voir, après toute une vie de vertu, une femme à laquelle on est uni par les liens du mariage, livrée en pâture aux désirs effrénés d'un barbare, conduite dans le palais du roi, enfin déshonorée? Il est vrai que l'outrage n'a

pas été jusqu'au fait même, mais Abraham s'attendait à le voir consommé, il n'en supportait pas moins avec courage toutes les épreuves; ni le malheur ne pouvait l'abattre, ni la bonne fortune le gonfler d'orgueil, mais il conservait en toutes circonstances une admirable égalité d'âme. Ce n'est pas tout, lorsqu'il lui fut annoncé qu'il aurait un fils, son esprit ne lui montrait-il pas mille obstacles qui s'y opposaient? Mais n'a-t-il pas apaisé ses raisonnements, calmé leur tumulte, et brillé ainsi de tout l'éclat de la foi? Lorsqu'ensuite il reçut l'ordre d'offrir son fils en holocauste, n'a-t-il pas mis à le mener au sacrifice tout l'empressement qu'il aurait mis à le marier, à le conduire au lit nuptial? n'a-t-il pas pour ainsi dire dépouillé sa nature et cessé d'être homme? n'a-t-il pas offert au Seigneur un sacrifice nouveau et extraordinaire? n'a-t-il pas, à lui seul, supporté tout le poids de la lutte, sans vouloir appeler à son aide sa femme, son esclave ou tout autre? Il savait, oui, il savait clairement combien était profond le précipice qui s'ouvrait sous ses pieds, combien lourd le fardeau qui lui était imposé, combien terrible le combat qu'il allait soutenir, et c'est parce qu'il le savait qu'il a voulu parcourir seul toute la carrière, qu'il l'a parcourue, qu'il a combattu, qu'il a remporté la couronne, qu'il a été proclamé vainqueur. Quel prêtre lui a enseigné cette foi? quel docteur? quel prophète? aucun; mais, comme il avait une âme forte, il s'est suffi à lui-même en toute occasion.

Que dire de Noé? quel prêtre, quel docteur, quel maître l'a instruit? N'a-t-il pas, par ses seules forces, alors que tout l'univers était rempli de crimes, suivi une voie tout opposée à celle qu'il voyait suivre? n'a-t-il pas cultivé la vertu? n'a-t-il pas brillé d'un tel éclat au milieu des hommes, qu'il a pu sortir lui-même sain et sauf de la ruine commune de toute la terre, et, par sa sublime vertu, arracher beaucoup d'autres que lui aux dangers qui les menaçaient? De qui a-t-il appris à être juste, à être parfait? De quel prêtre, de quel docteur a-t-il reçu l'enseignement? D'aucun que tu puisses citer. Voyez au contraire son fils! bien qu'il ait eu sous les yeux, pour l'instruire sans cesse, la vertu d'un tel père, bien qu'il ait entendu les leçons que Noé lui donnait par ses actions comme par ses paroles, bien qu'il ait eu pour l'exhorter la voix puissante des événements, celle de la perte du genre humain, celle du salut de sa famille, il se montra cependant coupable envers lui, se moqua de sa nudité, et la livra à la risée. (Gen. IX, 22.) Ne vois-tu pas qu'on a toujours besoin d'avoir une âme forte et généreuse?

Mais parlons de Job. Dis-moi, quels prophètes avait-il entendus? quel enseignement avait-il reçu? aucun. Cependant, quoique privé de ces secours, il s'est montré d'une scrupuleuse exactitude dans l'observation de tous les devoirs. Il a partagé avec les pauvres tous ses biens, il a fait plus; il a mis son corps à leur service, car il recevait les voyageurs, et sa maison leur appartenait plus qu'au possesseur lui-même. Il employait la vigueur de son corps à défendre les opprimés; par la sagesse et la modération de sa parole, il réduisait au silence les calomniateurs; enfin, il faisait briller dans toutes ses actions une conduite vraiment évangélique. En effet, le Christ dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit* (Matth. V, 3)! et c'est ce dont Job a montré la vérité par tout ce qu'il a fait. *Si j'avais dédaigné*, dit-il, *de faire droit à mon serviteur et à ma servante, quand ils ont contesté avec moi, qu'eussé-je fait, quand le Dieu fort se serait levé? et quand il m'aurait demandé compte, que lui aurais-je répondu? Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère, n'a-t-il pas fait aussi celui qui me sert? Nous avons été formés de même dans le sein maternel.* (Job, XXXI, 13-15.) *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre!* (Matth. V, 4.) Qui a donc été plus doux que celui dont ses serviteurs disaient : *Qui nous donnera de sa chair? nous n'en saurions être rassasiés* (Job, XXXI, 31), tant ils avaient pour lui un ardent amour! *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*! (Matth. V, 5.) Ce mérite ne lui a pas manqué plus que les autres. Ecoute-le en effet : *Quand j'ai péché volontairement, ai-je redouté la foule du peuple pour ne pas raconter mon iniquité?* (Job, XXXI, 33-34.) Un homme ainsi disposé devait évidemment verser une grande abondance de larmes. *Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice*! (Matth. V, 6.) Tu vois que cette parole s'est admirablement vérifiée en lui. *J'ai brisé*, dit-il, *les mâchoires de l'injuste, et je lui ai arraché la proie d'entre les dents.* (Job, XXIX, 17.) *Je m'étais revêtu de la justice; mon équité était comme un manteau qui me servait de vêtement.* (Ibid. 14.) *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils*

obtiendront eux-mêmes miséricorde! (Matth. v, 7.) Or, Job a été miséricordieux non-seulement en donnant son bien, en couvrant les nus, en nourrissant les affamés, en secourant les veuves, en défendant les orphelins, en portant remède aux blessés, mais aussi en compatissant dans son âme à toutes les souffrances. *Car*, dit-il, *j'ai pleuré sur toutes les infirmités, et j'ai gémi chaque fois que j'ai vu un homme dans la nécessité.* (Job, xxx, 25.) En effet, comme s'il avait été le père de tous les infortunés, il venait en aide au malheur des uns, il pleurait sur le malheur des autres, et se montrait miséricordieux en paroles et en actes, par sa compassion et par ses larmes; il employait tous les moyens pour relever ceux qui étaient accablés de maux et il était pour tous les faibles comme un port hospitalier. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*! (Matth. v, 8.) Cela s'est encore vérifié en lui avec éclat. Ecoute en effet le témoignage que lui rend le Seigneur : *Il n'a point d'égal sur la terre cet homme intègre et droit, qui craint Dieu et se détourne du mal.* (Job, xviii.)

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux! (Matth. v, 10.) C'est ainsi qu'il a triomphé dans beaucoup de combats et remporté un grand nombre de couronnes. Ce n'étaient pas les hommes qui le tourmentaient, c'est le démon, ce principe de tous les maux, qui, après avoir fait avancer toutes les machines de guerre, l'assaillit, le chassa de sa demeure et de sa patrie, le jeta sur le fumier, lui enleva toutes ses richesses, tous ses enfants, la santé même, et le tortura par les douleurs de la faim. Ensuite plusieurs de ses amis lui prodiguèrent l'insulte et rouvrirent toutes les blessures de son âme. *Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux.* (Matth. v, 11, 12.) Cette béatitude, il l'a encore obtenue, et avec quelle plénitude! En effet, ceux qui se trouvaient auprès de lui le déchiraient dans leurs paroles; ils prétendaient que son châtiment n'était pas assez grand pour ses fautes, ils l'accablaient d'interminables accusations et ourdissaient contre lui le mensonge et la calomnie. Job les arracha pourtant au péril que Dieu avait déjà suspendu sur leurs têtes, et ne leur fit aucun reproche pour les injures qu'ils lui avaient adressées. Car là il a suivi ce précepte : *Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent.* (Matth. v, 44.) Il les a aimés en effet, il a prié pour eux, il a apaisé la colère de Dieu, et il a racheté leurs fautes. Cependant ni prophètes, ni évangélistes, ni prêtres, ni docteurs, personne enfin ne l'avait exhorté à la vertu. Vois-tu de quel prix est une âme généreuse, et combien elle se suffit à elle-même dans la pratique du bien, même lorsque personne ne lui donne ses soins? Bien plus, il avait eu pour ancêtres des hommes sans piété et souillés de tous les crimes. Paul, parlant de son ancêtre Esaü, s'exprime ainsi : *Qu'il n'y ait pas de fornicateur et de profane comme Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un seul mets.* (Hébr. xii, 16.)

14. Maintenant, dis-moi, n'y a-t-il pas eu du temps même des apôtres mille scandales comme ceux dont tu te plains? Ecoute donc les paroles de l'apôtre Paul : *Tu sais que tous ceux qui sont d'Asie m'ont abandonné, du nombre desquels sont Phygelle et Hermogène.* (II Tim. i, 15.) Les docteurs ne vivaient-ils pas en prison? n'étaient-ils pas chargés de fers? ne souffraient-ils pas les derniers maux de la part et de leurs concitoyens et des étrangers? Est-ce qu'après eux et pour les remplacer, des loups dévorants ne sont pas entrés dans les bergeries? est-ce que Paul ne prédisait pas toutes ces souffrances aux pasteurs d'Ephèse qu'il avait fait venir à Milet? *Je sais*, dit-il, *qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront point le troupeau, et que d'entre vous-mêmes il se lèvera des hommes qui annonceront des choses pernicieuses afin d'attirer les disciples après eux.* (Act. xx, 29, 30.) Est-ce qu'Alexandre, l'ouvrier en cuivre, ne lui a pas fait souffrir mille maux, le poursuivant partout, l'attaquant, le combattant, le réduisant à une telle extrémité, qu'il en avertit son disciple Timothée, et lui dit : *Garde-toi aussi de lui, car il a fort résisté à nos paroles.* (II Tim. iv, 15.) Est-ce que toute la nation des Galates, corrompue par quelques faux frères, ne s'est pas portée au judaïsme? (Gal. ii, 4.) Au commencement même de la prédication de l'Evangile, voyez Etienne, cet homme dont la parole avait plus d'impétuosité que les fleuves, qui imposait silence à tous, qui fermait la bouche impudente des Juifs, qui ne

trouvait personne qui lui pût résister, qui portait le trouble dans tout le judaïsme, qui a remporté un insigne trophée et une victoire éclatante, et qui, si fort, si sage, si rempli de la grâce, a rendu tant de services à l'Eglise. Avant d'avoir pu prêcher longtemps, n'a-t-il pas été tout à coup saisi, condamné comme blasphémateur et lapidé? Et Jacques? n'a-t-il pas été, lui aussi, arraché dès son début à la carrière dans laquelle il commençait, pour ainsi dire, à prendre sa course? Hérode, pour faire plaisir aux Juifs, ne l'a-t-il pas livré au bourreau, lui, cette colonne, ce support de la vérité? (Act. xii, 2.) Combien d'hommes alors n'ont pas été scandalisés à la vue de ces événements! Mais ceux qui sont restés debout ont vu leur vigueur s'accroître. Ecoute en effet ce que dit saint Paul dans son épître aux Philippiens : *Je veux vous faire savoir, mes frères, que ce qui m'est arrivé, loin de nuire au progrès de l'Evangile, lui a plutôt servi, en sorte que plusieurs de nos frères en Jésus-Christ, encouragés par mes liens, ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer sans crainte la parole de Dieu.* (Phil. i, 12-14.) Vois-tu cette force, cette confiance, cette fermeté d'âme, ce dessein plein de sagesse? Ils voyaient le maître emprisonné, chargé de chaînes, torturé, frappé, accablé de mille maux, et non-seulement ils ne se scandalisaient pas, mais ils ne se troublaient même pas; au contraire, ils prenaient plus d'assurance, et les souffrances du maître leur inspiraient plus d'ardeur pour affronter les combats. Mais, m'objectes-tu, d'autres sont tombés? Je ne le nie pas, car il est naturel qu'à la vue de ces malheurs beaucoup d'esprits aient été abattus; mais, ce que j'ai déjà dit souvent, et ce que je ne cesserai jamais de répéter, je le redis encore : Ces hommes doivent imputer leur chute à eux-mêmes et non à la nature des choses. En effet, le Christ en quittant la terre nous a laissé cet héritage de souffrances lorsqu'il a dit : *Vous aurez à souffrir bien des afflictions dans le monde.* (Jean, xvi, 33.) Et ailleurs : *Vous serez menés devant les gouverneurs et devant les rois.* (Matth. x, 18.) Ailleurs encore : *Il viendra un temps où quiconque vous fera mourir croira faire une œuvre agréable à Dieu.* (Jean, xvi, 2.) C'est donc en vain que tu mets en avant ceux qui ont été scandalisés, car ces choses sont de tous les temps.

Mais qu'ai-je besoin de parler des souffrances des apôtres? Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui ont été scandalisés par la croix même de notre Maître commun, qui sont devenus plus méchants et plus audacieux, et qui, passant près du Sauveur, l'ont tourné en plaisanterie par ces paroles : *Celui qui détruit le temple de Dieu et le rebâtit en trois jours, ne peut se sauver lui-même! Si tu es Fils de Dieu, descends de la croix, et nous croirons en toi.* (Matth. xxvii, 40.) Cependant ils ne sauraient s'excuser en alléguant le scandale de la croix, car l'exemple du bon larron accuse tous ceux qui se sont rendus coupables de ce crime. Celui-ci en effet a vu Jésus crucifié, et non-seulement il n'en a pas été scandalisé, mais même il en a tiré une grande occasion de faire preuve de sagesse, et, s'élevant au-dessus de toutes les choses de ce monde, soulevé par les ailes de la foi, il a tourné toute sa pensée vers la vie future. Voyant le Juste attaché à la croix, frappé de verges, accablé d'outrages, abreuvé de fiel, couvert de crachats, tourné en dérision par toute une multitude, condamné par le juge, entraîné à la mort, il ne s'est scandalisé d'aucune de ces ignominies; au contraire, lorsqu'il eut contemplé le bois du supplice et les clous qui y étaient fichés, lorsqu'il eut entendu les insultes si outrageantes qu'adressait au Christ un peuple dépravé, il entra dans la bonne voie et dit à Jésus : *Souviens-toi de moi dans ton royaume!* (Luc, xxiii, 42.) Il fermait donc la bouche aux accusateurs, il confessait ses iniquités, il méditait sur la résurrection, et cela sans avoir vu ni les morts rendus à la vie, ni les lépreux guéris, ni la mer apaisée, ni les démons chassés, ni les pains multipliés, ni tous ces autres prodiges que le peuple juif avait eus sous les yeux, et qui ne l'avaient pourtant pas empêché de crucifier le Christ! Ainsi le bon larron le vit attaché à l'instrument du supplice et le reconnut Dieu, parla de son royaume, et médita sur la vie future; eux, au contraire, après l'avoir vu accomplir ses miracles, après avoir reçu l'enseignement qu'il leur donnait par ses paroles et par ses actions, non-seulement n'ont recueilli de là aucun fruit, mais même l'ont cloué à la croix et se sont précipités dans l'abîme le plus profond de la misère et de la ruine. Vois-tu comment les méchants et les lâches ne retirent aucune utilité des plus grands secours, et comment les bons et les vigilants font tourner à leur plus grand profit ce qui est pour les autres une occasion de scandale?

Cette vérité reçoit une nouvelle confirmation de la conduite opposée de Judas et de Job; car Judas n'a pu être sauvé même par le Christ, qui était venu pour racheter le monde, et Job n'a pu être blessé même par le démon, qui a causé la perte de tant d'hommes. Job, bien qu'il ait eu à souffrir mille maux, a gagné la couronne; Judas, après avoir vu des miracles, après en avoir fait lui-même, après avoir ranimé les cadavres et chassé les démons (car il avait ce pouvoir comme les autres apôtres), après avoir entendu Jésus parler tant de fois de son royaume et de son Père, après avoir participé à la sainte Cène, après avoir été admis à ce terrible repas, après avoir reçu du Maître une aussi grande part de bienveillance et de sollicitude que Pierre, Jacques et Jean... que dis-je? une bien plus grande part encore, puisque, outre les soins et les égards que le Christ lui prodiguait, il lui avait confié la garde du trésor des pauvres; Judas, dis-je, après tant de bienfaits, s'abandonna à sa fureur, laissa, par avarice, le démon entrer dans son cœur, devint traître dans son âme, et, consommant le plus grand des forfaits, vendit trente deniers un sang si précieux et livra son Maître par un baiser perfide. Que d'hommes, penses-tu, n'ont pas été scandalisés par cette trahison d'un disciple! De même, lorsque l'habitant du désert, le fruit d'une source stérile, le fils de Zacharie, celui qui a été jugé digne de donner le baptême à une tête si sainte et si redoutable et d'être le précurseur de son Maître; lors, dis-je, que Jean fut décapité et que sa tête fut le prix dont une femme impudique fit payer sa danse, que d'hommes alors, penses-tu, n'ont pas été scandalisés! Et pourquoi dire : *Alors?* Est-ce qu'aujourd'hui encore, après tant de temps écoulé, il n'y a pas des hommes que le récit de ces faits scandalise? Mais, ai-je besoin de parler de Jean, de sa prison, de son supplice? ai-je besoin de m'arrêter sur les serviteurs, quand il faut encore revenir au Maître lui-même?

15. La croix de Jésus, qui a relevé le monde tout entier, détruit l'erreur, mis le ciel sur la terre, coupé les nerfs de la mort, rendu l'enfer inutile, renversé la citadelle de Satan, fermé la bouche des démons, donné aux hommes la beauté des anges, ruiné les autels et abattu les temples des faux dieux, soufflé par toute la terre un esprit nouveau et inconnu, accordé à tous des biens infinis, les plus grands et les plus précieux des biens, la croix n'a-t-elle pas été pour beaucoup un scandale? Est-ce que Paul ne répète pas continuellement, sans aucune honte : *Pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Grecs.* (I Cor. I, 23.) Mais quoi donc! dis-moi : fallait-il que la croix ne parût pas, que ce redoutable sacrifice n'eût pas lieu, que tant de grandes choses ne se fussent pas accomplies, parce que de là naîtrait une occasion de scandale pour beaucoup, dans le présent, dans l'avenir, dans tous les temps? Quel est l'homme assez insensé, assez égaré, qui l'osera soutenir? De même donc que, pour cette époque, il ne faut pas tenir compte de ceux qui ont été scandalisés, quel que soit leur nombre, mais de ceux qui ont été sauvés, qui ont été vertueux, et qui ont recueilli le fruit d'une telle sagesse (qu'on ne nous dise pas, en effet, qu'on peut leur opposer ceux qui ont été scandalisés, puisque, s'ils l'ont été, ils doivent se l'imputer à eux-mêmes) : ainsi devons-nous faire également pour le temps présent. Le scandale, en effet, nous vient non de la croix, mais de la démence de ceux qui se scandalisent. C'est pourquoi Paul ajoute : *Mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, le Christ est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu.* (Ibid. 24.) Le soleil lui-même ne blesse-t-il pas les yeux débiles? Mais quoi! fallait-il, pour cela, que le soleil ne fût pas créé? Le miel ne paraît-il pas amer aux malades? Fallait-il donc, pour cela, nous en priver? Les apôtres eux-mêmes n'ont-ils pas été pour les uns une odeur mortelle qui leur a donné la mort, et pour les autres une odeur vivifiante qui leur a donné la vie? (II Cor. II, 16.) Parce qu'il en est qui sont morts, fallait-il donc que les vivants fussent privés des soins de tels docteurs? La venue même du Christ, le salut, la source des biens, la vie, le principe de mille admirables bienfaits, pour combien d'hommes n'a-t-elle pas été un fardeau? à combien n'a-t-elle pas enlevé toute excuse et tout pardon? N'entends-tu pas ce que le Christ dit des Juifs : *Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché.* (Jean, XV, 22.) Quoi donc! parce que la venue du Christ a rendu leurs crimes sans excuse, fallait-il qu'à cause de ceux qui ont mal usé d'un si grand bien, elle n'eût pas lieu? Qui l'oserait dire? Personne assurément, non, personne, même

parmi ceux qui ont perdu le jugement. De même, dis-moi : pour quelle multitude les Ecritures n'ont-elles pas été une pierre d'achoppement? Combien d'hérésies n'ont pas, grâce à elles, trouvé l'occasion de se produire? Fallait-il que, pour ceux qui ont été scandalisés, les livres saints fussent détruits ou n'eussent point paru dès le principe? Non, certes; il fallait, au contraire, qu'ils fussent donnés pour ceux qui en devaient faire leur profit. Que ceux-là, en effet (car je ne cesserai pas de répéter les mêmes choses), que ceux-là s'imputent à eux-mêmes leur scandale; mais, pour ceux qui devaient recueillir de là les plus beaux fruits, c'eût été un grand tort qui leur eût été fait, si, à cause de la démence et de l'assoupissement des autres, eux, qui devaient trouver dans ces biens de grands avantages, avaient été privés de tels bienfaits. Ne me parle donc pas de ceux qui se sont perdus; car, ainsi que je l'ai dit ailleurs, aucun de ceux qui ne se font pas de mal à eux-mêmes ne reçoit jamais des autres aucun mal, quand même il courrait risque de la vie.

16. Quel sort a-t-il été fait au juste Abel, dis-moi, lorsque, tué par la main de son frère, il fut frappé d'une mort violente et prématurée? N'y a-t-il pas gagné bien plutôt? n'a-t-il pas ainsi obtenu une couronne plus brillante? Quel sort à Jacob, lorsque son frère lui fit endurer tant de misères, et que, expatrié, fugitif, étranger, esclave, il fut réduit à la faim la plus cruelle? Quel sort, à Joseph, lorsqu'il fut également sans pays, sans patrie, et que, courbé sous le joug d'un maître, il fut chargé de chaînes, courut risque de subir les derniers supplices, et supporta soit dans son pays, soit en Egypte, de si odieuses calomnies? Quel sort à Moïse, lorsqu'il fut mille fois lapidé par un peuple si nombreux, et qu'il vit ceux qu'il avait comblés de bienfaits lui dresser des embûches? Quel sort aux prophètes, lorsque les Juifs les accablèrent de tant de maux? Quel sort à Job, lorsque le démon l'attaqua avec toutes ses machines de guerre? Quel sort aux trois enfants? Quel sort à Daniel, lorsqu'il fut menacé de perdre la vie, la liberté, et de souffrir les plus cruels tourments? Quel sort à Elie, lorsque, pressé par la pauvreté la plus horrible, il fut chassé de sa maison, et que, fugitif, il habita les déserts, toujours errant dans des contrées étrangères? Quel sort à David, lorsqu'il eut tant à se plaindre de Saül et ensuite de son propre fils? Dans ces malheurs extrêmes, n'a-t-il pas brillé d'un plus grand éclat qu'au sein de la bonne fortune? Quel sort à saint Jean, lorsqu'il fut jeté dans la mer? Quel sort aux apôtres, lorsqu'ils ont été, ceux-ci précipités dans les flots, ceux-là livrés à d'autres supplices? Quel sort aux martyrs, lorsqu'ils ont rendu l'âme au milieu des tourments? Si tous ces justes ont jamais jeté un grand éclat, n'était-ce pas surtout lorsqu'ils étaient calomniés, lorsqu'ils étaient environnés de piéges, lorsqu'ils supportaient courageusement toutes les souffrances sans faiblir?

17. Tout en glorifiant notre Maître commun pour tous ses autres bienfaits, ne le glorifierons-nous pas, ne le célébrerons-nous pas, ne l'admirerons-nous pas surtout pour sa croix et pour la mort ignominieuse qu'il a subie? D'un bout à l'autre de ses écrits, saint Paul ne nous donne-t-il pas, pour preuve de l'amour que Dieu nous porte, cette mort qu'il a acceptée pour des hommes si criminels? Il passe sous silence, le ciel, la terre, la mer et toutes les autres choses que le Christ a faites pour notre utilité et notre soulagement, et d'un bout à l'autre il nous présente sa croix. *Dieu a fait éclater son amour envers nous, en ce que Jésus-Christ, lorsque nous étions encore pécheurs, est mort pour nous.* (Rom. v, 8-9.) Ensuite il nous inspire les plus belles espérances par ces paroles : *Car si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, combien plus, étant déjà réconciliés, ne serons-nous pas sauvés par sa vie?* N'est-ce pas ce qui rend l'Apôtre si glorieux et si fier? n'est-ce pas pour cela qu'il tressaille et bondit d'allégresse? Ecoutez ce qu'il écrit aux Galates : *Dieu me garde de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Gal. vi, 14.) Pourquoi t'étonner que Paul bondisse et tressaille de joie, et qu'il se glorifie? Ne sais-tu pas que celui même, qui a souffert ces maux, dit de sa croix que c'est une gloire. *Mon Père*, s'écrie-t-il, *Voici l'heure : glorifie ton fils.* (Jean, xvii, 1.) L'apôtre qui a rapporté ces paroles, disait : *Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.* (Jean, vii, 39.) Par ces mots il appelait la croix une gloire. Aussi, lorsqu'il a voulu montrer l'amour que Dieu nous porte, qu'a-t-il dit? A-t-il mis en avant des miracles, des signes, des prodiges? Nulle-

ment. C'est la croix qu'il met sous nos yeux et il s'exprime ainsi : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* (Jean, III, 16.) Paul dit de son côté : *Comment celui qui n'a point épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, ne nous donnera-t-il point toutes choses aussi avec lui ?* (Rom. VIII, 32.) Lorsqu'il veut conduire à l'humilité, c'est encore de la croix qu'il tire son exhortation, écoutez : *S'il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelqu'union dans la participation d'un même esprit, s'il y a quelque tendresse et quelque compassion parmi vous, rendez ma joie parfaite vous tenant tous unis ensemble, n'ayant tous qu'un même courage, une même âme et les mêmes sentiments ; et ne faites rien par un esprit de contestation ou de vaine gloire, mais que chacun par humilité croie les autres plus excellents que soi-même.* (Phil. II, 1-3.) Il ajoute aussitôt après ce conseil : *Ayez les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ, le quel, ayant la forme de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme de serviteur, en se rendant semblable aux hommes et en étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors ; il s'est rabaissé lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.* (Ibid. 5-8.) Ailleurs, recommandant la charité, voici comment il s'exprime : *Aimez-vous comme Jésus nous a aimés, lui qui s'est offert à Dieu pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur.* (Eph. V, 2.) Parlant de la mutuelle affection qui doit unir les époux aux épouses, il dit : *Vous, maris, aimez vos femmes comme Jésus a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle.* (Ibid. 25.) Jésus montre lui-même avec quelle ardeur il souhaitait sa passion ; car lorsque le prince des apôtres, le fondement de l'Eglise, le choryphée du chœur des disciples, lui eut dit par ignorance : *A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point* (Matth. XVI, 22-23), écoute quel nom il lui donna : Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale. Par l'exagération de ce reproche il montre avec quelle ardeur il se portait à la mort. De plus il a voulu que sa résurrection s'accomplît loin des regards et dans l'ombre, laissant à l'avenir le soin de la prouver ; mais pour la croix, c'est au milieu de la ville, au milieu d'une fête, au milieu du peuple hébreu, c'est en présence des juges de deux tribunaux, du tribunal romain et du tribunal juif, et au moment même où la solennité pascale avait rassemblé toutes les tribus, c'est en plein jour, c'est sur le théâtre où se portait toute la terre qu'il l'a supportée ; et, comme ceux-là seuls qui étaient présents, pouvaient voir son supplice, il ordonna au soleil de se couvrir de ténèbres, pour apprendre ainsi à tout l'univers ce qu'il osait endurer. Cependant, je le répète, sa mort a été pour beaucoup une pierre d'achoppement. Mais il faut considérer, non ceux qu'elle a perdus, mais ceux qu'elle a sauvés, ceux qu'elle a relevés. Pourquoi donc t'étonnes-tu, si dès cette vie la croix a un tel éclat que Jésus la nomme une gloire, et que l'Apôtre s'en fasse un titre d'orgueil ? Tu le sais : dans ce jour terrible et effroyable, où le Sauveur viendra dans toute sa gloire, où il paraîtra environné de la gloire de son Père, où le redoutable tribunal se dressera pour le jugement, où toute la race humaine comparaîtra devant lui, où les flots bouillonneront avec un bruit tumultueux, où les anges et les esprits célestes déploieront du haut du ciel et rangeront autour de lui leurs escadrons serrés, où les mille récompenses de la vertu victorieuse se montreront aux yeux, où les uns auront la splendeur du soleil, où d'autres brilleront comme des étoiles, où enfin s'avanceront les cohortes des martyrs, les chœurs des apôtres, les légions des prophètes et toute l'armée des hommes vertueux : ce jour-là il viendra dans sa splendeur et sa magnificence, portant en ses mains la croix qui enverra de toutes parts des rayons éclatants. *Alors*, dit-il en effet, *le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière, mais le signe de la croix paraîtra.* (Matth. XXIV, 30.) O éclat de la passion ! ô pure lumière de la croix ! le soleil s'obscurcit, et les étoiles tombent comme des feuilles, mais la croix brille plus éclatante que tous ces astres et remplit de ses rayons tout le ciel ! Vois-tu comme le Seigneur en est fier ! Vois-tu comment il déclare que cette croix fait sa gloire, lorsque dans le jour du jugement il la montre environnée de tant de splendeur à tout l'univers ?

18. Si donc tu vois des hommes qui se scan-

dalisent de ce qui arrive, pense d'abord à ceci : c'est que le scandale leur vient non des événements mais de leur propre faiblesse, comme le prouvent ceux qui ne se sont pas perdus. Considère ensuite que beaucoup d'hommes ont, grâce à leurs épreuves, brillé d'un plus grand éclat, glorifiant Dieu et lui rendant grâce avec la plus vive ardeur pour tous les maux qu'il leur envoyait. Tourne donc tes yeux non sur ceux qui sont tombés, mais sur ceux qui sont restés fermes et inébranlables, et ont même ainsi gagné une nouvelle vigueur, non sur ceux qui se sont troublés, mais sur ceux qui ont dirigé droit leur navire ; ils sont beaucoup plus nombreux que ceux qui ont été emportés loin de la bonne voie, mais quand ils leur seraient de beaucoup inférieurs en nombre, un seul juste accomplissant les commandements de Dieu a plus de prix que mille prévaricateurs.

19. Pense à tous ceux qui ont obtenu la couronne du martyre : les uns ont été battus de verges, les autres ont été jetés en prison, ceux-ci ont été chargés de chaînes comme des malfaiteurs, ceux-là ont été chassés de leur patrie, d'autres ont perdu leurs biens, d'autres ont dû quitter leur pays pour vivre sur une terre étrangère, d'autres ont donné leur vie, soit réellement, soit par l'intention. Lorsqu'ils voyaient les lances préparées, les glaives aiguisés, que chaque jour ils étaient sous le coup de nouvelles menaces, et que les magistrats, respirant la colère, leur présentaient la mort et mettaient devant leurs yeux toutes sortes de tortures et de supplices, ils n'ont pas cédé, ils n'ont pas succombé, mais ils sont restés inébranlables comme sur le roc et ont mieux aimé tout faire et tout souffrir plutôt que de partager l'iniquité de ceux qui osaient se souiller de tant de crimes. Ce ne sont pas seulement des hommes qui ont supporté les douleurs, mais même des femmes, car ces femmes elles-mêmes s'armèrent pour ce combat et montrèrent souvent un courage plus viril que les hommes, et non-seulement des femmes, mais encore des adolescents et des enfants. Dis-moi : tout ce peuple de martyrs a-t-il donc été peu utile à l'Eglise ? Tous ceux-là en effet ont été martyrs, car ce nom n'appartient pas seulement à ceux qui, conduits devant les juges, ont refusé de sacrifier aux idoles et ont été conduits au supplice, mais aussi à tous ceux qui ont volontairement accepté toute souffrance pour plaire à Dieu en quelque chose que ce fût. Même, si l'on y fait attention, on verra que ces derniers ont plus de mérite que les premiers. En effet, on ne peut pas mettre sur la même ligne celui qui, ayant à choisir entre les tourments et la perte éternelle de son âme, accepte toutes les douleurs et celui qui, pour ne pas se perdre, souffre pour un moindre bien les mêmes tourments. Que la couronne du martyre soit cueillie non-seulement par ceux qui ont été conduits au supplice, mais encore par ceux qui s'y sont disposés, qui s'y sont tenus prêts ; que la gloire du martyre soit plus grande, comme je viens de le dire, pour celui qui s'est résigné à souffrir pour un intérêt moins considérable, c'est ce que je vais essayer de prouver par le témoignage de saint Paul. Après avoir commencé à énumérer tous ceux qui ont été illustres dans les temps anciens, après avoir nommé tout d'abord Abel et ensuite Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, David, Samuel, Elie, Elisée, Job, il ajoute ces paroles : *Puis donc que nous sommes environnés d'une telle nuée de martyrs.* (Hébr. XII, 1.) Cependant ceux qu'il vient de citer n'ont pas tous été tués, il n'en est pas même un seul qui l'ait été, à l'exception de deux ou de trois, d'Abel par exemple et de Jean, mais tous les autres sont morts de mort naturelle. Encore Jean n'a-t-il pas été sacrifié pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux. Il n'a pas été conduit à l'autel, il n'a pas été traîné devant une idole, mais il a été mis à mort pour un seul mot. C'est pour avoir dit à Hérode : *Il ne t'est point permis d'avoir la femme de ton frère Philippe* (Matth. XIV, 4), qu'il a été jeté en prison, puis décapité. Mais si, pour avoir attaqué une union illégitime autant qu'il a été en lui (en effet, il n'a pas corrigé les coupables, il n'a fait que parler, et il n'a pas pu empêcher ce commerce adultère) ; si, dis-je, pour n'avoir fait que parler, sans s'être porté à rien de plus, il est regardé comme martyr et comme le premier des martyrs par cela seul qu'on lui a coupé la tête : comment ceux qui se sont offerts à tant de morts ; qui ont résisté, non plus à Hérode, mais à des princes maîtres de toute la terre ; qui ont non plus combattu une union illégitime, mais pris en main la défense des lois de la patrie et des réglements de l'Eglise contre ceux qui les attaquaient et qui ont montré soit dans leurs paroles soit dans leurs actions la

plus grande assurance; comment ceux qui, hommes, femmes ou enfants, ont souffert la mort chaque jour, ne mériteraient-ils pas mille fois d'être portés au nombre des martyrs? Abraham n'a pas en réalité immolé son fils, il ne l'a sacrifié que par la seule intention de sa volonté, et cependant n'a-t-il pas entendu la voix céleste lui dire : *Tu n'as point épargné ton fils, ton fils chéri, pour moi?* (Gen. XXII, 12.) Ainsi donc la seule intention, lorsqu'elle est d'une vertu parfaite, gagne toujours une couronne tout entière. Mais si Abraham, pour n'avoir pas épargné son fils, a été glorifié ainsi, vois quelle récompense recevront ceux qui ne se sont pas épargnés eux-mêmes, ceux qui, non pas pendant un jour ou deux, mais durant toute leur vie, sont restés à leur rang dans le combat, malgré les outrages, les injures, les misères, les calomnies qu'ils essuyaient. Ce n'est pas là un mérite de peu de prix; aussi comme saint Paul admire cette conduite dans l'épître où il dit : *D'un côté vous avez été exposés en vue de tout le monde à des opprobres et à des persécutions, et de l'autre vous avez pris part aux maux de ceux qui étaient ainsi traités!* (Héb. x, 33.)

Est-il besoin de rappeler ceux qui, hommes ou femmes, non-seulement mouraient eux-mêmes, mais excitaient encore le courage de ceux qui supportaient les combats qu'ils avaient soutenus? L'Apôtre leur accorde également un juste tribut d'éloges. En effet, enflammés par leurs paroles, combien de fidèles n'ont pas donné leurs biens, pour apporter quelque soulagement aux cruelles souffrances des prisonniers et des exilés! Ils se voyaient avec plaisir ravir ainsi leurs richesses, selon l'expression de saint Paul. D'autres en vinrent à subir, ceux-ci l'exil, ceux-là la mort même. Ainsi les supplices enrichissent l'Eglise de tels trésors, lui donnent de tels biens et de tels avantages, de telles ressources ! Ceux qui auparavant étaient adonnés tout entiers aux théâtres, maintenant devenus plus ardents que la flamme, gagnent les déserts et changent en églises les vallons et les montagnes ! Personne ne conduit le troupeau, et les brebis remplissent les fonctions des pasteurs, et les soldats s'acquittent de l'emploi du général tant ils montrent d'assurance et de courage, et ont tous la même ardeur, le même zèle, la même activité à serrer leurs rangs! N'y a-t-il pas de quoi être frappé d'étonnement et d'admiration en voyant comment tout a si bien prospéré dans de telles circonstances? Car je ne parle pas seulement de ceux qui suivaient le droit chemin, mais aussi d'un grand nombre d'hommes, qui, passionnés jusqu'à la folie pour les théâtres et les jeux du cirque, puis saisis tout à coup d'un zèle plus ardent que la flamme, ont rejeté toute leur ancienne démence, ont marché pour ainsi dire à travers les glaives, ont été pleins d'assurance en face des magistrats, ont méprisé les tourments, ont ri des menaces, et ont montré ainsi quelle est la force de la vertu et comment l'homme le plus pervers, s'il se repent et se convertit, peut s'élever jusqu'à la voûte des cieux. Lors donc que tu vois tant de récompenses, tant de couronnes toutes tressées, et de tels enseignements répandus par toute la terre, d'où, je t'en prie, te viendrait le scandale? Il te vient, dis-tu, de ceux qui ont péri. Mais je l'ai dit et je ne cesserai pas de le répéter, que ceux-là s'imputent à eux-mêmes la cause de leur perte! Car nos paroles n'ont pas voulu prouver autre chose. Mais je vais montrer un nouvel avantage qui résulte de leur scandale. Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui se couvrent du masque de la piété? combien, qui ont une douceur d'emprunt? combien, qui étaient regardés comme de grands hommes et qui ne l'ont plus été, lorsque tout à coup, à notre époque, ils ont été dévoilés, que leurs fraudes ont été mises à nu, qu'enfin ils ont paru ce qu'ils étaient, et non ce qu'ils voulaient paraître par hypocrisie et par tromperie? Il n'est pas peu utile à ceux qui veulent attendre, il leur est au contraire grandement avantageux de reconnaître ceux qui se sont couverts de la toison des moutons, pour qu'ainsi les loups ne passent plus confondus avec les véritables agneaux. Or cette époque est comme une fournaise qui a montré le cuivre caché dans la fausse monnaie, qui a fondu le plomb, qui a brûlé la mauvaise paille, qui a donné plus de prix aux métaux précieux. C'est ce que saint Paul faisait entendre par ces paroles : *Il faut qu'il y ait même des hérésies, afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* (I Cor. XI, 13.)

20. Ne te laisse donc pas scandaliser aujourd'hui ni par ce pasteur méprisable, qui s'est jeté sur le troupeau avec plus de férocité qu'un loup, ni par aucun magistrat, par aucun prince, si cruel qu'il puisse être. Rappelle-toi que de bien plus grands malheurs

ont affligé le temps des apôtres. Car l'empereur qui tenait alors le sceptre était, comme l'appelle saint Paul, un mystère d'iniquité, il avait parcouru toute la carrière du mal, il l'avait emporté sur tous en perversité, mais il n'a pu blesser ni l'Eglise, ni les hommes généreux, au contraire il ne leur a donné que plus d'éclat. Quant aux prêtres des juifs ils étaient si méprisables et si corrompus, qu'il fallait défendre au peuple d'imiter leur conduite : *Les scribes et les pharisiens*, dit Jésus, *sont assis sur la chaire de Moïse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront d'observer*, *mais ne faites pas comme ils font*. (Matth. XXIII, 2, 3.) Que peut-on imaginer de plus corrompu que des prêtres si pervers, qu'on pouvait se perdre en les imitant. Tels étaient à cette époque les puissants; et toutefois ceux qui brillaient par la foi, ceux que couronnait la vertu, n'ont reçu aucune blessure; au contraire leur gloire en a été plus grande. Il ne faut pas s'étonner de ce qui arrive aujourd'hui, car ceux qui sont vigilants et attentifs sont toujours éprouvés soit par leurs concitoyens, soit par les étrangers. Aussi Paul, voyant les nuées de dangers qui le menaçaient et craignant que quelques disciples n'en fussent effrayés, écrivait aux Thessaloniciens : *Je vous ai envoyé Timothée afin qu'aucun de vous ne soit ébranlé par ces afflictions; car vous savez vous-mêmes que nous sommes placés pour cela*. (I Thess. III, 2.) C'est comme s'il disait : Telle est notre vie, telle est la condition de l'institution apostolique; il nous faut souffrir mille maux. *Car*, dit-il, *nous sommes placés pour cela*. C'est que comme les denrées sont étalées pour être vendues, ainsi la vie apostolique est faite pour être accablée d'outrages, pour endurer les maux, pour ne jamais respirer, pour ne jamais avoir repos ni trêve. Mais ceux qui sont vigilants et attentifs non-seulement n'y trouvent aucun préjudice, mais même en retirent une grande utilité. Aussi l'Apôtre les admire-t-il, aussitôt qu'il sait qu'ils sont restés inébranlables dans la vertu ; aussi dit-il de plusieurs fidèles, qu'encouragés par ses liens et par ses fers, ils ont osé annoncer la parole de Dieu plus hardiment et sans crainte. Mais, dis-moi, ne parlerons-nous pas du temps de Moïse? Dieu n'a-t-il pas permis alors que dans un pays barbare des magiciens parussent revêtus du pouvoir de faire des miracles? Paul rappelle cet événement lorsqu'il dit : *Comme Jannès et Mambrès résistèrent à Moïse, de même ceux-ci résisteront à la vérité*. (II Tim. III, 8.) Ainsi toujours il y a eu des scandales, et toujours à leur occasion des couronnes ont été gagnées. Repasse-les dans ton esprit, mais ce n'est pas assez, pense aussi aux avantages dont ils ont été la source. Considère enfin qu'ils ont été permis pour plusieurs raisons qui nous échappent. Car il nous est impossible de tout savoir, et qu'ils doivent être suivis d'événements beaucoup plus heureux et de plus nombreux miracles. C'est ainsi que les commencements de Joseph ont été pénibles, et que pendant longtemps mille obstacles semblaient s'opposer complétement aux promesses; mais ensuite les faits vinrent dépasser toute espérance. Il en est de même pour l'époque de la passion; ce n'est pas tout d'abord, ce n'est pas dès le commencement, dès le principe que la croix porta ses fruits; elle fut alors un scandale, et il ne parut dans le moment même que quelques prodiges pour faire rentrer dans la bonne voie ceux qui s'étaient souillés d'un tel crime; encore disparurent-ils aussitôt. Car bien que le voile du temple se fût déchiré, que le soleil se fût obscurci, que les rochers se fussent fendus, cependant les miracles s'accomplirent dans l'espace d'un seul jour et furent bientôt oubliés du grand nombre. Ensuite c'est contraints de prendre la fuite, c'est affligés par les persécutions, par la guerre ouverte, par les embûches secrètes, c'est obligés de se tenir dans l'ombre et de se cacher, c'est tremblants de peur et poursuivis de pierres, que les apôtres prêchèrent la parole de Dieu. En ce temps-là les Juifs étaient très-puissants; or les Juifs les enlevaient, les poursuivaient, les déchiraient, les torturaient, et, comme les magistrats leur étaient favorables, chaque jour ils s'emparaient des apôtres et les livraient en spectacle par toute la ville. Mais qu'ai-je besoin de parler du peuple juif et des magistrats? Un simple faiseur de tentes, dont toute l'occupation était de coudre ensemble des peaux d'animaux, Paul enfin (et qu'y a-t-il de plus misérable qu'un faiseur de tentes?), avait tant de fureur et de cruauté qu'il entraînait par la force les hommes et les femmes, et les faisait mettre en prison. Cependant le crucifié le voyait et le laissait faire! Mais vois comment le persécuteur a ensuite surpassé tous les autres dans la foi, et comment sa conversion a brillé d'un plus grand éclat que le soleil

lui-même et a resplendi dans tout l'univers!

21. Si tu me demandes pourquoi, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, il y a tant de périls, tant d'afflictions, tant d'embûches, connais-en la cause. Cette cause, quelle estelle? C'est que cette vie est en quelque sorte un lieu d'exercice, un gymnase, un combat, une fournaise, un atelier pour la vertu. Les corroyeurs prennent les peaux qu'ils ont reçues, et tout d'abord les resserrent, les étendent, les battent, les frappent contre les murs et contre les pierres, et par mille préparations les rendent propres à recevoir la teinture, ensuite ils leur donnent une belle couleur; les orfèvres jettent l'or dans la fournaise, et le soumettent à l'action du feu pour le rendre plus pur; les maîtres de gymnastique exercent les athlètes par beaucoup de fatigues dans le lieu d'exercices, ils attaquent leurs élèves avec plus d'ardeur que des adversaires, afin qu'ayant acquis dans le gymnase toute la vigueur désirable ils brillent dans les luttes véritables, et sachent éviter de donner aucune prise à leurs ennemis : Dieu n'agit pas autrement sur nous dans cette vie lorsqu'il veut former l'âme à la vertu. Il la serre, il la fond, il la livre à l'épreuve du malheur, afin que les faibles et les lâches soient brisés dans cette étreinte, et que les hommes vertueux deviennent ainsi plus vertueux encore, ne se laissent pas prendre par les embûches du démon, par les filets de satan, et soient tous dignes de recevoir les récompenses éternelles. Car, dit le Seigneur, la vertu qui n'a pas été tentée, n'est pas une vertu éprouvée. Et Paul : *L'affliction produit la patience, et la patience, l'épreuve.* (Rom. v, 3, 4.) Pour nous donner plus de fermeté et de patience, Dieu veut donc qu'on puisse examiner de toute manière si nous sommes de bon aloi. C'est pour cette raison qu'il a laissé Job souffrir tous ses maux, afin qu'il parût plus éclatant; c'est pour cette raison qu'il a affligé les apôtres, afin qu'ils devinssent plus courageux et déployassent ainsi toutes leurs forces : assurément ce n'est point là une raison de peu de valeur. Aussi dit-il à Paul qui lui demandait de donner une fin, d'accorder une trève à ses maux : *Ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans la faiblesse.* (II Cor. xii, 9.)

En effet, ceux qui n'ont pas encore la foi chrétienne peuvent retirer de là, s'ils sont attentifs, un très-grand avantage. Lorsqu'ils ont vu des justes maltraités, injuriés, emprisonnés, calomniés, entourés de piéges, décapités, brûlés, précipités à la mer et ne cédant pourtant à aucun de ces maux, dans quelle admiration n'ont pas dû les jeter ces athlètes soit dans le passé, soit dans le présent! Ainsi donc, nonseulement les événements les plus malheureux ne peuvent scandaliser ceux qui veillent, mais ils leur permettent de tirer parti d'un si grand enseignement. Voilà pourquoi Dieu a fait entendre à Paul ces paroles : *Ma force s'accomplit dans la faiblesse;* et on peut en avoir la preuve tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Considère en effet ce qu'a dû souffrir Nabuchodonosor lorsque, sous les yeux d'une armée si nombreuse, il a été vaincu par trois enfants, trois esclaves, trois captifs, chargés de chaînes et exposés aux flammes, et vaincu au point de ne pouvoir triompher de ces trois corps soumis à son joug, placés sous sa main, de ces trois enfants chassés de leur patrie, privés de liberté, de considération, de puissance, de fortune, et vivant loin de tous leurs proches! Si ce bûcher n'avait pas pu s'élever, ils n'auraient pas obtenu une récompense si éclatante, une couronne si glorieuse.

Considère ce qu'a dû souffrir Hérode, lorsqu'il fut repris par un prisonnier enchaîné, lorsqu'il vit que ses fers ne lui avaient rien enlevé de la liberté de son langage, et qu'il aimait mieux périr que de renoncer à parler avec cette noble franchise! Réfléchis-y : de tous les hommes qui vivaient alors ou qui sont nés plus tard, en est-il un seul qui ait été assez faible et assez lâche pour n'avoir pas retiré d'une telle conduite le plus grand avantage, soit qu'il l'ait vue, soit qu'il en ait entendu parler, si seulement il n'était pas tout à fait dépourvu de jugement! Car ne me parle pas des criminels, des insensés, des endormis, de ceux qui se donnent tout entiers aux soins du corps et qui sont plus légers que les feuilles : ceux-là sont abattus, non-seulement par ces grands malheurs, mais même par tout événement, semblables au peuple juif, qui, soit qu'il mangeât la manne, ou qu'il se nourrît de pain, soit qu'il vécût en Egypte ou qu'il en fût sorti, que Moïse fût présent ou absent, était toujours également mécontent. Montre-moi ceux qui sont attentifs et éveillés, et considère combien ils ont dû gagner à voir une âme inaccessible à la crainte, une fierté que rien n'a pu asservir, un langage rempli de franchise, un

habitant du désert qui triomphe d'un roi, qui est enchaîné et pourtant ne cède pas, qui va être décapité et pourtant ne se tait pas. Mais ne t'arrête pas là : Vois ce qui a suivi. Hérode a décapité Jean, Jean a été décapité par Hérode : Quel est donc celui que tous s'accordent à déclarer bienheureux? celui qui est exalté? celui qui est couronné? celui qui est couvert d'éloges? celui qui est glorifié? celui qui jusqu'à ce jour a condamné l'autre? Est-ce que dans toutes les églises Jean ne crie pas encore : *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère Philippe?* (Matth. XIV, 4.) Est-ce qu'Hérode n'est pas, même après sa mort, flétri pour son adultère, sa démence et sa témérité? Après tout ce qui vient d'être dit, examine encore quelle était la force du prisonnier, quelle était la faiblesse du tyran. Celui-ci n'a pas pu imposer silence à la bouche d'un seul homme, il l'a fermée par la mort, mais en même temps et par cela même, il en a ouvert mille autres. Celui-ci, au contraire, a effrayé son persécuteur, même après son supplice : car il frappait sa conscience de terreur, au point qu'Hérode crut que Jean était ressuscité d'entre les morts pour faire des miracles; et alors, et ensuite, et dans tous les temps, il l'a condamné par la voix de tout l'univers, par celle des autres comme par la sienne propre. En effet, tout homme qui lit l'Evangile, dit : *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère Philippe.*

Mais laissons l'Evangile : dans les cercles, dans les réunions, au foyer, sur a place publique, dans tous les pays, que tu ailles en Perse, dans les Indes, en Mauritanie, ou dans toute autre contrée qu'éclaire le soleil, jusqu'aux dernières extrémités de la terre, tu entendras cette parole, et tu verras ce juste, aujourd'hui encore, condamnant d'une voix retentissante la perversité du tyran, sans jamais se taire, sans jamais affaiblir son blâme après tant d'années écoulées! En quoi donc Hérode a-t-il fait tort à Jean par ce supplice? en quoi, par cette mort violente? en quoi, par ces chaînes? en quoi, par cette prison? Parmi les hommes sensés quel est celui qui n'a pas été redressé par ce qu'a dit, par ce qu'a fait ce martyr, par ces paroles qu'aujourd'hui encore il répète telles qu'il les a prononcées alors? Ne dis donc pas : Pourquoi a-t-il été permis de le mettre à mort? Ce n'est pas la mort qui lui a été donnée, mais la couronne; ce n'est pas la vie qu'on lui a ravie, c'est une existence meilleure qu'on lui a ouverte. Apprends à bien penser, et loin qu'aucune de ces choses te scandalise, toutes te seront très-utiles.

22. Que dirai-je de l'épouse de Pharaon? N'a-t-elle pas accusé Joseph? ne l'a-t-elle pas calomnié? ne l'a-t-elle pas fait charger de chaînes et jeter en prison? n'a-t-elle pas suspendu sur sa tête la menace des plus terribles dangers? ne l'a-t-elle pas mis à mort autant qu'il a été en elle? n'a-t-elle pas jeté sur lui l'opprobre et l'infamie? mais en quoi lui a-t-elle nui soit alors, soit aujourd'hui? De même que le feu d'un charbon caché sous la paille paraît d'abord couvert, mais tout à coup dévore ce qui le recouvre, et, alimenté par cette paille elle-même, jette une flamme très-grande : ainsi la vertu, qui a paru ternie par la calomnie, reçoit ensuite un plus grand éclat, grâce aux obstacles mêmes qu'elle a rencontrés, et s'élève jusqu'au ciel. En effet, peut-on avoir plus de bonheur que n'en a eu ce vertueux jeune homme pour avoir souffert la calomnie, et avoir été entouré d'embûches, pour cela, dis-je, et non pour avoir exercé en Egypte une autorité royale, pour s'y être assis sur le trône? C'est que toujours les souffrances sont récompensées par la gloire, les éloges et les couronnes. Joseph n'est-il pas, en effet, exalté par toute la terre? après tant de temps écoulé l'éclat de sa renommée n'a pu se ternir, mais, plus brillantes et plus durables que les statues mêmes des rois, sa vertu et sa sagesse se sont pour ainsi dire élevé leurs statues par tout l'univers, dans l'empire romain et dans les contrées barbares, dans les pensées et dans les paroles de chaque homme. Tous, nous croyons le voir encore vivre prisonnier et esclave, montrer à cette misérable et infortunée courtisane la conduite qu'elle devait tenir, faire tout ce qui dépendait de lui pour son salut, forcer son impudeur à rougir, éteindre sa flamme, s'efforcer de l'arracher à cette terrible tempête et de la ramener par une mer calme jusqu'au port; ensuite, comme l'orage continuait, que le navire était submergé, et que l'épouse de Pharaon faisait naufrage, fuir les vagues déchaînées, se réfugier sur le roc inébranlable de la chasteté, laisser ses habits dans les mains de l'impudique, paraître dans sa nudité plus brillant que ceux qui sont couverts de vêtements de pourpre, et, semblable à un vaillant guerrier, à un vainqueur triomphant, élever le trophée de la pudeur.

Mais nos souvenirs ne s'arrêtent pas là, ils vont plus loin et nous le montrent conduit en prison, enchaîné, hideux à voir et pendant un long temps consumant sa vie dans un lieu d'ignominie. C'est là surtout ce qui nous le fait de nouveau admirer, exalter, célébrer, glorifier. Est-on chaste ? en pensant à Joseph on devient plus chaste encore. Est-on impudique? en entendant parler d'une telle vertu on se sent ramené à la pudeur et corrigé par l'histoire de Joseph. Aussi, lorsque vous rappelez à votre mémoire tous ces faits, ne vous troublez pas : profitez au contraire de ce qui est arrivé. Que la patience avec laquelle ces justes ont supporté les épreuves, vous enseigne la fermeté. Voyant que toute la vie d'hommes si courageux et si sublimes n'a été qu'un tissu de maux, ne vous laissez effrayer ou consterner ni par vos propres afflictions, ni par les calamités publiques. Car c'est par la souffrance que l'Eglise s'est tout d'abord montrée si grande et qu'elle s'est ensuite étendue si loin. Ne t'étonne donc pas, il n'y a rien que d'ordinaire dans ce qui nous arrive. De même que pour les choses de ce monde, ce n'est pas là où l'on trouve de la paille, du foin ou du sable, mais là où l'on trouve de l'or et des perles, que les pirates, les corsaires, les voleurs, les fouilleurs de sépulcres, exercent continuellement leurs violences et préparent leurs embûches : de même aussi, c'est là où le démon voit accumulées les richesses de l'âme, c'est là où il voit rassemblés des trésors de piété, qu'il dresse et fait avancer ses machines de guerre. Que si ceux contre lesquels sont préparés les piéges, veillent avec attention, non-seulement ils n'essuient aucune perte, mais même ils grossissent leur trésor de vertu, comme on le voit aujourd'hui encore.

23. On peut trouver dans ces épreuves la meilleure explication de l'abondance des bonnes œuvres et de la puissance de l'Eglise. En effet, lorsque le démon eût vu que, florissante et glorieuse, elle s'était en un moment élevée jusqu'au ciel, que les hommes vertueux y faisaient dans la vertu de nouveaux progrès, que les pécheurs les plus criminels y devenaient repentants, et que cette cité divine répandait son enseignement par toute la terre, il fit avancer contre elle toutes ses machines de guerre et excita dans son sein des guerres civiles. De même qu'il avait attaqué Job par la perte de ses biens, par la mort de ses enfants, par l'affaiblissement de sa santé, par les reproches de sa femme, par les injures, les plaisanteries et les outrages de ses amis, de même il a combattu l'Eglise, en soulevant contre elle, autant qu'il a pu, ses amis, ses ennemis, ceux qui étaient entrés dans le clergé, ceux qui étaient enrôlés dans l'armée des fidèles, ceux qui avaient été décorés des insignes épiscopaux, enfin toute sorte de personnes de toute condition. Cependant, malgré tant de machinations, non-seulement il n'a pas pu l'ébranler, mais même il l'a rendue plus brillante, nullement troublée, elle continuait d'apprendre à tous les hommes, comme elle fait aujourd'hui par toute la terre, à montrer de la fermeté, à vaincre leurs passions, à supporter les épreuves, à déployer leur patience, à ne tenir aucun compte des biens de ce monde, à réputer pour rien les richesses, à ne faire aucun cas de la réputation, à mépriser la mort, à dédaigner la vie, à voir avec indifférence la patrie, la famille, les amis, les parents, à se tenir prêts pour tous les supplices, à marcher à travers les glaives et à penser que tout ce qui brille dans cette vie, je veux dire les honneurs, la gloire, les empires, les délices, est plus vil que les fleurs du printemps. Cet enseignement ce n'est pas seulement un homme ou deux, mais un peuple tout entier qui nous le donne, et il nous le donne non-seulement en paroles, mais en actions, en maux supportés, en victoires obtenues, en piéges évités, en attaques repoussées, en épreuves soutenues toutes avec une fermeté qui surpasse celle du diamant, avec une force que n'a pas le rocher : et cependant les fidèles n'ont pris aucune arme, excité aucune guerre, tendu aucun arc, lancé aucune flèche : chacun ne s'est défendu que par un rempart de patience, de sagesse, de douceur et de valeur; et par leur courage à supporter la souffrance, ils ont couvert d'un déshonneur sans égal ceux qui les persécutaient.

24. Aussi, voyez maintenant : le visage joyeux, l'œil confiant, le cœur plein d'assurance, ils se portent sur les places publiques, ils remplissent les maisons, ils courent se réunir. Les méchants au contraire dissimulent chacune des machines qu'ils font avancer, ils rôdent çà et là autour des gens de bien, torturés par la conscience de leur perversité, craintifs et tremblants. De même que ces bêtes farouches, qui ont la vie tenace, se jettent avec emportement sur le fer des lances, lorsqu'elles en ont été

atteintes une fois ou deux, se portent elles-mêmes des coups plus terribles, et se blessent jusqu'au cœur; de même que les flots, qui viennent frapper les rochers, s'ouvrent et se brisent eux-mêmes avec la plus grande force; de même aussi les méchants, lorsqu'ils préparent leurs embûches, se creusent des précipices pour eux-mêmes bien plus que pour les autres. En effet, les gens de bien auxquels on tend des piéges, ont, pour les admirer, les célébrer, les couronner, ceux qui les connaissent, ceux qui ne les connaissent pas, ceux qui ont vu leurs actions, et ceux qui en ont entendu le récit. Beaucoup les plaignent ou leur viennent en aide dans la lutte. Tous prient pour leur triomphe. Les méchants qui tendent ces piéges, sont au contraire un objet de haine pour une multitude non moins considérable : même c'est en bien plus grand nombre que les hommes les accusent, les reprennent, les blâment, les couvrent de déshonneur et les dévouent aux puissances de l'enfer; la plupart ne désirent rien tant que de voir leur châtiment et leur supplice. Mais qui pourrait rendre par la parole tout ce qu'ils souffriront ensuite? Car si celui qui aura scandalisé un seul petit enfant, doit recevoir un tel châtiment qu'il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer, vois quelles peines terribles, quels supplices intolérables infligera la redoutable justice de Dieu à ceux qui se seront employés de tout leur pouvoir à répandre la confusion par toute la terre, à renverser tant d'Eglises, à troubler une paix si profonde par les innombrables scandales qu'ils auront produits en tout lieu! Ceux au contraire à qui ils auront fait souffrir tant de maux, brillant alors de tout l'éclat que jetteront sur eux leurs bonnes œuvres, leurs souffrances, leurs couronnes, leurs récompenses, prendront place dans les rangs des martyrs, des apôtres, des hommes les plus vertueux et les plus sublimes. Ils verront les châtiments auxquels seront livrés leurs anciens persécuteurs, et ils ne pourront les délivrer de leurs supplices : toutes les prières qu'ils feront pour eux leur seront inutiles. Si en effet le mauvais riche, pour avoir rejeté le seul Lazare, a enduré tant de tourments, et n'a pu obtenir aucun soulagement à ses maux, que ne souffriront pas ceux qui ont blessé tant de fidèles par leurs persécutions et leurs scandales. Repassez dans votre pensée toutes ces choses et recueillez tout ce que les saintes Ecritures vous offriront de semblable; faites-vous-en pour vous-mêmes un sûr rempart, tirez de là des remèdes pour ceux qui sont encore faibles, et restez fermes et inébranlables, l'esprit tourné vers les biens qui vous sont destinés. Car en vérité, une récompense vous sera préparée, et non-seulement une récompense qui répondra à vos mérites, mais une récompense infinie qui les surpassera de beaucoup. Telle est en effet la bonté de Dieu : il veut que le mérite de toute bonne parole et de toute bonne action soit de beaucoup surpassé par les récompenses et les couronnes que nous réserve sa munificence sans limite. Puissions-nous les obtenir, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Traduit par M. A. BEURIER.

LETTRES

AVERTISSEMENT.

La première lettre au pape Innocent fut écrite après la fête de Pâques, avant le second exil de saint Chrysostome. Il y raconte en effet tout ce qui s'est passé à Constantinople depuis l'arrivée de Théophile. Le saint est déposé par un conciliabule, puis rétabli dans son siége; puis encore persécuté, accusé, chassé de l'église. On envahit l'église et le baptistère. C'est par ce dernier fait que se termine le récit, et il n'est pas question des actes de violence qui s'accomplirent ensuite. Comme l'observe Baronius (année 404), puisque le saint raconte les faits dans l'ordre où ils ont eu lieu, et qu'il achève sa lettre par le récit des violences du samedi-saint, sans rien dire des crimes commis plus tard, il est certain qu'il a remis cette lettre dans un temps voisin des scènes dont il parle en dernier lieu. C'était donc après la fête de Pâques de l'année 404. « Quand vint ce grand jour, dit saint Jean Chrysostome, tout le peuple sortit de la ville, se réfugia sous les arbres et dans les bois, et y célébra la fête comme un troupeau dispersé. » Le Saint était en exil depuis trois ans déjà, quand il écrivit la seconde lettre : c'est lui-même qui nous l'apprend. Dans cette lettre, il ne s'adresse pas seulement au pape, mais aussi à plusieurs évêques qui se trouvaient à Rome ou dans le voisinage de cette ville. Il les remercie de leur charité à son égard et du zèle qu'ils déploient pour apaiser une si violente tempête.

La lettre d'Innocent à saint Chrysostome nous a été conservée par Sozomène. Innocent s'applique à consoler le saint évêque. Sa lettre respire le respect et la charité la plus tendre. Elle traite de la patience dans l'adversité et de la couronne réservée à ceux qui souffrent avec résignation. C'est la réponse à une lettre du Saint apportée par un diacre nommé Cyriaque.

La lettre d'Innocent au clergé de Constantinople est la réponse à une lettre du même clergé, que le prêtre Germain et le diacre Cassien avaient remise au pape. Innocent y déplore les calamités de l'Eglise d'Orient. Pour guérir tant de maux, il est nécessaire de tenir un concile, et son plus vif désir est de voir s'apaiser ces mouvements tumultueux.

La lettre de l'empereur Honorius à l'empereur d'Orient Arcadius se rapporte à la cause de saint Jean Chrysostome. L'empereur y parle d'abord de cette image d'Eudoxie, que l'on promenait par les provinces en l'honneur de l'impératrice. On avait, auparavant érigé une statue d'Eudoxie devant l'église de Sainte-Sophie. A cette occasion, s'étaient donnés des jeux et des spectacles peu honnêtes et capables de détourner le peuple des exercices de piété. Saint Chrysostome, dans ses discours, s'éleva contre ces scandales et s'attira ainsi la haine de l'impératrice. Honorius, dans sa lettre, s'indigne de tout ce qui s'est passé à Constantinople, lors de l'injuste déposition du saint évêque. Il rappelle l'autel arrosé de sang humain, les prêtres envoyés en exil, et Jean de Constantinople chassé de son église.

Quant à la lettre aux évêques et aux prêtres jetés en prison à cause de leur piété, elle fut écrite, à ce que l'on croit, à Cucuse l'année 404. Saint Chrysostome leur adressa une autre lettre qui est la 118e.

A INNOCENT, ÉVÊQUE DE ROME.

A MON TRÈS-VÉNÉRÉ ET TRÈS-PIEUX SEIGNEUR INNOCENT, ÉVÊQUE DE ROME, SALUT EN JÉSUS-CHRIST.

1. Avant d'avoir reçu ma lettre, votre piété a sans doute appris les crimes qui viennent de se commettre ici. Ils sont si grands, si affreux, si tragiques, que le bruit s'en est répandu dans tout l'univers. Oui, jusqu'aux extrémités du monde ils ont fait couler bien des larmes et pousser bien des sanglots. Mais il ne suffit point de pleurer : il faut guérir le mal et chercher le moyen d'apaiser cette tempête qui agite si violemment l'Eglise. Nous avons cru nécessaire d'engager nos vénérables frères Démétrius, Pansophius, Pappus et Eugénius, ces évêques si pieux, à quitter leurs églises, à s'exposer aux dangers de la mer, à entreprendre ce long voyage, à courir vers votre charité, pour l'informer de toutes choses, afin d'apporter au mal un prompt remède. Avec eux nous avons envoyé nos chers et vénérables diacres Paul et Cyriaque; et nous-même nous voulons par cette lettre vous instruire en peu de mots de ce qui se passe.

L'évêque d'Alexandrie, Théophile, mandé

par le très-pieux empereur, auprès duquel on avait porté plainte contre lui, devait se rendre seul à Constantinople. Mais il a rassemblé bon nombre des évêques d'Egypte, laissant ainsi pressentir qu'il y venait avec des intentions hostiles. Dès son arrivée dans cette grande et pieuse cité, il ne se rendit pas à l'église, comme c'est depuis si longtemps la coutume et la règle; il ne se mit en rapport avec nous, ni par une visite, ni par des prières, ni par aucun signe de communion. A peine débarqué, il passa devant le vestibule de l'église, pour aller se fixer hors de la ville. Et cependant nous l'avions prié, lui et ceux qui l'accompagnaient, de descendre dans notre maison, où nous mettions à leur disposition des appartements commodes et tout ce qu'il fallait. Mais ils ne voulurent point céder à nos instances. Cette conduite nous jeta dans un grand embarras; et nous ne pouvions savoir la cause d'une aversion si injuste. Toutefois nous n'avons cessé de leur rendre tous les bons offices qu'exigeaient les convenances. Que de fois nous avons conjuré Théophile de se réunir avec nous, de nous dire pourquoi, dès son arrivée, il allumait une telle guerre et jetait la discorde au sein d'une si grande ville. Il refusa de nous faire connaître ses motifs, et, comme j'étais vivement pressé par ses accusateurs, notre pieux empereur me manda et m'enjoignit d'aller trouver l'évêque d'Alexandrie pour m'informer des griefs soulevés contre lui. On lui reprochait des usurpations, des meurtres et mille autres crimes. Mais nous connaissions les décrets des Pères, nous étions pleins de respect pour lui, il nous avait d'ailleurs écrit pour nous rappeler que les affaires d'une province devaient se traiter dans la province et nulle autre part; nous nous sommes donc obstiné à ne pas vouloir nous charger de cette cause. Mais lui, pour mettre le comble à ses premières tentatives contre nous, fait acte d'autorité, mande mon archidiacre, comme si l'Eglise eût été veuve et privée de son évêque, et par l'archidiacre il attire à lui tout le clergé. Les églises furent bientôt désertes : car on emmenait les clercs, on les excitait à nous accuser et à produire contre nous des libelles accusateurs. Ensuite il nous cita lui-même à son tribunal, avant de s'être justifié, ce qui est contraire à tous les canons et à toutes les lois.

2. Or, sachant bien que nous irions, non pas devant un tribunal (nous nous serions mille fois présenté), mais devant un implacable ennemi (ce que nous montre assez et ce qui s'était déjà passé et ce qui se passa depuis), nous lui avons député plusieurs évêques, Démétrius, évêque de Pessinonte, Eulysius d'Apamée, Lupicinus d'Appiarie, et les prêtres Germain et Sévère, pour lui dire de notre part, avec toute la modestie convenable, que c'était non pas un juge, mais un adversaire, un ennemi déclaré que nous voulions éviter. Comment en effet cet homme, qui, avant d'avoir reçu aucun libelle d'accusation, s'était éloigné des prières et de la communion de l'Eglise, avait suborné des accusateurs, attiré à lui le clergé, rendu les églises désertes, pouvait-il être digne de s'asseoir dans un tribunal si peu fait pour lui? Est-il juste qu'un égyptien vienne juger un évêque qui habite la Thrace, surtout quand cet égyptien est lui-même sous le coup d'une accusation, et se déclare l'ennemi de celui qu'il cite à comparaître? Mais rien ne l'arrête; il a hâte de voir ses desseins se réaliser. Nous protestions que nous étions prêt à nous justifier, à déclarer cette innocence, dont nous avions conscience, en présence de cent, de mille évêques : il ne voulut pas nous entendre. Nous étions absent, nous en appelions à un concile, nous réclamions un jugement; et ce que nous fuyions, ce n'était pas un tribunal, mais l'acharnement d'un ennemi; lui, cependant, il accueillait nos accusateurs, il donnait l'absolution à ceux que nous avions excommuniés, et il recevait des libelles de ceux-là même qui n'avaient pas encore répondu aux griefs soulevés contre eux; il faisait dresser des actes; toutes choses que défendent les lois et les canons. Que vous dirai-je encore? Il ne cessa toutes ces menées qu'après nous avoir, de sa pleine autorité, expulsé violemment de la ville et de l'église, et cela, pendant la nuit, au milieu d'un peuple qui nous poursuivait en désordre. Je fus donc entraîné de vive force du milieu de la ville par le préfet, jeté dans un navire, et obligé de naviguer toute la nuit, parce que j'en avais appelé à un concile et réclamé un tribunal où présiderait l'équité. Ne faudrait-il pas avoir un cœur dur comme la pierre pour entendre ces choses sans verser des larmes?

Mais, comme je le disais, il ne suffit pas de déplorer le mal qui s'est fait; on doit y porter remède: et c'est pourquoi je conjure votre

charité de compatir à mes douleurs, et de faire tout ce qui sera en son pouvoir, pour mettre un terme à l'injustice. Mais là ne se bornent point leurs excès: ils sont allés plus loin encore. L'empereur cependant chassa de Constantinople ces hommes qui avaient envahi l'église avec tant d'impudence, et plusieurs des évêques présents, témoins de tant d'audace, retournèrent chez eux, fuyant devant cette invasion comme devant un incendie qui porte le ravage de tous côtés; pour nous, on nous rappela dans cette ville et dans cette église d'où l'on nous avait arraché, et nous y fûmes ramené par plus de trente évêques et par le notaire même de l'empereur, qui nous avait été envoyé. L'évêque d'Alexandrie prit aussitôt la fuite. Pourquoi, pour quel motif? C'est qu'à peine rentré, nous avions demandé à l'empereur de convoquer un concile pour juger les actes qui venaient de se commettre : comme il avait conscience de sa conduite inique, et qu'il redoutait une condamnation (car la lettre de l'empereur avait été envoyée partout), il s'embarqua en secret, au milieu de la nuit, et s'enfuit avec tous les siens.

3. Mais plein de confiance dans notre cause, nous ne nous sommes point désisté de notre poursuite, nous avons au contraire redoublé d'efforts auprès de l'empereur. Celui-ci agissant conformément à sa piété, enjoignit à Théophile de venir à Constantinople avec tous ses complices pour y rendre compte de ses actes. Il devait bien penser, lui disait-il, que ce qui s'était fait en notre absence, était une violation flagrante des canons, loin de suffire à le justifier lui-même. Au lieu d'obéir aux ordres du prince, il resta chez lui, alléguant certains mouvements populaires, je ne sais quel zèle intempestif de ses partisans; tout au contraire cependant, le peuple, même avant l'arrivée de la lettre, l'avait accablé de mille injures. Mais nous ne donnerons aucun détail; nous en avons dit assez pour montrer qu'on ne se trompait point sur ses menées criminelles. Nous ne nous sommes pas tenu en repos; nous avons persisté à prier l'empereur de former un tribunal où nous pourrions défendre notre cause. Car nous étions prêt à établir notre innocence et à prouver qu'ils avaient indignement transgressé les lois. Les Syriens qui l'avaient suivi à Constantinople et qui avaient agi de concert avec lui, étaient restés dans cette ville; nous allâmes les trouver, demandant à être jugés par eux, les pressant vivement de nous entendre, de nous remettre les actes d'accusation, de nous dire au moins la nature des griefs que l'on nous reprochait, de nous faire connaître les accusateurs; nous ne pûmes rien obtenir et on nous chassa de l'église une seconde fois. Comment vous dire le reste? Comment vous raconter ces actes plus que tragiques? qui pourrait les ouïr sans horreur? Pendant que je faisais tant d'instances, le jour même du grand samedi, une troupe de soldats entra, sur le soir, dans les églises, en chassa de vive force tout le clergé qui nous était favorable, et assiégea le sanctuaire. Les femmes mêmes qui à ce moment avaient ôté leurs vêtements pour recevoir le baptême, saisies de crainte à la vue de cette irruption, s'enfuirent toutes nues, et on ne leur laissa pas le temps de se vêtir, comme l'exigeait la décence; un grand nombre même furent blessées, les piscines étaient remplies de sang, et le sang rougissait ces bains sacrés. Mais ce ne fut pas tout. Les soldats envahirent le lieu où se gardaient les choses saintes, plusieurs d'entre eux, nous le savons, n'étaient pas même initiés à nos mystères, et ils virent tout ce qui devait être dérobé à leurs regards. Bien plus, le sang divin de Jésus-Christ, chose inévitable dans un pareil tumulte, fut répandu sur leurs vêtements : on les eût pris pour des barbares se livrant à tous les excès. Le peuple était chassé loin de la ville : Constantinople était déserte, et dans une si grande fête, les églises étaient vides. Plus de quarante évêques de notre communion, avec le peuple et le clergé, avaient été chassés sans aucun motif. Ces monstrueux forfaits excitaient partout, sur les places, dans les maisons, hors de la ville, dans la ville, des gémissements et des lamentations. Tous fondaient en larmes, et ce n'était pas seulement ceux que l'on maltraitait, mais ceux même qui n'avaient rien à souffrir; ce n'étaient pas seulement les fidèles, mais les hérétiques, les juifs, les païens, qui déploraient avec nous ces atrocités. On eût dit une ville prise d'assaut, tant il y avait de tumulte et d'effroi, tant on entendait de gémissements. Voilà ce que l'on a osé, malgré notre pieux empereur, au milieu des ténèbres de la nuit. C'étaient des évêques qui avaient tout disposé; ils dirigeaient eux-mêmes des bandes armées, et leurs diacres étaient les maîtres de camp

qui les précédaient. Dès que le jour eut paru, tous les habitants sortirent des murs de la ville, et allèrent célébrer la fête de Pâques sous des arbres et au milieu des bois, comme des brebis dispersées.

4. Par là vous pouvez juger de tout le reste; car raconter en détail ce qui s'est passé, je le répète, c'est chose impossible. Mais, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces maux si nombreux et si grands n'ont pas encore disparu, et on ne sait quand ils finiront. Le péril s'accroît de jour en jour, et nous sommes devenus pour la plupart un objet de risée; ou plutôt personne ne rit, pas même les plus pervers; mais, comme je le disais, tous déplorent ces derniers excès, qu'il serait difficile de surpasser. Et qui pourrait dire aussi le trouble qui agite les autres églises ? Le mal en effet ne désole pas seulement Constantinople, il s'est propagé dans tout l'Orient. Quand les mauvaises humeurs découlent de la tête, les autres membres se corrompent aussi. Cette grande cité a été comme la source du mal, et le trouble s'est peu à peu répandu dans toutes les autres contrées. Partout les clercs se soulèvent contre les évêques; on voit des évêques et des peuples s'éloigner les uns des autres; leur exemple sera suivi; le mal est sur le point d'éclater partout, et l'univers entier sera dans l'agitation. Je vous en conjure donc, vénérable et pieux seigneur, maintenant que vous êtes instruit de notre situation, employez tout votre courage et tout votre zèle à mettre un terme à ces violences qui fondent sur les églises. Si cette coutume venait à prévaloir, et qu'il fût loisible au premier venu de s'ingérer dans les affaires d'une église, même éloignée de la sienne, de chasser de leurs siéges ceux qu'il voudrait, de tout décider de sa propre autorité et selon son caprice, oui, bientôt l'univers serait en proie à une guerre interminable; on ne verrait plus qu'évêques chassés, et chassant à leur tour. Pour empêcher une telle confusion d'envahir toute nation qui est sous le soleil, mandez-moi, je vous prie, que tout ce qui se fait contrairement aux canons, pendant mon absence, et par une seule partie, sans que j'aie refusé de comparaître, est non avenu, comme cela doit être; obligez les transgresseurs à subir les peines déterminées par les lois ecclésiastiques. Pour nous, qui n'avons été ni surpris dans aucune faute, ni convaincus, ni déclarés coupables, accordez-nous d'être avec vous, comme par le passé, en communion de lettres et de charité. Mais si nos ennemis, qui ont fait preuve de tant d'iniquité, forgent encore de nouveaux griefs pour se justifier de nous avoir chassé de Constantinople, sans nous donner ni les actes, ni les libelles d'accusation, sans faire connaître les accusateurs, alors qu'ils réunissent des juges incorruptibles et nous plaiderons volontiers devant eux notre cause, nous leur prouverons que nous n'avons rien à nous reprocher de ce dont ils nous accusent, que pour eux, au contraire, ils ont agi sans aucune raison, et violé les lois et les canons ecclésiastiques. Que dis-je, les canons ecclésiastiques? mais jamais on n'a rien osé de semblable dans les tribunaux des païens, ni même des barbares; non, ni les Scythes, ni les Sarmates n'ont jamais remis le jugement d'une cause à l'une des parties en l'absence de l'autre, quand celle-ci récuse, non pas des juges, mais des ennemis, quand au contraire, elle demande plusieurs milliers de juges, quand elle proclame son innocence, et offre de la prouver sur tous les points, en face de l'univers. Réfléchissez donc à toutes ces choses, et quand nos vénérables frères et seigneurs vous auront tout exposé avec détail, accordez-nous, nous vous en prions, l'assistance qu'ils vous demanderont. Ce n'est pas nous seulement que vous réjouirez, mais l'Eglise tout entière, et Dieu vous en récompensera, Dieu qui fait tout pour la paix des Eglises. Adieu, et priez pour moi, seigneur très-vénérable et très-pieux.

A INNOCENT, ÉVÊQUE DE ROME,

JEAN, ÉVÊQUE, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

Ecrite, à ce que l'on croit, l'an 406.

Notre corps, il est vrai, n'occupe qu'une seule place, mais la charité nous porte sur ses ailes dans l'univers entier. Aussi, bien que séparé de vous par une telle distance, chaque jour cependant nous sommes avec vous : les yeux de la charité aperçoivent votre courage, votre attachement sincère, votre fermeté, votre constance, et ces consolations nombreuses, continuelles et puissantes que vous nous adressez. Plus les flots s'amoncèlent, plus les écueils se multiplient, plus la tempête redouble de fureur, plus aussi s'accroît votre vigilance. Rien ne peut vous rebuter : ni la longueur du chemin, ni les temps, ni les difficultés de la route. Mais vous ne cessez d'imiter ces pilotes excellents, qui déploient tout leur zèle quand ils voient les flots se soulever, la mer se gonfler, et une nuit profonde couvrir l'océan au milieu du jour. Aussi vous rendons-nous de nombreuses actions de grâces, et désirons-nous vous envoyer lettre sur lettre : c'est notre plus grande consolation. Mais le désert où nous vivons, nous prive de ce bonheur; car il n'est pas facile d'arriver jusqu'à nous. C'est chose difficile, non-seulement pour ceux qui sont loin d'ici, mais encore pour ceux qui habitent les contrées voisines; car ceux-ci même sont loin de nous, et le lieu que nous habitons est à l'extrémité de la contrée. D'ailleurs les voleurs assiégent toutes les routes. Que notre silence vous fasse compatir à nos douleurs, loin de vous porter à nous accuser de négligence! Non, ce n'est point négligence de notre part, si nous gardons le silence; après avoir attendu bien longtemps, nous avons enfin rencontré le prêtre Jean, que nous vénérons et que nous chérissons, et le diacre Paul, et depuis nous ne cessons de vous remercier de nous avoir témoigné une bienveillance, un dévouement tout paternel. Vous avez fait tous vos efforts pour ramener le calme, pour faire disparaître tant d'infamies et de scandales, pour rendre aux Eglises une paix, une sérénité sans nuage, pour rétablir le courant interrompu, pour venger l'honneur des lois méprisées et des saints canons foulés aux pieds. Efforts impuissants, hélas! puisque les auteurs des premiers troubles y ont mis le comble par de nouveaux crimes. Je ne veux pas vous les exposer en détail. Je ne le pourrais dans une lettre; les bornes mêmes d'un récit historique ne sauraient les contenir. Je vous prie cependant, malgré le peu d'espoir qu'il y a de guérir les auteurs de ces troubles, atteints, ce semble, d'un mal incurable, et incapables de repentir, je vous conjure, puisque vous avez entrepris de les guérir, de ne pas vous rebuter, de ne pas vous décourager en considérant la grandeur d'une telle entreprise. C'est pour l'univers entier que vous combattez, c'est pour les églises renversées, pour les peuples dispersés, pour le clergé que l'on attaque, pour les évêques que l'on exile, pour les constitutions des Pères que l'on viole. Aussi nous vous prions et nous vous conjurons de redoubler de zèle, à mesure que s'accroît la violence de la tempête. Nous espérons que le temps amènera quelque changement. Quoi qu'il arrive, vous recevrez du Dieu miséricordieux la couronne due à vos efforts, et la ferveur de votre charité remplira de consolations ceux qu'accable l'injustice. Voilà trois ans déjà que nous vivons dans l'exil, que nous sommes éprouvé par la famine, par la peste, par la guerre, par des siéges continuels, que nous vivons dans une affreuse solitude, que nous mourons chaque jour, sans cesse exposé aux glaives des Isauriens; et ce qui nous console, c'est votre attachement si ferme, si constant, si plein de sincérité; ce qui nous réjouit,

c'est votre charité si tendre et si bienveillante. Oui, elle est pour nous comme un rempart qui nous met à l'abri des coups, comme un port qui nous protége contre les flots, comme un trésor de biens innombrables; elle nous remplit d'une joie délicieuse. Fussions-nous jeté dans un désert bien plus affreux encore, nous partirions consolé déjà de tant de souffrances.

A SON BIEN-AIMÉ FRÈRE JEAN, INNOCENT, ÉVÊQUE.

Celui dont l'âme est innocente, devrait vivre au sein du bonheur et n'implorer que la divine miséricorde : cependant, voici que nous vous exhortons à la patience dans cette lettre, que vous remettra le diacre Cyriaque. Si l'injustice accable par sa violence, que du moins une conscience pure fasse concevoir une douce espérance. Vous n'ignorez pas, en effet, vous, le maître et le pasteur de tant de peuples, que Dieu ne cesse d'éprouver les gens de bien; qu'il veut connaître l'étendue de leur patience, savoir s'ils sont capables de résister à toute espèce de fatigues et d'ennuis. Vous savez que la conscience est ce qu'il y a de plus fort contre l'injustice : ne pas supporter l'injustice avec courage, c'est donner de soi-même une idée peu avantageuse. Car on doit tout supporter, quand on se confie en Dieu d'abord, et ensuite en sa propre conscience. On peut exercer la patience de l'homme de bien; en triompher, jamais : car les divines Ecritures gardent son âme. Que d'exemples ne renferment-elles pas, ces divines lectures que nous faisons à nos peuples! Elles nous montrent presque tous les saints, tourmentés de mille manières, soutenant pour ainsi dire un examen et obtenant ainsi la couronne de la patience. Que cette bonne conscience que vous avez de vous-même, soit donc votre consolation, vénérable frère! telle est en effet dans le malheur la consolation de l'homme vertueux. Ainsi visitée par le Christ, Notre-Seigneur, toute conscience droite et pure entrera dans un port sûr et tranquille.

L'ÉVÊQUE INNOCENT

AUX PRÊTRES ET AUX DIACRES, A TOUT LE CLERGÉ ET AU PEUPLE DE L'ÉGLISE DE CONSTANTINOPLE, SES FRÈRES BIEN-AIMÉS, SOUMIS A L'ÉVÊQUE JEAN, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

La lettre que vous m'avez envoyée par le prêtre Germain et le diacre Cassien, m'a mis sous les yeux une scène qui m'a rempli de tristesse : J'ai lu et relu ces maux sans nombre qui accablent la religion. Il n'y a vraiment que la patience qui puisse consoler nos cœurs. Car Dieu saura donner un terme à tant de désordres, et nous nous réjouirons d'avoir souffert. Ce motif de consolation, je le trouve au début même de votre lettre, et je vous loue d'y avoir inséré tant de témoignages si propres à consoler. Vous nous avez ainsi prévenu nous-même. Que pourrions-nous dire autre chose en effet pour soutenir votre courage? Notre-Seigneur arme de patience ceux de ses serviteurs qui vivent au milieu des souffrances : ils savent se consoler eux-mêmes en se rappelant que les saints aussi ont eu beaucoup à souffrir. Bien plus, nous pouvons à notre tour puiser des consolations dans votre lettre : car nous partageons toutes vos douleurs; en vous persécutant, on nous persécute avec vous. Qui pourrait supporter tant de crimes de la part de ceux qui de-

vraient aimer le calme, la paix et l'union? Par un déplorable renversement de tout ordre, voilà que l'on chasse de leurs siéges des prêtres innocents. La première victime de cette violence, c'est notre frère Jean, votre évêque, dont on n'a pas instruit la cause, contre lequel on ne peut alléguer, on ne connaît même aucun motif d'accusation. Quelle perfidie! Pour écarter toute occasion de jugement, pour qu'on ne songe pas même à la chercher, on substitue des évêques à la place d'évêques encore vivants; comme si en débutant par un acte aussi criminel, on pouvait se faire regarder comme capable d'aucune action bonne et conforme à la justice. Nos pères ont-ils jamais rien fait de semblable? Il était au contraire défendu d'ordonner un évêque à la place d'un autre qui vivrait encore. S'imagine-t-on qu'une ordination illégitime puisse nuire en rien à la dignité d'un évêque? Est-il évêque celui qui usurpe le siége d'un autre? Quant à l'observation des canons, les seuls auxquels on doive obéir, sont ceux du concile de Nicée; ce sont les seuls que doive reconnaître l'Eglise catholique. Si l'on en produit d'autres qui diffèrent de ceux-là, et qui soient manifestement l'œuvre des hérétiques, les évêques catholiques ne peuvent les recevoir. Il ne faut pas joindre aux canons de l'Eglise catholique ceux qui ont été forgés par des hérétiques : que veulent-ils autre chose, sinon affaiblir l'autorité du saint concile par des canons illicites et absolument contraires aux siens? Non-seulement donc il ne faut pas s'y conformer, mais il faut les condamner, comme on condamne les dogmes pervers des hérétiques et des schismatiques. C'est ce que firent au concile de Sardique les évêques qui nous ont précédé. Mieux vaudrait, vénérés frères, condamner ce qui est bien, que de maintenir ce qui s'est fait contrairement aux canons. Mais que ferons-nous maintenant contre cette audace coupable? Nous soumettrons l'affaire à ce concile, que depuis longtemps nous regardons comme nécessaire. C'est le seul moyen d'apaiser ces troubles. Pour que ce concile puisse se réunir, n'attendons le remède à tant de maux que de la volonté du Dieu tout-puissant et de son Christ, Notre-Seigneur. Tous ces troubles que vient d'exciter la haine du démon contre ceux que Dieu veut éprouver, s'apaiseront; si nous sommes fermes dans la foi, il n'est rien que nous ne devions espérer de la divine miséricorde. Nous nous occupons sans cesse de la célébration d'un concile, afin que, par la volonté de Dieu, ces mouvements puissent se calmer enfin. Sachons donc attendre un peu, munissons-nous de patience, espérons que le secours de Dieu rétablira l'ordre dans l'Eglise. Tous les maux que vous souffrez, nous en avions été informé déjà par les évêques qui se sont réfugiés à Rome à diverses époques, c'est-à-dire par Démétrius, Cyriaque, Eulysius et Palladius.

LETTRE DE L'EMPEREUR HONORIUS A L'EMPEREUR D'ORIENT ARCADIUS.

Je vous ai averti au sujet de cette image promenée dans les provinces, chose inouïe jusque là; je vous ai parlé des bruits injurieux qui se répandaient dans tout l'univers. Je souhaitais de vous voir renoncer à cette résolution, vous repentir de l'avoir prise, et faire tomber ainsi ces fâcheuses rumeurs, en sorte que les peuples n'eussent pas à censurer votre conduite. L'affection que je vous porte m'a déterminé pareillement à attirer votre attention sur l'Illyrie menacée de périr, et à vous dire combien j'étais affligé de penser que vous ne vouliez pas reconnaître ce danger pressant de la république, et de l'apprendre par une autre voie que vos lettres. Cependant nous ne pouvons cacher à votre sérénité ce que la renommée, toujours prompte à annoncer le mal, n'a pu nous taire au sujet des affaires de la religion et des malheurs que fait craindre votre conduite. C'est le propre de la nature humaine; tout incident nouveau offre aux hommes une occasion de blâme, et leur goût pour la médisance fait éclater leur méchanceté contre leur époque.

Voici donc ce qu'on nous a rapporté : A Constantinople, au jour sacré de la fête de Pâques, de cette fête où la religion rassemble en un même lieu les populations des villes voisines pour célébrer cette grande solennité en présence des princes; tout à coup les églises catholiques furent

fermées, et les prêtres jetés en prison. Dans ce temps où l'on use plus particulièrement d'indulgence, où l'on brise les fers des criminels, on n'a pas craint de jeter en prison les ministres de la loi sacrée, les ministres de la paix. Les saints mystères ont été troublés, comme si la guerre eût sévi, on a commis des meurtres dans les sanctuaires eux-mêmes, et telle a été la violence exercée autour des autels, que de vénérables évêques ont été exilés, et les augustes sacrements, chose inouïe jusque-là, inondés de sang humain.

Ces nouvelles, je ne puis le dissimuler, nous ont vivement ému. Après un tel sacrilége, qui ne redouterait le courroux du ciel? Comment ne pas croire que l'univers romain, que le monde entier court les plus grands périls ? l'auteur de notre puissance, le suprême gouverneur de cette république qu'il nous a confiée, ne doit-il pas être irrité par tant d'actions funestes et exécrables? ô mon frère, ô vénérable descendant d'Auguste, s'il s'élève entre les prélats quelque différend au sujet de la religion, n'est-ce pas aux évêques qu'il appartient de prononcer? Oui, c'est d'eux que relèvent les affaires religieuses; pour nous, notre devoir est d'obéir à la religion. Mais passe encore que l'empereur se soit arrogé trop de puissance en ce qui concerne les questions religieuses et catholiques ; fallait-il donc exiler les prêtres, et répandre le sang humain ? N'est-ce pas là pousser l'indignation jusqu'à l'excès? Quoi! dans ce lieu où prient les cœurs purs, où se forment des vœux pieux, où s'offrent d'augustes sacrifices, on a vu briller le glaive, que l'on doit à peine tirer du fourreau pour sévir contre les coupables! Les faits eux-mêmes nous ont montré de quel œil la majesté divine a vu ces choses. Ils ont justifié les reproches que je vous adresse en ce moment; et puissions-nous ne rien voir de plus fâcheux! L'âme saisie de crainte, à la pensée de tant de crimes, redoute une vengeance plus terrible encore, après avoir déjà ressenti les coups d'une justice irritée. Veuille le ciel ne pas réaliser ces tristes prévisions!

J'apprends que cette église vénérable, enrichie par les empereurs, si magnifiquement ornée par leur piété, rendue si auguste par leurs prières, est devenue la proie des flammes. Cette brillante lumière de l'église de Constantinople est convertie maintenant en un monceau de cendres, d'où s'échappent des nuages de fumée. Dieu n'a pas empêché ce malheur. Il semble avoir en exécration la profanation des saints mystères, il semble avoir détourné ses yeux de ce sanctuaire où a coulé le sang humain; il ne veut pas qu'on vienne implorer la divine miséricorde au pied d'autels ensanglantés. Les édifices divins, remarquables aussi par leur splendeur, ont été dévorés par les flammes dont on excitait la fureur, et qui se répandaient au loin. Ces ornements, qui charmaient les yeux du peuple, ces ornements, dons de nos ancêtres, ont été brûlés, comme si l'on eût fait les funérailles de l'univers. Sans cesse accablé d'injures, peut-être aurais-je dû garder le silence, et ne pas avertir si fidèlement un frère qui partage avec moi le trône. Toutefois, les liens du sang l'emportent sur l'aiguillon de la douleur; je vous conseille, je vous presse de porter remède à tant de maux, de faire cesser une conduite déplorable. Apaisez, par des vœux empressés la colère de Dieu, irrité contre nous, ainsi que le montrent les événements.

Recevez un témoignage de ma droiture et de ma franchise. J'ai cru devoir donner ces conseils à votre clémence, pour n'être suspect à qui que ce soit. Peut-être, si j'eusse gardé le silence, aurait-on cru que je me félicitais en secret de ce qui avait eu lieu. On aurait pu penser que je donnais mon consentement à de telles actions, et qu'après avoir souvent conseillé de ne pas les commettre, je n'étais pas fâché de les voir accomplies. Comment ne pas éprouver de douleur si l'on se rappelle son titre de chrétien, quand on voit tout à coup la religion troublée et la foi catholique rendue chancelante? C'était un différend survenu entre les évêques; un concile devait se réunir et décider. Les deux partis avaient envoyé des députés aux prêtres de la Ville Eternelle et de l'Italie; on attendait d'eux une sentence qui devait servir de règle. Jusqu'à ce qu'elle eût été prononcée, il ne fallait rien exécuter, ni rien innover. Cependant on précipite toute chose avec une étrange ardeur, et, sans attendre la lettre que l'on avait sollicitée de part et d'autre, sans rien examiner, on exile les prélats, on sévit contre eux, avant d'avoir reçu la décision demandée. Rien de plus prématuré que cette condamnation, comme l'événement l'a montré. Car ceux à l'autorité desquels on en avait appelé, sont demeurés en communion avec l'évêque Jean, ont décidé qu'il fallait entretenir la concorde, et qu'on ne devait excommunier personne avant de l'avoir jugé.

Comment empêcher maintenant que les schismes ne divisent l'Eglise et ne déchirent la foi catholique; que d'un tel dissentiment ne naissent des hérésies, toujours si ennemies de l'union ? Peut-on reprocher au peuple de se diviser pour suivre divers partis? Voici que la puissance suprême donne le signal des discordes et se plaît à entre-

tenir un foyer de sédition. Si l'on veut prévenir des maux terribles, il faut se hâter de prier le Dieu miséricordieux de rétablir ces affaires que l'on a conduites avec si peu de prudence. Pour ce qui est de nos actes, nous avons tout lieu de craindre; mais on peut toujours fléchir la divine miséricorde; et alors ce n'est pas la faute qui demeure impunie, c'est la miséricorde qui s'exerce à l'égard du pécheur.

AUX ÉVÊQUES, AUX PRÊTRES ET AUX DIACRES JETÉS EN PRISON A CAUSE DE LEUR PIÉTÉ.

Bienheureux, vous tous qui avez été jetés en prison, chargés de chaînes et de liens. Oui, vous êtes bienheureux, trois fois bienheureux. Vous vous êtes attiré l'admiration et l'amour de l'univers. Partout, sur la terre, sur la mer, on chante vos glorieux exploits, votre courage, votre invincible constance, votre âme vraiment libre et généreuse. Rien n'a pu vous effrayer, ni les tribunaux, ni les bourreaux, ni les plus cruelles tortures, ni la mort dont on vous a menacés. En vain les lèvres du juge lançaient la flamme contre vous, en vain vos ennemis grinçaient les dents, vous dressaient mille embûches, vous calomniaient, vous chargeaient d'impudentes accusations, en vain vous mettaient-ils chaque jour la mort devant les yeux. Vous avez trouvé dans ces supplices mêmes d'abondantes consolations. C'est pourquoi tous vous décernent des couronnes, et publient votre vertu, non-seulement vos amis, mais encore vos ennemis, et ceux qui vous ont persécutés. Vos ennemis ne le font pas ouvertement sans doute; mais si l'on pouvait lire dans leur conscience, on les trouverait remplis d'admiration pour votre conduite. Telle est en effet la vertu, elle excite l'admiration de ceux-mêmes qui lui font la guerre: la méchanceté est au contraire condamnée même par les méchants. Voilà votre récompense dans cette vie; mais qui pourrait dire les biens qui vous sont réservés dans les cieux? Vos noms sont inscrits au livre de vie, avec ceux des martyrs. J'en suis certain. Je ne suis pas monté au ciel, il est vrai, mais les divins oracles me l'ont enseigné. Jean, le fils de la femme stérile, l'habitant du désert, témoin de l'adultère d'Hérode, blâma ce prince, sans pouvoir le convertir; on le jeta en prison, on lui trancha la tête; il eut ainsi l'honneur d'être martyr et le premier des martyrs. Quelle récompense n'obtiendrez-vous donc pas, vous qui avez défendu les lois et les constitutions des Pères, quand on les foulait aux pieds, soutenu le sacerdoce audacieusement outragé et profané; vous qui avez souffert tant de supplices pour la vérité, pour confondre la calomnie? *Il ne vous est point permis d'avoir la femme de votre frère* (Matth. XIX, 4), disait le courageux, le sublime précurseur de Jésus, et c'en fut assez pour prouver son intrépidité. Vous aussi, vous avez dit: voici que nos corps vont être livrés aux supplices et aux tourments; eh! bien, faites-les mourir, accablez-les des supplices les plus cruels, vous ne pourrez nous contraindre à proférer des calomnies; nous aimons mieux mourir mille fois.

On ne vous a point tranché la tête; mais le traitement qu'on vous a fait subir n'est-il pas encore plus affreux? Il y a certes moins de mérite à perdre la vie par un supplice d'un instant, que de lutter si longtemps contre de telles douleurs, et de telles menaces, que d'être jeté en prison, traîné devant les tribunaux, livré aux mains des bourreaux, aux langues impudentes des calomniateurs, à leurs injures, à leurs sarcasmes, à leurs railleries. Il n'est point de lutte plus glorieuse que celle-là; c'est saint Paul qui nous l'apprend en ces termes: *Rappelez-vous les jours anciens, où éclairés par la lumière de la foi, vous avez soutenu le glorieux combat des afflictions.* (Hébr. X, 32.) Il énumère ensuite les phases diverses de cette lutte: *On a donné en spectacle vos opprobres et vos afflictions; et vous avez compati aux douleurs des affligés.* (Ibid. XXXIII.) Compatir aux douleurs d'autrui, c'est engager un combat; n'est-ce donc pas combattre aussi que de souffrir soi-même? Vous êtes morts, non pas une fois ou deux seulement, mais mille fois; non point dans la réalité, mais par la volonté. *Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse. Le Seigneur vous ordonne, non-seulement de ne pas vous attrister, de ne pas vous laisser abattre, mais encore de vous réjouir et de tressaillir d'allégresse, quand on en viendra à proscrire votre nom comme détestable.* S'il faut se réjouir à pro-

pos des calomnies, songez quelles récompenses, quelles couronnes méritent ceux qui sont non-seulement calomniés, mais encore battus de verges, mis à la torture, percés de glaives acérés, chargés de chaînes, envoyés en exil, menés de pays en pays, assaillis par des légions d'ennemis. *Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse.* (Matth. v, 12.) Montrez-vous pleins de courage et de force, songez que par votre exemple vous avez ranimé le courage des chrétiens, raffermi ceux qui chancelaient, les absents comme les présents; songez que les chrétiens les plus éloignés ont retiré de vos souffrances les plus grands avantages sans en avoir été les témoins, mais pour les avoir entendu raconter. Ayez toujours à la bouche ces paroles de l'Apôtre : *Les souffrances de cette vie ne sont point proportionnées à la gloire dont nous serons environnés dans les cieux.* (Rom. VIII, 18.) Encore un peu de temps: le terme de vos épreuves, le moment de la délivrance approche. Ne vous lassez point de prier pour nous. Une longue distance nous sépare, et il y a longtemps que nous vivons loin de vous; mais nous vous aimons comme si nous étions près de vous, nous couvrons de nos baisers vos têtes chéries et ornées de couronnes, nous vous serrons affectueusement dans nos bras; nous savons bien que vous nous offrez en retour cette charité qui ne s'est jamais démentie. Si l'on peut s'attendre à à une récompense uniquement parce que l'on vous aime, songez quelles récompenses sont réservées à ceux, qui comme vous, se sont couverts de gloire dans de si nombreux combats.

LETTRES A OLYMPIADE.

On n'a pu retrouver l'ordre chronologique des lettres de saint Chrysostome. Les bénédictins ont conservé l'ordre suivi dans les précédentes éditions.

Cet ensemble doit être compté parmi les plus beaux monuments ecclésiastiques. Il nous fournit, en effet, de précieux renseignements sur ce grand schisme de l'Eglise d'Orient et sur l'exil du saint évêque.

Les dix-sept lettres à Olympiade sont de toutes les plus longues, les plus belles et les plus utiles, nous dit Photius. Les unes offrent à cette pieuse veuve les consolations et les encouragements dont elle a besoin : ce sont de véritables homélies; les autres nous racontent ses tribulations. Voici quelques détails sur Olympiade.

Elle était fille du comte Anysius. Son père la donna en mariage au préfet Nébride (probablement l'année 384.) Saint Grégoire de Nazianze, invité aux noces, s'excusa de ne pouvoir y assister, et adressa à la jeune épouse un épithalame ou plutôt un discours parœnétique. Olympiade ne fut mariée que vingt mois. Devenue veuve à la fleur de son âge, elle voulut demeurer veuve et rien ne put ébranler cette résolution Théodose eut vainement recours aux prières et aux menaces pour lui faire épouser l'espagnol Elpidius, son parent. Ce refus irrita l'empereur, qui, avant de marcher contre Maxime, enjoignit au préfet de la ville de séquestrer tous ses biens jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Elle supporta, dit-on, cet acte odieux avec tant de courage qu'elle semblait heureuse d'être dépouillée de sa fortune. A son retour, Théodose comprit que rien ne pourrait vaincre cette résistance, et lui fit rendre ses biens. Dès lors, sa maison fut ouverte aux évêques, aux moines, aux prêtres et aux autres clercs qui venaient à Constantinople. L'évêque Nectaire la fit diaconesse; et ce fut elle qui lui ferma les yeux. Les lettres à Olympiade nous disent assez combien elle fut chère à saint Chrysostome. Après l'exil du Saint, elle fut traînée devant les tribunaux, accusée avec les autres amis du Pontife d'avoir mis le feu au temple de Sainte-Sophie. Malgré la fermeté de ses réponses, on la condamna à une forte amende; elle quitta ensuite Constantinople pour se retirer à Cyzique où elle attendit des temps meilleurs. Saint Grégoire de Nazianze, Palladius, Sozomène, Ammien, et d'autres biographes nous ont transmis de nombreux détails sur cette vertueuse femme.

LETTRE PREMIÈRE.

Cucuse, en 404.

1. Il ne faut craindre que le péché. — 2. L'adversité nous vaut de grandes récompenses, et c'est pourquoi Dieu permet qu'elle nous afflige. Les trois enfants dans la fournaise. — 3-4. De tout temps le Seigneur a permis qu'il y eût des scandales et des persécutions, afin de mieux manifester sa puissance et sa sagesse. — 5. Conclusion : Olympiade doit bannir de son âme cette tristesse que lui causent les désordres actuels.

A LA VÉNÉRABLE ET TRÈS-PIEUSE DIACONESSE OLYMPIADE, JEAN, ÉVÊQUE, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

1. Je vais donc essayer d'adoucir la plaie de votre tristesse et de dissiper ces pensées qui ont amoncelé dans votre âme de si épais nuages. Pourquoi êtes-vous troublée? Pourquoi tant d'affliction et de douleur? Ah! c'est qu'une violente, une affreuse tempête s'est abattue sur les Eglises, et a répandu sur elles une nuit ténébreuse; elle s'accroît de jour en jour, elle enfante d'horribles naufrages, et l'univers est menacé de périr. Ces calamités, je ne les ignore pas: qui pourrait donc les nier? Bien plus, cette horrible tragédie, je veux la rendre plus sensible encore, en vous la représentant dans un énergique tableau. Nous voyons une mer agitée jusque dans ses profondeurs, les matelots morts et nageant au-dessus des flots, ou bien s'abîmant dans les ondes, les ais du navire dispersés, les voiles déchirées, les mâts rompus, les rames échappées aux mains des rameurs, les pilotes, loin du gouvernail, assis sur quelques débris du vaisseau, pressant leurs genoux dans leurs mains, et à bout de ressources, réduits à verser des larmes et à pousser des gémissements. Ils ne voient plus ni ciel ni mer, autour d'eux s'étendent d'affreuses ténèbres, une profonde nuit, qui ne leur permet pas même d'entrevoir leurs proches. Les flots mugissent, et de leurs seins les monstres marins se précipitent de toute part sur les passagers. Mais pourquoi me consumer en efforts inutiles? J'ai beau chercher quelque image des maux présents; ils sont au-dessus de toute expression, et je me sens vaincu par leur immensité. Au reste, malgré tant d'horreur, je ne perds pas l'espoir d'un meilleur avenir, quand je songe à cette Providence, qui n'a pas besoin des ressources de l'art pour triompher de la tempête, mais qui d'un signe peut en briser la violence. Elle ne se hâte point, il est vrai, le plus sou-

vent, au contraire, elle ne dissipe point sur-le-champ les maux qui se produisent; elle les laisse s'accroître, et quand ils ont atteint leur développement, quand tout espoir de salut disparaît, elle se révèle par un miracle qui frappe d'étonnement, et ainsi tour à tour elle manifeste sa puissance et exerce la patience de ses serviteurs. Ne vous laissez donc pas abattre, ô Olympiade! La seule chose qu'il faille redouter, la seule tribulation qui soit à craindre, c'est le péché. N'est-ce pas là ce que je n'ai cessé de vous dire? Tout le reste, embûches, inimitiés, fraudes, calomnies, outrages, accusations, confiscations, exils, glaives acérés, flots soulevés par la tempête, assauts livrés par l'univers conjuré, tout cela ne mérite pas qu'on s'en inquiète. Eh! tout cela n'est-il pas temporaire, éphémère? Tout cela ne regarde-t-il point ce corps sujet à mourir, et peut-il causer quelque dommage à une âme qui sait être circonspecte? Aussi, l'apôtre saint Paul voulant nous montrer toute la fragilité des biens et des maux de la vie présente, n'a besoin que d'une seule parole : *Tout ce qui se voit, est temporel* (II Cor. IV, 18), nous dit-il. Quoi donc, vous redouteriez ce qui est temporel, ce qui s'écoule avec la rapidité d'un fleuve? Cette image, vous pouvez l'appliquer à tous les événements de cette vie, qu'ils soient joyeux, qu'ils soient tristes. Un autre prophète compare le bonheur de l'homme, non pas à l'herbe des champs, mais à quelque chose de moins durable encore; toute cette félicité, dit-il, *c'est comme la fleur de l'herbe*. Il ne s'agit pas seulement d'une partie de ce bonheur, comme la richesse, la volupté, la puissance, les honneurs : non, mais il appelle du nom de gloire tout ce qui jette quelque éclat sur notre vie, et cette gloire il la compare ensuite à l'herbe des champs: *Toute la gloire humaine*, dit-il, *ressemble à la fleur de l'herbe*. (Isa. XL, 6.)

2. Mais, direz-vous, l'adversité est un lourd, un insupportable fardeau. Entendez cette autre comparaison, bien capable à son tour de vous faire mépriser l'adversité. Le prophète compare les injures, les outrages, les opprobres, les railleries, les piéges auxquels nous sommes exposés de la part de nos ennemis à un vêtement usé, à la laine rongée par les vers. Voici ses expressions : *Ne craignez pas les outrages des hommes, ni leurs mépris. Les vers les dévoreront, comme un vêtement; et la teigne les rongera, comme elle ronge la laine*, (Isa. LI, 7, 8.) Ne vous troublez donc point des maux qui surviennent; n'allez pas implorer celui-ci ou celui-là, ne poursuivez pas des ombres fugitives (c'est une ombre en effet que l'appui d'un homme); mais ne vous lassez pas de prier Jésus que vous adorez; qu'il fasse un signe, et à l'instant toutes vos craintes seront dissipées. Vous avez prié, et cependant les maux n'ont point cessé. Ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est la conduite ordinaire de la Providence, de ne pas dissiper sur-le-champ les maux qui nous accablent. Elle les laisse s'amonceler autour de nous, et quand nos ennemis ont, pour ainsi dire, consommé toute leur malice, soudain, il ramène un calme et un ordre auxquels on était loin de s'attendre. Non content de nous envoyer les biens que nous attendons et que nous espérons, il se plaît à nous en envoyer de plus nombreux et de plus grands, et c'est pourquoi saint Paul disait: *A celui qui peut nous faire du bien avec surabondance, et nous accorder plus que nous ne lui demandons ou que nous ne pouvons espérer*. (Eph. III, 20.)

Ne pouvait-il pas préserver les trois jeunes Hébreux de la tentation? Il ne le fit pas, afin de leur ménager de grandes récompenses. Et c'est pourquoi il les laissa tomber aux mains des barbares; c'est pourquoi il permit qu'on allumât pour eux cette fournaise d'une horrible profondeur, et que dans l'âme du roi s'allumât aussi une colère plus ardente que le feu de la fournaise; qu'on leur liât ensuite les mains et les pieds, et qu'on les précipitât au milieu des flammes. Mais, lorsque tous les spectateurs les croyaient réduits en cendres, on vit éclater soudain et contre toute attente la merveilleuse puissance du Dieu très-haut : le feu était enchaîné, et ceux qui avaient été chargés de fers se voyaient délivrés; la fournaise était devenue un temple, une fontaine rafraîchissante; nul palais n'offre tant de magnificence et de splendeur. Cet élément destructeur, plus puissant que le fer ou la pierre, des cheveux en avaient triomphé! Là, on voyait debout le chœur harmonieux de ces saints, invitant le ciel et la terre à se joindre à leur concert, et leurs chants de reconnaissance s'élevaient jusqu'au Seigneur: ils le remerciaient d'avoir permis qu'ils fussent chargés de chaînes, jetés dans les flammes par leurs ennemis, entraînés loin de leur patrie; ils le remerciaient d'avoir per-

mis cette captivité où ils vivaient privés de toute liberté, loin de leur ville, loin de leurs familles, sur une terre étrangère et barbare. Voilà les sentiments d'une âme reconnaissante. Mais, quand leurs ennemis eurent assouvi leur rage (que pouvaient-ils entreprendre, après avoir essayé de les faire mourir?), quand les athlètes eurent déployé toute leur vigueur, quand ils eurent mérité la couronne et les autres récompenses, quand rien ne manqua plus à leur gloire, alors tous les dangers disparurent, et le prince qui avait allumé la fournaise pour les y précipiter se prit à célébrer la gloire des généreux athlètes, à publier le miracle accompli par Dieu, à envoyer par tout l'univers le récit de ces événements, proclamant avec enthousiasme les merveilles du Très-Haut. C'était un ennemi qui envoyait cette lettre : comment n'y eût-on pas ajouté foi, même chez des ennemis?

3. Ne voyez-vous pas l'habileté, la sagesse, la merveilleuse puissance du Seigneur? Ne voyez-vous pas tout ce qu'il y a en lui de miséricorde et de bonté? Ne vous effrayez donc point, ne vous troublez point; en toute circonstance, remerciez-le, louez-le, priez-le, conjurez-le. Eussiez-vous devant les yeux le plus horrible tumulte, les plus affreux bouleversements, ne vous inquiétez point. Le Seigneur, en effet, n'est jamais réduit à l'impuissance, quelque funeste que soit la situation, quelque grands que soient les dangers. Il peut relever ceux qui tombent, ramener dans le chemin ceux qui s'égarent, redresser ceux qui chancellent, délivrer ceux qui sont plongés dans un abîme de péchés et les rendre justes; il peut ressusciter les morts, restaurer un édifice et en accroître la splendeur, rajeunir ce que la vieillesse a terni de son souffle. Ne fait-il pas sortir la créature du néant? Ne communique-t-il pas l'être à ce qui ne l'avait point? A plus forte raison rétablira-t-il ce qui existait déjà, ce qui était l'œuvre de sa puissance. — Mais combien il en est qui périssent! combien d'autres sont scandalisés! — Que de fois n'a-t-on pas vu de semblables malheurs, auxquels le Seigneur ensuite appliqua le remède capable de les guérir! Si, une fois le danger passé, plusieurs s'obstinèrent, c'est à eux qu'il faut reprocher la persistance de leur mal. Pourquoi vous troubler, pourquoi vous désoler de voir l'un repoussé et l'autre introduit? On menait le Christ au supplice, on demandait la liberté pour Barabbas, et un peuple corrompu s'écriait qu'il fallait préférer un homicide au Sauveur des hommes, à l'auteur de tant de bienfaits. Combien n'y en eut-il pas qui tombèrent et qui périrent? Mais reprenons les choses de plus haut. Ce divin Crucifié ne fut-il pas, dès sa naissance, obligé de s'exiler, de fuir, encore au berceau, sur une terre étrangère avec toute sa famille; de se réfugier avec elle dans un pays barbare, si éloigné de sa patrie? Ensuite, que de sang répandu, que de meurtres, quel carnage! De tendres enfants étaient massacrés comme sur un champ de bataille; on les arrachait aux mamelles qui les allaitaient, et cette gorge encore arrosée du lait de leurs mères, on y enfonçait un glaive acéré! Y a-t-il tragédie plus horrible? Et l'auteur de ces crimes, c'était celui qui cherchait Jésus pour le faire mourir. Dieu cependant, ce Dieu si plein de bonté, en présence de ces crimes, en présence de ces flots de sang, se taisait; il se taisait, quand il aurait pu tout empêcher; et c'était par un secret mystère de son ineffable sagesse qu'il manifestait cette merveilleuse douceur.

Quand Jésus fut revenu de l'Egypte et qu'il eut grandi, de toutes parts on s'arma contre lui. Et d'abord, c'étaient les disciples de Jean, que la jalousie dévorait, qui s'affligeaient de ses succès, malgré le respect de leur maître pour Jésus, et qui lui disaient : *Celui qui était avec toi au delà du Jourdain, voici qu'il baptise, et tout le monde vient à lui.* (Jean, III, 26.) N'est-ce pas le langage d'hommes qu'a pénétrés l'aiguillon de l'envie et que ronge cette passion coupable? N'est-ce pas à ce sujet aussi que l'un de ceux-là entama avec un juif une vive discussion sur les purifications, et mit en parallèle le baptême de Jean avec celui des disciples du Sauveur? *Les disciples de Jean*, dit l'Evangile, *eurent une dispute avec un juif sur la purification.* (Jean, III, 25.) Pour ses miracles, que de calomnies ne lui suscitèrent-ils pas? Les uns l'appelaient Samaritain et possédé du démon. *Tu es un Samaritain*, lui disaient-ils, *et tu es possédé du démon.* (Jean, VIII, 48.) Les autres l'appelaient imposteur, et disaient : *Il ne vient pas de la part de Dieu, mais il séduit le peuple.* (Jean, VII, 12.) D'autres l'appelaient magicien : *C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons.* (Matth. IX, 34.) Voilà ce que sans cesse ils répétaient. Ils le traitaient, en outre, d'ennemi de Dieu, de débauché; lui reprochaient de s'adonner au vin

et d'être l'ami des méchants et des hommes dissolus. *Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme qui fait bonne chère et qui s'enivre, qui est l'ami des publicains et des pécheurs.* (Luc, VII, 34.) Un jour même qu'il s'entretenait avec une pécheresse, ils le traitaient de faux prophète : *Si c'était un prophète*, disaient-ils, *il saurait quelle est cette femme qui lui adresse la parole.* (Luc, VII, 39.) Chaque jour enfin ils aiguisaient leurs dents contre lui. Mais ce n'étaient pas seulement les Juifs qui le harcelaient de la sorte : ceux que l'on disait être ses frères lui manquaient d'égards, et ses proches lui faisaient une guerre acharnée. Vous pouvez voir, par les paroles de l'Evangéliste, jusqu'à quel point ils étaient corrompus eux-mêmes. *Ses frères*, dit-il, *ne croyaient pas en lui.* (Jean, VII, 5.)

4. Vous me parlez de chrétiens scandalisés et détournés du droit chemin. Eh ! combien n'y eut-il pas de disciples qui furent scandalisés au temps de la Passion ? L'un d'eux trahit son maître, d'autres prirent la fuite, un autre le renia. Tous l'abandonnèrent, et il demeura seul entre les mains de ses ennemis. Parmi ces hommes qui avaient été témoins de ses merveilles, qui l'avaient vu ressusciter les morts, guérir des lépreux, chasser les démons, multiplier les pains, opérer tant d'autres miracles, et qui ensuite le virent abandonné de tous, enchaîné, entraîné par une vile soldatesque, suivi de la foule tumultueuse des prêtres juifs, entouré d'ennemis qui l'accablaient de menaces, en face de ce traître qui s'enorgueillissait de son action, parmi ces hommes, dis-je, combien n'y en eut-il pas de scandalisés ? Que d'autres se scandalisèrent quand ils le virent flageller ! Il y avait là sans doute une multitude infinie de spectateurs, C'était un jour de fête, et tous les Juifs se trouvaient à Jérusalem ; c'était dans cette capitale que se passaient ces scènes tragiques, et tous ces excès se commettaient en plein midi. Quel ne devait pas être le nombre des spectateurs, et en le voyant ainsi enchaîné, battu de verges, inondé de sang, interrogé par Pilate, abandonné de tous ses disciples, quels sentiments ne durent-ils pas éprouver ? Nul outrage ne lui fut épargné. On lui enfonça dans la tête une couronne d'épines, on le revêtit d'un manteau de pourpre, on lui mit un roseau dans la main, on se prosterna devant lui, en un mot, il fut le jouet de ses ennemis. Que dire de ces soufflets qu'on lui appliqua sur la joue, de ces paroles injurieuses qu'on lui adressa : *Prophétise, ô Christ, et dis-nous quel est celui qui t'a frappé ?* (Matth. XXVI, 68.) Et ils le conduisaient çà et là, toute la journée, il dut subir leurs paroles injurieuses, leurs outrages et leurs sarcasmes. Le serviteur du grand-prêtre le souffleta, les soldats se partagèrent ses vêtements. Tout nu, les épaules meurtries de coups, on le mena au supplice et on le cloua sur une croix. Rien ne put amollir ces cœurs farouches ; au contraire, ils redoublèrent de fureur, c'était un spectacle de plus en plus horrible, des injures de plus en plus grossières. Les uns disaient : *Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours ;* d'autres lui criaient : *Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ;* d'autres enfin : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi.* (Matth. XXVII, 40, 42.)

Pour mettre le comble à l'insolence, ils lui donnèrent à boire du fiel et du vinaigre. Les voleurs eux-mêmes le chargeaient d'opprobres, ses bourreaux poussèrent leur criminelle insolence jusqu'à s'écrier qu'ils lui préféraient ce scélérat, cet auteur de tant de vols et d'assassinats, et quand Pilate leur eut donné le choix, ils choisirent Barabbas, voulant ainsi non-seulement crucifier Jésus-Christ, mais flétrir sa renommée. Ils prétendaient prouver par là que Jésus était pire qu'un voleur, et tellement chargé de crimes que ni la pitié, ni la solennité du jour ne pouvaient le sauver. Flétrir sa renommée, c'était là le but de toutes leurs démarches, et c'est aussi pour cette raison qu'ils le crucifièrent entre deux larrons. Mais, loin d'obscurcir la vérité, ils ne firent qu'en augmenter l'éclat. Ils l'accusaient aussi d'aspirer à la royauté : *Quiconque se fait passer pour roi, disaient-ils, ne peut être l'ami de César.* (Jean, IX, 12.) Oui, ils accusaient de la sorte Celui qui n'avait pas où reposer sa tête. Ils lui reprochaient aussi d'avoir blasphémé. Le pontife déchira ses vêtements en disant : *Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ?* (Matth. XXVI, 65.) Et sa mort, peut-il y en avoir de plus violente ? N'était-ce pas mourir comme un criminel, comme un homme digne d'exécration ? N'était-ce pas la plus honteuse des morts, la mort de ceux qui se sont souillés des crimes les plus abominables et qui ne sont pas même dignes de rendre sur la terre leur dernier soupir ? Si on lui donne

la sépulture, n'est-ce pas comme un bienfait, comme une grâce qu'on lui accorde? On va trouver Pilate et on lui demande le corps de Jésus. Il n'y avait pour l'ensevelir aucun de ses proches, aucun de ceux qui avaient reçu ses faveurs, aucun de ses disciples, aucun de ceux qui avaient joui de sa confiance et de ses grâces : tous avaient disparu, tous l'avaient abandonné. Et ensuite ce bruit que l'on fit courir après sa résurrection : *ses disciples sont venus et ont dérobé son corps* (Matth. XXVIII, 13), ne fut-il pas pour un grand nombre un sujet de scandale et de chute? Ce bruit, en effet, si controuvé qu'il fût, et bien qu'on eût donné de l'argent pour le répandre, n'en eut pas moins accès auprès de plusieurs. Oui, plusieurs y crurent, malgré les sceaux apposés au sépulcre, malgré l'évidence du miracle. Le peuple en effet ignorait ce que Jésus-Christ avait dit de sa résurrection; ses disciples mêmes l'avaient oublié. *Ses disciples ne savaient pas*, dit l'Evangéliste, *qu'il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts.* (Jean, XX, 9). Combien n'y eut-il donc pas de gens scandalisés dans ces circonstances! Dieu, dans sa bonté, le permit, et conduisit toutes choses avec une divine et ineffable sagesse.

5. Ses disciples ensuite se cachèrent, s'enfuirent tremblants de frayeur, changeant à tout moment de domicile; et lorsque, cinquante jours après, ils osèrent reparaître, et commencèrent à leur tour à opérer des miracles, ils furent loin d'être en pleine sécurité. Oui, même après tant de miracles, ils furent souvent une occasion de scandale pour les faibles. On les frappait de verges, on jetait le trouble dans l'Eglise, on chassait les apôtres ; souvent leurs ennemis triomphaient et répandaient la terreur dans les âmes. Quand par leurs miracles ils eurent acquis une grande puissance sur le peuple, la mort d'Etienne souleva une persécution qui dispersa les disciples, et jeta de nouveau la consternation dans l'Eglise. De nouveau les disciples furent plongés dans les angoisses, de nouveau ils se virent obligés de fuir, de nouveau ils furent exposés à tous les dangers. Néanmoins l'Eglise faisait des progrès : car les miracles la soutenaient, et sa racine était pleine de vigueur. L'un était descendu par une fenêtre et ainsi échappait aux mains du préfet; d'autres étaient délivrés par un ange qui brisait leurs liens; d'autres que tourmentaient les riches et les puissants se voyaient accueillis par des hommes du peuple, par des ouvriers de toute condition, par des femmes occupées à teindre la pourpre, par des faiseurs de tentes, par des corroyeurs, qui habitaient dans les faubourgs et près du rivage de la mer. Souvent même ils n'osaient se montrer au milieu des villes; ou bien s'ils avaient cette hardiesse, leurs hôtes n'osaient les y recevoir. Et c'est ainsi qu'à travers les épreuves et les consolations s'avançaient les progrès de l'Evangile ; ceux qui naguère avaient été scandalisés, se trouvaient guéris; ceux qui s'étaient égarés, revenaient dans le droit chemin; et ce qui avait été renversé se trouvait relevé et environné d'un nouvel éclat.

En vain l'apôtre saint Paul conjura-t-il le Seigneur d'accorder la paix et la sécurité aux prédicateurs de son Evangile : Dieu ne l'exauça point; il ne céda point à ses instantes prières, et lui répondit : *Ma grâce te suffit; car la vertu se perfectionne dans l'adversité.* (II Cor. XII, 9.) Si donc maintenant vous voulez mettre en regard de tant de calamités les événements capables de nous réjouir, vous apercevrez, sinon de nombreux miracles, au moins mille circonstances qui ressemblent à des miracles et qui sont autant d'éclatants témoignages de la Providence et du secours de Dieu. Mais pour ne pas vous épargner toute espèce de travail, je vous abandonne le soin de recueillir tous ces faits pleins de consolations et de les mettre en regard de nos malheurs. Votre âme appliquée à cette noble occupation se dérobera à la tristesse et aux inquiétudes qui l'assiégent, et y trouvera de puissants motifs d'encouragement. Saluez mille fois de ma part votre famille bénie. Portez-vous bien et dans votre corps et dans votre âme, vénérable et pieuse Olympiade.

Si vous voulez m'écrire une longue lettre, apprenez-moi, mais sans me tromper, que vous avez banni de votre âme toute espèce d'inquiétude et que vous vivez dans un calme parfait. Car tout ce que je me suis proposé dans cette lettre, ç'a été de ranimer votre courage. Je vous écrirai fréquemment. Quand vous m'écrirez, ne me dites pas que vous avez puisé dans ma lettre beaucoup de consolations. Je le sais bien. Dites-moi que vous êtes consolée autant que je le désire; c'est-à-dire que vous n'êtes plus dans le trouble, que vous ne versez plus de larmes, mais qu'au contraire vous êtes calme et joyeuse.

LETTRE II.

Ecrite à Cucuse, en 404.

1. Il est dangereux de se laisser abattre par le chagrin. — 2. Exemple : Saint Paul, après avoir excommunié le Corinthien incestueux, le réconcilie ensuite avec l'Eglise, pour l'empêcher de tomber dans le désespoir. — 3. C'est la pensée des peines de l'enfer, ou plutôt du bonheur céleste qui doit occuper l'âme d'Olympiade. — 4. Que de consolations elle puisera dans le souvenir de ses actions vertueuses, et dans l'espoir des récompenses éternelles! — 5-6. Bel éloge de la sobriété, de la patience, de la modestie et des autres vertus d'Olympiade. — 7. Eloge de la virginité. — 8-10. Digression sur Job et ses malheurs. Retour au sujet. — 11-13. Il console Olympiade qui s'affligeait de son absence.

A OLYMPIADE.

1. Sans doute la lettre que je vous ai écrite, suffirait pour calmer la vivacité de votre douleur. Toutefois vous étiez si abattue, si affligée que j'ai cru nécessaire de vous écrire encore pour répandre dans votre cœur les plus abondantes consolations et raffermir votre santé. Je vais donc secouer de nouveau cette poussière de la tristesse qui recouvre votre âme. Cet ulcère, cette tumeur, se sont, je crois, changés en poussière. Ce n'est pas une raison pour mettre de côté les précautions: La poussière, en effet, si l'on n'a pas soin de la secouer, met en péril le plus précieux de nos organes; elle s'attache à la prunelle de l'œil, dont elle trouble la sérénité, et qu'elle couvre comme d'un voile. C'est un malheur que nous devons éviter; et ce reste de maladie, il ne faut rien épargner pour le faire disparaître. Mais levez-vous vous-même, et tendez-nous la main. Voyez ce qui se passe chez les malades. Le médecin a beau prêter le secours de son art; si le malade se montre négligent, il ne recouvre point la santé : Ainsi en est-il de ceux qui souffrent dans leur âme. Faites qu'il en arrive autrement, secondez nos efforts avec toute la prudence dont vous êtes capable, afin que de part et d'autre vous receviez du secours. Mais direz-vous, c'est ce que je désire, seulement je ne puis rien, je fais tout ce que je puis, sans réussir à dissiper ce nuage épais et noir de la tristesse. Vaines excuses, vains prétextes. Je connais la noblesse de votre âme, l'énergie de votre piété, l'étendue de votre prudence et de votre sagesse, et je sais qu'il vous suffit de vouloir commander aux flots de la tristesse, pour qu'aussitôt ils s'apaisent. Mais vous arriverez plus vite encore à ce résultat, si nous vous apportons nous-même quelque secours. Comment donc bannirez-vous cette tristesse de votre cœur? C'est en méditant tout ce que nous vous avons dit dans notre première lettre, car elle renferme bien des motifs de consolation; c'est ensuite en faisant ce que j'exige de vous. Qu'est-ce donc? Quand vous entendrez dire : Une Eglise a péri, une autre est agitée par la tempête, une autre est abîmée dans les flots, une autre est en proie à toutes les calamités, une autre encore est dévorée par un loup ravisseur, au lieu d'être régie par un pasteur; celle-ci est au pouvoir d'un pirate au lieu d'être conduite par un habile pilote, celle-là est aux mains d'un bourreau au lieu d'être traitée par un médecin, il y a certes lieu pour vous de vous affliger. Qui pourrait alors ne pas éprouver une vive douleur? Oui, affligez-vous, mais cependant mettez des bornes à votre chagrin. Si, lorsque nous avons commis nous-mêmes des fautes dont il nous faudra rendre compte, il n'est ni nécessaire, ni prudent, mais il est au contraire funeste et pernicieux de s'affliger outre mesure, à plus forte raison, quand il s'agit des crimes d'autrui, est-il inutile et superflu, satanique et dangereux pour l'âme de se laisser tomber dans la mollesse et le désespoir.

2. Pour vous montrer qu'il en doit être ainsi, je veux vous raconter une vieille histoire. Un corinthien, qui avait reçu le saint baptême, qui avait été admis à la table sacrée, qui en un mot avait participé à tous les mystères de notre religion, qui de plus, à ce que beaucoup disent, avait été chargé d'instruire les autres, après avoir reçu de si grands bienfaits, après avoir été élevé aux plus hautes dignités dans l'Eglise, tomba dans une faute très-grave. Il porta des regards criminels sur l'épouse de son père; il ne s'en tint pas à ces désirs impudiques; mais il réalisa son infâme intention. Ce n'était pas seulement une impudicité, c'était un adultère et le plus affreux de tous les adultères. Aussi, quand saint Paul en eût été informé, ne trouva-t-il pas de nom qui pût convenir à ce crime, et pour en faire concevoir toute l'énormité, il employa ces paroles : *On dit que chez vous se commettent des impudicités, et de telles impudicités, qu'il n'y a pas de nom pour les exprimer même chez les gentils.* (I Cor. v, 1.) Il ne dit point : telles qu'il ne s'en commet point de pareilles, mais telles

qu'il n'y a pas de nom pour les exprimer, voulant ainsi désigner une faute d'une incroyable gravité.

Il le livre au démon, et le retranche de l'Église; il ne permet à personne de l'admettre à sa table. Avec cet homme on ne doit prendre aucune nourriture. Il s'emporte contre lui, il le condamne au dernier supplice, et le bourreau qui doit l'exécuter, qui doit déchirer sa chair, c'est Satan lui-même. Et cependant cet apôtre qui l'avait excommunié, qui défendait à tous les chrétiens de l'admettre à leurs repas, qui faisait prendre à tous le deuil à son sujet: *Vous êtes tous enflés d'orgueil*, leur disait-il, *et vous n'êtes point plongés dans la douleur*, *et vous n'avez point retranché du milieu de vous celui qui a commis ce crime* (I Cor. v, 2), cet apôtre, dis-je, qui le bannissait de toute réunion, comme un pestiféré, qui le chassait de toutes les maisons, qui le livrait à Satan, qui le condamnait au dernier supplice, ne l'eut pas plus tôt vu plongé dans la douleur, regrettant amèrement son crime, revenant à la pratique des bonnes œuvres, qu'il enjoignit aux Corinthiens tout le contraire de ce qu'il leur avait naguère prescrit. Il leur avait dit: Retranchez-le, chassez-le, pleurez, que le démon s'empare de lui: Et maintenant, que leur dit-il? *Ayez à son égard une ardente charité*, de peur *qu'il ne soit comme absorbé par une trop grande tristesse, et que Satan ne triomphe de nous: car nous n'ignorons pas ses artifices*. (II Cor. II, 7.) Ne voyez-vous pas que Satan cherche lui-même à nous plonger dans l'excès de la douleur, que cette tristesse exagérée est un piége qu'il nous tend, afin de changer en poison ce qui eût été pour nous un remède salutaire. Oui, la tristesse dégénère en poison, quand elle est excessive, et elle livre l'homme à Satan. C'est pourquoi saint Paul disait: *De peur que Satan ne nous dresse des embûches*. C'est comme s'il eût dit: cette brebis était atteinte d'un mal contagieux, on l'a séparée du troupeau, chassée loin de l'Église; mais voici que le mal est guéri, la brebis est redevenue ce qu'elle était auparavant. Telle a été la vertu de la pénitence. Elle est donc rentrée dans le troupeau. Attirons-la vers nous, tendons-lui les bras, embrassons-la, couvrons-la de nos baisers, témoignons-lui en un mot toute notre affection. Si nous ne sommes résolus à le faire, Satan triomphe de nous; il prend, non pas ce qui lui appartient, mais celui qui est devenu notre propriété; il s'en empare, grâce à notre lâcheté; il le plonge dans l'abîme de la tristesse, et désormais ne l'abandonne plus. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute ces paroles: *Car nous n'ignorons pas ses artifices* (II Cor. II, 11), c'est-à-dire, les choses mêmes qui nous seraient utiles, du moment où elles se font autrement qu'il ne faudrait, le démon sait en profiter pour renverser celui qui manque de prudence.

3. Ainsi donc pour un tel crime, pour un crime si énorme, l'apôtre saint Paul ne veut point que ce corinthien se laisse abattre par la tristesse; au contraire il s'empresse, il se hâte, il s'efforce de prévenir le découragement, et assure que toute tristesse excessive est une victoire remportée par Satan, l'œuvre de sa méchanceté et de ses perfides desseins. N'est-ce donc pas une folie que de s'affliger si vivement, que de se tourmenter ainsi pour des fautes commises par d'autres, fautes dont leurs auteurs rendront un compte rigoureux? Faut-il, pour cette raison, jeter son âme dans ces épaisses ténèbres de la tristesse, dans ce trouble, dans cette agitation, dans cette violente tempête de la douleur? Si vous dites encore une fois, je voudrais, mais je ne puis; je vous répondrai de nouveau, ce sont de vaines excuses et de purs prétextes. Je connais en effet toute la sagesse, toute la force de votre âme. Mais voici encore un autre moyen qui pourra vous aider à combattre et à vaincre ce funeste, ce mortel chagrin. Suivez le conseil que je vais vous donner. Si vous entendez parler de ces calamités, écartez de votre esprit les souvenirs que ce récit vous rappelle, et transportez-vous par la pensée au jour terrible du jugement, songez à ce redoutable tribunal, à ce juge incorruptible, à ces fleuves de feu qui coulent devant le tribunal et où bouillonne une flamme pleine d'ardeur, à ces glaives acérés, à ces supplices affreux, à ces tourments éternels, aux ténèbres extérieures, à ce ver plein de venin, à ces chaînes qu'on ne peut briser, à ces grincements de dents, à ces pleurs intarissables, à ces innombrables spectateurs, venus du ciel et de la terre. *Les Vertus du ciel seront émues* (Matth. XXIV, 29), dit le Christ. Sans doute elles n'ont rien à se reprocher, et ce n'est pas elles que l'on jugera; toutefois à la vue du genre humain rassemblé et de tant de nations citées à ce tribunal, elles ne pourront se défendre d'un sentiment de crainte, tant ce

spectacle inspirera d'effroi. Oui, songez à ce jour terrible, à cette sentence à laquelle il est impossible d'échapper. Le souverain Juge n'aura pas besoin d'entendre les accusateurs et les témoins ; il n'aura pas besoin de preuves ni de démonstrations, mais il produira devant toute cette multitude et mettra sous les yeux des coupables leurs fautes et les circonstances qui les ont accompagnées. Personne ne se présentera pour arracher au supplice, ni le père, ni le fils, ni la fille, ni la mère, ni un proche, ni un voisin, ni un ami, ni un avocat. Personne ne pourra compter ni sur les présents, ni sur ses richesses, ni sur son crédit, ni sur sa puissance. Tout cela aura disparu, comme la poussière que les pieds ont secouée ; et il ne restera que l'accusé et ses œuvres qui le feront absoudre ou condamner. Personne ne sera jugé pour les fautes d'autrui, mais bien pour les siennes propres. Voilà les pensées qu'il vous faut entretenir dans votre âme, la terreur qu'elle doit ressentir, qu'elle doit opposer à cette tristesse inspirée par Satan et toujours si nuisible : armez-vous ainsi contre lui, et vous n'aurez qu'à vous montrer pour dissiper, pour faire disparaître tous ses artifices. Cette tristesse, non-seulement elle est vaine et superflue, mais elle est dangereuse, elle est pernicieuse. Cette crainte du jugement, au contraire, n'est-elle pas nécessaire et utile, n'offre-t-elle pas les plus grands avantages ? Mais je me suis laissé entraîner trop loin, et tout ce que je viens de vous dire, ne semble point vous regarder. C'est à moi-même et à ceux qui comme moi sont plongés dans toute sorte de péchés, qu'il faudrait tenir ce langage, bien capable à la fois d'effrayer et d'exciter au bien. Mais vous qui êtes ornée de tant de vertus, qui déjà touchez à la porte des cieux, vous ne pouvez en éprouver le moindre mouvement de crainte. Je vais donc chercher un autre instrument, et toucher une autre corde, puisque la pensée du jugement ne peut produire en vous plus d'effroi que dans les anges. Tournons-nous donc d'un autre côté. Suivez-nous et songez maintenant à vos bonnes actions, aux brillantes récompenses qui leur sont réservées, à ces splendides couronnes, aux chœurs des vierges, à ces portiques sacrés, à cette chambre nuptiale, à la compagnie des anges, à ces entretiens si doux avec l'Epoux céleste, à ces splendeurs merveilleuses, à tous ces biens, en un mot, qui surpassent tout ce que l'on peut exprimer et concevoir.

4. Ne vous étonnez pas de m'entendre vous introduire parmi les chœurs des vierges. Vous êtes veuve, il est vrai. Mais ne m'avez-vous point souvent entendu dire, soit dans des entretiens particuliers, soit dans des discours publics, où je traitais de la virginité ; ne m'avez-vous pas entendu prétendre, dis-je, que rien ne s'opposait à ce que l'on admît dans le chœur des vierges, celle qui dans les autres vertus avait fait preuve d'une grande sagesse ; qu'elle surpassait même de beaucoup les vierges en mérite. L'apôtre saint Paul, parlant de la virginité, n'a-t-il pas donné le nom de vierges, non-seulement à celles qui n'ont pas été mariées, mais à celles même qui ont servi le Seigneur avec zèle. La charité envers les pauvres, cette vertu qui vous est si chère, dans la pratique de laquelle vous n'avez point d'égale, Jésus-Christ ne l'élève-t-il pas bien au-dessus de la virginité ? N'a-t-il pas chassé du chœur des vierges celles qui y étaient entrées sans posséder cette vertu, ou plutôt parce qu'elles ne la possédaient pas assez pleinement? (car elles avaient de l'huile, mais en trop petite quantité.) Au contraire ceux qui n'avaient plus la virginité en partage, mais dont les cœurs étaient ornés par la charité, ne les reçoit-il pas avec honneur, ne les appelle-t-il pas les bénis de son Père, ne les fait-il pas approcher de sa personne, ne les met-il pas en possession de son héritage, et ne publie-t-il pas leurs vertus en face de l'univers entier? Oui, en présence des anges et de tout le genre humain rassemblé, il les proclame ses nourriciers et ses hôtes. Voilà les paroles que vous entendrez à votre tour. Voilà la récompense que vous recevrez. Oui, votre seule charité envers les pauvres vous vaudra cette récompense, cette couronne, cet éclat merveilleux, cette gloire immense. Que serait-ce donc, si je passais en revue toutes vos autres vertus ? Dès maintenant donc vous devriez couler vos jours dans une fête continuelle, tressaillir d'allégresse, former des chœurs et couronner votre tête. Peut-on vous pardonner de vous consumer de chagrin, parce que celui-ci s'est laissé égarer par la fureur, parce que cet autre s'est lancé dans le précipice ? Peut-on vous excuser de donner au démon cet accès dans votre âme, quand jusqu'ici vous n'avez cessé de lui porter des coups toujours victorieux ? Rappellerai-je cette patience dont nous avons eu tant de preuves ? Un discours, un vo-

lume ne suffirait pas à redire les souffrances que vous avez supportées depuis votre enfance. Vos amis et vos ennemis, vos proches et les étrangers, les puissants et les faibles, les magistrats et les simples particuliers, les clercs eux-mêmes, ne vous ont-ils pas souvent offert l'occasion de souffrir? Une seule de leurs injustices composerait un long récit, pour peu qu'on veuille la développer. Mais si l'on se rappelle en outre ces afflictions, que vous vous êtes ménagées vous-même, si l'on veut les examiner par le détail, on verra que vous avez toujours triomphé; ni la pierre, ni le fer, ni le diamant n'ont pu résister à votre énergie. Vous aviez une nature tendre et délicate, habituée à toutes les délices; vous l'avez accablée sous les coups de la douleur, et aujourd'hui elle se trouve, pour ainsi dire, en un état de mort. Vous avez appelé tout l'essaim des maladies, et désormais l'art des médecins, la force des remèdes, les traitements de toute espèce seraient impuissants à les guérir; vous vivez dans de continuelles souffrances.

5. Comment redire encore votre sobriété, votre patience dans les veilles? Ou plutôt n'appelons plus des noms de sobriété et de patience des vertus dignes de noms plus relevés. Nous appelons patient et courageux l'homme qui, tourmenté de quelque passion, finit par la vaincre. Pour vous, quelle passion n'avez-vous point vaincue? Dès le principe vous vous êtes lancée contre votre chair avec une telle ardeur, que vous en avez éteint tous les appétits. Ce n'est pas seulement un frein que vous avez mis au coursier, ce sont des entraves, vous l'avez terrassé, vous l'avez rendu immobile. Alors vous aviez la force en partage, maintenant c'est le calme le plus parfait qui règne dans votre âme. Vous n'avez plus à lutter contre la soif des délices, vous n'avez plus d'efforts à faire pour en triompher. Vous l'avez détruite, vous lui avez fermé tout accès, vous avez appris à votre estomac à ne recevoir de nourriture que ce qu'il faut pour ne pas mourir et pour continuer à faire pénitence. Et c'est pourquoi je ne puis appeler cela du nom de jeûne ou d'abstinence; il faut un nom plus relevé. Vos veilles ne sont pas moins dignes d'admiration; cette soif des jouissances une fois éteinte, le désir du sommeil a cessé lui-même de se faire sentir. N'est-ce pas, en effet, la nourriture qui entretient le sommeil? Mais ce second besoin, vous en avez triomphé d'une autre manière encore; dès le principe vous avez surmonté la nature, en passant des nuits entières sans dormir; et l'habitude maintenant est pour vous une seconde nature. Si chez les autres le sommeil est un besoin, chez vous c'est le contraire : la veille vous est devenue indispensable. Toutes ces vertus, considérées en elles-mêmes, ont de quoi ravir d'admiration et frapper d'étonnement. Mais si l'on songe que vous vous imposiez toutes ces privations dans un âge encore tendre, sans être dirigée par aucun maître, n'ayant autour de vous que des scandales; si l'on songe que vous êtes sortie d'une maison impie pour embrasser la vérité, que la faiblesse naturelle à votre sexe était accrue encore par les délicatesses d'une demeure opulente, quel océan de merveilles s'offre alors aux regards! A quoi bon parler de votre humilité, de votre charité et de tant d'autres vertus? A leur souvenir, mon âme ouvre devant moi mille autres sources, et me force à ne mentionner que les espèces, que les titres, pour ainsi dire : autrement il faudrait un discours infini. Mais je ne veux pas m'écarter de mon dessein ni me laisser entraîner dans cet océan sans rivage. Si je ne me proposais d'arracher de votre cœur cette tristesse qui le ronge, je m'arrêterais volontiers à ce récit, et je m'embarquerais sur cet océan, ou plutôt sur ces océans immenses. Oui, chacune de vos vertus serait comme une route qui ouvrirait devant moi comme un nouvel océan, qu'il s'agisse de votre patience, ou de votre humilité, ou de votre miséricorde inépuisable, qui se répand jusqu'aux extrémités du monde, ou de cette charité plus ardente que les flammes d'une fournaise, ou de votre prudence ornée de tant de grâces et vraiment au-dessus de la nature. Mais vouloir énumérer les fruits que ces vertus ont produits, c'est vouloir compter les flots de la mer.

6. Ne nous lançons donc point dans de si vastes espaces, et contentons-nous de montrer, comme on dit, le lion par ses griffes. C'est de votre vêtement, de ces habits dont vous recouvrez si négligemment votre corps, que je veux dire quelques mots. Cette vertu, sans doute, semble le céder aux autres, toutefois, en bien examinant, on lui trouvera beaucoup de grandeur, on la jugera digne d'une âme vraiment sage, d'une âme qui foule aux pieds toutes les choses de ce monde et prend son essor vers les cieux. Aussi n'est-ce point

seulement dans le Nouveau Testament, mais dans l'Ancien lui-même que le Seigneur défend avec sévérité toute recherche dans les vêtements. Et cependant Dieu instruisait alors le genre humain par des ombres et des figures; la vie était réglée par des lois moins parfaites; il n'y était jamais question des choses célestes, des biens à venir, la sagesse que nous professons y était à peine indiquée, et les lois données aux Hébreux étaient bien plus grossières, bien plus charnelles que les nôtres. Voici donc ce que dit le Seigneur par la bouche du Prophète: *Voici ce que dit le Seigneur au sujet des princesses de Sion : Parce qu'elles se sont enflées d'orgueil, parce qu'elles ont marché la tête haute, en faisant signe des yeux, parce qu'elles se sont avancées traînant des tuniques flottantes et étudiant leurs démarches ; le Seigneur abaissera les princesses de Sion, il les dépouillera de leur magnificence, leur enlèvera ces vêtements superbes. Leurs parfums seront changés en poussière, leur ceinture en une corde; ces têtes, chargées d'ornements, il les rendra chauves, à cause de leurs œuvres ; et au lieu des tuniques de pourpre, il les revêtira de sacs. Tels seront désormais leurs ornements.* (Isaïe, III, 16, 18, 24.) Peut-on parler un langage plus indigné? quel châtiment! quel supplice! quelle affreuse captivité! Vous pouvez par là même apprécier la gravité de la faute. Un Dieu si miséricordieux n'eût certes pas infligé des peines si graves, si le péché n'eût été bien plus grave encore. Si le luxe des vêtements est un crime, quel ne sera pas le mérite de la vertu contraire? Aussi l'apôtre saint Paul, s'adressant à ces femmes qui ont embrassé la vie du monde, non-seulement leur conseille de ne point porter d'ornements d'or, mais il ne leur permet pas même de se vêtir d'habits somptueux. (I Tim. II, 9.) Ah! il savait bien, il savait bien que le goût de la parure est une maladie grave et difficile à guérir, que c'est le signe manifeste d'une âme corrompue, et qu'il lui faut un médecin plein de prudence et d'habileté. Et n'en sont-elles pas la preuve, ces femmes du monde, ces femmes mariées, qui ne peuvent suivre aucun conseil sur ce point? N'en sont-elles pas la preuve, celles même qui paraissent sages et qui font partie du chœur des vierges? Combien d'entre elles font violence à la nature, fournissent leur course sans jamais porter la moindre atteinte à leur vertu, mènent dès ici-bas la vie des anges, et dans un corps mortel préludent à cette vie qui suivra la résurrection! (dans le siècle futur, nous dit Jésus-Christ, *ni on n'épousera, ni on ne sera épousé.* Luc, XX, 35.) Combien rivalisent de pureté avec les esprits célestes, et revêtues d'un corps périssable engagent la lutte avec ces esprits immortels! Combien accomplissent des conseils que beaucoup ne peuvent même entendre, repoussent la volupté comme un chien furieux qui sans cesse revient les attaquer, apaisent les flots de cette mer irritée et y naviguent tranquillement portées sur ces vagues furieuses vers le terme de leurs désirs! Combien demeurent debout dans cette fournaise des passions, sans éprouver aucun dommage, et foulent aux pieds ces charbons ardents, comme ils fouleraient de la boue! Et cependant elles se laissent prendre honteusement à cet amour de la parure, et, après avoir surmonté tant d'obstacles plus difficiles, elles succombent devant celui-ci.

7. Voyez la grandeur de la virginité, l'énergie qu'elle suppose! Le Christ, descendu des cieux pour faire de nous des anges, pour nous initier à une vie toute céleste, n'a pas osé nous ordonner la virginité, ni faire une loi de cette vertu. Il a fait une loi de mourir (qu'y a-t-il de plus rude cependant?), il a fait une loi de porter constamment sa croix, de faire du bien à ses ennemis; il n'a pas fait une loi de la virginité. Sur ce point, il a laissé libres ceux auxquels il s'adressait, et leur a dit : *Celui qui peut suivre ce conseil, qu'il le suive.* (Matth. XIX, 12.) Oui, grande est la difficulté, rude est le combat! que de sueurs à répandre! que le chemin est escarpé! et ne le voyons-nous point par ces hommes qui, dans l'ancienne loi, pratiquèrent tant de vertus? Ce Moïse, si grand, ce chef des prophètes, cet ami si cher à Dieu, qui possédait toute sa confiance, qui avait assez de crédit auprès de lui pour arracher six cent mille coupables au châtiment venu du ciel, cet homme si puissant, qui commandait à la mer, qui en divisait les flots, qui brisait les rochers, qui changeait la nature de l'air, qui changeait en sang les eaux du Nil, qui opposait à Pharaon une armée de grenouilles et de sauterelles, qui transformait tous les éléments, qui opéra tant de miracles et pratiqua tant de vertus, cet homme, dis-je, ne put même envisager ce combat. Mais il se maria, il rechercha la société d'une épouse, comme s'il n'eût pu s'en passer, et il n'osa se confier à

cet océan de la virginité, dont il redoutait les flots. Cet autre patriarche qui fut sur le point d'immoler son fils, put bien fouler aux pieds les sentiments les plus vifs de la nature, il put bien vouer à la mort cet Isaac, qui était à la fleur de son âge et dans toute la vigueur de la jeunesse, cet Isaac, son fils unique, son fils bien-aimé, qui lui avait été donné contre toute espérance, seul appui de son extrême vieillesse, orné de toutes les vertus; il put gravir avec lui cette montagne où devait s'accomplir le sacrifice, élever l'autel, disposer le bûcher, étendre la victime, saisir le glaive et l'approcher de la gorge d'Isaac. Oui, il en vint jusque là, et il fut sur le point de teindre ce glaive du sang de son fils, cet homme plus dur que l'airain. Car il est dans la nature de l'airain d'être dur; mais c'est par l'énergie de sa volonté qu'Abraham put acquérir cette invincible fermeté, et déployer ce calme, cette tranquillité digne des anges. Eh bien! cet homme qui put soutenir un pareil combat, cet homme qui franchit les bornes de la nature, n'osa se risquer aux luttes de la virginité. Lui aussi, il craignit de descendre dans la lice, et rechercha les consolations du mariage.

8. Voyez Job lui-même, cet homme juste, cet homme ami de la vérité, cet homme si pieux, qui s'abstenait de toute action coupable. Il fit au démon de terribles blessures; sans cesse attaqué, n'attaquant jamais lui-même, il vida le carquois de son ennemi. Que de flèches lancées sur lui! Il soutint tous ces assauts avec une force merveilleuse. Que semble-t-il y avoir, qu'y a-t-il en effet de plus pénible dans la vie? N'est-ce pas la pauvreté, la maladie, la mort des enfants, les attaques des ennemis, l'ingratitude des amis, la faim, les douleurs corporelles, les insultes, les calomnies, la mauvaise réputation? Or, tous ces maux vinrent fondre sur Job, sur son corps, sur son âme; et, pour surcroît de peine, au moment où il s'y attendait le moins. Comprenez bien ma pensée. Un homme, né de parents pauvres, élevé dans leur maison, supporte aisément une pauvreté à laquelle il est habitué depuis longtemps. Mais celui qui est plongé dans les richesses, qui possède de nombreux trésors, et qui soudain s'en voit dépouillé, pourra-t-il facilement souffrir un tel changement de fortune? Moins il s'y attend, plus ce changement lui semblera cruel. Ou bien encore : l'homme obscur et né de parents obscurs, l'homme qui vit entouré de mépris, les outrages, les injures ne le troublent guère. Mais celui qui, après avoir été dans une position brillante, après s'être vu entouré des hommages de tous, s'être entendu célébrer par toutes les bouches, tombe ensuite dans le mépris et dans l'infamie, ne ressent-il pas le même chagrin que celui qui, riche tout à l'heure, se voit maintenant abîmé dans la misère? De même encore celui qui se voit privé de ses enfants, qui les perd tous, il est vrai, mais à des époques différentes, trouve dans ceux qui survivent quelque consolation à sa douleur, son chagrin s'apaise, et si, quelque temps après, un autre vient à mourir, ce malheur lui paraît moins cruel : car la première blessure a eu le temps de se fermer et de se guérir, et la seconde est moins cuisante. Pour Job, en un instant il vit mourir ses nombreux fils, et de la mort la plus cruelle. Ils mouraient de mort violente et dans la force de l'âge, et le temps et le lieu rendaient encore ce malheur plus épouvantable. C'était pendant un festin, dans une maison ouverte aux hôtes, et cette maison leur servait de tombeau. Quelle est après cela cette faim d'un nouveau genre, et que nulle parole ne peut exprimer? Non, je ne sais quel mot employer, quel nom donner à une calamité si étrange! En vain lui offrait-on de la nourriture, il ne touchait pas aux mets servis devant lui. L'horrible odeur qui s'exhalait de ses blessures lui ôtait tout appétit, et toute nourriture lui devenait insupportable. Ce qu'il faisait bien comprendre en disant : *La puanteur est devenue ma nourriture.* (Job, VI, 7.)

La violence de la faim le contraignait, sans doute, à goûter les mets qu'on lui servait. Mais la puanteur qu'exhalaient ses ulcères l'emportait bientôt sur la faim qui le tourmentait. Aussi, vous l'ai-je dit, cette faim, je ne sais de quel nom l'appeler. Dirai-je qu'elle était volontaire? Mais il désirait prendre de la nourriture. Dirai-je qu'elle était involontaire? Mais les mets étaient devant lui, et personne ne lui défendait d'en user. Comment rappeler maintenant ses horribles souffrances, ces vers qui pullulaient sur sa chair, ce pus qui en découlait, ces outrages dont ses amis l'accablaient, ce mépris qu'avait pour lui ses serviteurs? *Mes serviteurs eux-mêmes ne m'ont pas épargné*, dit-il; *ils m'ont craché au visage.* (Job, XXX, 10.) D'autres l'insultèrent dans son malheur,

et le poursuivirent de leurs sarcasmes. *Ceux que je ne daignais pas mettre au rang des chiens qui gardaient mes troupeaux se sont élancés contre moi, et ces hommes si méprisables viennent me donner des conseils.* (Job, XXX, 4.) Tout cela ne vous semble-t-il pas bien cruel? Oui, sans doute. Et cependant voici qui l'est encore davantage ; voici qui met le comble à ses souffrances, ce qui domine tout le reste. Il était comme suffoqué par cette tempête qui agitait son âme : la pureté de sa conscience soulevait ses flots tumultueux, enveloppait sa raison de ténèbres épaisses, et y répandait le trouble. Ceux qui se sentent coupables de crimes nombreux trouvent au moins dans leurs péchés la cause des maux qui leur arrivent, et ils n'éprouvent point ce trouble, conséquence de l'incertitude. Mais ceux qui n'ont conscience d'aucun crime, dont les âmes, ornées de toutes les vertus, trouvent dans le dogme de la résurrection, dans l'espérance des biens futurs un soulagement aux souffrances qu'ils endurent, et ces combats qu'ils soutiennent, ils les envisagent comme l'occasion de couronnes sans nombre. Mais Job, cet homme de bien, ne savait rien du dogme de la résurrection, et ce qui le tourmentait surtout, c'était d'ignorer la cause de ses maux ; le doute, cette anxiété, étaient plus cruels pour lui que les vers et les douleurs du corps. C'est l'exacte vérité. Quand le Dieu miséricordieux eut daigné lui faire connaître la cause de tant de combats, et que Job eut appris que tout cela avait été permis afin de manifester sa justice, ne commença-t-il pas dès lors à respirer, comme s'il n'avait rien souffert, et ses paroles ne nous le disent-elles pas assez? Cependant s'il souffrait cruellement avant de connaître la cause de ses douleurs, il ne perdit pas un instant courage, et prononça ces admirables paroles : *Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté. Tout a été fait selon le bon plaisir de Dieu : que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles!* (Job. I, 21.)

9. Le désir de parler de Job m'a écarté de mon sujet. Encore quelques mots, et j'y reviens. Ce grand homme, cet homme si vertueux, qui foula aux pieds toutes les jouissances de la nature, n'osa point non plus soutenir ces combats de la virginité ; il eut une épouse qui lui donna de nombreux enfants. Elle est donc bien pénible cette vertu ! ses combats sont donc bien méritoires et bien sublimes! Que de sueurs elle exige, et quelle fermeté d'âme elle suppose! Et cependant combien de femmes, après avoir engagé cette lutte généreuse, n'ont pu triompher de leur amour pour le luxe des vêtements, mais au contraire s'y sont livrées avec plus d'ardeur même que les femmes du monde! Ne venez pas me dire qu'elles ne portent point d'ornements d'or, ni de vêtements de soie, brodés d'or, ni de colliers de pierres précieuses. Elles font pis encore, elles révèlent mieux encore le mal qui les ronge, la passion qui les tyrannise; elles s'étudient, elles s'appliquent de tout leur pouvoir à l'emporter par la simplicité même de leurs vêtements, sur celles qui emploient l'or et les soieries, et à paraître plus aimables qu'elles. Il n'y a, ce leur semble, aucun mal à cela ; et cependant, à bien examiner, quoi de plus pernicieux, de plus dangereux, de plus près de l'abîme? Ne faudrait-il donc pas avoir mille langues pour célébrer les louanges que vous méritez à ce sujet? Voilà un vice dont peuvent à peine triompher les vierges; et vous qui êtes veuve, vous le surmontez avec facilité, avec promptitude, comme le montre votre conduite. Ce que j'admire, ce n'est pas seulement la simplicité de vos vêtements, plus pauvres que ceux des mendiants ; c'est encore cette absence de tout apprêt, de toute recherche dans vos habits, dans vos chaussures, dans votre démarche. Ce sont là comme autant de couleurs qui peignent aux regards les vertus cachées dans votre âme. *Les vêtements,* dit le Sage, *le rire, la démarche de l'homme manifestent son âme.* (Eccl. XIX, 27.) Il faut en effet que vous ayez terrassé, que vous ayez foulé aux pieds toutes les vanités de ce monde, pour les mépriser comme vous le faites, pour avoir banni de votre âme ce vice si coupable, après en avoir auparavant courageusement triomphé. Que personne ne me taxe d'exagération, quand j'appelle ce vice un vice très-coupable. Voyez en effet quels châtiments il valut à ces femmes du monde, chez les Hébreux, sous la loi ancienne! Eh bien! celles dont la conversation doit être dans le ciel, qui doivent mener la vie des anges, qui vivent sous la loi de grâce, pensez-vous que Dieu puisse leur pardonner, quand elles tombent dans ce désordre? cette vierge, qu'enveloppent d'amples vêtements, qui porte une tunique flottante, dont la démarche respire la mollesse, dont la voix, les yeux, tout l'extérieur est un poison pour les cœurs impudiques, qui

creuse chaque jour un précipice sous les pieds des passants, qui ne cesse de tendre des piéges, pouvez-vous l'appeler encore du nom de vierge, et ne la rangerez-vous point parmi les courtisanes? mais les courtisanes ont moins d'appâts, et secouent moins les ailes de la volupté! Oui, nous vous félicitons, nous vous admirons, nous vous louons d'avoir rejeté loin de vous ces charmes funestes, de vous être mortifiée encore sur ce point, non pour orner votre sacrifice, mais pour faire preuve de courage, non pour y trouver plus de beauté, mais pour vous en faire une arme puissante.

10. Je viens de montrer, pour ainsi dire, les griffes du lion, et encore je ne les ai montrées qu'en partie. Comment en effet célébrer tant de vertu? Je le disais tout à l'heure; je tremble de m'embarquer sur l'océan de vos mérites. Au surplus, ce que je me suis proposé, ce n'est pas de faire l'éloge de votre sainteté, mais de verser dans votre âme le baume de la consolation. Je reviens donc à ce que je disais plus haut. Que disais-je donc? Je vous disais de ne plus vous préoccuper des péchés de celui-ci, ou des crimes de celui-là, mais de songer à votre patience, à votre constance, à vos jeûnes, à vos veilles, à votre tempérance, à votre miséricorde, à votre charité, à toutes ces vertus où il faut soutenir des luttes si multipliées, si variées, si terribles. Rappelez-vous que depuis votre jeunesse, vous n'avez cessé d'apaiser la faim de Jésus-Christ, d'apaiser sa soif, de lui donner des vêtements, de le recevoir dans votre maison, de le soigner dans ses maladies, de le visiter dans les prisons. Rappelez-vous l'océan de votre charité, cet océan si vaste, cet océan qui a roulé ses flots impétueux jusqu'à l'extrémité du monde. Non-seulement votre maison est ouverte à tous ceux qui veulent y entrer; mais partout, sur terre et sur mer, que d'étrangers ont joui de vos généreuses libéralités! Rassemblez toutes ces vertus, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse à la vue de ces couronnes et de ces palmes qu'elles vous assurent. Si vous voulez voir punir ces hommes criminels, sanguinaires, chargés des crimes les plus affreux, vous serez satisfaite aussi en ce jour du jugement. Lazare ne vit-il pas le mauvais riche plongé dans les flammes? La différence de leur vie leur avait mérité des places éloignées l'une de l'autre; un abîme les séparait, puisque l'un se trouvait dans le sein d'Abraham, et l'autre dans une horrible fournaise. Néanmoins Lazare vit le mauvais riche, il entendit sa voix et lui répondit. Il en sera de même pour vous. Si pour avoir méprisé un seul homme, le mauvais riche est ainsi tourmenté; si, pour avoir scandalisé un seul de ses semblables, il vaudrait mieux être précipité dans la mer, une meule au cou; quel sera le sort de ceux qui ont scandalisé le monde entier, qui ont renversé tant d'églises, qui ont répandu partout le désordre et le trouble, dont la barbarie, dont la cruauté surpasse celle des pirates et des barbares, auxquels le diable, leur chef, et les démons leurs alliés, ont inspiré assez de fureur pour exposer à la risée des juifs et des gentils une doctrine si vénérable, si sainte, vraiment digne de son auteur? quel sera le sort de ces hommes qui ont submergé tant d'âmes, causé tant de naufrages par tout l'univers, allumé un si effroyable incendie, déchiré le corps du Christ et dispersé ses membres? *Vous êtes,* nous dit l'Apôtre, *le corps du Christ, et vous en êtes les membres.* (I Cor. XII, 27.) Mais pourquoi vouloir essayer de peindre une fureur que rien ne peut exprimer? Oui, quels châtiments sont réservés à ces hommes cruels et sanguinaires? si, pour avoir refusé de la nourriture au Sauveur, on est jeté dans les flammes éternelles pour y brûler avec le démon, quels supplices ne méritent point, croyez-vous, ces hommes qui ont fait mourir de faim, tant de moines, tant de vierges, qui les ont dépouillés de leurs vêtements, qui, loin de recueillir les étrangers, les ont chassés, qui, loin de soigner les malades, ont redoublé leurs souffrances, qui, au lieu de se rendre auprès des captifs, ont fait jeter en prison ceux qui étaient libres? quels supplices ne méritent-ils point? Ah! vous les verrez dévorés par les flammes, chargés de chaînes, grinçant les dents, poussant de vaines lamentations, se consumant dans une douleur inutile, et, comme le mauvais riche, éprouvant un repentir sans effet. Eux aussi, ils vous verront au sein du bonheur et du repos, une couronne sur la tête, formant des chœurs avec les anges, régnant avec le Christ; ils pousseront de grands cris et de grands gémissements, ils se repentiront des outrages dont ils vous accablaient, ils vous adresseront leurs prières, ils se rappelleront votre miséricorde et votre charité. Mais que leur en reviendra-t-il?

11. Occupez donc sans cesse votre âme de ces pensées, et ainsi, vous pourrez secouer

cette poussière de la tristesse. Mais il y a, je crois, un autre motif de votre affliction. Je veux y porter remède et par ce que j'ai dit, et par ce que je vais dire encore. Ce qui vous afflige, il me semble, c'est aussi d'être loin de nous, qui sommes pourtant si peu de chose. Vous vous en désolez, et vous dites à tout le monde : Nous n'entendons plus sa parole, nous ne recevons plus ses enseignements, la faim nous dévore, et ces menaces que Dieu faisait aux Hébreux se réalisent à notre égard; ce qui nous manque, ce n'est point le pain matériel, ce n'est point l'eau matérielle, c'est le pain de la doctrine sacrée. Quelle doit être notre réponse? La voici : même en notre absence, vous pouvez lire nos livres. De notre côté, toutes les fois que nous en trouverons l'occasion, nous nous empresserons de vous adresser de longues lettres. Si vous souhaitez de recevoir de notre bouche les divins enseignements, peut-être un jour aurez-vous ce bonheur, et Dieu permettra que vous nous revoyiez; peut-être, c'est trop peu dire; certainement, vous nous reverrez; n'en doutez pas. Ne croyez pas que nous parlions légèrement, sans être sûr de ce que nous disons : Oui, un jour vous nous entendrez vous exposer de vive voix ce qu'aujourd'hui vous apprenez par nos lettres. S'il vous est pénible d'attendre, rappelez-vous que ce délai ne sera point sans profit pour vous, que votre patience sera généreusement récompensée, si vous savez ne point murmurer, si vous en prenez occasion de louer Dieu, comme vous le louez en toute circonstance. Ce n'est pas sans lutter vivement, sans déployer beaucoup de sagesse et de courage, que l'on peut supporter d'être éloigné d'une âme que l'on aime. Qui est-ce qui vous tient ce langage? Quiconque aime sincèrement et connaît la force de la charité, comprend ce que je viens de dire.

Sans nous donner la peine de chercher çà et là ces hommes, trop rares, hélas! qui ont ressenti une affection sincère, adressons-nous au bienheureux apôtre Paul. Il nous dira tout ce qu'il faut d'énergie et de courage pour supporter une telle séparation. Il s'était dépouillé de l'homme charnel, il avait comme répudié son corps; son âme seule parcourait, pour ainsi dire, le monde; son cœur était vide de passion et aussi calme que les esprits célestes; la terre était pour lui le ciel, il vivait avec les chérubins et assistait à leurs mystérieux concerts; tous les maux il les supportait, comme si ce n'eût pas été lui qui les eût soufferts, soit qu'on le jetât en prison, qu'on l'enchaînât, qu'on l'envoyât en exil, qu'on l'accablât de menaces, qu'on voulût le faire mourir, ou le lapider, ou le jeter à la mer, ou lui infliger tout autre supplice. Eh bien! saint Paul, séparé d'une âme qu'il aimait tendrement, fut saisi d'un trouble si violent, qu'il sortit aussitôt de cette ville où il n'avait point rencontré cet ami qu'il espérait revoir. Troas était cette ville qu'il abandonna sur-le-champ, parce qu'elle ne put lui montrer son cher disciple. *Comme j'étais venu à Troas pour y annoncer l'Evangile, et comme la porte de cette ville m'avait été ouverte par le Seigneur, je sentis aussitôt mon esprit tout troublé, parce que je n'y trouvai point mon frère Tite. Je pris congé des habitants et je partis pour la Macédoine.* (II Cor. II, 12, 13.) Que dites-vous, ô Paul? On vous met des entraves, on vous jette dans les fers, les coups s'impriment dans votre chair, le sang ruisselle sur vos membres, vous instruisez, vous baptisez, vous offrez les saints mystères, et vous ne dédaignez pas de vous inquiéter du salut d'une âme. Voici que vous arrivez à Troas, le terrain est bien purifié, tout prêt à recevoir la semence, l'aire est bien remplie et vous offre toutes les chances de succès : vous le savez et vous laissez échapper tous ces avantages. C'est pour cela que vous y êtes venu (*comme j'étais venu à Troas*, dit-il, *afin d'y annoncer l'Evangile*) personne ne songeait à vous résister; (la *porte m'en était ouverte,* dit-il encore.) Et cependant vous en sortez aussitôt! Oui, sans doute, répond-il : car une violente tristesse s'empara de mon âme, la jeta dans le trouble, en triompha; l'absence de Tite me força de quitter cette ville. Que la tristesse en ait été cause, ce n'est point de notre part une conjecture; lui-même nous le fait assez entendre. Ne nous dit-il pas, en effet : *Le trouble s'empara de mon âme, parce que je ne rencontrai point Tite. Alors, prenant congé des habitants, je sortis de la ville*?

12. Voyez-vous comme il est difficile de supporter sans se plaindre l'éloignement d'un ami! Combien cette séparation est amère et douloureuse! Combien, pour l'endurer, il faut de magnanimité et de courage! L'épreuve, pour vous, se prolonge. Mais, plus elle est grande, plus aussi la couronne sera brillante, plus les récompenses seront magnifiques! Que ce soit là votre consolation; songez, que lors de mon

retour, je vous reverrai enrichie de ces récompenses, ornée de cette couronne et de cet éclat. Quand on s'aime, ce n'est pas assez que les âmes soient unies par les liens de l'affection; la joie n'est pas complète tant qu'on demeure loin l'un de l'autre; elle est bien diminuée par cette séparation. Si nous interrogeons encore le disciple de la charité, il nous répond qu'il en est ainsi. Ne dit-il pas, en effet, dans sa lettre aux Thessaloniciens : *Mes frères, ayant été pour un peu de temps séparé de vous, de corps, non d'esprit ni de cœur, nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur et d'empressement de vous revoir. C'est pourquoi j'ai eu plus d'une fois le dessein d'aller vous trouver : mais Satan y a mis obstacle. Aussi, pour apaiser ma douleur, ai-je mieux aimé rester seul à Athènes et vous envoyer Timothée?* (I Thess. II, 17, 18; et III, 1, 2.) O quelle énergie dans chaque expression! Comme elles révèlent, toutes, cette flamme qui brûle son cœur! Il ne dit pas : séparé de vous, emmené du milieu de vous, éloigné de vous, absent... mais, *privé de vous et comme orphelin.* Il lui fallait ce mot pour manifester toute sa douleur. Il était pour eux comme un père, et cependant il emploie l'expression dont se servent les enfants qui, encore en bas-âge, ont perdu leur père, afin de faire mieux sentir l'excès de sa tristesse. Qu'y a-t-il de plus cruel que d'être orphelin de bonne heure? L'orphelin ne peut se suffire à cause de son âge; personne ne s'empresse de lui venir en aide, et combien, au contraire, sont tout prêts, ou du moins se préparent à lui nuire : c'est comme un agneau laissé au milieu des loups, qui le tuent et le dévorent. Nulle expression ne peut dire l'étendue de ce malheur. Aussi l'Apôtre, après avoir cherché de toute part un mot capable de bien exprimer la solitude et l'abandon, et de montrer combien il souffrait de se voir séparé de ses chers Thessaloniciens, s'est-il arrêté à celui-là et l'a-t-il développé par ceux qui suivent. *Nous sommes comme un orphelin*, dit-il, non pas depuis longtemps, *mais depuis une heure; non pas d'esprit et de cœur, mais de corps seulement;* et néanmoins nous en ressentons une insupportable douleur. Cependant, quoi de plus consolant que de savoir nos âmes étroitement unies, que de vous porter tous dans notre cœur, que de vous avoir vu hier et avant-hier : rien de tout cela ne peut calmer notre chagrin. Que voulez-vous donc! dites-moi, que désirez-vous donc si vivement? Ah! ce que je désire, c'est de voir vos visages. *C'est pourquoi,* dit-il, *nous souhaitons avec tant d'ardeur et d'empressement de vous revoir.* (I Thess. II, 17.) Que dites-vous, ô grand, ô sublime apôtre? Le monde n'est-il pas crucifié pour vous, et n'êtes-vous point crucifié au monde, n'avez-vous point renoncé à toute jouissance charnelle, ne vous êtes-vous point, pour ainsi dire, dépouillé de votre corps? Et voilà que l'affection vous captive au point de vous contraindre à rechercher la chair, la boue, ce qui tombe sous les sens, en un mot! Oui, certes, répond-il, et je ne rougis point de le dire, au contraire, je m'en fais gloire. La charité, cette mère de tous les biens, ruisselle dans mon âme, et c'est elle qui m'y porte. Ce qu'il désire, ce n'est point simplement leur présence, c'est encore de voir leurs visages. *Nous avons désiré avec d'autant plus d'empressement de voir vos visages*, dit-il. Vous désirez donc, vous désirez de les voir, de contempler leurs visages! Oui, répond-il, oui, je le désire, et vivement. Car c'est là que sont rassemblés tous les sens. L'âme toute seule unie à une autre âme ne peut rien dire ni rien entendre. Mais si je puis jouir de leur présence, je leur parlerai, je les entendrai. C'est pourquoi je désire contempler votre visage, où se trouve cette langue qui rend des sons et manifeste les sentiments intérieurs, où se trouve cette oreille qui les perçoit, où se trouvent ces yeux qui peignent les mouvements de l'âme : ce sont autant de moyens de jouir plus pleinement du commerce d'une âme que l'on aime.

13. Voyez quelle est l'ardeur de son désir! Il ne se contente pas de dire : *Nous avons souhaité avec empressement*, il ajoute : *avec ardeur.* Puis, lassé de se confondre avec d'autres, et pour montrer que son amour l'emporte sur celui des autres, après avoir dit : *Nous avons souhaité avec empressement, avec ardeur d'aller vous trouver*, il se sépare des autres, il parle maintenant en son nom, et il ajoute : *Moi, Paul, j'ai désiré à plusieurs reprises.* Ne veut-il pas faire comprendre que son désir est plus ardent que le leur? Ensuite, comme il ne peut le réaliser, il ne se contente pas d'écrire aux Thessaloniciens, il leur envoie son disciple Timothée : il tiendra lieu d'une lettre, et il ajoute : *Nous éprouvons la plus vive douleur.* O noble expression! ô parole énergique et bien propre à manifester cette charité, que nul frein

ne peut comprimer, que nulle patience ne peut arrêter! Un homme que le feu dévore met tout en mouvement pour soulager sa douleur; l'Apôtre aussi, brûlé intérieurement, suffoqué, enflammé, cherche un moyen de calmer sa douleur : *Ne pouvant supporter cette douleur, nous vous envoyons Timothée, ministre de l'Evangile, notre compagnon et notre auxiliaire.* (I Thess. III, 1.) C'est un membre bien nécessaire que nous enlevons à notre compagnie, c'est un chagrin qui succède à un autre. Oui, l'absence de Timothée lui était bien pénible, et cette peine, il se l'imposait pour les chrétiens de Thessalonique. C'est ce qu'il nous fait entendre par ces paroles : *il nous a plu de rester seul.* Son âme ne s'est-elle pas changée tout entière en charité? Il est séparé d'un seul de ses frères; et il nous dit qu'il est seul, quand il en a tant d'autres avec lui. Voilà ce que sans cesse vous devez méditer, et plus la séparation vous causera de peine, plus aussi votre patience à la supporter vous méritera de récompenses. Ce ne sont pas seulement les souffrances du corps, mais aussi celles de l'âme, qui gagnent ces couronnes, dont nul langage ne peut dire la magnificence : ce sont surtout les souffrances de l'âme, quand on les accepte avec reconnaissance. Si on déchirait, si on flagellait votre corps, vous souffririez généreusement, vous en glorifieriez le Seigneur, et vous seriez magnifiquement récompensée : attendez-vous donc à de grandes récompenses pour les maux que vous endurez dans votre âme. Attendez-vous aussi à nous revoir, à être délivrée de cette douleur, qui alors, qui dès maintenant, sera pour vous si avantageuse. C'en est assez pour vous consoler, non-seulement vous, mais toute autre personne, eût-elle un cœur plus dur que la pierre. Mais, avec votre prudence, votre vive piété, votre sagesse si élevée, avec cette âme qui foule aux pieds les vanités de ce monde, comment ne seriez-vous point promptement consolée? Montrez-nous que vous nous aimez, en obéissant à nos lettres, comme vous nous obéiriez à nous-même, si nous étions près de vous. Nous aurons la preuve de votre affection, si nous apprenons que cette lettre a produit quelque effet, ou plutôt tout l'effet que nous désirons. Or, nous désirons que vous recouvriez cette sérénité que nous remarquions en vous, quand nous étions près de vous. S'il en est ainsi, nous ressentirons une grande joie dans le désert où nous vivons. Voulez-vous que notre âme goûte plus de calme? (Je sais que vous le souhaitez et que vous n'avez rien plus à cœur.) Faites-nous savoir que vous avez secoué cette poussière de la tristesse, que votre âme est sans trouble; et récompensez-nous ainsi de notre affection pour vous. Vous savez bien, oh oui! vous savez bien quelle joie vous nous causeriez en recouvrant la paix de l'âme, et en nous informant par une lettre que vous l'avez enfin recouvrée.

LETTRE III.

Ecrite à Cucuse en 404.

La tristesse est le plus affreux de tous les maux. — C'est un mal plus terrible que la mort même. — Saint Chrysostome le fait voir dans plusieurs exemples. — Les souffrances sont plus méritoires que les bonnes œuvres. — Eloquentes réflexions sur les souffrances de Job, de saint Paul et de Joseph.

A OLYMPIADE.

1. Le corps a-t-il lutté contre les ardeurs de la fièvre, la mer a-t-elle été agitée par la violence des vents; ce n'est pas tout d'un coup, c'est peu à peu que disparaissent les suites de la maladie, et que cesse l'agitation des flots. Une fois la fièvre guérie, il faut beaucoup de temps au corps pour recouvrer la santé, et cette vigueur enlevée par la maladie. Quand les vents sont apaisés, les ondes longtemps encore s'agitent, se poussent en tous sens, et le calme ne renaît point sur-le-champ. Ce n'est pas sans motif que j'use de ce préambule : j'ai voulu vous faire comprendre qu'il m'a semblé nécessaire de vous écrire. Nous avons, il est vrai, triomphé de ce chagrin qui vous tyrannisait; nous avons, pour ainsi dire, renversé la citadelle du tyran; mais il ne faut point nous lasser de parler, si nous voulons ramener dans votre âme une paix profonde, effacer jusqu'au souvenir de ces troubles produits par la tristesse, et vous rendre cette sérénité, ce calme, cette joie que vous avez perdue. Oui, mon désir, ce n'est pas seulement de bannir le chagrin, c'est encore de vous remplir d'une joie abondante et continuelle. Il m'est possible de le réaliser, si vous le voulez. Nous ne pouvons pas changer, nous ne pouvons pas renverser les lois de la nature; ce que nous pouvons modérer au gré de nos désirs, ce sont les mouvements de notre

volonté ; et c'est d'eux que dépend le bon état de notre âme. Vous le savez bien vous-même, vous devez vous rappeler ces conversations longues et fréquentes que nous avions naguère encore sur ce sujet. Je vous en donnais des exemples pris de l'histoire. Non, ce n'est point la nature, mais la volonté qui donne à l'âme sa tranquillité. Combien n'en voyons-nous pas qui nagent dans les richesses, et regardent cependant la vie comme insupportable! Combien d'autres au contraire coulent au sein de la pauvreté des jours calmes et heureux ! Que de princes maudissent leur existence, malgré cette garde qui les escorte, malgré cette gloire et ces honneurs dont ils jouissent ! Que d'hommes obscurs par leur naissance, inconnus du monde, s'estiment néanmoins plus heureux que beaucoup d'autres ! Oui, je le répète, et je veux le répéter sans cesse, la volonté, et non pas la nature, voilà la source de la paix et du bonheur. Ne vous laissez pas abattre, ma chère sœur, tenez-vous ferme, tendez-moi la main ; c'est un secours puissant et qui m'est nécessaire pour vous tirer de cette dure captivité de l'inquiétude. Si vous n'y mettez autant de zèle que nous-même, c'est en vain que nous essayerons de vous guérir. N'en soyez pas étonnée. Lorsque Dieu, le souverain Maître de toutes choses, donne quelque avertissement, adresse quelque exhortation, si l'homme ne veut pas obéir, qu'arrive-t-il ? il s'attire un châtiment plus rigoureux, à raison même de sa désobéissance. C'est ce que disait Jésus-Christ : *Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient point coupables : mais aujourd'hui, ils ne peuvent trouver aucune excuse pour leurs péchés*. (Jean, xv, 22.) C'était là encore ce qui le faisait pleurer sur Jérusalem, et exhaler ces soupirs : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, et tu t'y es refusée! Voici que tes demeures vont être désertes !* (Matth., xxiii, 37, 38.)

2. Eh bien donc ! ô pieuse Olympiade, travaillez, faites-vous violence, aidez-vous de nos réflexions pour repousser avec énergie, pour chasser de votre âme ces pensées qui la troublent, qui la remuent et la bouleversent. Oui, vous le ferez, oui, vous obéirez à nos conseils : qui pourrait en douter? Nous allons vous procurer glaives et javelots, arcs et flèches, cuirasses, boucliers, cnémides ; armure qui vous protégera, qui renversera, qui blessera, qui tuera ces funestes pensées. Et où prendrons-nous ces machines, ces frondes, qui non-seulement arrêteront l'ennemi et l'empêcheront d'avancer, mais qui le repousseront bien loin et avec la plus grande facilité ? C'est dans la tristesse elle-même, c'est en vous disant tout ce qu'elle a de pénible et d'odieux. La tristesse est pour l'âme un affreux tourment, une indicible douleur, un supplice au-dessus de tous les supplices. C'est un ver dont le venin ronge non la chair, mais l'âme même ; une teigne qui s'attaque, non point aux os, mais à l'esprit ; c'est un bourreau qui sans cesse déchire, non point les flancs, mais la volonté dont il brise les forces. C'est une nuit continuelle, de noires ténèbres, une tempête violente, une fièvre cachée, plus ardente que la flamme ; une guerre sans aucune trêve, une maladie qui obscurcit la vue et l'empêche de rien discerner. Le soleil lui-même, cet éclat qu'il répand dans l'atmosphère, ennuie une âme affligée ; et la splendeur du midi ressemble pour elle à une nuit profonde. Aussi le Prophète disait-il admirablement : *En plein midi le soleil sera couché pour eux*. (Amos, viii, 9.) Sans doute l'astre ne se couche point, son cours n'est pas interrompu. Mais au milieu de l'éclat du jour, une âme affligée se croit plongée dans les ténèbres. Les ténèbres de la nuit ne sont rien en comparaison des ténèbres que produit la tristesse. Celles-ci ne sont pas l'effet des lois de la nature, mais bien de l'obscurcissement des pensées ; ténèbres horribles, insupportables, effroyables à voir, plus cruelles que tous les tyrans. En vain essaie-t-on de les dissiper : elles résistent ; une fois en possession d'une âme, elles la chargent comme d'une chaîne d'airain, à moins qu'elle ne déploie beaucoup de sagesse.

3. Ai-je besoin d'entrer dans de plus longs développements, quand je puis vous donner des exemples et par là vous faire sentir toute la force de ce mal ? Toutefois, si vous le permettez, avant d'en venir aux exemples, je vais vous fournir une seconde preuve des douleurs que cause la tristesse. Adam, après ce péché si grave, qui entraîna la perte du genre humain tout entier, s'entendit condamner au travail. Eve était plus coupable ; sa faute était si énorme, que celle d'Adam n'était rien, pour ainsi dire, en comparaison ; *Adam*, *dit en effet l'Ecriture*, *ne fut point séduit ; c'est la*

femme qui se laissa séduire et viola la défense du Seigneur. (I Tim. II, 14.) Eve s'était donc laissé tromper, elle avait violé la loi de Dieu, elle avait préparé pour elle et pour son époux la coupe empoisonnée. Aussi Dieu la condamna-t-il à la tristesse, qui de sa nature est plus accablante que le travail. *Je multiplierai,* dit le Seigneur, *oui, je multiplierai tes douleurs et tes gémissements. Tu enfanteras tes fils dans la douleur.* (Gen. III, 16.) Pour Eve, point de travail, point de sueurs, point de fatigues; mais la tristesse, les gémissements, les tourments qui en résultent, aussi terribles, plus terribles mille fois que la mort.

Qu'y a-t-il cependant de plus terrible que la mort? N'est-ce pas le plus effrayant des maux? un mal horrible, insupportable, digne d'un torrent de larmes? N'est-ce pas, selon saint Paul, la peine que le Seigneur inflige au plus énorme de tous les crimes? Ceux qui s'approchent indignement des saints mystères, qui viennent s'asseoir indignement à ce festin redoutable, subissent la mort comme châtiment de leur crime : *C'est pourquoi,* dit-il, *beaucoup parmi vous sont faibles et infirmes. Il y en a même beaucoup qui dorment.* (I Cor. II, 30.) N'est-ce pas le supplice qu'infligent les législateurs à ceux qui ont commis de grands crimes? N'est-ce pas aussi la peine portée par la loi de Dieu contre ceux qui tombent dans de grandes fautes? Quelle frayeur la mort ne produisit-elle pas dans l'âme d'Abraham? Elle étouffa les cris de la nature, et le détermina à livrer son épouse aux passions des barbares, et à la tyrannie des Egyptiens, à imaginer ce drame si injurieux pour Sara, et à la prier de jouer elle-même son rôle dans cette tragédie. Il ne rougit pas de dire le motif qui le porte à faire usage d'un pareil moyen : *Quand les Egyptiens te verront,* dit-il à Sara, *quand ils verront ta beauté et les charmes de ton visage, ils me feront mourir pour te garder. Dis que tu es ma sœur, afin que l'on m'épargne, et qu'on me laisse la vie à cause de toi.* (Gen. XII, 12, 13.) Voyez-vous comme la crainte et l'effroi remuent cette âme sage et élevée? Voyez-vous cette âme d'airain vaincue dans ce combat? Il dément son origine, il impose à sa femme un rôle étrange, c'est une brebis qu'il expose à la fureur des loups. Qu'y a-t-il de plus insupportable pour un homme que de voir sa femme outragée? un simple soupçon l'indigne. Pour Abraham, ce n'est pas un soupçon, mais une certitude; et ces outrages, non-seulement il les connaît, mais il les provoque lui-même; et néanmoins il s'y résigne et les supporte. C'est une passion qui triomphe en lui d'une autre passion; c'est une passion plus vive, la crainte de la mort, qui l'emporte sur une passion moins vive, la crainte de la honte et du déshonneur.

Le grand Elie lui-même craint la mort, et s'enfuit devant les menaces d'une prostituée. Il avait fermé le ciel, il avait fait tant de miracles, et quelques mots suffirent pour le glacer de terreur. Cette âme vraiment céleste éprouve tant d'effroi, que le prophète abandonne sa patrie, ce peuple si nombreux, pour lequel il avait couru de si grands dangers. Oui le prophète s'exile, il voyage seul pendant quarante jours et se rend dans le désert; et cependant que d'assurance, quelle hardiesse de langage, que de courage il avait déployé! La mort est un mal vraiment affreux; chaque jour elle se précipite sur le genre humain, et chacune de ses victimes nous trouble, nous consterne, comme si c'était la première. Rien ne peut nous rassurer, ni la pensée du peu de temps que nous avons à vivre, ni la contemplation, ni la méditation habituelle de la mort. La série des siècles n'a pu faire vieillir cette tristesse et cet effroi: ces sentiments sont toujours nouveaux, toujours forts, et chaque jour ils remplissent nos âmes d'une nouvelle crainte. Eh! peut-il en être autrement? Qui ne serait troublé, qui ne serait consterné quand il voit immobile, muet comme une pierre, cet homme qui hier encore ou peu de jours avant, se promenait, traitait ses mille affaires, s'occupait de son épouse, de ses enfants, de ses serviteurs, de cités entières; menaçait, terrifiait, remettait une peine, en infligeait une autre, faisait mille travaux dans sa ville ou dans le pays qu'il habitait? Tous le regrettent, ses amis fondent en larmes, son épouse est éperdue de chagrin, elle se meurtrit le visage et s'arrache les cheveux; autour d'elle ses innombrables servantes poussent des cris de douleur, et lui il ne remarque rien de tout cela! Encore une fois, qui ne serait effrayé à cette pensée que tout a disparu, raison, talent, âme, grâce et beauté du visage, mouvement des membres; et qu'à tous ces avantages succède ce qu'il y a de plus rebutant, le silence, l'insensibilité, la corruption, les vers, la cendre, la poussière, la puanteur, une complète dissolution, jusqu'à ce que le

cadavre soit réduit à quelques os informes et hideux.

4. Et cependant cette mort si effrayante (sa nature et la crainte qu'elle inspire aux saints, vous l'ont assez montré), n'est rien en comparaison de la tristesse. Si je suis entré dans ces développements, c'est pour vous faire bien comprendre la rigueur de la peine que vous supportez, et vous exciter à attendre une récompense, je ne dis pas proportionnée, mais bien supérieure aux maux que vous endurez. Je veux vous le prouver par l'exemple de ceux qui, comme vous, ont ressenti de la tristesse ; c'était du reste mon dessein dès le début de cette lettre.

Quand Moïse vint annoncer aux Hébreux leur délivrance et la fin de leur captivité, ils ne voulaient pas même l'entendre. Et Moïse nous apprend la cause de cette conduite : *Moïse parla au peuple ; et le peuple, par pusillanimité, ne voulut point l'entendre.* (Exod. VI, 9.) Bien plus, quand le Seigneur menace les Juifs des plus rigoureux châtiments s'ils violent sa loi, la tristesse vient après toutes les autres peines : il les menace de la captivité, de l'exil, de l'esclavage, de la famine, de la peste ; il les menace de les réduire à manger la chair des hommes, et il ajoute : *Je leur donnerai un cœur affligé, des yeux défaillants, une âme languissante.* (Deut. 28-65.) Mais pourquoi rappeler les Juifs, ce peuple ingrat et indiscipliné, esclave de la chair, dépourvu de sagesse, quand je puis invoquer l'exemple d'hommes admirables par la grandeur et l'élévation de leurs âmes ? Les apôtres avaient passé trois ans dans la compagnie du Sauveur ; ils avaient reçu de sa bouche les plus sublimes enseignements sur l'immortalité et d'autres mystères, ils avaient opéré de merveilleux prodiges, ils avaient mangé, conversé avec lui dans de délicieux entretiens, ils s'étaient instruits à son école ; ils le retenaient au milieu d'eux, ils s'attachaient à lui comme des enfants s'attachent au sein de leur mère ; ils ne cessaient de lui demander : *où allez-vous ?* Et cependant dès qu'il les eut contristés par quelques-unes de ses paroles, le chagrin s'empara d'eux avec tant de violence, ils éprouvèrent des angoisses telles, qu'ils cessèrent de l'interroger. Jésus-Christ le leur reprocha en leur disant : *Vous m'avez entendu vous dire que je retourne à Celui qui m'a envoyé et personne de vous ne me demande : où allez-vous ? Depuis que je vous ai dit ces choses, la tristesse s'est emparée de vos cœurs.* (Jean, XVI, 5-6.) Voyez-vous comme la tristesse avec sa violence enveloppe leur amour d'épaisses ténèbres, comment elle les captive, comment elle se les assujétit ? Voyez aussi le prophète Elie (car je ne veux point le laisser encore) : Il s'enfuit, il quitte la Palestine, cédant à la violence de sa tristesse ; cette tristesse si violente, l'auteur de son histoire, nous la redit dans ces paroles : *Il s'en alla pour obéir à son âme ;* entendez maintenant ce qu'il demande au Seigneur : *C'est assez, Seigneur, dit-il. Prenez ma vie ; car je ne suis pas meilleur que mes pères.* (III Rois, XIX, 34.) Ce qu'il demande, n'est-ce pas le plus terrible des maux, le plus grand des supplices, la peine infligée aux grands crimes, et ne regarde-t-il point la mort comme un bienfait ? Tant il est vrai que la tristesse est plus pénible que la mort. C'est pour échapper à la tristesse, que le prophète souhaite de mourir.

5. Ici je veux répondre à une objection. Je sais que vous aimez ces sortes de réponses. Quelle est donc cette objection ? la voici : Si la mort, aux yeux du Prophète, était moins pénible que la tristesse, pourquoi donc voulait-il éviter la mort en quittant sa patrie et ses concitoyens ? pourquoi, voulant naguère y échapper, la souhaite-t-il aujourd'hui ? — mais c'est afin que vous compreniez mieux combien la tristesse est plus cruelle que la mort. Quand la crainte de mourir possédait seule son âme, il faisait tout ce qu'il pouvait pour échapper à la mort. Mais quand une fois la tristesse eut pénétré dans son cœur, et lui eut fait sentir sa violence, le rongeant, le consumant, le déchirant, lui faisant endurer des tourments horribles, alors elle lui sembla plus affreuse que le plus affreux des supplices. — Jonas, lui aussi, appelait la mort pour se soustraire à la tristesse : il la demandait à Dieu en ces termes : *Prenez ma vie*, disait-il, *la mort pour moi est préférable à la vie.* (Jon. IV, 3.) David à son tour, soit qu'il parle en son nom, ou au nom d'une autre personne plongée dans l'affliction, exprime le même désir : *Le pécheur*, dit-il, *s'est élevé contre moi ; alors je me suis tu, j'ai été humilié, j'ai été privé de tous les biens, et ma douleur a été renouvelée. Mon cœur brûlait au dedans de moi, et mes pensées y allumaient une flamme ardente.* (Ps. XXXVIII, 2-4.) Cette flamme, c'est la tristesse plus dévorante que toute espèce de flammes. Il ne peut plus en

supporter les ardeurs ni les souffrances, et il s'écrie : *Ma langue a laissé échapper les désirs de mon cœur.* Quels sont donc vos désirs? dites-le-nous, ô David ! Ce qu'il souhaite, c'est la mort. *Faites-moi connaître ma fin*, dit-il, *et le nombre de mes jours, afin que je sache combien de temps encore il me reste à vivre.* (Ibid. 5.) Elie ne s'exprime point dans les mêmes termes; mais ses paroles ont le même sens. Quand il dit : *Je ne suis pas meilleur que mes pères*, n'est-ce pas comme s'il disait : *Faites-moi connaître le terme de mes jours, afin que je sache combien de temps encore il me reste à vivre?* c'est-à-dire : Pourquoi me laisser sur la terre? pourquoi m'en retirer si tard? tant d'autres l'ont déjà quittée, et moi je traîne ici une longue existence. Telle est la force de son désir, du sien, dis-je, ou de ceux au nom desquels il parle, qu'en attendant l'arrivée de la mort, il voudrait savoir le moment où elle viendra. *Faites-moi savoir la fin de mes jours*, et j'en éprouverai la plus grande joie. Ainsi donc, un mal si horrible devient désirable, grâce aux intolérables souffrances de la tristesse et de cette ardeur qui dévore l'âme. *Mes pensées*, dit-il, *allument en mon cœur une flamme ardente.*

C'est donc un bien grand supplice que celui que vous endurez; espérez aussi de grandes récompenses, des palmes brillantes, d'ineffables jouissances, des couronnes composées des plus belles fleurs. Ce n'est pas seulement en faisant le bien, c'est aussi en souffrant le mal avec patience que l'on se rend digne de ces récompenses magnifiques. — Je vais maintenant vous tenir un langage plein d'utilité pour vous et pour tout le monde, bien propre à porter les âmes à la patience, et à les empêcher de faiblir en présence des combats qu'elles ont à soutenir contre l'adversité.

6. Que la tristesse soit le plus horrible des maux, qu'elle les surpasse tous par les souffrances qu'elle procure, nous l'avons assez fait voir. Il nous reste maintenant à comparer entre elles les vertus et les douleurs, pour vous faire bien comprendre que Dieu ne récompense pas seulement les vertus, mais aussi les souffrances, qu'il les récompense magnifiquement, aussi magnifiquement, plus magnifiquement même que les vertus. Je vais, si vous le permettez, faire paraître devant vous un modèle admirable de patience, un athlète, célèbre à la fois par ses vertus et par ses souffrances, cette âme d'airain, cette âme ferme comme le roc, qui habita le pays d'Ausitide, et remplit tout l'univers de l'éclat de ses vertus. Je vais donc vous exposer ses vertus et ses souffrances, afin que vous puissiez les comparer ensemble. Quelles étaient donc ses vertus? *Ma maison*, dit-il, *a été ouverte à tout le monde; c'était comme un port ouvert à tous les voyageurs.* (Job, 31, 32.) Tout ce qu'il possédait, il le possédait moins pour lui que pour les pauvres. *J'étais*, dit-il, *j'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.* (Job, XXIX, 15-17.) *Je servais de père à quiconque était faible; j'examinais avec soin les différends dont j'étais l'arbitre; je brisais les dents des hommes injustes, et je leur arrachais leur proie. Le faible qui avait besoin de quelque secours, n'éprouvait jamais de refus, et personne ne sortait de chez moi sans avoir rien reçu.* (Job, XXXI, 16, 34.) Comme la charité de Job se multiplie! comme sa compassion sait venir en aide à tous les besoins! il soulage les pauvres, il soutient les veuves, il défend ceux que l'on outrage, il se montre terrible contre ceux qui commettent l'injustice. Son zèle ne se bornait pas à protéger, à porter secours, comme c'est la coutume de tant d'autres, il voulait voir l'œuvre couronnée de succès, et il y mettait toute son ardeur. *Oui*, dit-il, *je brisais les dents des hommes injustes* (Job, XXIX, 17), ma prudence était comme un rempart dressé contre leur méchanceté. Non-seulement les injustes entreprises des hommes, mais les dangers venant de la nature trouvaient un obstacle dans sa sollicitude : il savait les écarter à force de vigilance et de soins. S'il ne pouvait rendre les membres perdus, c'est-à-dire, les yeux aux aveugles, les pieds aux boiteux, il leur tenait lieu de ces membres. Grâce à lui, les aveugles voyaient, les boiteux marchaient. Y a-t-il rien de comparable à cette humanité? quant à ses autres vertus, vous les connaissez : inutile de vous redire son affabilité, sa douceur, sa sagesse, sa modération; autant il s'indignait contre ceux qui outrageaient le prochain, autant on le voyait plein de douceur et de mansuétude à l'égard de tous les autres, à l'égard de ses serviteurs eux-mêmes, qui témoignaient la vivacité de leur amour en s'écriant : *Qui nous donnera de nous rassasier de sa chair?* (Job, XXXI, 31.) Si telle était l'affection des serviteurs, s'il se montrait si plein de douceur à l'égard de gens qu'il faut souvent faire trem-

bler, quelle ne devait pas être sa bonté envers les autres hommes?

7. Telles et plus nombreuses encore étaient les vertus de Job. Passons maintenant en revue les souffrances qu'il endura, comparons-les avec ses vertus, et voyons à quelle époque il s'acquit le plus de mérites. Est-ce au temps où il pratiquait ces vertus, ou bien quand il endurait ces souffrances si cuisantes, quand il ressentait l'amertume de la tristesse? Quand est-ce donc que Job parut surtout admirable? Est-ce quand il ouvrait sa porte à tout le monde, ou bien quand, après la ruine de sa maison, il ne fit entendre aucun murmure, et se prit au contraire à bénir Dieu? Dans le premier cas il pratiquait une vertu, dans le second il endurait une peine. A quel moment se montra-t-il plus digne d'admiration, dites-moi? Est-ce quand il offrait des sacrifices pour ses fils, et les exhortait à la concorde, ou bien quand, après les avoir su écrasés sous les ruines de sa maison, enlevés ainsi par un trépas si lamentable, il souffrit patiemment cet horrible malheur? Etait-il plus admirable quand il réchauffait les épaules du pauvre avec les toisons de ses brebis, ou bien quand, à la nouvelle que le feu du ciel était tombé sur ses troupeaux, et les avait consumés eux et les bergers, il supporta cette perte sans murmure, sans plainte et sans trouble? Y avait-il plus de gloire à se servir de sa santé pour venir en aide à ceux que l'on outrageait, à broyer les dents des hommes injustes, à leur arracher leur proie, à être comme le refuge des opprimés, qu'à voir son propre corps, naguère le rempart des opprimés, rongé maintenant par les vers, étendu sur un fumier, couvert d'ulcères, qu'il nettoyait avec un coquillage? *J'amollis les mottes de terre*, disait-il, *en nettoyant mes plaies*. (Job, VII, 5.) Autrefois c'étaient des actes de vertu; maintenant ce sont des souffrances, et ces souffrances lui ont valu plus de gloire que ces vertus. C'était en effet la partie la plus rude du combat, celle qui exigeait le plus de courage, le plus de fermeté, le plus de sagesse et le plus d'amour de Dieu. Au temps des vertus de Job, le démon osait, (sans doute avec une rare impudence et une rare méchanceté), mais enfin il osait l'accuser, et il disait: *Est-ce avec désintéressement que Job honore Dieu?* (Job, I, 9.) Mais quand il le vit plongé dans le malheur, il s'enfuit, couvert de confusion, il s'éloigna, sans que son impudence pût trouver matière à la moindre objection. Job avait mérité la plus belle des couronnes, il avait atteint le sommet de la vertu, donné de son courage une preuve évidente, déployé la plus admirable sagesse. Ce saint homme voulant montrer aussi combien la tristesse est plus à craindre que la mort, appelait la mort un repos. *La mort*, disait-il, *est un repos pour l'homme*. (Job, III, 23.) Et il la demandait comme un bienfait, afin d'être délivré de sa tristesse: *Qui me donnera*, disait-il, *de voir se réaliser ma prière! Puisse le Seigneur m'accorder ce que je désire! Il a commencé, ah! qu'il achève, qu'il m'écrase et me fasse mourir! Que cette ville sur les murs de laquelle je dansais, soit enfin mon sépulcre!* (Job, VI, 8.) Ainsi donc rien de plus accablant que la tristesse; aussi reçoit-elle de plus grandes récompenses.

8. Comprenez bien l'avantage qui revient des souffrances. Quand même on ne souffrirait pas à cause de Dieu (ce n'est pas une exagération de ma part), on a beaucoup de mérite si l'on souffre avec courage et sans se plaindre. Job ignorait qu'il souffrît pour Dieu, et cependant il obtint la couronne du vainqueur, parce que sans savoir la cause de ses souffrances, il les supportait généreusement. Lazare tomba malade (certes, ce n'était point là souffrir à cause de Dieu); cependant il souffrait, il montrait de la patience, il ne recevait de soins de personne; il était rongé par ses ulcères, par la faim qu'il endurait; le riche le traitait avec mépris et cruauté; il souffrit avec courage, aussi vous savez quelles couronnes lui valurent ses souffrances. Peut-on citer une seule bonne œuvre qu'il ait faite? Eut-il pitié des pauvres, vint-il en aide aux opprimés, fit-il aucune action de ce genre? Non; mais il gisait à la porte du riche, il était malade; les chiens venaient lécher ses blessures, le riche le dédaignait, et tout cela lui causait d'horribles souffrances. Et cependant sans s'être distingué par aucun acte de générosité, pour avoir supporté courageusement tous ses maux, il eut les mêmes récompenses que le saint patriarche. Je vais plus loin, et ce que je vais ajouter, peut paraître étrange; mais cependant rien de plus vrai: accomplirait-on quelque action grande et généreuse, la récompense sera médiocre, si elle n'a exigé ni fatigues, ni dangers, ni souffrances; *Chacun en effet recevra sa récompense en proportion de son travail* (I Cor. III, 8); non pas en proportion de la grandeur de l'acte accompli, mais en proportion des souffrances

qu'il a endurées. Aussi l'apôtre saint Paul se glorifie-t-il non pas du bien qu'il a fait, mais des grandes actions qu'il a exécutées, mais de l'excès des maux qu'il a soufferts. Après avoir dit en effet : *Ils sont ministres du Christ ; je le dirai, dussé-je passer pour imprudent, je le suis plus qu'eux* (II Cor. XI, 23) ; il s'applique à montrer ce qui le rend supérieur aux autres. Il ne dit pas : J'ai prêché l'Evangile à tant et tant de peuples. Non, il laisse de côté ses actions pour ne parler que de ses souffrances, et il les énumère en ces termes : *J'ai été accablé de fatigues, couvert de blessures, jeté souvent en prison, souvent aussi exposé à la mort, j'ai reçu des Juifs deux cents coups, j'ai été trois fois battu de verges, lapidé une fois, j'ai fait trois fois naufrage, un jour et une nuit j'ai été dans les profondeurs de la mer. Sans cesse en voyage, sans cesse en danger de périr, les tempêtes, les voleurs, ma nation, les autres peuples, les villes, les déserts, l'océan, les faux frères me font courir des dangers. Je suis accablé de travaux, de fatigues, de veilles, de faim, de soif, de pauvreté. En outre, les choses du dehors me pressent continuellement.* (II Cor. XI, 23-28.)

9. Voyez-vous comme il énumère ses souffrances ; comme il y trouve matière à se glorifier ! Il rappelle ensuite les vertus qu'il a pratiquées, et encore leur mérite vient-il moins de l'acte lui-même que des souffrances endurées pour l'accomplir. Après avoir dit : *Ces conjurations de chaque jour formées contre moi*, c'est-à-dire : ces emprisonnements, ces tumultes, ces embûches (car telle est la force du mot employé par l'Apôtre), il ajoute : *La sollicitude de toutes les Eglises.* (Ib. XXVIII.) Il ne dit pas, *la réforme*, mais *la sollicitude*, expression qui désigne la souffrance plutôt qu'une action vertueuse. Il en est de même pour ce qui suit : *Qui est malade, sans que je le sois aussi?* Il ne dit pas, *sans que je cherche à le guérir*, mais bien, *sans que je sois aussi malade.* Et encore : *Qui est scandalisé, sans que je brûle au dedans de moi?* (Ibid. XXIX.) Il ne dit pas : *Sans que je l'aie délivré du scandale;* mais sans que j'aie partagé sa tristesse. Voulant ensuite montrer qu'il est surtout récompensé pour avoir souffert, il dit : *S'il faut me glorifier, je me glorifierai de mes infirmités.* (Ibid. XXX.) A tout ce qui précède il ajoute une autre circonstance de même nature, et rappelle qu'il sortit de prison par une fenêtre, au moyen d'une corbeille glissant le long des murs ; n'était-ce pas là encore souffrir? Si donc les souffrances sont magnifiquement récompensées, s'il n'est point de souffrance plus grande que la tristesse, voyez quelles récompenses lui sont réservées ! Je ne cesserai de vous le redire ; et comme je vous l'ai promis en commençant, c'est dans la tristesse même que je puiserai des motifs de consolation.

Soyez de plus en plus convaincue que la souffrance donne du prix aux belles actions, et qu'elles en ont beaucoup moins, si la souffrance ne s'y trouve jointe. Ce Nabuchodonosor, roi de Babylone, dont la main portait un sceptre et la tête une couronne, remplit un jour une mission, pour ainsi dire, évangélique. Après le miracle de la fournaise, il fit entendre ses prédications par tout l'univers ; il ne se contenta point d'élever lui-même la voix, mais il envoya dans toutes les parties de la terre une lettre qui disait : *Nabuchodonosor à tous les peuples, tribus et langues, qui habitent dans le monde entier, paix et bonheur ! Il m'a semblé bon de vous faire connaître les miracles et les prodiges que le Dieu Très-Haut vient d'accomplir parmi nous. Il a fait éclater sa grandeur et sa force ; son règne est éternel, et sa puissance s'étend de génération en génération.* (Dan. III, 98, 100.) Et il publia un décret portant que tout peuple, toute tribu, toute langue qui prononcerait une parole contre le Dieu de Sidrac, de Misach et d'Abdénago, serait mis à mort, et que la maison du coupable serait livrée au pillage. Il ajoutait : *Il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse ainsi sauver de la mort.* (Ibid. 96.) Que de menaces dans cette lettre ! N'est-elle pas vraiment terrible? Nabuchodonosor n'est-il pas un prédicateur sublime, et sa lettre ne se répand-elle pas dans tout l'univers? Or, dites-le moi, sera-t-il récompensé comme les apôtres, pour avoir publié la puissance de Dieu, pour avoir déployé tant de zèle et d'activité pour la proclamer jusqu'aux extrémités du monde? Non, certes, il s'en faut bien. Cependant sa mission ressemble à la leur. Mais il la remplit sans éprouver de fatigues ni de souffrances, et voilà ce qui en diminue le mérite. Le roi de Babylone fait usage de sa souveraine puissance et ne court aucun danger ; les apôtres, au contraire, on s'oppose à leurs efforts, on les chasse, on les accable de coups ; ils vivent dans l'indigence, ils sont précipités du haut des édifices, jetés à la mer, tourmentés par la faim ; ils meurent chaque

jour, et à toutes ces souffrances, s'ajoutent les douleurs de l'âme, ils sont faibles avec les faibles, un feu intérieur les dévore, quand un de leurs frères est scandalisé. Voilà les souffrances, voilà surtout la tristesse qui leur vaut de si belles récompenses. *Chacun*, dit saint Paul, *recevra une récompense proportionnée à ses travaux.* (I Cor. III, 8.) C'est ce que je ne cesserai moi-même de vous répéter. Paul demanda souvent au Dieu miséricordieux d'être délivré de ses maux et de sa tristesse, de tant de douleur et de tant de périls, mais il ne fut point exaucé. *Trois fois, je fis cette prière au Seigneur* (II Cor. XII, 8), nous dit-il, et je n'obtins point ce que je désirais. Et comment, en effet, pouvait-il mériter une ample récompense? Etait-ce en prêchant sans fatigue, en vivant dans les délices, et le repos? Etait-ce en demeurant assis dans sa maison, n'ayant d'autre peine que celle d'ouvrir la bouche et de remuer les lèvres? Rien de plus facile que tout cela, et rien qui s'accorde mieux avec la mollesse et la délicatesse de la vie. Ce que Dieu récompensera dans l'Apôtre, ce sont ces blessures, ces morts de tous les instants, ces courses sur terre et sur mer, cette tristesse, ces larmes, ces douleurs; ces récompenses, ces couronnes, il les recevra avec cette assurance que donne le mérite : *Durant trois jours et trois nuits*, dit-il, *je n'ai pas cessé d'avertir chacun de vous, les larmes aux yeux.* (Act. XX, 31.)

10. Méditez toutes ces choses, songez aux récompenses que promet une vie passée dans le travail et la douleur, et soyez transportée de joie. Oui, dès votre enfance vous avez mené une vie riche de mérites, et digne de couronnes sans nombre, une vie toute remplie de continuelles souffrances. Des maladies de toute sorte, des maladies mille fois plus cruelles que la mort ont sans cesse assiégé votre corps; puis les insultes, les outrages, les calomnies n'ont cessé de fondre sur vous. Enfin, que de chagrins, que de larmes, ont fatigué votre âme, sans lui laisser un instant de repos! Chacun de ces maux n'est-il pas pour celui qui les endure, la source des plus grands avantages? Lazare, pour avoir été malade, jouit du même bonheur que le patriarche; quelques outrages valurent au publicain une justice bien supérieure à celle du pharisien, qui l'insultait; le prince des apôtres effaça par ses larmes cette faute qui venait de faire à son âme une si cruelle blessure. Une seule de ces souffrances, vous le voyez, fut magnifiquement récompensée dans chacun d'eux; quelles récompenses ne recevrez-vous donc pas, vous qui les avez endurées toutes ensemble, au plus haut degré et à tous les instants de votre vie? Ce qui surtout comble de gloire, ce qui ravit le plus d'admiration, ce qui vaut les plus grands avantages, ce sont les tentations fréquentes, les dangers nombreux, les fatigues, les chagrins, les embûches dressées par ceux qui à aucun titre ne devaient le faire, si on souffre tout cela avec patience. Savez-vous ce qui rendit surtout illustre et heureux le fils de Jacob? Ce fut cette calomnie imaginée contre lui, cette prison, ces chaînes et les souffrances qui en résultèrent. Oui, sa chasteté le couvrait de gloire, puisqu'elle triompha de la passion de l'égyptienne, et repoussa cette misérable qui voulait le séduire; et cependant ses souffrances lui furent plus méritoires encore. Quelle gloire y a-t-il, je vous le demande, à ne point commettre d'adultère, à ne point outrager un époux, à ne point souiller une couche nuptiale à laquelle on n'a aucun droit, à ne point faire injure à celui dont on a reçu des bienfaits, à ne point plonger la maison de son maître dans l'opprobre et l'infamie? Mais ce qui était glorieux pour lui, c'était le danger qu'il courait, c'étaient ces embûches qui lui étaient tendues, c'était la fureur de cette femme ivre de passion, la violence qu'elle lui faisait; c'était cette prison que l'adultère lui avait apprêtée dans la chambre nuptiale elle-même, ces filets qui l'enlaçaient de toute part, cette accusation, ces calomnies, cette captivité qui en résulta; c'était de se voir injustement condamné après un combat qui devait lui valoir une couronne, de se voir jeté dans les fers comme un criminel, de partager le sort des grands coupables, et d'être plongé avec eux dans les horreurs d'un cachot. A mes yeux, il brille d'un plus vif éclat, que dans ce temps où, sur le trône d'Egypte, il distribue du blé à ceux qui en demandent, met un terme à la famine, et se présente comme un port où tous se réfugient. Oui, je le trouve plus illustre, les pieds et les mains enchaînés, qu'avec ses magnifiques vêtements et son immense pouvoir. Le temps de sa captivité, c'était le temps du négoce et du gain; le temps de sa puissance, c'était le temps du luxe, du repos, des honneurs, temps de jouissance, il est vrai, mais presque sans profit et sans bénéfice. Oui, je l'admire moins, lorsque son

père lui rend hommage, qu'à ce moment où l'envie de ses frères le persécute, où il trouve des ennemis jusque dans sa famille. Dès son enfance, ils s'acharnent contre lui, et sans avoir aucun motif de haine; ce qui les chagrinait, ce qui les enflammait de dépit, c'était cette bienveillance particulière dont Jacob le favorisait. Or Moïse, le législateur des Hébreux, nous dit que cette bienveillance avait sa cause non dans la vertu de l'enfant, mais dans l'époque où Joseph était venu au monde. Il était né longtemps après les autres, alors que Jacob avait atteint la vieillesse, et c'est pourquoi il l'aimait d'un amour plus tendre. Car les enfants nés dans ces circonstances sont plus chers que les autres, puisqu'ils sont nés contre toute espérance. *Son père l'aimait tendrement*, dit la Genèse, *parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse*. (Gen. XXXVII, 3.)

11. Ces paroles de Moïse nous disent, je crois, non la véritable cause de cette bienveillance spéciale, mais plutôt le prétexte mis en avant par Jacob. Il voyait ce jeune homme en butte à la haine de ses frères, et pour essayer de remédier au mal, il imagina ce motif de sa bienveillance, qui ne pouvait exciter une bien vive jalousie. La vraie cause de cette tendresse, c'était la vertu toujours croissante et prématurée de Joseph; et la conduite de Jacob envers Benjamin nous le montre clairement; si l'ordre de la naissance eût déterminé la préférence de Jacob, il aurait aimé plus tendrement encore Benjamin qui était le plus jeune. Benjamin naquit après Joseph, et Jacob était plus âgé, quand il l'engendra. C'était donc, comme je l'ai dit, un prétexte inventé pour apaiser cette animosité des frères de Joseph contre lui. Mais il n'y put réussir; la flamme n'en fut que plus ardente. Pour le moment ils ne pouvaient lui nuire autrement qu'en faisant peser sur lui quelque accusation pleine de noirceur; ils lui reprochèrent donc un crime honteux, devançant ainsi cette misérable barbare, et se montrant pires qu'elle, pusqu'ils étaient les frères de leur victime. C'était à un étranger qu'elle s'attaquait : pour eux ils exerçaient leur méchanceté contre leur frère.

Là ne se borna point leur cruauté : chaque jour c'étaient de nouvelles attaques : dans le désert, loin de la vue des hommes, ils résolurent de le faire mourir, ils le vendirent, le réduisirent à la condition d'esclave, et jamais servitude ne fut plus affreuse. Ils livrèrent Joseph non pas à des hommes de leur nation, mais à des barbares, qui s'en allaient dans un pays lointain. Dieu, qui voulait le couvrir de gloire, ne s'opposa pas à leurs desseins : il laissa les périls succéder aux périls, sans faire éclater sa colère. La jalousie, la calomnie fit place à un complot homicide, le complot à une servitude plus horrible que la mort. Ne vous contentez point d'effleurer ces réflexions : arrêtez-vous-y. C'est un jeune homme, plein de noblesse, élevé dans la maison paternelle, jouissant d'une entière liberté, tendrement aimé de son père, et le voilà soudain vendu par des frères qui n'avaient rien à lui reprocher, vendu à des barbares qui parlent une langue étrangère, à des hommes cruels, livré à des bêtes sauvages plutôt qu'à des hommes; le voilà banni de son pays, exilé, esclave, forcé de vivre sur un sol étranger, après avoir joui de la liberté; le voilà réduit à la dernière infortune, après avoir vécu au sein du bonheur; il n'a jamais eu de maître, et il lui faut maintenant obéir à des maîtres cruels, dans un pays barbare et lointain. Mais ce n'est pas encore le terme de ses maux : les embûches succèdent aux embûches! que nous sommes loin de ces songes qui lui prédisaient une si prodigieuse élévation, qui lui annonçaient qu'il serait adoré par ses frères! Les marchands qui l'avaient acheté ne le gardèrent point, mais le vendirent à d'autres barbares plus méchants qu'eux-mêmes. Vous le savez, changer de maître dans de telles conditions, c'est un bien grand malheur. La servitude est bien plus insupportable encore, lorsqu'on tombe de nouveau aux mains d'étrangers plus cruels que les premiers. Le voilà en Egypte au milieu de ce peuple insensé, toujours en guerre avec le Seigneur, sans cesse lançant contre lui l'insulte et le blasphème; le voilà dans cette Egypte, où il suffit d'un homme pour bannir et chasser en exil l'illustre Moïse. Joseph put toutefois y respirer un instant : car ce Dieu miséricordieux dont la providence opère des miracles, avait changé en brebis cette bête féroce qui l'avait acheté. Mais bientôt l'arène s'ouvrit de nouveau, le stade fut de nouveau préparé; bientôt recommencèrent les luttes, les combats, les fatigues, et avec plus de violence que jamais! L'épouse de Putiphar porta sur lui des regards criminels, elle se laissa captiver par la beauté de son visage, et la violence de la passion fit de cette femme une lionne furieuse. Cette fois encore,

c'est un ennemi domestique, mais animé d'autres intentions que ceux d'autrefois. Ceux-là étaient dévorés de haine, et c'est pourquoi ils exilèrent leur frère; celle-ci l'amour l'enflamme, et voici une double, une triple guerre, mille guerres du même coup. Il s'élança par-dessus les filets, il est vrai, en un instant il les eut mis en pièces; mais ne croyez pas qu'il n'eut besoin d'aucun effort. Au contraire il dut éprouver les plus grandes fatigues.

12. Pour vous en convaincre, demandez-vous ce que c'est que la jeunesse, ce que c'est que cette fleur de l'âge. Joseph était alors à la fleur de son âge. N'est-ce pas le moment où la flamme de la nature a le plus de violence, où se déchaînent toutes les tempêtes des passions, où enfin la raison a le moins de force? Les jeunes gens n'ont point d'ordinaire une bien grande prudence pour se soutenir, ni beaucoup d'ardeur pour la vertu; mais l'orage des passions gronde avec fureur, et la raison qui les modère et les gouverne, a trop de faiblesse pour les calmer alors. A tout cela joignez l'incontinence excessive de cette femme. Les Perses entretenaient avec soin les flammes de la fournaise, ils les alimentaient sans cesse en y jetant des matières combustibles. Eh bien! cette misérable, cette impudique, entretenait une flamme plus ardente, plus dangereuse que celle de la fournaise : elle inondait sa tête de parfum, se couvrait les joues de fard, se peignait les yeux; la mollesse de sa voix, de ses mouvements, de sa démarche, le luxe de ses vêtements, l'éclat de l'or, mille autres charmes, mille autres attraits pouvaient séduire le jeune hébreu. Un chasseur habile, qui veut prendre un animal difficile à saisir, met en mouvement tous les instruments de son art : elle aussi,qui connaissait la chasteté de son esclave (comment ne l'aurait-elle pas connue après le long séjour de Joseph dans sa maison?) crut avoir besoin de grands apprêts pour s'emparer de lui, et elle mit en jeu tous les artifices de la passion. Ce n'était pas assez; elle sut choisir le temps et le lieu les plus favorables pour tomber sur sa proie. Elle se garda bien de l'attaquer, dès le jour où elle se sentit éprise d'amour pour lui : elle attendit longtemps encore, elle entretint en elle le feu de sa passion, et se prépara avec soin, craignant que trop de promptitude, trop de bruit dans l'attaque, ne mît en fuite sa proie. Mais un jour elle le rencontre seul, occupé à son travail ordinaire : alors elle creuse une fosse plus profonde, elle déploie de toutes parts les ailes de la volupté, comme si déjà elle tenait dans ses filets le jeune esclave : elle se glisse lentement, et se trouve seule avec lui. Non, elle n'était pas seule, car elle avait avec elle la jeunesse de Joseph, la nature, et les artifices qu'elle avait apprêtés : désormais elle emploie la violence pour entraîner au crime cette âme généreuse.

Quoi de plus terrible que cette tentation? peut-il y avoir une fournaise plus ardente, une flamme plus vive et plus impétueuse? Un jeune homme plein de vigueur, esclave, abandonné de tous, sans patrie, étranger, exilé, se voit attaqué par une maîtresse passionée jusqu'à la fureur, par une maîtresse riche et puissante, dans un lieu solitaire (circonstance bien favorable à la séduction); il est attiré par toutes sortes de charmes, entraîné vers le lit de son maître; et cela après avoir couru déjà de si grands dangers, après s'être vu dresser des piéges si nombreux? Vous le savez, ceux que le malheur et la peine ont accablés, s'empressent d'accourir dès qu'on les invite à jouir, à se reposer, à mener une vie dissolue. Il n'en fut pas ainsi de Joseph; mais il montra toujours la même fermeté. Cet attentat de la femme de Putiphar, je n'hésite pas à le comparer à la fournaise de Babylone, à la fosse aux lions où fut plongé Daniel, au ventre de la baleine où fut englouti Jonas : je le trouve plus terrible encore. Alors c'était la vie du corps qui était menacée; ici c'était l'âme même qui était exposée à une mort éternelle; c'était un malheur irrémédiable. Voyez à combien de titres ce lac était dangereux et funeste; à la violence, aux artifices, se joignait une passion effrénée, un feu violent, qui brûlait, non le corps, mais l'âme elle-même. Salomon va nous le redire, lui qui savait tout ce qu'il y avait de dangers à s'entretenir avec une femme unie à un homme par le mariage. Voici donc ses paroles : *Peut-on déposer des charbons sur son sein, sans que les vêtements s'enflamment? Peut-on marcher sur des charbons ardents, sans se brûler les pieds? De même si l'on entre vers la femme de son prochain, on ne peut demeurer pur une fois qu'on l'a touchée.* (Prov. VI, 27, 29.) Or voici le sens qu'il a en vue : de même qu'il est impossible de se jeter dans le feu, sans se brûler : de même il est impossible de se familiariser avec les femmes sans être consumé d'une flamme intérieure. Mais la situation de Joseph était bien plus effrayante encore. Il ne la toucha point : c'est

elle qui se jeta sur lui, et ils étaient seuls ! Et de plus, il avait enduré tant de malheurs, il avait soutenu tant d'assauts, il soupirait si vivement après le repos et la sécurité !

13. Que de filets, que d'attaques pour s'emparer de son âme ! comme elle le déchire de toutes parts ! Ce sont ses mains qui l'arrêtent ; c'est le son de sa voix, c'est le fard et les parfums, ce sont les plus riches ornements, les plus riches vêtements, c'est la passion, la mollesse des paroles, une parure efféminée, une solitude qui promettait la sécurité ; ce sont les richesses et la puissance. De plus elle a pour auxiliaires l'âge, la nature, l'esclavage, le séjour en pays étranger. Eh bien ! Joseph triomphe de tout cela. Cette tentation, je n'hésite pas à la proclamer plus cruelle que la haine de ses frères et de ses proches, que cette servitude soufferte sous des maîtres barbares, que ces longs voyages, que ce séjour à l'étranger, que cette prison, ces chaînes, ces maux innombrables qu'il endura si longtemps. Après qu'il eut remporté ce triomphe, il souffla dans ce lieu comme un frais zéphyr, le zéphyr de la grâce de Dieu et de la vertu du jeune homme. Telle était sa tranquillité, telle était sa chasteté, qu'il essaya d'apaiser et d'éteindre la passion de cette femme. Le voilà donc sorti intact du milieu des flammes, comme autrefois ces jeunes hébreux sortirent intacts de la fournaise de Babylone : *On ne sentait point en eux l'odeur du feu*, dit le Prophète. (Dan. III, 38.) Le voilà cet illustre athlète de la chasteté, aussi ferme que l'airain. Qu'arriva-t-il ensuite et quelle fut la récompense de sa victoire ? Encore des embûches, encore des précipices, encore la mort, les dangers, la calomnie, des haines injustes et stupides. Cette misérable femme, en effet, se console par la fureur de la déception qu'elle vient d'avoir : elle entasse passion sur passion, et à cet amour impudique elle joint une colère criminelle ; d'adultère elle devient homicide. Ne respirant plus que cruauté, lançant des regards sanguinaires, elle dresse un tribunal, y place un juge corrompu, le maître lui-même, [son époux, un barbare, un Egyptien ; et elle y dénonce un crime dont personne ne peut témoigner. L'accusé n'est même pas admis à comparaître ; elle est sûre de la sentence, puisqu'elle s'appuie sur la sottise et la bienveillance du juge, sur la foi de son propre témoignage, sur la servitude de l'accusé. Disant tout le contraire de ce qui avait eu lieu, elle triompha du juge, fit rendre la sentence qu'elle désirait. L'innocent est condamné, on lui inflige une peine terrible, on le charge de fers, on le jette en prison. Ainsi cet homme admirable fut condamné, sans même qu'il eût vu le juge. Ce qui est plus étrange, il fut condamné comme adultère, comme ayant attenté à la couche nuptiale, comme ayant porté les mains sur l'épouse de son maître, comme ayant été pris sur le fait et convaincu. Le juge, l'accusatrice, la peine infligée donnaient du crédit à l'imposture auprès de la multitude qui ignorait la vérité. Mais rien ne put ébranler son âme. Il ne dit pas : Est-ce donc ainsi que se réalisent mes songes ? Est-ce donc là ce que m'annonçaient mes visions ? Voilà donc la récompense de ma chasteté ! Un jugement insensé, une injuste sentence, une mauvaise opinion sur ma conduite. On m'a chassé de la maison paternelle comme un débauché, maintenant voici qu'on me traite d'adultère, qu'on m'accuse d'avoir fait violence à la pudeur d'une femme, qu'on me jette en prison, et que tous me regardent comme un criminel. Mes frères, qui devaient m'adorer (c'est ce que prédisaient mes songes), vivent libres, tranquilles, heureux dans leur patrie et dans la maison de leur père ; et moi, qui devais régner sur eux, je suis enchaîné avec les violateurs des sépulcres, avec les scélérats, avec les voleurs. Une fois éloigné de ma patrie, me voici plongé dans de nouveaux troubles, dans de nouveaux embarras ; même en pays étranger, de nouveaux gouffres se sont ouverts devant moi, de nouveaux poignards ont été aiguisés contre moi. Cette femme, dont les calomnies m'ont attiré tous ces maux, par son double crime est digne du dernier supplice, et cependant elle danse, elle est ivre de joie, elle jouit de ses trophées et porte sur sa tête la couronne du triomphe ; moi, au contraire, moi qui suis innocent, on m'inflige les plus terribles peines. Non, il ne dit rien de semblable, il ne pensa rien de semblable ; mais, comme un athlète qui va de victoire en victoire, il était calme et joyeux, et ne conservait de ressentiment ni contre ses frères, ni contre cette femme criminelle. Et quelle preuve en avons-nous ? Rappelez-vous ce qu'il disait à l'un de ceux qui se trouvaient enchaînés avec lui. Bien loin d'être lui-même plongé dans le désespoir, il dissipait la tristesse des autres. Il en vit dont l'âme était troublée, accablée

par le chagrin ; aussitôt il s'approcha d'eux pour savoir la cause de leur désespoir. Lorsqu'il eut appris qu'il provenait de certains songes, il s'empressa de les leur expliquer. Ensuite il demande à l'un d'eux de se souvenir de lui auprès du roi : malgré son admirable générosité, il était homme cependant, et ne voulait point se consumer dans les angoisses. Il l'invite donc à se souvenir de lui auprès du roi, à demander sa mise en liberté. Il était forcé de dire la cause pour laquelle on l'avait jeté en prison, afin que l'intercesseur pût alléguer un motif plausible en faveur de son protégé. Or il ne dit pas un mot des injustices qu'il avait souffertes : il déclara son innocence, mais n'alla pas plus loin, et ne parla point de ceux qui l'avaient traité si injustement. *On m'a enlevé*, dit-il, *du pays des Hébreux*, *et on m'a jeté dans cette prison, sans que j'aie commis aucun crime.* (Gen. XL, 15.) Pourquoi donc ne dites-vous rien de cette prostituée, de cette adultère, de vos frères, de leur haine, de leur infâme trafic, de la passion de votre maîtresse, de son attentat, de son intempérance, des piéges qu'elle vous tendit, de ses artifices, de ses calomnies, de la sentence injuste qu'elle fit rendre contre vous, du juge qu'elle corrompit, de cette condamnation portée sans aucun fondement ? Pourquoi taire, pourquoi cacher tout cela ? Ah ! je ne connais point le ressentiment, répond-il ; toutes ces injustices me valent autant de couronnes et de palmes ; elles sont pour moi d'un profit immense.

14. Quelle sagesse ! que cette âme est au-dessus de la colère, supérieure à l'adversité ! comme elle domine tous les dangers ! Vous le voyez, il déplore plutôt le sort de ses ennemis qu'il ne garde le souvenir des injures. Pour ne point nommer ses frères ni cette femme homicide : *On m'a enlevé furtivement*, dit-il, *du pays des Hébreux*, *et je ne suis coupable d'aucun crime.* Il ne désigne personne, il ne parle ni de la citerne, ni des Ismaélites, ni de qui que ce soit. Mais voici qu'une nouvelle et violente tentation se présente encore ; cet homme que Joseph avait consolé, qui selon sa prédication, s'était vu délivrer de ses chaînes, et rétablir dans son ancienne charge, oublie et le bienfait qu'il avait reçu et la demande que l'homme juste lui avait adressée. Lui, dans le palais du roi, il avait désormais en partage toutes les jouissances; pour Joseph, qui brillait comme le soleil, dont la vertu lançait de tous côtés ses rayons éblouissants, il habitait encore une prison, et personne ne songeait à demander au roi sa délivrance. Ce n'était pas encore assez de couronnes, pas encore assez de palmes : le stade s'agrandissait devant lui, et offrait un plus grand espace à parcourir. Dieu permettait que la lutte se prolongeât; sans abandonner l'athlète, il laissait ses adversaires déployer tous leurs moyens, de manière que l'athlète ne succombât point et que cependant ses ennemis ne missent point de terme à leurs attaques. Il permit qu'il fût jeté dans une citerne, que ses habits fussent teints de sang ; mais il ne voulut pas que ses frères le fissent mourir. Sans doute un des frères donna aux autres le conseil de ne pas le faire mourir : mais c'était la providence divine qui disposait toutes choses. Il en fut de même en ce qui concerne la femme de Putiphar. Pourquoi, je vous le demande, cet homme si ardent, si emporté (car vous le savez, tel est le tempérament des Egyptiens) ; cet homme emporté jusqu'à la fureur (la colère, en effet, exerce sur les Egyptiens un empire incroyable), pourquoi, dis-je, n'a-t-il pas fait mourir par le glaive ou jeté dans les flammes cet esclave qu'il regardait comme un adultère, qu'il condamnait comme ayant fait violence à son épouse ? Pourquoi malgré cette impudence qui le portait à rendre une sentence, sans avoir entendu les deux parties, sans donner à l'accusé la liberté de parler, montra-t-il tant de clémence au moment du supplice, et cela, quand il était témoin de la fureur et de la rage de son épouse, quand elle se plaignait amèrement de la violence qui lui avait été faite, quand elle montrait les vêtements déchirés, quand redoublaient et sa fureur et ses cris et ses lamentations ? Rien de tout cela cependant ne put l'amener à faire mourir Joseph. Pourquoi donc, je vous le demande ? N'est-il pas évident que ce Dieu qui mit, pour ainsi dire, un frein à la fureur des lions, qui éteignit, pour ainsi dire, les flammes de la fournaise, contint aussi le courroux sauvage de cet homme, réprima cette colère inouïe pour rendre le supplice moins rigoureux ? Dans la prison, c'est encore la même conduite de la Providence. Dieu permet, il est vrai, qu'on le jette dans les fers, au milieu des scélérats ; mais il le soustrait aux mauvais traitements du geôlier. Vous n'ignorez pas ce que c'est qu'un

geôlier. Eh bien ! le geôlier se montra plein de douceur envers Joseph ; non-seulement il ne lui imposa pas de rudes travaux, mais il lui donna autorité sur les autres, et il l'avait reçu comme un criminel, comme un infâme adultère. Ce n'était pas, en effet, à une femme de basse condition, mais à une femme environnée d'éclat et d'honneurs qu'il était censé avoir fait violence. Toutefois rien ne put effrayer le geôlier ni le faire agir cruellement à l'égard de Joseph. Ainsi donc en même temps les afflictions tressaient des couronnes pour l'homme juste, et Dieu l'environnait de secours abondants.

J'aurais voulu vous écrire plus longuement. Mais j'ai déjà dépassé de beaucoup la mesure ordinaire d'une lettre. Je m'arrête donc, et je vous exhorte, comme je l'ai toujours fait, à bannir de votre âme la tristesse qui la remplit encore, à louer Dieu, comme vous l'avez toujours fait et comme vous continuez à le faire, à lui rendre grâces à l'occasion de tant de calamités et de douleurs. Vous recueillerez des fruits abondants, vous ferez au démon de mortelles blessures, vous nous remplirez de consolations ; vous n'aurez pas de peine à dissiper cette nuée de chagrins qui voile votre front et à jouir d'une tranquillité parfaite. Arrière donc toute mollesse : sortez, retirez-vous de cette fumée (car cette tristesse vous la dissiperez aussi facilement que la fumée.) Ecrivez-nous que vous avez suivi notre conseil ; et ainsi, même loin de vous, nous trouverons dans vos lettres de quoi réjouir notre cœur.

—

LETTRE IV.

Peut-être en 407.

Saint Jean Chrysostome apprend à Olympiade que, malgré la rigueur de l'hiver, il se porte bien. — Il l'engage à ne rien négliger pour se guérir. — Avantages des souffrances causées par la maladie. — Exemple de Job, de Lazare, de Timothée. — Il l'exhorte à bannir de son âme la tristesse qui l'accable.

A OLYMPIADE.

1. La rigueur de l'hiver, la faiblesse de notre estomac, les incursions des Isauriens, ne doivent point vous causer d'inquiétude, vous accabler de soucis. L'hiver s'est fait, comme il se fait d'ordinaire en Arménie ; voilà tout, et nous n'en avons pas été fort incommodé. Nous nous attendions à ses rigueurs, et nous n'avons rien négligé pour les diminuer. Nous faisons sans cesse du feu, nous fermons bien la chambre où nous restons, nous mettons plusieurs manteaux et nous ne sortons jamais. C'est assez pénible, sans doute, mais nous y trouvons notre avantage et nous patientons. Tant que nous sommes chez nous, le froid ne nous tourmente guère ; s'il nous faut sortir, et nous tenir en plein air, nous nous sentons fort incommodé. Aussi, je vous en conjure, je vous le demande comme une grande grâce, faites tout ce qui dépend de vous pour fortifier votre corps. La maladie en effet est une conséquence de la tristesse quand une fois le corps, épuisé par la fatigue, exténué par la maladie, manque des soins nécessaires ; quand il n'a pour se rétablir ni l'art des médecins, ni une température convenable, et les autres ressources indispensables, ah ! il est bien à craindre qu'il ne succombe. Appelez donc, je vous en prie, appelez plusieurs médecins habiles, employez les remèdes propres à rétablir votre santé. Il y a quelques jours, l'état de l'atmosphère nous fatiguait l'estomac et nous donnait des envies de vomir ; nous avons fait usage de plusieurs remèdes, entre autres d'une potion que nous a envoyée la vénérable Synclétium, et il nous a suffi de trois jours pour nous guérir. Faites donc vous-même usage de ce remède et dites qu'on vous le procure de nouveau. Chaque fois que nous avons éprouvé ces douleurs d'estomac, nous l'avons employé et elles se sont apaisées. Il calme l'inflammation, il met à la porte les humeurs ; il ne manque pas d'une certaine chaleur qui donne des forces et exite l'appétit : en peu de temps nous avons ressenti tous ces heureux effets. Priez donc le vénérable Théophile de nous préparer de nouveau ce même médicament et de nous l'envoyer. Ne vous chagrinez pas de nous voir passer l'hiver en ce pays. Nous nous portons bien mieux que l'année dernière ; et vous aussi, si vous vouliez vous soigner comme il faut, vous jouiriez d'une meilleure santé. C'est la tristesse, dites-vous, qui est cause de vos maladies. Pourquoi réclamez-vous encore une lettre, puisque les précédentes n'ont pu vous rendre le calme, et que, tout au contraire, vous vous plongez dans ces flots de la tristesse, au point de désirer mourir ? Ne savez-vous donc pas les récompenses que la maladie mérite à celui qui sait rendre grâces au Seigneur ? Ne vous l'ai-je

pas assez dit, soit de vive voix, soit par lettres? Mais puisque les affaires, ou la maladie, ou les adversités ne vous permettent pas de vous rappeler sans cesse mes réflexions, écoutez encore les mêmes conseils, afin de fermer les plaies creusées par le chagrin. *Je ne me lasserai point*, dit l'Apôtre, *de vous écrire les mêmes choses, et vous y trouverez votre profit.* (Philipp. III, 1.)

2. Que vous dirai-je donc aujourd'hui? Il n'est rien de plus glorieux, ô Olympiade, que la patience dans la douleur. La patience est la reine des vertus, c'est la plus belle de toutes les couronnes. Si la patience en général l'emporte sur les autres vertus, la patience dans la douleur l'emporte sur les autres espèces de patience. Il y a peut-être quelque obscurité dans mes paroles; je vais les expliquer. Quelle est donc ma pensée? Que de patience ne faut-il pas pour supporter avec courage de se voir dépouiller de ses richesses, surtout quand on s'en voit dépouiller complètement, supporter d'être privé de toutes ses dignités, chassé de sa patrie, emmené en exil, accablé de toute sorte de travaux, jeté en prison, chargé de fers, couvert d'opprobres, d'injures et de railleries! Pour nous en convaincre, il nous suffit de songer à Jérémie, cet homme si parfait, qui ne put cependant rester calme en face de ces épreuves. Eh bien! ni ces afflictions, ni tant d'autres, comme la perte d'enfants chéris, fussent-ils enlevés tous par une mort imprévue, comme encore les attaques multipliées d'un ennemi cruel, et la mort elle-même, le plus grand des maux, sont moins effrayantes, moins horribles, moins funestes qu'une mauvaise santé. J'en prends à témoin cet admirable modèle de patience, qui, une fois saisi par la maladie, regardait la mort comme le seul remède aux maux qu'il souffrait. Que d'autres souffrances n'endurait-il pas! Mais il ne les sentait, pour ainsi dire point, malgré les attaques qui se succédaient sans relâche, malgré cette dernière attaque qui semblait devoir être mortelle. Etudiez-en les circonstances: quelle méchanceté, quel artifice de la part de son ennemi! Ce n'est pas tout d'abord, ce n'est pas au début de la lutte, mais c'est quand il le voit accablé déjà sous une multitude de traits, que le démon lui porte ce coup mortel, en faisant mourir ses enfants. Et voyez avec quelle cruauté! Ses fils, ses filles étaient dans la vigueur de l'âge : le démon les fait mourir tous ensemble d'une mort violente, et d'une mort qui leur improvise un tombeau. Job ne les vit point étendus sur leurs lits, il ne baisa point leurs mains, il n'entendit point leurs dernières paroles, ne put toucher ni leurs pieds, ni leurs genoux, il ne rapprocha point leurs lèvres, il ne leur ferma point les yeux : toutes choses qui consolent un père au moment, où il se voit privé de ses enfants. Si du moins, après avoir accompagné les uns à leur dernière demeure, il en trouvait d'autres à son retour qui pussent le consoler! Mais non : on vient lui annoncer que pendant le festin, et c'était un festin, respirant la charité et non la débauche, on vient lui annoncer, dis-je, qu'assis fraternellement à une table frugale ils ont été tous écrasés, engloutis sous les ruines, qu'ensemble se sont trouvés confondus, le sang, les murailles, les coupes, le toit, la table, la poussière et les membres de ses fils. Voilà ce qu'on vint lui annoncer. Que d'autres malheurs n'avait-il pas appris déjà! Ses troupeaux, ses bêtes de somme ou bien avaient été tués par le feu du ciel, ou bien avaient été emmenés par ses ennemis, ou bien avaient été mis en pièces avec leurs gardiens : voilà ce que venait lui apprendre le cruel qui s'était chargé d'un tel message. Or, au milieu de ces désastres, après avoir appris à si peu d'intervalle le ravage de ses champs, la ruine de sa maison, la perte de ses troupeaux, la mort de ses fils, à la vue de ces flots s'entassant les uns sur les autres, de ces écueils, de ces profondes ténèbres, de cette affreuse tempête, il n'est point découragé, il semble ne pas s'en apercevoir, et, s'il ne peut comprimer absolument sa douleur, c'est qu'il est homme, c'est qu'il est père. Mais dès qu'il se sent en proie à la maladie, rongé par les ulcères, il désire la mort, il pleure et se lamente. Vous le voyez donc, la maladie est le plus insupportable de tous les maux, et c'est en la supportant, que l'on fait surtout preuve de patience. Le démon ne l'ignorait pas. Quand il eut tout mis en œuvre et qu'il vit le généreux athlète demeurer calme en présence du malheur, il lui livra ce dernier assaut comme le plus formidable qu'il pût imaginer, convaincu que tout le reste était supportable, mort des enfants, perte des biens ou de tout autre avantage (car c'est là le sens de ce mot: *Peau pour peau*, Job, II, 4), mais que la maladie du corps était une plaie vraiment mortelle. Vaincu dans ce dernier combat, il dut se taire honteusement, au lieu que tout à l'heure

il déployait tout son audace et toute son impudence. Mais alors il ne put rien inventer de plus, et se retira couvert de confusion.

3. Si vous souhaitez de mourir, ne dites pas que Job aussi, vaincu par la violence de la douleur, fut réduit à demander la mort. Songez au temps où il vivait, aux circonstances dans lesquelles il se trouvait : la loi n'avait pas encore été donnée aux Juifs, les prophètes n'avaient pas encore paru, la grâce n'avait pas encore été répandue avec abondance, et son âme n'avait point reçu les conseils de la sagesse. Oui, on exige de nous plus qu'on n'exigeait de Job et de ses contemporains, nous avons de plus grands combats à livrer. Ecoutez ce que dit Jésus-Christ : *Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* (Matth. v, 20.) Ainsi donc ne croyez pas qu'il n'y ait point de mal aujourd'hui à désirer la mort ; vous savez ce que dit saint Paul : *Il vaudrait mieux pour moi mourir et vivre avec Jésus-Christ ; mais à cause de vous, il est nécessaire que je demeure ici-bas.* (Phil. I, 23, 24.) Plus l'affliction redouble, plus aussi se multiplient les couronnes ; plus l'or a été mis dans la fournaise, plus il a de pureté ; plus le marchand parcourt les mers, plus il amasse de marchandises. Ne vous imaginez donc pas avoir à soutenir un facile combat ; non, cette maladie dont vous êtes atteinte, est le plus rude des combats que vous ayez jamais soutenus. N'est-ce pas ce qui valut à Lazare le salut éternel ? (Je vous ai souvent cité cet exemple : rien n'empêche que je ne vous le cite encore.) N'est-ce pas ce qui lui mérita d'être transporté dans le sein d'Abraham, de ce patriarche, qui tenait sa maison ouverte à tous les passants, qui, pour obéir à Dieu, se condamna à un exil perpétuel, se résigna à immoler son fils, son fils unique, un fils qu'il avait eu dans une vieillesse avancée ? Lazare pourtant n'avait rien fait de tout cela : il souffrit patiemment la pauvreté, la maladie, la privation de toute espèce de protecteurs. Quel avantage pour ceux qui endurent patiemment ces douleurs ! Eussent-ils commis les plus grandes fautes, c'est pour eux un moyen d'en secouer le fardeau : sont-ils justes, ils ajoutent par là de grands mérites à leurs autres mérites. Pour les justes c'est l'occasion d'obtenir une couronne dont l'éclat surpasse l'éclat du soleil ; pour les pécheurs c'est un moyen d'expier leurs péchés. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul livre à la mort de la chair cet homme qui avait outragé l'épouse de son père, et souillé la couche nuptiale ; il voulait ainsi lui faire expier son crime. Oui, ces mortifications pouvaient le purifier d'une si abominable souillure. Ecoutez l'Apôtre : *C'est afin,* dit-il, *que l'esprit soit sauvé au jour où paraîtra Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (I Cor. v, 5.) A d'autres il reproche un crime horrible, la profanation de la table sainte et de nos sacrés mystères, il leur dit que le profanateur est en quelque sorte homicide du Corps et du Sang du Seigneur. Or voyez ce qui, suivant l'Apôtre, les lave de cette tache affreuse : *C'est pourquoi*, leur dit-il, *il y a parmi vous tant d'infirmes et de malades.* (Ibid. I, 5.) Il veut leur faire comprendre que ces maladies ne sont pas seulement une punition, mais encore un avantage, en ce qu'elles servent à l'expiation du crime, et c'est pourquoi il ajoute : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. En nous jugeant, Dieu nous châtie, pour que nous ne soyons point condamnés avec le monde.* (Ibid. XXXI, 32.) Que les justes eux-mêmes trouvent de grands avantages dans la maladie, on le voit assez par l'exemple de Job qui en retire tant de splendeur, par celui de Timothée, cet homme si vertueux, si actif dans le saint ministère dont il était chargé, ce disciple qui, avec l'apôtre saint Paul, vola jusqu'aux extrémités du monde, et qui cependant fut en proie à de violentes maladies, non pas deux ou trois jours, non pas dix jours, ni vingt, ni cent, mais bien plus longtemps encore, et, on peut le dire, presque continuellement : *Buvez un peu de vin*, lui écrivait l'Apôtre, *à cause de votre estomac, et de vos continuelles souffrances.* (I Tim. v, 23.) Celui qui ressuscitait les morts ne le guérit point de ses infirmités, il le laissa plongé dans la fournaise de la maladie, pour accroître le nombre de ses mérites. Tout ce qu'il avait reçu du Seigneur, tout ce qu'il avait appris de son divin Maître, il l'enseignait à son disciple. Il n'était pas malade lui-même, il est vrai, mais les tentations ne le tourmentaient pas moins vivement que ne l'eût fait la maladie, et lui causaient de grandes douleurs dans la chair : *J'ai en moi*, dit-il, *cet aiguillon de la chair, ce messager de satan, qui sans cesse me torture.* (II Cor. XII, 7.) Il veut parler de ses entraves, de ses chaînes, de

ses prisons ; il veut dire que ses ennemis l'entraînent, lui déchirent le corps et le battent de verges. Ces douleurs qu'il ressentait dans sa chair lui étaient insupportables, et il disait encore : *Trois fois* (c'est-à-dire souvent) *j'ai prié le Seigneur d'en être délivré.* (Ibid. VIII.) Il ne fut point exaucé, mais il comprit toute l'utilité de ces souffrances, et le calme se fit dans son âme, et il se réjouissait de toutes ces persécutions. Vous aussi, bien que vous soyez contrainte de rester chez vous et de tenir le lit, ne vous imaginez pas que vous menez une vie oisive. Oui, ceux que les bourreaux entraînent, déchirent, torturent, livrent aux plus cruels supplices, souffrent moins que vous ne souffrez : votre bourreau, ce sont les excessives douleurs de cette maladie qui ne vous quitte point.

4. Puisqu'il en est ainsi, gardez-vous bien de souhaiter la mort, et ne négligez point votre corps. Cette négligence serait elle-même coupable. Aussi l'apôtre saint Paul conseille-t-il à Timothée de soigner sa santé. Mais c'en est assez sur ce point. Si vous vous désolez d'être séparée de nous, ayez bon espoir, cette séparation aura un terme. Ce n'est point pour vous consoler que je vous le dis; je suis sûr que cela arrivera. Sans parler en effet de tout ce que j'ai souffert à Constantinople, vous pouvez vous faire une idée de tout ce que j'ai enduré, depuis mon départ, pendant ce long et pénible voyage où j'étais sans cesse menacé de mourir; vous pouvez vous imaginer tout ce que j'ai souffert depuis mon arrivée dans ce pays, depuis mon départ de Cucuse, après mon séjour à Arabisse. Eh bien ! nous avons échappé à tant de périls ; nous jouissons à l'heure qu'il est d'une santé parfaite, et nous sommes complètement rassuré. Les Arméniens s'étonnent qu'avec un corps si faible et si maigre je puisse supporter la violence du froid, respirer encore, quand ceux même qui sont habitués à ces rigueurs, s'en trouvent si fort incommodés. Or jusqu'à ce jour nous n'avons éprouvé aucun accident : nous avons échappé aux mains des brigands, qui souvent se sont jetés sur nous, nous manquons des choses les plus nécessaires, nous ne pouvons pas même prendre de bains. A Constantinople, nous ne pouvions nous en passer : maintenant nous nous trouvons si fort que nous n'en sentons pas même le besoin; notre santé ne semble plus réclamer cet auxiliaire. Rien n'a pu nous abattre, ni l'intempérie de l'air, ni la solitude des lieux, ni le manque de provisions et de serviteurs, ni l'ignorance des médecins. Nous ne prenons pas de bains, nous sommes sans cesse enfermé dans une chambre, comme si nous étions en prison; nous ne sortons jamais, et la promenade nous était si nécessaire autrefois. Nous sommes sans cesse à côté du feu, inondé de fumée, nous avons à craindre les voleurs qui toujours nous assiégent, et malgré tout cela, malgré bien d'autres inconvénients, nous nous portons mieux qu'à Constantinople où nous étions si bien soigné. Songez à ce que je viens de vous dire; bannissez toute tristesse à mon sujet, et ne vous infligez pas de peines si fâcheuses et si superflues. Je vous envoie un livre que je viens d'écrire, et dont voici le titre : *Personne n'est blessé que par lui-même.* C'est là ce que prétend démontrer l'ouvrage que je vous adresse. Parcourez-le souvent, et même si votre santé vous le permet, lisez-le à haute voix. Ce remède vous suffit, si vous le voulez bien. Mais si vous vous obstinez, si vous ne voulez pas vous traiter vous-même, si malgré tant d'avertissements et d'exhortations, vous ne voulez pas sortir de ce nuage de tristesse; à notre tour nous ne vous écouterons plus, et nous cesserons de vous écrire si souvent ces longues lettres, dont vous ne savez point profiter pour retrouver le calme. Comment verrons-nous donc que vous êtes consolée ? Sera-ce par votre témoignage? Non, mais par les effets; car vous venez de nous le dire, c'est la tristesse qui vous a rendue malade. Grâce à cet aveu, nous croirons que votre tristesse a cessé, si vous recouvrez la santé. Puisqu'en effet, d'après vous, la tristesse est la cause de votre maladie, une fois la tristesse bannie, la maladie certainement disparaîtra, et la racine une fois arrachée, les branches périront. Tant que celles-ci fleuriront, se porteront bien, se couvriront de ces malheureux fruits, nous ne pourrons nous persuader que vous aurez enlevé la racine. Donc plus de paroles, mais des effets : si vous recouvrez la santé, vous recevrez encore des lettres plus longues que ne le seraient des discours. N'est-ce pas un grand motif de consolation pour vous que nous vivions, que nous nous portions bien, qu'au milieu de tant d'ennuis, nous ne soyons ni malade ni infirme? Ah ! nos ennemis s'en attristent et en ressentent une vive douleur. Vous devrez donc de votre côté

y puiser une abondante consolation, votre principale consolation. Non, ne dites point que vos amis sont abandonnés : les souffrances qu'ils endurent inscrivent leurs noms dans les cieux. J'ai éprouvé un bien grand chagrin au sujet du moine Pélage. Songez aux couronnes que méritent ceux qui combattent généreusement, quand vous voyez des hommes si pieux, si saints, si patients, se laisser entraîner ainsi dans l'erreur.

—

LETTRE V

Ecrite, à ce que l'on croit, l'an 406.

Saint Chrysostome félicite Olympiade de sa patience. — Il l'exhorte à ne point perdre courage. — Le juste est puissant et heureux, même au sein des persécutions. — Le méchant est faible et malheureux, même au temps de ses succès. — Abel et Caïn en sont la preuve.

A LA MÊME.

1. Votre affliction s'est accrue! Le stade s'ouvre plus profond devant vous, vous avez une longue course à fournir; la colère de vos ennemis s'enflamme de plus en plus. Cependant ne vous troublez point, ne vous découragez point; réjouissez-vous plutôt, tressaillez d'allégresse, couronnez vos têtes et formez des chœurs. Si vous n'aviez déjà porté au démon des coups mortels, le monstre n'aurait pas accru sa fureur; il n'aurait osé s'avancer plus loin. C'est donc une preuve de votre courage, un gage de triomphe, et une marque de sa défaite, s'il s'élance, s'il se précipite aujourd'hui sur vous avec rage, s'il redouble d'impudence, s'il répand son venin avec plus d'abondance. Quand Job, après avoir perdu ses biens et ses enfants, eut triomphé de ses attaques, le démon ne dévoilait-il pas ses propres blessures, en l'accablant du plus horrible de tous les maux, en assiégeant sa chair, en y faisant pulluler les vers, en la couvrant de mille ulcères? Ces ulcères, c'était comme un chœur, comme une couronne, comme un essaim d'innombrables victoires. Là ne se borna pas sa cruauté : il avait mis en mouvement, il est vrai, sa meilleure machine de guerre (c'était en effet un mal dont l'horreur ne pouvait être surpassée), mais il lui en restait d'autres encore : il arma l'épouse de Job, il excita ses amis contre lui, il remplit ses serviteurs de colère, en un mot, il n'omit rien pour irriter encore ses blessures. Le démon est toujours le même : mais tous ses coups retombent sur sa tête : au contraire chaque jour augmente l'éclat de votre gloire, l'étendue de vos richesses et de vos ressources, chaque jour multiplie pour vous les couronnes. Votre courage s'accroît avec les dangers; les attaques de vos ennemis sont comme l'huile qui fortifie votre patience. Telle est en effet la nature de l'affliction; elle élève au-dessus des dangers ceux qui la supportent avec résignation et avec générosité, elle les rend inaccessibles aux traits du démon, et leur fait mépriser toutes ses attaques. Voyez les arbres! s'ils grandissent à l'ombre, ils s'amollissent et ne peuvent produire de fruits; mais s'ils subissent les variations de l'atmosphère, s'ils résistent à l'impétuosité des vents, s'ils reçoivent les ardeurs du soleil, ils prennent plus de force, ils se couvrent de feuillage et de fruits. Il en est de même de ceux qui voyagent sur mer. Est-ce la première fois qu'ils s'embarquent? malgré tout leur courage, ils se troublent, ils s'effrayent, ils sont pris de vertige. Mais s'ils ont souvent parcouru les mers, s'ils ont essuyé de fréquentes tempêtes, s'ils ont rencontré des écueils cachés sous les flots, des rochers, des monstres marins, s'ils ont été attaqués par les pirates, désormais ils ont plus d'assurance que s'ils voyageaient sur le continent, ils s'asseyent, non pas seulement à l'intérieur du navire, sur la carène, mais aussi sur les flancs eux-mêmes; et ils se tiennent debout, soit à la proue, soit à la poupe, sans éprouver la moindre frayeur. Ces marins, que l'on voyait naguère transis d'effroi, une fois qu'ils ont été longtemps exposés à la tempête, on les voit tirer les cordages, déployer les voiles, prendre en main les rames, et courir çà et là sur le vaisseau. Ne vous laissez donc pas abattre par les maux qui fondent sur vous. Nos ennemis, bien malgré eux, sans doute, nous ont réduits à ne pouvoir plus être maltraités, puisqu'ils ont épuisé sur nous tous leurs traits; et tout ce qu'ils ont gagné, ç'a été de se couvrir de honte, de se faire mépriser, d'être regardés comme les ennemis du monde entier. Voilà les récompenses de leurs attaques, voilà le terme de la guerre qu'ils vous font. Oh! que la vertu est une grande chose, puisqu'elle nous fait mépriser les maux de cette vie! Les attaques lui sont avantageuses, ses ennemis lui

tressent des couronnes, ceux qui la maltraitent augmentent son éclat. Chercher à renverser les hommes vertueux, c'est les rendre plus fermes, plus sublimes, invincibles, inexpugnables; et pour se défendre ils n'ont besoin ni de lances, ni de murailles, ni de retranchements, ni de tours, ni d'argent, ni d'armées : il leur suffit d'une volonté ferme et d'une âme énergique. La vertu, en un mot, triomphe de toutes les attaques des hommes.

2. Voilà, ô très-pieuse Olympiade, ce que vous devez sans cesse vous redire à vous-même et redire à celles qui soutiennent avec vous ce généreux combat. Ranimez ainsi leur courage, rangez votre armée en bataille, et méritez par là une double, une triple couronne, un grand nombre de couronnes, d'abord pour avoir souffert vous-même avec patience, ensuite pour avoir exhorté les autres à vous imiter, à tout endurer sans se plaindre, à mépriser de vains fantômes, des songes trompeurs, à fouler aux pieds cet amas de boue, à ne faire aucun compte de cette fumée, à ne pas regarder comme un péril ces toiles d'araignées, et à ne pas s'attacher à cette herbe sujette à se faner et à se corrompre. Ce sont autant d'images de la vaine félicité d'ici-bas. Elle a moins de prix encore, et je ne sais à quoi l'on pourrait l'assimiler. Ce n'est pas seulement au néant : elle est très-funeste à ceux qui soupirent après elle, non-seulement dans le siècle futur, mais aussi dans la vie présente, dans le temps même où elle semble le plus féconde en délices. Si la vertu tressaille, fleurit, brille du plus vif éclat, lors même qu'on lui fait la guerre; le vice, à son tour, même entouré d'honneurs et de flatteries, montre toute sa faiblesse, provoque le rire, et paraît plus ridicule que ne le sont les personnages de comédie. Qu'y a-t-il de plus misérable que Caïn, au moment même où il semblait triompher de son frère, où il semblait avoir assouvi ce courroux, cette injuste et exécrable colère? Qu'y a-t-il de plus affreux que cette main, chargée, ce semble, des palmes de la victoire, cette main qui vient de frapper le coup mortel et accomplir le fratricide? Qu'y a-t-il de plus hideux que cette langue, après cet abominable artifice qu'elle vient d'imaginer, après ces piéges qu'elle vient de tendre? Et que dire des membres qui ont exécuté le meurtre! Il était tourmenté dans tout son être, en proie à de perpétuels gémissements, à une perpétuelle frayeur. O spectacle inouï, victoire étrange, trophée d'un genre tout nouveau! Celui qui venait d'être égorgé, celui qui était là gisant, se voyait couronner et célébrer comme un vainqueur; celui qui avait triomphé, qui s'était retiré victorieux, non-seulement se voyait privé de la couronne, mais encore sa victoire même lui causait d'horribles tourments et le condamnait à d'insupportables supplices. Celui qui pouvait se mouvoir, celui qui était plein de vie, était accusé par sa victime plongée dans la mort; celui qui pouvait parler trouvait un accusateur dans sa victime réduite au silence. Que dis-je? ce n'était point le mort lui-même, c'était son sang, son sang séparé de son corps, qui se chargeait de ce rôle. Telle est donc la puissance des justes, même après leur mort! Tel est donc le malheur des méchants, même durant leur vie! Si telles sont les palmes décernées pendant la lutte, quelle ne sera point la récompense après le combat, alors que la piété sera récompensée, et recevra ce bonheur qui est au-dessus de toute expression? Les afflictions, quelles qu'elles soient, viennent des hommes, et elles en ont la faiblesse. Les dons et les récompenses viennent de Dieu, et ils sont dignes de l'ineffable munificence qui les distribue. Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse; ornez votre front d'une couronne, et formez des chœurs; foulez aux pieds les aiguillons de vos ennemis avec plus d'aisance que les autres ne foulent aux pieds la boue. Rassurez-nous le plus souvent possible au sujet de votre santé, afin de répandre la joie dans notre cœur. Ce sera, vous n'en doutez pas, un grand sujet de consolation pour nous, au milieu de la solitude où nous vivons, que d'apprendre souvent que vous vous portez bien. Adieu.

LETTRE VI.

Magnifique éloge du courage d'Olympiade. — Il s'accroît avec les persécutions. — La pensée de tant de mérites doit l'inonder de joie et de bonheur.

A LA MÊME.

1. Je reviens des portes de la mort, et je suis bien aise que vos serviteurs ne soient arrivés ici qu'au moment où j'atteignais déjà le port. Il ne m'aurait pas été facile de vous tromper, et de vous donner de joyeuses nouvelles au lieu de tristes, s'ils s'étaient présentés au moment où j'étais comme sur une mer agitée, en proie aux flots irrités de la maladie. L'hiver a été plus rigoureux que de coutume; il a porté le trouble dans mon estomac, et la mort m'eût semblé moins pénible que les douleurs que j'ai éprouvées depuis deux mois. Je ne vivais en effet que pour sentir les maux qui m'assiégeaient; tout était pour moi ténèbres, le jour, le matin, le midi; j'étais comme perpétuellement cloué sur mon lit; j'avais beau recourir à tous les moyens possibles, je ne pouvais guérir cette maladie que le froid m'avait fait contracter. J'allumais du feu, j'étais suffoqué par la fumée, je me tenais renfermé dans une chambre, j'étais chargé de vêtements, je n'osais franchir le seuil de ma demeure et néanmoins je souffrais horriblement. C'étaient des vomissements, des douleurs de tête, le manque d'appétit, de perpétuelles insomnies. La nuit se passant ainsi sans dormir, me semblait un océan à traverser. Mais pourquoi troubler votre âme en insistant sur tous ces ennuis? Grâce à Dieu, nous en sommes délivrés. Dès le retour du printemps, dès que la température se fut un peu adoucie, toutes ces douleurs s'évanouirent d'elles-mêmes. Cependant il me faut prendre encore bien des précautions; je ne donne que peu de nourriture à mon estomac, afin qu'il puisse aisément la digérer. Mais c'est avec un amer chagrin que nous avons appris que vous aviez été sur le point de mourir. L'attachement que nous avons pour vous, l'intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne, ne nous avaient pas permis de demeurer dans cette grave anxiété jusqu'à l'arrivée de votre lettre; à plusieurs reprises, des gens qui venaient de Constantinople nous avaient donné de bonnes nouvelles de votre santé.

Ce qui me réjouit surtout, ce n'est pas de vous savoir guérie, c'est de vous voir supporter avec courage tous les maux de la vie et de vous entendre les comparer à une fable. Vous appelez de ce nom même les maladies corporelles, et c'est le signe d'une âme énergique et qui porte des fruits abondants de patience et de courage. Oui, supporter courageusement l'adversité, bien plus, ne pas même en ressentir les atteintes, les mépriser, mettre sur son front cette couronne de la patience avec tant de facilité, sans travailler, sans se couvrir de sueur, sans éprouver d'embarras, sans en donner aux autres, mais comme en se jouant et en courant, c'est la preuve d'une sagesse accomplie. Aussi je me réjouis, je tressaille d'une allégresse qui me donne, pour ainsi dire, des ailes; je ne songe ni à ma solitude, ni à mes autres ennuis; mais le bonheur inonde mon cœur; je suis fier de votre grandeur d'âme et de vos nombreux triomphes, non-seulement à cause de vous, mais à cause de cette grande et populeuse cité, dont vous êtes comme la tour, le port et le rempart. Votre conduite, votre patience, c'est une voix puissante qui apprend aux deux sexes à se tenir prêts pour le combat, à descendre avec courage dans l'arène, et à supporter de bon cœur toutes les fatigues de la lutte. Chose admirable ! vous n'allez point sur la place publique, vous ne vous avancez pas au milieu de la ville; non, vous êtes dans une chambre étroite, assise sur votre lit, et là, vous fortifiez, vous excitez ceux qui vous entourent.

La mer est furieuse, les flots s'amoncellent, vous naviguez au milieu des récifs et des rochers, exposée aux monstres marins, au sein des plus profondes ténèbres; et vous vous avancez comme si tout était calme, comme si vous aviez le vent en poupe, grâce aux voiles de la patience que vous déployez; non-seulement la tempête n'engloutit pas votre navire, l'eau même n'y entre point, et je n'en suis pas surpris; la vertu tient le gouvernail avec tant d'habileté! Les marchands, les pilotes, les matelots, les nautonniers, quand ils voient les nuages s'amonceler, quand ils entendent les vents mugir en se déchaînant sur les mers, quand ils voient les flots se soulever et se couvrir d'écume, se gardent bien de sortir du port. S'ils sont surpris par la tempête au milieu de l'océan, ils mettent tout en œuvre pour aborder à quelque rivage ou dans une île. Mais vous, quand tous les vents se déchaînent,

quand de toute part les flots se brisent les uns contre les autres, quand la mer est remuée jusque dans ses profondeurs, quand les uns s'abîment sous les vagues, et que les autres, déjà morts, flottent au-dessus des ondes, quand d'autres sans vêtements flottent sur quelque débris, vous vous élancez au sein de cet océan de souffrances, que vous appelez une fable, et vous naviguez, poussée par un vent favorable. Je n'en suis point surpris. Le pilote, quelle que soit son habileté, n'en a pas assez cependant pour faire toujours face à la tempête, et c'est pourquoi souvent il évite de se mesurer avec les flots. Mais vous, nulle tempête ne vous trouve en défaut, grâce à cette sagesse, à cette force bien meilleure que celle d'une armée, plus puissante que celle des armes, plus sûre qu'une tour ou des murailles. Les armes, les murailles, les tours mettent les corps en sûreté, et encore pas toujours, pas en tout temps; parfois on en triomphe, et tout espoir de salut disparaît aux yeux de ceux qui comptaient sur leur appui. Les armes que vous employez n'ont point brisé les traits des barbares, ni les machines des ennemis, elles n'ont point repoussé leurs assauts, ni déjoué leurs artifices: mais elles ont terrassé les nécessités de la nature, elles ont renversé sa tyrannie, elles en ont détruit la forteresse. Dans vos luttes contre les démons, que de palmes vous avez conquises, sans recevoir aucune blessure! Ils faisaient pleuvoir sur vous une grêle de traits; ils n'ont pu vous abattre; bien mieux, vous avez retourné contre eux les traits qu'ils vous lançaient! Quelle sagesse, quelle habileté! On veut vous accabler, et c'est vous qui terrassez; on vous dresse des embûches, et ce sont vos ennemis qui y tombent; leur méchanceté ne sert qu'à vous fournir une ample moisson de mérites et de gloire. Vous le savez, vous en avez fait l'expérience, vous n'avez donc pas tort d'appeler tout cela une fable. Et comment ne le feriez-vous pas? Vous êtes revêtue d'un corps mortel, et vous méprisez la mort, comme ceux qui ont hâte de quitter une terre étrangère pour retourner dans leur patrie. En proie à une cruelle maladie, vous êtes plus joyeuse que ceux dont le corps est robuste et vigoureux; ni les outrages ne vous abattent, ni les honneurs et la gloire ne vous enflent d'orgueil; et que d'autres cependant y ont trouvé leur perte! que de prêtres, même après avoir jeté de l'éclat, après être arrivés à une extrême vieillesse, sont tombés, malgré leurs cheveux blancs, et sont devenus la fable de tous! Malgré votre sexe, malgré la faiblesse de votre corps, vous avez résisté à toutes ces attaques; non-seulement vous n'avez point succombé, mais vous avez soutenu les autres.

Ceux dont je parlais tout à l'heure ont à peine engagé le combat; c'est dès le début, c'est au seuil même de la carrière qu'ils ont succombé; vous, que de fois n'avez-vous point atteint la limite, gagnant une palme à chacune de vos courses! quelle espèce de combats n'avez-vous point soutenus! C'est que ni l'âge, ni le corps ne donnent la victoire; mais l'âme et la volonté. C'est ainsi que des femmes ont mérité la couronne, et que des hommes ont été vaincus; c'est ainsi que des enfants ont été proclamés vainqueurs, et que des vieillards ont été couverts de confusion. Ah! admirons ceux qui recherchent la vertu, et quand tant d'autres la négligent, félicitons ceux qui l'embrassent avec ardeur. C'est à ce titre qu'il convient de vous décerner de vifs éloges. Tant d'hommes, tant de femmes, tant de vieillards renommés pour leur vertu, ont tourné le dos, sont tombés, se sont laissé vaincre aux yeux de tous, sans que l'attaque fût impétueuse, sans que l'ennemi fût terrible, avant le combat, avant la mêlée; vous au contraire, après tant de combats, après tant de mêlées, non-seulement vous n'êtes pas affaiblie, épuisée par cette légion de souffrances, vous n'en avez que plus de vigueur, et plus les combats se multiplient, plus aussi grandit votre courage. Le souvenir de vos glorieuses actions vous remplit de joie, de volupté, d'ardeur. C'est pourquoi, nous nous réjouissons, nous tressaillons, nous sommes heureux; c'est que je ne puis me lasser de redire; partout ce motif de joie me poursuit, et si notre absence vous chagrine, du moins devez-vous trouver de grandes consolations dans la pensée de vos vertus, puisque nous-même, séparé de vous par une si longue distance, votre courage nous cause tant de bonheur.

LETTRE VII.

Le méchant ne peut échapper au jugement de sa conscience. Exemple de Juda, frère de Joseph; exemple de Judas, l'Iscariote. — La vertu mérite un bonheur éternel; et dès ici-bas elle est récompensée. — Voilà ce qui doit consoler Olympiade au milieu des persécutions qu'elle endure.

A LA MÊME.

1. Eh bien! n'avez-vous pas élevé un trophée? n'avez-vous pas obtenu une brillante victoire, n'avez-vous pas mis sur votre front une couronne toujours verdoyante? n'est-ce pas ce que dit le monde entier, qui célèbre hautement vos vertus? Vous n'avez lutté que dans une seule arène, vous avez combattu dans un seul et même lieu ; c'est là que l'on vous a vu fournir si noblement votre carrière, vous couvrir, non de sueur, mais de sang : et toutefois, la gloire de vos exploits, votre renommée s'est répandue jusqu'aux extrémités du monde. Vous avez voulu l'accroître encore, vous avez voulu multiplier vos palmes, et ajouter à vos autres couronnes celles que donne l'humilité, en soutenant qu'il n'y a pas plus de rapport entre vous et ces trophées, qu'entre la vie et la mort. Que ce soit l'humilité qui vous inspire ce langage, les faits suffisent pour le démontrer. On vous a chassée de votre patrie, de votre maison; on vous a éloignée de vos amis et de vos proches; on vous a exilée, en un mot : vous mouriez chaque jour, et si la nature était faible, vous aviez pour la soutenir la force de la volonté et l'énergie de votre courage.

Il est impossible de mourir plusieurs fois : vous avez su le rendre possible par votre intrépide fermeté. Bien plus, au milieu de ces maux et dans l'attente de ceux qui devaient survenir ensuite, vous n'avez cessé de rendre gloire à Dieu, qui permettait ces persécutions, et de porter au démon des coups mortels. Oui, il a reçu de mortelles blessures, et ce qui le prouve, c'est qu'il a eu recours à des armes plus terribles : aussi les souffrances s'accroissaient-elles de jour en jour. Le scorpion, le serpent, ont-ils reçu quelque blessure profonde, on les voit se dresser contre celui qui les a blessés, lancer contre lui leur aiguillon, et manifester ainsi la vivacité de leur souffrance par la vivacité de leur élan. C'est aussi de la sorte qu'agit ce monstre, plein d'impudence. Votre âme intrépide et sublime lui a fait de profondes blessures, et il s'est élancé sur vous pour vous accabler de tentations. Oui c'est lui qui vous en accable, ce n'est pas le Seigneur. Dieu les a permises pour accroître vos richesses, pour multiplier vos mérites, et vous ménager de plus amples récompenses. Aussi ne devez-vous ni vous troubler ni vous effrayer. Peut-on se lasser d'être riche? Peut-on vivre dans le trouble, quand on s'est élevé aux plus grands honneurs? Voyez ceux qui sont revêtus des dignités humaines, si éphémères, fugitives comme une ombre, aussi vite flétries que la fleur des champs : ils s'agitent, ils dansent, la joie leur donne des ailes. Et quelle joie! une joie qui, à peine sentie, s'écoule aussi rapidement que l'eau d'un fleuve. Ne devez-vous pas, à plus forte raison, trouver de grands motifs de joie dans les circonstances présentes, après avoir ressenti tant de tristesse auparavant.

Ce trésor que vous avez amassé, on ne peut vous le dérober désormais; cet honneur, que vous ont valu tant de souffrances, rien ne peut vous en dépouiller, rien ne peut y mettre un terme, rien ne peut l'affaiblir, ni les difficultés du temps, ni les piéges des hommes, ni les attaques du démon, ni même la mort. Si vous voulez pleurer, ah ! pleurez sur les auteurs de ces crimes, sur leurs complices, qui se sont attiré de si grands châtiments pour l'avenir, et qui, dès ici-bas, ont enduré les derniers supplices, c'est-à-dire, ont encouru la haine des hommes, ont été regardés par tous comme des ennemis, chargés de malédictions et de condamnations. Peut-être sont-ils insensibles à tout cela; ils n'en sont que plus malheureux, que plus dignes de vos larmes; ils ressemblent à ces frénétiques qui lancent des coups de pied à tous ceux qu'ils rencontrent, souvent même à leurs bienfaiteurs et à leurs amis, sans s'apercevoir de la fureur qui les possède. Atteints d'un mal incurable, ils ne peuvent souffrir ni les médecins ni leurs remèdes; au contraire, ils accablent de mauvais traitements ceux qui veulent les traiter et leur faire du bien. C'est donc un grand malheur pour eux que de n'avoir pas même le sentiment de leur méchanceté. Il peut leur être indifférent de se voir condamner par les hommes; mais ils ne peuveut échapper au jugement de leur conscience, ils ne peuvent la corrompre, ni l'ébranler par

la terreur, ni par la flatterie, ni par des largesses, et le temps ne peut diminuer ses reproches.

2. Ce fils de Jacob qui disait à son père qu'une bête cruelle avait dévoré Joseph, qui jouait cette indigne comédie, et qui cherchait à voiler de ce masque odieux le meurtre d'un frère, put bien, il est vrai, tromper le malheureux père, mais il ne put tromper sa propre conscience, ni la contraindre à se calmer. Sans cesse elle s'élevait contre lui, sans cesse elle poussait de grands cris que rien ne pouvait apaiser. Bien longtemps après, l'auteur de ce mensonge infâme vit sa liberté, sa vie même, en péril. Personne ne connaissait son crime, personne ne songeait à l'accuser, à le convaincre, à le poursuivre, à lui remettre en mémoire la fable qu'il avait imaginée ; mais, après tant d'années, la conscience criait encore; ses reproches n'avaient pu être étouffés : entendez, en effet, ce qu'il dit : *Oui, nous sommes coupables à cause de notre frère : quand il nous suppliait, nous avons méprisé son affliction et la douleur de son âme, et voici qu'on nous redemande le sang de Joseph.* (Gen. XLII, 21.)

Il s'agissait cependant alors d'un tout autre crime; on accusait Juda de vol, on lui reprochait d'avoir dérobé une coupe d'or. Il ne se sentait point coupable d'une semblable action ; ce n'était point là ce qu'il se reprochait ; ses souffrances, il ne les attribuait pas au motif pour lequel on le traduisait en justice et on le jetait dans les fers; mais il les attribuait à ce que personne ne songeait à lui reprocher, à un crime dont personne ne songeait à le punir, pour lequel personne ne songeait à le traîner devant les tribunaux : oui, il s'avouait coupable, il s'accusait d'un crime qu'il n'avait pas même consommé. Sa conscience le tourmentait ; et cet homme, qui eût versé le sang de son frère d'une main ferme et intrépide, sans éprouver aucun sentiment de tristesse, voilà qu'il se lamente au sujet de Joseph, voilà qu'il accuse ses nombreux complices, qu'il rappelle leur cruauté dans un langage plein d'énergie : *Tandis qu'il nous suppliait, nous avons méprisé son affliction et la douleur de son âme.* Comme s'il disait : N'était-ce pas assez de la nature pour amollir nos cœurs et les remplir de compassion? Mais Joseph fondait en larmes, il nous adressait de touchantes prières ; et il ne put nous fléchir, mais *nous avons méprisé son affliction et la douleur de son âme.*

Telle est la cause du jugement que nous subissons, du danger où nous sommes de perdre la vie : nous avons péché contre la vie de notre frère. C'est ainsi que le traître Judas lui-même, vaincu par les remords de sa conscience, courut se pendre et mettre fin à ses jours. Quand il osa conclure ce pacte horrible avec les ennemis du Sauveur, il leur disait : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* (Matth. XXVI, 15) ; il ne rougissait pas, lui, disciple de Jésus, il ne rougissait pas de commettre un tel crime contre son Maître ; les jours suivants il n'éprouva aucun remords ; ivre du plaisir que lui causait son avarice, il n'entendait point les reproches de sa conscience. Mais une fois le crime consommé, une fois l'argent reçu, une fois son avarice assouvie, l'aiguillon du remords se fit sentir, et sans que personne l'eût accusé, ou contraint, ou exhorté, il s'en alla, de son propre mouvement, jeter la somme d'argent aux pieds de ceux qui la lui avaient donnée, et confessa bien haut son crime : *J'ai péché, en livrant le sang du Juste.* (Matth. XXVII, 4.) Il ne pouvait plus supporter les reproches de sa conscience. — Telle est, en effet, la nature du péché : avant qu'il soit commis il cause dans l'homme une sorte d'ivresse. Une fois qu'il est accompli, une fois qu'il est consommé, le plaisir disparaît et s'éteint, et il ne reste plus que le remords ; la conscience est comme un bourreau qui déchire le pécheur, lui inflige les plus cruels supplices et l'accable d'un poids plus lourd que le plomb.

3. Voilà pour les supplices de la vie présente ; et vous savez quels rigoureux supplices sont réservés aux criminels dans la vie future. Il faut donc verser des larmes sur leur sort et se lamenter à leur sujet. N'est-ce pas ce que fait l'apôtre saint Paul? Ceux qui luttent, qui combattent, qui sont accablés de maux, il les félicite ; mais il pleure sur ceux qui se rendent coupables. Voici ses paroles : *Quand je viendrai parmi vous, je tremble que Dieu ne m'humilie, je crains d'avoir à pleurer sur un grand nombre de pécheurs, sur des pécheurs qui n'auront point fait pénitence de leur impureté et de leurs fornications.* (II Cor. XII, 21.) Mais à ceux qui combattent : *Je me réjouis,* leur dit-il, *et je vous adresse à tous des félicitations.* (Philip. II, 17.) Ne vous troublez donc ni de vos maux passés, ni de ceux qui vous menacent. Est-ce

que les flots peuvent abattre le rocher? Plus ils ont d'impétuosité, plus vite ils se brisent et disparaissent. C'est ce qui est arrivé pour vous, c'est ce qui arrivera toujours. Que dis-je? Les flots se contentent de ne pas ébranler le rocher; pour vous, non-seulement vos ennemis ne vous ébranlent pas, mais encore ils vous affermissent. Tel est, en effet, le sort de la méchanceté; tel est le sort de la vertu. La première déclare la guerre, et elle est écrasée; la seconde soutient le choc, et elle n'en a que plus de splendeur. Elle n'attend pas la fin du combat pour remporter la palme de la victoire; elle triomphe durant le combat lui-même, qui déjà est pour elle une récompense. La méchanceté, dans son triomphe, est couverte de confusion, punie, accablée de déshonneur, et, en attendant les supplices qu'elle mérite, elle se voit tourmentée même durant son action, et non pas seulement après qu'elle a terminé son œuvre. Si vous ne m'en croyez, entendez le bienheureux Paul établir cette même distinction.

Dans son épître aux Romains il retrace la vie débauchée de certains hommes, il montre que, même avant d'être châtiés, ils trouvent leur supplice dans leurs œuvres mêmes; il rappelle ces actes scandaleux par lesquels des femmes, des hommes, violant les lois prescrites par la nature, assouvissent une passion effrénée, et voici en quels termes il s'exprime : *Leurs femmes*, dit-il, *ont changé l'usage naturel contre un usage opposé à la nature. De même aussi les hommes, cessant de recourir à la femme, ainsi que la nature le prescrit, se sont enflammés de désirs coupables les uns à l'égard des autres; des hommes accomplissent sur des hommes de honteuses actions, et reçoivent en eux-mêmes le châtiment que méritent leurs crimes.* (Rom. I, 26, 27.) Que voulez-vous dire, ô Paul! Ne se plongent-ils pas dans la volupté, ceux qui commettent ces actions, et qui satisfont leur passion dans cette union criminelle? Pourquoi dites-vous donc que cela même est pour eux un châtiment? Ce n'est pas, répond-il, ce n'est pas d'après la volupté de ces insensés, c'est d'après la nature même des choses, que je prononce cette sentence.

L'adultère, avant de recevoir son châtiment, n'est-il point puni dans l'acte même qu'il accomplit? Au moment où il croit jouir, il se rend digne de mépris. Et l'homicide, même avant d'être traduit devant les tribunaux, avant de voir les glaives dirigés contre lui, avant de subir la peine de son crime, ne se fait-il pas mourir lui-même, en commettant un meurtre, puisque ce crime le rend méprisable? La maladie, la fièvre, l'hydropisie donnent la mort au corps; la rouille dévore le fer, la teigne ronge la laine, et le ver ronge le bois et la corne; le vice n'est pas moins nuisible à l'âme. Il l'asservit, il lui enlève toute liberté. Que dis-je? il en fait une âme semblable à celle des brutes, à celle du loup, à celle du chien, du serpent, de la vipère. Les prophètes nous font bien voir ce changement opéré par le vice. *Ce sont des chiens muets, qui n'ont pas la force d'aboyer* (Is. LVI, 10), nous dit Isaïe, comparant à des chiens dévorés par la rage, ces hommes perfides qui dressent en secret des embûches. Les chiens qui sont en proie à cette maladie ne se précipitent point sur l'homme en aboyant; mais ils s'approchent en silence, et blessent plus grièvement que ceux qui aboient. Un autre compare certains hommes à la corneille. (Jér. III, 2.) Un troisième dit encore : *L'homme qui était entouré de tant de gloire, ne l'a pas compris. Il s'est conduit comme les bêtes privées de raison, et il leur est devenu semblable.* (Ps. XLVIII, 13.) Celui enfin qui est plus qu'un prophète, le fils de la femme stérile, prêchant sur les bords du Jourdain, appelait les Juifs prévaricateurs, *serpents et race de vipères*. Peut-il y avoir un plus grand supplice que celui-là? l'homme fait à l'image de Dieu, comblé de tant d'honneur, cet animal raisonnable et plein de douceur, descend par ses crimes, au niveau de la brute!

4. Vous venez de voir comment la méchanceté trouve en elle-même son châtiment, même avant d'être punie. Voulez-vous voir maintenant comment la vertu trouve en elle-même sa récompense, même avant d'être récompensée? Quand il s'agit du corps (rien n'empêche que nous n'employions cet exemple parfaitement clair), quand, dis-je, il s'agit du corps, celui qui se porte bien, qui est robuste, qui n'a aucune infirmité, trouve son bonheur dans cette santé, même en l'absence de toute autre joie; la joie est comme le partage de la santé, et ni les variations de température, ni le chaud, ni le froid, ni la simplicité des mets, rien en un mot ne peut nuire à cet homme; la santé dont il jouit suffit pour parer à tous ces dangers; ainsi en est-il ordinairement de l'âme. Et c'est pourquoi l'apôtre saint Paul, battu de verges, tourmenté, accablé de toute

sorte de maux, se réjouissait et disait : *Je suis plein de joie dans les souffrances que j'endure pour vous.* (Col. I, 24.) Ce n'est pas seulement dans le royaume des cieux, mais au sein des tribulations, que la vertu trouve sa récompense. Et n'est-ce pas déjà une bien grande récompense que de souffrir quelque chose pour la vérité ? c'est pourquoi les apôtres s'en retournaient pleins de joie de devant le conseil des Juifs, non-seulement à cause du royaume des cieux, mais parce qu'ils avaient été jugés dignes d'endurer quelque outrage pour le nom de Jésus. (Act. V, 41.) Oui, c'est là un immense honneur, une brillante couronne, une palme glorieuse, et le sujet d'une joie continuelle. Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse. Il est grand le combat que vous soutenez, ce combat que vous livre la calomnie ; oui, il est grand, puisqu'il s'agit d'une si étrange accusation, d'une si noire calomnie, puisqu'ils osent devant un tribunal public nous traiter d'incendiaires [1] ? Voici comment Salomon nous dépeint ce qu'il y a de rude dans une pareille épreuve : *J'ai vu*, dit-il, *les calomnies qui ont lieu sous le soleil ; j'ai vu les larmes de ceux qu'elles attaquaient, et il n'y avait personne pour les consoler.* (Eccl. IV, 1.) Si la lutte est si terrible, n'est-il pas évident que la couronne brillera de l'éclat le plus vif ? Aussi le Christ invite-t-il à la joie et à l'allégresse ceux qui savent résister avec patience. *Réjouissez-vous*, dit-il, *et tressaillez d'allégresse, quand ils lanceront contre vous toutes sortes de calomnies, à cause de moi : car vous serez abondamment récompensés dans les cieux.* (Matth. V, 11, 12.) Voyez-vous que de joie, que de récompenses, que de bonheur nous vaudront nos ennemis ? loin de vous pouvoir faire du mal, ils vous font du bien ; et c'est vous-même qui vous obstinez à vous tourmenter. Comprenez-moi bien. Ils n'ont pu ébranler votre constance, ils vous ont fourni l'occasion d'un bonheur et d'une joie perpétuelle ; c'est vous-même qui vous plongez dans la tristesse, qui vous infligez ces tourments, qui laissez le trouble et le chagrin envahir votre âme. Ah ! ne serait-ce pas à eux d'éprouver ce trouble, s'ils voulaient enfin reconnaître leur propre malheur ? oui, ils devraient s'affliger, pousser des gémissements, rougir de honte, se voiler le visage, se cacher dans les entrailles de la terre, ils devraient ne pas oser regarder le soleil, s'enfermer dans les ténèbres pour y pleurer leur funeste état, et cette désolation où ils ont jeté un si grand nombre d'églises ! A vous la joie, à vous l'allégresse du triomphe, parce que vous avez pratiqué la plus noble de toutes les vertus. Car, vous n'en doutez point, il n'est rien d'aussi beau que la patience, c'est la reine des vertus, c'est le fondement des grandes actions, c'est un port à l'abri des tempêtes, c'est la paix au sein de la guerre, le calme au milieu des orages, la sécurité dans les embûches. Elle donne à l'âme une force invincible, que ne peuvent renverser les armes les plus terribles, ni les armées rangées en bataille, ni les machines de guerre, ni les flèches, ni les lances, ni la troupe des démons, ni les redoutables phalanges des puissances ennemies, ni satan avec tous ses bataillons et tous ses artifices. Pourquoi donc vous effrayer ? pourquoi vous tourmenter, puisque votre âme s'est habituée à mépriser la mort même, si elle se présentait ? Vous désirez voir la fin des maux qui vous accablent. Vous la verrez, et bientôt, grâce à Dieu. Réjouissez-vous donc, et que la pensée de vos vertus ramène la paix dans votre cœur. Ne désespérez pas de nous revoir, et de nous entendre vous rappeler ce que nous venons de vous dire.

[1] Allusion à l'incendie de sainte Sophie, voy. tome Ier, pag. 434.

LETTRE VIII.

Ecrite lorsqu'il se rendait à Cucuse en 404.

Saint Chrysostome propose à Olympiade plusieurs motifs de consolation. — Partout on compatit à leurs souffrances. — Qu'elle songe aux récompenses de l'autre vie. — Les méchants seuls sont à plaindre.

A LA MÊME.

Même après avoir quitté Constantinople, je devais donc trouver encore cet empressement qui m'émeut jusqu'au fond de l'âme. Tous ceux qui nous rencontrent, soit Orientaux, soit Arméniens, fondent en larmes dès qu'ils nous aperçoivent, poussent des gémissements et nous suivent en déplorant notre sort. Vous le voyez donc, vous n'êtes pas seule à vous affliger à cause de moi : et c'est là pour vous un puissant motif de consolation. Ecoutez le Prophète déplorer un mal vraiment affreux et insupportable : *J'attendais*, s'écrie-t-il, *que l'on s'attristât avec moi ; et personne ne s'est présenté ; j'attendais des consolations, et personne*

n'est venu me consoler. (Ps. LXVIII, 21.) N'est-ce donc pas une consolation bien grande que de voir tout l'univers s'associer à notre tristesse? s'il vous faut quelque chose de plus, je vous dirai : Après avoir tant souffert, nous nous portons bien, nous ne sommes nullement inquiété; dans le plus parfait repos, nous passons en revue nos souffrances, nos continuelles afflictions, les attaques dont nous avons été l'objet, et ce souvenir nous remplit sans cesse de joie. Que cette pensée chasse loin de vous cette tristesse qui couvre votre âme comme d'un nuage, et donnez-nous souvent des nouvelles de votre santé. Quand on m'a remis la lettre de mon très-cher seigneur Arabius, j'ai été surpris de ne rien recevoir de vous : car sa femme, je le sais, vous est très-attachée. Rappelez-vous bien aussi que tout passe ici-bas, la joie comme la tristesse. Si la porte est étroite, si le chemin est resserré, ce n'en est pas moins un chemin, c'est un mot que je vous ai souvent répété. Si la porte est large, si le chemin est spacieux, ce n'en est pas moins encore un chemin.

Séparez-vous donc de cette terre, brisez ce lien charnel qui vous y tient attachée, secouez les ailes de votre sagesse, et ne les laissez point s'appesantir sous cette ombre et cette fumée. Les choses de ce monde, en effet, ne sont-elles pas ombre et fumée? bien plus, quand vous voyez ces hommes qui ont agi si cruellement envers nous, rester dans leur pays, chargés d'honneurs et environnés d'un nombreux cortége, dites-vous à vous-même : *Elle est large la porte, elle est spacieuse la voie qui mène à la perdition* (Matth. VII, 13), et alors déplorez leur sort, versez des larmes sur eux. Le criminel qui, au lieu d'être châtié dans ce monde, se voit comblé d'honneurs de la part des hommes, trouvera dans ces honneurs mêmes, après cette vie, la matière des plus horribles supplices. Si le riche de l'Evangile endura de si affreux tourments, ce ne fut pas seulement à cause de sa cruauté envers Lazare, mais aussi à raison de cette prospérité dont il ne cessa de jouir, malgré sa cruauté, et sans revenir à de meilleurs sentiments. C'est là ce que nous n'avons cessé de vous redire. Entretenez-vous de ces pensées et d'autres semblables, pieuse Olympiade; et déposez ce lourd fardeau de la tristesse. Mandez-moi que vous avez réussi; alors, comme je vous l'écrivais, j'emploierai plus fréquemment le remède, une fois persuadé que mes lettres peuvent quelque chose pour consoler votre âme.

LETTRE IX.

Ecrite pendant qu'il se rendait à Cucuse en 404.

Il faut souffrir avec patience.

A LA MÊME.

Quand je vois le long des routes, dans les bourgades, dans les villes, le peuple, hommes et femmes se précipiter pour nous voir, et fondre en larmes en notre présence, je songe à la douleur qui vous accable. C'est la première fois que ces gens nous aperçoivent, et telle est pourtant leur affliction qu'ils ne peuvent la supporter. En vain les prions-nous d'être plus calmes, en vain cherchons-nous à les consoler, à les rassurer : leurs larmes ne font que redoubler. Quelle ne doit donc pas être l'agitation de votre âme? Mais plus la tempête a de violence, plus aussi la palme aura d'éclat, si vous savez rendre grâce au sein de la tourmente, si vous savez résister avec courage. C'est du reste ce que vous faites. Que le pilote, sur une mer orageuse, déploie outre mesure les voiles du navire, tout est perdu. Qu'il dirige au contraire le navire avec prudence, il ne court aucun danger. Ainsi donc, dame très-pieuse, ne vous abandonnez pas à la tyrannie de la tristesse; mais sachez triompher de la tempête à force de raison. Vous le pouvez; votre sagesse peut dominer l'orage. Mandez-nous qu'il en est ainsi; et même en pays étranger, nous ressentirons une grande joie, en apprenant que vous supportez cette affliction avec sagesse et intelligence. C'est des environs de Césarée que je vous écris.

LETTRE X.

Ecrite à Nicée sur la route de Cucuse en 404.

Saint Chrysostome reproche à Olympiade de ne pas lui écrire assez souvent.

A LA MÊME.

Secouez cette crainte que vous cause notre voyage. Je vous l'ai déjà dit, je me sens plus

de santé et de vigueur. L'air nous est favorable, et ceux qui sont chargés de nous mener en exil mettent tous leurs soins, s'appliquent de toutes leurs forces à nous procurer du repos et du soulagement, au delà même de nos désirs. J'allais partir de Nicée quand je vous ai écrit, le troisième jour de juillet. Donnez-nous donc souvent des nouvelles de votre santé. Vous le pouvez par l'entremise de Pergamius, en qui j'ai toute confiance. Ne nous rassurez pas seulement sur votre santé; dites-nous aussi que vous avez dissipé ce nuage de tristesse qui enveloppait votre âme. S'il en est ainsi, nous vous écrirons plus souvent, puisque nos lettres ne seront pas inutiles. Si vous voulez que nous vous écrivions fréquemment, mandez-nous que vous en retirez quelque avantage. Alors, soyez-en sûre, nous nous montrerons prodigue. Il est venu tant de voyageurs qui pouvaient nous apporter de vos lettres! Il nous a été pénible de ne rien recevoir.

LETTRE XI.

Ecrite sur la route de Cucuse en 404.

Calme de saint Chrysostome au milieu de ses souffrances. — Il demande à Olympiade de lui écrire plus souvent.

A LA MÊME.

Plus l'épreuve s'accroît, plus aussi nous recevons de consolation, plus nous avons d'espoir dans l'avenir. Tout nous réussit à souhait, et vraiment nous naviguons à pleines voiles. A-t-on jamais vu, jamais entendu rien de semblable? Que de bancs de sable! que de rochers! que de tourbillons et de tempêtes! C'est une nuit affreuse, ce sont d'horribles gouffres, des écueils sans nombre; et cependant nous voguons sur cette mer, comme si nous étions dans le port. Que cette pensée, ô très-pieuse Olympiade, vous aide à dominer le trouble et l'agitation de votre âme. Daignez me rassurer sur votre santé; pour nous, tout va bien, le corps et l'âme. Notre corps s'est fortifié, nous respirons un air pur, et les soldats qui nous escortent nous comblent de bons offices. Nous n'avons pas besoin de domestiques; eux-mêmes nous en tiennent lieu. L'amour qu'ils nous portent en est cause. C'est comme une garde rangée autour de nous, et chacun s'estime heureux de nous être utile. Notre seule peine est de ne pas savoir si vous vous portez bien. Dites-le nous donc, pour nous combler de joie! Que je saurai de gré à notre cher fils Pergamius! S'il vous plaît de nous écrire, usez pour cela de ses services. C'est un ami sincère, qui nous est tout dévoué, qui fait le plus grand cas de votre modestie et votre piété.

LETTRE XII.

Ecrite à Césarée en Cappadoce en 404.

Saint Chrysostome est arrivé à Césarée. Il a recouvré la santé, et se loue des soins empressés qu'on lui prodigue.

A LA MÊME.

C'est après avoir échappé à cette maladie qui m'a surpris en route et dont j'ai porté les restes jusqu'à Césarée, c'est après avoir pleinement recouvré la santé, que je vous écris de Césarée même. Les soins m'ont été prodigués, par d'excellents, par d'illustres médecins, dont la sympathie et l'affection m'ont fait plus de bien que tous les remèdes. L'un d'eux a même promis de partir avec nous; plusieurs éminents personnages nous ont fait la même promesse. Nous vous tenons au courant de toutes nos affaires, et vous ne nous rendez guère la pareille. C'est un reproche que je ne cesse de vous faire. N'accusez que votre négligence, et nullement le manque d'occasion. Le frère de l'évêque Maxime est venu ici il y a trois jours; j'attendais une lettre de vous, et il m'a dit que vous n'aviez pas voulu lui en remettre. Le prêtre Tigrius a fait comme vous. N'oubliez pas de le lui reprocher, à lui qui nous porte un amour si vif et si sincère et à tous ceux qui entourent l'évêque Cyriaque. Ne blâmez ni Tigrius, ni personne de ne m'avoir pas suivi dans mon exil. C'est une faveur qui nous était réservée. Peut-être auraient-ils voulu partir avec nous, sans pouvoir réaliser leur désir. Gloire à Dieu pour toutes choses! Ce sera toujours ma maxime dans toutes les circonstances de la vie. Qu'ils n'aient pu me suivre, je le veux bien; mais du moins ne pouvaient-ils pas m'écrire? Quant aux sœurs du vénérable évêque Pergamius, qui montrent tant de zèle pour nos intérêts, remerciez-les en mon nom. Elles ont inspiré au duc, son gendre, tant de bienveillance à notre égard, qu'il souhaite vivement de nous voir. Donnez-

nous souvent des nouvelles de votre santé et de la santé de nos amis. Mais soyez sans inquiétude à notre sujet ; car nous nous portons bien, nous avons l'âme tranquille et joyeuse, et nous goûtons un parfait repos. Nous voudrions savoir si l'on a mis en liberté ceux qui accompagnaient l'évêque Cyriaque. On ne nous a rien dit de bien clair à ce sujet. Renseignez-nous donc vous-même, et dites à l'évêque Cyriaque que la tristesse m'a empêché de lui écrire.

LETTRE XIII.

Ecrite à Cucuse en 404.

Saint Chrysostome raconte à Olympiade tout ce qu'il a souffert avant d'arriver à Cucuse. — Il parle ensuite des sympathies qu'il rencontre dans ce pays, et des soins dont il est sans cesse l'objet.

A LA MÊME.

Enfin nous respirons maintenant que nous sommes à Cucuse, et c'est de cette ville que nous vous écrivons. Enfin nous revoyons la lumière, après avoir été plongé dans cette fumée, dans ce nuage de souffrances qui sont venues fondre sur nous pendant le voyage. Maintenant que la douleur est passée, je vais vous raconter tout ce que nous avons souffert. Je n'ai pas voulu le faire plus tôt pour ne pas vous causer trop de chagrin. Pendant plus de trente jours j'ai été sans cesse brûlé par une fièvre ardente. Ajoutez la longueur et les difficultés du chemin, et ces cruelles douleurs d'estomac qui ne me donnaient aucune trève. Et là, point de médecins, point de bains, pas même les choses nécessaires à la vie : aucun soulagement enfin. Les Isauriens pouvaient à chaque instant survenir. Nous étions en butte à toutes les peines qu'engendrent des routes presque impraticables, le souci, l'inquiétude, l'ennui, et cette pensée qu'il n'y avait près de nous personne pour prendre soin de nous. Mais tout cela maintenant est passé. Une fois arrivé à Cucuse, nous avons vu disparaître les moindres traces de la maladie ; notre santé est aujourd'hui florissante ; nous n'avons plus à craindre les Isauriens ; il y a ici bon nombre de soldats, tout disposés à se mesurer avec eux. Tout nous arrive en abondance, bien que nous soyons dans un vrai désert ; tous se montrent bienveillants à notre égard. Dioscore s'est trouvé ici par hasard, et il vient de m'envoyer à Césarée un de ses serviteurs pour me prier et me supplier de ne préférer aucune maison à la sienne. Beaucoup d'autres m'ont fait la même prière. J'ai donné la préférence à Dioscore, et c'est chez lui que je suis logé. Il nous est tout dévoué ; et nous ne cessons de lui reprocher tant de libéralité, tant de bons offices. A cause de nous il a quitté la ville pour venir à la campagne, afin de nous entourer de toute sorte de soins ; il nous fait construire une maison pour nous protéger contre les rigueurs de l'hiver, et il se donne à cet effet beaucoup de peines : en un mot il n'est rien qu'il ne fasse pour nous être utile. Ajoutez que beaucoup d'intendants et d'économes, sur une lettre de leurs maîtres, s'empressent continuellement de nous venir en aide.

Si je vous ai rappelé tout cela, si j'ai déploré devant vous les maux que j'ai soufferts, si je vous ai ensuite exposé les heureuses circonstances qui ont suivi, c'est afin que personne ne s'avise de m'éloigner d'ici. Si ceux qui nous favorisent nous laissent libres de choisir le lieu que nous désirerons, et qu'ils ne veuillent pas nous assigner ensuite tel ou tel lieu, selon leur bon plaisir, c'est une faveur que vous devrez accepter. Mais s'ils veulent nous faire passer d'ici dans un autre pays, et qu'il nous faille voyager de nouveau, cela nous serait fort pénible. D'abord ils pourraient nous envoyer dans une contrée bien plus éloignée et bien plus désavantageuse ; ensuite, les fatigues du voyage nous sont mille fois plus à charge que l'exil. Le voyage que je viens de faire ne m'a-t-il pas conduit aux portes de la mort?

Maintenant, à Cucuse, nous avons retrouvé un séjour fixe et le repos ; et ces os brisés, ce corps accablé par les fatigues, nous pouvons, grâce au repos, leur rendre leur première vigueur. Le jour même de mon arrivée, j'ai rencontré la pieuse diaconesse Sabinienne, elle-même aussi brisée, accablée. Elle est dans un âge où l'on supporte difficilement les voyages ; mais elle a toute l'ardeur de la jeunesse, et ne sent point les coups de l'adversité. Elle était toute prête, disait-elle, à m'accompagner en Scythie, quand le bruit courait que je serais emmené dans ce pays. Elle est bien résolue, dit-elle encore, à ne pas s'en retourner ; elle veut être partout où je serai. Les chrétiens l'ont accueillie avec empressement et bien-

veillance. Constantius, ce prêtre si pieux, devrait se trouver ici depuis longtemps. Il m'a écrit de lui permettre de venir me rejoindre. Car, disait-il, malgré son grand désir, il n'oserait se mettre en route, sans avoir reçu mes conseils. Il ajoutait qu'il ne pouvait rester à Constantinople; il se cache, il vit dans la retraite, tant il se voit accablé sous le poids de l'adversité. Suivez mes instructions au sujet du lieu de ma demeure. Si vous jugez à propos de sonder leurs intentions, ne dites rien de vous-même, cherchez seulement à pénétrer leur dessein, toujours avec prudence, et vous le pouvez. Et si vous voyez qu'il s'agisse de quelque ville voisine de la mer, comme Cyzique, et peu éloignée de Nicomédie, acceptez cette proposition. Si, au contraire, il est question d'un pays éloigné, plus éloigné ou aussi éloigné que celui-ci, gardez-vous bien d'accepter. C'est ce qu'il y aurait de plus fâcheux et de plus ennuyeux pour moi. Ici je goûte un profond repos, et il m'a suffi de deux jours pour chasser tous les ennuis de ce pénible voyage.

LETTRE XIV.

Ecrite à Cucuse en 404. Pour bien comprendre toutes les allusions contenues dans cette lettre, lire les chapitres 38, 39 et 40 du tome Ier.

Il lui raconte ce qui lui est arrivé à Césarée.

A LA MÊME.

1. Pourquoi pleurer? Pourquoi vous attrister? pourquoi vous infliger un supplice que vos ennemis eux-mêmes n'ont pu vous faire subir? Le chagrin continue à tyranniser votre âme, témoin cette lettre que Patricius nous a remise et qui nous dévoile les blessures de votre cœur. Ce qui m'afflige, ce qui me tourmente, c'est de vous voir chercher de tous côtés des sujets de douleur, quand vous devriez faire tous vos efforts pour calmer votre chagrin. Vous allez jusqu'à vous forger des illusions (ne me l'avez-vous pas dit?) sans aucune raison, sans aucun motif, vous faites à votre âme des blessures qui lui sont très-funestes. A quoi bon vous tourmenter de n'avoir pu nous faire sortir de Cucuse? N'avez-vous pas fait tout ce qui vous a été possible? n'avez-vous pas tout remué, tout essayé? Si vous n'avez pu réussir, est-ce une raison de vous affliger? Peut-être Dieu a-t-il voulu rouvrir devant nous une carrière plus longue à parcourir, pour nous donner lieu de mériter une couronne plus glorieuse. Pourquoi donc vous attrister de ce qui fait notre gloire? Il faudrait au contraire vous réjouir, et tressaillir d'allégresse, vous couronner de fleurs, puisque la divine miséricorde nous récompense bien au delà de nos mérites. — Mais c'est la solitude où nous sommes qui vous cause du chagrin. — En vérité, qu'y a-t-il de plus agréable que le séjour de Cucuse? C'est une solitude profonde, une tranquillité, un repos continuel; nous nous y portons à merveille. La ville, il est vrai, n'a point de marché; on n'y vend, on n'y achète rien. Mais qu'importe? Tout m'arrive en abondance, comme d'une source féconde. L'évêque de cette ville et Dioscore semblent n'avoir d'autre occupation que de me soulager. L'excellent Patricius vous dira notre bonne humeur, notre joie, les soins dont nous sommes entouré. Voilà pour Cucuse.

Si vous vous désolez de ce qui nous est arrivé à Césarée, vous avez tort aussi. Car là encore nous avons remporté de brillantes couronnes; on nous loue, on nous vante, on nous admire jusqu'à l'enthousiasme, depuis que nous avons été accablé d'outrages et chassé de cette ville. Mais je vous en prie, ne le dites à personne, bien que le bruit s'en répande de toute part. Pæanius m'a fait savoir qu'il y a ici des prêtres de Pharétrices, qui se disent en communion avec nous, qui prétendent n'avoir rien de commun avec nos ennemis, et n'avoir jamais eu avec eux aucune espèce de relations. C'est pour ne pas les troubler, que je vous prie de ne rien dire; car on nous a fait subir les plus cruels traitements. N'eussé-je rien enduré auparavant, il suffisait bien de ces outrages pour obtenir des palmes glorieuses, tant j'ai couru de dangers. Sachez donc garder le silence; je vais tout vous raconter en peu de mots, non pour vous affliger, mais au contraire pour vous réjouir. Tout cela est une occasion de profit pour moi; c'est là ma richesse; j'expie mes fautes en traversant toutes ces épreuves, qui se succèdent sans relâche et me sont suscitées par ceux que j'en aurais le moins crus capables. Nous étions sur le point de passer en Cappadoce; nous étions délivré de ce Galate, qui n'avait pas craint de nous menacer de mort, lors-

que pendant le voyage nous rencontrâmes nombre de gens qui nous dirent : « Pharétrius vous attend, il est sans cesse en route, tant il craint de ne pas vous rencontrer; il veut à toute force vous voir, vous embrasser, vous témoigner son affection; il a mis en mouvement tous les monastères, soit d'hommes, soit de femmes. » Je me gardai bien d'en rien croire; je me figurais précisément tout le contraire, sans en rien dire toutefois à ceux qui m'exprimaient ces désirs de l'évêque.

2. Enfin je suis arrivé à Césarée, accablé de fatigues, affreusement amaigri, dévoré par les ardeurs de la fièvre, succombant de faiblesse, éprouvant en un mot les plus vives souffrances. J'ai trouvé un logement à l'extrémité de la ville, et je me suis hâté de voir les médecins, pour éteindre cette fournaise qui me brûlait; c'était la fièvre tierce dont je souffrais. Joignez à cette maladie la misère, les fatigues du voyage, l'accablement, le manque de soins, la privation des choses les plus nécessaires. En outre il n'y avait là aucun médecin, j'étais épuisé de lassitude; la chaleur, les veilles m'avaient abattu, et enfin je suis arrivé presque mort à Césarée. Alors je me vis entouré du clergé, du peuple, des moines, des religieuses, des médecins; et tous s'empressèrent de me soigner, de me servir, de me fournir tout ce dont je pouvais avoir besoin. Néanmoins dévoré par cette fièvre brûlante, j'étais en danger de mort. Peu à peu la maladie se calma et disparut. Cependant je ne voyais pas Pharétrius; c'est qu'il attendait mon départ, je ne sais pourquoi. Quand je me sentis à peu près guéri, je songeai à quitter Césarée, pour me rendre à Cucuse, et me reposer un peu des fatigues de la route. Nous en étions là, quand on nous annonça qu'une immense multitude d'Isauriens ravageaient les environs de Césarée, qu'ils avaient réduit en cendres un bourg considérable, qu'en un mot ils se livraient aux derniers excès. Aussitôt le tribun marcha sur eux avec ses soldats. On craignait qu'ils ne vinssent attaquer Césarée elle-même; tous étaient saisis de terreur à la pensée des dangers que courait leur patrie. Les vieillards mêmes se tenaient tout armés sur les murailles.

Voilà que vers le matin, une cohorte de moines (je ne trouve pas d'autre nom pour exprimer leur fureur), se précipitèrent sur la maison où nous résidions, nous menaçant de la livrer aux flammes et de nous faire mourir, si nous ne partions au plus vite. Ni l'approche des Isauriens, ni la pensée de la maladie qui nous accablait, rien ne put les adoucir; telle était leur colère, telle était leur fureur, que les soldats eux-mêmes étaient effrayés. Ils les menaçaient de se jeter sur eux, et ils se vantaient d'avoir déjà accablé de coups bon nombre de prétoriens. Ainsi menacés, les soldats vinrent nous trouver, nous prièrent et nous supplièrent de les délivrer de ces monstres, dussions-nous tomber entre les mains des Isauriens. Le préfet, averti de ce qui se passait, arriva lui-même pour nous porter secours. Ses prières ne touchèrent pas les moines, et il ne put non plus rien obtenir. Après ces vains efforts, il n'osait nous conseiller de sortir; car c'était nous envoyer à une mort certaine, il n'osait non plus nous conseiller de rester, vu la fureur des moines. Il fit donc prier Pharétrius de nous accorder quelques jours en considération de notre maladie et des dangers que nous courions. Cette démarche n'eut pas plus de succès. Au contraire le lendemain les moines revinrent à la charge avec plus de violence encore; et pas un prêtre n'osait résister et nous secourir; mais rougissant de honte (car tout cela, disaient-ils, se faisait par ordre de Pharétrius), ils se tenaient cachés; et quand nous les mandions, ils n'obéissaient pas.

A quoi bon vous en dire davantage? Environné de tant de périls, ayant la mort devant moi, dévoré par la fièvre (car je n'étais pas encore guéri), sur le midi, je me jetai dans une litière, et on m'emporta, au milieu des gémissements, des lamentations du peuple entier qui maudissait l'auteur de ces violences; tous poussaient des sanglots et versaient des larmes. Quand je fus sorti de la ville, quelques clercs en sortirent aussi sans rien dire, et m'accompagnèrent en se lamentant. Plusieurs disaient : Pourquoi l'emmener ainsi à une mort certaine? Un de ceux qui m'aimaient le plus tendrement me disait : « Partez, je vous en prie, tombez plutôt aux mains des Isauriens que de rester ici. Partout où vous irez, vous serez en sûreté, si vous pouvez vous tirer de nos mains. » Entendant tout cela, et témoin de tout ce qui se passait, une vertueuse dame, Séleucie, l'épouse de Rufin (il n'est pas de bons offices qu'elle ne nous ait rendus), me pria d'accepter l'offre qu'elle me faisait de sa maison de campagne, située à cinq milles de Césarée; elle

y envoya un certain nombre d'hommes, et nous nous y rendîmes nous-même.

3. Mais là ne devaient pas s'arrêter les menées de nos ennemis. Dès que Pharétrius en fut averti, il lui fit toute sorte de menaces. Moi, j'étais à sa maison de campagne sans me douter de quoi que ce fût. Elle vint me voir, sans rien me dire ; mais elle informa son intendant du danger que je courais, et lui enjoignit de veiller à tous mes besoins, et dans le cas où les moines viendraient renouveler leurs outrages, de réunir les laboureurs de ses autres maisons de campagne, et d'en venir aux mains avec les moines. Bien plus elle m'invitait à me réfugier dans sa maison, qui était fortifiée et inexpugnable, et de me soustraire ainsi aux mains de l'évêque et des moines. Mais elle ne put m'y déterminer. Je restai à la campagne sans rien savoir de ce que l'on préparait ensuite contre moi. Mais cela ne suffit pas pour apaiser leur fureur.

Au milieu de la nuit, sans que je pusse m'y attendre (Pharétrius l'accablait de ses menaces, voulant la contraindre à me chasser de sa maison de campagne), cette femme, à bout de patience, m'annonça que les barbares arrivaient; elle n'osait avouer la contrainte qu'elle subissait. Donc au milieu de la nuit, le prêtre Evéthius vint me trouver, me réveilla et se prit à crier : « Levez-vous, je vous prie, voici les barbares; ils sont tout près d'ici. » Je vous laisse à penser quelle fut alors mon émotion. Que faut-il faire? lui demandai-je ; nous ne pouvons retourner dans la ville, où nous courrions plus de dangers qu'ici au milieu des barbares. Le seul parti à prendre, c'est de fuir. Il était minuit, pas de lune; mais au contraire partout d'épaisses ténèbres ; et nous voici de nouveau dans un étrange embarras. Personne pour nous venir en aide. Tous nous avaient abandonné. Saisi de crainte, n'attendant que la mort, accablé de toute sorte de maux, je me levai et je fis allumer des torches. Mais le prêtre les fit éteindre, de peur qu'attirés par cette lumière, les barbares ne se précipitassent sur la maison. On éteignit donc les torches; et nous partîmes.

Le chemin était escarpé et pierreux. Le mulet qui portait notre litière, tomba sur ses genoux, me renversa avec la litière, et peu s'en fallut que je ne périsse. Je me relevai et m'acheminai péniblement. Le prêtre Evéthius, qui était descendu de cheval, me prit par la main : et ainsi conduit, ou plutôt traîné, je continuai ma route. Les chemins étaient si difficiles, les montagnes si rudes à gravir, la nuit si profonde, que j'avançais à peine : songez à ce que je dus souffrir, accablé que j'étais de tant de maux, en proie à la fièvre, ne sachant rien de ce que l'on avait ourdi contre moi, ne craignant, ne redoutant que les barbares, et m'attendant bien à tomber dans leurs mains. N'eussé-je jamais rien souffert auparavant, n'était-ce pas assez souffrir, je vous le demande, pour expier mes péchés et pour obtenir une gloire brillante? Or voici, je crois, la cause de toutes ces souffrances. A mon arrivée à Césarée, tous les magistrats, les anciens vicaires ou présidents devenus sophistes, les anciens tribuns, les gens du peuple venaient me voir, m'assistaient, ne me perdaient pas de vue un seul instant. Pharétrius, je crois, en fut blessé; et cette jalousie qui nous a fait chasser de Constantinople, continue jusqu'en ces lieux à s'acharner contre nous. Je n'affirme rien cependant; c'est une simple conjecture de ma part. Et qui pourrait dire tout ce que nous eûmes à souffrir durant le voyage? Que de frayeurs! que de périls! Tous les jours ils me reviennent à l'esprit, ils s'offrent à mon souvenir pour me combler de joie et me faire tressaillir de bonheur. N'est-ce pas comme un magnifique trésor que je possède maintenant? Voilà mes sentiments et mes dispositions. Je vous invite donc à vous en réjouir avec moi; oui, je vous invite à bondir de joie, et à bénir le Seigneur de nous avoir jugé digne de tant de souffrances. Mais gardez pour vous tous ces détails et ne les dites à personne, bien que les soldats puissent les répandre dans la ville : car, eux aussi, ils ont couru risque de perdre la vie.

4. Au reste, que personne ne les sache par vous; tâchez même d'imposer silence à ceux qui les voudraient raconter. Si vous vous affligez des conséquences de tant de souffrances, sachez bien que maintenant tout est fini, que je me porte beaucoup mieux qu'à Césarée. Ne craignez pas que je souffre du froid. On nous a préparé une demeure fort commode, et Dioscore ne néglige rien pour que nous ne sentions pas la moindre fraîcheur. A en juger par le début, ce climat ressemble à celui de l'Orient, tout autant que celui d'Antioche. C'est la même chaleur, la même température. Vous m'avez fait beaucoup de peine

en me disant : « Peut-être êtes-vous fâché, et « trouvez-vous que j'ai été négligente. » — Ne vous ai-je pas écrit, il y a longtemps déjà, pour vous prier de ne pas me faire sortir d'ici [1]? Je pouvais m'imaginer qu'il vous faudrait tout un discours et une peine infinie pour vous justifier au sujet d'une telle parole. Peut-être vous en êtes-vous en partie justifiée en disant : « Cha-« que fois que j'y songe, je sens s'accroître « mes douleurs. » Je ne puis, à mon tour, m'empêcher de vous reprocher bien vivement d'entretenir à dessein votre chagrin par vos réflexions. Au lieu de faire tous vos efforts pour dissiper votre affliction, vous secondez les vues du démon, en développant en vous le découragement et la tristesse. Oubliez-vous tout ce qu'il y a de fâcheux dans la tristesse? N'ayez plus aucune crainte au sujet des Isauriens : ils se sont retirés dans leur pays; et le préfet n'a rien négligé pour les y contraindre. Je suis beaucoup plus tranquille ici qu'à Césarée. Il est peu de gens que je redoute autant que les évêques. Quant aux Isauriens, rassurez-vous. Ils ont disparu, l'hiver les force à se tenir chez eux; peut-être reviendront-ils après la Pentecôte.

Comment se fait-il que vous ne receviez pas de lettre? Je vous ai envoyé trois lettres, la première, par les soldats, la seconde, par Antoine, et la troisième par Anatole, votre serviteur, toutes trois fort longues. Les deux dernières surtout sont bien propres à relever le courage, à faire cesser tout scandale, à rendre à l'âme une parfaite tranquillité. Quand donc vous les aurez reçues, ne vous lassez point de les lire; vous en verrez l'efficacité, vous y trouverez un remède salutaire et vous nous direz que vous en avez retiré de grands avantages. J'en avais écrit une troisième sur le même sujet, que je n'ai pas voulu vous envoyer tout de suite; je souffre trop de vous entendre dire que vous entassez les réflexions pénibles, que vous vous forgez mille chimères. Tout cela est indigne de vous, et je ne puis moi-même qu'en rougir de honte. Lisez donc ces lettres, et vous n'oserez plus tenir ce langage, quand même vous vous obstineriez à vous plonger dans la tristesse. Pour ce que vous me dites de l'évêque Héraclide, libre à lui, s'il le veut, de poursuivre devant les tribunaux, et de sortir ainsi de ses ennuis : il n'y a que ce moyen... Bien que je n'obtinsse aucun résultat, j'ai prié Pentadia de faire en sorte de trouver quelque remède au mal. Vous me dites que c'est sur l'ordre de cet évêque, que vous avez osé m'avertir de ces calamités. Vous êtes vraiment bien hardie. Je n'ai jamais cessé, je ne cesserai jamais de dire que le seul mal, c'est le péché; tout le reste n'est que cendre et fumée. Est-ce un mal que d'être en prison, que d'être chargé de chaînes? Est-ce un mal que de souffrir, puisque la souffrance amène tant de richesses? Est-ce un mal que l'exil, que la confiscation des biens? Ce sont des noms moins vides de sens, des noms qui ne désignent pas un malheur réel. La mort, c'est une dette qu'il faut payer à la nature, quand même personne ne nous fera mourir; l'exil, qu'est-ce autre chose que voir d'autres pays et visiter un grand nombre de villes? La confiscation des biens, c'est la liberté, c'est l'indépendance.

5. Ne vous lassez point d'entourer de vos bons offices l'évêque Maruthas, pour le tirer de l'abîme, si vous le pouvez. Car j'ai bien besoin de lui pour les affaires de Perse. Tâchez d'apprendre de lui ce qu'il a pu réformer dans ce pays, le motif qui l'amène à Constantinople, et dites-nous aussi si vous lui avez remis les deux lettres que je vous ai envoyées à son adresse. S'il veut bien m'écrire, je lui répondrai. S'il ne le veut pas, priez-le de vous dire les résultats qu'il a obtenus et ceux qu'il espère obtenir à son retour. C'est là ce qui me faisait tant désirer de le voir. Faites en un mot tout ce que vous pourrez, remplissez votre devoir, quoique tous se jettent tête baissée dans l'abîme. Car vous recevrez une récompense magnifique. Soyez donc à son égard aussi empressée que possible. N'oubliez pas non plus ce que je vais dire; je fais appel à votre zèle. Les moines Marses et Goths, chez qui l'évêque Sérapion se tenait caché, m'ont dit avoir vu le diacre Moduarius : il leur a appris la mort d'Unilas, cet évêque admirable que j'ai ordonné il n'y a pas longtemps, et que j'ai envoyé dans le pays des Goths. Il a fait beaucoup de bien durant son épiscopat. Moduarius apporte une lettre du roi des Goths, qui demande un autre évêque. Au malheur dont nous sommes menacé, je ne vois d'autre remède que les délais. Ils ne peuvent maintenant gagner le Bosphore, ni se rendre dans cette contrée; et faites en sorte de les retenir en alléguant la mauvaise saison. Ne

[1] Voir tome Ier, pag. 404.

négligez rien pour cela : j'y attache la plus grande importance. Il y a deux choses que je redoute et que je prie Dieu d'empêcher. Je ne voudrais pas que cet évêque fût ordonné par les auteurs de tant de maux ; ils n'ont aucun pouvoir pour cela ; je ne voudrais pas non plus que l'on prît le premier venu. Vous savez bien qu'ils ne s'empresseront pas de choisir un homme de bien ; et vous n'ignorez pas quelles seront les conséquences de leur choix.

Mettez donc tout votre zèle à prévenir un pareil malheur. Ce qu'il y aurait de mieux, ce serait que Moduarius pût venir en secret et sans bruit jusqu'à nous. S'il ne le peut, faites tout ce qu'il sera possible de faire. Il en est des soins à donner à une affaire, comme d'une offrande pécuniaire. Rappelez-vous cette veuve de l'Evangile. Elle donna deux oboles, et en cela, elle se montra plus généreuse que d'autres qui avaient offert des sommes considérables. Car elle avait donné tout ce qu'elle possédait. De même ceux qui donnent à une affaire tous les soins dont ils sont capables, n'ont rien à se reprocher et méritent d'être pleinement récompensés. Je remercie du fond du cœur l'évêque Hilaire. Il m'a écrit pour me demander de lui permettre de retourner dans son église, me promettant de revenir, aussitôt qu'il aurait tout arrangé. Sa présence nous est fort utile. Car c'est un homme rempli de piété, de constance et de zèle. Aussi l'ai-je exhorté à revenir promptement. Faites-lui donc tenir, dès que vous pourrez, et par une personne de confiance, la lettre que nous lui écrivons ; prenez bien garde qu'elle ne se perde. Il nous supplie avec beaucoup d'instance de lui écrire, et d'ailleurs sa présence nous offre de grands avantages. Ayez donc bien soin de cette lettre ; et si vous n'avez pas sous la main le prêtre Helladius, ne la confiez qu'à un homme prudent et de tête.

LETTRE XV.

Ecrite d'Arabisse en 406.

Il exhorte Olympiade à ne point s'effrayer des persécutions, et lui apprend qu'il n'est pas encore parfaitement guéri.

A LA MÊME.

Dès votre bas âge vous avez donné des preuves de sagesse, vous avez foulé aux pieds l'orgueil humain, et vous espériez mener une vie sans trouble et sans luttes ! C'était impossible : quand les hommes sont en lutte les uns contre les autres, soit dans les palestres, soit dans les guerres, que de blessures ne reçoivent-ils pas ? Et vous qui vous êtes armée contre les principautés et contre les puissances, contre ceux qui règnent sur les ténèbres de ce siècle, contre les malins esprits eux-mêmes, vous qui avez déployé tant de bravoure, élevé tant de trophées, qui avez inquiété de tant de manières ce démon si féroce et si dangereux, comment pouviez-vous espérer mener une vie paisible et sans troubles ? Ne vous effrayez donc point de toutes ces guerres, de ce tumulte qui surgit de toute part. C'est le contraire qui eût dû vous surprendre ; il eût fallu vous étonner de ne rien voir arriver de semblable. Non, la vertu ne va jamais sans le travail et le danger. Vous le saviez bien depuis longtemps, et il n'est pas besoin que d'autres vous l'apprennent. Ce n'est pas pour vous tirer de l'ignorance que nous vous écrivons. Nous savons bien que ni l'exil, ni la confiscation des biens, toujours si pénibles aux hommes, ni les outrages, ni aucune autre affliction ne sont capables de vous troubler. S'il faut ambitionner le sort de ceux qui compatissent aux souffrances d'autrui, que dire de ceux qui souffrent eux-mêmes tous ces maux ?

Et c'est pourquoi l'apôtre saint Paul adresse tant de louanges aux Hébreux convertis à la religion chrétienne : *Rappelez-vous ces jours, déjà éloignés, où, éclairés de la lumière de la foi, vous avez supporté si généreusement tant de souffrances, tour à tour chargés d'opprobres, rassasiés d'affliction, donnés, pour ainsi dire, en spectacle aux hommes, ou bien compatissant aux douleurs de vos frères.* (Hébr. x, 32, 33.) A quoi bon vous écrire une longue lettre ? On ne s'approche point du guerrier victorieux et

fier de ses trophées pour lui venir en aide, mais pour le combler d'éloges et célébrer son courage. Nous, qui savons tout ce que vous avez montré de sagesse au sein du malheur, nous vous félicitons et nous vous admirons, soit pour votre patience, soit pour les récompenses qui vous sont réservées. Vous voulez maintenant avoir de nos nouvelles; car nous avons gardé un long silence. Eh bien! nous avons échappé à une maladie dangereuse, mais nous en éprouvons encore les suites. Nous avons ici d'excellents médecins; malheureusement, le secours de la médecine est paralysé par le manque des choses les plus nécessaires : non-seulement il n'y a ni médicaments, ni rien de ce qui peut contribuer à la guérison du corps, mais nous sommes menacé de famine et de peste. La cause de tant de maux, ce sont les perpétuelles incursions des brigands, qui assiégent tous les chemins, ferment le passage aux voyageurs et leur font courir les plus grands périls. Andronique, à ce qu'il dit, est tombé dans leurs mains; ils l'ont dépouillé et l'ont ensuite laissé libre. Je vous en prie donc, n'envoyez désormais personne dans ce pays; autrement, celui que vous enverriez courrait risque d'être égorgé. Si cela arrivait, vous n'ignorez pas quelle serait notre douleur. Mais, si vous trouvez un homme en qui vous ayez confiance et qui vienne ici pour d'autres affaires, donnez-nous des nouvelles de votre santé; seulement, que personne ne vienne ici pour notre utilité personnelle : je vous l'ai dit, nous craindrions pour ses jours.

LETTRE XVI.

Ecrite à Cucuse en 405.

Dieu ménage aux hommes pieux des joies et des souffrances.

A LA MÊME.

Dieu vous montre son ineffable miséricorde, soit en permettant les épreuves si multipliées et si rudes que vous traversez, et qui vous méritent de si splendides couronnes, soit en se hâtant de vous en délivrer, de peur que leur trop longue durée ne finisse par accabler votre âme. N'est-ce pas ainsi qu'il s'est conduit à l'égard des apôtres et des prophètes, ces hommes si pleins de courage? N'a-t-il pas tantôt permis aux flots de se soulever, tantôt imposé silence aux eaux de l'adversité et changé en un calme profond les plus horribles tempêtes? Ne pleurez donc plus, ne vous laissez donc plus aller à la tristesse, n'ayez donc plus sans cesse devant les yeux ces sujets d'affliction si nombreux, ou plutôt si continuels; mais songez aussi qu'ils sont bientôt dissipés et qu'ils vous ont mérité une récompense au-dessus de toute expression. Comparez ces peines aux récompenses qui vous sont réservées : ne sont-elles pas comme une toile d'araignée, comme une vaine fumée, moins encore, s'il est possible? Qu'est-ce donc que l'exil? Qu'est-ce que passer d'un pays dans un autre? Peut-on s'en plaindre? Peut-on se plaindre d'être persécuté, d'être proscrit, d'être traîné devant les tribunaux, emmené de vive force par les soldats; d'être maltraité par ceux à qui l'on a fait du bien, tourmenté par ses serviteurs et par ses enfants, puisque ainsi l'on mérite le ciel et ces biens si purs, ces biens ineffables, éternels, qui font goûter à l'âme de perpétuelles délices? Ces embûches, ces mauvais traitements, la perte des biens, ces changements de lieux, ce séjour à l'étranger, n'y songez plus; foulez aux pieds ces biens aussi méprisables que la boue, et considérez ces trésors que méritent les souffrances, ce gain qui ne s'épuise ni ne se consume jamais, ces richesses dont on ne peut vous dépouiller.

Mais la peine et l'adversité vous ont rendue malade; les piéges de vos ennemis ont accablé votre corps. — N'est-ce pas là encore l'occasion de grands, d'ineffables mérites? Vous savez, oui, vous savez bien quelle gloire il y a à supporter généreusement et avec un cœur reconnaissant les maladies du corps. Je vous l'ai souvent répété : c'est là ce qui valut à Lazare sa couronne; c'est là ce qui couvrit Satan de confusion quand il se fut mesuré avec Job, et ce qui couvrit de gloire cet athlète invincible. Oui, il aimait la pauvreté, il méprisait les richesses, il avait perdu ses fils, il s'était vu dresser mille embûches : tout cela lui valut moins de gloire que la maladie; la maladie, plus que tout le reste, ferma la bouche à ce démon si plein d'impudence. Réfléchissez donc à ce que je viens de vous dire; réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse : vous êtes sortie d'un rude combat, et, ce qu'il y a de plus difficile, vous l'avez soutenu avec patience, en rendant gloire au Dieu miséricordieux qui dissipe tous les maux, qui leur permet aussi de se produire

pour vous offrir l'occasion de mériter plus de récompenses. Et voilà pourquoi nous ne cessons de vous proclamer bienheureuse. Nous nous réjouissons pareillement de vous voir délivrée de tant d'affaires et de tant de procès; vous en êtes sortie avec une véritable dignité : on ne peut vous reprocher ni négligence, ni opiniâtreté; vous ne vous êtes point lancée dans les tribunaux, ni exposée aux maux qui en résultent. Vous avez su retrouver cette liberté dont vous aviez besoin; en toutes choses on a reconnu votre prudence, votre courage, votre patience, et cette intelligence qui ne peut se laisser surprendre par les ruses d'un ennemi.

LETTRE XVII.

Ecrite en 404 ou en 405.

Saint Chrysostome félicite Olympiade de son courage et de sa résignation

A LA MÊME.

Non, vous n'avez rien éprouvé de fâcheux; au contraire, ces épreuves continuelles ont tendu les ressorts de votre âme, et en ont accru l'ardeur et la force; elle combattra désormais avec une nouvelle énergie, et sortira de la lutte toute remplie de joie. Tels sont les effets de l'adversité, quand elle rencontre une âme ardente et généreuse. De même que le feu éprouve l'or, de même aussi, quand l'affliction tombe sur un cœur d'or, elle en redouble l'éclat et la pureté. C'est pourquoi saint Paul disait : *La tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve*. (Rom. v, 3, 4.) Aussi tressaillons-nous d'allégresse, et sommes-nous inondé de joie; et dans le désert où nous vivons, votre courage nous remplit de consolations. Oui, fussiez-vous entourée de loups, d'une multitude de méchants, nous ne redoutons quoi que ce soit à votre sujet. Toutefois nous prions le Seigneur de mettre un terme aux afflictions présentes, de ne pas permettre que d'autres surviennent, et en cela nous accomplissons le précepte de l'Evangile qui nous ordonne de demander que nous n'entrions pas en tentation. Que si Dieu les permet de nouveau, nous nous rassurons en pensant à votre âme aussi pure que l'or, à ces trésors qu'elle en saura retirer. Quelle terreur pourraient-ils vous inspirer, ces hommes qui ne cessent de travailler à leur propre perte? Vous feront-ils craindre la perte de vos biens? Mais ces biens, vous les regardez comme une vile poussière, ils ont à vos yeux moins de prix que la boue. Vous enlèveront-ils votre patrie et votre maison? Mais que vous importe d'habiter une grande ville, une ville populeuse, ou bien un désert? N'avez-vous point passé toute votre vie loin de l'agitation du siècle et dans le calme, n'avez-vous pas toujours mis sous vos pieds toutes les pompes du monde? Ils vous feront mourir? Mais vous avez prévenu leurs menaces, et vous n'avez cessé de méditer sur la mort; s'ils vous traînent au lieu du supplice, ils n'y traîneront qu'un cadavre.

Que dirai-je encore? On ne pourra vous menacer d'un seul mal que vous n'ayez depuis longtemps souffert avec patience. C'est par la voie étroite que vous avez toujours marché; et de la sorte un long exercice vous a donné l'habitude de souffrir avec une généreuse résignation. Cette science admirable, vous l'avez apprise, pour ainsi parler, dans le stade; et elle vient de vous rendre illustre dans les combats. Les maux qui vous arrivent ne troublent point votre âme; elle conserve toute son activité, toute sa joie, toute son allégresse. Oui, vous êtes merveilleusement exercée au combat, vous engagez la lutte avec une étonnante facilité, nonobstant la faiblesse naturelle à votre sexe, et ce corps plus délicat qu'une toile d'araignée; vous foulez aux pieds comme en vous jouant ces hommes si vigoureux, et qui grincent les dents de fureur. Vous êtes toute prête à soutenir plus de maux qu'ils n'en préparent contre vous. Vous êtes bienheureuse, trois fois bienheureuse, vous qui méritez de si brillantes couronnes; que dis-je? vous êtes bienheureuse, vous qui soutenez de si glorieux combats. Telle est en effet la nature de ces combats que, même avant de remporter la victoire, on est récompensé dans l'arène par ce plaisir dont jouit une âme courageuse et patiente. Ainsi aguerrie, elle se sent invincible, imprenable, supérieure à tous les dangers. Non, personne ne pourra vous nuire, car au sein de cette tempête, vous êtes assise sur le roc; vous voguez tranquillement sur cette mer irritée. Voilà quelles sont, avant le bonheur céleste, les récompenses de l'adversité dans la vie présente. Je le sais, oui, je le sais bien, vous vous considérez comme déjà dépouillée de votre

corps ; la joie vous donne, pour ainsi dire, des ailes, et si les circonstances l'exigent, vous vous dépouillerez de ce corps mortel avec plus de facilité que d'autres ne se dépouillent de leurs vêtements. Réjouissez-vous donc, soyez heureuse, et à votre sujet, et au sujet de ceux qui sont morts d'une mort glorieuse, non dans leurs lits, ni dans leurs maisons, mais dans les prisons, dans les fers, au milieu des supplices. Déplorez au contraire le sort des auteurs de tant de crimes, versez des larmes sur leur conduite. Cela convient à votre sagesse. Vous voulez avoir des nouvelles de notre santé. Eh bien ! nous voici délivré de cette maladie qui nous causait de si grandes souffrances, et maintenant nous nous portons mieux. Puisse l'hiver ne pas faire de mal à notre estomac qui est si délicat ! Quant aux Isauriens, nous n'avons rien à craindre de leur part.

LETTRES DIVERSES.

AVERTISSEMENT.

Dans les lettres qui suivent, saint Chrysostome témoigne son affection aux personnes auxquelles il écrit. et les prie de lui donner de leurs nouvelles. — Le cœur de l'ami et du saint s'épanche tout entier dans ses lettres, généralement courtes et conçues dans le style le plus simple et le plus familier. — Il en est plusieurs toutefois où saint Chrysostome traite d'affaires importantes. Celles-là nous en donnerons des analyses spéciales.

LETTRE XVIII.

Cucuse, 404.

A CARTÉRIE.

Que vous nous écriviez souvent, que vous nous écriviez rarement, nous aurons toujours de votre charité l'idée que nous en avons eue dès le principe. Nous le savons en effet, soit que vous nous écriviez, soit que vous gardiez le silence, vos sentiments à notre égard ne changent pas. Daigne le Seigneur vous accorder un prompt rétablissement et vous délivrer de votre maladie ! Nous avons été fort inquiet en apprenant que vous étiez malade. Aussi nous vous prions de nous donner de vos nouvelles toutes les fois que vous le pourrez, et de nous dire si vous vous portez mieux. Vous n'ignorez pas combien nous nous affligeons de vous savoir malade, quelle joie nous éprouvons au contraire, de quel plaisir nous sommes rempli, quand nous vous savons bien portante. Puisqu'il en est ainsi, noble et généreuse dame, toutes les fois que vous le pourrez, n'hésitez pas à nous écrire, et dites-nous dans quel état de santé vous vous trouvez. Vos lettres, croyez-le bien, nous feront toujours le plus sensible plaisir.

LETTRE XIX.

404 ou 405.

A MARCIEN ET A MARCELLIN.

Notre plus vif désir serait de vous voir, vous qui nous aimez si tendrement. Mais nous ne le pouvons point; la distance, l'hiver, la crainte des brigands sont autant d'obstacles qui s'y opposent. Nous voudrions au moins trouver de fréquentes occasions de vous écrire, pour satisfaire pleinement le besoin que nous avons de nous entretenir avec vous. Mais nous habitons un désert, éloigné de toute grande route, et nous sommes privé même de la consolation de vous écrire souvent. Vous nous pardonnerez donc. Mais soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, soyez persuadés de notre bienveillance envers vous. Imputez notre silence prolongé au désert que nous habitons, et nullement à notre indifférence à votre égard.

LETTRE XX.

Cucuse, 404.

A AGAPET.

Je connais votre affection sincère, ardente et franche pour notre personne ; je sais que rien ne peut l'affaiblir, ni les préoccupations, ni le temps, ni la distance ; je sais combien vous souhaitez de nous voir et de nous entretenir. Mais puisque la longueur du chemin, la rigueur de la saison, les Isauriens ne le permettent pas, réjouissez notre cœur par vos lettres, donnez-nous de vos nouvelles et des nouvelles de votre maison. Si vous nous écrivez souvent, nous en éprouverons beaucoup de joie et notre âme sera heureuse, même dans ce désert où nous vivons. Vous n'ignorez pas en effet, illustre et

vénéré seigneur, les vœux que nous formons pour votre santé.

LETTRE XXI.

Peut-être 405.

A ALPHIUS.

Heureux, trois fois heureux, mille fois heureux, vous qui vous appliquez à des travaux, à des affaires, qui vous mériteront une grande récompense, un riche trésor dans les cieux. Oui, vous nous avez comblé de joie, en nous apprenant que vous avez fait tous vos efforts pour déterminer le prêtre Jean à se rendre en Phénicie. Vous ne nous dites pas que vous lui avez donné de l'or ; votre piété vous imposait silence ; mais cet acte de générosité, et tant d'autres encore n'ont pu nous rester inconnus. C'est pourquoi nous ne cessons de vous admirer et nous vous félicitons d'amasser ces richesses qui sont les seules véritables richesses, et nous vous conjurons de nous écrire fréquemment. Nous achèterions bien cher le plaisir de vous voir, si cela était possible. Mais puisque nous sommes privé de ce bonheur, écrivez-nous de temps en temps, pour nous donner des nouvelles de votre santé et de la santé de toute votre famille. Nous aurons toujours beaucoup de plaisir à apprendre que vous vous portez bien. Vous en êtes persuadé, et c'est pourquoi vous ne voudrez pas nous priver de cette joie.

LETTRE XXII.

Cucuse, 405.

AUX PRÊTRES D'ANTIOCHE, CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE.

Je ne suis pas surpris que vous appeliez brève une lettre pourtant si longue. C'est en effet le propre de ceux qui aiment de ne pouvoir être rassasiés. Plus ils reçoivent de ceux qu'ils aiment, plus leur désir s'accroît. Nous vous aurions adressé une lettre dix fois plus longue, que vous l'auriez encore appelée courte ; non-seulement vous l'auriez ainsi appelée, mais en réalité, vous l'eussiez trouvée trop courte. Nous aussi, quel que soit le degré de votre affection, nous ne le trouverons jamais assez élevé, nous souhaiterons toujours qu'elle augmente encore : l'amour est une dette que l'on paye sans cesse, et que l'on doit toujours. *Ne vous devez jamais rien les uns aux autres, sinon un amour mutuel.* (Rom. XIII, 8.) Cette dette, nous ne cessons d'en réclamer le paiement : vous vous acquittez abondamment, il est vrai, et cependant nous ne croyons jamais être complétement payé. Ah ! je vous en conjure, cette dette précieuse, qui produit tant de charmes, ne vous lassez point de l'acquitter. De part et d'autre on goûte un égal bonheur, soit en acquittant cette dette, soit en recevant le paiement : car de part et d'autre on s'enrichit.

Il n'en est pas ainsi des dettes pécuniaires : celui qui les acquitte devient plus pauvre ; celui qui reçoit le paiement devient plus riche. Rien de semblable dans ce contrat de l'affection mutuelle. Quand il s'agit d'argent, le débiteur n'a plus rien en sortant de chez son créancier. Mais l'âme n'est jamais vide, quand elle a soldé la dette de l'affection : au contraire elle s'est enrichie. Puisqu'il en est ainsi, pieux et vénérés seigneurs, ne cessez de montrer ces dispositions à mon égard. Sans doute vous n'avez pas besoin de cette exhortation ; mais nous vous aimons trop pour ne pas attirer sur ce point votre attention et pour ne pas vous recommander de nous écrire souvent et de nous donner de vos nouvelles. Oui, votre santé nous est trop chère pour que nous cessions de vous faire cette demande, qui, je l'avoue, n'est pas absolument nécessaire. Il ne vous est pas facile, il est vrai, de nous écrire : la rigueur de la saison, la difficulté des chemins, la pénurie des messagers s'y opposent. Vu tant d'obstacles, écrivez-nous du moins le plus souvent que vous le pourrez : nous pressons votre charité de nous accorder cette grâce. Sur votre demande, nous avons écrit à notre pieux seigneur, le prêtre Romain ; et nous vous savons beaucoup de gré de nous y avoir invité. C'est la vivacité de votre affection pour nous qui vous a portés à nous donner, avec tant d'empressement, ce conseil de nous unir plus étroitement avec ces hommes si distingués. Quand vous aurez reçu la lettre que nous lui avons écrite, nous vous prions de la lui remettre. Avant même de l'avoir reçue, saluez-le de notre part. Il y a longtemps que nous ressentons pour lui beaucoup d'affection.

Je souhaite que vous lui disiéz vous-mêmes que cette affection ne s'est pas affaiblie, et que c'est pour nous un vrai bonheur de l'entretenir dans notre âme. Dites-lui que, si nous ne lui avons pas écrit, ce n'est pas négligence de notre part; c'est que nous attendions une lettre de lui. Il nous a prié de lui écrire le premier; nous le faisons, et nous le prions à notre tour de nous écrire souvent.

LETTRE XXIII.

Cucuse, 405.

AU PRÊTRE ROMAIN.

Très-pieux et très-vénéré seigneur, vous savez quels sont nos sentiments à votre égard, et quel lien étroit la charité a formé entre nous. Nous admirons la douceur de vos mœurs, nous sommes ravi de l'éclat de cette vertu, qui vous gagne les cœurs de tous ceux qui vous approchent. C'est pourquoi, malgré la distance qui nous sépare, vous occupez sans cesse notre pensée; et dans quelque désert qu'on nous entraîne, nous ne pourrons oublier votre charité. Mais nous vous voyons, comme si vous étiez ici; nous nous représentons vos traits par les yeux de la charité; ou plutôt nous vous contemplons vous-même et nous faisons partout l'éloge de votre piété. Nous vous demandons à notre tour de vous souvenir de nous, d'entretenir dans votre cœur cette vive affection que vous nous avez toujours témoignée; de prier avec ardeur pour notre humilité, enfin de nous écrire et de nous donner des nouvelles de votre santé. Ce sera pour nous une grande consolation dans la solitude où nous sommes, que de jouir, même à une si grande distance, du secours de vos prières.

LETTRE XXIV.

Cucuse, 404.

A HÉSYCHIUS.

Vous me demandez pardon de n'être pas venu me trouver, et vous me dites que la maladie vous en a empêché. Je vous loue de votre bonne volonté, et je vous en félicite. Vous êtes venu autant qu'il dépendait de vous, et vous n'occupez point dans notre cœur moins de place que ceux qui nous ont visité de leur personne. Dieu vous délivrera, je l'espère, de votre maladie, rétablira votre santé, et nous aurons le bonheur de vous voir et de jouir de votre présence. Nous désirons vivement vous voir, vous embrasser et baiser votre tête chérie. Tant que votre maladie et le mauvais temps nous priveront de ce bonheur, nous ne cesserons de vous écrire et de puiser dans cette expression de nos sentiments une joie véritable.

LETTRE XXV.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Nous voudrions vous écrire bien souvent, et vous n'en doutez pas, très-vénéré seigneur. Mais nous sommes privés de ce bonheur, parce que rarement on vient jusqu'ici; c'est un pays désert que nous habitons; ce qui le rend plus désert encore, c'est la crainte des voleurs, et la mauvaise saison; Cucuse est pour ainsi dire inaccessible. Toutes les fois que nous rencontrons un voyageur, nous satisfaisons notre désir, et c'est pour nous une bien grande joie. Cette lettre, nous vous l'envoyons par des prêtres, nos vénérés seigneurs, pour offrir à votre piété nos salutations empressées, et vous prier de nous écrire et de nous donner des nouvelles de votre santé aussi souvent que vous le pourrez. Vous n'ignorez pas, en effet, très-pieux et très-vénéré seigneur, combien nous serons heureux d'en recevoir. Bien que retiré aux extrémités du monde, nous ne pouvons cependant oublier votre sincère et ardente charité. Mais quelque part que nous allions, elle nous y suivra pour répandre la consolation dans notre cœur.

LETTRE XXVI.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE MAGNUS.

Vous ne nous avez pas envoyé de lettres par les prêtres qui sont venus ici. Toutefois, en

souvenir de notre ancienne amitié, plein d'admiration pour la douceur de vos mœurs et la fermeté de votre âme, profondément touché de votre amour pour nous, nons nous empressons de vous écrire le premier, pour vous remercier de votre bienveillance à notre égard ; car, malgré la distance qui nous sépare, cette bienveillance nous est connue. Nous vous prions de nous écrire aussi souvent que vous le pourrez et de nous donner des nouvelles de votre santé. C'est pour nous une grande consolation de savoir en bonne santé ceux qui nous aiment et qui s'occupent des Eglises avec vigilance et avec ardeur. Informé de tout cela, très-pieux et très-vénéré seigneur, ne craignez pas de nous importuner par vos lettres, quand même on nous entraînerait aux extrémités du monde, ce sera pour nous un grand soulagement à nos peines que de recevoir de vos nouvelles.

LETTRE XXVII.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE DOMNUS.

Nous remercions votre piété, très-vénéré seigneur, de nous avoir envoyé ce digne prêtre et de nous avoir écrit. C'est une double preuve de votre charité sincère et de votre ardente affection pour nous. Aussi, au fond de cette solitude, avons-nous éprouvé la plus vive consolation. Se sentir aimé par des hommes tels que vous, ce n'est pas une faible jouissance. Je souhaiterais beaucoup de vous voir, et de me rassasier de votre bienveillante tendresse. Mais cela n'est point possible; nous, cela ne nous est point permis; pour vous, il vous est difficile de venir ici, à raison des soins que réclame votre Eglise. Nous sommes donc forcé de nous contenter de cette joie que vos lettres nous procurent. Une lettre où respire une affection sincère, contribue puissamment à consoler d'une longue séparation. Daignez donc nous écrire et nous informer de votre santé, aussi souvent que vous le pourrez. Votre amitié, nous la regardons comme un trésor abondant, comme la source d'un bonheur ineffable. Faites que nous en jouissions fréquemment. Nous ne nous croirons plus dans un désert, quand nous recevrons de vos lettres, tant nous en éprouverons de joie.

LETTRE XXVIII.

Cucuse, environ 404.

AU PRÊTRE BASILE.

Nous n'avons pas eu le bonheur de vous voir, mais nous avons entendu parler de vos vertus, du zèle que vous mettez à renverser les erreurs des gentils, à les convertir à la vraie religion, et c'est pourquoi nous vous estimons, nous vous vénérons comme si nous vous avions vu, comme si nous avions longtemps vécu dans votre familiarité. Nous nous empressons donc de vous écrire, pour vous féliciter des succès que vous obtenez, pour vous témoigner toute notre admiration et vous prier de nous écrire, dès que vous le pourrez. Nous sommes loin de vous par le corps, mais nous sommes unis ensemble par les liens de la charité, quand nous songeons à votre piété. Bien persuadé de nos dispositions, écrivez-nous de temps en temps, faites-nous connaître vos succès, et apportez ainsi quelque soulagement aux maux que nous endurons dans ce désert.

LETTRE XXIX.

Cucuse, 405.

A CHALCIDIE ET A ASYNCRITIE.

Ne vous laissez pas abattre par les afflictions qui vous surviennent; que les flots si multipliés des affaires ne jettent point le trouble dans vos âmes. Telle est en effet cette voie étroite et resserrée dont parle l'Evangile; elle n'offre que difficultés, sueurs et fatigues. Mais tout cela passe et s'écoule avec la vie présente. Sans doute c'est une voie étroite, mais cependant c'est une voie. Supporter ces maux avec résignation et générosité, c'est mériter des palmes immortelles, digne récompense des fatigues passées. Envisagez d'une part le peu de consistance, la brièveté de l'affliction, d'autre part la perpétuité, la durée infinie des récompenses, et supportez avec courage la tribulation, sans vous laisser troubler par aucun

événement fâcheux. Il n'y a vraiment rien de fâcheux que le péché. Tout le reste, exil, confiscation des biens, prisons, embûches, c'est une ombre, une fumée, une toile d'araignée, moins encore. Par le passé vous vous êtes habituées à supporter de nombreuses épreuves, montrez encore aujourd'hui la même patience. Elle aura pour effet de vous établir dans une grande sécurité, dans un calme parfait, et de vous combler de gloire. Ecrivez-nous par l'entremise de ceux que leurs affaires amènent jusqu'ici, et informez-nous de l'état de votre santé. Vous savez tout l'intérêt que nous y prenons, et combien nous souhaitons d'en avoir des nouvelles.

—

LETTRE XXX.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE HEORTIUS.

J'aurais voulu recevoir une lettre me donnant des nouvelles de votre santé. Vous savez en effet, très-vénéré seigneur, quelles ont toujours été mes dispositions à votre égard. Vous n'avez sans doute pas trouvé de messagers que vous pussiez charger de vos lettres. Pour nous, plus heureux en cela, nous pouvons vous écrire, et vous prier de nous écrire à votre tour et de nous donner de vos nouvelles. Dans ce pays, le plus désert qu'il y ait, nous avons sans cesse à redouter les voleurs, et à souffrir mille douleurs, inévitables en pays étranger, dans un désert comme celui-ci. Cependant si vous nous écrivez souvent, vous qui nous êtes si cher, pour nous informer de votre santé, malgré tant d'ennuis, nous nous sentirons consolé. Vous savez en effet quelle est la puissance de l'amour; vous savez que ce n'est pas seulement la vue des amis, mais aussi leurs lettres qui sont remplies de consolations. Puisqu'il en est ainsi, donnez-nous bien souvent ce plaisir, et faites-nous parvenir de vos nouvelles. Rien de plus agréable pour nous que de savoir que vous vous portez bien.

LETTRE XXXI.

Cucuse, 405 ?

A MARCELLIN.

Nous avons tous deux, il est vrai, gardé longtemps le silence. Toutefois nous n'avons point perdu le souvenir de cette vieille et sincère amitié qui nous unit. Votre amour est toujours vivant et plein de force dans notre cœur, et, quelque part que nous allions, il nous suit et nous console dans nos maux. Aussi, comme nous avons rencontré des voyageurs qui se rendent dans votre pays, nous en avons profité pour vous adresser nos salutations. Fussions-nous emmené aux extrémités du monde, votre souvenir demeurera profondément gravé dans notre âme. Avec de pareils sentiments, on est heureux non-seulement d'écrire à ceux que l'on aime, mais aussi de recevoir de leurs nouvelles. Accordez-nous donc cette seconde joie, vénéré seigneur. Toutes les fois que vous le pourrez, écrivez-nous et informez-nous de l'état de votre santé. Vous savez quel intérêt nous y prenons, et quelle joie c'est pour nous, dans le désert où nous sommes, d'apprendre que vous vous portez bien.

—

LETTRE XXXII.

Cucuse, 404.

A EULALIE.

Je reçois de vous moins de lettres que je ne vous en envoie. Néanmoins je continue à vous écrire. Je me satisfais moi-même en m'adressant à une âme qui me porte une affection si ardente et si sincère. Mais comme je suis très-désireux de connaître l'état de vos affaires, je voudrais recevoir de vos lettres, et apprendre ce que je souhaite de savoir, c'est-à-dire, que votre cœur est calme et sans inquiétude. S'il en est ainsi, je ne doute pas que vous ne donniez tous vos soins à votre âme, et que méprisant les choses temporelles vous ne marchiez dans la route des cieux, car la noblesse de votre âme nous est connue : elle sait bien s'affranchir du tumulte des affaires et des pensées mondaines. Dites-vous donc que vous nous

faites plaisir, chaque fois que vous nous écrivez, et écrivez-nous aussi souvent que vous le pourrez. Donnez-nous cette consolation au milieu de ce désert que nous habitons. Oui, en nous écrivant, en nous informant de votre santé de la santé d'une personne qui nous aime, vous nous causerez beaucoup de joie ; et la vivacité de cette joie nous empêchera de penser à ce désert où nous passons notre vie.

—

LETTRE XXXIII.

Cucuse, 404 ou 405.

A ADOLIA.

Nous avons une preuve de votre sincère et vive affection dans ces nombreuses lettres que vous nous adressez, malgré le mauvais état de votre santé. Nous souhaitons ardemment de vous voir rétablie et de jouir ici de votre présence, dès que cela sera possible. Vous en êtes bien persuadée, pieuse et vertueuse Adolia, Comme je vous l'écrivais, nous sommes plein d'inquiétude à votre sujet, car par vos lettres nous conjecturons assez la gravité de votre maladie. Aussi dès que vous vous trouverez mieux, hâtez - vous de nous en faire part et de nous rassurer. Vous n'ignorez pas combien votre maladie nous préoccupe. Ne négligez donc pas de satisfaire à notre demande. A quoi bon d'ailleurs tant vous exhorter ? Je suis sûr que vous nous écrirez toutes les fois que vous en trouverez l'occasion.

—

LETTRE XXXIV.

Cucuse, 404.

A CARTÉRIE.

C'est une preuve de votre affection, de votre sollicitude, de votre bienveillance pour nous, que ce baume que vous nous avez envoyé en y joignant l'huile de nard et d'olive pour l'adoucir et nous en faciliter l'usage, car un trajet si long ne pouvait manquer de le dessécher. Vous l'avez préparé vous-même, sans vous décharger de ce soin sur d'autres; vous avez tenu moins à me le faire rapidement parvenir, qu'à m'en assurer les avantages; et en cela j'admire votre bienveillance à mon égard. Nous vous en remercions, et nous ne vous reprochons qu'une chose, c'est de ne nous avoir pas dit que vous vous portiez bien; ce que nous désirions tant apprendre. Nous sommes donc vivement inquiet de ne pas savoir où en est votre maladie ; et nous éprouverons une grande joie, si vous nous mandez promptement que vous êtes tout à fait guérie. Informée ainsi de notre désir, procurez - nous, je vous en prie, cette joie qui nous consolera dans notre exil et notre infortune.

—

LETTRE XXXV.

(Cucuse, 405.)

A ALPHIUS.

Puisse le Seigneur vous récompenser et maintenant et après cette vie de cette affection si franche, si ardente, si pure, si constante que vous nous portez! Vous nous en avez donné de nombreux, d'éclatants témoignages, malgré la distance qui nous sépare, très-noble et très-vénéré seigneur. Nous vous en remercions, et nous voudrions vous écrire bien souvent. Nous ne pouvons vous écrire aussi fréquemment que nous le souhaiterions; nous vous écrivons du moins aussi souvent que possible. Vous savez combien l'hiver et les brigands rendent les chemins difficiles. C'est pourquoi, si nous gardons longtemps le silence, ne l'imputez pas à la négligence, mais uniquement au manque d'occasions. S'il nous eût été possible de vous écrire plus souvent, nous n'aurions pas omis de le faire. C'est un grand bonheur pour nous que de pouvoir vous adresser nos salutations. Ecrivez-nous donc souvent vous-même, et informez-nous de l'état de votre santé. Personne ne nous a remis ce que vous dites m'avoir envoyé : celui qui nous l'apportait, a eu peur des brigands, et n'est pas venu jusqu'ici. Au reste si vous m'aimez, ne m'envoyez rien ; ne vous créez point tant de peines et d'embarras. Le plus beau présent que vous puissiez nous faire, c'est une affection sincère et ardente. Nous la possédons, et cette pensée suffit pour nous rendre heureux.

LETTRE XXXVI.

Cucuse, de 404 à 407.

A MARON, PRÊTRE ET MOINE.

Nous nous sommes unis par les liens de la charité et de la bienveillance, et nous vous contemplons, comme si vous étiez en notre présence. Tels sont en effet les yeux de la charité ; leurs regards franchissent toutes les distances, et le temps ne saurait les affaiblir. Nous souhaiterions de vous écrire plus souvent ; mais cela nous est difficile, soit à cause des chemins, soit à cause de la rareté des voyageurs. Nous vous adressons donc nos salutations, toutes les fois que cela nous est possible ; et nous vous assurons que sans cesse vous êtes présent à notre mémoire, et que nous portons votre souvenir dans notre âme partout où nous nous trouvons. Empressez-vous à votre tour de nous informer souvent de l'état de votre santé. Séparé de vous par le corps, nous nous réjouirons de recevoir de temps en temps de vos nouvelles, et au fond de ce désert nous ressentirons beaucoup de consolation. C'est un véritable bonheur pour nous que de vous savoir en bonne santé. Mais surtout ne négligez point de prier Dieu pour nous.

LETTRE XXXVII.

Cucuse, 404 ou 405.

A L'ÉVÊQUE TRANQUILLINUS.

Notre vénéré seigneur, l'évêque Séleucus, désireux de nous revoir, a quitté sa ville épiscopale et s'est rendu jusqu'ici. C'est par amour pour vous qu'il nous a laissé pour retourner chez lui. L'affection qu'il vous porte lui a fait mépriser l'hiver, la difficulté des chemins, les infirmités même les plus graves. Louez-le donc de tant d'amour et de tant de zèle, vénéré seigneur, et en récompense de tant de fatigues, témoignez-lui, comme de coutume, la plus vive affection. Nous l'avons envoyé dans vos bras, comme dans un port tranquille : car nous connaissons votre douceur, votre charité sincère, ardente, et toujours ferme. Si vous trouvez une occasion, donnez-nous de vos nouvelles. Eupsychius n'est pas encore venu nous trouver : nous ne savons donc rien de ce qu'il devait nous dire de votre part. Nous ne l'avons rencontré nulle part. Instruit que vous êtes, faites-nous savoir d'une autre manière ce qu'il devait nous apprendre ; ajoutez-y ce que vous croirez utile que nous sachions, et donnez-nous des nouvelles de votre santé, qui nous est si chère, qui nous préoccupe si vivement et dont nous désirons être informé.

LETTRE XXXVIII.

Cucuse, probablement 405.

AU MÉDECIN HYMNÉTIUS.

Bien que nous vous écrivions rarement, vous êtes sans cesse présent à notre mémoire. N'avons-nous pas eu ces jours derniers un grand témoignage de votre vive, ardente et sincère amitié ? C'est pourquoi nous envoyons entre vos bras, comme dans un port excellent, notre vénéré seigneur, l'évêque Séleucus. Il est atteint d'une toux fort grave, que la mauvaise saison ne fait qu'augmenter encore et rendre plus pénible. Maintenant que vous savez la nature du mal, vénéré seigneur, efforcez-vous de calmer ses douleurs, opposez à son infirmité la puissance de votre art, qui a si souvent sauvé du naufrage tant d'hommes exposés à la violence des mêmes flots.

LETTRE XXXIX.

Cucuse, 404 ou 405.

A CHALCIDIE.

Je sais quelle est depuis longtemps votre affection pour nous. Loin de s'affaiblir, elle ne fait que s'accroître : la séparation, le temps, au lieu de la diminuer, la fortifient. Je sais aussi quel plaisir vous causent nos lettres. Pour vous, soit que vous nous écriviez, soit que vous gardiez le silence, vous persistez dans vos dispositions envers nous. Combien de fois n'en avons-nous pas fait l'expérience, dans les circonstances les plus variées ? Je vous prie donc de nous conserver toujours les mêmes sentiments : nous avons eu tant de gages ,

tant de témoignages de votre sincère attachement! Votre image est comme gravée au fond de notre âme; jamais l'oubli ne pourra l'effacer, bien que les occasions nous manquent pour vous écrire souvent. Soyez bien persuadée de tout ce que je viens de vous dire, et donnez-nous de temps en temps des nouvelles de votre santé. Sans doute, à défaut de lettres, nous interrogeons ceux qui viennent de chez vous; néanmoins nous désirons d'apprendre souvent par vos lettres comment vous vous portez.

LETTRE XL.

Cucuse, 404.

A ASYNCRITIE.

Je sais que vous êtes plongée dans une grande affliction. Mais je sais aussi que vous recevrez en retour de grandes récompenses; aux souffrances succédera la joie et le bonheur. La tristesse procure à l'âme de grands avantages, et lui mérite de nombreuses palmes. Que ces réflexions servent à répandre dans votre âme d'abondantes consolations. Ne voyez pas seulement les douleurs causées par l'adversité, voyez aussi l'utilité qui en résulte; et ne cessez pas de nous informer de votre santé. C'est pour nous un grand chagrin de vous savoir malade. Aussi désirons-nous apprendre bientôt que la gravité du mal a diminué, pour que nous soyons délivré de toute inquiétude.

LETTRE XLI.

Cucuse, 404.

A VALENTIN.

C'est la troisième fois que je vous écris, sans que vous m'ayez écrit vous-même. Mais vous avez reçu mes lettres avec bonheur, vous avez honorablement accueilli celui qui vous les a remises; vous avez fait ce qui dépendait de vous pour mener à bonne fin une œuvre où votre puissance était nécessaire. Nous savons tout cela. Toutefois vous ne nous écrivez pas. S'il s'agissait d'une âme moins généreuse que la vôtre, nous croirions, après un silence si prolongé, que cette multitude d'affaires peut l'excuser. Mais votre grandeur d'âme et votre charité si ardente, si sincère, si pure, si constante, nous est trop bien connue pour que nous nous contentions d'une pareille excuse. Ne dites pas non plus que vous n'habitez plus le même pays. Nous ne l'ignorons pas. Une seule chose peut nous consoler de votre long silence, c'est qu'il vous plaise de nous en dédommager, en nous écrivant souvent de longues lettres dans ce style aussi doux que le miel. Informez-nous d'une manière précise de votre état de santé. Même au milieu de ce désert, et assiégé de tant de douleurs, nous ne cessons cependant de nous inquiéter à votre sujet, et chaque jour nous demandons comment vous vous portez. Ecrivez-nous donc; c'est de votre bienveillance que nous voulons apprendre que vous vous portez bien, et non par une autre voie. Nous serons au comble de nos vœux, si nous recevons une lettre qui nous donne cette heureuse nouvelle.

LETTRE XLII.

Cucuse, 404.

A CANDIDIEN.

Une grande distance nous sépare et depuis bien longtemps. Que de causes de souffrances pour moi! Je vis dans un désert affreux, sans cesse assiégé, sans cesse entouré d'embûches, sans cesse inquiété par les incursions des brigands, et de plus, en proie à la maladie. Rien de tout cela pourtant n'affaiblit mon amour pour vous; au contraire, il conserve toute son énergie et toute sa force, et quelque part que nous soyons, nous vous avons présent à l'esprit et à la pensée; nous ne vous oublierons jamais. Oui, la noblesse de votre âme, sa sincérité, la fermeté et la constance de votre charité et de votre bienveillance demeureront gravées dans notre cœur. Telle est ici notre vie; c'est pour nous une très-grande consolation que le souvenir de vos vertus. Ecrivez-nous de temps en temps, admirable et magnanime seigneur, et donnez-nous des nouvelles de votre santé. Vous savez combien elle nous intéresse, et combien nous souhaitons d'en être informé. Vous nous procurerez un double plaisir, celui de recevoir votre lettre, et celui d'apprendre que vous vous portez bien.

LETTRE XLIII.

Cucuse, 405.

A BASSIANA.

Vous avez trop longtemps gardé le silence. Car le vénérable et pieux diacre Théodote pouvait vous dire quels étaient ceux qui venaient ici. Nous n'en concluons point cependant que votre affection pour nous se soit affaiblie. Nous la connaissons trop bien; nous savons combien elle est vive, sincère, inébranlable. Aussi, que vous nous écriviez ou que vous gardiez le silence, nos dispositions à votre égard restent les mêmes, et nous ne pouvons douter de la sincérité de votre bienveillance. Toutefois, écrivez-nous souvent pour nous donner de vos nouvelles et des nouvelles de toute votre maison. Puissent-elles nous apprendre ce que nous désirons savoir. Votre société, vous en êtes persuadée, nous est très-chère. Ainsi donc, très-pieuse et très-noble dame, accordez-nous cette faveur. Vous le pouvez facilement; ce n'est pas trop exiger de vous, et, dans le désert où nous sommes, nous éprouverons une grande consolation.

—

LETTRE XLIV.

Cucuse, 405.

AU DIACRE THÉODOSE.

Je sais bien que vous ne nous écririez pas, si vous pouviez venir vous-même. Mais vous mettriez tout de côté pour venir ici, sans la mauvaise saison, la triste situation des affaires, et la solitude de jour en jour plus affreuse qui règne en ces lieux. Je n'ai pas besoin que vous me le disiez. L'amour que vous avez pour moi m'en est un sûr garant. Quand même vous ne m'en auriez pas fait souvenir, j'aurais écrit à tout le monde. Nous n'en avons pas moins admiré votre affection, qui vous a porté à nous donner ce conseil dans votre dernière lettre. C'est le conseil d'une âme vivement inquiète à notre sujet et toute pleine d'une affection sincère. Aussi n'ai-je oublié personne; j'avais écrit la veille à la pieuse Cartérie, et j'ai appris qu'elle n'était plus chez elle; mais qu'elle venait d'entreprendre un long voyage. Si nos lettres peuvent lui être transmises, je m'en remets sur vous de ce soin; si c'est chose impossible, allez du moins trouver le noble et vénéré Marcellien, et dites-lui de m'excuser auprès d'elle, s'il lui écrit. Qu'elle sache bien que mon silence ne vient point de la négligence, mais de son absence prolongée; que cette absence seule m'a empêché de lui écrire fréquemment.

—

LETTRE XLV.

De 404 à 407.

AU PRÊTRE SYMMAQUE.

Est-il étonnant d'être accablé de douleurs, quand on marche dans la voie étroite? La vertu de sa nature amène les fatigues, les sueurs, les embûches et les périls. Voilà ce que l'on rencontre sur le chemin; mais viennent ensuite les couronnes, les palmes, les biens mystérieux de l'éternité. Consolez-vous par cette pensée; ici-bas les biens et les maux s'écoulent avec la vie, ils finissent avec elle. Ne vous laissez donc ni enfler par les uns, ni abattre par les autres. Un habile pilote ne se néglige point, quand la mer est calme, il ne se trouble point non plus au fort de la tempête. Ce sont là vos sentiments, trouvez-y de quoi vous consoler, et vous soutenir dans votre affliction; et donnez-nous de bonnes nouvelles de votre santé. Car si nous sommes loin l'un de l'autre, et depuis si longtemps, la charité nous rassemble. Elle nous suivra partout, toujours énergique; car telle est la nature de cette affection.

—

LETTRE XLVI.

De 404 à 407.

A RUFFIN.

J'aurais voulu vous écrire plus souvent, très-pieux et très-vénéré seigneur, parce que je vous aime d'un bien vif amour; vous le savez bien. Il dépend de nous de vous aimer, il ne dépend pas de nous de vous écrire. Oui, nous sommes libre de vous aimer; nous ne

sommes pas libre de vous écrire, tant à cause des chemins si difficiles, qu'à cause de la saison où nous sommes. Nous ne cessons de vous aimer, il ne nous est pas toujours permis de vous écrire. Que dis-je ? mais nous vous écrivons sans cesse, non pas, il est vrai, avec de l'encre et du papier, mais par notre volonté et notre cœur; c'est le propre du véritable amour.

LETTRE XLVII.

Cucuse, 405.

A NAMŒA.

Pourquoi chercher une excuse dans un acte que nous aimons à louer et à célébrer? Nous vous savons gré de nous avoir écrit; mais nous pourrions vous reprocher de l'avoir fait un peu tard. Si vous croyez avoir fait preuve de hardiesse en nous écrivant, oubliez ce mérite, et songez à vous disculper du retard que vous y avez mis. Car plus vous nous direz que vous nous aimez, loin de nous, comme près de nous, plus votre faute sera grave. Si vous nous aimiez, comme tant d'autres nous aiment, votre silence ne nous eût point surpris. Mais quand vous protestez de la sincérité et de la vivacité de votre affection, quand vous nous dites que le mauvais état des chemins, que la crainte des brigands ne vous eût pas empêché de venir nous voir, que la maladie seule s'y est opposée, vous n'avez plus qu'un moyen de nous satisfaire, c'est de nous écrire un millier de lettres pour expier votre faute; faites-le donc, et nous ne vous demanderons plus rien. Cette lettre si tardive que nous venons de recevoir, par la vive affection qu'elle respirait, a payé la dette du passé. Que les autres n'imitent point la lenteur de celle-ci. Nous serons convaincu que ce n'est point la paresse, mais une crainte sans fondement, comme vous le dites, qui l'a retardée, si les autres nous arrivent promptement et fréquemment.

LETTRE XLVIII.

A ARABIUS.

Je sais quelle est votre affection pour moi, combien elle est sincère, vive et persévérante; je sais que ni les embarras, ni les soucis, ni l'adversité, ni le temps, ni la distance ne pourront l'affaiblir. C'est pourquoi je désire recevoir souvent de vos lettres et apprendre que vous vous portez bien. Si vous voyez dans ces paroles quelque reproche, ne croyez pas que nous vous accusions de négligence; nous demandons seulement que vous nous écriviez souvent des lettres semblables à la précédente. Faites-nous ce plaisir, très-noble et très-vénéré seigneur. Rien de plus aisé pour vous; rien ne peut nous être plus agréable dans le désert où nous sommes.

LETTRE XLIX.

Probablement 405.

A ALPHIUS.

J'aurais voulu vous écrire plus souvent; mais le manque de messagers ne m'a point permis de réaliser ce désir. La solitude de ce lieu, la crainte des Isauriens, la rigueur de l'hiver n'engagent guère à venir souvent dans ce pays. Néanmoins, soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, nos dispositions envers vous ne changent point; oui, nous savons quel est votre zèle pour les intérêts de votre âme, quel est votre empressement pour tous ceux qui vivent dans la piété, avec quelle ardeur vous vous acquittez de cette noble tâche. Donnez-nous donc souvent, noble et vénéré seigneur, des nouvelles de votre santé, et de la santé de toute votre maison. Ainsi, même dans ce désert, vous nous ferez éprouver une vive joie.

LETTRE L.

Cucuse, 404.

A DIOGÈNE.

Nous savions la sincérité de l'affection que vous nous portez; elle nous est encore mieux connue aujourd'hui que, au sein d'une si violente tempête, vous vous êtes montré plus empressé, plus affectueux que jamais. Nous vous admirons donc, et nous ne cessons de vous bénir. Sans doute vous recevrez une ineffable

récompense de ce Dieu qui rend au centuple tout le bien que l'on fait par ses actions ou par ses paroles. Nous aussi, nous vous récompensons comme nous pouvons, en vous admirant, en vous louant, en vous félicitant sans cesse, en vous aimant, en vous vénérant, en vous portant continuellement dans notre pensée, en nous tenant uni à vous par le lien si fort de l'affection. Que nous soyons du nombre de ceux qui vous aiment le plus vivement, vous n'en doutez pas, très-pieux et très-vénéré seigneur; aussi ne soyez pas mécontent de nous, à l'occasion de ces présents que vous nous avez envoyés. Nous en avons exprimé, nous en avons recueilli tout l'honneur qu'ils contenaient, et nous vous les avons renvoyés, non par mépris ni par défiance, mais parce que nous n'en avons aucun besoin. Nous avons tenu la même conduite à l'égard de beaucoup d'autres. Beaucoup d'autres, en effet, non moins nobles que vous, non moins remplis d'amour à notre égard, comme vous pouvez le savoir, nous ont fait parvenir aussi quelques présents, et auprès d'eux, il nous a suffi des excuses que nous vous présentons en ce moment. Si nous nous trouvions dans le besoin, c'est avec la plus grande liberté que nous vous demanderions quelque secours, comme si vos biens étaient les nôtres. Reprenez donc aujourd'hui vos présents, gardez-les avec soin, afin que, dans l'occasion, nous puissions vous les redemander en toute liberté.

—

LETTRE LI.

Cucuse, 405.

AU MÊME.

Après vous avoir écrit une première lettre, j'ai vu le vénérable et pieux Aphraate, qui nous est si étroitement uni. Il ne voulait point nous quitter, il nous menaçait même de ne vouloir pas recevoir nos lettres, si nous ne consentions à accepter vos présents. Nous avons mis à cette affaire un sceau qui vous réjouira, nous n'en doutons point, et que vous agréerez certainement. Quand il vous aura fait part de mon dessein, chargez-le lui-même de le mettre à exécution. Vous n'ignorez pas tout l'avantage que la Phénicie retirera de sa présence et de votre libéralité. Vous serez doublement récompensé, et pour vous être montré si généreux à l'égard de ceux qui évangélisent les gentils de ce pays, et pour leur avoir envoyé un tel homme en vue de les consoler; maintenant surtout, qu'ils sont en face de tant de difficultés et en butte à tant d'attaques. Considérez la grandeur de cette action, n'apportez pas de délai à son départ; qu'il se mette en route immédiatement. C'est ainsi, très-vénéré seigneur, c'est par ce noble empressement, que vous vous ménagerez de grandes récompenses auprès du Dieu miséricordieux.

—

LETTRE LII.

Ecrite, à ce que l'on pense, à Cucuse, 404.

A ADOLIE.

Nous avons appris que vous avez fait une fort dangereuse maladie, et que vous avez été sur le point de mourir, mais nous savons aussi que vous allez mieux, et que désormais hors de danger, vous êtes en voie de recouvrer la santé. Votre lettre n'en parle pas; c'est par d'autres que je l'ai su; j'aurais voulu l'apprendre de vous-même. Il suffit d'ailleurs, pour nous consoler, que vous ayez échappé à cette maladie. Toutefois, nous ne sommes pas content de votre long silence. Nous voudrions, vous le savez bien, vous voir ici de nos yeux. Sans la maladie, rien ne s'y opposait; car l'hiver de ce pays ressemble assez à un doux printemps, et l'Arménie n'est pas inquiétée par les Isauriens. Cependant nous ne voulons pas vous contraindre, vous forcer à venir ici malgré vous. Mais ni la crainte des Isauriens, ni la rigueur de l'hiver, ni la difficulté des chemins, ne peuvent vous empêcher de nous écrire, et c'est ce que nous vous demandons. Vous nous portez une vive, une sincère affection; écrivez-nous donc bien souvent. Si vous nous informez souvent de votre santé, de la joie de votre âme, ce sera pour nous une grande consolation. Puisque vous savez tout le plaisir que vous nous causerez, n'hésitez donc pas à nous écrire souvent. Vous savez combien nous vous chérissons, et quel intérêt vous nous avez toujours inspiré.

LETTRE LIII.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE NICOLAS.

Vous nous avez rendu le courage et nous avez rempli de joie, en nous mandant que vous vous occupez beaucoup de la Phénicie, malgré la distance qui vous en sépare, et que par vos lettres vous exhortez à la piété ceux de ce pays. C'est un zèle vraiment apostolique que vous avez déployé. Aussi ne cessons-nous de vous admirer et de vous féliciter, d'y avoir envoyé des moines, et de ne les avoir pas rappelés, malgré les difficultés de leur situation, bien mieux, de les avoir obligés à y demeurer. Ainsi, vous avez rempli le devoir d'un bon pilote et d'un bon médecin. Plus les flots se soulèvent, plus le pilote montre d'activité; plus la fièvre brûle le malade, plus le médecin déploie de science et d'habileté. Vous aussi, noble et pieux seigneur, vous avez agi comme il convenait à votre vertu. Quand vous avez vu l'état des affaires empirer, le trouble s'élever partout, vous n'avez pas permis à ceux que vous avez envoyés, d'abandonner leur poste, vous leur avez enjoint d'y rester, et d'y remplir leur mission. Ne vous lassez point d'en agir de la sorte, et dès qu'il sera guéri, et que la santé lui sera rendue, envoyez-y, je vous prie, le vénérable prêtre Géronce. Nous souhaitons beaucoup de le voir ici, près de nous : cependant, comme les affaires de ce pays demandent de la promptitude et une grande vigilance, il ne faut point consacrer trop de temps au voyage, il faut faire en sorte que l'hiver ne le surprenne point et ne retarde pas son arrivée en Phénicie. C'est pourquoi, dès qu'il sera guéri, il faut le presser de se mettre en route. Donnez-lui pour compagnon de voyage le prêtre Jean, cet homme si doux et qui m'est si cher. Vous le savez, les affaires de la Phénicie ont d'autant plus besoin qu'on s'en occupe, que le mal s'y est accru davantage. Songez à tout cela, songez à l'importance du salut éternel, songez aux heureux résultats que vous avez obtenus par votre zèle et votre vigilance, et soit par vous-même, soit par d'autres que vous pourrez trouver, assurez la durée des réformes accomplies, faites-en de plus belles encore. Vous ne nous avez pas fait moins de plaisir que ceux qui sont venus nous visiter; vous y êtes venu par l'intention et par la volonté. Bien que loin de vous par le corps, nous vous voyons chaque jour par les yeux de la charité, et vous êtes partout présent à notre pensée. Peut-être pourrons-nous un jour nous voir, si les circonstances le permettent. Car, dans l'état où sont les affaires, malgré notre vif désir de vous voir et de vous serrer dans nos bras, nous vous croyons nécessaire où vous êtes. Nous sommes sûr que vous ne négligerez rien pour remplir la Phénicie d'hommes généreux, pour exciter de plus en plus ceux qui s'y trouvent, à ne pas abandonner ce qu'ils ont entrepris; cherchez d'autres auxiliaires autour de vous, et hâtez-vous de les envoyer. Procurez ainsi les plus grands avantages, et à ceux qui vivent près de vous, et à ceux qui sont loin de vous; imitez en cela les parfums qui répandent leur odeur non-seulement dans le lieu qu'ils occupent, mais qui embaument au loin les airs.

LETTRE LIV.

Cucuse, 405.

AU PRÊTRE GÉRONCE.

Je vous ai déjà adressé une lettre, vous croyant en Phénicie. Je vous écris aujourd'hui ce que je vous écrivais alors. Il ne vous faut rien négliger, il vous faut tout endurer pour ne pas laisser stérile ce champ que vous cultivez, pour ne pas laisser périr le bien que vous avez fait. Voyez les bergers : quand un animal menace le troupeau, ils redoublent de zèle et de vigilance; ils s'arment d'une fronde, ils mettent tout en œuvre pour l'éloigner. Jacob, chargé de garder un troupeau de brebis, passa quatorze ans à souffrir le chaud et le froid, à veiller des nuits entières, et il s'acquittait des devoirs d'un vil mercenaire : que ne doivent donc pas faire et souffrir ceux qui sont préposés à la garde de ces brebis douées de raison, pour empêcher qu'une seule ne se perde? Je vous en conjure donc : plus la tempête a de violence, plus le mal s'accroît, plus les obstacles s'amoncellent, plus les ennemis sont nombreux, plus aussi vous devez montrer de vigilance et exhorter les autres à partager ce soin avec vous et à presser leur départ pour la Phé-

nicie. Vous serez magnifiquement récompensé pour avoir entrepris un tel voyage ; à plus forte raison, vos œuvres et votre ardeur vous mériteront de glorieuses récompenses. Oui, il vaut mieux pour vous, il vous est plus avantageux de vous exiler ainsi, que de rester dans votre pays. En Phénicie, vous trouverez ce que vous avez maintenant, le jeûne, les veilles et les autres exercices de la piété chrétienne. Mais dans votre pays, vous ne pouvez trouver les mêmes avantages que dans la Phénicie, c'est-à-dire le salut de tant d'âmes, la récompense que méritent de nombreux dangers, et le zèle ardent de l'Apôtre. A la pensée des couronnes que vous allez conquérir, ne différez point, ne remettez point; au contraire, dès que vous serez guéri, hâtez-vous de partir, sans vous inquiéter de ce qui vous sera nécessaire. J'ai chargé le pieux et vénéré prêtre Constantius de ne rien épargner pour vous, de vous fournir, avec plus d'abondance même que par le passé, tout ce dont vous aurez besoin pour vos maisons et pour venir en aide à vos frères. Puisque vous pouvez compter sur de telles ressources, et que vous ferez une chose si agréable à Dieu, bannissez toute hésitation, partez au plus vite, et écrivez-nous de la Phénicie : ce sera pour nous dans ce désert une grande consolation. Si en effet nous apprenons que vous êtes parti avec ces dispositions, prêt à faire et à souffrir toutes choses pour le salut des âmes, nous en éprouverons tant de joie, que nous ne croirons plus habiter un désert. Nous souhaitons vivement de vous voir ici; mais votre présence en Phénicie est plus nécessaire qu'ici, et il serait à craindre que l'hiver ne vous empêchât d'y arriver. C'est pourquoi nous vous pressons, nous vous conjurons de partir sur-le-champ.

LETTRE LV.

Cucuse, 405.

AUX PRÊTRES SIMÉON ET MARIS, ET AUX MOINES D'APAMÉE.

Nous sommes bien loin de vous, nous vivons dans un affreux désert : cependant votre vertu, votre sagesse qui éclaire de ses lumières tous ceux qui vous approchent, nous ont rempli d'affection pour vous. La rigueur de l'hiver, la longueur du chemin, ne nous permettent point de jouir de votre présence; et c'est pourquoi nous nous empressons d'aller vous trouver par nos lettres, vous demandant d'adresser à Dieu de ferventes prières pour obtenir de lui la fin des maux qui remplissent l'univers. Excitez aussi les autres à prier avec une sainte ardeur, et donnez-nous le plus souvent que vous pourrez des nouvelles de votre santé. Même loin de vous, relégué aux extrémités du monde, ce sera pour nous une grande joie que d'apprendre que vous vous portez bien. Nous avons été très-heureux de savoir que le prêtre Jean, cet homme si doux et qui nous est si cher, se soit résolu, dans des circonstances si difficiles, à partir pour la Phénicie. Je vous en conjure, pénétrez-vous bien de la grandeur d'une telle action; et si vous trouvez des hommes généreux, qui veulent bien lui prêter leur concours pour de si grandes choses, empressez-vous de les envoyer, et songez aux magnifiques récompenses que vous leur ménagerez.

LETTRE LVI.

Cucuse, 405.

AUX MOINES ROMULUS ET BYZUS.

Je voudrais que vous vinssiez ici, je voudrais vous voir de mes yeux. Ce que j'ai entendu dire de votre piété m'a rempli d'amour pour vous, et je vous contemple par les yeux de la charité. Puisque la distance, la rigueur de la saison, la crainte des Isauriens vous empêchent de venir, j'ai hâte de vous entretenir par une lettre et de vous faire connaître mes dispositions à votre égard : on peut aimer ceux même qui sont éloignés et que l'on n'a jamais vus. Telle est, en effet, la puissance de la charité : ni la distance ne peut la détruire, ni le temps ne peut l'affaiblir, ni l'épreuve n'en peut triompher; c'est elle au contraire qui triomphe de tout cela, en s'élevant à des hauteurs vraiment sublimes. Aussi nos bonnes dispositions envers vous ne permettent pas à notre affection de se refroidir ; mais nous vous écrivons et nous vous prions de nous donner des nouvelles de votre santé. Ainsi, même dans le désert où nous vivons, nous ressentirons une grande joie, en apprenant que vous vous portez bien, vous qui êtes entrés dans la voie étroite et resserrée.

LETTRE LVII.

Cucuse, 404.

A ADOLIE.

Bien que vous nous écriviez rarement, nous ne cesserons cependant pas de vous écrire, chaque fois que nous rencontrerons des voyageurs qui se rendent dans votre pays. Nous voudrions vous voir ici de nos yeux, nous le désirons vivement. Mais il vous semble impossible de venir, bien qu'il n'y ait plus lieu de redouter les Isauriens ; et c'est pourquoi nous ne cessons de nous donner cette consolation de vous écrire, consolation pour nous toujours si grande... Oui, chaque fois que nous rencontrons un messager, nous éprouvons une vive joie de vous adresser une lettre. Vous en êtes bien persuadée, dame très-pieuse et très-vénérée ; empressez-vous donc, vous aussi, de nous écrire souvent pour nous informer de votre santé, et du calme dont vous jouissez. Nous ne vous blâmons point de n'être pas venue : ce voyage vous a paru si difficile à réaliser ! mais nous vous reprochons d'avoir si longtemps gardé le silence, car nous désirons vivement savoir comment vous vous portez, vous et toute votre famille.

LETTRE LVIII.

De 404 à 407.

AU DUC THÉODOSE.

Vos lettres ont la douceur du miel ; que dis-je? elles sont plus douces que le miel. Le miel, pour ceux qui y sont habitués, perd de sa douceur : la satiété l'empêche d'être aussi agréable. Mais quand vous nous donnez de bonnes nouvelles de votre santé, vos lettres, loin de produire cet effet, augmentent au contraire la joie causée par les précédentes. Vous avez couvert notre lettre de vos baisers, dites-vous ; pour moi, c'est vous-même, vous, l'auteur de cette lettre, que j'ai embrassé, c'est à votre cou que je me suis suspendu, c'est votre tête chérie que j'ai inondée de mes baisers. Que de joie j'ai éprouvée ! Il me semblait, non pas lire votre lettre, mais vous voir et converser avec vous. Telle a été la puissance de cette lettre que vous m'avez adressée. C'est là en effet la nature de la véritable affection : elle s'épanche dans une lettre, et il semble que la source même de la lettre est présente sous les yeux ; c'est ce que nous avons éprouvé. Ni le temps, ni la distance, ni les circonstances difficiles, rien en un mot, n'a pu nous priver de ce bonheur. Ainsi donc, seigneur très-vénéré, informez-nous souvent de votre santé, de celle de votre maison, du contentement de votre âme. Vous savez quel intérêt nous prenons à tout cela.

LETTRE LIX.

Cucuse, 405.

AU DIACRE THÉODOTE.

Vous nous avez oublié bien vite, et à ce chagrin que nous a causé votre départ, vous en ajoutez un autre par votre silence prolongé. Vous ne pouvez prétexter que vous êtes parti depuis trop peu de temps : il y a bien assez longtemps en effet pour qu'un voyageur ait pu venir jusqu'ici. Nous ne voulons pas non plus que vous alléguiez la crainte des Isauriens : nous vous aimons trop pour vous supposer un pareil prétexte. Depuis que vous êtes parti, en effet, que de gens sont venus dans ce pays ! Quelle est donc la cause de votre silence ? C'est la négligence et la paresse. Nous voulons cependant bien vous pardonner, pourvu qu'à l'avenir vous répariez votre faute en nous écrivant fréquemment. Vous savez combien vous nous ferez plaisir en nous disant souvent que vous vous portez bien.

LETTRE LX.

Cucuse, 404.

A CHALCIDIE ET A ASYNCRITIE.

Je ne l'ignore pas, ces épreuves qui sont venues fondre successivement sur ce prêtre si pieux et si vénéré, ont porté le trouble dans votre âme. Ne vous troublez point cependant. Quand on souffre pour Dieu, plus on souffre, plus aussi on remporte de couronnes. Consolez-vous donc, supportez avec générosité tous ces revers ; rendez grâces à Dieu, et louez-le dans

cette circonstance. Ainsi partagerez-vous les récompenses et les couronnes qui lui sont réservées si vous savez souffrir vous-mêmes avec générosité et avec résignation. Vous le savez, la vie présente est un chemin : tout y est éphémère, la joie comme la douleur, et c'est par les tribulations que nous entrerons un jour dans le royaume des cieux ; elle est étroite, elle est resserrée, la voie qui conduit à la vie. Cette pensée et la présence du saint prêtre devront vous consoler ; vous dissiperez ce nuage de tristesse, et vous vous réjouirez de toutes ses souffrances. Il en retirera une récompense ineffable et sans aucun mélange d'amertume.

LETTRE LXI.

406.

A L'EX-CONSULAIRE THÉODOTE.

Un père doit non-seulement ne pas craindre de voir son fils pratiquer la véritable sagesse, il doit encore l'en féliciter et ne rien négliger pour qu'il en atteigne la perfection. Non-seulement il ne doit point s'affliger de le savoir loin de sa patrie, de sa maison, de ses yeux, mais le croire d'autant plus près de lui qu'il fait de plus rapides progrès dans la vertu. C'est pourquoi nous vous remercions, nous vous admirons de nous avoir fait un si beau présent en nous donnant votre fils, sans parler des autres présents par lesquels vous avez daigné nous honorer. Pour nous, tout en acceptant l'honneur qui nous revient de ces dons, nous vous renvoyons les objets que vous nous adressez. Ce n'est point par mépris ; vous nous portez trop d'affection. Mais ces objets sont pour nous un superflu dont nous pouvons aisément nous passer. Sans doute nous aurions vivement désiré garder près de nous cet excellent lecteur, votre fils Théodote ; mais ici on n'entend parler que de meurtres, de troubles, de sang répandu et d'incendies. Les Isauriens mettent tout à feu et à sang, et nous changeons de lieu tous les jours. Nous avons donc cru nécessaire de le renvoyer, en recommandant à notre pieux seigneur, le diacre Théodote, de prendre bien soin de lui, et de l'entourer de toute sa sollicitude. Travaillez de votre côté à procurer cette attention à votre fils ; vous nous louerez de ce conseil, et vous nous saurez gré de vous l'avoir donné.

LETTRE LXII.

Cucuse, 405.

AUX PRÊTRES D'ANTIOCHE, CASTUS, DIOPHANTE, VALÉRIUS ET CYRIAQUE.

Je regrette vivement que mon pieux et vénéré seigneur, le prêtre Constantius m'ait quitté, mais aussi je me réjouis qu'il soit retourné près de vous ; et cette joie est d'autant plus vive que j'éprouve plus de chagrin de ne l'avoir plus auprès de moi. Il abordera, je le sais, à un port sans orage, au port de votre charité. Les vents mugiraient-ils autour de vous, les flots se soulèveraient-ils avec violence, que votre courage, votre charité, votre affection toujours invariable vous feraient demeurer calmes au sein de la tempête. Quand vous le posséderez, ne le laissez manquer de rien, je vous en prie. Vous n'ignorez pas quelle récompense vous mériterez par vos bons offices, envers un homme si injustement maltraité. Ce que nous vous demandons, c'est qu'il ne soit pas iniquement tourmenté, traîné sans raison çà et là, cité devant les tribunaux pour des actes dignes d'être célébrés et récompensés. Voilà ce que nous demandons pour lui ; maintenant nous vous demandons pour nous, que vous nous écriviez fréquemment, et que vous nous informiez de l'état de votre santé. Si une longue distance nous sépare, cependant vous êtes sans cesse présents à notre pensée, nous sommes sans cesse au milieu de vous. La charité produit cet effet chez ceux qui savent aimer véritablement. Vous n'en doutez pas, vous qui nous aimez d'une affection si sincère.

LETTRE LXIII.

De 404 à 407.

A TRANQUILLINUS.

Le temps emporte toutes choses ; tout s'use et vieillit, les corps, les maisons, les prairies, les jardins, tout ce que produit la terre. La charité seule ne vieillit pas ; le temps ne peut la flétrir, ni la mort l'interrompre. Et c'est pourquoi, bien que nous soyons loin de vous depuis si longtemps, nous continuons à vous aimer d'une si vive affection. Aujourd'hui

nous vous la témoignons par nos paroles; mais elle règne toujours dans notre cœur. C'est la raison qui nous porte à vous écrire si souvent. Mais nous voudrions aussi que vous nous donniez des nouvelles de votre santé : vous savez combien nous nous y intéressons. Si donc vous le pouvez, si vous trouvez un messager qui puisse nous apporter une lettre, écrivez-nous, comme c'est votre devoir; le porteur de cette lettre dira à votre charité si ardente, si sincère, ce que nous faisons, ce qui se passe en Arménie et en Thrace.

LETTRE LXIV.

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE.

Sopater, préfet de cette Arménie où nous sommes confiné, l'administre comme un père, et nous rend plus de services qu'on ne pourrait en exiger d'un père. Désireux de lui témoigner ma reconnaissance, je crois avoir trouvé pour cela le meilleur moyen, votre cœur lui-même, par l'entremise duquel je veux lui rendre grâces. Comment cela? Son fils est chez vous depuis longtemps déjà : il y est allé pour des renseignements. Si vous vous empressez de le voir, si vous l'entourez de votre affection, si vous voulez lui accorder quelque bienfait, nous nous serons pleinement acquitté envers son père. Faites-le donc, et mettez-le en relation avec les magistrats, avec vos amis, avec ceux qui peuvent lui rendre le séjour en pays étranger plus agréable même que le séjour de la patrie. Ainsi vous lui ferez plaisir, et à moi et à vous-même; vous aiderez, dans la personne de son fils, un homme de bien, un homme miséricordieux et plein de charité pour les pauvres.

LETTRE LXV.

Cucuse, probablement 404.

A MARCIEN ET MARCELLIN.

Vous êtes plongés dans un profond chagrin, me dites-vous; mais vous avez pour vous consoler la sagesse et l'élévation de votre âme, l'invariable fermeté de votre affection. L'homme qui vit dans le luxe et la mollesse, ne peut trouver le calme même au sein du bonheur; au contraire, l'homme ferme, énergique, plein de vigilance, loin d'être ébranlé par la tempête, n'en est rendu que plus admirable et plus illustre. L'épreuve n'a-t-elle pas, en effet, le privilége de mériter de grandes récompenses, de brillantes couronnes, à celui qui sait la supporter avec courage? Vous le savez, nobles et vénérés seigneurs, et c'est pour vous, dans le malheur, une source inépuisable de consolations. Ne vous laissez donc point troubler par les maux qui surviennent, et écrivez-nous souvent. Nous voudrions vous voir et vous embrasser. Mais puisque nous ne le pouvons, et que tant d'obstacles s'y opposent, écrivez-nous de fréquentes lettres et donnez-nous des nouvelles de votre santé. Vous savez que vous nous serez agréables et que vous nous comblerez de joie.

LETTRE LXVI.

AUX PRÊTRES D'ANTIOCHE, CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE.

Vous avez rarement reçu de mes lettres; et j'ai souvent, bien souvent eu la volonté de vous écrire. Ne comptez donc pas seulement les lettres que nous vous avons écrites sur le papier et avec de l'encre, mais aussi celles que nous aurions voulu vous écrire. Si telle est votre manière de compter, vous aurez reçu une infinité de lettres. Si nous ne trouvons point de messagers, ce n'est pas notre faute, mais celle des circonstances. Ainsi donc, soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, ayez toujours la même opinion de notre affection pour vous. Pour nous, quelque part que nous soyons, nous portons votre souvenir profondément gravé dans notre âme. Et maintenant nous vous savons beaucoup de gré d'avoir fait si bon accueil à cet excellent moine et d'avoir apaisé ceux qui voulaient l'inquiéter si mal à propos. Ce n'était donc point sans motif, ni pour vous flatter, que je vous disais : quand même les flots se soulèveraient de toute part contre vous, vos âmes demeureraient tranquilles. Puisque vous préservez les autres du naufrage, il faut que vous soyez vous-mêmes bien loin des tempêtes. Donnez-nous bien souvent des nouvelles de votre santé. Vous savez quel est notre désir d'en recevoir. Quand nous apprenons que vous êtes bien por-

tants, au milieu de nos tribulations, de tant de guerres et de troubles, de tant de menaces de mort, nous tressaillons d'allégresse et nous sommes inondé de consolation. Le véritable amour possède, en effet, la vertu de réjouir et de rendre heureux ceux dont les corps sont séparés par une grande distance.

—

LETTRE LXVII.

Arabisse, en 406, à ce que l'on croit.

AU DIACRE THÉODOTE.

Pour vous du moins, très-pieux et très-vénéré seigneur, vous êtes à l'abri des maux qui accablent l'Arménie ; nous, sans parler de ces troubles, de ces meurtres journaliers dont nous sommes témoin, nous souffrons beaucoup d'être séparé d'un homme si doux et qui nous porte une affection si vive et si sincère. Ce qui met le comble à notre chagrin, c'est votre silence prolongé. Depuis votre départ, en effet, vous ne nous avez écrit que deux fois seulement. Ce n'est point pour vous le reprocher que je le rappelle ; c'est à cause du chagrin que j'éprouve. Tout le monde sait bien que ces chemins sont fermés aux voyageurs. C'est une excuse pour vous, mais ce ne saurait être pour nous une consolation ; au contraire, notre peine redouble, quand nous nous voyons privé de l'unique chose qui pouvait nous consoler de votre départ et de votre absence. C'est un embarras d'où il nous est impossible de sortir pour le moment ; chaque jour le danger s'accroît. Cherchez donc à diminuer cette tristesse que votre long silence a produite dans mon âme, en ne cessant de vous souvenir de moi, en m'écrivant de plus longues lettres, quand vous le pourrez, en me donnant beaucoup de détails sur votre santé, sur la tranquillité et la sécurité de votre âme. Ainsi vous pourrez suppléer au nombre des lettres par leur étendue.

—

LETTRE LXVIII.

Arabisse, 406.

AU MÊME.

Vous nous avez témoigné toute l'ardeur, toute la vivacité de votre amour. Après avoir lu votre première lettre, nous avons reçu la seconde, toutes les deux le même jour, et nous en avons éprouvé beaucoup de joie. La seconde avait quelque chose de plus que la première : ce n'était pas seulement votre parole, c'était votre écriture. Pour nous, quel surcroît de bonheur ! nous y avons trouvé non-seulement l'image de votre âme, mais encore celle de votre main. Faites souvent de même, et donnez-nous souvent cette consolation, que vous vous êtes plu à nous donner alors. Nous n'osons plus vous presser de venir ici : l'Arménie est tellement désolée ! une autre tempête vient de s'élever dans son sein. Quelque part que l'on aille, on y voit des torrents de sang, des monceaux de cadavres, des maisons en ruine, des villes saccagées. Pour nous, qui semblons être à l'abri du danger, renfermé que nous sommes dans ce château, comme dans une horrible prison, cependant, la crainte où nous vivons perpétuellement, ces nouvelles qui nous apprennent chaque jour de nouveaux meurtres, cette continuelle attente de l'invasion des Isauriens, enfin la faiblesse de notre corps, faiblesse qui ne cesse de nous faire souffrir, nous empêchent d'être tranquille et sans inquiétudes. Cependant, même au milieu de ces calamités, c'est pour nous une grande consolation de recevoir des lettres qui nous informent du bon état de votre santé.

—

LETTRE LXIX.

Arabisse, 406.

AU PRÊTRE NICOLAS.

C'est la preuve d'une ardente et sincère affection, que cette préoccupation au sujet de notre santé, malgré la distance qui nous sépare. Dernièrement, au milieu même de l'hiver, nous changions à chaque instant de demeure, et nous habitions tour à tour des villes, des vallées sauvages et des forêts ; c'étaient les Isauriens qui nous chassaient ainsi de pays en pays. Enfin leurs ravages ont cessé, et voici qu'abandonnant le désert, nous nous sommes réfugié à Arabisse. Nous trouvons plus de sûreté dans la forteresse de cette ville que partout ailleurs : nous ne restons pas dans la ville même, mais bien dans le château ; c'est un logement plus affreux qu'une prison. Non-seulement en effet, nous avons pour ainsi dire,

chaque jour la mort à nos portes, car les Isauriens portent partout le ravage, mettent tout à feu et à sang, et renversent les édifices; mais encore le peu d'étendue de cette contrée, et la multitude de ceux qui se retirent dans Arabisse nous font craindre une famine. De plus l'hiver et ces courses perpétuelles nous ont rendu malade, et si la violence de la maladie a cédé, nous en avons cependant encore les restes. Ce qui nous console au milieu de tant de maux et d'ennuis, c'est la sincère et vive affection que vous nous portez. Puisque vos lettres ont tant de charme pour nous, daignez donc nous écrire le plus souvent que vous le pourrez. Nous sommes bien loin de vous, il est vrai; mais la charité nous unit étroitement. Nous vous savons beaucoup de gré de vous être occupé des affaires de la Phénicie, malgré les troubles au sein desquels vous êtes. S'il vous vient des nouvelles de ce pays, n'hésitez pas à nous les transmettre. Personne n'ose venir jusqu'ici, parce que tous les chemins qui y conduisent sont fermés. Si donc il est difficile de nous adresser des lettres, faites-le du moins aussi souvent qu'il vous sera possible. Dites-nous ce qui se passe en Phénicie, et donnez-nous des nouvelles de votre santé. Elle nous préoccupe vivement.

LETTRE LXX.

Arabisse, 406.

AUX PRÊTRES MOINES APHTHONIUS, THÉODOTE ET CHÉRÉAS.

Je voudrais vous voir ici : mais puisque tant d'obstacles s'y opposent, j'ose vous demander, vous supplier de me prêter le secours de vos prières, toujours si efficaces. C'est un secours que le temps ne peut affaiblir, que la distance ne peut empêcher; partout où se trouve un homme qui, comme vous, soit plein de confiance en Dieu, il lui est possible de venir puissamment en aide à ceux qui vivent loin de lui. Ne vous contentez pas de prier pour nous, donnez-nous aussi fréquemment des nouvelles de votre santé. Les flots sont de toute part soulevés contre nous, nous habitons un désert, nous sommes comme perpétuellement assiégé, sans cesse exposé aux coups des Isauriens, sans cesse menacé de mort : oui, chaque jour la mort nous menace, renfermé que nous sommes dans une forteresse semblable à une prison et épuisé de faiblesse : toutefois, malgré tant de circonstances pénibles, nous sommes consolé par votre ardente affection. Nous n'avons, il est vrai, vécu que peu de temps avec vous, mais assez pour apprécier la sincérité, la vivacité, la douceur, la fermeté, la solidité de cette affection que vous nous témoignez de loin comme de près. Aussi, bien qu'éloigné de vous et en proie à une telle affliction, nous nous reposons dans le souvenir de votre charité, comme dans un port à l'abri des orages. Votre affection, nous la regardons comme un précieux trésor. Depuis que l'hiver est passé, et que le printemps a reparu, la violence de la maladie a cessé; mais nous en avons encore les restes, qu'augmentent les troubles excités par les Isauriens. Instruits de tout cela, pensez souvent à nous, et quand vous le pourrez, écrivez-nous pour nous apprendre que vous vous portez bien.

LETTRE LXXI.

De 404 à 407.

A MALCHUS.

Ne vous laissez pas abattre, et n'imputez pas à vos péchés le décès de votre bienheureuse fille. Elle vient d'aborder à un port calme et sûr, elle vient d'entrer dans cette vie qui n'aura pas de fin; arrachée aux flots de la vie présente, la voilà désormais debout sur le roc, et tous les biens qu'elle a recueillis, sont comme renfermés dans un trésor à l'abri de tout danger. Réjouissez-vous donc, tressaillez d'allégresse, soyez heureux, d'avoir offert au souverain Maître du monde l'âme de votre fille, comme un laboureur, un fruit bien mûr. Tel est le remède que vous devez employer, vous et votre vénérable épouse, sa mère, pour accroître la récompense que vous avez déjà méritée. L'excellente éducation que vous lui avez donnée, la résignation avec laquelle vous avez supporté sa mort, si belle et si touchante, vous obtiendront les plus magnifiques récompenses.

LETTRE LXXII.

Cucuse, 404.

A ALPHIUS.

Malgré la distance qui nous sépare, nous nous réjouissons, nous tressaillons d'allégresse, en apprenant vos belles actions et cette grandeur d'âme que vous montrez envers tous ceux qui ont besoin de vos services. Nous voudrions vous voir de nos yeux et vous remercier de vive voix. Mais cela n'est point possible à cause des Isauriens qui ferment tous les chemins. Je sais bien que sans cela vous seriez ici, et que vous n'auriez rien négligé pour vous y rendre. Encore une fois, cela n'est point possible; et c'est pourquoi nous vous écrivons pour vous saluer et vous inviter à nous écrire chaque fois que vous le pourrez. Donnez-nous de bonnes nouvelles de votre santé et de celle de toute votre famille. Car, ici même, c'est pour nous une grande joie de recevoir de vos lettres.

LETTRE LXXIII.

Cucuse, 404.

A AGAPET.

Il y a longtemps que nous vous avons quitté, une longue distance nous sépare; mais la charité nous rapproche, nous sommes voisins l'un de l'autre, ou plutôt vous vivez dans notre pensée, et nous suivez partout où nous allons. Cette affection sincère, vive, ardente, que vous éprouvez pour nous, reste gravée profondément dans notre cœur. Nous aussi, nous ne laissons point s'affaiblir dans notre âme la bienveillance que nous vous portons : ni le temps, ni la distance ne peut la diminuer. Je vous invite donc à nous écrire aussi souvent que vous le pourrez pour nous donner des nouvelles de votre santé. Vous savez quel intérêt nous y prenons, et quelle est notre joie, quand nous recevons de vos lettres.

LETTRE LXXIV.

Cucuse, 404.

A HÉSYCHIUS.

Je désirais vous voir; et la crainte des Isauriens ne m'en aurait pas empêché, non plus que la mauvaise santé, s'il m'eût été permis d'aller où j'aurais voulu. Quant à vous, bien que vous soyez maître de vos actes, je ne vous presse pas de quitter votre demeure pour nous venir voir. Sans doute la saison le permettrait, et d'ailleurs ce voyage n'exigerait pas un temps bien considérable. Mais je n'oserais vous dire de venir, à cause des Isauriens. Je vous prie donc de me donner souvent des nouvelles de votre santé; les incursions des brigands ne peuvent en effet y mettre obstacle. Procurez-nous donc cette joie, je vous prie : cela ne vous est pas difficile, et vous nous ferez le plus grand plaisir. Vous n'ignorez pas en effet combien nous vous serons reconnaissant de cette bonté et de cette bienveillance à notre égard.

LETTRE LXXV.

Cucuse, 404.

A ARMATIUS.

Quoi donc? vous nous permettez d'exiger de vos subordonnés tout ce dont nous pouvons avoir besoin; et ce que nous désirons par-dessus tout, vous nous le refusez; vous ne nous écrivez pas, quand nous souhaitons si vivement d'avoir de vos nouvelles! Ne savez-vous pas que c'est là le désir de tous ceux qui aiment véritablement, comme c'est aussi le nôtre? Si donc vous voulez nous faire plaisir, seigneur très-vénéré, cessez, je vous en prie, d'enjoindre à vos hommes de nous obéir en ce qui regarde les besoins du corps; nous pouvons très-bien nous passer de tout ce qu'ils pourraient nous fournir. Car tout nous arrive en abondance et comme de source; mais procurez-nous vous-même ce plaisir que nous réclamons de vous; il vous suffit pour cela d'un peu d'encre et de papier. Donnez-nous, s'il vous plaît, de vos nouvelles et des nouvelles de toute votre maison. S'il eût été possible de

nous rencontrer, je vous aurais pressé de venir ici ; et je vous aurais demandé comme une grande faveur, à vous qui nous aimez tant, de vous montrer à nos regards. Puisque les Isauriens s'y opposent, consolez-nous du moins en nous écrivant ; et c'est tout ce que nous exigerons de votre part.

LETTRE LXXVI [1].

Cucuse, 404.

A CHALCIDIE.

Je souhaite fort, à la vérité, que mon seigneur le très-révérend prêtre demeure avec nous. Si, cependant, vous croyez avantageux qu'il se rende là-bas, j'aime mieux son absence et son éloignement des troubles au milieu desquels nous vivons que sa présence ici. Ne pensez donc pas qu'il y ait obstacle de notre part, si lui-même veut partir. Nous l'avons gardé jusqu'à ce jour, parce que la nature même de l'affaire ne nous paraissait pas exiger qu'il y fût, et que, d'autre part, nous aurions craint de le voir tomber entre les mains des Isauriens. Mais puisqu'il est tellement indispensable qu'il soit là-bas, nous l'exhortons à préparer son départ et nous le disposons à entreprendre ce voyage. Car, bien que séparés de corps, nous n'en serons pas moins étroitement unis par les liens de la charité. Pour ce qui vous concerne, je vous exhorte à ne point vous laisser aller au trouble au milieu des difficultés présentes. Plus les circonstances sont difficiles, plus aussi sera grand votre gain, plus seront grands le prix et la récompense que vous recevrez d'un Dieu plein d'amour pour nous, si vous supportez ce qui arrive avec courage et actions de grâces. Car, c'est ainsi que toutes ces choses deviendront plus faciles à surmonter et que le fruit acquis par votre patience sera abondant dans le ciel, en même temps que bien supérieur à toutes les souffrances endurées.

[1] Les lettres qui précèdent ont été traduites par M. l'abbé E. JOLY.

LETTRE LXXVII.

A ASYNCRITIE.

Déjà, antérieurement, j'ai fait savoir à votre révérence que nous vous comptons parmi ceux qui sont venus de cœur jusqu'ici, et maintenant nous vous répétons que vous êtes venue par l'intention et par la pensée. Car, si la faiblesse de votre corps vous a retenue au loin, aussi bien que les troubles qui ont envahi l'Arménie, nous qui connaissons vos désirs et votre volonté, nous continuons de porter le même jugement qu'auparavant sur vos dispositions. C'est pourquoi, ne négligez point de nous écrire fréquemment, de nous marquer si la maladie vous a quittée, et tout ce qui intéresse votre santé. Nous avons été fort affligé d'apprendre que vous étiez souffrante. Faites-nous donc savoir au plus vite si vous avez passé de la maladie à la santé, afin que nous soyons délivré de nos inquiétudes sur ce point.

LETTRE LXXVIII.

Cucuse, 405.

AU PRÊTRE ROMAIN.

Ce n'est pas jusque dans l'Arménie seulement, ou dans la Cappadoce, mais jusque dans les régions les plus éloignées, qu'est parvenu le bruit de la charité et de la bienveillance que vous ne cessez de témoigner à notre égard, et le retentissement en a été plus éclatant que celui de la trompette. Aussi, nous nous glorifions de cette disposition de votre piété envers nous et nous ne cessons de vous louer. Mais nous avons besoin que vous nous teniez au courant de votre santé. Car, bien que nous vivions dans ce désert où nous sommes si éloigné de vous, nous ne vous sommes pas moins uni par les liens de la charité, gardant pour votre révérence ces mêmes dispositions dont nous avons fait preuve dès le commencement, mais devenues plus vives et plus chaleureuses. A cet égard, ni le temps ni la distance n'ont pu nous rendre oublieux ; ils ont produit l'effet tout contraire. Sachant cela, très-pieux et très-révérend maître, et songeant aux plaisirs que nous causeront vos lettres fré-

quentes, écrivez-nous des nouvelles de votre santé. Mais, avant tout, souvenez-vous de nous dans vos saintes prières afin que, même séparé de vous par de si longues distances, nous ressentions ici l'effet puissant de votre participation dans nos combats.

—

LETTRE LXXIX.

Cucuse, 404 ou 405.

A GEMELLUS.

Comment se fait-il donc, lorsqu'une si grande et si illustre cité voit chacun de ses jours devenus des jours de fêtes, — car c'est ainsi que j'appelle le temps de votre magistrature, — nous seul soyons plongé dans une tristesse plus grande, causée par ce long silence dans lequel vous vous renfermez? Si quelqu'un de ceux qui appartiennent à la foule eût agi de la sorte, j'en eusse peut-être facilement trouvé la raison; mais ici je la cherche. La plupart des hommes ont coutume, lorsqu'ils parviennent à une position plus élevée, de concevoir un nouveau sentiment d'orgueil; mais pour vous, que la grandeur n'empêche point de considérer toutes choses avec philosophie, qui connaissez parfaitement la nature fragile et instable des choses humaines, qui n'êtes point déçu par le dehors et les apparences, qui jugez tout selon la réalité pure, je ne puis trouver la cause de ce silence. Car, je sais que vous nous aimez présentement autant que par le passé, plus même que par le passé. Pourquoi donc, étant ainsi disposé, êtes-vous demeuré muet pendant un temps si long? C'est ce que je ne puis dire, et mes incertitudes s'augmentent précisément en raison de cela. Donnez-moi par une lettre l'explication de cette énigme, si cette explication ne vous est pas trop difficile ou désagréable. Et, avant toute lettre de votre part, dites aux porteurs de celle-ci, je veux dire à mon maître, le prêtre très-vénérable et très-pieux, et à ceux qui l'accompagnent, ce dont nous sommes persuadé, savoir qu'il n'y a rien dans ce silence qu'on doive imputer à votre négligence. Cette parole suffira pour qu'ils soient assurés du bienveillant accueil de votre magnificence.

LETTRE LXXX.

Cucuse, 404.

A FIRMIN.

Votre manque de santé nous a causé un grand dommage, puisqu'il nous a privé de votre présence; mais il n'a eu absolument aucun pouvoir sur notre affection. Car, il vous a suffi d'être venu une fois près de nous pour nous inspirer aussitôt le plus vif attachement. C'est ce qu'il ne faut attribuer qu'à vous-même qui, dès le début, vous êtes montré si fort affectionné et l'avez été sans mesure, ne nous laissant pas même le temps de délibérer; vous à qui il a suffi de vous présenter pour nous captiver et pour nous attacher à vous par les liens les plus puissants. Nous vous écrivons donc, et nous voulons vous apprendre ce que vous désirez surtout nous entendre dire. Quelles sont ces choses que vous voulez savoir? Notre santé est bonne. Nous avons accompli notre voyage avec sécurité. Nous vivons ici dans la paix et dans le plus grand calme. Nous jouissons de la bienveillance de tous, et nous goûtons une indicible consolation. Personne ne nous suscite de troubles; nul ne soulève d'embarras. Pouvez-vous être étonné que notre séjour dans cette ville soit si tranquille, après que notre route elle-même s'est achevée si heureusement? Mais à votre tour, instruisez-nous de ce qui vous concerne, afin qu'après vous avoir réjoui par nos récits, nous nous réjouissions aussi en recevant des nouvelles de votre santé. Car, vous n'ignorez pas quel grand bonheur éprouvent ceux qui aiment lorsqu'ils peuvent apprendre quelque chose d'heureux concernant ceux qu'ils chérissent.

—

LETTRE LXXXI.

Cucuse, 404.

AU PREMIER MÉDECIN HYMNÉTIUS.

Nous ne cesserons jamais de vous louer devant tout le monde comme un homme excellent, comme le médecin le plus habile, et comme sachant aimer sincèrement. Car, toutes les fois que l'on vient à parler ici de ma mau-

vaise santé, vous vous trouvez mêlé nécessairement à nos discours, et parce que nous avons fait l'épreuve de votre science et de votre bienveillance, nous ne pouvons taire vos œuvres merveilleuses, nous nous en faisons le héraut, avec un grand plaisir pour nous-même. Vous nous avez, en effet, inspiré un tel sentiment d'amitié que, bien que nous jouissions d'une bonne santé, nous donnerions encore beaucoup pour vous attirer ici, dans le seul but de vous voir. Mais, puisque cela est impossible, tant par suite des difficultés de la route que par la crainte des Isauriens, nous ne voulons pas quant à présent insister plus longtemps sur ce point. Nous vous demandons seulement de nous écrire souvent. Vous pourrez, par vos lettres fréquentes, nous procurer la joie que nous donnerait votre présence, en les imprégnant de cette douceur du miel qui est dans vos mœurs.

—

LETTRE LXXXII.

Cucuse, 404.

A CYTHÉRIUS.

Votre présence ici, près de nous, a été courte et, cependant, l'affection que nous avons conçue pour vous est grande, forte et profonde. Pour ceux qui savent ce qu'est l'amitié vraie, il n'y a pas besoin de la longueur du temps, et il est possible d'arriver au but dans un bref délai. C'est ce qui s'est rencontré pour nous puisque nous sommes aussi amis que si nous l'étions depuis fort longtemps. C'est pour cela que nous vous écrivons ce qui nous concerne, vous faisant savoir que nous avons santé, paix et tranquillité. Nous sommes persuadé que nous vous serons agréable, en vous écrivant ces choses. En retour, nous attendons de vous des lettres qui nous apportent la même joie. Ne craignez pas de nous écrire souvent et de nous donner de bonnes nouvelles de votre santé. De la sorte, vous nous réjouirez beaucoup, nous adressant sur cette terre étrangère les nouvelles que nous désirons recevoir souvent.

LETTRE LXXXIII.

Cucuse, 404.

A LÉONTIUS.

Nous sommes exilé de votre cité, mais non de votre charité. L'une de ces choses était en notre pouvoir; il était au pouvoir d'autrui que nous pussions demeurer ou qu'il nous fallût partir. Personne ne pourra nous priver du droit d'emporter, en quelque lieu que nous allions, le miel de votre charité. Nous nourrissons notre mémoire du souvenir de votre grande âme, réunissant votre zèle affectueux, votre prudence, votre bienveillance, votre hospitalité et toutes vos diverses qualités pour en former une image qui soit celle de votre vertu. Mais, puisque vous nous avez ainsi gagné et subjugué, et que, désirant votre présence, nous ne pouvons l'obtenir en ce moment, accordez-nous la consolation de vos lettres. Car votre esprit ingénieux pourra faire que, par la fréquence de vos lettres, nous croirons éprouver la joie de votre présence.

—

LETTRE LXXXIV.

Cucuse, 404.

A FAUSTIN.

Nous sommes arrivé à Cucuse en bonne santé, — car nous commencerons cette lettre par où vous souhaitez de nous la voir commencer, — et nous avons trouvé le pays exempt de tout trouble, plein de loisirs et de paix, et personne qui nous soit ennemi ou qui gêne notre repos. Et il n'y a rien d'étonnant si notre situation est telle dans cette ville, puisque nous avons traversé la route la plus déserte, la moins sûre, la plus suspecte qui conduit en ce lieu, sans difficulté et sans terreur, jouissant d'une sécurité plus grande qu'au milieu des villes les mieux policées. Pour ces bonnes nouvelles que nous vous envoyons, donnez-nous, à titre de récompense, des lettres fréquentes concernant votre santé; car, au milieu de notre profonde tranquillité, nous nous rappelons sans cesse la noblesse de votre esprit, votre loyauté, votre haine du mal, la franchise de vos discours, enfin toutes ces vertus qui

forment comme une prairie émaillée, et nous gardons ce souvenir, le portant avec nous en quelque endroit que nous allions, animé pour vous d'une affection qui dépasse toute limite. Aussi, désirons-nous que vous veniez ici et que nous puissions vous voir; mais, puisque cela est impossible, nous tournerons d'un autre côté notre voile, en vous demandant la consolation de vos lettres. Ce sera pour notre esprit un grand soulagement, si nous recevons de vous de fréquentes lettres et de bonnes nouvelles de votre santé.

LETTRE LXXXV.

404.

A LUCIUS, ÉVÊQUE.

Bien que nous soyons séparé par de longues distances de votre piété, nous n'avons pas cependant ignoré l'aversion que vous avez montrée pour les œuvres des méchants, ni combien vous avez gémi sur ceux qui sont les auteurs de si grandes énormités et qui ont rempli la terre de tant de scandales. C'est pourquoi nous vous rendons des actions de grâces et nous ne cessons de vous féliciter et de vous glorifier, parce que, au milieu de si grandes infamies des méchants, lorsque tant d'autres se laissaient entraîner au précipice ou briser contre les écueils, vous n'avez jamais cessé de marcher dans le droit sentier, blâmant le mal qui se faisait et vous séparant de ceux qui les commettaient, ainsi qu'il était convenable. Nous vous exhortons donc à persévérer dans cette louable ardeur, et même à donner un accroissement à votre zèle; car vous savez combien est grand le salaire, quelles sont les récompenses et quelles sont les couronnes réservées à ceux qui, malgré les agitations, ont gardé la droiture et se sont efforcés de corriger les maux présents. Et, bien qu'en petit nombre, si vous avez résolu de demeurer fermes, vous vaincrez, sans nul doute, le grand nombre de ceux qui se glorifient dans leur malice. Il n'est rien de plus fort que la vertu et la disposition où vous êtes de chercher cela seul qui affermit les Eglises. Ayant donc déjà une disposition d'esprit propre à vous attirer le puissant secours de Dieu, faites encore appel à votre propre énergie, et, par la fermeté de votre sentiment, vous serez un rempart très-fort pour toutes les Eglises de la terre.

LETTRE LXXXVI.

404.

A MARÈS, ÉVÊQUE.

Lorsque commença cette tempête, qui a jeté le trouble dans l'Eglise, votre intégrité et votre constance ne nous ont point échappé, et maintenant que le mal s'est accru, nous savons que votre piété persévère dans les mêmes voies. A cause de cela, séparé par une si grande distance, nous vous adressons en retour le tribut de salutations qui vous est dû; nous vous louons et nous vous félicitons, parce que, la plupart ayant échoué contre les écueils au temps où toute justice était violée à l'égard des Eglises, vous avez suivi une voie opposée à celle du grand nombre, en vous éloignant des audacieux et gardant une liberté digne. Considérant la grandeur de cette conduite courageuse, qui vous écarte des méchants, et sachant que votre fermeté et votre constance sont le prélude du redressement des pervers autant que le moyen d'y parvenir, nous vous exhortons à vous montrer fort, ainsi qu'il vous convient, et à fortifier les autres autant qu'il est en vous. De la sorte, votre attitude nous viendra en aide dans la lutte; car Dieu lui-même, qui vous a donné une volonté droite lorsque tout était confusion autour de vous, vous accordera également la force qui vient de lui.

LETTRE LXXXVII.

404.

A EULOGIUS, ÉVÊQUE.

Bien que nous soyons parvenu aux extrémités les plus reculées de la terre habitable, nous ne pouvons oublier votre charité; nous l'emportons avec nous en quelque endroit que nous allions. Vous nous avez tellement gagné et captivé, très-pieux et très-vénéré maître, que, relégué maintenant à Cucuse, dans le lieu le plus désert de toute la terre, nous ne cessons de faire mention de votre excellence, de votre douceur, de vos mœurs aimables, de la fran-

chise de votre esprit, de votre ardeur, de votre véhémence, de votre zèle plus brûlant que le feu, de toutes vos autres vertus, et, repassant tout cela dans notre mémoire, nous publions devant tous la fermeté de vos résolutions, la constance que vous avez montrée contre les ennemis des Eglises, qui ont rempli toute la terre de tant de scandales. Toutefois, il n'est pas besoin ici de nos paroles, puisque vous-même vous avez parlé par vos œuvres à tous ceux qui habitent l'Orient et à ceux qui vivent dans les contrées les plus lointaines, d'une voix plus éclatante que le son de la trompette. Aussi, nous vous rendons grâces pour cela, nous vous glorifions, nous vous félicitons, et nous vous exhortons à demeurer dans ces mêmes dispositions de zèle; car la louange n'est pas égale pour celui qui reste dans le droit chemin, en des circonstances où les affaires suivent leur cours ordinaire, et pour celui que rien ne peut faire dévier, qui se montre inébranlable, malgré le nombre de ceux qui entreprennent de bouleverser les Eglises, en s'éloignant d'eux avec une fermeté virile et digne. Et ce n'est pas là un faible moyen, mais un très-puissant moyen de corriger le mal. Que si votre piété persévère dans ces sentiments, tous nos seigneurs très-vénérés et très-pieux les évêques de la Palestine s'attacheront à vos pas, je ne puis en douter. Et je suis convaincu que dans ce retour au bien, de même que le corps suit la tête, ainsi vous les attacherez, vous les enchaînerez par la douceur de votre charité, ce qui sera la preuve la plus grande de votre vertu.

LETTRE LXXXVIII.

A JEAN, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Nous sommes exilé à Cucuse, mais nous ne sommes pas exilé de votre charité. L'une de ces choses était au pouvoir d'autrui, l'autre en notre pouvoir. C'est pourquoi, vivant ici à une si grande distance de vous, nous vous écrivons pour vous exhorter de garder cette même piété et ce même courage que vous avez montrés dès le commencement en rejetant ceux qui ont rempli les Eglises de tant de troubles, et afin que la fin soit digne du commencement, ou plutôt afin qu'elle soit encore beaucoup plus glorieuse. Car, ce n'est pas une légère récompense qui vous attend si, comme il convient, vous rejetez ceux qui ont déchaîné une si grande tempête et qui ont rempli de tant de scandales la terre presque entière, si vous n'avez avec eux rien qui vous soit commun. Là est la sécurité des Eglises, leur rempart assuré; là est votre récompense et le prix du combat. Donc, sachant toutes ces choses, Maître très-vénéré et très-pieux, efforcez-vous de consolider les Eglises en attendant la récompense la plus riche, et souvenez-vous continuellement de nous qui aimons de toutes nos forces votre piété et qui attendons tout de votre bienveillance, parce que nous avons appris par vos œuvres elles-mêmes de quelle grande charité vous êtes animé pour nous.

LETTRE LXXXIX.

Cucuse, 404.

A THÉODOSIUS, ÉVÊQUE DE SCYTHOPOLIS.

Si l'on considère la distance qui nous sépare de vous, nous sommes bien éloigné; mais par la charité nous sommes tout proche et voisin, et notre âme elle-même est unie à la vôtre. Car, il en est ainsi pour ceux qui aiment : le lieu n'est point un obstacle, la longue distance n'est pas un empêchement, mais la charité parcourt de son vol toute la terre pour vivre avec ceux qui sont aimés. C'est ce dont nous faisons maintenant l'expérience, emportant partout dans notre esprit la pensée de votre personne. Et aussi, nous vous exhortons à agir comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, et comme vous le faites maintenant encore, consolidant les Eglises et augmentant tout à la fois votre gloire, repoussant avec une énergie digne de vous ceux qui ont suscité tant de troubles dans toute la terre et qui ont bouleversé les Eglises. Quand vous, et tous ceux que la contagion n'a pas atteints, vous résisterez à ceux qui ont commis de tels forfaits et refuserez d'avoir avec eux rien de commun, alors nous commencerons à voir s'éloigner l'orage, alors la paix sera rendue aux Eglises, alors viendra le remède de tous les maux présents. Considérez donc la récompense et les couronnes qui vous sont réservées, efforcez-vous de déployer la fermeté qui convient en de telles circonstances et souvenez-vous sans

cesse que nous vous aimons. De la sorte vous nous réjouirez grandement.

—

LETTRE XC.

404.

A MOÏSE, ÉVÊQUE.

Je sais qu'il n'est pas besoin de vous écrire pour vous exhorter à faire preuve d'une fermeté digne et à fuir ceux qui ont commis tant d'iniquités contre les Eglises en remplissant de troubles toute la terre ; vous l'avez montré par vos œuvres. Mais parce que, de tout temps, et en toute circonstance je me suis empressé de vous offrir mes salutations, maintenant aussi je vous exhorterai à vous armer de la fermeté nécessaire pour repousser ceux qui ont commis de tels excès et pour exhorter les autres à vous imiter. Car, la récompense sera grande si vous savez, comme il convient, vous détourner de ceux qui ont soulevé une si grande tempête et rempli le monde de milliers de scandales, et ce sera par là que l'état des affaires recevra la plus grande amélioration. Souvenez-vous toujours que nous vous aimons beaucoup. Vous savez quelles ont toujours été et quelles sont encore nos dispositions à l'égard de votre piété.

—

LETTRE XCI.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE ROMAIN.

Il était digne de vous, de votre esprit noble, élevé et sage, de ne point oublier notre amitié au milieu d'un tel bouleversement, mais de rester inébranlable et de nous garder une affection constante. Car c'est là ce que nous avons appris clairement de ceux qui sont venus jusqu'ici, ce que nous n'ignorions pas avant de l'apprendre des autres. Nous connaissons la fermeté et la constance de votre esprit, la fixité et la solidité de vos résolutions. C'est pourquoi, nous rendons de grandes actions de grâces à votre religion et nous encourageons votre piété, vous demandant comme une faveur signalée de nous écrire souvent, lorsque vous en aurez la possibilité, puisque vous savez quelle grande consolation nous éprouvons sur cette terre étrangère lorsque nous recevons des lettres qui nous annoncent de bonnes nouvelles de votre santé. Nous désirons vivement que votre religion conserve sa santé et sa vigueur, puisque votre santé est pour plusieurs le bâton de secours, l'appui, le port du salut, et la première cause de mille bonnes actions.

—

LETTRE XCII.

De 404 à 407.

A MOÏSE, PRÊTRE.

L'excès des louanges contenues dans les lettres de votre révérence surpasse de beaucoup notre néant. C'est pourquoi, laissant de côté ces choses, je vous demande de ne point cesser de prier pour le bien général des Eglises et pour notre bassesse auprès d'un Dieu plein d'amour pour les hommes, afin qu'il mette un terme aux maux qui ont envahi la terre. Car la situation présente réclame seulement des prières, et surtout les vôtres qui ont un grand crédit devant Dieu ; ne négligez pas de les renouveler assidûment, et ne craignez pas de nous écrire souvent, lorsque vous en aurez la liberté, puisque la route n'est pas longue jusqu'ici. Nous désirons vivement des nouvelles de votre santé, parce que cette santé est la force et la consolation de plusieurs. La durée de votre vie serait nécessaire en tout temps, mais elle l'est surtout maintenant dans une telle tempête et de si épaisses ténèbres, afin que, comme un phare brillant, vous éclairiez ceux qui sont ballottés par l'orage et par les flots. Réjouissez aussi notre cœur en nous envoyant de fréquentes lettres et des nouvelles de votre santé ; ce ne sera pas pour nous une médiocre consolation d'être sans cesse informé de tout ce qui concerne votre révérence.

—

LETTRE XCIII.

A APHTHONIUS, THÉODOTE, CHÉRÉAS, PRÊTRES ET MOINES, ET A TOUTE LEUR COMMUNAUTÉ.

La présence de ceux qui sont aimés est pour ceux qui aiment un grand soulagement dans

leurs douleurs. Le bienheureux Paul, qui portait souvent ou plutôt toujours dans sa pensée toutes les contrées habitées par les fidèles, qui ne voulait se décharger de ce fardeau ni dans les liens, ni dans les entraves, ni dans le temps même où il paraissait devant ses juges, ce qu'il témoigne lorsqu'il dit : *Parce que je vous porte dans mon cœur, et dans mes liens, et dans la défense et dans la confirmation de l'Evangile*, (Philip. I, 7), cependant désirait avec ardeur la présence de corps, puisqu'il parle ainsi : *Eloigné de vous pour un temps, non de cœur, mais de corps, nous désirons avec plus de force de voir votre face*. (I Thess. II, 17.) Nous éprouvons ces mêmes sentiments, et nous souhaitons ardemment la présence de ceux que nous avons déjà vus, et celle de ceux que nous n'avons pas encore vus. Mais, puisque ce désir ne peut être satisfait présentement à cause de la longueur de la route, de la saison, de la crainte des voleurs, et aussi parce qu'il ne nous est pas facile de sortir de notre demeure pour entreprendre de longues pérégrinations, nous nous contentons de vous envoyer les salutations qui vous sont dues, vous sollicitant d'abord et vous demandant, à titre de grâce singulière, de vous souvenir de prier continuellement pour nous, de vous prosterner devant le Dieu des miséricordes, avec ferveur et avec larmes, pour notre humilité. Vous qui avez fui les flots agités des affaires humaines, qui avez échappé au tourbillon des maux présents et à l'obscurité qu'ils engendrent, qui avez abrité vos âmes dans le port de la vraie philosophie comme dans un lieu sûr et exempt de l'agitation des mers, qui avez fait de la nuit le jour par vos veilles sacrées, et un jour plus éclatant que celui auquel les autres donnent ce nom, accordez-nous dans nos combats le secours de vos prières, ainsi qu'il est juste. Placé à de si grandes distances nous pourrons néanmoins en ressentir l'efficacité ; ni le lieu, ni le temps ne nous priveront de cet appui. Combattez donc avec nous et tendez-nous la main à l'aide de vos prières. C'est la manière la plus puissante d'exercer la charité. En même temps que vous prierez pour nous, ne craignez pas de nous transmettre des nouvelles de votre santé ; nous y trouverons une grande consolation, nourrissant notre esprit du souvenir de votre charité et vous ayant en quelque sorte devant les yeux, comme si vous étiez présents. Car l'amour véritable peut ainsi retracer les traits des absents. Et de la sorte, même dans ce désert aride où nous vivons, nous éprouverons une grande joie.

LETTRE XCIV.

De 404 à 405.

A PENTADIE, DIACONESSE.

Je connaissais déjà votre charité pour nous, l'ayant apprise par vos œuvres ; mais elle est devenue aujourd'hui plus manifeste par tout ce que vous m'avez écrit. Nous vous louons grandement, non pour cela seul que vous nous avez écrit ; mais parce que vous nous avez mandé tout ce qui était arrivé. Vous avez prouvé que vous avez confiance en nous, et que vous avez souci de nos affaires. C'est pourquoi nous avons tressailli, nous nous réjouissons, et notre esprit est dans l'allégresse ; nous éprouvons une très-grande consolation, même au milieu de ce désert, à cause de votre force, de votre constance, de votre fermeté inébranlable, de votre prudence, de la liberté de votre parole, de votre confiance sublime qui a couvert de confusion nos adversaires et causé au démon une plaie mortelle. Vous avez fortifié ceux qui combattaient pour la vérité ; comme un guerrier généreux, vous avez élevé sur le champ de bataille un glorieux trophée ; vous avez moissonné une victoire éclatante, et vous nous avez rempli d'une joie si grande, que nous ne pensions plus habiter un pays étranger, une terre étrangère, un désert ; mais qu'il nous semblait être là, être avec vous et nous rassasier auprès de vous de la vertu de votre âme.

Réjouissez-vous donc et soyez dans l'allégresse d'avoir remporté une telle victoire, dompté si facilement la rage de ces bêtes farouches, mis un frein à ces langues impudentes, et fermé ces bouches furieuses. La vérité pour laquelle vous avez combattu, pour laquelle vous avez été immolée, triomphe de la calomnie avec un petit nombre de paroles ; mais le mensonge qui s'enveloppe dans les mille détours du langage, succombe et disparaît, n'ayant pas plus de consistance que la toile de l'araignée. Réjouissez-vous donc et soyez dans l'allégresse, — car je ne cesserai pas de répéter ces mêmes paroles, — prenez courage et ranimez vos

forces, et vous vous rirez de toutes les embûches qui vous sont tendues par de tels adversaires. Car, plus leurs coups sont cruels, plus ils se font à eux-mêmes des blessures profondes, tandis que leurs injustices ne vous atteignent pas. Comme les flots se brisent contre le rocher, ainsi se brise contre votre fermeté leur rage impuissante, et cependant ils accumulent sur leurs têtes des châtiments épouvantables. Ne craignez donc pas leurs menaces, ni leurs grincements de dents, ni l'ivresse de leurs colères, ni leurs regards qui respirent le meurtre depuis que la perversité leur a donné la cruauté des bêtes sauvages. Celui qui jusqu'à ce jour vous a délivrée de leurs nombreuses embûches, vous établira encore dans une sécurité plus grande, parce que vous vous serez montrée vaillante, et vous direz aussi : *Les flèches des méchants sont devenues la cause de leurs plaies, et la puissance de leur langue s'est tournée contre eux.* (Ps. LXIII, 8.) C'est ce qui est arrivé et ce qui arrivera de nouveau, afin que vous receviez une récompense plus grande, que vous remportiez une couronne plus brillante, et qu'eux-mêmes, éloignés du repentir, se préparent un châtiment plus redoutable. Quel genre d'embûches ont-ils omis? quelle sorte de machinations n'ont-ils pas employées lorsqu'ils ont entrepris d'ébranler votre fermeté, votre fidélité à Dieu, lorsqu'ils ont attaqué votre âme généreuse et forte? Ils vous ont conduite sur la place publique, vous qui ne connaissiez que l'église et le secret de votre demeure, de la place publique au tribunal, du tribunal à la prison. Ils ont aiguisé la langue des faux témoins, ils ont forgé des calomnies impudentes, ils ont perpétré des meurtres, ils ont fait couler le sang à flots, ils ont fait périr de jeunes hommes par le fer et par le feu, ils ont couvert de plaies, d'outrages et de tortures diverses des citoyens nombreux et considérables par le rang, ils ont tout osé pour arriver à vous forcer et à vous contraindre par la terreur de dire le contraire de ce que vous aviez vu. Comme l'aigle qui s'élève dans les airs, vous avez rompu leurs filets, vous élevant vers les hauteurs de la liberté, ne vous laissant point circonvenir, mais dévoilant les sycophantes au sujet de cette accusation d'incendie sur laquelle les misérables et les insensés fondaient leur espoir. Rappelez-vous donc tout ce passé, ces flots, cette tempête soulevée contre vous, cette mer agitée et furieuse au milieu de laquelle vous avez navigué avec calme, et attendez dans un bref délai le port et les couronnes. Et, puisque vous voulez aussi que nous vous parlions de nous, sachez que nous sommes vivant, que nous sommes en bonne santé, que nous sommes exempt de toute maladie. Si nous étions malade, nous n'aurions pas besoin d'autre remède pour nous rendre la santé que votre piété et votre charité sincère, ardente, ferme, inébranlable! Mais, parce que nous aimons à apprendre fréquemment des nouvelles de votre santé et de votre sécurité pour tout ce qui vous concerne, nous vous exhortons, ainsi que vous avez coutume de le faire, sans attendre nos exhortations, à nous écrire très-souvent sur votre santé, sur toute votre maison, sur tout ce qui vous touche. Vous savez combien est grand notre souci pour vous et pour votre maison bénie.

LETTRE XCV.

A PÆANIUS.

Les événements survenus sont déplorables; il ne faut pas pleurer sur ceux qui en ont été les victimes et qui ont souffert avec courage, mais sur ceux qui en sont les auteurs. De même que les animaux sauvages les plus difficiles à percer du trait mortel, emportés par leur impétuosité et tombant sur la pointe du glaive, en font pénétrer le tranchant jusqu'au plus profond de leurs entrailles, de même ceux dont l'audace accomplit de tels forfaits attirent sur leur tête les rudes tourments de la géhenne. S'ils se glorifient de ce qu'ils ont fait, ils sont d'autant plus misérables et dignes de plus de larmes, parce que de la sorte ils se préparent des châtiments plus grands. Ce sont ceux-là qu'il faut pleurer sans cesse; mais on doit se réjouir avec ceux qu'ils ont immolés et qu'attendent dans le ciel les couronnes et le prix du combat, on donnera ainsi la preuve la plus grande et la plus manifeste du coup mortel porté au démon. Et s'il n'avait pas reçu ce coup mortel, il n'aurait pas poussé de si grands cris par la bouche de ceux qui lui obéissent. Envisageant toutes ces choses, mon maître vénéré, vous en tirerez une grande consolation. Ecrivez-nous souvent touchant votre santé. Nous aurions le désir de voir et d'embrasser

votre tête chérie, mais puisque cela ne nous est pas permis, nous attendons de vos bons sentiments que vous nous écrirez souvent concernant votre santé, et que sur ce point, vous vous montrerez bienveillant pour ceux qui nous aiment.

LETTRE XCVI.

Cucuse, 404.

A AMPRUCLA, DIACONESSE, ET A CELLES QUI VIVENT AVEC ELLE.

Les flots se précipitant contre les rochers ne peuvent les ébranler, même légèrement, mais ils se brisent par la violence du choc et disparaissent. C'est ce qui s'est accompli à votre égard et à l'égard de ceux qui vous tendent des embûches vainement et sans succès. Car vous avez acquis auprès de Dieu un grand crédit, devant les hommes une grande gloire; sur eux, au contraire, sont venus la condamnation, la honte et l'opprobre. Telle est la nature de la vertu et du vice; celle-là, lorsqu'elle est combattue, prospère davantage; celui-ci, lorsqu'il entame la lutte, devient plus faible et plus facile à renverser. Puis donc que les événements survenus vous ont fourni un grand sujet de vous consoler, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse et prenez courage. Vous savez quelles récompenses sont proposées à votre vertu pour ce combat dans lequel vous êtes engagées et quels biens vous attendent si vous supportez avec force et actions de grâces tout ce qui peut vous arriver, je veux dire ces biens que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a pas ouïs, ni son cœur ressentis. Les tribulations passeront et disparaîtront avec la vie, la récompense sera immortelle. Et, avant même que vous obteniez la récompense, vous goûterez ici-bas une grande joie, vous nourrissant de l'espoir d'une bonne conscience et de l'attente des couronnes qui vous sont réservées. Tout cela, vous n'aviez pas besoin de nos lettres pour vous l'apprendre; mais en vous l'écrivant nous avons donné plus de longueur à cette épître, et nous savons que vous désirez fort de recevoir nos lettres, que vous les souhaitez par-dessus tout, et que vous me reprochez toujours de ne pas vous écrire assez. Nous ne pourrions rassasier votre désir, alors même que nous vous écririons tous les jours, tant vous semblez ne vivre que par nos lettres. Que Dieu vous accorde en cette vie et en l'autre le prix et la récompense d'une si grande charité pour nous! De notre côté, nous ne cesserons point de vous envoyer nos lettres toutes les fois que nous en aurons la possibilité; et ce sera pour nous un grand bonheur de vous adresser souvent par écrit nos salutations. Car, nous gardons sans cesse pour vous ce même sentiment de charité que vous avez su nous inspirer d'abord, et qui est devenu encore plus vif. Et si nous demeurions encore éloigné de vous pendant un temps plus long, ce sentiment ne pourrait s'affaiblir; nous vous portons partout dans notre pensée, admirant votre courage et la fermeté de votre esprit. Ecrivez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé et de toute votre maison, afin que nous en éprouvions ici une grande consolation.

LETTRE XCVII.

Cucuse, 404.

A HYPATIUS, PRÊTRE.

Vous n'ignorez pas, mon seigneur très-vénéré, quelles grandes récompenses nous vaudront les souffrances endurées pour Dieu, quelles palmes et quelles couronnes! Que rien donc ne vous trouble dans tout ce qui peut arriver, puisque les pleurs conviennent seulement à ceux qui font le mal, eux qui attirent sur leurs têtes des châtiments sans nombre. Pour vous, comme il sied à votre caractère, armez-vous de force et vous détruirez leurs embûches et leurs machinations plus facilement que la toile de l'araignée. Ecrivez-nous fréquemment pour nous donner de bonnes nouvelles de votre santé, car nous recevrons une grande consolation, vivant dans cette terre étrangère, si nous obtenons quelques lignes de votre révérence.

LETTRE XCVIII.

Cucuse, 404.

A CHALCIDIE.

J'ai éprouvé une douleur bien vive en apprenant que vous êtes dans un si mauvais état

de santé. Car vous savez, très-noble et très-pieuse dame, combien nous sommes préoccupé de ce sujet. C'est pourquoi, afin de nous enlever le tourment de l'inquiétude, ayez soin de nous faire savoir par la première personne qui viendra ici si la maladie vous a quittée et si vous êtes revenue à une entière santé, puisque, dans ce lieu désert, nous ressentons une joie peu commune lorsque nous recevons des nouvelles de votre santé, de votre tranquillité d'esprit, de vous qui nous aimez avec tant de sincérité. Sachant donc quel bonheur nous causera votre lettre, ne tardez pas, n'apportez aucun délai, mettez-vous aussitôt à l'œuvre, et de même que vous nous avez jeté dans la tristesse en nous annonçant votre maladie, de même vous nous remplirez d'allégresse en nous annonçant votre retour à la santé.

—

LETTRE XCIX.

Cucuse, à ce que l'on croit, en 405.

A ASYNCRITIE.

Je n'ai rien tant à cœur que de vous écrire souvent. Je n'ai point oublié votre bienveillance, ni l'honneur et le respect que vous m'avez toujours témoignés; en quelque endroit que j'aille, j'en emporte partout le souvenir, qui se ravive sans cesse. Si je ne vous écris pas aussi souvent que je le voudrais, et seulement à de rares intervalles, ne l'imputez pas à ma négligence, mais à des circonstances impérieuses et à l'état des routes présentement impraticables pour les voyageurs. Sachant donc qu'il en est ainsi, dame très-noble et très-distinguée, soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, soyez toujours persuadée de la persévérance de nos bonnes dispositions à votre égard.

—

LETTRE C.

Cucuse, à ce que l'on croit, en 404.

A MARCIEN ET MARCELLIN.

La même cause qui vous a fait garder un long silence nous a fait observer un silence pareil, de bouche non de pensée. Par la pensée nous vous écrivons, nous adressons sans cesse nos salutations à vos esprits si nobles et si suaves, et gravant vos traits dans notre âme, nous emportons partout votre image; tel est le propre d'une amitié sincère. Sachant cela, seigneurs très-chers et très-honorés, adressez-nous, lorsque vous le pourrez, des nouvelles de votre santé et soyez assurés que, malgré votre silence, nous porterons le même jugement sur votre charité que si vous nous aviez écrit, ne tenant compte que de votre intention et de votre désir.

—

LETTRE CI.

De l'an 404 à 407.

A SÉVÈRE, PRÊTRE.

Bien que nous habitions dans le lieu le plus désert, nous avons souvent écrit à votre suavité, et nous ne cessons de demander à ceux qui viennent ici des nouvelles de votre santé. Pour vous, je ne sais pourquoi vous demeurez si longtemps dans le silence, vous qui nous aimez jusqu'à l'excès et qui pourriez profiter du bon vouloir de ceux qui viennent jusqu'à nous. Toutefois, nous nous rappelons l'ardeur, la franchise, la sincérité des dispositions que vous avez toujours montrées à notre égard et nous trouvons dans ce souvenir un grand soulagement, malgré ce silence obstiné. Quoi qu'il en soit, nous voulons aussi jouir des lettres fréquentes que vous nous enverrez concernant votre santé, et apprendre de votre bouche et de votre main ce que nous apprenons seulement par d'autres. Donnez-nous donc cette satisfaction, maître très-vénéré, puisque vous n'ignorez pas quelle grande joie vous nous procurerez. Mais, soit que nous vous écrivions, soit que nous ne vous écrivions pas, nous nous rappellerons toujours, en quelque lieu que nous soyons, la charité dont nous avons fait preuve en tout temps pour votre piété, car ce souvenir est pour nous-même une cause de joie très-grande.

LETTRE CIII.

Peut-être en 406.

A THÉODOTE, LECTEUR.

Que dites-vous? Est-ce que la fureur des flots a dépassé votre attente et que, pour ce motif, vous êtes dans la douleur? Tout au contraire, il faut pour cette raison vous réjouir et témoigner votre allégresse, ainsi que faisait le bienheureux Paul lorsqu'il disait : *Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions dans nos tribulations* (Rom, v, 3) ; ou bien encore : *Je me réjouis dans mes souffrances.* (Coloss. I, 24.) Plus la tempête sera grande et terrible, plus aussi le gain sera abondant, plus seront brillantes les couronnes accordées à la patience et magnifiques les prix du combat. Pour vous j'ai confiance en vous, parce que je connais votre fermeté, votre constance, votre solidité. Mais vos persécuteurs me font beaucoup de peine, je ne puis voir sans pleurer que des gens qui devraient vous consoler se conduisent à votre égard en ennemis. Une chose pourtant m'afflige en ce qui vous concerne, c'est le mauvais état de vos yeux dont je vous engage à prendre le plus grand soin, parlez-en aux médecins et ne négligez rien de votre côté. Car, je l'ai dit, pour les tribulations qui fondent sur vous, il faut vous réjouir et je me réjouis avec vous, parce que je n'ignore pas quel fruit vous retirerez de la patience. Que rien donc de ce qui arrive ne vous décourage et ne vous trouble : le péché seul est un mal véritable, et tout le reste, pour celui qui veille et demeure dans la sobriété, est une occasion de gain qui vous vaudra les biens ineffables et surabondants du ciel. Ayant tous les jours entre les mains une telle source de richesses, réjouissez-vous donc, soyez dans l'allégresse, et ne craignez point de nous écrire souvent. Nous souhaiterions que vous fussiez avec nous ; mais la saison d'hiver, aussi bien que la saison d'été, vous seraient funestes, et nous craindrions de vous exposer aux intempéries de l'air, surtout à cause de vos yeux malades. Employez tous vos soins pour les guérir et faites-nous savoir, en nous écrivant fréquemment, si leur état s'améliore un peu, afin qu'éloigné de vous par une si grande distance nous éprouvions ici quelque joie en apprenant ces nouvelles.

LETTRE CII.

Cucuse, 404.

A AMPRUCLA, DIACONESSE, ET A CELLES QUI VIVENT AVEC ELLE.

Bien que je sois séparé de vous par une grande distance, je n'en suis pas moins instruit de vos actions illustres et pleines de courage, aussi bien que ceux qui sont présents, et je vous félicite grandement de cette force, de cette patience, de cette fermeté inébranlable, de votre volonté qui a la résistance du diamant, de votre hardiesse et de la liberté de vos paroles. C'est pourquoi, je ne cesse de vous proclamer bienheureuse pour le temps présent et pour les biens qui vous sont réservés dans le siècle futur, biens ineffables qui surpassent toute pensée et tout langage humains. Mais vous nous avez contristé parce que, dans cet éloignement où nous nous trouvons, vous n'avez pas daigné nous écrire. Cependant, je sais que ce n'est point l'effet de la négligence et je connais, soit que vous écriviez soit que vous gardiez le silence, votre charité ardente et sincère, forte et solide, exempte de tromperies et de ruse. Je sais qu'il vous aura manqué quelqu'un pour écrire ; mais vous pouviez le faire dans la langue de votre pays et de votre propre main. Vous n'ignorez pas combien nous désirons recevoir de votre piété des lettres fréquentes, nous souhaiterions d'avoir chaque jour des nouvelles de votre santé, ce serait pour nous une précieuse consolation dans ce désert, au milieu de ces vicissitudes présentes. Or, puisque vous savez, très-noble et très-religieuse dame, quel est notre désir, ne négligez pas de nous accorder cette grâce singulière. De nombreux visiteurs sont venus ici, partis de divers lieux ; mais je ne vous fais pas un reproche de ce qu'ils ne nous ont pas apporté de lettres de votre révérence, puisqu'il est vraisemblable qu'ils étaient inconnus de votre piété. Maintenant que vous avez toute facilité pour écrire, nous désirons vivement, après ce qui est arrivé, recevoir de vos lettres. Ayez donc soin de réparer ce qui a manqué dans le passé et de nous faire oublier votre long silence en nous écrivant souvent, en nous accablant d'une pluie de lettres.

LETTRE CIV.

404 ou 405.

A PENTADIE, DIACONESSE.

Je vous félicite des couronnes que vous avez tressées pour vous-même et que, maintenant encore, vous vous préparez lorsque, dans votre grandeur d'âme, vous êtes disposée à tout souffrir pour la vérité. C'est Dieu lui-même qui vous couvrira de son bouclier et vous protégera de sa force : *Combattez jusqu'à la mort pour la vérité*, dit l'Ecriture, *et le Seigneur combattra pour vous*. (Ecclés. IV, 33.) Et cela s'est accompli. Vous avez combattu le bon combat ; vous avez remporté les palmes que le ciel décerne, et je me réjouis à cause de cela. Mais parce que j'ai appris que vous songez à partir et à vous éloigner des lieux où vous êtes, j'exhorte votre révérence à n'entretenir aucune pensée de ce genre et à ne point former de telles résolutions, d'abord parce que vous êtes le soutien de la ville dans laquelle vous demeurez, l'appui, le rempart inexpugnable, le port assuré pour tous ceux que la lutte fatigue, et ensuite pour ne point laisser échapper de vos mains la récompense, le grand gain, les riches trésors que vous amassez chaque jour par votre simple présence dans cet endroit. Ceux qui vous voient, ceux qui entendent le récit de vos œuvres n'en retirent pas eux-mêmes un médiocre avantage, et pour vous, vous savez quelle récompense vous est réservée. Je vous exhorte donc, comme je l'ai dit, à demeurer où vous êtes, puisque vous avez fait l'expérience de l'utilité de votre séjour en ce lieu. D'autre part, l'époque de l'année ne permet pas un voyage : vous connaissez la faiblesse de votre corps et l'impossibilité de vous mettre en marche pendant l'hiver et durant un si grand froid. On nous assure d'ailleurs que les Isauriens relèvent la tête. Envisagez toutes ces choses comme une femme prudente et ne vous mettez point en route; mais écrivez-nous à ce sujet sans retard et entretenez-nous de votre santé. Car, ne recevant pas de lettres de votre révérence, nous avons été affligé et nous avons été préoccupé par la crainte que la maladie n'en fût la cause; enlevez-nous cette inquiétude en nous écrivant au plus vite.

LETTRE CV.

406, à ce que l'on croit.

A CHALCIDIE.

Que Dieu vous accorde, et dans ce monde et dans l'autre, la récompense du respect, de l'honneur, de la sincère charité que vous nous témoignez. Car ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais antérieurement et dès l'origine, que j'ai reconnu clairement quels ont été pour nous votre zèle et vos bonnes dispositions. C'est pourquoi, relégué à une si grande distance et séparé par une si longue route, au milieu de cette contrée déserte et des nombreuses tribulations que nous rencontrons ici, par suite des périls quotidiens, des attaques répétées des brigands, de l'absence des médecins, rien ne peut nous empêcher de nous souvenir sans cesse de votre suavité, et cette charité que, dès le principe, nous avons éprouvée pour vous et pour votre maison, nous la conservons aussi vive présentement, de telle sorte que ni le temps ni l'éloignement ne pourra l'affaiblir. Tel est le propre de l'affection sincère. Comptant sur votre prudence et votre piété, je vous exhorte à supporter avec courage tout ce qui arrive, vous qui, depuis votre première jeunesse jusqu'à ce jour, avez marché au milieu des épreuves de toutes sortes et qui savez qu'il vous est possible de remporter le prix de la patience dans de tels combats ; car vous avez combattu déjà et vous vous êtes acquis de brillantes couronnes, supérieures à l'effort de la lutte. Si le combat présent est plus difficile, la couronne sera plus riche encore. Qu'aucune des choses fâcheuses qui surviennent ne vous trouble : plus les flots seront soulevés, plus la vague sera furieuse, plus aussi votre gain sera grand, plus sera riche, magnifique et glorieux le prix de vos sueurs ; *les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire qui sera révélée en nous*. (Rom. VIII, 18.) Les choses présentes, les biens et les maux de cette vie sont comme un chemin, dans lequel on ne s'arrête pas ; on traverse les uns et les autres ; ils n'offrent rien de ferme et de stable, mais ressemblent à tout ce qui est dans la nature physique, qui paraît et disparaît. De même que les passants et les voyageurs, soit qu'ils marchent à travers des prés fleuris ou dans des

lieux abruptes et rudes, ne reçoivent d'un côté aucun plaisir, et de l'autre aucune peine, parce qu'ils sont des voyageurs et non des habitants, traversant avec la même indifférence les endroits bons et mauvais pour arriver dans leur patrie; ainsi je vous exhorte à ne point souhaiter avec ardeur les joies de la vie présente, à ne point vous laisser submerger par les tribulations, à ne considérer qu'une seule chose, je veux dire comment vous parviendrez dans la commune patrie avec une confiance inébranlable. Puisque cela seul est durable, que ce bien est le seul qui demeure et ne périt pas, estimons tout le reste comme la fleur des champs, comme la fumée, ou quelque chose de moins encore s'il se peut.

LETTRE CVI.

A Cucuse, 404.

A ASYNCRITIE ET A SES COMPAGNES.

Je sais quelle est votre charité pour nous, quelle bienveillance vous vous êtes empressées de nous témoigner en tout temps, et je désirerais moi-même vous écrire souvent si la crainte des Isauriens n'avait intercepté les chemins, s'il m'était possible de trouver quelqu'un pour vous porter mes lettres. Aussi souvent que nous aurons des messagers, nous vous rendrons les salutations qui vous sont dues, vous invitant, selon notre coutume, à ne vous laisser troubler ni ébranler en rien par les épreuves fréquentes et continuelles. En effet, si les marchands et les marins traversent des mers immenses pour de petites cargaisons et bravent les flots irrités, si les soldats méprisent la vie pour une faible et modique solde, et durant toute leur vie, luttent contre la faim, entreprennent de longues marches, habitent le plus souvent sur la terre étrangère, pour finir par un trépas prématuré et violent, ne recevant pour cette dernière action, ni beaucoup, ni peu, quelle espérance de pardon pourraient avoir les tièdes, ceux qui ne mépriseraient point la vie lorsque la récompense du Ciel nous est proposée, lorsqu'après la mort nous devons attendre une rémunération bien supérieure à tous nos maux! Réfléchissez sur toutes ces choses, regardez les affaires présentes comme une fumée, comme un songe, et le bonheur d'ici-bas comme les feuilles du printemps, qui naissent et se dessèchent, vous tenant toujours élevées dans ces hautes régions où n'atteignent pas les traits ennemis. Il suffit de vouloir pour qu'il vous soit facile de fouler aux pieds toutes les apparences trompeuses de ce monde. Soyez attentive seulement pour voir avec quel zèle vous pouvez marcher dans la voie étroite qui conduit au bonheur d'en-haut.

LETTRE CVII.

Cucuse, 405.

A CASTAS, VALÈRE, DIOPHANTE ET CYRIAQUE, PRÊTRES.

Ce qui arrive à l'or éprouvé plusieurs fois par le feu, se produit également dans les âmes d'or qui sont soumises au creuset des épreuves. Le feu rend la matière de l'un plus brillante et plus pure, après qu'il s'y est uni pendant un temps déterminé par les règles de l'art; la fournaise des tentations rend les hommes dont l'esprit est semblable à l'or, plus brillants et d'un plus grand prix que l'or lui-même. C'est pour ce motif que, séparé de vous par une si longue distance, nous ne cessons de vous proclamer bienheureux. Car, vous n'ignorez pas, vous savez parfaitement combien est grand le bénéfice que nous retirons des tribulations, tandis que le bonheur de la vie présente est un vain nom, privé de réalité, les seuls biens futurs étant fermes, solides, certains, immortels. Et ce qui est admirable dans la vertu, c'est que non-seulement elle nous prépare ces récompenses, mais le combat lui-même est une récompense; elle n'attend pas pour apporter aux vainqueurs le prix de la lutte que le théatre soit enlevé, mais c'est au milieu de l'arène qu'elle tresse ses splendides couronnes pour les athlètes. De là vient que Paul ne se réjouit pas seulement des récompenses de la tribulation, mais se glorifie des tribulations mêmes, lorsqu'il dit : *Nous nous glorifions dans cette espérance, mais nous nous glorifions aussi dans nos tribulations.* (Rom. v, 3.) Ensuite, énumérant la série des biens que produit l'affliction, il ajoute qu'*elle produit la patience*, cette mère de tous les biens, ce port à l'abri des vagues, cette source de la vie tranquille, cette force plus grande que celle de la pierre, plus résis-

tante que celle du diamant, plus puissante que les armures, plus sûre que les solides remparts. La patience est cette vertu parfaite qui fait de ceux qu'elle nourrit des hommes forts et éprouvés, invincibles en toutes choses. Elle ne les laisse pas succomber et s'abattre, quelles que soient les calamités qui surviennent; mais de même que le rocher devient plus brillant lorsqu'il est davantage battu par les flots qui ne l'ébranlent pas, mais qui brisent contre lui la rage de leurs ondes, sans que ce soit lui qui les frappe, mais uniquement parce qu'il est frappé; ainsi celui qui est éprouvé par la patience demeure supérieur à toutes les attaques. Et ce qui est digne de remarque, il se montre puissant non par le mal qu'il fait, mais par celui qu'il souffre, en dispersant sans effort ceux qui en sont les auteurs.

Je vous écris toutes ces choses, bien que vous n'ayez pas besoin de les apprendre de nous, car je connais votre prudence et je sais que vous l'avez prouvée par vos œuvres; ce que nous avons enseigné par nos paroles, vous l'avez enseigné par vos souffrances. Ce n'est donc pas parce que vous avez besoin de les apprendre de nous que j'ai écrit ces choses, mais parce que vous avez gardé un long silence, ou plutôt parce que nous l'avions gardé de part et d'autre, j'ai voulu que cette lettre fût moins courte. Or, écrivant aux généreux athlètes de la patience, de quel autre sujet pouvais-je parler sinon de celui-ci, qui vous a rendus illustres et célèbres?

Mais là ne s'arrête pas le fruit du combat, les suites en sont fécondes. *L'épreuve,* dit l'Apôtre, *engendre l'espérance* (Rom. v, 4), je dis une espérance qui se changera en réalité, qui ne ressemble pas aux espérances humaines, lesquelles sont la source de nombreuses peines pour ceux qui les poursuivent et ne peuvent jamais produire autant de fruits qu'elles ont coûté de peines, mais ne donnent que chagrin, honte, et périls de toute sorte. Cette espérance dont je parle n'a rien d'humain; c'est celle que Paul caractérise par un seul mot : *Mais l'espérance n'est point confondue.* (Ibid.) Non-seulement, elle n'apporte pas la défaite à celui qui est engagé dans la lutte, non-seulement elle ne lui apporte point la honte, mais elle lui procure une richesse et une gloire qui l'emportent sur toutes ses peines et toutes ses fatigues, tant est généreuse la main qui nous récompense de nos efforts.

Peut-être avons-nous dépassé la mesure que devait garder cette lettre, mais elle ne sera pas trop longue pour vous qui nous aimez si fort et qui la jugerez, non d'après les règles du style épistolaire, mais d'après celles de l'amitié, de sorte que vous la trouverez courte, je le sais. Cependant, bien qu'elle doive vous paraître courte, je vous en demanderai le salaire, non en vous sollicitant de m'aimer, car il n'est pas besoin qu'on vous le demande, et vous le faites de plein gré sans jamais vous considérer comme libérés à cet égard, non en vous priant de m'écrire, car je sais qu'il n'est aucunement nécessaire que quelqu'un vous en fasse souvenir. Quel est donc ce salaire? C'est de me faire savoir que vous êtes dans la joie, dans l'allégresse, dans les transports, et que vous ne redoutez rien des maux qui fondent sur vous, mais que ces tribulations sont devenues la source d'un plus grand bonheur. Si nous recevons une lettre qui nous annonce ces bonnes nouvelles, elle nous consolera des ennuis de la solitude, de la peste, de la famine, de la guerre des Isauriens, de notre mauvaise santé, de tous les maux présents, elle sera notre remède et notre guérison. Connaissant donc quelle joie vous nous procurerez, écrivez-nous et mandez-nous ces choses, afin que, bien que séparés par une si longue distance, vous nous remplissiez d'une grande félicité.

LETTRE CVIII.

Cucuse, 404.

A URBICIUS, ÉVÊQUE.

Bien que depuis un assez long temps je n'aie pas eu de relations avec votre piété, mon affection ne s'est pas amoindrie pour cela. Car, telle est la nature de la charité vraie; elle ne se flétrit pas avec le temps, elle ne s'obscurcit pas au milieu des difficultés, mais elle conserve toujours la même ardeur. C'est pourquoi, malgré les vicissitudes présentes, bien que relégué dans ce désert aux extrémités de la terre habitable, vivant dans la crainte continuelle des brigands et entouré d'assiégeants d'un genre nouveau, — en effet, la ville de Cucuse est environnée d'un siége perpétuel, puisque les brigands en interceptent les routes, — nous ne sommes pas moins affectionné à l'égard de votre piété, mais

nous vous écrivons et nous vous adressons les salutations qui vous sont dues; vous priant, si ce n'est pour vous trop difficile et trop incommode, de nous écrire vous-même. Nous recevrons ainsi une grande joie de vous, qui nous aimez tant, et vos lettres nous feront croire que vous êtes ici avec nous.

LETTRE CIX.

Cucuse, 404.

A RUFIN, ÉVÊQUE.

Je sais quelle est la fermeté de votre charité. Bien que je vous aie connu fort peu de temps à Antioche, maître très-révéré et très-pieux, votre piété, votre prudence, votre charité pour nous m'ont été suffisamment prouvées. Depuis ce temps, quoi qu'il soit déjà loin, j'ai conservé pour vous une charité toujours plus vive, et votre image est devant mes yeux comme si je vous avais vu hier ou l'un de ces derniers jours. C'est pour cela que nous vous écrivons et que nous vous demandons de vous souvenir continuellement de nous. Nous sommes relégué à Cucuse, dans le lieu le plus désert de toute la terre habitable et nous sommes assiégé chaque jour par les Isauriens. Et toutefois, au milieu de si grandes calamités, si nous sommes assuré de votre charité, si nous connaissons clairement que nous jouissons de votre bienveillance, nous éprouverons dans nos tribulations une consolation qui ne sera point médiocre.

LETTRE CX.

Cucuse, 404.

A BASSUS, ÉVÊQUE.

Pourquoi donc, après nous avoir montré une si grande charité dans le passé et, tout récemment encore, à Constantinople, n'avez-vous point daigné nous écrire lorsque vous avez appris que nous nous étions rapproché de votre révérence? Ne savez-vous pas quelles sont nos dispositions à l'égard de votre piété et combien nous vous sommes étroitement uni par les liens de l'amitié? j'avais espéré que vous viendriez en personne et que vous voudriez nous consoler dans le désert où nous vivons. Que peut-il y avoir, en effet, de plus désert que Cucuse, qui joint aux ennuis du désert les attaques des Isauriens par lesquels nous sommes assiégé? Que si, néanmoins, cela est impraticable par suite de la crainte des brigands et des difficultés du chemin, ne redoutez point de nous écrire, de nous donner des nouvelles de votre santé, afin que, sur cette terre étrangère, nous soyons consolé par vos lettres.

LETTRE CXI.

Cucuse, 404.

A ANATOLIUS, ÉVÊQUE D'ADANA.

Je souhaiterais vivement pouvoir rencontrer votre révérence après tout ce que j'entends dire de l'ardeur de votre affection pour nous, qui ne vous connaissons pas personnellement. Mais puisqu'il ne nous est pas permis de nourrir l'espoir d'une entrevue, je me borne aux relations par lettres, les regardant comme un grand bienfait pour moi. Bien que Cucuse, où nous sommes relégué, soit un lieu désert, plein de périls, exposé à la crainte continuelle des brigands, rien ne peut nous troubler ou nous ébranler si nous jouissons de votre charité. Eloigné de vous par le corps, nous vous sommes attaché avec force par l'esprit, et nous croyons habiter votre contrée paisible et tranquille plutôt que Cucuse, vous emportant avec nous dans notre pensée et demeurant avec vous par notre affection.

LETTRE CXII.

Cucuse, 404.

A THÉODORE, ÉVÊQUE.

S'il m'était possible d'aller trouver votre piété, de vous embrasser, de me nourrir de votre charité en jouissant de votre présence, je l'eusse fait avec empressement et sans retard; mais puisque cela ne m'est pas permis je me contenterai de vous écrire. Bien que nous soyons exilé aux extrémités de la terre, nous ne pouvons oublier votre charité sincère, ardente, vraie, exempte de tromperie, telle

que vous l'avez montrée dans le principe et maintenant encore. Car, aucune des choses que votre zèle vous a porté à dire ou à faire pour nous, maître très-vénéré et béni de Dieu, n'a pu nous échapper. Et si tout cela est demeuré sans effet, vous avez cependant Dieu lui-même pour débiteur, à cause de votre zèle et de votre ardeur, et vous recevrez la récompense complète et entière. Pour nous, nous ne cessons de rendre grâces à votre sainteté, d'exalter devant tous votre piété, et de vous exhorter à nous garder toujours une charité plus vive, recevant dans ce désert une consolation bien grande, parce que nous avons dans notre cœur un grand trésor et de grandes richesses, je veux dire la charité de votre âme vigilante et généreuse.

LETTRE CXIII.

De 404 à 407.

A PALLADIUS, ÉVÊQUE.

Nous n'avons pas besoin de consolation pour l'état présent de nos affaires; les événements qui en ont été la suite suffisent pour nous consoler. Mais nous gémissons sur cette tempête qui atteint les Eglises, sur ce naufrage qui a couvert de ruines toute la terre, et nous vous exhortons tous à obtenir par vos prières que ce renversement de toutes choses vienne à cesser et qu'enfin le calme se rétablisse. Ne cessez point de prier, puisque, cachés en des retraites ignorées, vous avez un plus grand loisir pour multiplier les prières d'un cœur contrit. Ce ne sera pas en vain que vous vous prosternerez devant le Dieu de miséricorde. Ne cessez donc pas de prier, et autant qu'il vous sera possible, écrivez-nous fréquemment. Séparé de votre grâce par une longue distance, nous ne cessons chaque jour d'avoir un grand souci de tout ce qui vous concerne, interrogeant avec anxiété ceux qui nous viennent du lieu où vous êtes, bien qu'ils soient nombreux. Afin donc que nous soyons complétement renseigné, lorsque l'occasion se présentera, accordez-nous cette faveur de nous envoyer des nouvelles de votre santé afin que, même en ce désert où nous vivons, nous éprouvions une grande consolation.

LETTRE CXIV.

Cucuse, 404.

A ELPIDIUS, ÉVÊQUE DE LAODICÉE.

Il est digne de vous, il est digne d'un pilote vigilant et actif de ne point perdre courage lorsque la tempête sévit ainsi, mais de demeurer constamment attentif et plein de sollicitude, donnant ses soins là où le besoin se fait sentir, se portant sur tous les points en multipliant les lettres écrites partout, ralliant ceux qui sont proches et ceux qui sont éloignés, les excitant, recommandant à chacun de ne point se laisser entraîner par les flots, mais de rester ferme, de veiller, lors même que des vagues plus nombreuses et plus redoutables viendraient s'élever, et, quoiqu'il ne soit qu'en un seul endroit, se montrant partout par ses avis et par ses conseils. Car, éloigné de vous par une si grande distance, rien ne nous échappe cependant de tout ce que vous faites. C'est pourquoi nous vous louons et nous exaltons votre piété, votre esprit vigilant, votre âme inébranlable, et, dans un âge avancé, votre ardeur juvénile, qui d'ailleurs ne saurait nous surprendre. Lorsque ce que l'on attend de nous exige la force du corps, la vieillesse est un obstacle; mais lorsqu'une chose demande la sagesse de l'âme, les cheveux blancs n'ont pas coutume d'empêcher les grandes actions, et en effet ils n'ont rien empêché, puisqu'il n'est rien que votre piété n'ait conduit à bonne fin. Aussi, ne puis-je douter aucunement que vos veilles, vos fatigues ne reçoivent une récompense proportionnée. Et parce que vous avez pris le souci de nos affaires et de celles de toute la terre, à cause de votre grande et ardente charité, et que vous désirez apprendre où nous vivons, ce que nous faisons, quels sont ceux avec qui nous vivons, le voulant ainsi, non pour un motif frivole, mais pour en être reconnaissant à leur égard, nous-même nous ne cessons de nous faire le héraut de votre charité, de lui accorder des louanges, de la proclamer en présence de tous, de vous rendre grâces devant ceux qui viennent ici ou devant ceux qui vivent avec nous. Pour vous, attendez la récompense que le Dieu de bonté vous accordera et qui surpassera toutes vos peines, la récompense qu'il donne avec abon-

dance à celui qui s'est efforcé d'accomplir le bien par ses actions ou ses paroles. Mais aussi, nous voulons que vous puissiez vous réjouir en apprenant ce qui nous concerne.

Nous sommes à Cucuse, dans le lieu le plus désert, mais nous ne ressentons point les effets de la solitude, tant nous jouissons du calme, de la sécurité, des bons offices de tous. La maladie nous a quitté grâce à vos prières; nous sommes maintenant en santé; nous sommes délivré de la crainte des Isauriens; nous sommes en sûreté et nous nous reposons dans un grand loisir. Nous avons près de nous les prêtres vénérés Constantius et Evétius; nous avons l'espoir d'en avoir bientôt d'autres que leurs chaînes ont retenus jusqu'à présent; maintenant qu'ils sont délivrés, je ne doute pas qu'ils ne s'empressent de voler vers nous. Ne cessez pas de prier pour nous, qui vous aimons tant, maître très-vénéré et chéri de Dieu, et écrivez-nous, aussi souvent que vous le pourrez, des nouvelles de votre santé, puisque vous savez que nous souhaiterions, s'il était possible, d'en avoir chaque jour. Dites beaucoup de choses de notre part à notre maître vénéré et très-pieux, le prêtre Asyncritius, et à ses chers enfants, en même temps qu'à tout le clergé placé sous les ordres de votre piété.

—

LETTRE CXV.

Cucuse, 404.

A THÉOPHILE, PRÊTRE.

C'est un effet de votre indulgence et de votre esprit bienveillant, si, n'ayant rien reçu de ceux à qui je vous avais recommandé, vous estimez néanmoins avoir reçu beaucoup, jugeant tout d'après notre bon vouloir; mais nous ne pouvons nous contenter de cela. Nous avons conféré longuement sur ce sujet avec le seigneur Théodore, l'officier du prétoire qui nous a conduit à Cucuse, et nous avons écrit à plusieurs autres en les entretenant de cette même affaire. Veuillez donc nous faire savoir au plus tôt si nos lettres ont produit quelque effet ou sont demeurées une écriture vaine et de nulle valeur pour ceux à qui nous les adressons. Nous louerons votre charité sur ce point, et nous verrons la marque la plus éclatante de votre confiance en nous dans le soin que vous prendrez de nous informer de ces choses. Indiquez-nous si quelque résultat est obtenu ou non, afin que nous rendions grâces, dans le premier cas, à ceux qui auront songé à leur âme, car c'est à eux-mêmes plutôt qu'à vous qu'ils sont utiles en agissant ainsi, et que, dans l'autre hypothèse, nous trouvions une nouvelle voie abrégée et sûre de vous faire jouir d'une paix entière et de vous délivrer de toute angoisse. Nous aurons bien mérité à nos propres yeux en nous préoccupant ainsi de votre noble et généreuse âme; mais écrivez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé et de la célébrité que vous acquérez à votre nom.

—

LETTRE CXVI.

Cucuse, 404.

A VALENTIN.

Pourquoi donc, sachant combien nous nous réjouissons de tout ce qui vous arrive d'heureux, quel bonheur nous ressentons de la gloire acquise par vous, ne nous avez-vous pas notifié les grands honneurs auxquels vous avez été appelé, ainsi que vous le deviez; nous laissant apprendre cette nouvelle par d'autres, et croyant sans doute n'avoir pas besoin d'une longue justification après avoir été cause que nous avons été si longtemps privé, autant qu'il était en vous, d'une joie si grande? Car votre dignité réelle, c'est votre amour de la vérité; votre commandement le plus élevé, c'est celui que vous exercez sur votre âme par la vertu. Mais, puisque vous avez recherché les honneurs de ce monde pour l'utilité de ce monde lui-même, et que vous avez voulu ouvrir à tous ceux qui sont dans le besoin un refuge d'autant plus assuré que vous seriez plus puissant, je me réjouis et je suis dans l'allégresse, sans toutefois cesser de maintenir mon accusation relative à votre silence. De quelle manière nous donnerez-vous une satisfaction suffisante? Par la fréquence de vos lettres et en nous adressant souvent des nouvelles de votre santé et de celle de toute votre maison. Maintenant que vous connaissez le moyen de vous faire pardonner, je vous ferai connaître en même temps la pénalité encourue. Si, après cette lettre reçue, vous gardez encore le silence, vous demeurerez convaincu de grave négligence, et nous en serons profondément affligé. Or, je sais que

vous regarderez comme une peine rigoureuse de savoir que nous sommes dans l'affliction pour ce motif, puisque je n'ignore pas combien vous nous aimez sincèrement et chaleureusement.

—

LETTRE CXVII.

Cucuse de 404 à 405, à ce que l'on croit

A THÉODORA.

J'écris rarement à votre grâce parce qu'il m'est difficile de trouver quelqu'un qui vous porte mes lettres; en revanche je pense à vous non rarement mais sans cesse. Car l'une de ces choses est en notre pouvoir et non l'autre : nous pouvons nous souvenir continuellement et nous ne pouvons disposer d'un courrier. Nous nous servons de celui-ci quand nous l'avons sous la main, tandis que le souvenir ne nous quitte pas. Mes lettres précédentes avaient pour but de vous envoyer mes salutations; je viens solliciter un bienfait par celle-ci. Quel est ce bienfait? C'est un de ceux que vous gagnerez plus à accorder qu'un autre ne gagnera en le recevant, qui sera plus utile à la personne de qui il part qu'à celle à qui il s'adresse. Il est venu jusqu'à nous qu'Eusthasius a gravement offensé votre révérence, qu'il a été chassé de votre maison et éloigné de vos regards. De quelle nature est cette offense et comment a-t-il mérité une si grande colère, je ne puis le dire, ne sachant rien autre chose, sinon qu'il vous faut écouter nos conseils, à nous, qui sommes désireux de votre salut. La vie présente n'est rien; elle ressemble à la fleur du printemps, à l'ombre légère, aux songes décevants; ce qui subsiste véritablement, ce qui est stable et exempt de tout trouble, c'est ce qui nous attend après la vie d'ici-bas. Vous nous avez souvent entendu répéter ces vérités; vous les méditez continuellement dans le secret de votre demeure. Je ne m'étendrai donc pas longuement là-dessus, mais je vous dirai : si c'est injustement que vous l'avez chassé, cédant à la calomnie, reconnaissez les droits de la justice et corrigez ce qui a été fait; si vous avez agi avec justice, considérez les lois de l'humanité, et que votre conduite soit encore la même, car vous en retirerez plus d'avantages que ce malheureux. De même que celui qui redemandait cent deniers à son débiteur, serviteur comme lui, fut moins l'auteur de la ruine de celui-ci que du châtiment mortel qu'il s'attira, puisque sa rigueur envers l'autre serviteur rendit vaine la remise des dix mille talents; ainsi celui qui pardonne les fautes du prochain rendra un compte moins sévère dans l'éternité, et plus il aura pardonné de grandes injures, plus il obtiendra une grande indulgence. Et non-seulement cela, mais encore il aura accordé un bienfait tel qu'un serviteur n'en peut donner, et il recevra une récompense telle que le maître la donne.

Ne me dites donc pas qu'il a manqué sur ce point, et sur cet autre encore. Car, plus vous me montrerez qu'il s'agit de choses graves, plus vous me fournirez de motifs puissants sur la nécessité de pardonner, puisque vous vous ménagerez ainsi pour la vie future une plus grande matière de miséricorde. Bannissez tout ressentiment, même juste; domptez la colère par un sage raisonnement; offrez ce sacrifice à Dieu; réjouissez-nous, nous qui vous aimons, et montrez qu'il nous a suffi d'une courte lettre pour obtenir une grâce si grande; cherchez pour vous-même une cause de joie, ainsi que je l'ai dit, en cherchant la paix et bannissant de votre âme tout trouble, afin que vous puissiez demander avec une grande confiance au Dieu des miséricordes l'entrée dans son royaume céleste. La charité envers le prochain efface les péchés, car il est dit : *Si vous remettez aux hommes leurs fautes, mon Père céleste vous remettra les vôtres.* (Matth. VI, 14.) Réfléchissez sur tout ceci et écrivez-nous une lettre qui nous fasse savoir que la nôtre n'a pas été inutile. Car, nous avons fait ce qui nous appartenait, nous avons accompli ce qui était en notre pouvoir; nous avons exhorté, nous avons prié, nous avons sollicité à titre de grâce, nous avons conseillé ainsi qu'il le fallait. C'est maintenant sur vous seule que se porte toute notre sollicitude. Pour nous, la récompense nous est assurée, soit qu'il résulte quelque chose de nos exhortations ou qu'il n'en résulte rien, car les paroles ont aussi leur récompense. Mais tout notre effort tend présentement à vous gagner vous-même, de telle sorte que par vos bonnes actions en ce monde vous puissiez acquérir sûrement les biens éternels de la vie future.

LETTRE CXVIII.

404, dans les commencements de l'exil.

AUX ÉVÊQUES ET AUX PRÊTRES RETENUS DANS LA PRISON.

Vous habitez la prison, vous êtes chargés de chaînes, vous êtes renfermés avec des hommes sordides et couverts de haillons; mais que pouvait-il vous arriver de plus heureux pour une telle cause? Qu'est-ce qu'une couronne d'or, dont on ceindrait sa tête, en comparaison de cette chaîne dont vos mains sont liées pour Dieu? Quelles sont les grandes et splendides habitations qui valent la prison remplie de ténèbres et d'ordures, séjour d'affliction et d'horreur, lorsqu'on la subit pour une telle cause? Tressaillez donc et bondissez de joie, couronnez vos fronts et livrez-vous à vos transports, parce que les afflictions dans lesquelles vous êtes seront la cause d'un grand gain. Elles sont comme la semence qni annonce la récolte la plus abondante; elles sont comme le combat des lutteurs qu'attendent la victoire et les palmes; elles sont comme la navigation pénible qui rapporte un large bénéfice. Considérant toutes ces choses, seigneurs très-vénérés et très-pieux, soyez dans l'allégresse et dans la joie, ne négligez point de louer Dieu en toutes choses et d'infliger à Satan des plaies mortelles, vous préparant pour vous-mêmes une riche récompense dans le ciel. *Car les tourments du siècle présent ne sont pas comparables à la gloire future qui sera manifestée en vous.* (Rom. VIII, 18.) Ecrivez-nous souvent. Nous désirons ardemment recevoir des lettres envoyées par des hommes qui sont enchaînés pour Dieu, lettres qui nous feront connaître tout ce que vous endurez : même durant notre séjour sur cette terre étrangère, nous en retirerons une grande consolation.

—

LETTRE CXIX.

Ecrite en 404, comme il se rendait à Cucuse.

AU PRÊTRE THÉOPHILE.

Puisque maintenant je vous ai ouvert la voie pour m'écrire, faites en sorte de montrer que la négligence n'a point causé votre silence antérieur, mais que vous attendiez seulement pour m'écrire que je vous eusse enhardi à le faire; envoyez-moi une nuée de lettres qui me parlent de la gloire acquise à votre nom, car je sais combien elle vous est précieuse, et ne permettez pas que la crainte du tyran vous contraigne au silence, mais, brisant cet obstacle avec plus de facilité que la toile de l'araignée, montrez-vous avec éclat dans la mêlée, confondant vos adversaires par votre liberté et par votre confiance. C'est maintenant le temps d'acquérir une grande gloire et de précieuses richesses. Le marchand qui reste dans le port n'amasse pas une cargaison; il faut pour cela qu'il traverse de vastes mers, qu'il brave les flots avec audace, qu'il lutte contre la faim et contre les monstres de l'onde, qu'il supporte beaucoup d'autres ennuis. Considérez tout cela et voyez que le temps des périls est aussi le temps d'un grand gain pour vous, d'une gloire abondante, d'un salaire inestimable; étendez les ailes de votre âme, secouez la poussière de la tristesse et de l'abattement, parcourez d'un pied agile le front de bataille, assignant à chacun sa place, excitant, exerçant, fortifiant, allumant le zèle. En même temps, instruisez-nous de tout par vos lettres; ne craignez point d'avoir à nous raconter vos propres actions, mais accomplissez l'ordre que nous vous donnons et procurez-nous cette joie, afin que, dans cet éloignement où nous vivons, nous éprouvions un grand bonheur en apprenant de votre piété ce que nous désirons le plus vivement savoir.

—

LETTRE CXX.

Ecrite à Césarée de Cappadoce comme il allait en exil, en 404.

A THÉODORA.

Je suis disloqué, épuisé, je me suis vu mille fois aux portes de la mort, et ceux que nous avons chargés de nos lettres sauront vous le raconter avec exactitude, bien qu'ils ne se soient trouvés avec nous que peu de temps. Car nous n'avons pu même nous entretenir avec eux, accablé comme nous l'étions par des fièvres continuelles, malgré lesquelles il nous fallait marcher le jour et la nuit, obsédé par la chaleur, affaibli par les veilles, privé de tous ceux dont j'eusse pu recevoir des soins, et dans la disette de toutes les choses nécessaires. Nous

avons souffert et nous souffrons plus que ceux qui sont condamnés aux mines ou renfermés dans les cachots. Nous sommes entrés, non sans peine, il est vrai, à Césarée, comme dans un port et dans un lieu de repos après la tempête. Cependant, le port n'a pas eu la vertu de chasser les maux causés par les flots, tant les jours antérieurs nous ont épuisé. A Césarée, du moins, nous avons repris un peu haleine, car nous avons bu de l'eau fraîche, nous avons mangé du pain qui n'était ni moisi ni durci outre mesure, nous avons pu laver notre corps, non dans des débris de tonneau, mais dans un bain quelconque, et nous coucher enfin dans un lit. Je pourrais vous en dire plus long, mais je m'arrête ici, ne voulant pas jeter votre esprit dans le trouble. J'ajoute seulement que vous ne devez cesser d'adresser des reproches à ceux qui nous aiment, parce que, comptant beaucoup d'amis et des amis revêtus d'une si grande puissance, nous n'avons pu obtenir ce qu'obtiennent des hommes chargés de crimes, savoir : d'habiter une région moins éloignée et plus douce, de telle sorte que ni la faiblesse de notre corps, ni la crainte des Isauriens, maîtres de tout le pays, ne nous ont point fait accorder une si faible et si mince faveur. Gloire soit rendue à Dieu, même en de telles circonstances! car nous ne cessons de le louer en toutes choses. *Que son nom soit béni dans tous les siècles!* (Job. I, 21.) Mais je suis vraiment étonné, pour ce qui vous concerne, de n'avoir reçu qu'une seule lettre de vous, bien que celle-ci soit la quatrième ou la cinquième que j'adresse à votre bienveillance et à votre grâce. Pourtant, il ne vous est pas difficile d'écrire plus souvent. Je ne le dis pas pour en faire un motif d'accusation; car les devoirs de la charité ne s'imposent pas, ils sont rendus par un libre choix. Mais je gémis de ce que vous m'avez si vite exclu de votre pensée, ne m'envoyant qu'une seule lettre dans un temps si long. Si donc je ne demande pas une chose trop difficile et trop pénible, accordez-la, puisque vous le pouvez, puisque vous en êtes la maîtresse. Je ne veux pas vous préoccuper d'autres affaires, car je n'en tirerais aucun profit et je vous paraîtrais importun et à charge.

LETTRE CXXI.

Avant d'arriver à Cucuse en 404.

A ARABIUS.

Votre lettre nous a fait savoir quel foyer de tristesse vous portez dans votre âme, à la suite de tout ce qui nous est arrivé, et déjà nous en étions auparavant informé; car, nous n'avons point oublié cette abondance de larmes que vous avez versées dès le commencement, lorsque l'on ourdissait ces maux. Au reste, votre lettre non moins que vos larmes et vos gémissements a mis au jour cette dévorante tristesse qui est dans votre cœur. Attendez-en la récompense du Dieu des miséricordes, car il y a aussi pour la tristesse une grande et abondante miséricorde. Au milieu de la perversité juive, plusieurs qui, ne pouvant arrêter les crimes, se contentaient de pleurer et de gémir, furent récompensés, car tandis que la foule des autres périssaient et succombaient livrés au carnage, eux seuls évitaient les effets de la colère divine. *Placez*, dit l'Ecriture, *un signe sur le visage de ceux qui gémissent et qui pleurent.* (Ezéch. IX, 4.) Cependant, ils n'avaient rien empêché; mais parce qu'ils avaient accompli ce qui était en leur pouvoir, parce qu'ils gémissaient et pleuraient sur ces désordres, ils ont obtenu leur salut. Pour vous, nos maîtres, pleurez sans cesse sur nos malheurs actuels, et suppliez le Dieu des miséricordes, de nous donner le salut dans ce commun naufrage de toute la terre. Car vous savez, vous n'ignorez pas que les troubles et la discorde sont en tous lieux, et qu'il ne suffit pas de prier seulement pour Constantinople, mais pour le monde entier, puisque le cours du mal ayant commencé là, il s'est porté ensuite dans toutes les contrées, comme un fleuve aux ondes corrompues, pour ravager toutes les Eglises. Quant à ce que vous me demandez, je le demande aussi de vous tant que nous serons éloigné de corps, car nous sommes étroitement uni par l'âme avec votre noblesse ainsi qu'avec toute votre maison; ne craignez point de nous écrire souvent des nouvelles de votre santé, puisque vous savez quelle grande joie vous nous procurerez. J'ai appris, depuis mon départ, que vous m'aviez demandé de demeurer chez vous; il ne nous a pas été permis de séjourner à Sébaste, mais à Cucuse, le lieu le

plus désert de l'Arménie et le plus dangereux en raison des courses des Isauriens. Néanmoins, nous rendons grâces à votre noblesse et nous apprécions comme il le mérite, l'honneur que vous nous avez fait lorsque nous partions pour l'exil, en songeant à nous offrir l'hospitalité et en nous appelant sous votre toit. Mais si vous avez quelques amis à Cucuse, veuillez leur écrire.

—

LETTRE CXXII.

Cucuse, 404 ou 405.

A MARCIEN.

Vous êtes heureux, trois fois heureux, et plus encore, vous qui avez montré une si grande libéralité envers ceux qui sont dans le besoin, au milieu de cette horrible tempête et de ce bouleversement de toutes choses. Car, la grandeur de votre charité ne nous a point été cachée, et nous savons que votre maison a été comme un port ouvert à tous les orphelins, que vous avez consolé les veuves et soulagé leur pauvreté, apportant un remède à leur indigence et ne les abandonnant pas au sentiment de leur détresse, mais leur tenant lieu de tout et nourrissant tout un peuple de froment, de vin, d'huile, de toutes les choses nécessaires à la vie. Que Dieu récompense, et dans ce monde et dans l'autre, votre grandeur d'âme, votre générosité, votre ardeur, votre zèle, votre amour des pauvres, votre charité sincère, puisque toutes ces vertus abondent et fleurissent en vous pour vous mériter la palme dans le siècle futur. Nous n'avons rien ignoré dans ce désert où nous vivons entouré de mille difficultés, où la crainte des Isauriens nous assiége, où la solitude de la contrée et la rigueur de la saison nous accablent. Lorsque nous avons appris toutes ces choses concernant votre révérence, nous n'avons plus ressenti nos chagrins, mais nous avons éprouvé une grande joie, notre âme a tressailli, nous nous sommes livré à nos transports, nous avons été dans l'allégresse pour des œuvres si excellentes par lesquelles vous amassez dans le ciel un trésor inappréciable. Donnez-nous encore une autre joie ; écrivez-nous souvent des nouvelles de votre santé, car vous savez que nous désirons vivement les recevoir, vous le savez puisque vous n'ignorez pas combien nous vous aimons.

—

LETTRE CXXIII.

Cucuse, 405.

AUX PRÊTRES ET AUX MOINES DE LA PHÉNICIE, CHARGÉS DE L'INSTRUCTION DES CATÉCHUMÈNES.

Les pilotes, lorsqu'ils voient la mer agitée et furieuse, lorsque la tempête et l'ouragan sont déchaînés, non-seulement n'abandonnent pas le navire, mais déploient un plus grand zèle, une plus grande ardeur, veillant eux-mêmes et excitant les autres. Les médecins, lorsqu'ils sont en présence d'une fièvre qui augmente et devient violente n'abandonnent pas le malade, mais ont recours à tous les moyens, déployant leur zèle et mettant en œuvre celui des autres personnes pour vaincre le mal. Pourquoi ai-je rapporté ces exemples ? afin que personne d'entre vous ne se laisse entraîner par les troubles présents à quitter la Phénicie, et à s'en éloigner, afin que plus les difficultés sont grandes, plus les flots sont irrités et plus vive est l'agitation, plus aussi vous demeuriez vigilants, actifs, animés par le zèle, déployant une ardeur toute nouvelle, en sorte que votre édifice splendide ne soit pas renversé, que tant de fatigues ne restent point vaines, que les soins donnés à votre champ ne soient pas perdus. Dieu est assez puissant pour mettre fin à ces agitations et assez riche pour vous accorder la récompense. Cette récompense ne pouvait être aussi brillante lorsque tout s'accomplissait avec facilité, qu'elle le sera maintenant, alors que le tumulte et la confusion sont partout et que le nombre de ceux qui donnent le scandale est grand. Considérez donc les travaux que vous avez entrepris, les fatigues que vous avez supportées, les actions héroïques que vous avez accomplies, et l'impiété que, par la grâce de Dieu, vous avez en partie détruite, et les affaires de la Phénicie entrant dans une voie meilleure, et la récompense plus grande, et le salaire plus riche qui vous attendent, et Dieu qui mettra fin bientôt à tant d'iniquités, et qui vous réserve le prix de la patience, et, pour toutes ces raisons, demeurez et persistez dans votre œuvre.

Car, rien ne doit vous manquer présentement ; j'ai donné l'ordre de vous fournir avec

la même abondance, avec la même libéralité, soit les vêtements, soit les chaussures, soit ce qui est nécessaire à la nourriture des frères. Or, si nous qui sommes dans une telle affliction et de si graves embarras, habitant ce désert de Cucuse, nous avons un si grand souci de votre œuvre, à plus forte raison faut-il que vous-mêmes, jouissant d'une grande abondance, je parle de celle des choses nécessaires, vous fassiez tout ce qui est en votre pouvoir. Je vous en conjure, que personne ne puisse vous inspirer de crainte. D'ailleurs, les espérances sont présentement meilleures, comme vous le verrez par les lettres que nous envoie le seigneur Constantin, prêtre très-pieux. Demeurez, et dussent les obstacles être comptés par milliers, vous les surmonterez tous. Car, il n'est rien de plus fort que la patience. Elle ressemble à un rocher, de même que les troubles et les complots suscités contre les Eglises, ressemblent aux flots qui se précipitent contre le rocher et qui s'évanouissent dans leur propre écume. Remettez-vous devant les yeux tout ce que les bienheureux apôtres ont souffert de la part de leurs proches et de celle des étrangers, et comment ils ont passé le temps de leurs prédications au milieu des épreuves, des dangers, des embûches, dans les prisons, dans les liens, dans l'exil, en butte à la faim, à la nudité, aux fouets. Et cependant, même dans la prison, ils ne négligeaient pas la charge qui leur était confiée; mais le bienheureux Paul, habitant la prison, accablé par le fouet et versant son sang, retenu dans les entraves, endurant tant de maux, initiait aux mystères du fond de son cachot, baptisait son gardien et ne négligeait aucun devoir de son apostolat. Repassant ces choses dans votre esprit, selon que j'exhorte votre charité, tenez-vous fermes, inébranlables, incorruptibles, mettant votre espérance en Dieu et en son secours que rien ne peut égaler; enfin, ayez soin de nous écrire sur toutes ces choses. Nous vous avons envoyé le très-pieux prêtre Jean, afin qu'il raffermisse vos esprits et que vous ne vous laissiez abattre par quoi que ce soit. J'ai fait moi-même ce que je devais, vous exhortant par mes paroles, vous relevant par mes conseils, fournissant abondamment à vos besoins pour que rien ne vous fasse défaut. Que si vous refusez mes conseils, si vous vous attachez à ceux qui vous séduisent et qui vous excitent contre nous, la faute n'en est pas à moi. Vous savez sur qui retombera la condamnation et la peine. Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous en prie, accueillez les conseils d'un homme qui vous aime beaucoup. Dès que vous aurez besoin de quelque chose, écrivez-moi, ou si vous voulez, députez-moi quelqu'un et vous ne manquerez de rien.

—

LETTRE CXXIV.

A GÉMELLUS.

Il y a des gens qui félicitent Votre Révérence au sujet de sa magistrature; moi, j'en félicite la ville; ce dont je suis heureux pour votre magnificence, ce n'est pas l'honneur que lui vaut cette charge (vous avez su vous élever au-dessus de ces misères), c'est l'occasion et la facilité qu'elle vous procure de faire éclater aux yeux de tous votre prudence, votre douceur, et d'en recueillir le fruit; vous saurez prouver, j'en suis convaincu, aux hommes trop attachés à la terre, trop éblouis du vain prestige de la renommée que ce n'est point le manteau, la ceinture, la voix d'un héraut qui font le magistrat, mais la vigilance à réparer les dommages, à remédier aux maux, à punir l'iniquité, tout en défendant contre la puissance la cause de la justice opprimée. Je connais votre indépendance, la liberté de votre langage, la hauteur de votre âme, votre mépris des choses temporelles, votre haine contre le vice, votre douceur, votre charité: qualités nécessaires principalement au magistrat. Aussi, je sais de reste que vous serez un port pour les naufragés, un bâton pour les chancelants, une tour pour ceux qu'assiége un pouvoir inique, et tout cela sans peine. Vous n'avez besoin ni de fatigues, ni de sueurs, ni d'années pour remettre les choses dans l'ordre. De même que le soleil n'a qu'à paraître pour dissiper tous les brouillards: ainsi vous n'avez eu vous, qu'à paraître sur votre siége, j'en suis certain, pour réprimer du premier jour les tentatives injustes, pour arracher les opprimés avant tout jugement, aux mains de leurs persécuteurs. Il a suffi pour cette œuvre de la réputation de sagesse dont vous jouissez. Aussi, malgré l'isolement où je suis confiné, malgré les maux qui m'assiégent, suis-je pénétré d'une joie profonde, considérant comme un bonheur pour moi le secours que reçoivent les opprimés.

LETTRE CXXV.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE EXILÉ AUSSI LUI-MÊME [1].

Je vais essayer encore de soulager votre blessure et votre chagrin, et de dissiper les pensées qui vous assombrissent. Quelle est donc la cause de votre douleur, de votre découragement? Est-ce l'affreuse, la formidable tempête déchaînée sur l'Eglise? Je connais ces maux, et personne ne les niera; mais si vous voulez je vais vous retracer une image de ces événements. Nous avons sous les yeux une mer soulevée du fond des abîmes, des nochers qui délaissent la rame et le gouvernail pour embrasser les genoux les uns des autres qui, découragés, impuissants contre la tempête, au lieu de regarder le ciel, la mer, la terre ferme, restent gisants sur le pont à gémir, à pleurer. En mer, c'est ainsi que les choses se passent; mais aujourd'hui, sur notre mer, à nous, plus violent est l'orage, plus terribles les vagues. Eh bien! invoquez notre Maître le Christ: il n'a pas besoin d'industrie pour triompher de la tempête; d'un signe, il calme les flots. Que si vous l'avez souvent invoqué sans être exaucé, persistez néanmoins. Telle est la coutume du Dieu de bonté. N'est-il pas vrai qu'il a su racheter les trois enfants du supplice de la fournaise? Ils étaient captifs, jetés dans un pays barbare, déchus de l'héritage paternel, réputés perdus par tout le monde, aucun recours ne leur restait. C'est alors que le Christ, notre vrai Dieu, opéra le miracle et dissipa la flamme. Ne pouvant tenir bon devant la vertu de ces justes, le feu s'échappa de la fournaise et consuma les Chaldéens qui étaient alentour. Et dès lors cette fournaise était pour eux une église; ils invoquaient toute la création, les choses visibles et les invisibles, les anges, les puissances, et réunissant tous les êtres en une seule apostrophe, ils s'écriaient: *Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur!* (Dan. III, 57.) Voyez-vous comment la résignation de ces justes changea le feu même en rosée, et confondit à ce point le tyran qu'il publia un édit par toute la terre: *Grand*, dit-il, *est le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago.* (Ib. v, 95.) Et voyez quelle sévérité: il condamne quiconque aura mal parlé d'eux, à perdre sa maison, à se voir priver de tous ses biens. Gardez-vous donc du découragement et du désespoir. Moi-même, quand on me chassait de la ville, je m'en inquiétais peu, et je me disais à moi-même: Si l'impératrice veut m'exiler, qu'elle m'exile: *Au Seigneur appartient la terre et ce qui la couvre.* (Ps. XXIII, 1.) Si elle veut scier mon corps, qu'elle le fasse; je saurai suivre l'exemple d'Isaïe. Si elle veut me précipiter dans la mer, je n'ai point oublié Jonas. Si elle veut me jeter dans une fournaise, j'ai un modèle dans les trois enfants qui ont été condamnés à ce supplice. Si elle veut me livrer aux bêtes, je songe à Daniel, abandonné aux lions dans une fosse. Si elle veut me lapider, qu'elle me lapide; Etienne, le premier martyr, m'a donné l'exemple. Si elle veut ma tête, qu'elle la prenne; j'ai pour maître Jean-Baptiste. Si elle veut mes biens, qu'elle les prenne. *Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu aussi je m'en irai.* (Job, I, 21.) J'entends l'Apôtre qui me conseille: *Dieu ne fait point acception de la personne de l'homme*, et ailleurs: *Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais point serviteur du Christ.* (Ps. II, 6 et I, 10.) Et voici David qui m'arme en disant: *Je parlais de vos témoignages en présence des rois, et je n'étais pas confondu.* (Ps. CXVIII, 46.) Ils ont inventé contre moi nombre d'artifices; ils disent que j'ai donné la communion à des personnes qui venaient de manger. Si je l'ai fait, que mon nom soit rayé du livre des évêques, et qu'il ne soit pas inscrit sur celui de l'orthodoxie, attendu que si j'ai commis une semblable prévarication, le Christ m'exclura de son royaume. Mais si après avoir prétendu cela une fois pour toutes, ils persistent dans leur imputation, qu'alors ils dégradent aussi saint Paul, qui baptisa toute une maison après un repas: qu'ils dégradent le Christ lui-même, qui donna à la suite d'un repas la communion à ses Apôtres. Ils disent que j'ai eu commerce avec une femme. Mettez à nu mon corps, et vous connaîtrez la mortification de mes membres. Toutes ces imputations sont l'ouvrage de l'envie. Mais vous ne pouvez apprendre sans douleur, mon frère Cyriaque, que ceux qui m'ont exilé, se montrent librement en public, qu'ils

[1] L'authenticité de cette lettre a été contestée, mais sans raisons suffisantes: les objections sont tirées, soit du style et de la grécité, soit de certains passages qui ont semblé peu conformes à l'esprit de douceur et de modestie du saint évêque. Un examen plus attentif, donne raison à la critique moderne, qui paraît unanime pour admettre l'authenticité. Toute cette controverse a d'ailleurs été résumée dans l'édition grecque-latine de Migne. (Tom. III, pag. 679-680.)

sont escortés d'une foule de satellites? Rappelez-vous donc le riche et Lazare : songez lequel des deux fut affligé, lequel heureux ici-bas. Quel dommage la pauvreté de Lazare lui causa-t-elle? N'a-t-il pas été transporté, athlète victorieux, dans le sein d'Abraham? et quel profit l'autre a-t-il retiré de l'opulence où il vivait, couché sur la pourpre et le lin? Où sont désormais ses licteurs? ses satellites? ses chevaux enharnachés d'or? ses parasites? sa table royale? N'a-t-il pas été conduit au tombeau comme un brigand chargé de liens, emportant du monde son âme toute nue, et n'est-ce pas inutilement que sa voix crie : *Père Abraham, envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, car je suis tourmenté dans cette flamme.* (Luc, XVI, 24.) Pourquoi nommes-tu cet Abraham dont tu n'as pas imité la vie? Abraham accueillait tout le monde dans sa maison, et un seul mendiant n'a pas pu exciter ta sollicitude? Il ne faut ni pleurer ni gémir de ce qu'un homme aussi opulent ne mérita point une goutte d'eau. En effet, c'est parce qu'il avait refusé des miettes au mendiant, qu'une goutte d'eau lui fut refusée. Il avait laissé l'hiver se passer sans semer la miséricorde ; l'été arriva, et il n'eut pas de moisson. Et la providence de Dieu se reconnaît encore dans ceci, qu'il mit la punition infligée aux méchants en regard du repos donné aux bons, afin qu'ils se vissent mutuellement et pussent se reconnaître. En effet, dans ce jour, chaque martyr reconnaîtra son tyran, et chaque tyran le martyr contre lequel il aura sévi. Et ce n'est pas moi qui l'avance; écoutez la parole de la Sagesse : *Alors le juste se tiendra debout, dans une complète liberté de langage, vis-à-vis de ses oppresseurs.* (Sap. V, 1.) Le voyageur qui fait route dans le fort des chaleurs, vient-il à trouver une eau pure pour étancher la soif qui le consume; pressé par une faim dévorante, se voit-il inviter à une table chargée de mets de toute espèce : si alors une personne plus puissante que lui lui interdit de prendre part au festin et de goûter aux mets, le voilà en proie à une vive douleur, à un affreux supplice : il est à table, et il ne peut manger ; il est assis près d'une source, et il ne peut se désaltérer. Ainsi, au jour du jugement, les impies sont témoins du bonheur des justes, et ils ne peuvent prendre place au royal banquet.

Lorsque Dieu voulut punir Adam, il lui fit cultiver une terre située en face du paradis, afin que chaque jour, à toute heure, en voyant le lieu de délices d'où il était sorti, il ne cessât d'avoir l'âme pénétrée de douleur. — Ici-bas, il nous est interdit de nous visiter l'un l'autre; mais là-haut, personne ne nous empêchera de vivre en société, et nous verrons ceux qui nous ont exilés, comme Lazare voit le juste, comme les martyrs voient les tyrans. — Gardez-vous donc de vous décourager, et rappelez-vous les paroles du Prophète : *Ne craignez pas l'injure des hommes, et ne vous laissez point vaincre par leur mépris : comme la laine est mangée par le ver, ainsi ils seront dévorés, et deviendront pareils à un vêtement hors d'usage.* (Isaïe, LI, 7, 8.) Songez à notre Maître, rappelez-vous comment il fut persécuté dès le berceau, comment il fut relégué dans un pays barbare, lui, le souverain du monde : exemple à notre usage, afin que nous ne perdions point courage dans les tentations. Rappelez-vous la passion du Sauveur, et combien d'outrages il a subis pour nous. Les uns l'appelaient samaritain, les autres possédé, glouton, ou faux prophète. *Voilà*, disait-on, *ce gourmand, ce buveur de vin* (Luc, VII, 34), et encore : *C'est par le prince des démons, qu'il chasse les démons.* (Matth. IX, 34.) Qu'était-ce donc, lorsqu'ils l'emmenaient pour le précipiter et qu'ils lui crachaient au visage? lorsqu'ils lui mettaient la chlamyde, et qu'ils le couronnaient d'épines, et qu'ils tombaient à ses pieds par dérision, en l'abreuvant de tous les outrages? qu'était-ce, lorsqu'ils le souffletaient, lorsqu'ils lui donnaient à boire du vinaigre et du fiel? lorsqu'ils lui frappaient la tête avec un roseau, et qu'ils le traînaient çà et là comme des chiens altérés de sang? qu'était-ce quand on le conduisait, dépouillé de ses vêtements, au supplice, quand tous ses disciples l'avaient abandonné, et que l'un l'avait trahi, un autre renié, les autres délaissé pour fuir, quand il restait seul et désarmé au milieu de cette populace assemblée comme pour une fête? Qu'était-ce, quand ils le crucifiaient comme un scélérat entre des malfaiteurs, et qu'il restait sans sépulture, attaché sur la croix, et qu'ils ne l'en ôtaient point jusqu'à ce qu'il vînt quelqu'un le réclamer pour l'ensevelir? Souvenez-vous qu'il ne fut pas jugé digne de funérailles, et qu'on fit courir contre lui cette calomnie, que ses disciples l'avaient dérobé, et qu'il n'était point ressuscité. Représentez-vous également les

apôtres, chassés de tous lieux, réduits à se cacher, à ne point se montrer dans les villes; Pierre retiré chez Simon le corroyeur, Paul chez la marchande de pourpre, parce que les riches ne leur permettaient point de parler. Néanmoins dans la suite, tous les obstacles s'aplanirent pour eux. Ainsi n'allez pas non plus vous décourager. Moi aussi, j'ai appris une nouvelle au sujet d'Arsace, de ce fou que l'impératrice a mis sur le siége : il a persécuté tous ceux de nos frères qui ne voulaient pas communier avec lui ; et beaucoup d'entre eux sont morts en prison à cause de moi. — C'est un loup sous les apparences d'une brebis : un évêque par les dehors, au fond un adultère ; car de même que la femme qui se remarie du vivant de son premier époux, est considérée comme adultère : cet homme est adultère, non de chair, mais d'esprit, en tant que m'ayant ravi, moi vivant, le trône de l'Eglise. Je vous mande ceci de Cucuse, où l'impératrice nous a déporté. Beaucoup de tribulations nous sont survenues pendant le voyage, mais rien ne nous a ému. A notre arrivée en Cappadoce, ainsi que dans la Cilicie du Taurus, nous avons vu venir à notre rencontre des troupes nombreuses de saints prêtres, sans parler d'une multitude de solitaires et de vierges, dont les yeux répandaient d'intarissables sources de larmes.— Et en nous voyant prendre le chemin de l'exil, ils gémissaient et se disaient entre eux : Le soleil dérobant ses rayons, eût été un moindre malheur que Jean réduit au silence. — J'étais troublé, contristé, en les voyant tous pleurer sur mon sort : car pour tous les autres accidents qui me sont survenus, je ne m'en suis pas inquiété. D'ailleurs l'évêque de cette ville nous a parfaitement accueilli et nous a prodigué les marques d'affection : au point que s'il eût été possible, et si nous n'avions pas eu de limites à respecter, il serait allé jusqu'à nous céder son siége. Je vous prie donc, et vous conjure en embrassant vos genoux, de secouer votre deuil et votre chagrin, toutefois sans nous oublier dans vos prières ; et daignez nous répondre.

LETTRE CXXVI.

Cucuse, 406.

AU PRÊTRE RUFIN.

J'apprends que de graves malheurs ont éclaté de nouveau en Phénicie ; la fureur des païens redouble, et parmi les moines un grand nombre ont été blessés ou mis à mort. C'est pourquoi j'insiste de nouveau et plus que jamais pour que, sans différer davantage, vous voliez au combat. J'ai la certitude que, si vous paraissez là, vos prières, votre bonté, votre douceur, votre patience, votre force d'âme habituelle, enfin votre seule présence, suffiront à mettre en fuite l'ennemi, à contenir les furieux, à rendre le courage aux nôtres, à opérer les plus grands biens. Ainsi point d'hésitation ni de délai ; redoublez de célérité et que les faits que je porte à votre connaissance stimulent encore votre ardeur. Si vous voyiez une maison en flammes, loin de passer votre chemin, vous redoubleriez au contraire d'activité afin de prévenir les progrès du feu : vous travailleriez tant par vous-même qu'avec le secours d'autrui à triompher du fléau. Eh bien! en présence de l'incendie que nous voyons sévir, hâtez-vous de vous rendre sur les lieux : de toute façon vous rendrez des services, et votre secours sera très-utile pour réparer les dommages. Quand tout est dans le calme, la tranquillité, la paix, le premier venu suffit à la tâche aisée d'instruire dans la foi quelques ignorants. Mais quand le démon furieux déclare la guerre avec plus d'audace, lui résister avec plus de force, lui ravir ses victimes, empêcher ses progrès, c'est le propre d'un homme généreux, d'un cœur intrépide, d'une âme élevée et forte ; c'est un exploit digne de mille couronnes et au-dessus de tout éloge ; c'est l'œuvre d'un apôtre. Songez que le moment est venu pour vous d'acquérir une grande gloire et d'infinies richesses : voici l'occasion de faire fortune ; ne la laissez pas échapper, hâtez-vous d'en tirer parti, nous vous en conjurons : et empressez-vous de nous écrire, dès que vous serez sur les lieux. Pourvu que j'apprenne que vous avez le pied sur le sol de la Phénicie, mes craintes feront place à la confiance. Je sais, en effet, ce qui s'en suivra : tel qu'un héros généreux, accou-

tumé aux exploits, vous parcourrez les rangs, relevant les uns, rassurant et fortifiant les autres, remettant dans la voie ceux qui s'égarent, recherchant et retrouvant ceux qui sont perdus, et vous mettrez en déroute les forces conjurées du démon. Car rien ne m'est plus connu que votre vigilance, votre circonspection, votre intelligence, votre sagesse, votre douceur, votre courage, votre fermeté, votre patience. Je désire que vous m'écriviez souvent, même durant votre voyage, et j'ai été surpris que le prêtre Théodore soit arrivé ici sans m'apporter une lettre de vous. Afin que je n'éprouve plus le même chagrin, écrivez-moi de chaque station, s'il est possible, afin que je puisse vous suivre pas à pas et savoir si vous approchez du pays où vous vous rendez. Je suis en effet dans une grande perplexité, et j'ai besoin d'être tenu au courant chaque jour. En conséquence, mon très-honoré maître, accordez-moi cette inestimable faveur : écrivez-moi lettre sur lettre, et avant de partir, et durant votre voyage : instruisez-moi exactement de tout. Si les choses vont bien, j'en aurai grande joie. Dans le cas où des empêchements seraient suscités, je m'appliquerai de tous mes moyens à les faire disparaître, et n'aurai de repos qu'autant que par moi ou par d'autres, s'il se peut, la voie vous soit aplanie. Fallût-il recourir cent fois à Constantinople, cela même ne m'arrêtera pas. — Ainsi, déployez tout ce que vous avez de vigilance et d'activité. Si vous pensez que des frères doivent vous être adjoints, mandez-le moi. Quant aux reliques des saints martyrs, soyez en repos. J'ai envoyé aussitôt le vénéré prêtre Térentius à mon très-pieux seigneur Otréius, évêque d'Arabisse, qui en a beaucoup de fort authentiques; et sous peu de jours, je vous les adresserai en Phénicie. Que votre Révérence ne néglige donc rien. En ce qui nous concerne, vous voyez quelle est notre ardeur. Faites diligence, afin que vous puissiez terminer avant l'hiver les églises qui manquent de toit.

LETTRE CXXVII.

Probablement 406.

A POLYBE.

Un autre se plaindrait de la rigueur intolérable de l'hiver, de cette affreuse solitude, de ces souffrances et maladies; pour moi, je ne me plains que de notre séparation, plus pénible à supporter que l'hiver, que la solitude, que la maladie. La mauvaise saison augmente ma tristesse en me privant de la seule consolation qui peut l'adoucir, le commerce de vos lettres. La neige tombée en abondance ferme toutes les routes; personne ne peut sortir d'ici, personne ne peut y venir. Ajoutez à cela la crainte des Isauriens qui écarte et met en fuite tout le monde. Nul n'est resté chez soi, chacun a quitté sa maison et s'est sauvé où il a pu. Les villes ne sont plus que des murailles vides, les antres et les bois ont remplacé les villes. Semblables aux bêtes fauves, aux lions et aux léopards qui trouvent leur plus grande sûreté au désert, nous, malheureux habitants de l'Arménie, nous émigrons d'un lieu à un autre, comme des nomades et des Hamaxobiens [1], sans pouvoir nous arrêter avec confiance nulle part, tant le brigandage de ces barbares remplit tout de tumulte et de confusion; ils massacrent, ils incendient, ils réduisent les hommes libres en esclavage. Et quand ils ont dépeuplé une ville par la terreur de leur nom, ils la ruinent, ce qui revient à en faire périr les habitants. Combien de jeunes hommes obligés de quitter tout à coup leurs demeures, la nuit, par une température à tout geler, ont succombé, non sous le glaive des Isaures, mais de froid au milieu des neiges; si bien qu'en voulant fuir la mort, ils n'ont réussi qu'à trouver une mort plus cruelle! Voilà où nous en sommes. Et si nous vous donnons ces détails, ce n'est pas pour vous affliger (je n'ignore pas quelle sera votre douleur), mais pour vous faire connaître la cause de notre long silence et la raison pour laquelle nous avons mis tant de retard et de lenteur à vous écrire; c'est que nous sommes à ce point abandonné de tous, que nous n'avons pu trouver personne en dis-

[1] C'est-à-dire *Gens vivant sur des chariots*; à peu près comme ceux qu'on appelle aujourd'hui *Bohémiens*. Ce nom était d'ailleurs celui d'une peuplade sarmate dont parle le géographe Ptolémée. (III, 5, 19.)

position de se rendre auprès de vous, et que nous avons été forcé de dépêcher à votre révérence le prêtre qui nous fait ici compagnie : veuillez donc l'accueillir ainsi qu'il vous sied, et le congédier ensuite promptement avec de bonnes nouvelles de votre santé. Vous n'ignorez pas combien ce sujet nous intéresse.

—

LETTRE CXXVIII.

Arabisse, 406.

A MARINIEN.

Ce qu'on aime en général dans le printemps, c'est qu'il décore de fleurs la face de la terre, et qu'il change tous les lieux en prairies ; moi, c'est qu'il rend bien plus facile mon commerce de lettres avec mes amis. Je voudrais vous voir de mes yeux, mais puisque c'est impossible, je mets du moins toute mon ardeur à faire ce que je peux ; je veux dire à converser avec vous par correspondance. Et les matelots, les nautonniers ont moins de plaisir en cette saison à sillonner la surface des mers, que ne m'en donnent ma plume, mon encre et mon papier, quand je puis enfin vous écrire. Durant l'hiver, quand le froid mettait partout des glaçons, quand une couche insondable de neige interceptait les routes, on n'eût trouvé personne au dehors qui consentît à pénétrer dans notre pays, personne ici qui voulût se mettre en route. De là le silence que nous avons gardé si longtemps, enfermés entre nos murs comme dans une prison, et la langue paralysée, pour ainsi dire, par le manque de messagers. Mais puisqu'enfin l'époque des voyages a rouvert les chemins, et que notre langue a reconquis sa liberté, nous dépêchons le prêtre qui partage ici notre retraite auprès de votre noblesse, afin d'avoir des nouvelles de votre santé. Veuillez donc l'accueillir ainsi qu'il vous sied, mon très-révérend maître, et le voir d'un œil d'amitié ; et quand il repartira, daignez nous faire savoir comment vous vous portez. Car vous n'ignorez pas combien cela nous intéresse.

LETTRE CXXIX.

Cucuse, 404.

A MARCIEN ET A MARCELLIN.

Quel beau couple vous faites, et combien aimable à nos yeux ! couple formé non-seulement par la loi de nature, mais encore par les liens du plus étroit attachement. Aussi, sommes-nous vain et fier de votre amitié, et voudrions-nous pouvoir jouir de près de votre commerce. Ne le pouvant pas, nous faisons du moins ce qui nous est possible ; nous vous écrivons lettre sur lettre, nous gardons précieusement votre souvenir, nous le promenons avec nous en esprit partout où nous sommes ; et la longueur du trajet ne met pas la moindre distance entre vous deux et nous. Voilà les ailes de l'amitié ; elles franchissent aisément routes et distances, et surmontent tous les obstacles. Et c'est pourquoi nous-même, au milieu de nos tribulations, de notre isolement, des siéges et des incursions continuelles que nous font subir les brigands, rien ne peut diminuer l'affection que vous nous inspirez, et ce sentiment reste toujours en fleur dans notre âme. Nous vous supplions donc de nous faire tenir plus souvent des nouvelles de votre santé. Vous savez assez par vous-mêmes quelle consolation ce sera pour nous dans notre solitude.

—

LETTRE CXXX.

Cucuse, 405.

A CASTUS, VALÈRE, DIOPHANTE, CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

C'est une chose exigeante et impérieuse que l'affection, plus exigeante que le plus pressant des créanciers. En effet, un créancier met plus de façons à prendre son débiteur à la gorge pour se faire rendre son argent, que vous à resserrer autour de nous les liens de votre attachement, pour nous contraindre à nous acquitter en répondant à vos lettres, bien que nous ayons satisfait souvent à pareille obligation. Mais voilà quelle est la nature de cette dette ; on paie toujours et toujours l'on doit. Aussi les nombreuses lettres que nous vous avons écrites ne

vous rassasient point. C'est encore un privilége de l'amitié; elle ressemble à la mer où des fleuves innombrables portent leurs eaux sans pouvoir la remplir. Vos oreilles ne sont pas moins profondes; tout ce que nous y jetons ne fait qu'irriter davantage l'ardeur de votre affection. N'allez donc pas croire que si nous avons gardé si longtemps le silence, c'est que nous doutions de votre amitié; nous aurions agi tout autrement si nous en avions douté, et nous vous aurions écrit plus souvent. Car, ainsi que les malades ont besoin du médecin, de même les indifférents et les paresseux veulent être cajolés sans relâche; par conséquent, si nous avions cru nous apercevoir que votre amitié clochait, nous n'aurions pas manqué de payer de notre personne pour lui rendre sa vivacité. Mais, plein de confiance en vous et bien persuadé que nos lettres ou notre silence n'y peuvent rien changer, qu'elle demeure toujours ferme, solide, inébranlable, invariable, sans fléchir, sans décliner, sans se flétrir, nous jugions nos lettres inutiles à cet égard, et bonnes seulement à vous payer la dette de notre attachement. Aujourd'hui même ce n'est pas la nécessité, mais l'amitié qui nous porte à vous écrire; je le sais, en vain de toutes parts s'amasseraient les orages, en vain les vagues soulevées monteraient en foule jusqu'aux cieux; rien ne saurait vous ébranler ni vous jeter dans les orages du désespoir; c'est ce qu'a fait voir de reste le passé. Si nous vous écrivons, ce n'est donc point qu'à nos yeux vous ayez besoin de nos exhortations, c'est pour vous faire savoir que l'affection dont vous nous comblez en dépit d'une pareille distance nous enchante, nous ravit, nous rend bienheureux. Je sais d'autre part que vous trouvez un grand bonheur à savoir où nous en sommes; eh bien! nous sommes guéris de nos maux d'estomac, nous nous portons à souhait; ni les siéges, ni les incursions des brigands, ni la solitude de ces lieux, ni la crise où nous sommes, ni rien de pareil ne nous cause aucun trouble, aucun abattement; nous jouissons d'une sécurité, d'un repos d'esprit, d'un calme complet; chaque jour nous pensons à vous, et nous ne manquons pas de conférer à votre sujet avec les voyageurs que nous recevons ici. Tels sont les effets d'une amitié sincère; elle fait qu'on a toujours sur les lèvres ceux qui en sont l'objet. Ainsi faisons-nous, parce que nous vous aimons bien, et vous ne l'ignorez pas. Réfléchissez donc à tout cela, et n'allez pas inculper notre insouciance, ni une indifférence produite en nous par le temps à l'égard de votre affection. *Car la charité ne périt jamais.* (I Cor. XIII, 8.) Quand il s'écoulerait un long espace de temps, quand les difficultés redoubleraient, quand la distance qui nous sépare s'augmenterait encore, rien ne saurait briser notre amitié, rien ne saurait la flétrir; elle ne ferait que grandir et donner de plus belles fleurs.

—

LETTRE CXXXI.

406.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Ce n'est ni par indifférence, ni par manque d'égards pour votre charité que nous avons gardé jusqu'ici le silence; les périls qui nous environnent sont la cause de ce long retard. Nous n'habitons point une résidence fixe, mais tantôt Cucuse, tantôt Arabisse, d'autres fois enfin, nous errons parmi les déserts et les précipices, tant l'agitation et le désordre règnent tout autour de nous, tant le fer et le feu dévorent tout, hommes et maisons. Nous avons vu des cités périr avec leurs habitants; chaque jour assaillis de nouvelles alarmes, nous sommes contraints de déloger; c'est un nouveau genre d'exil, exil rigoureux, qu'accompagne journellement l'attente de la mort. Les châteaux-forts comme celui où nous sommes maintenant renfermés pareils à des captifs, ne suffisent pas même à nous rassurer, car ils n'effrayent pas l'audace des Isauriens. Joignez à cela une cruelle maladie dont nous traînons encore les restes à peine remis de la crise. De plus, comme si nous étions relégués dans une île environnée d'une mer impraticable, nous ne voyons arriver personne de quelque côté que ce soit; la terreur inspirée par nos troubles a fermé toutes les avenues. Je vous conjure donc de nous pardonner, mon très-honoré et très-religieux maître, car vous connaissez l'affection que nous n'avons pas cessé, dès l'origine, de témoigner à votre piété, et de plus, ne vous lassez pas de prier pour nous. Sans doute, s'il vous était facile de rencontrer des personnes disposées à se charger de vos lettres, vous n'auriez pas besoin de nos admonestations pour nous donner fréquemment des nou-

velles de votre santé; nous en sommes certain. Et nous, de notre côté, quand nous aurons vu la fin de nos épreuves, quand il nous sera donné d'avancer la tête à travers nos barreaux, et de respirer un peu du siége que nous endurons, nous ne cesserons pas d'écrire exactement à votre révérence. En le faisant, c'est à nous-même que nous procurerons le plus grand plaisir.

—

LETTRE CXXXII.

A GÉMELLUS.

Ah! quelle grande chose qu'une âme forte et généreuse, qui trouve, non au dehors, mais en elle-même et dans son propre fond, sa joie et sa sécurité, et, ce goût merveilleux, jusque dans les situations où le vulgaire n'aperçoit que risques et périls. En effet, loin de se troubler ou d'être ému des haines dont on est poursuivi, s'en faire honneur, que dis-je? prendre en pitié ses ennemis, désirer leur amendement, leur conversion, où trouver tant de sagesse, une pareille philosophie? C'est pourquoi nous vous louons et nous vous admirons, notre très-révérend et très-magnifique seigneur. C'est pourquoi, nous-même, nous tressaillons d'allégresse, et nous nous parons, comme d'une superbe couronne, de l'amitié de votre magnificence. Vous nous demandez, par votre lettre, de prier pour vous : apprenez donc que nous ne l'avions pas attendue pour invoquer Dieu sans cesse en votre faveur, afin qu'une âme aussi grande, aussi élevée que la vôtre, soit initiée promptement au saint ministère, et jugée digne de participer à nos sacrés et redoutables mystères. Que s'il nous est donné d'apprendre une aussi heureuse nouvelle, nous nous croirons hors d'exil, nous oublierons notre solitude, nous ne sentirons plus les assauts de la maladie contre laquelle nous nous débattons maintenant. Nous savons que vous attachez un grand prix, notre très-révérend maître, à entrer en possession de ces biens ineffables, par notre humble ministère; et vous savez, de votre côté, que c'est aussi notre vœu le plus cher. Mais, s'il y a des empêchements en ce qui nous concerne, qu'ils ne soient pas pour vous une raison de différer. Vous ne manquerez point, à défaut de nous-même, d'hommes dévoués à notre personne, qui pourront se charger de votre initiation. Et si cela s'accomplit, notre joie sera la même que si nous vous avions ouvert de nos mains l'accès des faveurs célestes, quoiqu'après tout l'effet ne sera point différent.

—

LETTRE CXXXIII.

Cucuse, 404.

A ADOLIE.

Que dites-vous? vous vous plaignez encore de la persécution, vous vous dites cruellement opprimée? Et qu'est-ce qui vous empêche, dites-moi, de vous réfugier dans un port tranquille, et d'échapper à la fureur de ces orages? N'est-ce point ce que nous ne discontinuons pas de vous répéter, et ce que vous ne voulez jamais entendre? Et pourtant, par votre obstination à vous débattre dans cette fange où vous vous embourbez à chaque instant, vous vous attirez, à vous-même, d'innombrables maux, en même temps que vous vous causez, par un contre-coup de vos propres infortunes, des chagrins continuels et multipliés. Croyez-vous que ma douleur ne soit pas profonde, quand j'apprends ce dont vous m'informez, que des parents, ou plutôt des étrangers (je reproduis vos propres paroles) vous trahissent, vous font subir les plus tragiques persécutions? Jusques à quand demeurerez-vous auprès de cette fumée qui remplit de ténèbres les yeux de votre âme? Jusques à quand resterez-vous sous le joug de cet affreux esclavage? Et qu'est-ce qui vous empêche de venir ici, et de délibérer avec nous sur ce qui vous intéresse? Vous perdriez par là, dites-vous, jusqu'au sentiment de vos misères. Pour moi, je suis fort étonné, fort surpris : je ne vois aucune raison pour que vous restiez si longtemps éloignée de nous, si ce n'est la paresse et la négligence. La route à parcourir n'est pas longue : et ce moment de l'été est tout à fait propice aux voyages, par la tiédeur de la température. Mais l'obstacle vient encore cette fois de ce même attachement aux biens temporels, qui a engendré toutes vos infortunes. D'ailleurs, si vous venez, je vous en saurai bon gré, si vous ne venez pas, je ne vous reproche rien, je ne vous en veux point : je vous garde l'affection que j'ai toujours témoignée à votre grâce; seulement, je gémis

d'apprendre que vous êtes engagée dans mille embarras, et chargée d'un si lourd fardeau de soucis mondains ; et si les entraves de l'exil ne me retenaient ici, au lieu d'importuner votre piété, quand même je serais encore plus malade que je ne suis présentement, j'accourrais moi-même auprès de vous et je ne cesserais pas de tout faire, de tenter tous les moyens, jusqu'à ce que je vous eusse sauvée de ces orages, de ce bourbier, de cet amas de maux sans nombre. Mais, puisque cela m'est impossible, je voudrais que vous vinssiez ici conférer avec moi de ce sujet. Que si cela même est difficile, eh bien ! je ne cesserai pas, en vous écrivant, de vous prodiguer les conseils et les exhortations, afin que vous brisiez vos chaînes, que vous coupiez vos liens, que vous rompiez les entraves qui retiennent votre âme prisonnière, que vous reconquériez enfin l'aisance et la liberté de vos mouvements. Par là ce n'est pas seulement un bonheur terrestre que vous vous procurerez, vous gagnerez encore le ciel avec une grande facilité. Sacrifiez donc volontairement ces biens, dont vous serez avant peu forcée de vous dessaisir, au moment de vous en aller d'ici-bas ; portez-les au trésor qui ne craint pas les voleurs ; et de cette manière vous vous assurerez, pour la vie future, les couronnes que rien ne saurait endommager ni flétrir.

LETTRE CXXXIV.

Cucuse, 404.

A DIOGÈNE.

Je voudrais pour beaucoup voir votre grâce, mon très-révérend maître ; vous le saviez déjà avant d'avoir ma lettre, connaissant bien l'affection que nous inspire votre révérence. Mais cela nous est impossible : le trajet est long, nous ne sommes point libre d'aller où il nous plaît, enfin les incursions des Isauriens deviennent plus alarmantes de jour en jour. Je conjure donc votre générosité de faire ce qui est le plus propre à nous consoler, tant de notre isolement actuel que de nos infortunes et des tribulations qui nous accablent, en nous écrivant fréquemment pour nous rassurer au sujet de votre santé et de toute votre maison ; daignez nous accorder plus souvent cette faveur, autant que vous le pourrez. D'ailleurs, il nous sera difficile de jouir pleinement de vos bontés, à cause du petit nombre des voyageurs qui partent de chez vous pour venir ici ; néanmoins, quand bien même il vous serait malaisé de nous exaucer, daignez au moins faire ce qui sera en vous et nous faire savoir par des messages multipliés comment vous vous portez. C'est à notre tour de vous parler maintenant de nous-même : nous jouissons d'un grand calme d'esprit, d'une tranquillité parfaite, d'une paix profonde, d'une santé passable ; une seule chose trouble notre bonheur : c'est l'éloignement de vous tous qui nous aimez. Mais il dépend de votre sagesse d'alléger en nous ce chagrin : accordez-nous la grâce demandée, afin que la distance ne nous prive point du charme et des douceurs de votre ardente et sincère affection.

LETTRE CXXXV.

Arabisse, 406.

AU DIACRE THÉODOTE.

Je n'ignore pas moi-même que vous seriez depuis longtemps auprès de nous, si les alarmes causées par les Isauriens ne vous fermaient le passage. En effet, si les glaces de l'hiver, si une épaisse couche de neige ne vous ont pas empêché d'accourir ici, à plus forte raison la venue du printemps et la sérénité qu'il remet dans l'air vous auraient-ils arraché des lieux où vous demeurez. Je connais assez la douceur, l'aménité de vos sentiments, l'ardeur et la pureté de votre affection, la parfaite noblesse de votre caractère ; aussi ne suis-je pas médiocrement affligé, pour ma part, de voir une si longue séparation attrister pour moi, par un nuage de tristesse, le charme d'une saison si douce. Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas que je veuille vous attirer ici. Fussé-je d'accord en cela avec vos vœux les plus chers (car la guerre remplit tout ce pays de ses horreurs, vous le saurez par les personnes qui en viennent), c'est pour vous faire entendre que nous aussi, quels que soient le calme d'esprit et le repos dont nous jouissons, nous ne pouvons nous résigner sans chagrin à être séparé de votre révérence ; c'est afin que, instruit de cela, vous correspondiez assidûment avec nous, non-seulement par l'intermédiaire de nos voyageurs, mais encore en recourant à ceux

des vôtres qui se mettent en route pour ce pays-ci. Nous vous savons un gré extrême, mon très-révérend maître, de la sollicitude et des angoisses que nos troubles vous causent. Il est bien vrai : chaque jour augmente les rigueurs du siége que nous subissons, et nous restons pris comme au piége dans cette forteresse. Déjà au milieu de la nuit, à l'improviste et contre toute attente, une troupe de trois cents Isauriens a parcouru la ville et failli nous faire prisonnier; mais la main de Dieu les a chassés promptement, avant même que nous nous doutions de rien, et nous a préservé non-seulement de tout danger, mais encore de toute alarme : nous n'avons connu qu'au jour ce qui s'était passé. Vivez donc en joie et en contentement, et ne cessez pas de prier Dieu, afin qu'il assure complétement notre repos et qu'il nous guérisse, en outre, de la maladie dont nous souffrons; car, si nous ne sommes plus en danger, nous gardons néanmoins des restes de notre mal qui ne cessent de nous le rappeler. Nous vous mandons cela non pour vous affliger, mais pour stimuler votre zèle à prier pour nous. Je recommande à votre religion mon maître, le très-révérend lecteur Théodote, afin que vous soyez son recours en toute occasion, autant qu'il vous sera possible, car je sais que beaucoup de choses le tourmentent.

LETTRE CXXXVI.

Arabisse, 406.

AU LECTEUR THÉODOTE.

Ne vous fatiguez pas à chercher des raisons pour justifier la précipitation avec laquelle vous nous avez quitté : à quoi bon recourir à la faiblesse de votre vue, à la rigueur du froid, pour expliquer votre départ? Aux yeux de notre amitié, vous n'êtes point parti, vous êtes avec nous aussi bien qu'auparavant; d'ailleurs, nous ne désespérons pas de jouir de votre vue quelque jour. Soyez donc sans inquiétude. L'hiver a pu vous chasser d'Arménie, mais il ne vous a pas exilé de notre âme, et nous portons continuellement votre image dans notre mémoire. Si les attaques des Isauriens, en interceptant toutes les voies, ne nous faisaient point manquer de courriers, nous vous aurions écrit lettre sur lettre. Du reste, le silence que nous avons dû garder jusqu'ici n'a point eu notre pensée pour complice : nous ne cessons de penser à vous et de vous écrire autant qu'il est en nous. Ainsi donc, figurez-vous que vous êtes dans notre société et que vous vivez avec nous en Arménie. Que si quelqu'un entreprend de vous nuire et de vous faire du mal, élevez-vous au-dessus de ces attaques, par la raison que c'est le persécuteur qui est à plaindre, et non sa victime; car c'est pour nous une raison d'admirer, de louer davantage votre courage et votre fermeté, que la hauteur d'âme avec laquelle, au fort d'une pareille tempête, vous avez su dominer le tumulte. Continuez donc à sillonner joyeusement la mer paisible dont vous parcourez la surface unie. Et ne vous étonnez point que je parle de mer paisible, quand vous vous représentez comme étant en butte aux persécutions. Si j'en juge de la sorte, c'est que je ne considère point l'âme de ceux qui vous inquiètent, mais bien le calme que vous assure votre vertu. Qu'est-ce donc que j'entends par là? C'est que cette vie sublime, dont la grandeur atteint les cieux, peut bien paraître pénible, à considérer les occupations qui la remplissent, mais devient facile et douce si l'on tient compte du courage et du zèle de ceux qui s'y livrent. Et ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette sagesse, c'est que, parmi des vagues furieuses, celui qui la pratique avec une sincère ardeur navigue avec un bon vent et dans un calme parfait; c'est qu'au milieu du trouble et du soulèvement général, il jouit d'une paix profonde; c'est que, sous la grêle des traits qui l'assaillent de toutes parts, il reste invulnérable, insensible aux coups auxquels il est en butte. Pénétré de ces vérités, occupé sans cesse à y réfléchir, jouissez ici-bas d'un inaltérable bonheur, en attendant les couronnes que Dieu vous réserve pour prix d'aussi nobles fatigues. Et ne manquez point de nous écrire fréquemment, dès qu'il vous le sera possible, pour nous faire savoir où en est votre santé, soit de corps, soit d'âme. Tout ce que vous aurez de loisirs, consacrez-le à lire les saintes Ecritures, autant du moins que votre mal d'yeux vous permettra cette étude, afin que, si jamais une occasion nous est offerte d'en expliquer le sens à votre belle âme, nous puissions le faire sans difficulté; car ce ne sera pas pour vous une petite avance que de con-

naître les textes, lorsque vous voudrez en écouter l'interprétation.

LETTRE CXXXVII.

Probablement 406.

AU DIACRE THÉODOTE.

Cessez d'incriminer notre lenteur, si vous ne voulez pas que votre accusation retombe d'abord sur vous-même. Vous avez reçu de nous autant de lettres que vous nous en avez écrit, moins une seule; et vous parlez comme si vous nous en aviez accablé : Vous comptez, dites-vous, à tout le moins sur le nombre pour nous exciter à vous écrire. D'abord, on peut aimer sans écrire; mais, d'autre part, je n'ai pas plus discontinué de vous écrire que je ne cesse de vous aimer. En vain la marche du temps rendrait notre séparation encore plus lointaine; en vain serions-nous jeté dans un pays encore plus désert, rien ne saurait vous chasser de notre âme, ni diminuer l'affection dont nous sommes animé à votre égard. Ainsi donc, donnez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé; c'est chose plus facile à vous autres qu'à nous. Que si la saison vous en empêche, ou encore la violence des maux causés par les Isauriens, il nous suffira de vos sentiments bien connus à notre égard pour nous consoler de ce long silence.

LETTRE CXXXVIII.

405.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Je sais que j'ai rarement écrit à votre révérence; mais ce n'est pas ma faute : c'est l'état des choses qui m'en empêche. La saison, l'isolement des lieux où nous sommes enfermé et pour ainsi dire captif, le petit nombre des personnes qui viennent ici, la difficulté de trouver dans ce petit nombre des messagers sûrs, et, de plus, une maladie qui nous a fort abattu et cloué au lit durant tout l'hiver, telles sont les causes de ce silence prolongé, auquel notre cœur n'a point eu de part. Figurez-vous donc que vous recevez de nous beaucoup plus de lettres que nous ne pouvons vous en faire parvenir; et vous calculerez ainsi, pour peu que vous teniez compte non-seulement des caractères tracés au moyen de l'encre et du papier, mais encore des intentions de notre amitié. De cœur, nous vous écrivons sans relâche, nous sommes toujours avec vous, et ni la longueur du trajet, ni celle du temps écoulé, ni les difficultés de la situation, n'ont altéré nos sentiments à l'égard de votre révérence : nous les gardons dans toute leur force, et, fussions-nous relégué dans un endroit plus désert que celui-ci, nous ne cesserons de porter gravé dans notre âme le souvenir d'un ami aussi ardent, aussi dévoué. Voilà ce que c'est qu'une amitié sincère : ni temps, ni lieu, ni distance, ni périls ne sauraient l'ébranler. Vous ne l'ignorez pas, vous qui savez si bien aimer.

LETTRE CXXXIX.

De 404 à 407.

A THÉODORE, CONSULAIRE DE SYRIE.

Ce serait, dites-vous, à vos yeux, le meilleur signe de notre intérêt pour vous, que notre première lettre à votre excellence fût suivie d'une seconde. Quant à nous, s'il nous était facile de trouver des intermédiaires, nous ne cesserions pas d'écrire à un homme aussi vertueux, aussi sage que vous, à un ami aussi zélé et qui reçoit nos lettres avec tant de plaisir. Mais, puisque cela n'est pas possible, nous prions votre excellence de ne pas mesurer notre attachement au nombre de nos lettres, mais de persister, que nous écrivions ou non, dans l'opinion que vous en avez eue jusqu'ici, et de vous dire que, si notre silence a été bien prolongé, la faute n'en est point à notre négligence, mais à l'isolement où nous vivons.

LETTRE CXL.

Cucuse, 405.

AU DIACRE THÉODOTE.

Ce n'était pas pour nous une faible consolation dans notre solitude que de pouvoir écrire fréquemment à votre aménité : mais les ravages des Isauriens nous ont enlevé jusqu'à

ce plaisir. La venue du printemps a multiplié leurs attaques, en même temps que les fleurs : partout ils couvrent les routes rendant tous les passages impraticables. Déjà des femmes libres ont été faites prisonnières, des hommes égorgés. — Je fais donc appel à votre indulgence. Vous tenez beaucoup, je le sais, à recevoir des nouvelles de notre santé : eh bien ! après les épreuves de l'hiver dernier qui ont été rudes, nous commençons à nous remettre : incommodés encore par l'inconstance du climat (car nous voici retombés en plein hiver), nous espérons néanmoins secouer les restes de notre maladie, quand nous jouirons enfin d'un véritable été. Car il n'y a rien d'aussi nuisible à la santé du corps que le froid, d'aussi profitable que l'été, qui le soulage en le réchauffant.

LETTRE CXLI.

Peut-être en 406.

A THÉODOTE, EX-CONSULAIRE.

Nous vous souhaitons toutes sortes de prospérités pour prix des honneurs avec lesquels vous avez accueilli notre fils. Il nous en a informé lui-même, et n'a eu garde de nous rien cacher, désireux en même temps de manifester sa reconnaissance envers son père, et de nous causer, à nous, une vive joie. En effet nous nous trouvons honoré par là de deux manières, d'abord parce que nous regardons comme un avantage personnel tout ce qui lui arrive d'heureux, en second lieu parce que nos lettres ont contribué notablement à augmenter encore votre bienveillance. Continuez donc, mon très-révérend et très-noble maître, à entourer de soins ce beau rejeton. Comment cela ? en cultivant, en développant chez lui l'amour de cette sagesse sublime, à laquelle tendent maintenant ses efforts ; de cette façon, il nous donnera promptement les fruits que nous espérons. — Car les âmes bien nées ne grandissent point avec la lenteur de ces plantes dont on confie le germe au sein de la terre ; elles ne sont pas plus tôt enracinées dans le noble zèle de la vertu, qu'elles s'élèvent jusqu'au ciel, et donnent une récolte de fruits capable de tout éclipser, autant par sa qualité que par sa richesse. Ces fruits, en effet, ne périssent point avec l'existence présente, et nous suivent dans la vie future.

LETTRE CXLII.

Probablement 406.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

Nous avons écrit à votre religion, rarement en fait, mais bien souvent en intention, nous ne vous quittons pas un seul jour ; et rien ne saurait nous priver de votre société, ni les années qui s'écoulent, ni la longueur du trajet ni les dangers qui nous environnent. Voilà ce que c'est que l'amitié : aucune de ces difficultés ne saurait prévaloir sur elle, ni la faire fléchir : elle résiste, elle s'élève au-dessus de tout. Ne mesurez donc pas votre attachement, mon très-honoré et très-pieux maître, au nombre de nos lettres : instruit des sentiments et de l'affection que nous avons toujours montrés pour votre piété, ne concevez de ce silence prolongé aucune défiance. C'est rarement, nous aussi, que nous recevons des lettres de votre main, et nous ne croyons pas pour cela que vous vous soyez refroidi à notre égard : nous savons parfaitement, nous sommes convaincu que vous conservez dans sa fleur votre amitié pour nous, que la continuité de nos maux, loin de la décourager, n'a fait au contraire que la rendre plus vive, et nous vous en avons une grande reconnaissance. — Je n'ignore pas que vous désirez apprendre où nous en sommes : sachez donc que nous jouissons d'une santé, d'une tranquillité d'esprit, d'une paix parfaite, et que nous sommes désormais à l'abri des périls dont nous menaçaient les ravages des Isauriens. Pour les hivers d'Arménie, j'en ai fait l'apprentissage, non sans quelques incommodités que la faiblesse de ma santé devait faire prévoir : mais enfin je suis sorti d'épreuve à mon honneur, grâce à ma précaution de rester enfermé lorsque le froid devenait intolérable, et de ne montrer que rarement ma tête au dehors. D'ailleurs, les autres saisons de l'année ont été si belles qu'il m'a été facile de réparer les dégâts que l'hiver avait faits dans ma santé.

LETTRE CXLIII.

Cucuse, 404.

A POLYBE.

Nous sommes bannis du sol de la ville et de son enceinte : mais la ville même, nous ne l'avons pas quittée. La ville, c'est vous : or nous n'avons pas cessé d'être avec vous, parmi vous : ici même, par conséquent, nous ne sommes point exilés. D'une part, je le sais, nous habitons dans vos cœurs : et de notre côté, en quelque lieu que nous allions, nous porterons en nous-même votre souvenir à tous, nos excellents amis. — Cette pensée ne nous laisse voir ni la solitude de ces lieux, les plus déserts qui soient au monde, ni le siége quotidien que les brigands nous font subir, ni la famine qui en est la conséquence : car si notre corps est fixé ici, notre âme est toujours auprès de vous. — Mais comme, dans de telles dispositions, on soupire après une réunion qui rassemble aussi les corps, et qu'on souffre faute d'être exaucé, comme d'ailleurs cette réunion n'est pas possible à l'heure qu'il est, comme enfin le meilleur remède aux maux de l'absence, c'est le commerce des lettres, daignez n'en être point avare avec nous, et nous serons délivré de notre chagrin. Car il ne tient qu'à vous, mon très-respectable maître, de nous procurer par vos lettres la douce illusion de votre présence.

LETTRE CXLIV.

Cucuse, 404.

A DIOGÈNE.

Cucuse est un lieu désert, un séjour périlleux, constamment assiégé par la crainte des brigands : mais bien qu'éloigné de moi, vous en avez fait un paradis. Lorsque nous entendons parler de votre zèle empressé, de votre affection pour nous, si profonde et si vive (la distance même n'empêche pas que le bruit n'en soit parvenu jusqu'à nous), l'attachement de votre grâce devient, à nos yeux, comme un précieux, un inestimable trésor : nous croyons vivre dans le plus sûr des séjours, tant cela nous cause de joie et nous fait goûter de consolations. Je veux ajouter encore quelque chose à ce bonheur, je vous conjure, soyez assez bon pour nous écrire, pour nous informer de votre santé. Je le sais : c'est chose difficile, vu la longueur du trajet, et la distance qui sépare cet endroit-ci de la grande route; mais quand on aime aussi bien que vous savez aimer, ce qui était malaisé devient facile. Songez donc au plaisir que nous procurerait la fréquence de pareils messages, et ne nous refusez point cette satisfaction : car nous sommes vivement affligé de n'avoir pas reçu de lettre de votre grâce, bien que celle-ci soit la seconde que nous vous écrivons.

LETTRE CXLV.

Environ 405 à 406.

AU PRÊTRE NICOLAS.

Et moi aussi je voudrais, je désirerais vivement voir votre grâce et l'embrasser; vous n'avez pas besoin de cette lettre pour en être persuadé. Sachant aimer comme vous aimez, vous savez aussi discerner les véritables amis. Mais ne pouvant davantage, je fais, en attendant mieux, ce que je puis, je vous écris, je vous salue, je vous demande des lettres qui me disent fréquemment où en est votre santé. Octroyez-nous donc cette faveur. Vous n'avez pas besoin sans doute que l'on vous presse : n'importe, nous ne cesserons pas de vous remettre ce point en mémoire. Car ce n'est pas pour nous une mince consolation, un faible soulagement dans notre solitude, au milieu des alarmes quotidiennes que font naître les attaques des brigands, des périls qui nous entourent, des infirmités qui nous accablent, que d'être renseigné au sujet de ceux qu nous aiment, de savoir que vous allez bien, et que tout marche pour vous à souhait, en dépit des orages redoublés dont vous pourriez nous tracer le tableau. Mais comment cela peut-il se concilier? C'est qu'il appartient à l'homme généreux, doué de vigilance et de sang-froid, de naviguer heureusement au plus fort des tempêtes, tandis que l'homme faible, prompt à se décourager et à s'abattre, éprouve du trouble et de l'agitation jusqu'au milieu d'un calme parfait.

LETTRE CXLVI.

Cucuse, 405.

A THÉODOTE, NICOLAS, CHÆRÉAS, PRÊTRES ET MOINES.

Vous imputez votre absence aux incursions des Isauriens et moi je nie que vous soyez absents : je dis que vous êtes avec nous, et que cet empêchement même ne peut faire obstacle à notre réunion, tant sont agiles les ailes de l'amitié; sur-le-champ, sans peine, elle se transporte en tous lieux, quelle que soit la foule des obstacles. Nous sommes privé, il est vrai, de votre présence corporelle : mais priez sans relâche, et le Dieu de bonté nous accordera cette faveur. Moi-même qui vous porte incessamment dans ma pensée, je n'ai pas une faible envie de me voir dans votre société : et cela viendra, je n'en doute point, si vous invoquez avec ferveur Celui qui sait imposer silence à la plus terrible tempête, et ramener partout le calme et la sérénité. C'est à nous de vous contenter maintenant, en vous renseignant à notre sujet : nous jouissons d'une paix d'esprit et d'une tranquillité parfaites. Notre santé n'est pas ici dans des conditions très-favorables : d'abord le manque de médecins, et la disette de remèdes : on ne trouve rien à acheter ici, les drogues font défaut; puis l'insalubrité du climat; car l'été ne nous incommode pas moins que l'hiver, étant, à sa manière, tout aussi rigoureux; puis les souffrances d'un siége perpétuel, les alarmes causées coup sur coup par les incursions des Isauriens : parmi tant de choses qui conspirent, avec d'autres que j'omets, contre notre santé, nous sommes présentement hors de danger, assez bien rétabli, et nous nous portons passablement. Veuillez donc vous-mêmes nous tenir pareillement au courant, et nous faire savoir que vous allez bien. Nous considérons votre attachement, comme une consolation précieuse, un grand soulagement, un trésor inestimable : et quand nous nous représentons votre sincère amitié, vos sentiments invariables, votre inaltérable tendresse (or nous ne cessons pas de nous les représenter), il nous semble que nous échappons à la tempête de tribulations déchaînée contre nous pour trouver un asile au sein d'un large port.

LETTRE CXLVII.

Cucuse, 405.

A ANTHÉMIUS.

D'autres vous féliciteront de votre consulat, de votre préfecture : moi, je félicite ces dignités à cause de vous; vous les honorez bien plus qu'elles ne peuvent vous honorer. Telle est, en effet, la nature de la vertu, qu'elle ne puise son lustre qu'en elle-même, et qu'elle donne de l'éclat aux magistratures au lieu d'en recevoir d'elles. Je n'ajoute donc rien à mon amitié pour vous, parce que je ne vois rien de plus en vous. Ce n'est ni le préfet ni le consul que j'aime, mais mon cher Anthémius, cet homme d'une prudence consommée et d'une si haute philosophie. Ainsi je vous félicite, non pas d'être monté au faîte des honneurs, mais d'avoir plus d'occasions de faire briller votre sagesse et votre humanité. Je félicite en même temps ceux que l'injustice accable ou menace, car ils trouveront dans votre équité un port excellent pour échapper au naufrage, un encouragement à naviguer encore avec confiance, même après avoir essuyé les tempêtes. Voilà pourquoi je me réjouis de votre élévation. Je sais qu'elle est pour les opprimés et les malheureux une fête publique, et moi je célèbre déjà cette fête, considérant comme un bonheur pour moi-même les belles actions que vous allez faire.

—

LETTRE CXLVIII.

Cucuse, 405.

AUX ÉVÊQUES CYRIAQUE, DÉMÉTRIUS, PALLADIUS, EULYSIUS.

Hommes heureux, trois fois, cent fois heureux de vos nobles sueurs! des combats, des épreuves, des fatigues, des périls que vous avez affrontés pour l'intérêt de toutes les Eglises du monde! gloire sur la terre, gloire dans les cieux, telle sera votre récompense. Tous les hommes raisonnables, vous célèbrent, vous tressent des couronnes; tous admirent votre constance, votre courage, votre fermeté, votre persévérance; et le Dieu de bonté qui est assez

riche pour rémunérer au centuple la patience, vous récompensera comme il convient à Dieu de récompenser ceux qui ont généreusement combattu pour la paix universelle. Aussi ne cessons-nous point de vous proclamer bienheureux, de nous complaire en votre souvenir, de vous porter constamment dans notre pensée, en dépit de l'intervalle qui nous sépare. Le très-révérend diacre Cyriaque n'a pu s'embarquer cette fois, parce qu'il est accablé de travail. Mais, mes seigneurs, le très-religieux prêtre Jean et le très-révérend diacre Paul, traqués de toutes parts, hors d'état de se fixer en aucun endroit, ni de se cacher, ont jugé nécessaire de se rendre auprès de vos charités, et de partager votre résidence. Veuillez donc les accueillir avec amitié et leur témoigner la bonté qui sied à votre caractère.

LETTRE CXLIX.

406.

A AURÉLIUS, ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Ah! la grande chose qu'une âme généreuse, où pullulent les fruits de la religion et de la charité! C'est par là que, malgré la distance qui nous sépare, vous m'avez conquis et gagné, comme si vous étiez ici, auprès de nous. En effet, la chaleur de votre affection, la bonne odeur de votre indépendance et de votre piété se sont répandues jusqu'à nous, aux confins du monde habité. Nous vous rendons mille actions de grâces, nous félicitons votre piété d'avoir bravé tant de fatigues et de sueurs dans l'intérêt de toutes les Eglises, et de vous être assuré là les plus magnifiques couronnes dans le séjour du Dieu de bonté. Nous vous exhortons de plus à persévérer dans ces glorieux combats; car vous savez quel en est le prix. S'il suffit de protéger un homme en butte à l'injustice et à l'oppression pour obtenir de Dieu une ineffable récompense, songez quel sera votre salaire, à vous, si par vos nobles efforts vous arrachez au trouble et au désordre tant d'Eglises agitées, si vous travaillez à les conduire au port après tant d'orages.

LETTRE CL.

A L'ÉVÊQUE MAXIME.

Quand je réfléchis aux peines, aux sueurs que vous avez endurées si longtemps, j'y trouve la plus grande consolation des iniquités que j'ai souffertes moi-même; votre affection, si profonde et si vive, votre parfait dévouement, votre activité vigilante à réparer le mal commis, me procurent le plus grand soulagement. En effet, ce n'a pas été pour moi un faible allégement que de songer qu'en dépit de la distance qui nous sépare, sans nous avoir jamais vu, sans nous avoir parlé, inconnu vous-même à nos regards, enfin journellement en butte aux entreprises des factieux, vous avez pu montrer à notre égard la tendresse d'un père pour ses enfants, ou plutôt une affection plus tendre encore que l'amour paternel. Nous remercions donc votre piété, nous l'admirons, nous la félicitons, nous la prions de suivre son propre exemple, et de déployer jusqu'au bout le zèle qu'elle a montré d'abord. Quand bien même vous ne réussiriez point à améliorer l'état des choses, ce ne serait pas pour nous, comme je vous l'ai déjà dit, une mince consolation que d'avoir reçu, de recevoir encore de votre révérence les marques d'une pareille affection.

LETTRE CLI.

406.

A L'ÉVÊQUE ASELLUS.

Je sais que vous n'avez nul besoin de mes lettres pour vous mettre à l'œuvre, pour travailler à la guérison des maux qui affligent les Eglises d'Orient; votre conduite le prouve, c'est spontanément que vous avez déployé tant d'activité. Mais puisque nos maux résistent encore à tous les remèdes (tant sont insensés les auteurs de ces attentats), nous avons cru nécessaire d'exhorter votre religion à ne pas se décourager, à ne pas faiblir, à persévérer dans le zèle des premiers jours, et à faire encore tout ce qui est en votre pouvoir. Car plus sont incorrigibles les factieux conjurés contre la paix des Eglises, plus leur châtiment sera sévère,

plus aussi seront magnifiques votre récompense et vos couronnes, si vous ne vous laissez pas abattre.

LETTRE CLII.

Probablement 406.

AUX ÉVÊQUES.

Nous devons des remerciements à chacun de vous en particulier, à vous tous en général; que dis-je? Non pas nous seulement, mais tous les évêques de l'Orient, et avec eux les clercs de plus d'une ville, des laïques mêmes diversement persécutés, nous vous devons, dis-je, des remerciements, de ce que dans votre charité toute paternelle, vous avez compati à ces maux, vous avez résisté noblement, vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Aussi tous vous célèbrent, vous tressent des couronnes, ont à la bouche vos bonnes œuvres. Or si les hommes vous rendent de pareils honneurs, songez aux dédommagements que vous réserve la bonté divine. En conséquence, mes très-révérends et très-religieux maîtres, quelque incurable que soit l'infirmité de ceux qui agitent les Eglises, ne cessez pas d'y appliquer tous les remèdes dont vous disposez. Plus il y aura d'obstacles et de difficultés, mieux vous serez récompensés. Si celui qui donne de l'eau fraîche, doit recueillir le prix d'un si léger bienfait, songez quelle récompense attend ceux qui auront tant fait et tant souffert pour la paix des Eglises, songez quel salaire est réservé à d'aussi glorieux travaux!

LETTRE CLIII.

Probablement 406.

AUX MÊMES.

Nous ne cessons pas de nous proclamer vos obligés. Quelles qu'aient été les injustices de nos ennemis, nous avons trouvé en vous un secours énergique, des trésors d'affection, d'attachement véritable, de zèle ardent; et ce n'a pas été pour nous une faible consolation dans le triste exil où nous sommes retenu, et parmi tous les maux qui nous ont accablé. Nous supplions donc vos piétés de continuer à nous témoigner la même affection, le même dévouement. Car ce n'est pas nous seulement qu'atteindront les événements actuels; la totalité des Eglises s'en ressentira. Ce n'est pas une ville, ni deux, ni trois, ce sont des peuples entiers qui sont ébranlés sur toute la face de la terre. Montrez donc le zèle qu'il est naturel de déployer quand on travaille et que l'on combat pour un si grand nombre d'âmes. Vous avez fait bien des efforts, vous avez payé votre tribut; nous ne l'ignorons pas, et ne cessons de vous en remercier; mais, nous vous en conjurons, ne vous arrêtez pas au milieu de votre ouvrage. Votre patience, votre résignation, votre constance sont capables d'apaiser les plus mutins et de guérir les plus malades de la folie qui les possède aujourd'hui. D'ailleurs, dussent-ils demeurer incurables, rien ne manquera du moins à votre salaire, à votre récompense, à la couronne méritée par vos généreux efforts.

LETTRE CLIV.

Probablement 406.

AUX MÊMES.

Nous voudrions vous voir avec les yeux du corps : mais cela nous est interdit par l'exil qui nous tient enchaîné; du moins les yeux de l'amitié nous représentent chaque jour votre image; nous ne cessons point de vous serrer dans nos bras, de vous applaudir, de vous admirer, à cause du dévouement et du zèle que vous n'avez pas discontinué de faire voir depuis l'origine, pour les Eglises d'Orient; et nous vous conjurons de terminer votre ouvrage aussi bien que vous l'avez commencé. Si les auteurs du désordre et du trouble général se montrent si remuants, à plus forte raison, vous qui avez pris à tâche de guérir ces maux, devez-vous prodiguer la résignation et la patience qui doivent accompagner une œuvre pareille. Car si vous voulez augmenter votre salaire et ajouter à votre récompense, il faut tenir tête résolument aux plus grands obstacles, et opposer aux difficultés le rempart de votre zèle et de votre vigilance.

LETTRE CLV.

406.

A CHROMATIUS, ÉVÊQUE D'AQUILÉE.

Votre vive et profonde amitié a retenti jusqu'à nous comme une trompette sonore : sans que la distance en éteignît le bruit éclatant, elle a résonné jusqu'aux extrémités de la terre. —Aussi bien que ceux qui vous voient, nous connaissons, malgré le long trajet qui nous sépare l'un de l'autre, la vivacité, l'ardeur de votre affection, la sincérité, l'indépendance, la franchise de votre langage, votre fermeté pareille à celle de l'airain. Aussi désirons-nous vivement avoir le plaisir de vous voir. Mais comme les chaînes de l'exil nous l'interdisent, nous avons recours à un très-révérend et très-religieux prêtre pour contenter notre désir dans la mesure du possible, en vous écrivant, en vous saluant, en vous rendant mille actions de grâces pour le zèle que depuis si longtemps vous ne cessez de nous témoigner avec tant de persévérance. Nous vous prions, en outre, de profiter de son départ, et en son absence des courriers que vous trouverez prêts à se mettre en route vers ce désert, pour nous faire savoir comment vous vous portez. Vous savez quel plaisir ce sera pour nous, que d'être rassurés par de fréquents messages, sur la santé d'amis si dévoués.

LETTRE CLVI.

Sans doute 406.

AUX ÉVÊQUES.

La voix même des faits ne cesse de proclamer en tous lieux avec un bruit plus éclatant que celui de la trompette, votre noble zèle, votre dévouement à la cause de la vérité. Ni les distances, ni la fuite des jours, ni l'absurde acharnement d'un incurable délire, rien, enfin, n'a pu en étouffer ni en affaiblir le renom. Quant à nous, nous ne cessons pas de vous remercier, nous ne nous lassons point de vous féliciter, en songeant aux couronnes que le bon Dieu vous réserve pour prix de ces glorieux combats. Nous brûlons du désir de vous voir. Mais puisque les entraves de l'exil nous interdisent ce plaisir, nous recourons à un très-révérend et très-religieux prêtre pour vous faire parvenir une lettre et les salutations qui vous sont dues. Sachez que vous vous êtes fait un ami de tout l'Orient, que partout vous avez gagné les cœurs, et communiqué à des milliers d'hommes votre juste indignation contre les excès commis. Nous vous conjurons de déployer jusqu'au bout le même zèle. Vous n'ignorez pas combien de couronnes vous dédommageront de ces peines passagères, vous savez quel riche dépôt de récompenses éternelles vous attend au séjour du Dieu de bonté.

LETTRE CLVII.

Probablement 406.

AUX ÉVÊQUES VENUS D'OCCIDENT.

Nous admirions déjà votre dévouement, votre zèle pour l'amendement des Eglises, votre solide et sincère affection, votre courage, votre inébranlable fermeté, votre infatigable patience. Mais c'est aujourd'hui surtout que nous vous admirons, hommes intrépides, qui avez entrepris une si longue et si pénible traversée pour les intérêts des Eglises. Nous voudrions vous écrire fréquemment, offrir souvent à vos piétés les salutations qui leur sont dues. Mais comme cela nous est impossible, à cause de l'isolement de notre séjour, qu'entoure une ceinture de déserts, nous recourons à un très-révérend et très-religieux prêtre pour vous saluer et vous exhorter à terminer votre œuvre d'une manière qui réponde au commencement. Vous savez, en effet, quelle est la récompense promise à la résignation, et quels dédommagements le bon Dieu réserve à ceux qui bravent les souffrances pour la paix générale et se font les champions d'une pareille cause.

LETTRE CLVIII.

Probablement 406.

AUX MÊMES.

Vous vous êtes préparé bien des couronnes, et à nous bien des consolations, par votre noble dévouement, vos fatigues, vos sueurs.

Aussi, à la distance où nous sommes de vous, nous vous célébrons, nous vous rendons grâces, nous vous tressons des couronnes, nous exaltons votre bonheur. Nous voudrions vous écrire fréquemmeut : car ce serait pour nous une grande consolation. Mais il nous faudrait trouver des courriers, et cela ne nous est pas facile, relégué que nous sommes aux confins du monde; et, d'autre part, les voyageurs du dehors n'abondent pas ici. Enfin, nous avons mis la main sur un très-révérend et très-religieux prêtre : nous vous rendons par son entremise, la salutation qui vous est due, et nous exhortons vos piétés, en considération de la grandeur de l'œuvre, quel que soit le temps écoulé et l'activité croissante des agitateurs, quelque incurable que soit leur démence, à ne pas vous lasser du moins de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour réparer le désordre. Car plus les difficultés seront grandes, plus sera magnifique la récompense dont le bon Dieu rémunérera vos glorieux combats.

LETTRE CLIX.

Probablement 406.

AUX MÊMES.

Ce n'est point une faible consolation pour nous, au milieu des maux qui affligent ces contrées, que la grandeur de votre dévouement. Sans doute c'était assez déjà de votre conduite passée, de votre vigilance, de votre activité, de votre infatigable sollicitude pour nous procurer un grand soulagement; mais la dernière de vos bonnes œuvres, cette longue traversée entreprise pour l'intérêt des Eglises, voilà de quoi nous faire oublier toutes nos infortunes. Nous nous unissons tous pour vous remercier avec effusion de tant de fatigues, de sueurs, de nobles combats, et nous ne cessons point de vous envier tant de dévouement et de zèle. Aussi avons-nous prié notre maître ce très-révérend et très-religieux prêtre, de se rendre en toute hâte auprès de vous. Daignez l'accueillir avec la bonté qui sied à votre caractère, et que la fin de votre ouvrage soit digne du commencement. En effet, s'il paraît impossible jusqu'ici de guérir les insensés qui occasionnent aux Eglises tant de guerres et de tempêtes, c'est une raison de les plaindre et de pleurer sur eux; mais vous, il faut vous admirer, vous célébrer, vous, dis-je, qui devant les progrès du mal déployez une activité de plus en plus grande pour y apporter remède.

LETTRE CLX.

Probablement 406.

A UN ÉVÊQUE VENU D'OCCIDENT.

Quand je réfléchis aux sueurs que vous avez endurées, et dans votre résidence, et depuis votre embarquement pour une aussi longue traversée, dans le seul intérêt des Eglises, je ne saurais attendre la victoire pour vous tresser des couronnes, je ne me lasse point de vous célébrer, d'exalter votre bonheur. En effet, soit que votre zèle aboutisse à un résultat, mon très-révérend maître, soit que les premiers auteurs du désordre persistent dans leur entêtement, et que leur folie demeure incurable, la récompense est assurée à vos bonnes intentions, à vos efforts dont votre pouvoir seul a marqué la limite. Voilà pourquoi nous vous félicitons, nous vous admirons, nous ne discontinuons pas de vous rendre grâces. Nous voudrions aussi vous écrire plus souvent. Mais la solitude où nous sommes retenu nous l'interdit. Aujourd'hui seulement, grâce à un très-révérend et très-religieux prêtre, nous vous écrivons et vous offrons la salutation qui vous est due. De cœur et d'intention, nous vous avons écrit bien souvent : avec la plume et l'encre, c'est la première fois, parce que jusqu'ici nous n'avions trouvé personne qui se rendît aux lieux où vous faites séjour. Daignez donc accueillir notre messager ainsi qu'il sied à votre caractère, témoignez-lui de l'amitié, et souffrez qu'il jouisse de votre affection. En effet, après tant de fatigues endurées en voyage, ce ne sera pas pour lui un faible allégement que le bienfait de votre faveur. Quant à ce qui concerne le zèle infatigable à montrer pour les intérêts des Eglises, nos avis vous seraient inutiles : votre conduite même l'a prouvé.

LETTRE CLXI.

Probablement 406.

AUX PRÊTRES DE ROME QUI ÉTAIENT VENUS AVEC LES ÉVÊQUES.

Vous avez affronté bien des fatigues, bien des peines en vous embarquant pour une aussi longue traversée : du moins ce n'est pas pour des biens temporels et périssables, mais bien pour l'intérêt des Eglises : aussi serez-vous magnifiquement récompensés de vos épreuves par la bonté divine. Vos efforts, votre zèle ne seront donc pas pour vous ni pour moi une consolation légère : pour vous qui défendez dans ce glorieux combat la paix de tant d'Eglises, et ajoutez par là tant de couronnes à celles qui doivent vous récompenser ; pour nous, à qui vous avez prodigué tant de marques d'affection, que tant d'hommes considérables ont honoré de leur sollicitude, et qu'en dépit de notre éloignement, vous vous êtes unis par les chaînes indissolubles du plus parfait attachement. Nous vous en savons un gré infini, et nous ne cessons de proclamer quelle bienveillance vous nous avez témoignée. D'ailleurs la voix des faits crie par elle-même assez haut : néanmoins nous ne nous lassons pas de répéter la même chose de notre propre bouche. Si c'est seulement aujourd'hui que nous vous écrivons, ce n'est point à notré paresse qu'il faut s'en prendre, mais à l'isolement des lieux où nous vivons. Puisque nous venons enfin de mettre la main sur un très-honoré et très-religieux prêtre qui se rend au pays où vous demeurez, nous vous payons le tribut de salutations qui vous est dû ; nous vous prions encore d'accueillir notre messager avec la charité qui vous sied, et lorsqu'il partira, de nous faire savoir comment vous vous portez, sujet habituel de notre sollicitude. Quant à la recommandation de consacrer tout le zèle requis à l'œuvre pour laquelle vous êtes venus, je ne pense pas que votre piété ait besoin de la recevoir de la bouche d'autrui : c'est ce que prouve le zèle dont vous n'avez cessé de vous montrer animés.

LETTRE CLXII.

Probablement 406.

A ANYSIUS, ÉVÊQUE DE THESSALONIQUE.

Nous avons mis du temps et de la lenteur à écrire à votre charité ; mais ce long silence n'est pas de notre fait : il provient de l'isolement des lieux où nous sommes confiné, et non de la tiédeur à l'égard de votre charité. Aujourd'hui, grâce à l'occasion que me fournit enfin un très-honoré et très-religieux prêtre, je puis m'acquitter envers votre révérence des salutations que je lui dois, en remerciant vivement votre piété de ses efforts et du courage qu'elle a déployé pour l'intérêt des Eglises. Recevez donc mon courrier, mon très-honoré maître, ainsi qu'il vous sied, montrez-lui la bonté qui convient à votre caractère, et ne vous lassez pas, d'autre part, de consacrer tous vos soins à tout ce qui peut contribuer au soulagement commun des Eglises. Vous savez la grandeur d'une telle œuvre, la foule des Eglises dont vous êtes les champions dans ce noble combat, et celle des couronnes réservées dans le séjour du Dieu de bonté à ceux qui auront travaillé pour la paix générale.

LETTRE CLXIII.

A ANYSIUS, NUMÉRIUS, THÉODOSE, EUTROPE, EUSTACHE, MARCELLUS, EUSÈBE, MAXIMILIEN, EUGÈNE, GÉRONTIUS, THYRSUS, ET A TOUS LES ÉVÊQUES ORTHODOXES DE MACÉDOINE.

Vos charités se sont montrées, jusqu'ici, pleines de zèle, et nous vous remercions du courage avec lequel vous avez tenu bon si longtemps, malgré les efforts de ceux qui voulaient vous entraîner dans leurs rangs ; nous vous exhortons maintenant à couronner votre ouvrage. Car plus vous aurez de peine, plus votre récompense sera magnifique, mieux vous serez dédommagés par la bonté divine. Nous voudrions voir face à face vos révérences. Mais, puisque les liens de l'exil nous interdisent ce bonheur, et que nous n'avons pas le droit de changer de place, nous vous avons dépêché notre maître, ce très-honoré et très-religieux prêtre, et nous recourons à sa complaisance,

tant pour vous offrir la salutation qui vous est due que pour vous informer que nous ne cessons pas de nous dire hautement l'obligé de vos religions, et de solliciter votre indulgence pour le silence prolongé que nous avons gardé avec vous. Si nous sommes resté muet si longtemps, ce n'est point par insouciance ni par indifférence pour vos personnes; mais c'est aujourd'hui seulement que nous avons trouvé quelqu'un en disposition de se rendre aux lieux où vous habitez, et de vous porter notre lettre : nous vous écrivons donc, en vous faisant savoir où nous en sommes. Quand vous aurez reçu notre envoyé avec bienveillance et bonté, daignez nous donner aussi des nouvelles de votre santé. Une lettre de vous, à ce sujet, nous apporterait de grandes consolations dans la solitude où nous sommes retenu.

LETTRE CLXIV.

A ALEXANDRE, ÉVÊQUE DE CORINTHE.

Vous connaissez l'affection que nous avons témoignée à votre révérence. Vous savez comment, à la suite de quelques entrevues, nous nous sommes lié avec vous d'amitié. Aussi sommes-nous bien étonné que, depuis si longtemps, vous n'ayez pas daigné nous écrire une seule fois. Vous alléguerez, je le sais, le manque de courriers, et l'excuse est spécieuse. En effet, bien qu'il ne manque pas de voyageurs venant de votre pays, il faut du temps pour se transporter de chez vous aux lieux que nous habitons. Mais cela ne suffit pas pour expliquer que nous n'ayons pas reçu une seule lettre. Car nous aurions pu, nous aussi, alléguer ce prétexte : et néanmoins nous n'avons pas gardé le silence; nous avons arraché à son repos un pieux et vénérable prêtre, et nous vous l'avons dépêché, afin qu'il vît votre révérence, qu'il lui portât ces salutations de notre part, et qu'il s'informât de votre santé, dont nous désirons fort avoir des nouvelles. Daignez l'accueillir avec bienveillance, avec charité, avec la bonté qui sied à votre caractère, voyant en lui comme un membre de nous-même, et lorsqu'il se remettra en route, ne refusez point de nous faire connaître l'état de votre santé. Dans l'isolement où nous sommes retenu, vos lettres nous procureront le plus grand soulagement.

LETTRE CLXV.

AUX ÉVÊQUES VENUS AVEC CEUX D'OCCIDENT.

Nous avons déjà pu admirer l'ardeur et le zèle que vous avez déployés pour les intérêts des Eglises. Mais, puisqu'en outre vous avez entrepris un aussi long voyage, puisque, dépouillant toute crainte, vous vous êtes embarqués pour une si longue traversée avec le courage qui sied à votre caractère, cette conduite nous cause un grand surcroît d'admiration, et nous ne cessons de vous rendre grâces, tant par lettres qu'autrement. Et cette admiration, elle est partagée par tout le monde en Orient; tous célèbrent sans relâche votre inflexible fermeté, votre charité brûlante, votre inébranlable constance. La longueur du chemin, les périls du voyage, on brave, on oublie tout pour courir contempler le spectacle de vos bonnes œuvres. Voilà pourquoi mon maître, ce très-honoré et très-religieux prêtre, a résolu, quoique malade, de tout endurer pour se rendre auprès de vous, et jouir de votre aspect, de votre société. Accueillez-le donc avec la charité qu'il vous convient de montrer. Que si les calamités redoublent, nous vous exhortons à les combattre sans relâche, et à finir votre œuvre aussi bien que vous l'avez commencée. Vous savez quel salaire vous réserve la bonté divine, en dédommagement des peines que vous vous serez imposées pour ramener le calme dans un si grand nombre d'Eglises, et de vos efforts pour les mettre à l'abri dans un port inaccessible à la tempête.

LETTRE CLXVI.

Probablement 406.

AUX ÉVÊQUES VENUS AVEC CEUX D'OCCIDENT.

Vos révérences se sont déjà noblement signalées en manifestant la juste indignation que doivent leur inspirer les malheurs déchaînés sur tant d'Eglises, en y compatissant, en faisant plus, je veux dire en s'acquittant de leurs devoirs. Mais ce qui surpasse tout, c'est ce dernier trait de vos charités : avoir quitté vos demeures, vous être embarqués dans un si

long voyage, vivre sur une terre étrangère, braver les fatigues d'une si longue route pour l'intérêt des Eglises. Cela fait que nous ne cessons de vous rendre grâces, de vous admirer, de vous proclamer bienheureux, en songeant aux récompenses que vous réserve la justice du Dieu de bonté. Et puisque l'exil où nous sommes retenu ne nous permet pas aujourd'hui de vous visiter, ni de vous écrire d'une manière suivie, à cause de la rareté des courriers (sans quoi nous vous écririons lettres sur lettres), nous avons encouragé un très-pieux et très-respectable prêtre, qui, de son propre mouvement allait partir, à se rendre auprès de vous, à voir vos religions, afin que vous le chargiez d'une lettre pour nous, et que lui-même ait le plaisir de considérer face à face vos charités. Accueillez-le donc ainsi qu'il vous sied de le faire; puis, dès que vous le pourrez, ne manquez pas de nous faire savoir si vous vous portez bien. Car nous tenons beaucoup à être éclairé sur ce point, et ce sera pour nous une grande consolation dans la solitude où nous sommes retenu.

LETTRE CLXVII.

406.

AUX MÊMES.

Nous vous savons un gré infini de tant de fermeté, de zèle, de sollicitude, ainsi que de vos fatigues, de vos sueurs, et du long voyage que vous avez fait pour les intérêts de l'Eglise. Plus sera terrible la condamnation portée contre les auteurs de tous ces désordres, plus votre récompense sera magnifique, à vous qui déployez tant de zèle et de persévérance pour la guérison des maux causés par autrui. Nous voudrions être auprès de vous, et converser face à face avec vos piétés : mais notre exil nous le défend. Ce n'est que tard et avec peine que nous avons trouvé quelqu'un partant pour se rendre auprès de vous : par l'entremise de ce très-honoré et très-religieux prêtre, nous vous envoyons cette lettre pour vous rendre la salutation qui vous est due, et vous remercier pour le passé, pour le présent, pour toute votre conduite enfin dans la lutte que vous soutenez contre le mal. Quand bien même vous échoueriez, eh bien! vous aurez fait votre devoir. Comptez donc que la bonté divine vous récompensera de votre zèle, de vos efforts constants et continus pour remédier aux désordres.

LETTRE CLXVIII.

406.

A PROBA, MATRONE ROMAINE.

Bien que séparé de vous par une grande distance, nous avons pu faire de votre ardent et sincère attachement une aussi complète expérience que si nous étions là-bas, à même d'observer vos démarches, grâces aux personnes qui sont venues nous donner ici au sujet de votre grâce les renseignements les plus propres à combler nos désirs. Aussi notre reconnaissance est-elle grande et vive à votre égard; aussi tirons-nous honneur et vanité des sentiments de votre noblesse; nous recommandons aussi à votre sagesse, nos bien-aimés, le très-religieux prêtre Jean, et le très-révérend diacre Paul; en les remettant entre vos mains, nous croyons leur ouvrir un port. Daignez donc les envisager avec les yeux dont il sied de les voir, ma très-honorée et très-noble dame; vous savez quel sera le prix de votre bonté. Et lorsqu'il vous sera possible, donnez-nous de plus fréquentes nouvelles de votre santé, dont nous tenons beaucoup à connaître l'état, car elle nous intéresse vivement.

LETTRE CLXIX.

406.

A JULIENNE ET AUX PERSONNES DE SON ENTOURAGE.

Plus le jugement sera sévère contre les auteurs de pareils désordres, plus vous serez récompensées magnifiquement, vous qui avez travaillé à y mettre fin, et dépensé pour cette œuvre tant de peines et d'efforts. Nous n'ignorons pas les bons offices de vos charités, le zèle que vous avez déployé pour parvenir à votre but, ainsi que pour bien accueillir ceux que nous avons envoyés auprès de vous. Nous sommes donc votre obligé, et nous vous conjurons de persévérer dans la même ardeur, de redoubler encore de courage et de fermeté. Vous appréciez la grandeur de l'œuvre comme

la grandeur de la récompense qui vous est réservée, si vous conjurez, autant qu'il est en vous, de si graves désordres, une si redoutable tempête, et si vous contribuez pour votre part à la guérison des maux actuels.

LETTRE CLXX.

406.

A ITALIQUE.

En ce qui concerne les affaires du monde, la différence que la nature a mise entre les deux sexes, se retrouve dans leurs démarches, dans leur manière d'agir. L'usage prescrit à la femme de garder la maison, à l'homme de s'appliquer aux affaires de l'Etat et du dehors. Mais dès qu'il s'agit des combats auquels Dieu préside et des épreuves à braver pour l'Eglise, cette différence n'existe plus, et la femme peut même déployer plus d'énergie que l'homme, dans ces épreuves, dans ces combats. C'est ce que Paul fait entendre dans l'épître qu'il adresse aux gens de votre pays. (Rom. fin.) — Il fait l'éloge de plusieurs femmes comme ayant pris à cœur l'amendement et la conversion de leurs maris. Mais à quel propos ceci vient-il? C'est afin que vous ne considériez pas l'œuvre du zèle comme vous étant étrangère, que vous ne vous croyiez pas dispensées de travailler pour votre part à la guérison de l'Eglise; c'est afin que, fidèles à votre devoir, vous contribuiez, avec toute l'activité requise, à procurer tant par vous-mêmes que par le ministère de ceux qui pourront vous servir, l'apaisement des troubles et des orages auxquels sont en proie toutes les Eglises d'Orient. En effet, plus la tempête est terrible, plus l'ouragan est affreux, plus aussi vous serez récompensées magnifiquement, vous qui vous serez montrées résolues à tout entreprendre et à tout endurer pour ramener le calme et la paix, et remettre dans l'état normal tout ce qui est actuellement troublé.

LETTRE CLXXI.

De 404 à 407.

A MONTIUS.

Si notre corps est loin de vous, notre affection comble l'intervalle; nous sommes à vos côtés, nous vous serrons chaque jour dans nos bras, en repassant dans notre pensée votre ardente amitié pour nous, votre hospitalité, votre bonté, tant de prévenance et d'empressement que vous n'avez cessé de nous témoigner, en nous complaisant dans le souvenir de votre noblesse, en célébrant devant tous votre pure et sincère affection. Aussi désirons-nous recevoir des lettres de votre noblesse et vous prions-nous de nous écrire fréquemment, de nous tranquilliser au sujet de votre santé, car ce sera pour nous une grande consolation que d'apprendre que vous vous portez bien, et nous attachons un grand intérêt à le savoir. Daignez donc ne pas nous priver de cette joie; écrivez-nous toutes les fois qu'il vous sera possible, en nous donnant ces précieux renseignements.

LETTRE CLXXII.

Cucuse, 404.

A HELLADIUS.

Nous n'avons eu ensemble que peu d'entrevues; néanmoins j'ai fait de reste l'expérience de votre ardente et profonde affection; car il ne faut qu'un instant aux nobles âmes pour conquérir ceux qui les approchent. C'est ce qui vous est arrivé à vous-même, qui, dans un temps si court nous avez inspiré une si vive tendresse pour votre générosité. Nous vous écrivons donc et vous faisons savoir, en ce qui nous concerne, que nous vivons ici dans une paix et une tranquillité profondes, objet des soins, des prévenances, de la bienveillance générale. Maintenant, pour que nous ayons à notre tour le plaisir d'être instruit de ce qui vous concerne, ne manquez pas de nous écrire fréquemment, et de nous mettre en repos au sujet de votre santé; ce sera pour nous un grand sujet de consolation qu'un pareil message venant de votre générosité.

LETTRE CLXXIII.

Cucuse, 404.

A ÉVÉTHIUS.

Bien que séparé corporellement de votre générosité, nous restons uni à vous par l'attachement du cœur, tant vous nous avez donné de gages de votre amitié, tant vous nous avez prodigué là-bas de soins et d'affection. Aussi, en quelque lieu que nous portions nos pas, nous ne cessons de nous proclamer les obligés de votre noblesse. — Maintenant, nous vous prions de nous écrire, vous aussi, fréquemment, et de nous mettre en repos sur le compte de votre santé. Pour nous, à la suite d'un long voyage, accompli sans obstacles et sans périls, nous voici rendus à Cucuse, où la tranquillité des lieux, l'absence de soucis, les égards, la bienveillance générale charment notre existence. — Mais réjouissez-nous à votre tour en nous apprenant que vous vous portez bien; écrivez-nous fréquemment, sans relâche, donnez-nous de bonnes nouvelles de votre santé, de toute votre maison. Nous ne saurions goûter une plus précieuse consolation.

SOIXANTE-HUIT LETTRES

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN MANUSCRIT DU COLLÈGE D'ANVERS, DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

LETTRE CLXXIV.

Ecrite, à ce que l'on croit, l'an 404, lors du départ pour Cucuse.

AUX ÉVÊQUES, PRÊTRES ET DIACRES, EMPRISONNÉS A CHALCÉDOINE.

Quel bonheur pour vous et d'être captifs, et de supporter dans de pareilles dispositions votre captivité, de déployer au milieu de ces épreuves un courage d'apôtres ! Car les apôtres comme vous, battus de verges, persécutés, emprisonnés, supportaient ces tribulations avec une joie profonde: que dis-je ? ils continuaient, jusque dans les fers, à remplir leur devoir et à veiller sur l'univers. Je conjure donc vos charités de ne pas se laisser abattre, de redoubler, au contraire, de zèle, à proportion que vos souffrances deviendront plus cruelles, de songer chaque jour au sort des Eglises de toute la terre, aux moyens propres à guérir leurs maux sans vous sentir découragés ni par votre petit nombre, ni par les persécutions qui vous assiégent de toutes parts. Car, puisque ces souffrances vous assurent un plus grand crédit auprès de Dieu, vos forces aussi ne peuvent manquer de s'accroître. Sachez donc déployer le zèle que réclament les circonstances ; et tant par vous-mêmes, que par ceux dont vous pourrez employer le concours, efforcez-vous de parler et d'agir, de manière à calmer la tempête qui règne. Car rien n'est si capable que vos soins d'amener cet heureux effet : et d'ailleurs, dussiez-vous échouer, votre zèle et vos bonnes intentions obtiendront leur récompense de la bonté divine.

LETTRE CLXXV.

Cucuse, probablement 404.

A AGAPET.

Mon maître, le très-pieux et très-honoré prêtre Elpidius, a prodigué constamment ses efforts et ses sueurs pour arracher au joug de l'impiété les habitants de la montagne, je veux dire de l'Amanum. Il a réussi, il les a tirés de l'erreur, il a élevé des églises, organisé des monastères ; d'autres que moi pourront en instruire votre générosité. Comme je sais que vous aimez passionnément les hommes pieux et généreux, persuadé que je vous ferai plaisir en vous signalant l'auteur de tant de bonnes œuvres, et cherchant d'ailleurs toutes les occasions de vous saluer, je vous adresse cette lettre, où je m'acquitte de la salutation qui vous est due, et recommande Elpidius à votre générosité. Voyez-le donc avec les yeux dont il vous convient de le voir, mon très-honoré et très-révérend maître, et témoignez-lui par votre conduite que ce n'est pas en vain qu'il est venu à vous chargé d'un message de notre part, et que cette lettre a eu le pouvoir de lui concilier beaucoup de bienveillance et d'affection. Nous saurons un gré infini à votre générosité, si nous voyons qu'à la distance où nous

sommes, il nous suffit d'une lettre pour assurer votre affection à ceux qui désirent vivement en jouir : car mon protégé est de ce nombre ; il aime passionnément votre sagesse : aussi est-ce avec beaucoup d'instances qu'il nous a demandé cette lettre.

LETTRE CLXXVI.

Cucuse, 404.

A HÉSYCHIUS.

Nous voudrions bien vous voir en réalité et jouir de votre aimable et charmant commerce. Mais comme cela nous est difficile, tant à cause des difficultés du voyage, que par suite de nos occupations et de nos infirmités, nous cherchons dans les lettres une consolation à laquelle ni la faiblesse de notre santé, ni les périls du chemin ne puissent susciter d'obstacles. Octroyez-nous donc cette faveur légère, peu onéreuse, et néanmoins bien propre à nous charmer, à soulager le chagrin que nous cause notre éloignement. Si cet adoucissement nous est accordé, nous croirons être près de votre révérence, et ne la quitter jamais. Sans doute l'affection que vous nous inspirez suffit pour cela : mais l'illusion gagne encore à être secondée par des lettres.

LETTRE CLXXVII.

Cucuse, probablement 404.

A ARTÉMIDORE.

Mon maître Antiochus se flatte de rencontrer chez vous une grande bienveillance, s'il se présente devant votre grâce avec une lettre de notre main. Prouvez-lui donc, mon très-honoré maître, qu'il ne s'est pas abusé ; daignez l'accueillir avec la bienveillance qui vous sied ; et s'il a quelque prétention juste et raisonnable, montrez-vous disposé à la soutenir : faites-lui voir enfin par votre conduite, que ce n'est pas en vain qu'il s'est présenté chez vous, un message de notre part à la main, et que notre lettre n'a pas peu contribué à lui concilier une juste bienveillance, un équitable appui. Par là, en même temps que vous l'obligerez, vous me ferez honneur à moi-même, et par les mêmes moyens.

LETTRE CLXXVIII.

Cucuse, 405.

A EUTHALIE.

Votre lettre est empreinte d'une affection bien profonde et bien vive, d'un pur et sincère attachement. Aussi vous rendons-nous mille actions de grâces, et pour nous avoir écrit, et pour nous avoir donné une grande marque de votre profonde amitié pour nous. Que Dieu récompense en vous de tels sentiments, tant ici-bas que dans la vie future ; qu'il vous protége, qu'il veille sur vous, qu'il vous tienne à jamais en contentement et en sécurité ! Car vous savez de reste, ma très-honorée dame, que ce n'est pas pour nous un faible sujet de joie, surtout dans la solitude où nous sommes relégué, que d'apprendre par de fréquents messages que vos affaires vont selon vos souhaits. Ne manquez donc pas de nous en instruire assidûment, ne cessez pas de nous rassurer au sujet de votre santé, si vous voulez qu'au fond de notre désert nous goûtions une consolation précieuse.

LETTRE CLXXIX.

Cucuse, 405.

A ADOLIE.

Venir ici, peut-être est-ce difficile, si votre santé s'y oppose : car il n'y a pas d'autre obstacle : toutes les alarmes que causaient les brigands sont apaisées. Mais écrire, est-ce donc si pénible ? encore un recours qui vous est fermé. Je dis cela parce que cette lettre est, si je compte bien, la sixième que je vous écris, tandis que j'en ai reçu deux seulement de votre générosité. D'ailleurs, que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, nous restons de notre côté fidèle à notre rôle. Nous ne saurions perdre le souvenir d'une aussi ancienne, aussi profonde amitié ; nous la gardons toujours en fleur dans notre âme, et, dès qu'il nous est possible, nous vous écrivons. Mais à cause de la vive sollicitude que vous nous inspirez, nous désirons vivement aussi

recevoir de vous une lettre qui nous rassure au sujet de votre santé. Ne nous privez donc point de cette consolation : certaine du plaisir que vous nous ferez, si c'est pour vous une peine que d'écrire, prenez cette peine en faveur de nous qui vous aimons bien : faites-nous connaître l'état de votre santé ; nous désirerions fort en avoir chaque jour des nouvelles.

LETTRE CLXXX.

Cucuse, 405.

AU PRÊTRE HYPATIUS.

Je ne cesserai pas de féliciter votre révérence de sa résignation, de son courage, de la patience à toute épreuve, que vous avez montrée, que vous montrez encore dans les tentations. Je vous ait dit aussi, déjà dans ma précédente lettre, comment une récompense double et triple vous est réservée, tant pour la fermeté que vous avez montrée vous-même, que pour les encouragements dont vous stimulez le zèle d'autrui, toujours plein d'ardeur, en dépit de votre âge avancé, pour les intérêts du peuple persécuté. Je voudrais écrire assidûment à votre révérence : mais, attendu que l'hiver, les alarmes causées par les brigands, l'isolement du lieu que j'habite, rendent cela malaisé, nous profitons de toutes les occasions qui nous sont offertes pour saluer votre religion, et vous prier de nous écrire fréquemment, de nous donner de bonnes nouvelles de votre santé : car nous désirons fort être renseigné là-dessus. Nous félicitons en même temps vos compagnons d'épreuves, les très-honorés diacres Eusèbe et Lamprotatus. Vous savez quelles couronnes vous sont réservées en récompense, quel salaire, quel dédommagement. Dans cette espérance, demeurez fermes, inébranlables : Dieu rémunérera magnifiquement votre patience, et mettra promptement un terme aux malheurs présents. Ecrivez-nous sans relâche, en nous rassurant sur votre santé, dont nous désirons bien vivement recevoir des nouvelles.

LETTRE CLXXXI.

Probablement 406.

A DES ÉVÊQUES.

Si les désordres qui se sont emparés des Eglises d'Orient, ont été violents et multipliés, le zèle que votre religion a mis à les réprimer, a été grand et généreux. Que si le succès vous a manqué, nous plaignons les malades incurables dont l'infirmité a déjoué vos efforts, mais nous ne cessons point de vous admirer et de vous proclamer bienheureux, vous qui après un si long temps et tant de peines inutiles, loin de vous décourager, loin de vous laisser abattre, poursuivez votre ouvrage, et montrez la même ardeur à prodiguer votre dévouement, pour la condamnation de ceux qui ne veulent pas vous entendre, et pour le couronnement, l'ample rémunération de votre propre zèle. Aussi n'est-ce pas nous seulement, ce sont tous les habitants de la terre qui vous célèbrent et vous glorifient, pour avoir conservé toute votre activité, en dépit de votre éloignement, en dépit des distances et du temps, pour avoir apporté à vous acquitter de votre devoir autant d'énergie et d'ardeur que si vous étiez voisins des faits, et témoins oculaires des attentats commis. Que si les premiers auteurs de ces calamités ne veulent pas renoncer encore à ces fatales disputes, à cette guerre insensée, il ne faut pas que cela vous trouble, ni vous précipite dans le découragement : car plus vous aurez eu de peine, plus votre couronne sera magnifique, quand Dieu décernera ces ineffables récompenses que la parole est impuissante à célébrer.

LETTRE CLXXXII.

406.

A VÉNÉRIUS, ÉVÊQUE DE MÉDIOLANUM.

Votre courage, votre indépendance, la liberté de langage avec laquelle vous défendez la vérité étaient déjà choses connues de tous : mais les circonstances présentes ont montré plus à découvert votre amour pour vos frères, votre charité, votre piété, votre profonde sympathie pour nous, votre sollicitude pour les

Eglises. C'est dans la tempête qu'on reconnaît le mieux le pilote, c'est dans les plus cruelles maladies que se révèle le mieux le talent du médecin : de même celui qui veut vivre dans la piété et qu'un noble courage anime, se signale surtout dans les situations difficiles. C'est ce qui est arrivé pour vous-même : et autant qu'il a été en vous, tout a été réparé, rien n'a été négligé. Mais puisque les fauteurs passés et actuels des troubles en sont venus à ce point de démence que, loin de rougir de leurs actions précédentes, ils aspirent, au contraire, à y mettre le comble; je vous exhorte tous, tant que vous êtes, à déployer le zèle le plus énergique, à persévérer dans une si ardente sollicitude, et même à redoubler d'activité, quelques embarras qui puissent vous être suscités. En effet, ceux qui éprouvent de la peine et des difficultés à accomplir une grande et belle œuvre, ceux-là recevront une plus ample récompense que ceux qui y réussissent aisément et sans effort. Car saint Paul a dit : *Chacun recevra sa récompense, en proportion de sa fatigue.* (I Cor. III, 8.) Que l'excès des épreuves ne vous précipite donc point dans le découragement; que cela redouble au contraire votre ardeur. — Car à tout surcroît de tentations est attaché un surcroît de couronnes : c'est autant d'ajouté aux prix qui vous sont réservés en récompense de ces nobles combats.

—

LETTRE CLXXXIII.

406.

A HÉSYCHIUS, ÉVÊQUE DE SALONE.

Bien qu'une longue route nous sépare de votre révérence, et que nous soyons relégué aux confins de la terre, néanmoins grâce aux ailes de la charité qui nous portent, ailes agiles et propres à rendre faciles les voyages de ce genre, nous sommes auprès de vous, nous sommes avec vous, nous vous saluons par cette lettre ainsi que nous le devons, et nous vous exhortons à déployer en faveur des Eglises d'Orient le zèle qu'il vous appartient de montrer. Vous savez quelle récompense attend celui qui tend la main aux Eglises affligées, qui fait succéder le calme à de pareils orages, qui termine une guerre aussi violente. — Et si je vous adresse cette exhortation, ce n'est pas que je croie nécessaire de vous rappeler votre devoir : car vous avez prévenu ma lettre en faisant de vous-même tout ce qui était en vous : mais puisque les orages, loin de toucher à leur fin, sont dans toute leur violence, nous vous supplions de ne pas vous laisser abattre ni décourager, et de continuer à appliquer les remèdes dont vous disposez, tant que subsistent les plaies qui affligent le corps de l'Eglise : en effet, plus vous aurez de peine à réussir dans votre entreprise, mieux vous serez récompensé dans l'avenir.

—

LETTRE CLXXXIV.

A GAUDENCE, ÉVÊQUE DE BRESCIA.

Rien de ce qui vous intéresse n'est un secret pour nous : nous connaissons aussi bien que si nous étions auprès de vous votre zèle, votre vigilance, votre sollicitude, les peines, les fatigues que vous avez bravées pour la vérité, et nous vous rendons mille actions de grâces : jusque dans la complète solitude où nous sommes retenu, c'est pour nous un bien grand soulagement que l'ardeur et la sincérité de votre affection : nous en avons fait ici même l'expérience, et nous savons que là-bas aussi elle persiste dans toute sa force, sans se laisser affaiblir ni par le temps écoulé, ni par la distance des lieux. Nous vous en savons beaucoup de gré, et nous vous prions de montrer toujours le même zèle. Vous savez de combien d'Eglises le salut est en jeu maintenant, et quel grand service il vous appartient de rendre. Pénétré de cette idée, mon très-honoré et très-religieux maître, daignez persévérer dans votre zèle. Car ainsi, par quelques fatigues, vous vous assurerez dans les cieux des palmes immortelles, prix de ces glorieux combats.

—

LETTRE CLXXXV.

Probablement 405.

A LA DIACONESSE PENTADIE.

Vous avez gardé un bien long silence, malgré le grand nombre de voyageurs qui partent de chez vous pour venir ici. Quel peut en être

le motif? Le trouble des affaires? Loin de moi un tel propos : je sais la grandeur et l'élévation de votre âme, capable de surnager au plus fort de la tempête, et de jouir du calme au milieu des flots déchaînés. Et cela, votre conduite même l'a prouvé : la renommée a porté aux confins de la terre le bruit de vos bonnes œuvres, et tous proclament que du lieu où est fixé votre séjour, vous savez réveiller, par un effet de votre religion, ceux qui sont le plus éloignés et ranimer leur ardeur. Quel est donc le motif de votre silence? Quant à moi, je ne saurais le dire : et je prie votre grâce de recourir à la personne qui remettra ma lettre à votre piété pour nous faire savoir si vous vous portez bien, si vous vivez contente et en sûreté, vous et toute votre maison : à la distance où nous sommes, dans le pénible isolement où nous vivons, il suffirait d'un tel message pour nous procurer de grandes consolations.

—

LETTRE CLXXXVI.

Cucuse, 404.

A ALYPE.

Vous craignez d'encourir le reproche de précipitation en prenant les devants pour nous écrire : je cite vos propres paroles : quant à moi, je suis si loin de vous accuser à ce sujet, que j'impute au contraire votre lenteur à la négligence, et que je vous ai loué plus que jamais lorsque vous m'avez eu devancé. Et j'appuie mon dire sur l'autorité de votre propre jugement. Vous me dites que c'est signe d'une affection particulière, que de parler même à qui se tait. Ainsi, puisque vous voilà délivré de cette crainte d'être indiscret que vous n'auriez pas dû concevoir, et que vous m'avez donné ce gage d'une amitié qui ne fait que s'accroître, adressez-nous désormais lettres sur lettres. Car vous savez quels sont, quels ont toujours été nos sentiments à l'égard de votre grâce. Même relégué dans ce pays désert, même confiné aux extrémités du monde, nous sommes incapable d'oublier jamais votre parfaite et sincère affection; nous ne cessons de nous représenter chaque jour votre image, de repasser dans notre mémoire les vertus de votre âme. Nous voudrions vous écrire plus fréquemment; mais comme cela nous est difficile, à cause de notre éloignement, tandis que la même chose vous est aisée, nous vous prions de nous adresser souvent des nouvelles de votre santé et de toute votre maison. De cette manière, jusque dans notre exil, nous ne manquerons point des plus douces consolations.

—

LETTRE CLXXXVII.

De 404 à 407.

A PROCOPE.

Nous n'avons eu là-bas avec vous qu'un petit nombre d'entretiens, mon très-révérend maître, mais nous avons fait complétement l'expérience de votre sincère affection, de la candeur de votre âme, de votre profonde et vive tendresse. Aussi, même relégué aux extrémités de la terre, même confiné dans le désert le plus reculé, votre souvenir présent à notre pensée partout où nous allons, et gravé dans notre mémoire, nous porte à vous écrire en dépit de la distance, et à nous acquitter de la salutation qui vous est due; de plus, nous supplions votre grâce, si ce n'est point la charger d'une corvée importune, de montrer, à votre tour, de l'obligeance à notre égard, et de nous rassurer au sujet de votre santé. Nous en sommes instruit sans doute, sans que vous ne nous écriviez, par les voyageurs que nous interrogeons, tant il nous importe de savoir ce qui intéresse votre santé et votre réputation; mais nous voudrions entendre votre voix, lire les mêmes choses écrites de votre main, afin de goûter un double plaisir, celui de vous écrire, et celui de recevoir des lettres de votre générosité. Accordez-nous cette faveur, à la fois honnête et charmante, et qui nous comblerait de joie.

—

LETTRE CLXXXVIII.

Cucuse, 404.

A MARCELLIN.

Le lieu où nous sommes relégué, Cucuse, est un désert qui n'a point son pareil : néanmoins, quand nous songeons à votre attachement, mes amis, nous goûtons la plus grande des consolations, et notre solitude nous semble un

palais. Car c'est un trésor que l'affection d'amis sincères. Aussi, bien qu'absent de corps, sommes-nous, de cœur, uni à vous par les liens du plus inébranlable attachement. C'est ce qui fait que nous vous écrivons en dépit de la distance, et que nous nous acquittons de la salutation qui vous est due. Que vous êtes inscrit au premier rang sur la liste de nos amis, vous le savez de reste, mon très-révérend maître. Maintenant soyez assez bon pour nous imiter, écrivez-nous fréquemment, rassurez-nous sur votre santé, afin que cet échange de lettres nous fasse goûter une foule de consolations et de plaisirs, et que nous trouvions du soulagement jusque dans notre solitude.

LETTRE CLXXXIX.

Cucuse, 404.

A ANTIOCHUS.

Comment pourrions-nous jamais oublier votre douce et ardente affection, votre sincère et parfait attachement, la franchise et l'élévation de votre âme, l'intrépidité de votre caractère? Fussions-nous relégué aux extrémités de l'univers, votre souvenir nous suivrait partout, comme celui d'un ami dévoué, uni à notre personne par un attachement inébranlable. Voilà pourquoi, déporté dans la solitude la mieux nommée qui soit au monde, c'est Cucuse que je veux dire, et malgré la difficulté de mettre la main sur un porteur de messages, nous avons mis tout notre empressement à chercher, à trouver quelqu'un qui vous remît notre lettre, afin de saluer votre révérence, et de rendre à votre magnificence la salutation qui lui est due. Que vous-même, de votre côté, vous n'aurez pas besoin de mes avertissements pour m'écrire avec suite, et me rassurer sur votre santé, c'est ce que votre conduite passée ne me permet guère de mettre en doute. En effet, ce sera pour nous une grande consolation que de recevoir de ceux qui nous aiment bien, des lettres qui nous informent de votre santé, qui renouvellent sans cesse notre attachement par de nouveaux messages, qui nous donnent enfin l'illusion de votre présence, mes bons amis.— Car il suffit d'une correspondance assidue, entre amis sincèrement dévoués, pour leur procurer le plaisir qu'ils goûteraient étant réunis.

LETTRE CXC.

404.

A BRISON.

Qu'est-ce à dire? quand nous étions là-bas, vous ne vous lassiez pas d'agir et de parler; toute la ville, que dis-je? tout l'univers est instruit de l'affection que vous témoignez pour nous, que vous ne pourriez taire ni cacher, que vous affichez partout dans votre conduite comme dans votre langage : et vous n'avez pas daigné nous écrire une fois, à nous qui avons soif de vos lettres, à nous qui brûlons de lire votre écriture? Ne savez-vous pas quelle consolation nous aurait fait goûter une lettre provenant d'une âme si généreuse, d'une si ardente amitié? Et si je vous tiens ce langage, ce n'est pas pour vous accuser : que vous écriviez ou que vous gardiez le silence, je le sais, votre affection pour nous ne saurait s'altérer : c'est que je soupire après des lettres de votre main. Dans votre silence, nous ne cessons d'interroger les voyageurs qui viennent de chez vous, pour savoir si vous êtes heureux et bien portant, et nous nous réjouissons fort d'en recevoir les réponses que nous désirons : mais nous voudrions que votre voix, que votre main nous rendît la même chose. Ainsi donc, si notre prière n'est point indiscrète, ne manquez pas désormais de nous accorder cette faveur qui aura tant de prix et de charme pour nous, et nous apportera tant de joie.

LETTRE CXCI.

Cucuse, 404.

A LA DIACONESSE AMPRUCLE.

J'ai reçu votre lettre qui est la seconde en date et non la première comme vous me l'écrivez, très-honorée et très-respectable dame. Je vous répète encore la même chose, n'appelez point indiscrétion l'empressement à prendre les devants pour m'écrire, et ne considérez point comme une faute ce qui mérite les plus grands éloges. Nous voyons là une

preuve d'ardente et vive affection, de profond et pur attachement, de brûlante amitié. Dans cette pensée, prodiguez-moi libéralement cette faveur, informez-moi de votre santé, adressez-moi lettres sur lettres pour m'en donner des nouvelles. Car si nous sommes rassurés sur le compte de ceux qui nous aiment, si nous vous savons en santé, en joie, en sécurité, ce sera pour nous un grand allégement aux souffrances de l'exil, une grande consolation jusqu'au fond du désert où nous sommes confiné. — Songez donc à la fête que vous pouvez nous donner, et ne nous refusez point un si vif plaisir : autant que vous le pourrez et qu'il sera en vous, ne cessez pas de nous rassurer au sujet de votre santé.

LETTRE CXCII.

Cucuse, peut-être 405.

A ONÉSICRATIE.

Nous avons ressenti, nous aussi, une vive affliction, en apprenant la mort de votre sainte fille. Néanmoins, connaissant la sagesse de votre âme et l'élévation de vos sentiments, nous avons la ferme confiance que vous saurez tenir tête à un pareil orage. — Ne pas s'affliger est chose impossible : mais nous vous exhortons à modérer votre douleur en songeant combien les choses humaines sont fragiles, en vous répétant que ces épreuves sont communes à tous, qu'ainsi le veut une loi générale de la nature, un décret de Dieu, notre Maître à tous. — Non, ce n'est pas là mourir, c'est voyager, c'est quitter une vie inférieure pour une meilleure existence. — Pénétrée de ces réflexions, supportez noblement ce qui vous arrive, et rendez grâce au Dieu de bonté. Car si le coup a été d'autant plus rude qu'il en suivait de près un autre, la couronne réservée à votre patience n'en sera que plus éclatante, votre récompense que plus magnifique, si vous supportez votre malheur en remerciant et glorifiant Dieu. — Et pour que, nous aussi, nous ne soyons pas trop affligé, pour que nous soyons assuré que notre lettre vous a fait du bien, n'hésitez pas à nous en informer, à nous apprendre que le nuage de votre chagrin est dissipé, que la douleur causée par votre blessure est en grande partie soulagée. Une fois que nous en serons averti, nous ne cesserons plus de vous écrire lettre sur lettre; car nous n'avons pas une médiocre affection pour votre générosité ; ayant constamment rencontré chez votre sagesse les plus profonds et les plus purs sentiments de déférence, de respect et d'attachement. — Ce souvenir, toujours vivant en nous, maintient dans toute sa force l'affection que vous nous inspirez à jamais quand nous devrions être exilé aux extrémités de la terre.

LETTRE CXCIII.

Cucuse, 404.

A PÆANIUS.

Vous m'avez rempli de courage et de joie, lorsque, après m'avoir annoncé de tristes nouvelles, vous avez ajouté ce mot qu'il faudrait avoir sans cesse à la bouche : *Que Dieu soit glorifié en toutes choses!* Ce mot porte au démon un coup terrible : dans quelque péril qu'on se trouve, il donne de la sécurité. Il suffit de le prononcer pour dissiper les nuages de la tristesse. Ne cessez donc de le redire vous-même, et de le recommander aux autres. Par là, la terrible tempête qui s'est déchaînée sur vous, fera place au calme, par là ceux qui sont en butte à l'orage recueilleront une plus belle récompense en même temps qu'ils seront arrachés au péril. Voilà ce qui valut à Job sa couronne, voilà la parole qui mit le diable en fuite, qui le força de battre en retraite, honteux et confus, voilà le remède de toutes les agitations. Persistez donc à en user comme d'un charme contre tous les accidents. Quant à l'endroit que j'habite, qu'on cesse d'importuner qui que ce soit à ce sujet : Cucuse est un lieu désert, néanmoins nous y jouissons d'une tranquillité profonde, et la vie sédentaire que nous y menons constamment n'a pas peu contribué à la guérison de la maladie que nous avions contractée dans le voyage. Si vous vous avisez de nous contraindre à de nouveaux déplacements, vous nous causerez par là mille souffrances, surtout en ce moment, lorsque l'hiver est à nos portes. Que personne donc n'aille se rendre importun ni incommode à ce propos. Mais écrivez-nous souvent pour nous parler de votre santé, de la vie que vous menez là-bas, de votre réputation, de votre bonheur. Ce sera

pour nous, surtout dans l'isolement où s'écoulent nos journées, une précieuse consolation que de recevoir de pareilles lettres de votre révérence.

LETTRE CXCIV.

Cucuse, 404.

A GÉMELLUS.

Le lieu que nous habitons, Cucuse, est un désert, et le plus désert qui soit au monde. Mais fussions-nous relégué aux confins de la terre, nous ne pourrions oublier votre charité. Sur cette terre étrangère, dans cette solitude où nous vivons, traînant encore avec nous des restes de maladie, assiégé des alarmes que nous causent les brigands (les Isauriens ne cessent d'intercepter les routes et de promener partout le carnage), nous vous portons constamment dans notre pensée, nous ne cessons de nous représenter votre courage, votre franchise, votre douceur et la générosité de votre caractère, et de nous complaire dans ces idées, dans ces souvenirs. Mais vous, de votre côté, écrivez-nous fréquemment, vénérable maître, parlez-nous de votre santé, dites-nous quel effet les eaux chaudes ont produit sur vous, et où en sont vos affaires : afin que, en dépit de notre éloignement, nous soyons aussi bien au fait de tout ce qui vous intéresse que ceux même qui ne vous ont jamais quitté. Vous savez quel prix nous attachons à être informé de votre santé, à cause de l'affection et de l'étroit attachement qui nous unit à votre magnificence.

LETTRE CXCV.

De 404 à 407.

A CLAUDIEN.

Qu'est-ce à dire ? cet ami si zélé, si passionné pour nous, cet objet de toute notre tendresse, d'un attachement constant et partagé, n'a pas daigné nous écrire une fois depuis si longtemps ? Vous avez pu garder avec nous un silence aussi prolongé ? Quel en est donc le motif? Est-ce qu'après notre départ vous nous avez chassé de votre cœur ? Est-ce qu'alors vous êtes devenu plus indifférent à notre affection ? Je ne le pense pas. A Dieu ne plaise, qu'une âme aussi aimante, aussi dévouée, ait subi un pareil changement ? Serait-ce la maladie qui vous a retenu? Mais ce n'était pas une raison qui vous empêchât d'écrire. Nous ne savons que penser. Ainsi donc, en même temps que vous romprez ce silence, faites-nous-en savoir la cause, et adressez-nous au plus tôt une lettre qui nous rassure au sujet de votre santé. Car le plus grand plaisir que vous puissiez nous faire, le plus grand allégement que vous puissiez apporter à notre solitude, c'est de nous envoyer une lettre pareille. Mais plus de négligence : autrement, si après cette lettre vous persistez dans votre silence, vous n'avez plus de pardon à espérer de nous, nous vous accuserons de la plus profonde ingratitude. Or, je sais que tous les châtiments vous sembleraient plus doux qu'un tel reproche.

LETTRE CXCVI.

Cucuse, 404.

A AÉTIUS

Il nous est impossible d'oublier jamais votre affection si dévouée, si profonde, si vive, si parfaite, si sincère, nous vous portons constamment dans notre pensée, vous êtes gravé dans notre cœur. Nous voudrions vous voir sans cesse; mais puisque, à l'heure qu'il est, c'est chose impossible, nous avons recours aux lettres pour contenter notre désir en saluant votre piété ainsi que nous le devons, et nous vous exhortons à nous écrire fréquemment de votre côté. Nous avons beau vivre dans une solitude profonde, être assiégé par les alarmes que nous causent les brigands, être en proie à la maladie ; si nous recevons de votre générosité des lettres qui nous rassurent au sujet de votre santé, ce sera pour nous, surtout dans notre isolement actuel, une grande consolation. Sachant donc quel plaisir vous nous ferez, quel contentement nous vous devrons, ne nous refusez pas une joie si vive, et tâchez de nous écrire plus fréquemment, ce sera pour nous un grand sujet d'allégresse.

LETTRE CXCVII.

Cucuse, 404.

A STUDIUS, PRÉFET DE LA VILLE.

Doué comme vous l'êtes, d'une haute sagesse, vous n'avez pas besoin de mes paroles pour supporter avec résignation le départ de votre frère ; je dis départ, parce que je ne veux pas dire mort. Cependant, pour acquitter ma dette, j'exhorte votre excellence, honorable seigneur, à se montrer, dans cette circonstance, digne d'elle-même; non que vous deviez vous interdire toute affliction : vous ne le pourriez pas, car vous êtes homme, votre âme habite un corps, et vous venez de perdre le meilleur des frères ; mais votre douleur doit avoir des bornes. Vous savez, en effet, l'instabilité des choses humaines qui passent comme l'eau des fleuves, en sorte que ceux-là seuls doivent être réputés heureux qui ont fini dans une bonne espérance cette triste vie. Ce n'est pas vers la mort qu'ils s'acheminent, mais vers la récompense après le combat, vers la couronne après la lutte, vers le port après la tempête. Que ces pensées soutiennent votre courage ! Nous, dans notre douleur qui n'est pas légère, nous songeons aux vertus de cet homme de bien. Leur souvenir qui nous console doit être un grand adoucissement à votre peine. Si celui qui nous a quittés eût été un méchant couvert de crimes, il faudrait pleurer et se lamenter ; mais tel qu'il était et que toute la ville l'a connu, modeste, doux, rigide observateur de la justice, d'une franchise et d'une loyauté parfaite, d'une âme grande et forte, plein de dédain pour les choses d'ici-bas, il faut vous réjouir et vous féliciter vous-même d'être précédé dans une vie meilleure par un frère comme celui-là, qui a placé dans un asile sûr et inviolable les biens qu'il possédait au sortir de ce monde. Gardez-vous donc, seigneur bien-aimé, de vous laisser abattre par votre deuil. Ne soyez pas inférieur à vous-même, et daignez m'apprendre que ma lettre vous a fait du bien, afin que moi-même, à la distance où je suis de vous, je sois fier d'avoir pu, par une simple lettre, adoucir sensiblement cette douleur.

LETTRE CXCVIII.

Cucuse, 404.

A HÉSYCHIUS.

Qu'est-ce à dire? Vous qui nous aimez si tendrement (je m'en suis bien aperçu, une vive tendresse ne saurait échapper à la vue de celui qui en est l'objet), vous n'avez pas daigné nous écrire, vous avez pu condamner cette tendresse au silence? Quel en est le motif? Je ne saurais le dire : c'est à vous qu'il appartient, une fois le silence rompu, de m'en faire connaître la cause. Si nous nous sommes hâté de prendre les devants pour écrire à votre générosité, c'est afin qu'il ne reste aucun recours. Ecrivez-nous donc assidûment, très-honoré et très-noble maître, et contentez notre désir. En effet, une fois captivé par votre seule réputation, et uni d'amitié à votre générosité, nous ne saurions ni nous résigner nous-même au silence, ni vous le pardonner; et nous ne cesserons de vous persécuter, si vous ne nous adressez pas lettre sur lettre, afin de produire sur nous, par la fréquence de vos messages, la douce illusion de votre présence.

LETTRE CXCIX.

Cucuse, 404.

AU PRÈTRE DANIEL.

Béni soit Dieu, qui fait nos consolations plus grandes que nos épreuves, et qui nous donne assez de patience pour supporter, même avec une joie profonde, les sujets de chagrin qui nous arrivent! Voilà qui double, et c'est le principal, notre récompense : nous résigner, et nous résigner avec joie. Mais ce qui nous procure aussi de grandes consolations, c'est d'entendre vanter votre courage, votre indépendance, votre fermeté, votre constance, votre résignation, votre patience, votre zèle plus brûlant que la flamme. Aussi, bien que relégué dans un désert, assiégé par les alarmes que nous causent les brigands, et désormais en butte aux rigueurs de l'hiver, nous sommes insensible à tout, grâce à votre excellente réputation ; que dis-je? nous sommes transporté

d'allégresse, heureux et fier de votre rare courage, mais pour que la joie que me causent ces nouvelles soit une joie continue, écrivez-moi assidûment et sans relâche, tant à ce sujet que pour me rassurer sur votre santé. Vous ne sauriez me causer plus de plaisir et de satisfaction.

LETTRE CC.

Cucuse, 401.

A CALLISTRATE, ÉVÊQUE D'ISAURIE.

Je désirerais voir ici même votre piété, afin de jouir de votre commerce et de goûter les charmes de votre profonde et vive affection : mais puisque c'est chose impossible, à l'heure qu'il est, et à cause de la saison, et à cause de la longueur du voyage, je vous offre dans cette lettre la salutation qui vous est due, et je remercie votre piété d'avoir pris les devants pour m'écrire; car c'est le fait d'une vive et profonde amitié; et cet empressement n'est pas seulement naturel, il est encore tout à fait séant à votre caractère. Continuez donc à nous octroyer cette grâce, et donnez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé. Et s'il devient possible à votre piété de braver la fatigue pour nous rendre visite, vous nous ferez le plus grand plaisir, et vous nous remplirez d'une joie bien vive. Dites-vous donc bien que nous désirons, nous aussi, voir votre piété, que d'ailleurs l'entreprise n'est pas extrêmement pénible, pour peu que le temps soit propice aux voyages, et ne nous privez point de votre société. En attendant daignez, par la fréquence de vos lettres, produire en nous l'agréable illusion de votre présence.

LETTRE CCI.

De 401 à 407.

A HERCULIUS.

Ce n'est pas la peine de chercher des excuses à votre silence, et d'alléguer la rareté des courriers, très-honorable et très-magnifique seigneur. Que vous écriviez ou que vous vous taisiez, rien ne peut réformer le jugement que j'ai porté sur votre amitié. Vous l'avez assez prouvée par les faits, et toute la ville sait quel amour ardent et passionné vous professez pour moi. Je désire cependant recevoir de votre excellence quelques détails sur votre santé. Si être assuré de la mienne est pour vous, comme vous le dites, un grand dédommagement de notre séparation, vous devez comprendre de quel prix est une pareille assurance pour un homme qui sait aimer, vous qui aimez si bien. Aussi n'ai-je rien tant à cœur. Accordez-moi donc cette grâce : ce sera dans mon triste exil une grande consolation.

LETTRE CCII.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE.

Comment supporter cela ? Est-ce tolérable ? Aurez-vous l'ombre d'une excuse à fournir ? Privé de vous depuis si longtemps, je vis dans un abîme de chagrins, de troubles, de tourments, de tribulations, de misères, et vous n'avez pas daigné m'écrire une fois ! Moi, je vous ai adressé une, deux lettres et plus : elles sont toujours demeurées sans réponse, et vous pensez n'avoir qu'une petite faute à vous reprocher quand vous poussez l'ingratitude si loin ! Vous me causez une vive perplexité par votre silence que je ne m'explique pas, lorsque je pense à cette affection si sincère et si vive dont vous m'avez constamment donné des preuves. Je ne peux accuser votre paresse, car je connais votre activité; ni la peur, car je sais votre courage; ni la négligence, car je sais que vous ne vous endormez point; ni la maladie, car d'abord elle ne suffirait pas à vous arrêter; et j'ai appris d'ailleurs par des gens qui arrivent de là-bas, que vous jouissez d'une santé parfaite. Qu'est-ce donc ? Je ne puis le dire; je sais seulement que je souffre de votre silence. Mettez donc tout en œuvre pour me tirer de ce chagrin et de cette perplexité : car, après cette lettre reçue, ne pas vous hâter de m'écrire, ce serait me causer une douleur et une affliction que vous aurez ensuite beaucoup de peine à soulager.

LETTRE CCIII.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE SALLUSTE.

Je n'ai pas été médiocrement affligé d'apprendre que le prêtre Théophile et vous, vous vous relâchiez. Je sais en effet que l'un de vous n'a fait que cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, l'autre aucune; et cette nouvelle m'a été plus douloureuse que mon isolement. Si je suis mal informé, veuillez donc me détromper. Si la chose est vraie, portez-y remède. Réveillez mutuellement votre zèle, ou vous me causeriez une grande douleur, quoique j'éprouve pour vous une vive affection. Mais ce qui est autrement grave, c'est que la nonchalance où vous vivez, votre négligence à vous acquitter de vos fonctions appellent sur vos têtes le jugement de Dieu. Et qui donc pourrait vous excuser, vous, si, tandis que les autres sont persécutés, exilés, proscrits, vous abandonnez à lui-même ce peuple battu de la tempête, sans songer à lui donner l'assistance ni l'instruction que vous lui devez?

LETTRE CCIV.

Cucuse, 404.

A PÆANIUS.

Lorsque vous venez à songer, mon très-honoré maître, ô vous qui m'êtes plus doux que le miel, au chagrin d'être séparé de nous, songez aux affaires dont vous êtes chargé, à cette ville entière que vous administrez, ou plutôt à cet univers entier que vous gouvernez en la gouvernant; et alors livrez-vous à la joie, à l'allégresse. En effet, ce n'est pas de l'avantage seulement, c'est encore du plaisir que vous pouvez retirer de vos fonctions. Des hommes occupés à amasser des biens périssables et pernicieux, trouvent dans leurs affaires un plaisir enivrant, alors même qu'ils sont séparés pour longtemps de leur maison, de leur femme, de leurs enfants, de tous leurs proches; or, qui pourrait exprimer par des paroles les charmes, le prix du trésor que vous recueillez chaque jour par l'effet de votre seule présence? Je ne dis point cela pour vous flatter, comme le savent bien ceux qui nous entendent dire la même chose en ton absence, je le dis sous l'impression de la joie, de l'allégresse, qui m'agitent de leurs transports. Oui, il suffit de votre présence pour corriger beaucoup de ceux qui sont là-bas, les fortifier, les rendre plus fermes et plus dispos. Je connais mon héros, je sais les nobles qualités que vous déployez là-bas, votre zèle, votre vigilance, votre activité, la persévérance de votre âme, votre franchise, la liberté avec laquelle vous avez résisté même aux évêques lorsqu'il l'a fallu, tout en gardant la mesure convenable. Je vous admirais pour votre conduite, mais je vous admire encore bien plus aujourd'hui que, privé de tout auxiliaire, quand les uns sont en fuite, d'autres persécutés, que d'autres enfin se cachent, vous restez seul à votre rang, occupé à aligner le front de bataille, à empêcher les désertions, que dis-je? à faire chaque jour par votre adresse de nouvelles recrues dans le camp des ennemis. Et ce n'est pas seulement pour ces motifs que je vous admire, c'est encore parce que, du lieu où vous êtes fixé, votre sollicitude déborde sur tout l'univers, sur la Palestine, la Phénicie, la Cilicie; sujets particulièrement dignes de vous occuper. En effet, les Palestins et les Phéniciens, je le sais de bonne source, n'ont pas reçu l'ambassadeur que leur ont envoyé les ennemis, et n'ont pas même daigné lui répondre; l'évêque d'Æges, au contraire, et celui de Tarse se rangent parmi nos adversaires, je le sais; et celui de Castabale a fait savoir ici, à un de nos amis, que les gens de Constantinople contraignent ceux du pays d'adhérer à leur conspiration; que d'ailleurs ils tiennent bon jusqu'à présent. Vous avez donc besoin d'une grande sollicitude, d'une grande vigilance, pour guérir cette partie-là, en écrivant à mon maître, votre cousin, le seigneur évêque Théodore. Quant à Pharétrius, les choses vont mal et d'une manière affligeante. D'ailleurs, puisque ses prêtres n'ont pas encore, selon vous, conféré avec nos adversaires, qu'ils ne prennent point parti pour eux, et prétendent encore rester fidèles à notre cause, ne leur communiquez rien de cela; en ce qui concerne Pharétrius, sa conduite est tout à fait impardonnable. Cependant tout son clergé était dans la peine, dans l'affliction, dans le deuil, et, de cœur, tout avec nous. Mais pour ne pas les détacher brusquement, les aigrir, les renseignements

pris auprès des gens de la province, gardez-les pour vous, et traitez cette affaire avec une grande douceur; je connais votre industrie; dites à Pharétrius que nous avons appris nous-même qu'il était vivement affligé de ce qui s'était passé, qu'il était prêt à tout endurer pour réparer tous les attentats commis. Notre corps est en parfaite santé, et nous avons secoué les restes de notre maladie; d'ailleurs, quand nous songeons combien cela vous intéresse, ce n'est point pour nous une médiocre raison de nous bien porter que la vivacité de votre affection. Que Dieu vous donne la récompense de tant de zèle, de charité, de sollicitude, de vigilance, et dans cette vie et dans l'éternité! qu'il vous protége, vous garde, vous conserve, et daigne vous octroyer les biens ineffables du Ciel! Et puisse-t-il nous accorder à nous la grâce de revoir bientôt votre visage chéri, de jouir de votre douceur, de célébrer une si belle fête! Car vous ne l'ignorez pas, ce serait pour nous une fête et une occasion d'allégresse que d'être admis encore à goûter les charmes de votre commerce et à en recueillir les fruits si précieux.

—

LETTRE CCV.

Cucuse, 405.

A ANATOLE, EX-PRÉFET.

C'est tard et brièvement, ou plutôt lentement que j'écris à votre générosité. D'ailleurs, la cause de mon silence n'est point la paresse, mais bien une longue maladie; car notre attachement est inébranlable à votre égard : nous connaissons trop la sincérité de votre affection, la noblesse, la candeur, la pureté de votre âme. Et nous n'avons point cessé de proclamer devant tout le monde les sentiments que votre générosité nous a constamment témoignés, non-seulement en notre présence, mais encore quand nous étions absent. Nous n'ignorons pas, en effet, quel zèle, après notre départ, vous avez déployé en paroles et en actions pour notre cause. Que Dieu vous accorde la récompense d'un si beau dévouement, ici-bas et dans la vie future. Mais, afin d'ajouter à la joie que nous éprouvons à vous écrire, celle de recevoir des lettres de votre grâce, daignez nous écrire et nous rassurer sur votre santé : dans l'exil où nous sommes relégué, ce sera pour nous une grande consolation. Oui, une lettre de votre charité, qui nous apprendrait que vous vous portez bien et nous instruirait de toutes les choses qui vous intéressent, nous ferait éprouver un grand soulagement jusque sur la terre étrangère où nous vivons.

—

LETTRE CCVI.

Cucuse, 404.

AU DIACRE THÉODULE.

Quelle que soit la fureur de la tempête et le soulèvement des vagues, quels que soient les efforts, les démarches, les intrigues de ceux qui veulent ébranler les Eglises de Gothie, vous du moins ne cessez pas de payer votre tribut. Quand bien même votre zèle n'aboutirait à rien, ce que je ne puis croire, en tous cas la bonté de Dieu vous prépare la récompense de vos sentiments et de vos intentions. Ne vous lassez donc point, mon bien-aimé, de faire tous vos efforts, de prodiguer vos soins et votre sollicitude, tant en personne que par le ministère de ceux que vous pourrez employer, pour qu'il n'arrive là-bas ni troubles, ni désordres. Avant toute chose, priez, et ne cessez pas d'invoquer, avec la ferveur et le zèle qui vous conviennent, la bonté divine, afin qu'elle mette un terme à vos épreuves présentes, et qu'elle procure à l'Eglise une paix complète et profonde. Jusque-là, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, employez tous les moyens pour gagner du temps; et vous, écrivez-moi assidûment tant que vous serez là-bas.

—

LETTRE CCVII.

Cucuse, 404.

AUX MOINES GOTHS DU PAYS DE PROMOTE.

Je savais, avant même d'avoir reçu votre lettre, à quelles tribulations vous êtes en butte, à quels complots, à quelles tentations, à quelles hostilités; et c'est pour cette raison surtout que je vous félicite, en songeant aux couronnes, aux prix, aux palmes que ces luttes vous promettent. En effet, si vos ennemis, si vos persécuteurs appellent sur eux-mêmes un

jugement terrible et accumulent sur leur tête le bûcher de la géhenne, vous, leurs victimes, vous serez amplement dédommagés et récompensés. N'allez donc point vous alarmer, vous troubler pour cela; au contraire, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, conformément aux sentiments de l'Apôtre : *Maintenant, je me réjouis au sein de mes souffrances.* (Coloss. I, 24.) Et ailleurs : *Outre cela, nous nous glorifions encore dans les tribulations, sachant que la tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve.* (Rom. V, 3 et 4.) Ainsi, plus éprouvés désormais, plus riches en trésors célestes, quand bien même vous auriez encore davantage à souffrir, vous ne devez éprouver que plus de joie. En effet : *Les souffrances du temps présent ne comptent pas, au prix de la gloire future qui sera révélée en nous.* (Rom. VIII, 18.) Nous n'ignorons pas votre résignation, votre courage, votre patience, votre sincère et ardente affection, l'inflexible et inébranlable fermeté de votre âme; nous vous en exprimons toute notre reconnaissance. Nous restons uni de cœur à vous pour jamais, et la distance des lieux ne nous rend pas plus tiède à l'égard de votre charité. Je vous remercie aussi des peines que vous avez prises pour empêcher tout désordre dans l'église des Goths et pour gagner du temps. Et, loin que je vous reproche de n'avoir envoyé personne, je vous en loue, au contraire, et vous approuve; car il vaut bien mieux que vous vous consacriez tous à cette tâche. Ne cessez donc pas de faire tout ce qui vous sera possible, tant en personne que par le ministère de ceux que vous pourrez employer, afin d'obtenir du répit. Que vous réussissiez ou non, vous n'êtes pas moins assurés d'obtenir la récompense de votre zèle et de vos bonnes intentions.

LETTRE CCVIII.

De 404 à 407.

AU PRÊTRE ACACIUS.

Ami si zélé pour nous, si attaché à notre personne, eh quoi ! pas même une lettre de votre main. Pourtant nous vous avons écrit une et deux fois; mais votre diligence, à vous, se ralentit. Songez donc au plaisir que vous nous causez en nous faisant connaître l'état de votre santé. Et hâtez-vous, je vous en prie, de nous écrire. Car c'est pour nous une grande consolation, que d'avoir des nouvelles suivies de votre santé, à vous tous qui nous aimez.

LETTRE CCIX.

De 404 à 407.

A SALVION.

Vous nous aimez, je le sais bien, soit que vous nous écriviez ou que vous restiez muet. Comment ignorer la vive affection que vous avez pour nous ? Tout le monde la célèbre, et plusieurs visiteurs me parlent de l'ardente et profonde tendresse que nous vous inspirons. Mais nous voudrions de plus recevoir de votre générosité des lettres fréquentes qui nous donnassent des nouvelles de votre santé, de votre femme, de toute votre maison ; car vous savez combien cela nous intéresse. Je le sais, mon très-honoré maître, ce que nous vous demandons devient difficile, tant à cause de la saison, qu'à raison du petit nombre des voyageurs qui viennent dans ce pays; néanmoins, instruit de notre désir, lorsque vous le pourrez, ne manquez pas de nous écrire, et de nous donner les renseignements que nous réclamons. Votre santé, votre sécurité, c'est pour nous un trésor, un bonheur, un grand contentement. Ainsi donc, ne nous privez point d'un si doux plaisir, et soyez assez bon pour consoler ceux qui vous aiment bien par de semblables nouvelles qui nous procureront un grand soulagement.

LETTRE CCX.

Cucuse, 404.

A THÉODORE.

Je m'étonne d'avoir été instruit par d'autres de la négligence du prêtre Salluste. Il m'a été déclaré qu'il avait à peine prononcé cinq homélies jusqu'au mois d'octobre, et que le prêtre Théophile et lui, l'un par insouciance, l'autre par crainte, ne viennent point à la réunion des fidèles. J'ai écrit à Théophile une lettre sévère où je le réprimande; en ce qui concerne Salluste, je m'adresse à votre excellence, parce que je sais qu'il vous inspire une vive affection,

ce dont je me réjouis. Mais je me plains à votre excellence de n'avoir pas été averti par vous-même de ces désordres que, pour bien agir, vous deviez réprimer : mais vous n'en avez rien fait. Aujourd'hui du moins, et c'est un grand service que je vous rends comme à moi-même, je vous exhorte à réveiller, à stimuler Salluste, à ne pas souffrir qu'il s'endorme, ni qu'il reste oisif. En effet, si aujourd'hui, au milieu de la tempête et des orages actuels, il ne montre pas le courage qui convient, quand retrouvera-t-il une pareille occasion de nous être utile? Est-ce quand le calme et la paix seront revenus? Je vous y exhorte donc ; en faisant vous-même votre devoir excitez ce prêtre et les autres à secourir de tout leur zèle ce peuple en butte à l'orage ; je sais d'ailleurs, qu'en ce qui vous concerne, vous n'avez pas attendu notre lettre, pour faire tout ce qui est en votre pouvoir.

LETTRE CCXI.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE TIMOTHÉE.

Nous vous avons écrit une première fois, il y a peu de temps, ainsi qu'à mon seigneur le très-honoré tribun Marcion ; cependant vous ne nous avez fait parvenir aucune lettre de lui, et nous n'en avons pas non plus reçu de votre main. Pourtant fidèle à notre habitude, nous ne cessons pas de songer à vous, et nous vous écrivons, dès qu'il nous est possible. Ainsi faisons-nous, encore aujourd'hui, en vous rendant mille grâces pour le zèle que vous avez montré, pour les périls que vous avez bravés, et en vous félicitant. Car vous ne vous préparez point de petites couronnes, vous qui, par des souffrances d'un moment, vous assurez dans les cieux d'éternelles récompenses, ample dédommagement de vos sueurs : *Les souffrances du temps présent ne comptent pas au prix de la gloire future qui sera révélée en nous.* (Rom. VIII, 18.)

LETTRE CCXII.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE THÉOPHILE.

J'ai été bien chagrin d'apprendre que le prêtre Salluste et vous, vous n'allez pas assidûment à la réunion des fidèles : cela m'a causé une vive affliction. Je vous invite donc, si j'ai été induit en erreur, à me démontrer qu'il y a eu calomnie ; si c'est la vérité, à vous guérir d'une pareille négligence. — En effet, si une récompense éminente vous est réservée, à condition que vous montriez du courage, surtout dans les circonstances présentes ; attendez-vous à une condamnation exceptionnelle, si vous vous ralentissez, si vous faiblissez, si vous ne payez pas votre tribut. Vous savez comment fut puni celui qui avait enfoui son talent : sans qu'il y eût contre lui aucun autre grief, pour cette faute seule il fut châtié et subit une peine irrémissible. Hâtez-vous donc de me tirer d'inquiétude. De même que c'est pour moi un grand soulagement, une grande consolation d'apprendre que vous consacrez tout votre zèle à comprimer l'orage parmi le peuple et à prévenir les divisions : de même, si je viens à apprendre que quelques-uns se relâchent, j'éprouve de vives alarmes pour les coupables eux-mêmes. Ce beau troupeau, c'est la grâce de Dieu qui chaque jour le maintient dans l'union, comme les événements mêmes vous l'ont fait assez voir : mais ceux qui par mollesse négligent leurs fonctions, appellent sur eux, par cette mollesse, un jugement redoutable.

LETTRE CCXIII.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE PHILIPPE.

Je suis étonné que vous ne nous ayez pas écrit depuis si longtemps ; si vous continuez à faire preuve en notre absence d'une vive affection pour nous, vous êtes bien avare de votre écriture. Ne tardez plus à nous écrire, à nous informer de votre santé : votre silence ne nous empêche pas de nous inquiéter de ce qui vous concerne, et nous avons appris que vous aviez

été chassé de votre école[1] pour avoir montré l'indépendance qui sied à votre caractère. Prenez cela comme une récompense, un marché avec le ciel, une immortelle couronne, un prix magnifique : et supportez bravement l'adversité. — Dieu saura bien mettre un terme à ces tentations, ramener promptement le calme et vous récompenser amplement dans la vie future, de votre résignation.

LETTRE CCXIV.

De 404 à 407.

AU PRÊTRE SÉBASTIEN.

Si de corps, nous sommes séparé de votre révérence, de cœur nous lui restons attaché; nous promenons votre amitié dans notre mémoire, en quelque endroit que nous soyons, fussions-nous relégué aux confins de la terre. Que votre souvenir nous est également fidèle, c'est ce dont il ne faut pas douter, je pense. Je connais la sincérité de votre affection, la solidité de votre attachement, la constance de votre âme. Nous vous prions donc de nous écrire fréquemment et de nous rassurer au sujet de votre santé. Car nous tenons beaucoup à en avoir des nouvelles : et une lettre qui nous en apporterait serait reçue comme une consolation dans l'isolement auquel nous sommes condamné.

LETTRE CCXV.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE PÉLAGE.

Je connais votre douceur, votre sagesse, votre bonté, votre amitié, l'ardeur de votre affection, la sincérité de votre tendresse à notre égard. Je salue donc avec un vif empressement votre révérence, et je vous fais savoir, que je vous porte dans ma pensée, en quelque lieu que je me trouve. Ecoutez donc ma prière, pour ajouter à la joie que j'éprouve à vous écrire, celle que me causeront des nouvelles de votre santé, il faut m'en rendre compte assidûment. — Car, dussions-nous être transporté dans une solitude plus triste que celle-ci, recevoir de pareilles lettres de ceux qui nous aiment, sera toujours pour nous un grand plaisir.

[1] On ne sait pas au juste à quoi S. Jean Chrysostome fait allusion dans ce passage.

LETTRE CCXVI.

Cucuse, 404.

A MUSONIUS.

Nous avons déjà écrit à votre générosité, mon très-honoré et très-religieux maître, et aujourd'hui nous recommençons, sans avoir reçu une seule lettre de vous. Nous ne cesserons point pour cela de vous écrire fréquemment, et de nous acquitter de nos obligations. Nous voudrions même le faire plus souvent : mais nous vivons ici dans une complète solitude, les incursions des brigands menacent la ville, l'hiver ferme les routes, et tout cela fait qu'il ne vient pas ici beaucoup de voyageurs : du moins, quand la chose est possible, et que nous trouvons des courriers, nous offrons à votre piété le salut que nous lui devons. Nous connaissons assez la sincérité de votre attachement, la vivacité de votre affection, la constance, la noblesse, la franchise de votre âme. Aussi vous promenons-nous constamment dans notre souvenir, en quelque lieu que nous soyons, et ne pouvons-nous oublier votre grâce. Mais ce n'est pas tout que d'écrire : nous voudrions, pour que notre joie fût complète, recevoir des lettres, des nouvelles de votre santé : accordez-nous donc fréquemment cette faveur. Par là, dans l'éloignement où nous sommes, nous goûterons une précieuse consolation en apprenant que vous, nos amis si tendres et si dévoués, vous vivez en joie et en sécurité.

LETTRE CCXVII.

Cucuse, 404 ou 405.

A VALENTIN.

Je connais la générosité de votre âme, l'ardente charité que vous apportez à soulager les pauvres, la passion avec laquelle vous vous consacrez à cette belle œuvre : vous donnez et vous donnez avec joie : vous doublez la couronne de votre bonté, vous en rehaussez l'éclat, en ajoutant au mérite de votre libéralité celui des sentiments qui vous l'inspirent. En consé-

quence, instruits par le très-révérend prêtre Domitien, qui est chargé là-bas du soin des veuves et des vierges, que la faim menace ses ouailles, nous nous réfugions dans vos bras comme dans un port, afin que vous portiez remède à cette calamité de la famine. Je vous en prie, je vous en conjure, mandez ce prêtre, et daignez lui venir en aide autant qu'il vous sera possible. Aucune aumône ne pourrait être récompensée comme celle que vous êtes appelé à faire aujourd'hui : tant est furieuse la tempête déchaînée contre ceux qui vous implorent, privés maintenant de leurs ressources ordinaires. Réfléchissez donc tant au bénéfice attaché aux actions de ce genre, qu'au surcroît de gain que vous offrent les circonstances, et daignez faire tout ce qui sera en votre pouvoir. Il n'y a pas besoin d'en dire davantage, lorsqu'on s'adresse à une âme aussi charitable, aussi compatissante. Vous savez que vous nous devez des honoraires : nous vous libérons de votre dette en faveur de cette bonne œuvre. Daignez nous écrire que vous avez fait droit à notre demande, en nous donnant de bonnes nouvelles au sujet de votre santé et de toute votre maison que Dieu bénit.

LETTRE CCXVIII.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE EUTHYMIUS.

Ne vous affligez nullement d'avoir été chassé de votre école ; songez au bénéfice que vous retirez de cette tribulation, et combien l'éclat de vos couronnes s'en trouve rehaussé ; réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse à cause de ces souffrances et de ces attaques. Elles augmentent votre trésor céleste, elles ajoutent à votre gloire, elles doublent vos récompenses. — Car c'est une route étroite et resserrée qui mène à la vie éternelle. Et vous, ne vous refusez point à nous donner souvent des nouvelles de votre santé. Vous savez quel est l'attachement qui nous unit à vous, et comment, quelque part que nous soyons, nous vous portons dans notre pensée, comment nous avons toujours eu pour vous une ardente affection : et elle est bien plus ardente aujourd'hui, que vous êtes embelli par la souffrance.

LETTRE CCXIX.

Cucuse, 404.

A SÉVÉRINE ET A ROMULE.

Si je ne connaissais pas bien votre sincère affection, et le zèle que vous avez toujours montré pour nous, je trouverais un motif d'accuser votre négligence dans ce long silence que vous avez gardé, et cela, quand vous recevez de nous des lettres si fréquentes et si multipliées. Mais je sais que, silencieuses ou diligentes à nous écrire, les mêmes sentiments vous animent toujours à notre égard : aussi je n'ai pas le courage de vous reprocher votre silence, quel que soit mon désir de recevoir de vous des lettres fréquentes, de fréquentes nouvelles de votre santé. Car vous ne pouvez alléguer la rareté des courriers : mon bien-aimé, mon aimable et cher Salluste, je le sais, aurait pu vous en tenir lieu. Néanmoins, non, je ne vous reproche rien, tant je suis sûr de votre attachement. Quant à moi, toutes les fois que je le pourrai, je ne manquerai pas de vous écrire : car je connais la sincérité et l'ardeur de votre affection.

LETTRE CCXX.

Cucuse, 404.

A PÆANIUS.

Nous respirons, nous tressaillons d'allégresse, nous doutons de notre exil, en apprenant que votre grandeur est rentrée dans cette ville éprouvée si cruellement. Et ce qui nous cause une pareille joie, ce n'est point votre accroissement de dignité : à vrai dire, votre dignité réside dans la vertu de votre âme; personne auparavant n'a pu vous l'ôter ; personne, par la même raison, n'a pu vous la rendre aujourd'hui. Si je suis transporté de joie, c'est que votre retour est une grande consolation pour ceux qui étaient persécutés, massacrés, jetés dans les fers : en vous ils trouvent un patron commun, un port ouvert à tous. En effet, vous savez chercher votre bénéfice, là où il doit être cherché. Ecrivez-moi donc tout le bien que vous faites, dites-moi positivement combien de cadavres vous avez ressuscités, combien de

chutes vous avez réparées, combien de détresses vous avez soulagées, à quelles souffrances vous êtes venu en aide dans ce long espace de temps, quelles négligences vous avez réveillées, quelles activités vous avez stimulées, enfin faites-nous savoir en détail tous les exploits par lesquels vous vous êtes signalé dans ce combat. Je n'ai pas besoin de vos lettres pour le savoir, car je connais votre âme, je vous sais courageux athlète, combattant héroïque ; je voudrais néanmoins être instruit de tout cela par votre voix bien-aimée. Consentez donc à notre demande : vous savez quel plaisir vous nous ferez en l'exauçant.

LETTRE CCXXI.

De Nicée, lors du départ de Chrysostome pour l'exil, 404.

AU PRÊTRE CONSTANCE.

Le quatrième jour du mois de juillet, avant de quitter Nicée, j'adresse cette lettre à votre religion, pour la supplier, comme je n'ai pas cessé de le faire, de continuer, quand bien même la tempête et le déchaînement des vagues redoubleraient de violence, à vous acquitter le mieux possible de l'emploi qui vous a été confié : j'entends par là l'extermination de l'hellénisme, la multiplication des églises, le soin des âmes : et ne vous laissez pas abattre par les difficultés de la situation. Un pilote ne quitte point le gouvernail parce qu'il voit les flots se soulever avec fureur ; un médecin, parce qu'il voit son malade succomber à la maladie, ne renonce point pour cela à lui donner ses soins ; que dis-je ? c'est alors surtout que l'un et l'autre mettent en œuvre toutes les ressources de l'art. Faites donc comme eux, mon très-honoré et très-religieux maître, déployez maintenant un zèle infatigable, et ne vous laissez point abattre par les événements : car loin d'avoir à rendre compte du mal que nous font les autres, nous en serons, au contraire, récompensés. Mais si nous-même nous ne faisions pas notre devoir, si nous nous relâchions, tant d'épreuves ne nous serviraient de rien pour notre rémunération. Paul en prison, dans les fers, faisait son devoir ; Jonas aussi, pendant qu'il était dans le ventre du monstre marin ; les trois enfants aussi, tandis qu'ils étaient dans la fournaise : aucun d'eux ne perdit rien de son activité dans ces prisons de diverses espèces. Songez à cela, mon maître, et ne cessez pas de vous occuper de la Phénicie, de l'Arabie et de toutes les Eglises d'Orient, persuadé que votre récompense sera proportionnée aux obstacles qui auront été opposés à vos efforts. Ne vous refusez pas non plus à nous écrire assidûment, et le plus souvent que vous le pourrez. Nous venons d'apprendre que ce n'est point à Sébastée, mais bien à Cucuse, qu'on nous relègue : là, il vous sera encore plus facile de correspondre avec nous. Ecrivez-nous combien d'églises ont été élevées chaque année, quels saints personnages se sont transportés en Phénicie, et si l'on remarque des progrès. A Nicée, j'ai trouvé un moine reclus, à qui j'ai persuadé de se rendre auprès de votre piété, et de s'en aller en Phénicie. Songez à me faire savoir si vous l'avez vu. Pour ce qui concerne Salamine en Chypre, que menace de toutes parts l'hérésie des Marcionites, j'étais entré en conférence avec qui de droit, et j'avais remédié à tout ; mais mon exil a tout arrêté. Si vous apprenez donc que mon maître l'évêque Cyriaque soit à Constantinople, écrivez-lui à ce sujet, et il sera à même de tout terminer. Et, par-dessus tout, invitez ceux qui sont en crédit auprès de Dieu à multiplier les prières, à redoubler de zèle, afin de conjurer la tempête déchaînée sur l'univers. Car ce sont vraiment des maux intolérables que ceux qui ont fondu sur l'Asie, ainsi que sur d'autres villes encore et d'autres Eglises ; j'omets les détails, pour ne pas vous importuner. Je n'ajouterai plus qu'une chose : il nous faut de nombreuses prières et des supplications assidues.

LETTRE CCXXII.

Cucuse, 404.

A CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE, CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

Nous écrire, prévenir nos propres lettres, les solliciter, nous demander de ne pas nous renfermer dans la mesure des missives ordinaires, voilà qui montre l'ardeur et la vivacité de votre tendresse. Par là, le désert où nous vivons cesse de nous paraître un désert. Par là, nous sommes consolé des périls continuels et de tout genre dont nous sommes assailli. Qu'est-ce que vaut, en effet, l'amitié ? Rien absolument.

C'est la racine, la source, la mère des biens, c'est une vertu qui n'est point pénible, une vertu mariée au plaisir, et qui procure un grand bonheur à ceux qui la poursuivent de toute leur âme. Aussi, vous savons-nous beaucoup de gré, de ce que vous êtes restés si fidèles à vos sentiments pour nous ; et nous, de notre côté, en quelque lieu que nous soyons, fussions-nous relégué aux confins de la terre, dans un pays plus désert que celui-ci, nous emportons partout votre image, gravée dans notre pensée, empreinte dans notre souvenir ; ni la longueur de la route, ni le temps écoulé, ni les dangers courus ne nous ont rendu plus tiède à l'égard de votre grâce ; nous vous voyons, comme si nous avions conversé avec vous hier ou avant-hier, ou plutôt, comme si nous ne vous quittions pas, et vous êtes présents aux yeux de notre amitié. Voilà ce que c'est que l'affection : ni l'éloignement ne la brise, ni le temps ne la flétrit, ni les tribulations n'en triomphent; elle ne cesse de grandir, elle a l'essor de la flamme. Vous savez cela mieux que personne, puisque, mieux que personne, vous savez aimer : ce dont nous vous félicitons fort. Nous sommes, quant à nous, malheureux et sans pouvoir : mais Dieu est assez riche pour vous payer au centuple le prix de votre attachement, car son opulence rémunère toujours hors de toute proportion ceux qui font le bien, soit en action, soit en paroles. Je voudrais bien vous voir avec les yeux du corps, jouir de votre aspect, me rassasier par là de votre affection; mais cela n'étant pas possible, non faute d'empressement ou de bonne volonté, mais par suite des entraves où me retient mon exil, du moins veuillez me dédommager en m'écrivant lettres sur lettres pour m'informer de votre santé. Si vous faites droit à notre prière, ce sera pour nous un grand soulagement dans l'exil où nous sommes relégué. Ne nous refusez donc pas un si vif plaisir, bien persuadés de la joie, du contentement que vous nous causerez. En tenant vos lettres, c'est vous-mêmes que nous croirons avoir en notre compagnie ; et un tel commerce rendra plus vive en nous l'illusion de votre présence.

LETTRE CCXXIII.

Cucuse, 404.

A HÉSYCHIUS.

J'aurais désiré n'avoir pas besoin de prévenir votre grâce pour recevoir une lettre de vous : car c'eût été la preuve d'une vive affection. Mais au lieu d'attendre vos lettres, je les préviens, montrant par là même l'ardente amitié que j'ai pour votre grâce. D'ailleurs, je vous sais gré de votre silence même ; car je sais bien qu'il provient chez vous non de négligence, mais d'un excès de réserve. Ne craignez donc plus de nous témoigner votre attachement, ni de nous écrire lettres sur lettres, pour nous informer de votre santé. Si vous faites droit à notre demande, fussions-nous relégué aux extrémités du monde, dans un pays plus désert que celui-ci, votre affection nous consolera. Car rien n'est aussi propre à soutenir l'âme, à la tenir dans un profond contentement qu'une bonne affection partagée : et vous le savez mieux que personne, puisque, mieux que personne, vous savez aimer.

LETTRE CCXXIV.

Cucuse, 404.

A MARCIEN ET A MARCELLIN.

Qu'est-ce à dire? Vous qui nous aimez si fort (car la distance à laquelle nous sommes relégué ne nous a pas empêché de nous apercevoir de votre affection, tant elle est vive et brûlante), vous pouvez garder le silence? Vous ne nous avez pas écrit une seule fois, vous nous avez donné cette énigme à déchiffrer? Car je ne me paye point du prétexte que vous avez allégué dans votre lettre à mon maître, le pieux prêtre Constance. Mais je ne veux point vous faire de chicanes. Prenons donc qu'il en est ainsi, et admettons que telle est la cause de votre silence : eh bien! cette cause n'existe plus et nous avons pris les devants pour vous écrire pour vous remercier de la profonde tendresse que vous conservez dans toute sa vivacité à notre égard, et pour vous prier de nous écrire, fréquemment, quand

cela vous sera possible. Je ne doute point que vous ne fussiez empressés de venir ici, sans les empêchements allégués par votre sagesse ; ou plutôt par le cœur, vous êtes ici. Mais puisque présentement vous ne pouvez vous transporter ici en réalité, consolez-moi avec des lettres, rassurez-moi au sujet de votre santé et de toute votre maison. Si vous faites droit à notre prière en nous écrivant fréquemment, fussions-nous retenu dans une solitude plus affreuse que celle-ci, vos messages nous procureraient encore de grandes consolations.

LETTRE CCXXV.

Cucuse, 404.

AU PRÊTRE CONSTANCE.

Je ne puis m'expliquer comment vous, notre ami zélé, vous, prêt à tout faire, à tout endurer pour notre cause (nous le savons, une sincère affection n'échappe pas facilement aux regards), comment, dis-je, vous ne nous avez pas écrit une seule fois, et cela quand nous nous sommes rapproché de vous, et quand mon honoré et très-illustre frère Libanius est venu nous visiter. Ce ne sont pas là des reproches, mais des plaintes. Je suis vivement affectionné à votre religion ; et la raison en est que vous prenez le plus grand soin de votre âme, que vous êtes comme un port ouvert à tous ceux qui souffrent, le recours des pauvres, le soutien des veuves, l'appui des orphelins, le père commun de tout le monde : moi donc, qui vous aime pour toutes ces raisons, je désire recevoir des lettres de votre piété. Accordez-moi cette grâce, exaucez mon vœu. Dans mon isolement, ce ne sera point pour moi une consolation légère, que de recevoir des lettres dictées par votre âme si chère et écrites de votre main, avec des nouvelles de votre santé et de toute votre maison.

LETTRE CCXXVI.

Cucuse, 404.

A MARCIEN ET A MARCELLIN.

Voilà l'énigme résolue. Que le prétexte allégué ne suffisait point pour votre justification, c'est ce que vous avez fait voir vous-mêmes, en prenant les devants pour m'écrire avant d'avoir reçu ma lettre. Voilà l'amitié : elle ne se résigne point à se taire : dût-elle être accusée d'indiscrétion, elle remplit sa tâche. Pour nous, nous sommes si éloigné de vous faire un reproche de ce que vous nous avez prévenu, que nous glorifions, au contraire, votre zèle et vous en faisons honneur. C'est maintenant, mieux que jamais, que nous connaissons votre affection profonde, et cela, non-seulement parce que vous nous avez écrit, mais parce que vous nous avez écrit les premiers. Dieu saura vous guérir de votre maladie, vous rendre une santé parfaite, et vous donner toutes facilités pour converser de près avec nous : c'est, du moins, pour nous maintenant même, une grande consolation que de recevoir une lettre dictée par d'aussi nobles sentiments : mais cela ne nous empêche pas de désirer encore cet autre commerce plus réel : puisse-t-il nous être donné d'en jouir promptement ! ce serait pour nous une bien belle fête.

LETTRE CCXXVII.

Cucuse, 404.

A CARTÉRIE.

Que dites-vous ? Vos indispositions continuelles ne vous ont pas permis de vous joindre à nous ? Vous vous trompez, vous êtes venue, vous êtes parmi nous, votre bonne volonté nous suffit, vous n'avez pas besoin d'apologie. C'est assez de votre ardente et généreuse affection, toujours si vivace, pour nous remplir de joie. Mais comme vous nous avez inspiré de vives inquiétudes, par ce que vous dites de vos infirmités, si vous vous en guérissez (Dieu le peut, il peut vous remettre en parfaite santé), en relevant de maladie faites-le-nous savoir, afin que nous soyons, nous, guéris de notre inquiétude. — Car ce que je n'ai cessé de vous exprimer dans mes lettres, je vous l'exprime encore aujourd'hui : c'est que, partout où nous nous trouvons, fussions-nous transporté dans un pays encore plus désert, nous ne saurions cesser de nous inquiéter de vous, de vos affaires. Les gages que vous nous avez donnés de votre vive et profonde tendresse sont tels que le temps n'en s'aurait effacer ni

altérer le souvenir. — Eloigné ou voisin de votre générosité, nous vous gardons toujours le même attachement, connaissant la candeur et la pureté de l'affection que vous n'avez cessé de nous témoigner.

LETTRE CCXXVIII.

Cucuse, probablement 404.

AU MÉDECIN THÉODORE.

Vous alléguez, vous, l'occupation que vous donnent vos affaires, et vous cherchez par là à vous justifier de n'être pas venu : quant à moi je pense que vous n'avez pas besoin de telles excuses. Vous êtes ici : et ceux même qui se sont rendus auprès de nous n'ont aucun avantage sur vous dans notre cœur : nous vous saluons, du fond de l'âme, du même nom qu'eux-mêmes, nous vous inscrivons au premier rang de nos amis, et nous vous savons gré de ce que, après un si court séjour auprès de nous (court, c'est peut-être beaucoup dire? vous ne nous témoignez pas moins d'affection que ceux qui ont vécu longtemps dans notre société. Nous vous savons donc un gré infini, et nous vous prions de nous écrire fréquemment. Nous voudrions vous voir en personne : mais pour ne pas faire de tort à ceux qui ont besoin de vos bras et de vos paroles, pour ne pas leur fermer l'accès d'un si bon port, nous n'osons vous amener ici de vive force. Au moins, lorsqu'il vous sera possible, écrivez-nous, je vous prie, fréquemment, et rassurez-nous sur votre santé. — Bien qu'éloigné de vous, ce sera pour nous une grande consolation que de recevoir de pareilles lettres de votre grâce.

LETTRE CCXXIX.

Cucuse, 404.

A SÉVÈRE.

Je n'ai jamais vu votre générosité avec les yeux du corps, mais il n'est personne que j'aie mieux considéré avec ceux de la charité : sorte de contemplation à laquelle aucune distance ne saurait mettre obstacle. Mon maître bien-aimé Libanius, en nous faisant connaître le zèle et l'empressement de votre générosité pour la vraie foi, nous a transporté d'allégresse. Voilà pourquoi, sans vous connaître de vue, nous nous sommes hâté d'écrire le premier à votre piété, afin de vous inviter à nous écrire aussi quand il vous sera possible. S'il nous arrivait de votre grâce une lettre qui nous donnât des nouvelles de votre santé et de toute votre maison, ce serait pour nous, bien que vivant à l'étranger, une bien grande consolation. Car rien ne vaut l'affection.

LETTRE CCXXX.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS.

J'ai une grande obligation à mon bien-aimé maître Libanius, de ce qu'il a quitté sa demeure, de ce qu'il est venu ici, et de ce qu'ensuite il est retourné auprès de votre piété ; mais c'est surtout pour ce dernier motif. En effet, j'attache la plus grande importance à ce que vous soyez honoré et cultivé par tout le monde : non que vous ayez besoin de cela, mais parce que c'est une chose utile aux Eglises, tant à celles qui souffrent qu'à celles qui sont en paix. Sachez-lui donc gré de sa bonté, mon très-honoré et très-religieux seigneur, et quand vous aurez appris de lui en détail et les affaires d'Antioche et les nôtres (car il vous en instruira aussi, un court séjour parmi nous lui ayant permis de juger l'état des choses), congédiez-le en joie et en contentement. Car il est très-attaché à votre piété, et il nous aime tendrement. N'oubliez pas de saluer de notre part notre bien-aimé et très-honoré seigneur le prêtre Asyncritius avec ses enfants bien-aimés, et pareillement tout votre clergé que vous avez dressé bien vite à imiter votre affection pour nous. Je n'ignore pas quel attachement il nous témoigne, et combien il se montre prêt à tout faire et à tout souffrir pour nous en donner des preuves. Tout cela est un ouvrage de votre religion.

LETTRE CCXXXI.

Cucuse, 404.

A ADOLIE.

Souvent nous avons écrit à votre piété, mais souvent n'est pas assez à nos yeux; c'est chaque jour que nous voudrions le faire. Car vous savez quels sont nos sentiments à l'égard de votre grâce. Puisque c'est chose impossible, c'est du moins un grand plaisir que nous nous faisons à nous-même de nous acquitter, dès que nous le pouvons, du devoir de vous saluer, afin d'avoir des nouvelles fréquentes et suivies touchant votre santé de corps et d'âme. Ainsi, je vous en prie, sachant quel plaisir vous nous faites en nous mandant ces nouvelles, veuillez vous imposer cette tâche, de nous tenir bien au courant. Aujourd'hui, par exemple, j'ai vu avec un vrai chagrin que vous n'ayez pas profité du voyage que devait faire ici un homme connu, pour ainsi dire, universellement, et bien aimé de nous, mon maître, le très-honoré Libanius[1], pour nous adresser une lettre. Peut-être ignoriez-vous ce départ : mais ceci même nous fait de la peine, qu'on puisse nous venir voir sans que vous en soyez informée. Car de notre côté, nous ne cessons pas de nous enquérir avec sollicitude et importunité de ceux qui vont dans votre pays, et de nous servir d'eux dès qu'une occasion se présente, pour contenter notre désir, qui est d'écrire sans relâche à votre grâce.

LETTRE CCXXXII.

Cucuse, 404.

A CARTÉRIE.

Si vous saviez bien quel plaisir vous nous causez en nous écrivant, en nous écrivant toujours, en exprimant dans des lettres le miel de votre affection, vous feriez tout pour qu'il vous fût possible de nous en adresser chaque jour. Nous ne croyons plus habiter Cucuse ni vivre au désert, quand nous goûtons le charme de vos lettres et de votre profonde affection. Mais vous ne vous êtes pas bornée à m'écrire : vous avez encore persuadé à mon maître, à notre bien-aimé frère Libanius, de quitter votre séjour, et d'entreprendre ce voyage. Quel attachement! quelle sollicitude! Nous en tressaillons d'allégresse. Car rien ne vaut une bonne affection. Vous nous demandez de conserver pour vous les sentiments que nous avons témoignés dès l'origine à votre grâce. — Mais nous, nous ne nous résignons point à rester dans cette mesure : chaque jour, nous travaillons à ajouter quelque chose à ces sentiments : et par là, nous nous faisons le plus grand plaisir à nous-même. En effet, nous ne cessons point de repasser perpétuellement en nous-même la noblesse de votre âme, sa candeur, sa franchise, son dévouement, sa droiture, sa sincérité, et toutes ces idées ne nous reviennent pas en mémoire sans nous causer une joie bien vive. Nous vous prions donc, confiante dans notre affection, de ne ressentir aucune peine, si nous vous avons renvoyé ce que votre révérence nous avait fait tenir. De cœur, nous avons reçu cet envoi, nous en avons joui : mais n'étant pas dans le besoin, nous vous avons exprimé le vœu que la garde en restât à votre générosité. Que si jamais nous tombons dans le besoin, vous verrez avec quelle assurance et quelle liberté nous vous écrirons pour réclamer un envoi, fidèle en cela même à vos commandements. Car vous dites à la fin de votre lettre : « Montrez que votre religion daigne se confier en nous, et user de ce qui est à nous, comme de son bien. » Si donc vous voulez que nos dispositions soient telles, ou plutôt puisque vous le voulez, et que nous enjoignons de tenir pour nôtre ce qui vous appartient, attendez ma requête avant de rien m'envoyer. En effet, le meilleur signe que ces choses m'appartiennent, ce sera qu'elles me soient envoyées à ma volonté, et non lorsque je n'en ai pas besoin. Montrez donc encore la profonde amitié, et la considération que vous avez pour nous, en nous laissant libre sur ce point; et adressez-nous promptement une lettre pour nous annoncer que vous n'êtes point fâchée. Car si vous ne le faisiez pas, vous nous tiendriez dans une perpétuelle inquiétude; nous ne cesserions de nous demander si nous ne vous avons pas fait de peine : tant nous tenons à votre affection, à contenter votre générosité. Maintenant que nous avons suffisamment plaidé notre cause, faites-nous savoir que vous agréez notre justification. Votre grâce peut savoir, en effet,

qu'avec d'autres personnes qui avaient agi de même, et qui sont nos amis dévoués, nous n'avons pas eu besoin d'apologie, et qu'il nous a suffi de refuser leurs envois : mais vis-à-vis de votre révérence, nous nous justifions; nous la supplions de ne point se fâcher, et nous ne cesserons point nos instances, tant que vous ne nous aurez pas fait savoir que vous n'êtes point fâchée. Si nous obtenons de vous une pareille lettre, nous croirons avoir reçu le double, le triple, et bien au delà de ce que vous nous avez envoyé. En effet, rien n'est plus propre à montrer la considération et les égards que vous avez pour nous.

LETTRE CCXXXIII.

Cucuse, 404.

A L'ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Votre piété devrait, au lieu de se laisser abuser par les propos qu'on lui tient, apporter une grande vigilance à discerner la vérité parmi la foule des mensonges. Si vous prenez pour vérités toutes les rumeurs, il n'y aura plus de sécurité pour personne. Si au contraire vous usiez des voies légales pour arriver à découvrir la vérité, je vous demanderais à être jugé, autant du moins que la calomnie ne dirigera pas contre moi de nouveaux traits. Car je crains, oui, je crains maintenant les ombres et les spectres, depuis que vous-mêmes avez jugé de la sorte. Les amis ont renié leur amitié, les compagnons ont passé au large, et ceux qui sont loin décochent les traits de la calomnie. J'étais au milieu du port, et vous m'avez fait essuyer un naufrage : mais quoique banni, quoique séparé de l'Eglise, je suis résolu à me tenir prêt à tous les supplices. Je veux user de philosophie et supporter noblement l'adversité. Car je sais, oui je sais, du reste, que le désert est moins changeant que la ville, et que les bêtes fauves qui sont dans la campagne sont moins farouches que les amis. Portez-vous bien.

LETTRE CCXXXIV.

Cucuse, 404.

A BRISON.

Après un voyage de soixante-dix jours environ, ce qui permet à votre excellence de se représenter tous les maux que nous avons eu à souffrir, assiégé en maint endroit d'alarmes causées par les Isauriens, en butte aux assauts d'insupportables fièvres, nous sommes enfin parvenu à Cucuse, l'endroit le plus désert qui soit dans le monde entier. Si je parle ainsi, ce n'est point pour vous prier d'importuner personne afin que l'on me tire d'ici (les épreuves les plus pénibles sont traversées, celles du voyage); mais je vous demande en grâce de nous écrire assidûment, et de ne point nous priver, vu l'éloignement où nous sommes aujourd'hui, de cette consolation. Vous savez en effet quel soulagement c'est pour nous, jusque dans nos afflictions et nos dangers personnels, d'apprendre comment vous vous portez, vous qui m'aimez, de savoir que vous êtes en joie et en santé, et que vous ne courez aucun risque. Ainsi donc, si vous voulez nous faire jouir libéralement de ce plaisir, adressez-nous assidûment de pareilles nouvelles. Ce ne sera point une simple récréation, mais une consolation bien efficace que je vous devrai : car vous n'ignorez pas combien je me réjouis de vos prospérités.

LETTRE CCXXXV.

Cucuse, 404.

A PORPHYRE, ÉVÊQUE DE RHOSE.

Je connais l'invariable, l'inébranlable solidité de votre attachement; je sais qu'aucun orage ne saurait le mettre en péril : votre conduite l'a prouvé. Voilà pourquoi de notre côté, bien qu'étant en proie à la maladie, bien que transporté dans l'endroit le plus désert de notre monde, à Cucuse, bien qu'assiégé par les incursions des Isauriens, et exposé à des périls de tout genre, nous vous écrivons, nous nous acquittons envers votre piété du salut que nous lui devons, toujours uni à elle de cœur, quoique séparé de corps, et c'est pour nous la

plus grande des consolations. Quels que soient en effet les désagréments d'un pareil séjour, j'y trouve ce grand avantage que je deviens votre voisin, et que je puis sans relâche, vu la faible distance qui nous sépare, écrire à votre piété et en recevoir des lettres. Admis à pareille fête (car à mes yeux c'est une fête et un sujet de vive allégresse), je deviendrai insensible à mon isolement, à la crainte, aux angoisses.

—

LETTRE CCXXXVI.

Cucuse, 404.

AU PRÉFET CARTÉRIUS.

C'est un endroit prodigieusement désert que Cucuse : d'ailleurs notre solitude nous attriste moins que nous ne trouvons de charmes dans la tranquillité et dans la paix profonde où elle nous laisse. Aussi, comme si ce désert était pour nous un port, nous y respirons paisiblement des maux du voyage, et nous profitons de ce calme pour effacer en nous les derniers vestiges de la maladie et des autres épreuves que nous avons supportées. Si nous disons cela à votre excellence, c'est que nous savons quel prix vous attachez à notre repos : car nous ne pouvons oublier jamais ce que vous avez fait là-bas, afin de réprimer ces folles agitations, vos efforts pour nous protéger et pour faire votre devoir. Partout où nous portons nos pas, nous ne cessons de publier vos bienfaits dans notre reconnaissance, illustre seigneur, pour votre parfait dévouement. Mais faites-nous la grâce d'ajouter à la joie que nous donne votre affection, celle que nous causeraient des lettres de votre main, nous informant que vous êtes en bonne santé. En effet, ce ne serait pas, même dans notre exil, un faible soulagement pour nous, que de recevoir de telles lettres de votre excellence.

Traduit depuis la 128e lettre par M. X...

HOMÉLIE SUR CETTE PAROLE DE L'APOTRE :

PLUT A DIEU QUE VOUS VOULUSSIEZ SUPPORTER MON IMPRUDENCE

ANALYSE.

1° Différence entre l'amour charnel et l'amour spirituel. — 2° Si nous ne voyons pas saint Paul des yeux du corps, ne l'en aimons pas moins ; si nous n'avons pas sa présence, nous avons ses œuvres, nous avons ses écrits dont nous devons chercher à pénétrer le sens. — 3° Que veulent dire ces paroles : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence?* Elles s'expliquent d'elles-mêmes si l'on fait attention à la circonstance où elles furent dites. — 4° Précautions multipliées que prend saint Paul avant de faire son propre éloge. — 5° Humilité de saint Paul, s'il a été sauvé, dit-il, c'est pour que personne ne désespère de son salut. — 6° Avouer ses fautes et oublier ses mérites. — 7° Les saints savent se taire quand il n'y a point nécessité de parler et rompre le silence quand la nécessité les contraint. Exemple de David. — 8° 9° Exemple de Samuel. — 10° Conclusion. On ignore le lieu et la date de cette homélie.

1. J'aime tous les saints, mais j'aime entre tous saint Paul, le vase d'élection, la trompette céleste, celui qui fiance les âmes au Christ. Je vous dis ces paroles, je vous fais connaître l'amour que j'ai pour lui, afin de vous le faire partager. Ceux qui aiment d'un amour charnel rougissent de l'avouer, parce qu'ils se couvrent eux-mêmes de honte et nuisent à ceux qui les entendent; mais ceux qui sont enflammés de l'amour spirituel ne le doivent point taire un moment. Car eux-mêmes et ceux qui les entendent retireront du fruit de ce noble aveu. L'un est une honte, l'autre un honneur; l'un est une maladie de l'âme, l'autre est sa joie, sa félicité, son plus bel ornement. Le premier porte la guerre dans le cœur où il pénètre, l'autre y apaise les luttes et y établit une paix profonde. L'une ne procure nul avantage; c'est la perte des richesses, la dépense effrénée, le bouleversement de la vie, la ruine des maisons; l'autre nous ouvre un trésor de bonnes œuvres, une source féconde de vertus. En outre, ceux qui aiment un beau corps, qui s'éprennent d'un beau visage, s'ils sont eux-mêmes laids et difformes, ne trouvent pas dans leur passion un remède à leur propre difformité; au contraire, leur laideur semble s'accroître. Dans l'amour spirituel il en est tout autrement. Celui qui aime une âme sainte, belle, glorieuse, parfaite, serait-il laid et difforme, devient par le constant amour des saints, semblable à celui qu'il aime. Car c'est un effet de la bonté de Dieu qu'un corps difforme et mutilé ne puisse point être corrigé, mais qu'une âme dégradée et hideuse puisse devenir belle et glorieuse. Car, de la beauté du corps il ne vous peut revenir aucun avantage, mais la beauté de l'âme vous peut procurer la jouissance de tous les biens qui sont dus à ceux qui prennent Dieu pour objet de leur amour. C'est de cette beauté que parle David dans ses psaumes : *Ecoute, ma fille, et vois, et incline l'oreille, et oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi s'éprendra de ta beauté.* (Ps.

x, LIV, 11, 12.) C'est la beauté de l'âme, qui consiste dans la vertu et la piété.

2. Puisqu'on retire tant d'avantages de la communion des saints, unissez-vous à moi pour aimer ce saint avec la plus extrême ardeur. Si cet amour entre dans nos cœurs et y allume sa brillante flamme, trouverait-il dans les voies de notre pensée des épines et des pierres, la dureté, l'insensibilité, il consumera les épines, amollira les pierres, et fera de notre âme une terre profonde et fertile, prête à recevoir la semence divine. Et qu'on ne dise point : Paul n'est point ici, il n'est pas visible à nos yeux; or, comment aimer ce qu'on ne voit pas? — L'absence n'est point un obstacle à cet amour. On peut aimer un absent, un ami qu'on ne voit pas, surtout quand on a chaque jour devant les yeux tant de témoignages de sa vertu, si nombreux et si manifestes, les Eglises établies sur toute la terre, l'impiété détruite, les mœurs coupables changées en mœurs pures, l'erreur abattue, les autels des faux dieux renversés, leurs temples fermés, les démons réduits au silence. Tous ces cultes mensongers cédèrent à la puissance de Paul, à sa parole inspirée par la grâce du ciel et qui alluma partout le flambeau de la religion. Après ses œuvres, ses lettres sacrées nous peignent exactement le caractère de cette âme sainte. Comme si nous parlions à Paul, comme s'il était sous nos yeux, au milieu de nous, attachons-nous à ses paroles, développons-en le sens profond et caché, cherchons ce qu'il veut dire aujourd'hui quand il s'écrie : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence! Car j'ai pour vous un amour de jalousie et d'une jalousie de Dieu.* (II Cor. XI, 1, 2.) Que dites-vous, Paul? Vous qui ordonnez à vos disciples de marcher dans la sagesse aux regards des profanes, vous qui dites : *Que vos paroles soient toujours assaisonnées du sel de la grâce, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chaque personne* (Coloss. IV, 6); vous qui recommandez à tous les hommes de se pénétrer de la sagesse de l'Esprit-Saint, c'est vous qui demandez qu'on supporte un peu votre imprudence? Il ne vous suffisait pas d'avoir prononcé une parole imprudente; vous la faites encore entendre à vos disciples, vous la faites connaître à tous ceux qui, dans la suite, liront votre lettre? Ces paroles, si on les lit sans les expliquer, sont dangereuses pour les auditeurs; si on les développe, elles montrent la profonde sagesse de Paul, son ineffable charité.

3. Quel en est donc le sens? Il y avait chez les Corinthiens grand nombre de faux apôtres qui corrompaient le peuple, accusaient Paul, minaient sourdement la réputation qu'il s'était acquise auprès de ses disciples, le raillaient, le traitaient d'imposteur. C'est à eux qu'il s'adresse en plusieurs passages de sa lettre. Quand il dit : *Nous ne sommes pas comme plusieurs qui altèrent la parole de Dieu.* (II Cor. II, 17.) Et ailleurs : *J'ai pris garde de ne vous être à charge en quoi que ce soit* (Ibid. XI, 9); et quand il promet de maintenir la loi immuable : *La vérité de Jésus-Christ est en moi, et on ne me ravira point cette gloire dans toute l'Achaïe.* (Ibid. XI, 9.) Et quand il fait connaître ses motifs, il désigne ces impies, en disant : *Et pourquoi? Est-ce parce que je ne vous aime pas? Dieu le sait. Non, je fais cela et le ferais encore afin d'ôter une occasion de se glorifier à ceux qui la cherchent.* (Ibid. XI, 12.) Plus haut, il prie ses disciples de ne le point mettre dans la nécessité de montrer son pouvoir : *Je vous prie, qu'étant présent, je ne sois point obligé d'user envers vous avec confiance de cette autorité et de cette hardiesse avec laquelle on m'accuse d'agir envers quelques hommes qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair.* (Ibid. X, 2.) Ces hommes dont il parle l'accusaient et le raillaient, disant que les lettres de Paul étaient pleines d'orgueil et d'arrogance, mais qu'il était lui-même sans valeur, sans mérite, un objet de dédain; que lorsqu'on le verrait, on s'apercevrait qu'il n'en fallait faire aucun cas. C'est ce qu'il nous apprend lui-même quand il dit : *Je crains de paraître vouloir vous étonner par des lettres, parce qu'à la vérité, disent-ils, les lettres de Paul sont graves et fortes, mais lorsqu'il est présent, il paraît bas en sa personne et méprisable en ses discours.* (II Cor. X, 9-10.) Et plus loin, il accuse les Corinthiens qui se sont laissé persuader : *Ai-je fait une faute,* dit-il, *lorsqu'afin de vous élever, je me suis abaissé moi-même?* (II Cor. XI, 7.) Et ensuite, répondant à l'accusation de ses ennemis, il dit : *Etant présent, nous nous conduisons de la même manière que nous parlons dans nos lettres étant absent.* (II Cor. X, 11.) Il y avait donc chez les Corinthiens beaucoup de faux apôtres qu'il appelle artisans d'erreurs : *Ceux-là*, dit-il, *sont de faux apôtres, artisans d'erreurs, qui se transforment en envoyés de Jésus-Christ. Et on ne s'en doit pas étonner, puisque*

Satan même se transforme en ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres aussi se transforment en ministres de justice. (II Cor. XI, 13-15.) Comme ils inventaient contre lui mille calomnies, et nuisaient à ses disciples en leur donnant de leur maître une fausse opinion, il est forcé de faire son propre éloge, car son silence en ce point eût été dangereux. Au moment de nous entretenir des luttes qu'il a soutenues, des révélations qu'il a eues, des travaux qu'il a endurés, pour nous montrer qu'il le fait malgré lui, et pressé toutefois par la nécessité, il taxe cependant ses paroles d'imprudence et dit : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence.* Je commets une imprudence, dit-il, d'entreprendre de me louer moi-même; mais la faute n'en est pas à moi, elle est à ceux qui m'ont réduit à cette nécessité; c'est pourquoi je vous prie de souffrir ce que je fais et de n'en demander compte qu'à mes ennemis.

4. Et voyez la profonde sagesse de Paul ! après avoir dit : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence. Supportez-la, car j'ai pour vous un amour de jalousie et d'une jalousie de Dieu,* il n'entre pas aussitôt dans le récit de ses œuvres méritoires; mais ce n'est qu'après avoir dit d'autres choses qu'il reprend : *Je vous le dis encore une fois, que personne ne me juge imprudent; ou au moins, souffrez-moi comme imprudent.* (II Cor. XI, 16.) Et encore ne commence-t-il pas son récit sans avoir ajouté : *Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais je fais paraître de l'imprudence dans ce que je prends pour matière à me glorifier.* (Ibid. 17.) Il n'ose point encore commencer, il diffère, il dit : *Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, je puis bien me glorifier comme eux. Car étant sages comme vous êtes, vous souffrez sans peine les imprudents* (Ibid. 18, 19.) Après ces mots, il hésite encore, il dit autre chose et reprend ensuite : *Je veux bien faire une imprudence en me rendant aussi hardi que les autres.* (Ibid. XXI.) Et ce n'est qu'après s'être ainsi excusé d'abord qu'il commence ses propres louanges. De même qu'un cheval sur le point de franchir un précipice, s'élance comme pour bondir, mais voyant la profondeur de l'abîme, il s'arrête, il recule; ensuite, se sentant pressé par son cavalier, il essaye encore, de nouveau recule, et pour témoigner qu'on lui fait violence, il se tient au bord du gouffre, il hennit, il cherche à se rassurer, à prendre de l'audace. Ainsi saint Paul, comme s'il allait s'élancer dans un abîme en faisant son propre éloge, recule une fois, deux fois, trois fois et plus souvent encore, disant : *Plût à Dieu que vous voulussiez supporter mon imprudence;* et ensuite : *Que personne ne me juge imprudent, ou au moins souffrez-moi comme imprudent;* et : *Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais je fais paraître de l'imprudence dans ce que je prends pour matière à me glorifier;* et plus loin : *Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, je puis bien me glorifier comme eux. Car étant sages comme vous êtes, vous souffrez sans peine les imprudents;* et encore : *Je veux bien faire une imprudence en me rendant aussi hardi que les autres.* Il se donne mille fois les noms d'imprudent et d'insensé, et c'est à peine s'il ose ensuite commencer ses propres louanges. *Ils sont Hébreux? je le suis aussi; Israélites? je le suis aussi; de la race d'Abraham? j'en suis aussi; ministres du Christ? je le suis comme eux.* (Ibid. XXII, 23.) Mais, même en disant ces mots, il est sur ses gardes; il ajoute, en manière de correction : *Devrais-je passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis plus qu'eux.* (Ibid.) Et cela ne lui suffit point; après avoir énuméré ses mérites, il dit : *J'ai été imprudent en me louant de la sorte, mais c'est vous qui m'y avez contraint.* (Ibid. XII, 11.) C'est comme s'il disait : Je n'aurais eu nul souci de ces calomnies si vous eussiez été forts, inébranlables, invincibles. Eussé-je été sans cesse attaqué, la malice de mes ennemis ne me pouvait point nuire. Mais quand j'ai vu mon troupeau atteint, et mes disciples s'enfuir, je n'ai plus hésité à me rendre déplaisant et malséant, à me montrer imprudent par nécessité, en vous faisant mon propre éloge dans votre intérêt et pour votre salut.

5. Car telle est la manière des saints : font-ils quelque chose de mal ? ils le disent tout haut, le déplorent chaque jour, le font savoir à tous, mais les actions grandes et nobles, ils les cachent et les ensevelissent dans l'oubli. C'est ainsi que saint Paul, sans y être forcé, avouait fréquemment et divulguait ses fautes : *Jésus-Christ*, dit-il, *est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, et je suis le plus grand pécheur.* (I Tim. I, 15.) Ailleurs il écrit : *Je rends grâces au Christ qui m'a affermi, m'a compté au nombre des fidèles, et m'a établi dans son ministère, moi qui étais auparavant un blasphé-*

mateur, un persécuteur outrageux. Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais dans l'ignorance et l'incrédulité. (Ibid. 12, 13.) Et ailleurs : *Après tous les autres, le Seigneur s'est fait voir à moi-même, être misérable, car je suis le plus infirme des apôtres et même je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* (I Cor. XV, 8, 9.) Ailleurs encore : *J'ai reçu cette grâce, moi qui suis le plus petit d'entre les saints.* (Ephés. III, 8.) Voyez-vous comme il se déclare le plus petit non-seulement des apôtres, mais même des fidèles! *J'ai reçu,* dit-il, *cette grâce, moi qui suis le plus petit d'entre les saints.* Ce salut même qu'il a obtenu, il déclare qu'il n'en est point digne : après avoir dit : *le Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs et je suis le plus grand pécheur,* il nous dit la cause de son salut : *Si j'ai reçu miséricorde, c'est afin que je fusse le premier en qui Jésus fît éclater son extrême miséricorde et que j'en devinsse comme un modèle et un exemple ; afin que ceux qui croiront en lui espèrent la vie éternelle.* (Ibid. 16.) Voici le sens de ces paroles : ce n'est pas à cause de mon retour au bien que Dieu m'a fait miséricorde, ne le croyez point. C'est afin de préserver du désespoir tous ceux qui ont mal vécu, ceux même qui ont été les ennemis de Jésus-Christ, en leur montrant le dernier des hommes, le plus grand adversaire du Christ, sauvé par sa bonté. Le Christ dit lui-même : *C'est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils et les rois.* (Act. IX, 15.) Mais Paul ne s'enorgueillit point de ces louanges; il est en paix devant Dieu, mais il ne cesse point de déplorer le malheur de ses fautes, il s'appelle le dernier des pécheurs, et déclare qu'il n'a été sauvé qu'afin que le plus criminel des hommes ne désespère point de son salut en voyant la grâce que Dieu lui a faite.

6. Ainsi sans y être contraint, il confesse et divulgue ses fautes chaque jour dans ses lettres, les affichant, les dévoilant aux yeux non-seulement de ceux qui vivaient alors, mais aux yeux de tous les hommes à venir; quant à ses mérites, malgré la nécessité manifeste, il hésite, il recule à les exposer. Ce qui le prouve, c'est qu'il se nomme mille fois imprudent; ce qui le prouve encore, c'est le long espace de temps qu'il tient secrète sa révélation merveilleuse et céleste : car il n'y avait pas deux ou trois ans qu'il l'avait eue, mais bien davantage. Il en marque l'époque dans ces paroles : *Je connais un homme qui fut ravi, il y a quatorze ans, au troisième ciel.* (II Cor. XII, 2.) Il veut vous apprendre que, même alors, il n'eût point parlé sans une extrême nécessité. S'il eût voulu faire son propre éloge, il aurait, aussitôt après l'avoir eue, fait connaître sa révélation, ou du moins au bout d'un an, de deux ans, ou trois ans. Mais il garde pendant quatorze ans le silence, sans livrer son secret à personne. Il ne le dévoile enfin qu'aux Corinthiens. Et à quel moment? Quand il vit les faux apôtres s'élever : encore déclare-t-il qu'il n'aurait point parlé, s'il n'avait vu la contagion gagner ses disciples. Mais nous ne l'imitons point, au contraire : nos fautes en un jour s'effacent de notre mémoire, et si les autres en parlent, nous nous irritons, nous nous indignons, nous crions à l'outrage, nous les accablons d'injures. Mais avons-nous fait le moindre bien, nous en parlons sans cesse, nous rendons grâce à ceux qui le prônent et les regardons comme nos amis. Cependant le Christ a ordonné le contraire, c'est-à-dire d'oublier le bien qu'on a fait et de ne se souvenir que de ses fautes. Il nous donne manifestement ce précepte quand il dit à ses disciples: *Quand vous aurez tout fait, dites : nous sommes des serviteurs inutiles.* (Luc, XVI, 10), ainsi que dans la parabole du pharisien, auquel il préfère le publicain. L'un se souvient de ses fautes, et il est justifié : l'autre se souvient de ses bonnes œuvres, et il est condamné. Dieu fait aux Juifs le même commandement quand il dit : *Je suis celui qui efface vos péchés et ne dois point m'en souvenir; mais vous, gardez-en la mémoire.* (Isa. III, 25.)

7. Telle fut la conduite des apôtres, des prophètes et de tous les justes. David se souvenait toujours de ses fautes, et jamais de ses bonnes œuvres, à moins d'y être contraint. (I Rois, V, 17.) Lorsque les étrangers portèrent la guerre en Judée, et la remplirent de dangers, il était jeune encore et n'avait point vu les combats ; il quitte ses troupeaux, vient à l'armée, et trouve partout la frayeur, l'épouvante, la terreur. Il ne fut plus homme alors : au milieu de son peuple abattu par la crainte, il n'eut point peur. La foi l'éleva au-dessus des choses terrestres, jusqu'au Roi des cieux, et le remplit d'ardeur. Il s'avance vers les soldats, vers ses frères, et leur annonce qu'il va les délivrer du péril qui les menace. Ses frères se moquèrent de ses paroles, car ils ne voyaient

point Dieu qui excitait son courage, ils ne voyaient point cette âme généreuse, céleste, et pleine de la divine sagesse ; il les quitte et s'adresse à d'autres. On le conduit au roi, qu'il trouve mourant de crainte. Il ranime d'abord ses esprits en lui disant : *Que le cœur de mon seigneur ne soit point abattu ; car ton serviteur ira et combattra contre cet étranger.* (I Rois, XVII, 32.) Mais comme le roi désespérait et disait : *Tu ne pourras marcher contre lui : tu n'es qu'un enfant, tandis qu'il connaît la guerre depuis sa jeunesse* (Ib. 33). David alors, ne sachant comment exécuter son projet, est obligé de faire son propre éloge. Il ne le voulait point faire ; car nous voyons qu'auparavant il ne parle de ses actes de courage ni à ses frères, ni aux soldats, ni au roi lui-même, si ce n'est quand il le voit manquer de confiance, s'opposer à ses desseins et l'empêcher de marcher contre l'ennemi. Que pourrait-il faire? taire ses louanges? Mais il n'eût point obtenu la permission de combattre et de délivrer son peuple du péril qui le menaçait. Il garde le silence aussi longtemps qu'il faut ; mais quand la nécessité triomphe, il parle, il dit au roi : *Je gardais les troupeaux, moi, ton serviteur, dans les pâturages de mon père, et quand survenait un lion ou un ours qui enlevait une brebis de mon troupeau, je le poursuivais, je le frappais, j'arrachais la proie à ses dents, je le saisissais à la gorge et le tuais. Ton serviteur a frappé le lion et l'ours. Cet étranger incirconcis périra comme eux.* (I Rois, XVII, 34-36.) Vous voyez comme il montre la cause qui lui fait entreprendre sa propre louange? Alors seulement le roi prit confiance et lui permit d'aller combattre. Il alla, combattit et vainquit. S'il n'eût point fait son propre éloge, le roi n'aurait pas eu confiance en ce combat ; n'y ayant point confiance, il ne lui eût pas permis de descendre en lice ; lui refusant cette permission, il eût empêché un succès ; le succès empêché, Dieu n'eût point alors été glorifié, ni le peuple délivré du danger qu'il courait. Ainsi ce fut pour empêcher tant d'événements d'arriver contre l'ordre souverain que David fut obligé de faire son propre éloge. Car les saints savent se taire quand il n'y a point nécessité de parler, et rompre le silence quand la nécessité les contraint.

8. Nous voyons non-seulement David, mais encore Samuel se conduire de même sorte. Pendant longues années, par la volonté de Dieu, il gouverna le peuple juif, sans jamais parler de ses grandes actions, quoiqu'il en eût beaucoup à proclamer s'il l'avait voulu : l'éducation de son enfance, son séjour dans le temple, le don de prophétie qu'il reçut au berceau, ses guerres, les victoires qu'il remporta moins par la force des armes que par la bonté du Seigneur qui combattit avec lui. Il s'abstint de vanter ces mérites jusqu'au moment où il quitta le pouvoir et le transmit aux mains d'un successeur. Alors il fut obligé de faire son propre éloge, et avec quelle discrétion ! Il appela le peuple, fit venir Saül, et dit : *Voici que j'ai entendu votre voix et que je vous ai donné un roi. J'ai vécu devant vous depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, et j'ai vieilli. Déclarez maintenant devant le Seigneur et devant son Christ si j'ai reçu le veau ou l'âne de personne d'entre vous, si j'ai opprimé quelqu'un par la violence, si j'ai accepté de quelqu'un des présents, des chaussures et fermé les yeux sur ceux qui me les donnaient ? Portez témoignage contre moi et je vous rendrai ces présents.* (I Rois, XII, 1-3.) Et quelle nécessité de parler ainsi, dites-vous ! Elle est grande et pressante. Sur le point de mettre Saül à la tête du peuple, il veut, par son apologie, lui apprendre comme il faut régner et prendre soin de ses sujets, et c'est pourquoi il appelle ses sujets à témoigner de la sagesse de son gouvernement. Et il ne le fait point tant qu'il conserve le pouvoir, car on pourrait dire que la crainte et la terreur ont fait porter de faux témoignages. C'est du moment que son autorité cesse et passe en d'autres mains, au moment qu'on peut en sécurité porter une accusation contre lui, qu'il se fait juger au tribunal de ceux qui ont été ses sujets. Et s'il eût été autre, il aurait montré du ressentiment contre les Juifs, et n'aurait pas engagé son successeur à être juste et modéré, non-seulement pour satisfaire son ressentiment, mais pour gagner plus de louanges à la comparaison.

9. Car c'est une dangereuse maladie des rois, de souhaiter que leurs successeurs soient méchants et pervers. Ont-ils été grands princes, ils s'imaginent que leurs vertus auront plus d'éclat si leurs successeurs ne leur ressemblent pas. Ont-ils été méchants et corrompus, ils espèrent trouver leur défense dans la perversité de celui qui règne après eux. Tel n'était pas ce saint homme. Il voulait, il souhaitait, il

désirait que son peuple lui préférât son successeur, tant il était bon, tant il était pur de tout sentiment de jalousie et de vanité! Il ne cherchait qu'une chose, le salut des hommes. C'est pourquoi, dans son apologie, il instruisait le roi qu'il avait choisi. S'il eût appelé le roi, et lui eût dit : Sois doux, modéré, incorruptible ; ne commets ni violence, ni injustice, garde-toi de la cupidité, ses conseils auraient blessé celui qui les aurait reçus ; garder le silence eût été trahir son peuple. Sous ombre de faire son apologie, il évite un double inconvénient ; il enseigne au roi ses devoirs et lui fait accepter sans peine ses conseils. Il semble ne parler que pour lui-même, mais il fait voir à son successeur de quelle manière il doit prendre soin de ses sujets. Et voyez comme il prouve incontestablement qu'il n'est point coupable d'avoir reçu des présents, il ne dit point : Ai-je reçu vos champs ou votre or? il cite des objets de la plus mince valeur : *Ai-je reçu*, dit-il, *des chaussures?* il nous fait paraître ensuite une autre grande vertu. Beaucoup de princes dépouillent leurs sujets, et se montrent après, doux et cléments : ce n'est point leur nature qui les y porte, mais leur remords ; la conscience de leurs déprédations leur ôte leur liberté d'action. D'autres, au contraire, repoussent les présents et se montrent durs et tyranniques ; ce n'est point non plus leur nature qui les y porte, c'est une certaine vanité qu'ils font d'être incorruptibles. Mais ces deux qualités se rencontrent rarement réunies chez le même prince. Le saint homme Samuel, pour montrer qu'il savait vaincre à la fois, et l'amour des richesses, et l'esprit de tyrannie, après avoir dit : *Ai-je pris le veau de quelqu'un?* ajoute : *Ai-je opprimé quelqu'un par la violence?* c'est-à-dire, ai-je tyrannisé quelqu'un? Voici le sens de ses paroles : Personne ne pourra dire que je n'ai point, à la vérité, reçu de présents, mais que, me sentant incorruptible, j'ai été dur, tyrannique, cruel et sanguinaire. C'est pourquoi il dit : *Ai-je opprimé quelqu'un par la violence?* Que répondent ses sujets? *Tu ne nous as ni opprimés, ni tyrannisés, tu n'as point reçu de présents de nos mains.* Et pour que vous sachiez que ses paroles étaient pour le roi un enseignement, il ajoute : *Devant Dieu et devant son Christ.* (Ibid. 5.) Et afin de montrer clairement qu'il ne veut point d'un témoignage de complaisance, il prend à témoin Celui qui connaît les secrets de la pensée, ce qui est le signe d'une conscience pure. Car personne, si ce n'est un fou, un insensé, ne prendra Dieu à témoin s'il n'a sur lui-même la plus entière assurance. Quand le peuple a confirmé de son témoignage la vérité de ses paroles, il nous fait connaître encore une de ses vertus. Après avoir rapporté tous les prodiges autrefois accomplis en Egypte par la protection de Dieu, et les guerres qui suivirent, il mentionne le combat livré sous sa conduite, et la victoire remportée contre toute attente ; il rapporte à son peuple que souvent, en punition de ses fautes, il fut livré aux ennemis; que lui-même invoqua le Seigneur, et délivra les Juifs, et mêlant les faits anciens aux faits nouveaux, il dit : *Le Seigneur envoya Jérobaal et Gédéon, et Barac, et Jephté, et Samuel ; il vous délivra des mains de vos ennemis qui vous entouraient et vous établit dans une pleine sécurité.* (I Rois, XII, 11.)

10. Voyez-vous que les saints ne racontent leurs œuvres méritoires que dans la dernière nécessité? Paul se conforme sur eux, s'instruit par leur exemple, et, sachant qu'il pourra déplaire en parlant de lui-même, il a soin de dire : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence!* Ce n'est point beaucoup, c'est *un peu* seulement. Car, malgré la nécessité, il n'a point dessein de faire au long son propre éloge ; il le fait à la hâte, en quelques mots, et encore n'est-ce que pour le salut de ses disciples. Car de même que faire son propre éloge sans nécessité, est le comble de la démence, de même, quand le besoin devient pressant, c'est commettre une trahison que de garder le silence sur le bien qu'on a fait. Cependant, malgré la contrainte, Paul hésite, appelle la chose une imprudence, afin de nous montrer sa prudence, sa sagesse, son assurance. Après avoir dit : *Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur*, il ajoute : *En ce que j'ai pris pour matière à faire mon éloge.* (II Cor. XI, 7.) Ne croyez pas, dit-il, que je parle en général. Aussi je loue ce saint, je l'admire, je l'appelle sage par excellence, pour avoir regardé comme une imprudence, l'éloge qu'il fait de lui-même. Mais si, pressé par la nécessité, il se donnait encore le nom d'imprudent, quelle excuse auront ceux qui, sans besoin, font d'eux-mêmes un pompeux éloge, ou forcent les autres à le faire? Qu'il ne nous suffise donc point de louer les paroles du saint : imi-

tons-le, rivalisons avec lui ; oublions nos actions méritoires pour ne nous souvenir que de nos péchés, afin que nous vivions dans la modestie, et que, nous efforçant d'atteindre ces récompenses qui nous sont proposées, nous emportions le prix de l'élection céleste, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui partage, avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, la puissance et l'honneur, aujourd'hui et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduction de M. WIEREYSKI.

HOMÉLIE

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Dans cette homélie, saint Jean Chrysostome célèbre les grands avantages et les heureux effets de la résurrection, il montre la joie que cette fête doit causer dans le ciel parmi les puissances incorporelles, la joie qui doit éclater sur la terre parmi les hommes, parmi les pauvres, comme parmi les riches; il exhorte les fidèles à ne pas déshonorer cette fête, à prendre des sentiments et à tenir une conduite qui soient dignes de la solennité sainte qu'ils célèbrent; enfin il adresse la parole aux néophytes, c'est-à-dire à ceux qui étaient nouvellement baptisés; il leur rappelle les prodiges qu'opèrent les eaux du baptême; il les engage à montrer beaucoup de vigilance pour honorer et conserver les faveurs qu'ils ont reçues.

Fronton du Duc a rejeté cette homélie parmi les ouvrages supposés, parce que, sans doute, plusieurs morceaux en sont pris d'une autre homélie sur la résurrection et de celle sur le mot *Cœmeterium* et sur la croix : mais d'autres savants ont pensé différemment, fondés sur ce que saint Jean Chrysostome se répète quelquefois lui-même.

1. C'est aujourd'hui qu'il faut nous écrier tous avec le bienheureux David : *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur et qui fera entendre toutes ses louanges ?* (Ps. CV, 2.) Nous voici arrivés à une fête désirable et salutaire : c'est le jour de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jour qui a vu finir la guerre, conclure la paix, sceller notre réconciliation, jour dans lequel la mort a été détruite et le démon vaincu. C'est aujourd'hui que les hommes se sont réunis aux anges, et que les mortels revêtus d'un corps chantent désormais des hymnes avec les puissances incorporelles. C'est aujourd'hui que l'empire du démon est aboli, que les liens de la mort sont rompus, que le triomphe de l'enfer est anéanti. C'est aujourd'hui qu'on peut répéter ces paroles du prophète : *O mort, où est ton aiguillon? enfer, où est ton triomphe*? (I Cor. XV, 55.) Aujourd'hui Jésus-Christ Notre-Seigneur a brisé les portes d'airain, et a fait disparaître les horreurs de la mort. Que dis-je, les horreurs de la mort? il a même changé son nom. La mort n'est plus appelée mort, mais repos et sommeil. Avant la naissance de Jésus-Christ et le bienfait de la croix, le nom même de la mort était redoutable. Le premier homme entendit prononcer cette sentence comme l'arrêt d'un grand supplice : *Le jour où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort.* (Gen. II, 17.) Le bienheureux Job l'appelle de ce nom : *La mort*, dit-il, *est un repos pour l'homme.* (Job, III, 23.) Le prophète David disait : *La mort des méchants est funeste.* (Ps. XXXIII, 22.) Non-seulement la séparation de l'âme et du corps était appelée mort, mais *enfer*. Ecoutez le patriarche Jacob qui dit : *Vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans* L'ENFER. (Gen. XLII, 38.) L'ENFER, dit encore un prophète, *a ouvert son abîme.* (Is. V, 14.) *Il me délivrera*, dit encore un autre prophète, *de* L'ENFER *le plus profond.* (LXXXV, 13.) Enfin, vous trouverez plusieurs passages de l'Ancien Testament, où le départ de cette vie est appelé mort et enfer; mais depuis que Jésus-Christ Notre-Seigneur s'est offert pour nous en sacrifice, depuis qu'il s'est ressuscité lui-même, ce Dieu plein de bonté a anéanti ces noms, il a introduit parmi les hommes un genre de vie nouveau et extraordinaire. Le

départ de ce monde n'est plus appelé mort, mais repos et sommeil. Qu'est-ce qui le prouve? écoutez Jésus-Christ lui-même qui dit : *Notre ami Lazare dort, mais je vais le réveiller* (Jean, XI, 11); car il était aussi facile au Maître commun de tous les mortels de le ressusciter, qu'à nous de réveiller un homme qui dort. Et comme cette expression était étrange et nouvelle, les disciples ne la comprirent pas, jusqu'à ce que le Fils de Dieu, condescendant à leur faiblesse, leur eût parlé un langage plus clair. Le docteur des nations, le bienheureux Paul, écrivant aux Thessaloniciens, leur dit : *Je ne veux pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance.* (I Thess. IV, 12.) Et encore ailleurs : *Ceux qui dorment en Jésus-Christ sont-ils perdus sans ressource?* (I Cor. 15, 18) Et encore : *Nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis.* (I Thess. IV, 15.) Et encore : *Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront endormis.*

2. Vous voyez que partout la mort n'est plus appelée que repos et sommeil, et que cette mort, dont l'aspect était si terrible avant Jésus-Christ, est devenue méprisable depuis sa résurrection. Vous voyez le triomphe éclatant de cette résurrection glorieuse. Par elle, nous avons recueilli une infinité d'avantages; par elle, les ruses du démon ont perdu tout leur effet; par elle, nous méprisons la mort; par elle, nous nous mettons au-dessus de la vie présente; par elle nous marchons à grands pas vers le désir des biens futurs ; par elle, quoique revêtus d'un corps, nous pouvons jouir des mêmes priviléges que les puissances incorporelles. Aujourd'hui nous avons remporté une victoire éclatante; aujourd'hui Notre-Seigneur, après avoir érigé un trophée contre la mort, et avoir détruit la puissance du démon, nous a ouvert, par sa résurrection, la voie du salut. Ainsi réjouissons-nous, tressaillons et triomphons. Quoique Notre-Seigneur ait triomphé seul, quoiqu'il ait érigé seul un trophée, la joie et l'allégresse doivent nous être communes.

C'est pour notre salut qu'il a opéré tous ces prodiges, et il a triomphé du démon par les moyens mêmes avec lesquels le démon nous avait vaincus ; il a pris ses propres armes pour le combattre. Ecoutez comment : Une vierge, le bois, la mort, avaient été les moyens et les instruments de notre défaite. La vierge était Eve, qui n'avait pas encore connu Adam, lorsqu'elle fut trompée par le démon ; le bois était l'arbre, et la mort, la peine imposée au premier homme. Voyez-vous comme une vierge, le bois et la mort ont été les moyens et les instruments de notre défaite? voyez comme ils sont devenus ensuite les principes et les causes de notre victoire. Marie a remplacé Eve; le bois de la croix, le bois de la science du bien et du mal ; la mort de Jésus-Christ, la mort d'Adam. Vous voyez que le démon a été vaincu par les moyens mêmes avec lesquels il avait triomphé. Le démon avait renversé Adam avec le bois de l'arbre, Jésus-Christ a terrassé le démon avec le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abîme, le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses priviléges, et l'a enfermé comme un vaincu et un captif dans l'obscurité d'une prison; le bois de la croix a élevé Jésus-Christ, et l'a montré à toute la terre, nu, cloué, et vainqueur. La mort d'Adam s'est étendue sur ceux qui sont venus après lui; la mort de Jésus-Christ a rendu la vie à ceux qui étaient nés avant lui. *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges?* Lorsque nous étions tombés, nous avons été relevés, de vaincus nous sommes devenus victorieux, nous avons passé de la mort à l'immortalité.

3. Tels sont les bienfaits signalés de la croix, telles sont les preuves frappantes de la résurrection. Aujourd'hui les anges tressaillent, toutes les puissances célestes triomphent, et se réjouissent du salut de tout le genre humain. En effet, si l'on se réjouit dans le ciel et sur la terre pour un seul pécheur qui fait pénitence, à plus forte raison l'on doit s'y réjouir pour le salut du monde entier. Aujourd'hui le Fils de Dieu a délivré la nature humaine de l'empire du démon, et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Sans doute, quand je vois que mes prémices ont triomphé de la mort, je ne crains plus, je ne redoute plus la guerre, je ne considère point ma faiblesse, mais j'envisage la puissance de celui qui doit me secourir. Eh! s'il a triomphé de l'empire de la mort, s'il lui a ôté toute sa force, que ne fera-t-il pas dé-

ormais pour des hommes dont il n'a pas dédaigné, par un effet de sa bonté infinie, de prendre la nature, et de lutter dans cette nature contre le démon? Aujourd'hui règne par toute la terre une joie et une allégresse spirituelle. Aujourd'hui la troupe des anges et le chœur de toutes les puissances célestes tressaillent et triomphent pour le salut des hommes. Considérez donc, mes frères, combien doit être grand le sujet de réjouissance, puisque les dominations célestes elles-mêmes partagent notre fête. Oui, elles se réjouissent de nos avantages; et si la grâce dont nous a favorisés le Seigneur nous est propre, la joie leur est commune avec nous. Voilà pourquoi elles ne rougissent pas de partager notre fête. Que dis-je? des créatures ne rougissent pas de partager notre fête! leur Seigneur lui-même et le nôtre ne rougit pas! je dis plus, il désire de célébrer avec nous la fête que nous célébrons. Qu'est-ce qui le prouve? Ecoutez-le lui-même qui dit: *J'ai désiré ardemment de manger avec vous cette pâque.* (Luc, XXII, 15.) Mais s'il a désiré de manger avec nous la pâque, sans doute il a désiré de la célébrer avec nous. Lors donc que vous voyez non-seulement les anges, et toute la troupe des puissances célestes, mais le Seigneur lui-même des anges, partager notre fête, quelle raison auriez-vous de ne point prendre des sentiments d'allégresse?

Ainsi, qu'en ce jour l'indigence ne soit pas un sujet d'humiliation, puisque c'est une fête spirituelle; que l'opulence ne soit pas un motif d'orgueil, puisque les richesses ne sont d'aucune utilité pour la fête présente. Dans les fêtes profanes, dans les fêtes du monde, que l'on célèbre avec tout l'appareil d'un faste superbe, le pauvre doit être chagrin et mortifié, le riche doit être content et satisfait. Pourquoi? c'est que l'un peut se revêtir d'habits magnifiques, et faire servir des repas somptueux, tandis que l'indigence du pauvre le met hors d'état d'étaler tout ce faste. Ici, au contraire, il n'y a rien de tel; toute distinction est bannie; la même table est servie au pauvre et au riche, à l'esclave et à l'homme libre. Etes-vous riche, vous n'avez aucun avantage sur le pauvre; êtes-vous pauvre, vous n'aurez pas moins de privilége que le riche: votre indigence ne diminue rien de la joie que fait goûter un festin spirituel, où domine la grâce céleste, cette grâce qui ne connaît pas la distinction des personnes. Que dis-je? la même table est servie au riche et au pauvre! la même table est servie au prince dont le front est ceint du diadème, qui est revêtu de la pourpre, qui commande à toute la terre, et à l'indigent même qui attend les effets de la pitié publique; car, telle est la nature des dons spirituels, qu'ils ne se distribuent pas selon la dignité du rang, mais suivant les dispositions du cœur. L'indigent et le prince participent aux divins mystères avec la même confiance et le même avantage. Que dis-je? avec le même avantage! le pauvre y apporte souvent plus de confiance. Pourquoi? c'est que le prince, obsédé de mille affaires qui le distraient, investi de soins et d'embarras, au milieu d'une mer orageuse dont les flots viennent sans cesse l'assaillir, est exposé à commettre une infinité de péchés; au lieu que le pauvre, affranchi de tous ces liens, occupé seulement de sa nourriture journalière, menant une vie tranquille et paisible, placé comme dans un port où il jouit du plus grand calme, approche de la table sainte pénétré de sentiments religieux. Mais il est encore d'autres sources d'humiliation et de peine pour l'indigent dans les fêtes de ce siècle. Non-seulement l'abondance et la délicatesse de la table, mais encore le luxe et la magnificence des habits, inspirent au riche une satisfaction qui mortifie le pauvre. Lorsque le pauvre voit un riche superbement vêtu, c'est pour lui une grande douleur: il se trouve malheureux, il maudit mille fois son sort. On ne connaît pas cette tristesse dans les fêtes de la religion, parce que les chrétiens sont tous revêtus du même habit spirituel et sacré: *Vous tous*, s'écrie saint Paul, *qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ.* (Gal. III, 27.)

4. Ne déshonorons donc pas cette fête, je vous en conjure; mais prenons des sentiments dignes des faveurs dont nous comble la grâce de Jésus-Christ. Ne nous livrons pas aux excès du boire et du manger; mais, considérant la libéralité du Maître commun, qui honore également les pauvres et les riches, les esclaves et les hommes libres, qui répand ses dons également sur tous, tâchons de reconnaître les bienfaits d'un Dieu qui nous témoigne tant d'amour. Et nous ne pouvons mieux les reconnaître que par une vie qui lui soit agréable, par beaucoup d'attention et de vigilance. Il n'est pas besoin, dans la solennité que nous célébrons, de richesses et de grands frais, mais d'une volonté

droite et d'un cœur pur. On ne retire d'ici aucun avantage corporel, tout est spirituel; la prédication de la parole sainte, les prières antiques, les bénédictions des prêtres, la participation aux divins mystères, la paix et la concorde, enfin tous les dons spirituels dignes de la libéralité d'un Dieu. Célébrons donc avec joie le jour où le Seigneur est ressuscité. Oui, il est ressuscité, et avec lui il a ressuscité toute la terre. Il est ressuscité après avoir brisé les liens de la mort; il nous a ressuscités après avoir rompu les chaînes de nos crimes. Adam a péché, et il est mort; Jésus-Christ n'a point péché, et il est mort : chose étrange et extraordinaire. Eh! pourquoi Jésus-Christ est-il mort, puisqu'il n'a point péché? C'est afin que celui qui a péché et qui est mort pût être délivré des liens de la mort par celui qui est mort, quoiqu'il n'ait point péché. C'est ce que nous voyons souvent arriver dans les débiteurs de sommes d'argent. Un homme doit à un autre, et, hors d'état de payer, il est retenu en prison; un autre, qui ne doit pas, et qui est en état de payer, délivre le débiteur en payant. La même chose a eu lieu par rapport à Adam et à Jésus-Christ. Adam était redevable de la mort, et il était retenu par le démon; Jésus-Christ, qui n'était pas redevable, et qui n'était pas retenu, est venu dans le monde, et a payé la mort pour celui qui était retenu, afin de le délivrer des liens de la mort.

Vous voyez les bienfaits de la résurrection, vous voyez la bonté de notre divin Maître, vous voyez l'excès de sa tendresse. Ne soyons donc pas ingrats envers un pareil bienfaiteur, et ne nous relâchons pas, à présent que nous sommes parvenus à la fin du jeûne; mais prenons soin de notre âme encore plus qu'auparavant, de peur que, le corps étant engraissé, elle ne s'affaiblisse; de peur que, nous occupant trop de l'esclave, nous ne négligions la maîtresse. Eh! à quoi bon, je vous le demande, charger votre estomac outre mesure, et passer les bornes? l'intempérance détruit le corps et dégrade l'âme. Fidèles aux lois de la sobriété, ne prenons que les aliments nécessaires, afin de pourvoir en même temps à la santé du corps et à la dignité de l'âme, afin de ne pas perdre à la fois tous les fruits du jeûne. Je ne vous interdis pas l'usage des nourritures, ni les plaisirs honnêtes d'une table frugale : non, je ne m'oppose pas à ces plaisirs, mais je vous exhorte à supprimer tout excès, à vous en tenir au besoin, à ne pas nuire à la santé et à la sérénité de l'âme, en passant les bornes. Celui qui passe les limites du besoin, ne trouvera plus de satisfaction dans le boire et dans le manger. C'est ce que ne savent que trop ceux qui l'ont éprouvé par eux-mêmes, ceux dont l'intempérance leur a attiré une foule d'infirmités désagréables, de dégoûts et d'ennuis.

5. Mais je connais assez votre docilité pour croire que vous ne manquerez pas de suivre mes conseils; je ne vous parlerai donc point davantage sur cet objet, et je vais adresser la parole aux fidèles qui, dans cette nuit éclatante, ont reçu la grâce du divin baptême, à ces nouvelles plantes de l'Eglise, à ces fleurs spirituelles d'un champ mystique, à ces nouveaux soldats de Jésus-Christ. Il y a trois jours que le Seigneur est mort sur la croix, mais aujourd'hui il est ressuscité glorieux. Il y a trois jours que ces néophytes étaient retenus dans les liens du péché, mais ils sont aujourd'hui ressuscités avec le Sauveur. Jésus-Christ est mort corporellement, et il est ressuscité; ces néophytes étaient morts spirituellement par le péché, et ils sont ressuscités en sortant du péché. La terre, dans cette saison, se ranime, elle produit des fleurs de toute espèce; les eaux du baptême font naître aujourd'hui des prés plus brillants que les prés terrestres. Et ne vous étonnez pas, mes chers frères, si les eaux enfantent des prés émaillés de fleurs. Ce n'est point par sa propre vertu que la terre, dans le principe, a produit différentes espèces de plantes, mais parce qu'elle obéissait aux ordres du souverain Etre. Les eaux ont montré, dans leur sein, des animaux vivants, lorsqu'elles eurent entendu ces paroles : *Que les eaux produisent des animaux vivants et rampants.* (Gen. I, 20.) Le Créateur a ordonné, et l'effet a suivi; un élément inanimé a engendré des êtres animés. Les ordres du même Dieu opèrent les prodiges que nous voyons. Il dit alors : *Que les eaux produisent des animaux vivants et rampants*; aujourd'hui elles nous donnent, non des animaux rampants, mais des dons spirituels. Alors elles ont produit des animaux dépourvus de raison; aujourd'hui elles enfantent des poissons raisonnables et spirituels, pêchés par les apôtres : *Venez après moi,* dit Jésus-Christ, *et je vous ferai pêcheurs d'hommes.* (Matth. IV, 19.) Nature de pêche absolument nouvelle. Les pêcheurs tirent de l'eau les poissons, et causent la mort à tout ce qu'ils en

font sortir. Nous, nous jetons dans l'eau les poissons, et tout ce qui en sort trouve la vie. Il y avait anciennement chez les Juifs une piscine; mais apprenez quelle était sa vertu, afin que vous puissiez comparer l'indigence des Juifs avec notre opulence : *Un ange descendait dans la piscine*, dit l'Evangéliste, *il en remuait l'eau; et le premier malade qui y entrait après que l'eau avait été remuée, obtenait sa guérison.* (Jean, v, 4.) Le Maître des anges est descendu dans le fleuve du Jourdain, et en sanctifiant la nature des eaux, il a guéri toute la terre. Alors, celui qui descendait le second dans la piscine n'était plus guéri, parce que c'était une grâce accordée à des Juifs faibles et encore attachés à la terre. Aujourd'hui, quand un second entrerait dans les eaux spirituelles, quand il y entrerait un troisième, quand on y ferait descendre dix mille personnes, ou même tous les peuples de la terre, il est impossible que la faveur tarisse, que la grâce s'épuise, que les eaux se souillent, que la libéralité divine diminue.

Admirez donc, mes frères, la grandeur du bienfait; admirez-la principalement, vous qui cette nuit[1] avez été mis au nombre des citoyens de la Jérusalem céleste. Montrez une vigilance qui réponde à l'excellence des grâces que vous avez reçues, afin d'en attirer de plus abondantes; car la gratitude pour les bienfaits déjà accordés sollicite la libéralité du Seigneur. Il ne vous est plus permis, mon cher frère, de vivre au hasard; vous devez vous prescrire des lois et des règles, afin d'agir en tout avec exactitude, et de montrer la plus grande attention dans les choses même regardées comme indifférentes. La vie présente est un combat perpétuel, et il faut que ceux qui sont une fois entrés dans cette lice de la vertu gardent en tout une tempérance scrupuleuse. *Un athlète qui dispute le prix*, dit saint Paul, *doit garder en tout une exacte tempérance.* (I Cor. IX, 25.) Ne voyez-vous pas, dans les combats gymniques, combien les athlètes sont attentifs sur eux-mêmes, quoiqu'ils n'aient à lutter que contre des hommes? ne voyez-vous pas quel régime austère ils observent en exerçant leur corps? Nous devons les imiter, d'autant plus que nous n'avons pas à combattre contre des hommes, mais contre les esprits de malice répandus dans l'air. Notre tempérance et nos exercices doivent être spirituels, puisque les armes dont le Seigneur nous a revêtus sont spirituelles. Les yeux doivent avoir leurs bornes et leurs règles, pour qu'ils ne se jettent pas indistinctement sur tous les objets; la langue doit avoir une garde, pour qu'elle ne prévienne pas la réflexion; les dents et les lèvres ont été mises devant la langue, pour qu'elle ne franchisse point légèrement ces barrières, mais pour qu'elle ne produise des sons que quand nous aurons réglé ce qu'elle doit dire, et qu'alors, s'expliquant avec sagesse, elle ne profère que des paroles qui puissent satisfaire et édifier ceux qui les écoutent. Il faut éviter absolument les ris immodérés; notre démarche doit être paisible et tranquille, nos habits décents et honnêtes. Quiconque est inscrit pour la lice de la vertu ne peut être trop régulier et trop modeste dans tout son extérieur, parce que la décence du corps est un indice des dispositions de l'âme. Si nous contractons de bonne heure ces heureuses habitudes, nous marcherons sans peine dans le chemin de la vertu et nous le parcourrons tout entier; les routes s'aplaniront de plus en plus devant nous, et nous obtiendrons de grands secours d'en-haut. Ainsi, nous pourrons traverser sans crainte les flots de la vie présente, et, triomphant de toutes les ruses du démon, acquérir les biens éternels, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'honneur et l'empire sont au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] *Cette nuit*, la nuit du samedi-saint à Pâques. On sait que cette nuit était un des temps où l'on baptisait le plus de catéchumènes.

ÉLOGE DE DIODORE

ÉVÊQUE DE TARSE

en réponse à des paroles élogieuses que le même Diodore avait prononcées à l'adresse de saint Jean Chrysostome

L'AN 392.

---

1. Ce sage et généreux maître [1], vous l'avez vu naguère, oubliant ses infirmités corporelles, monter à cette chaire, insérer mon éloge dans l'exorde de son discours, m'appeler un autre Jean-Baptiste, et la voix de l'Eglise, et la baguette de Moïse, et me combler de toutes sortes de louanges les plus pompeuses. Et il me louait et vous applaudissiez, et moi assis au loin, je soupirais amèrement. Il me louait, mu par sa tendresse pour un fils, vous applaudissiez par charité pour un de vos frères, et moi je soupirais accablé du poids de tant d'éloges. Les grandes louanges non moins que les grands péchés ont coutume d'exciter le remords dans la conscience. Lorsque l'on ne se sent aucun mérite et que l'on entend les autres dire le plus grand bien de soi, alors on compare l'opinion actuelle des hommes et le jugement de ce dernier jour où tout sera mis à nu et découvert : alors on songe que le Juge suprême prononcera sa sentence non d'après l'opinion du grand nombre, mais selon la vérité des choses : — *Ce n'est pas d'après la renommée et la rumeur qu'il accusera,* dit le prophète (Isaïe, XI, 3) ; ces réflexions me font trouver amères la louange et la bonne renommée, tant je vois qu'elles s'éloignent de la sentence qui sera portée un jour. Maintenant nous sommes cachés sous notre réputation comme sous un masque : mais en ce jour, c'est la tête nue, et tout masque arraché, que nous comparaîtrons devant le tribunal redoutable ; quelque bonne réputation dont nous jouissions ici, elle ne nous servira de rien en ce moment-là, que dis-je ? nous serons même plus sévèrement punis, lorsque ces éloges publics et cette brillante renommée n'auront pas contribué à nous rendre meilleurs.

2. Je soupirais donc amèrement, plongé dans ces réflexions. C'est pourquoi je me hâte aujourd'hui de détruire dans vos esprits l'opinion trop favorable que ce que vous avez entendu, a pu vous donner de moi ; une couronne trop grande pour la tête qui la reçoit, ne s'adapte pas bien aux tempes, ne reste pas fixée sur la tête ; mais son trop de grandeur la rendant lâche, elle descend sur les yeux et finit par tomber sur les épaules laissant la tête nue et dépouillée de sa parure. C'est ce qui nous est arrivé à nous lors-

[1] Diodore avait été le maître de saint Jean Chrysostome. Prêtre à Antioche, il avait courageusement, et non sans péril, lutté contre les Ariens, alors puissants.

qu'on a déposé sur notre tête cette couronne de louanges trop grande pour notre mérite. Mais en dépit de notre indignité, notre père, poussé par sa tendresse, ne s'est pas arrêté qu'il n'ait eu posé d'une manière telle quelle cette couronne sur notre tête. C'est ainsi que les rois en agissent quelquefois, ils prennent ce diadème qui ceint leur tête et le posent sur la tête de leurs petits enfants, puis voyant la disproportion entre ce chef d'enfant et la couronne, et contents de ce couronnement sans conséquence essayé tant bien que mal, ils reprennent ce diadème qui leur appartient et qui pare si bien leur front.

3. Mais puisque notre père ne se résoudrait jamais à mettre sur son chef cette couronne qu'il a essayée sur le nôtre et qui a paru trop grande, prenons-la nous-même et déposons-la sur le chef vénérable de notre père, à qui elle siéra admirablement. De Jean-Baptiste, nous n'avons nous que le nom, notre père en a le cœur; nous avons reçu le nom de Jean, et notre père possède la vertu de Jean-Baptiste. Et ce nom de Jean lui appartient à plus juste titre qu'à nous, car ce qui fait l'homonyme c'est la ressemblance non point du nom mais de la conduite; quand les actions se ressemblent, la différence des noms n'est pas un obstacle : sur cette matière la sainte Ecriture suit une autre philosophie que les philosophes profanes ; pour ceux-ci il faut que la communauté de substance concorde avec la communauté de nom pour qu'il y ait homonymie. La sainte Ecriture en décide autrement. Tous ceux en qui elle remarque une grande ressemblance de sagesse et de conduite, elle leur impose la même appellation, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre les noms. Et la preuve de ceci, je n'irai pas la chercher bien loin, ce même Jean fils de Zacharie me la fournit. Les disciples ayant demandé si Elie devait revenir, Jésus leur répondit : *Voulez-vous le recevoir ? Jean est cet Elie qui doit venir.* (Matth. 11, 14.) Et cependant il s'appelait Jean, mais comme il avait la vertu d'Elie, c'en est assez pour que le Seigneur lui donne le nom d'Elie. Il avait l'esprit d'Elie, c'est pourquoi il est appelé Elie. L'un et l'autre habitèrent le désert ; l'un était couvert d'une peau de brebis, l'autre d'un vêtement de poil de chameau , leur nourriture à tous deux était également simple et frugale. L'un a été le précurseur du premier avènement, l'autre sera celui du second. Comme donc leur genre de vie, leurs vêtements, leurs demeures et leurs ministères sont semblables, c'est pour cela que le Seigneur leur donne le même nom à tous les deux, et il montre par là que la différence du nom n'empêche pas que l'on soit l'homonyme de celui de qui l'on imite les vertus.

4. Puisque cette règle est incontestable et que telle est très-certainement la manière dont la sainte Ecriture entend l'homonymie, montrons comment notre sage père a imité la vie de Jean-Baptiste, et comment par suite il mérite mieux que personne de porter le nom du saint précurseur. Jean n'avait ni table, ni lit, ni maison sur terre ; or, notre père n'en a jamais eu non plus. Vous m'en êtes témoins, vous tous qui savez de quelle manière il a vécu de la vie des apôtres, n'ayant rien en propre, vivant de la charité des fidèles et ne s'occupant que de la prière et de la prédication de la parole. Celui-là prêchait au delà du fleuve, attirant la foule au désert, celui-ci, un jour, a entraîné toute la cité au delà du fleuve et l'a édifiée par ses salutaires enseignements. Celui-là fut mis en prison et eut la tête tranchée à cause de sa franchise dans la défense de la loi de Dieu ; mais celui-ci a été plus d'une fois banni de sa patrie, pour son courage à confesser la vraie foi, je dirai même qu'il a donné plusieurs fois sa tête pour la même cause, sinon de fait au moins par la résolution. Les ennemis de la vérité, ne pouvant supporter la force de sa parole, lui ont mille fois tendu des embûches, et s'il n'y a pas succombé, c'est que le Seigneur l'a toujours délivré. Parlons maintenant de cette langue par laquelle il fut tant de fois mis en péril et toujours sauvé. On pourrait sans se tromper dire d'elle ce que Moïse a dit de la terre promise ; Moïse a dit : *Terre où coulent le lait et le miel.* (Exod. III, 8.) Disons que de sa langue coulent le lait et le miel. Mais afin que nous puissions nous abreuver de lait et nous rassasier de miel, arrêtons ici notre discours et prêtons l'oreille à cette lyre, à cette trompette apostolique. Lorsque je songe au charme de sa parole, je dis que c'est une lyre, lorsque je veux exprimer la force de ses pensées, je dis que c'est une trompette guerrière, telle que celle qu'avaient les Hébreux lorsqu'ils firent tomber les murs de Jéricho. De même qu'en cette circonstance le son des trompettes frappant les pierres avec plus de violence qu'un feu dévorant, consuma et

détruisit les remparts de la cité ; de même la voix de celui-ci non moins puissante contre les retranchements des hérétiques, détruit tous les sophismes où ils s'enferment, et fait tomber toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Mais vous apprendrez mieux ces choses de sa langue que de la nôtre, cessons donc de parler, après avoir rendu gloire à Dieu qui a donné de tels docteurs à son Eglise, à Dieu à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

FRAGMENT

DE LA 2e HOMÉLIE SUR LE COMMENCEMENT DES ACTES.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

A la fin du troisième volume des Œuvres complètes de saint Chrysostome, édition des Bénédictins, l'on trouve un texte intitulé : *Sur l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sur le commencement des Actes.* Ce n'est pas une homélie, ce n'est qu'un centon où se trouvent juxtaposés plusieurs fragments d'homélies différentes et même de différents auteurs. Dans l'édition Bénédictine, cette compilation est distribuée en 16 numéros. Les numéros 8, 9 et 10 contiennent une notable partie d'une homélie dont nous avons regretté la perte, c'est la 2e *sur le commencement* des Actes. Voyez dans ce même volume l'avertissement placé en tête des homélies *sur le commencement des Actes* Il est à peu près certain que ce fragment est de saint Jean Chrysostome, mais il ne l'est pas moins que tous les autres sont indignes de lui et ne sauraient en aucune façon lui être attribués. Voilà pourquoi on trouve ici la traduction des numéros 8, 9 et 10 du texte *In ascensionem Domini,* et pourquoi nous n'avons pas jugé à propos de traduire le reste.

1. Je veux donc aborder le livre des Actes et le suivre pas à pas dès le commencement ; il faut que je puise avec vous à cette source divine, il faut que nous allions ensemble à la découverte des trésors de la sainte Ecriture, cherchant l'or de la vérité, avides de nous enrichir des biens de la piété. *Actes des Apôtres,* tel est ce titre, et ce titre montre toute l'importance du sujet, et le début est l'annonce de tout l'ouvrage. Dans ce livre toutefois ne sont pas racontés les Actes de tous les apôtres. A l'exception de quelques mots seulement sur le compte des autres apôtres, la première partie tout entière est consacrée à raconter les miracles de Pierre ainsi que son enseignement, puis dans le reste de l'ouvrage il n'y a de place que pour Paul. Pourquoi donc ce titre d'*Actes des Apôtres* donné à un livre qui ne fait l'histoire que de Pierre et de Paul? C'est que, comme l'affirme Paul lui-même, lorsqu'un membre est glorifié, tous les autres membres sont glorifiés avec lui ; voilà pour quelle raison l'historien n'a pas intitulé son livre Actes de Pierre, Actes de Paul, mais *Actes des Apôtres*, estimant que les œuvres de ces deux apôtres sont à la gloire de tout le chœur apostolique.

Nous recherchons donc quel est l'auteur du livre des Actes. Sur cette question, l'ignorance a produit la diversité des sentiments; les uns ont dit que c'était Clément le Romain, les autres ont prétendu que c'était Barnabé, d'autres enfin soutiennent que c'est Luc l'Evangéliste. Dans une telle divergence d'opinions, il ne nous reste qu'à consulter l'auteur lui-même. Demandons-lui donc qui il est, et ce qu'il fait, voyons ce qu'il dit de lui-même : *J'ai fait*, dit-il, *un premier discours de tout ce que Jésus a fait et enseigné.* Ces termes : *un premier discours*, nous avertissent aussitôt de nous enquérir de quel discours il est ici question. Si l'auteur n'avait fait que les Actes des Apôtres, évidemment il ne dirait pas :

J'ai fait un premier discours. Il se trouve donc que le *livre des Actes* ne vient qu'en seconde ligne après un autre ouvrage du même auteur. Quel est cet autre ouvrage qui a précédé celui qui nous occupe? l'auteur n'a pas oublié de nous le dire : *J'ai fait un premier discours, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné.* (Act. I, 1.) Ce texte nous montre dans l'auteur des Actes un homme qui avait composé un évangile avant de composer les Actes. L'Evangile d'abord, les Actes ensuite; en effet, il ne dit pas : jai fait un premier discours de tout ce que Pierre et Paul ont fait et enseigné, mais bien *de tout ce que Jésus a fait et enseigné.* N'est-il pas évident que l'auteur des Actes ne peut être que l'évangéliste Luc?

Mais appliquons-nous et voyons de plus près si c'est bien lui. *J'ai fait un premier discours de tout ce que Jésus a fait et enseigné jusqu'au jour où confiant au Saint-Esprit l'instruction des apôtres qu'il avait choisis, il s'éleva au ciel*, c'est-à-dire j'ai raconté les actes du Sauveur et ses enseignements jusqu'au jour de son Ascension. Soutenez votre attention. Mon premier ouvrage, dit-il, embrasse les œuvres du Seigneur et ses enseignements, et il va jusqu'à l'Ascension. Or il est aisé de constater que ni Matthieu, ni Marc, si ce n'est incomplètement, ni Jean, n'ont conduit le récit évangélique jusqu'à l'Ascension. Luc seul l'a fait. Saint Matthieu termine ainsi son évangile. *Les onze disciples s'en allèrent sur la montagne de Galilée, selon que leur avait commandé Jésus. Il leur apparut, et ils l'adorèrent, et il leur dit : Allez, enseignez toutes les nations. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* Il s'arrête là et ne dit rien de l'Ascension. Saint Marc dit : *Les femmes sortirent du tombeau, et ne dirent rien à personne, car elles craignaient.* Puis après quelques autres paroles, il s'exprime ainsi, en bref, sur le sujet de l'Ascension : *Le Seigneur, après leur avoir parlé, s'éleva dans le ciel et s'assit à la droite de Dieu. Pour eux, ils s'en allèrent et prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux et confirmant leur parole par les miracles qui la suivaient. Amen.* Telle est la fin de l'évangile de saint Marc, donc pas de récit développé de l'Ascension dans saint Marc. Saint Jean raconte l'apparition du Sauveur sur le bord du lac de Tibériade, apparition dans laquelle le Seigneur dit à Pierre : *Pierre, m'aimes-tu?* etc., vous savez la suite. Saint Jean s'arrête là, il ne mentionne même pas l'Ascension, voici ses dernières paroles : *Jésus a fait encore d'autres miracles, et en si grand nombre que si on voulait les raconter tous en détail, le monde, je crois, ne contiendrait pas tous les livres que l'on écrirait.* Ainsi donc saint Matthieu et saint Jean ne parlent en aucune façon de l'Ascension, saint Marc ne le fait qu'en abrégé. Saint Luc seul a poussé sa narration d'une manière développée jusqu'à l'Ascension. Voilà pourquoi il dit : *J'ai fait un premier discours de tout ce que Jésus a fait et enseigné, jusqu'au jour où confiant au Saint-Esprit l'instruction des apôtres qu'il avait choisis, il s'éleva au Ciel.*

2. Quel est ce Théophile? C'était un gouverneur de province qui se convertit étant en charge. De même que le proconsul de l'île de Chypre avait, dans l'exercice de sa charge, reçu la foi de la bouche de saint Paul, de même le gouverneur Théophile avait, étant encore en fonction, embrassé la foi de Jésus-Christ à la voix de saint Luc. Et le disciple pria son maître de composer pour son usage un récit des actes des Apôtres. Vous m'avez enseigné les œuvres du Sauveur, enseignez-moi encore les œuvres de ses disciples : c'est pourquoi saint Luc lui dédia son second livre, comme il avait déjà fait du premier, car l'évangile selon saint Luc est adressé à Théophile. Il n'en faut pas chercher loin la preuve, saint Luc lui-même la fournit : *Plusieurs ont entrepris de composer le récit des événements accomplis au milieu de nous, comme nous les ont transmis ceux qui dès le principe ont été témoins oculaires et ministres de la parole ; néanmoins, il m'a semblé bon, moi aussi, d'écrire pour toi, excellent Théophile, le récit exact et suivi de ces événements, en remontant jusqu'à l'origine, afin que tu voies la certitude des enseignements que tu as reçus.* (Luc, I, 1-4.)

Très-excellent équivaut à illustrissime, telle était alors la formule en usage. En voulez-vous la preuve? Le gouverneur Festus dit à saint Paul : *Tu délires, Paul,* et celui-ci répond : *Je ne délire pas, très-excellent Festus ;* c'est donc à une personne de la même qualité que saint Luc s'adresse ici, en disant : *Très-excellent Théophile.* Ayant donc rappelé son évangile et la dédicace qu'il en avait faite à Théophile, saint Luc parle de son second ouvrage

et le dédie encore à Théophile. Quel est ce second ouvrage? *J'ai fait mon premier discours sur toutes les choses que Jésus a faites et enseignées.* Et jusqu'où l'as-tu conduit ce premier discours? *Jusqu'au jour où, confiant aux enseignements du Saint-Esprit les apôtres qu'il avait choisis, il s'éleva au ciel.* Il y a une hyperbate dans le texte original. Cela revient à dire : J'ai écrit l'Evangile depuis le commencement jusqu'au jour où Jésus s'éleva après avoir prescrit à ses apôtres, soutenez votre attention, je vous prie, *ses apôtres*, *auxquels il se présenta vivant après sa passion.* Remarquez l'exactitude de l'évangéliste, en écrivant les Actes des Apôtres, il se souvient qu'il a écrit l'Evangile, il ne dit pas auxquels il apparut, mais se présenta vivant. — *Détruisez ce temple*, avait dit le Sauveur, *et en trois jours je le relèverai.* — *Auxquels il se présenta vivant après sa passion, en beaucoup de preuves, se faisant voir à eux pendant quarante jours, et les entretenant du royaume de Dieu.*

3. Soutenez votre attention, je vous prie ; *en beaucoup de preuves, se faisant voir à eux pendant quarante jours, et les entretenant du royaume de Dieu.* Il ne se faisait pas voir tous les jours pendant cet espace de quarante jours. Après sa résurrection, il avait donné à sa chair une vertu très-efficace pour produire la conviction, afin de n'avoir pas à se montrer constamment, ce qui aurait pu diminuer, dans l'esprit des apôtres, le prestige de sa grandeur. Il convenait qu'une fois ressuscité il se montrât avec les marques de la divinité, sans se manifester trop fréquemment aux regards: c'est pourquoi l'auteur dit : *En beaucoup de preuves pendant quarante jours.* Il ne se rendait pas toujours visible aux yeux du corps, mais il y avait parfois des signes qui attestaient sa présence. Il prenait une autre voix, une autre forme, un autre extérieur. Il se présenta plus d'une fois aux apôtres sans être reconnu. Ainsi il vint trouver Pierre et ses compagnons, qui pêchaient, et il leur dit : *Mes petits enfants, n'avez-vous rien à manger?* (Jean, XXI, 5.) Et ils ne reconnurent ni sa figure ni sa voix. Puis il leur dit encore : *Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez.* Ils jetèrent le filet et firent une pêche abondante. Alors celui que leurs yeux ne voyaient pas, se manifesta par ces marques de sa puissance, et l'évangéliste Jean dit à Pierre: *c'est le Seigneur*, une marque de puissance et non sa vue le lui avait montré. Voilà ce que signifie cette parole de saint Luc, *se manifestant par beaucoup de signes pendant quarante jours.* Il ne se rendait pas seulement visible aux yeux, mais il prouvait sa présence de beaucoup d'autres manières. En comptant très-exactement, nous constatons que le Sauveur se fit voir onze fois aux saints apôtres depuis sa résurrection, après quoi il monta vers son père. Pourquoi onze fois? parce qu'il avait onze disciples, depuis que Judas, par son infâme trahison, avait perdu sa place et sa dignité : il apparaît donc onze fois aux onze apôtres, non pas chaque fois à tous ensemble, mais tantôt aux uns, tantôt aux autres; par exemple, il apparaît aux dix en l'absence de Thomas, puis il leur apparaît, Thomas étant présent. Mais ne nous contentons pas de dire qu'il se montra onze fois parce que le nombre des apôtres était de onze, constatons la vérité de ce nombre. Premièrement il apparut à Marie, qui venait visiter le sépulcre, ainsi qu'aux autres femmes. Ce furent en effet les femmes qui le virent les premières ; aussi le prophète Isaïe leur adresse-t-il la parole en s'écriant : *Femmes qui venez de voir, venez, annoncez-nous ce que vous avez vu.* (Isaïe, XXVII, 11.) Suivez bien de peur que nous ne nous trompions sur le nombre. Première apparition à Marie et aux autres femmes; deuxième à Pierre ; troisième à Cléopas et à son compagnon, sur le chemin d'Emmaüs, lesquels le reconnurent à la fraction du pain. Par où voyons-nous qu'il s'était montré à Pierre, avant de se manifester aux deux disciples d'Emmaüs? le voici : Cléopas et son compagnon se mirent en route dès le soir même pour venir annoncer aux disciples qu'ils avaient vu le Seigneur ; or ils trouvèrent les apôtres qui disaient que *le Seigneur était réellement ressuscité, et qu'il s'était montré à Simon Pierre.* (Luc, XXIV, 34.) Le bruit de l'apparition à Pierre avait donc précédé la nouvelle que les disciples d'Emmaüs apportaient de ce qu'ils avaient vu eux-mêmes. Paul marque la même chose lorsqu'il dit : *Je vous ai transmis à vous parmi les premiers ce que j'ai appris, savoir que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures, qu'il est ressuscité, qu'il s'est fait voir à Céphas, puis ensuite aux onze.* (I Cor. XV, 3.-5.) D'abord à Pierre, puis aux autres apôtres. Reprenons et comptons. Premièrement il est apparu aux femmes, deuxièmement à Pierre, troisièmement à Cléopas, quatrième-

ment aux onze, les portes étant fermées et Thomas absent; cinquièmement aux onze, Thomas étant présent; sixièmement, à cinq cent frères assemblés comme saint Paul nous l'apprend : *Ensuite ils s'est montré une fois à plus de cinq cents frères assemblés dont la plupart sont encore vivants;* septièmement, aux sept qui pêchaient sur le lac de Tibériade; huitièmement à Jacques, comme le témoigne Paul; neuvièmement, aux soixante-dix; dixièmement sur la montagne de Galilée; onzièmement sur la montagne des Oliviers.

HOMÉLIES SUR DAVID & SAUL [1].

AVERTISSEMENT.

Les trois homélies suivantes, aussi bien que celles dont Anne est le sujet (voir l'avertissement en tête de ces cinq discours), ont été prononcées dans l'année 387. En effet, au commencement du premier discours de cette nouvelle série, saint Jean Chrysostome rappelle qu'il a parlé récemment de l'homme qui devait mille talents, et montré combien est criminel le ressentiment des injures. Or, cette homélie sur le débiteur, a été prononcée l'année même où saint Jean consacra tout le carême à prêcher contre l'abus du serment, c'est-à-dire en 387, comme on l'a dit dans l'avertissement. — Il reprend dans les trois discours suivants, le sujet qu'il avait entamé dans l'homélie sur le débiteur, c'est à savoir l'obligation de pardonner les injures, en s'appuyant cette fois sur l'exemple de David. Il paraît, par le second de ces discours, que la pathétique éloquence du Saint arracha en cette occasion les larmes à ses auditeurs : il paraît même qu'il réussit à ramener les habitants d'Antioche à la pratique du précepte évangélique : *Aimez vos ennemis*, comme déjà, dans le dernier carême, il les avait corrigés de l'abus du serment.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'histoire de David et de Saül, sur la patience, sur l'obligation de ménager ses ennemis, et de ne les point injurier, même en leur absence.

ANALYSE.

1° Nécessité des instructions suivies. — David, modèle d'humanité.
2° Enumération des services rendus à Saül par David.
3° Modestie de David après ses succès. — Jalousie non justifiée de Saül; sa fureur; il veut tuer David.
4° Saül tombe entre les mains de David qui lui pardonne, et résiste aux mauvais conseils de ses soldats.
5° Raison religieuse du respect dû aux rois. — Imiter à l'égard de ses ennemis le respect de David pour Saül.
6° Qu'il faut étudier les vies des saints, méditer sur ce sujet et en conférer ensemble, au lieu de se laisser aller aux conversations frivoles.

1. Lorsqu'une tumeur enflammée s'est développée dans un corps et que le temps l'y a durcie, il faut beaucoup de temps, de peine et des remèdes bien habilement appliqués pour en débarrasser sans danger le malade. On peut remarquer la même chose au sujet de l'âme. Lorsqu'on veut extirper un mal enraciné et depuis longtemps acclimaté dans l'âme, il ne suffit pas d'une exhortation d'un, ni de deux jours pour opérer une pareille cure, il faut revenir souvent sur le même sujet et y consacrer plusieurs journées : si du moins l'on n'a pas en vue de briller ni de plaire, mais d'être utile à son auditeur et de lui rendre service. — En conséquence, comme pour ce qui regarde les

[1] Ces trois homélies, dans l'édition bénédictine, placées ainsi que les homélies sur Anne, font suite au commentaire sur la Genèse ; comme il nous était plus commode de les mettre ici, nous avons cru pouvoir les transposer sans inconvénient pour notre OEuvre.

serments, nous avons employé plusieurs journées de suite à vous entretenir de la même matière, ainsi voulons-nous faire pour la colère, touchant laquelle nous vous adresserons des exhortations suivies autant qu'il sera en notre pouvoir. — En effet, la meilleure manière d'enseigner, selon nous, c'est de ne pas cesser de répéter un conseil, quel qu'il soit, avant de l'avoir vu suivi et mis en pratique. Celui qui parle aujourd'hui de l'aumône, demain de la prière, ensuite de la douceur, et puis de l'humilité, ne pourra convertir à aucune de ces choses ses auditeurs, tandis qu'il sautera ainsi d'un sujet à un autre, de celui-ci à un troisième, et ainsi de suite. Celui qui veut inspirer à ses auditeurs les vertus dont il leur parle, doit ne pas se lasser de revenir sans cesse aux mêmes exhortations, aux mêmes avis, et ne point se jeter dans une autre matière, qu'il n'ait vu sa première leçon dûment enracinée dans les esprits. Ainsi se comportent les maîtres : ils ne font point passer les enfants aux syllabes, avant que ceux-ci ne possèdent parfaitement leurs lettres. L'autre jour nous vous lisions la parabole des cent deniers et des dix mille talents, et nous vous faisions voir quel mal c'est que le ressentiment[1]. En effet, celui dont les mille talents n'avaient point causé la perte, succomba à cause de cent deniers ; ils firent révoquer la grâce qui lui avait été accordée, le privèrent du bienfait reçu, le ramenèrent devant le tribunal, après qu'il avait été dispensé de rendre ses comptes, de là, le jetèrent en prison, et le livrèrent enfin au supplice éternel. Mais aujourd'hui nous amènerons le propos sur un autre sujet. Il faudrait, pour bien faire, que celui qui vous parle de la douceur et de l'humanité vous offrît des exemples de ces vertus empruntés à sa propre vie et tirés de son fonds, de façon à vous diriger par sa conduite en même temps qu'il vous instruirait par ses discours. Mais comme nous sommes bien éloignés de tant de vertus, nous produirons un des saints devant vous, nous le mettrons sous vos yeux : par là nous vous donnerons un enseignement sensible et efficace, en vous exhortant, aussi bien que nous-même, à imiter comme un modèle tout tracé, la vertu de ce juste.

Quel modèle mettrons-nous donc sous vos yeux, dans cet entretien relatif à l'humanité ? Et quel autre pourrions-nous choisir que celui que nous désigne un témoignage d'en-haut, et qui a dû à cette vertu une gloire toute spéciale ? *J'ai trouvé*, dit l'Ecriture, *David, fils de Jessé, homme selon mon cœur*. (II Rois, 13-14 ; Act. 13-22.) Lorsque Dieu donne son avis il n'y a plus matière à contradiction. — Car c'est l'arrêt d'un juge incorruptible qui ne consulte, pour prononcer, ni la faveur, ni l'animosité, et dont la vertu toute seule obtient le suffrage. Mais, si nous l'offrons ici en spectacle, ce n'est pas seulement parce qu'il a été honoré de ce suffrage divin, c'est encore parce qu'il a vécu sous l'ancienne loi. En effet, que sous la loi de grâce, on rencontre un homme pur de colère, miséricordieux envers ses ennemis, clément à l'égard de ses persécuteurs, cela n'aurait rien d'étonnant après la mort du Christ, après un tel pardon, après tant de prescriptions pleines de sagesse : mais qu'au temps de l'Ancien Testament, alors que la loi accordait œil pour œil, dent pour dent, et autorisait la peine du talion, un homme ait paru qui ait outrepassé les bornes de l'obligation, et se soit élevé d'avance jusqu'à la philosophie apostolique ; qui pourrait entendre cela sans admiration ? Et qui, faute de s'attacher à un tel modèle, ne se priverait pas de toute excuse, de tout titre à l'indulgence ? Mais, afin que nous connaissions plus à fond la vertu de David, permettez-moi de revenir un peu en arrière, et de rappeler les services rendus à Saül par ce bienheureux. Car le simple fait de ne pas se venger de la persécution d'un ennemi, n'a rien d'étonnant : mais tenir entre ses mains un homme qu'on a comblé de bienfaits, et qui, pour prix de ces bienfaits a tenté une, deux fois et plus, de faire périr celui dont il les a reçus, devenir maître de sa vie, le laisser échapper, le dérober aux desseins meurtriers des autres, et cela, quand il doit ensuite persister dans ses entreprises criminelles, n'est-ce pas atteindre au plus haut degré où puisse s'élever la sagesse ?

2. Quels services David avait rendus à Saül, comment, en quelles circonstances, souffrez qu'un court récit vous le rappelle. Les Juifs étaient en butte à une guerre terrible ; partout régnaient la peur et l'épouvante ; nul n'osait lever la tête ; l'Etat tout entier était réduit à la dernière extrémité, chacun avait la mort devant les yeux, tous s'attendaient chaque jour à périr, et vivaient plus misérables que les criminels qu'on mène au dernier supplice. Alors

[1] Voy. tom. IV, pag. 1.

David, quittant ses troupeaux pour le combat, bien que son âge et sa profession l'exemptassent des travaux militaires, se chargea, lui seul, du commun fardeau de la guerre, et remporta des succès au delà de toute espérance. Et quand bien même le succès lui aurait fait défaut, il eût mérité encore des couronnes pour prix de son zèle et de sa résolution. Car s'il avait été soldat et en âge de combattre, sa conduite n'aurait rien eu d'admirable; il n'eût fait qu'obéir à la loi qui régit les camps. Mais David ne cédait à aucune contrainte, que dis-je? beaucoup de personnes lui suscitaient des obstacles; ainsi son frère le blâma, et le roi considérant sa jeunesse, et la difficulté qu'éprouve cet âge à braver les périls, le roi le retenait et lui prescrivait de rester: *Tu ne pourras marcher,* lui disait-il, *parce que tu es un petit enfant, et que cet homme est guerrier depuis sa jeunesse.* (I Rois, XVII, 33.) Néanmoins, sans qu'aucune raison l'encourageât, si ce n'est le zèle divin et l'amour de la patrie qui échauffait intérieurement son cœur, comme s'il avait devant lui des brebis et non des hommes, comme s'il devait faire la guerre à des chiens, et non à une formidable armée, il marcha plein de sécurité, contre les barbares; et il montra tant de sollicitude pour le roi en cette occurrence, que celui-ci qui avant le combat et la victoire était prosterné la face contre terre sentit se relever son courage. En effet, ce n'est point seulement par ses actes qu'il lui fut utile, c'est encore par ses paroles d'encouragement, en l'exhortant à reprendre confiance, à espérer bien de l'avenir: *Que le cœur de mon maître ne s'affaisse point sur lui-même,* lui dit-il, *parce que ton serviteur marchera et combattra avec cet étranger.* (Ibid. v, 32.) Est-ce peu de chose, dites-moi, que d'exposer ainsi sa vie sans nulle nécessité, et de bondir au milieu des ennemis pour rendre service à des gens auxquels on n'a aucune obligation? Ne fallait-il pas après cela lui décerner le titre de Maître, le proclamer sauveur de l'Etat, lui qui avait garanti, après la grâce de Dieu, et la dignité royale, et les fondements des villes, et la vie de tous? Quel autre service aurait-il pu rendre qui surpassât celui-là? Ce n'est point à la fortune de Saül, ni à sa gloire, ni à sa puissance, c'est à sa vie même qu'il rendit service; il le rappela des portes du tombeau; c'est grâce à lui, autant que la chose dépendait des hommes, que ce roi vécut désormais, qu'il jouit de la puissance. Comment donc Saül répondit-il à ce bienfait? Si l'on considère la grandeur des mérites, en ôtant la couronne de son front pour la poser sur celui de David, il ne se serait point encore acquitté, il n'aurait payé que la moindre partie de sa dette. En effet, il devait à David la vie et la royauté; et c'est la royauté seule qu'il lui aurait cédée. Mais voyons sa reconnaissance à l'œuvre. Comment la témoigna-t-il? Il vit dès lors David avec défiance, et à partir de ce jour il le soupçonna. Pourquoi? par quelle raison? Car il faut bien dire le motif de cette défiance. Aussi bien, quoi que l'on dise, elle ne saurait le justifier. Quel motif peut nous autoriser à soupçonner un homme à qui nous devons la vie et le bienfait de l'existence? Mais voyons la vraie cause de cette haine; vous vous convaincrez par là que la victoire même de David ne fut pas ce qui lui attira le plus de haine et que les choses qui l'exposerent ensuite aux soupçons et aux complots devaient au contraire lui valoir des honneurs. Quel était donc ce motif? Il avait pris la tête du barbare et s'en était allé chargé de ses dépouilles. *Les femmes sortirent,* dit le texte, *chantant et disant : Saül a frappé mille ennemis pour sa part, et David dix mille. Et Saül se mit en colère et il voyait David avec défiance à partir de ce jour et dans la suite.* (I Rois, XVIII, 6-9.) Pourquoi cela? dites-moi? A supposer que l'on eût tort de parler ainsi, ce n'était pas une raison pour en vouloir à David; mais connaissant sa bonne volonté par ce qui s'était passé, sachant que sans que rien l'y forçât ni l'y contraignît, il s'était exposé de gaieté de cœur à un pareil danger, il fallait se défendre désormais de tout mauvais soupçon contre lui. Mais ces éloges étaient justes; et s'il faut le dire au risque d'étonner, c'est Saül que les femmes favorisaient en parlant ainsi, plutôt que David; et le premier aurait dû se tenir pour content de ce qu'on lui avait fait tuer mille ennemis. Pourquoi donc s'indigner, de ce qu'on en avait fait tuer dix mille à David? Si Saül avait contribué à la guerre, s'il y avait pris une faible part, c'eût été lui faire honneur que de dire : *Saül a frappé mille ennemis*, *David en a frappé dix mille.* Mais s'il était resté tremblant, effrayé, enfermé, immobile, s'attendant chaque jour à mourir, et si David avait tout fait à lui seul, n'était-il pas absurde que celui qui n'avait aucunement partagé ces périls s'indignât de ne pas avoir le

plus grand lot dans les éloges? Si quelqu'un devait s'indigner, certes c'était David, qui, seul auteur de la victoire, en partageait la gloire avec un autre.

3. Mais quittons ce point; j'arrive à autre chose. Supposons que les femmes aient eu tort, et qu'elles aient mérité le reproche et le blâme; en quoi cela atteignait-il David? Ce n'est pas lui qui avait composé ces chants, qui avait persuadé aux femmes de parler ainsi, qui leur avait dicté ces louanges. Si donc il y avait lieu de s'indigner, il fallait s'indigner contre elles, et non contre le bienfaiteur de l'Etat tout entier, contre un homme qui avait mérité des milliers de couronnes. Mais Saül fait grâce aux femmes, c'est à David qu'il s'attaque. Et si encore le bienheureux exalté par ces louanges, était devenu jaloux de son roi, l'avait offensé, avait foulé aux pieds son pouvoir, peut-être la jalousie du roi lui-même aurait-elle quelque excuse; mais s'il devint seulement plus doux et plus modéré, s'il garda fidèlement son rang de sujet, quelle juste raison alléguer en faveur de ce dépit? Lorsque celui qui est comblé d'honneurs s'élève en face de son supérieur, et ne cesse de faire servir à l'humiliation de celui-ci ses propres honneurs, alors cette passion trouve occasion de naître; mais quand il persiste à l'honorer ou plutôt quand il le sert avec un redoublement de zèle, et qu'il lui cède en toutes choses, quel prétexte peut encore alléguer la jalousie?

Quand bien même David n'aurait pas eu d'autre mérite, Saül devait encore le chérir d'autant plus que, ayant sous la main une si belle occasion de s'emparer de la tyrannie, il restait fidèle à la modération qu'il lui convenait de garder. En effet, ce n'est point seulement ce que nous avons rappelé, ce sont les circonstances qui suivirent, encore bien plus honorables pour David, qui ne purent enfler son cœur. Quelles sont donc ces circonstances? *David*, rapporte l'Ecriture, était *prudent en toutes ses démarches, et le Seigneur tout-puissant était avec lui, et tout Israël et Juda chérissaient David, parce qu'il entrait et sortait en présence du peuple. Et Melchol, fille de Saül* (comme tout Israël) *le chérissait. Et il surpassait en sagesse tous les serviteurs de Saül : et son nom était en grand honneur. Et Jonathas, fils de Saül, chérissait grandement David.* (I Rois, XVIII, 14, 16, 20, 30, 2.) Néanmoins, bien qu'il eût conquis tout le peuple et la maison du roi, bien qu'il fût partout victorieux dans la guerre, que jamais il n'éprouvât d'échec, bien que ses services eussent été payés d'un pareil retour, il ne levait point séditieusement la tête, il ne convoitait point la royauté, et au lieu de se venger de son ennemi, il continuait à lui rendre service et à triompher en son nom sur les champs de bataille. Quel mortel féroce et sauvage, voyant cela, n'aurait point renoncé à sa haine, n'aurait pas été guéri de sa jalousie? Mais cet homme dur et inhumain résista à tout cela; plongé dans un complet aveuglement, tout entier à sa jalousie, il entreprend de faire périr David et à quel moment (car c'est là ce qu'il y a de plus fort et de plus surprenant)? au moment où David jouait du luth pour le soulager dans sa démence. *David,* dit l'Ecriture, *jouait du luth chaque jour, et la lance était dans la main de Saül, et Saül leva la lance et dit : Je frapperai David, et il en frappa la muraille, et David, deux fois la détourna de son visage.* (Ib. V, 11.) Pourrait-on citer un plus grand excès de scélératesse? Oui, peut-être ce qui suivit. Les ennemis venaient d'être repoussés, les habitants revenaient à eux, tous célébraient la victoire par des sacrifices, et le bienfaiteur, le sauveur, auquel étaient dues toutes ces félicités, Saül essaie de le tuer pendant qu'il joue du luth, et l'idée du service rendu ne suffit point à calmer la rage de ce furieux qui à deux reprises le vise afin de le tuer. Et c'est ainsi qu'il le récompensa des dangers courus. Que dis-je? il recommença et ce ne fut point assez pour lui de ce jour. Mais le saint, en dépit de tout, persistait à le servir, à exposer sa vie pour la sienne, à combattre dans toutes ses guerres, à défendre son assassin au péril de ses jours : loin d'offenser, soit par ses paroles, soit par ses actions cette bête féroce, il lui cédait, lui obéissait en tout; privé de la récompense due à sa victoire, frustré du salaire mérité par tant de périls, il ne fit pas même entendre une plainte, ni aux soldats, ni au roi : car ce n'est point pour une récompense humaine qu'il se signalait ainsi, mais bien en vue de la rémunération céleste. Et ce qu'il faut admirer, ce n'est pas seulement qu'il ne réclama point sa récompense, c'est encore qu'il la refusa alors qu'on la lui offrait, par un prodige d'humilité. Saül, en effet, ne pouvant venir à bout de le tuer en dépit de toutes ses intrigues et de ses machinations, recourt pour le perdre à l'artifice d'un

mariage et imagine un présent de noces d'une nouvelle espèce : *Le roi ne veut pas d'autre présent que cent prépuces enlevés à ses ennemis.* (I Rois, XVIII, 25.) Voici le sens de ces paroles : Fais-moi périr cent hommes et ce sera ton présent de noces. Il parlait ainsi, afin de le livrer aux ennemis sous prétexte d'un mariage.

4. Néanmoins David, considérant cette proposition avec sa modestie accoutumée, refusa le mariage, non à cause du péril, ni par crainte des ennemis, mais parce qu'il se jugeait indigne d'entrer dans la famille de Saül ; et voici les paroles qu'il adressa aux serviteurs du roi : *Est-il facile à vos yeux que je devienne gendre du roi? mais je suis un homme obscur et de basse condition?* (I Rois, XVIII, 23.) Et cependant ce qu'on lui offrait lui était dû ; c'était le prix, la rémunération de ses peines ; mais il avait tant de contrition dans le cœur, qu'après tant d'exploits, une si brillante victoire, une parole donnée, il se croit indigne de recevoir la récompense qui lui est due; et cela quand il allait s'exposer à de nouveaux périls. Mais lorsqu'il eut vaincu les ennemis, et reçu en mariage la fille du roi, la même chose arriva encore : *David jouait du luth, et Saül cherchait à le frapper avec sa lance, et il la lança ; mais David se détourna et la lance frappa la muraille.* (I Rois, XIX, 9, 10.) Qui donc parmi les plus versés dans la sagesse, ne se serait point alors mis en courroux, et, sinon, pour tout autre motif, au moins dans l'intérêt de sa propre sûreté, n'aurait cherché à tuer cet injuste agresseur? Ce n'était plus un meurtre ; et même, s'il eût frappé, sa douceur fût encore allée au delà des bornes de la loi. En effet la loi accordait œil pour œil ; or, en égorgeant son ennemi, il ne lui eût rendu qu'un meurtre pour trois, pour trois meurtres dénués de toute excuse admissible. Néanmoins il n'en fit rien, il préféra prendre la fuite, s'exiler de la maison paternelle, devenir un vagabond, un fugitif, et gagner sa vie à grand'peine, que de se rendre auteur de la mort du roi. En effet ce qu'il voulait, ce n'était point se venger de lui, mais le guérir de sa maladie, Ainsi il s'esquive loin des yeux de son ennemi, afin de calmer chez celui-ci l'inflammation de sa blessure, et d'amortir l'ardeur de sa jalousie. Il vaut mieux, dit-il, que je sois malheureux et en butte à l'infortune, que de le laisser se charger devant Dieu d'un meurtre injuste. Ceci n'est point seulement à écouter, mais encore à imiter ; résignons-nous à tout faire et à tout souffrir pour délivrer nos ennemis de leur haine contre nous, et ne nous enquérons point si cette haine est juste ou injuste, mais cherchons seulement le moyen de l'apaiser. En effet le médecin s'occupe de guérir le malade, et non de rechercher si le mal lui est venu justement ou injustement. Et vous aussi, vous êtes les médecins de vos persécuteurs ; inquiétez-vous d'une seule chose, des moyens de faire disparaître leur infirmité. Ainsi se comporta ce bienheureux ; il préféra la pauvreté à la richesse, l'isolement à la patrie, les fatigues et les dangers au luxe et à la sécurité, un perpétuel exil au séjour de sa maison, pour guérir Saül de son animosité et de sa haine contre lui. Saül, néanmoins, n'y gagna rien ; il allait poursuivant, cherchant de tous côtés cet homme innocent à son égard, autant que lui-même était coupable envers lui, que dis-je? cet homme qui avait reconnu sa persécution par mille bienfaits, et, sans le savoir, voici qu'il tombe justement dans les filets de David. *Là était une caverne*, dit l'Ecriture, et *Saül y entra pour se soulager. Or David avec ses compagnons était assis à l'intérieur de la caverne. Et les gens de David lui dirent : Voici le jour dont le Seigneur a dit : Je te livrerai ton ennemi entre les mains, et tu lui feras ce qui sera agréable à tes yeux. Et David se leva, et il déroba furtivement un morceau du manteau de Saül. Et après cela le cœur de David lui battit, parce qu'il avait dérobé ce morceau de manteau, et David dit à ses gens : A Dieu ne plaise que je fasse ceci à mon maître, à l'oint du Seigneur, de porter la main sur lui, parce qu'il est l'oint du Seigneur.* Vous avez vu les filets tendus, le gibier pris au piége, le chasseur averti, et tous l'exhortant à plonger l'épée dans le sein de son ennemi.

Considérez maintenant sa sagesse ; considérez sa lutte, sa victoire, sa couronne. Car c'était un stade que cette caverne, et une lutte s'y passait, étonnante, inouïe. David était le lutteur, contre lui la colère tenait le ceste, Saül était le prix, le juge était Dieu. Mais plutôt ce n'est pas seulement contre lui-même, ce n'est pas contre sa passion qu'il avait une guerre à soutenir : c'était encore contre les soldats présents. En effet, quel que fût son désir de rester modéré et d'épargner son persécuteur, il devait redouter ces hommes et craindre qu'ils ne vinssent à le massacrer lui-même dans cette caverne, comme un traître, infidèle au soin de leur

salut pour sauver leur commun ennemi. Il était naturel, en effet, que chacun d'eux dît en lui-même avec colère : Nous nous sommes faits exilés, vagabonds, nous avons quitté notre maison, notre patrie et tout le reste, nous nous sommes associés à toutes tes épreuves; et toi, quand tu as entre les mains l'auteur de ces maux, tu songes à le relâcher, afin que nous ne respirions jamais de tant de souffrances, et, dans ton empressement à sauver ton ennemi, tu veux trahir tes amis? Et comment justifier cela? Si tu ne tiens nul compte de ta propre conservation, respecte du moins notre vie. Le passé ne t'irrite point? Tu ne te souviens plus du mal qu'il t'a fait? A cause de l'avenir, tue-le, afin que nous n'ayons point à subir des infortunes encore plus grandes. S'ils ne disaient pas ces choses en propres termes, du moins ils les pensaient, et bien d'autres encore.

5. Mais le juste dont je parle ne faisait aucune de ces réflexions; il songeait seulement à ceindre son front de la couronne de patience, à faire preuve d'une sagesse nouvelle et singulière. Il n'y aurait pas tant lieu de s'étonner s'il avait été seul et livré à lui-même quand il épargna son persécuteur, qu'il y a lieu de l'admirer pour avoir tenu cette conduite devant d'autres hommes. En effet, la présence des soldats mettait un double obstacle à ce vertueux dessein. Il arrive souvent que, décidés par nous-mêmes à sacrifier notre courroux et à pardonner les fautes d'autrui, si nous voyons d'autres personnes nous exciter, nous stimuler, nous annulons notre décision, nous nous rendons à leurs conseils. Rien de pareil chez le bienheureux David; après l'exhortation et le conseil, il persista dans la sentence qu'il avait rendue. Et ce qu'il faut admirer, ce n'est pas seulement que les conseils des autres ne purent l'ébranler, c'est encore qu'il ne les craignit pas, que même il les amena à penser aussi sagement que lui. En effet, si c'est une grande chose que de surmonter ses propres passions, c'en est une bien plus grande que de savoir en outre persuader aux autres d'embrasser la même résolution, sans compter que ces autres n'étaient point des hommes sages, modérés, mais des soldats nourris dans la guerre, poussés au désespoir par l'excès de leurs maux, soupirant après un peu de repos, sachant enfin que la fin de leurs maux résidait toute dans le meurtre de leur ennemi; et non-seulement la fin de leurs maux, mais encore la conquête des plus grands biens; car rien n'empêchait, Saül égorgé, que la royauté ne passât aux mains de David. Néanmoins, quand des raisons si puissantes animaient les soldats, le généreux David fut assez fort pour triompher de tout, et persuader à ses compagnons d'épargner leur ennemi.

Mais il est à propos d'écouter les propres paroles des soldats qui lui donnaient ce conseil; car ce qu'il y a de pervers dans cette exhortation, montre la fermeté inébranlable de la résolution de notre juste. Ils ne lui dirent pas : Voilà celui qui t'a fait mille maux, celui qui a eu soif de ton sang, celui qui nous a plongés dans d'irrémédiables infortunes; voyant qu'il était insensible à toutes ces raisons, et tenait peu de compte des fautes commises à son égard, ils invoquent l'autorité d'en-haut, *Dieu l'a livré*, disent-ils, afin que par respect pour un arrêt émané de cette source, il marche au meurtre avec résolution. Est-ce là te venger toi-même? lui disent-ils. C'est obéir à Dieu, le servir, c'est mettre à exécution son arrêt. Mais plus ils parlaient, plus David était porté à la clémence. Car il savait que si Dieu lui avait livré Saül, c'était pour lui fournir la matière d'une plus grande gloire. Vous donc, de votre côté, si votre ennemi vient à tomber entre vos mains, ne voyez pas là une occasion de vengeance, mais une occasion de salut. S'il faut épargner nos ennemis, c'est surtout lorsque nous les tenons en notre pouvoir. Mais peut-être quelqu'un dira : Et qu'y a-t-il de grand et de merveilleux à épargner un homme que l'on tient en son pouvoir? On a vu plus d'une fois des rois, maîtres, après leur élévation, de leurs anciens persécuteurs, trouver indigne d'eux et du rang suprême qu'ils occupaient, de tirer vengeance de ces coupables, et ainsi l'étendue de leur pouvoir les amenait elle-même à oublier l'injure.

Mais ici rien de pareil, David n'était pas sur le trône, il n'avait pas encore occupé la royauté, quand ayant Saül entre les mains, il lui pardonna de la sorte : de façon qu'on ne peut dire que la grandeur de son pouvoir désarma son courroux : au contraire il savait que Saül ne lui échapperait que pour recommencer ses tentatives et le jeter dans de plus grands périls : et néanmoins il ne le tua pas. Gardons-nous de le comparer à ces autres rois généreux. Il est naturel que ceux-ci pardonnent, quand ils ont un gage assuré de sécurité pour

l'avenir : mais David, qui allait déchaîner son ennemi contre lui-même, le sauver pour qu'il lui fît la guerre, David néanmoins ne l'extermina pas, et, cela malgré les nombreux motifs qui le poussaient à ce meurtre. En effet l'absence de tout secours auprès de Saül, les exhortations des soldats, le souvenir du passé, la crainte de l'avenir, la certitude d'échapper à tout jugement quand il aurait égorgé son ennemi, la pensée qu'après ce meurtre même il serait encore plus miséricordieux que la loi, bien d'autres pensées encore l'excitaient, le poussaient à percer Saül de son glaive. Mais rien ne put l'ébranler, et il resta comme un bronze, invariablement attaché à la loi de la sagesse. Maintenant pour que vous ne veniez pas me dire qu'il n'éprouva rien des sentiments que l'on pourrait supposer, et que ce fut en lui insensibilité, et non vertu, voyez à quelle colère il sut résister. Que les flots du courroux se soulevèrent dans son cœur, qu'un orage troubla ses pensées, et qu'il refréna cet ouragan par la crainte de Dieu, qu'il étouffa le cri de son cœur, c'est ce qui résulte des faits. *Il se leva*, dit l'Ecriture, *et déroba furtivement un morceau du manteau de Saül.* Voyez-vous quel orage de colère. Mais il n'alla pas plus loin, il ne consomma pas le naufrage : car aussitôt le pilote, je veux dire la piété, venant à être avertie, ramena le calme où régnait la tempête. *Le cœur lui battit :* et comme on fait pour un cheval rétif et emporté, il serra la bride à son courroux.

6. Voilà les âmes des saints : avant que de choir, elles se redressent, avant que de tomber dans le péché, elles relèvent la tête, parce qu'elles sont maîtresses d'elle-mêmes et que leur vigilance ne s'endort jamais. Cependant quelle était la distance du vêtement au corps? Néanmoins David eut la force de ne point aller plus avant, et il s'accusa même avec sévérité du peu qu'il s'était permis. *Son cœur battit*, dit le texte, *parce qu'il avait dérobé le morceau du manteau, et il dit à ses compagnons : Dieu me préserve !..* Qu'est-ce à dire, Dieu me préserve? C'est-à-dire, que le Seigneur me soit propice, et que alors même que je le voudrais, Dieu ne tolère point que je commette cette action, ne souffre point que je tombe dans ce péché. En effet sachant qu'un tel effort de sagesse dépasse presque la nature humaine, et nécessite l'assistance d'en-haut, songeant que lui-même avait été près de se laisser entraîner au meurtre, il prie que Dieu lui conserve les mains pures. Peut-on rien trouver de plus humain que cette âme? Appellerons-nous encore du nom d'homme celui qui montra dans une enveloppe humaine cette conduite angélique? Les lois divines ne le permettraient pas. Car, dites-moi, qui voudrait, de gaieté de cœur, adresser à Dieu une semblable prière? Que dis-je, une prière semblable? Qui se résignerait facilement même à ne pas faire de vœux contre son persécuteur? En effet, la plupart des hommes en sont arrivés à ce point de férocité que lorsqu'ils sont faibles et ne peuvent point faire de mal à celui dont ils ont à se plaindre, ils appellent Dieu même au secours de leur vengeance, et sollicitent de lui la faculté de tirer raison de leur injure. David, au contraire, par une prière directement opposée, le conjure de ne pas lui permettre la vengeance, en disant : *Le Seigneur me préserve de porter la main sur lui!* comme si cet ennemi était son fils, son enfant légitime.

Mais ce n'est point assez de l'avoir épargné ; il va jusqu'à le défendre ; et voyez avec quelle prudence et quelle sagesse. Comme en examinant la vie de Saül il n'y trouvait rien de bon, comme il ne pouvait dire : il ne m'a pas fait tort, il ne m'a causé aucun mal (les soldats qui étaient présents auraient démenti ces paroles, eux qui connaissaient par expérience la méchanceté de Saül), il va de tous côtés cherchant une excuse qui fût spécieuse. Alors ne trouvant nulle ressource dans la vie, dans les actions du roi, c'est à sa dignité qu'il a recours en disant : *Il est l'oint du Seigneur.* Que dis-tu? que c'est un criminel, un scélérat, chargé de forfaits, qui nous a fait subir les pires traitements? Mais c'est un roi, c'est un souverain, il a été investi du droit de nous commander. Et le mot roi n'est pas celui dont il se sert : *C'est,* dit-il, *l'oint du Seigneur;* invoquant ainsi non sa dignité terrestre, mais l'élection divine pour le rendre vénérable. Tu méprises, dit-il, ton compagnon d'esclavage? Respecte ton Maître. Tu foules au pied l'élu? Redoute l'Electeur. En effet si nous éprouvons crainte et tremblement devant les magistrats élus par un monarque, quand bien même ce sont des hommes vicieux, des voleurs, des brigands, des prévaricateurs, que sais-je encore? si, au lieu de les mépriser à cause de leur perversité, nous respectons en eux la dignité de celui qui les a choisis, à plus forte raison devons-nous tenir la même

conduite envers les élus de Dieu. Dieu ne l'a pas encore dégradé, dit-il, il ne l'a pas réduit au rang des particuliers. Gardons-nous donc de bouleverser l'ordre, de nous révolter contre Dieu, et sachons pratiquer le précepte apostolique : *Qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu. Or ceux qui résistent attirent sur eux-mêmes la condamnation.* (Rom. XIII, 2.) Mais il ne se borne pas à le nommer l'oint, il l'appelle encore son seigneur. Or ce n'est pas le fait d'une sagesse commune, que de donner à son ennemi des titres d'honneur et de respect. Et ceci encore sera plus facile à apprécier si l'on en rapproche la conduite d'autres personnes. — Beaucoup de gens ne se résignent point à désigner leurs ennemis uniment et simplement par leurs noms, il faut qu'ils y ajoutent des termes de violent reproche, le scélérat, l'insensé, le fou, l'idiot, le coquin, et mille autres termes pareils dont ils entremêlent leurs propos quand ils parlent de leurs ennemis. — Pour le prouver, je n'aurai pas besoin de chercher un exemple bien loin : j'en trouve un tout près de moi, chez Saül lui-même. L'excès de son animosité lui défendait d'appeler notre saint par son nom : c'est ainsi que dans une fête, comme il le cherchait, il demanda : *Où est le fils de Jessé ?* S'il l'appela de la sorte, c'est d'un côté, parce que le nom de David lui faisait horreur, de l'autre, parce qu'il espérait nuire à la gloire du juste en rappelant l'homme obscur dont il était fils : ignorant que ce qui fait la gloire et la renommée, ce n'est point l'éclat de la naissance, mais bien la vertu. Le bienheureux David agit autrement. Il ne désigna point Saül par le nom de son père, bien que celui-ci fût également un homme obscur et de basse condition : il ne l'appelle point d'autre part, par son nom pur et simple, mais bien par celui de son rang, par le titre de maître. Tant son âme était pure de toute animosité. — Suis donc son exemple, mon très-cher frère, et d'abord apprends à ne pas désigner ton ennemi par des termes injurieux, mais au contraire par des titres d'honneur. Car si tu exerces ta bouche à donner à celui qui t'a fait du mal des titres honorables et qui marquent la déférence, ton âme, à force d'entendre ce langage, apprendra, en s'y habituant, à consentir à une réconciliation. Car les paroles, à elles seules, sont un excellent remède contre l'inflammation qui a son siége dans le cœur.

7. Ce que je viens de dire a pour but de signaler David, non-seulement à nos éloges, mais encore à notre émulation. Que chacun donc grave cette histoire dans son cœur ; qu'il y retrace avec la pensée, comme il ferait avec la main, cette double caverne. Saül dormant dans l'intérieur, et comme enchaîné dans les liens du sommeil, à la portée, à la merci de celui qu'il avait si injustement traité : David debout auprès du roi endormi à ses côtés, les soldats qui l'excitent à frapper, ce bienheureux livré à ses méditations, occupé à réprimer son courroux et celui des siens, et prenant la défense de ce grand coupable. Et ne nous bornons point à retracer cette image dans notre pensée ; dans nos réunions, conférons-en longuement les uns avec les autres ; avec notre femme, avec nos enfants, ne cessons point de ramener ce récit. Si tu veux parler d'un roi, en voilà un ; si tu veux parler de soldats, d'affaires de maison, d'affaires publiques, les Ecritures t'offriront une ample matière. Rien n'égale l'utilité de ces récits. Il est impossible, je dis impossible, qu'une âme versée dans ces histoires puisse jamais se laisser dominer par la passion. Ainsi donc, si nous ne voulons pas dépenser le temps en pure perte, consumer inutilement notre vie en bagatelles inutiles et superflues, étudions l'histoire des grands hommes, ne cessons point de les redire et d'en conférer. Et si une des personnes réunies se met à parler de théâtres, de courses de chevaux, ou d'affaires qui ne vous intéressent point, faites-lui quitter un tel sujet, et embarquez-la dans ce propos, afin qu'après avoir purifié nos âmes, goûté un bonheur sans alarmes, après nous être rendus doux et humains pour tous ceux qui nous ont offensés, nous quittions cette terre sans y laisser un seul ennemi, et que nous obtenions les biens éternels, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire dans les siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Que c'est un grand bien, non-seulement de s'attacher à la pratique de la vertu, mais encore de louer la vertu ; que David gagna un plus beau trophée par sa clémence envers Saul, que par la mort de Goliath ; qu'en agissant ainsi, il se fit plus de bien à lui-même qu'il n'en fit à Saul ; et sur la manière dont il se justifia devant celui-ci.

—

ANALYSE.

1° Qu'il est utile et bon de louer les hommes vertueux. — Sacrifice qu'offre David à Dieu, en lui immolant sa colère.
2° Triomphe de David, après cet acte d'humanité.
3° Comment il se justifie auprès de Saül, et fournit à celui-ci même l'occasion de se justifier.
4° Sage précaution de David, afin de prouver à Saül qu'il avait pu le tuer et l'avait épargné.
5° Sa douleur à la mort de Saül. — Larmes de l'auditoire : d'où saint Jean Chrysostome tire un sujet d'exhortation.

1. Vous avez applaudi, l'autre jour, à la patience de David, et moi, d'autre part, je vous ai félicités en moi-même de ce zèle, de cette prédilection pour David. En effet, ce n'est pas seulement l'ardeur à poursuivre, à pratiquer la vertu, c'est encore l'admiration pour ceux qui la pratiquent, et l'empressement à les louer, qui nous procure une récompense digne d'ambition : de même que ce n'est pas seulement une conduite vicieuse, mais encore la louange accordée aux hommes vicieux qui nous expose à un redoutable châtiment, plus redoutable même, s'il faut le dire, au risque d'étonner, que celui dont sont menacés les gens adonnés au vice. La vérité de ce que j'avance est prouvée par le langage de Paul : Après avoir énuméré toutes les espèces de vices, et avoir condamné tous ceux qui foulent aux pieds les lois du Seigneur, il poursuit en ces termes au sujet de ces mêmes personnes qui, *ayant connu l'arrêt de Dieu, à savoir que ceux qui font ces choses sont dignes de mort, non-seulement les font, mais encore approuvent ceux qui les font : c'est pourquoi, ô homme! tu es inexcusable.* (Rom. I, 32 et II, 1.) Voyez-vous que s'il parle ainsi, c'est pour montrer que ce dernier crime est moins pardonnable que l'autre. Oui, il est moins grave, à l'égard du châtiment, de pécher que de louer les pécheurs, et cela se conçoit : car un pareil suffrage atteste une âme corrompue et atteinte d'un mal incurable. En effet, celui qui, tout en péchant, condamne la faute, pourra un jour, avec le temps, revenir à lui ; mais quiconque approuve le vice, s'est ravi à lui-même le remède du repentir. Paul a donc raison de faire voir qu'il y a plus de gravité dans ce dernier cas que dans l'autre. Mais si les gens qui font l'éloge des actions criminelles encourent le même châtiment, ou un châtiment encore plus grave que ceux qui les commettent ; ceux qui admirent et célèbrent les hommes vertueux participent aux couronnes promises à ceux-ci. Et c'est ce dont on peut voir encore la preuve dans l'Ecriture. Dieu, en effet, dit à Abraham : *Je bénirai ceux qui te bénissent, et je maudirai ceux qui te maudissent.* (Gen. XII, 3.) On peut voir quelque chose de pareil jusque dans les jeux d'Olympie. En effet, ce n'est point seulement à l'athlète ceint de la couronne, ni à celui qui endure les fatigues et les sueurs, c'est encore au panégyriste de ce vainqueur que profite le chant de triomphe. Aussi, en louant ce généreux David de sa vertu, je vous loue aussi

du zèle que vous témoignez pour lui. C'est lui qui a lutté, qui a vaincu, qui a ceint la couronne; mais vous, par les éloges donnés à sa victoire, vous avez mérité d'emporter une bonne part des fleurs de cette couronne. Afin d'ajouter encore à votre plaisir et à votre richesse, je vais donc m'acquitter avec vous du reste de l'histoire. L'historien, après avoir rapporté les paroles, par lesquelles David demande la grâce de Saül, ajoute qu'*il ne leur permit pas de se lever et de tuer Saül* (I Rois, XXIV, 8), faisant voir à la fois et l'ardeur de ces hommes à commettre le meurtre, et le courage de David. Cependant combien d'ennemis, même parmi ceux qui sont réputés sages, tout en répugnant eux-mêmes au meurtre, ne se décideraient pas à empêcher d'autres mains de l'accomplir. Tels ne furent point les sentiments de David: mais comme s'il avait entre les mains un dépôt, et qu'il dût en rendre compte, non-seulement il ne porte pas la main sur son ennemi, mais encore il arrête ceux qui voulaient le tuer, comme s'il n'était plus lui-même son ennemi, mais son garde-du-corps, son satellite fidèle: de sorte que l'on ne se tromperait pas en disant que David courut alors plus de danger que Saül. En effet, il n'engageait point un mince combat, en faisant tous ses efforts pour le dérober aux mauvais desseins des soldats: et il ne craignait pas tant d'être tué lui-même que de voir un de ces hommes se laisser emporter par la colère à frapper le roi: voilà pourquoi il entreprit l'apologie dont j'ai parlé. Les soldats étaient les accusateurs; Saül endormi, l'accusé; son ennemi le défendait; Dieu était juge, et son arrêt confirma l'opinion de David. En effet, sans l'assistance de Dieu, il n'aurait pu triompher de ces furieux: mais la grâce de Dieu résidait sur les lèvres du prophète, et donnait un charme insinuant à ses paroles. D'ailleurs, David lui-même ne contribua point pour une faible part au succès: c'est parce que, de longue date, il avait inspiré ces sentiments à ses compagnons qu'au moment de la lutte il les trouva préparés et obéissants, car il ne s'était pas montré pour ses soldats un général, mais un prêtre: et dans ce jour la caverne était une église.

A la façon d'un évêque, il leur adresse une homélie: et après cette homélie, il offre un sacrifice merveilleux, inouï, non point en immolant un veau, en égorgeant un agneau, mais, ce qui était bien plus précieux, en faisant au Seigneur une offrande de douceur et de modération, en immolant son courroux déraisonnable, en tuant sa colère, en mortifiant ses membres terrestres. Lui-même, il fut la victime, le prêtre, l'autel. En effet, et la raison qui faisait cette offrande de douceur et de modération, et la modération et la douceur, et le cœur où cette offrande se célébrait, toutes ces choses étaient en lui.

2. Enfin, quand il eut offert ce glorieux sacrifice, consommé sa victoire, et que rien ne manqua à son trophée, le sujet de ces luttes, Saül, se leva, et sortit de la caverne, ignorant tout ce qui s'était passé. Et *David sortit après lui* (I Rois, XXIV, 9), élevant au ciel des regards désormais assurés, et plus joyeux alors, qu'après avoir abattu Goliath, et avoir coupé la tête de ce barbare. En effet, cette dernière victoire était plus belle, le butin en était plus précieux, les dépouilles plus superbes, le trophée plus glorieux. Alors, il lui avait fallu une fronde, des pierres, une bataille rangée; cette fois la raison lui a suffi, sans armes il a remporté la victoire, sans avoir versé de sang il a érigé le trophée. Il revenait donc rapportant non plus la tête d'un barbare, mais un cœur mortifié, mais une colère vaincue: et ce n'est point dans Jérusalem qu'il consacra ces dépouilles, mais dans le ciel, dans la cité d'en-haut. On ne voyait plus les femmes s'avancer à sa rencontre en dansant, en le saluant de leurs acclamations: mais le peuple des anges lui applaudissait là-haut, admirant sa sagesse et sa vertu. Car il revenait après avoir fait mille blessures à son adversaire, non à Saül, qu'il avait sauvé, mais à son véritable ennemi, le diable, qu'il avait percé de mille coups. Car ainsi que nos colères, nos luttes, nos chocs mutuels réjouissent et charment le diable: ainsi la paix, la concorde, les victoires remportées sur la colère, l'abattent au contraire et l'humilient, attendu qu'il déteste la paix, qu'il est l'ennemi de la concorde, et le père de la jalousie. David sortait donc de la caverne, une couronne sur la tête, une couronne aussi dans cette main qui valait un monde. En effet, de même que ceux qui se sont signalés au jeu du pancrace ou du pugilat, reçoivent souvent des juges une couronne dans la main, avant d'en recevoir une sur la tête: ainsi Dieu couronnait cette main qui avait eu la force de rapporter son épée sans tache, de montrer à Dieu une lame pure de sang, et de résister à un pareil assaut

de colère. Ce n'est pas le diadème de Saül, c'est la couronne de justice qui le décorait; ce n'était point la pourpre royale, c'était une sagesse supérieure aux forces humaines qui le revêtait d'un éclat devant lequel aurait pâli la robe la plus magnifique.

Il sortit de la caverne avec la même gloire que les trois enfants sortirent de la fournaise. Le feu ne les consuma point : l'incendie de la colère ne put l'embraser. Le feu qui venait du dehors ne leur fit point de mal : mais lui, qui portait en lui-même des charbons ardents, et qui voyait le diable attiser du dehors le feu de la fournaise, sut résister et à la vue de son ennemi, et aux exhortations des soldats, et à la facilité du meurtre, et au délaissement de celui qu'il avait entre les mains, et au souvenir du passé, et aux angoisses de l'avenir; et certes, les sarments, la poix, les étoupes, et tous les combustibles entassés dans la fournaise de Babylone, ne donnaient pas une plus vive flamme : il n'en fut point consumé, il n'éprouva rien de ce qu'on devait présumer; il sortit pur, et la vue de son ennemi fut ce qui l'éleva au plus haut point de sagesse. Le voyant endormi, immobile, impuissant, il se dit : Où est maintenant cette colère? où est cette scélératesse? où sont tant d'artifices et de trames perfides? Tout a disparu, tout a fui devant un moment de sommeil; le roi repose enchaîné, sans que nous ayons eu recours pour cela à aucun complot, à aucun manége. Il le voyait endormi et il méditait sur la mort qui nous attend tous également. Car, qu'est-ce que le sommeil, sinon une mort temporaire, un trépas quotidien? Il n'est point hors de propos ici de rappeler encore l'histoire de Daniel. Daniel sortait de la fosse, après avoir triomphé des bêtes carnassières : de même David quittait la caverne, vainqueur d'autres monstres plus redoutables. Les lions entouraient de tous côtés cet autre juste : ainsi le nôtre était en butte aux attaques de lions sans égaux en férocité, je veux dire des passions : d'un côté, le ressentiment du passé, de l'autre, la crainte de l'avenir : David, néanmoins, sut apaiser, brider cer bêtes féroces, faisant voir par sa conduite qu'il n'y a rien de plus sûr que d'épargner ses ennemis, rien de plus dangereux que de vouloir se venger et se faire justice. Car, celui qui avait voulu tirer satisfaction était là, nu, désarmé, sans secours, à la merci d'autrui comme un prisonnier : au contraire, celui qui lui cédait et lui obéissait constamment, celui qui n'avait pas voulu poursuivre même une juste réparation, celui-là, sans stratagèmes, sans armes, sans chevaux, sans armée, voyait son ennemi tomber entre ses mains : et ce qui surpassait tout, il se rendait plus agréable à Dieu.

3. En effet, si je proclame heureux notre saint, ce n'est point pour avoir vu son ennemi gisant à ses pieds, c'est pour l'avoir épargné lorsqu'il le tenait en son pouvoir. Car c'est la puissance de Dieu qui lui valut cette rencontre : mais il ne dut le reste qu'à sa propre sagesse. Comment doit-on supposer que ses soldats se comportèrent désormais à son égard? Quelle affection ne durent-ils pas éprouver pour lui? S'ils avaient eu mille vies, n'auraient-ils pas été tout prêts à les sacrifier pour leur chef, instruits par l'exemple de sa sollicitude envers un ennemi, du dévouement qui devait l'animer pour les siens? Humain et charitable pour ses persécuteurs, comment n'aurait-il pas eu les mêmes dispositions pour ceux qui lui étaient attachés? C'étaient pour eux la plus forte garantie de sécurité. Mais ils ne lui étaient pas seulement plus attachés, ils étaient encore plus ardents à marcher contre les ennemis, sachant que Dieu combattait pour eux, ne cessait d'assister leur général et de seconder toutes ses entreprises. Ce n'est plus un homme, c'est un ange qu'ils voyaient en David. Et en attendant la rémunération divine, ici-bas même, celui-ci gagna plus à sa propre clémence que celui qu'il avait sauvé, et remporta une plus éclatante victoire, que s'il avait immolé Saül. En effet, quel profit comparable à celui de sa miséricorde lui aurait valu le meurtre de son ennemi? Songez donc, vous aussi, si jamais votre persécuteur tombe en votre pouvoir, qu'il est bien plus grand et bien plus avantageux de faire grâce que de tuer. Celui qui a tué se condamnera plus d'une fois lui-même, il aura la conscience troublée, poursuivi chaque jour, à toute heure, par son péché. Au contraire, celui qui a fait grâce, qui a su se maîtriser un instant, est ensuite dans la joie et la béatitude; il vit dans une heureuse espérance, comptant que Dieu récompensera sa patience. Si jamais il lui survient quelque calamité, avec une entière confiance, il demandera à Dieu son salaire : c'est ainsi que tous ces biens échurent à David et qu'il reçut plus tard de Dieu d'amples et merveilleuses récompenses, pour prix de sa

sollicitude envers cet ennemi. Mais voyez la suite. *David,* dit l'Ecriture, *sortit de la caverne derrière Saül, et il cria derrière lui, disant : Roi, mon seigneur. Et Saül regarda derrière lui, et David tomba la face contre terre et il l'adora.* Voilà qui ne fait pas moins d'honneur que d'avoir sauvé son ennemi. Car ce n'est point le fait d'une âme commune que de ne pas se laisser enfler par les services rendus au prochain, ou plutôt de ne pas faire comme le grand nombre, qui montrent à leurs obligés le dédain qu'on a pour des esclaves, et les regardent avec hauteur.

Bien loin de se comporter ainsi, le bienheureux David, après son bienfait, n'en était que plus modeste et cela, par la raison qu'il ne faisait honneur d'aucune de ces bonnes œuvres à son propre zèle et qu'il rapportait tout à la grâce divine. Voilà pourquoi ce sauveur adore celui qu'il a sauvé, le salue ensuite du nom de roi et s'appelle lui-même serviteur afin de vaincre par cette attitude l'altier ressentiment de Saül, d'apaiser son courroux, de guérir sa jalousie. Mais écoutons dans quels termes il se justifie : *Pourquoi prêtes-tu l'oreille aux propos du peuple, disant : Voici que David recherche ta vie?* (I Rois, XXIV, 10.) Cependant le narrateur a dit plus haut que tout le peuple était avec David, qu'il agréait aux yeux des serviteurs du roi, que le fils du maître et toute l'armée lui étaient attachés de cœur. Comment donc peut-il dire ici qu'il y avait des gens qui le dénonçaient, le calomniaient et qui excitaient Saül? En effet, que Saül ne cédait point à l'impulsion d'autrui, mais bien à la méchanceté innée dans son cœur en persécutant le juste, c'est ce que montre l'écrivain sacré en disant que les éloges donnés à David firent naître l'envie chez Saül et que cette envie ne faisait que croître et progresser chaque jour. Pourquoi donc David rejette-t-il la faute sur d'autres personnes, en disant : *Pourquoi prêtes-tu l'oreille aux propos du peuple, disant : Voici que David recherche ta vie?* C'est pour lui donner la faculté de revenir à de meilleurs sentiments. Souvent les pères agissent de la sorte avec leurs enfants : viennent-ils à s'apercevoir que leur fils est perverti, qu'il a commis beaucoup de mauvaises actions, quand bien même ils se seraient assurés que c'est son propre instinct, sa propre volonté qui l'a poussé au vice, cela n'empêche pas que souvent ils ne rejettent le tort sur d'autres en disant : Je sais que ce n'est pas ta faute ; d'autres t'ont séduit et gâté, c'est d'eux que vient tout le tort. En effet, il est plus facile à celui qui s'entend tenir ce langage de détourner ses yeux du vice et de revenir à la vertu, parce qu'il aurait honte et rougirait de paraître indigne de l'opinion qu'on a sur son compte. Paul emploie aussi ce moyen dans son épître aux Galates. Après les longs et nombreux avertissements, les reproches inouïs dont cette lettre est remplie, quand il arrive au bout, voulant les décharger de ces accusations, afin qu'ils eussent le temps de respirer après cette énumération de griefs et le moyen de se justifier, il s'exprime à peu près en ces termes : *J'ai en vous cette confiance que vous n'aurez point d'autres sentiments; mais celui qui vous trouble en portera la peine, quel qu'il soit.* (Gal. V, 10.) Ainsi fait David en cette occurrence. En disant : *Pourquoi prêtes-tu l'oreille aux propos du peuple, disant : Voici que David recherche ta vie?* il fait entendre qu'il y a d'autres personnes qui excitent Saül, d'autres personnes qui le corrompent dans son empressement à lui fournir un moyen de justification. Puis, entamant sa propre apologie, il ajoute : *Et voici que tes yeux ont vu aujourd'hui que le Seigneur t'a livré entre mes mains dans la caverne, et je n'ai pas voulu te tuer, et je t'ai épargné, et j'ai dit: Je ne porterai pas la main sur mon seigneur parce qu'il est l'oint du Seigneur.* (I Rois, XXIV, 11.) Ces personnes m'accusent par des paroles, veut-il dire ; mais moi, je me justifie par des actes, c'est par ma conduite que je réfute l'accusation. Je n'ai pas besoin de discours; l'issue même des événements suffit à démontrer plus clairement que tout discours ce que c'est que ces gens, ce que je suis moi-même et qu'enfin tout est mensonge et calomnie dans les accusations dirigées contre moi. Et pour le certifier je n'invoque pas d'autre témoin que toi-même, toi que j'ai obligé.

4. Et comment, dira-t-on, Saül pouvait-il en témoigner, puisqu'il était endormi tandis que ces choses se passaient, qu'il n'avait pas entendu ce qui s'était dit, qu'il ne s'était pas aperçu de la présence de David, ne l'avait pas vu s'entretenir avec les soldats? Mais comment prévenir cette objection de telle sorte que la démonstration devienne évidente? Si David avait produit en témoignage les personnes qui étaient alors avec lui, Saül aurait suspecté leur déclaration, il aurait cru qu'ils parlaient

ainsi pour faire plaisir au juste. D'autre part, si David avait appelé le raisonnement et les probabilités à son secours, il aurait excité encore bien plus de défiance chez ce juge partial et prévenu. Comment, en effet, lui qui après tant de services rendus s'acharnait contre un innocent, aurait-il pu croire que la victime tenant en ses mains son persécuteur, l'avait épargné? Car la loi générale est que la plupart des hommes jugent les autres d'après eux-mêmes : ainsi l'ivrogne d'habitude se persuadera difficilement qu'il existe un homme vivant dans la tempérance; celui qui fréquente les prostituées prête son incontinence à ceux même qui vivent chastement; de même encore, celui qui prend le bien d'autrui ne se laissera pas facilement convaincre que des hommes ont été jusqu'à faire le sacrifice de leurs biens. Ainsi Saül, une fois en proie à son ressentiment, aurait eu peine à croire qu'il existait un homme assez maître de cette passion, non-seulement pour ne pas infliger de mauvais traitements, mais encore pour sauver celui qui l'avait maltraité. Aussi David, sachant que le juge était gagné, et que les témoins qui pourraient être produits seraient nécessairement en butte au soupçon, David avisa à se munir d'une preuve capable de fermer la bouche aux plus impudents. — Quelle preuve donc? Le morceau du manteau : il le présenta à Saül, et lui dit : *Voici dans ma main le morceau du manteau, que j'ai dérobé, et je ne t'ai point donné la mort.* (I Rois, XXIV, 12.) Témoin muet, mais plus éloquent que ceux qui ont la parole. C'est comme si David avait dit : Si je n'avais été près de toi; si je n'avais été à portée de ta personne, je n'aurais pas coupé ce lambeau de ton vêtement. Voyez-vous quel bien résulta pour David, du trouble qu'il avait éprouvé d'abord? S'il n'avait pas ressenti un mouvement de colère, il nous eût été impossible de comprendre sa sagesse; car la plupart auraient attribué sa modération, non à la sagesse, mais à l'insensibilité; et il n'aurait pas non plus entamé le manteau : or, faute de l'avoir fait, il n'aurait eu aucun gage à produire aux yeux de son ennemi. Mais grâce à cette colère et à cette précaution, il donna une preuve irréfragable de sa prévoyance. Quand donc il a produit ce témoignage vrai, irrécusable, c'est Saül désormais, c'est son ennemi lui-même qu'il prend pour juge et pour témoin de son dévouement, en lui disant : *Connais et vois aujourd'hui qu'il n'y a sur ma main ni iniquité ni irrévérence : et toi, tu tends des piéges à ma vie, afin de me la ravir.* (Ib.) C'est en ceci particulièrement qu'il faut admirer sa magnanimité, qu'il se sert uniquement des événements de ce jour pour se défendre. C'est à quoi il fait allusion en disant : *Connais et vois aujourd'hui.* Je ne dis rien du passé, veut-il faire entendre; la présente journée suffit à ce que je veux établir. Cependant il n'aurait pas manqué de grands services à énumérer, s'il avait voulu retourner en arrière : il pouvait rappeler à Saül le combat singulier que lui-même avait soutenu contre le barbare, et dire : — Quand l'armée barbare allait inonder, comme un déluge, et dévaster tout le royaume, quand vous étiez plongés dans la stupeur et dans la crainte et que chaque jour vous vous attendiez à mourir, j'ai paru : rien ne m'y forçait, au contraire tu me retenais, tu m'arrêtais, en me disant : *Tu ne pourras marcher, parce que tu es un jeune enfant, tandis que cet homme est guerrier dès sa jeunesse;* j'ai résisté, j'ai bondi au premier rang, j'ai attendu l'ennemi, je lui ai coupé la tête; j'ai réprimé l'invasion de ces barbares, pareille à un torrent; j'ai raffermi l'Etat ébranlé; c'est grâce à moi que tu as conservé la couronne et la vie, c'est à moi que tous les autres doivent, outre la vie, la ville, les maisons qu'ils habitent, leurs enfants et leurs femmes. Et après ce triomphe, il aurait eu à citer bien d'autres victoires non moindres. Il aurait pu dire qu'une, deux fois et plus, Saül avait essayé de le tuer, et avait dirigé la lance contre sa tête, sans lui laisser de rancune; qu'après cela, lui devant la récompense de son précédent exploit, il lui avait demandé pour présent de noces, non de l'or et de l'argent, mais un carnage, une extermination; et que cela encore, il l'avait obtenu. Il aurait pu dire tout cela, et bien d'autres choses encore plus importantes : mais il n'en fit rien. Car il ne voulait pas reprocher ses bienfaits à Saül, mais seulement le convaincre, qu'il était pour lui un ami dévoué, et non pas un traître ni un ennemi.

Voilà pourquoi il laisse de côté tous ces arguments, pour faire figurer seulement dans son apologie l'événement de ce jour même. Tant il était exempt d'orgueil et pur de toute vanité, tant il est vrai qu'il n'avait en vue qu'une chose : la volonté de Dieu. — Il dit ensuite : *Que le*

Seigneur soit juge entre nous deux (I Rois, v, 13): non qu'il souhaitât la punition de Saül, ni qu'il voulût en tirer vengeance, mais afin de l'effrayer en lui remettant en mémoire le futur jugement, et non-seulement de l'effrayer, mais encore de justifier sa propre conduite. Les faits eux-mêmes, veut-il dire, me fournissent toutes les preuves désirables : si pourtant tu conserves un doute, je prends Dieu lui-même à témoin, Dieu qui connaît les mystères de la pensée de chacun, et qui sait sonder la conscience.

5. En disant cela, il voulait faire entendre qu'il n'aurait pas osé invoquer l'infaillible Juge, et appeler le jugement sur sa tête, s'il n'était pas bien assuré de sa parfaite innocence. Et que ce n'est point ici une conjecture, que David, en faisant mention du grand jugement, voulait et se justifier lui-même, et ramener Saül à la raison, c'est ce que les faits précédents seraient déjà suffisants à prouver ; mais ceux qui suivirent n'en fournissent pas un moins fort témoignage. En effet, Saül étant retombé ensuite entre ses mains, après avoir reconnu le bienfait de son salut par de nouvelles entreprises contre la vie de son sauveur, David, qui pouvait le massacrer avec toute son armée, le relâcha, sans lui avoir infligé aucun des traitements qu'il méritait. Alors, voyant que la maladie du roi était incurable, désespérant de jamais fléchir la haine que lui-même lui inspirait, il se déroba aux regards de son ennemi, et vécut chez les barbares, esclave, obscur, honteux, se procurant par le travail et la peine ce qui était nécessaire à sa subsistance. Et ce n'est pas là tout ce qu'il faut admirer en lui, c'est encore qu'en apprenant la mort de Saül, tué dans un combat, il ait déchiré sa robe, qu'il se soit couvert de cendres, et qu'il ait éclaté en gémissements comme s'il avait perdu un fils unique et légitime, ne cessant de répéter à haute voix et son nom et celui de son fils, chantant ses louanges, poussant des cris plaintifs, restant jusqu'au soir sans nourriture, et maudissant jusqu'aux lieux teints du sang de Saül : *Montagnes de Gelboé*, dit-il, *que ni rosée, ni pluie ne tombe sur vous, montagnes de mort, parce que là sont tombés les boucliers des forts.* (II Rois, I, 21.)

Comme ces pères en deuil qui prennent leur demeure en aversion, qui considèrent avec douleur la rue par laquelle ils ont conduit la pompe funèbre de leur fils, David maudit les montagnes mêmes que le meurtre avait ensanglantées. Je hais jusqu'à l'endroit, dit-il, à cause de ceux qui y sont tombés morts. Que les pluies d'en-haut cessent donc de vous arroser ; il suffit que vous ayez été arrosées, hélas ! du sang de mes amis ; et à chaque instant, il fait revenir leurs noms : *Saül et Jonathan, ces hommes aimables et beaux, n'avaient pas été séparés durant leur vie, et ils ne le furent pas dans la mort.* Faute d'avoir auprès de lui leurs cadavres pour les serrer dans ses bras, il les embrasse par leurs noms, afin d'apaiser par ce moyen, autant qu'il était en lui, sa propre douleur, et de tromper l'excès de son infortune. Beaucoup regardaient comme un irréparable malheur la mort du père et du fils dans une seule journée ; David trouve en cela même un sujet de consolation. Car ces mots : *Ils n'avaient pas été séparés durant leur vie, et ils ne le furent pas dans la mort*, ne sont pas dits dans une autre intention. On ne peut dire, veut-il faire entendre, que le fils ait à pleurer son père, le père à gémir sur son fils ; ce qui n'arrive à personne est arrivé pour eux, c'est en même temps, c'est dans la même journée que la vie leur a été arrachée, il n'y a pas eu de survivant. Car il pensait qu'une séparation aurait rendu la vie insupportable à celui qui l'aurait conservée. Vous êtes attendris, vous pleurez, l'émotion trouble vos pensées, vos yeux sont devenus prompts aux larmes ? Eh bien ! que chacun de vous songe maintenant à son ennemi, à l'auteur de ses peines, tandis que la douleur palpite encore dans son sein. Veillez sur lui sa vie durant, prenez le deuil après sa mort, non par ostentation, mais du fond de l'âme et dans la sincérité du cœur ; et, quand il faudrait souffrir quelque chose pour ne pas affliger celui qui vous a fait tort, sachez tout faire et tout endurer, dans l'espérance d'être amplement récompensé par le Seigneur. Voyez David : il obtint la royauté, et sans tremper ses mains dans le sang, la droite toujours pure, il ceignit la couronne, il monta sur le trône, avec un titre de gloire plus éclatant que la pourpre et le diadème, sa clémence envers un ennemi, les pleurs que lui avait arrachés la mort de Saül. Aussi, maintenant qu'il n'est plus, célèbre-t-on encore sa mémoire. Ainsi donc, si tu veux, toi aussi, jouir même ici-bas d'un perpétuel renom, et posséder là-haut les biens éternels, homme, imite la vertu de ce juste, prends sa sagesse pour modèle, fais preuve en ta conduite de la même patience, afin qu'ayant supporté les mêmes épreuves

que David, tu sois jugé digne des mêmes biens; lesquels je souhaite à nous tous, tant que nous sommes, d'obtenir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Qu'il est périlleux d'aller dans les théâtres; que c'est une école d'adultère et que de là proviennent les afflictions et la discorde; — que David, dans sa conduite à l'égard de Saul, se montra en tout d'une incomparable patience; — et que supporter un vol sans se plaindre est autant que donner l'aumône.

ANALYSE.

1° Réprimande sévère à l'adresse de ceux des fidèles qui se sont laissé entraîner au théâtre.
2° Contre les spectacles en général : combien ils doivent faire horreur à un chrétien.
3° Retour à l'histoire de David. — Haine acharnée de Saül : qu'elle ne nuisit qu'à lui-même. — Que la patience vaut l'aumône.
4° Profit qu'on peut retirer des injures de ses ennemis. Exemple du pharisien et du publicain. Qu'il suffit de s'accuser d'une faute pour en obtenir la rémission.
5° Que le démon lui-même ne peut rien contre l'homme, tant que l'homme ne se nuit pas à lui-même : à plus forte raison les ennemis. — Saül désarmé par l'humanité de David.
6° Que l'aveuglement produit par la haine, peut être dissipé par la mansuétude. Puissance de la parole, quand Dieu lui vient en aide. — De la civilité chrétienne.
7° Miracle opéré par la voix de David. Puissance de la douceur. — Qu'il ne tient qu'à nous de désarmer nos ennemis.
8° Que le persécuteur est plus à plaindre que sa victime : témoin Saül et David. — Que Dieu répare les injustices des hommes.
9° Confiance de Saül : magnanimité de David. Exhortation au pardon des injures.

Bon nombre de ceux qui nous ont délaissés l'autre jour, et qui ont déserté l'Eglise pour les spectacles d'iniquité, sont présents si je ne me trompe, aujourd'hui. — Je voudrais les connaître parfaitement, afin de les exclure du sacré parvis, non pour qu'ils demeurassent indéfiniment dehors, mais pour qu'ils nous revinssent corrigés : c'est ainsi que des pères chassent souvent de la maison des enfants coupables, et leur interdisent la table, non pour qu'ils en restent constamment exilés, mais afin qu'amendés par cet avertissement, ils viennent reprendre au foyer paternel la place qui leur convient. Ainsi font encore les bergers, ils écartent les brebis galeuses de celles qui sont saines, de telle sorte qu'une fois guéries de cette redoutable infirmité, elles puissent rejoindre sans danger leurs compagnes; autrement, la contagion de leur mal infecterait tout le troupeau. Voilà pourquoi, nous aussi, nous voudrions connaître ces personnes : du moins, si nous ne pouvons les distinguer avec les yeux du corps, la parole saura bien les découvrir, et, s'adressant à leur conscience, les déterminera sans peine à s'en aller volontairement, attendu qu'il n'y a de place dans cette enceinte, que pour celui qui y apporte des dispositions dignes des pratiques auxquelles on s'y livre : au contraire, celui qui prend part à ces saintes réunions, quand sa conduite est dépravée, présent de corps, en est exclu néanmoins, et les excommuniés qui ne peuvent pas encore reprendre place à la table sainte sont moins rejetés que lui. En effet, ceux qui ont été bannis selon les lois de Dieu, et qui restent dehors, conservent toujours bonne es-

pérance; car, s'ils veulent réparer les fautes qui les ont fait exiler de l'Eglise, ils pourront y rentrer une fois que leur conscience sera purifiée. Mais ceux qui se sont souillés, et qui, après avoir reçu l'injonction de ne point reparaître avant d'avoir lavé la tache que leur ont imprimée leurs péchés, osent enfreindre cette défense, ceux-là ne font qu'envenimer leur blessure et qu'élargir leur plaie. En effet, ce n'est pas tant le péché qui est grave, que l'obstination dans le péché, et la désobéissance aux prêtres qui ont prononcé la défense. — Mais quel péché si affreux ont-ils donc commis, objectera quelqu'un, pour qu'on les expulse de cette enceinte consacrée? Et quel autre péché plus grand demandez-vous, quand des hommes, qui sortent tout formés d'une école d'adultère, osent ensuite impudemment, comme des chiens égarés par la rage, se jeter sur ce sacré festin? Et si vous voulez savoir comment ils sont adultères, au lieu de parler en mon nom, je vous citerai les paroles de Celui même qui doit juger toute notre vie : *Quiconque*, dit-il, *aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère dans son cœur.* (Matth. v, 28.) Or, si fréquemment la rencontre faite par hasard, sur la place, d'une femme vêtue avec négligence, et un regard distrait jeté sur sa personne suffisent pour séduire : ceux qui vont au théâtre, non point par hasard, ni sans réflexion, mais avec un empressement assez vif pour leur faire négliger l'Eglise, et sous l'empire d'une curiosité libertine, qui passent en cet endroit leur journée, les yeux attachés sur des femmes perdues d'honneur, comment pourraient-ils dire qu'ils n'ont pas regardé avec convoitise? là, où se rencontrent ensemble propos dissolus, chansons licencieuses, voix séduisante, fard autour des yeux, fard sur les joues, costumes arrangés avec coquetterie, attitudes enchanteresses et mille autres sortiléges, combinés comme des amorces pour leurrer les spectateurs; puis le laisser-aller du public, le relâchement général, un lieu où tout invite à l'incontinence, tant les propos des assistants, avant la représentation, qu'ensuite ceux des acteurs; la mélodie perfide des flûtes de toute espèce, et des autres instruments, qui amollit tout ce qu'il y a de ferme dans un cœur, qui livre toute une assemblée aux séductions des courtisanes, et la leur offre désarmée. Si dans ce lieu même, où retentissent les psaumes, les prières, les divines paroles, où règnent la crainte de Dieu et la piété profonde, souvent, comme un adroit voleur, se glisse en secret la concupiscence; comment des hommes assis sur les degrés d'un théâtre, où ils ne voient que des spectacles, n'entendent que des propos corrupteurs, respirant la mollesse ou l'osbcénité, attaqués ainsi de tous côtés, par les oreilles comme par les yeux, pourraient-ils triompher de cette pernicieuse concupiscence? Et s'ils ne le peuvent point, comment sauraient-ils échapper à l'imputation d'adultère? Mais ceux qui n'échappent point à l'inculpation d'adultère, comment pourront-ils sans remords, gravir les degrés de ces saints portiques, et prendre part à cette auguste réunion?

2. Je vous conseille donc et vous conjure de commencer par vous laver, au moyen de la confession, du repentir et de toutes les ressources qui vous restent, du péché que vous avez commis en assistant à ce spectacle, avant d'écouter la parole divine. Votre faute n'est point une faute légère; des exemples vous le feront voir clairement. Si un serviteur s'avisait de déposer dans le coffre où son maître enferme des vêtements précieux et brochés d'or un sordide haillon d'esclave, tout plein de vermine, prendriez-vous en patience une pareille témérité, dites-moi? Et si, dans un vase d'or accoutumé à renfermer des parfums, un autre s'avisait de répandre de la fiente et des ordures, ne donneriez-vous pas des coups à celui qui aurait commis cette faute? Mais quoi! si nos coffres, nos vases, nos vêtements, nos parfums, nous inspirent tant de sollicitude, compterons-nous pour moins notre âme? et là, où a été versé le parfum de l'esprit, irons-nous introduire des pompes diaboliques, de sataniques propos, des chansons qui respirent la luxure? Et comment Dieu supporterait-il cela, je vous le demande? Certes il n'y a pas autant de différence entre les parfums et les ordures, entre des vêtements de maître et des vêtements d'esclave, qu'il n'en existe entre la grâce spirituelle et ces perverses pratiques. Tu ne trembles pas, mon ami, à la pensée de regarder avec les mêmes yeux et ce lit de l'orchestre, où se jouent les drames abominables de l'adultère et cette table sacrée où les redoutables mystères se célèbrent? d'écouter avec les mêmes oreilles les immondes propos d'une courtisane et les révélations d'un prophète ou d'un apôtre? de recevoir dans le même cœur de

mortels poisons, et l'hostie redoutable et sainte. N'est-ce point de là que proviennent les ruines, les mariages malheureux, les guerres et les luttes domestiques? Quand tu t'es abandonné au charme de ces spectacles, quand tu es devenu plus enclin au désordre, au libertinage, que toute chasteté te fait horreur, si tu reviens alors chez toi et que tu revoies ta femme, certes ce ne sera pas sans un certain dégoût, quelle qu'elle soit d'ailleurs. Enflammé de la concupiscence qu'allument les théâtres, séduit par les enchantements de ce spectacle étranger, tu n'as plus que dédains, outrages, insultes pour la pudique et chaste compagne de ta vie entière : non que tu aies rien à lui reprocher, mais rougissant de confesser la passion, de montrer la blessure que tu rapportes de là-bas, tu arranges d'autres prétextes, tu vas chercher d'absurdes sujets d'inimitié; tout ce qui est chez toi ne t'inspire que du mépris; la criminelle et impure concupiscence qui t'a blessé enchaîne seule ta pensée; gardant obstinément dans ton âme et le son de cette voix, et cette posture, et ces regards, et ces gestes et toutes ces images de luxure, tu ne trouves plus aucun attrait à rien de ce qui est dans ta maison. Que dis-je, ta femme, ta maison? L'église même n'a plus de charme à tes yeux, et tu ne saurais plus entendre sans murmure parler de la chasteté, de la pudeur. Ce qu'on dit ici ne sera plus désormais pour toi une instruction, mais une accusation; et peu à peu entraîné au désespoir, tu finiras par renoncer brusquement à cet enseignement si précieux pour tous les fidèles. — Ainsi donc, je vous exhorte tous, tant à fuir ces détestables loisirs du théâtre, qu'à y arracher ceux qui s'y sont abandonnés. Ce n'est pas un divertissement, c'est une ruine, un châtiment, un supplice que tout ce qui se passe en ce lieu.

En effet, que rapporte ce plaisir d'un moment, quand il enfante un long chagrin, quand il allume une concupiscence qui, nous aiguillonnant jour et nuit, nous rend incommode et insupportable à tous? Regarde en toi-même, vois ce que tu es en revenant de l'église, ce que tu es en sortant du théâtre, fais la comparaison de ces deux journées, et tu n'auras plus besoin de nos paroles. Il te suffira de mettre ces deux journées dans la balance, pour te montrer combien il y a d'avantage ici, et là-bas, de dommage. J'ai déjà entretenu de ce sujet votre charité, et je ne me lasserai jamais d'y revenir. Par là nous donnerons nos soins à ceux qui sont atteints de pareilles maladies, et nous raffermirons la santé de ceux qui en sont exempts, car ces deux classes d'hommes profitent également de la parole : les uns pour guérir, les autres pour ne pas tomber malades. Mais comme il faut garder une mesure jusque dans le reproche, nous arrêterons ici cette exhortation, et nous épuiserons ce que nous a laissé à dire notre précédente matière, en revenant encore à David. En effet, c'est un usage des peintres, lorsqu'ils veulent tracer une image ressemblante, de faire asseoir devant eux, un, deux, trois jours, ceux qui désirent se faire peindre, afin que cette contemplation assidue du modèle leur permette d'obtenir une reproduction d'une fidélité parfaite. De même, puisqu'il s'agit, pour nous aussi, de peindre, non l'image d'une forme corporelle, mais la beauté d'une âme et des charmes tout spirituels, nous voulons encore aujourd'hui appeler David à s'asseoir devant vous, afin que dirigeant tous sur lui vos regards, chacun de vous s'applique à reproduire en son âme l'empreinte de la beauté de ce juste, sa douceur, son humanité, sa grandeur d'âme et toutes ses vertus. En effet, si les images qui représentent le corps offrent quelque charme à ceux qui les considèrent, à plus forte raison les images de l'âme. De plus, les premières ne sont point visibles partout, il est nécessaire qu'elles restent toujours immobiles au même endroit; tandis que celles-ci, rien ne t'empêche de les promener partout où il te plaira. En effet, si tu as mis en réserve une telle image au fond de ta pensée, en quelque lieu que tu te trouves, tu pourras l'avoir continuellement sous tes yeux, et en tirer le plus grand profit. Et de même que ceux qui souffrent des yeux, s'ils tiennent à la main des éponges ou des morceaux d'étoffes teints en azur sur lesquels ils ont les yeux constamment fixés, procurent, au moyen de cette couleur, un soulagement à leur infirmité : ainsi vous-mêmes, si vous avez l'image de David devant les yeux, si vous ne cessez de la considérer avec attention, quand bien même la colère vous susciterait mille épreuves, et obscurcirait le regard de votre intelligence, vous n'aurez qu'à porter la vue sur ce modèle de vertu, pour rentrer en pleine possession de la santé et de la pure sagesse.

3. Que l'on ne vienne pas me dire : J'ai pour ennemi un scélérat, un pervers, un homme

perdu, incorrigible. Quoi que vous puissiez dire, il n'est point pire que Saül qui, sauvé par David une fois, deux fois et plus, ne cessa de conspirer contre sa vie; qui ensuite, comblé de nouveaux bienfaits en retour, resta obstinément dans sa perversité. Qu'avez-vous à dire, en effet? qu'il a dévasté votre terre, empiété sur vos champs, pénétré dans l'enceinte de votre maison, enlevé vos esclaves, qu'il vous a outragé, frustré, réduit à la misère? mais il ne vous a pas encore ôté la vie, ce que Saül cherchait à faire; et quand il aurait entrepris de vous ôter la vie, c'est une fois peut-être qu'il l'aurait essayé, et non deux, trois fois et plus, ainsi que Saül : et quand ce serait une, deux, trois fois et plus, du moins ce ne serait pas après avoir reçu de pareils bienfaits, ce ne serait pas après être tombé une et deux fois dans vos mains, et avoir été épargné : et quand bien même tout cela serait, je dis que David conserverait encore l'avantage. En effet, ce n'était point la même chose d'agir avec une pareille sagesse au temps de l'ancienne loi, ou de se signaler par de pareilles bontés, aujourd'hui que la grâce nous a été donnée. David n'avait pas entendu la parabole des dix mille talents et des cent deniers; David n'avait pas entendu la prière qui dit : *Remettez aux hommes leurs dettes, ainsi que votre Père céleste.* (Marc, XI, 25.) David n'avait pas vu le Christ mis en croix, son sang précieux répandu; il n'avait pas entendu tant de préceptes de sagesse; il n'avait pas goûté à une telle victime, ni pris sa part du sang du Maître; élevé dans des lois imparfaites et qui n'exigeaient rien de pareil, il sut atteindre la cime de la sagesse suivant la grâce. Souvent on voit votre colère et votre ressentiment s'allumer au souvenir du passé : David, qui craignait pour l'avenir, qui savait parfaitement que sa patrie lui deviendrait inhabitable, que l'existence lui serait intolérable, s'il sauvait son ennemi, David néanmoins ne s'écarta pas de ses devoirs envers lui, mais il s'en acquitta pleinement, et ne craignit pas de se ménager un ennemi. Qui pourrait citer un plus grand exemple de patience? Mais les faits mêmes qui se passent sous vos yeux vont vous faire voir qu'il vous est possible, si vous le voulez, de ramener à vous un homme animé de sentiments hostiles à votre égard. Qu'y a-t-il de plus sauvage que le lion? néanmoins il y a des hommes qui l'apprivoisent; l'art fait violence à la nature, et rend plus doux qu'un mouton le plus farouche et le plus fier de tous les animaux féroces, qui désormais traverse la place publique sans effrayer personne. Quelle excuse nous reste-t-il donc, que pouvons-nous dire pour nous justifier, nous qui apprivoisons les bêtes féroces, et qui nous prétendons incapables d'adoucir jamais des hommes, de les rendre jamais bienveillants à notre égard? Cependant c'est en dépit de la nature qu'une bête féroce s'apprivoise, et c'est en dépit d'elle qu'un homme est farouche. Si donc nous triomphons de la nature, comment nous justifier, quand nous affirmons notre impuissance à corriger la volonté? Que si vous résistez encore, j'ajouterai un dernier argument : c'est que, à supposer même le malade incurable, plus la peine sera grande, plus la récompense sera belle pour le médecin qui, au lieu de l'abandonner, continuera à prodiguer ses soins à ce malade désespéré.

En conséquence, ne songeons qu'à une chose : non à n'endurer aucun mauvais traitement de la part de nos ennemis, mais à ne pas nous faire de mal à nous-mêmes : de cette façon, quelques épreuves qu'il nous faille subir, nous ne serons pas bien à plaindre : ainsi David poursuivi, fugitif, en butte à des entreprises qui menaçaient jusqu'à sa vie, loin d'être à plaindre pour cela, était aux yeux de tous plus glorieux, plus auguste, plus aimable que Saül, et cela non-seulement aux yeux des hommes, mais encore aux yeux de Dieu même. En effet, quel tort fit à ce saint la persécution dirigée alors contre lui par Saül? Ne le célèbre-t-on pas encore aujourd'hui? n'est-il pas glorieux sur la terre, plus glorieux dans le ciel? Les biens ineffables, le royaume des cieux ne lui sont-ils pas réservés? Que gagna, au contraire, ce malheureux, ce misérable, à tant de complots? N'a-t-il pas été précipité du trône, n'a-t-il pas péri tristement avec son fils, n'est-il pas l'objet d'accusations universelles, et ce qui est plus grave, n'est-il point maintenant livré aux châtiments éternels? Mais voyons enfin quel est le grief qui t'empêche de te réconcilier avec ton ennemi. Il t'a ravi de l'argent? Eh bien! si tu supportes noblement ce préjudice, tu recevras une récompense égale à celle que tu aurais méritée en déposant la même somme entre les mains des pauvres. Car celui qui donne aux pauvres, et celui qui ne poursuit ni de ses entreprises ni de ses imprécations son spoliateur, agissent également l'un et l'au-

tre en vue de Dieu. Le motif du sacrifice étant donc le même, il est clair que la couronne est la même pareillement. Mais il en a voulu à tes jours, il a essayé de te faire mourir? Eh bien! ton action te sera comptée pour un martyre, si tu mets au rang de tes bienfaiteurs cet assassin, cet ennemi mortel, et si tu ne cesses de prier pour lui, d'appeler sur sa tête la faveur divine.

4. Ne considérons donc pas que Dieu empêcha le meurtre de David : songez seulement que David ceignit une triple et quadruple couronne de martyre, grâce aux homicides projets de Saül. En effet, celui qui, en vue de Dieu, sauve son ennemi, un ennemi qui, une fois, deux fois et plus, a dirigé la lance contre sa tête, celui qui ensuite, maître de le tuer, lui a fait grâce, et cela, sachant bien que cet acte de clémence serait le signal de nouvelles tentatives, il est clair que cet homme s'est fait égorger mille fois, autant qu'il était en lui : or, égorgé mille fois à cause de Dieu, il a droit à bien des couronnes de martyre et, selon ces paroles de Paul: *Chaque jour je meurs en vue de Dieu.* (Rom. VIII, 26), il subit, lui aussi, en vue de Dieu, le même sort. Il pouvait faire mourir son assassin : mais, à cause de Dieu, il ne le voulut pas: il aima mieux être chaque jour en danger, que d'échapper à tant de morts en commettant un meurtre permis. Mais s'il ne faut pas se venger de celui qui s'en prend même à notre vie, s'il ne faut pas le haïr, à bien plus forte raison en est-il ainsi quand notre grief est différent et moindre.

Il semble à beaucoup de personnes que les injures d'un ennemi, que le tort qu'il fait à notre réputation sont choses plus intolérables que mille morts. Voyons donc encore à examiner ce point. On a dit du mal de toi, on t'a nommé adultère, débauché? si c'est la vérité, corrige-toi; si ce sont des calomnies, il faut t'en moquer; si tu te reconnais à ces paroles, deviens sage : si tu ne te reconnais pas, réponds par le mépris: ou plutôt ne te borne pas à te moquer, à mépriser, il faut te réjouir, et tressaillir de joie, selon la parole et le précepte du Seigneur : *Lorsque les hommes*, dit-il, *vous injurient, et disent faussement toute sorte de mal de vous, réjouissez-vous et soyez heureux, parce que votre récompense est grande dans les cieux* (Matth. V, 11 et 12); et encore : *Réjouissez-vous et tressaillez de joie, lorsque les hommes rejetteront à tort votre nom comme mauvais.* (Luc, VI, 22 et 23). Si au contraire il dit la vérité, et que tu supportes avec douceur ses paroles, et qu'au lieu de lui rendre injure pour injure, outrage pour outrage, tu gémisses amèrement, que tu condamnes tes fautes, la récompense que tu recueilleras ne sera pas moindre que la précédente: c'est ce que j'essayerai de vous montrer par le moyen des Ecritures, afin de vous faire comprendre qu'autant sont inutiles les amis flatteurs et complaisants, autant sont utiles les ennemis qui font des reproches, ces reproches fussent-ils fondés, pourvu que nous voulions user à propos de leurs accusations. En effet, il arrive souvent que les amis nous flattent pour nous être agréables; nos ennemis au contraire exposent nos péchés au grand jour. Tandis que l'amour-propre nous empêche de voir nos fautes, la haine de nos ennemis leur donne souvent la clairvoyance qui nous manque : souvent par leurs reproches ils nous mettent dans la nécessité de nous corriger, et ainsi leur inimitié devient pour nous un grand principe d'utilité, non-seulement parce que leurs avertissements nous font souvenir de nos péchés, mais encore parce qu'ils nous en déchargent. En effet, si ton ennemi te reproche un péché dont ta conscience te reconnaisse coupable, et qu'entendant cela, au lieu de l'injurier, tu gémisses amèrement et invoques le Seigneur, du même coup, te voilà déchargé complétement de ta faute. — Quoi de plus heureux! Quel moyen plus facile de se laver de ses péchés? Et pour que vous ne nous soupçonniez point de vous faire illusion par des paroles hasardées, j'invoquerai sur ce sujet le témoignage des divines Ecritures, qui ne vous laissera plus aucun doute. Il y avait un pharisien et un publicain, l'un plongé dans tous les vices, l'autre pratiquant une rigoureuse équité: car il avait fait l'abandon de ses biens, il ne cessait de jeûner, et il était pur de cupidité; l'autre avait passé toute sa vie dans les rapines et les violences. Tous deux montèrent pour prier dans le temple. Puis le pharisien debout, se mit à dire : *Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, injustes, ni comme ce publicain.* (Luc, XVIII, 11.) Mais le publicain qui se tenait plus loin ne releva pas cette injure, ne rendit pas outrage pour outrage, ne dit pas comme font tant d'autres : C'est toi qui oses parler de ma vie, reprendre mes actions? Est-ce que je ne vaux pas mieux que toi?

Veux-tu que je dise tes fautes, et que par là je te ferme à jamais l'accès de ce sacré portique? Il ne dit aucune de ces sottes paroles que nous prodiguons chaque jour dans nos invectives mutuelles; mais ayant gémi amèrement et frappé sa poitrine, il se contenta de dire : *Ayez pitié de moi qui suis un pécheur* (Ib. v, 13), et il s'en retourna justifié.

Voyez-vous quelle promptitude? Il accepte l'injure, et il se lave de l'injure; il reconnaît ses péchés, et il se décharge de ses péchés : l'accusation portée contre sa faute a pour résultat de l'effacer, et son ennemi, malgré lui, devient son bienfaiteur. Combien aurait-il fallu de mortifications à ce publicain, de jeûnes, de sommeils sur la dure, de veilles, de distributions aux indigents, pour pouvoir se décharger de ses péchés? Et voici que sans avoir rien fait de tout cela, au moyen d'une simple parole il se purifie de tous ses vices; les insultes, les affronts de celui qui avait cru l'outrager lui procurent une couronne de justice, sans sueurs, sans fatigues, sans dépense de temps. Voyez-vous que lorsqu'une personne dirige contre nous des imputations véridiques, dont notre conscience elle-même reconnaît la justesse, si au lieu d'outrager le médisant, nous pleurons amèrement, et que nous implorions Dieu pour nos péchés, nous pourrons par là nous décharger de toutes nos fautes? C'est ainsi du moins que le publicain, par exemple, fut justifié : attendu que loin de répondre par une insulte à l'insulte du pharisien, il avait gémi sur ses propres péchés, il s'en retourna mieux justifié que cet homme.

5. Voyez-vous de quel profit peut être pour nous l'insolence de nos ennemis, si nous savons nous y résigner avec sagesse? Or, s'ils nous sont utiles en tout cas, soit qu'ils mentent, soit qu'ils disent la vérité, de quoi nous plaignons-nous, qu'est-ce qui nous afflige? Si tu ne te nuis pas à toi-même, mon cher auditeur, ni ami, ni ennemi, ni le diable lui-même ne pourront te nuire. En effet si l'on nous rend service en nous outrageant, en nous proscrivant, en attentant même à notre vie, si par là les uns, ainsi que nous l'avons montré, nous tressent une couronne de martyre, tandis que les autres allégent le fardeau de nos péchés et font de nous des justes, comme il advint pour le publicain, pourquoi dès lors serions-nous exaspérés contre eux? Ainsi donc ne disons point : Un tel m'a provoqué, un tel m'a poussé à lui dire des paroles injurieuses : la faute en est toujours à nous-mêmes. — Si nous voulons être sages, le démon lui-même ne saurait nous pousser à la colère; c'est ce qui résulte et de bien d'autres choses et de l'histoire même qui nous occupe en ce moment, celle de David, sur laquelle il est bon d'appeler encore aujourd'hui vos regards, après avoir remémoré d'abord à votre charité, où nous en sommes resté l'autre jour. Où donc en sommes-nous resté? A l'apologie de David. Nous devons donc aujourd'hui rapporter les paroles de Saül, et voir ce qu'il répondit à la justification de David. Car ce n'est point seulement par les discours de David, c'est encore par les propos de Saül, que nous connaîtrons la vertu de David : en effet si nous remarquons quelque douceur et quelque aménité dans son langage nous en ferons honneur à celui qui sut changer cet homme, qui sut former et redresser son âme. Voyons donc ce que répond Saül? Après avoir entendu David lui dire : *Voici dans ma main le morceau de ton manteau*, et se défendre comme on sait : *C'est ta voix, s'écrie-t-il, mon fils David!* (I Rois, XXIV, 17.)

Quel changement opéré tout à coup! Celui qui jadis ne se résignait pas même à l'appeler par son simple nom, qui haïssait jusqu'à ce nom, voici qu'il l'introduit dans sa famille en l'appelant son fils! Quel plus heureux sort que celui de David, qui se fit un père de son assassin, qui changea ce loup en brebis, qui sut éteindre, à force de l'arroser, cette fournaise de colère; qui fit succéder le calme à la tempête et guérit toute l'inflammation de ce cœur! Les paroles de David, en pénétrant dans la pensée de cette bête féroce, avaient opéré tout le changement dont témoigne cette réponse. Saül ne dit pas, en effet : C'est toi qui parles, mon fils David! mais bien : *C'est ta voix, mon fils David!* car le seul son de cette voix suffisait désormais à l'attendrir. Et comme un père qui entend, après une longue absence, retentir la voix de son enfant, n'a pas besoin de le voir pour être en éveil : il lui suffit de l'entendre; de même Saül, après que les paroles de David, en pénétrant dans son cœur, en eurent chassé la haine, reconnut alors le saint, et, guéri de sa passion, sentit une autre passion l'envahir : la colère avait disparu, la joie, l'affection lui succédèrent. Et de même que, dans l'ombre de la nuit, il nous arrive de ne pas nous apercevoir de la présence d'un ami, tandis que, le

jour venu, du plus loin que nous le voyons, nous l'avons déjà reconnu : souvent la même chose arrive aussi pour la haine. Tant que nous sommes mal disposés mutuellement, nous entendons avec partialité la voix l'un de l'autre et nous nous voyons avec un esprit prévenu; mais, une fois que nous sommes guéris de notre colère, cette voix, naguère odieuse et ennemie, nous paraît douce et délicieuse; ce visage odieux et importun devient aimable et charmant à nos yeux.

6. Voyez l'orage : les nuages amassés ne permettent pas à la beauté du ciel de se montrer, et quand bien même nos yeux seraient mille fois plus perçants, nous ne saurions alors atteindre à la sérénité d'en-haut; mais, quand la chaleur du rayon réussit enfin à déchirer la nue et découvre le soleil, elle découvre en même temps la magnificence du ciel. La même chose arrive quand nous sommes en colère : d'abord, la haine étendue devant notre ouïe et notre vue, comme un épais nuage, nous fait paraître tout autres et les sons de la voix et les traits du visage; mais du moment où, par un effort de sagesse, nous avons guéri notre haine et déchiré le nuage de notre mauvaise humeur, alors notre regard, notre oreille jugent de tout avec impartialité. C'est ce qui advint alors à Saül. En effet, le nuage de la haine une fois déchiré, il reconnaît la voix de David et s'écrie : *C'est ta voix, mon fils David!* Qu'était-ce donc que cette voix? C'était celle qui avait abattu Goliath, qui avait arraché l'Etat de ses périls, qui avait rendu au calme et à la liberté tant d'hommes exposés à l'esclavage et à la mort; c'était celle qui avait apaisé la fureur de Saül, celle qui lui avait rendu tant de services éclatants.

En effet, c'est bien la voix de David qui triompha de Goliath : car avant la pierre, la force de la prière avait triomphé de ce barbare : David n'avait pas simplement lancé sa pierre, il avait commencé par dire : *Tu viens contre moi au nom de tes dieux : moi je marche contre toi au nom du Seigneur Sabaoth, que tu as insulté en ce jour* (I Rois, XVII, 45), et c'est seulement alors qu'il lâcha sa fronde. C'est cette voix qui dirigea la pierre, c'est elle qui jeta l'angoisse au cœur du barbare, c'est elle qui abattit l'audace de l'ennemi. Et pourquoi t'étonner que la voix d'un juste apaise la colère, et extermine l'ennemi, quand elle met en fuite jusqu'aux démons? Les apôtres ne faisaient que parler, et toutes les puissances contraires prenaient la fuite. La voix des saints dompta plus d'une fois les éléments et plus d'une fois changea leurs propriétés. Jésus fils de Navé n'eut qu'à dire *que le soleil et la lune s'arrêtent:* et ils s'arrêtèrent ; de même encore Moïse contint la mer, et la déchaîna ; de même les trois jeunes gens éteignirent l'ardeur du feu par des hymnes et par la voix. Voilà pourquoi Saül ému au seul son de cette voix, s'écrie : *C'est ta voix, mon fils David?* Et David, que dit-il? *Ton esclave, Roi, mon seigneur.* C'est une dispute et un combat, à qui fera le plus d'honneur à l'autre. Saül a traité David en parent, David l'appelle son maître. Voici ce qu'il veut dire : je ne cherche qu'une chose, ton salut, et puis, à faire des progrès dans la vertu. Tu m'as appelé ton fils, moi je suis content et satisfait, si tu me tiens pour ton esclave, à condition toutefois que tu abjures ta colère, à condition que tu ne conçoives sur mon compte aucun mauvais soupçon, et que tu ne me prennes point pour un traître et pour un ennemi. Il accomplissait ainsi ce précepte de l'Apôtre qui nous enjoint de nous honorer les uns les autres en nous prévenant et nous surpassant à l'envi; et de ne pas faire comme beaucoup de gens, moins bien dressés que des bêtes de somme, qui ne se résignent pas même à adresser les premiers la parole au prochain, croyant se faire injure et se ravaler, s'ils offraient à quelqu'un une simple salutation.

Quoi de plus ridicule qu'une telle démence? quoi de plus honteux que cet orgueil, et cette présomption? C'est quand tu attends la salutation du prochain que tu te ravales, mon ami, que tu te fais injure, que tu te déshonores. Car y a-t-il rien de pire que la démence? de plus ridicule que l'orgueil et la vanité? Si tu adresses le premier la parole, Dieu te louera, ce qui passe avant tout, et les hommes aussi t'approuveront; et pour le salut adressé au prochain, c'est toi seul qui seras récompensé : mais si tu as attendu pour lui rendre hommage qu'il eût pris les devants, tu n'as rien fait que d'ordinaire. C'est celui qui aura pris vis-à-vis de toi l'initiative des hommages, c'est celui-là qui seul sera récompensé, même de la courtoisie que tu lui auras témoignée. En conséquence, n'attendons pas que les hommages d'autrui préviennent les nôtres. Empressons-nous au-devant du prochain pour l'honorer, donnons-lui toujours l'exemple des salutations, et ne

croyons pas que ce soit un mince et vulgaire mérite, que de se montrer affable et courtois. La négligence en ce point a brisé bien des amitiés, a engendré bien des haines : au contraire, l'empressement à remplir ce devoir a mis fin à de longues guerres, et resserré nombre d'amitiés. Ne néglige donc pas, mon cher frère, de remplir avec zèle cette obligation : bien au contraire, s'il est possible, prévenons tous ceux que nous rencontrons, quels qu'ils soient, tant en paroles qu'en hommages de tout genre. Que si l'on te rend les devants, réponds par un surcroît d'hommages. En effet, c'est le conseil que nous donne Paul en disant: *Croyez les autres au-dessus de vous-mêmes.* (Philipp. II, 3.) Ainsi agit David : il prévint Saül, et à son hommage il répondit par un hommage plus grand : *Ton esclave, Roi, mon seigneur.* Et voyez quel bénéfice il retira de sa conduite. Lorsqu'il l'eut entendu parler ainsi, Saül ne fut plus maître désormais d'entendre cette voix sans pleurer : il gémit amèrement, montrant par ses larmes, et la guérison de son âme et la sagesse que David lui avait inspirée.

7. Quel plus heureux sort que celui de ce prophète, qui dans l'espace d'un instant transforma à ce point son ennemi, qui, ayant devant lui une âme altérée de sang et de carnage, la jeta aussitôt dans les gémissements et les lamentations ? Je n'admire pas tant Moïse, pour avoir fait jaillir des fontaines d'une roche escarpée, que je n'admire David pour avoir arraché des larmes à des yeux secs ainsi que la pierre. Moïse vainquit la nature, mais David triompha de la volonté ; Moïse frappa la pierre de sa baguette, David toucha avec sa parole le cœur de son ennemi, non pour lui faire mal, mais pour le purifier et pour l'adoucir : ce qu'il fit en effet, rendant ainsi à Saül un service plus signalé que le précédent. — Sans doute on ne peut trop le louer et l'admirer de n'avoir point percé Saül de son glaive, de n'avoir point coupé cette tête ennemie ; mais il faudrait encore bien plus de couronnes pour le récompenser d'avoir transformé cette volonté même, de l'avoir améliorée, et d'avoir communiqué à cet homme sa propre vertu. — Ce dernier bienfait est supérieur à l'autre. En effet, ce n'est pas la même chose de faire don de la vie, ou d'inspirer la sagesse ; ce n'est pas la même chose de dérober quelqu'un à un courroux homicide, de le sauver du fer, ou de le guérir de la démence qui peut le porter à de pareils excès. — En empêchant ses gardes de tuer le roi, Saül lui avait rendu service quant à l'existence présente ; mais en chassant le crime de son âme par la douceur de ses propres paroles, c'est la vie future, ce sont des biens immortels qu'il lui procura, autant qu'il était en lui. — Par conséquent, lorsque vous le louerez de sa propre humanité, admirez-le encore davantage à cause de la conversion de Saül. Car la victoire qu'on remporte sur ses passions est encore bien loin du triomphe qu'on obtient sur la folie des autres, en apaisant l'irritation de leur cœur, en opérant un pareil calme après une pareille tempête, en remplissant de larmes brûlantes des yeux où brillait une ardeur homicide. Voilà ce qui doit exciter toute notre surprise, toute notre admiration. Si Saül avait été un homme vertueux et modéré, ce n'eût pas été un bien grand succès pour David que de lui inspirer sa propre vertu. Mais, quand il avait devant lui un homme farouche, plongé dans une extrême perversité, et animé de la passion du meurtre, l'amener, dans un si court espace de temps, à se guérir de toute cette férocité, n'est-ce pas éclipser tous les maîtres qui se sont jamais fait un nom dans l'enseignement de la philosophie?

Et vous aussi, par conséquent, si votre ennemi vient à tomber en votre pouvoir, ne songez pas aux moyens de vous venger de lui, et de le renvoyer tout abreuvé d'insultes ; songez aux moyens de le guérir, de le ramener à la vertu ; et ne cessez pas de recourir à tous les expédients, à toutes les paroles, jusqu'à ce que votre douceur ait triomphé de son âpreté. En effet, rien n'est plus puissant que l'humanité. — Et c'est en ce sens qu'on a pu dire : *De douces paroles briseront des os.* (Prov. XXV, 15.) Et cependant, quoi de plus dur qu'un os? Néanmoins, quelle qu'en soit la dureté, la raideur, celui qui saura le manier sans brusquerie en triomphera sans peine. Ailleurs encore : *Une réponse soumise détourne la colère.* (Prov. XV, 1.) D'où il résulte que l'irritation de ton ennemi ou sa réconciliation dépend moins de lui-même que de toi. — En effet, c'est à nous, et non à ceux qui sont en colère, qu'il appartient d'éteindre leur courroux, au lieu de l'attiser. — Et c'est encore ce qu'a fait voir par un simple exemple l'auteur des maximes citées plus haut. Si, dit-il, en soufflant sur une étincelle, tu en fais jaillir la flamme, tandis qu'en crachant tu l'éteins, et si tu es maître de produire ces deux

effets, ou pour citer le texte même, si *ces deux choses sortent de ta bouche* (Eccli. XXVII, 14), il en est de même de la haine du prochain ; si tu lui fais sentir le souffle d'un fol orgueil, tu ravives le feu, tu allumes les charbons ; si au contraire, tu as recours à des paroles douces et circonspectes, avant que l'incendie se soit déclaré, voilà toute sa colère éteinte. Ne va donc pas dire : J'ai souffert tel et tel traitement, j'ai reçu telle ou telle injure ; tout cela dépend de toi seul. — Comme l'étincelle que tu es libre d'éteindre ou d'allumer, ainsi tu peux à ton gré, soit apaiser soit aviver cette colère. Lorsque tu vois ton ennemi, ou encore, que ton esprit se représente les choses désagréables qu'il t'a fait entendre ou subir, oublie tout cela : et si tu t'en souviens, impute au diable cette pensée. Recueille, au contraire, tout ce qu'il a pu te dire de bon, tout le bien qu'il a pu te faire. Et si tu conserves précieusement ce souvenir, tu auras bientôt désarmé la haine. Veux-tu faire des reproches à ton ennemi, avoir avec lui un entretien? Commence par bannir la passion, par éteindre ton courroux, et alors seulement demande-lui compte, et tâche de le confondre : de cette manière, il te sera facile d'avoir l'avantage. Car, dans la colère, il nous est impossible de rien dire, de rien faire qui soit raisonnable : mais, dès que nous serons affranchis de cette passion, aucune parole dure ne sortira plus, ni de notre bouche, ni de celle des autres. — En effet, ce n'est point tant la nature des propos qui cause généralement notre irritation, que la prévention suggérée par la haine. Souvent il nous arrive d'entendre les mêmes injures proférées soit par des amis, en forme de badinage, soit par des bouffons, soit par de petits enfants, sans qu'elles nous causent aucune impression pénible, aucune irritation, ou fassent autre chose que nous porter à rire et nous égayer ; c'est que nous les avons entendues sans parti pris, et sans aucune prévention inspirée par la colère. Par conséquent, lorsqu'il s'agira de tes ennemis, il te suffira d'éteindre ton courroux, de bannir ta haine, pour qu'aucune de leurs paroles ne puisse te chagriner.

8. Que dis-je, de leurs paroles? Je devrais ajouter, ni de leurs actes, comme le prouve l'exemple de notre bienheureux : Voyant son ennemi armé pour sa perte, et ne négligeant rien pour la consommer, non-seulement il n'en conçut point d'animosité, mais il ne fit que lui témoigner plus de compassion : plus Saül s'acharnait dans ses tentatives homicides, plus David versait de larmes sur lui. C'est qu'il savait, oui, il savait à merveille, que ce n'est pas la victime, mais le persécuteur qui mérite des larmes et des gémissements à cause du mal qu'il se fait à lui-même.

Voilà pourquoi il se justifie longuement auprès de Saül, et ne s'arrête point avant de l'avoir amené lui-même à se défendre non sans pleurer et sans gémir. Saül, en effet, commença par sangloter, par pousser des exclamations de douleur, et des gémissements déchirants ; après quoi, écoutez comment il parle : *Tu es plus juste que moi, parce que tu m'as rendu du bien, et que moi, je ne t'ai rendu que du mal.* (I Rois, XXIV, 18.) Voyez-vous comment il condamne sa propre perversité, comment il exalte la vertu du juste, comment il plaide pour lui sans y être nullement contraint. Imitez cet exemple. Quand votre ennemi est devant vous, au lieu de l'accuser, défendez-le, si vous voulez qu'il s'accuse lui-même. En effet, si c'est nous qui l'accusons, il se fâche ; si au contraire nous prenons sa défense, il aura égard à notre modération, et deviendra dès lors son propre accusateur. Et par là, tout à la fois, il est démontré coupable sans qu'aucun doute subsiste, et il est guéri entièrement de sa méchanceté. C'est ce qui arriva dans cette occasion ; c'est le coupable qui soutient l'accusation avec énergie, tandis que la victime garde le silence. Car Saül ne se borne pas à dire : *Tu m'as fait du bien*, il dit : *Tu m'as rendu du bien ;* en d'autres termes : A mes desseins meurtriers, à mes tentatives homicides, à tant de persécutions, tu as répondu par de grands bienfaits. Et moi, malgré tout cela, je ne suis pas devenu meilleur ; même après ces bienfaits, je me suis obstiné dans ma méchanceté ; toi, même alors, tu n'as pas changé, tu es resté fidèle à ton caractère, tu as persévéré dans ta générosité envers moi, ton assassin.

Combien de couronnes David ne mériterait-il pas pour chacune de ces paroles? En effet, si c'est la bouche de Saül qui les prononça, c'est la sagesse, c'est l'habileté de David qui les lui inspira. *Et tu m'as révélé aujourd'hui*, continue Saül, *le bien que tu m'as fait, lorsque le Seigneur m'a livré aujourd'hui entre tes mains, et que tu ne m'as pas tué.* Voici encore une nouvelle vertu qu'il attribue à David par ce témoignage : le bienfaiteur n'a pas gardé le

silence, il n'a pas dédaigné de venir révéler son bienfait, non par ostentation, mais pour montrer et prouver par ses actes, qu'il était au nombre des fidèles dévoués au roi, et non pas au nombre des traîtres et des malfaiteurs. En effet, c'est quand il y a un grand profit à espérer, qu'il est permis de parler de ses bienfaits. Celui qui en fait mention et les proclame, sans avoir de raison pour cela, ne vaut pas mieux que celui qui les reproche; mais celui qui agit ainsi pour convaincre un ennemi partial et prévenu, celui-là fait un acte de bonne volonté et de bienfaisance. C'est ce que fit David ; non qu'il fût jaloux du suffrage de Saül, mais parce qu'il voulait arracher le ressentiment enraciné dans le cœur de ce roi. Et c'est pourquoi Saül le remercie à la fois et de lui avoir rendu un service, et de le lui avoir révélé.

Ensuite cherchant un moyen de témoigner sa reconnaissance et n'en trouvant point qui fût à la hauteur des services reçus, il transfère sa dette au nom de Dieu même, en disant : *Si quelqu'un trouve son ennemi dans la tribulation, et qu'il le remette dans la bonne voie, que Dieu récompense ce bienfait ; c'est ce que tu as fait aujourd'hui.* (I Rois, XXIV, 20.) En effet, comment Saül aurait-il pu reconnaître dignement les bienfaits de David, quand bien même il lui aurait donné la royauté et toutes les villes de ses Etats ?

Ce ne sont point seulement des villes, ce n'est pas la royauté, c'est la vie même qu'il devait à David, et Saül n'avait pas une autre vie à lui donner en échange. Voilà pourquoi il le renvoie à Dieu, et le gratifie des récompenses d'en-haut, tout à la fois le remerciant par là et enseignant à tous les hommes qu'il nous est permis d'espérer de Dieu de plus grandes rémunérations, alors qu'en échange de mille services rendus à nos ennemis, nous n'obtenons en retour que des traitements contraires. Puis il ajoute : *Voici que je comprends que tu régneras et que la royauté d'Israël sera dans ta main. Et maintenant jure-moi par le Seigneur que tu n'extermineras point ma race après moi, et que tu n'effaceras point mon nom de la maison de mon père.* (Ib. V, 21, 22.) Et qu'est-ce qui te fait deviner cela, dis-moi ? Dans ta main sont les armées, dans ta main les trésors, les armes, les villes, les chevaux, les soldats, tout ce qui compose un appareil royal : David au contraire est seul et sans appui, sans patrie, sans foyer, sans maison. Qu'est-ce qui te fait parler ainsi, dis-moi ? C'est simplement sa manière d'agir. En effet un homme sans défense, sans armes, sans appui, n'aurait pas triomphé de moi qui suis armé et entouré d'une si grande puissance, s'il n'avait pas eu Dieu à ses côtés ; et celui qui a Dieu à ses côtés n'a pas d'égal en puissance. Voyez-vous quelle est maintenant la sagesse de Saül, de ce persécuteur ? Voyez-vous comment il n'y a pas de méchanceté dont on ne puisse se guérir et se corriger, pour revenir au bien ?

9. Il ne faut donc point désespérer de notre salut. Quand bien même nous serions plongés au fond des abîmes du vice, il nous est possible de revenir à nous, de nous amender, et de nous débarrasser de toutes nos iniquités.

Après cela, que dit Saül : *Jure-moi par le Seigneur, que tu n'extermineras point ma race après moi et que tu n'effaceras point mon nom de la maison de mon père.* Un roi adresse une requête à un simple particulier ; un homme dont le front est ceint du diadème, prend en main un rameau de suppliant, afin de fléchir un fugitif en faveur de ses propres enfants. Encore un signe de la vertu de David, que son ennemi ait osé lui faire une pareille demande. Quant au serment qu'il réclame, ce n'est point qu'il se défie des sentiments de David, c'est qu'il se rappelle tous les maux qu'il lui a causés. *Jure-moi que tu n'extermineras point ma race après moi.* Il confie à son ennemi la tutelle de ses enfants, il lui remet entre les mains ses propres rejetons; on croirait, à l'entendre, qu'il prend par la main tuteur et pupilles, avec Dieu pour médiateur. Mais David ? Es-tce qu'il n'accueille point cette demande, au moins avec un peu d'ironie ? Nullement : sans hésiter, il y fait droit, et accorde la faveur demandée : et, après la mort de Saül, non content d'épargner sa race, il fit plus qu'il n'avait promis. Saül laissait un fils boiteux, infirme d'une jambe ; il le fit entrer dans sa maison, asseoir à sa table, et le combla d'honneurs ; et loin d'en rougir, loin de s'en cacher, loin de croire la table royale déshonorée par l'infirmité de cet enfant, il s'en faisait bien plutôt honneur et gloire. En effet chacun de ses convives quittait sa table muni d'une grande leçon de sagesse. En voyant le rejeton de Saül, cet acharné persécuteur de David, en si grand honneur auprès de ce dernier, il n'y en avait point, fût-il plus inhumain que le plus féroce des animaux, qui ne se hâtât, honteux et confus,

de se réconcilier avec tous ses ennemis. C'eût été déjà beaucoup que de pourvoir d'une manière quelconque à la subsistance de cet enfant, que de ne le laisser manquer de rien; mais l'avoir admis à sa propre table, c'est le comble de la vertu. Vous n'ignorez pas sans doute combien il est malaisé d'aimer les fils de ses ennemis. Que dis-je ? de les aimer ? Je devrais dire de ne point les haïr, de ne point les persécuter. Combien de gens, après la mort de leurs ennemis, ont déversé leur ressentiment sur les enfants que ceux-ci avaient laissés ! Bien loin de faire comme eux, le généreux David, après avoir protégé les jours de son ennemi, tandis qu'il était en vie, reporta, quand il eut cessé d'exister, sa sollicitude sur les enfants qu'il avait laissés.

Quoi de plus auguste qu'une pareille table, entourée des enfants d'un ennemi, d'un meurtrier ? quoi de plus spirituel qu'un tel banquet, où abondaient tant de bénédictions ? C'était le festin d'un ange plutôt que celui d'un homme. En effet accueillir, fêter les enfants d'un homme qui avait tant de fois attenté à ses jours, et qui, là-dessus, avait perdu la vie, c'en est assez pour lui assurer une place dans le chœur céleste. Suis cet exemple, mon cher auditeur, et durant la vie de tes ennemis, comme après leur mort, aie soin de leurs enfants: pendant leur vie, afin de regagner par ce moyen l'affection des pères : après leur mort, afin d'attirer sur toi une abondance de faveurs divines, d'avoir mille couronnes à poser sur ton front, d'obtenir de tous mille bénédictions; non-seulement de tes obligés, mais encore des témoins de ta bienfaisance. Au jour du jugement ce sera ton recours, les ennemis que tu auras comblés de bienfaits seront alors pour toi de puissants défenseurs ; par là tu te feras pardonner bien des fautes, et tu pourras réclamer ta récompense, et quand bien même tes péchés seraient innombrables, tu n'auras qu'à te couvrir de cette prière : *Pardonnez à vos ennemis, et votre Père vous pardonnera vos fautes* (Matth. VI, 14), pour obtenir en toute sécurité rémission de toutes tes fautes en même temps que tu vivras ici-bas au sein de l'espérance, et que tu rencontreras partout la bienveillance autour de toi. En effet, ceux qui verront comment tu aimes tes ennemis et leurs enfants, ne voudraient-ils pas aussitôt devenir tes amis dévoués, et tout faire, tout souffrir pour toi ? Mais lorsque tu jouiras d'une si grande part dans la faveur divine, lorsque, de tous côtés, on te souhaitera tous les biens, quelle peine éprouveras-tu désormais, quelle vie sera plus fortunée que la tienne ? Cela n'est point fait seulement pour exciter en ce lieu une admiration passagère : en sortant d'ici, gardons-en le souvenir, mettons-nous en quête partout de tous nos ennemis, réconcilions-les avec nous, faisons-nous-en des amis sincères. Que s'il faut nous justifier, solliciter leur indulgence, ne reculons pas, quand bien même nous serions les offensés. Par là, nous rendrons notre récompense plus belle, notre confiance plus grande ; par là, nous gagnerons certainement le royaume des cieux, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur, au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATUM.

Page 559, col. 2, ligne 17 et suiv.

Au lieu de :

Mais voyons la vraie cause de cette haine ; vous vous convaincrez par là que la victoire même de David ne fut pas ce qui lui attira le plus de haine et que les choses qui l'exposèrent ensuite aux soupçons et aux complots devaient au contraire lui valoir des honneurs.

Lisez :

« Mais voyons la vraie cause de cette haine, « vous verrez que David méritait, et ceci n'est « pas au-dessous de sa victoire, d'être honoré « pour ce qui le faisait soupçonner et persé- « cuter. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

HOMÉLIE

Sur la parabole du *Débiteur des dix mille talents.* — Inhumanité de ce débiteur qui, ayant obtenu de son créancier la remise totale de sa dette, exigea impitoyablement de son compagnon le payement d'une dette de cent deniers. Le ressentiment des injures est pire que tout péché. (Matth. XIII, 23 et suiv.) 1

HOMÉLIE

Sur ce texte de saint Matthieu : *Mon père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, toutefois non ma volonté mais la vôtre.* (XXVI, 39.)
Contre les Marcionites et les Manichéens; qu'il ne faut pas s'exposer au danger, mais préférer la bonté de Dieu à tout le reste. 12

HOMÉLIE

Sur la nécessité de régler sa vie selon Dieu. — Sur le texte : *La porte est étroite.* — Explication de l'oraison dominicale. 19

HOMÉLIE

Sur le paralytique descendu par le toit. — Qu'il est différent de celui dont parle saint Jean, et de l'égalité du Père et du Fils. 25

HOMÉLIES SUR L'INSCRIPTION DES ACTES.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

A ceux qui ont déserté l'assemblée sainte; — qu'il ne faut pas passer légèrement sur les titres des saintes Ecritures; — sur l'inscription de l'autel; — aux nouveaux baptisés. 37

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Prononcée dans la vieille église où il n'y avait pas eu de réunion depuis longtemps; que la vie vertueuse vaut mieux que les miracles et les prodiges; — sur la différence qu'il y a entre la bonne vie et les miracles.

TROISIÈME HOMÉLIE.

Qu'il est utile de lire la sainte Ecriture; — qu'elle délivre de la servitude et rend invincible à toutes les tribulations celui qui la lit attentivement; — que le titre d'apôtre résume en lui plusieurs titres de gloire; que les apôtres sont plus grands que les rois; — aux nouveaux baptisés. 51

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Qu'il n'est pas sans péril de taire ce que l'on entend à l'église. — Pourquoi les Actes des apôtres se lisent à la Pentecôte. — Pourquoi le Christ ne s'est-il pas montré à tous les hommes après sa résurrection. — Que les miracles opérés par les apôtres donnèrent une démonstration plus claire de sa résurrection que n'aurait fait sa vue elle-même. 58

HOMÉLIES SUR LES CHANGEMENTS DE NOMS.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Prononcée après la lecture du texte : *Saul respirant la menace et le meurtre*, conformément aux désirs des auditeurs qui s'attendaient à une instruction, sur le commencement du IXe chapitre des Actes. — La vocation de saint Paul était une preuve de la résurrection. 69

DEUXIÈME HOMÉLIE.

A ceux qui blâmaient la longueur de nos instructions, et à ceux qui n'aimaient pas qu'elles fussent courtes; sur les noms de Saul et de Paul; — pour le nom d'Adam donné au premier homme ; — aux nouveaux baptisés. 76

TROISIÈME HOMÉLIE.

A ceux qui critiquaient la longueur de ses exordes; — qu'il est utile de supporter patiemment les réprimandes. — Pourquoi le nom de saint Paul ne fut pas changé tout de suite après sa conversion. — Que ce changement ne se fit pas de nécessité, mais en conséquence d'une libre volonté; — et sur ce mot : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* (Act. IX, 14.) 82

QUATRIÈME HOMÉLIE.

Réprimande aux absents; exhortation à ceux qui sont présents de s'occuper de leurs frères, sur le commencement de l'épître aux Corinthiens : *Appelé Paul*, et sur l'humilité. 92

HOMÉLIE

Sur les afflictions. 101

HOMÉLIE

Sur cette parole de l'Apôtre : *Nous savons que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu ;* et aussi sur la patience et l'avantage des tribulations. 109

HOMÉLIE

Contre ceux qui n'étaient point venus à la réunion. — Sur cette parole de l'Apôtre : *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger.* (Rom. XII, 20.) — *Et sur la rancune.* 115

HOMÉLIES SUR PRISCILLE ET AQUILA.

PREMIÈRE HOMÉLIE. 127

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur le devoir de ne point mal parler des prêtres de Dieu. 134

HOMÉLIE SUR L'AUMONE

Improvisée par l'orateur pendant la saison rigoureuse, un jour qu'ayant traversé la place publique pour venir à l'église, il avait vu une multitude de pauvres et d'infirmes étendus par terre dans le plus pitoyable état. 145

HOMÉLIE

Sur la félicité de la vie future, et sur le néant de la vie présente. 154

HOMÉLIE

Sur le prophète Elie, sur la veuve et sur l'aumône. 159

HOMÉLIE 167

Sur ce texte : Je lui ai résisté en face.

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ces paroles de saint Paul : *A cause de la fornication que chacun ait sa femme.* 179

DEUXIÈME HOMÉLIE.

La femme est liée à la loi, aussi longtemps que vit son mari ; que si son mari s'endort, elle est libre de se marier à qui elle voudra, mais seulement dans le Seigneur. Cependant elle sera plus heureuse si elle demeure comme elle est. (I Cor. VII, 39, 40.) Et de l'acte de répudiation. 187

TROISIÈME HOMÉLIE.

Sur le choix d'une épouse. 193

HOMÉLIE

Sur cette parole de l'Apôtre : *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, que nos pères furent tous sous la nuée, et qu'ils traversèrent tous la mer.* (I Cor. I, 1.) 207

HOMÉLIE

Sur ce texte : *Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous.* (Rom. XII, 20.) 216

HOMÉLIES

Sur ce texte : Parce que nous avons un même esprit de foi.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur ces paroles de l'Apôtre : *Parce que nous avons un même esprit de foi, selon ce qui est écrit* (II Cor. IV, 13) ; et sur ces mots : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé* (Ps. CXVII, 10) ; et sur l'aumône. 223

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Contre les Manichéens et tous ceux qui calomnient l'Ancien Testament, et le séparent du Nouveau, et sur l'aumône. 230

TROISIÈME HOMÉLIE.

Dieu a tenu envers les justes de l'ancienne loi la même conduite qu'envers tous les fidèles de la loi nouvelle. De l'aumône. 237

HOMÉLIE

Contre ceux qui abusent de cette parole de l'Apôtre : *Par occasion ou par vérité le Christ est annoncé.* (Philip. I, 18.) Et sur l'humilité. 245

HOMÉLIE SUR LES VEUVES.

Sur ce texte : *Que celle qui sera choisie pour être mise au rang des veuves, n'ait pas moins de soixante ans.* (I Tim. V, 9.) De l'éducation des enfants et de l'aumône. 253

HOMÉLIE

Sur ce sujet : *Qu'il ne faut pas divulguer les défauts de ses frères, ni prier pour qu'il arrive du mal à ses ennemis.* 267

HOMÉLIE

Sur ce sujet : *Qu'il ne faut pas désespérer de soi-même ni prier contre ses ennemis*, ni se décourager quand la prière n'est pas exaucée, et que les maris doivent vivre en paix avec leurs femmes. 275

HOMÉLIES SUR LA DISGRACE D'EUTROPE.

PREMIÈRE HOMÉLIE. 281

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Prononcée après qu'Eutrope, pris hors de l'église, eut été livré au supplice. — Des saintes Ecritures, et sur ce texte : *Adstitit regina a dextris tuis.* 286

HOMÉLIE

Lorsque Saturnin et Aurélien furent envoyés en exil. 301

HOMÉLIE

Après le retour de saint Chrysostome de son voyage d'Asie. 307

HOMÉLIE

Sur la réconciliation et la réception de Sévérien. 311

DISCOURS DE SÉVÉRIEN SUR LA PAIX.

Après qu'il eut été accueilli par le bienheureux Jean, évêque de Constantinople. 313

HOMÉLIES AVANT QUE SAINT JEAN CHRYSOSTOME PARTIT EN EXIL.

PREMIÈRE HOMÉLIE. 315

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Saint Jean Chrysostome au moment de partir pour l'exil. 318

HOMÉLIES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME APRÈS SON RETOUR DE L'EXIL.

PREMIÈRE HOMÉLIE. 321

DEUXIÈME HOMÉLIE. 323

HOMÉLIE

Sur le renvoi de la Chananéenne. 327

DISCOURS.

A qui ne se nuit pas à lui-même, nul ne peut nuire. 337

DISCOURS.

Contre ceux qui se scandalisent. 353

LETTRES.

A Innocent, évêque de Rome. 393

A son bien-aimé frère Jean, Innocent, évêque. 394

L'évêque Innocent aux prêtres et aux diacres, à tout le clergé et au peuple de l'Eglise de Constantinople, ses frères bien-aimés, soumis à l'évêque Jean. 394

L'empereur Honorius, à l'empereur d'Orient Arcadius. 395

Aux évêques, aux prêtres et aux diacres jetés en prison à cause de leur piété. 397

LETTRES A OLYMPIADE.

LETTRE PREMIÈRE — 1. Il ne faut craindre que le péché. — 2. L'adversité nous vaut de grandes récompenses, et c'est pourquoi Dieu permet qu'elle nous afflige. Les trois enfants dans la fournaise. — 3-4. De tout temps le Seigneur a permis qu'il y eût des scandales et des persécutions, afin de mieux manifester sa puissance et sa sagesse. — 5. Conclusion : Olympiade doit bannir de son âme cette tristesse que lui causent les désordres actuels. 399

— II. — 1. Il est dangereux de se laisser abattre par le chagrin. — 2. Exemple : Saint Paul, après avoir excommunié le Corinthien incestueux, le réconcilie ensuite avec l'Eglise, pour l'empêcher de tomber dans le désespoir. — 3. C'est la pensée des peines de l'enfer, ou plutôt du bonheur céleste qui doit occuper l'âme d'Olympiade. — 4. Que de consolations elle puisera dans le souvenir de ses actions vertueuses, et dans l'espoir des récompenses éternelles! — 5-6. Bel éloge de la sobriété, de la patience, de la modestie et des autres vertus d'Olympiade. — 7. Eloge de la virginité. — 8-10. Digression sur Job et ses malheurs. Retour au sujet. — 11-13. Il console Olympiade qui s'affligeait de son absence. 404

— III. — La tristesse est le plus affreux de tous les maux. — C'est un mal plus terrible que la mort même. — Saint Chrysostome le fait voir dans plusieurs exemples. — Les souffrances sont plus méritoires que les bonnes œuvres. — Eloquentes réflexions sur les souffrances de Job, de saint Paul et de Joseph. 414

— IV. — Saint Jean Chrysostome apprend à Olympiade que malgré la rigueur de l'hiver, il se

porte bien. — Il l'engage à ne rien négliger pour se guérir. — Avantages des souffrances causées par la maladie. — Exemples de Job, de Lazare, de Timothée. — Il l'exhorte à bannir de son âme la tristesse qui l'accable. 426

— V. — Saint Chrysostome félicite Olympiade de sa patience. — Il l'exhorte à ne point perdre courage. — Le juste est puissant et heureux, même au sein des persécutions. — Le méchant est faible et malheureux, même au temps de ses succès. — Abel et Caïn en sont la preuve. 430

— VI. — Magnifique éloge du courage d'Olympiade. — Il s'accroît avec les persécutions. — La pensée de tant de mérites doit l'inonder de joie et de bonheur. 432

— VII. Le méchant ne peut échapper au jugement de sa conscience. Exemple de Juda, frère de Joseph; exemple de Judas l'Iscariote. — La vertu mérite un bonheur éternel; et dès ici-bas elle est récompensée. — Voilà ce qui doit consoler Olympiade au milieu des persécutions qu'elle endure. 434

VIII. — Saint Chrysostome propose à Olympiade plusieurs motifs de consolation. — Partout on compatit à leurs souffrances. — Qu'elle songe aux récompenses de l'autre vie. — Les méchants seuls sont à plaindre. 437

— IX. — Il faut souffrir avec patience. 438

— X. — Saint Chrysostome reproche à Olympiade de ne pas lui écrire assez souvent. 438

— XI. — Calme de saint Chrysostome au milieu de ses souffrances. — Il demande à Olympias de lui écrire plus souvent. 439

— XII. — Saint Chrysostome est arrivé à Césarée. Il a recouvré la santé, et se loue des soins empressés qu'on lui prodigue. 439

— XIII. — Saint Chrysostome raconte à Olympiade tout ce qu'il a souffert avant d'arriver à Cucuse. — Il parle ensuite des sympathies qu'il rencontre dans ce pays, et des soins dont il est sans cesse l'objet. 440

— XIV. — Il lui raconte ce qui lui est arrivé à Césarée. 441

— XV. Il exhorte Olympiade à ne point s'effrayer des persécutions et lui apprend qu'il n'est pas encore parfaitement guéri. 445

— XVI. — Dieu ménage aux hommes pieux des joies et des souffrances. 446

— XVII. — Saint Chrysostome félicite Olympiade de son courage et de sa résignation. 447

LETTRES DIVERSES.

Lettre XVIII. — A Cartérie. 449

— XIX. — A Marcien et à Marcellin. 449

— XX. — A Agapet. 449

— XXI. — A Alphius. 450

— XXII. — Aux prêtres d'Antioche Castus, Valérius, Diophante et Cyriaque. 450

— XXIII. — Au prêtre Romain. 451

— XXIV. — A Hésychius. 451

— XXV. — A l'évêque Elpidius. 451

— XXVI. — A l'évêque Magnus. 451

— XXVII. — A l'évêque Domnus. 452

— XXVIII. — Au prêtre Basile. 452

— XXIX. — A Chalcidie et à Asyncritie. 452

— XXX. — A l'évêque Heortius. 453

— XXXI. — A Marcellin. 453

— XXXII. — A Eulalie. 453

— XXXIII. — A Adolie. 454

— XXXIV. — A Cartérie. 454

— XXXV. — A Alphius. 454

— XXXVI. — A Maron, prêtre et moine. 455

— XXXVII. — A l'évêque Tranquillinus. 455

— XXXVIII. — Au médecin Hymnétius. 455

Lettre XXXIX. — A Chalcidie. 455

— XL. — A Asyncritie 456

— XLI. — A Valentin. 456

— XLII. — A Candidien. 456

— XLIII. — A Bassiana. 457

— XLIV. — Au diacre Théodose. 457

— XLV. — Au prêtre Symmaque. 457

— XLVI. — A Ruffin. 457

— XLVII. — A Namæa. 458

— XLVIII. — A Arabius. 458

— XLIX. — A Alphius. 458

— L. — A Diogène. 458

— LI. — Au même. 459

— LII. — A Adolie. 459

— LIII. — Au prêtre Nicolas. 460

— LIV. — Au prêtre Géronce. 460

— LV. — Aux prêtres Siméon et Maris, et aux moines d'Apamée. 461

— LVI. — Aux moines Romulus et Byzus. 461

— LVII. — A Adolie. 462

LETTRE LVIII. — Au duc Théodose. 462
— LIX. — Au diacre Théodote. 462
— LX. — A Chalcidie et à Asyncritie. 462
— LXI. — A l'ex-consulaire Théodote. 463
— LXII. — Aux prêtres d'Antioche, Castus, Diophante, Valérius et Cyriaque. 463
— LXIII. — A Tranquillinus. 463
— LXIV. — A l'évêque Cyriaque. 464
— LXV. — A Marcien et à Marcellin. 464
— LXVI. — Aux prêtres d'Antioche, Castus, Valérius, Diophante et Cyriaque. 464
— LXVII. — Au diacre Théodote. 465
— LXVIII. — Au même. 465
— LXIX. — Au prêtre Nicolas. 465
— LXX. — Aux prêtres moines Aphthonius, Théodote, Chéréas. 466
— LXXI. — A Malchus. 466
— LXXII. — A Alphius. 467
— LXXIII. — A Agapet. 467
— LXXIV. — A Hésychius. 467
— LXXV. — A Armatius. 467
— LXXVI. — A Chalcidie. 468
— LXXVII. — A Asyncritie. 468
— LXXVIII. — Au prêtre Romain. 468
— LXXIX. — A Gémellus. 469
— LXXX. — A Firmin. 469
— LXXXI. — Au premier médecin Hymnétius. 469
— LXXXII. — A Cythérius. 470
— LXXXIII. — A Léontius. 470
— LXXXIV. — A Faustin. 470
— LXXXV. — A Lucius, évêque. 471
— LXXXVI. — A Marès, évêque. 471
— LXXXVII. — A Eulogius, évêque. 471
— LXXXVIII. — A Jean, évêque de Jérusalem. 472
— LXXXIX. — A Théodosius, évêque de Scythopolis. 472
— XC. — A Moïse, évêque. 473
— XCI. — Au prêtre Romain. 473
— XCII. — A Moïse, prêtre. 473
— XCIII. — A Aphthonius, Théodote, Chéréas, prêtres et moines, et à toute leur communauté. 473
— XCIV. — A Pentadie, diaconesse. 474
— XCV. — A Pæanius. 475
— XCVI. — A Amprucla, diaconesse, et à celles qui vivent avec elle. 476
— XCVII. — A Hypatius, prêtre. 476
LETTRE XCVIII. — A Chalcidie. 476
— XCIX. — A Asyncritie. 477
— C. — A Marcien et à Marcellin. 477
— CI. — A Sévère, prêtre. 477
— CII. — A Théodote, lecteur. 478
— CIII. — A Amprucla, diaconesse, et à celles qui vivent avec elle. 478
— CIV. — A Pentadie, diaconesse. 479
— CV. — A Chalcidie. 479
— CVI. — A Asyncritie et à ses compagnes. 480
— CVII. — A Castus, Valère, Diophante et Cyriaque, prêtres. 480
— CVIII. — A Urbicius, évêque. 481
— CIX. — A Rufin, évêque. 482
— CX. — A Bassus, évêque. 482
— CXI. — A Anatolius, évêque d'Adana. 482
— CXII. — A Théodore, évêque. 482
— CXIII. — A Palladius, évêque. 483
— CXIV. — A Elpidius, évêque de Laodicée. 483
— CXV. — A Théophile, prêtre. 484
— CXVI. — A Valentin. 484
— CXVII. — A Théodora. 485
— CXVIII. — Aux évêques et aux prêtres retenus dans la prison. 486
— CXIX. — Au prêtre Théophile. 486
— CXX. — A Théodora. 486
— CXXI. — A Arabius. 487
— CXXII. — A Marcien. 488
— CXXIII. — Aux prêtres et aux moines de la Phénicie, chargés de l'instruction des catéchumènes. 488
— CXXIV. — A Gémellus. 489
— CXXV. — A l'évêque Cyriaque, exilé aussi lui-même. 490
— CXXVI. — Au prêtre Rufin. 492
— CXXVII. — A Polybe. 493
— CXXVIII. — A Marinien. 494
— CXXIX. — A Marcien et à Marcellin. 494
— CXXX. — A Castus, Valère, Diophante, Cyriaque, prêtres d'Antioche. 494
— CXXXI. — A l'évêque Elpidius. 495
— CXXXII. — A Gémellus. 496
— CXXXIII. — A Adolie. 496
— CXXXIV. — A Diogène. 497
— CXXXV. — Au diacre Théodote. 497
— CXXXVI. — Au lecteur Théodote. 498
— CXXXVII. — Au diacre Théodote. 499

LETTRE CXXXVIII. — A l'évêque Elpidius. 499
— CXXXIX. — A Théodore, consulaire de Syrie. 499
— CXL. — Au diacre Théodote. 499
— CXLI. — A Théodote, ex-consulaire. 500
— CXLII. — A l'évêque Elpidius. 500
— CXLIII. — A Polybe. 501
— CXLIV. — A Diogène. 501
— CXLV. — Au prêtre Nicolas. 501
— CXLVI. — A Théodote, Nicolas, Chéréas, prêtres et moines. 502
— CXLVII. — A Anthémius. 502
— CXLVIII. — Aux évêques Cyriaque, Démétrius, Palladius, Eulysius. 502
— CXLIX. — A Aurélius, évêque de Carthage. 503
— CL. — A l'évêque Maxime. 503
— CLI. — A l'évêque Asellus. 503
— CLII. — Aux évêques. 504
— CLIII. — Aux mêmes. 504
— CLIV. — Aux mêmes. 504
— CLV. — A Chromatius, évêque d'Aquilée. 505
— CLVI. — Aux évêques. 505
LETTRE CLVII. — Aux évêques venus d'Occident. 505
— CLVIII. — Aux mêmes. 505
— CLIX. — Aux mêmes. 506
— CLX. — A un évêque venu d'Occident. 506
— CLXI. — Aux prêtres de Rome qui étaient venus avec les évêques. 507
— CLXII. — A Anysius, évêque de Thessalonique. 507
— CLXIII. — A Anysius, Numérius, Théodose, Eutrope, Eustache, Marcellus, Eusèbe, Maximilien, Eugène, Gérontius, Thyrsus, et à tous les orthodoxes de Macédoine. 507
— CLXIV. — A Alexandre, évêque de Corinthe. 508
— CLXV. — Aux évêques venus avec ceux d'Occident. 508
— CLXVI. — Aux mêmes. 508
— CLXVII. — Aux mêmes. 509
— CLXVIII. — A Proba, matrone romaine. 509
— CLXIX. — A Julienne et aux personnes de son entourage. 509
— CLXX. — A Italique. 510
— CLXXI. — A Montius. 510
— CLXXII. — A Helladius. 510
— CLXXIII. — A Evéthius. 511

SOIXANTE-HUIT LETTRES

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1613, D'APRÈS UN MANUSCRIT DU COLLÉGE D'ANVERS, DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

LETTRE CLXXIV. — Aux évêques, prêtres et diacres emprisonnés à Calcédoine. 512
— CLXXV. — A Agapet. 512
— CLXXVI. — A Hésychius. 513
— CLXXVII. — A Artémidore. 513
— CLXXVIII. — A Eutalie. 513
— CLXXIX. — A Adolie. 513
— CLXXX. — Au prêtre Hypatius. 514
— CLXXXI. — A des évêques. 514
— CLXXXII. — A Vénérius, évêque de Médiolanum. 514
— CLXXXIII. — A Hésychius, évêque de Salone. 515
— CLXXXIV. — A Gaudence, évêque de Brescia. 515
— CLXXXV. — A la diaconesse Pentadie. 515
— CLXXXVI. — A Alype. 516
— CLXXXVII. — A Procope. 516
— CLXXXVIII. — A Marcellin. 516
LETTRE CLXXXIX. — A Antiochus. 517
— CXC. — A Brison. 517
— CXCI. — A la diaconesse Amprucle. 517
— CXCII. — A Onésicratie. 518
— CXCIII. — A Pæanius. 518
— CXCIV. — A Gémellus. 519
— CXCV. — A Claudien. 519
— CXCVI. — A Aétius. 519
— CXCVII. — A Studius, préfet de la ville. 520
— CXCVIII. — A Hésychius. 520
— CXCIX. — Au prêtre Daniel. 520
— CC. — A Callistrate, évêque d'Isaurie. 521
— CCI. — A Herculius. 521
— CCII. — A l'évêque Cyriaque. 521
— CCIII. — Au prêtre Salluste. 522

LETTRE CCIV. — A Pæanius. 522
— CCV. — A Anatole, ex-préfet. 523
— CCVI. — Au diacre Théodule. 523
— CCVII. — Aux moines goths du pays de Promote. 523
— CCVIII. — Au prêtre Acacius. 524
— CCIX. — A Salvion. 524
— CCX. — A Théodore. 524
— CCXI. — Au prêtre Timothée. 525
— CCXII. — Au prêtre Théophile. 525
— CCXIII. — Au prêtre Philippe. 525
— CCXIV. — Au prêtre Sébastien. 526
— CCXV. — Au prêtre Pélage. 526
— CCXVI. — A Musonius. 526
— CCXVII. — A Valentin. 526
— CCXVIII. — Au prêtre Euthymius. 527
— CCXIX. — A Sévérine et à Romule. 527
— CCXX. — A Pæanius. 527
— CCXXI. — Au prêtre Constance. 528
— CCXXII. — A Castus, Valérius, Diophante, Cyriaque, prêtres d'Antioche. 528
— CCXXIII. — A Hésychius. 529
— CCXXIV. — A Marcien et à Marcellin. 529
— CCXXV. — Au prêtre Constance. 530
— CCXXVI. — A Marcien et à Marcellin. 530
— CCXXVII. — A Cartérie. 530
— CCXXVIII. — Au médecin Théodore. 531
— CCXXIX. — A Sévère. 531
— CCXXX. — A l'évêque Elpidius. 531
— CCXXXI. — A Adolie. 532
— CCXXXII. — A Cartérie. 532
— CCXXXIII. — A l'évêque d'Antioche. 533
LETTRE CCXXXIV. — A Brison. 533
— CCXXXV. — A Porphyre, évêque de Rhose. 533
— CCXXXVI. — Au préfet Cartérius.

HOMÉLIE

Sur cette parole de l'Apôtre : *Plût à Dieu que vous voulussiez supporter mon imprudence.* 535

HOMÉLIE

Sur la fête de Pâques. 543

ÉLOGE DE DIODORE, ÉVÊQUE DE TARSE,

En réponse à des paroles élogieuses que le même Diodore avait prononcées à l'adresse de saint Jean Chrysostome. 549

FRAGMENT DE LA DEUXIÈME HOMÉLIE

Sur le commencement des Actes. 552

HOMÉLIES SUR DAVID ET SAUL.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Sur l'histoire de David et de Saül, sur la patience, sur l'obligation de ménager ses ennemis, et de ne les point mépriser, même en leur absence. 557

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Que c'est un grand bien, non-seulement de s'attacher à la pratique de la vertu, mais encore de louer la vertu; que David gagna un plus beau trophée par sa clémence envers Saül, que par la mort de Goliath; qu'en agissant ainsi, il se fit plus de bien à lui-même qu'il n'en fit à Saül; et sur la manière dont il se justifia devant celui-ci. 565

TROISIÈME HOMÉLIE.

Qu'il est périlleux d'aller dans les théâtres; que c'est une école d'adultère et que de là proviennent les afflictions et la discorde; que David, dans sa conduite à l'égard de Saül, se montra tout d'une incomparable patience; et que supporter un vol sans se plaindre est autant que donner l'aumône. 571

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie Louis GUÉRIN, rue de la Rochelle, 49-51.

5

DATE DUE

DEC 19 1990

AUG 16 2004

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00264 7497

Chrysostomus, Joannes, Saint
Oeuvres complètes

BR
65
C5
1864
v.4

LC Coll.

494-5
464-5 (no. 66)
457-8 (no. 46